A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVI. MAI 1897.

IHS

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:

CHINE.

Mission du Kiang-nan.

Mission du Tcheu-li S.-E.

AUSTRALIE.

HAUT-ZAMBÈZE.

ÉTATS-UNIS.

ALASKA.

MEXIQUE.

BRÉSIL.

EQUATEUR.

ROUMANIE.

POLOGNE.

PORTUGAL.

ESPAGNE.

HOLLANDE.

FRANCE.

NÉCROLOGIE.

VARIA.

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVI. — N° 1. MAI 1897.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE,

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial. .

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. de Lapparent, Maison Saint-Louis, à Saint-Hélier, Jersey. *(Iles de la Manche.)*

LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Mouvement de conversions.

(Diverses lettres depuis septembre 1896.)

I. *Au Ngnan-hoei.*

TONG-*t'ai hien.* « Beaucoup de catéchumènes, qui persévèrent depuis un an et sont d'ailleurs dans de bonnes conditions pour persévérer toujours. Ils sont réunis par groupes de 10, 20, 30 familles. Dans plusieurs groupes ils ont des écoles de prières qui servent aux enfants dans la journée et le soir, aux grandes personnes. En général ils ont de quoi vivre, et aucun ne demande l'aumône. Jusqu'à ce moment il n'a pas été question de procès ou autre affaire scabreuse. Si, à l'aide de ces divers groupes, qui ne sont encore qu'une minorité dans des villages de 100 à 150 familles chacun, on pouvait peu à peu gagner de nouveaux *Mao-kia-wo-tse* (car le beau côté de *Mao-kia*, c'est que tout le village est chrétien), quel beau coup de filet ! » *(P. Perrigaud.)*

Ning-kouo fou. « Nous sommes en plein mouvement de catéchuménat. Le P. Perrin fait jusqu'à huit catéchismes par jour. Il a une soixantaine de catéchumènes, hommes et femmes. Le P. Gasnier est encore le mieux partagé ; il en a une centaine, et des catéchumènes de choix, dit-il, mieux que tous ceux qu'il a eus précédemment. » *(P. Mignan.)*

T'ai hou. « La moisson s'annonce bien belle ; malheureusement un seul ouvrier ne suffit pas à la récolte. Depuis mon retour de *Chang-hai* seulement, j'ai reçu 85 familles de nouveaux catéchumènes, la plupart du *Tong-hiang* et de la partie du *Tsien-chan* contiguë au *T'ai-hou.* Je n'ai reçu personne avec affaire ; ils viennent sans doute pour trouver, en cas de besoin, la protection du Père, mais, *hic et nunc*, ils n'ont pas d'affaire. Ils viennent un à un, amenés par leurs parents ou amis déjà chrétiens. J'ai de 50 à 60 catéchumènes tous les jours ; je suis obligé de les renvoyer après 2 ou 3 jours de catéchuménat pour laisser la place à d'autres nouveaux. C'est un gros inconvénient, car cela retarde leur instruction. » *(P. Goulven.)*

II. *Au Kiang-sou.*

Fong-lo-tsuen (Siu-tcheou fou). « A quelques *li* d'ici, quatre villages m'ont donné la consolation d'inscrire plus de 60 familles de catéchumènes, et le

feu sacré se répand. — A 40 *li* N.-E., *Long-kou-tsi*, qui compte une quinzaine de baptisés, donne encore 40 nouvelles familles, et il y a grand espoir de repêcher les anciens catéchumènes qui ont faibli pendant la bagarre de *Ta-tao-hoei*. — Le village de *Tcheng-leou*, à deux bonnes lieues d'ici, compte 100 catéchumènes ; le reste du bourg, soit 200, songe à se déclarer en bloc, et les trois chefs sont de la partie. Tout près de *P'ei hien* il y a 15 familles catéchumènes ; un village à 3 kilomètres S. de la ville promet aussi son contingent. Donc plus de 160 familles à ajouter aux 50 de l'an dernier pour le district de *P'ei hien*. » *(P. Van Dosselaere.)*

Hai-men. « On m'annonce en plusieurs endroits des catéchumènes. Il m'en est venu un de *Mon-ming-dang ;* c'est un brave homme très raisonnable, et qui m'a dit : « Je suis possédé par le diable. » En effet il m'a raconté des choses bien singulières, et qui m'ont été confirmées par les deux administrateurs qui l'accompagnaient. Je l'ai gardé 4 jours à *Mou-yen-dang*. La première nuit, vers 2 heures, il a dit qu'il voyait le diable et a parlé de se suicider, disant qu'il n'était plus maître de lui. Mon catéchiste et un autre chrétien l'ont fait prier, l'ont exhorté à croire, et au bout d'une heure il était calmé. Les autres journées il est resté très tranquille. Mais quand il est reparti pour chez lui, il m'a demandé : « Père, est-ce que je « ne ferais pas bien de me couper la barbe pour que le diable ne me « reconnaisse pas ? » Il m'a promis de m'amener toute sa famille, qui est nombreuse. » *(P. Vénel.)* — « 20 catéchumènes se sont déclarés chez le P. Pennors (sans compter plusieurs centaines d'anciens) ; plusieurs familles chez le P. de la Sayette, et 12 familles chez le P. Geslin. »

Tchang-chan. « Dieu merci, je puis vous annoncer des nouvelles consolantes. Le mouvement des catéchumènes s'accentue de plus en plus. Je craignais qu'il ne diminuât, parce que j'ai pris le système des autres Pères, je ne reçois plus que des groupes de familles. Or le système prend, surtout du côté de *Ien-t'eou*, et aussi de ce côté-ci. Je suis littéralement débordé, et pourtant je me montre sévère. Le catéchuménat des femmes est bondé ; les deux Présentandines ne suffisent pas ; j'ai dû leur donner la mère *Lou* pour les aider. Chez moi il n'y a plus de place pour un seul homme, et mon école est archipleine. L'église est beaucoup trop petite, même les dimanches ordinaires, quand les catéchumènes sont ici. Le Père Ministre, en voyant cela, m'a ordonné d'ajouter une travée pour les femmes ; on l'a commencée aujourd'hui. Malgré cela je ne pourrai pas en loger la moitié les jours de fête. Même quand il y aura un Père à *Ien-t'eou*, *Tchang-chan* ne suffira pas, du moins comme église. Il y aurait actuellement un Père à *Ien-t'eou*, qu'il serait débordé comme ici. » *(P. Le Biboul.)*

« A *Zi-ka-wei*, deux ou trois familles se sont déclarées catéchumènes, et la partie païenne de la famille *Zi* (descendants de *Zi* — ou *Siu* en mandarin — *koang-ki*, le grand personnage chrétien qui a tant aidé nos premiers

Pères dans leur apostolat) semble y songer. Ce serait une bien belle affaire, ils sont peut-être 200 ou 300 dans les environs (sans compter la partie restée chrétienne). Le chef semble favorable ; l'affaire va être mise en délibération. Malheureusement ils parlent de proposer l'affaire au temple de la famille où ils font des sacrifices à leur ancêtre *Zi-koang-ki !* Ce temple est à *Chang-hai*, où se trouve une portion importante de la famille qui ne connaît guère les Pères, et qui par conséquent pourrait bien faire pencher le plateau de la balance du mauvais côté. C'est au même endroit et dans les mêmes circonstances que toute la famille avait fait, il y a une trentaine d'années, le serment de ne jamais se convertir, serment qu'ils n'ont que trop bien tenu jusqu'ici. Il y a huit jours pourtant est morte tout près d'ici une femme *Zi*, nouvellement baptisée avec le consentement de la famille. Sa mort a été bien édifiante et de nature à faire impression sur les témoins. — Le 1er novembre, ouverture du catéchuménat à *Zi-ka-wei*, il y a tous les dimanches 10 à 15 catéchumènes (hommes) qui viennent à la maison se faire instruire par le P. Scherer et les scolastiques chinois à tour de rôle. 70 à 80 femmes vont chez les Auxiliatrices. Il pourra en sortir quelques chrétiens. Les bébés commencent à dire déjà: *Maoug Maoug*, *ze-wou.* (Je vous salue, mon Père). Un des catéchumènes a perdu un petit enfant attendu depuis longtemps. C'est une grande épreuve pour sa foi naissante. L'enfant a été baptisé. »

« A *P'ei-ka-sa*, au sud du Carmel, il y a une nouvelle famille catéchumène; il y en a une autre à *Yng-ka-kao*, à l'est du Carmel. En tout au catéchuménat 19. Chez les Mères, il y a 30 catéchumènes vraiment sérieuses. Les filles commencent à aller à l'école, ce qui ne s'était encore jamais vu. A *Sen-hang-lang*, à 4 *li* à l'ouest de *Zi-ka-wei*, j'ai baptisé un bon vieux, qui m'avait fait demander par des païens. Étant enfant, il avait été souvent à *Zi-ka-wei* et avait entendu dire du bien de notre sainte religion. Arrivé chez lui, il me supplia en grâce de le faire chrétien, afin d'aller au ciel. Il est mort 24 heures après son baptême. » *(P. Scherer.)*

Les agrandissements de Chang-hai.

Lettre du P. Pierre.

Tsang-ka-leu, juillet 1896.

CEUX qui actuellement se promènent agréablement dans les rues de *Chang-hai* peuvent difficilement se faire une idée de la transformation qu'a subie cette petite portion du territoire chinois. Autrefois, comme me le disait un bon vieillard poutonais, les concessions étaient plutôt le champ des morts que le champ d'activité des vivants. Comment en est-on arrivé à ce point, c'est une histoire que je n'ai pas l'ambition de vouloir

raconter ; mais j'imagine que sur le bord de notre *Ouang-pou*, rive droite, j'assiste maintenant à ce qui a dû se passer naguère sur la rive gauche ; j'assiste à la naissance du *Chang-hai* rive gauche, et le spectacle de la naissance d'une ville européenne sur une terre chinoise me paraît assez curieux pour mériter un coup de crayon ; c'est ce que je vais essayer de faire, en attirant l'attention sur les contrastes frappants qui agrémentent l'existence du missionnaire de *Tsang-ka-leu*, et ne me paraissent pas être le sort commun des autres apôtres du *P'ou-tong :* la privation pour eux n'est pas grande !

L'avenir commercial de *Chang-hai* semble actuellement prodigieux ; il sera à coup sûr accompagné de crises lamentables pour plus d'une compagnie, mais il ne peut faire un doute pour personne que, si la paix dans l'Extrême-Orient peut être maintenue sans de trop fortes révolutions, l'industrie sur les rives du *Ouang-pou* prendra des proportions gigantesques qui feront des faubourgs de *Chang-hai* actuellement inhabités de véritables cités ouvrières, dans lesquelles se trouveront étouffés nos petits centres chrétiens, dont l'avenir serait difficile à déterminer. *Chang-hai* compte déjà 53 manufactures, dont 48 ont été construites durant les six dernières années. De plus, il est question maintenant d'une concession allemande et d'une concession japonaise, et d'un agrandissement de la concession américaine.

Au moment où j'écris, les princes du commerce se sont déjà établis princièrement sur la rive droite du fleuve ; leurs constructions sont considérables, et les terrains acquis deviennent de plus en plus vastes, de sorte qu'une concession future n'est nullement improbable.

Quand il s'agit d'acheter un terrain, la première chose à étudier, c'est la profondeur de l'eau dans le *Ouang-pou;* la rive gauche, actuellement, s'accroît démesurément par les alluvions ; la rive droite au contraire est rongée, et violemment, de sorte qu'à certains endroits, les gros navires peuvent accoster sans grands travaux préalables; il suffit d'un simple quai, et le commerce peut aussitôt s'établir.

La seconde chose à considérer, ce n'est pas tant la qualité du terrain ni sa plus ou moins grande dépression, que la présence ou l'absence de tombeaux, car les vieux ancêtres sont ceux qui s'opposent le plus à l'invasion européenne. Pourtant il est avec eux certains accommodements : on fera un prix très fort pour chaque tombeau, et alors on transportera les vieux ossements en un nouveau lieu propice selon que la géomancie aura déterminé. Puis avec les piastres européennes on invitera parents et amis à boire le vin en l'honneur des bons vieux, on priera les bonzes et les *tao-che* de venir faire un peu de tapage, tirer des pétards, brûler de l'encens et des lingots de papier, etc... et il faut espérer qu'avec tout cela les mânes des ancêtres ne pourront pas se plaindre ni revenir tourmenter les pauvres vivants, qui n'ont imposé cette pénitence aux ossements paternels que parce qu'ils ont été forcés par les barbares d'Occident et leurs piastres.

Les vivants sont pourtant aussi parfois fort récalcitrants : c'est quand il s'agit d'acheter un terrain couvert de maisons et habité depuis longtemps par une même famille que le temps a divisée en plusieurs branches, plus ou moins unies par la fraternité chinoise. Comment mettre tous ces gens d'accord pour acheter leur terrain ? ah ! c'est alors que les Européens y perdent leur latin ; et leurs piastres ont beau s'accumuler, elles ne peuvent parfois rien contre la résistance d'une seule vieille intangible qui déclare qu'elle mourra là où sont morts ses aïeux, et préfère mourir de suite que d'émigrer à quelque prix que ce soit. J'ai actuellement le cas dans la chrétienté de *Fou-ka* (le Rosaire) ; l'autre jour, pour les déterminer à céder, n'ont-ils pas imaginé de les enfermer de force dans une barrière en bambous qui leur coupait toute communication ? Le résultat n'a pourtant pas été obtenu ; les propriétaires ont fait une trouée dans les bambous et maintiennent leurs droits. Je suis allé précisément, il y a quelques jours, dans cette enceinte donner une extrême-onction à un vieillard, et il m'a semblé que ces bonnes gens sont bien déterminés à vendre aux Européens ; mais qui les empêche de se montrer extérieurement revêches et de faire ainsi tripler le prix des terrains ? Il ne faudrait pourtant pas croire qu'ils s'enrichiront démesurément par ce commerce plus ou moins juste ; hélas ! il paraît que le plus souvent les propriétaires véritables sont ceux qui s'enrichissent le moins, surtout s'ils sont simples et pas méchants ; ceux qui les grugent sont les entremetteurs faiseurs d'affaires, qui sans aucun titre s'interposent dans la vente pour la faire réussir et faire entrer ainsi dans leur bourse de bonnes grosses sommes qui leur pèsent fort peu sur la conscience.

Le terrain acheté, il s'agit de niveler ; alors on commande une légion de brouettiers de *Tsong-ming* ou *Hai-men* ; on achète, à quelque distance, une pièce de terrain, et sur des brouettes ou à dos d'hommes on transportera la terre sur le bord du *Ouang-pou,* laissant à la place pour les siècles à venir un étang pour les grenouilles et les poissons, à moins qu'il ne prenne idée à nos successeurs de bâtir des hameaux sur l'eau, comme en maints autres pays inondés ou susceptibles d'inondation. J'ai vu l'autre jour toute une construction ainsi établie sur un terrain creusé et rempli d'eau.

C'est fait, le terrain est élevé et nivelé, on le ferme vite par un mur haut et solide, et les constructions commencent, aussi variées que les différents commerces. Les plus curieux échantillons sont les trois grandes cuves à pétrole de M. Rotschild qui nous valent la détestable huile russe de Batoum et en même temps enrichissent les Juifs.

Ce ne fut pas une petite affaire que la construction de ces grands réservoirs fort beaux, que vous pouvez voir ornés de la grande inscription : *Petroleum Storage ;* les pères et mères du peuple sont intervenus lors de leur élévation ; il était clair que les pauvres paysans devaient tous mourir à cause des infiltrations du pétrole dans le terrain et partant dans les canaux.

Le *tao-t'ai* ne pouvait permettre une pareille innovation, du moins sans recevoir une bonne somme : défense fut portée aux navires russes d'accoster au quai de M. Ramsey sans avoir la permission de M. le *tao-t'ai.* Mais ce dernier comptait sans les navires de guerre du tsar, lesquels sont venus une ou deux fois accompagner les navires à pétrole et séjourner dans les eaux de *Chang-hai* pour faire faire une méditation pratique aux mandarins. Peu à peu les réservoirs visités et examinés ont été reconnus bons pour le service, et de fait, grâce à une machine à vapeur fort simple qui fait monter le pétrole du navire à la cuve par un fort tuyau, sans travail d'hommes, les plus gros navires sont déchargés en fort peu de temps. Le plus amusant dans la construction Rotschild, c'est la salle de confection des petites caisses en fer-blanc dans lesquelles on renferme le pétrole vendu au détail. Tout se fait à la vapeur, naturellement, et l'on peut assister en moins d'un quart heure à la fabrication d'une caisse, y compris la soudure et le reste. La dernière fois que j'ai visité cette salle, j'ai demandé au *manager*, M. Ramsey, combien les bons Chinois (toujours portés vers l'à-peu-près, même avec les machines) avaient laissé de leurs doigts sous les emporte-pièce;il me répondit qu'il en était au huitième.De fait j'en reçus un,un soir,à *Tsang-ka-leu*, le bras en écharpe et très peu enthousiaste pour la civilisation européenne; comme je lui demandais si le directeur ne lui avait pas offert de lui panser sa plaie etc. : « Sans doute », me répondit-il; mais il avait refusé, préférant de beaucoup recourir à un Esculape indigène;au moins son doigt pourra pourrir d'après les règles. L'habitation du représentant de M. Rotschild est une fort belle construction à laquelle rien ne manque ; celui qui l'habite est un ancien ouvrier forgeron (qui doit être quelquefois juif pour l'occasion), sachant fort bien le chinois et entendant être le maître sur son *wharf* sans laisser toute l'autorité aux *compradores*, ce qui leur plaît plus ou moins. La paix est maintenue et les voleurs écartés, grâce à la présence d'un *sick*, assez intelligent pour me reconnaître sous mes vêtements chinois, et assez fort en anglais pour me souhaiter le bonjour. Le *Petroleum Storage* a à son service un petit canot à vapeur qui le relie avec *Chang-hai;* la petite fille du *manager* s'en sert chaque jour pour aller recevoir l'instruction chez les Auxiliatrices de *Yang-king-pang*, et parfois le missionnaire est heureux de s'asseoir sur les coussins juifs pour arriver plus vite à la procure et régler ses affaires. Je ne suis nullement payé par les Juifs pour dire que l'huile de Batoum est excellente, au contraire elle est réputée détestable, mais son bon marché fait que vous la trouvez partout. Les boîtes en bois sont réputées inutiles, on se contente des caisses en fer-blanc; l'huile est aussi sommairement purifiée,de sorte que les amateurs de lumière obscure et fumeuse s'adressent tous au *P'ou-tong* chez M. Ramsey.

Je vous donnerais plutôt le conseil de descendre un peu à l'ouest, chez les Américains, là vous trouverez, quai *Mei-fou*, *Standard Oil Company*, l'huile

de New-York enfermée dans des caisses en bois; la lumière est meilleure et la fumée beaucoup moindre. Le directeur de ce dépôt américain est un Australien protestant, brave homme, qui m'a fait la charité fort appréciée, lors d'une de mes fièvres, de me donner deux ou trois bouteilles d'eau de *Chang-hai.* J'avais en effet remarqué que son *boy* met tous les jours un arrosoir sur le petit steamer et doit le rapporter plein à son patron. C'est à ce quai *Mei-fou* qu'abordent les beaux trois et quatre-mâts américains, souvent commandés par de bien braves capitaines, mais d'une ignorance crasse sur tout ce qui concerne la religion. Il paraît que parfois les missionnaires protestants — les dames, je crois — viennent à bord donner des missions, ou au moins des cantiques de mission et autres réjouissances dominicales. Il y a de fait une petite mouche qui a pour flamme cette inscription *Missions to seamen* ; nous ne nous sommes point encore rencontrés, et je ne puis donner les détails que vous désirez peut-être sur cette œuvre; mais je doute fort qu'il y ait quelque chose de sérieux là-dessous.

La compagnie des houilles de *Kai-ping-fou* vient d'élever un palais près de notre chapelle du Rosaire et à quelque distance du quai *Mei-fou.*

La compagnie du pétrole de Bornéo *(Land-Cat)* s'établit en ce moment derrière notre chapelle de l'Annonciation. Ce sera la troisième espèce de pétrole introduite à *Chang-hai*; nos chrétiens n'ont pas fait d'autre remarque sur ce Bornéo, si ce n'est que le bois des caisses est excellent et pourra servir à faire des meubles. En Chine, et spécialement au *P'ou-tong*, rien ne se perd, surtout en fait de bois, les forêts étant encore inconnues.

J'allais oublier la grande cale de radoub qui nous amène sur la rive poutonaise les navires de guerre de toutes les nations et les vapeurs de toutes les compagnies commerciales ; l'*Inconstant*, la *Comète*, le *Lutin* etc., sont venus s'y faire réparer. Mais pas besoin de dire que leur séjour n'y est pas de longue durée et ne me laisse pas le temps d'avoir des relations nombreuses avec nos officiers, pourtant si bien disposés pour nous, pour la plupart, et parfois bien en retard avec leurs devoirs religieux. J'ai été fait prisonnier un soir sur le *Lutin* que je saluais en passant, et j'ai trouvé moyen, sur ce petit coin de France échoué sur la vase poutonaise, de passer une délicieuse soirée qui pourtant ne s'est pas finie sans me couvrir de honte. Le second m'ayant en effet prévenu qu'il me demanderait un seul service, j'acceptai bien volontiers ; il s'agissait simplement de réciter la prière du soir. Comment un jésuite refuserait-il ? Bref, je ne pensais plus à cet honneur et causais de questions graves avec le second, quand on nous appelle pour le branle-bas ; je demande ce qu'il faudra dire : « Notre Père, Je vous salue Marie, réglementaires, rien de plus, rien de moins. — Pas de difficulté », répondis-je. L'officier se demandait déjà dans sa barbe comment j'allais m'en tirer, vu que parfois des missionnaires invités et pris d'émotion se sont enchevêtrés dans la récitation. — Mais au moment de faire

le signe de croix, j'eus un pressentiment : « Est-ce en latin ? demandai-je. -- Non non, en français », reprit le second. Alors, je me sens un peu gêné, cherche dans ma mémoire et m'aperçois que je n'ai pas dit Notre Père en français depuis un temps phénoménal. J'aimai mieux refuser l'honneur et dus inviter le quartier-maître à remplir son office accoutumé et le félicitai ensuite. N'est-ce pas une honte ? — J'eus beau inviter le lendemain l'équipage à la messe, je n'obtins qu'un seul assistant, toujours le second ; il partagea mon déjeuner et ensuite assista à un commencement d'enterrement chinois qui l'intrigua fort.

Je ne puis oublier cette prière du soir toutes les fois que je passe par cette cale de radoub. Dieu veuille que mes chrétiens qui y travaillent en assez grand nombre y récitent au moins mentalement quelques *Ave Maria* ou au moins quelques oraisons jaculatoires ! On y travaille jour et nuit, et j'y trouve des bébés chétifs qui y gagnent 300 sapèques (à peu près 9 sous) par jour; plus ils sont petits et plus il sont recherchés, parce qu'ils peuvent passer par tous les trous et ramoner toutes les cheminées.

Je devrais parler d'une grande filature qui s'élève maintenant en face de la concession anglaise et dans laquelle il est question de n'employer que des chrétiens ; une église et un presbytère y seraient rattachés ; mais quoique la filature soit à peu près construite, l'organisation n'en est pas encore déterminée, et si les demandes affluent, personne encore n'est admis officiellement; qu'il suffise de dire que le nom chrétien a partout des ennemis, et c'est notre gloire ! Si cette filature est chrétienne, elle sera dédiée à la Ste Famille, et il y a tout lieu de croire que sous ce triple patronage, elle ne trompera ni les espérances des missionnaires, ni celles des actionnaires. L'an prochain le dira.

Je vous entends dire : Mais c'est un district délicieux que celui du P. P.; des voyages en petit vapeur sur le *Ouang-pou* à volonté, des visites aux messageries maritimes et aux navires de guerre, d'agréables relations avec les Européens du *P'ou-tong ;* les commodités de la ville au milieu du grand air de la campagne. Vrai, c'est un pays de cocagne que le district de *Tsang-ka-leu ;* il a des charmes à nul autre pareils.

Le fait est que c'est le district que la Providence m'a confié et qu'elle me conserve ; il a donc ses charmes et un droit particulier à mon affection et à mon dévouement, mais il faut que j'ajoute qu'il a *grand besoin de prières*, et si je puis en obtenir quelques-unes j'aurai obtenu le but que je me propose en écrivant ces pages.

Toute médaille a son revers; et l'introduction du commerce européen sur notre rive poutonaise apporte avec elle bien des misères absolument inconnues dans les districts plus éloignés. Ces *wharves* (*sic;* c'est l'orthographe américaine) où l'on travaille jour et nuit pour décharger les marchandises sont un aimant violent pour tous mes chrétiens ; les piastres s'y dis-

tribuent a profusion, et il semble si facile de s'y enrichir que tous s'y rendent. Le mal n'est pas tant sur le *wharf* qu'à la porte même. Il faut voir ces maisons de roseaux couvertes en paille de riz où tout se rencontre sauf le bien ; ce n'est pas seulement la viande le vendredi et le samedi que nos pauvres chrétiens sont exposés à y manger, le plus souvent sans y songer ; mais c'est le vin, c'est l'opium, c'est le jeu ; puis les affaires borgnes qui s'y traitent. Oui, mes hommes gagnent beaucoup sur le quai, mais ils laissent beaucoup à la porte et finalement, à la maison où ils rentrent tard, ils rapportent peu à leurs femmes et aux petits enfants. Et puis, il y a les jours de repos que le bon Dieu leur impose (en dehors du dimanche qu'ils pratiquent peu), ce sont souvent de longs mois de maladie, fruit de ces travaux au-dessus de leurs forces, des crachements de sang abondants qui mettent de suite toute une famille aux abois. Ajoutez que le luxe pénètre aussi vite que la civilisation européenne, et avec le luxe l'amour des aises ; un bon vieillard me disait l'autre jour qu'avec 2 sapèques par jour il peut fumer sa pipe chinoise après ses 3 repas et satisfaire sa passion tabachique, et voilà que maintenant la jeune génération ne se paie que les cigarettes sucrées importées d'Amérique, trempées d'opium et d'un prix aussi ridicule que le goût en est mauvais. Les mariages et les enterrements ne se font qu'à grands frais ; si les ancêtres revenaient boire le vin de la joie, ils n'en croiraient pas leurs yeux et se fâcheraient tout rouge. Les toilettes des jeunes filles perdent leur simplicité: il faut bien prendre le genre de l'usine et faire comme tout le monde, il n'y a pas de mal après tout à être un peu élégant. Soit ! mais la vie de famille n'a plus de charmes, les travaux domestiques, le soin de la maison, la culture des champs ne sourient plus guère. Ces jours-ci, pour sarcler le coton, envahi par les herbes que les pluies font pousser en abondance, on ne trouve plus personne ; toutes les jeunes filles sont et veulent rester aux usines ! C'est la passion du jour : espérons que le temps la modérera ; c'est une fièvre qui travaille ces populations d'ailleurs fort pauvres : il faudra voir quels remèdes apporter et à quel régime soumettre ces braves gens qui, après tout, désirent au fond sauver leurs âmes, et ne voudraient nullement mourir sans les derniers sacrements.

J'ai parlé de la civilisation européenne qui pénètre. Cette phrase m'a échappé, car en dehors du pétrole, des allumettes, des chapeaux de paille et des cigarettes *Pin-head*, je ne vois pas pénétrer grand' chose chez mes chrétiens. Les Européens ont introduit sur le bord du fleuve le téléphone et la lumière électrique, ils se sont construit des maisons très confortables et se paient en fait de nourriture tout ce qui se vend sur les marchés de Paris, mais le pauvre peuple chinois reste toujours dans son *statu quo*, et pas un mandarin ne se rencontre pour le prendre en pitié, pour mettre à la raison ces bandes de vauriens qui font la loi, pressurent les braves gens

et s'imposent plus ou moins à tous, dans les bourgs surtout. Cette puissance des canailles fumeurs d'opium, vivant sans avoir le sou, mériterait une étude particulière et surtout une législation pénale énergique : en attendant, ces gens sont intangibles tellement ils sont craints; ce sont des adversaires jurés de notre sainte religion qu'ils ne cessent d'avilir dans les thés, leur unique demeure avec les fumeries d'opium. Le bon peuple peu à peu croit tout ce que disent ces suppôts du diable, et c'est ce qui explique cette antipathie enracinée des populations païennes contre notre sainte religion: il n'est pas d'horreur qu'ils ne croient sur notre compte, et si nous, Européens, avions un Dictionnaire des malédictions pour comprendre les injures qu'on profère sur notre passage, nous aurions souvent l'occasion de pratiquer le troisième degré d'humilité et d'offrir à N.-S. de bonnes humiliations.

Il est donc difficile, dans ce pays riverain du *Ouang-pou* et voisin de la grande Babylone, d'espérer obtenir des conversions de la part des païens ; le grand travail du missionnaire est d'empêcher les vieux chrétiens de descendre trop vite sur la pente du mal, de former malgré les dangers énumérés quelques familles foncièrement chrétiennes, et d'ancrer dans leur cœur notre sainte foi.

Le grand travail me semble être dans les écoles, l'espoir dans les enfants; mais pour ces écoles il est besoin non pas tant d'argent que d'auxiliaires intelligents, pieux et dévoués. C'est dans ces écoles que nos braves vierges font un très grand bien ; il n'est pas rare de voir éclore entre leurs mains de petites fleurs fort agréables au Cœur de N.-S. On trouve là des âmes vraiment portées vers la piété, parfois même vers la vie parfaite. Pourquoi ensuite si peu réussissent-elles ? C'est encore une question bien difficile ; il suffira de dire qu'il est impossible de traiter les chrétiens dans un milieu païen comme les chrétiens des vieilles nations chrétiennes ; les difficultés pour toute œuvre de l'âme sont énormes ; ajoutez la pauvreté, et l'amour fanatique des vieilles habitudes qui enraie radicalement le progrès en avant.

Faut-il pour cela désespérer et croire à l'impossibilité d'avancer ? Ce serait aussi ridicule que honteux, car il suffit de tenir bon sans céder ni se fâcher. Quand le bon Dieu voudra pour cette partie de son Église en Chine une marche triomphale en avant, il nous donnera des moyens surnaturels que sa sagesse et sa puissance tiennent peut-être en réserve ; en attendant il faut aller *piano* sans vouloir recevoir dès ici-bas la récompense des labeurs apostoliques : dans le champ du Seigneur, peu importe que celui qui récolte soit autre que celui qui sème, c'est la récolte qu'il faut avant tout, et pour l'avoir il faut semer, parfois dans l'allégresse et parfois dans les larmes ; mais c'est toujours la grande consolation du pauvre semeur de penser qu'à côté de lui et quelquefois loin, bien loin de lui, il est des âmes ferventes dont les prières fécondent ses pauvres travaux; c'est l'apostolat de la prière qui nous unit tous dans un même cœur, celui de N.-S. !

L'avenir de Ou-song.

(Correspondance du P. Ferrand.)

Décembre 1896.

LE vice-roi de *Nankin* a envoyé une dépêche au *tao-t'ai* de *Chang-hai* pour lui enjoindre de ne pas permettre aux Chinois de la sous-préfecture de *Pao-chan*, où se trouve *Ou-song*, de vendre leurs terres aux étrangers. Car comme il y aura beaucoup de profits prochainement à *Ou-song*, il faut que ces profits soient pour les Chinois et non pour les étrangers. Le *Ouang-pou* se comblant de plus en plus, et les gros navires étrangers s'arrêtant à *Ou-song*, *Chang-hai* va perdre à l'avantage de *Ou-song*. Secondement *Ou-song* va devenir tête de ligne du chemin de fer qui transportera toutes les marchandises d'Europe en Chine et de Chine en Europe ([1]) : tout ceci va rendre *Ou-song* important et profitable ; mais pour que ce soit à l'avantage des indigènes, il faut que les Chinois riches s'unissent en syndicats et achètent tous les terrains en vente. Et le vice-roi pousse la chose si loin, qu'il ne permet pas au conseil municipal anglais d'être propriétaire du nouveau tir qu'il vient d'acheter dans le *Pao-chan-hien* au prix de 30.000 taëls (environ 120.000 fr.) ; d'après le vice-roi, ce doit être un Chinois qui serait le propriétaire et qui paierait l'impôt ; tout au plus le conseil municipal anglais peut-il être le locataire de ce Chinois. La mission a un terrain à *Ou-song* depuis de longues années ; aux yeux des mandarins il est confisqué, le *tao-t'ai* de *Chang-hai* ayant réclamé les titres de propriété à la requête du généralissime des forts de *Ou-song*. Dans la même sous-préfecture, un chrétien ayant offert un terrain pour une chapelle, le mandarin l'a fait mettre en prison ; il a été relâché. Mais d'après la teneur de la dépêche du vice-roi, les 16 chrétientés de cette sous-préfecture de *Pao-chan* pourront être sujettes aux tracasseries mandarinales.

Naufrage du P. Le Chevallier.

Lettre du P. Le Chevallier au P. Le Corvec.

Chang-hai, 5 août 1896.

MON R. ET TRÈS CHER PÈRE,

P. C.

JE venais à *Chang-hai* avec l'intention de vous adresser une relation sur la dévotion à N.-D. de Lourdes à *Tsong-ming*. Le bon Dieu vient de m'en demander le sacrifice ainsi que de mes autres notes : tout a fait

1. Au printemps, disent les journaux anglais, on va se mettre à l'œuvre pour refaire le chemin de fer entre *Ou-song* et *Chang-hai* et terminer dans l'année le chemin de fer entre *Chang-hai* et *Sou-tcheou*. Les soumissions pour les locomotives doivent être livrées fin avril.

naufrage dans le *Ouang-pou*, où votre serviteur a bien failli rester mardi dernier, 28 juillet. La relation détaillée de ce naufrage ne laissera pas, je crois, de vous intéresser, et vous animera, je l'espère, à remercier avec moi notre bonne Mère du ciel à laquelle je dois la vie.

Donc, mardi dernier, sur l'indication des bateliers qui voulaient lever l'ancre à l'aurore, je me lève vers 1 h., puis après la sainte messe et un essai de déjeuner, je quitte le *kong-sou* avec 2 catéchistes et nous nous rendons dans la direction du port. Temps superbe ; le long du chemin, nous trouvons une foule de gens qui couchent à la belle étoile. Notre barque, au lieu d'être au port comme cela aurait dû être, était encore dans le canal à 2 kilomètres dans l'intérieur des terres, et nos 3 bateliers y dormaient avec la plus profonde insouciance. Vite on démarre ; à coups de gaffes et de godille, on gagne péniblement les bords du grand « Fleuve bleu » ; mais c'est déjà trop tard : on nous déclare platoniquement qu'il faut attendre la marée suivante, contre-temps qui a failli nous coûter la vie.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous nous reposons un peu sur le plancher de la barque. Qu'aperçois-je au réveil ? Des cendres et des bâtonnets d'encens fumant encore à l'avant du bateau, indices non équivoques des superstitions qu'on venait d'y faire. J'avoue que cela me fit de la peine, bien que nos bateliers fussent tous païens, et j'eus comme un pressentiment que nous pourrions bien avoir à payer ces superstitions pendant le voyage.

A 11 h. on lève l'ancre, et nous voguons enfin, doucement portés par la marée montante et poussés par une brise légère du S.-E. La traversée fut longue jusqu'au *Ouang-pou ;* nous n'avions guère l'espoir de dépasser *Ou-song*, quand survint l'orage qui menaçait depuis le matin. Il nous valut un vent excellent, grâce auquel, déclarèrent nos bateliers, nous pourrions atteindre *Chang-hai* avant la nuit. Malheureusement, cet orage passé, un second ne tarda pas à se former, non plus derrière nous, mais en avant, vis-à-vis de *Kao-kiao*, beaucoup plus menaçant que le premier. Le conseil est donné de se mettre à l'abri sur la côte ; on n'en tient pas compte. Bientôt il éclate sur nous avec une violence extrême : hommes et bagages, nous sommes complètement trempés, la capote d'herbes et de bambous de notre pauvre barque ne suffisant pas à nous mettre à l'abri. On y voit à peine à quelques pas. Les bateliers ne sont bientôt plus les maîtres ; vite on amène la voile et on jette l'ancre. Que le temps parut long alors ! Un catéchiste prétendait n'avoir jamais vu d'orage durer aussi longtemps. Soudain une rafale violente déchire la toile qui protège l'avant de notre capote. « Vite, allez y mettre ordre, s'écrie-t-on, nous sommes inondés ! » Un batelier se lève. Hélas ! c'était trop tard : au même moment les bagages sont précipités sur nous, la barque chavire et nous sommes dans le *Ouang-pou.* Il était environ 4 h. de l'après-midi.

Que s'est-il passé alors? Voici mes propres impressions. Me croyant perdu, je me suis écrié : « Mon Jésus, miséricorde ! Et vous, ô Marie, c'est le cas ou jamais de vous montrer mère! » Je fis un vœu à N.-D. de Lourdes et sortis immédiatement par l'avant, de crainte d'être enseveli sous la barque. Je trouvai là une grande planche à laquelle je m'accrochai des deux mains, sans pouvoir me hisser dessus malgré tous mes efforts. Je commençais à me fatiguer quand je pus enfin saisir la barque renversée ; mais je n'avais pas la force de l'escalader. Je n'en pouvais plus quand un catéchiste qui était solidement amarré, et un batelier me prêtèrent main-forte ; bientôt je me trouvai installé à leurs côtés. « Et les autres ? » s'écria-t-on. Grâce à Dieu, ils parurent aussi et purent aussi monter sur l'esquif renversé. Je donnai alors l'absolution aux 2 catéchistes, et leur fis part de mon vœu.

Pour moi, la protection de N.-D. de Lourdes est évidente ; car de deux choses l'une : ou la barque devait sombrer sous le poids de l'eau qui l'avait envahie, ou chavirer complètement sous l'effort du vent et du flot qui l'avaient renversée, d'autant que le poids du mât et de la voilure faisaient encore levier dans le même sens. Eh bien ! il n'en fut rien : elle se maintint immobile sur le flanc. Là encore notre position eût été bien précaire : un coup de vent, une lame, et ç'en était fait de nous. A partir du vœu, ni vent, ni lames. Mais une pluie torrentielle, l'obscurité, les éclairs, le tonnerre, rendaient la situation critique : par un temps pareil, comment espérer que d'autres bateaux vinssent à passer dans ces parages ? Pas un de nous ne savait nager, et le *Ouang-pou* a plusieurs kilomètres de large !

Deux barques à l'ancre à 2 kilomètres environ avaient bien aperçu nos signaux ; elles ne daignèrent pas faire un mouvement en notre faveur. De même en fut-il de quelques riverains que nos cris attirèrent sur le bord du fleuve. Ils répondirent à nos signaux, mais ce fut tout : rien pour nous venir en aide. Nous restâmes ainsi en détresse une heure et demie, voyant avec inquiétude la nuit venir et pas d'issue à notre situation. Ce n'est que vers 5 h. ½ que le *Fi-long*, vapeur qui fait le service de *Chang-hai* à *Ou-song*, ayant eu à déposer des voyageurs à *Kao-kiao* sur la rive du *P'ou-tong*, aperçut aussi nos signaux. Après quelques moments d'hésitation qui jetèrent dans l'angoisse mes compagnons d'infortune, il se décida à venir à notre secours. Il s'arrêta à peine le temps de nous prendre, refusant de faire le sauvetage de nos bagages qui flottaient encore entre les cordages et la mâture, et laissa même les pauvres bateliers qui ne pouvaient se résigner à abandonner leur gagne-pain, leur chère barque. (De fait, s'ils l'avaient abandonnée, d'autres s'en seraient emparés sans scrupule, ce qui est arrivé pour nos bagages.)

A peine mettais-je le pied sur le *Fi-long*, qu'un passager fort bien mis me salua et protesta à sa manière contre les hésitations du commandant du vapeur. « Monsieur, dit-il devant tous les passagers, je ne suis ici, comme

vous, qu'un étranger ; mais quand il y va de la vie de mes semblables je ne saurais rester indifférent. » Et séance tenante il me force à revêtir un habit dont il se dépouille devant tout le monde, puis nous conduit dans l'endroit le plus chaud derrière la machine. Là un jeune homme, dont le nom nous est resté inconnu, offre aussi une chemise à l'un des catéchistes.

Pourquoi cette protestation et quel en est l'auteur ? Pourquoi ? C'est, comme nous l'expliqua plus tard ce dernier, que le commandant du *Fi-long* ne voulait pas venir à notre secours, sous prétexte que ce n'était pas facile ; il avait fallu l'y contraindre en lui promettant de l'argent. Et quel est cet homme si dévoué ? Le commandant du cuirassé chinois *Nan-dzei*, nommé *Va-tsen-fô*, qui me força à l'accompagner sur son vaisseau où il eut pour moi et les catéchistes les attentions les plus délicates. A peine y avions-nous abordé qu'il me présenta à ses officiers et sans perdre de temps me conduisit à sa cabine, où il m'habilla des pieds à la tête, me fit servir du thé chaud avec du cognac pour me réchauffer. Puis il fit partir deux embarcations, l'une pour *Ou-song* où les catéchistes, étrangers dans le pays, ne trouveraient peut-être personne qui leur prêtât des habits de rechange ; l'autre pour le lieu du sinistre, dans l'intention d'y secourir les bateliers et d'y sauver nos bagages. Cette seconde revint bientôt annonçant que la douane de *Ou-song* avait aussi envoyé un vapeur et avait pris les bateliers. La première revint plus tard avec les deux catéchistes, que le capitaine fit également habiller et soigner. A souper, bien que l'usage veuille qu'il prenne seul ses repas, il voulut m'avoir à sa table, puis fit ensuite copieusement servir les catéchistes. Vers 9 h. ½ il fit préparer nos couchettes dans le salon, et ne nous quitta qu'après installation complète.

Dans la conversation, il me dit n'adorer qu'un seul Dieu comme moi et ne pas croire aux idoles ; il me montra un livre dont il fait ses délices : un livre protestant. Il a fait son éducation en Europe et en Amérique. Je l'invitai à visiter *Zi-ka-wei* qu'il ne connaît pas, ce qu'il accepta avec plaisir ; mais le soir même il reçut un pli d'un de ses supérieurs, lui donnant l'ordre de partir pour *Nan-king* dès le lendemain. Toutefois, il espérait que la visite projetée pourrait avoir lieu dans la seconde moitié d'août.

Il fut encore aux petits soins pour nous dans la matinée du mercredi, donnant aux catéchistes les meilleurs conseils pour aller à la recherche des bagages, nous fournissant abondamment de l'argent nécessaire aux frais de barques et de voitures. Sachant mon désir de me rendre au plus tôt à *Chang-hai* pour y célébrer la sainte messe, il envoya un homme me chercher une voiture, fit venir une barque, me donna un de ses hommes pour m'accompagner, et ne me quitta que sur la passerelle.

Bientôt, par l'ancienne voie ferrée, je prenais la direction de *Chang-hai*, et vers 11 h. je montais au saint autel dans l'église du S.-C. à *Hong-keu*.

J'ai eu du succès près des Pères qui me virent dans mon costume d'em-

prunt. Je m'amusai de leur surprise ; mais au fond du cœur une pensée dominait toutes les autres qui ne s'effacera plus, je l'espère, de mon esprit ni de mon cœur : Marie est doublement ma Mère ; car, outre la vie de l'âme, je lui dois aussi celle du corps. Aidez-moi, s'il vous plaît, bien cher Père, à payer ma dette de reconnaissance ! Demandez pour moi que je lui sois dévoué corps et âme jusqu'au dernier soupir, et que je me dépense entièrement pour son amour !

Ce naufrage a-t-il donc été sans conséquence pour nous ? Pas précisément. Nous avons la vie sauve ; restés dans l'eau et sous une pluie torrentielle environ deux heures, la maladie ne nous a pas visités ; quelques contusions, quelques égratignures, voilà tout pour nos personnes. Mais les pertes matérielles sont assez considérables : notes et papiers, bagages et valeurs, que l'on recherche, sans doute, mais sans grand espoir de succès. *Dominus dedit, Dominus abstulit : sit nomen Domini benedictum !* Du beau bréviaire que vous m'aviez envoyé l'année dernière, il ne me reste plus que les parties d'hiver et de printemps. C'est un millier de francs, sinon plus, qui a été perdu ([1]).

Nous ne saurions oublier notre bienfaiteur le commandant *Va-tsen-fô* ; bientôt se présentera, je l'espère, l'occasion de lui témoigner notre reconnaissance. Sa conduite est d'autant plus admirable qu'elle tranche davantage sur la conduite habituelle de ses compatriotes.

On prépare en ce moment la feuille des ministères annuels. *Tsong-ming* s'y trouve pour plus de 2.000 catéchumènes, près de 6.000 baptêmes d'enfants infidèles, près de 350 baptêmes de nouveaux chrétiens, y compris les enfants. Malheureusement comme la mortalité est énorme relativement, nous ne faisons pas, somme toute, de grands progrès. Dans mon seul district, il y a eu 146 extrêmes-onctions dans l'année.

Le culte de N.-D. de Lourdes prend toujours de l'accroissement à *Tsong-ming*, et les guérisons marchent leur train. Tout récemment, cette bonne Mère m'a amené une famille de païens qu'elle a convertie par une guérison. Toutes les chrétientés de l'île, prises d'une noble émulation, font faire des bannières que leurs représentants portent en procession lors des deux pèlerinages généraux. Quelques-unes sont fort belles et ont occasionné de vrais sacrifices. C'est un enthousiasme et une générosité dont nous ne croyions guère nos chrétiens capables. D'où il est permis de conclure qu'en Chine comme ailleurs, l'enthousiasme est possible quand il s'agit de Marie.

On vient de remplacer la plupart des fenêtres de l'église où se trouve la statue miraculeuse, et on a peint sur les vitres l'*Ave maris stella* dont cha-

1. Les bagages du Père ont été pillés en partie, pour une valeur de 250 piastres ; et les coupables sont, selon toutes les apparences, des parents des bateliers naufragés, de connivence avec ceux-ci. La police de la concession française de *Chang-hai* est à leur poursuite ; déjà un batelier a été saisi et mis en jugement. Les bagages sauvés, tels que la chapelle de messe, ont été fort avariés par l'eau qui a pénétré et séjourné dans les caisses. *(Correspondance du P. Ferrand.)*

que caractère est encadré de fleurs ou de papillons : c'est original et de bel effet. De plus, le P. Leao, prêtre séculier qui a été toute l'année mon compagnon d'apostolat, a offert quatre belles inscriptions, deux sur fond rouge, deux sur fond noir, avec caractères dorés.

Pour remercier cette bonne Mère de la grâce qu'elle vient de m'accorder, je voudrais bien aussi lui offrir un ex-voto ; je prie S. Joseph de m'en fournir les moyens.

Le télégraphe vous a appris la mort des PP. Hirgair et Le Bailly. J'étais à *Yang-king-pang* quand le premier est mort. Quel saint homme ! Il a beaucoup souffert pendant sa longue agonie, qui a duré plus de vingt heures ; mais pas une plainte : une résignation parfaite, une patience admirable. Mort la veille de S. Ignace, notre B. Père, vers 5 h. ½ de l'après-midi, son service funèbre a eu lieu le surlendemain à *Zi-ka-wei*. Le même jour, à *Yang-king-pang*, avait aussi lieu un service funèbre pour le consul d'Autriche qui venait de se noyer en se baignant quelques jours auparavant. Les consuls, les mandarins etc., y assistaient. Mais qui donc n'échangerait tous ces vains honneurs pour une mort et des funérailles comme celles de notre cher P. Hirgair ? Tous au fond du cœur, j'imagine, auront pensé au *Beati qui in Domino moriuntur*.

Une petite histoire pour terminer. Le fils unique d'une famille païenne devint gravement malade, il y a peu, et tous les efforts des médecins ne purent enrayer le mal. Gardant espoir contre tout espoir, la mère appela une de nos vierges qui sait un peu la médecine. Celle-ci saisit la balle au bond et s'empressa de baptiser le petit moribond, exhortant sa mère à se tourner du côté du ciel. La mère promit, si l'enfant guérissait, que toute la famille se ferait chrétienne et de plus irait remercier N.-D. de Lourdes. Or le lendemain elle venait déclarer à la vierge que l'enfant était guéri. La vierge, lui rappelant sa promesse, l'engagea à la tenir sans différer. Cette femme fit alors une réponse évasive, assurant que certainement on remercierait N.-D. ; mais de conversion, point n'en fut plus question. Le lendemain, l'enfant guéri était en paradis ; il n'avait que cinq ans.

LE CHEVALLIER, S. J.

Lettre du P. Gasnier.

Kien-p'ing, 1 janv. 1897.

VOUS me demandez sans doute : comment allez-vous en Chine ? Je vous réponds : le ministère actif m'a été salutaire à tel point que je recommencerais cent fois à déserter la France, si abondamment pourvue, afin de secourir la plus grande mission du globe, mission relativement si délaissée. Je me trouve en bons rapports avec les autorités civiles et mili-

taires de mon district. Le nombre de mes chrétiens augmente d'année en année, si bien que notre petite chapelle ne suffisant plus, on vient de me bâtir une église dont le P. Planchais est l'architecte. Cette église a coûté plus de 2000 piastres ; il en faudrait encore 1000 pour l'achever. Si vous avez des aumônes à placer, voilà une belle occasion de faire plaisir au patron de notre église, St François Xavier. Ce modeste monument avec ses 14 belles colonnes en beau bois du pays, ses grandes portes et ses fenêtres originales, ne manque pas d'élégance ni de solidité. Il sera à peine suffisant pour contenir la foule des chrétiens et des catéchumènes.

Ces derniers sont nombreux ; si vous voulez en connaître la valeur, rappelez-vous la parabole de la semence. Il y en a qui sont routes, d'autres en grand nombre sont terrains pierreux, d'autres terrains épineux, et les bonnes terres sont le petit nombre. Malgré les déconvenues, je suis heureux de tout ce mouvement, parce que la religion se fait connaître, les préjugés tombent, et quelques bonnes recrues viennent grossir le nombre des fidèles. Au moment où je vous trace ces lignes, j'ai autour de moi, dormant d'un bon sommeil, une centaine d'aspirants, qui, durant une vingtaine de jours, se préparent au baptême. La plupart sont de braves paysans attachés au sol par leurs propriétés assez rondelettes, et appartenant à de nombreuses familles : les enfants pullulent. Oh ! combien les Chinois de nos provinces l'emportent sur nous par la Famille ! que de choses j'aurais à vous dire sur ce sujet ! Je fais profession d'aimer les Chinois. Pour leur conversion et pour la mienne, et pour la persévérance des néophytes, j'ai un grand besoin de prières. Donc recommandez-nous aux bonnes âmes que vous connaissez afin qu'elles soient *nos protectrices.*

É. GASNIER, S. J.

La petite industrie.

Lettre du P. Bizeul au P. Poulain.

Ou-wei-tcheou, 15 nov. 1896.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

IL y a longtemps que je voulais vous remercier de votre petit livre *(La Mystique de St Jean de la Croix).* J'ai souvent l'occasion de feuilleter St Jean de la Croix, me plaisant à l'étudier en parallélant sa doctrine avec les Exercices. Je vous en parlerai plus au long un autre jour.

Un mot sur la manière de fabriquer une théière en étain. Si vous voyez l'exposition de 1900, vous verrez monts et merveilles, mais non pas fabri-

quer une théière en étain avec les ruines d'une théière usée, percée, fourbue. La petite industrie est le triomphe des Chinois. Ces artistes ambulants de tous métiers sont sans nombre. Ils ressemblent à des gueux, beaucoup fument l'opium. Ils portent avec eux tout leur attirail, d'ailleurs réduit à la plus simple expression. L'installation professionnelle est sommaire et primitive comme celle de Robinson Crusoé.

L'artiste que je vous présente avait un compagnon chargé de porter le matériel et d'entretenir le feu pendant le travail. On s'installa dans ma cour. Il s'agissait de refaire la théière de mon catéchiste. Quatre briques, voilà le fourneau. Un peu de bois, et là-dessus un creuset en terre cuite, ayant la forme d'un couvercle de pot à soupe grasse.

Les morceaux de la vieille théière furent pesés, soit une livre et sept onces. Quand la neuve sera finie, on saura combien le fabricant a fourni d'étain.

On mit la matière à fondre. Pendant ce temps-là, je vis sortir de la boîte à malice les outils d'un soudeur, ciseaux, fers, pinces, etc. Deux carreaux de terre cuite recouverts de papier bien uni m'intriguèrent. Ils mesuraient environ $0^{m}\ 25^{c}$ de côté. Le bonhomme tira aussi une poignée de vieux bouts de cordonnet de différentes grosseurs. Ce n'était pas de la ficelle ; mais du cordon de coton, vert, jaune. Sa couleur n'y fait rien.

Comment va-t-il s'y prendre? Comment nous y prendrions-nous ? Voici le moment. Le métal est en fusion. Les carreaux ont été posés à terre, non pas à plat, mais légèrement inclinés. Sur le carreau inférieur, un cordon est disposé de manière à encadrer sa surface tout autour, sauf d'un côté, du côté relevé. Le second carreau est placé par dessus; et vous devinez, l'étain va être coulé entre les deux. L'épaisseur du cordon sera l'épaisseur de la plaque d'étain.

En effet, notre artiste saisit un morceau de papier, le plonge dans le métal pour savoir approximativement son degré de chaleur : si le papier brûle, il est trop chaud. Non, il ne brûle pas, c'est à point. Il prend le creuset avec des pinces, le carreau inférieur débordant d'un centimètre et, grâce au cordon interposé, offrant un léger interstice ; il verse le liquide, du pied gauche appuie sur le carreau... le liquide dégorge en avant, la plaque est coulée. En un instant nous la voyons apparaître blanche, régulière, réussie. C'était une première donnée, mais pas du tout une théière.

Le creuset est remis sur ses copeaux, sur lesquels le compagnon s'escrime à souffler. Pendant ce temps le patron, les ciseaux de ferblantier en main qui lui servent également de compas, dessine une manière de trapèze mesurant peut-être $0^{m}\ 10^{c}$ de hauteur. Il taille. En voilà un. Il pose cette pièce sur le reste de la feuille d'étain, taille, en voilà deux. Il gondole, rapproche et nous avons sous les yeux un cône tronqué. En un tour de main, avec un fer chaud, les joints sont soudés. La colophane a joué son rôle comme toujours dans les soudures.

Mais l'étain est en fusion... Sur le carreau inférieur le cordon reprend sa place. Cette fois il dessine une circonférence. Deuxième coulée, réussie comme la première. Il sort une plaque ronde. Les ciseaux, devenant compas, tracent une circonférence parfaite ; puis au milieu une autre circonférence plus petite. Ce sera le dessus de la théière dont la circonférence plus petite sera l'ouverture. Les découpures sont soigneusement recueillies et mises au creuset ; il ne faut pas en perdre une goutte.

Troisième coulée, encore une circonférence un peu plus petite que la première. Ce sera le dessous. Cette fois le cordonnet a été changé, le premier donnait un millimètre d'épaisseur, celui-ci donne un millim. et demi. J'en parle à l'œil. D'ailleurs notre fondeur faisait tout à l'œil.

Alors je compris le problème. Il ne s'agissait plus que de reprendre le cône et de le souder à la pièce inférieure. Les mesures étaient fort exactes. Le marteau de bois gondola les joints, car une théière doit être arrondie. Comment donner du ventre à ce cône raide ? Rien de plus simple. On l'enfile sur une enclume en bec et après un quart d'heure de torture, en le tapotant automatiquement, il prend et porte avec une aisance infinie ce développement artistique qui, parmi les mortels, passe difficilement pour un supplément de grâce.

Le dessus de la théière est gondolé comme le dessous sur les bords et se soude avec la même précision.

Mais, me direz-vous, et le bec ? Oui. Je l'attendais. Comment va-t-il nous monter son bec, et le perforer ? Je me condamne à passer ma matinée comme un badaud. Il fallait à tout prix que j'eusse des notions complètes.

Je vis sortir de la boîte à bric à brac deux rectangles de bois ouvragés. Ce sont des moulures en creux qui, s'appliquant deux à deux l'une sur l'autre, forment ainsi des moules suivant différents modèles. Mais ne parlons que de la forme choisie pour le bec de notre théière. Elle était ainsi disposée par le rapprochement des deux pièces de bois qu'elle offrait deux ouvertures. Imaginez un livre posé sur tranche. Le dos du livre est en haut, une tranche de côté vous regarde : arrêtons-nous là. La moulure avait sa première ouverture comme au dos du livre et sa seconde, la plus large, base du bec, sur la tranche vous faisant face. C'est bien compris ? Oh ! alors, vous possédez la solution du problème comme moi, *saltem theoretice.*

Le bonhomme, d'une main, saisit un morceau de papier plié en quatre ou en huit et l'applique de façon à obturer exactement l'ouverture inférieure. De l'autre il saisit son creuset et verse l'étain en fusion par l'ouverture supérieure.

Très bien. Mais son bec sera-t-il creux? comment sera-t-il creux, comment ensuite le creusera-t-il ? — Questions inutiles. Cinq secondes se sont écoulées, la main qui tient le papier obturateur s'écarte, l'étain s'écoule, laissant à l'intérieur la couche d'étain refroidie et celui qui n'avait pas eu le temps

de se refroidir s'échappant, le bec est moulé creux, et voilà pourquoi la terre jette des flammes et autres choses quand le Vésuve est mal bouché. Il ne restait plus qu'à faire un trou à la théière pansue pour lui adapter son bec. Un coup de fer chaud suffit.

Une bonne soudure termina l'opération, que Confucius lui-même n'eut sans doute jamais l'occasion de décrire. L'eût-il fait, que ma peine n'en eût en rien été abrégée ; mais le plaisir d'imaginer que cette histoire vous amuse, et que l'ayant finie je n'ai pas à la recommencer, me tient lieu de récompense. La théière pesait deux livres. Le fabricant avait ajouté de son étain; on lui paya 120 sapèques (3 sous). Petit métier.

Je vous suis, avec toute l'affection du temps passé, en union de vos SS. SS.

Inf. in X^to^ servus et frater.

S. Bizeul, S. J.

P. S. Si vous aviez des aumônes je vous en demanderais ; mais à Jersey ! c'est la vie intellectuelle pure.

Voyage à Ou-si.

Lettre du P. Bizeul au F. Bornand.

Ou-wei-tcheou, 26 sept. 1896.

J'ARRIVE d'un petit voyage un peu extraordinaire ; un voyage scientifique, s'il vous plaît. Je suis allé à *Ou-si ; Ou-si* qui ne vous dit rien. Là le P. Tschepe, dans une fort belle résidence et doté d'une vaste et belle église qui peut contenir 3.000 personnes, administre une grande section, dont 4.000 pêcheurs sont le plus fervent et le plus consolant élément chrétien. Je voulais voir ces pêcheurs pour me mettre bien au point, puisque je rédige une variété sinologique sur la pêche. J'ai quitté *Ou-hou* en compagnie du juvénat. Les juvénistes, ces charmantes boutures de nos parterres, étaient venus en grand congé voir *Ou-hou.* J'allais à *Kiang-yn* par le même vapeur. Je débarquai à 2 h. du matin, en plein fleuve Bleu, dans un bac qui accoste et reçoit les voyageurs. Ce n'est pas une petite affaire. Les Chinois, réputés calmes, patients, laissent volontiers, quand il s'agit de la vie de famille et de la lutte pour la vie, tous ces dehors menteurs qu'ils endossent avec les habits de cérémonie. On ne descend pas dans ces bateaux, on se précipite, on plonge, bousculant, bousculé, bagages dessous, dessus, criant, maudissant ; c'est à qui aura la première place dans ce grand chaland qui danse sur les vagues à la lumière de deux lanternes. Il faut avoir le verbe en bouche, de l'œil et des coudes.

Kiang-yn est sur la rive droite ; eh bien, le chaland vous dépose sur la rive gauche.

Là vous débarquez dans un enclos ; on fait l'appel, car les noms des voyageurs ont été donnés au patron de la barque. Ceux qui ne sont pas du village doivent aller à l'auberge. Chaque auberge est représentée par un commissionnaire ; chaque commissionnaire a une lanterne rouge, toutes ces lanternes sont accrochées dans l'enclos ; quand l'appel est terminé, les commissionnaires se précipitent sur vous et vous mettent la lanterne en main.

Si vous acceptez l'auberge, votre bagage est enlevé, et en route. Ignorant que le P. Tschepe avait envoyé au devant de moi un catéchiste, je pris une lanterne. Nous sortîmes, et alors je reconnus mon erreur. Le catéchiste avait déjà arrêté un logis... Je voulus rendre la lanterne à mon commissionnaire, mais c'était attenter gravement à ses droits. Dispute et cris sur toute la ligne. Le premier arrêté par le catéchiste faisait valoir ses droits, le second les siens. On allait en venir aux coups. Je donnai quelques sapèques à mon homme pour le calmer. On finit par se délivrer, et nous allâmes nous coucher dans cette grange qui en somme était suffisamment confortable.

Dès l'aurore nous traversâmes le *Kiang*; et j'arrivai à 8 h. à la résidence de *Kiang-yn*, où je dis la sainte messe.

Le soir, pour ne pas perdre de temps, je pris une barque et voyageai toute la nuit. Dans mon quartier, la circulation nocturne est interdite. On croit toujours que la Chine est semblable partout à elle-même ; rien de plus erroné. Les voyageurs touristes ne sont pas à même d'apprécier les différences ; elles sont très grandes. Les barques de voyageurs dans le *Kiang-sou* sont fort supérieures aux nôtres ; ce qu'explique la quantité de canaux et de voyageurs, ainsi que les villes importantes qui s'y trouvent et l'absence à peu près totale de tout autre moyen de locomotion. Car la brouette est un supplice, la chaise est chère, et les chaises de famille n'existent pas. Il y a des barques de 1e, 2e et 3e classe, s'il m'est permis de feindre pareille graduation ; celle de 3e classe, que je pris, sans me déshonorer, me parut un berceau. La grande godille, qui manœuvra toute la nuit, vous donne un roulis délicieux et pas le mal de mer.

Ou-si fut brûlé en 1891. L'indemnité permit de tout rebâtir avec beaucoup d'agrandissements. Il manquait un four à cuire le pain. L'honneur de sa construction m'était réservé, ce que je fis avec infiniment de plaisir pour payer le P. Tschepe de son hospitalité si cordiale. Ce fut l'affaire de deux jours de temps et d'une piastre d'argent. Nous sommes, nous, des entrepreneurs qui ne dépassons pas notre devis et qui avons de la conscience.

Si vous aviez été là ! quel pain, cher ami ! Malheureusement sa fabrication demande du flair, absolument comme la photographie. Je crains bien que les mains chinoises qui devront le faire après mon départ ne boulan-

gent beaucoup de déceptions. C'est ce qui est arrivé à *Nan-king*, où j'avais rendu il y a deux ans le même service. En été, la pâte lève en une ou deux heures ; en hiver, il faut presque un jour. Allez donc fixer une règle d'horloge. Et nos Chinois ne s'embarrassent pas pour si peu. Mais ne parlons pas de cela. Et les pêcheurs, me direz-vous ? En effet, je ne suis pas allé à *Ou-si* pour boulanger. Nous eûmes une séance indescriptible, le P. Tschepe et moi, sur le quai au milieu des *mong-zé* (pêcheurs). D'abord, sachez que la résidence est absolument sur le bord du canal et que le quai bien pavé a grande mine ; c'est là que j'allai voir quelques instruments de pêche. Les *mong-zé* étaient aux anges de nous exhiber tout ça. Il aurait fallu 50 gendarmes pour leur dire « circulez ». Les païens heureusement ne sont pas venus nous ennuyer. Nous étions en famille, mais quelle famille ! un étouffoir ! Un grand gaillard nous a lancé l'épervier, un joli morceau de filet qui mesure 12 mètres de diamètre. Les *mong-zé*, qui s'y connaissent, auraient dû applaudir quand cet immense cercle, se développant en l'air et s'arrondissant avec régularité, tomba d'une pièce, couvrant une surface de 113 mètres carrés, si je ne me trompe (πR^2, donc $3{,}14 \times 6^2 = 113$). Au bois de Boulogne il eût obtenu une ovation.

Nous montâmes même en bateau pour d'autres expériences, mais on ne prit rien malheureusement. La grosse difficulté, avec ces cousins du paysan du Danube, est d'arriver à leur extorquer des explications précises. Certes, ils ne veulent pas garder des secrets ; il leur manque simplement une année de logique mineure. D'ailleurs pour leur commerce ils en remontreraient à Aristote.

Tout à vous du fond du cœur et en union de prières toujours.

S. B., S. J.

L'entrée à Liu-tcheou fou.

Lettre du P. Twrdy au R. P. Provincial.

Ou-hou, 31 août 1896.

MAINTENANT que *Li-hong-tchang* « le grand Chinois » fait le tour de l'Europe, permettez-moi, mon Révérend Père, de vous adresser ces quelques lignes à propos de sa ville natale de *Liu-tcheou fou*, dans la province de *Ngan-hoei*. La *même* ville comme préfecture s'appelle *Liu-tcheou fou*, et comme sous-préfecture *Ho-fei*.

Cette ville, à qui on donne 15 à 18 kilom. de circonférence, est la seconde du *Kiang-nan* comme étendue, ne le cédant sous ce rapport qu'à *Nan-king*. Ses remparts sont hauts et assez bien entretenus. Son influence sur tout le nord de la province est immense. Votre Révérence sait que depuis long-

temps nos supérieurs y désiraient un établissement, car sans parler de son importance morale et de la conversion de ses habitants, il y avait d'autres raisons ; les Pères du *Yng-tcheou fou*, c'est-à-dire du nord, qui ont neuf jours à cheval à faire, sous un soleil de plomb, dans une atmosphère brûlante, et exposés à chaque instant à mourir étouffés, ou épuisés, ou d'un coup de soleil, pour se rendre aux vacances de *Ou-hou*, pourraient se reposer quelques jours à *Liu-tcheou fou*, presque à moitié chemin ; les banques de la ville leur offriraient toute facilité pour placer l'argent de leur allocation ; la résidence leur servirait de dépôt pour leurs objets, caisses, courriers, etc.

Mais les difficultés étaient grandes. « Jamais de mon vivant — avait juré *Li-hong-tchang* — les catholiques ne s'établiront dans ma ville. »

L'homme propose, Dieu dispose. Je suis allé à *Liu-tcheou fou*, j'y ai acheté une propriété et nous y voilà installés depuis sept mois.

Avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous présenter cette petite campagne un peu dans les détails ; c'est pour satisfaire au désir de plusieurs Pères qui comptent profiter ainsi de l'expérience des autres.

Non certes, cet achat ne se fit ni sans difficultés ni sans dangers, ni en un jour. Depuis un an j'avais fait savoir à des marchands de cette ville par nos amis de *Lou-ngan* nos intentions d'y acheter. L'amour du gain fit que petit à petit on nous proposa quelques propriétés. J'envoyai deux fois de nos gens les voir pour m'en rendre compte. Les offres devinrent plus nombreuses — elles étaient au nombre de douze — et les pourparlers plus actifs. Le jour de l'Épiphanie 1896, je partis pour *Liu-tcheou fou* avec un catéchiste, trois domestiques et deux mules, ne prenant avec moi que le strict nécessaire, en prévision d'une émeute, et laissant à la maison tout ce dont j'aurais pu regretter la perte. Deux catéchistes et un domestique m'avaient précédé de 3 jours. Je ne voyageais qu'à petites journées en approchant de la ville, et m'arrêtais, tous les 6 à 10 kilomètres, l'espace de 2 jours, afin de recevoir les rapports de mes deux catéchistes et de les diriger dans cette affaire si difficile d'un achat en pays étranger et ennemi où l'on n'a pas encore de pied-à-terre.

J'arrivai dans une auberge à un kilomètre de la ville : le propriétaire fit aussitôt préparer des lances et d'autres instruments de défense par ses fils. « Où allez-vous donc, grand homme ? me dit-il. — Je vais voir le préfet de la ville, lui répliquai-je. — Voyez-vous, grand homme, fit-il, quand nous avons des visiteurs de marque, nous sommes parfois attaqués par des brigands, la nuit. — Bien, lui dis-je, espérons qu'ils s'en abstiendront. » Le brave homme, qui était presque aveugle et qui chassait continuellement les poules et les porcs qui s'engouffraient dessous la table dans mes jambes, prenant de temps en temps un seau d'eau ou un objet noir pour un animal à chasser, ce qui nous amusait beaucoup, me dit, le soir, en me présentant un énorme coutelas : « Prenez cela, grand homme, vous pourriez

en avoir besoin pendant la nuit. » Je me hâtai de délivrer ses mains de ce jouet dangereux.

Après une pause il reprit : « S'ils viennent, c'est par cette porte », et il désignait du doigt quelques planches mal jointes au pied de mon lit. On peut bien croire que je ne dormis que d'un œil pendant cette nuit. Le lendemain, en causant familièrement avec moi, il me dit encore : « Le bruit court que les Européens vont acheter à *Liu-tcheou fou*, en avez-vous appris quelque chose ? — Oui, lui dis-je, j'en ai entendu parler ; mais ne croyez-vous pas que le peuple va s'y opposer ? — Il aurait bien tort, dit-il, puisqu'il y en a maintenant partout. Outre cela ils ne sont pas si méchants qu'on le dit ; je les connais, j'ai été dans les barques étant plus jeune, et j'ai été dans beaucoup de ports ouverts : méchants, non ! habiles, oui ! Ah ! oui ! Ils sont habiles, dit-il en regardant au loin, j'ai vu leurs navires qui marchent tout seuls, les fusils qui ne se chargent point et qui peuvent tirer plus de 15 coups, j'ai aussi vu une machine à coudre ! » Ici le bon vieux se mit à soupirer, et après quelques instants il reprit : « Mais que mes compatriotes sont peu intelligents ! Tenez ! me dit-il, en s'animant de plus en plus, quand je leur parle de toutes ces choses-là, ils me croient encore, mais quand je fais tomber la conversation sur la machine à coudre, tout le monde se récrie contre moi et me traite de bonhomme et de farceur. Aussi je n'en parle plus jamais. Mais vous, le grand homme, vous avez certainement vu les Européens et aussi la machine à coudre. Devant vous je ne crains pas d'en parler, car vous me donnez évidemment raison. — Oui, oui ! lui dis-je, en le calmant, vous avez raison. Mais, dites-moi un peu : de quel royaume de l'Occident sont ces Européens qui veulent acheter ? — Je ne saurais le dire, répliqua-t-il très poliment ; on dit même, mais probablement sans fondement, que c'est déjà fait, et que l'Européen acheteur est déjà en ville, mais on ne sait où. » Je le remerciai de ses renseignements.

De fait, les lettrés eurent vent de nos projets d'achat, ils tinrent des réunions, la ville fut couverte de placards. Il était temps de se presser. La plupart des offres de vente recélant un vice essentiel, il ne nous restait qu'à acheter la propriété d'un employé de tribunal, homme droit, connaissant les traités et n'ayant pas peur. La volonté de Dieu se dessinait ; aussi la vente fut conclue. Mais au dernier moment, la banque qui devait nous fournir l'argent et qui était associée avec l'une des nôtres de *Lou-ngan*, fit faux bond et refusa d'une manière absolue de nous en fournir, ayant été avertie par les lettrés, qui se doutaient de sa complicité, que si elle le faisait on irait la détruire. Cette contrariété nous inquiétait beaucoup : il faut donc chercher l'argent à *Lou-ngan*, à deux jours d'ici ; le vendeur va-t-il encore tenir sa parole ?... Les lettrés auront le temps de tout empêcher !... Les brigands dévaliseront nos porteurs d'argent au retour... Voilà les pensées qui se croisèrent dans mon esprit. On essaya de donner des billets de banque

au vendeur. « Je veux bien croire que vous êtes d'honnêtes gens, nous dit-il, mais je ne suis jamais sorti de ma ville, je n'ai jamais vendu de maison aux Européens, aussi je n'accepte que des espèces sonnantes. » Mais il affirma solennellement qu'il serait fidèle à sa parole.

Force me fut d'envoyer un catéchiste et deux domestiques à *Lou-ngan* chercher l'argent. Nous autres, nous nous dispersâmes, afin de donner le change au public et de lui faire croire que nous abandonnions pour le moment nos projets. J'allai dans la direction de *Lou-ngan*, au devant de mes porteurs d'argent.

Enfin, Dieu soit béni ! Je les rencontrai à l'auberge désignée. Nous nous barricadâmes pour la nuit. Le lendemain de grand matin nous mettions de nouveau le cap vers la ville de *Li-hong-tchang*. Le soir à 4 h. nous descendîmes chez l'aubergiste à la machine à coudre. Il ne comprenait rien à nos démarches, mais quand, la nuit venue, il vit sa maison se remplir de gens respectables, d'employés des tribunaux, qu'il vit faire des écrits, qu'il entendit le son de l'argent, il comprit que le visiteur de marque avec qui il avait causé si familièrement était bel et bien l'Européen acheteur, dont parlait tout le monde. Aussi il n'osa plus m'adresser la parole. Une piastre mise dans sa main à la fin de la séance fit qu'il se confondit en reconnaissance.

Il avait été stipulé avec le vendeur, ses parents et les entremetteurs que j'irais tout de suite habiter la maison dans un coin quelconque avec mes gens, que la moitié de l'argent serait versée à la signature des pièces d'achat, et l'autre moitié après le déménagement de la famille du vendeur. Ainsi fut fait. A minuit les titres furent signés, l'argent convenu fut versé, et aussitôt après je suivais au milieu des ténèbres de la nuit les heureux vendeurs, qui rentraient en ville et se dirigeaient vers leur ci-devant chez-eux.

Ce fut un sentiment étrange pour moi que d'entrer dans cette collection de cabanes, de masures, et de m'en dire le propriétaire au nom de la religion. Étendu sur la paille, je pensais à *Li-hong-tchang*, à ses créatures et compatriotes, maintenant puissants mandarins dans l'empire ; je pensais à la journée de demain, à l'émeute possible, à mes visites à faire aux mandarins de la ville ; mes regards se tournèrent vers la future section à fonder, des plans furent ébauchés ; mais mes sentiments se concentrèrent surtout sur la bonté de Dieu, sa miséricorde, qui avait pitié enfin de ce peuple qui me paraissait très bon et très simple et à qui la voie du salut serait enfin prêchée.

Le lendemain il y eut des attroupements dans la rue. Vers 9 h. j'envoyais avertir le préfet de ma visite et lui demandais une chaise à porteur, comme c'est la coutume en pareil cas. Nos gens eurent des difficultés à la porte du tribunal ; on ne les voulait laisser ni entrer ni communiquer avec le préfet. Ce n'est que lorsqu'ils dirent, selon ma direction, que le Père

viendrait quand même, et qu'ils connaissaient leur maître, que les employés du tribunal portèrent ma carte au préfet. Ce dernier reconnut de suite mon nom, m'ayant vu à *Ngan-king* lorsqu'il était sous-préfet de cette ville. Aussi il fit dire qu'il serait très heureux de recevoir ma visite. Il envoyait en même temps ordre au sous-préfet, que cela regarde *ex officio*, de me prêter sa chaise, et d'envoyer quatre satellites pour ma protection. Lui-même m'envoya aussi quatre satellites.

Je laissai ces derniers à la garde de la maison, et je partis avec les autres et trois de mes domestiques pour la préfecture. Il y eut foule et, dans la rue, quelques cris de « Tue le diable d'Europe »; mais en somme tout se passa assez bien. Je montrai au grand homme mes titres d'achat qu'il examina avec soin. Pour le cas où il aurait voulu les garder pour l'enregistrement légal, auquel nous sommes tenus, j'avais fait faire une copie exacte et signée par le vendeur, son père et son oncle. La raison est que le nouvel an et ses vacances approchaient, et que parfois messieurs les mandarins poussent la perfidie jusqu'à ne pas rendre les pièces, afin de mieux nous évincer plus tard. Ici la chose n'eut pas lieu. Dans l'entretien, qui dura environ ½ heure, je lui demandai d'abord de faire arracher immédiatement les placards anonymes, puis de publier le plus vite possible une proclamation signée pour le peuple, et de la faire suivre quelques jours après par une autre donnant le texte de la « convention Berthémy »; en un mot, je sollicitai une protection efficace selon les traités.

De là je me rendis chez le sous-préfet, qui était absent ; j'y laissai ma carte. Arrivé chez le commissaire de police, je lui demandai une entrevue, comme à un personnage dont on a souvent besoin dans l'évangélisation de ces pays. Il voulut aussi nous donner quatre de ses hommes pour nous protéger, mais je les refusai poliment, ne croyant pas en avoir besoin, sans parler des frais que ces présences occasionnent. Je fis ainsi une tournée complète chez tous les mandarins civils et militaires, les chefs des lettrés et les notables, les vrais gouvernants du pays, en tout 27 personnes. Le lendemain, le préfet me rendit ma visite ; et dans l'espace de deux ou trois jours tous les autres firent de même. Les notables montrèrent quelques hésitations, mais on leur fit comprendre qu'ayant été traités avec politesse, ils ne pouvaient pas se refuser à me rendre la pareille. Le préfet aussi tint parole : les placards furent arrachés, des proclamations affichées, et ordre fut donné à tous les mandarinets et notables de veiller à la sécurité du missionnaire. De fait, la paix ne fut point troublée, ce qui prouve une fois de plus que quand les mandarins veulent vraiment et sincèrement obtenir une chose du peuple, ils le peuvent toujours.

Dès mon entrée en possession de l'immeuble, j'avais fait savoir, pour me gagner les sympathies du peuple, que tous les employés des mandarins, les gardiens des portes de la ville, les gardes-champêtres etc., qui viendraient

en chapeau de cérémonie et avec le livret rouge usité pour les compliments, me féliciter de mon achat, auraient un pourboire. Les satellites de notre poste furent les premiers à en faire l'essai; celui-ci ayant réussi, d'autres vinrent, et bientôt ce fut presque une procession de chapeaux rouges sur des bustes graves. Tous reçurent, outre la pièce, des encouragements et un rappel du devoir qu'ils ont de nous rendre service lorsque nous en aurons besoin. Cela dura plusieurs jours. Les entremetteurs des autres propriétés qui n'avaient pas eu la chance d'être agréés, ne furent point oubliés dans ces largesses. Ils eurent tous leur petite consolation, sans parler du dîner auquel je les avais invités et auquel ils prirent part avec mes catéchistes. De cette façon tout le monde fut content : dans toutes les rues, dans les thés, les auberges, les bains publics, on ne parlait que de la générosité du grand homme d'Europe, de sa bonté, de son haut grade mandarinal — on m'appelait communément *yang tao-t'ai* (*yang* européen; *tao-t'ai* = officier dont la juridiction administrative s'étend sur 2 ou 3 préfectures). Bref, l'émeute devint impossible. C'était mon but.

L'argent et la politesse avaient rendu cette population raisonnable. Nous étions donc définitivement acceptés, reconnus publiquement possesseurs d'une propriété dans la ville de *Li-hong-tchang*.

Une petite histoire trouve ici naturellement sa place. Parmi les visiteurs qui vinrent me voir pendant mon séjour à *Liu-tcheou fou*, et qui furent nombreux, il y eut quelques chefs de lettrés — ils sont quatre pour les deux mille lettrés de la ville. Pendant la conversation, il y en avait un surtout qui voulait faire valoir devant moi sa profonde science en tout, et spécialement en astronomie. « Voyez-vous, grand homme, disait-il, je sais que vos anciens Pères avaient été à la cour, qu'ils y remplissaient des postes éclatants, qu'ils étaient chargés du calendrier, des observations astronomiques, etc. Eh bien! j'ai étudié leurs ouvrages, j'ai lu aussi les livres modernes sur l'astronomie, mais il me reste toujours une difficulté que je ne puis résoudre. Tenez! — continua-t-il avec application — d'après nos livres chinois, l'étoile polaire se trouve toujours au nord! » et il commença à prouver son dire par force textes, remplis de mots et d'expressions incompréhensibles, tirés des plus vieux ouvrages, composés par les plus savants Chinois. Mon pauvre catéchiste, qui lui-même est bachelier ès lettres, en fut tout ahuri et baissa modestement les yeux. « Eh bien! reprit mon savant, d'après la théorie européenne sur le mouvement de la terre autour du soleil avec son axe incliné, l'étoile polaire ne devrait plus être au nord! » et il s'enfonça triomphalement dans sa chaise.

Tranquillement je pris une allumette, la mis dans la direction de l'axe terrestre et la tournai, toujours dans le même plan, autour de la boîte. « Voyez-moi, dis-je, — l'axe est tourné vers l'étoile polaire de ce côté-ci de la boîte et aussi de l'autre. » Mon brave homme suivit mon explication avec

attention. Il réfléchit un instant — il avait compris! Se redressant, il recula sa chaise de deux pas et me regarda d'un air d'étonnement si profond, que je croyais qu'il se trouvait mal. Ses yeux, qui me fixaient toujours, étaient grands ouverts, sa bouche de même, mais aucune parole n'en sortit, le travail d'assimilation n'étant pas tout à fait achevé.

Au bout de quelque temps il dit : « C'est vrai! c'est vrai! Je comprends. Merci! Mille fois merci! C'est étrange tout de même, disait-il à ses voisins qui avaient été spectateurs muets pendant tout ce temps, comme ces Européens ont de l'esprit! » Il fut à son tour l'objet d'admiration de ses confrères, parce qu'il avait compris.

La conversation ne fut plus si animée ; notre brave homme se montra plein de vénération pour moi, et souvent il me regardait d'un air distrait et pensif. Passant à autre chose je lui dis : « Comment se fait-il que vous, étant si intelligent et si au courant des affaires des Européens, vous ayez des disciples qui montrent tout le contraire? — Hélas! dit-il d'un ton impatienté, c'est précisément parce qu'ils n'ont pas la vraie science. S'ils comprenaient le vrai sens de nos saints livres, ils ne seraient pas comme cela. — Eh bien! lui dis-je, tâchez donc de les instruire, de leur donner la vraie science, les vraies notions sur l'Europe, et surtout détournez-les de tout tapage et émeute, indigne d'un peuple civilisé comme les Chinois. » Nous nous quittâmes en très bons termes.

Je restai en tout dix jours dans cette ville. Souvent de grand matin je sortis à pied, parcourant la ville dans tous les sens, montant sur les remparts pour me rendre compte des environs et de l'aspect général de la ville. Je sortis aussi plusieurs fois à cheval. Un canal de 36 kilom. de long réunit la porte est de la ville avec le fameux lac *Tchao*, d'où en deux jours et demi à trois jours on peut arriver en barque à notre résidence centrale de *Ou-hou*. Le sol est onduleux et en général plus pauvre qu'à *Lou-ngan*. Au loin, à 40 ou 50 kilom., il y a quelques chaînes de collines et plus près quelques montagnes isolées.

Le château ou plutôt la place forte qui sert d'habitation à la famille de *Li-hong-tchang*, de même que ceux des autres grands mandarins créatures de ce dernier, sont à 20 ou 30 kilom. de la ville dans différentes directions. Ceci est un fait qu'on rencontre un peu partout : rarement ces vice-rois, en retraite ou en fonction, installent leurs richesses et leur famille au milieu des remparts d'une ville, qui sur un signe de l'empereur peut fermer ses portes pour lui livrer les officiers tombés en disgrâce.

Il fallait enfin dire adieu à cette ville et reprendre le chemin de *Lou-ngan*, où les affaires de la section, retardées déjà par d'autres causes imprévues, réclamaient ma présence. Je laissai deux de nos domestiques comme gardiens de la maison. Le mandarin fut averti de mon prochain départ, il m'envoya aussitôt quatre satellites en chapeau rouge m'accompagner jus-

qu'à la frontière de la préfecture. Au sortir de la ville, nous revîmes devant sa porte notre brave aubergiste à la machine à coudre. Il était là, avec ses yeux ternes, droit comme un soldat, nous saluant de son silence et d'un petit sourire. Nous lui dîmes: « Au revoir! »

Sur tout le parcours de la route, notre achat était connu; mais malheureusement bien peu comprennent ce que c'est que cette religion du Maître du Ciel qui s'est installée dans la préfecture. Il y en a qui s'imaginent que c'est une grande maison de commerce ou un mont de piété. Aussi dans un endroit on voulut absolument prétendre que je m'appelais *Li*, et que j'étais parent de *Li-hong-tchang* pour avoir tant attiré l'attention sur moi. Pauvre peuple! Il ne connaît pas encore les biens de l'âme. Ce n'est que petit à petit et souvent bien lentement qu'il comprend le vrai but de la religion chrétienne. Aussi notre premier soin partout doit être de nous faire connaître. *Fides ex auditu.*

Cette prise de possession d'une ville si importante avait trop bien réussi. « Jamais, disaient les Pères de *Chang-hai*, on n'avait acheté avec tant d'éclat. » Le contre-coup devait se produire, car il est dans les coutumes de la divine Providence de faire payer par des tribulations, les succès passés ou futurs du missionnaire. Je ne vous raconterai pas l'émeute de *Sou-kia-pou*, où je fus cruellement meurtri de coups avec mon catéchiste, retenu trois jours en prison à l'étage d'une pagode, menacé de mort à plusieurs reprises, enfin relâché, mais assiégé de nouveau dans mon centre de *Lou-ngan* pendant un mois, entendant tous les jours des cris de mort, qui avaient pour but de me faire capituler et de me forcer à donner un pardon général aux émeutiers.

A *Liu-tcheou fou*, nous n'avons pas eu d'émeute ni de persécution en grand, mais on a essayé de faire résilier le contrat. Les lettrés se réunirent plusieurs fois dans ce but, ils trouvèrent la somme d'argent de la vente pour me la rendre, ils intimidèrent le vendeur; le sous-préfet le fit même venir et lui prédit la vengeance des lettrés en cas de refus. Rien ne fit. Ils tâchèrent alors de trouver un homme ayant le même nom que le vendeur et qui se poserait comme le vrai propriétaire. Le vendeur et les principaux entremetteurs durent même prendre la fuite. Mais tout fut inutile. Les lettrés finissaient par voir que nous étions trop bien ancrés dans la ville : trois proclamations des mandarins attestaient notre achat, le préfet avait vu et examiné nos titres, le peuple m'avait accueilli avec sympathie, les employés des tribunaux ne se sentaient pas en veine d'agir contre nous. Pendant 10 jours que je fus, là il n'y eut aucune réclamation, ni même pendant les 2 mois qui suivirent. Comment pourraient-ils avec une ombre de probabilité invalider notre contrat? Dieu donc a vaincu malgré le serment d'un grand homme.

Le premier pas maintenant est fait. Reste à christianiser ce pays. Pour cela il faut commencer par les préliminaires de la foi, c'est-à-dire s'occuper

du matériel. Du moins noble on va au plus noble, c'est la marche de la nature et de la grâce. Les Chinois, avec leur « face » qu'ils cherchent partout et toujours, ne sont point attirés à la religion par la vue de la pauvreté évangélique, c'est connu. Tout est donc à faire ici : église, résidence, catéchuménat, écoles, maison de catéchistes et de domestiques, etc., etc., sans parler de l'agrandissement du terrain qui est trop petit, ni de l'achat d'un autre pour la future école des filles.

Ayant ainsi agi sur la matière et ayant obtenu droit de cité et le nom d'honnête homme, nous pouvons avec plus de fruit faire impression sur l'âme de ce composé qui s'appelle le peuple chinois : 1° par la distribution de livres, d'écrits, de l'*Y-ven-lo*, notre excellent journal chinois (je voudrais même un recueil de compositions littéraires avec un résumé de la religion à la fin, livre qu'on distribuerait à profusion pendant les examens aux lettrés) ; 2° par les bonnes œuvres extérieures, comme pharmacie, école externe, les seules possibles dans les commencements ; 3° par les bons rapports avec les mandarins, les lettrés et les notables, c'est-à-dire la classe dirigeante ; pour cela il faut pouvoir donner des cadeaux, faire de temps en temps quelques invitations ; et 4° par la prédication directe du missionnaire et de ses catéchistes. Il va sans dire que tous ces moyens sont à employer à la fois et selon les occasions, mais il ne reste pas moins vrai que les vraies adhésions, pour ne pas encore dire conversions, ne viennent ordinairement qu'après qu'on a reconnu que nous sommes des personnes respectables, protégées par les traités, et capables de protéger les catéchumènes contre les vexations injustes.

Le peuple de la campagne paraît bon. Malheureusement il est opprimé par les milliers d'agents et intendants des fortunes de *Li-hong-tchang*, de *Tchang-pé-luen* et de quantité d'autres familles de grands mandarins qui peuplent l'empire. Oui, ce peuple paraît bon et simple. Volontiers et avec grand empressement on vous montre la route, on répond à vos questions de renseignements. Entrant un jour dans une auberge à 30 *li* (4 lieues) de la ville et voyant de la viande de bœuf suspendue pour la vente, je dis à l'aubergiste : « Vous vendez de la viande de bœuf, parce que dans les environs il y a beaucoup de mahométans, c'est bien ! Nous autres Européens nous ne la dédaignons nullement. Mais celle-ci, c'est probablement celle d'un vieux bœuf, inutile au labourage ? — Comment, répondit le brave homme avec un sourire, comment, grand homme, oserions-nous tuer un jeune bœuf et qui peut encore travailler ? Nous ne ferions pas nos frais. » A mon avis, il y a peu d'endroits en Chine, où l'on répondrait avec une sincérité pareille.

La conversion de ce pays sera donc une lutte entre Dieu et quelques grands du siècle, lutte qui probablement ne portera ses fruits qu'après que ceux-ci auront joué leur rôle sur la terre. Voilà pour le point de vue hu-

main ; mais les vues de Dieu ne sont pas celles des hommes ! A nous l'espérance, l'accomplissement de nos devoirs ; à Dieu le reste.

John Twrdy, S. J.

Nouvelles du Siu-tcheou fou.

(Correspondance du P. Ferrand.)

Le P. Thomas a ajouté deux autres tours à sa tour du milieu, une de chaque côté, se composant chacune de deux chambres. Un corridor au nord fait communiquer ces chambres. Un escalier monte à un corridor supérieur sur lequel ouvrent les cinq chambres de l'étage, qui sont ainsi indépendantes les unes des autres. C'est aussi sur ce corridor supérieur que donne l'escalier conduisant au sommet de la tour, de sorte que l'on a supprimé toutes les échelles avec ces deux escaliers. Le corridor à étage est couvert en tuiles, et l'eau de la tour s'écoule dessus par les gouttières. — Jusqu'ici les achats dans les villes n'ont pas abouti. Les mandarins les désiraient, je crois. Mais qui d'entre eux osera s'entremettre pour nous introduire dans sa ville ? Quelle mauvaise note ! Aussi on se résout à relever encore une fois les ruines. Le P. Thomas trouve que cela devient ennuyeux et voudrait bien devenir citadin. Mais c'est difficile, quoique tout espoir ne soit pas perdu même pour avant l'hiver. Ce Père est aujourd'hui en ville à visiter les deux sous-préfets, celui qui entre en charge et celui qui en sort. Le premier est de la famille de *Chao-ta-jen*, ancien *tao-t'ai*, de *Chang-hai*.— A la préfecture on s'installe ; le porterie est achevée, elle se compose de quatre chambres à bas étage. Au sud on bâtit trois chambres à étage pour les Pères. Les mandarins nous ont priés de masquer les fenêtres au nord, qui donnent sur la rue, pour ne pas attirer d'affaires ; on les démasquera l'été prochain. On parle aussi d'acheter aux alentours. On dit qu'il est venu ordre de régler, enfin, l'indemnité pour l'expulsion violente des PP. Durandière et Gain il y a 12 ans. Mais les mandarins n'en ont encore rien dit.

Le P. Le Biboul écrit à la date du 10 octobre 1896, de *Ma-sin*, résidence du P. Boucher : « Je suis ici depuis trois semaines à soigner un refroidissement pris dans les chars en venant ici. Le P. Gain, qui doit bientôt se rendre à *Chang-hai*, installe actuellement le P. Van Dosselaere dans son nid à brigands. Le P. Thomas et le P. Doré relèvent leurs ruines. Le sous-préfet de *T'ong-chan* a donné au P. Thomas six soldats pour le protéger ; ces soldats n'avaient avec eux que six pipes à opium ; on a réclamé, et le mandarin a fini par envoyer six fusils. Le P. Boucher a dix braves qui vous présentent les armes quand vous sortez en char et qui vous

font la conduite pendant quelque temps, tout cela pour l'amour de Dieu ; mais on les remercie tout de même avec quelques sapèques. Tout est calme maintenant. Les brigands seuls continuent à faire leur métier ; avant-hier brigandage d'une famille à 5 *li* d'ici. Nous entendions très distinctement les coups de fusil, et nos gens étaient prêts à recevoir la visite de ces messieurs. Depuis les derniers événements nous avons une grande réputation qui pourra en imposer aux brigands, pendant quelque temps au moins. »

Un correspondant du *Chang-hai Daily News* écrit de *Siu-tcheou fou* au 14 octobre: « La société des « Grands Couteaux » paraît s'être calmée pour le moment. Les soldats impériaux venus du sud sont retournés chez eux. Les engagements entre les deux partis peuvent à peine être appelés des escarmouches ; une fois 34 prisonniers ont été faits par des troupes impériales et le jour suivant ils étaient exécutés. On estimait peu nombreuses les exécutions des brigands dans la préfecture ; aussi n'a-t-on pas été peu surpris d'apprendre que dans la seule préfecture de *Siu-tcheou*, depuis le premier de l'an chinois (13 février 1896), il y a eu 800 exécutions de criminels. Sans doute une des causes de l'inconduite dans ces pays-ci est l'opium, cultivé plus que partout dans le *Kiang-nan* et les provinces voisines. »

Le P. Van Dosselaere écrit de *Fong-lo-tsuen (P'ei hien)* le 1er janvier 1897 : « Ma petite résidence s'appelle « village de l'abondance et de la joie », mais s'appellerait mieux « nid de brigands ». Il y en a toujours de 30 à 100 dans les auberges du village. Le jour, ils dorment ; la nuit, ils vont faire leur commerce. Ils veulent bien s'appeler nos amis et protecteurs; le fait est qu'ils ont peur d'être dénoncés par nous, et d'être délogés du village, qui est un de leurs derniers refuges. *Fong-lo-tsuen* occupe à peu près le centre de la longue bande de terre appelée *Pien-li* ou *Toan-li* Cette bande appartient au *Kiang-sou*, mais est exclusivement habitée par des immigrés du *Chan-tong*. Autrefois, cette immigration fut cause de longues et sanglantes rixes entre les gens du *P'ei hien* et les Chantonais qui descendaient toujours plus au sud. Il n'y a que 40 ans qu'on a trouvé un *modus vivendi*. Une bande de terre, longue de plusieurs kilomètres, fut abandonnée aux immigrés, qui ne devaient pas franchir le fossé de séparation appelé *pien*. De là les noms de *Pien-li*, « en deçà du fossé », pour désigner la part faite aux Chantonais, et de *Pien-wai*, « en dehors du fossé », réservé aux premiers habitants. »

Le P. Doré écrit le 5 janvier : « Arrivé au terme de mon voyage, j'ai trouvé la désolation de la désolation... des chrétientés saccagées, des villages brûlés, des *kong-sou* encore noircis par la flamme de l'incendie, ma résidence brûlée de fond en comble, un horrible monceau de cendres et de matériaux carbonisés, mes chrétiens jetés à la voirie, sans pain, sans argent

sans asile. Voilà les résultats du séjour des « Grands Couteaux » dans mon district !... Et voilà que tout a repoussé comme des tiges d'arbres au printemps ; les « Grands Couteaux » n'osent plus lever la tête. N'empêche, c'est une rude année pour mes pauvres chrétiens qui ont presque tout perdu... Je ne me suis encore occupé que de maçonnerie, de menuiserie, etc. Quelle corvée que de diriger une centaine d'ouvriers au milieu d'un amas de décombres ! Ce n'est plus des faisans que nous avons à tirer dans ce pays, mais de hardis brigands bien armés, enrégimentés, accoutumés à travailler sous les coups de fusil. Nous menons une vie toute militaire, sans cesse en éveil : la moindre négligence, et voilà une maison pillée. Il faut une dépense d'énergie considérable pour réagir partout et toujours contre le sans-gêne des Chinois, qui ne se préoccupent du danger que lorsqu'il n'est plus temps de le conjurer. On s'accoutume aux brigands ; c'est le pain quotidien. On en parle comme de boire le thé ; chacun y passe à son tour : tant pis pour celui qui est tué. »

MISSION DU TCHEU-LI S.-E.

Oppositions païennes.

Extrait d'un rapport du P. Neveux, missionnaire au midi.

LES conversions assez nombreuses de cette année et celles qui s'annoncent pour l'avenir, ne pouvaient laisser indifférent l'ennemi du bien. Dans l'espace de quelques jours, mon district, ordinairement si calme, fut le théâtre de trois procès, suscités par les païens au sujet des comédies ou des supplications faites pour obtenir la pluie. En trois endroits différents, les chrétiens furent battus et fortement maltraités. A *Heou-eul-tchouang* (l'un des trois villages), les catéchumènes se virent traînés par force devant les idoles, pour y brûler de l'encens. Sur leur refus formel d'accomplir cet acte superstitieux, on les suspendit par les poignets aux poutres d'une pagode, où ils furent battus par tout le corps. Les païens s'acharnaient particulièrement à tourmenter le principal d'entre eux. Sans égard pour son âge déjà avancé, ils lui attachent ensemble pieds et mains, et le portent suspendu à une longue perche, comme ils eussent fait d'un pourceau, au petit mandarin de la ville de *Wei-hien*. Fatigués de balancer et de secouer leur victime, ces cruels bourreaux la jetaient à terre, cédant à d'autres non moins inhumains l'honneur de cette indigne manœuvre, qu'ils étaient prêts à reprendre ensuite.

Deux lieues environ séparent *Heou-eul-tchouang* de *Wei-hien*. Le mandarin civil était absent ; les païens se rendirent donc, sans se dessaisir de leur

proie, chez le mandarin des lettres, qui s'arrogea le droit de porter un jugement assaisonné de grossièretés et de sarcasmes de toute sorte contre les Pères et la religion. Les chrétiens ayant porté plainte au tribunal du sous-préfet de *T'ai-ming*, les païens aussitôt de déposer une contre-accusation, et, pour donner le change au mandarin et justifier en quelque façon leur malice, de briser à leurs idoles têtes, jambes et bras, et d'en charger les catéchumènes. Néanmoins, la vérité ne tarda pas à être connue et rapportée au mandarin par des émissaires secrets envoyés sur les lieux. Un mandat d'arrêt est lancé contre les coupables ; quatre fois les satellites se rendent à *Heou-eul-tchouang*, mais sans jamais en ramener personne, le mandarin des lettres de *Wei-hien* s'y opposant. Il prenait sur lui, disait-il, de voir le sous-préfet, et d'obtenir gain de cause en faveur des païens. Il alla même jusqu'à réunir les chefs du *Lien-tchoang-houei* (association contre les voleurs), le 5 de la 7e lune (13 août). Il leur raconta l'affaire de *Heou-eul-tchouang*, le jugement par lui porté, les sarcasmes dont il l'avait rempli, et leur demanda s'il pouvait compter sur eux pour tomber, le cas échéant, sur les villages où se trouvent des chrétiens. « Ces gens-là, leur dit-il, je les connais, je leur ai détruit plusieurs églises à *Gning-iang*, lorsque j'y remplissais les mêmes fonctions qu'ici. Heureusement je fus changé avant que ces diables d'Occident eussent mené à bonne fin le procès qu'ils m'avaient intenté. Ici, je n'ai absolument rien à craindre ; il s'agit de punir des chrétiens réfractaires, qui refusent de s'associer au peuple pour demander la pluie. Certes, si ces supplications étaient mauvaises, ni l'empereur ni le mandarin ne consentiraient à les faire. Le droit est donc de notre côté. »

Bon nombre, dit-on, refusèrent leur adhésion sous prétexte qu'ils n'avaient pas de chrétiens chez eux, et aussi par crainte de s'attirer des désagréments. Le père du mandarin des lettres lui-même essaya, mais en vain, de s'opposer aux desseins audacieux de son fils, redoutant avec raison une répression vigoureuse de la part du gouvernement chinois, qui ne manquerait pas de le casser pour sa récidive. Ce fils obstiné voulut donner libre cours à sa haine, et se rendit à *T'ai-ming fou* dans l'espoir de gagner les autorités. Infortuné ! la veille du jour où il se présenta, le préfet et le sous-préfet avaient été informés par lettres de ses menées et de ses intrigues. La porte du préfet lui fut fermée, et le sous-préfet lui administra, sur l'ordre de son supérieur, une semonce qu'il put savourer à loisir en regagnant sa demeure. L'affaire suivit son cours et sembla se terminer à l'amiable par une réconciliation apparente. Mais les païens, poussés par un esprit de vengeance, se concertèrent pour punir d'une amende de 5 ligatures quiconque prêterait le moindre objet aux chrétiens, mesure qu'ils portèrent à l'extrême. Le maire de l'endroit, pressé de lever cette prohibition, sous peine de se rendre responsable des désordres qui pourraient s'ensuivre, nia qu'il y fût pour rien, et assura que les notables préféreraient obéir au mandarin des lettres de

Wei-hien qui avait pris l'initiative de la mesure, en faisant circuler dans le village une défense expresse de prêter quoi que ce fût aux chrétiens, sous peine d'une amende de 5 ligatures. — Les païens de *Yang-tch'ai-k'iu* et de *Ts'ieul-tchouang* (les 2 autres centres de procès) adoptèrent la même mesure et la maintiennent : ne rien prêter aux chrétiens, leur refuser tout travail, les maudire dans la rue, les tracasser de mille manières, leur susciter procès sur procès, sans alléguer le prétexte de la religion, telle est leur tactique ; toutes choses fort ennuyeuses, même après justification juridique, pour les chrétiens. Quelles seront les suites de ces injustes vexations? Affermiront-elles le courage des anciens catéchumènes déjà habitués au combat? Elles ne manqueront pas, du moins, d'ébranler quelque peu celui de plusieurs nouveaux prosélytes, encore trop faibles pour la lutte, et nombreux dans ces parages; Satan le sait.

Les voleurs.

Lettre du P. Bataille au P. Chérot.

Tchang-kia-tchoang, 26 7bre 96.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

AU mois d'octobre de l'an passé je fis à *T'ien-tsin* un voyage qui avait pour but d'escorter au retour, en compagnie du P. Cézard, une caisse d'argent à destination de *Hien-hien.* J'y suis encore retourné au printemps pour le même service ; car mon district étant à proximité de *T'ien-tsin* (25 lieues) me vaut ces petits voyages d'agrément. Mon premier voyage s'est passé sans incident remarquable ; mais il n'en fut pas de même du second. Car pour mon expérience personnelle et pour apprendre à ne pas avoir peur, j'ai eu la chance de rencontrer trois ou quatre bandes de voleurs qui font la terreur du fleuve et dévalisent les barques qu'ils rencontrent.

J'étais allé en réquisition à notre procure de *T'ien-tsin* et rapportais à notre résidence de *Tchang-kia-tchoang* la somme de 12.000 francs sur une petite barque de la plus chétive apparence. La 1re bande que j'ai rencontrée venait de délester deux grandes barques de grains et avait mis en fuite les satellites du mandarin. Dans ces cas, que faire? faut-il se cacher? Non, pas du tout. Il vaut bien mieux arborer sa figure d'étranger et leur enlever d'avance l'envie de vous faire une visite à domicile. C'est ce que je fis et je ne fus pas molesté.—En retournant de *Hien-hien* à *Fan-kia-tchoang*, après avoir navigué à pleine voile pendant une heure environ, je vis une barque de grains qui remontait le fleuve ; elle était partie du même port,

bien avant nous, et je ne comprenais rien à son retour. Celui qui conduisait ces grains au marché, au nom de différents petits propriétaires, était un chrétien qui avait été à mon service. « Père, me dit-il, des barques qui nous ont précédés ont été prises, nous sommes attendus, nous ne pourrons échapper ; le Père n'a rien à craindre, nous le prions donc de nous prêter son petit drapeau blanc pour effrayer les voleurs. » C'est une coutume ici, de distinguer nos barques par un petit drapeau sur lequel est écrit en chinois : « Grand royaume de France. Temple du Maître du Ciel. » Je répondis à leur invitation : « Très bien, mes amis, je vais vous passer non seulement mon enseigne, mais aussi ma redoutable personne. » Et ce disant, je montai sur leur bateau. Il fallait voir comme mon homme était content et comme sa bande de bateliers païens se disait résolue à embrasser la religion au retour du voyage. Ma présence ne leur fut pas inutile ; nous traversâmes trois ou quatre postes de voleurs sans être inquiétés le moins du monde. Quand nous fûmes sortis de la zone dangereuse, je remontai sur mon embarcation, non sans éprouver une petite pointe de fier sentiment en pensant que moi, petit homme de 1 m. 56, j'avais été la terreur de ces brigands et la providence de ces braves bateliers.

Mais pourquoi tant de voleurs et pourquoi sont-ils si audacieux ? C'est qu'ils ont besoin de manger et que la disette est extrême dans le pays. Des pluies intempestives, l'inondation et la grêle ont accumulé la misère dans cette pauvre région où l'on ne vit guère qu'au jour le jour. La mendicité ne leur fournissant plus le pain quotidien, ils cherchent d'autres industries. Je dois dire toutefois que ces voleurs ne sont pas encore trop malhonnêtes. Quand, par exemple, ils arrêtent des barques de grains, ils n'exhibent pas leurs armes, en demandant brutalement la bourse ou la vie; mais leur chef, dans les termes voulus de la politesse chinoise, manifeste le désir de faire un emprunt pour lui et sa bande, et pour prouver sa sincérité il décline ses nom et prénoms avec celui de son village, et se porte garant du remboursement de la dette *quand les temps seront meilleurs*. Il est compris. Bon gré mal gré on lui laisse prélever sur le chargement la quantité exigée. Si parfois, l'incident se passant près d'un bourg où il y a un mandarin avec sa garde, le propriétaire lésé veut implorer aide et secours, c'est souvent peine perdue. Une fois entre autres un petit mandarin,ayant voulu intervenir, dut battre en retraite devant la foule des voleurs-mendiants qui en venaient déjà aux voies de fait.

Toutes les bandes de voleurs ne sont pas des mendiants réduits par la misère à cette sorte d'industrie plus ou moins honnête. Ces derniers en effet ne sont voleurs que par accident. Il y en a d'autres qui le sont par profession. Ils se réunissent aussi par bandes, ayant des chefs et des règlements, que la crainte mutuelle et l'intérêt commun font assez bien respecter. Par exemple, ils ont des zones bien déterminées pour exercer leur industrie;

chaque bande travaille sur son terrain, et évite de faire tort aux autres. L'argent et autres objets ainsi ramassés par ces industriels sont mis en commun et partagés par le chef en parts égales le plus vite possible. Le plus vite possible aussi la marchandise est écoulée chez les recéleurs, pour échapper aux recherches des propriétaires. Généralement, en dehors des cas où le voleur est pris en flagrant délit, le bien volé ne retourne pas à son maître.

Mais, me direz-vous, que fait donc la justice du mandarin ? Elle n'atteint que très difficilement les voleurs organisés en bande. Car ceux-ci, avant d'entrer en campagne, commencent par s'entendre avec les satellites du mandarin, et moyennant une redevance de tant par mois, on les laisse tranquilles. Vient-on à déposer une accusation contre eux, le mandarin lance un mandat d'arrêt. Peine inutile. Car avant même que l'accusation soit arrivée sous les yeux du mandarin, les voleurs ont été avertis par leurs frères et amis du tribunal, la bande déguerpit au plus vite, et quand la justice arrive sur les lieux, tout est rentré dans l'ordre ; de voleurs, plus la moindre trace. Toutefois il n'en va pas toujours ainsi : les voleurs ne se tirent pas aussi facilement d'affaire, quand ils ont eu la main malheureuse et ont commis un vol au détriment d'une famille puissante qui a ses entrées libres auprès des mandarins et peut en appeler aux tribunaux supérieurs. — Nous autres, missionnaires, nous avons l'avantage d'être rangés dans cette respectable catégorie. Aussi, quand les satellites délivrent des permis de brigandage aux voleurs, ont-ils grand soin d'avertir ces derniers de n'avoir pas la main malheureuse et de ne pas s'attaquer à la Mission de *Hien-hien*. Voici un fait récent à l'appui de ce que je viens de dire. Il y a quelques mois, un de nos courriers s'en allait dans la direction du midi, et traversait la plaine mal famée de *Siao-fan*. Bientôt quelques individus qui semblaient oisifs dans la campagne s'approchent de lui et l'invitent à s'arrêter: « Dis donc, l'ami, que portes-tu dans ton bissac ? — Je suis un courier du *t'ang-li* (de l'Église) ; je porte des lettres, des journaux etc. Cela ne peut vous intéresser. — Voyons toujours! » Et sur ce, on exhibe le contenu de son bissac et les sapèques qu'il avait reçues pour sa course. Quand tout a été bien examiné, et qu'il est avéré que ce bonhomme est un courrier de la mission : « Allons, lui disent les voleurs, tu nous fais l'effet d'un bon garçon ; nous ne te voulons pas de mal; prends tes affaires et continue ta route. »

J. Bataille, S. J.

P. S. C'est enfin au printemps de 97 que nous bâtissons notre église de *Fan-kia-tchoang*. Il nous manque encore 3.000 fr. Nous commençons quand même. Que le patron des causes désespérées, St Joseph, à qui est dédiée cette église, nous envoie l'aumône nécessaire.

Une excursion apostolique.

Lettre du P. A. Wetterwald.

Tchang-kia-tchoang, le 15 septembre 1896.

APRÈS nos premières vacances, qui se sont terminées le 15 juillet, le R.P. Vice-supérieur (notre supérieur est allé en France pour la congrégation provinciale) m'envoya tenir à *Tong-koang* la place du Père chargé de ce district et retenu à *Hien-hien* par la fièvre. *Tong-koang* est situé à une 20e de lieues au sud-est de la résidence de *Tchang-kia-tchoang*, sur la rive droite et à peu de distance du canal impérial *(Yu-heue)*. C'est une sous-préfecture. Pas un seul chrétien en ville; aux environs s'échelonnent d'assez nombreuses chrétientés, qui envoient leurs enfants à l'école que nous avons dans la ville. A cette saison où les pluies rendent les chemins souvent impraticables, où les chrétiens sont très occupés aux travaux des champs, les missionnaires ne sortent guère qu'appelés pour une extrême-onction où pour la fête de l'Assomption. Il avait été réglé que j'irais passer cette fête au village de *Wang-la-kia*, à 4 ou 5 lieues au nord-est de la ville. Mais voici que les jours précédents il tombe une de ces pluies d'orage qui, en l'absence ici de tout système de canalisation et d'écoulement des eaux, suffisent à inonder tout le pays. La pluie dure 2 ou 3 jours seulement. L'avant-veille de l'Assomption, le temps se rasséréna, comme pour m'inviter à tenter l'excursion... Est-ce prudent de sortir? Le catéchiste du P. Bosch, qui connaît le pays, va examiner la route ordinaire. De l'eau partout. De plus, il y a à passer, avant d'arriver à *Wang-la-kia*, deux anciennes rivières, habituellement à sec, mais qui maintenant coulent presque à pleins bords. « Coulent » ce n'est pas le mot, car généralement ces vieilles rivières n'ont pas de débouché. De plus il n'y a pas de pont.

Le cocher, lui, déclare qu'il n'y a pas moyen de sortir, et mon catéchiste, un tout jeune homme, est assez de l'avis du cocher: il ne se soucie guère de patauger dans l'eau et dans la boue. Moi, je ne tenais à sortir que s'il y avait moyen de voyager sans noyer bêtes et gens ; mais il me paraissait dur de passer à *Tong-koang* cette grande fête, avec les 5 individus de mon personnel domestique, alors que de nombreux chrétiens pourraient profiter ailleurs de mon ministère... Que voulez-vous ? on est encore jeune, on a encore un brin d'enthousiasme et ... d'inexpérience.

Le catéchiste du P. Bosch, maître *Wang*, comprenait cela, je veux dire mon désir de sortir. Il me proposa un expédient : « Père, allons d'abord à *Yen-t'ai* ; c'est vers le nord, la route doit encore être assez praticable, en tout cas il n'y a pas de rivière à traverser. Les 30 chrétiens de ce village seront heureux de voir le Père. De là, s'il y a moyen, soit avant la fête encore, soit après, nous essaierons d'aller à *Wang-la-kia*. » Il

faut dire que *Wang-la-kia* est le village natal de maître *Wang* ; il tenait donc à ce que j'y allasse. « Eh bien ! nous essaierons, dis-je au cocher, prépare-toi ! »

Par précaution, au lieu de lier ma caisse de messe à l'arrière du char, où elle risquait fort de tremper sans cesse dans l'eau, je la plaçai à l'intérieur avec mes autres effets, ne réservant qu'une petite place pour m'asseoir en tailleur. Hélas ! ce n'était pas encore assez de précaution ; la suite me le démontra tristement.

Donc le matin du 14 août, par un soleil radieux et une brise fraîche, nous partons. Je laisse à la maison mon vieux bachelier *Tchao* avec ses doctes livres, et maître *Tchoang*, le majordome du P. Bosch. Tous deux me disent : *I lou p'ingnan* ! (bon voyage !), et je réponds suivant l'étiquette : *r'ovo fou !* (comme qui dirait : je compte sur *votre* bonne étoile !) Ils ajoutent, parole plus chrétienne : « Père, la Ste Vierge vous protégera! — J'y compte bien, puisque c'est pour Elle que je m'aventure dans l'inconnu ! »

Mes deux catéchistes, maître *Wang* et le jeune *Li*, prennent les devants; ils ont ôté leurs souliers, mais gardé leurs bas de toile, dénoué les jarretières qui serrent la culotte à la cheville du pied: ils sont ainsi prêts à entrer dans l'eau. En ville même, dans ces rues informes que la pluie a changées en ravins, nous manquons verser. Je récitais justement mon itinéraire. Nous en fûmes quittes pour la peur. La porte de *Tong-koang* franchie, il faut se jeter à l'eau et ce n'est pas une métaphore. Toutes les parties basses sur la route sont inondées à un ou plusieurs pieds de profondeur. Aux abords des villages et tout autour, ce sont de vastes lacs qu'il faut nécessairement traverser. L'important, c'est de ne pas quitter la grand' route ; là du moins le fond est solide. Pour peu qu'on s'en écarte, ce sont des fondrières où les mules affolées perdent pied et d'où il est presque impossible de se tirer. Mes deux pionniers allaient bravement de l'avant, ayant souvent de l'eau jusqu'à la ceinture ; le jeune et délicat *Li*, stimulé par l'intrépidité de maître *Wang*, faisait ainsi son apprentissage de la vie sérieuse ; il laissait dans l'eau des chemins ses dernières timidités. Sous ce rapport je n'étais pas fâché de notre essai de voyage. Mais à mesure que nous avancions, je comprenais pourquoi les vieux missionnaires ne sortent pas par des temps et des chemins pareils.

Nous étions arrivés à un village tout païen, nommé *Ts'ang-chang*. De toutes les ruelles on se précipite pour voir quel aventurier pouvait bien se risquer en charrette sur des chemins inondés. Au delà du village, ce n'était que de l'eau à perte de vue. Maître *Wang* va examiner la situation. Pendant ce temps, assis dans mon char et fumant tranquillement ma longue pipe, j'entame conversation avec une cinquantaine de païens qui se pressent autour de moi. Aux premiers mots que je leur dis, leurs figures s'illuminent d'un sourire mêlé de surprise et de bienveillance. « Tiens, semblaient-ils dire,

mais cet Européen parle chinois et nous le comprenons ! » La glace est rompue. Ils me posent toutes sortes de questions. Comme ils sont païens, ils m'appellent tout simplement *sien-cheng*. L'un d'eux me demande comment se dirait *sien-cheng* en français; je lui réponds : « Cela se dit: *monsieur.*» Et les voilà tous de s'escrimer à répéter ces deux syllabes. « Monsieur parle très bien le chinois, me dit l'un d'eux. — Tu me flattes, répliquai-je, *très bien* ce n'est peut être pas le mot, mais je désire beaucoup arriver à parler très bien la langue de ce noble pays, afin de pouvoir plus facilement prêcher en Chine la doctrine du Maître du Ciel. Au reste avec des gens polis et bienveillants comme vous, c'est un vrai plaisir de lier conversation. »

A ce moment maître *Wang* revenait : « Nous essaierons de passer, Père, je crois qu'il y a moyen. — Non, il n'y a pas moyen », disent les gens du village. J'avais des raisons de croire plutôt à la parole du catéchiste. Les braves paysans, quand ils voient leurs routes inondées, s'imaginent vite qu'il n'y a plus de ressource, et ils se croisent les bras en attendant que l'eau diminue. Nous nous remettons donc en route, suivis de la foule qui s'arrête à la dernière maison du village et nous regarde avec une sympathie anxieuse. Le char descend le tertre sur lequel sont bâties les habitations et entre dans le « lac » ; mes deux catéchistes tâtent avec soin la route, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'à la poitrine, moi je prie nos bons anges de nous tirer de là sains et *secs !* Verser à cet endroit, c'eût été une affreuse position. Déjà nous arrivions à l'autre extrémité, et nous apercevions la route émergeant peu à peu hors de l'eau. Tout à coup, je ne sais par quelle distraction, le char fléchit un peu à droite, les mules perdent pied dans ce terrain marécageux ; ma voiture penche effroyablement. Le cocher fouette ses bêtes pour les faire remonter sur la route. Vains efforts ; il descend, lui aussi, dans l'eau ; moi seul, réfugié dans la partie gauche de mon char, je suis encore à sec. Par malheur, la mule du brancard, dans un effort suprême, brise ses traits ; la position devenait critique. Les deux catéchistes, aidés d'un païen complaisant venu à notre secours, soutiennent le char. Évidemment l'eau y entrait, et je pense avec anxiété à ma caisse de messe placée juste de ce côté. Ce quart d'heure employé à rafistoler les traits fut un quart d'heure fatal... Mais c'eût été bien pis encore si nous avions versé, et je remercie le ciel de nous avoir épargné ce malheur extrême. Les traits réparés, nous sortons enfin du bourbier et gagnons une route sèche. A 1 h. ½ nous arrivions à *Yen-t'ai*, ayant mis plus de 6 heures à faire moins de 4 lieues.

Les chrétiens ne m'attendaient pas. Pendant qu'ils préparent le thé et un modeste dîner, nous déballons la caisse de messe. Le spectacle est navrant! Le fond avait été envahi par l'eau ; ornements de fête, linges, aubes, tout était dans un état lamentable. Les couleurs des doublures avaient déteint sur

les broderies et sur le satin qu'elles nuançaient des tons les plus bizarres. Que pouvais-je faire de mieux que de me résigner... et de prendre froidement de bonnes résolutions pour l'avenir ?

Après le dîner, je confessai les quelques chrétiens du village et de deux annexes, sauf quelques femmes — *les petits pieds*, toujours soigneusement emmaillotés, ne peuvent traverser l'eau. Le lendemain, fête de l'Assomption, une petite paroisse chrétienne se réunit au point du jour dans la chambre qui sert de chapelle. Deux bouts de cierges font toute l'illumination ; comme ornement de fête je n'ai que ma chasuble de tous les jours, à peu près indemne du naufrage. L'assistance n'est pas nombreuse, mais je prêche avec autant de consolation que dans une grande cathédrale, qu'à St-Pierre-St-Paul de Lille ; il m'est doux de penser que, de ce pays tout païen, quelques bonnes âmes prient le vrai Dieu, implorent la Ste Vierge et célèbrent sa glorieuse entrée au ciel. Tout mon monde communie pieusement.

Après l'action de grâces et le déjeuner, nous nous décidons à partir pour *Wang-la-kia*. Je crains d'être à charge à ces pauvres gens qui ne sont pas riches et qui me traitent de tout leur mieux.

Pendant qu'on prépare le départ, un païen vient demander des remèdes pour son petit bébé d'un an. Je cherche dans mes provisions et trouve ce qu'il faut au poupon. Ce païen est brave homme ; il connaît notre religion et il en dit beaucoup de bien. « A ce compte, lui dis-je, j'espère te voir bientôt chrétien toi-même. — Je ne dis pas non. » Le bon Dieu fera, je l'espère, fructifier cette semence jetée en bonne terre.

Vers 8½ nous partons ; païens et chrétiens nous souhaitent bon voyage. Un de mes paroissiens de *Yen-t'ai*, excellent jeune homme, qui se rend aussi à *Wang-la-kia*, nous servira de guide ; deux autres chrétiens veulent nous accompagner, du moins jusqu'à une ancienne rivière qu'il faut traverser en barque. Après avoir passé le lac qui entoure le village, la route devient assez bonne. Vers 9½ nous étions arrivés à la digue de la rivière. La barque annoncée n'est pas là. C'est une déception. Impossible de passer à gué. La rivière, ordinairement à sec, a maintenant près de deux mètres d'eau. Nos gens se mettent à la recherche de la barque, qui, dit-on, est allée transporter des voyageurs à une lieue de là. Moi je stoppe en rase campagne, sous un soleil tropical, au milieu des champs de maïs inondés qui m'envoyent des bouffées de miasmes. Pour m'abriter je n'ai que l'ombre de ma carriole. Je dis mon bréviaire, mon rosaire, je cause avec des païens qui passent ; l'un de ces derniers me demande un remède, un emplâtre pour son frère qui a des éruptions. Je lui donne ce qu'il demande et j'accompagne ce remède d'une bonne exhortation.

Midi arrive; toujours pas de barque à l'horizon. Il faut cependant songer à manger quelque chose, car du train dont nous allons, bien que *Wang-la-*

kia ne soit qu'à 2 ou 3 lieues de là, nous n'y arriverons pas avant le soir. Les deux chrétiens de *Yen-t'ai* s'offrent à retourner au village me chercher quelques vivres. J'accepte, et je demande pour mes gens et pour moi quelques œufs durs, des galettes non levées,une bouteille d'eau... fraîche (?). Ces braves gens partent aussitôt.

Sur ces entrefaites, voici enfin la barque, bien petite, bien chétive, au point que je me demande avec inquiétude comment ma voiture tiendra là-dedans. Sans perdre de temps nous commençons le transbordement, d'abord de tous nos effets et du Père — 1er voyage — puis de la voiture sans ses roues — 2e voyage — puis enfin, non sans peine, des roues massives et de l'essieu — 3e voyage. Les deux mules, avec le cocher qui s'est mis en costume de paradis terrestre, passent à la nage... Il fallut plus de deux heures pour ces diverses opérations.

Les provisions étaient arrivées, et je dînai sur le pouce tout en causant religion avec quelques païens, spectateurs sympathiques de ma pénible traversée. Le terrain près de la berge était tout détrempé; impossible d'y tenir debout. On avait donc remonté mon char à 50 mètres de là. Il fallait y arriver moi-même à pied sec. Le cocher dit : « Père, il n'y a qu'un moyen : il faut que vous montiez sur mon dos ; je vous porterai jusqu'au char. » Il était écrit que ce jour-là j'userais de tous les moyens de transport. Vous ne direz pas au moins que les voyages, dans les monotones plaines du *Tcheu-li*, manquent toujours de pittoresque.

Mes gens avaient croqué leurs galettes, bu, qui de l'eau bourbeuse *de torrente in via*, qui de cette tisane amère ou fade qu'ils appellent thé, ou plus souvent eau chaude..., et nous voilà repartis après avoir donné 500 sapèques au batelier pour la peine de ses 3 voyages (500 sapèques, c'est actuellement environ 70 à 80 centimes).

La route qui nous restait à parcourir était couverte d'eau à maints endroits. Une fois mes 3 pionniers crient : gare ! L'eau avait défoncé la route ; c'était un vilain passage. — Pas moyen de tourner la difficulté : les champs, des deux côtés, sont de vraies fondrières. Le cocher, toujours intrépide : « *Pounai ! kousk'iula !* nous passerons ! » Il fouette vigoureusement : hélas ! nous ne passons pas du tout, et je vois le moment où se renouvellera la triste scène de la veille. Pour plus de sûreté je descends dans la boue. Mes gens s'attellent aux roues, et après bien des efforts, parviennent enfin à dégager le char. Nous n'étions pas cependant au bout de nos peines. A 1 kilomètre environ de *Wang-la-kia*, pendant que nous louvoyons pour aborder au village par les eaux les moins profondes, voici que de nouveau la route nous est traîtresse. Dans un trou creusé par l'eau et où un terrain mouvant s'était amassé, les roues restent enfoncées ; la mule se couche ; ni coups de fouet, ni cris, ni bâton ne la font plus bouger. La pauvre bête, qui n'a rien mangé depuis le matin et qui a

marché tout le temps dans des chemins impossibles, la pauvre bête est à bout de forces. Après une demi-heure d'inutiles efforts, on se décide à dételer, à faire venir du village des bêtes de renfort. Après avoir fait étendre sur la boue des champs une toile huilée, je commande de décharger tous nos bagages. Le paquet le plus précieux, mon matériel de la messe quotidienne, je charge un chrétien de le porter lui-même avec précaution. Après cela maître *Wang* monte sur une des mules, moi sur l'autre, à poil bien entendu, et c'est dans ce rustique équipage, mon mouchoir de couleur sur la tête, les souliers trempés, la robe blanche maculée de boue, que je fais mon entrée solennelle à *Wang-la-kia.*

Les chrétiens, accourus à la nouvelle, ne riaient pas; ils avaient pitié du Père et multipliaient leurs expressions de sympathie et de reconnaissance. Je réponds avec modestie et humilité « suivant le rituel ». Vite on prépare la chambre du presbytère embaumée par une centaine de pastèques qu'un chrétien a déposées dans la salle à manger. On vit en famille ici ; les chrétiens considèrent la maison du Père un peu comme la leur: au besoin elle leur sert de magasin et d'entrepôt. On chauffe l'eau pour le thé, les vierges de l'orphelinat préparent le souper du Père que les administrateurs viennent servir. Mon char arrive bientôt avec tous nos bagages intacts. Je puis changer d'habits, me reposer un peu avant de me mettre au confessionnal.

Dimanche nous faisons la solennité de l'Assomption. De bon matin, prières ordinaires pendant lesquelles je confesse, puis sermon, grand' messe, communion, action de grâces. L'autel est gracieusement orné : un tableau du Cœur Immaculé de Marie sourit à toute la pieuse assistance. Dans le tabernacle je renferme, après la messe, le St-Sacrement, afin de donner aux chrétiens la consolation d'avoir Notre-Seigneur au milieu d'eux pendant ces quelques jours. Je reste en effet près de 4 jours dans cette bonne chrétienté. Tous les matins, je prêche ; le soir, je confesse ; le reste du temps est employé soit à mes exercices de piété, soit à causer avec les chrétiens, soit à faire ma correspondance.

Comment rentrerai-je à *Tong-koang ?* En char ? Il n'y faut pas songer. En barque ? Les gens disent que ce sera possible. Un païen d'un village voisin, qui a une barque, s'offre à nous conduire... Donc nous irons en barque sur... la grand' route canalisée.

Mercredi à 7 h. du matin, tout était prêt pour l'embarquement à *Wang-la-kia-sur-mer.* Le bateau qui va nous conduire est une barque plate de maraîcher, longue de 3^m, large de 1^m50 tout au plus. Tous nos bagages sont empilés dans cet étroit espace ; je m'assieds moi-même sur une caisse, à l'avant du bateau, mes deux catéchistes accroupis derrière moi. Debout sur l'arrière, le maître de la barque avec un ouvrier païen manœuvrent à la gaffe. Deux chrétiens du village s'offrent à nous servir de pionniers ; cela permettra à

MM. les catéchistes de se reposer ; au besoin on tirera à la corde tous ensemble, dans les passages difficiles. Nous allions à l'inconnu, nous fiant à la bonne Providence et comptant qu'elle nous ménagerait un fond d'eau navigable jusqu'aux portes de *Tong-koang* : 500 mètres de route sèche suffisaient pour gâter notre belle partie de sport.

Le bon Dieu commença par nous donner un temps favorable ; ciel couvert, avantage que nous apprécions beaucoup, la barque n'étant, elle, pas couverte du tout. Il y avait foule pour nous voir embarquer ; païens et chrétiens couvraient le quai.

Le paysage est tantôt triste, tantôt gai ; triste, quand l'eau a tout détruit ou menace de tout détruire, anéantissant la seule ressource de tout un village, c.-à-d. les champs de maïs, de sorgho et de haricots ; gai, quand les terres sont assez hautes et qu'il n'y a de l'eau que sur la route-canal que nous suivons. Notre passage est un événement pour les paisibles populations de ces campagnes ; tout le monde accourt pour voir l'Européen à longue barbe ; mais je constate avec plaisir que cette curiosité est partout polie et bienveillante.

Les deux incidents les plus notables, c'est que deux fois, arrivés à la digue des anciennes rivières, il nous faut décharger notre embarcation, la tirer à bras sur la berge, la faire redescendre de l'autre côté, puis la recharger. Sauf ces deux endroits, et une centaine de mètres où mes 6 hommes traînent le bateau dans la vase, tout le reste fut navigable à souhait. Si je ne me trompe, c'est à peu près ainsi que voyageaient nos Pères en pays iroquois ou huron.

Enfin vers 4 h. du soir nous arrivons à *Tong-koang* par la porte de l'est. 10 heures de navigation pour une distance qui, en ligne directe et en temps ordinaire, ne dépasse pas 5 lieues ! J'avais les reins brisés. — Rentré à la maison, on me dit qu'un chrétien est là, attendant depuis midi mon retour ; il m'invite pour une extrême-onction à 3 ou 4 lieues de la ville. « Est-ce grave ? demandé-je aussitôt. — Oui, Père, c'est grave. — Le malade peut-il mourir avant demain midi ? — Je n'ose pas affirmer au juste. » Dans le doute où ces réponses me laissent, je me décide à partir le soir même ; j'aime mieux essuyer une fatigue de plus, même peut-être inutile, que d'exposer un pauvre moribond au hasard de mourir sans sacrements. Je fais donc préparer les deux mules.

Le majordome avait eu la précaution de nous préparer à dîner ; pour moi en particulier un excellent bouillon de poulet, qui me remit de mes fatigues. Le jeune *Li* ne se souciait que tout juste de partir pour de nouvelles aventures. Maître *Wang*, toujours intrépide, s'offre à le remplacer. Nous faisons un paquet des objets nécessaires pour la messe du lendemain ; une couverture servira de selle, puis m'enveloppera la nuit. Et c'est tout. Nous partons vers 6 h. du soir.

C'est à l'ouest que nous allons ; le soleil se couche radieux, la soirée est fraîche. A 3 *li* de la ville nous passons en bac le canal impérial. La route offre un contraste complet avec celui de *Wang-la-kia* ; ici les terres sont hautes, il n'y a presque pas d'eau.

Vers 7 h. du soir nous arrivons au bord d'une ancienne rivière. Ici par exemple, il y a de l'eau, sur une étendue de plus de deux kilomètres, et assez profonde pour que nous ne puissions pas passer même à cheval. Le chrétien m'avait dit où nous trouverions une barque. Mais, comme à *Yen-t'ai*, la barque n'est pas là ; et les bateliers sont peut-être allés se coucher. Nous appelons, nous nous égosillons ; l'écho seul de nos cris répercutés par les roseaux nous répond. La nuit descend peu à peu, éclairée heureusement par une pleine lune. Fatigué de crier, maître *Wang* s'étend sur la berge, et bientôt je l'entends ronfler comme un bienheureux. Il semblait en prendre son parti et me dire : « Père, résignez-vous ! nous passerons... la nuit ici. » Le cocher nous avait accompagnés à pied. Je lui dis de passer la rivière avec les deux mules et d'aller avertir là-bas les bateliers qu'il y a des voyageurs à transporter. De fait nous n'étions pas seuls ; trois païens attendaient comme nous... mais en somme, à trépigner il n'y avait que moi, moi pauvre Européen encore trop imbu des souvenirs des voyages en train-éclair.

Il fallut encore plus d'une heure pour que la barque vînt enfin nous chercher. Les bateliers n'avaient pas entendu nos cris ; ils dormaient d'un profond sommeil quand le cocher les appela. Puis quand ils furent réveillés, ils avaient encore parlementé un bon bout de temps avant de se décider. Tout cela c'est du chinois pris sur le vif. Enfin nous passons ce Rubicon, passage extrêmement pittoresque, au clair de la lune, parmi les gémissements des roseaux que la brise agite...

Quand nous descendons de barque, maître *Wang* se dispute avec les bateliers sur le prix. Évidemment, après nous avoir fait languir deux heures sur la berge, ces gens voudraient encore nous gruger ! Je reste calme et impassible devant ces chinoiseries. Le catéchiste finit par avoir raison, car il crie plus fort que tous les autres, et nous piquons des deux. A 10 ½ du soir nous arrivons à *Kao-tchoang* : c'est le nom du village où se trouve le malade. On ne m'attendait plus. Un vieux catéchiste déjà installé sur le *k'ang* où je devrai tantôt dormir, se hâte de déguerpir avec les couvertures... mais hélas ! sans ses puces, que je ne tarderai pas à retrouver vivantes et affamées.

« Le Père veut-il boire le thé ? — Avant tout, répondis-je, je veux savoir où en est notre malade. — Il ne va pas bien, il désire extrêmement voir le Père. » J'appris que cet homme, nouveau chrétien de 3 ou 4 ans seulement, s'était bien relâché après son baptême. Les approches de la mort avaient réveillé sa foi. « Pourra-t-il recevoir demain la sainte communion ? —

Non, Père; il ne fait que vomir le peu d'eau fraîche qu'il avale encore. — Bien, allez l'avertir que je vais le voir tout de suite, le confesser, lui donner l'extrême-onction et l'indulgence plénière. Préparez tout pour cela. Je boirai le thé après, et surtout je boirai une bonne tasse d'eau fraîche si vous avez un bon puits. »

Guidés par un chrétien, nous nous rendons au domicile du malade. Je trouve un homme d'une 40e d'années, roulé tout nu dans une pauvre couverture. « Souffres-tu beaucoup ? — Oh ! oui, Père ! » et il me montre son ventre déjà tout gonflé ; il est dévoré par une soif ardente, mais il rejette au bout de deux minutes l'eau qu'il a absorbée. Il paraît que quelque temps auparavant, il avait avec excès mangé des pastèques, et l'on attribuait à cela l'origine de sa maladie. Je ne pouvais soulager son corps, mais je lui apportais le remède spirituel et la grâce d'une sainte mort. Il en profita avec piété, assisté des autres chrétiens qui priaient pour lui à haute voix. Quand tout fut fini je lui dis:« Demain je dirai la sainte messe dans le village et je la dirai pour toi, afin que le bon Dieu adoucisse tes souffrances et te guérisse, si c'est sa sainte volonté. » Le malade me remercia, et je le quittai en recommandant aux chrétiens de le veiller, de l'aider par des oraisons jaculatoires, de m'appeler si le danger devenait imminent.

A minuit je me roulai dans ma couverture et dormis un peu, en dépit des moustiques et des puces. A 4 h. je me levai, entendis les confessions et dis la sainte messe. Après avoir déjeuné, avant de remonter sur ma mule, je voulus revoir mon malade. Je le trouvai plus mal, mais très résigné. Il me prit les mains et il ne voulait plus les lâcher, me témoignant sa reconnaissance plus par son regard que par ses paroles. Je l'encourageai, lui promis de prier pour lui jusqu'à la mort et après.

Vers midi je rentrai à *Tong-koang*. — Le malade mourut le lendemain, ne cessant d'invoquer avec piété la Ste Vierge, et regardant avec foi et amour le crucifix qu'on lui présentait.

Statistique.

LA mission, qui comptait en juillet 1857, époque à laquelle elle fut confiée à la Cie, 9.475 chrétiens, en comptait 42.660 au 1 juillet 1895, et 43.736 au 1 juillet 1896, sur 7.155.424 hab. Les catéchumènes sont au nombre de 4.459, les chrétientés de 593 avec 1.188 annexes. Il y a 501 églises communes et 78 privées; 1,266 adultes et 12.517 enfants de païens ont été baptisés cette année. 34 retraites ont été données à 1.314 retraitants. Il y a 7.553 membres de l'Apostolat de la prière. Le personnel comprend 52 prêtres dont 47 S. J.

AUSTRALIE.

Scènes de mœurs nègres.

Lettre du P. J. Conrath au P. d'Alès.

St-Joseph, Daly River (Northern Territory), 17 octobre 1896.

Révérend et bien cher Père,

P. C.

Le *status* de cette année m'a fait maître des novices. Toutefois ne croyez pas qu'il s'agisse de former des jeunes gens pour la Compagnie de Jésus. Pour faire partie de mon noviciat il faut être marié. Le polygame, le paresseux, l'homme qui n'aspire pas à se faire chrétien, en sont exclus. Ce n'est pas un jeu de faire un chrétien d'un sauvage; c'est comme de faire un jardin au haut d'un glacier. Dans bien des missions, le missionnaire n'a pas la charge d'être employeur et inspecteur de police; ici il faut qu'il le soit. Tous les matins, il me faut indiquer tous les travaux qui ce jour-là doivent être faits; car le nègre n'aime pas à travailler plus qu'il ne faut; si la besogne n'est pas désignée exactement, vous pouvez être sûr qu'en général on ne fera rien. L'idée de travailler un champ pour son propre compte n'entre guère dans la tête du sauvage. Au reste, l'important est qu'il travaille.

Le démon semble faire tous ses efforts pour empêcher les gens de sortir de son esclavage. Il y a quelques jours, j'aidais un jeune couple à construire une hutte sur son terrain de 2 acres anglais (80 ares). Comme j'allais de côté et d'autre pour voir si les poteaux étaient droits, la femme qui y travaillait à côté de son mari m'aborde ainsi: « Père, moi je ne suis pas méchante comme une telle, N., qui commet toujours des adultères. — Je le sais bien, lui dis-je; restez fidèle à vos promesses, faites bien votre devoir pour la prière et le travail, et vous serez baptisée quand le temps sera venu. — Oui, dit-elle, je serai bonne toujours. Est-ce que vous savez que mon mari a 2 femmes? — Je ne crois pas cela, » lui dis-je. Le mari, irrité en entendant cela, prend à son tour la parole : « Père, elle est menteuse; ne la croyez pas. C'est elle qui a 2 nègres. — Je ne crois pas cela non plus. Tous les deux, si vous restez fidèles à vos promesses, vous serez un jour de bons chrétiens. » Le lendemain, mon bon homme vient me dire que sa femme l'avait quitté et qu'elle s'était enfuie avec un tel, nègre des bois. J'ordonnai d'aller de suite à sa poursuite et de la ramener de force; mais mes ordres ne furent pas exécutés. Lassé de cette insouciance dans une question si grave, j'envoyai enfin quelques colons qui devaient aller avec le mari et ramener la femme coûte que coûte. Les gens partirent, mais pas le mari. J'appris dans la suite qu'il est contre l'étiquette nègre pour le mari d'aller lui-même reprendre sa femme infidèle. Elle doit être ramenée par les amis du mari outragé. Si le séducteur la ramène, il s'ensuit toujours un combat.

Nos gens revinrent le soir même avec la coupable. On vint m'appeler pour la protéger contre plusieurs nègres qui se réjouissaient de cette occasion d'envoyer quelques lances sur elle. De plus, même si le mari n'est pas furieux de la mauvaise conduite de sa femme, il doit faire comme s'il l'était ; c'est l'étiquette qui exige cela. Je prends une bonne baguette et sors à la hâte, car l'expérience m'a enseigné que tout délai pourrait avoir des conséquences funestes. Je viens donc à l'endroit où 3 hommes tenaient la femme et l'entouraient pour servir de bouclier et pour empêcher les nègres d'envoyer des lances. A une distance de 30 à 40 pas se tenaient environ 25 nègres, chacun armé d'une lance ; tous étaient prêts pour l'action. 50 autres spectateurs s'y trouvaient, espérant voir une petite mêlée. « Père, ils me tueront, gémit la pauvre créature, quand je lui dis d'aller au jardin où elle devait être châtiée par son mari. — Pas du tout, lui dis-je. Celui qui vous tuera aura affaire à moi. » Ma baguette dispersa bientôt tous les guerriers et les spectateurs ; toutefois, quand on conduisit la femme au jardin, quelques lances furent envoyées qui la blessèrent légèrement. Suivit alors le châtiment qu'elle devait subir des mains de son mari. Elle y consentit très volontiers, sachant qu'il vaut mieux être châtiée à coups de baguette que de recevoir des lances ou d'avoir la tête à peu près brisée par un coup de massue, tel que les femmes en reçoivent quelquefois des mains de leurs gracieux maris. Il aurait été inutile de dire au mari furieux de ne plus la châtier à cause des blessures déjà reçues ; toutefois je lui défendis de la battre sur la tête. Il se contenta donc de la frapper rudement avec une baguette de façon à ne pas atteindre les os. Ainsi se fit la réconciliation.

Actuellement il y 12 familles de colons dans la Réduction. Toutes mes instructions aux païens ont ce refrain : « Il faut se faire colon. Les nègres des bois n'observeront jamais la loi de Dieu. Dieu déteste la paresse qui est la mère du vice. D'autre part, le travail vous donne des aliments supérieurs à ceux que vous trouvez dans la brousse. Dans la Réduction vous avez tout ce qu'il vous faut. » Je crois qu'un temps viendra où tout marchera mieux.

Je vais voir tous les jours un nègre malade qui était colon l'année dernière. La mort de son frère l'a fait renoncer à son jardin. Comme auparavant il s'était bien conduit, je l'avais baptisé. Étant en dehors de la station, il oublia bientôt de venir à la messe les dimanches. Quelquefois, quand je le voyais, je lui faisais des exhortations pour le rappeler au devoir et le faire rentrer dans la Réduction. Je lui disais qu'il était impossible pour lui, en restant avec les païens, de mener une vie pure. Mais il faisait la sourde oreille. Alors je lui dis : « Eh bien ! vous verrez bientôt que la parole du prêtre est vraie : « Tout péché est puni par Dieu, et souvent déjà ici-bas. » 15 jours après, un nègre l'amena dans son canot à la station ; il était mourant. « Eh bien ! lui dis-je, je vous avais dit : « Dieu vous punira bientôt ; »

il vous a puni. — Oui, Père, vous l'avez dit, Dieu m'a puni. » Malgré mes soins et les remèdes que je lui donnais tous les jours, le malade devenait de plus en plus faible. Je le confessai,tout en espérant que la maladie serait bientôt vaincue. Une nuit, j'entends de grands cris autour de lui. C'étaient ses amis, croyant que la mort était proche, qui avaient crié ainsi. Je vais voir le malade, lui donne l'extrême-onction. Il me dit : « Père, moi je ne suis pas menteur ; si je ne meurs pas, je ne vous quitterai plus. — Très bien, lui dis-je. Tenez votre parole, priez Dieu un petit peu intérieurement, ayez confiance en lui ; il vous sauvera ; probablement il ne voulait vous donner qu'une bonne leçon. » Le lendemain mon malade se sentait un peu mieux ; ses yeux perdaient leur teinte vitreuse. Il ne peut pas encore marcher à présent ; mais il est hors de danger. J'espère que mon bon gaillard Tobie n'oubliera pas de si tôt la bonne leçon que Dieu dans son infinie miséricorde a daigné lui donner.

En recommandant notre mission à vos bonnes prières.

Joseph CONRATH, S. J.

HAUT-ZAMBÈZE.

La révolte au Mashonaland.

Extrait des Katholischen Missionen.

LA révolte du Mashonaland a fait subir des pertes considérables à la mission du Haut-Zambèze. Elle a pris les Européens complètement à l'improviste. Elle a duré de mai à octobre 1896. On croyait généralement que les Mashonas étaient complètement soumis ; et personne ne s'imaginait qu'un peuple regardé par tous comme paresseux, efféminé, complètement dépourvu d'énergie, pourrait en un moment non seulement se soulever, mais donner des preuves de courage et se ruer sur les blancs avec une véritable fureur. Depuis quelque temps cependant, les Mashonas donnaient des signes d'inquiétude. Avant l'arrivée des blancs ils vivaient dans l'indolence la plus complète, au jour le jour, ne payant d'impôts qu'à leurs sorciers, ne craignant que les Matabélés, leurs farouches voisins. L'arrivée des Anglais mit fin à cet état de choses. Ils établirent un impôt sur les huttes. Cette mesure apprit sans doute aux Mashonas la valeur de l'argent, mais ne leur donna pas le goût du travail. Aussi en vinrent-ils bientôt à détester leurs nouveaux maîtres. Plus d'une fois la perception de l'impôt donna lieu à des résistances à main armée, suivies de mort d'hommes. C'est sur ces entrefaites que la Compagnie de l'Afrique du Sud retira en partie ses troupes du Mashonaland pour les employer dans la campagne contre les Matabélés, et vers le mois d'avril 1895 le pays fut laissé à peu près sans

défense. Les troupes furent cantonnées à Buluwayo et Pitsani dans le Matabéléland. On voulait sans doute faire comprendre aux résidents du Mashonaland qu'ils avaient à pourvoir eux-mêmes à leur défense.

C'est dans ces circonstances que parurent divers émissaires matabélés. Le roi Lobengula avait, en mourant, fait jurer à ses braves qu'ils chasseraient les Anglais du pays. Ceux-ci se préparèrent immédiatement à exécuter leur serment. Avant l'arrivée des blancs, les Matabélés avaient été les plus féroces ennemis des Mashonas ; mais le danger commun les réunit. Les Matabélés ne pouvaient plus se retirer vers le nord, où ils devaient se heurter aux Anglais au-delà du Zambèze; il ne leur restait donc qu'à s'entendre avec les Mashonas à l'est.

Vers la fin d'avril 1895, le chef Chinamoro envoya consulter la principale sorcière du pays dans la ville de Mazoè. Cette femme se fait passer pour une fille du plus puissant parmi les êtres surnaturels, elle se dit l'interprète de ses volontés. Elle ordonna au nom de ce dieu un soulèvement général. Son dieu, leur dit-elle, produirait à Salisbury une espèce d'explosion. Les Européens y tomberaient sans connaissance et seraient facilement égorgés. En cas de danger, elle apparaîtrait elle-même sous la forme d'un serpent monstrueux à dix têtes, crachant le feu. Les balles des mitrailleuses Maxim se changeraient en eau et tomberaient sur les braves sous forme de pluie rafraîchissante. En tout cas, c'était le moment de décider si les Mashonas ou les Anglais devaient rester les maîtres du pays. On consulta de même tous les autres sorciers, et d'après leurs réponses on se prépara à la guerre.

On ne convoqua d'abord que les guerriers, et quoique leur nombre fût considérable, le plus grand secret fut gardé. On donna pour prétexte à ces préparatifs la crainte d'une incursion des Matabélés qui semblaient de nouveau se remuer. Les divers chefs ayant une fois été compromis ne pouvaient plus reculer, et durent bon gré mal gré se laisser entraîner à la guerre. On décida d'attendre la première occasion favorable.

Cette occasion fut l'invasion du Transvaal par le Dr Jameson. A peine les troupes se furent-elles rendues dans le sud, que les Matabélés se soulevèrent. Nous ne parlerons pas de cette révolte, qui coûta la vie à nombre de blancs et donna lieu à plusieurs engagements sanglants et au siège de Buluwayo (voir ci-dessous, *Au Matabéléland*).

Les Mashonas ne commencèrent que plus tard. Ils préludèrent au mois de juin par plusieurs massacres de blancs. Aussi commença-t-on à s'inquiéter à Salisbury quand, le 18 juin, on annonça qu'un fermier avait été attaqué et tué dans sa ferme à 26 km. de la ville. On s'arma à la hâte et l'on forma un camp retranché. Le lendemain 19, retentit le cri d'alarme: « Les Mashonas ! » Ils étaient à une lieue de la ville, mais ils ne l'attaquèrent pas. Cependant les stations aux environs de la ville se trouvaient dans le plus grand danger, entre autres les mines d'Alice et la concession d'Abercorn. Les

premières se trouvent à 42 km. de la ville, au fond d'une vallée de 12 km. de long. Complètement dominée par les hauteurs qui l'enserrent, la route passe à travers des joncs de 8 à 9 pieds de haut. Dès le 18 juin on y avait télégraphié qu'une forte bande de Mashonas, conduits par un chef matabélé, se trouvait dans la vallée de Mazoè. Aussitôt les gens d'Alice se résolurent à se retirer vers Salisbury. « A peine à 5 km. du camp, raconte un des mineurs, le premier coup de feu retentit, un homme tombe mort; nous nous replions rapidement; un second coup de feu en tue un autre net. Nous nous retirons; à un mille du camp, nous rencontrons le convoi des femmes, avec qui nous devons rentrer au camp. Au même instant 50 noirs surgissent des joncs, et nous avons la plus grande peine à les empêcher de nous prendre corps à corps. L'assaut du camp fut des plus violents. Le feu des noirs sous la direction du Matabélé était très bon. Vers 1 h. ½, 2 de nos hommes, Blakiston et Routledge, s'offrirent pour se rendre à la station du télégraphe, à 3 km. de là, pour annoncer à Salisbury, si faire se pouvait, notre triste position. Les deux hommes étaient sûrs qu'ils allaient à la mort.

« Ils réussirent à envoyer à la ville le télégramme suivant: « Sommes en-« tourés. Secours. N'avons d'espoir qu'en vous. Adieu. » 10 minutes après, Blakiston reçoit une balle en pleine poitrine. Routledge se jette dans le *bush*; on ne l'a pas revu depuis. Cependant les noirs s'approchèrent jusqu'à 100 mètres du camp. La lutte ne pouvait guère durer au-delà de quelques heures. Vers 2 heures de l'après-midi, le Matabélé donna soudain à ses hommes l'ordre de se masser derrière les rochers. Les assiégés comprirent que c'était la mort ou la délivrance. Ce fut la délivrance. La troupe de secours réussit à pénétrer dans le camp sous une grêle de balles. On tint conseil, et l'on se décida à se mettre en route pour la ville sans tarder. Le chariot dans lequel devaient se réfugier les femmes fut couvert de feuilles de tôle. On se mit en route le lendemain vers midi. L'ennemi s'était posté aux endroits les plus avantageux.

« De tous côtés, sur le flanc des collines, dans la vallée, au milieu des roseaux, surgissaient des troupes de noirs. Ce fut une véritable pluie de fer. Nous étions dans la vallée de la mort, c'est la seule expression qui puisse peindre notre position. Nous reconnaissions très bien la détonation des fusils Lea-Metford des déserteurs de notre police noire. Ils les avaient chargés de morceaux de plomb, de clous, de cailloux. Nos gens étaient si harassés qu'ils pouvaient à peine épauler. 4 hommes tombèrent l'un après l'autre, 2 tués, 2 autres grièvement blessés. Enfin nous vîmes apparaître la plaine. Nous poussâmes un formidable hourra. Les noirs, trompés par ce cri, crurent qu'une nouvelle troupe de secours était en vue. Ils cessèrent le feu; nous nous hâtâmes de gagner la plaine, où l'ennemi ne nous poursuivit plus.

Bientôt après nous entrions à Salisbury, où l'on nous reçut comme des gens qu'on croyait à jamais perdus. »

Cependant à Salisbury les mauvaises nouvelles arrivaient sans cesse, et les jours se passaient dans une angoisse mortelle.

Par bonheur, le 21 juin au soir, le capitaine Taylor avait pu pénétrer en ville avec le premier renfort du sud. Il arrivait avec un canon Maxim et 23 chevaux. Le 22, le capitaine St-Hill voulut se rendre avec quelques hommes au secours de la mission des jésuites de Shishawasha. Après avoir trois fois essayé de forcer les lignes des assiégeants, il dut se replier vers la ville. Le 23 fut un jour d'angoisse; les cœurs se serraient en entendant les récits épouvantables des fuyards qui réussissaient à se réfugier dans le camp, et l'on apprit que le capitaine Turner avait eu un engagement sérieux avec l'ennemi, qu'il avait dû se retirer en toute hâte, poursuivi par 2000 Mashonas. Ce fut à ce moment qu'eut lieu l'expédition vers Shishawasha dont nous parlerons plus loin.

Pendant tout ce temps il y avait encore un certain nombre d'Européens dans l'établissement d'Abercorn. Ils étaient en grand danger. Un des survivants nous a raconté depuis qu'à la première nouvelle du soulèvement, les fermiers des environs s'y étaient réfugiés avec femmes, enfants, armes et munitions.

On envoya immédiatement un messager vers Salisbury, mais il ne put jamais y parvenir. A peine les fermiers eurent-ils commencé les premiers travaux de défense, que déjà l'ennemi était sur eux et ouvrait un feu meurtrier. On lui répondit avec entrain. Dans les intervalles de repos on continuait les travaux des barricades. On empilait des sacs de maïs, des boîtes de conserves, de vieilles caisses de cognac, des chaises, de la vaisselle. Les trous étaient bouchés avec des habits, des bas, des sacs de laine, etc. ; il en restait assez pourtant pour pouvoir diriger le feu. Jour et nuit on était sur le qui-vive. Les plus furieux assauts eurent lieu les 24 et 25 juin. Il y avait parmi les noirs de 70 à 80 fusils. On souffrait principalement du manque d'eau. La rivière n'était qu'à 10 minutes de là, mais le chemin était barré par les noirs.

A Salisbury, le 13 juillet, on était déjà au 23e jour de siège; les provisions étaient à peu près épuisées. Vers 10 h. du matin, alors que la plupart des habitants étaient couchés sur la terre nue, complètement épuisés, on entendit tout à coup un grand bruit à l'extérieur du camp, comme si les Matabélés eussent frappé leurs armes sur leurs boucliers. On se précipite sur les fusils. Mais il n'y avait plus rien à craindre : les renforts attendus entraient en ville. Avec quels cris de joie ils furent reçus ! C'était une troupe de 70 hommes avec un canon Maxim, qui sauvaient les assiégés d'une mort certaine.

Voyons maintenant ce qui s'est passé dans notre mission de Shishawasha.

« Nous reçûmes les premières nouvelles du danger que nous courions, écrit le P. Richartz, supérieur de la station, le jeudi 18 juin 1896. On nous pria dès lors de nous rendre en toute hâte à Salisbury. Mais nous croyions connaître suffisamment l'indolence des Mashonas, et comme la lettre que nous avions reçue ne nous parlait que de quelques coups de main isolés, nous ne jugeâmes pas à propos de quitter notre établissement, d'abandonner nos moissons et notre bétail à une ruine certaine par peur d'un danger encore lointain. S'il y avait danger d'attaque de la part de quelques maraudeurs, nous étions bien armés, et notre maison de pierre ne pouvait pas si facilement être prise d'assaut.

« Nous pensions qu'il valait mieux ne pas montrer de faiblesse devant les noirs. Nous répondîmes donc que nous resterions et que nous demandions seulement quelques soldats avec une bonne quantité de munitions pour faire de notre ferme une forteresse, comme nous l'avions déjà fait lors de la première guerre des Matabélés. Un fort de cette nature serait une protection pour la route de Matoko et d'Umtali et pour la ville de Salisbury elle-même. (Elle n'est qu'à une trentaine de kilomètres au plus.)

« Le vendredi 19, nous ne reçûmes point de nouvelles de la ville. Le facteur n'avait pas cru pouvoir arriver jusque nous. Le P. Bielher résolut de se rendre à Salisbury. Comme je ne le vis pas revenir, je me décidai à atteler nos bœufs. Quelques hommes qui, le jour précédent, s'étaient réfugiés chez nous, voulurent se joindre à moi pour se réfugier à la ville. Je dus renvoyer les enfants de l'école qui étaient devenus intraitables et que les parents réclamaient.

« C'est alors que revint le P. Biehler accompagné des Frères Kury et Tuff et du lieutenant Guépratte, ancien officier de l'armée française. Ils m'apportaient des munitions et l'ordre de rester. Nous nous préparâmes à la défense. On barricada les fenêtres de l'étage supérieur avec des sacs de sable; et avec 13 Européens bien armés, 2 noirs de la police indigène et 3 Cafres du Cap, nous nous sentions complètement en sûreté. Dimanche 21, fête de St Louis de Gonzague, pas un noir ne parut à notre chapelle. Deux *indunas* (chefs mashonas) seulement se présentèrent et se plaignirent de ce que je me montrais si hostile envers eux et de ce que je ne les avais pas avertis de l'approche des Matabélés. Comme il était évident qu'ils venaient nous espionner, je ne les laissai pas entrer dans la maison. Vers 10 h., nous vîmes deux indigènes pénétrer dans l'enclos où se trouvait le bétail. Deux de nos bouviers noirs les suivirent, et furent immédiatement attaqués. Ils se défendirent et tuèrent les deux assaillants. Ce furent les premiers coups de feu.

« Lundi matin, le F. Kury voulut se rendre à Salisbury. Il prit un noir avec lui. Lorsqu'il arriva au kraal de Rukoos [1], son compagnon fut tué d'un coup de fusil à ses côtés. Le Frère se hâta de rebrousser chemin.

1. Rukoos est un petit village cafre sur le territoire de la mission à peu de distance de Shishawasha. La mission avait 236 huttes de noirs sur sa concession. Après la délivrance de Salisbury elles ont été détruites par ordre du colonel Beal, commandant des troupes à Salisbury.

« Nous étions sûrs désormais que nos assaillants n'étaient pas seulement des Matabélés, mais bel et bien les Mashonas établis sur le territoire de notre mission, et à qui cependant nous avions fait tant de bien.

« Et de fait, peu après nous voyons des Mashonas courir en masse vers notre maison. Je crus d'abord que c'étaient des fuyards. Mais bientôt les balles vinrent siffler à mes oreilles et m'apprendre la triste vérité. Il fallait défendre notre vie. Les constructions en pierre donnèrent d'abord aux assaillants un bon abri; cependant quelques coups heureux les délogèrent. Mais notre position n'en était pas moins critique. Qu'allions-nous devenir si l'ennemi réussissait à mettre le feu à notre toit de chaume, et si ses forces allaient s'augmenter de jour en jour? Nous fûmes complètement entourés et nous nous attendions à subir l'assaut principal à la tombée de la nuit.

« Pendant que nous étions occupés à faire nos préparatifs, 5 Européens parurent tout d'un coup en vue. Ils avaient atteint notre ferme sous une pluie de balles. C'était une patrouille commandée par M. Marshall, qui avait voulu porter secours à un certain Ruping dans le Matokoland. Mais elle n'avait pu forcer les lignes de l'ennemi, et même avait reçu la nouvelle certaine du meurtre de Ruping. Marshall, croyant que l'ennemi entourait la maison, monta sur le calvaire qui se trouve près de la mission et fut découvert par les FF. Biermann et Kury. Nous étions maintenant 23 hommes bien armés. Le lendemain nous continuons à nous fortifier, perçant des meurtrières et abattant les bananiers, etc., autour de la maison, pour avoir un terrain découvert autour de nous.

«Le lendemain nous constatons que les Mashonas se protègent derrière les rochers et gardent les routes. Nous sommes complètement libres sur notre terrain, nous pouvons aller chercher de l'eau, et même faire sortir le bétail de l'enclos pour le laisser aller au pâturage, sans avoir besoin de faire le coup de feu. Nous essayons en vain d'envoyer un message à Salisbury, l'ennemi intercepte tous les passages. A un moment nous entendons des coups de fusil. Une patrouille avait essayé de nous atteindre, mais n'osait pas passer.

« Jeudi matin 25 juin, nous entendons soudain un coup de fusil près de nous. Nous sautons sur nos armes. Un silence de mort régnait autour de nous, nous pouvions entendre nos cœurs battant d'émotion, quand tout à coup un hourra formidable retentit. C'était le renfort qui arrivait de Salisbury : 33 cavaliers avec un canon Maxim. Maintenant, pensions-nous, nous sommes en sûreté et nous n'avons plus rien à craindre des révoltés. Quelle ne fut pas ma stupeur quand le capitaine Taylor me déclara qu'il avait des ordres formels pour nous ramener de suite à la ville. C'était un dur sacrifice pour nous de tout abandonner à une destruction certaine : nos bâtiments, nos livres, nos écrits, et notre bétail que jusqu'à présent nous avions pu préserver de la peste bovine, laquelle avait détruit presque tous les troupeaux de la contrée.

« Notre retraite s'opéra à travers une large vallée. A peine y étions-nous entrés que le feu commença. Nous dûmes passer tout près du kraal de Membere. Un de nos amis, le guide Stevens, tomba frappé d'une balle au cœur. Dès ce moment la retraite ressembla à une fuite précipitée. Il s'agissait à tout prix de sortir de la vallée avant que les Mashonas eussent pu se masser. On ne prit que le temps d'enlever au mort son fusil et ses cartouches, et on le laissa où il était tombé. Comme je n'avais pas de cheval, le capitaine Taylor me fit monter derrière un soldat. Ce fut pour moi une position terrible. J'étais si épuisé, que je ne pouvais plus supporter le galop du cheval et que je dus descendre. Pendant ce temps, la plus grande partie de nos gens s'étaient précipités en avant en toute hâte. On aurait dit qu'ils voulaient avant tout sauver leur canon et que le salut des malades ne venait qu'en seconde ligne.

« A une lieue de Salisbury, nous rejoignîmes les cavaliers qui avaient pris les devants. On était dans une plaine découverte et hors de danger. Après avoir pris un peu de repos, nous nous dirigeâmes vers la ville. Le gouverneur était venu à notre rencontre. Je sortis du rang pour aller le remercier. Il était fort heureux de nous revoir. Dès notre arrivée, nos chevaux et nos armes furent réquisitionnés pour la défense, et nous fûmes enrôlés dans un corps de la défense de la place. Je protestai. Il me semblait fort peu convenable qu'un prêtre fût obligé de vivre au milieu d'un tel rassemblement de gens de toute espèce. On était si exaspéré contre les Mashonas, que nous fûmes souvent insultés parce qu'on nous regardait comme les amis des noirs.

« Un de ceux qui faisaient le plus de tapage autour de nous me menaça un jour de m'envoyer un coup de fusil à la première occasion. Mais un gaillard solidement bâti, un Irlandais, se contenta de lui faire observer que si on l'entendait encore dire un mot contre les missionnaires ou contre les Sœurs, il lui casserait la tête. Notre héros ne demanda pas son reste.

« Nous dûmes rester un mois au camp. Les secours vinrent graduellement du sud. Ce fut pendant ce temps que fut entreprise la périlleuse expédition vers les mines d'Abercorn ; le Père Biehler y prit part. On pensait généralement que pas un homme n'en reviendrait. Mais tout se passa pour le mieux, et peu à peu la confiance revint au camp. Après cela on résolut de reprendre Shishawasha et de déloger l'ennemi des environs de la ville. Le colonel Beal divisa ses troupes en plusieurs détachements et attaqua en même temps tous les villages cafres entre la ville et notre mission. Bientôt de grandes colonnes de fumée nous annoncèrent que les villages étaient incendiés. Les Mashonas ne s'étaient pas attendus à une répression aussi rapide. Ils se sauvèrent le plus vite qu'ils purent. Notre propriété avait peu souffert. Aussi ai-je reçu avec grande joie l'invitation du colonel Beal d'aller reprendre possession de la maison. Nous y avons à présent une garnison de

10 blancs et 10 noirs. Nos ennemis se sont cachés où ils ont pu. Bientôt ils seront dans une misère noire, et la faim les chassera sans doute des grottes où ils se sont réfugiés. Il est plus que probable que les coupables auront à subir une peine sévère. Plaise à Dieu que cet état de choses si lamentable prenne bientôt fin ! Nous vous demandons à tous l'aumône de vos prières afin que cette guerre si meurtrière tourne à la gloire de Dieu. »

Au Matabéléland.

Extrait des Letters and Notices.

AU Matabéléland, la révolte a été bien plus sérieuse encore. Il y eut un grand nombre de morts dans les nombreux engagements qui eurent lieu, principalement autour de Buluwayo, la capitale de Rhodesia. Cette ville fut complètement investie par des milliers de noirs pendant plusieurs semaines. Au mois de juin 1896, la révolte n'était pas encore calmée; cependant les choses prenaient déjà une meilleure tournure. Le P. Daignault, supérieur à Buluwayo, rouvrait son école avec une vingtaine d'enfants. Un Père écrit d'Empandeni, à quelques milles de Buluwayo, à la date du 18 août : « Dimanche dernier, j'ai eu 330 indigènes au catéchisme; quelques-uns venaient de plusieurs milles de distance. On a ici un grand désir d'apprendre la religion chrétienne. »

Le P. Barthélemy a été aumônier des troupes pendant la campagne; il a été fort éprouvé par la fièvre, et son état a inspiré de sérieuses inquiétudes. Le 10 août, lisons-nous dans une dépêche de Sugar Bush Camp au *Cape Times*, le P. Barthélemy dut être porté à l'enterrement du major Kershaw et soutenu tout le temps qu'il lut les prières liturgiques. Il était très malade de la fièvre. Il s'est remis depuis, et parcourt le pays allant de fort en fort visiter les soldats catholiques. Il en est de même du P. Biehler dans le Mashonaland.

Tous deux sont devenus très populaires parmi les troupes; du reste on peut en juger par les témoignages suivants tirés du *Cape Times* et du *Cape Argus*, les deux grands journaux du Cap. « Le P. Barthélemy, notre digne prêtre, est, je suis heureux de le dire, complètement rétabli. Il est lui aussi jésuite, membre de cet ordre si décrié qui pourtant nous a envoyé ici nombre de saints prêtres. Il a pris part à tous nos dangers, et partagé notre vie de privations. Ses connaissances en médecine et en chirurgie l'ont rendu très utile aux chirurgiens, et son ministère spirituel a été accepté avec gratitude par les mourants tant protestants que catholiques. Je me permets de recommander son exemple aux amis de ma propre église, qui ont si bien brillé par leur absence. » *(Cape Times.)*

Dans le *Cape Argus*, M. Melton Prior, un des artistes bien connus d'un journal illustré anglais, écrit entre autres choses : « Notre voyage de Mafe-

king à Buluwayo dura 12 jours, et pendant tout ce temps, j'étais étroitement serré entre deux compagnons de voyage. Quand enfin j'arrivai au terme de mon voyage, mes chevilles étaient aussi grosses que mes genoux. A Shangani River, je rencontrai M. Cécil Rhodes, l'ancien ministre du Cap.

A partir de là, je voyageai et je dormis entre son frère M. Arthur Rhodes d'un côté et le P. Barthélemy de l'autre. Nous eûmes un incident assez émouvant durant notre voyage. Nous rencontrâmes sur notre route les squelettes des hommes tués à White Store. Le P. Barthélemy rassembla avec respect ces tristes restes, et de ses propres mains leur donna la sépulture. Après cela, se tenant debout, la tête découverte, il leva les yeux au ciel et prononça une courte prière pendant que la colonne défilait devant la tombe. Tous les hommes de la colonne aiment le P. Barthélemy comme un frère. » Après cela on n'est pas étonné de lire dans une lettre d'un nouvel arrivé en Afrique :

« On est agréablement surpris, en arrivant ici, de trouver que presque tous les colons de race anglaise ont envers l'Église catholique, ses prêtres et ses religieux, une attitude large et tolérante qu'on ne rencontre pas toujours chez leurs coreligionnaires de la mère patrie. Il y a moins de défiance, moins de préjugés étroits. Il y a à cela, sans doute, bien des causes naturelles ; mais la principale me semble être la vie même des prêtres et des religieuses dans ce pays.

« On ne peut s'empêcher de constater que leur vie est sans reproche, qu'ils endurent sans murmurer bien des misères, bien des privations ; que bien loin de vivre dans le luxe et le confort, ils manquent souvent du nécessaire, qu'ils sont toujours les premiers au chevet des malades en cas d'épidémie sans se soucier des risques qu'ils courent, qu'enfin ils n'ont qu'un but, travailler au salut des âmes, sans arrière-pensée d'ambition ou d'avancement possible. Tout cela a dû nécessairement produire une grande impression sur des gens qui ne sont pas, il est vrai, dans la véritable Église, mais qui ont pu échapper à l'atmosphère d'intolérance qui règne encore trop souvent en Angleterre.

« Dès les premiers jours de la traversée vous pouvez constater cela dans les conversations avec les colons qui retournent en Afrique. Ils jugent nos prêtres et nos missionnaires d'après leurs mérites, ils les dépeignent tels qu'ils les connaissent pour les avoir vus à l'œuvre et non tels que les préjugés d'enfance les leurs avaient montrés. On en vient bientôt aux comparaisons inévitables entre les missionnaires catholiques et protestants, comparaisons toujours au désavantage de ces derniers. Un prêtre catholique se trouve parfois embarrassé, et ce fut mon cas, quand il a à écouter des protestants faisant ces panégyriques des missionnaires catholiques et dénigrant sans merci les missionnaires protestants... »

Dunbrody. — Le R. P. Sykes, le nouveau supérieur de la mission du

Zambèze, a dû être reçu avec enthousiasme par les enfants de l'école de Dunbrody. Qu'on en juge par l'échantillon suivant des 14 lettres qu'il reçut d'eux :

« Révérend et cher Supérieur. Nous, les enfants de l'école de Dunbrody, nous attendons depuis longtemps Votre Révérence. Nous avons entendu dire que Votre Révérence vient pour être notre nouveau supérieur. Nous espérons que Votre Révérence sera aussi bonne envers nous que l'a été le dernier supérieur. Nous prions pour Votre Révérence afin que vous puissiez bientôt venir voir vos enfants. Nous promettons à Votre Révérence d'être de bons enfants, bien obéissants, de prier pour Votre Révérence et d'observer toutes les règles que vous nous donnerez. Nous vous demandons votre bénédiction. Nous devons vous dire que nous avons un bon petit Père pour directeur, c'est le P. Gillet, mais nous désirons que Votre Révérence vienne aussi. Nous sommes très reconnaissants envers Votre Révérence. Que N.-S. donne sa bénédiction à Votre Révérence, afin que vous puissiez être un fidèle serviteur de votre Dieu.

« Vos enfants dévoués de l'école Ste-Anne. »

Une autre lettre se terminait par cette demande : « Il ne faut pas oublier d'apporter de l'argent, car les Pères ont beaucoup à payer ici — nous mangeons tant de maïs. »

Dans la mission cafre des faubourgs de Grahamstown, le P. Berhegge a donné l'an dernier 90 baptêmes, dont 8 à des enfants de catholiques, 29 à des enfants nés de parents protestants ou païens, et enfin 53 à des adultes. La population noire de la ville est de quelques milliers seulement. Il y a donc un fort bon résultat là aussi.

ÉTATS-UNIS.

La statue du P. Marquette au Capitole de Washington.

(D'après une lettre du P. L. Brucker.)

Conf. *Lettres de J.*, 1896, p. 50.

En 1864, le Congrès de Washington décréta que l'ancienne salle des députés serait destinée à recevoir des statues historiques. Chaque État était invité à fournir deux statues. En 1887, le gouverneur du Wisconsin fut autorisé à présenter une statue du P. Marquette. En février 1896, cette statue, en marbre blanc, de 8 pieds de haut, chef-d'œuvre du sculpteur italien Trentanove, de Florence, a été placée au Capitole entre celles du général Kearney et d'Abraham Lincoln. Elle repose sur un piédestal de

marbre qui porte cette inscription en bronze: « *État de Wisconsin. Jacques Marquette, S. J., qui, avec Louis Joliet, découvrit le fleuve du Mississipi, à la Prairie du Chien, Wisconsin, 17 juin 1673.* »

Marquette est représenté avec la soutane et le manteau de la Compagnie. Il tient une carte dans la main droite. A sa ceinture pend, à droite, un crucifix, et à gauche, un chapelet. Il tourne légèrement la tête à droite et semble regarder au loin, absorbé dans une profonde méditation.

L'inauguration devait se faire solennellement ; mais cela provoqua un petit orage de fanatisme à la Chambre des représentants. Le député Linton, connu pour son hostilité contre les œuvres catholiques, poussé par l'A. P. A. (*American Protective Association*, qui a pour but d'empêcher les progrès du catholicisme), fit un discours sectaire : « Il est question, dit-il, d'une cérémonie d'inauguration, en présence du cardinal Satolli, du cardinal Gibbons etc. Cette statue, qui nous montre la coule et la robe d'un jésuite, avec crucifix, rosaire, chapelet et autres *paraphernalia* de son Église, sur un piédestal avec les initiales jésuitiques S. J., présente un caractère exclusivement religieux, à tel point que des dévots se sont arrêtés devant pour faire le signe de la croix. Il ne reste plus, pour transformer le Capitole en cathédrale, qu'à substituer sur le dôme la statue de St-Pierre à celle de la Liberté. Et cet homme était un prêtre actif, un étranger, qui n'a jamais songé au précieux mot de « liberté » ni à la grandeur des États-Unis... » Quelques jours plus tard, Linton présentait une motion pour faire enlever la statue. Pendant ce temps, l' A. P. A. faisait de l'agitation dans le pays, menaçant de détruire ou de défigurer la statue, qui était encore couverte. Aussi on jugea bon, par prudence, de la découvrir sans les discours d'usage, et de veiller sur elle jour et nuit. Le mouvement s'apaisa.

Au Sénat, plusieurs discours éloquents furent faits en avril 1896 en faveur de Marquette, par des sénateurs non catholiques. Quoique on ne puisse accepter toutes leurs idées sur la liberté de conscience et de religion, on doit reconnaître la loyauté de leurs sentiments. Le sénateur Mitchell commence par la description de la ville de Laon, « à la fois citadelle et sanctuaire avec ses fortifications et sa cathédrale. Marquette devait être soldat ou prêtre ; il fut un héros sous la soutane comme il l'aurait été sous la cuirasse... C'était un fanatique, si vous voulez, mais je ne cherche pas querelle sur ce terrain... C'était un jésuite, je l'avoue. Les défauts qu'avaient les jésuites de ce temps-là étaient ceux de leur époque. Je ne m'occupe pas de leur conduite dans les autres pays... Mais les qualités de prêtre et de jésuite n'ont aucune part dans le choix fait par le Wisconsin pour les honneurs de la salle des statues. Sa vie pure et sainte, ses écrits, sa renommée comme explorateur, voilà qui a décidé de ce choix. »

Le sénateur Kyle : « ... A 38 ans, Marquette a donné sa vie pour ceux qu'il aimait ; ainsi ont fait beaucoup de ses prédécesseurs. Quand nous

voyons une pareille foi et une pareille charité, pouvons-nous dire avec mépris : « C'étaient des jésuites ! » et oublier que c'étaient des chrétiens signant de leur sang leur témoignage ? »

Le sénateur Palmer : « ... Le P. Marquette était un prêtre — je n'hésite pas à parler de lui sous ce titre respectable —, un explorateur, un apôtre... Je n'approuve pas les théories catholiques romaines, mais je me mépriserais moi-même si le costume d'un prêtre de cette Église pouvait voiler à mes yeux le héros chrétien noble, résolu et dévoué qui le porte. »

Mentionnons enfin le magnifique panégyrique de Marquette par le sénateur Vilas.

Les catholiques des États-Unis n'ont d'ailleurs pas attendu cette manifestation pour montrer leur vénération envers le grand missionnaire. « Son sépulcre est glorieux », et beaucoup de faveurs miraculeuses ont été obtenues par son intercession.

Un fait plus glorieux peut-être, c'est que l'Église des États-Unis, suivant l'inspiration du P. Marquette, a choisi Marie Immaculée pour patronne. Voici ce que celui-ci écrivait dans son *Journal:* « Le jour de l'Immaculée Conception de la Ste Vierge (1672), que j'avais toujours invoquée, depuis mon arrivée dans ce pays des Ottawas, pour obtenir de Dieu de pouvoir visiter les nations du Mississipi, ce jour a été précisément celui où M. Joliet est arrivé avec ordre d'aller avec moi pour cette découverte...— Le 17 mai 1673. Par-dessus tout, j'ai placé notre voyage sous la protection de la Vierge Immaculée, et j'ai promis que si nous obtenions la faveur de découvrir la grande rivière, je lui donnerais le nom de Conception. » Il ne prévoyait guère le changement qui devait s'opérer en deux siècles : dans la large vallée de la rivière tant cherchée de l'Immaculée Conception, et de l'est à l'ouest, d'océan à océan, devait naître et grandir avec une rapidité inouïe une Église pleine d'avenir, et ses prélats, dans leur premier concile plénier, devaient consacrer le pays entier à Marie conçue sans péché (ratifié par Pie IX, 24 janv. 1868). — Une belle page à ajouter à l'admirable livre du P. Drive, « *Marie et la Cie de Jésus* ».

Les « missions aux protestants ».

Les « missions aux protestants », inaugurées il y a quatre ans par les PP. Paulistes, deviennent de jour en jour plus populaires aux États-Unis. Elles font disparaître beaucoup de vieilles préventions contre le catholicisme ; elles montrent que sa doctrine, si souvent mal comprise, n'est ni hérétique, ni blasphématoire, ni antipatriotique. On sait les éloges donnés en haut lieu à ce genre d'apostolat, que le St Siège préfère aux *congrès*

des religions (bref à Mgr Satolli, 18 sept. 1895). Pour en avoir une idée, suivons les PP. Paulistes Woelful et Griffin dans leur tournée de missions.

A Waynesbury (Pensylvanie), pays agricole et riche, composé d'Américains de race, et où l'élément étranger est très rare, les catholiques ont obtenu aisément des autorités la salle des assemblées publiques pour que les Pères y donnent la « mission aux protestants ». Dès le premier son de cloche, la salle est comble, et il en est ainsi tous les soirs. C'est un auditoire de choix : juges, avocats, fonctionnaires, ministres de toutes sectes. L'ordre est parfait, les marques d'approbation fréquentes. Séance par séance, les missionnaires résolvent les difficultés proposées par écrit et jetées dans la *boîte aux questions.* L'impression produite a été très bonne ; qu'on en juge par une lettre écrite aux Pères par l'un des principaux personnages de la contrée : « Je ne suis pas catholique ; mais permettez-moi de vous dire que vos conférences sont excellentes. Vous nous avez donné tout ce que vous nous aviez fait espérer ; votre promesse de répondre à toutes les difficultés contre la doctrine catholique a été très fidèlement tenue... » D'autres affirmèrent que si la mission avait duré un mois entier, la moitié de la population se serait convertie. Les Pères ont reçu, à l'hôtel où ils étaient descendus, la visite des citoyens les plus en vue de Waynesbury.

De là ils se rendent à Jefferson, et y donnent une série de conférences dans la chapelle du collège baptiste. Malgré un temps défavorable, l'auditoire est nombreux. Le directeur de l'école dominicale protestante, après avoir entendu la dernière conférence : « *Pourquoi suis-je catholique ?* », dit naïvement au prédicateur : « Vous avez coupé l'herbe sous le pied à ma dénomination religieuse. »

Du 4 au 9 octobre, les Pères expliquent la doctrine catholique à Jollytown et à New-Freeport. Dans ces deux localités, l'auditoire est très nombreux. « Il nous est même venu de la Virginie occidentale, raconte le P. Woelful, des gens qui faisaient 15 milles pour nous entendre. On a insisté pour notre retour ; on s'écriait : « Pourquoi ne nous a-t-on pas envoyé des « prédicateurs comme ceux-là il y a 15 ans ? » Nombre de difficultés nous furent proposées par l'intermédiaire de la *boîte aux questions ;* toutes montraient une ignorance parfaite et le désir de connaître la vérité. Quel vaste champ pour un missionnaire zélé ! »

Après une semaine de repos, les PP. Woelful et Griffin se rendent à Bedford, célèbre pour ses eaux minérales. Là, ils rencontrent des difficultés. L'accueil est assez froid. Impossible d'obtenir la salle des assemblées, ou un autre local convenable. Les Pères, très inquiets du résultat, se résignent à ouvrir leur mission dans l'église. Or voilà que le nombre de ceux qui veulent entendre les prêtres catholiques est si considérable, que tout autre local eût été insuffisant. L'enthousiasme et l'affluence des auditeurs se maintiennent jusqu'à la fin. On est cependant dans la période électorale ;

mais la politique du ciel l'emporte sur la politique de la terre. Résultat double : d'abord il y a eu quelques conversions, puis les catholiques de la localité ont acquis une considération qu'ils n'avaient jamais eue jusque-là.

Puis les missionnaires se rendent à Everett, quartier des *apaïstes* du comté de Bedford (les *apaïstes* sont les membres de l'*American Protective Association*, par abréviation *A. P. A.*, qui a pour but de s'opposer aux progrès du catholicisme). C'est la semaine des élections ; c'est aussi l'époque d'un de ces fameux *revivals* que donnent les wesleyens, et le noyau catholique du lieu est microscopique et insignifiant. Malgré ces contretemps, les Pères ne prêchent pas dans le désert, et les chœurs des églises luthérienne et méthodiste offrent d'eux-mêmes leurs services pour attirer plus de monde aux conférences des curés catholiques.

Un protestant pourrait se prévaloir de ce libéralisme de ses coreligionnaires pour faire cette objection, spécieuse en Amérique : « Nous vous laissons faire de la propagande au milieu de nous, et nous vous donnons toutes facilités pour venir nous exposer ce que vous croyez être la vérité ; pourquoi vous, catholiques, ne nous permettez-vous pas de venir vous exposer notre doctrine ? » Répondons avec un de nos grands polémistes catholiques : « Les protestants reconnaissent qu'on peut faire son salut dans l'Église catholique ; les catholiques, au contraire, tiennent que seuls ils possèdent la vraie religion. Les protestants sont donc en contradiction avec leurs principes, quand ils essaient d'arracher des âmes à l'Église ; les catholiques seraient en contradiction avec les leurs, s'il n'essayaient pas de faire voir la vérité à ceux que l'erreur a séparés. La propagande catholique est un devoir ; la propagande protestante, un contresens et une injustice. »

(Revista católica *de Las Vegas.)*

ALASKA.

Propagande presbytérienne.

Lettre du P. J.-B. René au P. Charruau.

Church of the Nativity of the B. V. — Juneau, Alaska, 9 nov. 1896.

Je recommande à vos prières une jeune Indienne de la tribu des Chilkat, que je viens d'admettre dans notre école à Juneau dans des circonstances singulières. — Sa mère mourait, il y a quelques mois, d'une mort qui a éveillé les soupçons de toute la tribu contre son mari. Quand elle se portait parfaitement, elle fut surprise de voir ce misérable construire un cercueil, et lui demanda pourquoi il faisait un cercueil quand personne de la tribu n'était mort. « C'est pour vous, lui dit-il, car vous mourrez

bientôt. » Quelque temps après elle mourait en effet, sans que personne s'expliquât comment — et le malheureux sauvage se remariait presque aussitôt. — Avant de mourir, la mère de notre jeune Indienne recommanda sa fille, suivant la coutume du pays, aux soins de son oncle, un brave Indien catholique. Celui-ci s'en chargea volontiers dans l'espoir de la faire instruire dans la vraie religion et de la convertir. Elle a 14 ans et est païenne. Mais notre Indien comptait sans son hôte, un ministre presbytérien, chargé d'une école non loin de Chilkat et en quête d'élèves, pour chacun desquels il reçoit un salaire du gouvernement américain ; *auri sacra fames!* Ce ministre ne s'avisa-t-il pas, soit ruse soit intimidation, de faire signer au père de cette jeune fille un contrat, par lequel il s'engageait à lui confier sa fille, corps et âme, pour 4 ans dans son école. Armé de cette pièce, le ministre presbytérien veut s'emparer de sa proie. — Notre Indien catholique s'embarque dans son canot avec l'enfant que sa mère lui a confié, et nous arrive ici après un voyage d'environ 100 milles, nous expliquant la situation et nous demandant de recevoir sa nièce dans l'école des sœurs de Sainte-Anne. J'acquiesce à sa demande. Le lendemain le ministre presbytérien se présente à moi, et me demande de lui remettre la jeune fille à laquelle il a droit de par la volonté du père. C'était impudent. Je lui réponds que j'ignorais ses droits et ne me reconnaissais responsable de l'enfant qu'à l'égard de la personne qui me l'avait confiée. Sur ces entrefaites, notre Indien frappe à ma porte et se trouve en présence de son adversaire. Vous devinez la scène. Le presbytérien, d'un ton doucereux, lui représenta qu'il venait ici en ami, tout prêt à ne pas pousser les choses plus loin, s'il consentait à lui livrer l'enfant. L'Indien ne se laissa pas ébranler et répondit par un *non* péremptoire. Le presbytérien s'éloigna en colère et fit sa dénonciation à la justice. L'Indien reçut sommation de comparaître devant le tribunal pour se justifier de détenir l'enfant. Il remit immédiatement sa défense aux mains du meilleur avocat de Juneau avec une avance de 125 fr. — Les choses en sont là. L'affaire sera jugée le 17 de ce mois. Priez, je vous prie, pour que la décision du tribunal soit favorable à la liberté de l'enfant, qui ne veut pas aller à l'école du presbytérien. C'est son âme qui est en jeu dans ce procès. Il paraît que le chef de la tribu et la meilleure partie des Indiens de Chilkat approuvent la résistance de notre Indien catholique. Ce ministre presbytérien est détesté par eux. Qui sait si cette affaire n'est pas, dans les desseins de la Providence, le point de départ de la conversion de cette tribu païenne à la vraie foi ?

Le P. Tréca qui est ici depuis quelques mois et qui va beaucoup mieux, se met à l'étude de leur langue, qui est le « Klingit ». Il a déjà traduit le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, etc. C'était l'intention du R. P. Tosi, il y a longtemps, d'établir une mission parmi ces Indiens ; et voilà que d'eux-mêmes ils nous appellent à leur secours. Je leur ai dit de bâtir une maison pour

le Père, et qu'alors nous irons les visiter. — Le P. Bougis n'est pas encore parfaitement acclimaté. J'ai peur que l'hiver ne lui paraisse un peu rude. — Merci de votre charitable envoi. Je me recommande instamment à vos prières, ainsi que toute cette immense mission où le bien est difficile et le climat affreux.

J.-B. René, S. J.

La situation à Juneau-City.

Extrait d'une lettre du P. J.-B. René au R. P. Provincial.

Juneau-City, 3 décembre 1896.

NOTRE mission naissante dans cette portion de l'Alaska est rude et vraiment pénible. D'abord il faut supporter la rigueur du climat ; mais là n'est pas la grande épreuve. La population que nous évangélisons est très rebelle à la grâce. Il y a beaucoup d'infidèles et de renégats dans son sein. Je ne parle pas des Indiens, qui ont été gâtés par de faux ministres de l'Évangile avant notre arrivée, et sont les plus excusables quand ils demeurent plongés dans leur ignorance, leurs superstitions païennes et leurs habitudes sauvages. Je parle de ces Américains d'origine très mêlée, venus ici dans le seul but de faire fortune et de jouir. Nos catholiques eux-mêmes ne se distinguent guère du reste, et c'est pitié de les voir abaisser, comme ils le font, le drapeau de la foi de leurs ancêtres.

Voici pourtant un épisode moins triste de nos récents ministères. Il y a quelques jours, un Tyrolien arrivait à l'hôpital, très dangereusement malade. Son histoire était triste. Venu dans ce pays il y a une dizaine d'années, il avait totalement oublié Dieu. Après avoir amassé quelque argent dans les mines environnantes, il vint à Juneau le dépenser dans le désordre. Bientôt il ne lui resta plus rien de l'argent qu'il avait apporté, et sa santé était ruinée. Le prêtre alla le voir à l'hôpital, mais il ne voulut pas même l'entendre. « Bah ! dit-il, après la mort il n'y a plus rien. Ne m'ennuyez pas davantage. » Le mal empira. Quelques jours après, le docteur craignit une mort immédiate ; la supérieure de l'hôpital vint me voir. Je lui dis d'avertir le malade de sa situation. Alors il consentit à voir le prêtre, reçut les derniers sacrements, commença à prier et fit une mort chrétienne. Comme personne n'était venu le voir pendant sa maladie, nous le crûmes sans amis. Je dis la messe de *Requiem* en présence du cadavre, et nous allions accompagner ses restes au cimetière quand notre petite église se remplit d'une foule d'hommes empanachés de blanc : on avait convoqué tous ses compatriotes, qui étaient accourus en grand nombre. Le directeur du théâtre où il avait ruiné sa fortune et sa santé, avait eu l'idée de louer une

fanfare pour ajouter à la pompe des funérailles. Le prêtre crut d'abord à la présence d'une organisation franc-maçonne, ou autre société secrète. Mais on le rassura. Il fit alors une improvisation propre à émouvoir cet étrange auditoire, et la procession commença par les rues de la ville jusqu'au cimetière, où les Tyroliens, après le départ du prêtre, jetèrent leurs insignes dans la fosse en signe de deuil.

Je n'en finirais pas de vous raconter tous les incidents de ce genre et les crimes, meurtres, scandales, suicides qui se succèdent au sein de cette population. Un jeune homme de 18 ans, presbytérien, fréquentait notre école il y a quelques mois. Il vint me voir, et me demanda de l'instruire dans la religion catholique, qu'il voulait embrasser. Je lui donnai rendez-vous chaque soir dans ma petite résidence, et il venait assidument me répéter la leçon de catéchisme expliquée la veille. Il me pressait de le baptiser sous condition. Mais je crus bon de l'éprouver davantage. Sa famille est presbytérienne, et c'est même lui qui, à son arrivée à Juneau, avait lancé la réunion presbytérienne appelée *Endeavor*. Nous en étions là, quand, un soir, sa mère accourut m'apprendre une horrible nouvelle. Arthur, c'est le nom du jeune homme, était allé avec un ami chasser dans la montagne. Étant seul, il se rencontra face à face avec un Indien et sa femme. La vue de ce sauvage lui fit peur, et comme l'Indien, à moitié aveugle, venait à lui avec un air étrange et des paroles qu'il ne comprenait pas, sans qu'il s'en rendît compte, son fusil partit et étendit l'Indien raide mort. Le pauvre Arthur se livra à la justice. J'allai le voir dans sa prison, où il persévéra dans sa demande du baptême. Il lisait des livres catholiques, et aimait à réciter son chapelet. Hier a eu lieu son jugement ; on l'a acquitté. Il sort d'ici, en me pressant de le baptiser avant son départ de l'Alaska, où sa vie n'est plus en sûreté parmi ces farouches tribus indiennes.

Une cruelle épreuve pour nous est d'assister impuissants, non seulement au dévergondage des passions, mais au triomphe de l'erreur. Depuis notre arrivée à Juneau, nous avons vu s'établir à côté de nous un évêque épiscopalien avec deux assistants. L'évêque a bâti une église qui éclipse complètement la nôtre, et ils s'agitent beaucoup. Ils attirent à eux les femmes et les enfants par des *socials* continuels — c'est le nom qu'on donne à des réunions où l'on s'amuse au profit de leur église. Bazars, soupers, danses, musique, tout est mis à contribution. Les catholiques eux-mêmes se laissent entraîner par le courant, et, malgré nos avertissements, se rendent à ces réunions. L'unique remède serait, pour nous, d'attirer les fidèles à notre église par des décorations, de la musique, etc... Mais où en trouver les moyens ?...

Depuis l'arrivée ici du P. Bougis et du P. Tréca, nous avons étendu notre ministère. Le plus pressant était de bâtir une chapelle servant en même temps de résidence pour le prêtre qui visite *Douglas Island*. Nous venons de l'ouvrir sous le vocable de *N.-D. des Mines*.

MEXIQUE.

Une mission en pleine mer.

Extrait des Cartas de México.

México, 20 août 1896.

Mon bien cher frère en N.-S.

P. C.

Je viens vous raconter l'heureux et beau voyage que nous avons fait d'Espagne en Amérique. Nous étions 13 jésuites, 4 de la province de Castille et 9 de la nôtre du Mexique. Il s'agit d'une mission qu'ont donnée principalement les FF. Garcia Miguel et Félix Ayuso, aidés d'un autre Frère. Les PP. Tomé et Vargas en ont recueilli les fruits au confessionnal.

Nous nous sommes embarqués à Santander, le 20 juillet, sur le vapeur *Catalogne*. En montant à bord, nous fûmes accueillis par les cris : « A mort les corbeaux ! à bas les corbeaux ! » vociférés par une troupe nombreuse de soldats volontaires allant à Cuba. Il n'y avait pas lieu de s'étonner d'une telle réception, car c'étaient des gens perdus de mœurs. La plupart, pour se libérer du bagne, où ils avaient été condamnés pour leurs crimes, s'étaient offerts comme volontaires ; c'étaient en général des hommes de 40 ans et plus. Ils étaient rares ceux qui s'étaient confessés depuis 5 ou 6 ans ; la plupart avaient un retard de 20 à 30 ans, et même quelques-uns ne s'étaient jamais confessés de leur vie. On y voyait des maris qui avaient abandonné leurs femmes et leurs familles, et des religieux qui ne l'étaient plus, comme je vais vous le raconter ; enfin, c'étaient tous des hommes adonnés à tous les vices.

Notre navire quitta le port vers 2 h. de l'après-midi ; le jour suivant, après avoir fait escale à la Corogne, où nous prîmes beaucoup d'autres soldats, il s'éloigna des côtes d'Espagne. Nous pensâmes aussitôt qu'il fallait faire tout notre possible pour obtenir au moins la confession de quelques-uns de nos compagnons. Le 22, les FF. Garcia Miguel et Ayuso et un autre allèrent vers eux, et essayèrent d'engager conversation avec quelques-uns. Peu voulurent d'abord nous écouter ; mais insensiblement ils se rapprochèrent et finirent par former de nombreux groupes. Nous ne parlâmes ce jour-là que de choses qui pussent les intéresser et les gagner, louant leur courage pour s'offrir comme volontaires, les interrogeant sur leurs familles et sur beaucoup d'autres choses, encourageant ceux qui étaient mariés, bref, nous faisant tout à tous, afin de les gagner plus facilement. En achevant cette première visite, nous en entendîmes s'écrier : « Je croyais que les curés étaient tout autres. Comme ces Pères sont sympathiques et aimables ! »

Quelques-uns nous demandèrent de revenir ; nous le leur promîmes

pour leur faire plaisir. D'autres, au contraire, continuèrent à crier contre les corbeaux et à nous fuir comme des basilics.

Vers le soir, nous leur fîmes une nouvelle visite, et seulement alors, nous glissâmes, parmi des conversations indifférentes, quelques mots de spiritualité. A ceux qui nous demandèrent quels religieux nous étions, nous répondîmes que nous appartenions à la Compagnie ; nous leur contâmes l'histoire de notre Bienheureux Père, comment il avait été soldat et combien il avait aimé la guerre et les batailles : « Vous n'êtes pas des étrangers pour nous, mais des frères, car nous sommes les fils d'un Saint qui fut soldat ; sa gloire durant toute sa vie, comme la vôtre en ce moment, fut de se battre et de faire la guerre. » Nous en avions assez dit pour ce jour-là, et nous nous retirâmes en promettant de revenir le lendemain.

Ne croyez pas que ce fût chose agréable d'être dans une telle société. Bien que plusieurs nous vissent avec plaisir, la plupart nous regardaient d'un mauvais œil et nous menaçaient de nous jeter à l'eau, en sorte que nous ne les fréquentions qu'en tremblant. Un certain jour, comme je vous le dirai plus loin, durant tout le rosaire, je ne cessai de me recommander à Dieu ; il n'y avait d'ailleurs pas autre chose à faire au milieu d'une pareille société.

Le lendemain, nous en vîmes avec consolation un plus grand nombre s'approcher de nous ; parmi ceux-ci, quelques sergents qui nous aidèrent beaucoup, comme vous le verrez dans le cours de cette narration. L'un de ces derniers, nommé Pavón, a une jolie histoire qu'il m'a contée avec attendrissement et que voici. Étant sergent dans la guerre de Cuba, il reçut, après d'héroïques exploits, plusieurs graves blessures. Les Sœurs de la Charité le transportèrent à leur hôpital, où il fut à la mort ; il s'y confessa et communia sur les instances de ses charitables infirmières. Lorsqu'il fut en convalescence et sur le point de partir, les Sœurs voulurent lui remettre, ainsi qu'à ses compagnons d'hôpital, la médaille miraculeuse ; mais, comme il n'y en avait pas pour tous, une des religieuses enleva celle de son chapelet et la lui mit autour du cou. Il retourna à la guerre. Pendant une affaire très chaude, il invoqua le nom de Marie ; à peine venait-il de prononcer cette invocation, qu'une balle, qui sans doute lui aurait traversé le cœur, vint frapper la médaille miraculeuse et tomba sur le sol, laissant la vie à celui qui avait invoqué le nom de Marie, secours des chrétiens. Une empreinte resta sur la médaille, comme perpétuel souvenir d'un si grand bienfait.

Le sergent ayant terminé son histoire, nous lui demandâmes s'il voulait réciter le chapelet avec nous ; il répondit qu'il le ferait avec plaisir. Cet exemple donna du courage à d'autres, aussi nous résolûmes de commencer notre visite du soir par la récitation du chapelet. Nous en demandâmes la permission au capitaine, qui, pour sa part, n'y vit aucun inconvénient ; mais

il croyait que la plupart des soldats refuseraient. « Car c'est la lie de Madrid », ajouta-t-il. — Ce même soir, le F. Garcia Miguel et moi, nous allâmes à la proue, amenant avec nous quelques soldats qui étaient à la poupe. Là, nous en invitâmes d'autres, et nous les avertîmes que nous allions réciter le chapelet, mais que nous ne voulions forcer personne, les laissant libres de nous répondre. Beaucoup jouaient à la loterie ou à d'autres jeux; quelques-uns quittèrent le jeu pour se joindre à nous, tandis que d'autres, au contraire, se mirent à nous insulter. Nous commençâmes le saint rosaire, nous contentant, ce jour-là, de prier Dieu pour eux. Quelques-uns osèrent se placer à côté de nous pour fumer et chanter ; nous tremblions, mais nous tâchions de faire bonne contenance. Ceux qui priaient avec nous voulurent les traiter d'insolents; nous les contînmes, afin qu'ils ne fissent aucune sottise. Nous terminâmes ainsi notre chapelet, avec consolation et à la joie de ceux qui s'étaient unis à nous dans cet acte de piété. Le capitaine et l'aumônier du bateau furent étonnés, et ils nous dirent qu'ils ne s'attendaient pas à un tel résultat. N.-S., nous le savons, peut émouvoir les cœurs comme il lui plaît, et il se sert ordinairement des instruments les plus vils et les plus incapables, pour qu'ils ne s'en attribuent pas la gloire, due à lui seul.

Nous demandâmes au général Echagüe, un excellent homme, la permission de continuer à réciter le chapelet tous les jours de la traversée, et de faire en sorte que les soldats se confessent. Il nous répondit qu'il le désirait beaucoup, bien que cela lui parût difficile. Puisque je parle de ce brave soldat, je puis ajouter qu'il nous a secourus de son mieux. Un dimanche, il y eut la messe pour les soldats ; durant le saint sacrifice, ceux-ci ne cessèrent de parler entre eux ; à la fin, le général, se tournant vers eux, leur dit : « Vous avez toute la journée pour parler et rire, et vous n'avez pas pu garder le silence, durant une demi-heure, pour louer votre Dieu ? »

Le lendemain, à la fin du chapelet, le F. Ayuso, se plaçant à l'avant, sur un endroit élevé, les exhorta brièvement à se préparer à la confession. Il pria, de plus, ceux qui désiraient le faire, de nous donner leur nom, pour que nous pussions les préparer plus particulièrement, durant les jours suivants. Pendant ce discours, je remarquai un petit tumulte ; un homme voulait répondre au Frère, à haute voix ; on lui disait de se taire, et comme il n'en voulait rien faire, le sergent Pavón le prit dans ses bras et le descendit au cachot. Nous le suppliâmes de ne pas punir ce malheureux, et à la fin il lui pardonna. D'autres soldats aussi nous dirent des injures, et peu s'en fallut que l'un d'eux ne crachât sur nous.

Le lendemain 25, nous commençâmes à faire le catéchisme dans divers groupes, formés à cet effet. Quelques soldats manifestèrent le désir qu'il plût, afin que nous fussions obligés d'interrompre le chapelet ; l'un d'eux alla jusqu'à nous dire, en passant près de nous : « Dieu veuille qu'il tombe

une averse qui vous transperce tous jusqu'aux os ! » En effet nous en étions au second mystère, quand survint une forte averse, comme il en tombe à Cuba. Nous interrompons alors le chapelet, mais tous d'une seule voix : « Continuons, Père ; qu'importe l'eau ? Nous y sommes accoutumés ; nous allons vous couvrir avec nos couvertures. » Aussitôt dit que fait, ils nous en font une sorte de tente. Nous refusons : « Mes fils, leur disons-nous, abritez-vous vous-mêmes ; quant à nous, nous pourrons ensuite changer de linge. » Et nous rejetons les couvertures, les plaçant sur eux. Ils insistent. Comme ils se mouillaient, nous interrompons, malgré eux, le chapelet, et nous nous réfugions tous dans des galeries très étroites. Ceux qui nous avaient souhaité ce mauvais sort se moquèrent de nous. Nous étions tous à l'abri ; aussitôt les soldats de dire : « Père, récitons maintenant, achevons le chapelet ! » Ce que nous fîmes avec une assistance plus nombreuse qu'auparavant. Puis le F. Ayuso prit encore la parole et leur expliqua les conditions nécessaires à une bonne confession. Ensuite, nous commençâmes à prendre les noms de ceux qui voulaient purifier leur conscience. Les Pères qui étaient avec nous n'avaient pas pu jusqu'alors prendre part à la mission, soit parce qu'ils étaient malades, soit aussi et surtout parce qu'ils pensaient qu'ils ne le pouvaient pas, n'en ayant pas demandé la permission à l'évêque du lieu d'où était parti le bateau. D'autre part, l'aumônier avait été trois jours au lit et pouvait difficilement confesser ; un moine franciscain, qui se montrait d'ailleurs plein de bonne volonté, ne le pouvait pas non plus, étant malade lui aussi. Néanmoins, nous voulions organiser une communion générale le jour de la fête de notre Bienheureux Père, et ils étaient nombreux ceux qui avaient donné leurs noms et qui désiraient se confesser.... Nous nous couchâmes cette nuit avec beaucoup de tristesse, demandant au Seigneur d'arranger cette affaire, de manière qu'elle tournât à sa plus grande gloire.

J'étais dans ces pénibles angoisses, quand je reçus un papier d'un homme âgé qui m'avait auparavant donné son nom. Le billet était ainsi conçu : « Je me nomme N*** ; j'ai été durant six ans religieux trappiste dans le couvent de X***, d'où je suis parti. Je désire, mon cher Père, me réconcilier avec Dieu ; je le prie instamment de me retirer du misérable état dans lequel je me trouve. » J'allai cette nuit même raconter au Père Supérieur tout ce qui se passait. Je fus accueilli par la bonne nouvelle que le jour suivant, les confessions commenceraient de très bonne heure, que l'aumônier et le franciscain confesseraient en tel endroit, et qu'ainsi la communion générale pourrait avoir lieu à une messe solennelle, célébrée en public, le jour de la St Ignace. Rendant grâces à Dieu pour un si grand bienfait, nous attendîmes avec anxiété le point du jour du 30 pour recueillir le fruit de nos petites peines.

Notre espoir toutefois eut à subir une nouvelle épreuve des plus terribles,

que nous ressentîmes vivement. Comme nous étions allés dire à quelques soldats de se préparer, ils nous répondirent : « Père, nous ne pouvons pas ; cette nuit, il y a eu une dispute, et un homme a été blessé mortellement ; le capitaine a ordonné de nous faire descendre tous, afin qu'on trouve le coupable et qu'on nous enlève nos armes ; comme nous sommes très nombreux, sûrement nous passerons à cela la plus grande partie du jour. » D'autres difficultés survinrent et la situation empira de plus en plus. Dieu, néanmoins, voulut nous consoler; les difficultés disparurent, et le délinquant ayant été pris, la plupart des soldats furent libres. Nous rendîmes alors grâces à Dieu avec toute la ferveur de notre cœur, et aussitôt commença le travail des confessions.

Les Pères confessèrent si avant dans la nuit, que nous eûmes à renvoyer beaucoup de ceux qui étaient serrés près de la porte, désirant se confesser, car l'exemple des premiers en avait décidé bien d'autres. Par malheur, 72 seulement arrivèrent à purifier leur conscience ce jour-là. Ceux que nous renvoyâmes étaient fort tristes ; et au contraire, ceux qui s'étaient confessés, étaient très contents. Un des motifs qui les touchait le plus, comme le disaient ces derniers, était la petite pénitence qu'ils avaient à faire. « Pères, nous dit l'un, comme vous êtes bons ; le Père m'a dit que vous feriez pénitence pour moi et que, pour ma part, je n'ai qu'à réciter 7 *Pater noster.* »

Durant les confessions, beaucoup se moquèrent de ceux qui revenaient de confesse. J'en remarquai un, au panneau de l'escalier par où passaient ceux qui allaient se confesser. A tous ceux qui revenaient, il disait : « Combien de réaux t'ont-ils donnés? au moins 100 (25 fr.)? » Ensuite, il se dirigea vers moi et me dit : « Père, donnez-moi 5 douros (25 fr.) et je me confesse... eh bien ! que me donnerez-vous si je me confesse? » Je lui répondis : « Nous te donnerons le ciel. — Le ciel ne se donne pas ; vous ne pouvez que m'en indiquer le chemin, ce dont je n'ai que faire. » Je l'invitai à s'approcher ; il refusa, en me disant : « Si je m'approche, vous m'enjôlerez. » Il passa toute l'après-midi à plaisanter et à rire. Vers 10 h. du soir, la plupart s'étant retirés pour dormir, il vint à moi et me dit : « Père, sans plaisanterie, je désire me confesser ; préparez-moi, et enseignez-moi la doctrine. » Je commençai par lui poser quelques questions ; mais il ne savait absolument rien. Je lui demandai alors s'il avait jamais appris la doctrine : « Oui, Père, je l'ai apprise quand j'étais petit garçon, mais... » Je ne pus obtenir d'autre réponse. A la fin, il se mit à pleurer et commença à me raconter comment il avait eu une mère très bonne qui lui enseigna le catéchisme, que son père l'avait tuée, qu'il avait fui de chez lui de peur d'être tué lui aussi, et que depuis lors, il n'avait plus rien su ni de l'Église ni de la doctrine. Je lui demandai s'il pardonnait à son père, et il me répondit : « Cela non, c'est impossible. » Je lui répétai la même question plusieurs fois, mais toujours il me donna la même réponse, jusqu'à ce

qu'enfin il me dit qu'il lui pardonnait de cœur. Alors, je l'embrassai, lui dis qu'il revînt le lendemain et qu'après avoir appris la doctrine, il se confesserait. Le pauvre malheureux ! il revint le lendemain, mais il ne put rien apprendre, absolument rien, voire même le plus essentiel ; d'autre part, j'en avais beaucoup qui voulaient se confesser et le temps était court ; par conséquent, je ne pus satisfaire à ses désirs, à sa grande douleur et à la nôtre. Nous l'avons excité, pourtant, à se faire instruire à la Havane, et il nous l'a promis ; mais le fera-t-il ?

La fête de St Ignace arriva enfin. Le capitaine se montra très généreux ; non seulement il nous concéda la messe en public que nous lui avions demandée, mais il voulut qu'elle eût lieu dans le grand salon des premières, pour donner plus de solennité à la cérémonie. Un de nos Pères célébra le saint sacrifice, ayant comme servants deux soldats qui avaient été séminaristes en des temps meilleurs. Les soldats communièrent avec beaucoup de dévotion.

Cet exemple en décida beaucoup d'autres ; aussi, le lendemain, 1er août, il y eut une autre messe de communion, mais sans la solennité de la veille. Ce fut le dernier jour que nous passâmes à bord en compagnie des soldats. Après la récitation du chapelet, nous prîmes congé d'eux, en leur disant de bonnes paroles et en les excitant à continuer à la Havane. Nous leur donnâmes des livres, des médaillons, des images. Attendris, ils crièrent : « Vivent les PP. Jésuites ! » Ils firent de même quand arriva le moment de débarquer.

J'ai oublié de vous dire qu'à plusieurs reprises, nous avions visité et consolé le blessé, qui pardonna de tout cœur à son meurtrier et demanda sa mise en liberté. Il se confessa aussi avec une grande ferveur. Je ne sais s'il est mort.

J. Estrada, S. J.

BRÉSIL.

L'apostolat au Brésil.

Extrait de diverses lettres du P. Lombardi à un Père de Jersey.

... MAIS enfin il me semble que Castropalao devrait permettre à un pauvre homme de s'arracher quelques instants à ses travaux, si importants qu'ils soient, pour s'entretenir avec de bons amis tels que ceux de Jersey. Que vous en semble ?

A peine arrivé à Rio de Janeiro, le P. Ronchi et moi, dans les meilleures dispositions de deux bons tertiaires, nous nous dirigeâmes vers la résidence pour recevoir nos destinations : le P. Ronchi à Nova Friburgo

professeur et surveillant ; moi à Itù *ad nutum R. P. Rectoris.* Nous étions déjà sur le point de nous quitter, quand arrive une dépêche de Rome : « Lombardi Campanha. J'écrirai. » Les adresses des bagages sont aussitôt changées ; un train attendait à la gare, je monte et en avant à toute vapeur durant deux jours jusqu'à Campanha. Me voici donc sur les hauts plateaux de Minas Geraes, non pas dans un collège avec 6 heures de classe et 10 de surveillance par jour, mais au noviciat, avec charge d'abord de la succursale de la paroisse, ensuite avec une autre charge plus lourde que vous connaissez. Campanha, qui de ville n'a que le nom, est une sorte de ravin ; pas de voitures, pour la simple raison qu'il n'y a pas de routes. Les maisons sont en terre pétrie ; la plupart sont des cabanes ouvertes à tous les vents. Les habitants sont très mêlés : il y en a de blancs, de noirs, et de toutes les nuances entre les deux couleurs extrêmes. En attendant ma destination, j'ai débuté dans la carrière de l'apostolat sous la conduite d'un Père très expérimenté, mais depuis quelques jours je me trouve seul à la besogne. Il me faut donc entendre les confessions, assister et administrer les mourants, revalider des mariages, instruire ces pauvres nègres, etc. En somme, me voici tout d'un coup mettant en pratique les leçons reçues pendant les quatre délicieuses années de Jersey. Faut-il vous dire que parfois la morale spéculative ne me sert pas beaucoup pour me tirer d'affaire avec les réponses un peu déconcertantes de ces pauvres Indiens ? J'interroge une femme: « Êtes-vous mariée ou non ? — Oui, mon Père. — Mais, dis-je, oui quoi ? pas mariée ? — Oui, mon Père. — Mais êtes-vous mariée ? — Oui, mon Père. » Conclusion pratique : ne poser jamais de question disjonctive. — Souvent encore, on n'aboutit pas même avec des questions directes. « Voulez-vous faire la sainte communion ? — Oui, mon Père. — Mais êtes-vous à jeûn? — Oui, mon Père. — N'auriez-vous pas pris du café? — Non, mon Père. — Pas même de l'eau de vie? — Oui, mon Père. — Mais alors, pourquoi me dites-vous que vous êtes à jeun ? — Oui, mon Père, je n'ai pas encore déjeuné. »

Le bon Dieu me prodigue ses consolations. Jusqu'à présent, tous ceux qui sont morts dans mes bras sont morts en véritables prédestinés, et déjà leur nombre est considérable, car une influenza maligne a fait beaucoup de victimes. Souvent je ne puis retenir mes larmes en voyant la résignation admirable avec laquelle ils acceptent la mort pour expier leurs péchés. On touche du doigt combien il est vrai que le ciel appartient aux pauvres, *beati pauperes.* Dans une cabane, étendu sur une natte, à moitié vêtu et couvert de haillons, vous voyez un vieillard qui attend impatiemment le prêtre. Vous entrez, et avec vous la joie : tous viennent vous baiser la main, grand'mère, mère, femme, enfants, jusqu'à la quatrième génération. Un instant après tout ce monde se retire ; vous restez seul avec le moribond. Quelques bonnes paroles d'instruction, une confession interrompue par des

soupirs et par le râle de la mort, et le bonheur se peint sur le visage du vieillard mourant. Un désir intense du saint Viatique précède et accompagne le désir non moins vif du paradis. La foule des parents revient pour les dernières prières de l'Église. Plus d'une fois, au moment où je répétais ces belles paroles : *Egredienti itaque animæ tuæ de corpore splendidus Angelorum cœtus occurrat*, je croyais les entendre autour de moi, ces esprits bienheureux, qui venaient à la rencontre de cette âme fortunée, et mon émotion était des plus profondes. Que ces âmes conduites ainsi par moi jusqu'au seuil du paradis me protègent dans tous mes ministères.

Dans les commencements, on accuse les *tirones* (ou *pepones*) de trouver tout beau et surprenant; que chacun pense comme bon lui semble, pour moi, je ne puis m'empêcher de reconnaître une grâce extraordinaire dans le fait suivant. A l'hôpital, une femme très âgée et bien malade avait toujours refusé les sacrements, et malgré les instances des Pères et d'autres personnes, elle ne cessait de répéter qu'il lui était impossible de se confesser. Quand je la vis et vins à mon tour à l'assaut, elle me répondit bien 10 fois qu'il ne fallait pas parler de confession, parce que, disait-elle, il y avait 8 ans, son confesseur avait violé le secret sacramentel et raconté ses péchés. Tout effort fut inutile, et en attendant, le mal empirait. Ce fut alors que je m'attachai à Celle qui est le refuge des pécheurs, à N.-D. des Victoires, à l'autel de laquelle j'ai eu le bonheur de dire ma première messe. Je pris une médaille miraculeuse avec un joli petit ruban et, cette arme dans ma poche, je revins le lendemain à l'assaut. Refus net : c'est impossible! « Mais du moins, lui dis-je, vous ne refuserez pas une petite médaille de la Ste Vierge ? — Pour cela, répond-elle, donnez-la moi. » Et ce disant, elle la met à son cou. Nous causâmes ensuite de différentes choses, et enfin je lui demandai si elle voulait se confesser. Elle fléchit. L'impossibilité a disparu. Il y a cependant quelques *mais*. « Je ne me rappelle pas bien... Il me faudrait beaucoup de temps... — Rien de tout cela, répliqué-je. Allons ! Je vous aiderai, et vous verrez que tout ira bien. Courage ! *Dominus sit in corde tuo...* » Elle me regarde et me dit : « Mon Père, à présent je ne suis pas prête, n'ayant pas fait mon examen de conscience. Mais revenez demain, et, je vous le promets, vous me trouverez bien disposée. » En effet, le lendemain elle tint parole, et voulut en outre se faire inscrire au scapulaire. Voilà le premier triomphe de notre bonne Mère, par mon intermédiaire.

Il m'a aussi été donné d'entendre la confession d'un vieux pécheur qui, après avoir fait des confessions sacrilèges pendant nombre d'années, avait fini par ne plus se confesser du tout les années suivantes. Il pleurait à chaudes larmes. Quand il fut réconcilié avec le bon Dieu, sa joie fut si vive qu'il me sauta au cou pour m'embrasser. Il m'étouffait ; j'ai cru qu'il

allait me faire rendre mon dernier souffle, et j'en suis réduit pour l'avenir à redouter de pareilles conversions !

Ma communauté microscopique va de l'avant, grâce à Dieu. Nous sommes 22 en tout, et nous espérons croître en vertu et en nombre. Il m'a fallu débuter dans ma nouvelle charge par la grande retraite. Commencée le 27 novembre, elle s'est terminée quelques jours avant Noël.

Dans quelques jours je partirai à la recherche d'une maison de campagne où nos juvénistes puissent aller pour leurs grandes vacances. Si nous étions, comme aux Alleux, voisins de nos Pères de France, il nous serait facile de trouver une Sainte-Anne d'Angers pour y passer un délicieux automne.

Nous avons abordé l'œuvre des catéchismes à la grande joie des juvénistes, qui en sont chargés sous la direction d'un Père romain de Rome. Les enfants, garçons et filles, atteignent le nombre de 200, auquel il faudrait ajouter les familles qui viennent assister au grand catéchisme. Le jour de Noël, j'eus la consolation de célébrer l'une des 3 messes à la prison et de donner la communion à 26 galériens, bien instruits d'avance et confessés avec les plus belles dispositions.

Les nouvelles de la mission sont consolantes. Nos Pères, pour dire tout d'un mot, travaillent et se dévouent en véritables héros, par exemple, à Itù, le P. André Fialho, chargé d'une classe, de la préfecture, et en même temps de la surveillance des grands pour remplacer un Père épuisé de fatigue. Actuellement, les Pères profitent des vacances pour aller de droite et de gauche donner des missions ; « mais au lieu d'être consolé, écrit le P. Ronchi, on en revient le cœur brisé en constatant l'abandon où se trouvent les Brésiliens et les colons italiens. Ces derniers, dans l'État de St-Paul, sont au moins un million et manquent absolument de prêtres. Leurs enfants sont élevés comme des païens, et dans quelques dizaines d'années ils seront complètement sans religion. Les Brésiliens, malgré leur abandon, gardent encore, spécialement dans les campagnes, beaucoup de respect pour la religion, qu'ils connaissent à peine, et on les ramène très facilement. Le Brésil ne donne presque point de vocations religieuses, et si l'Europe ne nous aide pas, nous ne savons comment nous tirer d'affaire. »

Vous avez sans doute entendu parler des fêtes pour le centenaire du Vén. P. Anchieta (juillet 1896 à juillet 1897). La proposition de célébrer solennellement ces fêtes fut approuvée par les chambres de l'État de St-Paul, et peut être la plupart des membres ne se doutaient-ils point qu'Anchieta était un jésuite, et que les fêtes seront le triomphe de la Compagnie. Le fait est que le gouverneur Campos Salles, s'étant engagé à assister aux réunions, *velit nolit* est obligé d'entendre chaque fois le panégyrique des Nôtres. Les réunions se tiennent dans la bibliothèque de l'Académie, ornée avec magnificence. Le 24 de chaque mois, l'élite de la société de St-Paul est admise, avec billets, à la salle de l'Université. Sa Grandeur Mgr Arcoverde occupe le premier rang avec le gouverneur. Puis viennent les professeurs de l'Aca-

démie en costume doctoral rouge. Ensuite les dames aux brillantes toilettes, et les nobles messieurs en grande tenue. Le président des fêtes présente à son auditoire distingué l'orateur qui, prenant la parole, vous sert un discours académique d'environ 1 h. ½, s'il vous plaît. Parmi les orateurs paraîtra, au mois de novembre, notre vaillant P. Novaes. Il faut en convenir, les séances sont très solennelles, et dernièrement Son Excellence le gouverneur, en sortant de l'université, s'écria : « De pareilles fêtes font honneur à notre État. » Le président, présentant l'orateur Dr Brasilio Machado, laissa échapper ces paroles: « Il faut avouer que la Cie de JÉSUS a été un vrai foyer de lumière. » Des 12 orateurs choisis parmi les célébrités du Brésil, il y en a qui, loin d'être pratiquants, gardent à peine le nom de catholiques. Nous verrons comment ils s'en tireront. On parle beaucoup du programme des fêtes de juillet prochain. Il paraît qu'on songe déjà à élever un monument, et à donner le nom de l'illustre jésuite à l'une des principales rues de St-Paul. Les 12 discours seront imprimés séparément, et un exemplaire de chacun sera envoyé à Léon XIII avec une pétition des évêques pour obtenir la béatification. Tout ce mouvement ne restera pas sans fruit. La Cie sera mieux connue; beaucoup de préjugés tombent déjà et tomberont bientôt ; de nouveaux bons rapports s'établiront avec les personnes haut placées, etc. Les protestants se sont efforcés d'attaquer la renommée du P. Anchieta. Lors de la dernière réunion, ils faisaient distribuer, à l'entrée de l'Académie, des pamphlets ressuscitant de vieilles calomnies ; mais ce sera une pierre qui leur retombera sur la tête, car ils nous donnent ainsi l'occasion d'éclaircir des points obscurs dans l'histoire du Brésil. Le P. Novaes, en effet, en tiendra compte dans son discours. Il prépare en outre 2 Vies du P. Anchieta, l'une volumineuse et de prix, l'autre de petit format et à bon marché pour être répandue dans le peuple.

La résidence de St-Paul se développe. Une congrégation de jeunes gens prend des proportions considérables. Tout le monde nous demande un externat, car cette ville de 200.000 hab. n'a pas encore d'école vraiment chrétienne. Mgr Arcoverde nous presse de l'ouvrir. Mais comment faire sans personnel ? Priez donc, et faites bien prier pour cette mission ; que nos frères offrent à cette intention à N.-S. leurs longues heures d'études.

ÉQUATEUR.

Les œuvres de la Compagnie.

Lettre du F. A. Mille.

Scolasticat de *Pifo*, 18 oct. 1896.

ON dirait que cette année le bon Dieu s'est plu à bénir d'une manière particulière les ministères de nos Pères, car partout ils ont recueilli d'abondants fruits de salut. Le P. Tovia (qui a visité en 1888 les Écoles

Apostoliques de France) est allé en compagnie d'un autre Père, prêcher une mission à Cotocollao, d'où il est revenu heureux d'avoir obtenu 600 communions, ce qui indique que bien peu dans ce village sont restés sans faire leurs Pâques. Puis, dans une ferme d'une personne dévouée à la Compagnie, il a eu 400 communions. Ajoutez à cela les fruits abondants recueillis au milieu des Indiens Zambizas, qui n'habitent pas loin d'ici, et qui forment une race à part composée de près de 5.000 âmes. Tous se sont confessés; mais de si beaux résultats ne s'obtinrent pas sans qu'il en coûtât beaucoup. Il fallait en effet aller les chercher dans leurs cabanes et les amener presque de force à l'église afin qu'ils accomplissent leurs devoirs de chrétiens. Cependant ils se sont montrés reconnaissants envers nos Pères de la peine qu'ils s'étaient donnée pour le salut de leurs âmes.

A Quito, le travail n'a pas manqué non plus. Une foule immense et l'élite de la société ont voulu, par leur présence à nos offices du Carême, nous montrer une fois de plus l'estime qu'ils ont pour nous; plusieurs personnages ont exprimé ce sentiment sans détours. On disait que cette année il n'y aurait pas de retraite : mais le bon Dieu a su démentir nos prévisions, car un des groupes de retraitants comptait 264 personnes; un autre 160. La retraite donnée aux messieurs et aux jeunes gens dans notre collège a été aussi plus consolante que l'année dernière, malgré les circonstances politiques qui ne favorisaient guère le calme d'esprit et par conséquent la piété et la dévotion. On crut pendant quelque temps qu'aucun jeune homme n'aurait envie de s'enfermer chez nous pour pratiquer les exercices de St Ignace, selon l'ancienne coutume du collège de Quito. Mais voilà que le souffle du St-Esprit se fait sentir, et tout à coup 52 jeunes gens, le double de l'année passée, se présentent. Leur recueillement a été des plus édifiants. Quoique après les repas ils dussent se promener dans un corridor étroit, on n'y entendait pas un seul mot. Eux-mêmes balayaient la maison, lavaient la vaisselle, servaient à table, baisaient les pieds, mangeaient à genoux, prenaient la discipline, et la plupart portaient le cilice. L'un d'eux demanda la permission de faire venir de chez lui 8 disciplines de fer pour lui et ses compagnons.

Le Jeudi saint, il y a eu dans notre église 500 communions d'hommes. Le 25 mars, nos congréganistes ont célébré leur fête patronale avec splendeur. Après la messe de communion on exposa le Saint-Sacrement. Je ne saurais dire combien de personnes vinrent pendant toute la journée. Comme on jouait de l'harmonium, les passants s'arrêtaient à la porte de l'église pour écouter; et alors un de nos Pères les invitait à faire une petite visite au bon Jésus : cela ne fait pas de mal. Les dames surtout l'en remerciaient en disant : « Vraiment nous ne savions pas que c'était si beau; nous reviendrons. Vous autres jésuites, vous êtes toujours les mêmes : c'est vous qui faites le mieux ! » Beaucoup de visiteurs durent s'en retourner sans entrer, tellement l'église était pleine.

ROUMANIE.

Excursions apostoliques en Roumanie.

Lettres du P. A. Payen à sa famille.

Jassy, 7-19 janvier 1895.

L'AVANT-VEILLE de Noël, le R. P. Recteur m'entraîne dans sa chambre et me dit : « Le P. Méli sera seul pour les fêtes avec ses 5 paroisses, vous partirez demain pour l'aider. — Très bien, mon Père. » Et le lendemain à 6 h. ½ du matin, emmitoufflé dans ma pelisse, je partais pour Roman. La route en chemin de fer, derrière les rideaux à fleurs que l'hiver a tendus sur les glaces des portières, ne présenterait d'intérêt que si à défaut d'un vaste horizon sur la campagne, des compagnons spirituels ouvraient de larges échappées où l'âme se peut esbattre... mais rien de pareil : on cause peu, on fume, on s'ennuie visiblement et votre serviteur, entre le dépit de paraître ne savoir que le français et la crainte d'offenser par trop la grammaire roumaine, garde un silence modeste. — A Roman il me faut un fiacre pour une heure et demie de route. Défiant, je fais mon prix ; on voulait 10 fr., j'en donnerai 5 ; et me voilà plus emmitoufflé que jamais dans une méchante voiture *découverte*, emporté au galop d'une mauvaise bête que fouette, pour se réchauffer, mon juif de cocher, dans une bise pénétrante. Vous ne savez sans doute pas ce que c'est que d'avoir froid aux yeux ; on en parle souvent, je vous le dirais bien si cela pouvait s'exprimer en paroles, car je l'ai ressenti. J'arrive tout de même à une première étape, Saboani, où je prendrai tout à l'heure le dîner. — Vous saurez que depuis plus d'une heure à peu près, de Pascani à Roman, le train a traversé un pays presque entièrement catholique. Tout l'intervalle entre la Moldava et le Siret avec la rive droite de l'une et la rive gauche de l'autre est peuplé de braves gens, anciens Hongrois quand ils veulent se dire catholiques, mais roumanisés depuis 4 ou 5 siècles. Il y a là une vingtaine de villages avec 3 ou 4 Pères missionnaires qui roulent en voiture d'église en église. Au moment où je dois prendre possession d'une nouvelle banquette, toujours en plein vent, pour me rendre à Ajudéni, ma destination, la neige commence à tomber. On part tout de même, bien entendu ; et on arrive sans autre aventure fâcheuse. Seulement nous sommes abondamment poudrés à frimas. On se réchauffe, on se repose. Le soir venu, après le frugal souper de vigile, il est 6 h. Nous allons nous mettre en route. Je dois me rendre à Roman pour une commission indispensable, revenir à Tamashéni pour la messe de minuit, aller à Sagna pour la messe de l'aurore, continuer à Burianesti pour la messe du jour, après quoi rentrer à Ajudéni pour dîner.

On arrive vers 9 h. à Tamashéni. Grande liesse chez tous les membres du bas clergé qui, sous la direction du *dascal*, me souhaitent la bienvenue, me baisent la main, s'empressent comme s'ils me connaissaient de longue date. Et en fait c'est bien cela, je suis le Père spirituel, l'homme du bon

Dieu, ils me connaissent et me chérissent, c'est facile à voir. — Mon mot de *bas clergé* vous tromperait s'il vous parlait de pauvres chantres et sacristains gagés, ce n'est pas du tout cela. Il faut penser plutôt à ce qu'on appelle dans nos bonnes villes de Flandre les marguilliers ; on les nomme ici les « fils de l'Église », *feciori de Biserica*, et ce sont les notables du village, le maire, un ancien maire, le percepteur ; tous paysans bien entendu, car il n'y a absolument que cela. Et veuillez noter que leurs fonctions sont sérieuses, ils n'entendent pas laisser à des enfants de chœur l'honneur de servir à l'autel, ce sont eux qui allument les cierges, préparent les ornements, répondent et servent quand ils ont le bonheur d'avoir la messe.

Quant au *dascal*, c'est un personnage tout spécial. Il est rétribué, celui-là, car il n'a pas d'autre occupation que de soigner tout ce qui regarde l'église. En l'absence du prêtre, c'est à lui qu'on a recours ; et aux jours fériés, s'il n'y a pas de messe, on se réunit tout de même à l'église au moment désigné, et le *dascal* chante, récite des prières pendant une heure.

Il a une grande autorité sur les fidèles. Ses qualités nécessaires sont une bonne mémoire pour retenir par cœur le plus grand nombre possible de chants et de prières ; surtout une forte voix, pour dominer le peuple qui récite avec lui et entraîner les chants. C'est lui qui entonne, et chacun emboîte comme il peut et comme il sait, poussant un coup de voix sur un mot qu'il a retenu, se taisant sur le suivant qu'il a oublié. C'est très curieux d'entendre des litanies chantées de cette manière par la foule.

En attendant la messe, je prends un peu de repos sur une sorte de lit-canapé. A 11 h. on sonne le 1er coup, et à 11 h. ¾ on vient me chercher. La neige tombe toujours. Dans le cimetière que je traverse, beaucoup de femmes stationnent à la porte de l'église. Elles seraient mieux à l'intérieur, pensais-je ; elles le pensent aussi, mais il n'y a plus de place, je m'en aperçois en entrant : il y a du monde jusque sur les marches de l'autel ; point de chaises pour occuper de la place. Un ordre parfait : les hommes remplissent le sanctuaire puis les premiers rangs dans toute la largeur de l'église jusque vers les ⅔, puis les femmes, tant qu'il y a de la place ; ce qui n'en trouve pas se tient dehors, portes ouvertes, sous la bise, dans la grande lumière que projette l'autel embrasé. Pauvres femmes ! mais je suis seul à les plaindre, elles-mêmes n'y songent pas.

La messe commence dans le plus grand recueillement ; le *dascal* s'accompagne d'un assez sauvage instrument qui fut peut-être un orgue, en son jeune temps. Après l'évangile, le célébrant se tourne vers l'assistance et lui adresse une allocution. — Dame grammaire est peu connue, en ce milieu ; si quelques offenses lui sont faites, personne ne songe à s'en effaroucher ; mais on veut entendre parler du bon Dieu : c'est ce qui m'a décidé. — Point de communions, parce que c'est défendu à la messe de minuit dans ce pays. — Après la messe et pour mon action de grâces, pendant que le *dascal* continue

à vociférer sans merci, commence une cérémonie que le peuple aime beaucoup : le Père donne la bénédiction avec le crucifix, puis se rend au côté de l'épître où il se tient debout, et toute l'assistance, contournant l'autel en monôme, défile devant lui, baise la croix puis la main du prêtre. Cet exercice dure une bonne demi-heure et se répétera quatre fois dans la journée, j'en serai courbaturé quant aux épaules, mais j'en ai le cœur rempli de consolation.

Tout étant terminé vers 2 h., mon cocher explique que ses chevaux étant vieux et ayant beaucoup travaillé la veille, il convient de partir tout de suite pour Sagna, où ils trouveront un assez long repos jusqu'à 10 h. — Va pour Sagna. — La neige se pulvérise mais tombe toujours, et le vent s'en amuse à plaisir.

Voici que nous descendons avec précautions une rampe assez raide, et mes lanternes me permettent de juger que nous allons nous engager sur le pont du Siret. Ne vous représentez pas les grands travaux d'art que ce terme de *pont* pourrait ouvrir devant votre imagination. Aucun ingénieur n'a pâli sur aucun projet, n'a dressé aucune épure de ce qui me permet en ce moment de passer d'une rive à l'autre. On a planté à des intervalles agréablement divers des pieux de grosseurs non moins variées qu'on enfonce autant qu'ils veulent bien céder à l'effort. On a lié de l'un à l'autre, en long, d'autres pièces de bois telles que les produisit dame nature, et en large on a mis à côté les unes des autres, tout ce qu'on avait de planches de tout calibre, les unes plus longues les autres moins, toutes ou à peu près atteignant l'appui du tablier. Cela fait, on prie le fleuve de respecter l'ouvrage, et lui se montre bon prince. Les gens passent, non sans quelques bonnes émotions quand une planche trop flexible se rencontre sous le pied d'un cheval. — On traverse ainsi les deux lits voisins que Sa Seigneurie capricieuse occupe alternativement sans qu'on puisse deviner les causes de son changement. — On entre aussitôt en forêt, les chevaux galopent silencieusement ; on dirait qu'ils ont ôté leurs sabots : l'épais tapis de neige nouvelle nous fait ce silence.

C'est dans la plus grande paix que se poursuit la course ainsi que l'arrivée chez le *dascal* du lieu. La neige avait cessé ; le soleil, très brillant et presque chaud, commençait un vrai dégel. Mêmes cérémonies, même joie, même assistance. Il est bon de noter qu'il n'y a là rien de festival ni d'extraordinaire, du moins pour l'assistance ; elle est toujours aussi nombreuse, parce que personne n'imagine qu'on puisse jamais avoir pour se dispenser d'un office quelconque une autre raison que l'impossibilité absolue. Aussi bien trouverait-on bien fou qui se priverait d'une si grande joie. On m'a averti qu'un malade désirait faire la sainte communion, et je lui conserve une petite hostie avec laquelle je me mets en voiture pour la lui porter. Il

n'y a pas d'autres communions, parce que le Père s'y est pris d'avance et que tout le monde a fait ses devoirs le dimanche précédent.

A 10 h. passées, en route pour Burianesti. Le ciel est resplendissant, et la plaine avec les pentes des montagnes qui courent à ma droite lui renvoie des rayons blancs, si blancs ! Et tout l'ensemble jette devant le petit village où nous courons une sorte de gloire transparente et lumineuse. — La cloche y jette une volée éperdue, et nous dépassons les flots du peuple qui se rend à l'église. C'est le moment de vous le montrer, ce cher peuple en ses habits de fête, d'hiver. En été, ce sera très différent ; mais aujourd'hui, sans la coiffure, vous ne distingueriez pas les hommes des femmes. Tous marchent dans de grandes bottes ; et de la botte jusqu'au col, règne un vaste manteau, limousine grossière, de couleur brune, portant des manches dont on ne se sert pas — la mode des *Frères quatre-bras*. Comme il fait peu froid à cette heure, plusieurs ont enlevé ce surtout, et je vois les autres vêtements. Hommes et femmes portent une vaste redingote en peau de mouton, fourrure en dedans, d'une blancheur mate immaculée et ornée de diverses broderies rouge, vert, etc. En dessous encore, un gilet de la même peau.

Comme coiffure, tous les hommes ont un vaste bonnet en fourrure de laine frisée qui tombe au-delà des oreilles et d'où s'échappent les chevelures à l'ancienne mode franque de Clodion.

Quant aux femmes l'aspect extérieur de leur coiffure est tout d'abord énorme. Derrière, la silhouette est celle d'une lyre un peu courte ; de devant, on croit voir, d'un peu loin, une énorme citrouille au centre de laquelle se détache une figure humaine. L'étoffe qui entoure ainsi cette masse est de la toile assez grossière, mais d'une blancheur de neige.

Après la messe, en tout pareille aux deux autres, il est plus de midi. En route, on passe par Rotunda, où je viendrai demain confesser et dire la première messe. On traverse de nouveau le Siret sur un autre pont qu'on ne sait comment décrire, car il est à la fois ou plutôt successivement, dans sa largeur, pont sur pilotis, terre-plein, pont suspendu et pont de bateaux. Le fait est qu'on passe ; cela tient sans doute par habitude, ou pour ne pas chagriner les braves gens qui se sont appliqués à être utiles à leurs contemporains. — L'office n'est pas terminé quand j'arrive à Ajudéni. — Le soir, office d'un genre particulier. On ne chante point de vêpres ; d'ailleurs, notez que, sauf le prêtre, personne ne chante jamais rien en latin ; tout est en roumain. N'oublions pas que nous sommes en Orient et que nos populations, si elles avaient un clergé indigène, auraient leurs offices en rite roumain ; il en est ainsi en Transylvanie : messe orientale, communion sous les deux espèces, pour langue liturgique le roumain, clergé marié, sauf les moines, et les évêques, qui doivent toujours être moines.

En attendant, comme leurs prêtres sont latins, ils ont des offices tant

soit peu hybrides. L'office du soir commence par la récitation du chapelet, puis vient le chant des litanies de la Sainte Vierge, et après l'oraison, chantée en latin par le prêtre, bénédiction du St-Sacrement, puis bénédiction avec la croix, et baisement de la dite croix présentée par votre serviteur. Le tout ne dure pas beaucoup moins de deux heures. — Pendant le défilé, chants de toutes sortes plus ou moins harmonieux... Tout à coup, voilà que j'entends des accents connus, et je reconnais, avec une émotion que j'ai quelque peine à maîtriser, l'*Ave Maria* de Lourdes ! Je ne saurais dire combien j'étais heureux d'entendre à 700 lieues ce refrain parti de la France pour louer N.-D. Et encore maintenant, je pense de plus en plus que, toute coupable qu'elle soit, elle fait chanter partout les gloires de Marie : elle ne saurait périr. — A Rotunda, les confessions me mènent jusqu'à 10 h., et je dis la 1re messe. — J'emporte le bon Dieu et les saintes huiles et donne les derniers sacrements à Mme la mairesse de Tamashéni. On commence la grand'-messe vers midi.

Après l'office, je fais des visites à plusieurs familles de nos séminaristes ; à votre intention et aussi par un brin de curiosité, j'observe autour de moi. C'est incroyable comme ces braves paysans aiment l'uniformité. Sauf les dimensions, toutes les maisons se ressemblent. Point d'étage ; un grenier, habitable seulement pour les pigeons. En bas, voici la disposition universelle. La porte d'entrée, qui humilie toute taille même petite, donne sur un petit vestibule, plus ou moins encombré d'outils de divers genres, et qu'on n'habite pas. Puis la chambre où tout le monde demeure jour et nuit ; enfin un réduit qui peut servir de cellier. Le four, les poêles, le lit occupent dans toutes les maisons les mêmes places ; au-dessus du lit, sur des planches suspendues, est la garde-robe de toute la famille. — Quelques familles s'offrent le luxe d'une table ; chez aucune je n'ai trouvé de chaise : il y a seulement tout autour et fixé aux murailles, un banc assez large, que j'ai trouvé couvert de nattes en laine grossière parce que c'était Noël, et parce qu'on m'attendait. Au surplus, voir est ce qu'on peut le moins faire à l'aise dans ces demeures. Il est surprenant que les denrées qu'on économise avec le plus de parcimonie soient celles qui coûtent le moins : à savoir l'air et la lumière. Deux fenêtres seulement, et si petites ! Peut-être y a-t-il une raison plausible à cela : c'est que les grandes fenêtres sont *froides* et qu'il faudrait chauffer davantage.

Aussi bien, ils sont chez eux seulement pour dormir et manger, pas n'est besoin d'y voir clair pour cela. Je distribue de jolies images dont les Sœurs et quelques amis de France m'ont généreusement pourvu ; c'est la joie parfaite pour les enfants, puis pour les parents, à qui je m'enhardis à en offrir, voyant les regards d'envie qu'ils jettent sur ce qui reste dans mon carnet — je n'attendais que cela, bien entendu. Chez Monsieur le maire, qui est le frère aîné d'un séminariste, Madame sa femme, entourée de cinq enfants, tient à

m'offrir un verre de vin. Elle apporte un broc, car nous sommes nombreux : —j'avais fait visite d'abord à la grand'maman, laquelle m'a accompagné chez l'un de ses fils, et de là toute la maisonnée libre s'est mise à ma suite et fait irruption chez l'autre fils. — Avec le broc, un verre — un seul ; on me l'offre vide et on le remplit. — Je soupçonne qu'il y a certain cérémonial à accomplir, mais je fais bravement profession de l'ignorer et prétends leur montrer comment on boit à la française. Je passe mon verre vide au « fils de l'Église » qui m'accompagne, et quand l'hôtesse le lui a rempli, debout il le lève à mon adresse, puis vers toute l'assemblée en disant *Sanatatea !* ce que vous comprenez — puis il ajoute *Traiascà* — c'est-à-dire *Vivat !* — et enfin, vers moi, comme pour s'excuser de boire en ma présence : *Sôrut mâna* — c.-à-d. « Je vous baise la main » — baiser métaphorique — et il avale d'un trait le contenu, puis il passe le contenant à la ronde. — Tel est le cérémonial, dont je suis d'ailleurs toujours dispensé.

Ce matin il avait gelé assez dur, et le cocher avait attelé le traîneau. C'est dans ce véhicule que j'ai fait les courses ; mais le vent ayant dispersé la neige, on glissait parfois sur des pierres. Quand on est sur une bonne couche de neige, on est vraiment beaucoup plus à l'aise qu'en voiture !

Ce soir, le temps s'est radouci, et demain nous aurons de la boue, après demain encore de la boue. Vous me direz que seules les roues en savent quelque chose ; c'est que vous ne connaissez pas *ma* voiture. Elle a bien un garde-crotte sur les roues de devant, mais pour une raison qu'il faudrait être carrossier pour pénétrer, l'une de ces roues a pris une allure vicieuse, grâce à laquelle il y a à chaque tour un moment où la jante, au lieu de viser le garde-crotte comme c'est son devoir, dirige sa charge à travers un large intervalle, dans l'intérieur du véhicule.

D'après les journaux, vous avez très froid. — Ici, à Jassy, c'est tout le contraire ; c'est à peine s'il gèle parfois la nuit légèrement, et la neige est déjà un lointain souvenir. Cela fait peur pour les récoltes, car on dit ici comme on dit en France : « Noël noir, Pâques blanc ». En attendant, cette température anormale, très agréable d'ailleurs, nous amène des maladies dont je ne sais comment nous nous tirerons. Quatre enfants sont malades, une menace de rougeole qui va peut-être rater, deux scarlatines qui commencent, une dont la phase dangereuse est passée, nous l'espérons, mais qui nous a fait craindre sérieusement pour la vie du malade. — Sa fièvre était si forte qu'on a pris les grands moyens : on trempe un drap dans l'eau froide, on en enveloppe le malade des pieds à la tête, et on renouvelle plus ou moins fréquemment ; le médecin pense que c'est ce traitement qui l'a sauvé.

Jassy, Samedi saint 1895.

Nous avons depuis 8 jours notre nouvel évêque, Mgr Jaquet, un Suisse, français de langue et de caractère. Une grande distinction unie à beaucoup

de bonté et de simplicité lui gagne rapidement toutes les sympathies. Nous espérons aussi beaucoup de son zèle pour le séminaire et les autres œuvres naissantes... ou désirées, dont la pauvre Roumanie a tant besoin ! Ici, il faut avoir patience et ne jamais se décourager, aller au pas quand on ne peut courir ; et même souvent se contenter de marquer le pas, ne pouvant mieux.

Le bon Dieu a ménagé une grande joie à Monseigneur au début de son ministère. A la suite des prédications du Carême, une dame de la haute société jassiote, qui les a suivies ainsi que la retraite de clôture, a abjuré le schisme entre les mains de son évêque. Elle a reçu ce matin (samedi) la sainte communion et sera confirmée dans la journée. Si les pauvres schismatiques voulaient seulement ouvrir les yeux, ils verraient la vérité ! Seulement ils ont peur des obligations qui s'ensuivraient ; ils aiment mieux regarder leurs églises séparées, qui voilent prudemment tout ce qui gêne les opérations de la cupidité et surtout les inclinations de la chair !

Cette conversion, préparée dès longtemps dans une âme très droite et courageuse, avec un concours de circonstances qui la rendent indépendante de tous côtés, a cependant souffert de grosses difficultés : appréhensions sans fondement et pourtant effrayantes. On n'imagine pas l'énorme effort à faire pour passer de l'erreur à la vérité ; quelle grâce de *naître* dans la vraie religion !

Il semble qu'il y a dans le cas présent un triomphe de l'Eucharistie, car c'est bien, semble-t-il, le désir de la communion fréquente qui amène cette âme au catholicisme. Les schismatiques ont toutes sortes d'entraves pour communier. Les prêtres ne peuvent d'ordinaire dire la messe chaque jour, car il ne peut y avoir qu'une seule messe par jour dans chaque église. Quant aux fidèles, non seulement on ne les attire pas à la communion, mais on les écarte s'ils veulent venir à d'autres époques que Pâques et deux ou trois grandes solennités. D'ailleurs, il y a une autre raison d'éloignement ; on est obligé pendant 3 jours avant la communion de garder l'abstinence, l'abstinence *stricte* qui ne permet ni œufs ni laitage quelconque — cuisine à l'huile. Le diable a trouvé cela pour affamer le peuple chrétien.

Jassy, 6-18 juin 1895.

J'ai refait, depuis Noël, deux excursions chez nos chers paysans ; la seconde a duré 11 jours, et j'étais tout à fait curé, ayant 6 églises à administrer sur un territoire comparable à une langue de chat allant de Cousolre à Avesnes.

Le dimanche de la Passion, je donne mon sermon de Carême à $3^{h}\frac{1}{2}$, la cérémonie est achevée vers 5 h. A $5^{h}\frac{1}{2}$, je suis en wagon avec le P. Recteur qui part pour Bucharest, il en a pour jusqu'au lendemain vers 8 h. Un peu plus de 400 kilomètres ! On ne voyage pas en télégraphe

dans ce pays. Quand je pense que de Dijon à Paris, nous faisions en 5 h. les 315 kilomètres de la route ! Moi, j'arrête à Mircesti où le P. Vicaire général doit se joindre au P. Recteur. Je profiterai de la voiture qui l'a amené pour gagner Saboani.

Tout se passe à merveille, sauf qu'à Mircesti je trouve la neige qui avait presque laissé Jassy. Mais la neige comme vous ne la connaissez pas, sauf votre respect. — Mais nous ne la verrons que demain au petit jour ; en ce moment il est $9^h\frac{1}{2}$. Enveloppé dans ma pelisse je me fourre dans la voiture : il fait nuit noire, et, bien que mon cocher ait réglementairement allumé ses lanternes, ce n'est pas suffisant pour percer le voile de brume qui nous étreint. — Je m'occupe avec le bon Dieu sans distractions extérieures. J'entends les roues qui râclent doucement les ornières. La route se fraie à ce moment, on va au petit pas ; patience ! Près de 2 heures pour faire 7 ou 8 kilomètres. On m'attend. Je soupe. Le lendemain à 6 heures, départ pour Ajudéni, où je chanterai la messe en l'honneur de saint Joseph. C'est là que je me rends compte du chemin. Il faut vous dire que tous les jours il dégèle au soleil, mais il regèle la nuit: je ne m'en plains pas, les paysans non plus, c'est une délicate attention du bon Dieu pour modérer les allures de la fonte des neiges. On a été menacé, il y a 15 jours, d'inondations pareilles à celles d'il y a 2 ans (les *grandes eaux*, comme on dit ici ; cela n'a rien de commun avec celles de Versailles). Le Siret, qui s'est pourtant réservé deux vastes lits qu'on respecte, ne s'en contente point ; il roule dans la campagne et trouvant maintes maisons, toutes en torchis, il les abat. C'est peut-être pour les revoir plus belles — il se trompe. Le paysan rebâtit en torchis sur le même plan et à la même place la même misérable bicoque, où il emploie autant que possible les mêmes matériaux si Sa Seigneurie le fleuve ne les a pas emportés ou trop avariés. Toutes les maisons sont neuves à 100 mètres du fleuve, elles sont rarement 2 ou 3 ans sans un assaut, désastreux toujours. Il n'y a donc pas cette fois d'inondation, grâce à Dieu.

Mais quels chemins ! Les irrégularités des ornières se creusent de plus en plus. Il est tout bonnement impossible de trotter, on casserait ses roues ; on va au pas, soumis à un tangage aussi brutal qu'irrégulier : l'ornière est souvent si profonde que les roues roulent sur le moyeu. — Il y aurait bien le traîneau, dont on use quand la neige couvre tout ; mais en ce temps il y a nombre d'endroits où le vent a tout balayé, et on y jouit des agréments de la boue. — Nous passons à plusieurs reprises entre deux murailles de neige, des clôtures de plus de 2 mètres sont presque entièrement ensevelies, tous les fossés sont pleins. Je grelotte dans mes couvertures et me décide à suivre pédestrement mon véhicule. Nous traversons une immense plaine ondulée et toute blanche, mais nous n'en sommes pas moins en avril et deux alouettes nous partent à dix pas, s'élèvent droit au ciel en crécelant leur annonce du printemps...

On arrive tout de même à force d'aller ; et après l'évangile, je prêche à un petit auditoire pieux pour lui dire que saint Joseph a été l'homme le plus heureux du monde. Et pourtant il était pauvre, et pourtant il se donnait bien du mal, et pourtant il fut chassé de son pays... Pourquoi donc heureux ? — Toujours avec Jésus et Marie. — Il ne tient qu'à vous d'être aussi bien que saint Joseph...

A peine la messe est-elle finie et l'action de grâces, il faut déjeuner sur le pouce. — Une vieille femme est à l'extrémité à Burianesti. Dare dare on attelle, je prends le Saint-Sacrement et les saintes huiles — en route. Nous arrivons à l'entrée du pont que j'ai eu l'honneur de vous décrire. Foule de gens à l'autre bout, qui, en nous apercevant, crient et gesticulent. Le cocher m'avertit qu'on ne peut passer avec les chevaux. « Et à pied ? — Je ne sais pas. — Il faut pourtant passer ; y a-t-il une barque ? — Non, d'ailleurs une barque est encore moins pratique, l'eau est gelée. — Et sur la glace ? — Sur la glace, peut-être !... » En effet voici un homme qui vient de l'autre bout, à côté du pont, tâtant la glace avec un bâton. J'approche, ayant le Saint-Sacrement sur ma poitrine et le sac aux saintes huiles à la main. « Peut-on passer ?— Essayez, Père, je viens vous chercher.— En avant ! » Et me voilà en route, disant au bon Dieu : Je ne demande pas mieux que de me noyer, mais si ça vous est égal, j'aimerais mieux en revenant.

On aborde, un tas de gens travaillent à réparer le pont. Dans les rues de Rotunda, point de neige, mais une boue comme il n'y en a nulle part ailleurs. — Et visqueuse ! j'ai des caoutchoucs, ils déménagent deux ou trois fois. J'arrive chez le *dascal.* « Cherchez-moi une *carutsa* pour aller à Burianesti, j'attendrai ici avec le bon Dieu. » Il part et je m'assieds, en bonne compagnie, sur le petit banc en face du poêle. La dascalesse tisse à tour de bras à côté. — Une heure et demie se passe. Voici le véhicule. Un vieux petit cheval attaché aux brancards d'une informe machine établie sur 4 petites roues de brouettes. Il y a 4 planches dressées sur le fond. Une botte de tiges de maïs est à l'avant, c'est le siège du cocher ; une autre plus grosse est à l'arrière, c'est la banquette et les ressorts ; ce sera le trône du reposoir où le bon Dieu va s'établir. En avant, au pas. — On arrive ; une bonne vieille très bien préparée. Toutes choses étant terminées, il est plus de midi. Deux bonnes femmes me rencontrent en train de repartir, elles m'expliquent qu'elles ont fait hier la route d'Ajudéni pour leurs relevailles, mais elles n'ont pas trouvé le prêtre au logis. « Venez à l'église, » leur dis-je. Nous tournons bride; elles suivent, et je leur dis les prières du rituel à Burianesti.

Au retour, la glace du Siret a bien voulu garder quelque solidité à mon intention. Mon cocher a diligemment calculé le temps probable de mon retour;il m'attend sur l'autre berge, et je rentre pour me mettre à table ; c'est tard, mais c'est mieux que pas du tout.

Le soir, confessions pascales en bonne quantité. Le P. Méli est venu de Bargoani, je le fais prêcher le lendemain à *mes* paroissiens, et après le dîner je l'accompagne à son retour jusqu'à Roman, afin que le cocher m'achète de quoi manger, en particulier du pain: il n'y en a pas à Ajudéni, ni dans aucun village; on ne se nourrit que de *mamaliga*. J'en profite pour acheter des pantoufles. Le Juif chez qui j'entre m'en demande 4 fr. Je déclare tout de suite que je les prendrai pour 2 fr. 50. Il veut marchander, je me lève avec dignité pour partir, et il consent.

Le soir, confessions, et le lendemain je prêche encore sur saint Joseph. S'il a été heureux sur la terre, c'est qu'on a activement travaillé à son bonheur. Lui, d'abord,par sa fidélité à rendre heureux sa chère femme la sainte Vierge et son divin Fils, et surtout Marie et Jésus qui faisaient chacun de son côté et tous deux ensemble leurs efforts pour rendre Joseph heureux. Voilà comme on fait dans une famille: chacun pour les autres et tous pour chacun !

Cette petite vie dure jusqu'au vendredi à 11 heures et je regagne Jassy à 5 heures.

Le jour de Pâques à 5 h, ½ je repartais pour la même région, afin d'aider au travail colossal qu'impose l'accomplissement du devoir pascal par le plus grand nombre de nos chers paysans. — Le voyage jusqu'à Mircesti où doit me prendre une voiture, est gracieusement accidenté par une bonne conversation avec un capitaine de *dorobantsi* (comme qui dirait chasseurs d'Afrique sauf le costume bleu). A Mircesti je prends congé avec force poignées de mains. Il fait nuit, la lune n'est pas encore levée ... Je sors de la gare, étant descendu tout seul à cet arrêt en pleine campagne... Pas de voiture ! Me voilà bien ! C'est un petit tour de la poste roumaine. Que faire ? Coucher là? — A la rigueur, c'est possible, il y a des banquettes dans les salles d'attente, et M. le chef de gare se montre très bienveillant — si bienveillant qu'il admet mon désir de partir quand même et envoie au village le seul homme dont il dispose, afin de réquisitionner, moyennant 4 fr. une *carutsa*. — En attendant, je jargonne en roumain avec l'employé très désœuvré du télégraphe. Celui-ci lutte d'amabilité avec son supérieur, et quand le paysan arrive plus d'une heure après, pousse l'obligeance jusqu'à me faire garder pour la route le fanal de la gare qui a éclairé tant bien que mal toutes nos aventures ... La neige n'est plus qu'un souvenir, mais il est fixé pour longtemps dans les profondes traces marquées dans une boue maintenant durcie et sur les sommets de laquelle mes roues s'élancent sans l'ombre d'un ménagement. En pleine nuit nous réveillons tous les chiens de garde, et c'est un concert ! — Le P. curé le plus voisin ne m'attend pas, il dort du plus profond sommeil ! J'insiste à la porte extérieure de sa cour, derrière laquelle quatre molosses hurlent avec rage, les bonnes bêtes ! A la fin des fins le cocher du Père est éveillé, s'inquiète, se lève,

regarde, vient voir, et mon paysan lui crie : « Ami ! » Et voilà comment on trouve son lit.

Le lendemain au jour, je file pour confesser à Rotunda et dire la première messe. — Le moyen de traverser le Siret est neuf : plus de pont, mais un bac flottant établi sur deux chalands, une manière de *Calais-Douvres*. On l'amarre solidement à un morceau de pont qui sert de quai, la voiture passe dessus, on démarre et on vogue. Le fleuve est superbe comme cela, coulant sagement à pleins bords; nous avons bien 150 mètres à faire ainsi.— Et je prêche à nos braves gens sur la résurrection du Seigneur modèle de la nôtre. Mais comment ressusciter si nous ne sommes point morts ? Mais vous qui avez fait des péchés mortels, vous êtes morts et vous ressusciterez par la confession. Or la résurrection de JÉSUS-CHRIST est vraie : *surrexit Dominus* VERE. Vous aussi,... pas un masque de confession, mais une vraie, il faut tout dire. — Vous voyez comme il faut être pratique quand on est curé missionnaire.

Je reviens à 10½ pour la seconde messe chantée et le même sermon à Ajudéni. Comme c'est jour de fête, des deux côtés il a fallu donner la croix à baiser, et la foule est grande.

Le mardi de bon matin, confessions à Burianesti avant la première messe, sermon. La voiture qui m'a amené retourne pour prendre le pont de Rotunda et me prendre vers 11 heures à Tamashéni, où je chanterai la grand' messe. — Le *dascal* m'emmène avec sa jument à la *luntra* pour passer le fleuve. La *luntra* est une embarcation fort simple. Ce n'est point une pirogue, mais ça doit y ressembler fort. On prend un tronc d'arbre,et on y creuse, je ne sais par quel procédé,une excavation suffisante. Le fait est que cela tient sur l'eau, et se dirige sans trop de peine à l'aide d'un seul aviron.

Ayant dîné, je remonte en voiture pour gagner Roman, où je dois enterrer un pauvre catholique mort à l'hôpital. Un charitable polonais, le père d'un de nos séminaristes, est venu hier me prévenir et il fera les frais des funérailles.

Rentré le soir, j'allais prendre mon souper quand un brave vieux m'arrive tout geignant, demander que je porte en hâte l'extrême-onction à son petit garçon, très malade... depuis ce matin il n'a pas mangé. « Quel âge ? — Cinq ans ! » Je fais comprendre au bonhomme qu'on ne donne pas l'extrême-onction aux innocents... mais je l'accompagnerai chez lui, pour voir le petit malade et pour le bénir. — Il n'y a point de médecin, et on meurt très bien sans eux dans le pays. — C'est au bout du monde, une cabane ! J'entre, c'est comme le chef de la synagogue : une foule non de joueurs de flûte, mais de commères qui jacassent sont groupées devant l'immense lit de famille où doit se trouver le pauvret. Ayant remué quelques tas de haillons, je découvre une charmante petite tête blonde avec

deux énormes joues rosées. Il dort à poings fermés sans paraître hanté de méchants rêves. Je tâte la tête, chaleur normale, puis le petit corps un peu partout. Rien d'alarmant nulle part. Le pouls est d'un enfant très sain : mais il n'est point du tout malade, ce chérubin-là... Enfin, pour dire quelque chose, je trouve un peu froids ses pauvres petons et prescris savamment une bouillotte ou une brique chaude. Je découvre la maman dans le groupe de femmes qui m'observent avec anxiété et lui dis : « N'ayez pas peur, ce bébé-là n'a pas envie de partir pour le paradis. » On paraît tout plein de confiance. Je donne ma pauvre bénédiction au petit qui continue son somme et m'esquive. Le matin suivant, ayant porté dans ces parages le bon Dieu à une vieille impotente, je m'arrête pour voir mon malade. Il trotte dehors en petite chemise, florissant, chantant, près de sa mère.

Mercredi, en route pour Burianesti où on passera deux jours pour avoir deux soirées de confessions. Le Siret a beaucoup baissé; et pour gagner du temps, nous roulons en voiture dans le propre lit — peu propre, il est vrai — où roulaient hier encore ses flots. — J'avais confessé une heure, et une queue immense s'était formée devant l'informe boîte qu'il faut bien appeler le confessionnal. — Voici le *dascal* qui m'interpelle après un *Vade in pace.* « Père, il y a un baptême, des gens de Sagna. — Eh bien ! baptisons. — Il faut aller à Adjudéni. — Pourquoi ça ? — Nous n'avons pas les fonts ici. — Oh ! oh ! mais ce bébé-là est bien dérangeant, ne pourrait-il attendre à demain matin ? Après la messe nous aurons mieux le temps. — C'est que, Père, il est comme qui dirait assez faible. — Alors, marchons, qu'on attelle; quand on sera prêt on me le dira. » J'entends encore quelques heureux pénitents ; les autres attendront. — Il est 5 h. A 8 h. je suis de retour, et je retrouve mon monde; on a gardé sa place. Je reprends la mienne jusqu'à 10 h. ¼. Le jeudi matin, même affluence à la messe, plus de 150 communions. — Après, j'ai extrémisé une jeune femme malade par suite de corrections — qu'on me dit méritées — administrées par son cher mari, lui-même assez mauvais sujet d'ailleurs, et à qui je fais entre quatre yeux une verte semonce pour sa brutalité.

Le samedi je pars pour Sagna. Le P. Méli est arrivé de Bargoani, ce qui me permettra de donner demain dimanche la première messe à Sagna et la seconde à Roman. — A 3 h. ¼ j'entre dans le confessionnal, j'en sors à 10 h. ¼. Le lendemain à 4 h. ½ je recommence jusqu'à 7 h. Il y a un enterrement. Je chanterai la messe de *Quasimodo* sur le mort. Nous allons le chercher ; on me mène en voiture pour aller plus vite. C'est un paysan riche dont la famille est nombreuse. J'arrive ; une foule compacte emplit la cour d'entrée, mais surtout j'entends un tapage étourdissant dont je ne puis me rendre compte. Cris, chants, conversations, il y a de tout cela : je vois en approchant, sur des tréteaux, le cercueil découvert, et à la tête du mort ses filles, celles qui sont mariées la tête couverte comme vous savez,

les autres les cheveux épars; toutes versent des larmes continues et poussent des gémissements en chœur accompagnant l'une d'elles, qui, penchée vers le mort, lui adresse des paroles rythmées sur un ton de complàinte déchirant. Elles passent tour à tour disant leur couplet, et à ce moment redoublent de pleurs et de contorsions. — Ma présence n'arrête rien, et je fais la levée du corps dans ce tapage. On se met en route; six hommes portent le cercueil toujours découvert, et nos pleureuses continuent leurs cris qui me font une impression d'immense désolation. — Ce sont de vieilles coutumes païennes que ces descendants des vieux Romains ont gardées à travers 15 siècles. Remarquez que toutes les femmes doivent savoir par cœur toutes ces mélopées et les paroles, afin de pleurer leurs parents, car c'est le comble du déshonneur pour une famille d'être obligée de recourir à d'autres pour ce devoir. — On se tait en entrant à l'église, et on assiste comme il convient à l'installation du cercueil, toujours ouvert, au milieu de la nef. Je regarde toutes ces femmes à présent bien calmes, la figure reposée, priant de tout leur cœur: elles sont à peine reconnaissables.

La messe commence après le chant d'un nocturne et des laudes. Messe en blanc. Pour la communion (plus de 150), le mort est gênant. On le transporte avec ses tréteaux contre le mur; rien de plus touchant que la tranquille et cependant respectueuse simplicité avec laquelle ils traitent le mort. Alors tous les communiants s'installent à genoux en lignes perpendiculaires à l'autel, depuis le sanctuaire jusqu'à la porte et même un peu dehors, tous tournés vers le milieu de l'église. Le prêtre passe dans les rangs et distribue la communion : aucun tumulte, puisqu'il n'y a aucun mouvement. — Mais les chaises ? dites-vous. Elles ne gênent point, pour l'excellente raison qu'elles n'existent point, ni aucun banc ni meuble quelconque. On se tasse bien mieux ainsi ! — La messe finie, *Libera... In paradisum.* On part, le cimetière est au bout du monde, la voiture me suit pour gagner du temps au retour. Les pleureuses recommencent; auprès de la fosse, tous les parents baisent le mort au front, à la poitrine, aux pieds ; enfin on le descend, toujours découvert, et on ne met le couvercle qu'au fond. Le prêtre jette une pelletée, les parents comblent la fosse en présence de tous, et on plante la croix avant de partir. Il est 11 h., en route pour Roman.

A Roman, où j'arrivai à midi passé, je chantai tout de même la seconde messe pour la petite partie de l'assistance qui, ayant prié déjà près d'une heure sous la présidence du *dascal,* voulut avoir encore la messe.

Le soir je m'informai s'il n'y avait pas par hasard de Français en ville. On m'indiqua un excellent homme, maître de pension, ancien précepteur dans une de nos nombreuses familles princières du pays. — Il y aurait une parenthèse de quelques pages à faire ici pour expliquer ces deux adjectifs : *nombreuses* et *princières ;* ce sera pour une autre occasion. — Il s'appelle

M. Prat, il est de Toulouse et sa femme de Montauban. J'ai été reçu par lui avec un enthousiasme tout méridional, il est bavard comme une pie et je ne le suis guère moins...

(A suivre.) A. Payen, S. J.

POLOGNE.

Russie et Pologne.

(Voir *Lettres de J.*, 1895, p. 282; 1896, p. 325.)

Lettre du P. Janowski au P. Parisi.

Chyrów (Galicie), 6 févr. 1897.

Mon cher Père et mes chers amis de Jersey,

Ce qui se passe en Russie, en Pologne russe? Je lis bien peu les journaux, je n'ai pas de temps pour cela. Mais, à ce que je sais, l'*in statu quo* n'a pas l'air de changer. Un livre curieux vient de paraître ces jours-ci. C'est une collection de lettres, adressées pour la plupart par les uniates au tsar à l'occasion de son avènement ou de son mariage. Voici le titre que porte ce livre : « Aux pieds de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies—les plus humbles pétitions des catholiques du rit grec et latin le priant de vouloir bien leur conserver la foi catholique romaine. » Toutes les lettres ont été rédigées en russe, mais l'auteur, ou plutôt le collecteur de ces lettres, les a traduites en polonais et même en français. Chaque lettre n'est que le même cri de détresse, la même prière, la même profession de foi, le même désir d'obtenir la pleine liberté de pratiquer la foi catholique. J'ouvre ce livre au hasard. Voici la supplique des paysans du village Krzewica (lisez : Kehevitsa) :

« Sire, Seigneur Très Puissant, Empereur Nicolas Alexandrowitch, Autocrate de toutes les Russies, Roi de Pologne !

« Les paysans de la paroisse Stare-Miasto, village Krzewica, district de Radzyn, gouvernement de Siedlce, signés ci-dessous, présentent une supplique, et voici ce que nous demandons :

« Nos bisaïeux, nos aïeux et nous-mêmes jusqu'à l'an 1874, nous avons toujours rempli toutes les cérémonies religieuses d'après le rite uniate catholique, et depuis l'année 1875 le gouvernement nous unit à l'église « orthodoxe » (grecque-russe), en nous proposant de changer la loi catholique romaine; et comme nous n'avons pas voulu changer la loi sous laquelle nous sommes nés, et qui n'est point contraire aux autres confessions chrétiennes, plusieurs parmi nous ont été punis de *knout* sur le corps nu, de 25 à 100 coups, par une gelée de 15° au dessous de zéro. On nous a tourmentés encore de bien

d'autres façons, mais maintenant l'on commence à nous priver de tout ce qu'il y a de plus sacré, en nous laissant dans l'état le plus triste et le plus déplorable et le plus impossible: des milliers d'hommes meurent sans recevoir les saints sacrements, des milliers d'enfants, dont les rues sont remplies, vivent et meurent sans être baptisés; les jeunes gens cherchent le mariage auprès des prêtres à l'étranger, mais ces mariages-là ne sont point considérés comme légaux par le gouvernement, qui a exilé beaucoup d'entre eux dans les provinces éloignées en Sibérie, en faisant détruire leurs biens, dont il ne reste plus de trace. En général nous sommes tous privés de droits, de là nous implorons Votre Majesté. Oh ! notre Empereur, ayez pitié de nous ! Père du peuple, laissez-nous rester dans notre Église catholique-romaine, et notre progéniture jusqu'à la fin de son existence ! Février 1895. » (Suivent les signatures.)

En voici une autre qui vous fera connaître la justice des employés russes.

« Sire, Empereur, Monarque Très Auguste !

« Supplique des uniates catholiques-grecs du gouvernement de Siedlce: Alexandre Gicewicz, Joseph Ogrodnicznk et d'autres soussignés.

« Le jour du mariage de Votre Majesté, jour heureux et solennel pour tous ses fidèles sujets, bien des malfaiteurs de toutes les catégories ont eu leur sort allégé conformément au manifeste de Votre Majesté. Au nombre de ces malfaiteurs se trouvent aussi les Polonais, exilés pour avoir pris part à l'insurrection de 1863.

« Sire! nous aussi nous sommes polonais, exilés en 1875 par ordre administratif dans les différentes provinces de l'empire russe, mais avec cette différence, que jamais ni nous-mêmes, ni nos pères, ni nos enfants, n'avons osé nous révolter contre l'autorité légale de notre seigneur et maître légitime; nous avons toujours été et nous serons toujours les sujets fidèles de Votre Majesté. — Nous n'avons jamais commis de crime ni contre l'État, ou le trône du Grand Seigneur de l'Empire russe, ni contre des personnes privées. Cependant voilà plus de vingt ans, depuis l'année 1875, que l'on a imposé de nous unir à l'Église orthodoxe, par ordre de l'administration du royaume de Pologne. Nos parents et nous-mêmes, nous avons exprimé que nous ne voulons pas changer la foi dans laquelle nous sommes nés. Nous avons supporté toutes les souffrances pendant plusieurs années, au lieu de notre naissance. En 1874 on a eu recours à l'exécution militaire, on nous a tout pris jusqu'à la dernière chemise, et l'on nous a fait subir les châtiments corporels; nous avons tout souffert et nous n'avons pas signé la renonciation à notre religion; on nous a mis en prison; on nous a molestés dans la prison pendant plus d'une année, mais nous répondions toujours la même chose, à savoir que nous ne voulions pas trahir notre Dieu, ni notre Empereur, fût-ce dans le tombeau. Alors nous avons été exilés, au nombre de 300, dans le gouvernement de Cherson et placés séparément dans différents villages,

privés de tout moyen de subsistance, surveillés par la police, et c'est ainsi que nous existons, molestés sans cesse, jusqu'à présent. Lorsque fut publié le Très Gracieux Manifeste de Votre Majesté, le 14 novembre 1894, nous avons présenté une pétition au gouverneur de Cherson, en lui demandant de nous permettre d'envoyer deux d'entre nous pour présenter nos supplications à Votre Majesté. Mais nous avons reçu une réponse sévère, disant que nous n'avons pas le droit de quitter le lieu de notre exil; depuis ce temps la police nous persécute encore davantage. Nous avons confiance en la grâce de Dieu et celle de Votre Majesté, que la parole impériale est la même pour tous ses fidèles sujets, et nous prenons la hardiesse d'envoyer deux hommes, avec notre supplique. Nous n'appartenons à aucune catégorie de malfaiteurs qui ont droit à la clémence de Votre Majesté, suivant le décret d'amnistie de Votre Majesté; nous la supplions seulement. Oh ! grand Empereur ! Écoute-nous. Songe à la bonté infinie de Dieu et vois les larmes de nos enfants; laisse-nous achever le reste de nos jours dans le lieu de notre naissance, dans la foi de nos pères; en retour de quoi nous et nos enfants nous prierons Dieu jusqu'à la fin de nos jours. — Les fidèles sujets de Votre Majesté, uniates polonais. Le 20 avril 1895. » (Suivent les signatures.)

Notice à propos du sujet de cette pétition. Elle est tirée du journal *Driennik Poznanski* (journal de Posen) 1895, n° 204. — Joseph Ogrodnicznk et Alexandre Gicewicz portèrent cette supplique à St-Pétersbourg, en avril 1895. Ils la déposèrent d'abord dans la chancellerie du ministre des affaires intérieures, mais ils furent renvoyés à la seconde chancellerie, nommée *Aleksandrowskaïa*, car le ministre des affaires intérieures ne s'occupait pas de ce genre d'affaires. Cependant les uniates ne savaient pas où trouver le bureau indiqué. — L'empereur passait ce jour-là une revue officielle de l'armée. Les uniates résolurent donc de lui présenter leur pétition au moment de son retour. Lorsque l'empereur parut, ces pauvres gens, ne sachant comment attirer son attention, se jetèrent aux pieds du cheval de l'empereur, en tendant leur pétition. L'empereur ordonna de la recevoir, mais le commissaire de police fit arrêter les uniates, ainsi que quelques Russes qui avaient également adressé des suppliques à l'empereur. Un de ces derniers obtint le soir même une décision favorable à sa demande et fut mis en liberté; Ogrodnicznk et Gicewicz furent emprisonnés pendant quinze jours dans des cellules séparées, afin qu'ils ne pussent pas se voir. Un employé, parlant tantôt le russe, tantôt le polonais, venait les voir; il les grondait et prétendait que leur pétition ne contenait que des mensonges, et que personne ne peut ajouter foi à une persécution des uniates en Russie. Cependant les uniates soutenaient que tout ce qui était écrit dans leur supplique était vrai, et qu'ils avaient omis beaucoup de détails sur leur persécution. « Vous n'êtes peut-être pas des uniates, vous ne faites que

feindre », concluait enfin l'employé. Les deux députés furent enfin renvoyés à l'endroit de leur exil, et ils y arrivèrent le 2 juin, jour de la Pentecôte. La police les manda aussitôt et les emprisonna. — Le correspondant du journal ci-dessus assure, dans une lettre du 1 septembre 1895, que les deux prisonniers sont surveillés par deux policemen qui les font presque mourir de faim, en les laissant à jeun 3 jours de suite. On les fatigue, on les tracasse pour apprendre qui avait écrit la pétition et qui avait réuni les signatures. Les uniates des environs, que l'on avait laissés tranquilles, furent également questionnés au sujet de la pétition : en savaient-ils quelque chose? avaient-ils donné de l'argent pour le voyage des deux députés ? qui avait réuni les signatures etc. ? — Ces pauvres gens répondaient que chacun d'eux avait donné à ses frères tout l'argent qu'il possédait, et que s'ils en avaient eu davantage, ils seraient tous allés à St-Pétersbourg. Le *stanowy pristaw* (un employé) menace de les livrer à la justice. Les uniates alors s'adressèrent au gouverneur de Cherson, afin de lui demander la liberté des deux prisonniers. « Jugez-nous tous, dirent-ils dans leur pétition, si nous sommes en faute, mais pourquoi punir sans jugement deux de nos frères qui sont allés à St-Pétersbourg avec notre consentement ? » Mais leur pétition resta sans réponse ; ils écrivirent alors au comte de Szuwalow, gouverneur général de Varsovie. Celui-ci leur fit répondre que les uniates du gouvernement de Cherson ne dépendaient pas de lui, qu'il ne pouvait pas leur venir en aide.

En union de vos prières, aux pieds de la croix.

Votre Frère en N.-S.

Ch. Janowski, S. J.

PORTUGAL.

Maladie et mort du F. Zamith.

Relation adressée au F. Loubière.

La mort du Fr. juvéniste Louis de Moraes Zamith, à Barro (Torres Vedras), a été entre toutes si belle et si édifiante que tous ceux qui ont vu ce bon Frère durant sa maladie et à ses derniers moments en ont été émerveillés, et des Pères très expérimentés ont assuré n'avoir jamais vu une aussi belle mort.

La maladie débuta le 1er octobre 1896 au soir, et dès ce moment commença pour lui un martyre inexprimable qui ne cessa qu'à son dernier soupir. Son estomac ne pouvant rien garder, les remèdes et le peu de nourriture qu'il prenait ne faisaient que redoubler ses souffrances. Les vomissements étaient continuels; continuelles et plus douloureuses encore, les

angoisses qui les accompagnaient. Il ne pouvait trouver, sur sa pauvre couche, aucune position qui ne lui fût extrêmement pénible. Était-ce une attaque de *miserere*, ou un étranglement intestinal ? Les douleurs étaient, par moments, si violentes, qu'elles faisaient dresser le malade sur son lit, lui si faible pourtant, et incapable de se remuer sans le secours d'autrui. Si nous exceptons une nuit où il put dormir pendant 3 heures, et la valeur d'une demi-heure prise sur la journée, ces 13 jours se passèrent pour lui sans sommeil. Jamais pourtant un signe d'impatience n'altéra ses traits. Souvent il fut trouvé les larmes aux yeux, fixant amoureusement son crucifix, et avec une humble résignation répétant ces mots : « O mon Jésus, je n'en puis plus ! » Son visage reflétait l'expression d'une indicible souffrance, et en même temps une joie et une sérénité angéliques ; et il avoua lui-même au P. Spirituel, qui l'interrogeait là-dessus, ne pas avoir conscience d'avoir manqué à la patience durant toute sa maladie. Aux visiteurs des premiers jours, il demandait des prières pour obtenir une forte dose de patience : elle lui fut accordée à un degré héroïque ; sa maladie lui forma une couronne d'actes sublimes, et ses derniers jours ont été ceux d'un prédestiné. Le médecin lui avait ordonné de prendre une potion d'huile toutes les 2 heures. Chaque fois c'était pour le pauvre malade un extrême supplice ; il avait pourtant soin d'avertir l'infirmier dès qu'il croyait l'heure arrivée. Une fois entre autres que ce remède lui avait été spécialement pénible, il prit son crucifix, le contempla un instant et dit en souriant : « A N.-S. on a donné du vinaigre, à moi on me donne de l'huile. »

Durant toute sa vie la vertu d'obéissance avait brillé en lui ; dans sa maladie il fut vraiment, entre les mains de l'infirmier, du médecin et des autres supérieurs, une image achevée du *perinde ac cadaver* dont parle saint Ignace. Chaque fois qu'on l'interrogea sur ses répugnances, il répondit : « Faites de moi ce que vous voudrez. »

Le médecin avait ordonné un traitement électrique. Pendant qu'on le lui appliquait, le bourrelet qui se trouvait entre la chair et l'appareil se déplaça, de sorte que celui-ci se trouva en contact immédiat avec le corps. « Il me semble qu'on me brûle », dit-il ; mais croyant à un simple effet de l'électricité, on n'y fit pas attention et on lui dit de prendre patience. Le bon Frère ne dit plus rien, mais après l'opération on vit sur son corps les traces des brûlures.

Cette patience et cette résignation redoublaient dans ses rapports avec l'infirmier du dehors et avec le médecin. « Je fais cela, disait-il, pour ne point les malédifier et pour leur faire quelque bien. » Dans le même but, il tenait à ce qu'on vît sur son traversin son crucifix et son chapelet.

Mais ce qui dans notre Fr. Louis fut encore le plus digne d'admiration, fut son extrême désir de mourir. Quand on lui annonça la gravité de son mal, il ne put réprimer ses transports de joie. « Oh ! je meurs du désir de

mourir et d'aller au ciel », répétait-il avec une aimable candeur. On lui dit de faire le vœu des missions : « Je le ferai si l'obéissance l'exige, répondit-il ; autrement non, j'aime mieux aller au ciel. » Le P. Spirituel lui offrit de l'eau de Lourdes ; il la refusa : il craignait que la sainte Vierge ne fît un miracle. On avait commencé une neuvaine pour sa guérison. Il demanda qu'on priât non pour sa santé, mais pour sa mort. Il mourut le dernier jour de la neuvaine. Le 12 au soir il se trouva subitement plus mal, et il demanda au Frère infirmier quelque chose qui pût le soulager. Celui-ci, qui connaissait son malade, lui répondit : « Pour vous soulager, je ne vois donc que l'extrême-onction. » A ces mots le visage du mourant se transfigure, il devient souriant et radieux, il s'efforce de se lever, tend les bras vers l'infirmier pour l'embrasser, et, n'ayant pas la force de le faire, il lui prend les mains en lui disant : « Oh merci ! merci ! c'est justement ce que je désire ; allons au ciel ! » Et comme le R. P. Recteur venait d'entrer, il lui demande aussi la permission de mourir. Puis, demandant son crucifix : « Où est mon Sauveur, dit-il, où est mon Sauveur ? » Le R. P. Recteur lui dit de remercier le bon Dieu de ce qu'il mourait dans la Compagnie. Aussitôt il serra son crucifix contre son cœur et répéta à plusieurs reprises avec amour : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, pour un si grand bienfait. » — « Voyez, dit-il à son professeur qui entrait, voyez, je m'en vais au ciel. Quand sera-ce, ajouta-t-il, quand ? — Quand le bon Dieu voudra, répliqua le Père. — Oh ! tout de suite, s'écria-t-il, en faisant un effort pour se soulever, tout de suite ! » Quelqu'un lui suggéra la pensée qu'il irait au ciel voir la très sainte Vierge, saint Ignace et les Saints de la Compagnie. Et de nouveau les transports de joie du saint agonisant recommencèrent. L'impression qu'il produisit alors sur les assistants est de celles qu'on ne saurait expliquer, mais qui ne s'oublient plus.

Après l'extrême-onction il renouvela ses vœux, et prononça avec une grande énergie *voveo*, etc. Dans la nuit, il demanda le grand crucifix qui avait servi pour l'extrême-onction. Alors, baisant chacune des plaies avec un affectueux respect, il termina par celle du côté ; mais alors il adressa au Cœur de Jésus un colloque si tendre et si éloquent, que le R. P. Recteur avouait n'avoir jamais rien entendu de si beau. Le 13 au matin il se sentit subitement inondé d'une céleste ferveur, et, élevant les yeux et les bras vers le ciel, il commença à réciter le *Veni Sancte Spiritus* ; puis, se laissant aller aux plus ferventes affections de son cœur : « Venez, Seigneur Jésus, répétait-il, venez et conduisez-moi au ciel ! » Il s'adressait à la mort elle-même, et faisait valoir auprès d'elle la permission de mourir accordée par le R. P. Recteur.

Durant toute sa maladie, le Fr. Zamith montra une tranquillité d'esprit égale à sa patience et à son désir d'aller au ciel. Une seule fois il eut un petit scrupule, qu'il confia au P. Ministre, qui le visitait en ce moment. Il

craignait d'avoir montré peu de conformité à la volonté divine, parce que, disait-il, toute la nuit il avait ardemment désiré la mort, et le matin, se voyant encore en vie, il en avait ressenti du chagrin. Il ne sembla pas un instant en proie à la tentation.

Enfin, dans la nuit du 14 au 15 octobre, le Fr. Louis Zamith rendit à Dieu sa belle âme. Il était âgé de 18 ans. Né à Vianna do Castello, il avait passé 2 ans à l'école apostolique de Guimarâes et 4 dans la Compagnie.

ESPAGNE.

Les missions en Espagne.

Lettre du P. F. J. Bretón au rédacteur.

Valence, 28 février 1897.

Le nombre des auditeurs qui ont assisté aux missions des PP. Santos et Conde est considérable, surtout en Galice. Il a plusieurs fois dépassé 17.000; à Fistens, il a été de plus de 24.000. Les populations des villages voisins venaient tous les jours en belles et majestueuses processions au milieu des montagnes; au moment d'arriver, les hommes et les femmes se séparaient. La chaire était soit le balcon d'une maison, soit une tribune improvisée avec des planches grossières suspendues aux arbres, ce qui, en cas de tempête, ne laissait pas d'être inquiétant pour le prédicateur.

Les villages où quelques réfractaires ont refusé de se confesser ont été bien rares. C'est que, outre la parole divine qui pénétrait dans les cœurs, c'était un exemple entraînant que la vue de ces processions de pénitence, de ces cérémonies pour bénir l'eau miraculeuse. Car tout le monde veut avoir de l'eau de St Ignace; les bassins, fontaines, réservoirs, ne suffisent pas; on va en procession à l'étang le plus voisin, le Père bénit l'eau, et chacun la recueille dans des récipients de toutes dimensions. En deux ou trois endroits, le Père fit cette cérémonie monté sur une barque, comme sur un nouveau lac de Génésareth. N'est-ce pas d'ailleurs le même Jésus qui y est présent? Sinon comment expliquer ce nombre considérable de guérisons miraculeuses? A Lomoviejo (Avila), disparition d'une tumeur grosse comme un œuf, après avoir été lavée deux fois avec cette eau; à Horcayo, guérison subite d'une enfant presque aveugle; à Santa Maria del Campo (Orense), guérison subite d'une petite fille percluse; guérison du pied d'un paysan etc., etc.. à Febra, une femme avait dans le pied une épine que médecins et chirurgiens n'avaient pu extraire: l'eau de St Ignace la fit sortir immédiatement; à St-Martin de los Condes, elle fit disparaître instantané-

ment, devant tous les assistants, une enflure énorme dont un enfant était affligé ; elle ferma chez un homme une plaie horrible, ouverte depuis plusieurs années ; à Bendosio, elle guérit un paralytique cloué sur son lit ; elle rendit subitement la vue à une jeune fille aveugle, etc., etc. Cette eau a même guéri miraculeusement des animaux malades.

Mais il y a aussi des exemples terribles. Une femme stérile se présente à la bénédiction d'une source dans un pré situé sur sa propriété ; on lui recommande de prendre de l'eau de St Ignace, et on lui fait promettre de donner le nom d'Ignace au premier enfant qu'elle aura. Le ciel lui donne un bel et robuste enfant ; mais au moment du baptême, malgré les conseils des assistants, elle refuse de remplir sa promesse, parce que ce nom d'Ignace ne lui paraît pas assez beau. — Au retour de l'église, l'enfant meurt subitement. Tout le monde a été très frappé de ce châtiment, qui a fait une impression salutaire. « Ainsi, se dit-on, Dieu exerce sa justice pendant la mission contre ceux qui abusent de sa miséricorde ! »

Un boulanger de Corcribión (la Corogne), avait déclaré publiquement : « Je n'irai pas me confesser, quand même je verrais mon pain si mal cuit qu'il ne soit plus bon que pour les chevaux. » La fournée suivante fut toute carbonisée, au point de n'être même plus bonne pour des chevaux. Cette perte de dix piastres décida le boulanger à aller se confesser. — Deux jeunes gens de Pontevedra étaient venus à San Vicente pour se moquer de la mission. Interpellés par le Père, ils étaient partis en sifflant et en plaisantant. Le lendemain, ils vont se baigner ; l'un se noie, et l'autre devient fou. — Un mauvais prêtre de Lugo, qui avait écrit aux Pères une lettre anonyme pleine de calomnies et d'impostures, fut surpris quelques jours après par la colère divine au moment où il commettait une action scandaleuse, et son cadave fut jeté dans la rue.

On raconte beaucoup de faits merveilleux où la main de Dieu se fait sentir : ici la pluie ne cesse que pendant les exercices de la mission ; là, la foudre tombe à côté des missionnaires sans leur faire aucun mal. Pendant une procession, le curé, sous prétexte de fatigue, veut faire le reste du chemin en voiture et confie à un homme la croix qu'il portait : impossible de faire avancer les chevaux ; le curé doit descendre et reprendre la croix.

Parfois, les gens eux-mêmes se chargent de faire la leçon aux impénitents. A Santa Maria del Campo (Orense), un homme de 24 ans ayant mal accueilli les Pères, sa mère lui donne en public une grêle de soufflets et le force à demander pardon à ceux qu'il a offensés. A Villarino, deux mauvais sujets s'obstinent à faire du scandale : les jeunes gens du village leur attachent les mains et les expulsent. Dans beaucoup d'endroits on s'est engagé à ne rien acheter aux commerçants impénitents.

Le P. Conde, non content du dur labeur de la mission, prodigue les forces que lui donne son âge, et se dépense sans compter ses peines, afin de

gagner par tous les moyens imaginables des âmes à J.-C. Il visite les malades à domicile, à travers monts et vallées. Un jour, il avait dû passer nu-pieds plusieurs ruisseaux ; comme il n'avait pas pris la peine de se rechausser, on craignit qu'il ne se blessât aux ajoncs, et on étendit sur le sentier des draps et des vêtements. — Le zèle apostolique des Pères, leur mépris des souffrances, leur intrépidité, leur donne une grande autorité ; et l'on a vu à leur exemple, pendant un sermon, l'auditoire recevoir sans broncher une averse torrentielle. — Le P. Conde, par ses conférences, gagne les personnages influents des paroisses, car il a soin d'annoncer auparavant que la réunion est seulement pour les principaux du village : tous tiennent à s'y montrer pour affirmer leur qualité. Et quand le peuple voit tout un *ayuntamiento* se confesser ou renoncer publiquement à des dissensions scandaleuses, il est entraîné à son tour.

« Tous ceux qui connaissent Villarino, dit un journal de Salamanque, savent que les jeunes gens de ce village ont la triste coutume d'être toujours armés ; ils ont tous sur eux des révolvers, des poignards ou des *navajas:* dans leur opinion, c'est le seul critérium de la force et du courage. On sait les malheurs qui en résultent. Les deux Pères donnaient une mission à Villarino. Le dernier jour, le P. Conde réunit tous les jeunes gens, les conduisit à un ermitage voisin, et leur fit une conférence d'une demi-heure. Ses paroles furent si persuasives que tous, au sortir de la conférence, se dirigèrent en procession vers l'église en chantant un cantique au S.-C. ; ils défilèrent devant l'image du S.-C., et déposèrent à ses pieds révolvers, pistolets, poignards, couteaux et *navajas*, en si grand nombre qu'on en remplit un grand panier. En souvenir de cet acte généreux, on a placé dans l'église un cœur de deux mètres de haut, complètement recouvert par les armes abandonnées ; au dessous, on lit ces mots : « Les jeunes gens de Villarino « livrent leurs armes au S.-C. de Jésus. »

HOLLANDE.

Gemert. — Quelques souvenirs.

Lettre du P. Paul Chesnay au rédacteur.

St-Acheul, 5 avril 1897.

Mon bien cher Père,

P. C.

Votre charité veut bien me répéter qu'une lettre sur les derniers temps de Gemert pourrait être agréable à vos lecteurs et aiderait à fixer de chers souvenirs. Je me laisse persuader.

Au mois d'août 1895, la moitié des novices quittaient Gemert pour aller

fonder, sur les hauteurs et parmi les sapins de Beauregard, le second noviciat de la province de Champagne. Ils partaient au moment où les jeunes cigognes du donjon abandonnaient le nid paternel. Ce rapprochement n'avait rien que d'aimable dans la bouche de notre vénéré doyen d'âge. A ce premier départ, nos amis de Gemert furent alarmés; mais ils se rassurèrent en voyant le reste de la communauté resserrer ses rangs et continuer sa vie ordinaire comme si on eût été fixé pour toujours en Brabant. Pourtant, c'était bien la dernière année du *castel* qui venait de commencer. Elle fut paisible et heureuse, comme l'avait été toute la vie de ce fervent noviciat [1]. Cette dernière année, on ne prétend pas la raconter ici, encore moins faire l'histoire des précédentes, mais jeter sur le papier quelques simples notes.

Venez donc à Gemert, venez y faire une dernière visite; mais, à la gare de Helmond, ne cherchez plus l'antique patache mentionnée par les *Lettres de J.* de 1882. C'était le temps des diligences : nous avons un tramway à vapeur. Toutefois, si vous ne tenez pas à être secoué pendant deux heures comme dans un panier à salade, laissez-le partir et longer un canal poétique comme tous les canaux, puis s'engager sous les chênes de la grand'route qui mène à Bois-le-Duc en passant par Gemert. Nous irons à pied et nous prendrons à droite les sentiers tortueux qui s'enfoncent dans le marais de Peel. « Un marais? De la boue, des flaques d'eau, des cousins, des grenouilles? Non, merci. » Permettez; le nom vous trompe; ce marais ressemble plus aux landes bretonnes qu'aux marécages bourbeux qui vous effrayent. Des chemins sablonneux à travers les pins odorants, de vagues sentiers entre-croisés qui vont se perdre dans le désert, et plus loin, sur notre droite, la bruyère à perte de vue mêlant là-bas ses teintes violettes au bleu pâle du ciel d'automne; de loin en loin, une ferme émerge à l'horizon avec des airs d'arche de Noé sur les flots : voilà le Peel, solitude plate, immense, où vous trouverez en petit nombre les fleurs, les insectes, les oiseaux amis des landes — et pourtant le Peel a sa beauté, il s'est fait aimer de beaucoup d'entre nous qui ne l'ont pas trouvé triste, qui ont goûté son charme étrange et sa paix profonde, qui ont trouvé Dieu sans peine en psalmodiant leurs heures au bruissement léger de la brise dans les pins. Le Peel a inspiré des poètes et... un musicien, émule de Félicien David.

Mais voici devant nous la flèche élancée de Gemert. Avant d'y arriver

1. L'incendie du bâtiment principal en 1883 fit lui-même plus de bien que de mal. Il avait respecté les murs. Grâce à nos bienfaiteurs, à une généreuse bienfaitrice surtout, les étages furent reconstruits, distribués et meublés à notre convenance. Le toit, mansardé, gagna en commodité ; une belle croix de pierre, portant la date de 1884, fut ajoutée au sommet du fronton ; une statue de la sainte Vierge fut érigée au milieu de la cour intérieure : sur le socle, ces mots : *Salve Regina.* C'est la reine, trônant au cœur même de son domaine. Bref, à part quelques détails, l'ensemble est toujours le même, et Gemert n'a pas perdu le castel dont il est si fier. — Une seule perte reste irréparable : celle du doigt de saint Stanislas. Quant à la sainte Épine, longtemps signalée comme brûlée, on vient de la retrouver dans un des dépôts de Saint-Acheul.

nous aurions le temps de repasser l'histoire du village et de son castel ; mais les *Lettres de J.* ont donné là-dessus des renseignements complets ([1]). Avançons. Déjà nous avons atteint la zone des promenades ordinaires. En voulez-vous la preuve ? Soulevez l'écorce de ce vieux pin : une médaille de St Ignace apparaît. C'est un de ces mystérieux pèlerinages fondés çà et là par les novices, suivant la tradition de St-Acheul. D'autres, à St François Régis, à St Stanislas, sont là tout près. Là-bas, à gauche, vous trouverez N.-D. du Peel ; puis, de l'autre côté de Gemert, St Michel, St Jean Berchmans, etc., enfin, en achevant le cercle vers notre droite, St François Xavier, le Sacré-Cœur, St Joseph, auprès du grand pèlerinage de N.-D. de Handel si souvent visitée par les habitants du castel. L'un d'eux n'y a-t-il pas été presque chaque jour pendant 14 ans? En ce mois de septembre, on y accourt de tous les côtés ; chaque village, chaque petite ville tient à honneur de faire son pèlerinage. Rien de plus édifiant que ces groupes de pèlerins les uns à pied, les autres en charrette, tous récitant le chapelet, ou enlevant avec entrain des cantiques bien rythmés que nos musiciens ont notés au passage. La nuit même, ces intrépides chanteurs vous bercent bruyamment, et vous leur pardonnez de bon cœur. En dehors des époques de pèlerinage, chaque dimanche la route de Gemert à Handel est couverte de groupes nombreux, qui disent le chapelet à haute voix avec une ferveur, une simplicité touchantes. Dieu veuille garder longtemps à ce bon pays sa foi et sa piété.

Nous arrivons au castel. Le pont-levis est baissé ; ne craignez pas qu'il se lève devant vous. Cette manœuvre militaire n'a guère été exécutée qu'une fois en 14 ans. Les scolastiques qui s'y sont livrés s'en souviendront longtemps ; le difficile fut surtout d'abaisser le pont pour rentrer dans la place. En passant, saluez l'antique Vierge de pierre qui protège l'entrée ; c'est elle qui accueillit sur le seuil quatorze générations de novices. Laissez retomber la lourde porte aux couleurs teutoniques et suivez l'allée de marronniers qui conduit à la seconde enceinte. Là-bas, au fond, admirez ce beau hêtre séculaire, le plus bel arbre du pays. Il est cher aux scolastiques et leur rappelle le hêtre des Portes Scées. Encore un pont à deux arches étroites, puis la porte aux lourds voussoirs de pierre dure où est gravée en lettres gothiques la devise du castel : *So goet is Got*, « Tant Dieu est bon. » Vous pensez bien que nous ne l'avons pas changée. Tout auprès, c'est le donjon mirant dans les eaux sa masse pesante et ses légères tourelles en encorbellement. Le linteau de la porte, sculpté en accolade, accuse le XVe siècle. Par l'escalier tournant, montez si haut qu'on peut monter : bien loin à la ronde vous apercevez le pays plat et silencieux. L'effet de vaste solitude est saisissant, surtout à cette heure où le soleil, incliné sur l'horizon, fait glisser sur les plaines immenses une lumière douce et vermeille, et vous donne le sen-

1. Voir 1882, p. 260-271. — On peut lire aussi le récit de l'incendie, par le P. Leroy (1883, p. 292-299), et celui d'une translation de reliques, par le P. Chérot (1885, p. 239-246).

timent d'espaces infinis. C'est le soleil de Hollande; mais Ruysdael n'est plus là pour le peindre. Et près de vous, dans la sombre tourelle, la vieille horloge aux pièces branlantes mesure le temps avec son balancier tremblant, et met en mouvement à grand bruit de ferraille les marteaux qui font lentement tomber les heures. Il y a bien aussi les chouettes qui viennent de s'échapper par les meurtrières pour commencer leurs cercles silencieux, mais je n'en parle pas, non plus que des effets de lune sur les sapins et sur les pignons découpés: vous me prendriez décidément pour un revenant du romantisme.

Vous connaissez maintenant notre paisible solitude, si propice à la prière et au travail. Voulez-vous connaître les événements de l'année? Ils sont rares et peu émouvants : ils se réduisent à peu près à la succession des saisons.

Pourtant voici la fête de St Stanislas qui ramène autour de notre table nos bons amis de Hollande à la cordialité si franche et si simple. Après une joyeuse récréation, ils assistent à une petite séance dont ils partagent les honneurs avec St Stanislas. Dans ces fêtes religieuses et littéraires, nos jeunes poètes aiment à s'inspirer des féconds souvenirs du castel. Les chevaliers teutoniques ressuscitent; la gueule des canons brille aux embrasures où nous ne connaissions plus que de pacifiques sansonnets; le cliquetis des armes retentit dans les salles où notre jeunesse s'aguerrit à un autre bruit et ne s'escrime plus que contre le vieil homme; nos devises étincellent sur les étendards dans le tumulte du combat. Est-ce pure illusion ? Nos poètes ne le pensent pas ; du moins on comprend assez qu'aux jours des derniers vœux ou de la fête du R. P. Recteur les applications sont faciles.

Après la St Stanislas, c'est l'hiver. La neige nous isole plus que jamais du monde habité. Une charité d'autant plus intime entretient la vie et la gaieté dans notre chère maison. Et puis, pour se réchauffer, les juvénistes s'en vont dans cette petite futaie de vieux pins, au milieu des taillis du Peel, se livrer, sous le regard des anges, à de bonnes parties de jeu ; de mortels, point, sauf un ou deux petits indigènes ahuris, qui surgissent parfois des fourrés voisins. Si le froid augmente, prenez vos patins et travaillez les pas les plus savants sur les fossés intérieurs du castel. Les petits Hollandais, nés patineurs enragés, nous envient cette belle glace et se hasardent parfois à quitter les fossés extérieurs pour l'envahir. Un jour que l'ennemi était plus menaçant, le P. Ministre se mit à croiser devant la glace en récitant son bréviaire ; au coup de cloche de 2 h., il fut tout étonné d'entendre un petit bonhomme de 12 à 14 ans prononcer solennellement ces mots français : « On a sonné, on doit rentrer. Maintenant nous pouvons glisser là. » Et toute la bande de reprendre avec conviction : « glisser là ». Mais le P. Ministre continua à croiser sans broncher, et dix minutes plus tard, le co-recteur du *gymnasium*, venant à passer, emmena bon gré mal gré cette jeunesse

studieuse. On avait parlé ; on dut rentrer ; on ne put pas glisser là. Pourtant la bonne cause ne triomphait pas toujours. Notre petit bout d'homme se montrait plus audacieux et entraînait la bande : on résolut de frapper Catilina. Un scolastique s'embusqua dans les sapins, appréhenda le coupable et l'emmena captif dans le donjon. Le petit Catilina, honteux, avait perdu tout son aplomb : à genoux, la voix coupée par les sanglots : « Je ne le ferai plus ! » répétait-il en hollandais. Son repentir nous toucha ; d'ailleurs nous n'avions plus, comme les chevaliers, droit de haute justice. Le prisonnier fut relâché ; chose étrange, il tint parole et *ne le fit plus*, mais nous salua toujours respectueusement, à l'exemple de tous ses compatriotes. La crainte est le commencement de la sagesse.

Mais enfin : *Solvitur acris hiems grata vice veris*... Vous décrire alors les charmes de notre jardin serait une entreprise téméraire après les jeunes poètes qui s'y sont exercés. Dans les arbres, que d'oiseaux et que de nids ! Les merles surtout se distinguent. La maison elle-même s'enguirlande de nids d'hirondelles. Sur le toit du donjon, le vaste nid des cigognes domine tous les autres, et d'audacieux moineaux ont niché dans ses brindilles. Tout cela est conforme à la Ste Écriture : *Illic passeres nidificabunt. Herodii domus dux est eorum* (*Ps.* CIII, 7). Plus bas, les meurtrières et les trous s'emplissent de nids d'étourneaux.

Les beaux jours invitent aux excursions. Permettez-moi de prononcer ici, en dépit de Boileau, quelques noms un peu rudes peut-être aux oreilles françaises, mais chers à plus d'un cœur français. Ceux de Beek en Donk, Aarle Rixtel, Lieshout, Eindhoven, Mierlo, Bakel, Veghel, Uden, Venraij, San Antonis, Boxmeer, Boerdonk (j'en passe, et des meilleurs), rappelleront à plusieurs de joyeuses promenades et de pieux pèlerinages.

Le temps passe vite ; nous sommes au mois de juin ; c'est le moment de vous montrer notre nouveau jardin. Nous appelons ainsi les deux hectares ajoutés à l'ancien il y a quelques années ; le fossé extérieur ouest fut reporté à 100 mètres plus loin. Sur l'emplacement du fossé comblé on fit deux jeux de boules, le jardin des juvénistes, enfin l'un des jardins du P. Fridel, à rendre jaloux le vieillard de Tarente. Les juvénistes l'admiraient sincèrement ; aussi, à part quelques procès de frontières, on vivait en bons voisins. Reposez vos yeux sur nos pelouses. La fenaison est proche : quelle opulence dans cette forêt de hautes graminées, de marguerites, de renoncules et de mille fleurettes charmantes... Mais tandis que nous songeons à faire nos foins, voici bien une autre affaire ; il ne s'agit plus de batifoler, et c'est toute la maison qu'il va falloir retourner.

Le lundi 15 juin, dans la matinée, le R. P. Provincial télégraphie son arrivée ; le soir il était à Gemert et annonçait le départ immédiat des novices pour St-Acheul. Le lendemain, fête de St François Régis, le R. P. Provincial dit la messe de communauté, servie par le F. Bidelle et le F. Ad-

moniteur. A midi, fête d'adieux allègrement enlevée. Le R. P. Provincial, fondateur et premier supérieur de Gemert, fit des visites d'adieux à nos amis ; il trouva chez tous l'accueil le plus cordial et l'expression de bien sincères regrets. Le soir tous étaient prêts ; mais la prudence exigeait des départs successifs. Le lendemain, le R. P. Recteur dit, à son tour, la messe de communauté, servie comme la veille. Puis il quitte sa chère maison pour aller à St-Acheul achever de préparer les places. Ce même jour le R. P. Provincial repartait aussi. Sa présence avait été pour tous une consolation. Venu pour séparer, il s'attendait à des larmes, disait-il en plaisantant, et il n'avait trouvé que la joie. Le samedi suivant, le noviciat au complet fonctionnait régulièrement à St-Acheul.

A Gemert restaient 4 Pères, les juvénistes et 5 Frères. Pour combien de temps ? *Usquedum dicam tibi.* Nos amis, branlant la tête, disaient : « Cette fois c'est pour tout de bon ; vous ne tarderez guère ! » Et le bon docteur ajoutait : « Vous partirez directement. C'est tout à fait misérable. » Nous sentions qu'ils ne se trompaient pas, mais nous pensions rester au moins jusqu'après les vacances ordinaires. On pourrait encore aller offrir aux goujons de l'Aa d'innocents appâts, on pourrait illuminer l'étang le jour de l'Assomption et chanter de beaux chœurs à la Ste Vierge, en voguant sur un radeau enguirlandé de lanternes vénitiennes ; on pourrait surtout visiter et recevoir la communauté de Mariendaal ; les jours étaient convenus. En attendant nous avions repris le règlement accoutumé et célébrions de notre mieux, dans la grande maison presque vide, la fête de St Louis de Gonzague, la rénovation des vœux, et même le Bx B. Realino, lorsque, le 13 juillet, une lettre du R. P. Provincial nous apprend qu'à la fin du mois la maison de Gemert cessera d'exister et chacun devra être rendu à son nouveau poste. — Gemert va mourir, disons-nous ; qu'il meure comme il a vécu : joyeusement et saintement. Là-dessus, à la hâte, on achève de préparer les examens, on les passe ; le tout alla du mieux qu'il put. Puis on commence le déménagement ; grosse affaire, pour laquelle tous rivalisèrent de dévouement.

Il fallait prendre congé de N.-D. de Handel. Le jour de N.-D. du Mont-Carmel, on alla y communier pour la dernière fois.

Il fallait prendre congé de nos amis. Le 20 juillet nous leur donnâmes un dîner d'adieux, ce que les Hollandais appellent un *exeat* ou, plus gaiement, des *exsequiæ*. Ils vinrent en bon nombre ; quelques-uns, absolument empêchés, s'excusèrent dans les meilleurs termes. Ces amis de la dernière heure avaient été ceux de la première ; on retrouvera leurs noms dans les *Lettres* de 1882 ; seul, M. de Villebois, d'une famille émigrée à Bois-le-Duc, est parti pour le ciel, laissant à son fils son affection si dévouée pour les exilés de Gemert. Nommons seulement ici : M. le sénateur Guillaume Prinzen, MM. Médard et Frans Prinzen, M. le Curé, les PP. Capucins de Handel, M. le Recteur du gymnase, M. le Recteur de Handel, M. Van Kemenade.

Ceux qui ont connu nos amis trouveront cette liste bien courte et bien sèche.

Nous remerciâmes de notre mieux ceux à qui nous devions tant. Ils voulurent parler aussi. Ce fut d'abord M. le sénateur Prinzen. Un double sentiment se partageait son cœur : la joie de nous voir rentrer en France, la peine de nous voir quitter la Hollande. « Je vous dis au revoir, non pas ici, mais dans notre vraie patrie ! » Ces derniers mots furent prononcés avec une foi et une émotion vibrante. M. le Curé fit entendre alors des paroles très élogieuses pour la France et pour nous. Le R. P. Gardien des Capucins, avec beaucoup de cœur, rappela nos relations si fraternelles. « M. le Curé a répété, dit-il, que la France est la fille aînée de l'Église ; j'ajoute qu'elle est la plus belle. » Enfin M. le Recteur de Handel, avec une simplicité touchante, nous remercia vivement du bien que nous avions fait par notre dévotion à N.-D. de Handel.

Tout cela fut simple, senti, émouvant. Après la visite au St-Sacrement, on alla prendre le café au jardin. Le *diarium* du juvénat signale cette circonstance : *cum fumo multo.* Les initiés comprendront. Nos hôtes, dont plusieurs avaient des cheveux blancs, voulurent jouer aux boules, monter en barque : on était vraiment en famille. Le P. Fridel fait les honneurs de son jardin ; il lègue à M. le Curé un rhododendron qui aura des fleurs l'an prochain ; à M. le Recteur de Handel, un cognassier qui aura des fruits dans deux ans ; à M. le Recteur du gymnase, le fameux cerisier qui a eu sept cerises cette année. On a peine à partir. Il le faut pourtant, et on se sépare en échangeant des promesses de souvenirs et de prières.

Il fallait prendre congé de nos Pères de Hollande qui nous avaient donné une toute fraternelle hospitalité; de nos Pères allemands, exilés comme nous. Le 23, nous recevions 11 ou 12 Pères de Mariendaal, d'Exaeten, de Blijenbeek, de Rotterdam. Nommons le R. P. Swart, Recteur et maître des novices de Mariendaal, le P. Ministre d'une des résidences de Rotterdam, le P. Cornély, le P. Thill, maître des novices de Blijenbeek. On ne pourrait imaginer réunion plus charmante ; nous nous redisions les uns aux autres : *Societas Jesu, societas amoris.* Le chant de la Compagnie fut chanté avec entrain, et aussi — pourquoi ne pas le dire — en parties improvisées d'une harmonie exquise.

Nous reçûmes aussi des lettres qu'il faudrait citer ; par exemple, du R. P. Recteur d'Exaeten : « *Vobis gratulor intimo ex corde atque faustissimum in patriam iter, et dulcissimam in patria securitatem et commorationem a Deo vobis apprecamur.* »— du R. P. Hoevel, Recteur de Blijenbeek, qui tient « à affirmer encore les liens de la charité fraternelle qui ont toujours uni les communautés de Gemert et de Blijenbeek... Je vous félicite beaucoup de ce que vous pouvez déjà rentrer dans votre patrie, et je vous prie instamment de prier et de faire prier afin que le bon Dieu nous fasse voir aussi

bientôt la fin de notre exil. » Le vœu ne sera-t-il pas exaucé prochainement ? — Enfin le R. P. Van den Boogaard, Provincial de Hollande, a la bonté de nous dire :

« L'heureuse nouvelle m'a réjoui beaucoup, car elle me prouve une amélioration ardemment désirée. Certes, la charité que les Pères et Frères français, eux aussi, ont si souvent montrée envers les *socii neerlandici*, nous fait regretter leur départ ; mais la prospérité de la Compagnie en France est préférable à toute considération particulière.

« La charité réciproque entre les deux provinces ne diminuera pas, mon R. P., par la séparation ; les liens qui unissent tous les membres de la Compagnie sont trop bien affirmés entre la province de Champagne et la province de Hollande, heureuse d'avoir pu recevoir ceux de nos Frères qui devaient souffrir pour la justice ; les rapports fraternels resteront l'agréable souvenir de ces années d'exil... De tout cœur donc, mon R. P., *Dominus sit in itinere vestro.* Nous resterons unis dans le divin Cœur de notre Maître. »

Non, la charité réciproque entre les deux provinces ne diminuera pas. On peut lire dans les *Lettres* de 1882 le récit de la première rencontre entre novices hollandais et français ; l'entrevue avait lieu dans un bois ; elle fut enthousiaste, malgré des torrents de pluie. Peu de temps après, les Frères de Mariendaal étant venus à Gemert, une chanson commenta le texte: *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem.* C'était vrai. Maintenant nous pouvons dire : *Anni multi non poterunt extinguere caritatem.* Ce sera vrai.

Le départ était imminent. Dans les derniers jours, nous offrîmes des messes et des communions pour nos bienfaiteurs, puis pour ceux des Nôtres qui reposent dans le cimetière de Gemert. Sept noms sont gravés sur la pierre tombale: Ceux des FF. A. Pfyffer et Al. Wastin, scol., et des FF. coadj. J. Futsch, Phil. Wirth, H. Monvoisin, J. Kœrner, J. Mellinger.

Le 24 nous servons pour la dernière fois nos chers pauvres. A une ration plus abondante, nous ajoutons de gros paquets de vêtements et de chaussures. Les pauvres gens pleuraient ; nous aussi ; ils promettaient de prier pour nous. Une vieille femme dit en essuyant ses larmes : « Eh bien ! maintenant ce sera pour les pauvres de France. » Ces pauvres ne sont pas seuls à nous regretter ; les braves gens du pays disaient à un de nos Frères : « Si les Pères reviennent à Gemert nous arborons tous les drapeaux. »

Enfin, le 28, grand congé. Un peu de repos n'était pas de trop, les travaux du déménagement ayant commencé tout de suite après ceux des examens et ayant duré 8 jours.

Le lendemain matin, après une dernière messe, on franchit le pont-levis, on salue Notre-Dame et on part pour la France. Deux Pères et trois Frères restaient pour continuer les travaux. La communauté de Gemert n'existait plus.

Elle s'est reformée, le jour de notre Bx Père, dans l'antique St-Acheul, où Dieu a bien voulu la ramener après 14 ans d'absence. Les novices y retrouvent au complet leurs expériments; les juvénistes, des catéchismes. Tous nous y retrouvons en plus grand nombre nos Pères et Frères, puis aussi des souvenirs bien chers à la Compagnie, et capables de nous exciter à marcher sur la trace des saints. Dieu nous fit heureux en Brabant : puissions-nous justifier à St-Acheul le dicton brabançon : « Heureux comme le bon Dieu en France. »

De la Chine, du Zambèze, du Canada, les anciens de St-Acheul nous disent leur joie de ce retour à la maison paternelle, à la petite campagne de Cagny où ils furent si joyeux. Nous aussi, nous en bénissons N.-S., mais nous le bénissons aussi pour l'exil que sa bonté rendit si doux, et de Gemert nous gardons au cœur le souvenir et la devise aimée: *So goet is Got.*

FRANCE.

Œuvres ouvrières dans le Nord.

Extrait de diverses lettres.

(Conf. *Lettres de Jersey*, 1895, p. 295, et années précédentes, passim.)

VOTRE serviteur passe une grande partie de sa vie dans les usines ou dans les mines, occupé à ramener à la religion patrons et ouvriers. Ici, on tâche de se mettre sur le terrain pratique, et un champ immense est ouvert à l'apostolat.

Mais dans votre dernière lettre vous me posez un problème. Comment est-il possible d'amener brusquement à une retraite de 3 jours sous la pression de 5 discours par jour sans compter 3 chapelets, 2 explications de tableaux et plusieurs lectures, des ouvriers indifférents ou même socialistes qui depuis longtemps ne mettaient plus les pieds à l'église, les moyens connus semblant disproportionnés avec la durée t du phénomène et la pression P.

La solution se réduit à ceci : *Entrer par leur porte et les faire sortir par la nôtre.* La condition est *nécessaire* et *suffisante*. *Nécessaire*, car aujourd'hui plus que jamais, si vous n'entrez pas par la porte de l'ouvrier, ce n'est pas lui qui viendra franchir celle de l'église ; ajoutez qu'étant donné le temps T = 11 h. ½ qu'il passe à la fabrique plus le temps T' des allées et venues et l'arrêt de midi, il lui est physiquement impossible, vu la répugnance de la bilocation, de suivre en semaine les exercices d'une retraite à l'église ; condition nécessaire, car si vous vous contentez d'entrer par sa porte sans le faire sortir par la vôtre, vous obtenez un simple rapprochement, ce qui

est quelque chose, mais non le but final, la transformation de l'âme par les Exercices. La condition est *suffisante*, car étant donné le secours de la grâce divine, qui ne manque jamais, la retraite sous la pression donnée *P* est le plus efficace des moyens de conversion.

Le problème, avouons-le, ne manque pas de solutions négatives; mais plusieurs industries que je vais détailler, en suivant la méthode analytique qui rend tout lumineux, montreront comment, dans bien des cas, on arrive à des solutions très positives.

I. Tout d'abord, comment *entrer par la porte de l'ouvrier ?* — Réponse. En vous munissant d'un trousseau de clefs qui vous permettra d'ouvrir n'importe quelle serrure ; le *Directoire* nous dit (cap. I, § 2) : *modum prudentem et cautum... suggeret sua cuique prudentia.* Visites aux usines, aux patrons, aux ingénieurs, aux prêtres chargés des œuvres ouvrières, ministères d'hommes ayant un rapport direct avec le recrutement ; mais surtout séries de conférences avec projections : clef patriotique : Madagascar, — Russie, — Jeanne d'Arc, — Héros de la patrie, etc.... ; clef scientifique : depuis les astres, les ballons, les tramways électriques jusqu'au papier, au pétrole, à l'acétylène et au cinématographe ; clef des voyages : le pôle Nord, Rome, Jérusalem, Lourdes, etc... En se faisant une loi de ne jamais donner de conférences dans une église, jamais devant des femmes ou des enfants, mais de convoquer uniquement les hommes, un pareil trousseau de clefs n'est pas déplacé dans la main d'un prêtre. On se met ainsi en contact direct avec le monde des travailleurs, on agit du premier coup sur de très grandes masses ; et ces sujets profanes ouvrent la porte à d'autres sujets tout à fait religieux. Nous savons du reste avec quelle habileté satanique les instituteurs laïques et les professeurs de l'Université s'en servent pour aborder l'ouvrier et le pervertir.

II. Reste à résoudre la seconde partie du problème, *faire passer l'ouvrier par notre porte*, c'est-à-dire l'amener à la retraite.

Quand bien même des circonstances spéciales, telles que les dispositions bienveillantes des patrons et ingénieurs, l'action de directeurs zélés, de prêtres à la tête d'œuvres ouvrières, permettraient d'exercer une certaine pression pour déterminer le passage par notre porte, tout ce qui sent le *compelle intrare* me semble condamné par le *Directoire* (cap. I, § 1) : *Ad agenda exercitia suaviter inducant ;* et plus loin (§ 2) : *Est tamen opus prudentia, ut id discrete et modeste fiat, nempe tempore et loco convenienti, sine molestia, aut offensione.* C'est avec prudence, discrétion, suavité qu'on doit chercher à amener les retraitants. *Quomodo inducendi*, dit le titre du chapitre.

Qu'il s'agisse de retraites peu nombreuses dans lesquelles on forme des apôtres, ou de retraites très nombreuses analogues à celles de votre ancienne maison de Vannes qu'on pourrait appeler missions fermées, la con-

dition *sine qua non*, est un certain désir de profiter. Admettre tous ceux qui veulent venir, surtout si le retraitant n'a rien à payer, s'il est sans place, s'il est poussé par des vues de *favoritisme*, par l'espérance d'une nourriture abondante et du bien-être, ce serait saper par la base une œuvre qui n'aura jamais rien de commun avec les maisons de charité ou l'hospitalité de nuit. La retraite est, et restera toujours, une école d'abnégation et de sacrifice.

Nous gardant bien d'admettre sans discernement tout ce qui se présente, il faut *choisir*, puis *décider* ceux qu'on a choisis.

a/ Comment choisir ? — Réponse. En se faisant renseigner par les prêtres, patrons, ouvriers chrétiens, et surtout par d'anciens retraitants. — *Commencez par la tête*, c'est capital, car la raison et l'expérience montrent que le procédé *per descensum* donne vite de grands résultats là où le procédé *per ascensum* aurait échoué.

b/ Comment décider ceux qu'on a choisis ? — Ici, plus que jamais, les moyens surnaturels sont indispensables ; les industries les plus efficaces se trouvent indiquées dans les §§ 3 et 4 du 1er chapitre du *Directoire*, et pour terminer je vais analyser avec vous certains faits où la méthode précédente a donné de bien consolants résultats.

Exemples d'action générale après plan concerté d'avance.

A. Dans le bassin houiller de Nœux-les-Mines (Pas-de-Calais), l'agent général, après une retraite faite ici, réunissait chez lui tous les curés et vicaires de sa concession ; nous étions 10 prêtres et lui. On posa votre problème ; après délibération, la solution suivante fut adoptée. 1° Chaque curé devait tâcher de se créer en dehors de l'église un local pour rassembler les mineurs. 2° Commencer des réunions dans ce local, y faire donner des conférences. 3° Le Père, entrant en contact direct avec les porions, surveillants, mineurs de poigne, tâcherait d'en entraîner un *petit groupe bien choisi*. 4° Le petit groupe, au retour, formerait sous la direction du curé une congrégation catholique et servirait de bureau de recrutement.

Dans la localité n° 1, Nœux (3.500 hab.), le premier groupe venu à la retraite se composait de 7 ; un seul se doutait vaguement de ce qu'il venait faire. « Votre maison, c'est un peu comme un cercle catholique ? » me disait-il. Tous venaient pour se trouver 3 jours dans la société de bons ouvriers et écouter de bons conseils. Ce premier groupe renfermait *(ce qui est capital)* le chef porion, un autre porion, un contre-maître des travaux du jour et le délégué-mineur élu par ses camarades ; au retour il se groupait, et le conseil de la société, sous la direction du curé, sert au recrutement. Leur bannière représente, d'un côté, le Cœur de Jésus entouré de ces paroles : « Il faut qu'il règne. — Dieu le veut ; » et de l'autre S. Joseph, leur patron, avec : « Nous voulons Dieu. »

Dans la localité n° 2, Hersin-Coupigny (Pas-de-Calais) (4.000 hab.), le curé loua la plus grande salle de bal de la paroisse, et y placa un crucifix. En montant à la tribune du haut de laquelle Paule Minck avait parlé, je voyais encore les cartons « Polka », « Mazurka », etc... La société a été constituée par le même système, la bannière porte le S.-C. avec ces mots : « Ouvriers, soyez chrétiens » ; et de l'autre côté : « Vive le Christ qui aime les Francs » !

Dans la localité n° 3, Barlin (Pas-de-Calais) (2.500 hab.), le local sera construit avant 2 mois et le curé m'amenait, il y a 15 jours, à une grande conférence donnée aux mineurs dans la localité n° 1, un groupe de 10 ouvriers ; il reste à choisir, puis à en décider un *petit groupe*.

Dans la localité n° 4, Vicoigne (Nord), l'ingénieur en chef, M. Dirand, m'appelait, il y a quelque temps, pour donner des conférences dans la salle de l'école libre et nous envoyait, il y a un mois, un groupe de 6, comprenant le porion chef, 2 présidents de société de secours mutuels, et surtout un certain socialiste, Colin, qui avait été le bras droit de Lamendin et de Basly dans l'organisation des grandes grèves du Pas-de-Calais et avait couché 3 semaines dans les bois pour faire la garde et empêcher les camarades de travailler. Venu à la Ste Barbe (3 décembre), ce socialiste me promettait d'amener à la Noël 4 camarades comme lui. Il est revenu à la tête de 11, et dans l'intervalle avait enlevé par son éloquence les Chevaliers de la Croix au congrès du 13 janvier 1897.

B. Dans un autre bassin houiller, Courrières (Pas-de-Calais), le même système de conférences nous a amené 2 groupements, les curés sont venus visiter leurs mineurs durant la retraite...

La mission de Reims.

Avent 1896.

Les notes qui suivent ne constitueront pas une histoire de la mission de Reims; elles sont formées d'une suite de remarques, d'observations ou de constatations, de jugements autorisés parce qu'ils sont émis par des hommes compétents.

Plusieurs Pères missionnaires, sinon tous, retrouveront ici leurs pensées, leurs impressions, leurs opinions, quand même sur certains points secondaires elles ne seraient pas toujours et toutes unanimes. On désire que cette étude soit utile, qu'elle constitue un « document » à consulter ; par conséquent elle sera très sincère et ne recherchera que la vérité.

C'est elle que le R. P. Supérieur demandait à tous nos Pères, et il comparait cette troupe apostolique à une armée qui se recueille après les manœuvres, constate les progrès accomplis et indique au moins ceux qu'elle

n'a pu encore réaliser. Cette comparaison ne déplairait pas à saint Ignace ; elle indique très suffisamment le caractère de ces pages.

Première pensée. — Elle appartient à S. É. le Cardinal Langénieux, archevêque de Reims. Une mission dans toutes les paroisses de sa ville archiépiscopale lui parut le couronnement nécessaire des fêtes du Centenaire et du jubilé. Personne n'ignore que la faveur d'un jubilé national fut accordée à notre pays, sur la prière de Mgr Langénieux, à l'occasion du 14e centenaire du baptême de Clovis.

Le Cardinal posa trois questions successives à Messieurs les curés. — Convient-il de donner une mission générale ? Convient-il de confier ce ministère à une seule famille religieuse ? Quels religieux faut-il y appeler ? — Messieurs les curés avaient la pleine liberté de leur opinion ; néanmoins sur les trois demandes ils répondirent, à l'unanimité, qu'une mission générale était opportune, qu'il fallait la confier à un ordre religieux, et enfin que pour ce ministère ils demandaient les religieux de la Compagnie de JÉSUS. « Ils sont sur place, disaient-ils, et nous les connaissons. » Ces messieurs nous donnèrent en cette occasion une preuve singulière d'affection et d'estime, rendue plus précieuse encore par les paroles qui exprimaient leur confiance. « Avec des jésuites, disaient-ils, nous sommes certains de l'unité dans la direction, de l'entente parfaite dans les groupes, de la vigueur dans le travail, comme de la sagesse et de la prudence dans l'exécution. » En transmettant ces paroles aux Pères missionnaires dès leur première réunion, le R. P. Supérieur avait ajouté :

« Comptez sur le bon accueil qui vous attend dans tous les presbytères ; il n'est pas un seul vicaire qui ne soit disposé à vous seconder de tout son pouvoir. »

Au commencement du mois de mars 1896, Son Éminence informait le R. P. Siméon, supérieur de la résidence, du désir de Messieurs les curés et lui demandait officiellement d'accepter, au nom de la Compagnie, la mission de Reims. Il n'était pas trop tôt pour se mettre immédiatement à l'œuvre et commencer l'organisation du travail apostolique.

Reims en 1896. — Le champ ouvert à notre labeur présentait de nombreuses difficultés. Reims n'est plus la ville enfermée en d'étroites murailles jalouse de conserver les traditions de piété et de fidélité qui firent son renom dans l'histoire de notre pays. Beaucoup de ses habitants passent au pied de ses basiliques sans en franchir l'enceinte. La ville a percé ses vieux remparts, rejeté la majorité de la population ouvrière dans les faubourgs, au-dessus de la rivière de Vesle, du canal de l'Aisne à la Marne et des cinq lignes ferrées qui conduisent à la gare centrale. Les recensements officiels indiquent : 104.186 habitants, 10.186 maisons, 31.253 ménages.

Il est impossible d'établir avec la même précision l'état des âmes. D'ailleurs nous ne pouvons parler qu'avec respect et discrétion d'un peuple que nous avons évangélisé, et il nous est défendu d'appuyer sur ses blessures. Ce que l'on peut dire en général, car le fait n'est que trop connu, c'est que beaucoup sont indifférents sinon à l'idée, du moins à la pratique religieuse; dans certaines paroisses les hommes ne se montrent guère à l'église, le travail dominical les exile, pour ainsi dire, de la religion. Les écoles catholiques élèvent 4.000 enfants, les écoles municipales 6.000, elles sont trop souvent, surtout pour les garçons, un séminaire d'incrédulité. D'autre part les parents, par ce seul fait que leurs enfants vont, comme ils disent, à la *laïque*, se jugent eux-mêmes dans un état d'hostilité contre l'Église. Peut-être certains propos imprudents de tel ou tel instituteur religieux ont-ils accrédité cette opinion. En tous cas les missionnaires ont dû rappeler bien des fois, dans certains quartiers, que l'église est la maison de Dieu, la maison de tous.

D'autres s'imaginaient — tant leur ignorance est épaisse — qu'on ne se rend aux offices, du moins dans la classe ouvrière, que pressé par le besoin et pour obtenir une aumône. Un seul fait en dira long sur ce point. « Mon ami, disait-on à un homme, pourquoi n'allez-vous pas à la mission? — Mais, Monsieur, pour le moment je n'ai pas besoin de secours. » Cette réponse typique n'est pas la seule en son genre.

La loi néfaste du divorce a multiplié les unions illégitimes et créé des situations inextricables; ses effets désastreux s'étendent bien au-delà des malheureux qui se font prendre au piège du divorce; l'idée de stabilité de la famille est profondément atteinte. « Maintenant, disent ces pauvres gens, ce n'est plus la peine de se marier pour se démarier. » Et plusieurs trouvent plus simple de ne passer ni par la mairie, ni par l'église. Les journaux impies et immoraux sont répandus à profusion. En visitant 95 familles, un missionnaire a trouvé 95 numéros du *Franc Parleur*, organe à Reims de l'impiété et du socialisme. Parmi les lecteurs plusieurs sont visités par les Conférences de St-Vincent-de-Paul. On n'a pas toujours de l'argent pour payer le boulanger, mais on trouve toujours un sou pour s'empoisonner l'esprit et le cœur. Le journal populaire, successeur de la *Croix*, l'*Avenir*, avec un tirage de 4.000 numéros dont 3.000 sont vendus à Reims, n'arrive pas à balancer l'influence de la presse hostile.

Ces observations permettent de distinguer, dans les résultats, ceux que l'on peut attendre et ceux que l'on ne peut pas attendre d'une mission.

Formation des groupes. — Le R. P. Provincial chercha dans la province d'abord les ouvriers disponibles; ne les trouvant pas en nombre suffisant, il eut recours à la charité des provinces voisines. Nos PP. des provinces de France, de Lyon, de Toulouse, de Belgique vinrent à notre secours avec

beaucoup d'empressement, de bonne grâce et de bonne humeur. Paris et Toulouse envoyèrent 3 ouvriers, Lyon 4, la Belgique 2, ce qui portait l'effectif à 32 missionnaires.

Le premier soin, l'un des plus délicats, fut de partager les missionnaires entre les 9 paroisses, d'équilibrer autant que possible et suivant les milieux différents, les dons, les talents, les santés. Dans une mission, il faut organiser, prêcher, chanter, confesser, au besoin décorer, illuminer, parler à bien des auditoires formés d'enfants, de jeunes filles, d'hommes seuls, prendre bien des genres en allant de la glose et du catéchisme jusqu'au dialogue et au sermon véhément, et aujourd'hui comme au temps des apôtres, *tous nous ne pouvons tout.*

Le classement, dérangé par le *status* et par la mort, ne devint définitif qu'au commencement d'octobre. — Les chefs de groupes, souvent consultés, eurent à s'entendre soit avec le supérieur général de la mission, soit avec le curé et les missionnaires de la paroisse qui leur était assignée. Afin d'improviser le moins possible, chaque missionnaire connut bien à l'avance quel serait son travail particulier dans le travail commun. — Tout en laissant à chaque groupe une certaine liberté d'allures, on avait posé le plan général des prédications. Les sujets indiqués furent :

Pour la première semaine de l'Avent : l'existence de Dieu, les droits de Dieu, les commandements, l'existence et l'immortalité de l'âme, la nécessité de la foi, la divinité de N.-S.J.-C.;

Pour la seconde semaine de l'Avent : la prière, la famille, l'autorité de l'Église ou du sacerdoce, les commandements de l'Église, le salut, il faut pratiquer, le péché ;

Pour la troisième semaine de l'Avent : la très sainte Vierge, l'enfer, la mort, le jugement, il faut se confesser, délai de la conversion ;

Pour la quatrième semaine de l'Avent : le S.-C., le sensualisme ou les passions, les sacrements, la Passion de N.-S.

Les gloses roulaient sur les principaux devoirs et les plus graves périls de la vie chrétienne.

De plus, on demandait de bien préparer une fête au moins par semaine : fête des enfants, consécration à la très sainte Vierge, au S.-C., croix de mission (à l'intérieur de l'église), service pour les défunts. — Il était convenu que les principales paroisses auraient des conférences pour les hommes : dans les paroisses excentriques, c'était au chef de groupe à juger de l'opportunité de ces conférences et, si elles étaient reconnues utiles, du lieu où elles se donneraient.

Réunion à l'Archevêché. — Son Éminence convoqua le 21 octobre Messieurs les Curés et le R. P. Siméon au palais archiépiscopal. Sur le désir du cardinal, l'assemblée eut à s'occuper particulièrement des questions sui-

vantes : dépenses de la mission ; — moyens de publicité ; — unité de direction ; — secours spirituels ; — pouvoirs des confesseurs.

a) dépenses de la mission. — Son Éminence demanda tout d'abord que les dépenses générales de la mission fussent prévues et les ressources créées en conséquence. Le P. Siméon proposa de donner 200 fr. à chaque missionnaire, soit 100 fr. d'aumône, 50 fr. en moyenne de viatique, 50 fr. de frais divers. Messieurs les curés donnèrent volontiers leur approbation à une demande qu'ils jugèrent très modérée. Le R. P. Supérieur estima que l'entretien de chaque missionnaire reviendrait à 4 fr. par jour, chiffre majoré sur la dépense moyenne à cause du travail et de la fatigue. Enfin il pensa qu'une somme de 5.000 fr. suffirait à l'achat des souvenirs de mission, à l'impression des circulaires et lettres d'avis etc., si les commandes étaient centralisées. L'expérience a montré que l'on réalisait par cette unité dans les achats une économie de 50 °/₀.

Messieurs les curés proposèrent de centraliser les ressources, comme on centraliserait les dépenses. En conséquence une lettre fut rédigée et signée par eux, adressée à leurs principaux paroissiens. En voici un extrait :

« ... De zélés missionnaires vont venir au nombre de plus de 30... ils viendront à nous avec le désintéressement le plus complet, ne demandant pour prix de leur parole que notre fidélité à les entendre... Mais c'est à nous, catholiques rémois, de leur faire bon accueil et de pourvoir aux besoins de ceux qui viennent sauver nos âmes, aussi bien qu'aux dépenses assez considérables d'une mission générale, nous souvenant que, suivant la parole de l'Écriture : « Celui qui reçoit le prophète a droit à la récompense « même du prophète. » — Veuillez agréer, etc. — F. Collignon, curé-archiprêtre de la cathédrale. — L. Baye, curé-doyen de la basilique de St-Remi. — L. Butot, curé-doyen de St-Jacques. — L. Champsaur, curé de St-André. — J. B. Martincourt, curé de St-Maurice. — F. X. Léonardy, curé de St-Thomas. — H. Petit, curé de Ste-Geneviève. — H. Froment, curé de St-Jean-Baptiste. — L. Lecomte, curé de St-Benoît.

Sur la demande de ces messieurs, M. l'archiprêtre de la cathédrale voulut bien accepter les fonctions de trésorier général de la mission ; il s'entendrait avec le P. Siméon, et les Pères missionnaires n'auraient à traiter aucune affaire d'argent avec les curés de leurs paroisses. — On observa qu'il serait bon d'envoyer la lettre sollicitant un secours assez longtemps avant la visite des missionnaires. Agir autrement c'était s'exposer à des méprises. En se présentant, nos Pères auraient paru solliciter une aumône.

b) moyens de publicité. — Faire connaître la mission n'est point chose facile dans une grande ville industrielle où tant d'hommes et même de femmes ne voient que leurs affaires, leur travail et peut-être un journal qui ne leur parle jamais de Dieu et de leur âme. Son Éminence promit de donner à notre œuvre la plus haute recommandation par un mandement adressé à

tous les fidèles de la ville et du diocèse de Reims. Cette lettre vraiment épiscopale parut sous la date du 1er novembre. Elle disait :

« Nous vous convions tous, sans exception, à suivre dès le début et dans vos paroisses les exercices de la mission. Malgré les travaux et les affaires, il vous sera facile, si vous le voulez sérieusement, de réserver à vous-même et à *tous ceux qui dépendent de vous*, quelques moments pour entendre les prédications. Mais ne cherchez pas sur les lèvres des missionnaires les vains artifices de l'éloquence humaine ni la discussion des questions brûlantes qui passionnent aujourd'hui les esprits... L'œuvre d'une mission saisit l'homme par les puissances les plus intimes de sa conscience, par les aspirations les plus élevées de son âme, pour le remettre en face de l'Évangile et de la croix de J.-C., pour lui rappeler ses fins dernières... et l'enseignement qu'elle lui donne n'est que le commentaire pratique de cette divine parole : « A quoi te servirait de posséder tous les biens de ce monde, si tu « venais à perdre ton âme ? »

Malgré certaines frayeurs du dehors, que d'ailleurs son entourage ne partageait nullement, Son Éminence ne taisait pas le nom de la Compagnie. En 1821, dans la précédente mission on n'avait pas eu la même confiance. Le cardinal ajoutait :

« Les missionnaires dont nous avons fait choix, les RR. PP. jésuites, ont l'expérience de ce ministère aussi grave que délicat, et l'empressement avec lequel ils ont répondu à notre appel, leur zèle éprouvé, leur science pratique des hommes et des besoins de ce temps, les résultats si consolants qu'ils viennent d'obtenir en certaines circonstances semblables... les prières ferventes, les sacrifices, les communions, les témoignages publics de foi et de piété qui se sont multipliés sous nos yeux... tout cela nous donne la confiance que leur apostolat sera béni de Dieu... »

Ces paroles, en des temps plus heureux, rempliraient les églises ; dans les circonstances actuelles on ne pouvait espérer que toutes les âmes seraient atteintes. Il fut donc décidé que chaque famille recevrait de son curé, quelques jours avant la mission, une lettre l'invitant à y prendre part et portant sur le verso l'horaire des exercices de la première semaine. Presque tous les paroissiens furent prévenus, non pas tous cependant ; il est tant de recoins indigents que ne visite ni l'air, ni la lumière, ni la poste ! Sur la fin des exercices on devait encore rencontrer des personnes qui ne savaient pas qu'une mission se donnait dans leur paroisse. Toutefois ce fait a dû être extrêmement rare.

La presse religieuse était représentée à Reims en 1896 par le *Bulletin*, semaine religieuse du diocèse, par un autre *Bulletin* bi-mensuel, publication momentanée de l'année centenaire, et par un journal, l'*Avenir*, sorte de *Croix* locale, l'organe des catholiques et des intérêts religieux, le *Courrier de la Champagne* étant l'organe du parti conservateur. On était assuré de

trouver chez eux bonne et large hospitalité, et M. l'abbé Beller, sous la signature du docteur Flavio, le disait en ces termes dans l'*Avenir :*

« ... Si je connaissais les choses que diront les missionnaires, peut-être essaierais-je, comme on dit, de vous en donner un léger crayon, mais je ne les connais pas. Et quand même je les connaîtrais, je sens qu'il me serait assez difficile de les refondre, de les couler dans nos colonnes pour vous les servir en article de journal. Les enseignements de la mission sont d'une pâte trop substantielle pour la faire tenir dans notre moule à gauffres. J'ai voulu du moins me rendre utile à ma manière. Je ne prêche pas la mission, mais il est entendu au moins qu'on peut toujours compter sur moi pour faire les commissions. »

On résolut de mettre à profit ces dispositions bienveillantes, mais pour éviter des redites, des comparaisons, il fut encore convenu que tous les renseignements seraient envoyés à la résidence et de là, s'il y avait lieu, communiqués à la presse. Messieurs les rédacteurs furent priés de n'insérer aucun article qui n'aurait pas été soumis à ce contrôle.

c) unité de direction. — On voit déjà par ce qui précède que cette unité était assurée, et que le P. Supérieur méritait bien le nom, qui lui fut donné avec une vérité aimable mais entière, de Directeur spirituel à Reims pour tout le temps de la mission. De fait la direction de nos travaux fut remise à la Compagnie pleinement et sans réserve, et notre action pendant ces quelques semaines ne rencontra d'autres limites que celles de notre volonté ou de l'impossibilité des choses.

L'unité nécessaire ne devait cependant pas nuire à une variété également nécessaire ; de là dans les travaux de la mission un partage naturel :

— ce que tout le monde devait faire ;

— ce que personne ne devait faire ;

— ce que tout le monde avait la liberté de faire ou de ne pas faire.

On crut ainsi avoir concilié l'autorité de la direction centrale et la liberté de l'action particulière.

d) secours spirituels. — Ce point est d'une importance capitale. Il fut recommandé d'une part de solliciter des prières, des pénitences des personnes dévouées et particulièrement des communautés religieuses; d'autre part, et spécialement pour Reims, de n'omettre aucune occasion favorable de rappeler la mission soit dans les prédications, soit dans les confessions, soit dans les conversations. Les secours spirituels furent demandés au loin et avec de vives instances. Il est impossible de nommer toutes les maisons religieuses qui nous ont promis leurs suffrages, mais la reconnaissance fait un devoir de nommer les RR. PP. Chartreux, et les RR. PP. Bénédictins de la Trappe. Ces derniers, par une lettre du T. R. P. Général Dom Sébastien, promirent que tous leurs monastères auraient un souvenir spécial et quotidien pendant toute la mission. De plus en plus notre œuvre, en intéres-

sant un si grand nombre de fidèles, de prêtres, de religieux, prenait un caractère d'universalité.

e) pouvoirs des confesseurs. — En principe, les confesseurs de la Compagnie furent seuls autorisés à entendre les fidèles au saint tribunal, pendant toute la mission. On y mit ce tempérament que les chefs de groupes demanderaient secours au clergé, si par suite de l'affluence des pénitents les missionnaires ne suffisaient pas.

Avant de se séparer, Messieurs les curés prirent encore deux résolutions : la première, d'assurer la liberté et la *gratuité des chaises.* Pendant les exercices de la mission elles seraient au premier occupant. La seconde résolution fut de dresser la *statistique* exacte de chaque paroisse, et d'écrire à l'usage des missionnaires comme une carte de géographie spirituelle. On aurait ainsi des notes exactes non seulement sur chaque quartier, mais sur chaque rue, chaque maison, chaque ménage et parfois même sur chaque membre de la famille. On connaîtrait par cette sorte de sondage la profondeur dans le bien ou dans le mal : fervent, bon, non pratiquant, indifférent, impie, hostile, de mauvaise vie, franc-maçon, protestant, juif, à éviter... On verra par la suite de quelle utilité cette statistique bien faite a été. On conçoit par ailleurs ce qu'il faut de patientes recherches, de renseignements complétés les uns par les autres pour mener à bien un tel travail, qui n'a de valeur qu'autant qu'il est exact.

Première réunion à la résidence. — Les PP. missionnaires étaient priés de se réunir rue des Chapelains, le samedi 28 novembre, à 11 h. pour la conférence, à midi pour le dîner. Tous étaient à Reims depuis la veille, quelques-uns depuis quelques jours et leur temps était utilement employé au service de la mission, soit pour en hâter les derniers préparatifs, soit pour commencer les visites, en particulier aux personnes dont il importe de gagner la sympathie.

Chaque samedi devait voir une réunion semblable ; le mardi les chefs de groupe étaient invités à dîner avec Messieurs les curés. Ces derniers avaient accepté très gracieusement de loger chez eux ou auprès d'eux les Pères qui évangélisaient leurs paroisses. Cette disposition constituait une économie de temps et de fatigues ; de plus c'est un besoin pour le missionnaire de rester sur le terrain de ses travaux, de vivre dans un contact perpétuel avec ceux qui les partagent ; l'entreprise commune occupe ainsi tous les instants et toutes les pensées, et même les récréations ne sont point perdues pour elle.

Un seul dirigeait la conférence, le R. P. Supérieur ; tous y participaient tantôt par une réflexion, tantôt par une question. Déjà donc on se préparait aux conférences dialoguées, meilleures souvent que le discours ou la simple causerie.

D'après les instructions du R. P, Provincial, transmises par le R. P. Su-

périeur, les pouvoirs des confesseurs et ceux des chefs de groupe furent nettement délimités. — Ceux-ci eurent l'autorité ordinaire du ministre, *absente superiore ;* ils partageaient le travail entre les PP. de leur paroisse, traitaient avec le supérieur de toute la mission. Le R. P. Siméon se réservait les communications avec l'archevêché et celles que l'on destinait à la presse. Sur le désir de Son Éminence, le R. P. Provincial recommandait à nos PP. d'éviter toute incursion sur le terrain politique ou sur le terrain économique. Ce n'était ni le temps ni le lieu de traiter semblables matières.

Il parut fort utile d'établir des relations quotidiennes entre la résidence et chacune des paroisses évangélisées. Chaque groupe eut donc à se fournir d'un commissionnaire qui, chaque jour, porterait à la tête les nouvelles des membres et rapporterait à ceux-ci les informations ou les décisions de celle-là. D'ailleurs le commissionnaire n'était pas uniquement chargé de la circulation des idées, il écoulait aussi au jour le jour sa part d'un stock énorme de chapelets, médailles, images, crucifix, cantiques, etc., centralisés à la résidence.

Le samedi 29 novembre, en quittant la résidence, on se rendit au palais archiépiscopal. Son Éminence avait désiré adresser aux missionnaires les souhaits de bienvenue et leur donner une première bénédiction. — Elle le fit avec une rare bonté, disant combien elle comptait sur le zèle de la Compagnie, sur la piété, le courage, l'abnégation de chacun de ses membres. Elle remercia tant de PP. éloignés d'être venus sur le désir d'un évêque que la plupart ne connaissaient pas... A ces mots, le R. P. Siméon interrompit le cardinal :

« Éminence, nous protestons ; il n'est pas un enfant de la Compagnie qui ne sache ce que vous avez fait pour défendre la liberté et l'honneur de la vie religieuse... »

Ces paroles, dites avec une vivacité respectueuse toute pénétrée de reconnaissance, ne parurent pas déplaire. Elles émurent même le cardinal, qui les vit soulignées par l'applaudissement de toute l'assemblée ; et il nous quitta en nous donnant rendez-vous pour le soir à la cathédrale.

Cérémonie d'ouverture. — Le *Courrier de la Champagne* en rendait compte dans les termes suivants :

« La cérémonie d'ouverture de la mission a eu lieu hier soir à la cathédrale, sous la présidence de S. É. le cardinal assisté de Mgr Jourdan de la Passardière, évêque de Roséa.

« Pendant le chant du *Veni Creator*, les Pères missionnaires groupés autour de MM. les curés de la ville sont restés dans le chœur, formant couronne autour de l'autel. Puis, ils sont descendus au banc d'œuvre pour entendre l'allocution de M. l'archiprêtre de Notre-Dame. M. le curé, commentant cette parole de l'Évangile : *Annuntio vobis gaudium magnum*,

annonce la mission qui va s'ouvrir dès le lendemain ; il remercie les religieux qui viennent consacrer aux catholiques de Reims leur zèle, leur talent, leur expérience pour raviver dans tous les cœurs la foi qui éclaire et la charité qui sauve...

« Son Éminence rappelle à ses diocésains combien grande est l'œuvre qui va s'accomplir, donne sa bénédiction à la foule attentive et remet aux missionnaires qui s'avancent successivement, conduits par leurs curés, les pouvoirs spéciaux dont ils ont besoin pour remplir leur ministère. »

La grande beauté de cette cérémonie vraiment imposante lui vint de la pensée qui l'inspira. — Commencer solennellement les exercices de la mission, réunir sous la bénédiction de l'évêque les hommes apostoliques qui en portaient le fardeau ; invoquer de concert l'aide de l'Esprit-Saint, recevoir visiblement, en quelque manière, des mains de l'Église la puissance de guérir les âmes ; annoncer enfin cette fête mystique et liturgique par toutes les cloches de la ville, le grave et mélodieux bourdon de la cathédrale tombant sur la cité comme la voix des aïeux ; oui, c'était une noble pensée, surtout à une époque pusillanime où tant de chrétiens ont peur d'éveiller l'attention publique.

Dans la pratique nous aurions pu mieux faire et *mobiliser* nos ressources. — Les élèves du grand séminaire, dérogeant à des habitudes presque inflexibles, étaient venus à l'ouverture de la mission. Celle-ci profita de l'ampleur et de la sonorité de ces voix cléricales ; mais d'autres groupes, si nous les avions demandés au petit séminaire, à notre collège, au pensionnat des Frères, en s'unissant au premier, auraient vraiment enlevé le cantique, échauffé la majesté de l'immense cathédrale, et peut-être, comme on l'a dit, ému ces murailles d'un frisson d'enthousiasme.

Les visites à domicile. — Un curé d'une paroisse de Reims parfaitement organisée écrivait dans un compte rendu de la mission :

« Les visites ont commencé dès le premier jour. Mon immense paroisse est divisée en trois quartiers dont chacun est particulièrement confié aux soins d'un vicaire. Par le fait de cette organisation, la paroisse est beaucoup mieux connue, le bien s'y opère plus facilement. Le clergé, dont l'ambition est de bien connaître les familles, avait préparé cette visite depuis longtemps. Les missionnaires étaient dans l'étonnement de voir que chaque prêtre connaissait l'état temporel et spirituel des familles, l'âge des enfants, la situation de chacun, les peines ou les joies de chaque maison. Grâce à tous ces renseignements, dès les premiers jours les missionnaires se trouvaient en pays connu, je dirais même en pays conquis. Leur visite fut une surprise d'abord, puis fut attendue, puis devint une fête pour les familles : « Ah !
« mon Père, quel dommage de vous recevoir si mal !... Mon Père, vous

« partez déjà, mais ça ne compte pas, vous reviendrez — du moins, mon « Père, bénissez les enfants, bénissez toute la maison. »

« Et quand on se rencontrait dans la rue, c'étaient des saluts d'amis, de vieilles connaissances, ou bien des regrets de la part des absents. En un mot nous pouvons dire que les visites ont fait un bien immense, elles ont contribué pour une large part au succès de la mission... » Ce témoignage n'est pas isolé.

Dans une autre paroisse, en visitant une rue composée de 175 maisons, un P. missionnaire — par exemple il est de ceux qui cherchent et qui trouvent — a obtenu 50 promesses de mariage de personnes vivant dans des situations irrégulières. — Plusieurs de ces promesses ont été remplies ; pour d'autres, il faut attendre l'arrivée de pièces indispensables. Le même missionnaire, dans la même rue, a découvert 20 enfants âgés de deux ans au moins qui n'avaient pas encore reçu le baptême ; il les a conquis à la grâce du sacrement.

D'où vient que l'on ne découvre pas les mêmes misères ailleurs ? Est-ce qu'elles n'y sont pas ; est-ce qu'on ne les voit pas ?

Ces exemples et ces témoignages paraissent concluants à l'encontre de certaines objections. Plusieurs ont pensé, non pas que ces visites étaient infructueuses, mais qu'elles ne *rendaient* pas en proportion du labeur. Si l'on ne fait pas d'omission, il faudrait à Reims pénétrer dans l'intérieur de plus de 30.000 familles. En pratique cependant, ce chiffre formidable s'est réduit à un millier pour chacun. On arriverait, sans trop d'efforts peut-être, à faire toutes ces visites; mais à trois conditions :

La *première* de commencer tout de suite et, si possible, avant l'ouverture; la *seconde* d'arriver à la mission, les provisions faites, et lorsque la prédication ordinaire ne demande plus que quelques instants de recueillement ; la *troisième* de donner à ces visites un temps suffisant. Point ne sert de courir — il faut causer, il faudrait même s'asseoir si le temps le permettait.

La première glace rompue, on parle amicalement ; de prétendus incrédules avouent que leur incrédulité ne tient pas debout ; des montagnes de préjugés chancellent au moins sur la base ; nos figures sont encore assez honnêtes pour dire que nous ne sommes pas ce que disent leurs journaux. — Il suffit parfois d'une parole pour guérir une blessure faite par une parole. Quelques-uns sont touchés qui ne veulent pas le paraître, et beaucoup sont venus, après avoir dit qu'ils ne viendraient pas. Est-il un meilleur moyen de connaître une population que de la visiter chez elle ? — Enfin dans ces visites, le missionnaire est pleinement sur les pas du Maître divin et dans la fonction du Bon Pasteur.

Pour rompre la glace, les anciens de la profession indiquaient plusieurs moyens, tous efficaces : — ne jamais hésiter — à figure suspecte ou légèrement hostile, demande inattendue : « Monsieur, pourriez-vous me donner

tel renseignement? — Parfaitement, Monsieur. » La conversation est engagée. — Interroger l'homme sur son métier, la mère sur son enfant, le malade sur sa douleur, le locataire sur son loyer; de telles questions prennent comme feu sur braise... Répéter que tous les gens bien élevés nous reçoivent parfaitement, c'est d'un bon effet et d'une contagion salutaire. Plus encore, le *Misereor super turbam* dans la bouche et dans le cœur. Qui sondera jamais l'abîme de misère où est descendue l'âme de ce peuple que depuis plus d'un siècle des lois hostiles et impitoyables ont séparé de Dieu, de l'Église, de la vérité, du bonheur?

Premier contact. — En tout cas, l'opinion publique, celle des honnêtes gens, était pour la mission.

De l'*Avenir*, sous la signature du docteur Flavio : « Une petite lettre que mon curé m'a écrite pour m'annoncer la mission et que j'ai trouvée dans ma boîte a suffi pour épanouir ma tante, et faire chanter ses 75 ans comme le premier printemps de sa vie. Cette lettre l'a aidée à remuer l'entassement de ses souvenirs, à retrouver sous les cendres du passé, intact dans sa toute première fraîcheur, le vieil air de la mission qui dormait là depuis 60 ans :

Accourez, peuple fidèle,
Venez à la mission ;
Le Seigneur qui vous appelle
Veut votre conversion.

« Elle m'a chanté cela pour me faire plaisir en chevrotant un peu. Ce lointain souvenir l'avait beaucoup plus impressionnée que n'eût pu le faire toute la musique de l'Opéra. »

L'*Avenir* disait encore : « Le premier contact avec la population a été excellent. Les réfractaires sont en petit nombre — même ceux qui s'enfermaient dans leur demeure ont vu passer le messager de Dieu, et ils n'ont pas ignoré le message que leur envoie la bonté divine.

« Les chrétiens sont franchement heureux ; les *intellectuels* se félicitent d'entendre une parole éloquente. « Messieurs, disait un ouvrier, j'irai vous « applaudir. » Dans les paroisses excentriques, on est content des belles fêtes qui se préparent. « Çà ne fera pas mal, disait une brave femme, de « donner un peu de mouvement au quartier, il n'est pas trop gai. »

Toutefois, à quelques jours de distance, la même feuille semblait se démentir en disant :

« Il faut bien excepter de la satisfaction unanime, trois catégories de personnes : les enfants, les femmes, les hommes.

« Les enfants se plaignent que leur retraite passe si vite. « Mais, Père, « disait l'un de ces petits, ne va-t-on pas recommencer? c'était si beau ! » —

Les femmes trouvent qu'elles ne comptent plus assez dans l'église. Une dame s'étonnait de ne plus trouver sa chaise, cependant elle arrivait à l'heure indiquée...

« Les hommes disent ou semblent dire — car les foules ont des silences éloquents, — que les exercices sont trop courts. Parfois après la glose, après le sermon, après le salut, après l'illumination, après le dernier cantique, quand les lumières s'éteignaient, ils restaient encore, et Messieurs les vicaires qui prenaient leur part du travail de la misssion avec beaucoup de dévouement et de belle humeur, leur disaient : « Allons, Messieurs, c'est « fini, vous n'avez plus rien à voir, rien à entendre... Bonsoir, à demain...»

Annonces de la mission. — Il faut en faire connaître les fêtes, les retraites spéciales, les conférences, les réunions particulières ; dans ce but :

1° Une lettre initiale — comme on l'a vu plus haut — a été adressée à chaque famille. — Elle ne portait aucun nom de missionnaire.

2° Au commencement de chaque semaine, on a imprimé et distribué l'horaire des exercices.

3° Une invitation spéciale a été lancée avant les exercices particuliers à chaque catégorie.

4° Des *lettres de part* priaient les familles de se faire représenter au service funèbre célébré pour les défunts de la paroisse.

5° Les conférences d'hommes eurent leur publicité à part — et parfois des *cartes d'entrée* personnelles.

6° A certains jours, l'*Avenir*, par un tirage supplémentaire de plusieurs milliers, portait dans toutes les maisons d'une ou plusieurs paroisses, le bulletin de la mission et l'horaire des exercices dans ces mêmes paroisses.

7° Certaines églises placardèrent dans la rue de grandes affiches aux couleurs voyantes, pour annoncer aux fidèles et même aux infidèles, soit l'ordre des exercices, soit le thème des conférences. Chose rare, elles furent toutes respectées.

Cependant les missionnaires n'ont pas encore pris la croix, la bannière, la sonnette pour prêcher le royaume de Dieu sur les rues et les places publiques... Peut-être y viendra-t-on quelque jour !

Aucun des moyens précédents ne remplace et ne vaut le moyen par excellence, aucune cloche ne sonne aussi bien que la cloche du missionnaire, cette voix qui ne se fatigue pas de dire et de redire, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, l'ordre, l'heure, le temps des exercices, les raisons très spéciales d'y venir... Heureux le missionnaire à qui l'on reproche de sonner la mission trop fort, trop longtemps ou trop souvent !

Distribution de souvenirs. — Outre les médailles, chapelets, images de taille haute ou moyenne, livrets de cantiques, crucifix de famille, crucifix portatifs, on a distribué un nombre considérable de tracts édités par la maison Paillart d'Abbeville, des brochures de propagande, etc. Généralement les tracts étaient offerts aux hommes à leur sortie de l'église. « Ils ne sont pas très longs à lire, disait un vieillard qu'un missionnaire s'étonnait de trouver si parfaitement disposé à revenir à Dieu ; mais lorsque j'ai fini, je recommence — et çà dure. »

Mesures de surveillance et d'ordre. L'ordre général de la mission a été assuré par le bon Dieu, la sainte Vierge et les Anges gardiens. — On ne peut expliquer que par une protection particulière l'absen ce de tout tapage, de tout scandale, de toute manifestation hostile. — Pas un cri, pas une interruption, même à la messe de minuit. Le clergé et les missionnaires auraient-ils été soutenus, le cas échéant, par la police et la municipalité ? Question douteuse qui restera en suspens. Ils firent mieux de ne compter que sur eux seuls,avec le secours de Dieu; mais ils prirent bien leurs mesures, surtout dans les quartiers excentriques.

Toutes les précautions ne paraissent pas également opportunes. Une certaine apparence de police blesse ou agace de braves gens. Expulser un individu est rarement expédient, bien que parfois nécessaire. — Réunir une élite de quelques jeunes gens chrétiens, en faire les commissaires de la mission, paraît utile ; toutefois ces auxiliaires laïques seraient facilement ou trop vifs ou trop mous. On a remarqué dans toutes les paroisses combien les hommes sont sensibles à une prévenance des membres du clergé régulier ou séculier ; ils sont tout heureux d'une parole qui les accueille, d'une chaise qui leur est présentée, d'un sourire qui les reconnaît, d'un léger serrement de main qui les engage à revenir. Combien de retours ont été préparés ou décidés par une de ces *raisons que la raison ne comprend pas*, mais dont s'empare la grâce divine !

A titre de renseignement on trouvera curieux ces détails empruntés au compte rendu d'une des paroisses :

Des bandes de jeunes gens se formaient dans la rue, avec les rires, les chants, les propos que l'on imagine; parfois ils chantaient sur un air d'église, mais non par un motif de piété.

Quelques-uns seulement essayèrent de s'introduire dans l'église, tout au moins avec un ferme désir de bien s'amuser et d'inviter les camarades ; ils ne réussirent guère, disparurent, ou s'assagirent ; l'église brillamment éclairée n'offrait aucun coin obscur, et ces violettes haïssent la lumière.

Une seule porte était livrée au passage, et à l'intérieur une seule nef à la circulation des hommes. Des bancs et des rangs de chaises alignés ou même ficelés par un vicaire industrieux et inflexible rendaient impossible toute

erreur. De plus la bande, lorsque bande il y avait, était reçue et naturellement divisée par deux autres vicaires qui la logeaient en bon lieu, avec des prévenances que ces grands garçons n'attendaient pas. Plusieurs prenaient leur parti d'être relativement sages. Peut-être qu'un souvenir de leur enfance, une parole de vérité tombait dans leur cœur. Les cantiques leur plaisaient singulièrement. Un soir, trois n'avaient réussi à se procurer qu'un seul exemplaire du livret des cantiques et ils chantaient de tout cœur :

Je n'ai qu'une âme
Qu'il faut sauver ;
De l'éternelle flamme
Je veux la préserver.

Vers la fin de la cérémonie, ils suivaient la foule allant vénérer une image de l'Enfant Jésus. Ils obéissaient à l'exemple, à la curiosité, peut-être à un sentiment meilleur. Témoin la parole de l'un d'eux se tournant vers ses camarades et leur disant : *Moi je m'en fiche, je mets un sou !*... La parole n'est rien ; ce que l'on ne peut rendre, c'est le geste, le regard, la tenue du personnage.

Un autre soir, dans la même paroisse, mais non plus à l'église, cette jeunesse, très attentive d'ailleurs et respectueuse, formait une bonne partie de l'assistance. Quelqu'un même s'en montra offusqué. Promenant sur l'assemblée un regard légèrement dédaigneux, il se retira en disant : *Je ne reconnais pas mon monde*... C'était un balayeur municipal, brave homme d'ailleurs, fort assidu à nos réunions, mais il avait une manière un peu hautaine de dire en se rengorgeant : Moi, j'appartiens au *Balai*... Un de ses amis disait dans un sentiment analogue en se retirant, lui, devant le tribunal de la pénitence : *Je ne me confesse pas, la politique ne le permet pas.*

Ces derniers traits viennent d'un coin de Reims. Les paroisses du centre ont répondu avec ardeur à l'appel des missionnaires et avec un mérite particulier ; le mot de mission, en effet, éveillait tout d'abord une certaine susceptibilité chez quelques-uns des plus fidèles. — Ces cantiques repris par tout le monde, ces décorations, distributions de souvenirs, illuminations semblaient moins convenir à la dignité d'anciennes habitudes et briser une sorte d'étiquette. Cette crainte se dissipa bientôt et l'insigne cathédrale donna le premier exemple d'une piété simple et docile. Le clergé nombreux donnait l'exemple. Les plus élevés dans les dignités ecclésiastiques aimaient à se perdre dans les rangs du peuple. MM. les chanoines, très assidus aux différents exercices, descendaient de leurs stalles pour recevoir un souvenir. Ils voulaient lire et garder les tracts édités par la maison Paillart d'Abbeville, disant qu'eux-mêmes y trouvaient leur profit.

Un jour, fait sans précédent, ils changèrent l'heure de la messe capitulaire, afin d'assister au service pour les défunts.

Et parmi les fidèles, sans sortir des mêmes paroisses, il serait aisé de faire une ample moisson de traits édifiants. « Dans l'une d'elles, écrit un Père missionnaire, la retraite des personnes occupées dura deux semaines et demie, en raison de nombreuses demandes de prolongation. »

Dans une autre paroisse, les Pères sont les confidents ou les témoins d'une piété peu commune. C'est un chrétien qui demande à revêtir le cilice et qui le revêt pour attirer les bénédictions divines sur nos travaux ; — c'est un homme du monde qui se lève tous les jours à trois heures et jusqu'à six heures persévère dans son oraison ; — c'est une maison religieuse qui se partage les noms des différentes paroisses — et c'est à chacune d'offrir prières et pénitences pour celle qui lui est échue ; — ce sont des lettres envoyées aux Pères missionnaires, même après leur départ ; elles nous tirent les larmes des yeux, écrivait l'un d'eux, qui en avait reçu un bon nombre.

Les chants. — Parmi les attraits d'une mission, un des plus importants est le cantique chanté ou mieux enlevé, non par un groupe isolé, mais par la masse des fidèles. Le cantique est un attrait, mais c'est de plus une prédication, souvent une prière. Il satisfait le besoin de tout homme, de tout peuple : *agir ;* de l'aveu de tous, il a été un grand et très grand élément de succès dans la mission.

Les missionnaires, en consultant l'expérience, posaient, à Reims, les règles suivantes :

1° Avant tout, que les cantiques soient populaires, c'est-à-dire, pas ennuyeux, d'une poésie claire, sonore, virile.

2° Qu'ils soient chantants, et — nécessité absolue — avec un refrain ; les mémoires les plus ingrates retiendront au moins ce refrain.

3° Les vieux airs, autorisés par de longues années d'usage, sont les meilleurs, sans exclure quelques airs nouveaux, partout acceptés, par exemple : « Nous voulons Dieu. »

4° Il faut au cantique populaire le rythme, non seulement celui de la poésie, mais aussi celui de la musique, ou pour parler plus exactement, de la poésie se soumettant aux nécessités de la musique.

5° Il faut des repos où la voix, la musique, la phrase, le sens, s'arrêtent de concert, généralement sur une syllabe forte et vibrante.

6° Ces repos doivent tomber exactement après le même nombre de syllabes, et cela, dans tous les couplets du même cantique, suivant le rythme adopté pour le premier.

Cette dernière règle est absolue, et l'auteur s'est trompé en croyant pouvoir quelquefois s'en écarter. Les ouvriers, qui pendant toute la mission,

chantaient avec un admirable entrain, rappelaient la nécessité de cette règle, en la rétablissant, à leur manière, chaque fois qu'elle était violée, s'arrêtant d'eux-mêmes après un sens complet, sur une syllabe forte, et la prolongeant, sauf à précipiter la voix sur les syllabes suivantes.

Il y a des milieux chantants, d'autres qui ne le sont pas; Reims présentait aussi sous ce rapport des inégalités. Le chant est plus facile là où l'élément populaire domine ; la bourgeoisie est plus lente à s'ébranler. Suivant la remarque d'un curé, on chante beaucoup dans les cabarets, dans les usines, et même dans les familles laborieuses ; incontestablement, la musique est par excellence l'art populaire.

La perfection serait que les cantiques, paroles et musique, envoyés plusieurs semaines d'avance, fussent appris dans les écoles ou, du moins, dans chaque paroisse, par un groupe qui donnera l'élan. A Reims, par suite de circonstances imprévues, de ce chef, la préparation fut insuffisante, et cependant, quels beaux résultats obtenus ! C'est que le premier soin du missionnaire fut de chercher et au besoin de créer ce groupe, distribuant à chacun de ses membres les cantiques notés. Ce n'était point partout possible ; pendant toute la mission, un Père missionnaire dut seul conduire et soutenir les voix populaires.

Combien il est utile d'avoir à sa disposition quelques chrétiens d'une voix mâle, à leur défaut, quelques jeunes hommes, à leur défaut quelques adolescents, à leur défaut un groupe de jeunes filles ; mais celles-ci n'entraînent pas les foules. Elles pourront être utilisées en certaines fêtes solennelles ; au milieu d'une cérémonie d'expiation, par exemple, elles exprimeront les sentiments du repentir.

Revenons à notre groupe choisi. Il a besoin de répétitions spéciales, mais jamais ces répétitions particulières ne dispensent d'une autre plus générale à laquelle sont invités tous les fidèles. Le missionnaire leur demandait de rester quelques instants à l'église, le soir, à la fin de l'exercice, pour préparer les cantiques. Lui-même, du haut de la chaire, ou d'une place élevée, deux ou trois fois répétait seul le refrain. Il le reprenait ensuite en le détaillant, demandant aux fidèles de faire comme lui, vers par vers, pause par pause, s'il le fallait ; ainsi jusqu'au bout du refrain, qu'on disait alors seulement dans son intégrité. Pour le savoir, c'était l'affaire de deux ou trois minutes. Quant aux couplets, le missionnaire aidé, s'il en était besoin, de quelques voix, les disait tout entiers entre chaque refrain, et bientôt beaucoup parmi les fidèles les continuaient avec lui, sans qu'il fût besoin de répétition particulière.

A Reims, les missionnaires n'étaient pas mécontents de voir le couplet moins su que le refrain; c'était un gain pour l'un et pour l'autre. Le couplet était donné avec moins de force, la piété y gagnait, et la masse des fidèles, en se réservant pour le refrain, donnait à celui-ci une singulière vibration.

Fêtes et décorations. — *Fête des enfants.* — Il va sans dire que, du moins au plus, le succès a été universel, très vif, très expressif, qu'il a touché bien des hommes au point le plus sensible et le plus sain du cœur.

Programme d'une fête d'enfants (programme composé avec des éléments divers). — Les missionnaires se sont proposé de résumer en quelques mots saisissants les enseignements de la retraite, de causer une vive impression, de consacrer à la B^se^ Vierge Marie ces chers enfants, et, par eux, de réveiller la foi des parents. Après les cantiques, la prière pour la mission, les dernières recommandations, les derniers messages à porter au foyer, l'instruction commence par demandes et par réponses :

Le Père. — Mes enfants, lorsque l'homme est mort, où va-t-il ?
Les enfants. — Dans le ciel, ou dans l'enfer.
Le Père. — Où voulez-vous aller ?
Les enfants. — Au ciel.
Le Père. — Et pour aller au ciel, que faut-il faire ?
Les enfants. — Pratiquer le bien, éviter le mal.
Le Père. — De son vrai nom, comment s'appelle le mal, le seul mal ?
Les enfants. — Le péché.

Le dialogue se poursuit sur les principaux devoirs, il se termine par des supplications ou des acclamations.

Supplications. — Le Père les dit le premier, les enfants les répètent.

Prions.

Seigneur, notre Père — Seigneur, donnez à nos parents — donnez à nos maîtres — donnez à nos maîtresses — la grâce de vous aimer — la grâce de vous servir — la grâce de vous voir — avec nous — dans le beau ciel.

Acclamations. — Elles se succèdent dans le même ordre, autant que le permet la piété, la docilité du jeune et mobile auditoire : Vive N.-S. J.-C., vive la B^se^ Vierge Marie, vive le saint baptême, vive le Souverain Pontife, vive Mgr le cardinal, vive la mission, vive M. le curé.

A ce moment M. le curé monte en chaire et annonce avec une affectueuse éloquence (c'est dans le programme) qu'il va donner la bénédiction à tous les enfants. Elle est à peine descendue sur leurs têtes, qu'un cantique est entonné à la gloire de la Ste Vierge. Sur l'invitation d'un P. missionnaire, la Ste Vierge est saluée Reine des petits enfants et des âmes innocentes — Reine du ciel — victorieuse du démon — mère de l'Enfant JÉSUS et des Élus. A chaque nouveau salut, les enfants tendent leur couronne vers la statue de Marie, ou bien ils élèvent de légères oriflammes ornées de son nom. Il en est qui font les deux à la fois, mais ces derniers sont extrêmement occupés.

La consécration a lieu, prononcée d'abord par un groupe de petits garçons, ensuite par un autre de fillettes; et au chant des cantiques, avec tout

l'ordre et le silence possibles, commence le long défilé de ceux et de celles qui vont par la grande nef chercher une superbe médaille retenue sur la poitrine par un ruban rouge ou bleu.

Dans un quartier populaire la fête se prolongea bien longtemps. Les enfants chantaient à plein cœur et à pleine voix un cantique qu'ils avaient reçu de leur Père missionnaire :

Grand saint Remi,
Aimez mon père
Et bénissez ma bonne mère ;
Faites que tous en paradis
Nous soyons un jour réunis.
Vierge Marie,
Pour mes parents que j'aime tant
Mon cœur vous prie ;
Exaucez votre enfant.

Toutes les rimes ne sont pas millionnaires, mais les enfants, sans y regarder de si près, les enlevèrent avec un joyeux entrain.

Les autres fêtes, on le conçoit, eurent un caractère moins mouvementé. La préoccupation constante des PP. missionnaires fut d'y réserver une large place au peuple chrétien, si volontiers acteur dans les grandes cérémonies. Les chants, les processions, les prières en commun, les acclamations, les défilés au pied d'une statue, devant un autel, furent autant de moyens employés suivant les temps et les lieux.

La fête de la Ste Vierge a toujours le don d'attirer les âmes les plus voisines de Dieu, et les plus éloignées sitôt que commence leur mouvement de retour. « Quelle confiance, disait un missionnaire, n'inspire pas ce nom de mère, jeté dans un cœur d'homme par la miséricorde infinie ! — Je vous plains, Messieurs, si vous avez perdu votre mère, mais la Mère que Dieu vous a donnée au ciel ne peut mourir. » Et chaque sermon, dans chaque paroisse, fut le commentaire filial et ardent de cette parole si nécessaire à la conversion.

Le souvenir des défunts avec la pensée et les enseignements de la mort occupa pieusement et utilement toute une journée. — Le matin, communions nombreuses ; à 10 h., service solennel ; le soir, vêpres des morts, chant du *Dies iræ*, sermon de circonstance avant les dernières prières de l'absoute.

Dans une paroisse ouvrière, on avait eu l'heureuse idée d'annoncer un service pour les défunts de la grande famille industrielle rémoise. Les hommes se montrèrent sensibles à ce souvenir, et ils vinrent au nombre de plus d'un mille.

Ailleurs, une croix endeuillée, gigantesque, doucement éclairée par une

lumière mystérieuse, se détachait sur le fond sombre de l'église. — Des inscriptions sur des cartouches funèbres, ou dans les plis de drapeaux cravatés de noir, portaient les noms du Tonkin, de Madagascar... Et l'on songeait, en unissant le deuil de la patrie au deuil de l'Église, à nos petits soldats que la *relève* n'a point relevés sur la grande île africaine.

Qu'on ne s'étonne pas de semblables industries, elles sont nécessaires dans ces grandes solitudes d'hommes que sont nos villes manufacturières et leurs faubourgs ouvriers. Personne n'y connaît personne. Les voisins sont des étrangers. Plus de traditions, plus de souvenirs. Nul n'habite la maison paternelle, nul ne peut prier sur la tombe où reposent les parents. Au milieu de ces populations flottantes, la pensée de la mort s'efface, elle n'a plus son asile.

Toutefois une dévotion au moins a encore de profondes racines : c'est celle de la Croix, et, comme disent les bonnes gens, la dévotion au *Bon Dieu sur sa Croix*. — Accomplissement perpétuel de l'antique prophétie, la Croix attire les regards, et la puissance divine se manifeste par elle ; témoin le fait suivant.

Parmi les quartiers évangélisés, il en est un qui mériterait une histoire; il n'a pas encore de paroisse, on espère qu'il en formera une bientôt. Deux de nos PP. y ont donné la mission. Peu de choses étaient préparées pour les recevoir ; ils n'avaient ni une église, ni une maison ; ils comptaient sur une salle d'école, elle devint impossible. Le peuple surtout leur manquait. Ils le cherchèrent dans la rue, finirent par le trouver, conduisirent un certain nombre d'auditeurs dans une sorte de salle qui n'était plus une grange et n'était pas encore une église. — Tant bien que mal, plutôt mal que bien (puisque la mission rendit malades les deux missionnaires), on sécha les plâtres, on boucha les trous, et les instructions commencèrent. — La première fut un vivant récit des travaux et des douleurs de N.-S., des preuves de son amour pour les humbles et les petits. L'émotion de la foule allait grandissant, à mesure que ce *Jésus*, que plusieurs ne connaissaient qu'imparfaitement, lui était évangélisé. — A la fin de sa prédication, le P. missionnaire dit à ses auditeurs : « Voulez-vous que je bénisse une image de Jésus crucifié ? — Oui, Père, oui, nous le voulons, bénissez. » Et lorsque l'image fut bénite, les deux missionnaires se mirent à genoux et, faisant l'adoration de la Croix, ils baisèrent les pieds de N.-S. — Tout le peuple voulut suivre l'exemple, et ce fut une procession de braves gens où chacun vint coller ses lèvres et son cœur au bois sacré tandis que tous disaient avec le cantique :

Chrétiens, chantons à haute voix :
Vive Jésus, vive sa Croix !

Telles furent nos fêtes principales, rehaussées par l'éclat des décorations et des illuminations plutôt inspirées que préparées par les conseils des

Pères missionnaires. D'autres travaux et plus importants les occupent ; il est bon toutefois de garder l'entière direction de ces fêtes, afin qu'elles restent dans la mesure et concourent dans tout leur détail au même dessein.

En général, on a remarqué, à propos de ces décorations ou illuminations, qu'il était mieux de concentrer tous ses efforts sur un seul point et pour ainsi dire sur une seule pensée, devenue, par le fait même, aisément lisible ou accessible. Ce sera, pour prendre quelques exemples, la statue de la Ste Vierge ou celle du S.-C., concentrant toutes les fleurs, toutes les lumières ; des lignes étincelantes semblent y conduire les regards et les cœurs. Ou bien des lettres colossales apportées par des enfants de chœur, si elles n'ont pas été fixées avant la cérémonie — chaque système a ses avantages — formeront les mots suivants, toujours en rapport avec l'instruction précédente : *Éternité ! Sauvez votre âme. Pitié mon Dieu ! Pardon mon Dieu !...* La décoration la plus simple, la plus belle, paraît toujours celle de la Croix ; ses dimensions varient nécessairement avec celles de l'église, mais il convient qu'elle soit grande, haute et large.

La mission n'eut pas à préparer de grandes et coûteuses fêtes. Reims était encore sous l'impression des magnificences de son Centenaire. Elle revoyait dans ses plus récents souvenirs les pèlerinages nationaux, les splendides cortèges pénétrer dans ses basiliques pavoisées et illuminées comme peut-être elles ne le furent jamais. Recommencer de telles fêtes était impossible, et personne n'y songea.

La prédication et les auditeurs. — Les journaux, grâce à Dieu, et même les fidèles, ne se sont pas départis d'une réserve conforme à la sagesse et à la piété, en face du grand ministère de la parole divine ; ils ont compris qu'elle est au-dessus des compliments et des jugements, et ils l'ont écoutée dans un humble silence. Une jeune femme appartenant au monde officiel rend bien cette impression : « J'étais convaincue que les missionnaires étaient en si grand nombre à Reims pour y faire une campagne électorale ; aussi, dès le début, j'écoutais leurs prédications prévenue contre elles, et je m'y déplaisais. Bientôt je suis revenue de mon erreur ; je me suis dit : vraiment ces hommes ne cherchent que le salut des âmes ; dès lors leurs sermons prirent un autre caractère à mes yeux, et je les préférais aux discours solennels du Centenaire.

Assez souvent les auditeurs communiquaient leurs observations à l'entourage. « Voilà un argument bien taillé, disait un auditeur très attentif » ; mais il ne voulait pas que l'on parlât de la confession. Lorsque le sermon tournait autour du tribunal : « Ça, disait-il, pas maintenant, c'est à part. » — « Quel est le premier commandement ? » disait un missionnaire, en s'interrogeant lui-même. Des enfants s'y méprirent et de leur voix pénétrante, répondirent : *Un seul Dieu tu adoreras.*

Le grand succès des prédications a été pour les *conférences dialoguées*. Un curé qui, dès l'origine, avait déclaré qu'elles ne se feraient pas chez lui, en aurait, par la suite, souhaité tous les jours ou à peu près. Il n'était pas le seul. MM. les ecclésiastiques trouvaient à cet exercice, tel qu'il a été pratiqué pendant la mission dans la plupart des églises, de précieux avantages. L'attention se repose, disaient-ils, en allant de la thèse à l'objection ; le prédicateur serré par son adversaire ne perd pas pied, et l'auditeur le suit avec plaisir chaque fois qu'il oppose une claire réponse à une claire demande. Le genre, moins solennel, permet un bon mot, un trait d'esprit ; le peuple est heureux de retrouver ses pensées et jusqu'à ses expressions dans la bouche du missionnaire, autant bien entendu que le permettent les convenances oratoires auxquelles il tient tout le premier.

Il va sans dire que la liberté de l'objection tourne au profit de la défense plus libre à son tour. Bien des vérités sont dites et passent aisément alors, qui ne seraient pas dites ou ne passeraient pas autrement. Un homme d'expérience et de mérite allait jusqu'à affirmer qu'il estimait autant une seule conférence dialoguée que cinq instructions ordinaires.

Ce genre a ses règles rigoureuses. Les adversaires momentanés doivent vraiment en venir aux mains, vraiment dialoguer, rendre vivant et réel le combat entre l'erreur et la vérité. L'objection toujours concise, sans jamais franchir les limites tracées à l'avance, peut se mouvoir assez librement, et finir sur le mot décisif. Pour la réponse, si c'est possible, un mot sec d'abord, un argument à l'emporte-pièce, sauf ensuite à revenir sur la thèse et à lui donner le développement convenable. — On a cité certaines réponses qui ont ce caractère :

Demande. — Pourquoi ne revient-on pas de l'enfer ?
Réponse. — Parce qu'on y reste.
Objection. — Je suis trop bon pour être damné.
Réponse. — Vous ferez un fort bon damné.
Objection. — Un honnête homme ne croit que ce qu'il voit.
Réponse. — Voit-il son honnêteté ? De quelle couleur est-elle ?
Objection. — Les curés ont inventé la confession.
Réponse. — Quel curés, nommez-les ?
Demande. — Pourquoi les prêtres dans l'Église demandent-ils toujours de l'argent ?
Réponse. — Pour payer la chaise sur laquelle vous êtes assis, le gaz qui vous éclaire, le calorifère qui vous chauffe.

L'*Avenir* écrivait à cette occasion : « Des murmures d'évidente satisfaction accueillaient tantôt l'objection de l'erreur, d'une erreur que l'on connaissait bien, tantôt la réponse victorieuse de la thèse catholique qui, elle, au contraire, n'est jamais assez connue, et peut-être n'a que trop rarement semblables occasions de se manifester. »

L'auditoire, par son émotion, par cette attention qui semble suspendre le mouvement de la vie, a récompensé le missionnaire chaque fois que celui-ci s'est abandonné et livré davantage. Deux exemples :

Le premier se trouve consigné dans le compte rendu de la mission par l'un des curés de Reims. « Le dernier jour de la retraite, le P. missionnaire souleva son auditoire par un beau sermon sur le délai de la conversion, et poussa les hommes dans leurs derniers retranchements ; à la fin de sa péroraison, il raconta l'histoire de deux zélés missionnaires. L'un était mort en prêchant, une veine s'étant brisée par suite de ses efforts pour convertir les pauvres pécheurs. Le lendemain le second missionnaire parut avec un surplis ensanglanté et déroulant cette sorte de relique, il disait : « Voilà ce que « mon frère a fait pour vous convertir, à votre tour que ferez-vous ? » Et alors le Père présente un crucifix, et il ajoute : « A défaut d'un surplis ensanglanté, « j'ai à vous montrer l'image d'un Dieu meurtri et mort pour vos péchés, « résisterez-vous à son appel ? » C'était fini, et dans l'église tout le monde pleurait. »

Un autre soir, dans une autre église plus illustre, le prédicateur sembla lâcher les rênes à son talent et à son cœur. De sa voix puissante et sonore, il allait frappant comme un sourd, eût dit Madame de Sévigné, écartant d'une main impitoyable les prétendues raisons que les mondains allèguent pour ne pas se confesser, et disant au contraire celles que l'on ne dit pas, parce qu'elles sont honteuses — l'improbité du commerçant qui a volé sa clientèle et veut encore la voler, l'infidélité de l'époux qui a déchiré le contrat de mariage et veut encore le déchirer. Lorsque l'orateur, en descendant de chaire, traversa les rangs des fidèles comme accablés dans une sorte de stupeur, il se demanda si, en allant très loin, il n'avait pas été trop loin, s'il n'avait pas scindé son auditoire... au contraire, il l'avait multiplié, et le lendemain lui amena de nouvelles centaines d'hommes qui semblaient lui dire : « Mon Père, recommencez ! »

Son Éminence le Card. Langénieux. — Le souvenir du vénérable archevêque de Reims est intimement uni à celui de la mission. — Malgré l'avis de ses médecins, interrompant auprès de Lourdes un repos bien nécessaire à une santé récemment ébranlée, mais grâce à Dieu sur le point de se rétablir entièrement, il avait tenu à présider l'ouverture de la mission ; il en suivait le détail avec la plus grande attention. — Tous les missionnaires furent reçus chez lui, à cette table que Mlle Langénieux préside avec une dignité si simple et que Monseigneur disait être celle de notre communauté. Il visita dans son église chaque groupe de missionnaires, exhortant tous les fidèles à faire leur profit du jubilé ; et cependant il trouva moyen de se surpasser lui-même et d'ajouter à tant de témoignages d'affectueuse confiance.

L'un des derniers jours de la mission, le mercredi 23 décembre, à une

heure, tous les missionnaires étaient de nouveau réunis au palais archiépiscopal, pour prendre congé de Son Éminence, et recevoir ses adieux. Monseigneur remercia d'abord la Providence d'avoir ménagé la santé des PP., qui, eux, disait-il, ne la ménageaient pas. Se tournant vers le R. P. Siméon, il lui dit son désir de voir tous nos supérieurs accorder ou imposer aux ouvriers de la mission de Reims quelques jours d'un repos bien mérité; puis, élevant la voix, il ajouta quelques paroles. Les voici presque textuelles. Elles sont de celles qu'on n'oublie pas.

« Mes chers Fils, mes Enfants,

« J'ai contracté vis-à-vis de vous une dette de reconnaissance que je ne pourrai acquitter même pendant toute ma vie. Avec moi, mon diocèse tout entier, et particulièrement la ville de Reims, vous sont redevables. Chaque jour j'ai prié pour vous avec effusion et je continuerai à prier, je le ferai plus souvent et avec plus d'ardeur. Cette dette, j'entends dès maintenant la partager avec mes vicaires généraux et, plus tard, la léguer à mon successeur. En retour voulez-vous, mes vénérés Pères et mes chers Fils, m'accorder un souvenir dans vos prières, et conclure une sorte de pacte sous le regard de Dieu ?

— Oui, oui, Monseigneur.

— Je vous remercie de tout ce que vous avez dit, de tout ce que vous avez fait pendant cette mission, où l'on n'a pas entendu même une plainte, — où l'on n'a pas vu un accroc. Mais vous ne connaissez pas votre meilleur sermon. Votre présence a été plus éloquente que vos discours. Mes chers coopérateurs, les curés de Reims, ne tarissent pas sur ce point. Vous avez été suivis, étudiés, et jamais on ne vous a trouvés en défaut. Par votre modestie, votre piété, votre promptitude dans l'obéissance, votre réserve, vous avez montré dans tous les presbytères l'idéal du prêtre. »

Monseigneur remit ensuite à chacun des missionnaires une médaille frappée à l'occasion du Centenaire, représentant, sur l'une de ses faces, le baptême de Clovis par saint Remi, et sur l'autre, la concession du jubilé faite par le Souverain Pontife Léon XIII à l'archevêque de Reims. Quelques-uns ont eu le bonheur de trouver sur leur médaille un des deux sujets remplacé par un profil très fin représentant Son Éminence.

Sentiments du peuple chrétien. — La sympathie respectueuse des fidèles a été unanime, surnaturelle, refusant de distinguer soit entre les paroisses, soit entre les missionnaires, pour n'aimer que la paroisse et tous ses missionnaires ; ceux-ci n'avaient même que leur part de ce nom collectif. Les noms propres étaient inconnus ; s'il fallait désigner l'un des PP. en particulier, le peuple avait recours à un procédé très simple, renouvelé des âges primitifs. Chaque missionnaire était familièrement appelé d'après son âge

ou d'après son extérieur : celui-ci *le Grand*, cet autre *le Gros* ou bien *le Blanc*...

Le respect du ministère gagnait à cet oubli du ministre. « Mon enfant, demandait-on à un petit garçon, qui vous a donné la retraite ? » L'enfant répondit sans hésiter, sans chercher un nom : « N.-S. J.-C. » Les fidèles disaient dans le même sens : « Je vais au sermon des PP., ou au sermon des missionnaires. » Il y a dans ce mélange de ce singulier et de ce pluriel plus qu'une nuance. D'ailleurs ce nom de missionnaire est encore très beau, comme nimbé aux yeux du peuple. Le missionnaire est une sorte d'être au-dessus des conditions ordinaires, qui sait tout, qui va partout. « Vous connaissez bien notre cousin, disait-on dans une famille d'ouvriers. — Où est-il votre cousin ? — Missionnaire au Japon. » Et ce fut un étonnement de voir qu'on ne le connaissait pas.

On ne distingua pas davantage entre les paroisses. Chacun préféra la sienne et y demeura. L'amour du clocher s'éveilla même, à cette occasion, dans plus d'un cœur, et tout de suite fut tenace ou même un peu jaloux. Au commencement, les habitants de paroisses faubouriennes s'en furent, rarement d'ailleurs, dans les grandes églises du centre. Ils s'en revinrent, disant avec conviction et à l'unanimité : « C'est plus beau chez nous. »

La supérieure d'une communauté religieuse parlait, devant des dames du monde, des cérémonies et des prédications de la cathédrale. — Elle s'aperçut bien vite que ses paroles étaient reçues avec un silence contraint et mécontent. L'explication ne tarda pas : « On voit bien, Madame, que vous ne connaissez pas les autres paroisses. » Et chacune d'ajouter : « Ah ! si vous aviez été dans ma paroisse ! »

Cette impression alla s'accentuant jusqu'au dernier jour, qui vint trop tôt au gré de plusieurs. Combien ont redit, à l'occasion des dernières fêtes, le mot de Clovis entrant dans l'église de son baptême : « Est-ce déjà le ciel ? » Le lendemain de la mission, une pauvre femme pleurait à chaudes larmes, en ne retrouvant plus dans sa paroisse les instructions, les décorations des jours précédents. « Pourquoi, disait-elle, le paradis s'est-il sitôt fermé ? »

Les réunions spéciales. — Nous ne disons pas les *retraites* spéciales. — Ce mot de retraite, sur le conseil de plusieurs missionnaires, a été évité avec soin ; il aurait comme scindé la pensée du peuple, qui n'aurait plus appartenu tout entière à la mission, et plusieurs se seraient crus dispensés de suivre les exercices généraux, en prenant part à une retraite. Il n'y eut donc que des instructions particulières. — On les compte à bon droit parmi les consolations à cause de leur ferveur, de leur entrain et de leurs résultats. Quelle puissance de renouvellement pour toute une paroisse, lorsque la

parole de Dieu, écoutée par un grand nombre, ou du moins, par une élite fortement constituée, visite et anime ses différentes catégories ! Il serait utile pendant la mission d'aviver la flamme apostolique, en réunissant encore de temps à autre les auditoires évangélisés une première fois, afin d'assurer la persévérance et d'exciter le zèle.

Les enfants furent tout de suite conquis ; pas tous, hélas ! Les statistiques relèvent sur ce point de notables différences entre les paroisses. Dans plusieurs la *laïque* se montra franchement hostile ; dans plusieurs, plutôt bienveillante. Quelquefois peut-être de belles paroles ont caché ou à peu près de mauvais sentiments, mais quelquefois les missionnaires ont rencontré chez les institutrices, et même chez quelques instituteurs, un dévouement inspiré par l'Évangile ; et certaine réserve, commandée par les circonstances, n'avait sa raison d'être que dans le désir très réel et très sincère d'un plus grand bien.

D'ailleurs, informés de ces dispositions, encore partielles, il est vrai, les missionnaires furent attentifs à éviter toute allusion blessante ; ils prirent même soin de ne jamais distinguer extérieurement entre les écoles et les enfants, et qui sait si cette réserve apostolique, comprise de plusieurs, n'avancera pas le jour où les portes de maisons jadis hostiles, s'ouvriront d'elles-mêmes à l'Église !

Bien des femmes et des jeunes filles dans ces réunions particulières, apprirent les secrets de la vie chrétienne et de la piété. « Mon Père, disait une jeune personne qui, pendant la mission, avait appris à méditer d'après la seconde manière de saint Ignace, je suis restée, durant une heure entière, sur une seule parole de l'Imitation — et je serais restée bien plus longtemps, si l'on ne m'eût appelée. »

Cependant le véritable ornement de la mission et son grand succès, celui qui étonna, édifia le plus, fut dans la présence, la multitude, la tenue des hommes qui fréquentaient les églises, ou bien dans les réunions communes, ou bien dans les réunions spéciales qui leur furent consacrées presque dans toutes les paroisses. « Plusieurs, disait l'*Avenir*, n'ont pas eu le temps de quitter leurs habits de travail ; mais ces braves gens pensent, avec raison, que la livrée du labeur est une parure, dans une réunion populaire et chrétienne. Comme ils écoutent avec attention, avec respect la parole qui leur évangélise JÉSUS-CHRIST, Fils de Dieu, vrai Dieu, le seul que connaisse et puisse même connaître l'âme française ! On se quittait en se disant « au revoir ». Les mains cherchaient les mains pour mieux exprimer le contact des cœurs. »

Taquineries et oppositions. — Ce chapitre ne sera pas long : la bonne volonté ne manquait pas à quelques-uns, mais le succès fit défaut à tous.

Quelques salons plus ou moins opportunistes boudèrent la mission ; on

fit semblant de ne pas même s'en apercevoir, et tout fut dit de ce chef. Toutefois, à l'occasion du départ des missionnaires, certains bourgeois voltairiens eurent une idée géniale : ils firent représenter le *Juif errant* sur le théâtre municipal, et se donnèrent la joie d'insulter la Compagnie et « le jésuite » avec les immondices d'Eugène Sue, extraites de son fameux roman. Eux-mêmes cependant rougirent de leur mauvaise action, ou l'on en rougit à leur place. Les affiches disparurent immédiatement, et le silence se fit.

L'Université intervint, elle aussi, honteuse d'elle-même, pour rappeler instituteurs et institutrices au respect de la légalité et de la neutralité : on comprend assez ce que ces mots veulent dire.

Le blâme infligé à deux membres du personnel enseignant eut pour conséquence première de montrer la servilité du pouvoir académique, sa déférence pour la secte. Quant au blâme, s'il en paralysa quelques-uns, il montra chez quelques autres des sentiments dignes des premiers chrétiens et capables d'inspirer les plus glorieux sacrifices.

L'Éclaireur de l'Est servait de bureau postal aux lettres anonymes et aux dénonciations. De son propre fonds, il ajouta quelques insinuations malveillantes, écrites d'une plume que quelques-uns pensent avoir été trempée jadis dans l'eau bénite. En somme, de ce côté, la guerre était menée assez mollement. Nous avions plus à craindre du *Franc Parleur*, organe des socialistes, rédigé, disait-on, par un homme qui a dépensé beaucoup de talent au service de sa déplorable cause. Au commencement de la mission, il avait entrepris une campagne de scandales. Chaque jour le récit d'un crime clérical était raconté et commenté à sa manière. Aux rédacteurs de l'*Avenir*, il répondait en ces termes : « Êtes-vous suffisamment convaincus de mensonge, de bête et de grossier mensonge ? — Cela ne vous suffit pas ? Nous recommencerons demain. — Nous vous prendrons une fois de plus par la nuque, et nous vous plongerons le nez dans vos mensonges. »

Malgré sa promesse, le rédacteur du *Franc Parleur* ne recommencera pas. Lui-même, par l'un de ces coups soudains où nous aimons à reconnaître l'intervention de la Providence, fut accusé devant les tribunaux de mensonge et de calomnie, vis-à-vis d'adversaires de son espèce. Condamné à la prison et congédié ignominieusement de son journal, il essaya de se relever par d'impudentes affirmations, qui lui crevaient dans la main et ne prouvaient que son insigne mauvaise foi.

Examen de la mission par les missionnaires. — Les belles œuvres sont au-dessus de la louange, a-t-on dit souvent ; elles ne sont pas au-dessus de la critique. A Reims Dieu nous a donné la grâce de bien faire, cependant nous aurions pu mieux faire. Quelques observations ont signalé des points faibles ; les voici au profit de l'avenir. — Ces observations portent sur deux points principaux. On aurait dû *a)* mieux *prévoir* et *b)* plus *demander*.

a) Prévoir, c'est gouverner, et, dans une mission, c'est prendre l'avance sur bien des ennemis dont le pire est l'indifférence. Un retard équivaut presque toujours à un insuccès. Un missionnaire dont les conseils furent toujours appréciés de nos PP. exposait ainsi sa pensée :

« Je n'accepte aucune mission si je n'ai au moins six mois pour la préparer. Six mois avant la mission je me présente à la paroisse, et je fais une sorte de reconnaissance des personnes et des lieux. J'ai soin d'arriver un samedi et de rester toute la journée du dimanche. Je visite les écoles, les patronages, les associations de piété, les maisons religieuses ; partout je provoque l'attention et je demande beaucoup de prières ; je ne me contente pas de promesses un peu vagues. Il me faut au moins un *Pater* et un *Ave* tous les jours. — Je demande plus où je puis obtenir plus.

« J'ai bien soin de ne pas laisser tomber l'attention ; j'écris de temps à autre, je m'informe de ce que l'on fait pour apprendre les cantiques, pour préparer les fêtes et les illuminations. Si je puis obtenir une lettre de l'évêque, d'un vicaire général, je la communique à Monsieur le curé, en lui demandant d'en faire la lecture au prône du dimanche. Neuf jours avant l'ouverture, il est entendu que l'on fera une neuvaine avec au moins un exercice public chaque jour. Les missionnaires arrivent la veille des exercices, et on donne à leur réception la plus grande solennité possible. »

On ne dira pas que la plupart de ces points ne peuvent être demandés et obtenus dans une grande cité, car ce n'est pas avec la ville que l'on compte, mais avec la paroisse, et celle-ci n'est pas inabordable.

Aurait-on dû prévoir une fête générale de clôture ? Il était tard déjà, lorsque la question a été posée au cours de la mission, et les avis furent partagés ou plutôt incertains. Même hésitation au sujet d'une œuvre commune qui serait comme le legs et le mémorial de la mission.

b) La mission de Reims a été admirablement préparée. Son erreur a plutôt été une faute d'abstention ; on n'a pas assez *demandé*, assez pratiqué la grande règle de faire faire. Sur les champs de l'apostolat et du zèle, la maxime de l'Évangile est d'une application constante :

Donner est mieux que recevoir.

En général on n'a pas assez demandé aux collectivités, aux personnes morales, aux administrations, secours publics, grands magasins, usines, direction des chemins de fer, des tramways. Un P. missionnaire faisait remarquer la possibilité, la facilité même d'interroger quelques officiers, excellents chrétiens. Qui sait si l'on n'aurait pu donner une sorte de retraite à l'armée, ou du moins certaines conférences, le dimanche ? Et quel besoin est-il de tant de permissions pour faire connaître l'heure choisie à quelques soldats, et, par eux, à leurs camarades ?

Dans des visites collectives, on aurait rencontré les hommes, les ouvriers,

si rarement chez eux; ils auraient compris du moins que la mission, comme ils disent, n'a pas froid aux yeux.

On aurait pu demander plus de renseignements utiles. Il serait bon, avant de fixer les heures de réunions, pour les ouvrières par exemple, de prendre leur conseil. Dans une paroisse elles ont indiqué 1 h. de l'après-midi, et de fait, c'était le seul moment possible. La même question posée aux patrons amènerait peut-être de meilleurs résultats, entre autres celui d'élargir un peu le repos de midi.

On aurait pu solliciter et obtenir plus de concours, constituer par exemple, au moins dans certaines paroisses, des *ouvroirs* de mission. Là on prépare les décorations, les couronnes pour la fête des enfants, on encadre les souvenirs. Le résultat matériel n'est pas insignifiant, toutefois c'est le moindre. Le dévouement est suscité, il se multiplie; une bonne volonté en appelle une autre. Il est bon de confier aux vicaires tel ou tel département: ils sont heureux de mettre la main à l'œuvre et de ne pas s'enfermer dans une réserve mêlée fatalement de quelque tristesse. On vient à l'église pour voir les fleurs ou les flambeaux qu'on a prêtés, pour admirer une décoration préparée par des mains connues, et l'on s'intéresse à la mission comme à une œuvre personnelle. Une religieuse ayant à prendre 12 enfants pour en composer une troupe angélique, eut soin de les choisir parmi les fillettes dont les parents n'étaient pas encore venus à l'église. Cet artifice innocent eut un plein succès.

Ces industries et d'autres semblables rentrent bien dans les traditions que nos Pères nous ont laissées. Le malheur, la difficulté des temps ne permettent d'en négliger aucune. D'ailleurs une grande partie de l'art de la guerre consiste à créer les ressources sur le terrain même où manœuvrent les armées.

Restait une grande, une énorme difficulté; elle n'a pas été vaincue, on se demande même si elle peut l'être. A Reims, en dehors des irréductibles, des impies déclarés, des irréguliers, des nomades qui errent sur les frontières indécises de la civilisation ou de la cité, des professionnels de la débauche, tout un monde honnête, laborieux, chrétien au fond du cœur, est resté en dehors de la mission, non point certes par hostilité, mais par impossibilité de prendre part aux exercices. Le travail finit trop tard, ou bien il commence trop tôt.

Sur un tramway, un contrôleur distribuait des numéros du journal l'*Avenir* à tous les voyageurs qui montaient sur sa voiture. Un P. missionnaire lui demanda s'il était venu à la mission. « Hélas! répondit le conducteur, je n'y ai pas été, je n'irai pas, je n'ai jamais la possibilité d'entrer à l'église; je fais ce que je peux pour y envoyer les autres. » Tous les soirs, un employé d'une grande maison de commerce entrait hâtivement à l'église quand on en fermait les portes. « Il venait, disait-il,

prendre un petit air de mission. » Combien sont-ils, dans les chemins de fer, dans les usines, dans les grands magasins, dans les administrations, ceux que des exigences tyranniques condamnent dans le fait à vivre en dehors de la religion, et que pouvons-nous faire pour cette multitude ?

D'abord, répondait un P. missionnaire, nous pouvons rappeler, proclamer à temps et à contre-temps, *opportunè*, *importunè*, les droits supérieurs de N.-S. J.-C., la loi du salut des âmes, contre laquelle ne prescriront jamais les lois prétendues ou les convenances du commerce. La parole de Dieu au service de la vérité, de la vraie liberté, ne se perd jamais ; et rappeler les droits, sous ce rapport, vaut mieux souvent qu'enseigner les devoirs.

On a proposé d'autres moyens. L'un des plus pratiques serait dans la formation d'un comité de patrons chrétiens. Ces messieurs examineraient ce qu'ils peuvent faire et ce qu'ils feront pour assurer la liberté de leur personnel. Peut-être obtiendrait-on, avec quelques signatures d'hommes autorisés dans leur profession, une mesure libérale s'étendant à toute une industrie.

Une autre idée s'est fait jour. La mission a été paroissiale, c'est-à-dire, elle s'est donnée dans chaque église pour les fidèles de cette circonscription ecclésiastique. Sans changer cette forme, ne pourrait-on pas y apporter une modification ? Tantôt dans une église, tantôt dans une autre, suivant des nécessités diverses, on aurait des exercices spéciaux pour toute une catégorie de personnes qui ne prennent point part à ceux du soir. Il y aurait la retraite du commerce, celle de l'armée, peut-être celle des gens de maison. On pourrait aussi réunir plusieurs professions similaires, du moins celles qui laissent un certain loisir au milieu de la journée. Cherchons, nous dit l'Évangile, et nous trouverons. Nous trouverons peut-être ce que nous ne cherchons pas, le hasard décide souvent des inventions. Aurait-on échoué dans toutes ces recherches, qu'il resterait encore de les avoir tentées. On laisserait dans les esprits une idée, dans les sillons une semence qui mûrira *tempore opportuno*.

Dernière réunion à l'Archevêché. — Que ferait-on pour assurer les résultats et profiter de l'ébranlement des âmes ? — Depuis le commencement de leurs travaux, ensuite dans chacune de leurs conférences, les PP. missionnaires s'étaient interrogés sur ce point capital. On résolut de poser la question et d'y répondre pleinement, dans une réunion provoquée par Son Éminence, présidée par elle, et composée du R. P. Supérieur et des chefs des différents groupes ou de leurs représentants.

Les *enfants*, les premiers évangélisés, attirèrent aussi les premiers l'attention de l'assemblée. On constata le bien produit chez ces jeunes âmes par la confession fréquente, lorsqu'elle est bien faite ; qu'elle les dispose à recevoir l'absolution, suivant leur besoin et même suivant leur droit. On

cita quelques exemples du bien que font certaines industries, la plupart employées dans différentes paroisses de Reims : réunir les enfants par petits groupes, les confesser après une disposition générale à l'absolution ; confier ce ministère à des prêtres qui le remplissent avec une sage lenteur, et agissent d'autant plus efficacement sur leurs jeunes pénitents, qu'ils les connaissent et qu'ils en sont connus.

Plusieurs curés se louent beaucoup d'avoir établi chez eux la messe dite des enfants. Eux seuls y assistent, et par conséquent aux meilleures places ; ils voient les cérémonies, et bientôt, grâce à quelques explications, ils les comprennent ; ils chantent des cantiques ; ils disent des prières, et un heureux changement s'est opéré en eux.

Les hommes. — Il n'était que trop facile de reconnaître le *mal*, l'éloignement de l'église.

Remède. — Après les beaux exemples de la mission, il n'était point possible de se décourager. Tout le monde était convaincu qu'il n'est pas impossible, que l'on doit réunir les hommes, et la grande joie du jubilé comme son meilleur exemple, avait été de montrer aux chrétiens des assemblées de chrétiens. Sur le principe donc l'accord fut unanime. D'après le désir de tous, il y aurait des réunions d'hommes, et à moins de difficultés imprévues, il y en aurait dans toutes les paroisses — mais, première question, *quand* se feraient-elles ? et seconde question, *comment* se feraient-elles ?

Du temps ou de l'époque des réunions. — La majorité pensa qu'il suffirait d'une réunion mensuelle ; c'était assez pour ceux qui ne pratiquent pas encore ; il fallait prendre garde de les effrayer ; ceux qui pratiquent déjà connaissent l'obligation de la messe dominicale. — Entre la *messe* et le *salut* on préféra le *salut*, sauf à ne pas le fixer à une heure unique, la même dans toutes les paroisses : sans doute, la messe est d'obligation, le salut ne l'est pas, mais le but direct était moins d'amener immédiatement les chrétiens à la pratique du devoir religieux, que de les réunir et de les grouper. Ils se trouveraient le soir bien plus facilement que le matin. Le matin est occupé trop souvent par le travail de l'usine ou de l'atelier, par les gros ouvrages de la maison, et par le plaisir de dormir une fois par semaine à son souhait. Il est très rare que l'ouvrier s'habille le matin ; le dimanche soir au contraire, il met le nez à l'air ; lorsqu'il est sorti on l'a plus facilement.

Comment occuper les hommes réunis. — Cette difficulté parut loin d'être insurmontable. Les hommes constituent un auditoire relativement facile, toujours très content d'entendre une parole claire, simple, vivante. La mission avait donné quelques indications très utiles. On avait constaté le plaisir que le peuple prenait à chanter nos cantiques. On se servirait de cet attrait. Les conférences dialoguées avaient partagé le succès des cantiques; on y aurait recours. En plusieurs circonstances, les projections lumineuses

avaient ramené dans la pensée et sous les yeux des auditeurs, l'image adorable et l'histoire presque inconnue de notre divin Chef. Pendant les soirées d'hiver en particulier, pourquoi ne pas employer ce moyen, qui est long à s'user, si l'on s'en sert avec discrétion ?

Quelques-uns songèrent à confier ce ministère spécial des conférences populaires à des hommes spéciaux ; quelques autres pensèrent que l'éloquence vraiment populaire naîtrait d'elle-même, du contact plus intime entre le prêtre et l'ouvrier. D'ailleurs, il peut en être de cette prédication comme de celle qui est usitée dans les églises, tantôt ordinaire, tantôt extraordinaire ; le clergé de la paroisse suffit à la première, et il confie la seconde à des prêtres du dehors.

Quelle que soit la méthode adoptée, on reconnut que ces réunions n'auraient pas de solidité si un groupe apostolique réunissant les meilleurs paroissiens n'en était l'âme et la vie. Ici encore, comme partout, apparaissait la nécessité de la *congrégation.* — On ne tient pas au nom, mais comment se passer de la chose ? Les colères de la révolution et de la franc-maçonnerie nous avertissent de la puissance de cette arme, qu'elles voudraient briser entre nos mains pour l'avoir seules et l'avoir tout entière.

La plaie de nos œuvres catholiques est souvent dans la présence encombrante des *misèreux ;* ils n'y viennent chercher qu'un secours matériel, les autres et les meilleurs s'éloignent, croyant à un bureau de mendicité. — On pensa qu'une cotisation de 60 centimes par an, un sou par réunion, sans gêner personne, dirait cependant qu'on ne va pas à ces réunions pour recevoir.

L'église.—Sans la gratuité et la liberté des chaises, elle ne paraît pas assez la maison de Dieu et la maison de tous. D'un autre côté, comment priver les fabriques du profit qu'elles retirent de leur location ? Une solution fut indiquée. La chaise ne serait louée que pour la grand'messe et les vêpres ; en dehors de ces offices elle serait au premier occupant. Cette mesure sembla concilier tous les intérêts.

On s'abstient de plus en plus d'assister aux *vêpres* et au *salut.* L'office est long, placé à une heure incommode. Ne pourrait-on pas le scinder, c'est-à-dire, laisser les vêpres à leur heure ordinaire et placer le salut plus tard, vers cinq heures peut-être ? Ici encore, les *cantiques* chantés par toute l'assistance rendraient la cérémonie vraiment vivante et populaire. On y ajouterait une instruction. Ne serait-ce pas suffisant pour sanctifier l'après-midi du jour dominical, et comment d'ailleurs proposer autre chose ?

On ne *prêche* qu'à la grand'messe, un sermon que le peuple n'entend pas. Les Pères missionnaires pensent qu'il serait bon de faire à chaque messe basse une courte instruction catéchistique de dix minutes environ. Instruire est un devoir d'autant plus urgent que, par suite de l'enseignement sans Dieu, l'ignorance religieuse grandit dans une proportion effrayante.

Conclusion. — Elle commencera par un mot de reconnaissance qui jaillit du cœur : *Deo gratias !* Un bien immense a été opéré, et les statistiques, si bien faites soient-elles, les chiffres, quelle que soit leur éloquence, le diront imparfaitement.

Il faut compter au nombre des résultats : la joie profonde de Son Éminence ; — l'affection plus vive et unanime du clergé de Reims, les travaux apostoliques rendus plus faciles, plus fructueux par cet accord ; — le bon exemple donné par l'obéissance et l'entente généreuse des missionnaires entre eux ; l'absence de toute préoccupation personnelle, l'unique souci de gagner des âmes ; — l'unité dans les efforts par suite de l'unité bien comprise dans la direction ; — l'entière satisfaction des fidèles ; — pas une seule fausse manœuvre, pas une récrimination ; nulle part un instant de désordre ; la pensée du peuple ramenée vers Dieu, « on ne parle plus, disait-on, que de la religion et de la mission » ; — les hommes, par leur présence dans les églises, remportent une victoire signalée sur le respect humain ; — 3.500 retours ; — l'espoir sérieux que l'œuvre du bien a pris un nouvel élan et que le travail de la mission ne s'arrêtera plus.

Les cérémonies du dernier jour, disent tous les comptes rendus, ont eu un caractère de piété, de recueillement, d'émotion dans la tristesse d'un jubilé qui finissait trop tôt. — On a remarqué la surprenante docilité des foules, lesquelles, attentives au moindre signe de leurs missionnaires, répétaient leurs paroles, leurs acclamations, renouvelaient deux fois les promesses du baptême, pour elles-mêmes d'abord, et puis pour la France.

ANNEXE I. — PLAN D'ENSEMBLE (15 août 1896). — PRINCIPAUX SUJETS A TRAITER.

1re SEMAINE, dim. 29 nov. au 5 déc.	SERMONS	GLOSES.	2me SEMAINE, 6 au 12 déc.	SERMONS.	GLOSES.		3me SEMAINE, 13 au 19 déc.	SERMONS.	GLOSES.	4me SEM., 20 au 25 déc.	SERMONS.
29	m. Ouverture. s. Existence de Dieu.	Dieu adoré, prié.	6	m. Prière. s. St Joseph, ou Ste Famille.	Sanctifier le travail.	Dim.	13	m. Apostolat. Zèle pour la mission. s. T. S. V. (Immac. Conception).	Pardon. Réconciliation.	20	m. Prières en famille. s. S.-Cœur : courage, resp. humain.
30	Droits de Dieu.	Son St Nom respecté.	7	Église, autorité : prêtre.	Prochain : sa réputation.	Lun.	14	Enfer.	Loi de la Pénitence.	21	Sensualisme ou passions.
1	Décalogue ou Éternité.	Ses ministres écoutés.	8	Église : commandements.	» » ses biens.	Mar.	15	Mort.	Abstinence.	22	Sacrements.
2	Ame : Existence, Immortalité.	Son jour sanctifié.	9	Le salut.	» son âme. Charge d'âmes. { enf. serv.	Mer.	16	Jugement.	Lectures.	23	Passion de N.-S. (ou Acte de Contr.).
3	Il faut croire.	Présomption. Endurcissement.	10	Il faut pratiquer.	Respect de soi-même. Chasteté.	Jeu.	17	Il faut se confesser.	Messe du dimanche.	24	Vacat.
4	Jésus-Christ : sa Divinité.	Découragement, Désespoir.	11	Le péché.	Scandale.	Ven.	18	Délai de la conversion.	Contrition.	25	Clôture : fin du Centenaire. Rénovation des promesses du baptême dans toutes les paroisses de France : Sermon spécial.
5	Vacat.		12			Sam.	19				

Réunions pour les enfants (leur communion se fera le 6) : si on leur communique le feu sacré, ils seront de puissants apôtres, dès le début, dans leurs famille et dans la paroisse.

Réunions pour les personnes occupées (comm. le 13). — Réunions pour les dames et jeunes filles venant avec leurs mères (comm. le 20).

(Ces deux groupements de 2me et 3me semaine sont difficiles à organiser dans les paroisses ouvrières : il faudra s'entendre avec M. le Curé.)

Retraite des hommes : dans certaines paroisses on pourra continuer quelques sermons vers 5 heures pour tout le peuple et ainsi le maintenir jusqu'à la clôture.

Fêtes. — Une chaque semaine : Dim. 6 déc., St Joseph ou Ste Famille ; — Dim. 13, T. S. V. M. ; — Dim. 20, Sacré Cœur de Jésus. — Ces fêtes ne sont vraiment utiles qu'autant qu'elles sont bien préparées. A chaque groupe, selon l'utilité et le mouvement de la mission, d'imaginer et d'organiser une seconde fête vers le milieu de la semaine, mercredi ou jeudi. Cela changera selon les paroisses, par exemple : le premier jeudi 3 décembre une fête pour les enfants : en 3me semaine, le 16 au soir et le 17 au matin, fête des morts (le matin ne doit pas être jour de marché dans la paroisse).

Sermons et Gloses. – Les sujets indiqués doivent être traités autant que possible. Cependant selon les groupes et les paroisses quelques changements s'imposeront, changements qui peuvent se faire : soit en prenant pour sermon le sujet de glose, soit vice versa ; soit en modifiant l'ordre, v. g. en 3me semaine : ces grandes vérités accumulées sont attendues et bien acceptées dans les pays de foi, mais elles peuvent effaroucher et diminuer un auditoire moins bien disposé. On peut intercaler un sujet différent de 2me semaine.

En général il sera bon de ne pas trop laisser prévoir le sujet qui sera traité, à moins que ce sujet ne soit de nature à attirer certainement.

Conférences dialoguées. — Une au moins par semaine. Le sujet est indiqué pour le jeudi, il faut croire, etc.

S'il n'y en a qu'une, il vaudrait mieux la mettre le vendredi : la semaine alors se termine avec un auditoire plus nombreux et laisse meilleure impression.

Dans certaines paroisses on pourra utilement en faire deux. Voir alors comment les disposer.

Conférences spéciales pour les hommes seuls. — Une par semaine dans les quatre paroisses du centre. Deux si l'on veut. On pourrait au besoin faire servir une conférence dialoguée.

Dans les paroisses des faubourgs c'est au chef de groupe à juger si cette conférence est utile ou non, si elle doit avoir lieu dans l'église ou dans une autre salle.

Programmes imprimés à distribuer au début de la mission. — Les prévoir et les préparer d'accord avec M. le Curé.

(Ne pas trop détailler les réunions et fêtes spéciales à chaque semaine. Il suffira de les annoncer quand il en sera temps. Des modifications s'imposent parfois au cours de la mission, et la feuille imprimée met le désordre au lieu de l'ordre.)

ANNEXE II. — IMPRIMÉS ET SOUVENIRS DISTRIBUÉS.

Imprimés.	Cantiques, paroles seules..	31.000
	» avec notes	300
	Tracts Paillart...	56.000
	Rénovation des promesses du baptême... ...	14.500
	1res Lettres d'invitation	35.000
	Garde d'honneur	15.000
	Affiches diverses selon les paroisses.	
Images.	12e station, Jésus en croix...	7.500
	Sacré-Cœur	5.200
	Ste Famille	2.000
	Petites images diverses..	6.500
Objets divers.	Crucifix cuivre pour hommes	5.800
	Médailles avec cordons pour enfants. ...	17.000
	Couronnes pour enfants	8.000
	Scapulaires...	7.000
	Chapelets	7.000

ANNEXE III. — PAROISSES ET MISSIONNAIRES.

Cathédrale,	16.600 h.	PP. Farjou *(T)*, Rollin *(C)*, Clauzel *(T)*, Haine *(C)*.
St-Remi,	19.400 —	Pélot *(C)*, Gaillard *(T)*, Banneux *(B)* (Basilique). Van der Hagen *(B)*, Patris *(C)* (Ste-Clotilde, Ch. de sec.)
St-Thomas,	17.800 —	Schreiber *(C)*, Gourdin *(F)*, Lacouture H *(C)*, Munier *(C)*. (Le P. Gourdin, malade, fut remplacé qq. temps par le P. Denizot *(C)*.)
St-André,	12.200 —	Ravenez *(C)*, de Toyot *(L)*, Sœhnlin L. *(C)*.
St-Jean-Baptiste,	11.000 —	Vautier *(C)*, Ray *(L)*, Cleissen *(C)*.
St-Jacques,	10.800 —	Cochard *(C)*, Jonas *(C)*, Basquin *(C)*.
St-Maurice,	7.000 —	Charpentier *(F)*, Gouelleu *(F)*, Lallemand *(F)*.
Ste-Geneviève,	5.600 —	Labis *(C)*, Leroy *(C)*, Vulliez-Sermet *(L)*.
St-Benoist,	5.500 —	Macquart *(C)*, Astier *(L)*, Fernhoes *(C)*.
Services généraux à la résidence.	—	Siméon *(C)* (supérieur), Bernard Cl. *(C)*, Fr. Hamann *(C)*.

B = province de Belgique ; *C* = Champagne ; *F* = France ; *L* = Lyon ; *T* = Toulouse.
— Les 4 paroisses du centre sont : Cathédrale, St-Jacques, St-André, St-Maurice.

Mission de Bourbonne-les-Bains.

Lettre du P. Damman.

Nancy, 9 janvier 1897.

BOURBONNE-LES-BAINS (diocèse et arrondissement de Langres, Haute-Marne) est une petite ville de 4.200 âmes, pratiquante jadis, et tombée, depuis plus de 20 ans, dans l'indifférence la plus complète en fait de religion.

La mission, projetée depuis 3 ans et remise d'année en année, s'est ouverte le 1er nov. 1896 et dura jusqu'au 23. L'auditoire que nous avons eu sous les yeux dès le 1er jour nous a fait comprendre que nous aurions à lutter contre un certain nombre de gens hostiles. Car, plusieurs fois, au fond de l'église, nous avons entendu des murmures et des conversations tenues à haute voix. Et nous ne nous sommes pas trompés. Tous les soirs, les mêmes murmures se faisaient entendre, et il fallait de notre part une surveillance active pour empêcher une bonne vingtaine de jeunes hommes de parler, ou de parler trop haut.

Le jeudi de la 1re semaine, nous avons convoqué les hommes seuls. Ils sont venus 800. Mais dans quelles dispositions ! Ayant désappris depuis longtemps le chemin de l'église, ils parlaient tous et ce n'est pas sans émotion que je montai en chaire pour commencer ma conférence.

A la 1re parole, tous les hommes se turent, et si quelques-uns élevèrent encore la voix, pour souligner d'une protestation certaines paroles qui avaient le malheur de leur déplaire, la tenue de la masse fut correcte. Le chant du cantique final fut parodié. Et tous ces hommes sortirent de l'église comme ils y étaient entrés, bruyamment ; si bruyamment, qu'en voyant un certain nombre de jeunes gens armés de sifflets, les moins braves disaient : « Nous n'y retournerons plus ! »

La présence du gendarme à l'église n'est pas chose inusitée à Bourbonne. Toutes les nuits de Noël, le clergé la réclame, pour éviter les désordres qui sans cela se produiraient inévitablement, paraît-il. Nous résolûmes donc de réclamer, dès le lendemain, la présence du gendarme, afin de rassurer les timides et de maintenir l'ordre. Et la mission se poursuivit et s'acheva sans autre incident, sous le regard protecteur de la police.

Il y avait à Bourbonne deux congrégations : une congrégation de la Ste Vierge et une congrégation des Mères chrétiennes. Toutes deux ne comptaient plus que quelques membres et n'étaient pas viables. Le P. Patris fondit les deux en une seule, réorganisa le conseil, fit nommer des dignitaires et assigna comme pratique de piété commune à toutes les congréganistes l'assistance à la messe le 1er dimanche de chaque mois.

Il existe aussi une congrégation d'hommes fondée en 1534 et qui a tra-

versé les plus mauvais jours de la révolution. Elle a pour fête patronale la fête de la Présentation de la Ste Vierge. Ce jour-là, appelé le jour de la *fête des hommes*, les ateliers et les usines chôment. Les congréganistes assistent à la grand'messe, aux vêpres et au salut. C'est, hélas ! tout ce qui reste des exercices de piété propres à la congrégation. Et parmi tout ces congréganistes, combien n'assistent plus à la messe le dimanche et ne font plus leurs pâques ! Le P. Patris prit encore en main la réorganisation de cette œuvre, réforma le conseil, fit élire de nouveaux dignitaires et remplaça la récitation du petit office de la Ste Vierge, qui, depuis plus de 20 ans, ne se faisait plus qu'une fois par an, le jour de la fête des hommes, par l'assistance à la messe du 2e dimanche du mois. Ce jour-là, les congréganistes ont leur place marquée dans la grande nef de l'église, le préfet et les assistants sont en tête, la bannière de la congrégation est déployée et deux choristes sont chargés d'entonner le *Credo* et de soutenir le chant des cantiques.

Il a été décidé en même temps que les deux congrégations d'hommes et de femmes auront désormais leur retraite annuelle.

Dès mon arrivée à Bourbonne, j'ai été frappé de l'absence d'esprit de foi et de piété chez les petits garçons. Leur tenue à l'église était déplorable. 5 instituteurs laïques, dont 4 sont francs-maçons, étaient les seuls éducateurs de ces pauvres enfants. A un petit enfant de chœur l'un d'eux avait dit : « Je ne veux pas de cette crapule-là dans ma classe. » L'idée de fonder une école libre à Bourbonne me vint à l'esprit et s'y fixa de telle sorte, qu'elle devint ma préoccupation constante. Que de missions nous prêchons, me dis-je, sans qu'un résultat durable couronne nos efforts ! Une école libre, c'est l'éducation chrétienne d'un grand nombre d'enfants, c'est le réveil de la foi dans toute une paroisse, c'est le salut de plusieurs assuré. Et un jour, je me pris à dire en pleine table au curé : « Mais, M. le curé, si nous fondions une école libre à Bourbonne ? — Oh ! mon Père, reprit le curé, nous avons essayé deux fois et deux fois nous avons échoué. — Recommençons, M. le curé, le moment est propice ; si nous échouons une troisième fois, nous en ferons notre deuil. — Essayez, mon Père. »

La conversation en était restée là. La mission se poursuivait, et vers le milieu de la seconde semaine, pressé davantage par l'idée de fonder l'école et soutenu par l'invincible espérance d'aboutir, je dis de nouveau au curé : « M. le curé, voulez-vous que je lance l'affaire de l'école? J'ai deux sermons, l'un sur l'éducation, l'autre sur l'école chrétienne. Je commence par le 1er et j'annonce que les souscriptions sont ouvertes ; je prêcherai le second, s'il le faut, plus tard. — Eh bien, mon Père, commencez par le 1er. — Dès ce soir, M. le curé ? — Dès ce soir ; mais ne parlez pas de souscriptions. »

Le soir, je prêchai sur l'éducation. Le bon curé en rentrant au presbytère paraissait enchanté : « Votre sermon aura fait grande impression, dit-il. —

Alors, M. le curé, nous commençons à quêter demain ? — Pas demain. Quand vous aurez prêché votre sermon sur l'école. — Mais, alors, M. le curé, il sera trop tard ; la mission sera terminée. »

Je rentrai dans ma chambre un peu triste. On me dissuada d'insister auprès du curé. « Il ne veut pas d'école libre, c'est manifeste ; et on le dit en ville. » Je répondis : « Le curé est un homme timide, c'est un vieillard ; il faut l'aider ; je tâcherai de l'aider. »

Je laissai passer deux jours avant de parler de l'école, et quand j'en eus parlé de nouveau, le curé me dit : « Mais, mon Père, une personne jadis m'avait promis 20.000 fr. pour cette école, elle me les a retirés. Une autre 2.000 ; mais à condition que je lui serve, sa vie durant, les rentes du capital, qu'elle abandonnait pour cette œuvre ; d'autres personnes riches qui ont donné jadis pour mon église sont mortes ou ont quitté Bourbonne ; je ne puis guère compter sur la saison des bains ; et puis, je suis vieux, comment entreprendre une œuvre semblable, à mon âge ? — Mais, M. le curé, répondis-je, vous avez trouvé jadis 200.000 fr. pour restaurer votre église, vous pouvez espérer en trouver encore 50.000 pour bâtir une école. Il y a encore des personnes pieuses dans votre paroisse. »

Nous étions entrés dans la dernière semaine de la mission, et après avoir fait nos visites à domicile, nous avions commencé celle des infirmes. Le lundi, après dîner, le cours de nos visites nous conduisait chez Melle Lahérard, infirme depuis de longues années et retirée chez son frère, M. Renard. « Nous sommes chez la personne qui a promis 20.000 fr. pour l'école », me dit M. le vicaire. On m'introduit auprès de l'infirme. « Melle, lui dis-je, nous voudrions bâtir une école libre de garçons. Si nous ne le faisons pas, Bourbonne, au point de vue religieux, est perdu dans 10 ans. — L'idée est excellente, mon Père. — Il nous faut des ressources considérables, Melle, et nous comptons absolument sur vous. — Mais je ne puis pas tout faire. — Nous ne vous demandons pas cela, Melle, mais seulement une grosse pierre fondamentale sur laquelle nous puissions faire reposer tout l'édifice. — Il faut que je consulte mes parents. — Oh ! non, Melle, je vous en prie, ne consultez que votre piété et votre cœur. — M. le curé vous a-t-il parlé de mes intentions d'autrefois ? — Oui, Melle, il m'a dit que vous avez eu l'intention de donner 20.000 fr. pour l'école. — Eh bien ! mon Père, mon intention est toujours ferme ; je donnerai 20.000 fr. — M'autorisez-vous à faire part de vos résolutions à M. le curé ? — Oui, certainement, mon Père. »

Le soir venu, tandis que nous étions à table, je dis à brûle-pourpoint à M. le curé : « M. le curé, si ce soir même je vous apportais, comme 1ère mise de fonds pour votre école, 20.000 fr., ouvririez-vous les souscriptions ? — Oh ! certainement, mon Père. — Eh bien ! Melle Lahérard vous les pro-

met. Et si vous le voulez bien, nous allons nous mettre en campagne demain. » Et les vicaires de s'écrier : « Que diront les Renard ?... »

Le lendemain matin, Melle Lahérard renouvelait sa promesse en présence de M. le curé. Melle Renard, entraînée par l'exemple de sa sœur, s'inscrivait pour 1.000 fr. et Mme Renard pour une annuité de 100 fr. Ce même matin, une autre personne donnait 500 fr., deux vieilles filles chacune 2.000 fr. et une vieille dame, qui habite Paris et devait partir le soir même, remettait entre les mains de M. le curé un billet de 1.000 fr., et, sur ma demande, promettait encore 100 fr. d'annuité. En quelques heures, nous avions recueilli 25.500 fr., plus 200 fr. d'annuité. Le soir, nous nous sommes mis de nouveau en campagne. Le bruit s'était déjà répandu dans le public que nous quêtions pour une école, et nous avons trouvé les 3 premières portes closes. Le bon curé se lamentait. « Tenez, me dit-il, entrons ici, nous aurons au moins quelque chose. La personne qui demeure dans cette maison est celle qui m'a promis pour l'école 2.000 fr., à charge de lui en servir les rentes sa vie durant. » Nous entrons ; nous lui parlons de l'école. Elle nous répond : « J'avais toujours réservé un capital pour entretenir un petit ouvroir qui ne va pas ; ce capital je l'abandonne pour votre école. J'ai 10.000 fr. chez le banquier ; vous pouvez les prendre quand vous voudrez. » En sortant, M. le curé me serrait le bras et me disait : « Ah ! du coup, mon école est fondée. »

D'autres souscriptions s'ajoutèrent aux premières ; de sorte qu'à la fin de la mission, nous avions 40.000 fr. de capital, et 1.200 fr. d'annuités. De plus, la propriétaire du Grand Hôtel des Thermes, Mme Ve Braconnier, mettait gracieusement ses salons à notre disposition et promettait de faire donner chaque année, à la saison des bains, un concert qui rapporterait de 600 à 800 fr. à l'œuvre.

Il s'agissait maintenant de trouver une maison. Nous n'eûmes que l'embarras du choix. Quatre s'offrirent à nous. Nous choisîmes la plus spacieuse. Son propriétaire nous en demandait 30.000 fr. ; il s'était offert à constituer une société civile anonyme, et le jeudi soir nous apportait une liste d'excellentes adhésions.

L'œuvre était vraiment fondée, et le curé ne savait comment exprimer sa reconnaissance. L'évêché, informé de tout, avait donné sa pleine approbation. A coups de télégraphe, nous nous sommes assuré les Petits Frères de Marie. De sorte que, au mois d'octobre prochain, trois Frères commenceront les classes. Et si le bon Dieu veut bien bénir cette œuvre, la maison s'y prêtant à merveille, les Frères pourront fonder à Bourbonne, ce qui est le vœu de tous, un petit pensionnat d'enseignement secondaire.

Le renouvellement de deux congrégations très importantes d'hommes et de mères chrétiennes, la fondation d'une école libre de garçons, 321 retours, tel a été le résultat de cette mission de 3 semaines.

J'aurais voulu vous transmettre tous ces détails plus brièvement ; mais les détails eux-mêmes marquent si bien l'action de la divine Providence que je n'ai pas cru devoir les omettre.

DAMMAN, S. J.

Mission de Courson-les-Carrières.

Nancy, le 21 janvier 1897.

CETTE petite ville, de 1600 à 1800 habitants, est située, dans l'Yonne, à égale distance d'Auxerre et de Clamecy, en dehors de toute voie ferrée. Elle doit quelque célébrité à ses carrières de pierres blanches, qui ont servi à la construction de l'Hôtel-de-Ville de Paris; 3 ou 4 équipes, d'une 10^ne^ d'ouvriers chacune, les exploitaient durant la mission.

Au mois de juillet 1895, un capitaine d'infanterie en activité, M. de la Breuille, propriétaire d'un château aux environs de Courson, décidait M. le doyen à faire donner une mission à sa paroisse ; et lui-même écrivait, en même temps, à 5 résidences, pour obtenir un Père pendant 6 semaines. Les missions, dans ce pays-là, sont volontiers très longues. Dijon et Nancy acceptèrent. Puis, Dijon se retira devant Nancy ; enfin le Père désigné, après avoir fait réduire la mission à 3 semaines, se retira à son tour, et, finalement, je fus chargé de l'œuvre pour le commencement du Carême de 1896.

Seul, n'ayant pas missionné sérieusement depuis le 3e an, sans autres moyens d'attraction qu'un système d'illumination dont je ne m'étais jamais servi, et une douzaine de grosses boules de verre, fondues à la verrerie Daum de Nancy, et qui, au moyen de quelques pincées d'ocre et de vermillon délayées dans de l'eau, devaient prendre des couleurs variées et brillantes sous l'éclat de la lumière, je me mis en route, plein de confiance en Dieu, le mercredi des cendres.

Pour pouvoir commencer, dès l'arrivée, les travaux de la mission, j'avais envoyé à M. le doyen 25 exemplaires des cantiques de mission, dont deux notés, le priant de faire apprendre les cantiques que j'avais indiqués par deux groupes de jeunes gens et de jeunes filles. Je lui avais demandé de vouloir bien réunir chez lui, après notre premier souper, 5 ou 6 des hommes les mieux intentionnés du pays, les marguilliers, par exemple, avec lesquels je désirais causer. — Après un long voyage en voiture publique, j'arrive à la cure. Personne ne semblait m'attendre, et cependant j'avais prévenu de mon arrivée. Un vieillard, qui semblait marcher difficilement, apparaît enfin et me reçoit à la cuisine : « Vous pourrez vous chauffer ici, car il n'y a pas moyen de faire du feu dans votre chambre; et puis vous pourrez vous retirer à côté, dans cette petite salle, parce que je n'ai pas de table à mettre chez

vous, etc. — Mais la mission, M. le curé, est-elle annoncée ? Avez-vous reçu mes cantiques ? Et vos hommes, en aurons-nous ce soir qui viendront causer avec moi ? — La mission, mais vous l'annoncerez dimanche, je n'ai personne pour chanter... quant aux hommes, pas un ne met les pieds à l'église. » La nuit tombait, je voulus aller un instant à l'église, très proche de la cure. Je la vis grande, sombre, humide comme une maison inhabitée et sans meubles, çà et là les verrières étaient ou enfoncées par le vent ou brisées par des pierres. Le tableau qu'on m'avait fait de la paroisse n'était pas chargé. Je fis une prière fervente aux SS. Pierre et Paul, patrons de la paroisse. Rentré, je demande à M. le curé, s'il y aurait du monde à la messe le lendemain. Il me dit : « Une personne, une seule qui vient chaque jour et communie. Il faudra dire la messe avant ou après moi, car j'ai très difficilement un enfant de chœur. » Hélas ! j'appris bientôt pourquoi il était si difficile d'avoir des enfants de chœur. Non seulement le maître d'école était hostile et c'était comme une honte d'aller à l'église, même pour les enfants ; mais les parents, par prudence, croyant aux bruits calomnieux qui couraient, ne voulaient pas y laisser venir leurs enfants.

« Nous aurons pour nous aider, durant la mission, SS. Pierre et Paul, patrons de votre paroisse, M. le curé, lui dis-je, le cœur un peu serré. — Espérons-le. Mais, ils ne doivent être guère contents de la paroisse, car depuis l'établissement des fontaines publiques, le conseil municipal, ayant déclaré qu'on ne ferait plus la fête des SS. patrons du pays, l'a remplacée par la *fête des Eaux*, et il n'y a plus de fête à la S. Pierre. — Nous tâcherons de la rétablir. » Et là-dessus, je montai à ma chambre, salle grande et glacée, où se trouvaient, avec le lit, un Christ et un prie-Dieu, sans aucun autre meuble. Ce soir-là, je fis un bonne prière.

Après la sainte messe où, en effet, personne ne vint et que M. le doyen me servit, je proposai de commencer les visites. « Non... cet après-midi. » Alors je fis le compte des objets envoyés par l'œuvre des campagnes. Le P. Truck avait bien servi son ami M. de la Breuille. Nous avions 500 crucifix. Ils devaient bien nous servir.

Après une visite faite au maire qui ne nous reçut pas, au juge de paix absent, au notaire qui fut poli et ne vint jamais à l'église, M. le doyen me déclara qu'il ne bougerait plus de chez lui, qu'il souffrait de rhumatisme et qu'il fallait désormais me tirer d'affaire tout seul. « Voyez-vous, M. de la Breuille m'a demandé cette mission, mais je n'y tenais pas, et d'ailleurs elle ne servira à rien. » — Je continuai seul les visites. Je voulais faire des instructions le matin aux femmes. La femme du juge me dit : « Inutile, monsieur, d'essayer ; vous n'aurez personne. — Et vous, madame ? — Oh ! mon mari trouverait cela si drôle... ne comptez pas sur moi. » La petite bourgeoisie fut unanime. Les femmes du peuple me répondirent : « Impossible, nous avons trop à travailler. Vous serez encore bien heureux si vous en

avez le soir. » — Je me rejetai sur les enfants. Il fallait les faire venir. Médailles, cantiques firent d'abord merveille. Mais comme je m'aperçus que leur nombre diminuait à 11 h., une enfant en pleurs m'apprit que l'institutrice les retenait. J'allai la trouver. « Vous faites votre métier, monsieur, chacun le sien. — Mais après la classe, à 11 h. 10 par exemple, ou à 5 h. ? — J'ai des classes spéciales. »

Je gardai néanmoins les enfants qui purent venir, matin et soir, pendant 15 jours. Il fallait tout apprendre, depuis le signe de croix jusqu'à la préparation à la communion pour les enfants qui devaient, dans l'année même, faire leur 1re communion. J'eus cependant 5 ou 6 renouvelantes filles. Mais la maîtresse d'école s'en vengea. Ce fut jusqu'à la fin de la mission mon plus dangereux adversaire.

Cependant j'avais ouvert la mission le dimanche à la grand'messe. Environ 50 personnes, excitées par mes visites et par les enfants dont j'avais tâché de faire des missionnaires, étaient venues. Pas un seul homme n'avait été vu dans l'église, à l'exception d'un pauvre.

Les physionomies exprimaient la curiosité, l'étonnement, le rire de l'incrédulité ou de la moquerie quand je fis, en terminant, une invocation aux SS. Anges et aux SS. patrons de la paroisse. — Je fis appel aux chanteuses pour la fin des vêpres. 3 vieilles filles et quelques toutes petites répondirent à cet appel. Elles formèrent mon premier chœur de chant. Au sermon du soir, l'illumination était de saison et mes boules devaient produire de l'effet ; j'avais tout annoncé. J'eus environ 60 personnes, et M. le doyen voulut bien me dire qu'il n'aurait pas espéré tant de monde ! Toujours pas un seul homme. L'unique chantre, le suisse même, ne venait pas et il me fallut, d'avance, payer le sonneur pour le décider à sonner. Le matin, je sonnais moi-même la messe.

Les visites se continuaient avec un soin minutieux de n'oublier personne. Presque partout : indifférence, visage de bois, parfois hostilité, injures. Très souvent : « Ah ! c'est pas tout ça qui nous nourrira... Faites votre métier etc... Dieu ? C'est le soleil ; l'âme? l'avez-vous vue ? Il n'y en a pas. A la mort tout est fini ! On est bien tranquille. » Cette misère extrême me donnait une force très grande, je ne perdais pas une minute et je voulais causer avec tous.

Les réunions du soir, vivantes, variées, plaisaient ; l'auditoire augmentait... je donnais des chapelets, des cantiques, des tracts Paillart, on voulait en avoir... Mais pas un homme ! Enfin, je vois sur la place un groupe de 6 hommes : « Messieurs, je me suis présenté chez vous, je ne vous ai pas rencontrés, je viens vous faire, ici même, mon invitation à la mission. — Eh bien ! oui, dit l'un d'eux, on voudrait bien y aller, on dit que vous causez bien. Mais, il y a si longtemps que l'on n'est pas entré à l'église. On ne peut pas y venir comme ça, il faudrait être beaucoup ensemble. — Très

bien, mes amis, je comprends votre difficulté. Ce soir, j'inviterai les hommes spécialement, pour demain ; et, vous 6, prenez la résolution de venir ensemble avec ceux que vous déciderez à vous accompagner et ceux que je déciderai moi-même d'ici là, et vous serez beaucoup. — Il faudrait aller aux carrières, me disent-ils. — Très volontiers, j'irai cet après-midi si l'un de vous veut m'y conduire. » Rendez-vous fut pris, j'allai aux carrières.

Ces carrières sont pratiquées dans le flanc d'une hauteur qui n'est qu'un immense bloc de pierre. On entre sous une voûte, élevée comme celle d'une cathédrale. Des jours, pratiqués çà et là, laissent pénétrer assez de lumière pour que les gros chariots soient guidés dans ce dédale de routes qui conduisent aux différents chantiers. D'énormes piliers de pierre, restés intacts, soutiennent les voûtes. Bientôt il faut s'éclairer au pétrole. Chacun prend sa lampe, et on arrive près des ouvriers qui semblent creuser des chapelles, chaque groupe dans sa direction particulière. Nous en abordons un ; les aiguilles s'arrêtent. On appelle aiguille la longue et lourde tige de fer pointu dont les ouvriers se servent pour couper la pierre. « Eh bien, mes amis, avez-vous entendu parler de la mission ? — Oh ! monsieur, c'est pas pour nous, ça. — Cependant ce n'est pas le temps qui vous manque, vous quittez le chantier à 6 h. et l'instruction est à 8. — On verra ça. — Voyons un peu votre travail, en attendant que je vous voie à l'église. » Et l'ouvrier me présente, en riant, son aiguille ; je la soupèse : elle est plus haute que moi, et il me faut faire effort pour la soulever. Je commence à m'en servir et à tailler la pierre. « Mais çà irait bien, vous feriez de bonne besogne. » La pierre n'est pas dure et une fois la rainure pratiquée dans le bloc, quand la taille se fait de haut en bas, ce n'est pas bien difficile d'abattre beaucoup d'ouvrage. Cet acte et une petite pièce donnée au chef de chantier pour ses ouvriers me valut leur sympathie, et quelques-uns promirent de venir. — Le soir, j'annonce aux femmes la conférence pour les hommes le lendemain et les prie de les inviter. Je les vois sourire d'un air incrédule.

Cependant, le lendemain soir, au moment où finissait le chant du cantique, tandis que j'étais déjà en chaire, je vois entrer, par une porte latérale, qui donnait dans une petite rue peu fréquentée, un à un, 32 hommes en tenue de travail et qui se suivaient immédiatement. Ils vont, en longeant le bas côté, se loger tous dans une chapelle obscure, de telle sorte qu'ils n'étaient pas vus du prédicateur. Je les avais comptés. M'adressant à eux, je les félicite et leur dis que 32 aujourd'hui, ils seront 60 la prochaine fois qui sera dimanche, jour où je leur parlerai de S. Joseph leur patron et leur donnerai une image de la Ste Famille pour orner leur foyer. Puis je fais la conférence spéciale annoncée, m'adressant toujours à eux sans les voir. Au sortir de l'église, je me place près de la petite porte et je leur distribue avec une petite feuille un mot d'amitié ou une poignée de main. L'affaire marchait. Il ne fut question le lendemain, partout, que de l'entrée de

ces hommes, parmi lesquels beaucoup de carriers, aux exercices de la mission.

A partir de ce jour les visites devenaient plus faciles, les visages plus ouverts, les chants marchaient mieux et j'avais pu recruter, parmi les personnes dont j'avais remarqué la bonne voix en me promenant dans l'église, un groupe de chanteuses. Nous préparons donc avec entrain notre fête du dimanche 1[er] mars, ouverture du mois de S. Joseph. L'illumination était fort belle; les hommes, fidèles au rendez-vous, arrivèrent de meilleure heure, je pus leur donner des cantiques, en placer beaucoup dans les stalles ; ils étaient 72 et, se sentant en force, consentaient à se montrer.

Tandis que je démontrais de mon mieux la sollicitude de l'Église pour l'ouvrier, l'enfant, la famille, et le patronage de S. Joseph sur elles, je vis entrer le pharmacien et le maître d'école, fortes têtes, francs-maçons de l'endroit. Ils restent debout derrière un pilier, regardent, comptent, et au moment où j'invite les hommes à venir recevoir, en passant devant la table de communion, la belle image promise, ils disparaissent.

Tout avait réussi au delà de nos désirs ; chants, illumination, instruction, salut, avaient produit une impression excellente, et comme il arrive au soir de ces journées douces et comme imprégnées d'un parfum du ciel, les gens semblaient ne pouvoir se décider à quitter l'église. M. le curé me dit en rentrant : « La partie est gagnée, ils reviendront. » Nous avions compté sans l'ennemi. Le surlendemain l'*Yonne*, journal radical d'Auxerre, donnait un article intitulé: « Comédie et Comédiens ». J'étais nommé et habillé en tartufe, les 72 hommes traités grossièrement d'imbéciles. Le journal, répandu partout, passait de mains en mains. Le lendemain, la *Constitution*, autre feuille du même genre, recommençait. Plus un homme n'osa venir. « Vous comprenez, mon Père, me disait l'un d'eux, on ne peut plus aller à l'église, on serait sur le journal. » Ce fut une lumière pour moi. Je compris que ces gens qui redoutaient par-dessus tout l'opinion, ne seraient encouragés au devoir que s'ils étaient défendus contre elle par le bon journal. J'écrivis immédiatement à Octave Chambon, rédacteur en chef du journal catholique d'Auxerre, la *Bourgogne*, le mettant au courant de la situation et lui fournissant les éléments d'un article dont il m'enverrait au plus vite 100 exemplaires.

L'article arriva : il était bon, il y avait surtout une comparaison tirée des carrières de Courson qui fit merveille et me gagna le propriétaire même de la carrière, riche entrepreneur du pays. « Tenez, me dit cet homme, ma femme vient de me lire l'article de la *Bourgogne*. J'en ai les larmes aux yeux. Nos ennemis seront écrasés par ce coup de mine. » Le maire, les cafés, tous les abonnés de l'*Yonne* en reçurent des exemplaires. En faisant mes visites, je voyais les gens occupés à lire et à comparer les articles des divers journaux. « C'est bien répondu, ça, me dit un lecteur. Eh bien ! on ira ce

soir. Si nous sommes défendus, ça pourra marcher. » Désormais la lutte était ouverte, il fallait la soutenir. Deux fois par semaine, la *Bourgogne* ne paraissant que deux fois, je répondais par Chambon aux insanités quotidiennes des deux journaux d'Auxerre. Cela ne me parut pas suffire ; j'entrepris d'essayer la *Croix* quotidienne de Paris. C'était trop tôt. Aucune femme n'osa s'abonner, ni même accepter la *Croix* chez elle, tant était encore grande la crainte des railleries et la faiblesse des âmes. J'y reviendrai plus tard. Cependant l'ennemi, furieux du succès croissant de la mission, nous préparait d'autres entraves. Une immense cavalcade avec chars, costumes, exhibitions diverses, fut organisée pour détourner l'attention de la mission ; il y avait des répétitions presque tous les soirs qui attiraient toute la jeunesse ; enfin, on fit venir un théâtre ambulant qui s'installa tout contre l'église, de sorte que la grosse caisse couvrait la voix de l'orgue et celle du prédicateur. Il n'y avait pas moyen d'empêcher la cavalcade qui passionnait le pays, mais il y aurait peut-être moyen de faire respecter la liberté et les prédications à l'église. D'accord avec M. le curé nous allons trouver le maire. Il était dans sa cave et ne voulut pas remonter ; mais sa femme nous assura que cette demande serait accordée, à savoir que la musique du théâtre ne se ferait entendre que quand tout serait fini à l'église. Les forains obéirent, mais ils cherchèrent à se venger. La mission suivait son cours. J'avais visité les deux annexes distantes de quelques kilomètres de Courson, fait là des catéchismes, dit la messe, distribué des souvenirs de mission et confessé quelques malades qui n'étaient jamais visités. A peine si la messe était dite une fois par an dans ces annexes, qui possédaient autrefois deux chapelles et un peuple fervent. Mais l'attention principale devait être portée sur Courson.

Il y avait dans le pays une seule abonnée du journal la *Croix*. C'était une fermière assez à l'aise. Infirme elle-même, elle était obligée de soigner sans cesse sa fille unique, paralysée de tous les membres, et son mari, vieillard impérieux qui n'entend pas qu'on aille à l'église. Je l'avais visitée et lui avais dit : « Puisqu'ils prennent la rue avec leur cavalcade, nous pourrions bien la prendre aussi pour faire une plantation de croix. — Si vous le faites, je vous offre un terrain pour la poser », me dit-elle, et la chose en resta là entre nous. Toutefois, voyant l'état d'agitation des esprits, l'irrégularité des assistances des hommes aux instructions, leur ignorance absolue, je compris qu'il était chimérique de vouloir, en si peu de temps, les amener aux sacrements, mais qu'il fallait remettre la religion en honneur, poser un acte qui donnerait du courage à ceux qui voudraient la pratiquer ; et je revins à l'idée de la plantation de la croix. M. le doyen me disait que c'était impossible, que je n'aurais jamais assez d'hommes pour venir la planter.

On m'avait raconté que le pays avait autrefois — il y a 25 ans — 5 croix sur son finage ; que toutes avaient été abattues, le même jour, par un homme

qui, après avoir lu dans le journal le récit du brisement des croix par Hérold, préfet de la Seine, avait pris sa hache et était parti accomplir son forfait. Il ne s'en était pas tenu à cet exploit ; mais, en deux jours, en avait encore brisé 19 autres dans les villages voisins ; et personne n'avait résisté, personne n'avait osé relever une seule de ces croix. Cela me décida. Il fallait une croix de bois ou de fer, un socle, un terrain, des hommes. Tandis que je réfléchissais à cela, M. le curé recevait de la fermière paralytique un billet ainsi conçu. « On dit, dans le pays, que le P. missionnaire veut élever une croix, mais qu'il ne réussira pas : il faut le faire, sans quoi on nous méprisera. Je mets 100 fr. à votre disposition pour cela. » C'était providentiel ; l'hésitation était impossible. Donc, le dimanche soir, après l'instruction faite à tous, je prie les hommes de rester à l'église et de se grouper près de l'autel pour entendre une proposition que j'avais à leur faire. Ils restent, je leur dis qu'ils avaient autrefois des croix qui protégeaient leur pays, qu'il fallait en relever une en souvenir de la mission, que je comptais sur eux pour la planter et qu'il me fallait non pas des promesses vagues, mais des signatures : « Que les hommes de courage et de foi me suivent à la sacristie ! » Une grande agitation se produit parmi eux ; presque tous prennent le chemin de la sacristie, mais 17 seulement donnent leurs noms. M. le curé me dit : « On ne peut pas marcher avec si peu de monde. » Je sors de la sacristie et dis tout haut aux femmes qui étaient restées curieusement dans l'église : « J'ai déjà des noms, mais pas assez, dites à vos maris que je donne jusqu'à demain soir pour se faire inscrire sur la liste d'honneur pour porter la croix. »

Voilà tout le pays en mouvement pour ou contre la plantation de la croix. Les journaux ennemis redoublent d'invectives ; ils disent que c'est un défi insolent jeté à la population, au maire, au préfet ; qu'il est impossible de permettre une manifestation semblable ; que les processions sont interdites par arrêté préfectoral, et ils adjurent le maire de faire son devoir, le menaçant de se souvenir, aux élections qui auront lieu 2 mois après, de la manière dont il se sera conduit. — J'avais remarqué chez un charron une pièce de bois de chêne propre à faire une belle croix ; je vais chez cet homme, qui m'avait été signalé comme très bon. « Oh ! monsieur, me dit-il, je ne peux pas vous faire une croix ; il ne reste plus que quelques jours — la plantation devait avoir lieu le dimanche suivant — je n'aurai pas le temps ; et puis je perdrais mes meilleures pratiques. » Je vais chez un autre : « Je vous la ferais bien, me dit-il ; mais quand vous serez parti, qui est-ce qui nous défendra ? » — Chez un 3e, un forgeron, le frère du curé de St-Pierre d'Auxerre, le meilleur ouvrier du pays : il me demande un jour pour prendre les mesures, compter le prix, etc. Je croyais avoir une croix, je m'occupe du lieu où je la placerais. Le terrain offert ne me convenait pas parfaitement, je voulais la mettre à un carrefour, un peu hors du pays. Je vais visiter l'en-

droit avec la propiétaire du terrain, veuve charitable qui consent volontiers à ce que je désire.

Le peuple qui suivait toutes mes démarches me voit fixer mon parapluie à l'endroit choisi, et le bruit se répand aussitôt que la croix sera plantée là. Restait le socle ou piédestal. Je vais demander à un gros marchand du pays une pierre énorme qui avait déjà supporté une croix de mission plantée en 1828, et qui était dans son champ. Il accorde. Tout allait bien. Le soir, l'église était presque pleine; j'annonce officiellement la plantation de croix. Ceux qui suivaient la mission étaient heureux, mais pas encore très rassurés, car ils savaient, mieux que moi, ce qui se disait dans le pays : « Il ne faut pas que cela se fasse ! » Les journaux faisaient rage, et la *Bourgogne* répondait. Chaque soir, je convoquais mes hommes fidèles à la sacristie, et, par un petit discours spécial, j'animais leur courage; et j'ajoutais des noms nouveaux à ma liste. Personne que moi ne connaissait exactement le nombre des inscrits.

Cependant la veuve qui m'avait concédé son terrain pour la plantation de la croix était venue me dire, tout en larmes : « Mes enfants ne veulent pas que je laisse planter la croix sur le terrain convenu : je l'ai donné à mon gendre qui est employé de la préfecture, il serait révoqué. »

Le forgeron, à son tour, me disait : « Mon Père, ça m'est impossible de vous faire la croix, et vous ne trouverez pas un ouvrier du pays qui consente à s'en charger : M. L., le plus gros propriétaire du pays, qui nous occupe tous, a déclaré qu'il n'emploierait plus un seul des ouvriers qui y travailleraient et, vous comprenez, c'est notre meilleur client. »

En effet, je vais encore voir un forgeron et un charron, et tous refusent. J'examine l'hypothèse de l'achat à Paris ou à Auxerre d'une croix toute faite... Nous étions au jeudi matin, c'était trop risquer. J'avais déjà demandé un Christ en fonte coloriée à Froc-Robert qui m'avait répondu : « Je ne puis le livrer avant 15 jours. » Alors je prends la liste des hommes qui s'étaient fait inscrire et je dis : « N'y a-t-il donc pas un charpentier parmi ces braves ? — Mais si, le premier de tous est charpentier ; seulement il a 75 ans et n'exerce plus. » Je vais le trouver, je lui expose l'affaire. « Ah ! c'est comme ça, me dit-il, moi qui leur ai appris à tous leur métier ! Je vais leur montrer qu'ils n'ont pas de cœur ! Je reprends ma hache et ma bisaguë et je vous la ferai, la croix. » Nous partons choisir un gros chêne; la croix aura 7 pieds de haut. Et le voilà à l'œuvre. Les autres ouvriers viennent pour le détourner de son dessein. « J'ai toujours pensé, leur dit-il, qu'il vaut mieux se mettre du côté du plus fort ; et, le plus fort, ce n'est pas vous : c'est Dieu ! » Personne ne voulut l'aider à scier l'arbre. Il l'équarrit donc avec sa hache. Quand il était trop fatigué, en sueur, tremblant, sa femme et moi nous venions l'assister et l'encourager...

On avait vu, dans le village, la voiture à 2 chevaux qui transportait le

socle de pierre le vendredi après midi, et tous avaient dit : « Le Père ne reculera pas. » En effet, nous ne devions pas reculer, mais réussir parfaitement. La pierre du piédestal fut providentiellement posée sur le terrain offert d'abord, précisément en face de la maison du gros franc-maçon de l'endroit, celui qui, avec l'institutrice, menait la campagne contre nous et fournissait les articles haineux de l'*Yonne* et de la *Constitution*. Le samedi, à 5 h. du soir, la croix, grande, belle, bien rabotée, habilement faite, entrait dans l'église, je la faisais placer dans le chœur et orner de fleurs. La partie allait être gagnée ; les cœurs venaient à nous. J'avais eu 11 belles conversions de femmes chrétiennes et toutes celles qui faisaient leurs pâques ; la masse des femmes, hostiles au commencement étaient pour la religion ; 30 hommes étaient déterminés à se montrer chrétiens et à revendiquer les libertés nécessaires ; il y avait un parti résolu à l'action. C'est tout ce monde qui devait prendre part à la plantation de la croix. A la grand'messe, j'annonce la procession pour 2 h.; 2 groupes de 12 hommes chacun, dirigés par 2 chefs désignés, se relaieront pour porter la croix sur leurs épaules. Tout l'ordre, les chants etc., était indiqué. — Cependant le maire n'avait rien dit ; les bruits alarmants se répandaient : les gendarmes vont charger sur la procession, etc. Je vais voir les gendarmes. Le brigadier me dit : « Je ne puis vous donner de gendarmes pour protéger la procession sans l'ordre du maire. Ne demandez pas cet ordre, il vous le refuserait. S'il m'envoie vous faire procès-verbal, je le ferai, mais il n'en résultera pas d'autre mal pour vous. » — Le christ en bronze, destiné à la croix et demandé à la maison Denonvillers, est annoncé à la gare voisine, il faut y courir et le fixer. Enfin à 2 h. les cloches s'ébranlent : nos hommes vont-ils venir ? qui osera sortir et se mettre en rang de procession ? Depuis 25 ans aucune procession n'a eu lieu dans le pays. Les deux prêtres voisins, invités à assister le doyen, disent que nous faisons une chose imprudente ; les ennemis déclarés vont-ils se montrer ? les forains nous laisser passer sans insultes ?

Le soleil est radieux, l'église se remplit de femmes ; l'institutrice a retenu les enfants... enfin nos hommes arrivent endimanchés. Le maître des carrières, chef de groupe, est à son poste, et le brave charpentier, deux leviers à la main, se prépare à faire soulever la croix. Je dispose les escouades, fais entonner les chants et nous voilà dehors dans le plus bel ordre. La procession se déroule sur la grande place ; personne dans la rue, les opposants se sont cachés derrière les volets des fenêtres et regardent ; ils écoutent les chants que l'enthousiasme fait éclater le long des rangs. La croix, portée par 12 hommes, escortée par 12 autres, s'avance triomphalement, suivie du doyen entouré de prêtres.

Les forains, groupés dans un café, crient au passage : « Vive la République ! » C'est toute leur vengeance, qui ne nous trouble guère. La petite

ville est ainsi traversée tout entière. La croix arrive au lieu où elle va être érigée. Un reporter de l'*Yonne* est venu en bicyclette ; il se place près d'un homme à moitié ivre qui paraît menaçant. Cependant la croix a été habilement plantée dans son piédestal ; elle est sur une élévation qui domine toute la foule, formée en cercle ; en face, le faux Rotschild du lieu est là, avec les siens, les volets de sa maison fermés. Je m'avance et je dis : « Mes frères, toutes les conquêtes son difficiles à faire... il en est une plus nécessaire et plus difficile que les autres... c'est celle de la liberté religieuse... » A ce moment, l'homme à moitié ivre, payé pour interrompre, essaie de dire quelques mots ; on l'entoure on le fait taire, et le bicycliste de l'*Yonne* s'écarte et s'éloigne. Je continue : « Cette croix, c'est l'arbre de la vraie liberté... planté par ceux qui ne sont esclaves ni de l'or, ni de la crainte, ni de l'impiété etc. » Il fallait voir comme les 30 qui étaient là, debout derrière moi, se tenaient fièrement. M. le doyen bénit la croix... puis tous, à genoux sur la route, nous l'adorons en chantant trois fois *Adoramus te*, *Christe*, etc... Puis la procession reprend sa marche triomphante vers l'église. Là, je félicite ces braves gens, et quand j'ajoute qu'un jour ils diront à leurs enfants : « J'étais des 30 qui ont planté la croix », et qu'à l'heure de la mort ce sera une consolation pour eux, je vois l'émotion et les larmes couler de leurs yeux. Je remerciai et félicitai M. le maire, « magistrat intelligent qui avait respecté la liberté et reconnu notre droit. — Vous vous en souviendrez, mes amis, dans 2 mois [1]. » Puis nous distribuâmes à tous les acteurs de ce petit drame religieux, les croix de l'œuvre des campagnes, exactement 335. Notez qu'il n'y avait pas d'enfants, rien que des grandes personnes.

La victoire était complète ; il fallait en tirer parti. Déjà j'avais essayé de former une société de jeunes filles ; 12 au plus acceptèrent notre règlement, mais enfin elles l'acceptèrent. Mes 11 converties, personnes intelligentes, et quelques autres, furent organisées en association de mères de famille et votèrent, par assises et levées, leur règlement. Enfin pour les hommes, je les avais abonnés tous les 30 à la fois à la *Croix* depuis 3 jours ; je leur dis que cet abonnement continuerait ma prédication ; que c'était mon souvenir spécial pour eux pendant 8 jours, et je leur proposai une société de défense contre les journaux mauvais ainsi conçue : « 2 voisins ou amis se mettent ensemble pour lire la *Croix* et donnent chacun 2 sous par semaine — l'abonnement étant de 3 sous, il y a un sou de bénéfice sur 2 abonnés par semaine ; s'ils sont 30, cela fait 15 sous de bénéfice par semaine : soit 18 fr. par an. Avec cet argent, auquel pourront s'adjoindre les dons volontaires, chaque fois que vous serez attaqués par l'*Yonne*, vous faites prévenir Chambon, rédacteur de la *Bourgogne*, de vous faire un article en réponse, et vous lui demandez 50 ou 100 numéros de son journal qu'il

1. Il a été renommé à une grande majorité.

ne vous fera payer que 5 c. la pièce. Avec cette petite somme vous aurez de quoi vous défendre, car ils n'oseront plus guère vous attaquer quand ils verront que vous êtes organisés. » Ainsi fut-il conclu.

Depuis, j'ai appris par des lettres du pays et de M. le doyen, que nos sociétés vivaient. Les jeunes filles assez bien ; les femmes, très bien : elles sont 60 maintenant aux réunions du mois et obligent moralement le doyen, qu'elles invitent chaque fois, à leur faire l'instruction ; quant aux hommes, ils n'ont pas continué l'abonnement à la *Croix*, parce que M. le doyen ne s'y est pas prêté, mais ils sont restés partisans dévoués de la religion et on travaille, dans le pays, à l'établissement d'une école libre.

En repassant à Auxerre, j'appris que le clergé et la ville avaient suivi, avec le plus vif intérêt, notre petite campagne de Courson, et l'un de ces messieurs me dit : « Comment, vous êtes le P. de B............ qui avez fait planter cette croix dans ce pays-là ?... »

NÉCROLOGIE.

Le P. Théodore de Régnon (1).

Troisième partie. — L'homme de Dieu.

VOILA un titre qui certainement aurait fait sourire le P. Théodore s'il avait entendu quelqu'un le lui donner. Sa vie de religieux toute modeste et aux allures un peu originales ne lui aurait pas semblé justifier une pareille appellation, et aussi pompeuse. Pourtant il y a dans les rapports de ce fils charitable de saint Ignace avec le Dieu de charité des choses qui méritent d'être dites pour la plus grande joie et la plus grande consolation de tous. Un jour, dans une retraite prêchée à des scolastiques, il disait avoir le dessein de parler pour ceux qui marchent difficilement au sentier de la perfection, et jettent, avec un peu de frayeur parfois, leurs regards du côté du ciel. Il parla pour tous et parla fort bien. Mais peut-être pourtant ceux qu'ils prétendait viser d'une façon spéciale, furent-ils plus particulièrement heureux de cette retraite qui avait fait du bien à tous. Il se pourra peut-être aussi que son portrait spirituel, tout en satisfaisant, je l'espère, aux exigences de tous, plaira pourtant d'une façon spéciale à certaines âmes qui parfois se sentent un peu découragées par l'accablante chaleur du soleil et la longueur non moins accablante de la route à parcourir.

I.

Pourtant, avant d'indiquer ce que fut la marche de son âme vers Dieu, il convient de l'entendre nous dire comment il concevait la vie spirituelle et surtout les Exercices. Je n'ose tout citer, et je le regrette, mais quelques extraits montreront la manière vivante et personnelle, dont il comprenait le livre que nous a légué notre bienheureux Père, et quelle était sa manière à lui d'exploiter le trésor qui sera toujours le meilleur de notre héritage. Il n'avait peut-être pas lu beaucoup, mais il avait beaucoup réfléchi, et appliquant la netteté si concrète de son esprit aux Exercices, il y trouva non pas des choses nouvelles, mais des formules nouvelles, ou mieux des comparaisons et des images nouvelles qui peuvent aider à mieux entendre le texte.

Parfois il se représente les Exercices comme « l'histoire de l'homme réduite à un individu », ou bien encore « le plan des Exercices n'est autre chose que l'idée catholique ». Une autre fois il trouve une idée générale du livre de notre bienheureux Père dans la marche du peuple juif depuis la Mer Rouge jusqu'à la Terre Promise, et comme la comparaison peut paraître extraordinaire, il indique en note un passage de saint Ambroise qui, d'après lui, la légitime complètement. Mais il descend bientôt de ces idées générales, discutables sans doute, surtout sous la forme un peu vague où il nous les présente, à des notions plus précises, et au hasard de la plume il

1. Suite. — V. 1896, p. 281 et 517.

jette sur le papier des remarques où l'on trouve, avec sa profondeur de vue habituelle, une abondance d'images et une énergie d'expression qui ne sont pas sans charme.

« Le livre des Exercices, écrit-il, n'est pas un traité complet de méditation ou de perfection. Saint Ignace a bien compris que la *pratique* de la perfection n'est pas une *théorie* qu'on puisse renfermer entre certaines bornes. La théorie de la science de la perfection est une science déterminée, mais dans la pratique il n'y a point de terme. Aussi saint Ignace se borne à chaque semaine de donner le point de départ qui est le même pour tous, d'indiquer la voie à suivre, d'accompagner un peu sur la route. Voilà pourquoi chaque semaine a quelque chose de si précis au commencement, mais à la fin a quelque chose qui semble au premier abord être inachevé, incomplet, imparfait. Saint Ignace se borne, pour me servir d'une comparaison mathématique assez juste, à donner le terme constant, les premiers termes du développement, et le terme général d'une série qui peut avoir différents nombres de termes selon les divers degrés de la puissance. C'est ce que nous indique la quatrième annotation en disant que la longueur de chaque semaine doit varier suivant les circonstances. »

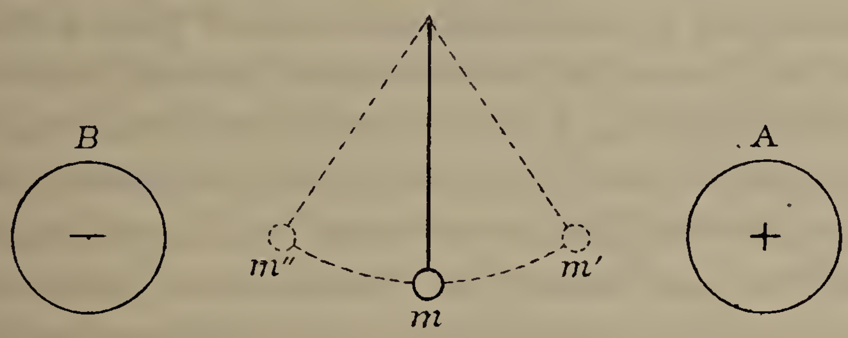
On voit déjà par cette citation un des procédés habituels au P. de Régnon. Pour mieux satisfaire le besoin de clarté qui est un des traits distinctifs de son intelligence — nous l'avons déjà noté dans la seconde partie, — il s'efforce de donner une forme à ses idées les plus abstraites par des images et des comparaisons, et ces comparaisons la plupart du temps sont empruntées aux mathématiques. Il n'est pas inutile d'y insister : « L'indifférence ne doit pas être celle de la girouette ; c'est celle de la boussole du navire, après qu'elle a été bien réglée. Elle prend *indifféremment* toutes les positions par rapport au navire, PARCE QUE elle regarde *constamment* et *énergiquement* le nord. » Il semble affectionner d'une manière toute spéciale cette comparaison tirée de la girouette et de la boussole, et dans un sermon de rentrée, prêché à la rue des Postes, l'année qui suivit sa troisième année de probation, il disait encore :

« Ne pourrait-on pas représenter l'homme par une boussole assujettie à une girouette ? L'âme, c'est la boussole ; l'imagination, la sensibilité, les sens composent la girouette. Lorsque je vois combien de souffles divers tourmentent cette pauvre girouette, je tremble vraiment que la boussole ne soit affolée, et je comprends qu'il lui faille une forte trempe et une puissante aimantation pour qu'elle reste toujours tournée vers son étoile. Descendons au fond de nous-mêmes et constatons comme nous sommes sujets aux impressions. Tantôt c'est l'ennui qui s'attache aux occupations monotones, tantôt ce sont des souvenirs de plaisir qui nous distraient. Un insuccès nous décourage, un mot un peu plus dur nous blesse et nous rebute, l'exemple de la dissipation nous dissipe. Moins que cela, il suffit d'un peu d'orage

dans l'atmosphère pour nous amollir, il ne faut qu'un changement de temps pour faire changer les dispositions de notre âme. Pauvre girouette sensible au moindre courant ! Mais surtout pauvre boussole unie à cette girouette ! Allons ! allons ! que l'âme domine le corps, que la volonté triomphe des impressions, voilà la constance, voilà le grand travail, mais voilà l'honneur de l'homme. »

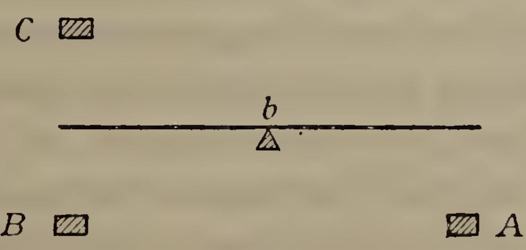
Voici comment il s'efforce de faire comprendre et même de montrer aux yeux le rôle de l'élection dans les Exercices de saint Ignace et dans toute la vie spirituelle :

« Après avoir vu ce qu'était notre nature, il faut considérer quelle doit être notre ligne de conduite par rapport à elle, car c'est en cela que consiste l'élection. Or :



« Soit *A* une source d'électricité positive ; *B* une source d'électricité négative. Entre eux un pendule *m*. Selon qu'il sentira plus vivement l'influence de la source *A* ou *B*, il se portera en *m'* ou en *m''*. Mais supposé que le pendule s'étant naturellement porté dans la situation *m''*, on intercepte l'action de *B* par un moyen quelconque, ou que l'on place tout près une source agissant répulsivement sur le pendule, avec une force au moins égale à la force attractive de *B*, ces deux forces se feront équilibre ; et l'influence *A*, ayant seule son effet, amènera le pendule au point *m'*. Notre âme est un pendule qu'attire tel ou tel motif ; l'un est porté vers tout ce qui peut l'élever, l'autre vers tout ce qui peut la faire jouir... etc. Supposez un bilieux, il est porté vers tout ce qui peut l'élever ; donc la gloire de Dieu et sa gloire propre sont deux sources qui peuvent l'attirer. Abandonné à lui-même, il tend vers sa gloire propre, plus rapprochée de lui ; mais si vous lui inspirez l'amour de l'humiliation propre, sa tendance orgueilleuse sera paralysée, et il tendra naturellement vers la gloire de Dieu. »

Et comme son exemple lui paraît un peu compliqué, il le reprend et le simplifie. « L'exemple serait plus frappant présenté de la manière suivante :



« Soit une barre *b* de fer fixe par le milieu ; deux aimants *A*, *B*, l'attirent.

Mettez un nouvel aimant *C* qui tirant au sens inverse de *B* contrebalance son action : *A* agira infailliblement. »

Et le P. de Régnon ne serait plus le P. de Régnon s'il n'exagérait parfois le procédé, multipliant trop les comparaisons ou bien en choisissant quelques-unes qui nous semblent vraiment par trop originales ; elles sont pourtant toujours d'une justesse parfaite. On a écrit que ce qu'on est convenu d'appeler « le mauvais goût de Bossuet ferait la grâce et l'éclat d'écrivains ordinaires, comme les moments d'humeur d'Henriette d'Orléans eussent fait les beaux jours d'une autre femme ». Est-ce aveuglement ou complaisance de biographe ? Je ne sais, mais parfois je suis porté à croire que ce qu'il y a d'exubérant dans la manière du P. Théodore serait chez beaucoup d'autres une qualité ou tout au moins presque une qualité.

« Saint Ignace dans les contemplations nous a livrés à l'action de la grâce ; mais dans une première contemplation, nécessairement beaucoup de choses nous ont frappés. La grâce qui pousse à tout bien nous aura touchés par plusieurs circonstances, et a la vertu *(sic)* de plusieurs vertus différentes, tant parce que nous pouvons en avoir besoin, que parce que *ses voies nous sont cachées*, et que souvent elle éveille notre attention sur plusieurs objets qui nous semblent totalement étrangers, mais entre lesquels il existe pourtant un rapport secret par lequel les idées qu'ils forment en nous se corroborent et s'éclaircissent. On peut expliquer cette action de la grâce par diverses comparaisons. Un cuisinier va-t-il faire une sauce délicate ? On le voit s'entourer de légumes ou de jus de toute espèce, d'herbes et d'épices de tout arôme, enfin de choses dont les propriétés semblent s'entre-détruire ; et prenant une feuille ici, un grain là, une goutte plus loin, il compose sa sauce ; il suffit d'ouvrir un livre de cuisine pour voir que pour composer une sauce qui ne porte qu'un seul nom et souvent un nom fort simple, il faut dix ou quinze ingrédients. Il en est de même pour former en nous la vertu qui doit nous être spéciale. — De même encore un peintre, pour faire une teinte, prend un grand nombre de couleurs. — De même encore pour préparer une plaque à daguerréotype, il faut la faire passer par un grand nombre de réactifs, soit pour lui enlever les taches qu'elle peut avoir, soit pour lui donner les qualités qui lui sont nécessaires. Notre âme doit être une plaque sur laquelle se reproduira tel ou tel trait de N.-S., il faut beaucoup d'actions diverses du Saint-Esprit pour lui enlever ses défauts et la préparer à recevoir la divine empreinte. — Enfin rappelons-nous combien d'ouvriers, combien d'instruments, combien d'actions diverses sont nécessaires pour qu'un grain de blé passe de la main du semeur dans la bouche du consommateur ; et pensons que le Saint-Esprit est le seul ouvrier, et qu'il faut qu'il crée en nous tous les instruments, qu'il produise en nous toutes les actions nécessaires, non pas pour que du blé devienne pain, mais pour qu'une graine

vide et empoisonnée devienne un gâteau succulent, et ne nous étonnons pas si les inspirations du Saint-Esprit peuvent être multipliées, sembler se contrarier ; multiplicité d'autant plus merveilleuse qu'elle permet à ce divin Esprit d'agir à la fin avec force et suavité, en amenant sûrement, mais avec douceur, l'âme à bonne fin. Car de même qu'on ne peut faire retourner en arrière un char lancé rapidement à moins de l'arrêter brusquement, et par un choc violent, mais qu'on peut le faire revenir doucement à son point de départ par l'effet même de son premier effort, si on lui fait faire un long circuit ; de même le Saint-Esprit, pour conduire l'âme au bien, sans choquer et brusquer sa volonté, lui fait faire souvent de longs détours. »

Mais en regardant d'un peu plus près toutes ces citations, je m'aperçois que je m'écarte un peu de mon sujet ; elles attirent en effet l'attention du lecteur plutôt sur la forme dont le P. de Régnon a revêtu ses idées ascétiques, que sur ses idées ascétiques elles-mêmes. Il ne faut d'ailleurs pas trop le regretter, car les idées théoriques du P. Théodore sur la spiritualité ne se distinguent en rien ou presque rien de celles qui sont communes chez nous ; la grande originalité du Père consiste dans la manière de les présenter. Pour mieux mettre en lumière cette double idée, je vais citer encore quelques lignes sur la contemplation du Règne :

« La forme de la Compagnie et son esprit sont dans cette méditation qui est la mère de la Compagnie et par conséquent sa méditation propre.

« Nous voyons 1° que nous avons un roi ; mais ce n'est pas un roi pacifique comme le roi des comtemplatifs : c'est un roi guerrier, ambitieux et dont les projets ne s'étendent à rien moins qu'à conquérir le monde entier ; — 2° que ce roi ne combat pas par ses généraux, mais par lui-même, et non seulement il conduit ses troupes au combat, mais il est le premier à la brèche, soldat et général tout à la fois ; — 3° que ce n'est pas un Fabius Cunctator qui attend l'ennemi ; mais c'est un Alexandre qui sort de ses états, et va attaquer ses adversaires jusqu'au fond de leur empire. — D'où il suit pour nous que nous sommes des soldats, mais 1° non pas des courtisans ou des soldats de parade ; — 2° que nous qui formons ses gardes nous ne sommes pas des soldats d'arrière-garde ou de corps de réserve, mais bien des troupes déterminées à tout et commençant toujours l'attaque ; — 3° que nous ne sommes pas des soldats de garnison, des gardes nationales, mais des troupes qui vont en avant, des corps expéditionnaires.

« Mais parmi ces derniers soldats, il y a trois sortes de gens : ceux qui combattent parce qu'ils y sont forcés, comme les engagés ; ceux qui combattent pour la paie comme les mercenaires ; et ceux qui combattent à leurs frais et comme volontaires sans autre espoir que l'honneur et la victoire. Voilà ce que nous devons être nous autres jésuites ; saint Ignace ne veut que des hommes décidés à suivre J.-C. partout et par amour.

« Mais remarquons bien quels sont les ennemis que nous devons com-

battre. La sensualité, l'amour charnel, c'est-à-dire les inclinations de la chair et du sang, et l'amour du monde; et ces ennemis il faut les combattre partout. Cependant, et ce n'est là qu'une conséquence, c'est chez nous que nous devons les combattre d'abord. Il ne s'agit pas d'aller comme des Don Quichotte nous créer des chimères pour les combats. J.-C. notre roi a divisé entre ses soldats ses ennemis, et à chacun de nous il a donné à conquérir d'abord son Cœur. »

J'aurais pu multiplier ces citations; on y aurait mieux admiré encore l'esprit du P. de Régnon avec toutes les qualités de haute raison et de brillante originalité qui le distinguent, mais il faut entrer enfin dans l'âme du religieux, et voir à l'œuvre ce fidèle soldat du roi JÉSUS qui ne consentit jamais à se prendre pour un vulgaire garde national.

II.

A qui parcourt le petit cahier de notes spirituelles que le P. de Régnon a crayonné au hasard de ses réflexions sans jamais, sauf une fois ou l'autre, donner à sa pensée un entier développement, une chose se manifeste tout d'abord et semble dominer toute la vie religieuse du cher disparu : la lutte constante qu'il eut à soutenir contre son intelligence qui semblait vouloir envahir tout, et partout prendre la première place aux dépens du cœur. Curieux par nature et aussi par volonté, observateur implacable au point d'avoir pu être, s'il l'avait voulu, un critique malin, il apportait dans les choses de Dieu cette curiosité ardente et difficile à satisfaire qu'il apportait dans ses recherches scientifiques. Il voyait d'abord les choses comme des problèmes à résoudre; son intelligence toujours en éveil et avide de vrai donnait peu de place aux affections sensibles : « L'intelligence l'a trop emporté sur le cœur », écrit-il dès le début de ses récollections de grande retraite au 3e an; il avait écrit la veille : « J'ai l'intention d'entrer beaucoup plus par le cœur que par la tête dans les Exercices. Mon cœur est mort de sécheresse »; et ailleurs encore : « L'asservissement de l'intelligence est la seule chose qui me coûte véritablement. »

Le mal fut reconnu de bonne heure, l'ennemi vite signalé, et des précautions prises pour le réduire. Changer la nature est chose impossible, et Dieu ne demande pas cela; il suffit de lutter contre ce qu'elle a de mauvais ou de moins bon. La grande lutte fut donc dans l'âme du P. Théodore entre l'intelligence et le cœur, lutte contre l'hypertrophie de la tête et l'atrophie du cœur, comme lui-même s'exprime quelque part; toute sa vie il dut se mettre en garde contre la passion des spéculations, *concupiscentia gustus speculativi.* La chose n'alla pas sans difficulté, car par cela même que l'intelligence est la faculté la moins facile à soumettre, elle est aussi la plus prompte à se révolter.

Il y avait véritablement en lui une soif de savoir inextinguible, et un

besoin de se répandre au dehors et de parler spéculation théologique ou scientifique. Dans son *diarium* du 3ᵉ an dont nous reparlerons plus tard, on trouve presque à chaque page des remarques comme celle-ci : « Dispute en récréation sur la géologie... où je me suis échauffé. Puis conversation théologique *ubi totus effusus sum*, me laissant entraîner à la spéculation. Aussi tous les fantasmes s'agitant, il y a eu agitation de l'intelligence toute la soirée et par conséquent sécheresse du cœur. »

Cette recherche ardente du savoir, on le prévoit assez, devait d'abord faire naître dans cette intelligence, si sûre d'elle-même et si consciente de la force et de la facilité de son action, une vue claire de sa supériorité. Le P. de Régnon n'a jamais manifesté de pareils sentiments ; jamais il n'a fait de comparaison au moins volontaire dans ses écrits entre lui et les autres, mais à l'attaque menée avec tant de vigueur contre l'amour exagéré de l'étude, on devine bien qu'il avait eu à résister aussi et avec force contre la tendance presque nécessaire des esprits comme le sien. Il veut se faire enfant, ne jamais critiquer, « éviter les opinions singulières ou extrêmes, et éviter de donner son avis sur les questions brûlantes actuelles », il veut viser à l'obéissance aveugle de jugement. Et après chacune de ces déterminations, pour bien montrer qu'il sait à quoi il s'engage, il ajoute sans hésiter : « C'est un point qui me coûtera beaucoup. » Il descend encore plus à l'intime de lui-même, sous le regard de Dieu, il s'observe avec une rigueur impitoyable, et se dit ses vérités avec une raideur qui surprendra peut-être au premier abord et que je crois exagérée. Mais l'important pour chacun de nous est d'avoir pris une fois ou l'autre une connaissance complète de son caractère comme de son tempérament, car si le γνῶθι σεαυτόν est le premier degré de la sagesse, il faut donc bien aussi que ce soit le premier degré de la sainteté. « Le vice qui domine en moi, c'est un orgueil que j'appellerai orgueil d'intelligence, c'est-à-dire l'amour du moi en moi et par moi. C'est ce qui fait que je ne tombe pas d'ordinaire dans les petits travers de la vanité, que je ne cherche pas à m'attirer des éloges, à briller, d'où vient que je ne passe pas pour orgueilleux parmi mes frères. Cet orgueil se manifeste par un grand esprit d'indépendance de jugement, par la confiance dans ma raison, par l'amour des opinions extrêmes et singulières. C'est donc intérieurement et au fond du cœur même que je dois agir, par l'humiliation intérieure bien plus encore que par l'humiliation extérieure qui ne me coûte pas trop ; et cette humiliation intérieure doit consister à se faire en tout et *corde sincero*, enfant devant ses supérieurs, ses règles, et enfant avec le bon Dieu ; c'est-à-dire abnégation de jugement, et piété simple et du cœur plus que de la tête. »

Pour acquérir cette abnégation et cette simplicité, il met en pratique un procédé souverainement efficace ; il cherche par autant qu'il le peut à rabaisser l'intelligence, non par des raisonnements ridicules, son ferme bon

sens y eût trop répugné, mais en se répétant à lui-même, ce qui est vrai, qu'un homme vaut surtout par le cœur : « Hier à la méditation du soir, j'ai compris que Dieu ne demandant ni science, ni talents pour la sanctification, mais ne s'adressant qu'au cœur, les qualités surnaturelles du cœur étaient seules à considérer dans le 3e an. J'ai vu alors combien mon cœur était misérable. Souvent tu as des pensées de vanité par rapport à ta science, ton intelligence. Tu n'en as pas par rapport à ton cœur, car tu sais qu'il est bien misérable. Or la seule manière vraie de classer les hommes, c'est de les classer par le mérite du cœur. Vois comme tu recules loin dans cette classification qui est celle de Dieu. » Enfin, refaisant dans une page d'une saisissante netteté le portrait intime de lui-même, il écrit : « Il est évident que je suis bien tombé au-dessous de mes résolutions de sortie de retraite. Mais, je ne sais si j'ai tort, je ne m'en effraie pas. La conversion n'est pas l'affaire d'une résolution, mais d'une lutte pied à pied. Le point capital est l'atrophie du cœur. La meilleure preuve que j'ai trouvé là le point faible, c'est que c'est là que se trouvent les défaites et le principe des autres fautes. Il faut donc t'attacher à cela. Aujourd'hui, je l'ai bien compris de plus en plus. De tout côté Dieu me donne à ce sujet des lumières. Les 3 degrés de la tentation des 2 étendards sont nettement accusés là pour toi. L'amour des richesses, l'attachement aux richesses, la *concupiscentia oculorum* a chez toi pour objet les richesses intellectuelles. Tu amasses comme un avare, pour amasser. Et cependant, comme l'avare, tu n'emporteras rien de tout cela. Il y a une vraie passion chez toi. Le 2d degré, savoir : l'ambition, l'amour des honneurs, c'est pour toi le désir d'être prince intellectuel, d'être de l'aristocratie des intelligences, et cela te conduit au 3e degré, savoir : *superbia vitæ*, indépendance de jugement, orgueil de la raison. Tout cela est-ce clair ? — D'autre part Dieu te montre qu'on ne l'atteint pas par la science ; on n'atteint que l'image de ses perfections ; mais le plus sublime objet de la spéculation n'est jamais formellement Dieu lui-même ; ce n'est tout au plus que son atmosphère. Ce n'est que le cœur qui l'atteint directement, qui l'atteint vraiment. »

Et quand il se présentait dans la vie journalière de petites humiliations, il s'examinait sévèrement sur la manière dont il les acceptait, constatant combien elles atteignaient jusqu'aux fibres les plus intimes de son âme, et raillant en lui ce premier mouvement qui nous porte à déclarer que nous faisons bon marché de ces petites avanies et qu'elles ne sauraient nous atteindre. « Je reçus bien ces remarques, mais il me fallut un effort pour les recevoir intérieurement. Ensuite, j'en fus desséché le reste de la journée, bien que au bout de 2 ou 3 heures l'impression de chagrin fût passée. La soirée fut sèche, distraite. J'allai faire le catéchisme. Je me reprochai de ne l'avoir pas préparé. La lecture du P. Lefebvre, la méditation, tout fut sec. Comme une humiliation est bonne ! Dis donc, maintenant, que ces petites

humiliations ne te font rien ? Il est vrai qu'elles n'humilient vraiment que quand on les admet intérieurement et de cœur, et qu'on ne se contente pas d'être extérieurement convenable. »

Cette lutte fut sans doute la grande occupation de la vie spirituelle du P. de Régnon, et nous dirons bientôt comment il s'y prit pour l'amener à bien; mais avant, il faut l'entendre nous signaler un second ennemi ; après s'en être pris à son intelligence, il va s'en prendre à son cœur: « Il y a dans mon cœur deux tendances dominantes. Le besoin de s'attacher à quelqu'un et de lui être fidèle : de là la facilité à subir les influences de mes amis, à prendre leur genre, à refléter ceux avec lesquels je vis; de là aussi la facilité à tomber dans la camaraderie. La seconde tendance chez moi est un fonds de profonde mélancolie qui me pousse aux deux extrêmes contraires, à savoir, d'une part, à une grande dissipation, l'amour des gros rires, des grosses farces, de tout ce qui peut étourdir ; et d'autre part à une tristesse intérieure, un découragement, un scepticisme en fait de vertu, une tendance à voir partout le naturel au lieu du surnaturel. Un autre effet est encore le manque d'ordre, de suite dans mes règlements; je vis au jour le jour, me laissant aller à l'impression du moment, haïssant ce qui est une résolution pour l'avenir, et ainsi se produit en moi ce bizarre phénomène d'un orgueilleux qui s'abandonne et se méprise. »

Voilà encore un de ses grands chagrins et de ses grands désespoirs : il aimait trop à rire; il aimait trop à se répandre autour de lui, s'attachant à tous les objets comme à tous les hommes; de là ses distractions dans les prières, de là souvent — à l'en croire du moins, car il ne faut pas oublier qu'en tout cela il est lui-même son grand accusateur, et que le caractère distinctif de sa vie fut la charité — de là donc ces brusqueries, ces mots trop vifs, ces disputes dont il était le seul à garder le souvenir. Nous retrouvons ici sa grande impressionnabilité qui se tourmentait pour la moindre chose au physique comme au moral. Un matin, il se lève l'âme toute triste, et la cause de cette grande tristesse, c'est qu'il avait remarqué la veille au soir au moment de se mettre au lit, qu'il avait des varices à une jambe, et qu'il lui faudrait mettre un bas élastique. Et alors les considérations vont leur train : « Cela m'a humilié, moi si fier de ma constitution saine et sèche, et qui n'est pas si bonne que je le crois. En outre, cela m'a attristé, comme indiquant l'arrivée de ces infirmités qui ne quittent plus, dont on ne guérit plus. J'ai médité là-dessus, et j'ai constaté 2 choses: combien notre corps fait partie intrinsèque de notre être, et comment ses hontes nous humilient tout entier. Et puis combien nous voyons la vieillesse arriver avec chagrin. J'ai cherché à me raisonner et à faire mon sacrifice. Mais cela a été bien mou : il est vrai, je suis encore tout fatigué de la journée de Noël, et en outre il y a tempête et pluie du sud. »

Voilà pour le physique. Au moral tout est perdu parce que un jour, en

récréation, il s'est laissé entraîner à soutenir une foule de paradoxes, avec bruit, affirmation, « occupant tout le monde de moi, ne m'apercevant pas que j'étais un jouet dont on s'amusait, mais qu'on trouvait fatigant. » Et les gros mots arrivent : « J'ai parlé tout le temps avec une suffisance fétide... Voilà où tu en es... » Je suis intimement persuadé, je suis sûr qu'il n'y avait que lui à penser ainsi. Sans doute, et cela ressort des nombreuses admonestations que le P. Théodore s'adresse à lui-même, il avait l'exubérance par trop débordante à certaines heures des âmes profondément sensibles, et qu'un rien impressionne — il écrivait dans ses notes de retraite de 1888 que la peur des assassins le tourmentait parfois très fort — mais d'abord c'était l'effet de son tempérament, et ensuite, il sut si bien employer pour la joie de tous cette gaieté retentissante, que jamais personne parmi les hommes n'a songé à la lui reprocher, bien au contraire. Si donc, comme il s'en accuse si vertement, il manqua souvent et au silence et à la charité, il lutta si bien pour corriger ses défauts, que Dieu lui-même, sans doute, n'a tenu compte de ses imperfections que pour le récompenser des efforts qu'il fit pour les vaincre. Car il luttait vaillamment et contre son intelligence et contre son cœur ; il va lui-même nous faire assister à ses combats qui parfois peut-être nous feront sourire, mais qui seront aussi pour nous une grande consolation et un bel encouragement.

III.

« Pour remettre ce cœur en place, écrivait-il, il faut le faire simple comme un enfant, et l'attacher à Jésus-Christ par une vie de sainte familiarité, ce qui n'est autre chose que l'humilité, la simplicité et le recueillement. Avoir une piété tendre et simple. »

On ne l'a pas oublié, c'était déjà le remède qu'il proposait pour guérir la superbe de son intelligence ; toute sa vie spirituelle se réduit donc à cette tendance : devenir un enfant à la suite de Jésus-Christ. Pour y atteindre, il travaille surtout à veiller sur lui-même, à ne pas se perdre de vue : « Il faut un vigoureux coup de collier, serre la sangle et la gourmette, et tiens-toi haut en main. » Cette surveillance était devenue chez lui une longue habitude, mais aussi une preuve de haute vertu, et le jour où Notre-Seigneur vint le prendre à l'improviste, il avait comme de coutume noté sur sa feuille d'examen particulier le résultat du combat de la matinée ; il était en règle. Il trouvait d'ailleurs à cette étude des mouvements de son âme un véritable intérêt. Au noviciat il avait dressé un petit tableau de sa vie qu'il appelait « *Mon échelle* » ; on ne m'en voudra pas de le reproduire ici, il montre avec tout le sérieux du novice, la perspicacité du jeune psychologue :

« *Après la Saint-Joseph 1852.* Amour effréné du monde, oubli de la vocation.

« *Après la Saint-Joseph jusqu'au Patronage.* Inspiration irréfléchie de dégoût du monde ; la vie religieuse vue et aimée au point de vue cynique.

« *Du Patronage à l'entrée au noviciat.* La piété envisagée comme une nécessité par laquelle il faudra passer après avoir pris une résolution belle.

« *Du noviciat à la grande retraite.* La vie religieuse envisagée philosophiquement comme la chose la plus éminemment raisonnable, et le sacrifice comme une chose éminemment belle. Amour de la sainte Vierge ingénieux. Nulle connaissance ni amour de N.-S. J.-C.

« *Grande retraite.* Amour du sacrifice.. — Amour de la divinité de N.-S. J.-C. comme ce qu'il y a de plus beau. — Amour de l'humanité de N.-S. par la reconnaissance. — Dévotion au Sacré-Cœur inspirée sans motif, sans cause. — Me poser comme l'esclave du Sacré-Cœur, parce que je le dois, je le suis et je veux l'être. — Me réfugier dans le cœur de Jésus. — Amour de l'esclavage de Jésus, comme ce qu'il y a de plus beau.

« *Mois de juin.* Amour filial pour Jésus, non plus pour un motif tiré de moi, mais parce que Jésus m'y appelle.

« *Idem.* Dévotion à la Passion, au Cœur agonisant de Jésus, et à N.-D. des Sept Douleurs. Et cela dans l'amour du Sacré-Cœur.

« *Septembre.* Vue plus complète de mes péchés, de ma bassesse, et surtout de ma faiblesse, inspirée en refaisant ma première semaine. — Désir de l'amour pur de la Passion de Jésus, indépendamment de mon profit.

« *Carême 1854.* Amour de la Passion non plus par motif d'un amour prenant sa source dans l'intelligence, dans la réciprocité, dans une sorte de balance entre Jésus et moi, mais par motif d'amour né de la vue de la bonté infinie de Jésus. »

Pour mieux fixer son attention, et mieux suivre les mouvements de son âme, le P. Théodore avait pris l'habitude de noter les divers sentiments qui l'occupaient, et cela était devenu pour lui un grand moyen de surveillance; il écrivait à propos de tout, et un peu toutes sortes de choses : oraisons jaculatoires, préparations de méditations, récollections, joies ou tristesses. C'était un assujettissement qui parfois lui coûtait beaucoup, mais il mettait son point d'honneur à y rester fidèle le plus longtemps qu'il pouvait. Hélas ! parfois il avait trop présumé de ses forces, et le joug qu'il s'était imposé pesait si lourdement sur ses épaules, qu'il fallait le rejeter, mais au moins il avait fait preuve de bonne volonté. J'ai sous les yeux quelques feuilles intitulées : « Préparations de méditation » et qui sont bien éloquentes. Elles furent commencées au sortir d'une retraite ; on lit en effet à la première page : « 12 septembre, contemplation *ad amorem*, points donnés par le P. G. » La méditation s'était faite péniblement, et le P. Théodore, après quelques lignes de récollection, écrit : « O Jésus, Jésus ! que ma plume au moins écrive que je vous aime, puisque mon cœur ne sait pas vous le dire. » Le lendemain 13, la méditation est fort bien préparée, le 14 aussi; le 15, les points ne sont pas

indiqués, mais la récollection est faite et d'une façon rigoureuse, le 16 il en est de même, le 17 et le 18 oubli complet, le pauvre cahier est abandonné; mais le 19 — c'était le 20e anniversaire de ses vœux, le P. Théodore lui-même l'indique — le cahier est repris; abandonné de nouveau le 20, il est de nouveau repris le 21; et les luttes se poussent avec les mêmes alternatives de succès et de revers jusqu'aux premiers jours d'octobre, où le cahier est définitivement laissé de côté. Cet essai ne fut pas le seul. Il y a toute une série de méditations sur la Passion de N.-S.. où les mêmes péripéties se retrouvent; on y touche du doigt combien il lui en coûtait pour s'astreindre ainsi à demeurer fidèle, au moins pendant quelque temps, à une résolution aussi nette et dont il était aussi facile de vérifier le résultat. Qui donc s'en étonnerait ? La sujétion à une occupation déterminée et qui revient tous les jours à heure fixe, n'est-ce pas, pour certains esprits naturellement impatients, la mortification la plus pénible, et y persévérer pendant quelques jours, n'est-ce pas déjà une grande victoire? Cette victoire, il vint une heure où il la remporta presque pleinement et dans des circonstances bien exceptionnelles.

Après sa grande retraite du 3e an, il s'était imposé de composer un *diarium* où il devait, six fois par jour, trois fois le matin et trois fois le soir, noter ses impressions et ses dispositions d'esprit. Je crois, sans vouloir abuser des mots, qu'étant donné sa nature si impressionnable et si ennemie de la contrainte, c'était une résolution héroïque. Il y fut fidèle, non pas sans défaillance, lui-même va nous le dire; mais en général il prend la plume trois fois par jour pour faire cette revue de conscience, et c'est déjà beaucoup. Car enfin, et il le remarque, dans une vie aussi régulière que celle du troisième an, les événements ne sont pas si nombreux qui font sur l'âme une impression notable, et le P. de Régnon ne se résignait pas à prendre la plume simplement pour prendre la plume et accomplir sa résolution *perfunctorie*, comme il dit; il voulait un examen véritable. Je voudrais citer le plus longuement possible ce *diarium* qui est si curieux. Au lieu de prendre ici et là ce qui s'y trouve de plus saillant, je vais transcrire une semaine entière : le lecteur aura par là une plus juste idée de la physionomie de ce journal. Je commence à la récollection du dimanche 10 janvier; un mois à peu près s'est écoulé depuis la fin de la grande retraite.

« *10 janvier, dimanche. — 7 h. du matin. Récollection.* — Le 6, le *diarium* contient 12 lignes, le 7, il a 4 lignes, le 8, il a une ligne, le 9, il n'y a rien ! Voilà qui est bien accusé ! — J'ai une excuse en ce que hier et avant-hier, j'ai eu un cas de conscience difficile à préparer. Cette excuse diminue la faute, mais elle montre en même temps comme tu es faible, et comme tu es loin de l'habitude de la vie intérieure. C'est pourtant cela que par dessus tout tu viens chercher au 3e an. Donc plus tu as occasion de dissipation, plus tu dois être énergique à tenir à la récollection fréquente pour parvenir

au recueillement. Voici un mois de préparation de sermons; ce doit être un mois de lutte. C'est une grande et décisive bataille qui s'engage. Tu le sais, tu le sens, il faut donc ramasser toute ton énergie. — Tu peux remarquer aussi comme ton examen est chargé cette semaine. Il faut dire aussi qu'il était fait d'une manière trop vague, sur des points trop vagues, et par suite tu marquais un peu au hasard. Ce qui est la vraie méthode pour détruire en peu de temps la pratique de l'examen.

« Donc résolution à prendre :

« 1/ 3 fois le matin et 3 fois le soir, tenue du *diarium*, savoir après la méditation, — vers 8 heures — et vers 11 heures — vers 2 heures — vers 4 h. ½ — après la méditation. — 2/ Oraisons jaculatoires. — 3/ Considération dans les paroles. — L'examen particulier cette semaine sur la fidélité au *diarium*.

« *10 h.* — Voici que j'ai déjà manqué à ma résolution, car je n'ai pas tenu le *diarium*. Je me suis laissé absorber par le travail. Voici toujours cette malheureuse disposition de remettre à plus tard ce qui t'ennuie. Je vais faire une visite expiatoire.

« *11 h.* — Je viens au rendez-vous. Mais je n'ai rien de particulier à inscrire parce que je suis absorbé par un travail de morale. Je me laisse trop absorber.

« *4 h.* — J'ai manqué au rendez-vous de 2 h.; cela par pur oubli. Je suis dans une certaine torpeur et tristesse que je n'ai pas assez secouée. Aussi j'ai mal dit mon bréviaire.

« *5 h. ½.* — Je vais commencer ma lecture spirituelle. Il faut faire un grand effort pour que mon esprit rempli de théologie et tout agité, soit attentif à cette lecture. Commençons par prier.

« *11 janvier. — 7 h. du matin.* — Méditation bien distraite. Cela provient de ce que je n'ai pas bien pratiqué les additions. Voici une époque importante. L'intelligence doit s'occuper. Va-t-elle envahir tout l'homme et empêcher les oraisons? C'est une épreuve importante. Il faut se renforcer sur le recueillement de toute manière, et sur une fréquente récollection.

« *8 h. ½.* — J'arrive au rendez-vous la tête pleine de morale. Je n'ai rien à noter, mais cela sera pour moi l'occasion d'élever mon cœur à Dieu. Vive Jésus. Vive Marie. Vive Joseph.

« *3 h.* — J'ai oublié 11 h. J'étais absorbé à copier de la musique pressée. Après dîner j'ai été absorbé par un travail de morale. A part cela, cela ne va pas mal, sinon qu'il n'y a pas calme de l'esprit. Mais aujourd'hui c'est un mal nécessaire. Allons, calmons-nous, faisons une petite oraison jaculatoire... La plume me brûle entre les mains. Tiens-la encore un instant. O mon Dieu, quand ferez-vous qu'il faudra un effort chez moi pour que je vous quitte, tandis que maintenant il faut que je fasse un effort pour vous trouver?

« *12 janvier.* — *6 h.* ½. — A la méditation et à l'action de grâces, j'ai eu la tête complètement absorbée par des idées d'un cas de morale discuté la veille, par suite le cœur sec comme du bois. Maintenant que tu n'as plus ce travail sur les bras, remets-toi à l'*affectus*. Oraisons jaculatoires... Quand donc y penseras-tu sans qu'on te le dise ? O mon Jésus, parlez-moi, que je vous réponde. *Cor Jesu flagrans amore mei, fac ut cor meum ardeat amore tui. Cor Mariæ.*

« *5 h. du soir.* — En choisissant ta matière d'examen, tu croyais que tu n'avais pas de matière suffisante, que c'était trop facile de tenir le *diarium*. Tu vois si tu es fidèle ! de 6 h. ½ du matin à 5 h. du soir, aucun compte tenu ! Aussi quel désordre aujourd'hui ! Et c'est ta faute, tu n'as pas d'excuse. Mon Dieu, pardonnez-moi. Allons, je suis content d'avoir trouvé un point précis, bien déterminé, sur lequel je dois me vaincre. Ton examen n'aura pas de vague cette fois-ci. Il ne peut y avoir que 6 points par jour, et aujourd'hui tu en as 3.

« *6 h.* ½. — Méditation à peu près nulle. Sécheresse et divagation. Tu l'as bien mérité. Va au Saint-Sacrement.

« *13 janvier.* — *6 h.* ½. — Mauvaise méditation. Au reste je n'ai qu'à bien me tenir, car je sens l'arrivée d'une mauvaise veine. Déjà je vois quelques symptômes d'agitation. Les égoûts laissent sortir des rats... Prions beaucoup et tenons-nous unis à Dieu.

« *14 janvier.* — *6 h.* ½. — La journée d'hier n'a pas été si mauvaise que je le craignais. Les craintes ne se sont pas vérifiées. Mais il y a eu de l'effusion, du manque de recueillement, et surtout manque de récollection. Le *diarium* complètement négligé. — Ce matin, assez bonne méditation, non pas tant pour les pensées, ni pour les mouvements du cœur, que pour l'attention de me tenir en la présence de Dieu. J'ai vu que sous ce rapport-là, mes méditations étaient très fautives. C'est l'oubli de la 3e addition et de la construction de lieu des 3 classes.

« *11 h.* ¼. — J'arrive enfin. Pourquoi si tard ? Dissipation, perte de temps. Errer par la maison ; sécheresse du cœur. Tout cela est coupable. Mon Dieu, je vous demande pardon. — Pas d'oraisons jaculatoires. *Jesu, miserere mei ! Jesu, miserere mei !* Jésus, parlez-moi le premier, et si haut que je vous entende. *Loquere, Domine, ad cor.*

« *5 h.* ½. — J'arrive enfin. Pourquoi si tard ? Promenade, mais surtout longues conversations après sur la théologie. Misère ! Misère ! Misère !

« *6 h.* ½. — Méditation nulle. Cette théologie m'a fatigué beaucoup le corps et par suite hébété. Et qu'y as-tu cherché ? *Concupiscentia gustus speculativi.* Te voilà bien en faute.

« *15 janvier.* — *6 h.* ½. — Aujourd'hui il faut m'appliquer au *diarium* avec la plus scrupuleuse exactitude. Aucun motif ne peut t'excuser. Appli-

que-toi aussi au recueillement et au silence. Déjà depuis une demi-heure tu as manqué au silence. Allons.

« *8 h.* ½. — Manque de récollection. J'ai encore manqué une fois au silence. Je me laisse trop aller à l'activité d'intelligence, et par suite je ne m'occupe pas de ma maison et de mon ménage.

« *11 h.* — Il y a un petit ennui méritoire à s'occuper de ce *diarium*, mais c'est essentiel. Je ne fais d'oraisons jaculatoires que lorsque je fais ce *diarium*. Rien de nouveau.

« *3 h.* — Du laisser-aller en récréation. Trop de rires, trop de plaisanteries. Ensuite sécheresse ; le cœur n'a encore rien dit au bon Dieu. Mon Dieu, Mon Dieu. *Cor Jesu. Cor Mariæ. Cor Joseph.*

« *4 h.* ½. — Dissipation. Longue conversation dans ma chambre. Nulle piété.

« *16 janvier. — 6 h.* ½. — Courbature et un peu de grippe ce matin. Aussi fatigue, torpeur, en même temps qu'agitation d'un état fiévreux. Mon Dieu, que je suis alors mou ! lâche !

« *8 h.* — Rien. J'ai dormi sur ma table tout ce temps exprès. Cela m'a fait du bien. Mon Dieu ! que vous avez tout bien fait pour votre pauvre créature. Merci, mon Dieu. *Suscipe.*

« *4 h.* ½. — Que je suis en retard. Trop de vie extérieure ; effusion à la bibliothèque, curiosité. Pas de récollection. Cependant j'ai bien dit mon bréviaire. Tu devrais cependant te bien tenir, car le faubourg gronde. Déjà hier soir, tu as eu une vilaine émeute. *Orate ne intretis in tentationem.* »

Voici comment, dans la récollection hebdomadaire du lendemain, il juge la semaine écoulée : « Cette semaine aurait été très mauvaise si le frein du *diarium* ne l'avait un peu retenue, et la preuve c'est combien j'ai rongé ce frein et combien de fois il a été impuissant. — La faute principale de cette semaine, c'est moins le travail spéculatif que la diffusion *ad exteriora* et la dissipation qui en est la suite. Longues conversations à la bibliothèque ou ailleurs ; petits mots en passant. Besoin d'aller parler, rôder de côté et d'autre après le travail. Vanité et vanité. — Avec cela peut-il y avoir du recueillement, de l'esprit intérieur, des oraisons jaculatoires ? C'est impossible. Le *diarium* lui-même se ressent de cette diffusion. Il devient, dans les derniers jours de la semaine, d'une sécheresse qui prouve qu'il devient une simple formalité légale. Il faut prendre garde à cela. Que servirait de nourrir un arbre mort ? — Donc résolutions : 1° tenue du *diarium*, mais non pas la lettre seulement, mais l'esprit, c'est-à-dire la prière, le recueillement, l'affection ; 2° le recueillement extérieur. Craindre les conversations de la bibliothèque. Examen particulier : *diarium.*

Ces citations expliquent certes mieux que tout commentaire la vigueur avec laquelle le P. de Régnon savait mener la lutte contre sa passion pour le travail intellectuel, et le besoin nerveux et physique d'épanchement qui

était la conséquence obligée de son tempérament. Elles nous aident aussi à concevoir une juste idée de l'amour que le P. de Régnon avait pour le temps consacré à l'étude, et combien ces heures lui étaient précieuses. C'était là chose sacrée, il n'y fallait point toucher. Cette remarque faite, me permettra-t-on de rappeler certains traits que j'ai cités tout au long dans la première partie ; l'or de sa charité, à ce qu'il me semble, en paraîtra encore plus pur. Qu'on veuille donc bien penser un instant à la patience qu'il montrait pour écouter certains récits fort longs et toujours les mêmes, et cela dans le seul but de permettre au narrateur d'épancher un moment toute son âme ; aux longues heures passées près de ses chers « béquillards » ; aux visites faites à des malades éloignés, visites bien longues et bien souvent répétées dans certaines occasions : c'était pourtant tout cela des heures enlevées à ses chères études spéculatives. Le P. de Régnon fit plus encore cependant. Un de ses anciens supérieurs qui l'estimait et l'aimait beaucoup, disait quelques jours après sa mort : « C'est une grande perte. Oh ! le P. Théodore, voilà un vrai religieux, un religieux sur lequel on pouvait compter! Il était prêt à tout faire, même à laisser là ses grands travaux de théologie pour remplir n'importe quelle fonction. Plus d'une fois quand il me savait embarrassé de trouver des surveillants, dans les temps de difficulté, il m'écrivit ou vint me trouver pour s'offrir à moi : « Vous savez, me disait-il, « si vous avez besoin de moi, vous n'avez qu'à me prendre. Je suis le domes- « tique de la Compagnie. »

Nous aurions cru pourtant, à l'entendre parler, qu'il ne vivait que par l'intelligence et que ses chères spéculations étaient toute sa vie. Eh bien ! non, bon P. Théodore, votre cœur était moins atrophié que vous ne vous plaisiez à le répéter. — Vous me permettrez de dire que vous ne vous en êtes pas tenu là. Vous n'auriez peut-être pas souffert pendant votre vie qu'on ajoutât un mot à tout ce que je viens d'écrire, estimant que c'était déjà trop. Mais vous ne me défendrez pas après votre mort de dévoiler ce que, malgré vos goûts si évidents, et vos dons si rares, vous avez souhaité de tout votre cœur; ce sera pour nous une consolation, et si Dieu le désirait, un exemple.

Ce grand intellectuel était, depuis de longues années déjà, tourmenté par un désir qui pourra paraître singulier à ceux qui le connaissaient, mais qui n'en était pas moins une résolution bien arrêtée chez lui. Il voulait quitter la France, et aller travailler à la gloire de Dieu en Chine. Quand naquit cette pensée, à quelle occasion, il m'est impossible de le savoir. Je trouve simplement dans ses notes de retraite au 3e an ces deux seules remarques : « *22e jour, 4e exercice.* J'ai demandé la Chine à Dieu ; car la Chine va merveilleusement avec mon élection. Au contraire, les ambitions, les vanités qui m'éloignent de la Chine sont juste en raison contraire de mon élection. » Et plus loin : « Il faut que j'oublie tout ce que j'étais, que je n'en tienne aucun compte, que je ne fasse aucun cas de mon acquit naturel etc... il

faut un nouvel homme tout à neuf. C'est le *dixi: nunc cœpi.* Tout à neuf: J'ai compris combien cela était difficile. J'ai vu que la Chine me convenait très bien pour cela, et que ce qui m'éloignait de la Chine, m'éloignait de mon élection. J'ai demandé à Dieu la Chine. »

Ce ne fut pas une demande platonique, une demande formulée devant son prie-Dieu, à la fin d'un colloque; il écrivit au T. R. P. Général. Sa lettre était datée du 5 février. J'ai voulu voir si son *diarium* faisait allusion à cette détermination si importante. Voici ce qu'il écrit à cette date :

« *8 h.* — Matinée distraite et dissipée. Heureusement voici une lettre triste de maman qui m'est remise, et qui me remet dans le sérieux de la vie et me rappelle à la prière.

« *10 h.* ½. — Comme le cœur de l'homme est changeant sous tous les vents! Je suis maintenant sous le coup de la tristesse, du chagrin, presque de l'affaissement. Mon Dieu ! je vous l'offre en expiation. Pardonnez-moi, secourez-moi, éclairez-moi.

« *11 h.* ½. — J'ai travaillé cette heure-ci. Cela m'a un peu soulagé le cœur. Mais il faut maintenant chercher en JÉSUS sa consolation.

« *4 h.* — Il est grand temps de m'y mettre. Cette après-dînée a été assez bonne, grâce à mon chagrin. Oh! que le chagrin est bon pour l'âme! Mon JÉSUS! menez-moi par cette voie, c'est la seule où je puisse ne pas vous déplaire. »

Certaines expressions peuvent offrir peut-être une lointaine allusion au grand acte de la journée, mais vraiment il faut le connaître par avance pour soupçonner que deux ou trois mots pourraient bien s'y rapporter.

Voici la réponse que le P. de Régnon reçut du T. R. P. Général.

Rome, le 29 avril 1869.

REVERENDE IN CHRISTO PATER,

P. C.

De la lettre si précieuse écrite par Votre Révérence le 5 février, il me semble pouvoir conclure qu'il vient de Dieu le désir que vous éprouvez depuis si longtemps des missions étrangères. Gardez-le, je vous en supplie, Père bien-aimé, comme un don de la divine bonté, et comme le germe fécond des vertus solides, soit que la sainte obéissance vous envoie aux saintes expéditions des missions étrangères, soit qu'elle vous retienne dans votre patrie. Votre nom, je l'ai inscrit moi-même, de ma propre main, au catalogue des candidats pour les missions étrangères. En attendant, Père bien-aimé, continuez avec soin à récolter, dans cette école du cœur, la riche moisson des vertus religieuses, et à faire pénétrer jusqu'à l'intime de votre âme l'esprit de N. S. P. Ignace et de St François Xavier.

Je me recommande à vos SS. SS.

R^æ vestræ servus in Christo,
Petrus BECKS, S. J.

R. P. de RÉGNON, S. J.
LAON.

Il avait fallu lutter, nous venons de le voir, mais la lutte du moins n'avait pas été inutile. Si le P. de Régnon n'était pas parvenu à supprimer ce qui, étant la tendance naturelle de son esprit, ne pouvait pas se supprimer, il avait du moins, par des efforts énergiques, réduit la vie intellectuelle qui menaçait de tout envahir, et de nuire au développement normal de la vie du cœur. C'est dans une note sur la contemplation *ad amorem* qu'il nous indique peut-être le plus nettement sa pensée sur l'une et l'autre de ses vies : « Cette contemplation est claire et simple à l'intelligence, ce n'est que de la théologie, en particulier les trois derniers points ; mais ce n'est pas par l'intelligence, c'est par le cœur qu'il faut contempler ces choses. Or, souvent le cœur est très en retard sur l'intelligence, et ce n'est pas par une vue d'intelligence plus claire que l'on échauffera le cœur. Il faut le purifier. *Beati mundo corde, quia Deum videbunt.* Il faut le vider de soi-même par l'abnégation, la mortification, par le détachement de toutes les créatures. — L'intelligence remonte des créatures à Dieu par la force abstractive. Mais le cœur n'a pas cette puissance, il tend vers l'objet au concret, et s'y attache et y demeure. Donc, il ne peut pas remonter par les créatures à Dieu, mais il faut le fixer à Dieu immédiatement, et de là il descendra vers les créatures, voguant sur les flots de la bonté divine qui se répand sur toute créature. Ou si l'on veut la force abstractive du cœur, c'est le dévouement. Quoi qu'il en soit, toujours même résultat, on ne peut arriver à la contemplation *ad amorem* que par un cœur détaché de toute créature. Le cœur est là tout, la science peu de chose, et souvent un obstacle. »

Il s'habitua donc dans l'humilité de son intelligence et pour la plus grande joie de son cœur, à voir et à juger le plus qu'il pourrait avec la simplicité d'un enfant, laissant de côté les raisonnements et les raisons. Il aimait à constater dans sa vie les touches sensibles de la grâce sur son âme en dehors de toute activité intellectuelle; il notait même avec joie certaines rencontres toutes fortuites peut-être, mais où il aimait à voir une attention particulière de Dieu. « Je voulais méditer sur le figuier, écrit-il au 3e jour de sa retraite de 1873, et je feuilletais l'Évangile sans pouvoir le trouver; je me chagrinais de voir le temps de la préparation ainsi gaspillé. Avant de passer à un autre sujet, j'ai fait une invocation à Notre-Seigneur en le priant de me faire trouver cette parabole, s'il voulait que j'en fisse le sujet de mon oraison. A l'instant même, ouvrant le livre au hasard, je la trouve, et en la lisant je m'aperçois qu'elle est suivie de la guérison de la femme courbée depuis 18 ans. Moi qui le suis depuis 21 ans de religion, j'ai été saisi de la pensée que c'était un encouragement que me donnait Jésus. Merci, Jésus; merci, mon Maître; merci, mon bon Sauveur. »

IV.

La récompense de cette vie du cœur si péniblement acquise et si glorieusement conservée, ne se fit pas attendre : ce fut de plonger l'âme du

P. Théodore dans le surnaturel. Il s'habitua à voir toujours les choses par leur grand côté, par leur côté divin; nous allons y insister, gardant la méthode que nous avons suivie jusqu'ici, c'est-à-dire l'écoutant lui-même nous faire part de ses impressions et de ses désirs.

Nous avons dit ailleurs combien le P. Théodore aima les hommes; il est très inutile d'ajouter qu'il les aima surtout pour Dieu. Il voulait d'abord leur perfectionnement surnaturel, et il avait parfois pour le hâter des moyens de la plus charmante délicatesse : « A une visite au Saint-Sacrement, j'ai compris qu'une excellente manière d'obtenir pour un autre une vertu que l'on souhaitait, était de la pratiquer soi-même à cette intention. » Dès son noviciat, il s'était habitué à voir toujours d'un point de vue surnaturel les relations qu'il pouvait avoir soit dans la communauté, soit au dehors. Le P. Maître venait-il à quitter ses enfants pour un court voyage, cela donnait occasion au P. Théodore de se rappeler que le véritable P. Maître était Jésus-Christ : « Le P. Maître est parti pour Paris, nous laissant à la garde du bon Pasteur. C'est Jésus-Christ qui a fait disparaître sa figure pour nous gouverner quelque temps lui-même en réalité. Et qui plus est, il fait une sévère inspection par lui-même; car il assiste à tous les exercices. Soyons heureux et soumis sous la houlette du bon Pasteur. » Avait-il à s'occuper des petits ramoneurs, à les préparer à leur première communion, il admirait la touchante condescendance de Jésus à leur égard : « Vois comme ils sont habillés, chaque vêtement est couvert de pièces de toutes couleurs, leurs habits sont trop courts ou trop longs. Pour leur esprit, il est si peu de chose qu'ils te diront volontiers que c'est la sainte Trinité qui a commis le péché originel *(sic)*. Pour la grandeur du cœur, il y a bien du mal à les recueillir, et ils ne font pas grands actes de désir du martyre; et cependant Jésus descend dans leur cœur, et probablement avec plus de plaisir que dans le tien. Pourquoi cela? Parce qu'ils sont pauvres et simples et abjects. »

Cet esprit surnaturel du P. de Régnon, dans ses relations avec les âmes, nous avons, grâce à Dieu, un moyen de le mieux connaître encore. J'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur quatre pages d'une écriture fine et serrée où il expose ses idées sur l'apostolat de la chaire et du confessionnal. Pendant son troisième an il avait été, comme tous les tertiaires, envoyé prêcher un carême. Au retour il nota ses impressions ; nous allons y voir avec quel souverain respect, j'allais dire quelle vénération il approchait des âmes.

Après avoir rappelé que pour saint Ignace l'apôtre ne doit être qu'un instrument entre les mains de Dieu, qu'un canal par où s'épanche la grâce, il ajoute : « Aussi j'ai compris l'importance de la prière, de l'abandon entre les mains de Dieu, de la fidélité aux inspirations, de l'abnégation de tout intérêt propre et égoïste: ce sont les vertus de l'instrument. Tout cela m'a été d'un grand secours contre un défaut que j'ai senti pousser avec le zèle;

cest l'orgueil tendant à se considérer comme le propriétaire des succès, et même des âmes. Ce sont deux aspects distincts de cet égoïsme. Mais ce qui me les a fait avoir en horreur, c'est qu'ils me sont apparus comme un véritable et odieux sacrilège. Oui, un véritable sacrilège : car c'est s'attribuer à soi une chose qui est à Dieu, et qui est consacrée à Dieu. Cette pensée du sacrilège m'a tenu en garde; et en même temps que je me tenais en garde, il m'était plus facile d'étudier ce vice qui pousse naturellement dans les œuvres apostoliques, et que je ne comprenais pas bien auparavant. Examinons-le pour nous en souvenir lorsque l'habitude m'aura un peu blasé......

« I. 1° Donc on tend à se faire propriétaire du succès, on aime le succès, mais surtout SON succès, de là préférence de SON succès au succès d'autrui, de là jalousie du succès d'autrui. De là désir de voir SON succès constaté par les autres. Bien plus, désir latent et inavoué que le succès vienne plus de nous que de Dieu. Joie spéciale lorsqu'un pénitent dit qu'il a été touché par tel ou tel sermon. Il semble qu'on aime mieux cette âme que si elle nous avait dit, que c'est à l'instigation d'une tierce personne qu'elle s'est convertie.... De là encore diminution de l'esprit de prière lorsque le succès commence, etc., etc... De là plaisir à raconter SES succès, SES industries qui ont réussi.... Tout cela sent le sacrilège. Cela peut mener très loin. O égoïsme!... C'était un peu le sentiment des apôtres revenant de mission. *Reversi sunt septuaginta duo cum gaudio, dicentes : Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis in nomine tuo.* Et il leur répond : *Nolite gaudere quia spiritus vobis subjiciuntur : gaudete autem, quod nomina vestra scripta sunt in cœlis. Luc.*, X, 17, 20.

« De là encore cette tendance à croire que *seul* on fait bien, que *seul* on a la vraie méthode, de là le besoin de se mêler aux ministères des autres, de leur donner des conseils, de s'immiscer dans leurs œuvres, de leur *soutirer* leurs pénitents, en se persuadant qu'on leur fera plus de bien, de ne pas vouloir que ses pénitents s'adressent à d'autres, en se persuadant qu'on est le seul à leur faire vraiment du bien.... De là ce que le P. Fouillot appelle : *ministeria caudata*, c'est-à-dire ces correspondances, ce désir de retourner dans le lieu de ses précédentes missions.... etc... Tout cela est à étudier, à surveiller en soi; ce sont de mauvaises herbes qu'il faut sarcler par l'abnégation et l'humilité.

« 2° Il y a un aspect de cet égoïsme qui est plus caché et plus sacrilège encore : c'est de s'approprier les âmes. Les âmes, surtout les âmes pieuses, surtout aussi les âmes qui reviennent de loin, viennent avec abandon et simplicité se jeter entre les bras du missionnaire et du prêtre. Mais son devoir est de ne pas croiser les bras sur ces âmes. Il doit placer ses bras sous elles, comme pour prendre un fardeau, et les jeter entre les bras de JÉSUS à qui seul elles appartiennent, et qui seul a le droit de les entourer de ses bras, et de les retenir sur son cœur. On se sent porté à en garder la pro-

priété, à les considérer comme à soi : sacrilège ! sacrilège ! De là ce sentiment du propriétaire qui ne veut pas qu'un autre touche à son bien... de là volonté de les conserver, de là désir de les revoir, de faire souvent acte de propriété sur elles... de là les préoccupations, le désir de connaître les noms, les qualités des pénitents, le désir d'avoir des pénitents distingués... on veut posséder leur esprit et leur cœur comme on possède leur conscience. Les défauts, les vains prétextes que j'ai signalés au n° 1 n'auraient pas tant d'action, s'ils n'étaient animés par cette avarice spirituelle. C'était le sentiment des apôtres : *Respondens Joannes dixit : Præceptor, vidimus quemdam in nomine tuo ejicientem dæmonia et prohibuimus eum : quia non sequitur nobiscum. Luc.*, IX, 49. Comme ce vice influe secrètement sur la manière même de confesser, on n'a plus pour les âmes, au saint tribunal, le respect qu'on a pour une chose sacrée ; on les traite comme un sacristain traite *son* calice, *son* autel !!!... De là ce besoin au confessionnal de plus parler que d'écouter... Et à propos de cela, j'ai constaté combien il était important et difficile de savoir tenir un juste milieu entre la raideur et la familiarité. Je l'ai constaté par mes fautes. Je crois qu'il est très important d'ouvrir les âmes, de *causer* avec elles, de parler peu et de les faire beaucoup parler, d'entrer en communication avec elles, en intimité. Il m'a semblé que c'était le vrai moyen d'action. Mais qu'il est difficile de ne pas laisser dégénérer cette communication sacrée en une conversation mondaine pour la forme !...

« II. Un second fruit de cette mission a été une grande pitié pour ces pauvres gens qui ont si peu de secours spirituels. En les comparant à moi, je trouvais grand sujet de m'humilier. Car toute la différence qu'il y a entre leur conduite et la mienne vient uniquement de la grâce. Je suis plus à l'abri du péché, j'ai plus de secours de toute espèce. Mais de mon côté, *ex parte mea*, y a-t-il plus d'efforts, plus de courage ? Non certes. Si je mettais à exécution tous les conseils que j'ai donnés pour affronter le respect humain, pour sortir des mauvaises habitudes... etc., etc..., il y a longtemps que je ne serais pas ce que je suis. Après mes sermons je pensais souvent : Pourquoi s'étonner que toutes ces choses ne fassent pas changer ces hommes ? Est-ce que les exhortations qu'on te fait si souvent, te font changer ? C'est là un bon sujet de considération qui a le double avantage d'humilier en remettant dans le vrai, et d'exciter. Et à propos de cela, j'ai constaté que l'homme n'était pas ce qu'en font les philosophes. Si la définition de Platon est plus grande, plus sublime, rend mieux compte des opérations intellectuelles de l'homme, cependant dans la pratique Aristote a raison : l'homme est *animal rationale.* Le caractère spécifique d'être raisonnable est moins l'intime de son être que le caractère générique d'être un corps animé. *Genus intimius penetrat essentiam rei quam species.*

« Les raisons convainquent l'intelligence ; mais d'être convaincu à être

persuadé, je dirais même d'être persuadé à agir, il y a loin. Il y a dans notre nature semi-matérielle une puissance d'inertie qui résiste à tout. Ceci explique comment les vieux praticiens des missions s'attachent tant aux moyens extérieurs, aux cérémonies, aux chants, à tout ce que les hommes de spéculation traitent de charlatanisme, de vieilles machines usées... Dites tout ce qui vous plaira. Vous ne ferez pas mentir la règle qui déclare qu'en chaque chose, la vraie science est celle du vieux praticien spécialiste. Tout cela m'a fait beaucoup réfléchir. On vante beaucoup aujourd'hui la méthode expérimentale, on a raison. Eh bien ! la méthode expérimentale donne raison à cette définition de l'homme, *animal rationale.*

« Il faudrait étudier à ce point de vue le fameux chapitre de saint Thomas, *Summ.*, I, qu. 44, art. 2, *de obduratione dæmonum.* Il me semble maintenant très beau, depuis que j'ai vu la mobilité de la volonté humaine.

« C'est aussi le lieu de noter combien sont en général petites et misérables les raisons qui arrêtent la conversion d'un homme, et par contre, combien il faut souvent peu de chose pour lui donner le coup de pouce décisif. »

Je ne sais si l'on ne trouvera pas ces citations un peu longues. Mais j'essaie de faire connaître ce qu'était la vie intime du P. Théodore et plus particulièrement son esprit surnaturel. Or, rien n'est plus propre à manifester le caractère intime que ces pensées jetées sur le papier au hasard de leur apparition dans l'âme.

Le P. Théodore va nous indiquer maintenant quel fruit plus directement pratique il avait retiré pour son âme de cette mission.

« III. Par la grâce de Dieu, cette mission a eu pour effet de faire renaître en moi une ardeur et une dévotion consolée que j'avais perdue depuis bien longtemps. Les causes de cet heureux changement sont multiples autant que je puis m'en rendre compte. 1° J'ai été jeté hors de la spéculation, et maintenant je suis dans une disposition très méprisante pour elle. Je comprends que l'homme n'est pas une abstraction spéculative, que tout l'homme est dans la pratique et dans le cœur ; et il me semble que je n'aurais aucune difficulté à jeter dans le néant toute ma petite science, pour obtenir la conversion d'une seule âme de paysan. Je n'ai plus aucun désir d'être appliqué à des études spéculatives ; il me semble que je serais très heureux d'être toujours appliqué à des missions de campagne, et je crois que j'ai certaines ressources pour cette œuvre. 2° Ce n'est pas cependant que je trouve les missions amusantes. Au contraire je n'ai pas senti pendant tout le Carême un seul instant de ce plaisir, de cette joie franche et gauloise qu'on éprouve souvent dans le sans-souci de la vie de communauté. J'ai ressenti ce que sont et doivent être les angoisses du missionnaire. *Filioli quos iterum parturio.* Mais quelle belle vie d'inquiétudes, de préoccupations qui forcent à la prière continuelle, à l'union avec JÉSUS, avec Marie.

Oh ! que l'on prie bien, lorsque toutes les distractions qu'on a ont pour objet telle ou telle âme à sauver ! Mon Dieu, faites que je porte en communauté cette angoisse continuelle pour les âmes. Rien ne me coûterait alors pour votre saint service. 3° Une des heureuses nécessités de la vie de missionnaire, est celle de propager la dévotion au Sacré-Cœur, à la sainte Vierge, à l'Apostolat de la prière, d'indiquer des petites pratiques de piété, d'insister auprès de personnes pieuses sur l'examen particulier... etc... J'ai senti qu'on était récompensé par une sorte d'infusion de ces dévotions. Oh ! que j'étais alors loin de cet esprit de critique, par lequel autrefois je traitais ces choses de petits riens, de petites machines... Je voudrais être maintenant tout couvert de dévotions. Mais mon genre de caractère s'y oppose. Au moins, je les aime et je les estime. En particulier j'ai beaucoup parlé du *Messager du Sacré-Cœur*. Déjà, avant la mission, je l'avais lu pour y chercher des histoires, et j'avais été profondément touché. Cela m'a fait grand bien. 4° Enfin, j'ai beaucoup parlé du Sacré-Cœur. J'ai propagé cette invocation : *O cor Jesu sacratissimum, miserere mei.* J'ai eu la consolation de voir qu'elle était comprise même par les pécheurs. Il semble que ce Cœur tout miséricordieux en a voulu me récompenser, car maintenant je me sens au cœur cet amour, cette pensée, ce souvenir plus habituel du divin Cœur que je redemandais avec instance depuis ma grande retraite sans pouvoir l'obtenir. O JÉSUS ! JÉSUS ! JÉSUS ! faites que plus jamais je ne perde mon trésor, oui, mon trésor, mon trésor ! »

Ces dévotions que le P. Théodore se félicitait tant d'avoir propagées pendant sa mission, il s'étudiait depuis longtemps à les acclimater dans son âme, et à les faire passer dans sa vie spirituelle. Voici, dans l'ordre où il l'avait lui-même dressée, la liste de ses grands intercesseurs.

Marie Immaculée, mère de grâce, corédemptrice.
Notre-Dame des 7 Douleurs, refuge des pécheurs.
Ste Anne.
St Joachim.
St Joseph.
St Jean-Baptiste.
St Pierre.
St Paul.
St Jean.
St André.
St Thomas.
Ste Marie-Madeleine.
Ste Marthe.
Ancillula.
St Denys.
St Augustin.

St Jean Damascène.

St Bernard.

St Anselme.

On a sans doute remarqué après sainte Marthe, et avant les noms des grands docteurs auxquels il recourait sans doute pour l'aider dans ses travaux, ce mot si gracieux et si humble: *Ancillula.* C'est sans doute une allusion à cette petite servante dont parle notre B. P. au livre des Exercices, et c'est aussi probablement un nom qui devait rappeler au P. Théodore sa volonté de n'être lui-même qu'un petit serviteur au service de N.-S. et de la Compagnie. Il avait d'ailleurs parmi ces saints des préférés ; et quand nous les connaîtrons, nous verrons une fois de plus et le parfait désintéressement de son cœur et la hauteur des vues qui le dirigeaient : « On peut remarquer que tous les grands saints ont été *ad alterum* : Marie, Jean-Baptiste, les apôtres... etc... il semble qu'ils n'aient reçu de si grandes grâces que pour le bien des autres. Le mystère de la Visitation est le mystère de l'*ad alterum.* Marie se met en route pour que Jésus se rende près de Jean-Baptiste, Élisabeth a la gloire de la salutation de Marie pour que Jean entende la voix de Jésus, Jean est pour Jésus, Jésus est pour nous. Et la très sainte Trinité ne consiste-t-elle pas dans les relations *ad alterum ?* O Égoïsme ! O Charité ! »

La sainte Vierge fut toujours pour le P. Théodore une mère chérie, et dans toutes ses retraites il note avec joie que toujours son âme est consolée quand il médite sur les douleurs de Marie. Il convient de rappeler ici que c'était pour louer cette Reine de la grâce qu'il s'était fait écrivain, et que pour elle seulement, pour son honneur il avait pris la plume. Un jour il lui confia une promesse solennelle dans des termes qui prouvent bien sa filiale tendresse :

« Sainte Marie que Dieu a créée immaculée pour que vous fussiez digne et capable de coopérer avec l'Agneau sans tache à l'œuvre de notre rédemption par la croix, ô vous dont le cœur a été plongé dans un océan de douleur, pour qu'il pût devenir le refuge assuré du pécheur et le chemin sûr et plein de charmes vers le Cœur sacré de Jésus, ne pouvant plus supporter le poids et la honte de mes vices, et surtout de cet orgueil qui enlace tous mes membres et empoisonne toutes mes œuvres, je viens me jeter à vos pieds, au moment que du haut de la croix votre divin Fils, mon Sauveur, me donne à vous comme votre fils, et vous donne à moi comme ma mère, et je vous conjure d'être le témoin, le garant, de cette promesse solennelle que je fais à mon Dieu et à vous... »

Quelle était cette promesse ? Cette belle prière est écrite sur une feuille de papier toute raturée et toute chiffonnée, c'est un brouillon et incomplet ; je n'ai pu trouver ce qui y faisait suite.

Je vais en finissant extraire quelques passages de notes personnelles, prises

pendant son noviciat sur le Sacré-Cœur : nous verrons quel fut dès cette époque son culte envers la personne sacrée et le Cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« *27 avril 1853.* — Si tu éprouves de l'ennui et du dégoût de la monotonie de la vie religieuse, si tu la trouves mesquine et monotone, songe que moi, le Dieu éternel, je ne trouve pas mesquin et monotone de rester depuis 1800 ans au Saint-Sacrement, tant je t'aime.

« *1 juin.* — Si véritablement tu m'aimes, aime-moi agonisant et souffrant. Le véritable ami aime à souffrir avec son ami. Mes souffrances et mon agonie sont le sanctuaire de mon amour que je n'ouvre qu'à ceux que j'aime. Oui, mon Jésus, je me consacre entièrement à votre Cœur; à votre Cœur agonisant et souffrant.

« *25 juin.* — Lorsque je me cache et que je feins de fuir, ne sais-tu pas que captif par amour, il est deux endroits dont je ne puis fuir, et où tu me retiens enfermé et comme sous les verroux de l'amour : le tabernacle par ma présence eucharistique, et ton cœur par ma grâce et ma présence. Quand donc je me retire de toi pour tes péchés, je ne puis fuir plus loin que ton cœur et que le tabernacle. Poursuis-moi là, je ne puis t'échapper.

« *26 juin.* — Lorsque je te laisse dans l'aridité, au lieu de te désoler tu devrais te réjouir. Car t'aimant trop pour quitter ton cœur, toute ma fuite consiste à me cacher au plus intime de ce cœur.

« *27 juin.* — Lorsque je te fuis et semble te laisser dans l'aridité, souviens-toi d'une chose : c'est que par moi-même j'ai fui le sein de ma bienheureuse Mère, par moi-même j'ai quitté Joseph et Marie à 12 ans, malgré eux et leur amour ; par moi-même j'ai quitté ma Mère à 30 ans ; par moi-même j'ai fui lorsqu'on voulait m'élire roi ; par moi-même j'ai fait évanouir l'éclat de la transfiguration ; par moi-même j'ai quitté le tombeau, disparu des regards des disciples d'Emmaüs, des yeux de Madeleine ; par moi-même j'ai échappé à mes apôtres en montant au ciel ; mais il a fallu les hommes pour me detacher de la croix. Lorsque je t'échappe, va donc me retrouver là, je ne puis m'en détacher.

« *1 juillet.* — Être en passion avec moi. Je te le demande.

« *17 juillet.* — Le chemin de la perfection est doux et facile par la dévotion à mon Sacré-Cœur, mais que ce ne soit pas là le motif qui te la fasse embrasser. Au contraire, regarde-la comme un motif de plus de te dévouer généreusement à toutes les peines et les fatigues.

« *5 avril 1854.* — Le véritable amour de ma Passion et de la Compassion de ma douce et bien aimée Mère ne consiste pas à aimer la gloire ou la beauté ou la générosité de cet amour, mais à aimer la douleur de cet amour. Aussi il consiste moins à éprouver des sentiments, qu'à participer aux douleurs. Tu es fort pour aimer mes douleurs dans le temps de la consolation, pour t'y consacrer, pour y penser, pour t'en attrister pendant le temps de

la joie ; mais pour aimer non pas tant à penser à mes douleurs, mais à être en douleur avec moi, tu ne le veux plus. Est-ce qu'il y a grand mérite au moment qu'on est loué de désirer l'humiliation, au moment où on a tout à souhait de désirer de manquer? Non certes; mais le mérite consiste à aimer l'humiliation dans le moment même qu'on l'éprouve ; à aimer la pauvreté quand on en ressent les effets. De même il n'y a aucun mérite à aimer ma Passion quand on est dans la consolation,il faut l'aimer dans la désolation, il faut aimer à en avoir dégoût, à en être ennuyé, puisque alors c'est être en passion avec moi. Voilà ce qui t'expliquera pourquoi c'est toujours dans les temps de fête que tu es le plus dévot à ma Passion, et que tu as tant d'horreur des temps de pénitence. Il t'est bien facile de me sacrifier un peu de ton trop-plein de plaisir.

« Allons, n'aime plus la douce douleur dans l'amour de ma Passion, mais aime la douloureuse douleur ; n'aime pas seulement l'état de répugnance à vaincre dans cet amour, mais l'état de dégoût invincible ; aime à être accablé sous le dégoût de ma Passion. »

Nous avons entendu le P. Théodore nous raconter ses luttes, ses défaites et ses victoires. Nous l'avons vu à l'œuvre, aidé du secours divin et apprenant aux autres à aimer, à invoquer les protecteurs célestes que lui-même aimait et invoquait. Nous savons que s'il a beaucoup aimé les hommes et ses frères en particulier, les hommes et ses frères l'ont beaucoup aimé. La science du théologien, les qualités de l'écrivain nous sont connues. Pourtant il me semble que je n'ai pas dit tout ce que j'avais à dire, et que le P. Théodore fut tout cela et autre chose. Il fut tout cela, mais avec des qualités qu'il me semblait avoir entrevues, et que je n'ai pas bien exprimées. Je dis cela, parce que je devais au P. Théodore toute la vérité, or je n'ai pas su ni pu la lui donner toute.

Pour notre consolation à tous aux heures difficiles, je veux en terminant lui emprunter une dernière citation : « Si nous croyions porter notre croix, vivre de la vie surnaturelle avec force, contentement, facilité continuelle, sans jamais éprouver de langueur, de dégoût, de faiblesse, de lâcheté, c'était erreur et présomption. Car, il est vrai : *Verbum habitavit in nobis*, et c'est la vie qui nous fait vivre, c'est lui qui vit en nous. Mais il dit immédiatement auparavant : *Verbum caro factum est.* C'est-à-dire, c'est le Verbe qui s'est fait chair, ou en d'autres termes, qui s'est fait faiblesse, langueur, je dirai presque lâcheté et crainte de la souffrance. Car : *Omnis caro ut fœnum* (I *Petr.*, I, 24 ; *Eccli.*, XIV, 8.) ; *caro autem infirma* (*Matth.*, XXIV, 41). D'ici le temps de la glorification nous devons donc compter sur une vie de dégoût, d'ennuis, de langueur, de lâcheté, de pusillanimité, car c'est la vie de la chair ; et, il est vrai, nous vivons de la vie du Verbe, mais encore une fois,

le Verbe s'est fait chair. Mais aussi n'oublions pas que cette chair c'est le Verbe : confiance et courage donc. »

Eh bien ! oui, nous nous le rappellerons toujours. A nos heures de défaillance, et peut-être seront-elles nombreuses, quand nous aurons lutté contre les erreurs de notre intelligence ou les pusillanimités de notre cœur ; quand nous n'aurons pas toujours été fidèles aux résolutions prises sous l'œil de Dieu, quand nous ne serons pas venus exactement aux rendez-vous du *diarium* ; nous nous rappellerons que la chair est faible, mais nous n'oublierons pas que le Verbe s'est fait chair et que le Cœur de JÉSUS est un cœur de chair. Et à côté de ces grandes pensées qui furent votre consolation, ô Père que nous pleurons encore, il en viendra peut-être une autre que nous ne rejetterons pas. Nous nous rappellerons le religieux au cœur si charitable, à l'esprit si vaillant ; les uns, ceux qui vous ont tant connu et tant aimé qu'ils ne consentent pas à vous oublier, en revivant les jours que vous avez vécus avec eux ; les autres, ceux qui ne vous ont pas connu, mais qui ont tellement entendu parler de vous qu'ils vous aiment presque autant que leurs aînés, en repassant dans leur mémoire les récits faits si souvent devant eux. Tous alors, forts à la fois de ces grands souvenirs que vous nous rappeliez à l'instant et de l'exemple si encourageant de votre vie charitable, nous tâcherons de nous montrer comme vous de vrais fils de saint Ignace et de la Compagnie. Si nous ne parvenons pas à faire aussi bien, nous mettrons pourtant à ce travail toute notre bonne volonté et tout notre cœur : en cela du moins nous vous ressemblerons.

Paris, 2 avril 1897.
Aug. HAMON, S. J.

Le P. Jean-Baptiste Bellanger.

1825-1896.

LE P. Jean Bellanger est revenu mourir sous le beau ciel d'Anjou, qui l'avait vu naître en 1825. La *Semaine religieuse* du diocèse, dans une notice consacrée à sa mémoire, a rappelé ses premières études de latin avec le vicaire de sa paroisse natale, Sainte-Gemmes-d'Andigné, son passage au collège de Combrée, puis au grand séminaire d'Angers, où il étudia philosophie et théologie. Le 7 septembre 1849, il entrait au noviciat de Vannes, et, presque à ses débuts, prenait part, en qualité de catéchiste, à la mission que donnèrent les jésuites au bagne de Brest, en 1850.

C'est dans les collèges que s'écoula presque toute la vie religieuse du P. Bellanger. Il y déploya des qualités d'esprit et de cœur qui rendirent féconde son action sur la jeunesse. A l'école Ste-Geneviève, où ses dix années de préfecture sont demeurées légendaires, on apprécia sa droiture

et sa rondeur militaire ; les générations de ce temps-là pourraient témoigner que l'austérité de sa charge n'avait pas étouffé en lui la belle humeur. Très paternel, malgré des formes un peu rudes, il s'entendait à faire accepter une mesure répressive, ou à dorer une pilule un peu amère. A l'époque néfaste des examens, s'il venait proclamer une liste de candidats malheureux : « Tombés, disait-il, au champ d'honneur ; mais avec espoir de résurrection ! » Mais avait-il, dans une circonstance extraordinaire, combiné un beau congé ? il venait en dérouler le programme pompeux, et rire des applaudissements provoqués par ses fleurs de rhétorique. La rentrée d'octobre lui ramenait généralement une troupe de bacheliers attardés pour la session de novembre : le P. Préfet s'attelait au labeur de la préparation, et son précis de philosophie, plusieurs fois lithographié, a rendu service ailleurs encore qu'à la rue des Postes.

Il ne connaissait que son devoir et le remplissait envers tous. Le maréchal de Mac-Mahon en fit l'expérience, un jour qu'il s'attardait au parloir de la rue des Postes. C'était en 1878. « Monsieur le maréchal, dit simplement le P. Bellanger, nous sommes militaires, il est l'heure. » Et le président de la république dut laisser son fils rejoindre sa division.

Ce n'est pas une biographie que nous entreprenons ici. Mais au lieu de souvenirs précaires, les amis du P. Bellanger goûteront les lignes suivantes, dues à un des témoins les plus intimes de sa vie :

« J'ai connu le P. Jean d'abord à Vaugirard en 1856. Il venait ainsi que le P. Argan de finir sa 4e année de théologie, ils avaient préparé leurs points ensemble, et ensemble venaient d'être nommés professeurs de sixième. C'était chacun leur semaine à préparer le thème, qu'ils dictaient ensuite chacun à leur section. Rien de plus charmant que leur bonne humeur.

« Deux ans après, nous nous retrouvions à Vannes, lui professeur de troisième et moi surveillant d'étude. Je lui servais la messe tous les jours à 7 h.

« Au mois de juillet 1871, je fus envoyé rue des Postes, ou plutôt à Athis, où une centaine d'élèves des Postes étaient réfugiés après l'assassinat du P. Ducoudray. Je trouvai le P. Jean en pantalon et en manches de chemise, bêchant la terre et se livrant au goût du jardinage, qui est celui de tous ses compatriotes. Il était sous-préfet, et fut peu de temps après nommé préfet. Nous passâmes ensemble dix ans, et ensemble partîmes un petit sac à la main, une heure avant l'arrivée du commissaire de police qui devait nous expulser. Il dirigea encore comme préfet la rue des Postes durant quelques mois. A la fin de l'année 1881, nous partîmes pour l'Angleterre, où il resta 5 années ministre à Cantorbéry. Cela fait dix-huit ans passés ensemble. C'est le temps de se bien connaître, et pour lui de me pardonner bien des choses.

« Quant à moi, je résumerai en un mot mon impression sur lui. C'était un juste. Il était juste avec les élèves, avec les Pères et aux yeux de Dieu. Suivant l'expression triviale d'un élève, il ressemblait à ces molosses qui aboient avec force, donnent un bon coup de gueule et mordent très rarement. Il savait se faire craindre et aimer des élèves. Des Pères, il n'était qu'aimé, sachant alléger le fardeau par de douces surprises de repos, préparées de longue main, et données à propos. Je ne crois pas que personne ait jamais gardé de lui un mauvais souvenir durable. »

Les débuts du P. Bellanger à la rue des Postes avaient été marqués par un épisode glorieux : en avril 1871, il partagea la captivité des PP. Ducoudray, Clerc et de Bengy. On raconte sur son arrestation un trait qui montre son grand amour de la vie commune : il avait escaladé un petit mur et n'avait plus qu'à sauter pour se dérober aux poursuites ; au dernier moment, il se ravisa : « La communauté est en prison, restons en prison avec la communauté. » — Quelques jours plus tard, grâce à une intervention demeurée mystérieuse, l'otage de la commune était rendu à la liberté.

Après Ste-Geneviève et Cantorbéry, l'école de marine de Jersey le posséda quelque temps, et lui rappela les beaux jours de sa préfecture. La maladie seule put le ramener en France. Atteint d'une affection cardiaque, qui lui interdit toute vie active et mit plusieurs fois ses jours en danger, il se préparait à la mort avec un esprit de foi et une simplicité qui ne se sont pas démentis un instant.

Dès 1889, il avait rédigé et remis à son supérieur la petite note suivante :

« Je demande instamment à la charité des Pères qui m'assisteront dans mes derniers moments, de vouloir bien me rappeler de faire à Dieu le sacrifice de ma vie, comme je le ferais si j'étais en face du martyre, en union avec les souffrances de mon divin Sauveur, et de m'aider à réciter le *Suscipe.* » Et il indiquait d'autres prières qui lui étaient familières.

Deux ans plus tard, il écrivait :

« Quelles sont les résolutions qu'à l'heure de la mort je voudrais avoir prises dans cette retraite, et qui pourront alors me consoler et me rassurer ?

« 1° Confiance en Dieu, et amour de son infinie bonté et miséricorde, que je m'appliquerai à développer en moi par le recueillement et l'attention dans les prières et les méditations. Demander souvent la dilatation du cœur: *Servite Domino in lætitia.*

« 2° Lutte acharnée contre la sensualité, en saisissant toutes les occasions qui se présentent de me mortifier, et en les recherchant.

« 3° Guerre à la vanité, m'abstenant de parler de moi et de ce que j'ai fait, évitant d'attirer l'attention sur moi par des saillies et des traits d'esprit.

« 4° Occuper le temps que me laisse mon emploi, en reprenant exactement ma lecture d'Écriture Sainte le matin, et ma lecture spirituelle le soir... »

Sa correspondance de ces derniers temps porte la trace des sentiments affectueux qu'il nourrissait envers ses amis des anciens jours. Mais bien plus touchants encore furent les soins dont il entoura, pendant deux ans, un Père réduit par la maladie à ne plus pouvoir user de ses membres. Tous les jours il servait à table le pauvre infirme, le faisant manger et boire avec la sollicitude d'une maman. Tous les jours, matin et soir, il venait passer une heure auprès de lui, s'accommodant à sa démarche traînante et aux exigences de ses infirmités. Comme procureur, il s'était fait autoriser à stimuler l'appétit du malade par quelques douceurs inattendues. C'est ainsi qu'on le voyait,tenant sa canne d'une main, un petit sac de l'autre, se diriger vers le marché, et y choisir tour à tour les fruits de la saison.

Réduit lui-même à une extrême faiblesse et menacé de congestion, il dissimulait ses propres souffrances pour soulager celles d'autrui. Cependant la fin approchait. On lit dans ses notes spirituelles, à la date du 10 décembre 1896 :

« Il est probable que je fais ma dernière retraite. J'en suis au 7e jour. Les deux premiers ont été passables; au 3e est survenu un accroc de santé, qui m'a rendu bien nul. Ce n'est qu'à la fin du du 6e jour que j'ai obtenu quelques lumières et quelques motions de la volonté, malgré mon indignité. J'ai vu combien ma vie manquait de surnaturel, combien peu j'étais uni à Dieu, comme mes exercices de piété sont mal faits, sans recueillement, au milieu de divagations infinies, sans fruit ni résolution pour la journée. Les prières vocales sont à l'avenant, bien que j'en fasse la matière de mon examen particulier. Tout est envahi et gâté par la tiédeur.

« N'en sortirai-je point, au moins pour me préparer à la mort ?

« Il faut que toute mon application se porte sur les exercices de piété : — 1° Recueillement en commençant, et présence de Dieu. — 2° Point de précipitation dans les prières vocales. Je ne suis pas si pressé que je ne puisse y consacrer plus de temps. — 3° Faire ma retraite du mois, le 1er dimanche. — 4° Direction d'intention le matin ; la renouveler dans la journée. »

Et un peu plus tard, le 16 : « Je goûte peu les charmes de la vieillesse, si charmes il y a... et comme je ne vois point que je devienne meilleur en vieillissant, je crois que je ferais bien mieux de mourrir. Je n'aurais qu'un regret : celui de ne pas assister plus longtemps le Père S... »

Religieux jusqu'au bout, il avait fallu que l'obéissance lui imposât des exceptions devenues nécessaires. Frappé sans remède, le 26 décembre, il reçut les derniers sacrements et s'endormit doucement dans le Seigneur, le soir du 31. « Sa charité laisse au milieu de nous, écrit-on d'Angers, un parfum

d'édification dont tous sont encore embaumés. Un de ses derniers mots avait été pour son cher malade. « Hélas! dit-il, en lui tendant la main, je « ne pourrai plus vous servir ! »

Le P. Joseph Le Bailly.

1852-1896.

Si quelqu'un a cherché à passer inaperçu, c'est bien le P. Joseph Le Bailly. Son enfance et sa jeunesse passées entièrement à la campagne l'avaient peut-être déjà prédisposé à se croire le dernier de tous, mais pour qui l'a connu il est certain que la vertu y eut la plus large part. L'homme qui se sait capable et qui en a donné des preuves par ses succès dans les examens de lettres, de philosophie et de théologie, n'est pas humble seulement par suite d'une première éducation: or tel était le P. Le Bailly, qui a passé parmi nous toujours petit, toujours caché, toujours priant ou réfléchissant, ne demandant rien, ou demandant la dernière place, le poste le plus pénible, la corvée la plus désagréable.

Né à Coudeville (Manche) le 24 novembre 1852, Joseph Le Bailly resta près de 20 ans dans sa famille. Son père, instituteur, lui fit faire ses premières études. Sérieux par nature, n'aimant pas le jeu, il passa le plus ordinairement ses récréations et ses congés à faire paître les brebis de la famille. Vers l'âge de 14 ans, il commença l'étude du latin sous la direction du curé de sa paroisse. Ce prêtre zélé le conduisit jusqu'au baccalauréat. Reçu bachelier ès lettres, Joseph entra au grand séminaire de Coutances.

Déjà l'appel de Dieu s'était fait entendre. Joseph ne tarda point à vouloir le suivre ; et après moins de 2 ans de séminaire, il vint à Angers frapper à la porte du noviciat de la Compagnie de Jésus et demander une petite place : celle qu'on voudrait bien lui donner (janvier 1873). Son extérieur ne lui était point favorable. Timide, éprouvant quelque difficulté à parler, embarrassé, lent, il ne fut pas jugé à sa valeur. On le reçut comme *indifférent*, c'est-à-dire acceptant d'être ou coadjuteur laïque ou scolastique suivant qu'on le jugerait plus convenable après le noviciat. Joseph acccepta. Peu lui importait, pourvu qu'il fût membre de la Compagnie de Jésus.

Dès sa première année de noviciat, il demanda la mission de Chine ; pendant la seconde il obtint de partir. Il vint à *Zi-ka-wei*, où il termina son noviciat et prononça les vœux de scolastique. Pendant ses études de philosophie et de théologie, sérieusement fortes, il montra une intelligence non pas brillante, mais très lucide, et un jugement très droit. Devenu prêtre, il fut de suite missionnaire. Sa vie apostolique s'est presque entièrement écoulée dans la section du *Ning-kouo fou*, province du *Ngan-hoei*.

A *Zi-ka-wei*, il avait déjà étudié le chinois ; au district, il arriva vite à

posséder dans un degré peu commun la langue parlée de cette région ; aussi dès les commencements eut-il plaisir à aller visiter chrétiens et païens. Avec eux, il n'éprouvait aucune gêne. Chez lui, il ne fumait jamais, mais avec les indigènes, en quelque lieu que ce fût, il acceptait toujours la pipe qu'on lui offrait. « Ça leur fait plaisir », disait-il.

Tous ceux qui avaient quelque affaire à traiter avec lui étaient sûrs d'être bien reçus. Il les écoutait avec une patience incroyable, et aussi longtemps qu'on le désirait,cherchant dans son esprit comment il pourrait les satisfaire ou les aider ; s'il ne le pouvait, on voyait dans les bonnes paroles qu'il donnait combien il en était lui-même peiné. Par ce même motif de charité, et pour profiter de toutes les occasions de faire connaître la religion, lorsqu'il voyageait — et c'était presque sa vie ordinaire — il s'arrêtait très souvent dans les auberges. Il est rare que là il n'y ait pas quelques voyageurs attablés ou quelques voisins qui se reposent de leurs travaux. Le P. Le Bailly était toujours sûr d'y trouver des auditeurs. Tout en fumant la pipe de l'aubergiste, il parlait religion. Et quand, après un temps parfois assez long, il voyait que ses auditeurs l'avaient écouté avec quelque attention, il les invitait à venir le voir chez lui quand ils passeraient par la ville où il résidait ; puis il saluait aimablement et remontait à mule. S'il n'avait pas converti, il avait du moins la consolation d'avoir fait plaisir, d'avoir détruit beaucoup des préjugés si répandus contre les Européens.

Il y avait dans le *Ning-kouo fou* une chrétienté *(Tong-ngan)* située dans les montagnes et fort loin du centre de la section. Le P. Le Bailly, espérant pouvoir fonder d'autres chrétientés dans ces pays non encore ouverts à la religion, demanda et obtint d'y être missionnaire. 3 ans durant il eut ce poste comme centre, et deux sous-préfectures, *Tsing-té hien* et *T'ai-p'ing hien*, à ouvrir.

Presque tout le temps de son séjour en ce pays, il voyagea à pied. Un domestique qui lui répondait la messe l'accompagnait, portant sa chapelle et sa literie. Ne connaissant personne dans ces régions nouvelles, le Père s'installait dans les auberges.Un jour qu'il se trouvait dans un gros bourg du *T'ai-p'ing hien*, il voulut y bien faire connaître la religion. Il afficha donc à la porte de l'auberge deux grandes images, le Ciel et l'Enfer, et de suite les passants s'arrêtèrent pour regarder. Un groupe assez nombreux s'étant formé, le Père se mit à expliquer la doctrine. Survint un bonze qui, apercevant l'image de l'Enfer, s'écria : « Oh ! que de diables européens ! » Le Père saisit cette occasion de faire avec le bonze une conférence dialoguée. Il lui demanda quelle était sa doctrine à lui sur l'Enfer. Cette discussion intéressa fort les auditeurs. A la fin, le bonze dit : « Votre religion, assurément, est bonne ; mais la nôtre l'est tout autant. Nos deux religions conduisent au Ciel : c'est le but. Le Ciel est comme une grande ville qui a plusieurs portes ; vous, vous y entrez par la porte de l'est, nous par la porte de l'ouest. Voilà

toute la différence. Pas la peine d'en parler. » Le Père répondit : « Si ta religion enseigne la doctrine du Maître du Ciel, lui dit-il, elle peut en effet conduire au Ciel. Mais si elle dit tout le contraire, ou si seulement elle n'indique point le chemin qu'il faut suivre, elle ne peut y conduire. Or, telle est ta religion... » La discussion n'amena point la conversion du bonze, qui la termina en s'asseyant à une table de l'auberge et en disant : « Ce qu'il y a de plus certain, c'est un bon bol de riz. » Parole qui amena cette réplique du Père : « Ce qu'il y a de plus certain, c'est de faire son devoir pour aller au Ciel. — C'est vrai ! » dirent les auditeurs. Eux du moins se convertirent-ils? Non. Pour se convertir, il faut généralement aux Chinois autre chose que la discussion. Toutefois celle-ci, si elle est bien menée, dispose favorablement les esprits, ce qui est déjà beaucoup.

Le P. Le Bailly aurait voulu faire plus. Il avait remarqué que dans cette région un grand obstacle à la religion était l'opium : la très grande majorité des hommes le fument et aussi nombre de femmes. Fonder des maisons pour y guérir les hommes de cette mauvaise habitude lui sembla être une œuvre qui serait certainement bien vue, et l'aiderait à s'implanter dans ce pays. Il commença l'œuvre chez lui, à *Tong-ngan*. Il invita quelques hommes de bonne volonté qui voulaient se corriger de l'opium, à venir chez lui pendant une quinzaine de jours prendre la médecine *ad hoc*, et en même temps étudier la religion ; eux-mêmes n'auraient de dépense à faire que pour la viande, que le Père ne fournissait pas. C'était un catéchuménat de fumeurs d'opium. Son succès fut petit. Sauf quelques-uns qui, déjà avancés en âge ou malades, moururent chez lui baptisés, les autres retombèrent tous dans leur habitude. Il supprima l'œuvre. « Je me suis trompé, me dit-il un jour ; on ne fera point ainsi de solides conversions. »

Ses longs voyages, qu'il faisait en égrenant son chapelet, semant sur la route des milliers d'*Ave Maria* pour la conversion des habitants des pays qu'il traversait, n'avaient pas toujours un but directement apostolique. Il s'était prescrit d'aller de temps en temps chez un missionnaire voisin faire une retraite, qu'il appelait mensuelle, mais qu'il ne pouvait faire le plus souvent que tous les deux mois. Là, il passait une journée entière, donnant tout le temps dont il disposait à la prière et à la méditation, et se confessait. Le troisième jour au matin, il reprenait la route de son district.

De temps en temps, les Pères de la section doivent se réunir soit à *Choei-tong* pour les pèlerinages à la sainte Vierge, soit à *Ning-kouo fou* pour les consultes. Quoique heureux de ces réunions, le P. Le Bailly en profitait pour passer plus de temps à l'église. A *Choei-tong*, où les chrétiens venaient en foule faire leur pèlerinage et se confesser, c'était lui qui entendait le plus de confessions, étant toujours prêt à rendre ce service. Plusieurs fois pendant que nous étions ainsi réunis, on vint chercher le Père de céans pour une extrême-onction. « Si vous voulez bien, mon Père, s'em-

pressait de dire le P. Le Bailly, j'y vais. Moi, ça ne me dérange pas du tout, et il convient que vous, vous restiez ici avec les Nôtres. » Et il partait. Je l'ai vu une fois partir ainsi à 8 h. du soir par mauvais temps. Il n'arriva que vers 11 h. chez le malade, et le lendemain, de bonne heure, il était de retour pour dire la sainte messe.

Sa dernière année s'est écoulée à *Ning-kouo fou*. Là, il avait un vaste district à desservir : 800 chrétiens très dispersés, et presque autant de catéchumènes. Mais ses forces avaient depuis deux ans considérablement diminué, et le P. Ministre de la section dut souvent l'aider dans ses courses et crut même prudent de l'envoyer à *Ou-hou* avant les grandes chaleurs. Il y arriva quelques jours avant les vacances des Pères. Le jour même de son arrivée, il se sentit plus fort, il était gai et parlait volontiers. Mais la faiblesse reprit vite le dessus, et bientôt il eut peine à parler. Jusqu'au 7 août, il fit tout ce qu'il put pour suivre, absolument en tout, le régime de la communauté. Ce jour-là, vers 2 h. de l'après-midi, il sentit la fièvre venir et crut éprouver une attaque de choléra. De suite, il demanda les derniers sacrements. Le R. P. Debrix, supérieur de la maison, lui fit remarquer que c'était un peu trop tôt, que pour le moment il n'y avait aucun danger. « Ne craignez pas, lui répondit le malade, de me dire la vérité. La mort ne m'effraye pas du tout. » A 4 h. il voulut se lever pour essayer ses forces. « Il ne faut pas, disait-il, se faire plus malade qu'on ne l'est. Ce n'a peut-être été qu'une attaque du choléra ordinaire en ce pays. » C'était bien une fièvre pernicieuse, et des plus graves, qui l'obligea à se remettre immédiatement au lit. Sur ses instances réitérées, à 8 h. du soir on l'administra. Tous les Pères arrivés pour les vacances, qui s'ouvraient le 8 août, entourèrent son lit. Le lendemain matin 8, à 10 h. ½, sans agonie, calme, heureux d'aller au Dieu dont il avait tant parlé aux païens, il rendit le dernier soupir.

« Quel bon souvenir on garde de ce cher P. Le Bailly! » disait quelques jours plus tard un Père qui l'avait bien connu. Ce souvenir, tout de piété et de simplicité, de charité et de zèle, tous ici nous le conservons ; peut-être aussi ceux qui liront ces lignes le partageront-ils avec nous.

Le P. Paul Rabouin.

1828-1896.

LA mission du *Kiang-nan* vient de perdre un de ses vétérans dont la vie exemplaire a été couronnée par une sainte mort, le P. Rabouin, professeur de philosophie et de théologie pendant près de 40 ans.

Né le 25 mai 1828 et originaire du diocèse de Blois, Paul Rabouin, le dernier de plusieurs enfants, se fit remarquer de bonne heure par sa vive intelligence, une mémoire heureuse et une grande fermeté de caractère. Il

disait, quelques jours avant sa mort, que grâce aux leçons de sa pieuse mère, il avait toujours eu pour la très sainte Vierge un amour de fils, et qu'il lui devait tout.

Son curé lui fit commencer ses études. Au petit séminaire, il ne tarda pas à être compté parmi les meilleurs élèves; il en fut de même, plus tard, au grand séminaire, où il connut les abbés Guillon et Bourdilleau, qui le précédèrent dans la C[ie] et moururent missionnaires en Chine, — et l'abbé Monsabré, devenu depuis l'illustre conférencier de N.-D. de Paris.

Deux ans avant la fin de sa théologie, il eut la bonne fortune d'avoir pour professeur de morale et de droit canon le P. Michel Fessard, chargé en même temps de la direction spirituelle des élèves du grand séminaire. Sous ce maître si habile, l'abbé Rabouin, qui avait pour les sciences sacrées une aptitude remarquable, fit de merveilleux progrès. Les tournois théologiques connus sous le nom de disputes scolastiques, allaient à sa nature batailleuse et amie de la discussion. Aussi, à la fin de son cours, était-il jugé déjà capable d'enseigner les autres.

Mais à l'école du P. Fessard, cet ardent apôtre de la dévotion au S.-C., l'abbé Rabouin, avait fait aussi de rapides et merveilleux progrès dans la science des saints. Il ne tarda pas à vouloir, par amour pour N.-S., se signaler à son service par la pratique des conseils évangéliques et même par l'héroïsme de l'apostolat dans les missions.

Se sentant appelé à la C[ie] de JÉSUS, il demanda son *exeat* à Mgr des Essarts, évêque de Blois, qui, ne voulant pas se priver d'un sujet de ce mérite, refusa de le laisser partir. Il dut accepter la direction d'une maison d'éducation qu'il gouverna 3 ans.

Ce ne fut qu'après cette longue attente qu'il obtint enfin la permission tant désirée ; et le 7 août 1854 il entra au noviciat d'Angers, que dirigeait le P. Léon Gautier, de sainte mémoire. Pendant son pèlerinage il eut plusieurs fois l'occasion de prêcher, soit dans les paroisses, soit dans les communautés religieuses. Il n'était pas ce qu'on appelle un homme éloquent : il avait beaucoup moins cultivé la grammaire, la littérature et la rhétorique que la philosophie et la théologie. Cependant, ce qu'il disait était bien dit et toujours de nature à instruire et toucher.

Mais lorsqu'on le mettait sur une question de théologie dogmatique ou morale, il était dans son élément et faisait vraiment honneur à ses professeurs. Son compagnon de pèlerinage en fut un jour le témoin. Ils étaient descendus au collège d'une petite ville de Normandie. Après le dîner, ils firent une promenade en compagnie des professeurs. Le professeur d'humanités, qui avait appris que le P. Rabouin était un ancien élève des jésuites, fit adroitement tomber la conversation sur la doctrine du probabilisme, qui n'était pas suivie dans le diocèse. Ses confrères, probabilioristes comme lui, applaudirent tout bas au stratagème, et se promettaient de rire

quelque peu aux dépens des jésuites et de leur ancien élève. Ils proposèrent donc leurs difficultés et firent jouer toutes leurs batteries pour battre en brèche la doctrine du probabilisme.

Le Père les laissa parler à leur aise sans les interrompre. Lorsqu'ils eurent fini, il se recueillit un instant ; puis, repoussant avec calme et l'une après l'autre chacune de leurs objections, qu'il réduisit à néant après avoir fait les distinctions nécessaires, il exposa la doctrine attaquée avec tant de lucidité et de modestie, sans oublier le fameux principe réflexe, qu'il rangea tous ces messieurs de son côté. Ce fut pour le jeune pèlerin un véritable triomphe lorsque celui qui, le premier, avait engagé la lutte, eut assez d'humilité et de sincérité pour s'écrier devant tous ses collègues :

« Messieurs, vous ferez ce que vous voudrez. Pour moi, je vous l'avoue bien simplement : je n'avais pas suffisamment étudié jusqu'ici la doctrine que je viens d'attaquer. Maintenant que je la connais mieux, je vous dis : Je suis sorti probabilioriste en promenade, j'en reviens probabiliste. »

Un tel aveu dans la bouche d'un prêtre distingué et jusqu'alors l'oracle de ses collègues, lui faisait vraiment honneur. Plus tard, ce même prêtre fut élevé à la dignité de vice-recteur de l'université catholique de Lille.

En septembre 1855, le P. Rabouin fut envoyé au scolasticat de Laval pour y repasser sa théologie. C'est là qu'il fit ses premiers vœux et subit avec succès son examen de *universa theologia*. Il alla professer ensuite pendant 2 ans la philosophie au grand séminaire de Blois, avant de revenir à Laval enseigner la même science, et, plus tard, la théologie jusqu'en 1866.

Il ne pensait plus alors à la Chine qu'il avait autrefois demandée, lorsque le R. P. Fessard, qui revenait de visiter notre mission, fit appel aux cœurs généreux; le P. Rabouin répondit à cet appel, et le 8 décembre 1866, sous les auspices de Marie Immaculée, il débarquait à *Chang-hai* avec le P. Auguste Foucault et les FF. coadjuteurs Jeunesse et Winsback. Le P. Rabouin, dans la pensée des supérieurs, devait être le professeur de philosophie et de théologie des missionnaires qui seraient envoyés en Chine, non plus *après*, mais *avant* leur sacerdoce. On voulait ainsi donner aux missionnaires le temps et la facilité d'étudier la langue et les mœurs chinoises mieux que n'avaient pu le faire leurs devanciers.

Bientôt arrivèrent d'Europe les premières bandes de scolastiques. Ils se joignirent aux scolastiques indigènes, et les cours de philosophie et de théologie ne tardèrent pas à commencer avec le P. Rabouin pour professeur et le P. Foucault pour Père spirituel.

A l'exception des six premiers mois de son séjour en Chine, passés à étudier la langue, et d'une année consacrée à l'administration d'un district voisin de *Chang-hai*, la principale occupation du P. Rabouin pendant ses 30 années de Chine, fut l'enseignement de la philosophie et presque toujours de la théologie dogmatique et morale. Comme professeur, il était très

estimé; son enseignement clair, précis et méthodique, allait droit au cœur des questions les plus ardues, et sa subtilité poursuivait les objections jusque dans leurs derniers retranchements. Calme comme la vérité quand il exposait la doctrine, il retrouvait toute sa verve en présence des opinions condamnées par l'Église. C'était par excellence l'homme sage et de bon sens, que l'on consultait toujours avec profit.

Il ne s'est proposé toute sa vie pour but de ses efforts et orientation de son activité que la gloire de Dieu, sans nul souci de sa gloriole personnelle. Les travaux auxquels il se livra de préférence furent toujours ceux qui étaient de nature à procurer plus directement, plus sûrement, plus vite et plus longtemps la plus grande gloire de Dieu. Et pour les mener à bonne fin, il faisait tout avec ordre et ne perdait jamais un moment.

De là sa grande et continuelle pureté d'intention et son zèle pour le salut des âmes, pour les œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance ; de là les services multiples qu'il rendit à la mission du *Kiang-nan*, comme professeur, soluteur des cas de conscience, rubriciste, prédicateur, directeur spirituel des maisons d'éducation et des communautés religieuses, missionnaire, écrivain, etc. C'était en quelque sorte un homme universel et toujours prêt à tout. Sans parler d'une grammaire franco-chinoise et de divers opuscules à l'usage des jeunes missionnaires, il eut la constance et l'énergie de travailler pendant près de 30 ans à la composition d'un dictionnaire franco-chinois en 2 volumes grand in-4°, dont l'impression fut terminée quelques mois seulement avant sa mort. Il l'avait recopié 2 fois de sa propre main (1400 pages). Peu de jours avant d'expirer, il remettait aux réviseurs un manuscrit qu'il avait composé sur la théologie morale.

C'était un religieux exemplaire sous tous les rapports, ami de l'ordre et de la règle et n'ayant jamais laissé attiédir sa première ferveur. Sans rien laisser apercevoir d'extraordinaire dans sa conduite, il n'en vivait pas moins continuellement dans le surnaturel. Pour ne jamais blesser personne, il veillait sur sa langue et était d'une grande réserve dans ses conversations. Au premier abord on l'aurait cru froid; c'était cependant le plus affectueux des amis et des frères ; et quoique fuyant tout ce qui ressemblait à une familiarité excessive, il n'en était pas moins un aimable, enjoué et intéressant causeur.

Il était prêtre partout, et toujours d'une grande modestie et d'une douce gravité dans ses rapports avec le prochain et surtout avec les femmes, aussi était-il un des missionnaires dans lesquels on avait le plus de confiance, soit dans nos maisons, soit au dehors. Enfin il tâcha toute sa vie de faire fructifier les talents que Dieu lui avait confiés, et de ressembler à l'économe fidèle dont parle l'Évangile.

Le Père était parvenu à l'âge de 68 ans; le jour de la récompense ne pouvait plus guère tarder pour le vieux et dévoué serviteur de J.-C. Doué d'un

tempérament vigoureux, il avait été rarement indisposé et n'avait jamais eu de grave maladie. Mais depuis quelques mois ses forces baissaient graduellement; il fut obligé de gagner l'infirmerie. Bientôt il lui fut impossible de se lever pour aller recevoir la sainte communion dans une chapelle contiguë. Quelques semaines s'écoulèrent, et il ne se fit plus illusion. C'était la mort qui approchait à grands pas. Il se prépara à lui faire bon visage.

Comme il était à bout de forces, on lui conseilla de ne plus dire son bréviaire. Il ne voulut jamais y consentir, et il le dit, ainsi que son rosaire, jusqu'à son dernier soupir.

Pendant sa maladie, pas une plainte, pas un murmure ne sortirent de sa bouche; ses traits respiraient comme une paix céleste. Le souvenir des souffrances du Sauveur, la pensée du ciel, la confiance dans la miséricorde divine, l'abandon complet entre les mains de la très sainte Vierge, le sacrifice de sa vie... voilà quelles étaient ses pensées habituelles.

Il voulut mourir comme saint Berchmans, avec son crucifix, son chapelet et le livre des règles. Il répondit lui-même aux prières de l'extrême-onction, et lorsqu'on récita celles des agonisants, il recommanda de ne pas oublier de joindre aux autres noms ceux des deux nouveaux patrons des mourants, saint Jean de la Croix et saint Camille de Lellis.

Édifiant tout le monde par sa piété sereine, sa résignation, son amabilité et sa délicatesse, il conserva jusqu'à la fin sa pleine connaissance, et le jeudi 10 sept. 1896, vers 8 h. du soir, il rendit doucement et sans agonie sa belle âme à Dieu.

Le P. Jean Le Cocq d'Armandville.

1846-1896.

Plusieurs Pères de notre province ont connu le P. Le Cocq d'Armandville, au nom et au cœur tout français. Les *Lettres* de 1886, p. 188, ont publié quelques lignes de lui. Nous devons à l'obligeance d'un Père hollandais les intéressants détails ci-dessous sur sa vie héroïque et sa mort tragique.

CORNEILLE, Jean, François Le Cocq d'Armandville naquit à Delft (Hollande) le 29 mars 1846, d'une vieille famille française. Il fit ses études au collège de Katwijk et entra dans la Compagnie le 27 sept. 1865. La Providence divine l'envoya ensuite à Laval pour l'étude de la philosophie. Ce fut là qu'il trouva en même temps l'occasion de se rendre habile dans la médecine et la chirurgie, sciences dont il se servira plus tard pour faire un bien incalculable. Pendant la guerre franco-allemande, le collège de Laval fut transformé en hôpital pour les blessés. L'idée que la médecine pourrait lui être utile se forma alors dans l'esprit du jeune philosophe, et tout le temps qui lui restait de ses études fut consacré à accompagner les médecins, et à acquérir les connaissances nécessaires.

Cependant cette étude ne nuisait nullement à son zèle pour les sciences sacerdotales, zèle qui se vit récompensé du plus brillant succès.

Après avoir reçu le sacerdoce, il était à même de remplir les emplois les plus importants dans sa patrie, mais il fallait un champ plus vaste à cet ouvrier, et en 1878, il partit pour les Indes hollandaises, où 25.000.000 d'indigènes sont privés des grâces du christianisme.

Arrivé à Batavia le 30 janvier 1879, il fut envoyé à *Samarany*, où il travailla 2 ans avec beaucoup de fruit. Mais le royaume de *Sika* demandait un missionnaire éminent. Personne ne fut plus capable que le P. Le Cocq. Pendant 10 ans il fut le pasteur, le médecin et le père de ces peuples, et quand la nouvelle de sa mort arrivera dans les royaumes de *Sika* et de *Lio*, le pays tout entier retentira des lamentations de ceux dont il fut si longtemps le bienfaiteur.

Il se levait à 4 h., souvent après n'avoir pris que 4 ou 5 heures de sommeil. Après sa méditation faite à l'église, sa messe et un déjeuner extrêmement frugal, il montait à cheval, portant les saintes huiles pour l'administration des sacrements, et ses instruments de chirurgie pour les malades et les blessés. Il guérissait les maladies comme le meilleur médecin, et on comprend combien on estimait ses services dans ces contrées sauvages, où nul médecin n'habite. Souvent il restait des heures entières au chevet des malheureux pour s'assurer qu'on suivait ses ordonnances, et il faut connaître les misérables huttes de ces peuples pour comprendre le cœur généreux de cet apôtre. Il passait ainsi toute la matinée dans des villages, dégoûtants de saleté, où il est quelquefois impossible de se procurer une gorgée d'eau fraîche. Quand il revenait à 3 h. chez lui, il prenait un pauvre dîner sur le coin d'une table couverte de livres et de médecines.

Un jour trois autres missionnaires lui firent une visite, et l'un d'eux décrit ainsi l'intérieur du presbytère : « La pauvreté apostolique règne ici en toute vérité. Nous avions une couche de « bamboe » sans matelas. Pendant le dîner, cuillère, fourchette et couteau passaient de l'un à l'autre. Il manquait aussi des assiettes, et ce qui est encore pire, un bon cuisinier. »

Pendant la soirée, le Père instruisait les enfants et les adultes des vérités de la foi. Venaient alors les malades, dont les soins réclamaient souvent la plus grande partie de la nuit. Car on savait que le Père était toujours prêt, et qu'il disposait de bons remèdes que le gouvernement hollandais, sur l'avis des médecins, lui avait procurés. Un jour on vint le demander de bien loin. Aussitôt il se mit en route, marcha pendant 17 heures de suite dans une contrée sauvage sans rencontrer âme qui vive, et trouva sa récompense dans la guérison du malade. Puis il s'en retourna de la même manière. Sur ces 34 heures, il avait dû marcher pendant 20 heures dans l'eau, à une telle profondeur qu'il risquait de perdre l'équilibre.

Si cela avait été tout ! Mais dans ces pays il manque encore de bons

ouvriers, de sorte qu'on vit le Père tantôt sur le toit de son église souder les plaques de fer, tantôt creuser des puits profonds. Voici ce qu'il écrivait :

« Quant à l'église, je m'en occupe beaucoup. N'ayant pas d'argent pour acheter des pierres, je les fais moi-même. La terre contient de bonne argile, et le four me donne de belles pierres. Il y a déjà une partie de la muraille de maçonnée. Il faut que je fasse tout moi-même. Quand l'église sera faite, je m'en vais bâtir une maison pour nous, et, après cela, il faudra appareiller un bateau, afin que je puisse voyager plus loin sur les mers pour agrandir le royaume de Dieu. »

Ce fut pendant la construction de cette église, que quelques fanatiques, des montagnes trouvèrent un moyen de se venger du Père qui, par son influence sur le roi, empêchait bien des crimes. Comme la sécheresse continuait à une époque où l'on attendait la pluie, ils dirent au peuple : « C'est l'église qui est la cause de ce malheur. Si vous voulez sauver votre vie, tuez le roi et le Père. »

Le 21 déc., une bande furieuse assaillit le village de *Sika*. Quand le roi alla à leur rencontre, ils voulurent le tuer d'un coup de « klewang », mais on ne fit que le blesser au bras. Aussitôt qu'ils virent le Père, qui, selon sa coutume, voulait rétablir la paix, ils s'enfuirent après lui avoir envoyé deux balles, dont une transperça le bras tout entier et l'autre y resta. Le missionnaire ne perdit pas son calme ordinaire, mais retourna chez lui, où un indigène l'aida à extraire la balle. « J'ai été blessé, écrivit-il dans une lettre à ses amis, mais ils n'ont pas bien visé, puisque je signe encore. Le 24 déc. j'étais déjà dans mon confessionnal, et le 25 je chantais une messe solennelle à minuit et une autre dans la matinée. Entre ces deux messes, j'ai distribué avec mon bras transpercé, la sainte communion à 124 hommes. Le lendemain, nous avions 119 communions de femmes. »

Tous ceux dont il parlait avaient été instruits par lui dans la religion. Son zèle pour le salut des âmes se révèle encore dans une autre lettre :

« Les derniers mois que j'ai passés à *Florès*, je n'étais presque jamais chez moi, parce que je voulais unir autant d'âmes que possible au Cœur de JÉSUS. Partout où j'avais quelque influence j'ai baptisé les enfants. Leur nombre s'élève à 700 environ; 25 villages ont été ralliés aux catholiques. Dans le savage *Lio*, j'ai baptisé 325 enfants. »

C'étaient les derniers efforts du missionnaire chez ces peuples. Le 27 juin 1891, ses supérieurs l'envoyaient à l'île de Céram pour y fonder une nouvelle mission. La séparation fut douloureuse des deux côtés. Le peuple de *Lio*, encore païen, le pleurait comme les catholiques de *Sika*. Avant de partir, le Père alla dîner chez un de leurs chefs. Après le repas, celui-ci appela tous ses enfants et ses domestiques et leur dit : « Venez, asseyons-nous autour de lui, regardez-le bien; c'est pour nous comme s'il allait

mourir. Nous ne le reverrons plus. » Ces derniers mots sortirent avec peine de sa bouche, et de grosses larmes inondaient son visage.

Quand il partit de *Sika*, une foule innombrable l'escortait. Dans tous les villages on accourait, on lui baisait les mains en l'accompagnant jusqu'au port. Là, ils s'assirent autour de lui pendant toute la journée sans rien manger. Quand on les y invita, ils répondirent simplement : « Qui pourrait manger, quand son Père va partir ? »

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le missionnaire put réussir à s'embarquer. Il fallut une habile manœuvre du capitaine pour le séparer de ces chers rivages. Alors, aussitôt qu'ils le virent en pleine mer, les lamentations et les plaintes montèrent au ciel. Quand le Père eut atteint le vapeur, il entendit encore longtemps les cris désespérés de ses enfants. Les pauvres Sikanois perdaient tout avec lui !

Les explorateurs européens qui visitaient ces parages, nous expliquent comment le Père parvenait à s'y faire tellement aimer. Choisissons, entre tous les hommages rendus par eux au missionnaire, celui du célèbre anthropologiste, le docteur F. C. ten Kate, qui demeura longtemps chez lui à *Sika*. Dans la *Revue de la Société géographique*, il écrit : « Celui qui comme le P. Le Cocq sait s'emparer des cœurs, peut faire des miracles. Mais à quel prix d'abnégation et de dévouement cette victoire a-t-elle été remportée ! Je l'ai encore devant les yeux, ce spectacle du missionnaire cédant pendant plusieurs jours son lit à un pauvre enfant lionais. Quoique malade lui aussi, il passait toute la nuit sur un paillasson, au pied du lit, pour être prêt au moindre signe de son petit patient. Ce fut avec un regret sincère que je quittai cet ami hospitalier, auprès duquel j'avais passé des jours aussi utiles qu'agréables. Le P. Le Cocq d'Armandville est une de ces figures qui appartiennent plutôt au temps des croisades, au moyen âge chevaleresque, qu'aux temps prosaïques où nous vivons. C'était un vrai « chevalier sans « peur et sans reproche », cet homme au cœur de feu, à la volonté inébranlable, aussi dur pour lui-même que charitable pour son prochain. » C'est là le témoignage d'un protestant.

Arrivé à *Bonfia*, dans l'île de Céram, il y trouva un sol très marécageux et surtout très peu d'habitants. Pour cette raison il s'en alla chercher une région plus favorable et visita dans ce but plusieurs îles pour y fonder une nouvelle mission. Il passait ainsi tout son temps en voyages.

Assis dans son bateau indien, la main au gouvernail, la boussole devant les yeux, il n'y avait rien qui le troublât, ni les flots de la mer furieuse, ni les rafales des vents. Cependant les fruits ne répondirent pas au travail. Quelle différence entre *Florès*, où la foi grandissait de jour en jour, et la stérilité de ce nouveau champ ! Mais rien ne peut décourager l'homme qui espère dans le Seigneur. Malgré son travail désolant, il reste joyeux. Les lettres le montrent ; c'est toujours ce ton loyal, que lui inspirait son cœur

généreux. En décembre 1893 il tomba malade : « J'étais convaincu, écrivit-il, que j'étais au terme de ma course; et, comme cela se comprend, je n'y avais rien à redire. A. M. D. G! »

Cependant il guérit bientôt et commença à diriger ses recherches vers un des pays les moins connus de notre globe : la Nouvelle-Guinée. En mai 1894, il le visita pour la première fois, et le 6 déc. 1895 il y fonda une mission à *Kapaur*. « Ce jour, écrit-il, j'ai été en route jusqu'à 11 h. du soir. Je n'avais rien mangé toute la journée. Pendant qu'on faisait enfin bouillir mon riz, je dis mon bréviaire et à minuit moins $^1/_4$ je fis mon repas qui fut déjeuner, dîner et souper tout à la fois. »

Mais en Nouvelle-Guinée on s'habitue à bien des privations. Pendant plusieurs jours, le Père n'eut pour toute demeure qu'un simple appentis en « kadjang ». C'était son seul abri contre la pluie et le soleil.

Au milieu d'une population entièrement dépourvue de toute civilisation, il menait avec ses compagnons, les FF. Zinken et te Boekhorst, une vie des plus misérables. De plus, il tomba encore une fois malade et cette fois pendant des semaines entières. Quoiqu'il souffrît beaucoup à cause de sa faiblesse et de son épuisement, son âme ne perdit rien de son ardeur et de son héroïsme. A peine eut-il bâti une demeure et sentit-il revenir ses forces, qu'il s'en alla à travers rochers et précipices, sur les montagnes et dans la plaine, chercher des âmes pour son Maître. Il se plaignit alors de ce que ses forces corporelles diminuassent et de ce qu'il ne fût plus capable de grandes fatigues.

Mais encore ses journées de marche furent telles, que les plus forts eurent de la peine à les soutenir. Quand le supérieur de la mission vint à *Kapaur*, il trouva le missionnaire dans un triste état, et il résolut de le ramener à Java pour y réparer ses forces. Mais il en coûtait trop au travailleur infatigable de se séparer de ce pays, dont il allait être le premier apôtre. On lui permit donc de faire encore un voyage pour découvrir quelque endroit plus favorable. Dans ce but il avait déjà loué la goëlette de l'arabe Bahadilla à *Banda*. On avancerait jusqu'au 141me degré en explorant les côtes. Ce fut pendant ce voyage qu'il plut au Seigneur de rappeler son fidèle serviteur, et de couronner par une mort glorieuse cette vie de privations et de fatigues.

Le 5 mars 1896, on partit de *Kapaur*. C'est vers cette époque que les vents alisés soufflent du S.-E. et de l'E., et ce n'est qu'en cas de nécessité extrême que les marchands s'approchent alors des côtes de la Nouvelle-Guinée, si dangereuses à cause des brisants.

Le Père s'était pourvu d'un interprète, dont le F. Wannia était radja au 135me degré, et qui devait lui rendre bien des services. Deux neveux de l'arabe Bahadilla l'accompagnaient aussi; le reste de l'équipage se composait de matelots.

D'abord on fut d'accord d'aller jusqu'au 141me degré, après s'être arrêté

un instant au 135me pour prendre des interprètes. Mais arrivé au 139me degré on fut obligé de retourner, tant le vent était violent. Quand le Père aborda au 135,5^{me} degré, il y trouva une population dans les meilleures dispositions. Il y avait une série de villages, dont chacun comptait 3.000 à 4.000 âmes. Jusqu'ici, il n'avait trouvé que des peuples dispersés, parmi lesquels il était difficile, sinon impossible, de fonder quelque chose de durable. Une grande rivière, le Tewouka, permettait aux navires l'entrée dans le pays, et leur fournissait un bon ancrage. Cependant cette fois le bateau ne put pas s'approcher des côtes à cause du mauvais temps. Le Père fut donc obligé d'y aller dans un petit sampan. Il resta 13 jours chez ces sauvages. Ce qu'il fit pendant ce temps est resté le secret de Dieu. Seulement ses compagnons ont vu qu'il était très content. Il disait dans sa joie, qu'il fallait là 4 Pères pour récolter la moisson, et qu'il allait les demander au « tocwan besar » (supérieur) à Batavia.

Le peuple insista pour qu'il restât, et ne consentit à son départ qu'après la promesse d'un retour dans 8 mois. Le Père ne baptisa encore personne, mais il leur parla beaucoup de la religion et les engagea à quitter le paganisme. Les sentiments de ces gens furent des meilleurs, et le missionnaire emporta avec lui les plus belles espérances.

Pour être mieux en état de servir la mission, il se fit instruire dans la langue, les coutumes et les usages du pays, et il fit une belle collection d'objets ethnographiques d'un peuple que peut-être nul Européen n'avait encore visité.

Pour se perfectionner dans la langue, il voulut emmener un adulte et 2 enfants, dont le plus jeune n'avait que 7 ans. Arrive enfin le jour du départ. Ce fut le 27 mai 1896. Les compagnons du Père tardèrent à venir et quand ils arrivèrent la mer était déjà forte. La goëlette était loin de la côte. Les vagues s'élevèrent de plus en plus de manière à faire peur aux marins, qui avouèrent le danger. Mais le P. Le Cocq d'Armandville ne connaissait point la crainte. N'avait-il pas traversé des mers plus furieuses, quand le salut des âmes le demandait ? Ne devançait-il pas dans sa course le plus habile nageur ? De plus il pensait au Frère qui l'attendait à *Kapaur* dans une crainte mortelle ; il pensait à ses supérieurs, qui désiraient de ses nouvelles ; il pensait au peuple qui l'entourait et qu'il fallait secourir le plus vite possible. Se remettant entre les mains de Dieu, il prend son lourd sac de voyage et se place au gouvernail du petit sampan qui devra le mener à bord de la goëlette. Le petit Papou se trouve à son côté.

Il était environ 5 h. du soir quand on prit le large. Il est bien probable que le Père n'avait encore rien pris depuis le matin. Il s'était si bien habitué à s'oublier lui-même ! Aussi à peine fut-il assis, qu'il examina son sac de voyage. Par bonheur il y trouva encore quelques biscuits.

Mais il dut bientôt interrompre ce sobre repas ; les vagues menaçaient de plus en plus la frêle barque.

Alors le Père prit d'une main ferme le gouvernail, tandis que sa voix encourageait les rameurs. Mais voici qu'une lame terrible se lève, s'approche et renverse le petit bâtiment. Un cri monte vers les cieux, et tout l'équipage disparaît sous les flots. A ce moment le Père saisit le petit enfant dont l'âme n'était pas encore purifiée par les eaux du baptême, et quand les matelots ont retourné avec beaucoup de peine la barque, ils voient que le « tocwan » (missionnaire) est déjà loin et va atteindre la plage.

Eux aussi retournèrent. A 7 h. du soir ils arrivèrent, après avoir perdu un de leurs compagnons. Mais quelle ne fut pas leur tristesse en ne voyant nulle part leur Père aimé ! Le petit enfant dont il avait sauvé la vie était là, seul, tout tremblant. Le pauvre Papou ne faisait que pleurer et montrer du doigt la mer, où il avait vu disparaître son bienfaiteur. A peine le peuple eut-il appris cette triste nouvelle, qu'il s'embarqua tout entier, malgré le mauvais temps, pour aller à la recherche du missionnaire. Une centaine de pirogues munies de torches partirent dans toutes les directions. Mais tout fut inutile. Il s'était donc noyé, l'héroïque missionnaire ! Peut-être fut-il, au moment même de prendre pied, repoussé par les vagues ou englouti par le sable mouvant ?

Les pauvres habitants de la Nouvelle-Guinée cherchèrent encore pendant 9 jours leur apôtre, espérant contre toute espérance. Quand ils comprirent enfin qu'il fallait croire à la triste vérité, ces braves gens fondirent en larmes, et pleurèrent amèrement le prêtre que dans si peu de temps ils avaient appris à aimer.

La goëlette retourna à *Kapaur* pour y annoncer la triste nouvelle.

Tous les frères du P. Le Cocq d'Armandville, tous ceux qui l'ont connu soit aux Indes, soit dans la patrie, comprirent que l'archipel malais avait perdu son meilleur apôtre. Tous plaignent les pauvres peuples de la Nouvelle-Guinée, pour qui s'éclipsait de si bonne heure cette belle étoile, qui allait les conduire à Jésus-Christ.

Mais le sacrifice du missionnaire et les prières de ceux qui liront ces pages, font espérer que le Seigneur se souviendra enfin de ces pays lointains et qu'Il enverra d'autres missionnaires à la place de ceux qu'Il a rappelés, car la moisson est bien grande, mais bien peu nombreux sont les ouvriers.

V. D. S., S. J.

VARIA.

FRANCE. — *Les retraites d'hommes.* — Quel est l'état actuel de l'œuvre des retraites d'hommes en France ? Un rapport précis et complet a été présenté sur ce sujet par le R. P. Watrigant au congrès national catholique de Reims (20-25 oct. 1896). Cette remarquable étude (Lille, Ducoulombier, rue de l'Hôpital militaire, 78 ; — reproduite par le *Bulletin de l'Œuvre des campagnes*, mars 1897) donne en quelques pages un aperçu de la situation présente. Elle nous montre différents groupes — évêques et clergé séculier, congrégations religieuses, hommes d'œuvres — travaillant tous très activement à favoriser et multiplier les retraites pour les hommes de toute condition : agriculteurs, marins, conscrits, ouvriers, jeunes gens, hommes du monde, prêtres etc. — et même sourds-muets. On voit jusqu'à des non-catholiques mettre en avant le principe de la retraite. Il y a là un mouvement consolant, qui fait espérer beaucoup pour la réforme des individus et pour la paix sociale.

Œuvres de mer. — Le mouvement, auquel trois articles des *Études*, tirés à part et répandus dans les ports *(Et nos marins? — Adieu-Va ! — Au Grand Banc)*, ont si puissamment contribué, continue à s'accentuer. On s'occupe de ces pauvres grands enfants, si abandonnés moralement. — A Bordeaux a eu lieu, en novembre dernier, grâce à l'initiative et au dévouement du P. Fabre, l'ouverture d'une maison dont nous copions la carte-adresse :

MAISON DU MARIN
rue Carpenteyre, 36, Bordeaux.

LOGEMENT ET NOURRITURE, 2 FR. PAR JOUR.
Bibliothèque, salles de lecture et de jeux.
Consultations médicales et juridiques gratuites.

FACILITÉS D'EMBARQUEMENT.

Cette maison est placée sous le patronage d'armateurs et de courtiers maritimes de Bordeaux.

Voici l'état des choses en février : « Durant les trois premiers mois, alors que l'œuvre était à peine connue, on a eu 89 hommes ; la maison ne contenait que 16 lits. Des agrandissements qui s'achèvent permettront de loger 45 hommes. Le comité est formé de tous les armateurs de Bordeaux et des représentants de toutes les grandes compagnies. La chambre de commerce a pris la Maison du marin sous son patronage ; ainsi feront aussi le conseil général et le conseil municipal. Les souscriptions sont assez

abondantes. Le ministre de la marine a accordé une subvention de 10.000 francs, et la chambre de commerce une de 5.000 fr. Dieu semble vouloir bénir cette entreprise, qui rencontre partout des sympathies, parce qu'elle répond à un très grand besoin. »

Tout cela était très bien — trop bien. Il fallait s'attendre à la persécution. Elle est arrivée ; l'ère des hostilités est commencée depuis le mois de mars. L'œuvre a été attaquée violemment en séance du conseil municipal par les francs-maçons et les socialistes. Leur grand grief est la couleur trop cléricale de l'entreprise. Toutefois elle a eu gain de cause, et une somme de 500 fr. a été votée. D'autre part, les « hôtesses » et marchands d'hommes s'agitent beaucoup ; c'est une vraie lutte de pirates pour enlever ces pauvres matelots. On va jusqu'à Pauillac attendre les navires et offrir de l'argent aux marins pour qu'ils consentent à aller « en hôtesse ». Aussi le mouvement des entrées s'est un peu ralenti. Cela prouve que l'œuvre est bonne et porte juste. Jusqu'ici on a eu 146 hommes ; dans le naufrage de la *Blanche*, 3 d'entre eux se trouvent parmi les victimes. L'arrivée des Terre-Neuviens et des Islandais augmentera le nombre des entrées.

L'apostolat auprès des marins est très consolant. Ils sont bons, et ils aiment qui les aime. Les plus graves dangers pour eux ne sont pas en mer, mais à terre. Eux-mêmes le reconnaissent ; ils disent que c'est surtout lorsque le poisson est hors de l'eau qu'il est urgent de le secourir. Il faudrait envelopper nos côtes d'un réseau salutaire, en multipliant les maisons comme celle de Bordeaux.

Le P. Olivaint et l'École normale. — Nous extrayons les lignes suivantes du discours prononcé par M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, à la séance annuelle de l'Association des anciens élèves de l'École normale supérieure (11 janvier 1897) :

« Vous trouverez sur nos listes, cette année, un nom qu'on n'y lisait pas précédemment, celui du P. Olivaint. Comme il s'était engagé dans une société où chaque membre fait profession de ne rien posséder en propre, il n'avait pas pu appartenir à notre association. Quelques-uns de ses camarades ont eu l'idée de se réunir pour verser sa cotisation à sa place, et c'est ainsi qu'il est devenu souscripteur perpétuel, 25 ans après sa mort.

« Quoique éloigné de l'École, il ne l'avait jamais oubliée, il la retrouva à ses derniers moments. Dans la salle où l'on venait de faire le sinistre appel, il reconnut parmi les otages son camarade Chevriaux, qu'il n'avait pas revu depuis plus de 30 ans. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'encouragèrent mutuellement à la mort. Je suis sûr que les normaliens, à quelque opinion qu'ils appartiennent, seront heureux de voir replacer sur leur liste le nom du P. Olivaint. Parmi les victimes qui sont tombées dans les fossés de la Roquette ou le long du mur sanglant de la rue Haxo,

il est un de ceux qui ont su mourir pour leur foi avec le plus de simplicité et de courage, sans forfanterie et sans peur. »

Les Jésuites et l'union des catholiques. — Nous extrayons de l'*Univers* les lignes suivantes de M. Fonsegrive : « Voici qu'ils naissent peu à peu et qu'ils paraissent au jour, ces *Bulletins* dont les éducateurs avaient depuis longtemps senti le besoin et dont les chrétiens sociaux réclamaient la création... Celui de Sarlat est trimestriel et est surtout l'organe de l'association des anciens élèves... S'il m'était permis d'exprimer une préférence, je dirais que je trouve l'idée de nos Sarladais ingénieuse autant que féconde. Faire du *Bulletin* l'œuvre propre des *anciens élèves*, c'est lui donner une portée plus grande que celle d'un simple bulletin de collège... Le R. P. Genestout, recteur de St-Joseph de Sarlat, a exposé tous ces avantages... Et voici en quels termes excellents :

« ...Le *Bulletin* ne veut pas être un simple écho de nos réunions an-
« nuelles... Il veut établir entre nous tous des communications régulières ;
« il veut... donner à l'association, simple groupement périodique jusqu'ici,
« une vie mieux organisée et plus puissante... Le *Bulletin* accueillera avec
« joie les idées, les motions que le premier venu d'entre nous voudrait
« communiquer à tous. *Notre Collège* sera vraiment le trait d'union de tous
« avec tous... Pourquoi n'aurions-nous pas notre page ouverte aux deman-
« des et aux offres d'emploi ?... »

« Ajoutez que l'association de Sarlat s'est fédérée aux 22 autres associations similaires. Voilà un commencement sérieux d'organisation catholique. Dans 22 départements de France au moins, les membres de ces associations, pour peu que chacun y veuille mettre du zèle, seront assurés de trouver, d'où qu'ils viennent, quoi qu'ils fassent — hors le mal, bien entendu — et où qu'ils aillent, bon visage et main tendue.

« Oserai-je maintenant exprimer un souhait ? Ces associations fédérées ne sont jusqu'à présent que des associations d'anciens élèves des Pères Jésuites... N'y a-t-il pas aussi des anciens élèves des Maristes, des Marianites..., des lycéens anciens membres des conférences de Saint-Vincent-de-Paul ou de quelque autre œuvre catholique ? Pourquoi tous ces hommes ayant tous reçu une instruction secondaire, tous catholiques, ne se sentiraient-ils pas réunis les uns aux autres non seulement par les vagues liens d'une sympathie sans effet, mais par une solidarité réelle, permanente — et effective ? C'est l'honneur des PP. Jésuites d'avoir montré le chemin. Ils peuvent, s'ils le veulent, pousser plus loin. Tous chez nous sauront se réjouir de mettre la main dans leur main.

« L'association des associations d'anciens élèves, tel est le moyen facile et simple d'organiser la solidarité catholique dans les classes instruites de

la société. C'est cette solidarité qui nous manque ; parce que nous ne l'avions pas nous avons subi bien des défections.

« Quelques-uns parmi nous... voudraient qu'on réalisât chez nous quelque affiliation secrète semblable à la franc-maçonnerie. Nous n'en avons pas besoin... Nous parlons clair et devant tous. Il suffirait d'ailleurs qu'on nous vît bien unis pour qu'on nous respectât plus qu'on ne le fait. Car enfin nous valons les autres, et nous détenons aussi à notre façon une portion de la puissance sociale.

« Mais pour cela il faut résolûment abandonner le système des petites boutiques fermées ou des petites chapelles... » (signé :) Yves Le Querdec.

AMÉRIQUE. — *Nos collèges en Amérique.* — On parle beaucoup des succès de *Marquette College*, tenu par la Cie à Milwaukee (Wisconsin). L'année dernière, pour le « débat » solennel entre le *Forum club* de l'Université de Madison et le *Forum club* de Milwaukee, les trois orateurs désignés par vote populaire pour représenter l'Université de Madison étaient trois gradués de *Marquette College.* Ils avaient pour adversaires deux hommes de loi éminents et un inspecteur des écoles publiques. Ils devaient soutenir l'affirmative dans la question suivante : « L'état doit-il subventionner les établissements d'instruction supérieure ? » Leurs discours furent très applaudis, et la décision du jury fut en leur faveur. — Au concours général de latin entre les collèges de la province du Missouri, les premières places ont été enlevées par des élèves de *Marquette College.* Le sujet était : *de præstantia castitatis.*

St Mary's College (Kansas) a reçu le 24 septembre la visite de tout le corps des ministres « congrégationaux », qui venaient de tenir leur réunion annuelle. Plusieurs étaient accompagnés de leurs femmes. Ils regardaient beaucoup et voulaient tout voir. Le R. P. Recteur et un autre Père les promenèrent dans les bâtiments et dans les différentes salles. Arrivés dans la salle de lecture des *seniors*, l'un des ministres prit la parole et remercia les autorités du collège, au nom de tout le corps, pour leur courtoisie et leurs prévenances. Cette visite a pu contribuer à faire tomber les préjugés et à nous faire mieux connaître.

Après la congrégation provinciale, le R. P. Provincial s'est réuni, avec les recteurs et les préfets des collèges de la province du Maryland, en *conférence sur les études.* Chaque recteur avait reçu 15 jours avant une liste de 26 questions sur lesquelles il avait pu consulter les membres les plus compétents de son personnel. On s'est surtout occupé de mettre nos collèges en harmonie avec les autres établissements tant au point de vue des examens d'admission qu'au point de vue des auteurs et des programmes. On a décidé de garder la grammaire latine d'Alvarez actuellement en usage jusqu'à ce qu'une nouvelle édition, revue et corrigée, en soit faite. On a

constitué un comité permanent des études, composé de 5 membres, qui se réuniront 4 fois par an. On a aussi approuvé, pour la dénomination de chaque classe, l'emploi des noms en usage aux États-Unis : *Senior*, *Junior*, *Sophomore*, *Freshman* pour les hautes classes ; *First*, *Second*, *Third* et *Fourth Academic* pour les classes de grammaire, tout en gardant entre parenthèses les noms du *Ratio*. Ce simple changement d'étiquette n'est pas sans importance pour le public, il fera cesser certaines confusions fâcheuses.

A Montréal (Canada), à côté du collège français de *St Mary's*, les NN. se sont décidés à ouvrir un collège anglais (qui ne fera, jusqu'à nouvel ordre, que les basses classes). Le prospectus dit : « Le système suivi sera celui du *Ratio studiorum*, employé avec tant de succès depuis plusieurs siècles par le Compagnie de JÉSUS en Europe et en Amérique. » *(Woodstock Letters.)*

« Je reçois des détails très touchants sur les progrès dans la piété des élèves de première division de l'*Immaculée-Conception* de Santa-Fe (Rép. Argentine). Leur surveillant, pour obtenir une bonne conduite, a eu recours à la piété, et a dirigé toute son attention de ce côté ; il a parfaitement réussi. Les élèves ont au moins 15 ans, beaucoup ont 17, 18 ou même 21 ans. Depuis qu'il leur a parlé de l'efficacité des sacrements, la moitié au moins de la division fait la sainte commuion très spontanément chaque dimanche. L'Apostolat de la prière et la communion réparatrice ont été mis en honneur. La condition pour en faire partie était d'avoir la note *optime :* tous ont rempli la condition. Les élèves exercent leur zèle sur leurs parents et amis par leurs lettres et leurs prières.

« C'est le mois de novembre qui est le mois de Marie dans ce pays, car c'est la saison des fleurs. Il se termine le 8 décembre. La piété a redoublé pendant ce mois. Quatre-vingts bougies brûlaient chaque jour devant ce petit autel de l'étude. Le travail, preuve de la solidité de la dévotion, était acharné. Les jeudis et dimanches, c'était non plus le Père, mais des prédicateurs choisis avec les élèves eux-mêmes, qui faisaient le sermon d'usage; leurs discours étaient touchants et saisissants, et témoignaient de leur amour pour Marie, pour N.-S , pour l'Église. Au réfectoire, on se privait de dessert et de vin. Un grand jeune homme à longues moustaches voulait même jeûner au pain et à l'eau. Les examens ont merveilleusement réussi... » *(Extrait d'une lettre du P. Bretón.)*

Collège de l'Immaculée-Conception (San Leopoldo, Brésil). — Le ministre d'Allemagne au Brésil, le docteur Krauel, après avoir visité l'État de Rio Grande do Sul, écrit dans le journal le plus important de la République : « Il y a à San Leopoldo deux maisons d'éducation de premier ordre, qui feraient bonne figure même en Europe : le collège des jésuites allemands, installé dans un véritable palais, avec jardins, sur les bords du fleuve ; et le collège des Sœurs franciscaines, aussi allemandes. De tous les points de l'État les élèves accourent vers ces établissements, et l'éducation que l'on

y donne est si salutaire que même des familles protestantes y envoient leurs enfants. » Il n'est pas besoin de dire que ce monsieur est lui-même protestant. Quand il passa chez nous, il était entouré de plusieurs pasteurs de sa religion, qui étaient venus de différents endroits du pays, où ils ont un bon nombre d'ouailles parmi les colons allemands. Il fut reçu au collège avec solennité, parcourut toute la maison avec le R. P. Recteur, et parut très content de tout ce qu'il vit. (*Lettre du P. Magouet*, 21 oct. 1896.)

« A *St-Gabriel* (Quito), pour l'année scolaire 1896-97, les élèves s'annoncent encore plus nombreux que l'an passé. » (*A. Mille, S. J.)*

ESPAGNE. — Le *collège St-Joseph* à Valence vient de célébrer par des fêtes brillantes le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Le jour de l'Immaculée-Conception, cent trente anciens élèves se trouvèrent réunis à la sainte table à côté des écoliers d'aujourd'hui. Des allocutions vibrantes furent prononcées, et l'on resserra les liens d'amitié pour les luttes de l'avenir. Au moment des adieux, un télégramme daté de Rome mit le comble à l'enthousiasme. Il était signé : *L. Martin*, et portait ces mots : *Alabo y bendigo conmemoración y conmemorantes.*

ANGLETERRE. — *Oxford.* — Dans le conseil tenu récemment par S. É. le cardinal Vaughan, afin de discuter les mesures à prendre pour préserver la foi des jeunes gens catholiques à Oxford et Cambridge, on a résolu de nommer un aumônier qui sera chargé de s'occuper d'eux au point de vue spirituel et de leur faire, soit par lui-même, soit par d'autres, des conférences sur la doctrine chrétienne. Pour Oxford, la majorité du conseil n'a pas été d'avis de remettre à la Compagnie tout le soin des étudiants. La Compagnie étant déjà chargée de la mission d'Oxford, l'Église semblerait aux yeux de l'université n'être représentée que par un ordre religieux, à l'exclusion des autres ordres et du clergé séculier, résultat peu souhaitable. Cependant l'avis de tous était que personne n'était plus capable de faire les conférences que le P. Jos. Rickaby, S. J. On a tranché la difficulté en nommant comme aumônier un prêtre séculier, membre de l'université, qui n'était pas en mesure de donner lui-même les conférences ; et celles-ci ont été confiées au P. Rickaby, avec un traitement de 150 livres par an. Cette décision, qui n'a été prise que pour l'année présente, a été approuvée à l'unanimité ; elle avait été proposée par le duc de Norfolk et le P. Norris.

(*Letters and Notices.)*

PHILIPPINES. — *Mort de Rizal.* — Rizal, l'âme de la révolte des Philippines, a été l'instrument qu'avait choisi la franc-maçonnerie espagnole pour essayer de soumettre complètement ces îles à son joug. On a reçu de Manille quelques détails sur les derniers moments de cet infortuné jeune homme.

Malgré les entretiens qu'il avait eus dans la chapelle ardente avec les jésuites Faura [1] et Vilaclara, Rizal continuait à refuser de se confesser, et professait toujours les mêmes théories philosophiques et politiques. Le P. Faura retourna le voir et lui dit : « Rizal, convenez que nous, vos anciens maîtres, nous sommes les seuls qui ne vous ayons pas trompé. Repentez-vous, pendant qu'il en est encore temps. Nous vous consolerons. Souvenez-vous que quand vous faisiez vos études chez nous, vous récitiez toujours une prière devant cette image du S.-C. que vous-même aviez dessinée. Demandez-lui le salut, vous l'obtiendrez. »

Rizal, ému, hésita et resta quelque temps silencieux. Enfin il dit au P. Faura qu'il voulait se confesser. Il le fit avec grande ferveur. Alors il se fit en lui un changement étrange. Il demanda du papier et une plume et se mit à écrire des vers. Puis il dit à ceux qui l'entouraient :

« Ce sont mes conversations avec de mauvais Espagnols qui m'ont rendu révolutionnaire en me faisant désirer l'indépendance de ma patrie. Quand j'étais à Madrid, les républicains me disaient que la liberté se demandait avec des balles et non à genoux. Vraiment ce sont ces idées, déposées dans mon esprit, qui sont la cause de ce que j'ai fait. Mon seul péché est celui d'orgueil : j'ai cru faire quelque chose de très grand, quand je n'en possédais pas les moyens. » Jusqu'au moment de l'exécution, il n'a cessé d'affirmer que c'est l'orgueil qui l'a perdu.

Il signa devant témoins une rétractation dans laquelle il dit : « Je déclare que je suis catholique ; je veux vivre et mourir catholique ; je rétracte de tout cœur tout ce que j'ai dit, écrit et fait contre l'Église et contre N.-S. J.-C. J'abandonne la franc-maçonnerie, qui est ennemie de l'Église. L'évêque peut publier cette rétractation, que je fais spontanément, pour réparer autant que possible le scandale causé par mes écrits et mes actes. Que tous les hommes me pardonnent le mal que j'ai fait à beaucoup d'entre eux. »

Puis, il voulut se confesser de nouveau, et demanda à quatre reprises différentes, qu'on le laissât seul avec le P. Faura, avec qui il parlait lentement. A genoux devant l'autel, il lut la formule liturgique de l'abjuration. Alors, il causa gaiement avec ceux qui l'entouraient, se montrant joyeux et sans aucune crainte de la mort. De temps en temps, il s'approchait de l'autel, et lisait un livre de piété avec beaucoup de recueillement.

L'heure de l'exécution était arrivée. Rizal sortit, accompagné des PP. Mar et Vilaclara, et escorté par un détachement d'artillerie; un tambour battait une marche. Beaucoup de monde sur le passage du cortège. Rizal regardait à droite et à gauche, comme s'il cherchait quelqu'un. Quand on fut arrivé, il perdit toute son énergie. Il voulut parler et ne put que balbutier des mots

1. Le P. Faura, fondateur et directeur de l'observatoire de Manille, est mort dernièrement.

sans aucune suite. Pour l'exécution, on ne le laissa pas se présenter de face aux soldats ; on lui couvrit la tête d'un voile, sans toutefois lui bander les yeux, et il attendit debout. « *Consummatum est* », dit-il d'une voix forte. La décharge se fit entendre. Il chancela, tourna à moitié sur lui-même, et tomba à la renverse.

PUBLICATIONS NOUVELLES — *Des vocations sacerdotales et religieuses dans les collèges ecclésiastiques, par le P. J. Delbrel de la Cie de Jésus. — Paris, Poussielgue*, 1897, XIV-128 pp. in-18. — Ce petit livre est écrit avec l'entrain, la conviction, le cœur d'un religieux qui a pratiqué ce qu'il dit et s'en est bien trouvé. Il s'adresse surtout aux ecclésiastiques, aux religieux : surveillants, professeurs, prédicateurs, confesseurs dans les collèges d'enseignement secondaire, autres que les petits séminaires, bien qu'une bonne partie de l'ouvrage puisse aussi s'appliquer à ces derniers. Les débutants ne seront pas les seuls à pouvoir en tirer profit.

La vocation sacerdotale ou religieuse consiste, à proprement parler, dans l'appel divin fait aux âmes ayant les dispositions requises. Mais de ce que cet appel vient de Dieu, résulte-t-il que nous n'ayons rien à faire ? Non certainement ; car nous pouvons beaucoup pour que cet appel soit entendu puis suivi. — Pour cela, il faut d'abord un vrai désir de voir surgir de nombreuses vocations, le regarder comme un honneur pour le collège ; alors on se mettra à l'œuvre pour faire valoir les moyens indiqués par l'auteur et qui se résument en ces trois mots : préparer le terrain, semer, puis entretenir la vocation. Inutile de faire ici une analyse détaillée de l'ouvrage; la table en est très bien faite, et comme elle est imprimée sur le prospectus, un simple coup d'œil suffit pour avoir une idée exacte, sinon complète des moyens indiqués pour le but à atteindre.

Mais ce qui résulte de la lecture de ces lignes, ce qui y est dit explicitement à certains endroits, c'est que la condition fondamentale du succès est une grande estime, un grand amour de sa vocation. Par là, nos paroles, notre attitude auront pour pénétrer les cœurs des enfants, pour les fortifier, pour faire évanouir leurs préjugés avoués ou inavoués, une efficacité qu'elles ne sauraient trouver nulle part ailleurs. — L. F., S. J.

Cartas de México. — Nous souhaitons la bienvenue aux *Cartas de México* dont nous avons reçu le premier n°. Format commode, caractères très lisibles, et même illustrations phototypiques, rien n'y manque (si ce n'est peut-être, en haut des pages, ces « titres courants » qui facilitent tant la lecture et les recherches). Ces *Lettres* sont une preuve de plus du développement et des progrès de la province du Mexique. Sans doute le *Niño peregrino* (*Lettres de Jersey*, 1891, p. 135) n'y est pas étranger, et la prophétie de 1767 continue de s'accomplir.

Une obligeante communication nous permet de publier dès aujourd'hui le *prospectus universæ Societatis*, qui ne paraît ordinairement que huit mois plus tard.

PROSPECTUS UNIVERSÆ SOCIETATIS JESU, INEUNTE ANNO 1897.

Assistentiæ	Provinciæ	Sacerdotes	Scholastici	Coadjutores	Universi	
ITALIÆ	Romana	205	86	109	400	1899
	Neapolitana. ...	139	87	83	309	
	Sicula...	97	100	68	265	
	Taurinensis.. ...	177	238	144	559	
	Veneta..	189	92	85	366	
GERMANIÆ	Austr.-Hung. ...	318	173	239	730	3970
	Belgica.	436	401	213	1050	
	Galiciana	165	139	134	438	
	Germaniæ	530	346	387	1263	
	Neerlandiæ... ...	237	132	120	489	
GALLIÆ	Campaniæ	313	144	125	582	3038
	Franciæ	503	205	230	938	
	Lugdunensis ...	434	168	221	823	
	Tolosana	392	157	146	695	
HISPANIÆ	Aragoniæ	380	303	360	1043	3078
	Castellana	341	370	325	1036	
	Lusitana	104	98	70	272	
	Mexicana	51	86	44	181	
	Toletana	157	222	167	546	
ANGLIÆ	Angliæ..	291	233	122	646	2491
	Hiberniæ	148	110	49	307	
	Mar.-N.-Ebor. ...	233	203	158	594	
	Missouriana. ...	165	186	107	458	
	Canadensis.. ...	100	85	72	257	
	Neo-Aurelian. ...	66	107	56	229	
Ineunte anno 1897 ...		6171	4471	3834	14476	14476
d° d° 1896 ...		6069	4423	3768	14260	14260
Manet augmentum ...		102	48	66	216	216

FIN.

Imprimerie Saint-Augustin, Bruges.

A. M. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVI. — N° 2. NOVEMBRE 1897.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C[IE],

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:

CHINE.

Mission du Kiang-nan.

Mission du Tcheu-li S.-E.

MANGALORE.

CEYLAN.

MADURÉ.

BAS-ZAMBÈZE.

ÉGYPTE.

ÉQUATEUR.

BRÉSIL.

ALASKA.

ROUMANIE.

ANGLETERRE.

FRANCE.

NÉCROLOGIE.

VARIA.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

APPENDICES.

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVI. — N° 2. NOVEMBRE 1897.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C[IE],

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. J. de Broglie, Maison Saint-Louis, à Saint-Hélier, Jersey. *(Iles de la Manche.)*

J. L. s. j.

LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Zi-Ka-Wei au jour le jour.

(Notes d'un scolastique.)

Ste-Agnès, 21 janvier 1897.

GRAND brouhaha de voitures dans les environs. Il y a fête au Carmel; une jeune eurasienne [1] de *Chang-hai*, ancienne élève des Auxiliatrices, y prend l'habit. Le parrain est M. Thorne, protestant, chef d'une école protestante; la marraine est Me Thorne, jadis « sister Francis », religieuse protestante. Venue à ce titre, avec une compagne d'Angleterre, pour tenir l'école de M. Thorne, elle l'épousait peu après, et plantait là sa compagne, qui n'eut plus qu'à s'en retourner d'où elle était venue. Au Carmel, l'ex-religieuse n'a fait que pleurer d'un bout à l'autre de l'office.

Fin janvier.— Une nouveauté vient d'embellir, ou d'enlaidir, notre horizon. « Voyez là-bas, à ¾ d'heure, ce large toit, ce clocher. Une église, n'est-ce pas ? — Point ! Le four crématoire. — Ce qui a mine d'église, c'est le grand salon, où se tiennent les parents pendant l'opération. Le clocher, c'est la cheminée. L'illusion est parfaite. — En passant par là, en voyant la lugubre fumée sortir du clocher, les *Sicks*, race géante d'Indiens, qui, de leur vivant, font la police anglaise à *Chang-hai*, et après leur mort se font brûler sur des bûchers, doivent se dire que voilà évidemment un triomphe de leur civilisation sur la civilisation européenne.

Le mois de janvier a vu paraître le n. 10 des *Variétés sinologiques : Histoire du royaume de Ou*, par le P. Alb. Tschepe. Le volume a été imprimé à *Chang-hai*, dans un moment où nos ateliers de *Tou-se-wé* étaient surchargés. C'est dire qu'il n'a pas toute la perfection typographique qui brille dans les œuvres de la maison Bernier-Hersant, Chambeau successeur. Ce livre, qui dit ce qui se passait dans un coin de la Chine, quelque 500 ans avant J.-C., « maintient les *Variétés* au niveau élevé où elles se sont placées », c'est la *China Gazette* de *Chang-hai* qui l'affirme. De fait, les *Variétés* ont été dans l'ensemble très louées par les hommes les mieux à même de juger. Un des meilleurs sinologues d'aujourd'hui, Edward Harper

---

1. On appelle Eurasiens les enfants nés d'un Européen et d'une Asiatique, Chinoise ou Japonaise.

Parker, protestant, frère d'un jésuite d'Angleterre, ne manque pas une occasion de donner ses éloges, faisant d'ailleurs ses observations avec parfaite courtoisie et bienveillance. Rentré en Angleterre, il écrivait encore dans *Academy*, 5 sept. 96... « in fact none of us can do much in Chinese literature without having at every step to tender our acknowledgments to the good Jesuits, who are at this moment still pegging away at the observatory of Sicawei near Chang-hai, few branches of science escaping their attention. »

Le P. St Chevalier a publié son rapport annuel à la Société météorologique de *Chang-hai*, dont il est fondateur et président. Le P. Froc a publié *The Iltis typhoon.* C'est le nom donné au typhon désastreux de juillet dernier qui a enveloppé et brisé le stationnaire allemand *Iltis*. Pris par un fort courant, poussé par le vent dans le même sens, le capitaine, ayant tenté l'impossible et voyant tout perdu, réunit à l'arrière son état-major et déclara qu'il ne restait plus d'espoir ; tous alors chantèrent une dernière fois l'hymne national et poussèrent à l'empereur un dernier hourrah, pendant qu'à leurs mâles accents se mêlaient les mugissements de la tempête, et l'effroyable fracas du navire qui venait de toucher la roche et se brisait à l'instant ensevelissant tous les officiers et la plus grande partie de l'équipage dans l'abîme.

Au cours de son travail le P. Froc a dû repousser une imputation malveillante de M. Doberck, l'astronome du gouvernement anglais à *Hong-kong*. Placé entre *Manille* et *Zi-ka-wei*, jésuites par ci et jésuites par là, il est évidemment incommodé du voisinage, et est importuné des éloges qu'on leur donne et qui lui rebattent les oreilles, sans qu'on mette le même entrain à son endroit. D'où, après le susdit typhon, il relatait avoir le premier à l'avance envoyé un télégramme à *Chang-hai*, annonçant l'affaire, et il ajoutait : « and it appears that no other warning was given indicating a gale in that port. » C'était très faux. D'ailleurs, M. Doberck « canit extra chorum ». Il n'y a qu'une voix parmi tous les Européens, navigateurs, officiers, pour louer *Zi-ka-wei*, que le P. Dechevrens avait placé à un niveau si élevé et que ses successeurs y ont maintenu, comme pourrait dire la *China-Gazette*.

Le P. Heude a aussi publié un Cahier de ses Mémoires d'histoire naturelle. La tendance générale est de faire saillir les profondes différences morphologiques, là où la science transformiste, séduite par quelques vagues ressemblances, se permet des rapprochements parfaitement fantaisistes et antiscientifiques. C'est un argument *ad hominem*, très fort, mais à la portée de tous, et pas du goût de ceux que l'auteur est contraint de prendre spécialement à partie, comme M. A. Gaudry du Museum. Le public non spécialiste appréciera mieux la jolie aquarelle qui orne le volume, reproduite par un dessinateur d'ici sur un modèle du P. Rathouis.

2 février. 1er de l'an chinois. — Pétards, tapage, chômage prolongé. Les ouvriers qui construisent la nouvelle aile Est de notre maison sont partis, ce qui désole le Fr. Bondon. C'est que les ouvriers sont accompagnés d'apprentis de 10 à 16 ans, marmaille païenne, sans éducation, sans mœurs, troupe de vrais petits sauvages : c'est dans cet exquis milieu, que travaille le frère le dimanche ; il amuse ces « ramoneurs » qui viennent en bon nombre, librement, s'en donnent de tout cœur, et font en ce moment leur examen particulier sur ce point : bannir des conversations les expressions absolument innommables. Ce premier travail de civilisation ne se fait pas sans grand labeur, et le succès n'est pas encore complet. Qui sait si parmi ces pauvres petits, le bon Dieu ne se réservera pas quelques élus ?

11 février, jeudi. — Vent formidable. Les barques des Pères qui viennent pour la retraite doivent filer vite : mais gare aux tournants ! preuve : le P. Tschepe ; dans un tournant les bateliers n'ont pas baissé la voile, tout a chaviré. Le Père nous arrive après une heure de marche, trempé des pieds à la tête par une température voisine de 0°. Les livres, les notes, fruit de longues années de travail, tout est à l'eau ! Voilà une matière à indifférence !

14 février. St Valentin, fête de Monseigneur.— Les apprentis peintres de *Tou-se-wé* offrent en cadeau les portraits de Mgr Borgniet, le premier évêque jésuite du *Kiang-nan*, de Mgr Languillat, son successeur, de Mgr Garnier, de Mgr Bulté, de Champagne. — Nous avions à dîner plusieurs invités ; parmi eux, le P. Robert, procureur des Missions étrangères ; il vient d'être nommé à la presque unanimité des suffrages, membre du conseil municipal français de *Chang-hai.* Le P. Heugnot, supérieur des Lazaristes, en fait déjà partie depuis longtemps. « Ce n'est plus un conseil, c'est un concile, » disait dans son dépit un des très rares opposants.

23 février. — Aujourd'hui 7 grands vœux. Les PP. Bouvet, Lemercier, Moreau, Petillon, français ; le P. Ling, chinois ; le P. Tovar, espagnol ; le P. Van der Linden, Belge. Les doyens de Cie, PP. Pétillon et Moreau ont 18 ans de Chine.

Pendant les retraites des missionnaires on a lu au réfectoire l'intéressante vie du P. Fessard. Ce soir, on a repris les lectures chinoises, innovation heureuse, inaugurée le 3 janvier 1897. Cela s'appelle non pas lire, mais expliquer un livre. Les textes imprimés différant toujours notablement du langage, l'intelligent lecteur doit composer sur place son boniment ; il dit autre chose que ce qu'il lit, ou plutôt il traduit ce qu'il lit en langue parlée. — Dernièrement, un lecteur voulant dire le prix élevé qu'avait coûté jadis un riche cercueil, l'estima plusieurs milliers de piastres. C'était très expressif, mais par malheur, la piastre, monnaie étrangère, était alors bien inconnue en Chine.

Pendant que je vous écris, l'horloge de l'observatoire chante son *O Regina*, 2 fois de suite. C'est sa manière de sonner les demies. Cette hor-

loge, fabriquée par la maison Garnier de Paris, fait par ses sonneries fréquentes les délices des environs, y compris la gent scolastique. Elle devait donner ses premières nótes le 8 décembre, et elle a rempli son programme tant bien que mal, tout en ne commençant que le lendemain son fonctionnement régulier. Par une bonne brise du nord, nous pouvons entendre les douze coups de midi, à 3/4 d'heure d'ici, dans notre petite maison de camcagne en disant notre *Angelus*.

Une inscription gravée sur cuivre et placée près de la cage de l'horloge, porte les mots suivants :

Offert par
Marie Amicie Marthe
Comtesse de Villeneuve Bargemon
a
l'Observatoire de Zikawei.
Témoignage d'attachement filial
a la Compagnie de Jésus.

1er mars. — L'observatoire vient de faire l'acquisition d'une nouvelle lunette méridienne. Voici comment : on avait ouï que l'instrument, jadis propriété d'un chinois qui avait voyagé en Europe, était venu échouer à *Chang-hai*, chez un marchand indigène de bric-à-brac. Essayer par nous-mêmes l'acquisition, c'était s'exposer à une majoration de prix immédiate : c'est la manière dont les marchands chinois témoignent l'estime qu'ils ont des Européens, du moins de leur bourse. On délégua donc le nommé *Sen*, dit *Fang-bing*, aide à l'observatoire, habile homme doublé d'un bon chrétien. Il entre en flâneur dans la boutique, et voyant l'instrument, demande négligemment qu'est-ce que c'est que cette machine ? — Le marchand d'en expliquer les merveilleuses propriétés. « Et combien ça coûte-t-il ? dit *Fang-bing*. — Une bagatelle ! 200 piastres (la piastre vaut actuellement 2 fr 55). — Oh ! oh ! dit *Fang-bing* 100 seraient trop ! — Va pour 100, reprend le marchand. » Mais *Fang-bing* tenait ferme, et déclarait que cette bizarre machine n'avait certainement pas l'air de valoir ça. — Eh bien ! donne-moi 50 *taels* (le *tael* vaut 3,50) et que ce soit fini ! — Point, dit l'autre, qui se sentait arrivé à la limite raisonnable, mais voulait encore grapiller un peu ; 50 piastres. » C'est accepté, et le marchand se met en devoir d'écrire le reçu. Au moment d'inscrire la somme, il relève la tête. « Eh ! j'écris 60 piastres, n'est-ce pas ? 10 pour toi ; tu mérites bien quelque chose. » C'est une délicatesse des marchands chinois à l'égard des domestiques, dont ils veulent ainsi gagner la clientèle. Ils forcent la somme sur le reçu, au détriment du maître européen qui paiera tout, donnera 50 piastres au marchand, et fera, grâce au même marchand, une largesse inconsciente de 10 piastres à son propre domestique. *Fang-bing* protesta ;

la conscience, il nous l'avait souvent entendu dire, ne permettait pas pareille manœuvre. « Oh ! tu es catholique toi, dit le marchand ! Après tout, si tu le veux, il n'y aura rien pour toi », et il inscrivit 50 piastres. *Fang-bing* ne souffla mot. Quand il fallut payer, les 40 premières piastres sortirent presque sans effort ; mais les suivantes ne venaient qu'une à une, péniblement. Enfin, on arriva à 48 ; là, *Fang-bing*, dont le mouvement s'était ralenti de plus en plus, stoppa complètement. « Mais c'est 50, cria le marchand ! — Deux pour moi, dit *Fang-bing*, je mérite bien quelque chose. » Le marchand céda, se déclarant vaincu par plus rusé que lui ! *Fang-bing* s'en revint donc avec son instrument, ses deux piastres et sa conscience sauve. — L'instrument était tout luisant au dehors, au dedans tout malpropre, encrassé, rouillé, il fallut, paraît-il, le serrer dans un étau pour le dévisser, et tous les organes devront être soumis à un nettoyage complet.

Les Européens se demandent si dans les grandes usines chinoises, qui actuellement surgissent de tous côtés à *Chang-hai*, les métiers, achetés à l'étranger, ne tarderont pas, faute de soins, par prendre la tournure misérable qu'avait après son passage par des mains indigènes, la lunette de *Sen Fang-bing*. Voici ce qu'écrivait M. Thiollier, député l'an dernier dans nos régions par les grandes maisons lyonnaises : « De rapides progrès se font dans les installations industrielles chinoises. On doute cependant, dans le monde commerçant, de la réussite immédiate de toutes ces fabriques en construction qui seront dirigées par les Chinois. On prétend, en effet, que les Chinois peu habitués aux machines et aux métiers mécaniques, n'auront pas les soins et les précautions que l'on prend en Europe, et que telle machine, qui peut durer 15 à 20 ans entre les mains d'Européens, ne pourra pas être utilisée plus de 5 ans, entre les mains des Chinois. » (*Mission commerciale en Extr.-Orient. St-Étienne*, 1896, p. 35.) — En tous cas, s'ils se forment après quelques écoles, ils deviendront de redoutables concurrents.

14 avril. — La semaine dernière le R. P. Paris et le P. Perrigaud venaient à pied de *Chang-hai* à *Zi-ka-wei*. Ils n'avaient pas encore quitté la concession française qu'un ignoble bonze leur crie « *Yang-koei-tse* », diables d'Europe. « Sur le terrain de la France cela ne saurait passer ainsi », dit le R. P. Supérieur. Les deux Pères se retournèrent, et du bout de leurs parapluies poussèrent malgré lui l'être vil jusqu'au poste voisin de la police, où ils le recommandèrent aux bons soins d'un sergent. « Entendu, Pères, dit celui-ci, je verrai la largeur de sa culotte. » Les deux Pères s'en remirent à lui de ce soin de ménage.

Vous m'avez parlé des bonzes de *Ceylan*. C'est ici qu'il faut venir pour voir les plus dégradés du monde. Vous les rencontrez partout flânant couverts de guenilles. Que de fois j'en ai vu sur les concessions, désœuvrés, l'air idiot, quelquefois assis sur leurs talons pour se chauffer au soleil. Les

bonzes sont méprisés même des Chinois qui recourent à leurs services. Mais la routine est seule maîtresse en fait de pratiques religieuses. On va brûler de l'encens aux pagodes, on fait venir les bonzes prier et brûler de l'encens auprès des parents défunts, parce que le contraire serait mal vu et aussi par crainte superstitieuse des malheurs qui arriveraient sans cela.

— Trois écoles viennent de se fonder autour de *Zi-ka-wei*. Elles sont tenues par des vierges qui habitent chez les Auxiliatrices durant la nuit. Elles font l'école gratis, à condition de faire deux fois le catéchisme chaque jour en plus de celui que le P. Scherer y vient faire chaque semaine.

L'autre jour le P. Scherer est allé suspendre des images dans la dernière de ces écoles. Grande opposition d'abord. « Nous ne voulons pas de votre religion. — Sans doute, mais vous m'avez prêté votre salle ; je suis chez moi. » Malgré les protestations, il les suspendit. Les couleurs voyantes gagnèrent la faveur du public pour un temps. On promit de n'y pas toucher.

Mais après le départ du Père, on fit tant d'instances auprès de la maîtresse d'école, qu'elle finit par s'exécuter en bonne Chinoise. Elle vint le soir dire au Père qu'elle avait dû enlever les images. C'était embarrassant, car il eût fallu se fâcher et cela pouvait faire mauvais effet dès le début. Heureusement l'affaire se termina d'une façon bien chinoise. Un gros bonnet de l'endroit, qui n'a absolument rien à voir à l'école, vint déclarer au propriétaire de la maison que la maîtresse d'école étant parente d'un de ses amis, la peine qu'on lui faisait était faite à lui-même, et qu'il voulait qu'on remît les images aussitôt. Il fallut s'exécuter. Quand le P. Scherer se présenta ensuite tous étaient contents d'avoir ces belles images. Il y avait seulement celle du Crucifix qu'ils auraient voulu faire enlever de peur de faire parler les voisins. « Je m'en garderai bien, dit le Père. Ne voyez-vous pas que c'est la plus belle ? » Le bon ton les forçait d'en convenir et de se montrer désireux de la garder.

— Hier en faisant le catéchisme aux ouvriers païens qui travaillent ici, un scolastique parlait de l'enfer, et disait que tous ceux qui se conduisaient mal y seraient condamnés, les riches aussi bien que les pauvres. « Quoi, les riches aussi ? » demanda vivement un homme d'une cinquantaine d'années. « Certainement. Et les plus pauvres, s'ils sont bons, iront au ciel. » Ce fut toute une révélation pour ce brave homme. Il répétait aux autres : « Dites donc, avez-vous entendu ? Même les riches iront en enfer. Ah ! je me fais chrétien, moi. » C'est que les bonzes n'ont pas coutume de parler ainsi. Ils ressemblent tous à ceux dont parle saint François-Xavier, qui restèrent interloqués quand il leur demanda comment on évitait l'enfer, jusqu'à ce que le plus malin lui fit enfin cette brillante réponse : « Il faut 1° éviter de tuer les vaches, 2° faire l'aumône aux bonzes. » Ceux de Chine ne connaissent que le 2°. Mais ils le savent mieux que leur *Pater*.

Les petits chinois de Tai-ho.

Extraits d'une lettre du Père J. M. Chevalier.

Ou-hou, le 8 juillet 1897.

NOS enfants sont fort aimables, pleins d'entrain au jeu, et, ce qui vaut mieux encore, très pieux. Plusieurs passent une partie de la récréation à prier devant le Très-Saint-Sacrement. Plus d'une fois, pendant le mois de Marie, j'en ai trouvé agenouillés au pied de l'autel de la sainte Vierge et récitant leur chapelet. J'en connais qui, pour se préparer à leur baptême, se rendaient tous les soirs à l'église, récitaient une dizaine de chapelet ou deux, pour demander au bon Dieu la grâce d'être bien préparé à la réception de ce sacrement.

Un matin, après ma Messe, je passais par la salle de classe, et là je trouvais un petit enfant, qui devait être baptisé quelques jours plus tard. Je lui demandai : « Mais que fais-tu ici, pendant que les autres sont à déjeuner ? » Il me répondit : « Père, je jeûne. » Je ne répondis rien et partis, admirant le courage de ce petit enfant ; car pour un Chinois se priver d'un repas, c'est presque de l'héroïsme. Tous ces enfants sont l'espoir de l'avenir. Aussi ils sont l'objet de tous nos soins ; nous nous appliquons à former en eux de fervents et solides chrétiens, parfaitement instruits de leur religion. Vous voyez qu'en Chine, tout comme en France, dans nos bons collèges, on trouve l'occasion de faire le bien, et un très grand bien, dans l'âme des enfants.

J. M. Chevalier, S. J.

L'Ecole de Tai-ho.

Lettre du P. J.-M. Chevalier au F. Lecointre.

Tai-ho, le 10 décembre 1896.

Mon bien cher Frère,

P. C.

JE me trouve bien en retard à votre endroit. Pourtant je n'ai point oublié votre bonne petite lettre, et j'ai songé plus d'une fois à y répondre. Le *status* est arrivé là-dessus, et il a fallu me rendre à mon nouveau poste. Songez un peu ; 25 jours de voyage, assis dans une barque, c'est bien un peu long. Mais aussi j'avais l'honneur d'accompagner Monseigneur; il est juste que tout honneur se paie. Enfin me voici à *Tai-ho*, tout à l'extrémité nord-ouest de la Mission sur les confins du *Ho-nan*. Au reste vous pouvez voir sur la carte. C'est un poste assez récemment fondé ; il y a dix et quelques années, il n'y avait ni chrétiens ni catéchumènes ; c'est seu-

lement en 1893, je crois, que l'on a commencé à baptiser. Nous avons en ce moment plus de 60 chrétiens et 200 catéchumènes, et il en arrive tous les jours de nouveaux. Ce sont surtout les « mangeurs d'herbes » qui nous viennent, et ils sont nombreux ici. Les mangeurs d'herbe sont des gens qui s'engagent à s'abstenir de toutes viandes ; ils se nourrissent de pain, d'herbes et de légumes. De là le nom de mangeurs d'herbes. En général, ce sont des gens qui sentent le besoin de croire, et qui cherchent.

Les écoles sont l'œuvre par excellence de la mission, à mon avis du moins ; c'est sur elles que repose l'espérance de l'avenir. Il s'agit de former de bons et fervents chrétiens ; c'est à quoi nous travaillons tous les jours. Tous nos enfants sont pensionnaires, élevés aux frais de la Sainte Enfance. En sorte que chaque Père se trouve à la tête d'un petit collège ; il est à la fois Père Recteur, Père Préfet, Père Ministre ; à lui de recevoir les visites des parents, de surveiller les études, à lui aussi de s'occuper de tout le matériel et de tout le personnel de la maison, domestiques et autres. Nos élèves, du moins à *Tai-ho*, ont à peu près le règlement de nos collèges ; ils se lèvent à 5 heures du matin, se couchent à 8 h. ½ du soir ; pendant la journée, ¼ d'h. de récréation à 10 heures, 1 h. à midi, ½ à 4 heures ; le reste du temps est employé à crier les leçons. Les Chinois ont l'habitude d'apprendre leurs leçons tout haut, de les réciter « item », et ils ne font pas autre chose durant toute la journée que d'apprendre ou de réciter des leçons, écrire des caractères. Jugez un peu du silence qui règne dans la salle aux heures de classe. Impossible de faire du « chahut » à moins de se taire. Le R. P. Ministre vient d'établir des « colles » le dimanche, comme cela se pratique dans nos bons collèges de France. Les élèves sont divisés en trois groupes, et, chaque troisième dimanche, ils ont à subir un examen. Nous insistons surtout sur l'instruction religieuse ; à nos yeux, tout est là ; le reste est bien secondaire. Aussi tous les jours, nous avons nos catéchismes, trois catéchismes par jour. En général nos enfants sont assez avancés, ils seraient de taille à tenir tête à bien des enfants d'Europe, soit pour la lettre du catéchisme, soit pour les explications, soit même pour répondre aux questions qu'on pourrait leur faire sur la vie de Notre-Seigneur. Tous ces petits enfants paraissent pieux ; ils communient tous les dimanches ; tous les jours, ils assistent à la messe, récitent le chapelet, font la visite au Saint-Sacrement avant chaque récréation. En général les Chinois n'aiment pas beaucoup jouer ; mais à *Tai-ho*, les enfants s'amusent bien en récréation. Le jeu de balle surtout fait fureur. Tous ces temps derniers, il y avait foule à la porterie pour voir ces jeux de balle ; tous les passants s'arrêtaient pour regarder. Il y a vraiment, je crois, pas mal de ressources dans tous ces enfants ; voilà pourquoi il est si important de les bien former, d'en faire de fervents et solides chrétiens. — Le Père a donc à surveiller sa maison et son école ; il lui faut aussi aller faire la visite de ses chrétiens, au

moins de temps en temps, les encourager, les stimuler, et tout ensemble essayer de gagner quelques païens. Je trouve cette vie fort intéressante, non pas au point de vue naturel, bien entendu, mais au point de vue surnaturel. C'est là ce que faisait Notre-Seigneur quand il parcourait les villes et les bourgades de la Judée, prêchant l'Évangile. Pour mon propre compte, je me trouve heureux comme nulle part ailleurs. Ici il faut surtout des hommes intérieurs, des hommes de Dieu, qui comprennent le prix d'une âme, et qui volontiers consacreraient leur vie entière à sauver ne fût-ce qu'une seule âme.

En union de vos prières,
Votre frère humble et dévoué en N.-S.
J. M. CHEVALIER. S. J.

Une visite à Mgr Anzer.

Lettre du P. Doré.

Heou-tchoang, 22 mars.

LE soir de la fête de St Joseph, je suis allé faire visite à Mgr Anzer [1] qui m'avait informé de son arrivée dans une chrétienté voisine, à 25 *li* de *Heou-tchoang*.

Sur la route j'ai pu à loisir étudier la géographie de la campagne des « Grands-Couteaux ». D'abord à 6 *li* (4 kil.) ouest de notre résidence, on passe à la porte sud du retranchement de *Sang-ling*, où se trouve la tour du trop fameux *P'ang-san* qui nous a amené cette horde dévastatrice. Le mandarin se proposait de démolir sa tour pour en faire un pont dans l'ancien lit du *Hoang-tso*, mais j'apprends à mon retour que *P'ang-san* veille sur les démarches de ceux qui oseraient détruire sa maison. Il habite, dit-on, à une soixantaine de *li* sur les limites du *Kiang-sou ;* il se dispose à entrer en campagne à la tête d'une bande bien déterminée, dès qu'on parlera de commencer la démolition. De fait les notables du pays n'osent pas entreprendre les travaux qui pourraient bien être interrompus par les coups de fusils. Douze *li* au delà de *P'ang-ling* se trouve la célèbre forteresse de *Ma-liang tsi*, sur la limite du *Chan-tong* et du *Kiang-sou.* Le chef du bourg avait eu sa fille enlevée par les Grands-Couteaux ; il se met à la tête de tous les hommes valides et livre bataille à tous ces bandits. C'est ce combat mémorable qui nous délivra de ces incendiaires. Poursuivis et harcelés par tous les honnêtes gens du pays, les uns furent tués, les autres faits prisonniers et la masse se dispersa aux quatre vents du ciel ; ils n'osèrent plus se reconstituer en corps. On voit encore une partie de la maison d'un de leurs

1. Monseigneur Anzer, des Missions étrangères de Steyl (Hollande), est vicaire apostolique du *Chang-Tong* méridional.

principaux chefs, *P'ong-Koei-ling*, décapité à *Siu-tcheou-fou ;* elle n'est guère qu'à 1 *li* des remparts de *Ma-liang-tsi.*

La chrétienté de *Kia-tchoang*, que visitait Mgr Anzer, n'est qu'à une heure de marche au delà. J'ai passé la soirée avec Sa Grandeur, qui s'est montrée on ne peut plus aimable et m'a raconté toutes ses démarches au sujet de cette dernière rébellion. Le gouverneur du *Chan-tong*, *Li-ping-heng*, écrivit un memorandum au trône pour prouver que tous les chrétiens du *Chan-tong* et ceux du *Kiang-sou* ne sont qu'un tas de brigands, un ramassis de méchantes gens, et que la révolte n'était due qu'à leur inconduite. Cela ne faisait pas tout à fait le compte de Mgr Anzer ! Un torrent de télégrammes, de *Wenchou*, de visites suivirent cette campagne du gouverneur. Le *Tsong-li-yamen* fut saisi de cette affaire. *Li-ping-heng* se promettait bien de ne pas verser un centime d'indemnités et d'en finir avec ses ennuyeux voisins. Les choses prirent une autre tournure. Un beau matin il reçut de *Peking* l'ordre de rétracter ses mensonges, de recevoir Monseigneur avec tous les honneurs dus à son rang, de verser sans retard les indemnités convenables et de traiter l'arriéré. Le pauvre gouverneur s'écria en recevant ces ordres : « Puisque la Chine est sous les pieds de tous les royaumes du monde, qui lui font la loi à leur gré, il n'y a plus qu'à courber la tête. » Et lui, qui avait solennellement proclamé qu'il donnerait sa démission de gouverneur, si jamais les Européens mettaient les pieds dans la cité sainte de *Confucius*, fut obligé, d'après un Édit Impérial, d'en ouvrir lui-même les portes. Il s'exécuta franchement sur toute la ligne. Le chiffre des indemnités, évalué à 10,000 taëls (environ 35,000 frs.) ne fut pas même discuté ; en plus chaque famille éprouvée a reçu des secours de la part des autorités locales, en dehors absolument des indemnités de la Mission, et ces secours ont été versés à trois reprises différentes à tous ceux qui ont souffert pendant les troubles. Les missionnaires ne se sont pas occupés de cette distribution d'argent qui s'est faite par les mandarins. Tous ont été amplement dédommagés.

Deux mois après l'audience solennelle que *Li-ping-heng* donna à Mgr Anzer, et qui dura 2 heures, toutes les anciennes questions litigieuses étaient parfaitement terminées. « Je ne vous demande que deux choses, lui avait dit Monseigneur, la paix et la justice ; je ne veux pas de protection spéciale pour répandre la Religion catholique. » Depuis ce temps il y a un grand changement dans la conduite des mandarins, et les missionnaires n'ont plus aucune difficulté pour s'établir là où ils le désirent.

Il y a 2 mois environ le missionnaire du *Chan-tong*, mon voisin, qui est venu déjà 2 fois à *Heou-tchoang*, a acheté un terrain dans la ville de *Chan-hien*, sans la moindre difficulté. Il y a des conversions en masse sur plusieurs points. Monseigneur a dû exiger une agglomération de 100 familles catéchumènes, si on veut avoir un catéchiste pour apprendre la doctrine et

les prières. Quand sa cathédrale de *Tsi-ning-tcheou* sera terminée, Sa Grandeur pense inviter Mgr Garnier pour la cérémonie de la consécration, pensant qu'il pourrait sans trop de fatigues s'y rendre en remontant le canal impérial.

C'est au sujet de l'achat d'un terrain de *Chan-hien*, vous l'avez peut-être appris, que Mgr Anzer brisa avec le protectorat français. Sa Grandeur fit plusieurs visites à notre ministre M. Lemaire. Celui-ci voulut exiger la renonciation pure et simple, officielle même, à la prise de possession de la ville sainte du grand *Confucius*. Temporiser, soit, répliqua Monseigneur, mais renoncer officiellement à mon droit et à mon devoir : jamais ! Je ne connais pas de barrières aux droits de Dieu, et ma mission d'évêque me défend de lui en assigner. Peu après il envoya une lettre motivée au ministère en France ; celle-ci étant restée sans réponse, il se décida à demander l'appui de l'Allemagne.

En union de vos SS. SS. mon Révérend Père,

Rae Vae

Infimus in Xto Servus,

H. M. Doré, S. J.

P. S. J'oubliais de vous dire que Mgr Anzer a obtenu du gouvernement la somme de 10,000 taëls pour les pertes de la Mission seules. Le *Fou-tai*, pour faire preuve de bonne volonté, a depuis versé bénévolement « une troisième fois » des subsides pour plusieurs familles chrétiennes qui n'avaient pas été suffisamment compensées. Il y a un mouvement de conversions très grand dans plusieurs districts.

Episodes de la vie de missionnaire.

Extraits de plusieurs lettres.

Lettres du P. Doré.

Ma-tsing, 31 janvier 1897.

« DEPUIS mon arrivée, j'ai passé la meilleure partie de mon temps à relever nos ruines et à bâtir. J'ai déjà relevé ou fait à neuf 36 chambres, deux nouvelles tours, des murs, etc., etc. Et ce n'est pas fini. Actuellement je prépare les matériaux pour l'église, et pour 7 chambres d'un de nos principaux *Kong-sou*, dont il ne reste que des décombres. Comme je serais heureux, si je pouvais vous donner l'hospitalité dans ma citadelle du « Roc » comme nous l'appelons entre nous ! C'est un carré à peu près parfait : à chaque angle une tour qui ressort avec meurtrières pour battre les murs à l'extérieur ; ma porte d'entrée est sous une des quatre tours. Or, malgré cela, en dépit de ma porte blindée, je suis sans cesse

menacé de la visite des brigands. Plusieurs fois ils ont fait le plan de m'assiéger, ils n'ont pas osé pendant la nuit. Le plus grand danger est pendant le jour, et j'ai failli être la victime d'un guet-apens ces jours derniers. Plusieurs chars de briques étaient à ma porte ; une dizaine d'hommes transportaient ces briques à l'intérieur, c'était en plein midi, car je n'ouvre pas ma porte sur le soir. Soudain mes hommes perchés sur les tours aperçoivent deux ou trois réunions d'hommes oisifs, assis dans les champs de l'ouest et fumant leurs pipes, plus loin toute une bande de voyageurs débouche en face de notre porte à une portée de fusil. Juste à ce moment précis, les flâneurs se dirigent aussi vers notre porte. Chacun d'eux tire son fusil caché sous ses habits, et un instant plus tard la horde se précipitait dans l'enclos. Une seule chose les offusqua et les tint en respect environ une demi-minute : j'avais placé une dizaine d'hommes armés sur la tour d'entrée et de chaque côté de la grande porte. Les brigands hésitent un instant ; dans un tour de main la grande porte fut fermée. Mes hommes grimpent sur les tours, et nos visiteurs, au nombre de 130 environ, tournent sur leurs talons en tirant un coup de fusil en l'air ; nous ne leur avons pas même fait l'honneur d'une réponse. Ils s'apprêtaient à venir en masse, mais le mandarin a envoyé une escouade de cavaliers qui a jeté momentanément le trouble dans leurs projets. »

« Tout dernièrement ils ont brigandé le propriétaire d'un grand village fortifié, situé à une dizaine de *li* d'ici. Ils s'étaient servis du stratagème suivant : Vers 4 heures du soir, une soixantaine de soldats en uniforme et commandés par deux chefs à cheval, conduisaient deux prisonniers chargés de fers. Arrivé devant la porte du propriétaire, l'un des prisonniers s'échappe des mains des soldats, enfile la porte et se réfugie chez le propriétaire ; les soldats le poursuivent, le lient et allaient l'emmener... Ils étaient maîtres de la porte ! Ces soldats n'étaient autres que des brigands, ils s'emparent de quelques gardiens, les lient, prennent tous les fusils sur les tours, puis pillent à leur aise ; à la nuit tombante, ils emportent tout ce qui était susceptible d'être transporté. Ils ont mille ruses pour donner le change. Tantôt c'est un mandarin en chaise qui fait sa tournée, tantôt c'est un enterrement, d'autres fois une jeune fiancée qu'on est censé accompagner, etc., etc. Avec cela, il faut être sur le qui-vive toute la journée et toute la nuit. Ce qu'il y a à redouter, c'est de s'accoutumer à ce genre de vie, et d'en venir peu à peu à la longue à négliger les précautions nécessaires, quoique bien fatigantes. Je suis le plus mal partagé en fait de recours. Le mandarin ne me donne que 4 soldats. A *Tao-leou* le mandarin a envoyé une escorte de 30 soldats, armés la plupart de leurs fusils à tir rapide : de là ils rayonnent dans les environs et tiennent à distance les vauriens du pays. Partout c'est la guerre à préparer ; il n'y a pas d'autre *modus vivendi*. Ce n'est pas une exception pour nous, nous subissons la loi générale. »

Vendredi, 26 mars.

Tout dégoutte dans mon Capharnaüm; en bas c'est un lac, il n'y manque que des poissons, en haut une pluie diluvienne tombe sur mes chers et précieux *Tong-si*: que d'infortunes à la fois! Après un premier arrosage dans mon lit, je me suis fait une tente; trois clous fixés dans le mur maintenaient un côté de mon célèbre tapis d'autel, et un manche de pelle maintenait l'autre côté en contre-bas, j'étais fier de mon installation aérienne, la pluie glissait à merveille sur ce toit improvisé. Tout alla bien jusqu'à deux heures du matin! Réveillé en sursaut par une fraîcheur inaccoutumée, force me fut de reconnaître toute l'étendue du mal, la situation n'était plus tenable, il n'y avait qu'à fuir l'inondation, et au plus vite. Vivent les maçons du *Siu-tcheou-fou!*

Personne n'a pu dormir dans la maison, chacun a passé sa nuit à la recherche d'un introuvable gîte, où il ne pleuvait point. Avant la messe j'ai dû changer de place l'autel, les crédences, etc... C'est le *Ou-souo-pou-leou* à la seconde édition, et considérablement augmentée. Nous en avons pour le prix de notre argent de faire nos bâtisses au *pao*; c'est d'autant plus vrai, que ces gaillards-là, une fois le marché conclu, ne tiennent aucun compte des observations qu'on leur fait, quelque motivées qu'elles soient. Je pense mettre dans le marché pour la construction de mon église, que nous devrons pouvoir y aller prier pendant les temps de pluie, *Koan-tsing-yé-Koan-yng*.

H. M. Doré, S. J.

Lettre du P. David.

Tche-tcheou-fou, le 18 mai.

Après ma retraite, j'ai été d'abord retenu à *Tche-tcheou-fou* pour suivre un procès commencé en Nov. Curieux procès, s'il en fut. J'avais acheté dans un gros bourg un terrain. Le vendeur m'avait remis son vieux titre muni du sceau du mandarin; un vieillard voisin de 80 ans appuyait les renseignements de mes entremetteurs; le premier notable lui-même encourageait la vente. Le vendeur était catéchumène. La difficulté était de faire déguerpir des gens qui avaient construit une maison sur ce terrain non à eux. Je les accusai au tribunal du sous-préfet. Les opposants, qui sont la plus nombreuse famille indigène de l'endroit, accusèrent de leur côté mon catéchumène de m'avoir vendu un terrain qui ne lui appartenait pas, mais était au gouvernement, comme terrain d'alluvion. Deux fois le sous-préfet s'est rendu sur les lieux pour examiner *de visu*. Il me dit ensuite que, de fait, le terrain était au gouvernement. J'insiste, apportant mes pièces et une carte que j'ai faite du voisinage. Il reçoit tous mes renseignements par des sourires et me promet d'arranger la chose à ma satisfaction. De

fait, il oblige mes contradicteurs ou à défaire leur maison, ou à me donner en échange de mon terrain un autre terrain 4 fois plus grand dans un endroit que j'indique. Ils se résignent à ce second parti. Mais la chose traîne. Pour compléter les 4 *meou* qu'il me faut, ils doivent en acheter 2, et on les leur fait payer cher. Enfin l'échange se fait juridiquement.

« Quand tout est presque fini, de nouveaux renseignements me convainquent que mon catéchumène m'a réellement vendu un terrain appartenant au gouvernement. Je n'avais donc aucun droit d'exiger 4 *meou* de terre de mes adversaires, et ils ne me devaient rien. Tout est bien qui finit bien. Mes adversaires savent bien que j'ai été trompé. Je les indemnise, et nous devenons les meilleurs amis. Plusieurs, dans cette nombreuse famille, parlent de se faire chrétiens. Deux pères de famille sont déjà venus. Puisse tout le village venir aussi ! Il compte 300 ou 400 familles. Mais n'admirez-vous pas mon mandarin portant ce verdict, alors qu'il savait bien que j'étais dans mon tort? Nous lui avions dit, il est vrai, que si je venais à découvrir l'erreur, j'indemniserais. »

V. David, S. J.

Progrès de la foi au Siu-tcheou-fou.

Lettre du P. Gain à Monseigneur Garnier.

Siu-tcheou-fou, 22 mars 1897.

Monseigneur,

Je viens de faire une grande tournée d'un mois dans les districts des Pères Le Biboul, Doré, Thomas et Van Dosselaere. *Fervet opus !* Ces quatre excellents missionnaires ont de l'ouvrage par dessus la tête, et ne peuvent suffire à la besogne. C'est vous dire, Monseigneur, que tout va bien A. M. D. G.

Parlons d'abord du spirituel, qui est le principal. L'œuvre va presque trop vite. S'il est bon et désirable de voir nos chrétiens augmenter en nombre, nous croyons qu'il est préférable de viser avant tout à la qualité. Si nous voulions enregistrer, en bloc et sans examen, tout ce qui se présente, chaque Père compterait ses catéchumènes par milliers et milliers. Mais à quoi bon, si les forces et les ressources des Pères sont limitées, et ne leur permettent point de les suivre de près, et de les surveiller ? Il faut avant tout de l'ordre, et de la discipline. C'est pourquoi nous nous montrons très difficiles, même pour recevoir des catéchumènes. Nous refusons les familles isolées. Nous n'acceptons que les listes de 20 ou 30 familles d'un même village. Comme chaque village, grand ou petit, a son chef reconnu et officiel, s'il ne donne point lui-même son nom, ses administrés doivent avoir au moins son autorisation pour se donner à nous. Ce qui

n'est pas très difficile, car le gouvernement de ces petits états microscopiques étant aussi démocratique qu'autocratique, 20 ou 30 familles bien unies, même dans un gros village de 100 feux et plus, obtiennent facilement cette autorisation du « *Tchoang-tchang* » (chef de village), qui ne désire nullement avoir des ennemis pour voisins. — Quand la liste a été présentée au Père, il faut, avant d'obtenir le catéchiste demandé, trouver un local gratuit, au moins une paillotte de 2 ou 3 chambres, et le catéchiste n'est accordé qu'après plusieurs semaines d'attente, pendant lesquelles les chrétiens et les catéchistes renseignent le Père sur ceux qui ont donné leurs noms.

Le jour fixé pour inviter le catéchiste, ils doivent se mettre en frais, venir le chercher avec un char ou une monture, lui offrir un bon dîner, etc.

Régulièrement, ces catéchistes n'ont point besoin d'être bien instruits dans les lettres profanes. Pourvu qu'il possède bien ses prières et sa doctrine chrétienne, un homme qui a « lu » les 4 livres, de mœurs douces et régulières, vaut mieux souvent qu'un bachelier beau parleur et orgueilleux. Il nous en faudrait actuellement plus d'un cent, pour répondre aux demandes. En comptant tout, maîtres d'écoles, exhortateurs, excurrents, etc., nous n'en avons guère que soixante et quelques en activité dans la section, plus 5 vierges et deux exhortatrices, le tout venu de 4 ou 5 provinces, à l'exclusion des environs de *Chang-hai*, dont les chrétiens nombreux sont impropres à l'apostolat de nos contrées, au langage et aux usages si différents du *Bas-kiang*.

Le catéchiste dans un village, pour peu qu'il se tienne bien et ait du zèle, en devient bientôt le roi. Matin et soir il réunit tous ses catéchumènes grands et petits, à l'exception des femmes qui écoutent aux portes, pour la prière et les exhortations. Les enfants, entre leurs petits travaux, viennent passer 2, 3, 4 heures à son école, et cèdent la place, après la prière du soir, à leurs aînés et aux vieilles barbes, qui veillent volontiers jusqu'à 10 ou 11 h. autour de la lampe, dont l'huile est fournie par la communauté. Bientôt les païens eux-mêmes respectent le catéchiste, qu'ils improvisent souvent leur juge de paix, dans les petites contestations quotidiennes entre voisins, ou entre villages.

C'est donc chez eux, que nos catéchumènes apprennent les premiers rudiments du christianisme. Régulièrement, personne n'est admis à l'école ou au catéchuménat du centre, s'il ne possède par cœur son *Abécédaire*, comprenant les six prières : *Lou-toan-king*. Nous avons même posé comme règle, pour éviter l'encombrement à la messe des dimanches ordinaires, de n'admettre à cette messe que ceux qui sont baptisés ou savent ces 6 prières; et avec cela les nouvelles églises sont trop petites, dans les beaux jours.

Nos catéchuménats centraux ne sont que des retraites fermées, où ne sont admis que ceux qui ont déjà acquis par ailleurs la science nécessaire

au baptême. Les instructions, catéchismes et examens fréquents faits par le Père en personne, ont surtout pour objet de les bien préparer à la confession et à la communion. Car nous ne donnons le baptême qu'à ceux et celles qui peuvent immédiatement après recevoir sans autre instruction, ces 2 sacrements. La dose de prières et de catéchisme est mesurée à la capacité d'un chacun.

Je disais plus haut que l'œuvre spirituelle allait presque trop vite. Hélas ! c'est que l'œuvre matérielle est loin d'être à la hauteur, et cependant elle absorbe une grande partie des forces et des énergies des missionnaires. Pour arriver à baptiser les adultes, après une préparation sérieuse, comme nous l'exigeons, il faut les réunir, et pour cela, il faut des locaux, églises, écoles, catéchuménats, etc. Plusieurs fois, les brigands ou les rebelles nous ont forcé à recommencer nos bâtisses, et cela prend du temps. Le missionnaire du *Siu-tcheou-fou* doit être à la fois maître d'école, catéchiste, architecte, maçon, menuisier, acheteur, veilleur, banquier, entrepreneur, fermier, juge de paix. Il doit être tous les jours, et presque en même temps, à l'église, à l'école, au catéchuménat, dans sa chambre, sur ses tours, à la ville traitant avec les mandarins, à la campagne avec les paysans, l'œil et la main partout, se faisant tout à tous, et tâchant de gagner le plus de monde possible à Notre Seigneur. Noble et belle tâche, et digne d'envie ! Aussi pas un seul de nos Pères, qui, le soir, harassé de fatigues, ne se couche très tard, en bénissant le bon Dieu de l'avoir appelé à cet idéal d'apostolat.

Et où en est donc actuellement cette œuvre matérielle, moyen nécessaire pour arriver à la fin, qui est l'œuvre spirituelle ?

A la Préfecture nous avons une petite résidence, où 3 ou 4 Pères peuvent se réunir, et même y faire tranquillement leur retraite, mais nous n'avons pas de local, pour y établir la plus petite œuvre.

Au *T'ang-chan-hien*, chez le P. Doré, l'église et la résidence centrales, brûlées par les « Grands-Couteaux », ne sont point relevées, et ne le seront point avant les vacances. Le local destiné aux écoles est occupé par le Père, ou sert de chapelle. Au dehors il serait urgent de bâtir quelques petites églises, au moins dans 5 ou 6 villages comptant déjà 30, 40, 60 et plus d'hommes et femmes baptisés, et n'ayant point de lieu pour prier et entendre la messe..

Au *Siao-hien*, le P. Boucher, avant de permuter avec le P. Le Biboul, avait terminé une église centrale de 10 mètres de large sur 50 de long, déjà trop petite ; une résidence vaste faite trop économiquement, et qui a besoin de fortes réparations ; une école centrale, réunissant déjà 25 élèves venus de tous les coins de la section, dont nous espérons faire des catéchistes, et auxquels j'ai prêché avec consolation une petite retraite préparatoire à la dernière fête de St Joseph. Le reste, petites écoles de garçons et de filles,

catéchuménats des 2 sexes, ne sont que des baraques improvisées, et qu'il est urgent de remplacer.

Au *Fong-hien*, chez le P. Thomas, où si souvent les brigands ont porté le fer et le feu, l'église, la résidence, les écoles sont relevées, et il ne reste plus qu'à les aménager. L'indemnité accordée par les mandarins n'y suffira pas.

Au *P'ei-hien*, où un grand mouvement se manifeste tant chez les émigrés que chez les natifs, le P. Van Dosselaere, ne pouvant, comme on le désirait, s'établir à la ville, a pu acheter pour moins de 300 taëls cinq arpents et demi sous les remparts mêmes de *P'ei-hien*, et j'ai entre les mains le contrat payé, et enregistré par le mandarin. Nous avons pris possession des quelques paillottes qui sont sur ce terrain, que j'ai donné l'ordre de relever, en attendant que Votre Grandeur accorde les ressources pour élever là un grand établissement, qui donnera sans retard de beaux fruits.

Au *Soei-ning-hien*, où le bon P. Hirgair avait lancé des œuvres, que sa maladie et sa mort ont laissé tomber, tout est à fonder ; et le P. Simon Gni s'y dépense de tout cœur, sous la direction du P. Boucher.

Au *Sou-tsien-hien*, il s'agit présentement de décider, si l'on abandonnera *Tchang-chan* pour installer le centre à la ville même. Dans les 2 cas il faudra une forte somme d'argent, car les bâtisses de *Tchang-chan* sont à refaire, comme trop petites et peu solides. En tout cas, le P. Boucher occupe en ce moment le P. Cheng à négocier l'achat d'un terrain en ville, ou tout auprès.

Le *Pi-tcheou*, où on nous appelle, n'est point encore ouvert, faute de personnel et d'argent.

Je joins ici pour mémoire le *Hai-tcheou*, avec ses 3 sous-préfectures, ne comptant encore ni chrétien ni établissement, parce qu'à mon avis la porte, par laquelle y pénétrera l'évangile, est le district de *Sou-tsien*.

Voici donc, à l'heure qu'il est, huit prêtres dans la préfecture du *Siu-tcheou-fou*, aidés par près de quatre-vingts catéchistes des 2 sexes. Les enfants ne demandant qu'à fréquenter nos écoles se chiffrent par centaines, et les catéchumènes par milliers. Que manque-t-il, pour baptiser toutes ces âmes de bonne volonté ? Encore du personnel, et puis des églises, des écoles, des catéchuménats vastes et bien installés. Ce n'est pas 1 ou 2 districts à monter, ni même une section à organiser, c'est une mission comme le Zambèse et le Tanganika, qu'il s'agit de fonder. — Le diable, qui avait lancé sur nous les lettrés, les mandarins, les brigands, les rebelles, bat en retraite sur toute la ligne.

Nous sommes actuellement au mieux avec tous les mandarins civils et militaires du chef-lieu et des sous-préfectures, *Tao-t'ai*, *Tche-fou* et *Tcheng-t'ai* en tête. Hier encore, au retour de ma tournée, j'ai fait visite à ces trois premiers personnages de la préfecture, et ils m'ont reçu d'une façon on ne

peut plus cordiale. Toutes les affaires courantes, entre chétiens et païens, ne se traitent plus qu'à l'amiable.

Que Votre Grandeur nous aide à remercier le bon Dieu de la grâce qu'il nous a faite, en nous appelant à travailler, dans cette partie de sa vigne, en de pareilles circonstances.

L. Gain, S. J.

P. S. 23 mars 1897. — Au moment où je m'apprêtais à partir pour *Soei-ning* et *Sou-tsien*, notre *Tao-t'ai* vient de me rendre ma visite: toujours charmant, il m'a fait moult compliments, et désire avoir avec nous les meilleures relations. Pas un mot sur l'indemnité n'a été prononcé entre nous depuis l'an dernier.

On m'offre quantité de maisons et de terrains à vendre, dans la ville et hors les murs. J'estime que rien ne presse, et je donne de bonnes paroles, en attendant la visite du Révérend Père Supérieur, que Votre Grandeur m'annonce dans sa dernière lettre.

Lettre du P. Gain au Révérend Père Recteur.

Ma-tsing, lundi de Pâques 1897.

Mon Révérend et bon Père Recteur,

P. C.

Nous avons enfin la nouvelle officielle de la prochaine visite du Révérend Père Supérieur, et quand la présente vous arrivera, Sa Révérence ne sera pas loin de nos frontières, si elle ne les a déjà franchies. Si tous nos Pères sont enchantés de cette bonne nouvelle, j'ai bien des raisons de l'être encore plus qu'eux, car je trouve de plus en plus lourd le poids d'une section, dont le développement dépasse toute prévision, et dont le feu roulant des affaires et des complications va toujours croissant. Il est vrai que jusqu'ici chaque affaire et chaque complication, suscitée par le diable, a eu pour effet final d'augmenter régulièrement le nombre et la ferveur de nos catéchumènes. Et c'est précisément ce qui me donne le plus de soucis. Car plus le nombre des poissons est grand, plus je sens le danger de voir rompre les filets, faute de bras et de moyens pour les tirer en lieu sûr, dans la barque de Pierre. Nous nous trouvons maintenant dans une des passes les plus difficiles que nous ayons rencontrées sur cette mer si pleine d'écueils et si poissonneuse.

Vous n'avez pas oublié, sans doute, mon Révérend Père, qu'au mois de juin dernier, les rebelles du *Chan-tong*, appelés " Grands-Couteaux ", ont été introduits dans notre mission par un nommé *P'ang-san*. Ce *P'ang* les avait appelés à son aide pour tirer vengeance d'une famille *Lieou*, récemment convertie, et avec laquelle il était en procès et en guerre depuis plu-

sieurs années. Les *Lieou* s'étant fait chrétiens, précisément pour se mettre à l'abri des coups de la famille *P'ang*, très puissante au *T'ang-chan-hien*, la haine des *P'ang* passa des *Lieou* à notre sainte Religion. Et c'est ainsi que les « Grands-Couteaux», après avoir pillé les *Lieou*, pillèrent et brûlèrent les églises et les chrétiens du *T'ang-chan* et du *Fong-hien*, et causèrent des dommages s'élevant à plus de 50,000 frs, que les mandarins n'ont remboursés qu'en partie.

La rébellion fut arrêtée, grâce surtout à l'intervention des Consuls, avertis par télégrammes ; et sur un ordre de Pékin, les principales têtes, qui se trouvaient en *Chan-tong*, furent coupées. La politique de nos mandarins en *Siu-tcheou-fou* fut de présenter en haut lieu cette révolte, comme exclusivement chantonnaise ; et ils nous demandèrent à plusieurs reprises de les appuyer en ce sens dans nos dépêches à M^r^ le Consul de France. Récemment encore, le *Tao-t'ai* de *Siu-tcheou* se félicitait devant moi de cette politique. Par la persuasion auprès des notables, me disait-il, et par nos moyens doux, nous gouvernons mieux notre peuple, que ne font les autres au *Chan-tong*, en coupant des têtes influentes. Le fait est que, bravant l'opinion publique et les ordres de Pékin, ils ont jusqu'ici manœuvré de façon à ne pas se saisir de *P'ang-san*, dont on réclamait la tête. Il est encore en liberté, et circule toujours dans le pays, en prenant quelques précautions. Les mandarins se sont contentés d'emprisonner son frère aîné, qui d'ailleurs n'a pris aucune part à la rébellion, et de vendre ses terres à l'encan. Quant à la maison familiale, espèce de château-fort situé à 6 *li* de notre résidence de *Heou-kia tchoang*, ordre a été donné plusieurs fois aux notables de la raser, et de faire un pont avec les matériaux, sur le lit du vieux *Hoang-ho*, qui passait jadis à une lieue sud de là. Trois fois déjà le jour a été fixé pour commencer à la démolir, et trois fois les notables ont reculé. La mère, la femme, les enfants de *P'ang-san* l'habitent, et le bruit se répand qu'au premier coup de pioche qu'on y donnera, des centaines de « Grands-Couteaux » conduits par *P'ang-san* viendront se venger, en rasant l'habitation des notables. Qu'y a-t-il au fond de cette rumeur ? Je n'en sais rien, mais l'autorité est très embarrassée. Reculer ? c'est perdre la face. Avancer ? c'est s'exposer à une nouvelle levée d'armes.

La Providence nous ménagerait-elle ici le beau rôle, en comblant nos vœux ? C'est ici que la responsabilité d'un ministre du *Siu-tcheou-fou* devient embarrassante. Autour de *P'ang-lin* et de *Heou-kia-tchoang*, dans un rayon de 20 *li* à peine, il y a 18 villages tous composés des membres de la famille *P'ang*. L'autre jour les chefs de ces 18 villages se sont réunis pour délibérer, et à la fin d'un grand dîner, pris dans le château-fort de *P'ang-lin*, savez-vous quelle délibération ils ont prise ? Ils ont résolu de se faire tous chrétiens en bloc ! Et quelques jours après les 18 chefs des villages *P'ang* sont allés présenter au Père Doré la liste de 4.000 à 5.000 nouveaux catéchu-

mènes. Déjà le jour des Rameaux 300 à 400 de ces *P'ang* sont venus à *Heou-kia-tchoang* assister à la messe, et parmi eux étaient les propres enfants de *P'ang-san*. Que va faire le Père Doré ? S'il refuse de recevoir ces nouveaux catéchumènes, il va peut-être faire plaisir aux mandarins, mais c'est la guerre à mort avec tous ces *P'ang*, leurs amis, et les canailles du pays, qu'ils vont s'attacher par l'appât du butin.

Si le Père Doré les reçoit et les prend sous sa protection, les mandarins vont probablement l'accuser de favoriser la rébellion. Le P. Doré, avant de se compromettre, m'a appelé à son secours. J'y suis allé, j'ai reçu les délégués des 18 villages, et me suis enquis de leurs conditions. Ils demandent trois choses, moyennant lesquelles ils feront la paix avec les mandarins, leur abandonneront les terres déjà confisquées, et s'engagent à suivre toutes les règles de notre Religion : 1° la vie sauve de *P'ang-san* et liberté de vivre en paix chez lui dans sa famille ; 2° la mise en liberté sans conditions de son frère aîné prisonnier; 3° l'intégrité de la maison familiale, qui sera conservée et laissée aux *P'ang*, qui en affecteront une partie comme école ou église des chrétiens.

Le tout est de savoir ce que les mandarins pensent de tout cela. Je vais dans un jour ou deux retourner au *Fou*, où je verrai le *Tao-t'ai*, et lui expliquerai la position délicate, où nous nous trouvons, et qui au fond est peut-être moins embarrassante que la leur. — Seulement eux sont des mercenaires, qui tiennent surtout à leur place, et nous, nous ne voulons que sauver les âmes. Il nous serait particulièrement doux de sauver des âmes qui nous ont fait tant de mal. Avouez que notre rôle serait particulièrement beau, si nous réussissions au gré de nos désirs. Aussi, prières, prières, s'il vous plaît, prières ferventes, qui nous obtiennent une pluie abondante de grâces, grâces de lumière et de force sur le *Siu-tcheou-fou.*

Nous occupons environ soixante-dix catéchistes dans la section, et il nous en faudrait actuellement le double au moins pour répondre aux invitations des nombreux villages, qui nous en demandent, en dehors des 18, chez les Pères Doré, Thomas, Van Dosselaere et Le Biboul.

Je viens de passer les fêtes pascales à *Ma-tsin*. Hier la grande église bâtie l'an dernier par le P. Boucher, élégamment décorée par le Père Le Biboul, ne pouvait contenir la foule qui débordait dans le sanctuaire et par toutes les issues. Quinze villages au moins, tous du *Siao-hien*, y avaient envoyé leurs députations ; et en principe nous ne recevons aux fêtes que les baptisés, et ceux qui savent les « dix » principales prières. J'ai distribué à ma messe la communion à plus de 160 personnes... et dire qu'il y a 5 ans le *Siao-hien* ne contenait pas 5 chrétiens ! C'est la même chose au *T'ang-chan-hien* et au *Fong-hien*, et ça menace d'être pire encore au *P'ei-hien ;* sans oublier l'est de la section, où le P. Boucher, à la lettre, remue ciel et terre, avec ses deux prêtres séculiers.

Cependant, cette année, nous aurons de la peine à atteindre le chiffre de 500 baptêmes d'adultes, parce que la révolte des « Grands-Couteaux » avait désorganisé toutes nos œuvres, en brûlant églises, écoles et catéchuménats.

Enfin, le Révérend Père Supérieur, retour de Rome et de Paris, va venir, et verra de ses yeux où nous en sommes, S'il est possible de nous accorder des secours extraordinaires et suffisants, pour entretenir assez de catéchistes, assez d'écoles et de catéchuménats des 2 sexes, l'avenir s'annonce splendide, et au delà de tout ce qu'aucun de nous avait osé rêver.

Siu-tcheou-fou, 21 avril. — Hier soir, j'ai vu le *Tao-t'ai* et l'ai entretenu longuement de nos affaires. Il ne s'attendait pas au cas de conscience de *P'ang-san* et des 18 villages, que je l'ai prié de m'aider à trancher. Je lui ai fait toucher du doigt le pour et le contre, et le bon vieux a fini par dire comme nous : « attendons, avant de nous prononcer ». Cependant, en fin de compte, voici ce qu'il m'a dit sur les 3 points proposés.

1°. — Vie et liberté de *P'ang-san*. — Qu'il se cache au loin : *pi k'ai !* et qu'il évite de se faire pincer, car nous avons ordre de le saisir, et s'il tombe entre nos mains, il lui sera bien difficile d'en réchapper.

2° — Liberté de *P'ang* aîné. — Le *Tao-t'ai* va écrire au sous-préfet, pour savoir si la chose est faisable, et n'a point d'inconvénients.

3° — Jusqu'à nouvel ordre, on ne touchera pas à la maison de *P'ang-lin*, que les *P'ang* pourront habiter pacifiquement. Quant au fameux pont sur le *Hoang-ho* desséché, il est d'ores et déjà tombé à l'eau...

Comme vous le voyez, mon Révérend Père Recteur, ce n'est pas encore la victoire, mais je crois que nous sommes dans le chemin qui y mène... et c'est le bon Dieu qui la donne.

Encore une fois je me recommande avec toute la section à vos bonnes prières et à celles de vos ferventes communautés.

Léop. Gain, S. J.

Un brigand chinois.

Lettres du P. Doré.

Lundi, 29 mars.

COMME je l'ai déjà écrit, en allant faire ma visite à Mgr Anzer, j'ai passé près de la tour du fameux *P'ang-san*, ancien chef des « Grands-Couteaux ». Celui-ci, à la nouvelle que le mandarin voulait détruire cette tour, a résolu de s'y opposer par la force. Les 17 villages apprenant que *P'ang-san* est dans les alentours guettant sa proie, ont tenu conseil de famille, bu le vin, et pris l'engagement de tomber en masse sur celui qui sera assez osé pour toucher à la maison de *P'ang-ling*, serait-ce même une escouade de soldats. Or la question est brûlante, le mandarin a

reçu des *Tong-che*, *Wang-tche-kan*, *Tchout-sing Ho* et *Lieou Kai-chan* ainsi que d'un membre *P'ang* de *Hiuen-ti-miao*, la somme de 700 *tiao* (1400 fr.), qu'il a empochée. Les *Tong-che* ayant acheté la maison vont incessamment prendre leurs mesures pour se saisir des matériaux achetés. Le mandarin, dit-on, quitte *T'ang-chan* à la 3e lune, emportant 700 *tiao* et laissant les notables dans le pétrin : après moi le déluge ! jusqu'ici rien de bien grave, mais voici le côté épineux. *P'ang-sing-leou* a déjà indirectement été invité à se joindre aux autres villages des *P'ang*, pour empêcher de vive force la destruction de la maison.

La position est ennuyeuse. Ils ne peuvent en aucune manière prendre part à cette démarche à main armée, et les autres villages leur promettent des représailles s'ils s' en abstiennent. Les voilà donc menacés pour rester fidèles aux ordres du mandarin. Je ne serais pas surpris si les notables lâchaient pied devant cette résistance bien déterminée. Mais les 700 *tiao*, il ne les lâcheront pas non plus ! Il est donc probable qu'on va s'imposer dans toute la famille *P'ang*, de quelques sapèques par *meou* de terre, afin de réunir la somme de 700 *tiao* et la rendre aux notables, dès que le mandarin se sera sauvé avec son magot. Dans ce cas, je crois que pour éviter de gros inconvénients, les gens de *P'ang-sin-leou* pourront aussi verser leur cotisation pour racheter la maison de leur ennemi : c'est pratiquer la doctrine de l'amour des ennemis.

Naturellement tous les villages *P'ang* parlent de se faire chrétiens, me dit-on, si nous pouvons sauver la maison et la tête de *P'ang-san* ! Je reprends le vieux cliché, que nous ne l'avons jamais accusé, que nous avons même parlé en faveur de son frère, que nous ne désirons aucun mal à *P'ang-san* etc., etc. On va jusqu'à me dire qu'il viendra lui-même en personne me prier de le sauver ! cela je le crois moins !

La question de *P'ang-sin-leou* ne laisse pas d'être embarrassante. Je leur ai dit de répondre ceci aux membres des autres villages, s'ils viennent officiellement leur intimer de prendre part à l'attaque des démolisseurs : « nous sommes prêts à sauver *P'ang-san* et sa maison par tous les moyens honnêtes qu'il vous semblera bon de prendre, même en versant notre petite part d'argent si vous prenez ce moyen, mais.... attaquer à main armée.... *non possumus*.

En union de vos prières et SS. SS.

R^{æ} V^{æ}

Infimus in X° servus,

H. M. Doré, S. J.

Le Roc, mercredi soir, 31 mars 1897.

Mon bien cher Père,

P. C.

Au moment où vous recevrez la présente, les délégués des 18 villages *P'ang* seront réunis à *P'ang-ling* pour boire le vin et faire le grand « *chang-leang* » pour... entrer dans la religion. On m'annonce pour dimanche une députation des 18 villages.

En voilà une histoire !... Déjà un des *P'ang* de *P'ang-ta-leou* a annoncé l'événement au grand notable *Wang'-tche-kan*, me dit-on. Parmi ceux qui sont venus me voir dimanche dernier se trouvaient les deux fils de *P'ang-san*, je ne les connaissais pas, mais je les ai trouvés fort bien. Donc tout annonce que les choses prennent une sérieuse tournure, ils veulent ostensiblement se servir de nous pour sauver leur « face », et je pourrais bien avoir dans la suite un mauvais quart d'heure à passer si les événements ne tournent pas au gré de leurs désirs.

Le *Hoei-tchang* de *P'ang-sin-leou* est invité au banquet, je lui ai ordonné de venir demain à midi chez moi, afin qu'il puisse avoir un motif de ne pas s'y rendre, nous serons plus libres de parler et d'agir si aucun des chrétiens n'y prend part.

Les *P'ang* ont, paraît-il, tâté le terrain de tous côtés pour savoir la part que prend le mandarin dans l'ordre donné pour démolir la maison ; il ne se compromet ni en paroles ni en œuvres, lui aussi est politique. La situation devient embarrassante et pour lui et pour nous. S'il est sévère, il nous expose à recevoir un contre-coup formidable en nous livrant au ressentiment de cette nombreuse famille ; s'il cède, il perd la face ainsi que tous ses notables. Va-t-il rager contre les diables d'Européens : impossible de vivre tranquille avec cette race d'hommes. Je suis à peu près certain que toute cette famille a pour but après cette amende honorable, publique pour le passé, d'implorer notre aide à l'avenir, et se propose de nous mettre le couteau sous la gorge si le mandarin se montre rigoureux. Vous pouvez et vous devez nous sauver, diront-ils ; à vous de prendre les moyens ou nous nous vengerons. Leur plan n'est point si mal concerté s'ils le savent habilement poursuivre jusqu'au bout. Pourrons-nous faire une bonne part pour le bon Dieu dans tout ce fouillis ?

En union de vos SS. SS., mon Révérend Père,

Infimus in X[to] servus,

H. M. Doré, S. J.

Heou-Tchoang, samedi, 3 avril 1897.

Mon Révérend Père,

P. C.

LES choses s'embrouillent par ici, les rumeurs deviennent inquiétantes, et je crois qu'il serait bon que vous reveniez sans tarder dans les environs du *Fou* (préfecture) en crainte d'événements possibles. Je vous ai dit précédemment que les notables, dit-on, ont versé 700 *tiao* entre les mains du mandarin pour acheter la maison de *P'ang-san*. Ayant ouï dire que les 18 villages des *P'ang* s'apprêtent à donner main-forte à *P'ang-san*, qui de son côté remue ciel et terre pour reformer un parti sous le nom de « *Hong-kuien-hoei* », les notables *Lieou-kai-chan* et *Wang-tche-kan* ont invité chacun plus de « cent » tables de vin, afin de se préparer à repousser la force par la force. Comprenez si ces centaines de tables d'invités excitent les commentaires ! Déjà aux environs de *Ma-liang-tsi*, c'est une petite terreur, les voyageurs sont soigneusement suivis, on s'attend partout à une levée de lances. Si les mandarins se reposent dans leur habituelle insouciance, il est plus que probable que de nouveaux troubles sont imminents, et comme toujours nous aurons la bonne part. Il serait donc très bon, je crois, de délimiter les responsabilités dès le principe. Le mandarin et les notables ayant décrété de démolir la maison de *P'ang-san*, et sachant toutes les difficultés qui menacent de se lever, doivent prendre des mesures en conséquence, sans quoi ils sont responsables de tous les malheurs qui s'en suivront. Et ils ne peuvent pas dire qu'il n'y aura sûrement rien, à quoi bon alors faire tant de bruit d'invitations ? Ce n'est plus un mystère qu'il se combine certainement quelque chose d'anormal, et que la moindre étincelle peut mettre le feu aux poudres.

La saison y prête, c'est l'époque où le beau soleil reparaît, et où les rois ont coutume d'entrer en campagne. Peut-être dans notre vieille Europe s'y prépare-t-on aussi ? Militia est vita hominis super terram.

Je me recommande à vos bonnes prières.

En union de vos SS. SS., mon Révérend Père,

Infimus in X^{to} servus,

H. M. Doré, S. J.

Le Roc, lundi matin.

Mon Révérend Père,

P. C.

J'AI des renseignements de visu par témoins oculaires sur le nombre des invités par *Lieou-kai-chan* de *Ta-tchai* : on a exagéré le nombre des tables. Le but visible de cette invitation était la construction du pont dans le vieux lit du *Hoang-ho*.

Il y a eu invitation dans la ville de *Chan-hien* au *Chan-tong*, et nos notables y sont tous allés : c'est de là qu'ils sont revenus chez *Lieou-kai-chan.*

Il paraît que le mandarin et les notables prennent peur et qu'ils n'oseraient plus toucher à la maison de *P'ang-san.*

Une autre phase dans l'histoire ! Hier, *P'ang-ling* est venu faire le « *fong-kiao* » en masse, tous les proches de *P'ang-san* etc... avec une liste de 53 familles, plus peut-être qu'il n'y en a dans le *Wei-tse.* Et plus encore : voilà qu'on voulait me conduire *P'ang-san* ces jours-ci. Donc il est revenu, devons-nous en conclure. Donc c'est lui qui enrégimente les villages des *P'ang* au cas où on détruirait sa maison. Savez-vous que cette situation ne laisse pas d'être embarrassante ? J'ai tout fait pour éviter cette déclaration solennelle de la *Wei-tse* de *P'ang-ling*, mais les *P'ang* de *P'ang-sing-leou*, en bons parents, ont tout organisé. C'est une singulière situation vis-à-vis du mandarin.

Voilà ce que j'ai de nouveau à vous faire savoir. Si le mandarin apprend la démarche du village de *P'ang-ling*, il va encore avoir bien plus peur de toucher à la maison, mais comme il va rager contre le *Tien-tchou-tang:* et il faut bien avouer que c'est bisquant !

En union de vos SS. SS., mon Révérend Père,

Infimus in X^to servus,

H. M. Doré, S. J.

Le Roc, samedi matin, 15 mai 1897.

Mon Révérend Père Ministre,

P. C.

J'AI appris que la mère de *P'ang-cheng-tien* (celui qui est en prison au *Hien*) se dispose à venir avec ses commères, le jour où arrivera le R. P. Supérieur, afin de mettre en œuvre tous les moyens apitoyants ; déjà les bonnes femmes sont allées trouver le catéchiste de *P'ang-sing-leou*, pour le prier d'urger auprès de moi. Pensez que j'ai saisi au vol une si bonne occasion. J'ai envoyé avant-hier *Lieou-hoai-tchong* exposer au mandarin les circonstances actuelles, le priant de bien vouloir trouver une prompte solution. On ne s'attendait pas à celle-là ! Le mandarin a voulu voir le catéchiste lui-même, et se faire tout exposer en détail ; pendant près d'une heure, il a fait instances sur instances pour faire dire au catéchiste que nous demandons la libération de *P'ang-cheng-tieu*, mais sans succès ! J'avais bien stylé le *Lieou*, tu diras ceci au mandarin : voilà les circonstances, à vous de juger le bon moyen. Voulez-vous que je délivre le *P'ang?* Comme le mandarin voudra, s'il croit que c'est mieux, qu'il le délivre, s'il a d'autres moyens, qu'il les prenne, mais de grâce la paix avec nos voisins. — Je

suis prêt à tout, un *Kao-che*, des soldats, etc., etc. — Mais tout cela est parfaitement inutile devant une invasion de vieilles femmes. Votre *Kao-che* (proclamation), elles ne le comprennent pas, puis où allez-vous le faire afficher dans le village de *P'ang-ling ?* à la porte des bonnes femmes ? — Trois escouades de *ma-toei* ne suffiraient pas à mettre à la raison ces bonnes femmes ; sa mère est malade, elle veut voir son fils : voilà tout, empêchez cela. — Ne pourriez-vous pas fermer votre porte ? — Fermer la porte, y pensez-vous ? 150 ouvriers, des centaines de vendeurs affluent à notre porte du soir au matin, pendant les constructions de l'église : Impossible. — Impossible c'est vrai, je n'ai qu'un moyen, dit le mandarin, c'est de lâcher le *P'ang*. — Comme vous voudrez, voyez ce qui est le mieux dans les circonstances présentes. — Qu'il vienne 1 ou 2 *P'ang*, faire les *pao-jen* et je le relâche de suite. — Comme bon vous semblera.

Ce matin, j'envoie une seconde fois le catéchiste demander ce à quoi on s'est décidé. Pour moi, lui fais-je dire, je dois avertir mon supérieur, qui se dispose à venir ici après demain, je veux avoir une réponse ce soir afin de faire partir un courrier demain dès le petit jour.

Vous voyez, mon Révérend Père, que je spécule sur la visite annoncée de ces dames de *P'ang-ling*, j'essaie de mettre le couteau sous la gorge du mandarin et de l'obliger à relâcher « de lui-même » son prisonnier. Je ne veux pas à tout prix lui dire un mot de moi-même pour cette affaire, sans quoi nous n'aurions pas mot à dire si les *Ta-tao-hoei* revenaient. Il pourrait nous jeter à la face que c'est nous qui avons voulu délivrer le *P'ang*, que nous en subissons les conséquences. Le pauvre mandarin est dans un cruel embarras. S'il le délivre, il perd la face (il faudrait du moins quelques *pao-jen*) ; s'il le garde en prison, il nous nuit.

J'ai un peu l'espoir qu'il va le lâcher si quelqu'un des *P'ang* veut bien, ou plutôt « ose » entrer au tribunal.

Au fond, comme vous le devinez aisément, il n'y a rien à craindre pour nous ; les femmes, si elles venaient, ne seraient pas hostiles, au contraire, mais j'en ai profité pour épouvanter le mandarin, lui laissant la responsabilité de tout ce qui pourrait arriver, même si l'une se pendait ou s'empoisonnait dans notre enclos. C'est une bonne occasion, je crois, de pousser indirectement et sans nous compromettre pour l'avenir.

En union de vos SS. SS., mon Révérend Père,

Rᵉ Vᵉ

Infimus in Xᵗᵒ servus,

H. M. Doré, S. J.

Nouvelles du Hai-Men.

(*Extraits de la correspondance du F. Ferrand.*)

Mao-ka-tsen, 10 mars.

« AUJOURD'HUI j'ai reçu du P. Vénel l'invitation de me rendre à *Mou-yen-dang*, le 22 mai, à l'occasion de la bénédiction du nouveau sanctuaire. Cette église est la merveille du pays. Les *Hai-Menois*, gens simples, en sont ébahis ; les païens sont inquiets pour le *Fong-chouei.* Pour nous, nous n'avons rien à craindre de ce côté-là. Au contraire, nous devons espérer que le culte rendu dans ce sanctuaire à Notre-Dame Auxiliatrice attirera sur tout le pays la protection et les faveurs de la Reine du Ciel.

Le personnel complet de *Hai-Men* est rentré dans ses foyers. J'ai fait un petit stage dernièrement dans le district du P. Ooms, qui était allé à *Tsong-ming* pour prêcher la retraite des Vierges. Les PP. Vénel et Speranza n'étaient pas encore revenus de *Chang-hai*, le P. Pétillon avait été appelé subitement à *Zi-ka-wei* pour sa retraite et ses vœux. Je me trouvais donc tout seul à la tête de 3 ou 4 districts. Cela m'a procuré l'avantage de faire connaissance avec les chrétiens du *Hao-sô :* ce sont de braves gens comme les miens.

Me voilà de retour maintenant dans mon district. Je suis de passage à *Mao-Ka-tsen*, où j'ai fait passer aujourd'hui l'examen aux catéchumènes. Le catéchuménat a été fréquenté pendant un mois par 40 élèves. C'est un personnel scolaire « *sui generis* ». Tous les âges y figurent ; le plus jeune a 15 ans, le doyen a dépassé les 70 ans. Parmi eux il y a quelques bons types. Tous paraissent contents de ce qu'ils ont appris ici. On leur a enseigné à connaître le bon Dieu et à le prier. Le P. Tsu et le séminariste faisaient chaque jour le catéchisme à cet auditoire d'élite. Après l'examen, cette première bande de catéchumènes va faire place à une seconde série d'élèves du même genre convoqués du 10 de la 2e lune au 10 de la 3e, à *Mao-Ka-tsen.* C'est le district du P. Pétillon, qui est le mieux représenté. Il a fourni environ 30 catéchumènes à cette première bande. Le mien n'en a donné que 6, celui du P. Vénel 4, et 2 élèves enfin dépendent du P. Ooms. J'espère faire meilleure figure à la seconde bande. J'ai distribué 19 lettres d'admission au catéchuménat. Le P. Speranza se trouve maintenant dans le district du P. Ooms ; il y donne une Mission. »

(P. DE LA SAYETTE.)

St Mathias, 31 mai : « Vous désirez quelques mots sur l'église de *Mou-yen-dang* et sur la fête. Tous les Pères, c.-à-d. les PP. Geslin, Speranza, Storr, Sen-liang, Kennelly, de la Sayette, Tsang, Ooms, Pétillon, tous ces Pères, dis-je, ont trouvé l'église belle à l'intérieur, malgré sa nudité complète. Quelques-uns même la disaient *vraiment* belle, *très belle.* Elle

peut contenir très facilement 1500 personnes assises. Le jour de la fête il y en avait 1800 ou 1900 assises. Beaucoup de chrétiens ont encore dû passer la nuit dans l'église, faute de local pour les loger ailleurs. Avant la fête plusieurs Pères, en voyant le mauvais temps, avaient promis qui une messe aux âmes du Purgatoire, qui une piastre de riz en l'honneur de St Antoine, d'autres avaient fait des neuvaines. Voyez s'ils ont à cœur le succès de ce pèlerinage. Vous savez que leur confiance n'a pas été trompée ; le temps nous a servis à souhait. Le dimanche 23 a eu lieu la bénédiction de l'église. Les 10 Pères dont vous avez vu les noms, étaient présents. Le lendemain, à partir de 5 h. jusqu'à 8 h. ½, les messes se sont succédé au grand autel (celui de la vieille église) et à chaque messe deux prêtres ont distribué la Ste Communion. La grand'messe a été célébrée par le P. Geslin avec les PP. de la Sayette et Kennelly comme diacre et sous-diacre. Le P. Storr semblait avoir un plaisir spécial à faire résonner sa voix sous la voûte de l'église. Nous avons eu 1512 communions. L'ordre a été suffisant, mais désormais il sera plus grand encore, car on ne laissera plus les païens franchir le seuil de l'église. La plupart des PP. ont voulu se dire contents, quelques-uns même se sont dits très contents de la façon dont les choses se sont passées. La foi de nos chrétiens s'est encore manifestée par une offrande dont la générosité a étonné ceux qui savent combien ils sont pauvres, surtout à cette époque de l'année. »

(P. Vénel.)

Notre-Dame de Lourdes à Zong-Ming.

Lettre du P. Pétillon au P. Tovar.

Se-T'ai-dang, 12 mai 1897.

J'AI trouvé le loisir d'aller ouvrir le mois de Marie à *Zong-ming*. Peut-être vous plairait-il de connaître les sentiments et idées que j'ai emportés du pèlerinage du P. Le Chevallier. J'ai emmené les PP. Speranza, Vénel, Ooms et de la Sayette au *Seng-mou-dang* (Temple de la Sainte Mère), où je les ai logés tant bien que mal dans mes deux chambrettes. De là, après avoir fait un pas de conduite au P. Ooms en route pour *Sè-otse-kang*, je m'embarquais avec mes compagnons pour l' « île de la misère ». Un bon vent arrière nous eût poussés en deux heures sur ses côtes, au point voulu ; malheureusement les bordées que nous dûmes tirer sur le *Kiang* ralentirent trop notre voyage et ne nous permirent d'atterrir qu'à la nuit. Restaient encore 18 *li* (12 kilom.) à franchir avant d'atteindre le grand *Kong-sou*. Quatre Pères et trois catéchistes, en tout sept lanternes, serpentant dans les sentiers, c'était vraiment trop agaçant pour les chiens, aussi je vous laisse deviner les échos que réveillait notre passage. Enfin le P. Storr nous accueille et nous envoie nous coucher.

La journée du lendemain se passe en partie à visiter l'établissement. Un *De Profundis* d'abord devant la tombe du P. Boulais, de si charitable mémoire pour moi. *Hai-Men* n'oubliera pas de longtemps ce Père dont la mort a été pleurée de larmes vraies. Son billet mortuaire est encore religieusement affiché dans l'église de *Mao-ka-tsen.*

Le *Kong-sou* de *Zong-ming* est immense avec son école de garçons, son orphelinat et son hospice de vieillards. L'école des filles dirigée par les Présentandines forme aussi des élèves que je leur envoie du *Seng-mou-dang.* En partant de chez moi elles se mouchent encore avec les doigts, mais si complète est leur transformation au bout de quelques mois, qu'elles sentent le besoin de se payer un mouchoir. Il n'y a que des bâchelettes comme celle qu'envoyait récemment le P. de la Sayette à cette école de bonne tenue qui seront condamnées à couler leurs jours sans cet objet indispensable au civilisé ! Cette jeune vierge de 28 ans sur laquelle le Père fondait de grandes espérances était à peine entre les mains des Présentandines, qu'elle escaladait la nuit le mur de l'établissement pour rentrer dans sa famille. Grande chrétienté que celle du *Kong-sou.* Preuve : l'école externe des garçons compte une vingtaine d'enfants, et celle des fillettes le même nombre. Quelles vivantes séances de catéchisme vous vous payeriez là. Et notez que je ne parle pas des internes de l'un et l'autre sexe. Les pensionnaires de l'orphelinat assistent aux offices derrière la grille, tout comme les Carmélites.

On songe à renverser l'église trop étroite de ce centre auquel se rattache un millier de chrétiens pour en élever une autre plus proportionnée au nombre des fidèles. Mais j'ai hâte d'arriver à *Seng-sè-dang*, sanctuaire où N.-D. de Lourdes ou N.-D. de *Zong-ming*, comme on l'appelle là-bas, s'est montrée si généreuse depuis trois ou quatre ans, que sa statue y a été installée. Douze *li* le séparent du *Kong-sou.* Église moins grande du tiers que celle de *Zô-sè* (sommet de la montagne). Colonnes et murs disparaissent sous les bannières de 54 chrétientés de l'île. Dix ont encore à offrir la leur. Que c'est beau et touchant ! On a rivalisé à qui offrirait la plus riche à la Ste Vierge. Ç'a été un élan, une émulation non point mesquine qui tend à la satisfaction de l'amour-propre, mais à vues plus hautes, désireuse d'honorer Marie le mieux possible. En voici une dont la matière seulement a coûté 68 piastres (175 frs.). Les pauvres *Zong-minois* ont donné là pour 7 ou 800 piastres (1800 frs.) et cela d'une générosité toute spontanée. Il est vrai que la bonne Vierge s'y est montrée bien secourable, visiblement même plus secourable qu'à *Zô-sè.* Le P. Le Chevallier ne tarit pas sur les grâces sensibles obtenues aux pieds de la statue, ce qui se devine au reste à la ferveur des pèlerins. Tous jettent sur elle un regard de confiance inexprimable.

Les bannières sont blanches, bleues ou vertes suivant le district d'où elles

proviennent, car pour ne rien laisser au caprice, le P. Storr a fixé la couleur que devait prendre chacun de ses quatre districts. Que ne lance-t-on l'idée pour *Zô-sè* dont les murs nus font peine à voir ! M'est avis que chaque district, si non chaque chrétienté plus riche, tiendrait à honneur d'avoir sa bannière dans le premier sanctuaire du *Kiang-nan. Zong-ming* si dénuée l'a bien pu faire. Et quelle ornementation splendide cela procurerait !

La veille du pèlerinage de *Seng-sè-dang*, peu de presse au confessionnal. Deux Pères ont tout le loisir d'entendre les quelques chrétiens qui se présentent à partir de 5 h. du soir. La proximité des chrétientés facilite la besogne en la divisant. C'est ainsi que pendant que deux Pères vont porter les sacrements dans trois grandes chrétientés à 4 *li* au nord de *Seng-sè-dang*, moi je passe par deux centres situés à 3 *li* au sud, comptant ensemble près de 400 chrétiens. Le drapeau est hissé (1), et ceux qui désirent communier le lendemain se rendent à leur chapelle. J'ai entendu ainsi une soixantaine de confessions. A nous neuf nous avons préparé un millier et quelques centaines de communions.

Le matin de la fête peu de presse encore au confessionnal. Au reste le service d'ordre est si bien fait, que le Père n'a qu'à s'occuper de son pénitent. De chaque côté du chœur, en dehors de la table de communion, sont placés trois confessionnaux auxquels un étroit passage gardé par une vierge du côté des femmes, et un catéchiste du côté des hommes, livre accès. N'y entre que celui qui a reçu de la vierge ou du catéchiste une tablette de bambou. Grâce à ce système, avec une plus grande foule, on éviterait les inconvénients dont ne garantissent même pas les barrières de *Zo-sè.*

L'église de *Sing-si-dang* ne pouvant contenir qu'un millier et quelques centaines de personnes à la fois, on dit d'abord une messe avec encens, pour les femmes, puis une autre, également avec encens, pour les hommes. Cette distribution me valut l'honneur de débiter deux fois mon sermon. Petite fatigue, dont la Ste Vierge me saura gré, je pense. Il avait d'abord été convenu que je prêcherais à la procession, mais la crainte du soleil décida à supprimer cette station en plein air. A 11 h. ½ sortait la procession, les chrétiens groupés autour de leur bannière réciproque que porte l'administrateur de l'année en surplis. Touchant spectacle que celui de ces braves gens dont chez beaucoup les habits pauvres et parfois déguenillés contrastaient si étrangement avec leurs bannières. N'importe ! ils y allaient simplement pour la Ste Vierge. En voilà un qui murmure. Il a un peu honte de constater que la bannière de sa chrétienté fait moins bonne figure à côté de telle et telle autre. Un petit grain de vanité qui lui inspirera à lui et à ses camarades l'idée de recueillir quelques piastres pour des enjolivements

1. Près de chaque église est un mât, qui peut s'apercevoir de loin. Quand le Père est là, on y hisse un drapeau. C'est le signal connu pour avertir les chrétiens de la présence du Père.

à ajouter. Somme toute il pense aussi à la Ste Vierge dans ce léger mouvement d'humeur.

Le P. Le Chevallier ne songe-t-il pas à mettre une quatrième cloche dans son clocher ! Quel manque d'harmonie là-haut ! Imaginez donc une cloche de 800 francs à côté d'une autre cédée par la procure pour 5 piastres à cause de son timbre fêlé ! N'importe, tout cela se met en même temps en branle et couvre les *Ave Maria* récités durant la procession qui se déroule autour du *Kong-sou*, sur un large chemin tracé exprès pour la circonstance. Et maintenant, me demanderez-vous, les sapèques tombaient-elles dru dans les troncs ? Non. Du reste le contraire aurait été presque inexplicable avec la misère particulièrement extrême de l'année. Les frais de la fête seront donc presque en entier à la charge du P. Le Chevallier, qui compte sur une dépense d'une trentaine de piastres (77frs environ) pour la journée. Sacrifice auquel il se résigne d'autant plus volontiers qu'il trouve dans cette cérémonie une excellente prédication pour ses chrétiens et ses catéchumènes. En Europe, où l'on est plus intellectuel, on aime à parler aux sens: pourquoi le système n'aurait-il pas du bon avec nos Chinois ?

J'allais omettre la musique ! Elle était en grande partie composée de païens qui étaient venus d'eux-mêmes offrir leurs services, ne voulant d'autre salaire que la protection de la *Seng-mou* (Sainte Mère). Un mot avant de quitter *Zong-ming*. Le P. Le Chevallier a demandé à la Ste Vierge, qu'il sait si bien honorer, la grâce de fonder 12 nouveaux centres ; or il en est au huitième.

Nous serons 12 Pères pour l'ouverture de la *Merveille des sables* ([1]). Le sermon de circonstance m'est encore échu. A défaut d'autre chose, faisons au moins à la Ste Vierge l'hommage de notre voix. Mais semblable solennité réclamerait votre organe dont la sonorité ne peut que contribuer à la force de la vérité. Me voici rentré à *Hai-men*, me promenant au milieu des champs de pavots à la fleur rouge d'enfer (pavots d'opium). Encore un nouvel obstacle à la conversion des païens et une tentation pour nos pauvres chrétiens.

Depuis Pâques j'ai baptisé une 20ne d'adultes, qui sont venus remplacer d'autres braves gens au catéchuménat. Christianisme, religion de justice, tel est l'appât qui attire mes nouvelles recrues. Il s'agit maintenant de compléter leur concept. Patience, c'est plus commode et, dans le cas, plus sage.

Priez pour moi dans vos saints sacrifices.

Tout à vous en N. S.

Cor. PÉTILLON.

1. *Mou-yeu-dang*, église du P. Vénel, pèlerinage de la Ste Vierge, pour la presqu'île de Haimen.

Un bon coup de filet.

Lettre du P. Colvez au Fr. J. Guy.

Sou-Song, le 1r février 1897.

MON CHER FRÈRE,

P. C.

VOUS ne sauriez croire quelle consolation m'a apportée votre charitable lettre du 2 sept. 1896. Oh ! merci, mille fois merci ; cela fait tant de bien, rien que de savoir que là-bas on est soutenu par les prières de ceux qu'on aime.

L'autre jour j'ai jeté un bon coup de filet, dont je veux vous parler. C'est une curieuse application du « Compelle intrare ». Un nommé *Sié* le 3e, voulait depuis un an devenir chrétien, seulement son frère aîné, *Sié* le 1er, avait menacé de sa vengeance quiconque au village suivrait la doctrine du diable d'occident. *Sié* le 3e vint un jour à la ville, distante de chez lui d'environ deux lieues, sous le prétexte d'acheter du sel ; en réalité pour venir me demander de l'accepter au nombre de mes ouailles, car, me dit-il, « mon frère aîné a beau dire et beau faire, je veux devenir chrétien, la doctrine du Père est la vraie doctrine du ciel. »

Il promit de renoncer aux superstitions et d'apprendre les prières. Il tint parole. La fin de l'année arrive, *Sié* le 1er lui ordonne de brûler de l'encens, il refuse. Aussitôt *Sié* le 1er se jette sur lui, déchire ses vêtements, égratigne la figure et poche les yeux. Le pauvre catéchumène, à peine relevé de dessous son adversaire, accourt prévenir le Père. J'envoie un catéchiste parler raison, comme on dit en Chine. — *Sié* le 1er ne veut pas entendre raison, peu s'en faut qu'il n'insulte mon envoyé : « Tous les ancêtres, dit-il, dans la famille *Sié*, ont honoré les idoles, tous les membres de cette famille les honoreront encore, ou ils auront affaire à moi. »

Une telle audace méritait une punition sévère ; je comptais aller moi-même dénoncer le coupable au sous-préfet, lorsque trois personnes du village des *Sié* m'arrivèrent pour me conjurer de pardonner : « *Sié* le 1er, me dirent-ils, est repentant, il acceptera de faire ce que le Père lui imposera. — Bien ; répondis-je, que *Sié* le 1er vienne lui-même demain de grand matin reconnaître ses torts, et recevoir mes ordres ; s'il n'est pas à la ville dès le lever du soleil, la dénonciation sera portée au mandarin. »

Mais que s'était-il donc passé, après le départ de mon catéchiste ? Les gens du village étaient allés supplier *Sié* le 1er de demander sa grâce. « Tu vas nous ruiner par ton entêtement, lui dirent-ils, tu as tort, les satellites du sous-préfet vont s'abattre sur le village, comme une nuée de corbeaux et tout dévaliser. Le missionnaire a la permission de l'Empereur de prêcher sa doctrine ; quiconque le veut peut entrer dans cette religion du

Maître du Ciel et en suivre les usages. Te crois-tu assez puissant pour empêcher la volonté de l'Empereur? Tu n'es pas assez stupide. » *Sié* le 1er commençait à craindre: « Initium sapientiæ timor Domini » ; il se risqua à envoyer une députation. Quand ses députés lui annoncèrent qu'ils m'avaient vu sur le point de porter un acte d'accusation au sous-préfet, il devint plus raisonnable que je ne l'aurais espéré.

Au moment où jallais célébrer la sainte Messe, mon catéchiste m'avertit que *Sié* le 1er était à genoux dans la petite église, demandant pardon à Dieu et qu'après la Messe, il en ferait autant au Père. Pendant le saint Sacrifice je priais le bon Dieu de m'aider à bien traiter cette affaire, il y allait du salut de tant d'âmes!

Combien je fus agréablement surpris après mon action de grâces d'entendre *Sié* à genoux m'affirmer qu'il regrettait sa faute. « Si le Père veut bien me pardonner, dit-il, moi aussi je me ferai chrétien avec tous les gens du village; en preuve de ma sincérité, j'offre au Père une grande salle où il pourra nous instruire et venir honorer Dieu. »

Il va sans dire que je pardonnais de bon cœur, cependant pas complètement. Comme la faute avait été publiée aux quatre vents, j'exigeais que le coupable fît les frais d'un dîner de 12 personnes, après lequel on signerait l'acte de donation. — Tout fut accepté et accompli selon ma volonté. Maintenant à *Sié-kia-lao-ou*, village de 60 personnes, il y a une petite chapelle dont saint François-Xavier est le patron.

Depuis la donation je suis allé deux fois visiter mes nouveaux paroissiens; toujours bonne réception et toujours zèle pour apprendre les prières. J'espère beaucoup de ce village; il sera beaucoup plus facile à ces chrétiens de suivre les lois de l'Église qu'à ceux qui vivent au milieu des païens, je tâcherai d'en faire une petite paroisse de Bretagne. Aidez-moi de vos ferventes prières.

Pendant les fêtes du premier de l'an on n'entend parler que de vols. Les voleurs savent les gens occupés à festoyer; ils espèrent n'être pas entendus. Pendant que mes gens récitaient le chapelet, ces voleurs ont troué le mur de l'écurie et ont volé 3 couvertures chinoises, environ une valeur de 8 francs. Le chef de la police a aussitôt fait venir le premier des voleurs pour le frapper; mais il n'a pu encore me faire rendre mes couvertures.

Au *Sou-Song* nous n'avons point de grands brigands comme au pays du P. Thomas, ce sont simplement de petits voleurs de nuit réunis en société; la communauté bénéficie des vols de chacun. Le chef de la police qui les connaît a droit de veto pour tel ou tel établissement; gare si on lui désobéit! Notre maison a l'honneur d'être sous la protection du chef de police notre ami, qui dit que puisque nous faisons des bonnes œuvres, on ne doit pas nous voler.

P. Colvez, S. J.

Une excursion à Kin-chan.

Lettre du P. Bastard à sa famille.

Le lundi de Pâques 1897, huit scolastiques partaient en excursion au bord de la mer à *Kin-chan* (la montagne d'or) au sud du *Kiang-sou*, tout près du *Tchè-kiang*. Une barque portait les provisions, les couvertures de lit pour la nuit et six voyageurs. Les deux autres avaient préféré aller à pied ; vous pensez bien que j'étais l'un des deux.

Mon compagnon était le frère Thomas *Ou*, scolastique chinois, alerte et débrouillard, avec qui le chemin ne pouvait paraître long. Nous devions passer la première nuit à *Song-kiang* chez le P. Lorando, à neuf ou dix lieues de *Zi-ka-wei*. Nous prîmes le chemin des scolastiques afin de passer par une chrétienté considérable à *Mô-ghiao*. Après la messe nous partîmes à 5 heures en faisant notre méditation. Le paysage, qui n'a rien de bien curieux, offrait, à cette heure matinale, un spectacle assez typique. Un épais brouillard couvrait la terre à la hauteur d'un mètre environ, et ne laissait paraître au loin que le sommet des tombeaux coniques qui égayent la contrée. On eût dit des îlots sur la mer. Ces tombeaux sont le refuge des faisans qui pullulent par ici. Tout le long du chemin nous les entendions chanter.

La campagne est sillonnée de sentiers décorés du nom de routes et sur lesquels deux personnes ne peuvent marcher de front. Comment se diriger ? Rien de plus simple. On a soin de chercher d'avance sur une carte la direction à suivre et les bourgs à traverser. Nous devions marcher vers le sud-ouest, cela suffisait. En cas de doute, il y aurait toujours de braves gens pour nous renseigner à condition qu'on leur demandât seulement le chemin jusqu'au bourg le plus voisin. Plus de vingt fois avant *Mô-ghiao*, mon compagnon héla les gens qui travaillaient aux champs, en les appelant tantôt « vieil oncle », ou « vieux grand oncle », tantôt « vieux frère aîné » ou « petit frère cadet », suivant que c'étaient des vieillards, des hommes faits ou des enfants. Ils répondaient toujours poliment à ses questions : « Allez vers le sud, allez vers l'ouest, vers le sud-ouest, etc... » Aucun n'eut jamais l'idée bizarre de dire, allez à droite ou allez à gauche. » En Chine je crois qu'on sait distinguer les points cardinaux avant de connaître la gauche et la droite. Je commence à m'y faire, surtout quand il y a du soleil et que je sais l'heure. De plus, à la campagne toutes les maisons regardent le sud, cette orientation les rendant plus chaudes en hiver et plus fraîches en été où le vent vient du sud-est. Mais en ville j'ai été plusieurs fois embarrassé dans des ruelles tortueuses et entrecroisées. Et l'on me disait impitoyablement : « vers l'est ou vers l'ouest, etc. » Et si j'avais le malheur de me tromper, on riait en voyant que je ne savais pas distinguer les points cardinaux, c'est-à-dire, que j'avais perdu la tramontane. A force d'interroger des vieux frères

et des grands oncles nous arrivâmes à *Mô-ghiao* vers 9 ½ h. Le P. *Sen* nous reçut avec grande cordialité : « Ne sommes-nous pas de la même famille ? » disait-il souvent. Il voulut nous retenir à dîner et fit ajouter plusieurs plats à son ordinaire. Il fut même fier de nous offrir du pain. Un de ses chrétiens était allé à *Chang-hai* et lui en avait apporté comme cadeau. — Il m'offrit sa fourchette dont il use rarement. Lui-même et le F. *Ou* se servirent des bâtonnets. Le Père nous invitait avec insistance à puiser dans les différentes tasses servies toutes ensemble au milieu de la table. Lui-même tout en mangeant, prenait avec ses bâtonnets un morceau de viande par ci, un morceau de jambon par là et les jetait dans l'assiette du F. *Ou*. C'est le comble de la politesse ; mais comme il sait que les Européens ne l'apprécient pas, il m'en dispensa, se contentant de m'indiquer du bout des bâtonnets ce que je devais prendre pour bien faire. Entre le dîner et le dessert, on nous apporta la serviette imbibée d'eau chaude, pour nous essuyer la figure et les mains. C'est là une pratique délicieuse, surtout quand on voyage. Nous partîmes vers 1 h. Le Père devait se rendre dans une autre chrétienté, dire la messe du lendemain. Il a, je crois, 18 églises et 3,500 chrétiens environ. *Mô-ghiao* en compte à lui seul un millier. Plus de la moitié du bourg est païen ; beaucoup de païens fument l'opium. Il y a 18 fumeries. Une famille riche, voisine de l'église, avait refusé de vendre sa maison au Père qui voulait y établir son école. Mais le maître étant fumeur est venu quelques années après la proposer pour un prix inférieur à celui qu'on lui avait offert au début. Maintenant on refuse d'acheter. La maison est négligée et tombera vite en ruines, à moins que le propriétaire ne la vende à un prix dérisoire pour fumer une pipe de plus.

Un autre détail sur *Mô-ghiao*. Il y a là une famille aisée qui doit sa fortune au talent d'un de ses membres. C'était un jeune bachelier très pauvre, qui, ne pouvant suffire aux frais occasionnés par l'examen de licence, avait cherché sans succès à emprunter. Il alla au mont-de-piété pour engager ses habits. Il en demandait 30 piastres (75 fr.). On les lui refusa. Dans cette extrémité, il essaya de nouveau d'emprunter. Ses parents et amis finirent par lui prêter qui une piastre, qui deux ou plus, si bien que le pauvre garçon put tout de même tenter la roue de la fortune. Elle lui fut favorable. Il fut reçu *kiu-jen* (licencié). Il revint couvert de lauriers. Grande émotion dans le pays, surtout au mont-de-piété. Les 30 piastres refusées pour ses habits lui furent aussitôt envoyées avec des félicitations dans le but d'adoucir le ressentiment et de capter les bonnes grâces du futur grand homme. Ceux qui lui avaient prêté l'assurèrent qu'ils lui avaient donné purement et simplement et même le lui prouvèrent en ajoutant de nouveaux cadeaux. De tous côtés les piastres lui tombaient dans la main. Du coup la famille sortit de la gêne et devint l'une des plus aisées du pays. Tant est grande la peur d'un futur mandarin ! Le jeune homme continue ses études je ne

sais où. S'il devient docteur ou académicien, quels cadeaux ne recevra-t-il pas du mont-de-piété !

Nous arrivâmes à *Song-kiang* vers 4 h. Sur la route nous reçûmes les doléances d'un brave homme qui venait d'emprunter de l'argent pour acheter de l'engrais, parce que cette année l'eau a noyé « l'herbe à fleurs rouges » semée à la fin de l'hiver et qui se mélange d'ordinaire à la boue des canaux pour fumer les rizières. Autre calamité : les mandarins font creuser un grand canal précisément à cette époque-ci, où le travail des champs presse le plus ; d'où manque de bras pour l'agriculture, etc.

A *Song-kiang* nous fûmes assez surpris de voir des soldats en train de nettoyer leurs fusils. J'en félicitai un et lui demandai la raison de ce travail d'autant plus pénible que ses mains y étaient moins habituées et que la rouille s'était accumulée depuis plusieurs années sur le tromblon. « C'est, dit-il, que le général en chef va venir ces jours-ci pour la revue. » Le grand homme s'était annoncé ; aussi on préparait les armes et on faisait l'exercice. Cette revue a lieu tous les six ans. Le général s'annonce quelque temps à l'avance ; mais il ne dit que la veille au soir la date définitive. Autrement le champ de manœuvres serait envahi, et la revue impossible. De fait la revue annoncée le mercredi suivant, avait lieu hier matin lundi. Et comme je revenais de *Kin-chan*, je rencontrai des piétons venus de cinq ou six lieues et arrivés vers midi pour voir la revue terminée vers 11 h.

La ville de *Song-kiang* est une préfecture jadis très peuplée. Depuis la rébellion des *Tchang-mao* (Longs-cheveux) vers 1860, plus de la moitié du terrain est désert. Les arbres, l'herbe et les tombeaux ont remplacé les maisons renversées par ces rebelles qui ont couvert de ruines tout le pays jusqu'à *Nan-kin*. Nous trouvâmes à *Song-kiang* les six voyageurs venus en barque, et arrivés peu de temps avant nous, bien que nous fussions restés près de 4 h. à *Mô-ghiao*. Le P. Lorando nous reçut avec son amabilité habituelle. Il avait en ce moment une affaire qui l'ennuyait un peu. Son fidèle domestique étant allé reprendre un petit chien qui avait été volé au Père, le voleur lui avait donné plusieurs coups de poing dans le côté. Le domestique souffrait, et il fallait un procès : deux ennuis au lieu d'un. Lundi l'affaire était réglée ainsi. Le coupable, prévoyant qu'il serait condamné, avait envoyé un intermédiaire demander au Père ses conditions pour un arrangement à l'amiable. Le Père répondit : je veux 16 piastres et deux mille pétards dont mille seront allumés à l'endroit du délit et mille devant l'église. Le délinquant renvoya l'homme demander d'en rabaisser un peu. Et l'on conclut pour deux mille pétards et 10 piastres. (Le Père les emploiera à quelque œuvre d'utilité publique : réparation de pont ou de rue, etc., pour montrer son désintéressement.) D'autre part le domestique blessé a trouvé un médecin qui l'a « garanti » pour trois piastres ! Voilà un homme sauvé.

Mardi vers 10 h. nous partions pour *Tsiang-ka*, chrétienté où le P. Van der Linden nous attendait. Le souper était préparé et les lits aussi. Nous étions arrivés vers 6 h., mais la barque ne vint que vers 10 h. du soir.

Comme nous allions les recevoir au bord du canal, je vis à une certaine distance dans la campagne une longue file de lanternes qui s'élevaient à hauteur d'homme puis s'abaissaient jusqu'à terre les unes après les autres, et formaient ainsi une danse fantastique sur une ligne d'environ 500 mètres. En même temps le tam-tam faisait entendre ses notes stridentes ; puis je distinguais un bruit de ferraille rappelant les bruits de chaînes agitées par des fantômes. Je demandai ce que c'était que tout cela. On me répondit que c'était une procession en l'honneur des esprits. Chaque lanterne était portée par un homme, et le bruit de ferraille était produit par des tridents agitant des anneaux de fer.

Tous les soirs il y a des processions de ce genre à cette époque-ci de l'année. Et l'on dit que les Pères font bien d'éviter leur rencontre ; car les Chinois, si pacifiques pourtant, perdent alors leur calme naturel et pourraient chercher noise au prêtre étranger.

Le lendemain, mercredi, nous étions au bord de la mer. Nous traversâmes la sous-préfecture de *Kin-chan*. C'est une ville entourée de murailles élevées qui forment un vaste quadrilatère capable de renfermer 100,000 habitants. Depuis la rébellion des *Tchang-mao*, il ne reste plus que quelques maisons. Tout le reste est cultivé. Deux longues rues pavées de briques traversent actuellement cet immense champ de colza en fleur. On ne se saurait figurer une ville plus complètement ruinée.

La plage est renommée pour ses salines. Rien de plus simple que la préparation du sel. La terre qui est couverte d'eau seulement par les grandes marées, est toute imprégnée de sel qui apparaît à la surface. On râcle la partie supérieure et on met la terre ainsi obtenue sur un petit monticule dont le sommet est un peu déprimé en forme de cuvette. On la verse alors sur de grandes tables à rebords, où elle s'évapore et laisse des cristaux de sel qui sont recueillis soigneusement. Nous voulions voir la montagne située à quelques kilomètres dans la mer. Le temps nous fit défaut. Impossible même de l'apercevoir.Car ce jour-là et les jours suivants le ciel était couvert d'un brouillard de poussière apporté par le vent du nord. On dit que cela vient de la Mongolie. Les provinces du nord de la Chine en sont bien souvent favorisées ; mais il est rare que le vent l'apporte jusque-ici. Cela se voit pourtant, et alors les meubles sont tout couverts de poussière. Nous vînmes passer la nuit à *Pa-ka-tsen*, village de trois cents habitants, tous chrétiens. Comme ils sont loin de *Chang-hai*, ils n'avaient jamais vu tant de Pères. Ce fut tout un événement. D'abord, dès notre arrivée, on sonna la cloche ; les fidèles vinrent à l'église, et le Père fit l'aspersion de l'eau bénite, suivant une vieille coutume dans la Mission.

Ensuite on nous servit le thé, puis la serviette trempée dans l'eau chaude. Puis tout le monde alla souper, afin d'être prêt pour assister au souper des Pères. C'est l'usage que les chrétiens viennent assister aux repas du Père.

Les femmes n'y sont pas admises. Ce jour-là quelques-unes tâchèrent de venir en tapinois. Elles furent ignominieusement chassées dès que le P. Prinzen s'en aperçut. C'est lui qui est chargé de cette chrétienté. Nous étions entourés d'une foule serrée. Des centaines d'yeux étaient braqués sur nos assiettes, nos figures, nos mains. Les plus rapprochés se cramponnaient à nos chaises. Un Père arrivé une minute en retard eut de la peine à fendre la foule jusqu'à sa chaise.

Ce jour-là il y avait eu un mariage auquel je regrettai bien de n'avoir pas assisté. La mariée était une veuve de 21 ans. Elle se présenta d'abord sans son fiancé. Le Père la renvoya, faisant observer que le mariage se fait d'ordinaire à deux. Ils vinrent donc tous deux. Mais quand le prêtre voulut leur faire donner la main, aussitôt commença une petite comédie très fréquente dans les mariages en Chine. La femme s'empressa de cacher sa main au fond de sa longue manche. Le mari, pour ne pas rester en retard, fit de même pour son propre compte. Alors le Père pria les témoins de triompher de cette pudeur intempestive. Les uns tirèrent la main de la jeune fille, l'autre celle du jeune homme, et opérèrent le rapprochement. Tout n'était pas fait encore. Il fallait mettre l'anneau au doigt de la fiancée. Le Père dit au fiancé de le mettre au quatrième doigt. Il essaie de se le mettre à lui-même. On lui fait observer la méprise ; l'anneau tombe à terre. Le fiancé veut le passer au doigt de sa fiancée. La main disparaît de nouveau dans la manche. Il faut que les témoins opèrent un nouveau sauvetage. Ils saisissent la main, et l'anneau est enfin mis à la bonne place. — Tout cela est garanti authentique.

Le P. Prinzen a eu plus fort encore. Il arrive assez souvent que cinq ou six et même dix mariages se font à la fois, par exemple après l'octave de Pâques ou avant le carême. Les conjoints sont deux à deux, les yeux modestement baissés. Or un jour, le Père venait d'en unir deux, lorsque du fond de l'église les chrétiens crient : « *tsous, tsous,* » c'est une erreur, c'est une erreur ! Que faire ? On mit la vraie fiancée avec le vrai fiancé et on recommença les questions... Voulez-vous d'une telle ? etc...

— Le jeudi matin nous repartions à pied pour *Song-Kiang*, où nous devions rencontrer la barque des scolastiques de *Zô-sé.* Arrivés à un gros bourg, nous nous trompons de route. Des ouvriers d'un faubourg nous indiquent le chemin. Un petit garçon de douze ans nous conduit durant cinq minutes. Il refuse les sapèques que nous lui offrons pour sa peine. Plus loin j'allais me tromper encore, lorsqu'un jeune homme nous crie : « Vous allez à *Song-Kiang*, n'est-ce pas ? — Oui. — Eh ! bien, vous vous trompez. Suivez-moi. » On lui demande comment il savait où nous allions.

C'est, dit-il, que j'ai rencontré un petit garçon qui m'a dit : « Allez-vous à *Song-Kiang ?* — Oui. — Eh ! bien, pressez donc le pas, vous rejoindrez deux messieurs qui ne savent pas le chemin. Je me suis empressé de vous rejoindre pour vous éviter un pareil ennui. » Le reste du voyage se fit en compagnie de ce jeune homme, bon garçon, un peu borné. Il nous apprit qu'il venait de se fiancer, étant veuf depuis trois ans. Il a vingt-cinq ans et est père d'un enfant de quatre ans. Il va sans dire que le Fr. Ou lui donna de bons conseils et lui fit un catéchisme en règle. Le jeune païen approuvait tout. Mais qu'il est difficile de faire saisir à un païen l'importance de la religion !

Arrivé au canal, il voulait payer le passage pour nous trois ; mais c'est le contraire qui eut lieu, bien entendu. Nous donnâmes trente sapèques pour trois places. Cela fait environ deux sous. Et les Européens paient généralement plus cher.

La chrétienté de Mao-Kia.

Lettre du P. Dannic au F. Lecointre.

Mao-Kia, le 6 décembre 1896.

MON BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

MERCI de votre aimable lettre. C'est de *Mao-kia*, petit village tout chrétien de 200 âmes et perdu au nord du *Ngan-Hoei*, que je vous écris. Jadis, *Mao-Kia* eut maintes fois les honneurs des *Lettres de Jersey*. Le P. Bienvenu, qui y vécut et y mourut, donna une petite célébrité au district dont je suis chargé depuis 2 ans. Le bon Père repose en paix à l'une des extrémités de mon jardin. C'était un rude travailleur. Autrefois, professeur des Nôtres à Jersey, il vint en Chine vers 37 ou 38 ans, et se mit au chinois avec la ferveur du plus fervent des jeunes novices. J'ai encore deux rayons de ma petite bibliothèque remplis de ses travaux personnels soit sur la théologie, soit sur le chinois.

Mao-Kia est bien loin de *Chang-hai.* Il y a un mois, Monseigneur venait ici donner la Confirmation. Il mit 25 ou 26 jours pour arriver à nos parages : il ne s'était cependant arrêté à aucune station intermédiaire. C'est la première fois que mes chrétiens voyaient un évêque, « le grand homme », comme ils l'appellent. Leur joie et leur fierté étaient au comble. Sa Grandeur resta 4 jours sous mon humble toit de paille, puis s'en retourna en barque comme elle était venue.

L'année dernière, c'était le R. P. Supérieur qui venait nous visiter et nous réconforter.

Je suis seul à *Mao-Kia.* Mon plus proche voisin, le P. Besnard, est à une dizaine de lieues. Une ou deux fois par mois l'on se voit. Les voyages

se font à mule. Le pays est plat comme une galette. De temps en temps, le P. Perrigaud, mon ministre, vient aussi me voir, de sorte que si je suis seul, je ne suis cependant pas délaissé.

Le pays est relativement tranquille : je ne connais pas encore le visage d'un brigand. Nous avons la paix armée. Fusil, pistolet, voire même un vrai canon, rien ne manque, le tout bien arriéré, c'est vrai, mais suffisant pour donner la chair de poule aux braves Chinois. Toute la nuit on veille. Mes gens, formés par le P. Doré, mon prédécesseur, ont une adresse qui m'a surpris.

Voici un peu la composition de la maison. Le Père, — 5 maîtres ou catéchistes, — 9 domestiques, — 50 ou 60 élèves dont 30 ou 40 pensionnaires. Pas loin de la résidence, l'école des filles avec 3 vierges et 30 ou 40 élèves. Il y a encore 3 ou 4 écoles éloignées du centre.

Tout à vous en N.-S.

J. Dannic, S. J.

Mao-Kia, mars 1897.

DEPUIS le 15 de la dernière lune jusqu'au 1er de la 2e lune, plus de 100 catéchumènes, tant hommes que femmes, sont venus apprendre les prières et la doctrine, passant dans la maison qui 4, qui 8, qui 10 jours ou plus. Je voudrais les retenir plus longtemps, mais ces braves gens ont toujours des raisons péremptoires pour s'en retourner. Ce court catéchuménat aura donc moins servi à les instruire qu'à les faire mieux connaître du Père. Du reste, autant que je le puis, je pourvois à leur instruction à domicile. 4 catéchistes tiennent une école dans les 4 villages, où je compte le plus de catéchumènes. Tous montrent assez de bonne volonté : ils n'ont pas fait de superstitions au 1er de l'an, et aucun d'eux ne fume l'opium. Les enfants vont bien aussi et sont ma principale espérance. J'ai bâti 5 chambres servant d'église et d'école au village de *Sou-lao-yn-tse*, où il y a eu dernièrement une petite affaire. Cette affaire a tourné à la plus grande gloire de Dieu dans ce pauvre pays. Jusque-là le tribunal de *Hia-Tsai* avait toujours été hostile. Pour s'en convaincre on n'a qu'à se rappeler quelle « perte de face » il donna par deux ou trois fois au R. P. Seckinger. Le voilà devenu ami. Le mandarin lui-même est venu à *Mao-Kia*, au premier de l'an il a reçu nos huit cadeaux.

Le *Tien-Tchou-Tang* (Église catholique) estmaintenant posé dans le pays. Avant j'étais toujours insulté ; maintenant je n'entends pas la moindre insulte. Père, chrétiens et catéchumènes, nous vivons en paix remerciant le Bon Dieu d'avoir si bien arrangé toutes choses.

Dannic, S. J.

Progrès de la foi au Hao-So (Ile de Tsong-Ming).

Lettre du P. Le Chevallier au R. P. Supérieur.

Mon R. Père Supérieur,

Le nombre des conversions augmentant d'année en année, grâces à Dieu, dans le district du *Hao-so* à *Tsong-Ming*, plusieurs Pères m'ont exhorté à faire quelque chose pour demander aide et secours. Après avoir prié et consulté, je me suis hasardé à écrire quelques notes que je vous présente sans prétention aucune.

1° Le mouvement des conversions au *Hao-So* est sérieux. — Depuis que j'y suis missionnaire, ce district a augmenté d'un millier de chrétiens qui ne semblent pas le céder aux anciens pour la pratique des vertus chrétiennes et la fréquentation des Sacrements. Sur ce nombre je ne connais qu'une pauvre femme qui ait apostasié ; au contraire, plusieurs familles d'anciens apostats sont revenues à résipiscence. Parmi les nouveaux convertis il en est qui ont donné les plus beaux exemples ; d'autres qui ont fait preuve d'une grande constance au milieu des persécutions. Je ne crois pas que l'on puisse révoquer en doute que s'il y a de l'ivraie dans le nombre, le bon grain ne fait pourtant pas défaut.

2° Ce mouvement est susceptible de développement. Il y a peu d'années, la chrétienté de la « Maternité » se glorifiait presque seule d'une cinquantaine de nouveaux convertis ; mais les chrétientés voisines n'ont pas tardé à partager cette gloire. Puis le mouvement s'est étendu peu à peu, et il n'est plus maintenant une seule chrétienté du district qui ne compte ses catéchumènes et néophytes, même celles qui semblaient les plus réfractaires à la grâce, comme « St-Joachim » et surtout « St-Sylvestre ». Les païens en général, loin de nous être hostiles comme autrefois, se montrent polis, affables parfois, entrent volontiers en relations avec nous, même les familles les plus riches, *Tong-ze* (notables) propriétaires et commerçants,

3° Quels moyens ont le mieux réussi ?

Ce qui paraît avoir le mieux réussi dans l'apostolat, ç'a été jusqu'ici d'aller aux païens, de leur témoigner de l'intérêt, de l'affection. Une barrière existait entre eux et les chrétiens, et personne ne songeait à la faire tomber. En stimulant le zèle des bons chrétiens on y a réussi : des visites amicales, quelques services rendus, des soins aux malades, et la barrière tombe. On peut alors avec chance de succès parler de religion. Un néophyte peu instruit m'en a amené de la sorte près de 100.

Pour le missionnaire il en est de même. Les visites aux catéchumènes, ou même à des chrétiens perdus au milieu des païens, sont un excellent moyen d'apostolat. Attirés par la curiosité, les voisins accourent, parfois nombreux ; quelques mots aimables, quelques remèdes distribués à propos,

et par dessus le marché, une forte dose de patience, et la glace est brisée : on sera écouté si on parle alors de religion. — Ces visites ont encore l'avantage énorme de lancer les nouveaux convertis. Souvent, en effet, le respect humain, la crainte, la timidité les porteraient à dissimuler leur conversion, et de là aux actes de superstitions il n'y a qu'un pas. Si on ne coupe court à ce mal, beaucoup retourneront en arrière. Or, le missionnaire, par ses visites, met tout le voisinage au courant des conversions ; dès lors plus moyen et plus de raison de les dissimuler, mais bien, au contraire, nécessité de faire connaître les motifs et les avantages, ce qui fréquemment en ébranle d'autres. Oh ! quel apostolat fécond que celui fait à l'occasion de ces visites ! Le P. Speranza se souviendra longtemps de celle que nous fîmes ensemble à l'unique catéchumène d'un quartier qui compte maintenant 200 ou plus de nouveaux convertis très rapprochés les uns des autres.

4° *Desiderata.* — Le nombre des laboureurs n'étant pas en proportion de l'étendue d'un terrain à cultiver, qu'arriverait-il ? Qu'une partie de ce terrain resterait forcément en friche, fût-elle d'excellente condition du reste ; que dans la partie cultivée, si elle est encore disproportionnée aux forces des ouvriers, la mauvaise herbe se multipliera au risque d'étouffer le bon grain ; que si enfin cette terre n'est pas suffisamment fumée, le grain n'y sera pas d'aussi belle qualité qu'il pouvait l'être. — Je crois, mon Révérend Père, que c'est le cas actuel du *Hao-so.* Les conversions y étant de plus en plus nombreuses, je suis absolument débordé. D'où il suit que je n'ai plus le loisir de m'occuper des païens ; plus le loisir de suivre sérieusement les catéchumènes qui, perdus dans la masse païenne, sont bien exposés à voir étouffer le germe encore faible de la foi reçue ; plus le loisir de les instruire sérieusement, déficit qui n'est pas pour les rendre bons et fervents.

En effet, le soin des chrétiens, actuellement 3800, suffit amplement à absorber le temps dont je puis disposer. De plus, les centres se multipliant à proportion des conversions, la visite de chacun d'eux devient de plus en plus rare, d'où, chez les exhortateurs, refroidissement d'un zèle qui a toujours besoin d'être stimulé ; chez les néophytes et catéchumènes, refroidissement d'une ferveur qui a d'autant plus besoin d'être entretenue qu'ils sont plus faibles dans la foi, et ce n'est que par des encouragements, exhortations, instructions très fréquentes qu'elle peut être entretenue.

On pourrait penser que d'autres, en dehors du missionnaire, pourraient remplir cet office ; mais, hélas ! nos catéchistes et la plupart de nos vierges n'ont pas encore senti le besoin de se dévouer, de se dépenser pour l'amour de Dieu ; ils n'ont pas encore su comprendre le prix des âmes !

Que si les visites des centres deviennent rares, inutile d'ajouter que les visites à domicile le sont malheureusement bien plus, ce qui est un autre inconvénient très grave.

5° Quel remède à ces différents maux? Celui indiqué par Notre-Seigneur :

« Rogate Dominum messis ut mittat operarios. » Et alors partager le travail, soit en divisant le district, soit en délimitant la part d'un chacun dans le même district.

On m'a beaucoup poussé ces derniers temps à vous demander du secours, mon R. Père. La raison mise en avant est celle-ci : il faut envoyer des ouvriers là où la moisson jaunit, « ne pereat, » or, à *Tsong-Ming* elle jaunit certainement. Donc, « rogate Dominum messis. » C'est vous qui êtes le « Dominum messis » en un sens, mon R. Père, puisque vous êtes le représentant de Dieu. C'est donc à vous que je m'adresse humblement, vous suppliant, par l'amour que vous portez au Bon Maître qui a tant aimé les âmes, qu'Il a versé pour elles jusqu'à la dernière goutte de son sang, d'envoyer au secours de tant d'âmes toutes disposées à profiter de l'insigne bienfait de la Rédemption.

Excusez mon audace, mon R. Père, et veuillez ne tenir compte que de ma bonne volonté.

J. LE CHEVALLIER, S. J.

A la date du 1er avril, le P. Chevallier écrivait : « Nous venons de licencier les catéchuménats, faute de ressources pour les continuer ; foule compacte pendant 40 jours ; 182 hommes, de 80 à 90 femmes au second catéchuménat ; au premier 150 hommes environ et une cinquantaine de femmes. Les catéchumènes viennent toujours règulièrement ; ainsi hier encore, 15 inscrits.

« Et par dessus le marché, nous avons la cherté des vivres. Le maïs, payé 1 taël 60 l'an dernier, se paie plus de 3 taëls maintenant ; les légumes, 16 sapèques (5 centimes) au lieu de 2 ½ ; le chauffage 300 sapèques (0,45) au lieu de 160, et le reste en proportion. »

Nouvelles de Liu-tcheou-fou.

(Extraits de plusieurs lettres du P. Twrdy.)

LIU-*tcheou-fou 16 avril.* — « J'ai été à *Lou-Ngan* pour convaincre par ma présence chrétiens, catéchumènes et païens de la fausseté des bruits qui avaient couru sur mon compte. On disait que je m'étais pendu de désespoir, que Monseigneur m'avait dégradé, coupé les oreilles, le bout du nez, la barbe... La persistance de ces bruits avaient été telle, que tous, plus ou moins y croyaient. Aussi à la première rencontre tous, même mon ancien catéchiste, avaient un air effaré et triste ; beaucoup fondaient en larmes. Un brave catéchumène avait fait vœu de me faire cent prostrations si jamais il me revoyait à *Lou Ngan* ; j'ai dû subir l'opération.

7 mai. — « Depuis 4 ou 5 jours quelques amis de la ville m'ont offert un « *Pien* », inscription honorifique, dont le sens est : « la vertu seule embaume

le ciel. » Tout s'est passé avec le cérémonial habituel ; musique, pétards, dîner. Ce dernier était évidemment payé par moi, ce qui, avec pourboires aux musiciens, aux porteurs du « *Pien* », aux menuisiers qui le montent, aux porteurs de chaises qui emmenèrent les donateurs, constitue des dépenses bien au-dessus de la valeur de l'objet donné. La chose pourtant paraît avoir fait une bonne impression.

31 mai. — « Nous avons eu pas mal de bruits ces jours derniers. Cela venait de ce que j'avais fait chercher de la terre glaise pour mon mortier, mais avec permission des mandarins. Nous voyant toujours porter cette « terre jaune », le peuple se persuadait que c'était pour faire de l'or. On allait en masse chercher cette terre. Le malheur voulut qu'ils tombèrent sur une veine de mica. Dès lors ce fut une fureur : tout le monde allait faire provision de cet or en germe. Je craignais qu'on ne vînt en masse chez nous pour apprendre le moyen de l'extraire. En effet la foule augmentait de jour en jour. Je crus prudent d'en avertir le mandarin. L'heure du rendez-vous fut fixée. Je me rends en chaise au tribunal. C'est à cette occasion que m'arriva une histoire risible. Voici comment. Ce jour était le 30e de la mort du sous-préfet précédent, dont le cercueil était encore au tribunal dans des bâtiments à gauche du principal. On y avait arrangé une chambre funéraire avec force lumières, le cercueil et les deux coussins sur lesquels les nombreux amis venaient rendre en ce jour leurs derniers devoirs au défunt. Arrivé au tribunal, mon porte-carte eut de la difficulté à trouver le concierge dans la foule. Voyant notre embarras, un gamin complaisant nous dit : « Venez, c'est par ici ! » Nous suivons. Nous nous arrêtons devant une porte ; on cria : « Entrez. » Je descends de chaise, le concierge porte ma carte bien haut devant moi pour montrer le chemin. On tire 3 coups de canon. On fait de la musique. Je suis toujours à travers un dédale de corridors, lorsque tout à coup je me trouve devant des femmes en deuil. Je croyais qu'il fallait tourner à côté, mais mon guide me dit que c'est ici, et d'un geste désigne les deux coussins. Je compris. « C'est le sous-préfet *Fang* que je désire voir, m'écriai-je. — Oh ! alors c'est par ici, » dit mon guide, à la grande hilarité de la foule à laquelle je dus me joindre. Cette fois je vis le vrai et le vivant sous-préfet. Nous rîmes beaucoup de ce malencontreux quiproquo. Pour revenir aux bruits, le sous-préfet fit défendre l'exploitation de la terre glaise et petit à petit tout rentra dans le calme. Il y a bien parmi le petit peuple des bruits de cœurs et d'yeux arrachés, mais les rapports avec les notables et les mandarins, que le peuple peut voir de ses yeux, nous font beaucoup de bien dans ce sens.

Emeutes en Chine.

WU-*Hu. 16 juin.* — « Ici le *Tao-t'ai* a averti les lettrés (meneurs des émeutes réussies ou manquées) en les rendant responsables de ce qui arriverait. Par ailleurs les lettrés ont organisé une manifestation très grosse de difficultés contre le sous-préfet, parce que celui-ci a frappé un bachelier ! On parle d'une procession « en effigie », où le sous-préfet serait représenté par un mannequin (*hé sin Koei* : Diable au cœur noir), qu'on décapiterait en dehors de la porte du Nord. Les mandarins cherchent à apaiser la gent lettrée et à empêcher la procession infamante. J'ignore le résultat des démarches. A *Tai-ping-fou* un grand vol a été commis dans un mont de piété. Les vols ne se comptent plus, tant il y en a partout. A *Wan-tche*, où des Miss protestantes sont établies, on a attaqué la maison qu'elles ont louée. La cause du trouble est la disparition d'un enfant. C'est toujours la même histoire. » (*P. Debrix.*)

Wu-Hu. 19 juin. — « Il paraît que les lettrés, par suite de l'intervention énergique du *Tao-t'ai* rendant leurs chefs responsables, ont admis hier les conditions posées par le préfet venu ici exprès. Il a promis le changement du sous-préfet, et a eu bien soin de ne point parler d'autre chose. Or le *Tao-t'ai* savait de source « sûre » que tout cela n'était qu'un prétexte pour la réunion d'émeutiers du *Hou-Nan*, etc. Après l'autodafé du mannequin (Diable de la peste), on devait immédiatement se porter sur notre église, sur les résidences européennes, et même sur la douane : brûler, saccager, etc. C'est un banquier bien renseigné qui est allé, cette nuit même à minuit, frapper à la porte de notre meilleur chrétien, son ami, pour le mettre au courant du but final, etc. Les émeutiers, n'ayant plus l'occasion de cette procession, vont-ils trouver une autre circonstance ? Le *Tao-t'ai* a agi promptement, et je ne crois pas au danger immédiat ; mais un rien peut amener la crise. On garde autant que possible le silence dans les thés et les rues publiques : mais les rumeurs, dans l'intimité des familles, sont très menaçantes, a dit cet ami. Le mannequin représentant pour les gens simples la peste, et indirectement le sous-préfet, signifiait, aux yeux des compères lettrés, la peste des étrangers (missionnaires, douaniers, etc.) Il a été détruit hier soir, me dit-on. » (*P. Debrix.*)

On lit dans *The China Gazette* à la date du 19 juin : « Les troubles ne viennent jamais seuls. Après la nouvelle d'une menace d'émeute à *Tien-tsin*, nous arrive le détail d'une émeute à *Wucheng*, distant de 100 *li* (70 kil. environ) de la capitale du *Kiang-si*. Plusieurs ministres protestants, hommes et femmes, ont été chassés dans les montagnes et leurs propriétés pillées et brûlées. Depuis 3 semaines déjà, il était question de chasser les étrangers, et le 7 l'occasion se présenta. Un enfant par-

courait les rues, ayant dans ses mains une caisse en bois, criant : « A bas les étrangers, mort aux étrangers » ; les ministres protestants passant à ce moment, l'enfant, qui connaissait bien son rôle, cria de toute la force de ses poumons que les étrangers l'étranglaient, et se réfugia chez lui. Les ministres protestants craignant les conséquences de cette affaire, suivirent l'enfant chez ses parents et les informèrent de ce qui venait de se passer ; mais comme tout était concerté d'avance, on ne tint pas compte de leurs réclamations. Le jour suivant quelques individus vinrent chez les ministres et les informèrent de la mort de l'enfant, puis survint une attaque en règle sur la Mission. Cinq dames se sauvèrent dans les maisons voisines, et craignant d'être maltraitées par la foule qui augmentait en nombre, se réfugièrent sur la colline, où elles passèrent la nuit en plein air, s'attendant à être égorgées. La maison d'un ministre fut entièrement démolie, et ce dernier dut rejoindre les cinq dames sur la colline ; puis tous se réfugièrent sur une barque dans le lac *Poyang*, après de nombreuses insultes et menaces réitérées. On essaya de brûler la barque, mais une canonnière chinoise vint à leur secours et jeta l'ancre auprès d'elle. Heureusement il n'y a pas eu perte de vie, grâce à la prompte arrivée des mandarins locaux qui cependant se contentèrent de regarder seulement. Avant l'arrivée des mandarins, les émeutiers s'étaient rendus à la Mission des Lazaristes, qui heureusement ne souffrit aucun dommage. Quelques jours avant cette émeute, des vauriens s'étaient réunis auprès de la Mission catholique à *Nan-chang*, capitale du *Kiang-si*, et indiquaient aux passants des poissons salés qui étaient exposés au soleil et voulaient faire croire au peuple que c'était de la chair d'enfants que les missionnaires avaient pris et dont ils voulaient faire usage. Une émeute était imminente, mais elle avorta, grâce à l'arrivée d'un mandarin militaire qui dispersa la foule. »

Les journaux chinois de *Chang-hai* disent que dans le *Kiang-si* seulement on comptait ces derniers temps cinq tentatives d'émeute contre les Missionnaires catholiques et protestants. De plus, toujours d'après ces mêmes journaux, à *Tien-tsin* on parle du massacre de deux chrétiens, parce qu'ils étaient chrétiens, et d'une menace d'émeute pour le 21 juin, jour de l'inauguration de l'église française qui avait été démolie lors du massacre des sœurs en 70. M. Gérard et M. Dubeil, ainsi que M. Mengniot ont dû présider à cette inauguration, et *La Comète* était arrivée quelques jours auparavant pour calmer la population et rehausser la fête.

Un neveu de Li-hong-Tchang.

Lettre du P. Twrdy au R. P. Supérieur,

Liu-tcheou-fou, 6 mars 1897.

Mon Révérend Père Supérieur.

P. C.

Je vous ai dit un mot,je crois,du neveu de *Li-hong-tchang* nommé *Ly-pe-yen* (descendant du 3e frère), le second comme richesse de tous les *Li.* Il avait entendu parler de mon désir de le voir et alors il est venu le premier avec 4 suivants, délégué, etc. dans mon trou noir. Il me disait entre autres choses : « Père, que vous devez souffrir ici ! » J'étais vraiment touché de cette condoléance. Il m'invita de passer quelques jours chez lui. Je lui répondis que mon devoir était de payer mes respects (étiquette chinoise) à toutes les grandes familles de la ville (il a un *Kou-Koan* (hôtel) ici) et que je ne manquerai pas de lui rendre la visite à *Liu-ho-tsi*, le village qui s'est formé autour de sa demeure à 45 *li* (30 kilom.) S.-E. de la ville.

Après mon retour de *Lou-ngan*, je partis en effet sur une barque avec une chaise dessus, 3 de mes gens et un guide pour *Liu-ho-tsi.* J'arrivai à 5 h. du soir ; le *schao-zé* (jeune seigneur) (il est connu ici partout sous le nom de *Li-shao-zè*) n'était pas encore levé ; son habitude étant de se coucher au lever du soleil et de se lever à la nuit. On le réveilla, et au bout d'une demi-heure je pus arriver en chaise, revêtu des habits de cérémonie. Je fus reçu avec grand honneur. Bientôt nous passâmes dans un petit salon européen, contigu à une salle à manger. Il va sans dire que les repas furent servis comme à bord des vapeurs du *Yang-tse-Kiang*, car il a deux cuisiniers de *Chang-hai* ici à raison de 20 piastres (50 frs) par mois chacun. Deux fois par jour on lui prépare un repas européen et un autre à la chinoise. C'est au moment de se mettre à table qu'il se décide à manger de l'un ou de l'autre. Il avait admis à sa table deux convives, le délégué perpétuel et son médecin, un brave homme de *Sou-tcheou*, nommé *Tsao*, emmené ici par les rebelles à l'âge de vingt et quelques années. Comme je disais à *Li-shao-zé* que mon habitude était de me coucher à 9 h. il m'a fallu, sur ses instances, lui promettre de rester encore un jour. Je fus logé dans une longue chambre meublée à l'européenne, divisée au milieu par un paravent. Le médecin dormait dans l'autre bout, et un de mes domestiques dans une chambre contiguë. Le lendemain le *shao-zé* se leva de très bonne heure c'est-à-dire à midi. Il me montra sa maison, les environs. Étant sur le pont du fossé,il me dit en me montrant l'horizon : Tout ce que vous voyez là est à moi, de même par derrière. De fait il est très riche : il a des monts de piété à *Wu-hu*, *Ou-wè-tcheou*, *Ngan-King*, *Tchê-Ko*, etc. en tout, treize, sans compter les banques, boutiques, *Kong-Kian* (hôtels), terres, etc. J'ignorais

que c'est lui qui est notre voisin à *Wu-hu,* propriétaire des « magasins » et débarcadères « *Ma-téou* » à côté du nôtre. C'est chez lui que je l'ai appris. Ce jeune homme n'a que 21 ans mais il fume terriblement l'opium. Il est intelligent, éveillé et méthodique, ce qui n'empêche pas qu'il soit continuellement volé par des soi-disants amis qui lui font dépenser des sommes folles pour des entreprises dont il ne peut se rendre compte. Il est actuellement en train de vouloir extraire du charbon à 80 *li* S. de *Tchao-hien,* et il a acheté 4 montagnes pour cela. Au souper même il recevait une réponse évasive là-dessus du vice-roi de *Nankin.* Le malheur, paraît-il, c'est qu'on ne peut pas lui dire la vérité — il est entouré de flatteurs comme les princes — et si on la lui dit, il veut mieux savoir la chose. Son père *Li-mo-hien* est mort il y a 3 ans. C'était un homme violent et craint dans tout le *Liu-tcheou-fou.* C'est lui qui a tué un de ses fermiers il y a 7 ou 8 ans ; j'étais alors à *Ngan-King,* et la chose avait fait très grand bruit, mais elle fut étouffée. Son fils aîné a quelque chose de ce caractère, car il disait à ses domestiques et autres gens de sa maison à propos de moi: «Si le Père se met à prier et que quelqu'un s'en moque, je le tue. » Nous avons causé beaucoup. Il voudrait avoir un Européen, comme ami, à côté de lui, pour 200 taëls (700 frs) par mois qui pût lui enseigner les choses d'Europe. Ce mot de *Yang-ou* (choses européennes) produit une idée très vague chez les Chinois, elle implique : une langue, l'arithmétique, le droit etc., etc. Nous parlions aussi de religion et à propos d'Adam et Ève, il entendit le dogme permettant une seule femme à l'homme, lui qui en a quatre. Il me demandait si l'on n'allait pas m'adjoindre un Père, pour activer la propagation de la Religion, qu'il voudrait voir fleurir, mais toujours dans cette idée des *Yang-ou* (choses européennes). Il voudrait au plus vite voir une grande concession, ville européenne à *Liu-tcheou-fou.* Il n'a pourtant jamais été à *Chang-hai,* mais seulement à *Nankin, Wuhu* et *Ngan-king.*

Au départ il m'offrit un gâteau à triple étage avec fleurs, drapeau national. Il a défrayé toutes les dépenses de nos gens à l'auberge ainsi que des porteurs de chaise.

Il m'a aussi offert son petit vapeur pour mon voyage de *Wu-hu* aller et retour. Je dois y aller chercher les portes et les fenêtres de mes 3 chambres, que je ferai mettre sur une barque, que mes gens emmèneront. Quant à moi, je puis revenir tout de suite sur le vapeur avec un domestique. J'attends donc.

A quelques *li* de son « *wé-tse* » (demeure entourée d'eau) se trouve le *wé-tse* de *Li-hong-tchang* où il n'y a que le gérant général de ses affaires, à qui aussi j'ai envoyé ma carte pendant mon séjour chez *Li-shao-zé.* Encore quelques détails sur la famille de *Li* : *Li-hong tchang,* le 1er des 6 frères *Li,* est regardé comme très avare. Quand il quitte un poste, il emporte tout ce qu'il peut, ce qui lui a valu le sobriquet de *Li-ma-pou, ma-pou*

signifiant torchon pour essuyer la table, c'est-à-dire qui enlève tout ce qui se trouve dessus. Le fils adoptif de *Li-hong-tchang*, *Lord Li*, est appelé ici simplement « l'ambassadeur » *(tchin-tsai)*, il demeure à présent à *Wu-hu* où il est le chef de la compagnie chinoise. Le seul fils proprement dit de *Li-hong-tchang* est à *Pêking*, il est estropié et n'a qu'un titre honorifique. La famille la plus riche des *Li* est celle du 5[e] des frères. Le plus pauvre ou plutôt le moins riche est *Li-hong-tchang* qui n'a pas de monts de piété, vu que comme mandarin il ne peut pas faire du commerce.

Voilà bien un chapitre sur les *Li !* mais je ne le crois pas déplacé, étant ici dans leur pays même.

Twrdy S. J.

Une neuvaine à saint Joseph.

Lettre du P. Dannic au R. P. Supérieur.

Mao-kia, le 23 mars 1897.

Mon Révérend Père Supérieur,

P. C.

Allons-nous donc remonter au déluge? *Mao-kia* et ses environs sont vraiment tristes. Tous mes murs et paillotes menacent ruine. Mon église elle-même, l'honneur de toute la section, voilà que, plus que jamais, elle coule de toute part. Les tuiles, mal cuites et faites de mauvaise terre, s'imbibent d'eau comme autant d'éponges : il pleut autant dedans que dehors. En septembre j'avais cependant réparé le toit. Dépenses inutiles, ce sont d'autres tuiles qu'il faudrait et ces imbéciles de *Kan-tan-tsi* ne sauraient en faire de bonnes.

Il pleut depuis trois semaines. A bout de ressource, je commence une neuvaine à St Joseph, mon Patron et celui de *Mao-kia.*

24 mars. — Premier jour de la neuvaine.

Sans compter *Sien-Cheng* et les domestiques, j'ai 100 élèves présents, garçons ou filles. Du matin au soir, ces malheureux pataugent dans une boue infecte qui les dégoûte de toute récréation et finit par dégoûter même tout ce qu'il y a de plus paysan comme votre serviteur.

Ce n'est là qu'un petit côté de la question. Mainte fois par jour, je demande au catéchiste comme N. S. à Philippe. « Comment pourvoir à la subsistance de tant de monde ? » En temps ordinaire, je suis à 10 *li* (7 kilom.) du marché. Cette année, j'en suis à 15,20 ou plus, selon le contour plus ou moins fantastique de la nappe d'eau qui m'en sépare. Si j'avais été prophète, j'aurais fait mes provisions en octobre, alors même que tout était au plus cher, au risque de faire rire à mes dépens. Je n'avais pas prévu ce qui n'est pas encore arrivé : 4 mois sans que le char puisse venir dans mon îlot.

Pas de combustible non plus. Le *chou-kiai* n'est plus qu'un souvenir des bonnes années. J'ai acheté du gros bois de chauffage. Pour le faire venir, il faudrait une barque ou un char : ni l'un ni l'autre ne sont possibles.

Que l'eau continue de monter, je n'aurai qu'à renvoyer mes élèves. Mais quel *tolle* ce sera alors contre moi ! Les renvoyer chez eux ! Pauvres enfants, mais chez eux, c'est la misère noire ! La dernière récolte de sorgho et de pois a été entièrement perdue. Ces jours-ci, les grandes eaux, du moins dans les bas-fonds de *Mao-kia*, viennent encore de noyer presque tout le blé semé en automne.

Pas de jour que mes chrétiens ne viennent m'exposer leur détresse. Ailleurs sans doute, les chrétiens sont aussi à plaindre. Seulement, n'étant pas groupés et continuellement sous les yeux du Missionnaire, comme à *Mao-kia*, le cœur du Père en est peut-être moins vivement ému. J'ai pitié de mes chrétiens. Je sais leur avarice, leur grossièreté, leur ingratitude. Après les avoir aidés, j'en ai entendu, le murmure sur les lèvres, me jeter avec dédain ce merci : « Rien que ça : toi, tu ne vaux pas les Pères qui t'ont précédé ! » Je n'ai pas plus de peine à en convenir qu'à leur pardonner. N'importe, je voudrais les aider discrètement.

St Joseph, le meilleur des Procureurs, venez à mon secours !

25 mars. — Deuxième jour de la neuvaine.

Enlèvement du dernier emblème religieux de ma pauvre et chère église où il pleut tout autant que dehors. Le *Ka-t'sing* est transformé en chapelle. Mais que faire à l'église ? Cette année pas de quinzaine sans pluie. D'ici au moins 6 mois, impossible de me procurer d'autres tuiles et pour m'en procurer, il faudra de 200 à 300 car., me dit le *Sieu-cheng.* Dans la suite, me fait-on aussi remarquer, l'église n'en coulera que de plus en plus : même les bois de l'intérieur pourraient pourrir.

Ne sachant si le R. P. Perrigaud est en route ou non pour revenir, je m'adresse directement à vous, mon Révérend Père Supérieur, pour me préparer des subsides. Puisse mon Ministre à son retour pouvoir vous prouver que j'ai exagéré !

En attendant que j'aie les moyens de réparer mon église, je vais la laisser nue, à l'état de vendredi-saint, me contentant, quand le temps sera beau, d'y dire la Messe avec le crucifix et deux cierges. Peut-être le bon St Joseph, que j'ai tant aimé à décorer, se fatiguera d'être relégué dans un coin de ma chambre et tâchera de me tirer d'affaire pour remonter lui-même à sa place d'honneur. Ce matin quand, pour la première fois, je l'ai vu si tristement descendre de l'autel et sortir de son sanctuaire, je n'ai pu retenir mes larmes. Vraiment, c'est pitié de voir sa belle église neuve transformée en froid temple protestant.

Ste Vierge Marie, unissez-vous, je vous en prie, à Joseph, pour faire reve-

nir le beau temps. C'est aujourd'hui l'Annonciation, et pas moyen de réciter l'*Ave* au pied de votre Autel. *Ave Maria !* quand même.

26 mars. — Troisième jour de la neuvaine.

« Le Saint est parti, présage de malheur, » me disaient ce matin quelques braves gens, consternés de voir l'image vénérée de leur Patron disparue. Et moi aussi, tant que je ne verrai pas la douce figure de Joseph, portant et montrant JÉSUS, trôner dans mon église, je craindrai pour moi et pour mes chrétiens.

Vers le souper, la sacristie, intacte jusque-là, cède à son tour. Tous les décors, et il n'y en a pas mal à *Mao-kia*, y étaient entassés depuis la veille. Toute la nuit se passe à les entasser ailleurs.

Seules, les constructions si critiquées du P. Bureau défient la pluie. Vivent les chaumières!

27 mars. — Quatrième jour de la neuvaine.

La vieille église, servant d'école, imite la jeune. Que celle-là coule, rien d'étonnant: elle est condamnée. Je m'en consolerais facilement si la nouvelle était intacte.

Toute la journée, on s'organise de manière à pouvoir désormais, en cas de pluie, se passer de l'église et de la sacristie, chose compliquée, je vous l'assure, tant les P.P.Bienvenu et Doré, de vrais artistes pleins de zèle pour la beauté de la maison de Dieu, ont bien monté le mobilier du sanctuaire. Quand il a fallu caser tout cela dans ma chaumine déjà trop étroite et trop encombrée, j'ai dit, pour la première fois : *Mao-kia* est trop riche. »

« Pensez à St Joseph, sur la route de l'exil, par une nuit froide et pluvieuse, » me disait dernièrement le vertueux P. Besnard. C'est vrai, mais je ne puis aussi m'empêcher de répondre : « Sur le chemin d'Égypte, Joseph avait JÉSUS pour le consoler, tandis qu'à *Mao-kia*, le Tabernacle, vide de JÉSUS, gît par terre, meuble encombrant et inutile puisque le Maître n'y est plus. »

28 mars. — Cinquième jour de la neuvaine.

Temps sombre : jour sans soleil, nuit sans étoile : il ne pleut pourtant pas.

« Lætare,... gaudete cum lætitia qui in tristitia fuistis, » disait ce matin la Ste Église à ses enfants. Et ceux-ci de répondre : « Comment nous réjouir ? Chez nous, plus de quoi manger : dans nos champs, le blé est perdu! Pitié, mon Dieu ! »

Commentant de mon mieux l'histoire du saint homme Job, j'ai expliqué que Dieu n'est jamais plus près de nous que lorsqu'on croit tout perdu. « Nous sommes tous tièdes, si non grands pécheurs, ai-je ajouté. Notre Père, qui est au ciel, nous éprouve pour nous rendre meilleurs, plus dignes de participer à ses nombreuses et prochaines bénédictions. » « Concede, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui, ex merito nostræ actionis affligimur, tuæ gratiæ consolatione respiremus. » Oraison du jour.

Aujourd'hui, pas de salut, pas de chemin de croix : une messe vite célébrée, puis tout le monde au travail, aux provisions, à l'étayement des murs, à l'écoulement des eaux, en voilà un dimanche de Lætare ! Mais enfin, puisque ce matin, j'ai proposé la patience de Job à l'imitation de mes chrétiens, à moi aussi de dire : « En tout et toujours, dans l'ennui comme dans la joie, que la volonté de Dieu soit faite ! »

« Lætare ! » quand même; oui vraiment je termine ma journée par un spectacle bien consolant : la mort d'un jeune chrétien de 20 ans, belle fleur que cette terre encore neuve de *Mao-kia* envoie s'épanouir au ciel. Il fallait entendre ses ravissants colloques avec JÉSUS et Marie, mais surtout avec Joseph, son saint Patron. Jusqu'au dernier moment, il a eu sa connaissance, et ce qui est plus rare par ici, de la reconnaissance. Au souvenir des bontés des PP. Bies, Besnard et Doré : « *Sié, Sié Chen-fou-ti-ngen-tien,* » me répondait le pieux mourant. Cher enfant, tu quittes la boue de ce monde pour les splendeurs éternelles. « Gaude, lætare qui in tristitia fuisti... Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus. » — Introït du jour. — Encore quelques morts édifiantes comme la tienne, et la foi sera ancrée dans le cœur de mes chrétiens !

St Joseph, patron de la bonne mort, merci !

29 mars. — Sixième jour de la neuvaine.

« Venez voir, me font dire les vierges, venez voir notre mur qui va tout tomber : une partie est déjà par terre ! »

Qu'y faire ? Attendre le beau temps. Ne craignez pourtant rien, vierges et fillettes. Si votre mur est tombé, les profonds fossés débordant d'eau vous protégeront admirablement contre les voleurs. A quelque chose, tout malheur, même l'inondation, est bon. Il n'en reste pas moins vrai, qu'au plus tôt, ce mur est à refaire, « sumptibus Missionarii ».

Comme chez les Petites-Sœurs, le bon St Joseph est toujours en pénitence dans ma chambre, la face tournée à la muraille. Et dire que c'est son mois !

La pluie recommence de plus belle.

30 mars. — Septième jour de la neuvaine.

Mes gamins tout triomphants arrivent à l'école par une porte nouvelle. La nuit, une brèche de plus de 3 mètres s'est faite dans mon propre mur d'enclos. D'autres moins inoffensifs que mes élèves pourraient aussi passer par là, « Bah ! me répondent ces insouciants de Chinois, on en sera quitte pour doubler le nombre de veilleurs. — Qu'il faudra payer et qui dormiront à qui mieux mieux, pensé-je. En tout cas c'est encore un mur à refaire, « sumptibus Missionarii ».

Bon St Joseph, ah ! que vous me devez quelque grâce signalée pour toutes les misères que vous me faites ces jours-ci. Je vous aime quand même !

31 mars. — Huitième jour de la neuvaine, mercredi, dernier jour du Mois de Mars, Bréviaire et Messe de St Joseph.

Il ne pleut plus. Est-ce le beau temps ? Du moins, l'espérons-nous. L'autel de St Joseph est orné de fleurs et de lumières. Lui-même retourne à l'église. Je voulais le fixer à son ancienne place. Non, me dit le Sacristain, ne le fixons plus. A la prochaine ondée l'église sera encore inondée. Déposons-le simplement sur l'autel : il sera désormais plus facile à enlever. Prophète de malheur ! Puisse St Joseph faire un miracle pour te donner un démenti ! Hélas ! le moment n'est pas encore venu. A peine la Messe finie la pluie recommence, et cette fois plus forte que jamais. En un clin d'œil, l'église est encore inondée. Seuls l'autel et le tableau de Joseph demeurent secs. « C'est le saint qui se garantit maintenant lui-même contre la pluie, me dit le Sacristain, non loin de croire au miracle : qu'il nous en garantisse également. »

Cependant l'eau monte, monte toujours. Ma vieille église non contente de couler s'imagine encore de crouler à la partie sud. Les élèves en sont épouvantés. Il n'y a pourtant pas de quoi, car c'est toujours au dehors qu'elle tombera, vu que c'est de ce côté qu'elle penche terriblement. Mais, où loger tout mon petit monde ? A l'écurie ! seul endroit désormais disponible. Oui, l'écurie servant de classe et de réfectoire, c'est l'idéal, en penseront ce que voudront dame Mule et maître Aliboron qui, du reste, garderont toujours leurs droits au logis comme au ratelier

Coup sur coup, j'apprends que mon église de *Kan-tan-tsi* est gravement endommagée, que des constructions pour bâtir un mur à *Yang-tsuen-tsi* et valant 15 car. sont absolument perdues. Que de choses à réparer, toujours « sumptibus Missionarii » !

Bon saint Joseph, jusqu'où ça ira-t-il ? Je crie vers vous, et vous ne m'écoutez pas ! Tout le monde sait que je vous fais une neuvaine. Perdrons-nous la face tous deux, vous le grand Protecteur, moi le petit protégé ? En vous j'espère encore.

1 avril. — Neuvième jour de la neuvaine.

Vers minuit, frappant légèrement sur le rebord de ma fenêtre : « Père, me dit mon fidèle veilleur, le temps se met au beau. » Et de fait, des millions d'étoiles resplendissent au firmament. Sur le triste toit de l'église encore toute dégouttante, les oiseaux comme de coutume viennent à l'aube du jour gazouiller leurs hommages au Créateur. Peu à peu l'eau baisse, puis le soleil nous inondant de ses douces clartés, répand dans tous les cœurs un frémissement de joie et de printemps. Le sourire est sur toutes les lèvres. En un instant l'autel de St-Joseph revêt sa plus belle parure. Au nom de ce cher peuple éprouvé dont vous m'avez fait le père je tombe à genoux pour dire à notre puissant Protecteur.

Te Joseph celebrent agmina Cœlitum,
Te cuncti resonent Christiadum Chori.

Seule une triste remarque se fait entendre : « Ce n'étaient là que de douces pluies de printemps, que sera-ce donc aux grands orages d'été ? » Il en sera ce que Dieu voudra. Mais alors comme aujourd'hui, s'il y a lieu, je vous exposerai encore mon embarras avec toute la candeur d'un enfant qui ne craint pas d'ennuyer son père, persuadé que c'est le seul moyen de conserver la paix et le courage. Pour le moment vive le beau temps ! A chaque jour suffit sa peine.

Avec le beau temps, les courriers peuvent revenir. « Je vous envoie 100 francs, » me dit le bon P. Le Cain. Immédiatement je demande au P. Baugendre, pro-ministre, l'autorisation de disposer de cette petite somme pour soulager les plus nécessiteux de mes chrétiens. Merci, saint Joseph ! Merci, Père Le Cain !

Non contente de m'avoir promis un magnifique maître-autel, Sa Grandeur me fait encore l'aumône de 50 carolus. Merci, saint Joseph ! Merci, Monseigneur !

Enfin le Père Ministre lui-même m'envoie des Messes de *Chang-hai* et m'annonce que « le beau tableau de saint Joseph tout encadré d'or, promis par le R. P. Havret, est prêt et n'attend qu'une occasion pour venir à *Mao-kia.* » Merci, P. Ministre ; merci, R. P. Havret !

Mais vive surtout le nouveau saint Joseph ! Il sera le bienvenu à *Mao-kia.* Seulement, qu'il le sache bien, c'est à lui de se procurer 200 à 300 car. pour refaire le toit de sa maison. A *Mao-kia* les hommes se paient cher. S'il allait ne pas réussir ! eh bien quoi ?... Eh bien : il resterait en caisse ni plus ni moins, sans fleurs, sans encens, sans prières. Il réussira, j'en suis persuadé.

Nous serons reconnaissants. Au nouveau saint Joseph, nous manifesterons notre joie par plus de ferveur et de solennité. A vous, mon Révérend Père Supérieur, nous témoignerons notre gratitude par un redoublement d'amour et de confiance.

Je me recommande à vos prières et saints Sacrifices.

J. Dannic, S. J.

Installation définitive à Yng-tcheou-fou et à Po-tcheou.

Extrait de la correspondance du P. Ferrand et lettre du P. Perrigaud [1].

LE P. Foret avait été délégué par M. de Bezaure, consul-général de France à *Chang-hai*, pour traiter à *Ngan-king* les affaires de *Po-tcheou* et d'*Yng-tcheou-fou ;* il les a traitées avec succès. Voici d'ailleurs une traduction de la pièce officielle.

« Par devant le bureau des affaires étrangères de la province du *Ngan-hoei* d'une part, et le R. P. Foret, ministre de la section ecclésiastique de *Ngan-king*, et délégué par Son Excellence le consul de France à *Chang-hai*, d'autre part...... après mûres délibérations, les deux affaires concernant la religion dans la sous-préfecture de *Po-tcheou* et la préfecture *Yng tcheou* ont été arrangées avec les clauses suivantes :

1° Dans la ville même de *Po-tcheou* il sera procuré à la Mission catholique une maison. Si elle n'était pas à la convenance des missionnaires, on s'engage à fournir un autre terrain convenable dont le prix serait versé par la Mission. Pendant la construction de l'établissement, les autorités locales fourniront aide et protection selon les traités.

2° Pour ce qui concerne la somme de 2000 taëls que les autorités locales s'étaient engagées à payer comme compensation la septième année de *Koang-siu*, elle est élevée maintenant à 3000 taëls (taux de *Chang-hai*) en raison du long délai. Cette somme une fois payée, il ne devra plus être question des pertes antérieures subies par les missionnaires à l'occasion de la propriété de la famille *Ko*, ni des dommages subis par les chrétiens dans toute cette affaire...

3° Quant aux 60 *meous* de terrain que le nommé *Ko* a dû céder, ils lui seront rendus après enquête sérieuse du mandarin.

4° Pour ce qui concerne la maison du nommé *Hiu-t'che-t'ang* achetée autrefois par le P. Bies dans la ville de *Yng-tcheou-fou*, ordre est donné à *Hiu-t'che-t'ang* de la remettre immédiatement à la disposition du missionnaire. Quand ce dernier viendra en prendre possession, le mandarin local devra l'accompagner et le protéger en preuve de ses sentiments d'amitié.

Ces clauses étant admises du consentement des deux parties, nous les notifions officiellement aux mandarins locaux, leur ordonnant de se conformer fidèlement à la teneur de cette convention qui devra être exécutée sans le moindre retard dans l'espace d'un mois après réception.

1. Les *Lettres de Jersey*, 1894, p. 235, et 1895, p. 180, contiennent le récit des difficultés qu'ont éprouvées le P. Bies et le P. Perrigaud dans la fondation de ces deux nouveaux postes: à *Yng-tcheou-fou*, le P. Bies fut violemment expulsé de la ville lorsqu'il vint pour la première fois prendre possession de la maison qu'il avait achetée.

Cependant en raison de la grande distance qui sépare *Yng-tcheou* et *Po-tcheou* du centre de la province, les communications officielles sont nécessairement lentes. S'il arrivait donc quelque complication imprévue, qu'on ne se montre pas de part et d'autre exigeant.

En tous cas nous autorisons les mandarins locaux à s'aboucher avec le P. Perrigaud, missionnaire résidant à *T'ai-ho,* pour traiter à l'amiable et tout arranger d'un commun accord... Ainsi est-il permis d'espérer que païens et chrétiens vivront désormais en paix.

Du règne de *Koang-siu* la 23e année ; de la 3e lune le 21.

Les lettres suivantes du P. Perrigaud racontent l'heureuse conclusion de cette longue affaire :

Yng-tcheou-fou, 22 mai : « Merci de votre dernière lettre que vous m'envoyiez avec la pièce officielle. Je viens d'être installé avec honneur dans notre maison de *Yng-tcheou-fou.* Le triomphe a commencé à *Tai-ho :* 3 petits mandarins et 10 soldats sont venus me chercher dès le jeudi soir. Vendredi vers midi, je rencontrai à mi-chemin le chef de la police et le commandant de place avec une escorte considérable. C'est dans cet appareil imposant que nous sommes entrés en ville. Le délégué du vice-roi et le sous-préfet m'attendaient à la porte de la maison pour me la livrer solennellement. Il ne reste plus que *Po-tcheou :* cette position sera plus difficile à enlever. Pourtant il y a bon espoir : on accepte déjà en principe notre installation : la difficulté portera sur l'endroit. Allons, priez et faites prier. Il ne faut pas oublier après le premier triomphe que la Roche Tarpéienne est bien près du Capitole. En ce moment, il ne faudrait pas gâter notre installation de *Yng-tcheou-fou* par un échec à *Po-tcheou ;* à la garde de Dieu!

Yng-tcheou-fou, juin 1897.

« Après l'arrangement signé à *Ngan-king* par le P. Foret et le *Tao-t'ai* du *Yang-ou-kiu*, les mandarins de *Yng-tcheou-fou* devaient nous rendre la maison achetée, il y a 3 ans par le P. Bies, et nous y installer avec honneur en réparation des outrages prodigués autrefois au *Tien-tchou-tang* (Église catholique). Un délégué était chargé de l'exécution de cet arrangement. Ce délégué se montra habile homme. Dès son arrivée, il convoqua les notables et leur signifia que celui d'entr'eux qui désirait s'opposer à notre installation devait d'abord aller à la capitale exposer au gouverneur les raisons de son opposition. Naturellement ils se tinrent coi. Le vendeur seul de la maison voulut faire le malin : il prétendit ne pouvoir la céder, parce que c'était un bien commun destiné à devenir un temple aux ancêtres, etc. Le délégué lui coupa la parole en lui rappelant que ce n'était plus le temps de jouer la comédie, qu'il avait à déménager au plus tôt, car le 20 de la 4e lune le missionnaire sera installé solennellement dans la maison en question. Dès le lendemain de mon retour à *Tai-ho*, j'envoyai un catéchiste aux

informations. Il revint avec d'excellentes nouvelles : le sous-préfet devait donner deux proclamations, nous prêter des meubles, tables, lits, chaises, etc., et nous fournir une garde de satellites pendant les premiers jours. La date restait toujours fixée au 20 de la 4e lune. Tout allait pour le mieux, mais en Chine il faut s'attendre jusqu'au dernier moment à des surprises désagréables. Le 18 au soir arrive une lettre du sous-préfet dans laquelle il me demande de reculer la date jusqu'au 24. C'était un *Ki-tsa*. Ce retard pouvait gâter l'affaire de *Yng-tcheou-fou* et surtout celle de *Po-tcheou*, en laissant croire que nous avions peur, que les mandarins ne voulaient plus de nous, etc.; aussi je maintins énergiquement la date du 20, et de fait j'étais décidé à faire pendant la nuit les 70 *li* qui séparent *T'ai-ho* de la préfecture et aller m'installer le 20 au matin dans notre maison. Mais je n'eus pas besoin de recourir à ce moyen extrême. Le 19 au soir le mandarin donnait une réponse favorable, et comme confirmation de sa bonne volonté envoyait à ma rencontre dix soldats et trois petits mandarins à cheval. Le vendredi, 20, vers 7 heures du matin, nous étions prêts. Notre cortège traversa toute la ville de *T'ai-ho* au grand ébahissement des habitants. A moitié chemin dans le grand bourg de *Lieu-ka-tse*, le *Pou-ting* et le *Po-tsong* de *Yng-tcheou-fou* m'attendaient avec une nombreuse escorte. Dès lors ça devient un vrai triomphe. Devant ma chaise marchent 4 cavaliers et 4 fantassins. Ces derniers, qui dans d'autres circonstances me couperaient la tête sans scrupule, me font rendre des honneurs extraordinaires. On doit nous céder toute la route, se lever sur notre passage et descendre de cheval. Ils se permettent bien aussi de temps en temps de boire du thé sans payer, de prendre dans les champs d'oignons ou de navets tout ce qui leur convient, et dépouillent aimablement les passants de quelques-unes des provisions faites en ville. A *Yng-tcheou-fou*, sur les murailles, dans les rues, il y a des milliers de curieux attirés par le spectacle si étrange d'un diable d'Europe conduit en triomphe par les autorités de la préfecture. La police est très bien faite. Tous les cinq pas environ il y a un satellite chargé de maintenir l'ordre : aussi pas un cri, pas une remarque injurieuse. Le délégué et le sous-préfet m'attendaient à la porte de notre maison ; ils m'y introduisent et me la font visiter tout entière. Ils me demandent le contrat d'achat ; je ne leur montre qu'une copie sur laquelle j'avais supprimé le nom des intermédiaires, afin de ne pas leur attirer de désagréments pendant les premiers moments d'effervescence. Nous trouvons la maison en bon état ; il manque seulement quelques portes et fenêtres : ce sera une question à régler avec le vendeur. Le soir et toute la nuit de nombreux satellites veillent à notre sécurité. Le lendemain, samedi, visite solennelle à tous les mandarins civils et militaires : des soldats accompagnent la chaise. Le dimanche tous les mandarins rendent la visite. Après quoi je remonte en chaise pour visiter les notables de la ville : cette démarche me coûtait un

peu, car j'étais persuadé que je la faisais en pure perte. Aussi le lundi matin, fête de N.-D. Auxiliatrice, je suis agréablement surpris de voir arriver le premier notable de *Yng-tcheou-fou.* Après lui les autres viennent peu à peu. L'entrevue est facile. Je les rassure en leur affirmant que je ne bâtirai pas cette année de grande maison à étage, que je ne leur créerai pas d'affaire injuste, etc. Les maisons à étage en particulier leur font peur : il y a dans leur appréhension moitié superstition, moitié jalousie : ils craignent pour le *Fong-choei*, et ils sont vexés de nous voir bâtir des maisons plus belles que les leurs. Pendant mes deux promenades en chaise à travers la ville je ne remarque aucune hostilité dans la population. On vient beaucoup me regarder par curiosité. L'impression générale est que cet étranger n'a rien d'extraordinaire, habits, éventail, lunettes (car je porte des lunettes pour faire paraître mon nez moins long), tout est chinois. Je m'entends appeler parfois *Yang-ta-lao-ye*, rarement diable », le plus souvent *Yang-sien-chang;* aucune difficulté non plus dans les entrevues avec les mandarins. Le préfet seul revient à plusieurs reprises sur l'entrée dans la religion de quelques vauriens, hommes à affaires, ce qui n'est guère le cas dans la section. Je réplique que les affaires viennent surtout de l'opposition ouverte et illégale des mandarins et des notables à la propagation de la religion, et je lui cite à l'appui des paroles injurieuses du sous-préfet à *T'ai-ho*, prononcées tout récemment en plein tribunal. Mardi matin un bateau de *T'ai-ho* nous amène notre mobilier. Mercredi matin, voyant que tout est calme malgré quelques placards anonymes contre nous, les mandarins et les notables, je confie le poste au bon P. Besnard et je retourne à *T'ai-ho.* —

Je vais partir maintenant à la conquête de *Po-tcheou*. Le premier triomphe ne me rassure pas complètement.

Juin 1897. L'affaire de *Po-tcheou* est enfin terminée, grâce à l'appui énergique de *Ngan-king*, grâce surtout aux nombreuses prières offertes à cette intention.

On ne peut se figurer au loin l'importance qu'a eue cette affaire dans le nord du *Ngan-Hoei.* Depuis 6 mois on ne parlait dans tout le pays que de la fameuse lutte entre le *Tien-tchou-tang* (Égl. catholique) et les braves de *Po-tcheou* et la persuasion commune était que ces derniers ne laisseraient jamais le diable d'Europe s'établir chez eux.

L'empereur lui-même ne pourrait les y contraindre. Plutôt la révolte et la mort qu'un pareil affront.

En revenant dans le nord au commencement de mai, je pus me rendre compte de ces dispositions hostiles. On me dit dans les auberges où je m'arrêtai que trois *Wei-yuen* (délégués) étaient venus pour installer le *Tien-tchou-tang* à *Po-tcheou* — que plusieurs barques de soldats européens étaient dans la rivière pour prêter main forte, mais que les gens de *Po-tcheou* ne céderont pas. Ils ont de l'argent et des armes. Nos chrétiens eux-mêmes n'étaient

pas rassurés. Le P. Beaugendre étant venu passer un jour à *Tai-Ho* ses chrétiens crurent à sa fuite. Ils voulaient, eux aussi, se sauver avec femmes et enfants. Car, disent-ils, les notables de la ville et de la campagne à *Po-tcheou* non seulement vont s'opposer à l'établissement des missionnaires en ville, mais ils veulent massacrer tous les adeptes de cette religion abhorrée. Déjà ils ont convoqué la garde nationale, ils ont gagné à leur cause les notables de *Kouo-yang*, de *Mong-tcheng* et de *Hoai-yuen*. C'est une levée en masse qui se prépare. Le chef du mouvement est un vieux *Wang-lao-fou*. La gloire du défunt *Toan-lao-mou*, le chef de l'ancienne levée de boucliers contre le *Tien-tchou-tang* l'empêche de dormir: il voudrait, lui aussi, laisser son nom à la postérité.

Dans tous les bruits il y avait beaucoup d'exagération : en réalité il n'y avait qu'un seul *Wei-yuen* — les soldats européens n'étaient autres que deux ministres protestants venus en barque dans l'espoir d'acheter un terrain en même temps que nous. — Quant aux préparatifs de combat des belliqueux notables, ils cessèrent vite devant l'attitude ferme et résolue du *Wei-yuen* et du mandarin. Voici ce que nous racontèrent les hommes envoyés aux informations.

Le *Wei-yuen* convoqua d'abord les notables de la ville pour leur faire connaître les termes de l'arrangement signé à *Ngan-king*. Ceux-ci, n'osant assumer la responsabilité d'une résistance ouverte aux ordres des grands mandarins, déclarèrent que les notables de la campagne faisaient opposition à l'établissement du *Tien-tchou-tang*. Le *Wei-yuen* convoqua alors les notables de la ville et de la campagne et demanda à ces derniers les raisons de leur opposition. Ils répondirent qu'ils n'avaient jamais songé à désobéir. Les notables de la ville furent ainsi convaincus de mensonge. Le *Wei-yuen* leur dit : je sais que l'opposition vient de vous. Mais je vous jure que malgré tout, le *Tien-tchou-tang* sera établi à *Po-tcheou*. Le sous-préfet présent à la séance fit la même déclaration. Vous pouvez, leur dit-il, me tuer, tuer ma femme et mes enfants, mais je vous jure que le *Tien-tchou* sera établi à *Po-tcheou*.

Dès lors toute opposition ouverte cessa.

Le fameux *Wang-lao-fou*, voyant qu'il y avait du danger, ne pensa plus à la gloire. Il prétexta des affaires urgentes à *Tien-leang-tcheng* et disparut. Naturellement le peuple ne pouvant admettre une telle couardise dans son chef, crut et répéta qu'il était allé chercher des soldats pour combattre le *Tien-tchou-tang*.

Ce magnifique début promettait une prompte solution à l'affaire, mais les notables ne se tinrent pas pour battus. Pendant mon séjour à *Yng-tcheou-fou*, le préfet m'annonça que le *Wei-yuen* de *Po-tcheou* était retourné à *Ngan-king* pour quelques semaines. Je pensai aussitôt que le *Wei-yuen* faisait désormais le jeu des notables. Ceux-ci, ne pouvant nous interdire leur

territoire, voulaient au moins nous exiler en dehors de leur ville en prétextant qu'à l'intérieur il n'y avait aucun terrain à vendre. J'envoyai, moi aussi, à *Ngan-king* un courrier, excellent marcheur : j'avertissais le P. Joret du complot. J'accusai le *Wei-yuen* d'être parti sans m'avoir prévenu, et surtout j'affirmais qu'il y avait en ville beaucoup de terrains à vendre.

De mon côté je me rendis à *Fei-ho-kieou*, à 70 *li* de *Po-tcheou*. Là, j'appris tous les détails du complot tramé contre nous. La ville de *Po-tcheou* est située au sud de la *Kouo*. Or on voulait nous vendre sur la rive nord de la rivière un terrain isolé, dépourvu d'habitation, exposé aux brigandages.

On consentait à nous céder ce qui valait bien cent taëls (350 fr.) pour la modique somme de 4000 taëls (14000). C'était habile. Du même coup on exilait le diable d'Europe loin de la ville sainte ; on lui faisait rendre les 3000 taëls reçus à *Ngan-king* et on palpait 1000 taëls de son argent. Car si on aime peu l'Européen on estime beaucoup son argent.

Nous laissâmes les notables se féliciter de l'habileté de ce plan et répandre le bruit qu'ils ne permettraient jamais un achat en ville, qu'ils avaient déjà tué ou blessé un missionnaire et quelques-uns de ses gens qui avaient osé franchir les remparts, etc. Notre plan était très simple : acheter une maison en ville à l'insu du tribunal et des notables. Cette opération fut longue et difficile ; on négocia successivement l'achat de 6 maisons sans pouvoir aboutir.— Enfin, l'avant-veille de la Pentecôte à minuit, une maison de 16 chambres fut achetée. Ces chambres sont groupées autour de deux cours séparées.

Malheureusement la propriété avait été autrefois hypothéquée à deux familles qui l'avaient ensuite louée à d'autres familles. Il s'agissait donc de retirer les hypothèques, et de faire déloger tout ce monde sans donner l'éveil. Opération encore plus difficile que la première. Il fallut épuiser tous les artifices de la rhétorique pour arriver au but. Enfin la veille de la Trinité on vint me dire que deux chambres seraient libres pour le lendemain soir. Je me décidai immédiatement à brusquer la solution en allant occuper cette partie de notre propriété. Le moment était favorable : Une lettre du P. Joret venait de m'apprendre que des ordres sévères avaient été donnés au sous-préfet pour notre établissement en ville. D'un autre côté notre achat ne tarderait pas à être connu. Le dimanche de la Trinité je partis donc vers midi pour arriver le soir dans la fameuse ville de *Po-tcheou*. Mon plan de campagne n'était pas très arrêté. J'avais seulement l'idée d'aller occuper les deux chambres si elles étaient libres — sinon d'aller m'installer au tribunal ou de faire une promenade d'agrément aux environs de la ville d'après les circonstances. Un courrier devait venir sur la route m'exposer la situation.

Ce courrier ne parut pas, et je dus m'arrêter à un quatrième parti, celui de m'installer dans une auberge en attendant les événements. Nos

hommes vinrent au bout d'une heure m'annoncer que deux chambres étaient prêtes — mais deux très petites chambres, basses, sans porte, donnant sur une cour commune à deux ou trois familles. N'importe, à la tombée de la nuit j'allai m'y installer avec un catéchiste et 4 domestiques. Pour entrer dans la cour il fallut parlementer. Enfin je suis dans notre maison et je me couche immédiatement sur un lit très primitif que nous avions apporté avec nous. Nos gens font connaissance avec nos voisins : c'est le catéchiste, une langue bien pendue, qui débite le boniment sur sa parenté, son passé, ses projets d'avenir — naturellement il ne dit pas un mot du *Tien-tchou-tang*. D'autres voisins arrivent, et il faut leur raconter la même histoire, et cela pendant deux heures. J'entendais à travers le mur les conversations qu'on tenait dans la rue voisine. Quelques-uns des visiteurs soupçonnaient quelque chose. Enfin l'un d'eux vint brusquement raconter le premier achat du *Tien-tchou-tang*, il y a 15 ans et la manière dont les habitants avaient chassé les Européens. Le catéchiste répondit qu'il ne connaissait pas cette histoire, que d'ailleurs il était tard, il les priait de revenir demain matin. Je ne voulus pas attendre au lendemain matin pour avertir le tribunal et demander protection, car pendant la nuit il pourrait y avoir du tapage. Je sortis seul d'abord; le catéchiste, qui connaissait le chemin du tribunal, me suivait à 10 pas. Nous traversâmes les nombreux groupes qui causaient dans la rue, sans être reconnus. Le mandarin nous reçut bien. Je lui déclarai l'achat et la prise de possession. Il envoya immédiatement des satellites maintenir l'ordre. Il aurait voulu me retenir, mais je préférai être au milieu de mes hommes pour les rassurer. Vers minuit nous retournions à notre maison avec une bonne escorte. Déjà nos voisins de quelques heures avaient vidé la place sous l'injonction des satellites qui voulaient un logement pour la nuit et à 1 h. du matin nous nous endormions dans le *Tien-tchou-tang* de *Po-tcheou*.

Le lendemain le bruit de notre installation se répandit rapidement. Aussitôt de tous les points de la ville et de la campagne, on vint voir ce fameux *Tien-tchou-tang* dont on parlait tant. On s'attend à voir quelque chose d'extraordinaire et on se trouve volé d'être venu pour si peu de chose.

Les notables furent encore plus volés en apprenant notre entrée dans leur *Pao-king*, comme ils disent à l'imitation de *Pé-king* et de *Nan-king*.

Ils me firent prier de remettre notre établissement à un an — pour préparer les esprits... les farceurs !

Ils n'eurent pas même la consolation de se venger sur le vendeur. Nous l'avions fait filer dès le matin.

Quant aux intermédiaires nous taisons leurs noms jusqu'à ce que tout soit calme.

Le lundi, visite du mandarin militaire ; le sous-préfet envoie un dîner.

Les habitants de l'autre cour n'avaient pas envie de déménager. Mais le

tribunal ne leur accorde qu'un délai d'une journée. Le soir toute notre maison nous était livrée.

Le mardi beaucoup moins de curieux : visite officielle du sous-préfet.

Son-kao-ngan envoie un dîner.

Le mercredi j'avais presque envie de rendre la visite au mandarin. Nos gens voulaient un parasol, des étendards, etc... Je les rappelai à la modestie qui nous convient. — Les hommes envoyés en ville aux informations tranchèrent la question. Ils soupçonnaient un complot ourdi par les notables peut-être avec la connivence du sous-préfet. On devait faire une émeute autour de ma chaise, m'enfermer au tribunal sous prétexte de protection, et pendant ce temps démolir la maison achetée. Ces craintes étaient peut-être exagérées. Je pris le parti le plus sûr — celui de rester. » J'y suis, j'y reste, qu'on vienne m'attaquer ici.

Pour affirmer davantage notre propriété, je fis commencer les réparations les plus urgentes. Tout un mobilier nous arriva de *Fei-ho-kieou.*

J'envoyai des cartes de visite aux mandarins et aux notables.

Jeudi. — Quelques notables se décident à venir ou à envoyer leurs cartes. 6 mahométans viennent en corps m'assurer qu'on les accusait à tort d'avoir fait opposition au *Tien-tchou-tang.*

Eux aussi ont souvent été persécutés par les Chinois. On leur fait encore tant de difficulté pour bâtir des mosquées. Je leur répondis de bonnes paroles. —

Une vieille tête vint nous annoncer une visite de plusieurs notables qui désirent disputer avec nous sur la doctrine. Mais personne ne se présenta. C'était pour nous faire peur.

Vendredi. — Quelques notables font des visites de politesse.

Samedi. — Le *Wei-yuen*, revenu la veille de *Ngan-King*, vient reconnaître sa faute. Je lui signale les notables qui n'ont pas encore envoyé leurs cartes.

Samedi. — Invitation à dîner chez le sous-préfet. Je refuse. Je crains un piège. Il s'agit de rembourser les 3,000 taëls versés par le Gouverneur de *Ngan-King.* Le sous-préfet ne sait où les trouver. Peut-être a-t-il l'idée de me faire intervenir pour faire diminuer la somme. Une réponse est facile, mais il vaut mieux éviter la demande. D'ailleurs il n'a qu'à s'adresser aux descendants de ceux qui ont autrefois pillé le Père et ses chrétiens. Déjà les fils des coupables de *King-lao-kia* vendent leurs terres.

Dimanche. — Arrivée du P. Beaugendre : nous allons ensemble voir le sous-préfet.

Lundi. — Je pars pour *Yng-tcheou-fou.* C'est ainsi que le *Tien-tchou-tang* de *Pot-cheou,* dédié autrefois au Sacré-Cœur par le P. Bedon, a été ouvert pendant le mois du Sacré-Cœur.

P. Perrigaud, S. J.

Nouvelle fondation à Hing-Hoa.

Lettre du P. Durandière à Monseigneur Garnier.

Yang-tcheou, 7 juin 1897.

Monseigneur,

Le 24 mai dernier, le P. Debesse et moi avons pris possession de la maison que nous avions achetée à *Hing-hoa* 17 mois auparavant. Cette opération s'est faite sans encombre ; mais les jours précédents nous avons dû fortement lutter contre nos adversaires qui, jusqu'à la fin, se sont, par tous les moyens possibles, opposés à notre entrée chez eux.

Avant d'aborder aux portes de la ville de *Hing-hoa*, j'ai envoyé mon catéchiste prévenir le mandarin de notre prochaine arrivée chez lui et de notre intention d'occuper immédiatement notre maison, conformément au jugement porté par lui. A son retour, *Wen-Yuen* m'annonce que les locataires occupent encore notre propriété. Ils l'habitent à titre d'hypothèque, et ne veulent point en sortir avant d'avoir été remboursés. Les opposants voudraient attendre jusqu'à la 12e lune ! Le mandarin donne 50 taëls avec l'ordre de déménager au plus tôt. Un sursis de quelques jours seulement leur est accordé.

A l'époque fixée, c'est-à-dire le 17 mai, le P. Debesse et moi arrivons à *Hing-hoa*. La maison a été évacuée. On a fait place nette : il ne reste guère que la toiture et les murs !

Je donne au mandarin la somme réclamée par les opposants. Il est entendu que le lendemain les satellites prendront possession de la maison, en notre nom ; le second jour, nos catéchistes s'y rendront, et enfin le troisième jour les missionnaires eux-mêmes iront en prendre officiellement possession. C'était le plan du mandarin lui-même. Tout était réglé. Or, dès le matin du premier jour, nous arrive un chrétien qui nous annonce que le tam-tam a retenti à plusieurs reprises appelant le peuple à faire contre nous une grande manifestation. Il est invité à se rendre en masse au tribunal, hommes et femmes, pour protester contre notre entrée à *Hing-hoa* et pour déclarer au mandarin que jamais on ne permettra aux Européens de s'établir dans le pays.

A cette nouvelle nous croyons prudent de nous éloigner momentanément de la ville ; puis nous envoyons nos catéchistes prendre des informations. Le soir, à notre retour sous les murs de la ville, nous apprenons que 800 hommes ou femmes du village où est située notre maison, qu'un fort contingent des villages voisins, qu'une grande multitude d'hommes et de femmes de la ville même se sont rendus tumultueusement au tribunal du sous-préfet, et que là, au nombre, dit-on, de plusieurs milliers, ils ont, depuis 9 h. du matin jusqu'à 2 h. de l'après-midi, crié et vociféré, adressant

au mandarin de cruels reproches ; l'accusant de les livrer aux Européens... Cette multitude lançait contre nous les malédictions accoutumées.

Les satellites ne pouvaient contenir la foule : le mandarin, très surexcité, commençait à prendre peur. Les soldats du commandant de Place furent mandés, mais ne vinrent pas, car alors quelqu'un s'interposa et les émeutiers consentirent à se retirer.

Le mandarin me fit dire que la position devenait difficile, et que si, malgré sa bonne volonté, il ne réussissait pas à nous donner la maison, nous devrions, comme lui, en référer aux supérieurs. Nous crûmes à ce moment que notre affaire était bien compromise. Cependant le sous-préfet chargea le premier notable de la ville d'exhorter les émeutiers et de les pacifier. Un jour fut employé en pourparlers. Le résultat fut que la maison nous serait cédée ; mais à condition que le mandarin publierait un *Kao-che* dans lequel il indiquerait clairement les limites de la propriété, et qu'ensuite on placerait publiquement les bornes...

Cette demande fut accordée ; mais quand nos catéchistes, accompagnés de nombreux satellites, se présentèrent pour mesurer le terrain, les opposants avaient eu soin de se dérober... Les satellites furent lancés à leur recherche... et on put enfin aboutir, après beaucoup de peines, à placer les bornes. Trois formalités difficiles restaient à remplir :

1° Reddition des contrats d'achat des opposants,

2° Acceptation de notre argent,

3° Signature d'une pièce par laquelle les opposants se portaient garants de la paix.

Le contrat d'achat fut enfin remis au mandarin. On lui fit promettre de ne point nous le donner. Cette promesse ne l'engageait guère, aussi il me le fit remettre sans tarder. Après une assez longue tergiversation, l'argent fut accepté et la paix signée.

Le prix exorbitant de notre maison, inscrit en entier sur le contrat, nous imposait un grand sacrifice d'argent pour la légalisation. Le sous-préfet nous offrit de lui-même, pour nous épargner cette dépense, d'apposer simplement son sceau sur notre *P'ing-kiu ;* mais on nous fit remarquer que ce mode d'enregistrement pourrait amener plus tard des difficultés. Nous avons préféré donner les 66 taëls demandées et nous soumettre ainsi à la loi commune.

Je voulais aller visiter le mandarin pour le remercier ; mais il m'a fait savoir qu'il serait plus sage de remettre cette visite à plus tard, quand tout sera rentré dans le calme, afin de ne pas exciter de nouveau contre lui et contre nous le peuple de *Hing-hoa.*

Le sous-préfet, quand tout a été terminé, a fait frapper une plaque d'argent d'une valeur de 20 taëls. Il l'a donnée au chef des satellites pour le récompenser du zèle qu'il a déployé dans cette affaire. Cet homme, qui

s'est depuis longtemps montré extérieurement dévoué pour nous, s'est vraiment donné beaucoup de peines; le mandarin a également invité à un dîner de remerciement les principaux notables qui ont réussi à pacifier le peuple.

— On nous a dit que toute cette affaire de la revente de notre maison avait été autorisée et approuvée par l'ancien mandarin de *Hing-hoa*, lequel avait appelé à son aide les notables. L'argent qui avait servi à payer la propriété était le fruit d'une collecte faite en ville. Ceux qui avaient fait l'achat subséquent avec des contrats antidatés, n'étaient que des prête-noms, qui non seulement n'avaient rien dépensé, mais avaient encore trouvé le moyen de faire quelques bénéfices. C'était donc une affaire populaire soutenue par l'autorité locale, devenue par conséquent très difficile pour nous, vu surtout la fuite du vendeur.

Le nouveau mandarin, en soutenant nos droits contre des opposants qui lui présentaient des contrats parfaitement en règle, a montré une certaine indépendance, une fermeté peu commune. A première vue son jugement paraît peu équitable, puisqu'il nous fait payer une somme indue ; mais les circonstances étaient telles qu'il lui était difficile d'agir autrement.

Après avoir pris possession de notre maison, nous avons mis là un gardien connu et aimé des gens du village. « Avec celui-là, disent-ils, nous n'avons rien à craindre. » Nous avons immédiatement commencé les réparations les plus urgentes, de manière à rendre la maison habitable.

Il y a 9 petites chambres, murs en briques et toiture en tuiles. C'est bien pauvre, et pas de terrain. Mais on aura pour longtemps encore un pied-à-terre suffisant. Le missionnaire peut y réunir une quinzaine de néophytes qui, depuis plusieurs années, attendaient ce petit établissement. Nous avions échoué déjà deux fois dans des circonstances bien pénibles : le néophyte qui nous avait autrefois hypothéqué sa maison fut saisi par le mandarin, puis battu et mis en prison. Nous dûmes renoncer à nous faire rendre justice, tant était manifeste le mauvais vouloir des autorités......

C'est pour cela que la victoire que nous venons de remporter a eu un excellent effet moral. Nous pouvons désormais beaucoup plus facilement évangéliser le pays. —

J'aurais, voulu, Monseigneur, vous écrire plus tôt le résultat de notre expédition au *Hia-ho ;* mais je suis rentré à *Yang-tcheou* vendredi dernier seulement, et pendant les fêtes de la Pentecôte j'ai eu plusieurs occupations qui m'ont empêché de mettre à exécution mon bon dessein.

Demain, je compte m'embarquer pour *Kao-yeou* et *Hoai-ngan*, et faire dans ces deux districts une dernière visite avant les vacances.

Le P. F. *Hoang* m'annonce qu'il a enfin acheté un terrain à *T'ao-yeou*, et qu'il a déjà commencé à bâtir, au grand contentement des néophytes et des catéchumènes.

Je vous prie, Monseigneur, de vouloir bien nous bénir.
Je suis avec un profond respect

de Votre Grandeur
le fils soumis et reconnaissant,
Ol. Durandière, S. J.

Nouvelles de Yang-Tcheou-fou.

Extraits de plusieurs lettres du P. Crochet.

Yang-tcheou, 12 mars.

C'EST à *Tai-tcheou* que j'ai passé le premier de l'an chinois, et j'ai été très content des relations qui ont eu lieu à cette occasion entre les autorités et les notables et la Mission : tous ont reçu mes présents et ont rendu, à part une ou deux exceptions sans importance. Les principaux notables n'ont pas voulu se contenter du « *Tang-kia* » réglementaire, mais ont tenu à me faire le « *Pai-nien* » en règle avec prostration et tout le cérémonial que vous connaissez. J'ai quitté la ville dans la seconde moitié du premier mois : je ne tenais pas à être là à la transmission des sceaux au nouveau mandarin, qui a eu lieu le 6e jour de la seconde lune. La raison en est que le mandarin sortant, celui qui m'a installé et s'est vraiment dépensé pour nos affaires, a eu par ailleurs le tort de mécontenter le peuple par son administration plus ou moins vexatoire, paraît-il, et on s'attendait à une manifestation hostile à son départ. Nous ne sommes pas en cause, cependant nous aurions pu en ressentir le contre-coup. Je pense du reste que ces craintes ne seront pas réalisées et que tout s'est passé pacifiquement, car le catéchiste, à qui j'ai confié la garde de la résidence, et qui doit me mettre au courant, ne m'a rien écrit. J'ai vu à son passage à *Yang-tcheou* le nouveau mandarin, un nommé *Lou*, de *Fong-yang*, dans le *Ngan-hoei ;* je lui avais fait demander une entrevue sur sa barque ; il a préféré venir à la Mission, où nous avons causé longuement. Il me semble un assez brave homme. Il fume un peu l'opium et paraît avoir une santé délicate. Je ne le crois pas d'un caractère très énergique : il m'a du reste promis de prendre toutes les mesures de protection que je lui ai demandées. Nous le verrons à l'œuvre. Après avoir été passer la fête de saint Joseph à *Kao-tsen*, mon principal centre de chrétiens, je retournerai à *Tai-tcheou* pour compléter mon installation avant les examens du « *Shiao-tai* », le *Yuen-kao* qui réunit dans cette ville les candidats de 8 sous-préfectures, c'est-à-dire plusieurs milliers de gaillards qui ne demandent qu'à faire du tapage pour faire diversion à leurs travaux littéraires. Si cette époque des examens se passe, comme je l'espère, sans incident, ce sera un signe que nous sommes décidément acceptés. »

Yang-tcheou, 14 mai : « Je suis content du nouveau mandarin de *Tai-tcheou*. Dès son entrée en charge, il manifesta l'intention d'avoir des relations avec la Mission, et dans une longue visite qu'il me fit avant les examens, il me promit que tout se passerait sans incidents : de fait les examens sont terminés, et aucun désordre ne s'est produit. Les visiteurs cependant ont été nombreux, mais corrects. Il y a eu toutefois une alerte, dans laquelle du reste les candidats aux examens n'étaient pour rien. Un beau matin un homme fut aperçu en dehors de la porte du sud (c'est à quelque distance de cette porte « intra muros » qu'est située notre résidence) fouillant la terre auprès d'un tombeau. L'idée vint aussitôt à quelques passants que cet homme pourrait bien avoir été envoyé par le Missionnaire pour chercher des yeux ! des yeux dans un tombeau qui date peut-être du siècle dernier ! ! ! En quelques instants le bruit a circulé, et un rassemblement s'est formé auprès de l'individu en question. Celui-ci, interrogé, nie d'abord toute connexion avec la Mission, puis, réfléchissant que ce serait peut-être pour lui une manière de se tirer d'affaire (un voleur de tombeaux est passible de la peine capitale), il devient moins positif et s'embarrasse dans ses réponses. Cela se passait non loin de l'habitation d'un des principaux notables, celui qui, dit-on, fut l'instigateur de la première émeute dirigée contre moi, mais qui, depuis, a fait contre-face, est venu boire du vin européen, manger des biscuits, fumer des cigarettes, etc. Il prit vigoureusement notre cause en main et présenta à la foule combien était ridicule sa crédulité. Pour la convaincre davantage, il dépouilla l'individu de tout ce qu'il avait sur lui, afin de faire constater qu'il ne recélait aucun objet suspect ; puis lui fit subir devant tout le monde un interrogatoire en règle. Il en résulta que notre homme était un voleur qui venait de passer plusieurs jours au tribunal du commissaire de police avec la cangue au cou : relâché le matin même, il était venu à la recherche de quelques piastres volées, qu'avant d'être arrêté il avait enfouies auprès du tombeau. Le mandarin, averti de son côté de ce qui se passait, envoya aussitôt des ordres pour qu'on fît bonne garde auprès de notre résidence, en même temps qu'il envoyait des satellites pour saisir le voleur et l'amener à sa barre. La foule du reste avait déjà commencé à se disperser. Le danger semblait conjuré, mais les jours suivants on répétait partout de mauvais bruits sur notre compte : pour les faire cesser, le sous-préfet publia une proclamation, où il disait qu'ayant examiné minutieusement le voleur, il s'était rendu compte que cet homme n'avait eu d'autre intention que d'arracher des herbes sauvages pour sa nourriture ; puis il réfutait les rumeurs auxquelles cet incident avait donné cause. Pour le moment tout est rentré dans le calme ; mais il faut avouer qu'à un moment où la ville était remplie de candidats, cette petite comédie eût pu dégénérer en une mauvaise tragédie. Actions de grâces aux Saints Anges ! ! !

Ce que je viens de raconter s'est passé pendant que j'étais absent de

Tai-tcheou Quand j'y suis retourné après les examens, le mandarin est venu me faire une nouvelle et longue visite, se mettant avec moi sur le pied de la familiarité; ainsi il a voulu boire de la bière fabriquée selon la formule de *Zi-Ka-wei* et l'a trouvée fort bonne. Dans cette visite le grand homme m'annonça qu'il avait fait une nouvelle proclamation pour éclairer son peuple à fond sur l'esprit des traités, les relations avec les étrangers, etc. Je me permis de demander à voir d'avance une copie de cette proclamation. Bien m'en prit, car malgré ses bonnes intentions le brave homme répétait la fameuse clause, à savoir que nous n'étions pas venus à *Tai-tcheou* pour y propager la religion, mais seulement pour y avoir un pied-à-terre : il avait sans doute lu cela dans le dossier de notre affaire. Du reste, il n'y tenait pas plus que cela, et sur une simple observation de ma part, le passage a été retranché. Ainsi corrigée la proclamation est parfaite.

J'ai attaqué la campagne en ouvrant une école à quelque distance à l'ouest de la ville : il y a là quelques velléités de catéchumènes : on ne saurait dire encore à quoi cela aboutira.

Une filature catholique à Chang-hai.

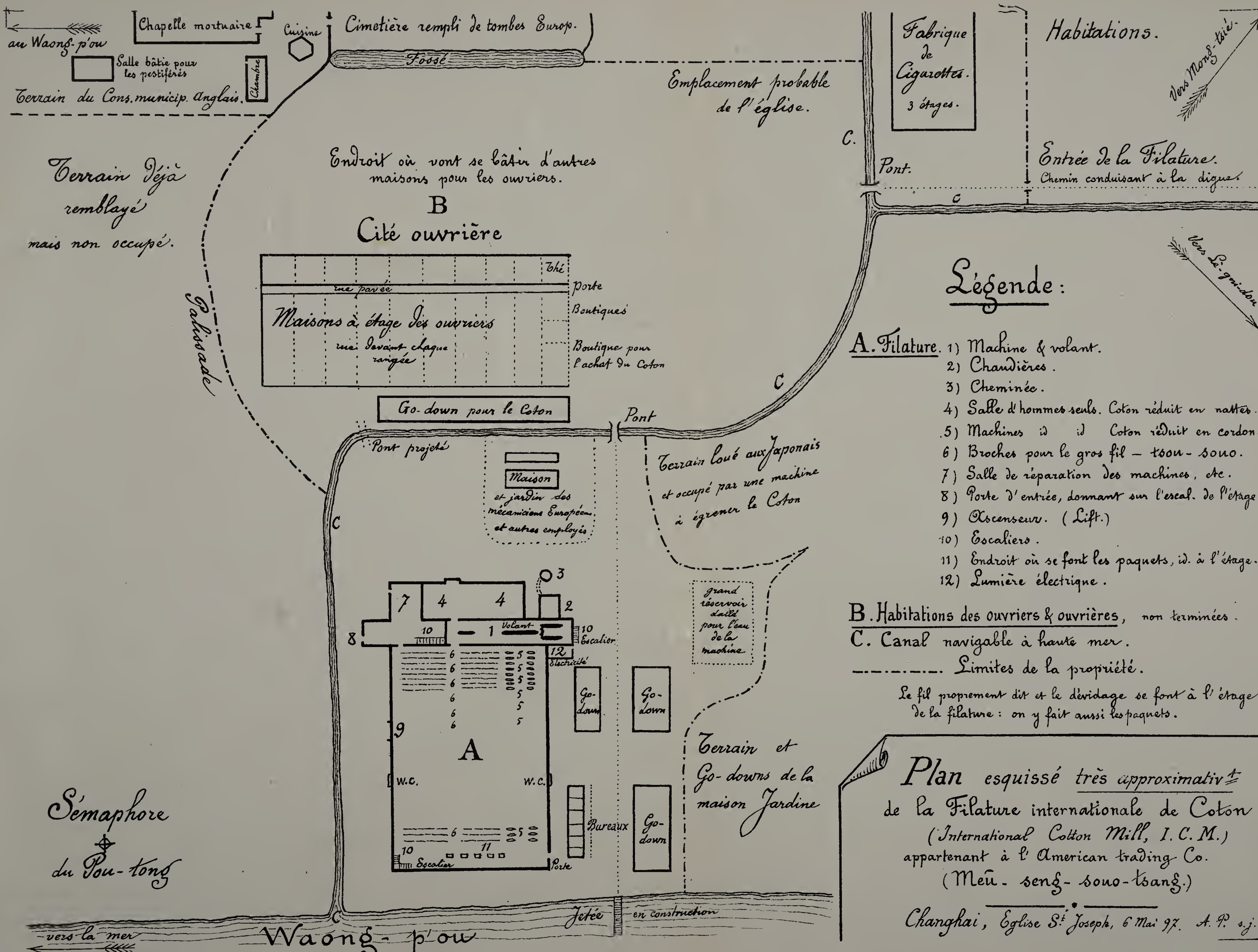
L'AMÉRICAN Trading Company *(Mên-seng-zai)* a fondé récemment à *Chang-hai* une filature dont tous les ouvriers et ouvrières doivent être catholiques. C'est l'« *International Cotton Mill* » appelée en chinois « *Lo-Ka-tse* ».

« J'aurais plaisir, disait au P. Pierre l'agent principal, M. Jones, à montrer au monde la stérilité des missions protestantes, en faisant briller la puissance des catholiques romains qui peuvent suffire à une grande œuvre comme celle de l'*International Cotton Mill.* »

Voici les renseignements communiqués jusqu'ici par le P. Pierre [1] :

19 mars 1897. — Le grand volant est maintenant en mouvement depuis seulement quelques jours, et il y a environ 130 ouvrières chrétiennes au rez-de-chaussée et à l'étage, en bas pour le *tsou-souo*, en haut, pour le *si-souo.* Le fil obtenu a été coté le meilleur de *Chang-hai.* Quand je parcours ces immenses salles dont les extrémités seules sont occupées, c'est plaisir de voir le bon sourire des ouvrières, qui semblent bien à l'aise et bien à leur travail. Elles paraissent traiter avec le *Tsang-lao-ya* comme avec un bon père de famille, et lui aussi est bien simple avec son monde, qu'il paraît vraiment affectionner. Les ouvriers mécaniciens anglais et chinois continuent de placer leurs machines et en ont encore pour plusieurs mois ; à mesure qu'une rangée est prête, elle est aussitôt employée. Ces machines, venues d'Angleterre, me

1. N. D. L. R. Si incomplets que soient encore ces renseignements, ils sont de nature à intéresser les lecteurs des *Lettres de Jersey* et à obtenir le secours de leurs prières.


au Waong-p'ou
Chapelle mortuaire
Cuisine
Cimetière rempli de tombes Europ.
Salle bâtie pour les pestiférés
Chambre
Fossé
Terrain du Cons. municip. Anglais.
Fabrique de Cigarettes. 3 étages.
Habitations.
Vers Mong-tsié
Emplacement probable de l'église.
C.
Pont.
Entrée de la Filature.
Chemin conduisant à la digue.
Terrain déjà remblayé mais non occupé.
Endroit où vont se bâtir d'autres maisons pour les ouvriers.
B
Cité ouvrière
Thé
Porte
rue pavée
Boutiques
Maisons à étage des ouvriers
rue devant chaque rangée
Boutique pour l'achat du Coton
Palissade
Vers Lo-ga-dou.
Légende:
A. Filature. 1) Machine & volant.
2) Chaudières.
3) Cheminée.
4) Salle d'hommes seuls. Coton réduit en nattes.
5) Machines id id Coton réduit en cordon.
6) Broches pour le gros fil — tsou-sou.
7) Salle de réparation des machines, etc.
8) Porte d'entrée, donnant sur l'escal. de l'étage.
9) Ascenseur. (Lift.)
10) Escaliers.
11) Endroit où se font les paquets, id. à l'étage.
12) Lumière électrique.
B. Habitations des ouvriers & ouvrières, non terminées.
C. Canal navigable à haute mer.
Limites de la propriété.
Le fil proprement dit et le dévidage se font à l'étage de la filature: on y fait aussi les paquets.
Go-down pour le Coton
Pont
C
Pont projeté
Maison et jardin des mécaniciens Européens et autres employés
Terrain loué aux Japonais et occupé par une machine à égrener le Coton
C
grand réservoir d'eau pour l'eau de la machine
Volant
Escalier
Electricité
Go-down
Go-down
A
W.C.
W.C.
Bureaux
Go-down
Escalier
Porte
Terrain et Go-downs de la maison Jardine
Sémaphore du Pou-tong
Jetée en construction
vers la mer
Waong-p'ou
Plan esquissé très approximativt de la Filature internationale de Coton (International Cotton Mill, I.C.M.) appartenant à l'American trading Co. (Meû-seng-sou-tsang.)
Changhai, Eglise St Joseph, 6 Mai 97. A. P. s.j.

paraissent vraiment splendides, mais je ne m'y connais pas assez pour porter un jugement sérieux. La police est faite aux portes surtout par des *Sikhs.* Au delà d'un canal, mais à quelques pas seulement, sont les maisons d'habitation des ouvriers. Actuellement, à cause des mécaniciens, il y a un mélange assez disparate, mais cela s'éclaircira, d'ailleurs les chrétiens sont bien groupés.

Chiffre des ouvriers à la date du 29 mars : ouvriers, 30 ; ouvrières, 180 ; avant Pâques le chiffre sera élevé de 200 ouvrières environ.

Lettre à la Révérende Mère Prieure du Carmel de Zi-Ka-Wei.

Tsang-ka-lèu, vendredi-saint 1897.

Ma Révérende Mère Prieure,

Je ne vois vraiment pas d'autre moyen de vous manifester notre reconnaissance ; je ne puis que vous écrire quelques lignes prosaïques sur notre filature catholique *I. C. M.* « *International Cotton Mill* ».

Vous êtes vraiment puissantes sur le cœur de notre bon Maître, car depuis que j'ai réclamé vos prières près du R. P. Recteur, les choses ont tellement changé de face, que je ne cesse de remercier N. S. qui écarte peu à peu — mais vraiment très vite — toutes les difficultés et ennuis qui assombrissaient notre horizon et m'enlevaient la paix de l'âme et le jour et la nuit.

Nous avons d'abord à noter le renvoi du vilain Singaporien qui s'est mis lui-même si sottement en faute, qu'il n'y a pas eu à tergiverser. Il est remplacé par un bon enfant *Tavarès*, né de parents légitimes et d'une mère chinoise, ce qui lui permet facilement de parler les deux langues — avantage énorme. Ses deux sœurs vont aussi probablement entrer ces jours-ci comme surveillantes et nous rendront beaucoup de services: je les crois assez pieuses, et elles donneront le bon exemple à nos ouvrières, qui les respecteront davantage à cause de leur costume européen.

La seconde victoire est plus secrète mais beaucoup plus importante ; le « manager » européen M. Kearton, homme très difficile, orgueilleux et autoritaire, a eu des explications excessivement violentes avec M. Jones et a dû se soumettre et accepter loyalement la position de notre « manager » chinois *Tsang-En-King*, qui se montre vraiment en tout cela de la plus haute édification. On le prendrait volontiers pour un frère coadjuteur de la Compagnie, et sa réputation d'honnêteté va bientôt briller d'une manière rès éclatante aux yeux de tous les *compradores* (hommes d'affaires) païens, qui auront, eux aussi, à se soumettre et à le traiter en supérieur et bientôt en ami, je l'espère.

Nous avons aussi reçu un petit nombre de jeunes gens chinois parlant et écrivant l'anglais, et ils me paraissent vraiment modestes et bien soumis.

Malheureusement, ces jours-ci, comme on a commencé trop prestement le travail de nuit, il a fallu dédoubler les ouvrières, et les chrétiennes manquant, on a été obligé d'introduire des païennes. C'est moins bien, mais cela pourra être utile soit pour leur conversion, soit au moins pour faire taire les calomnies des méchants. Ces petites rentrant à la maison ne pourront s'empêcher de dire que les jeunes chrétiennes sont bien convenables et qu'on les laisse bien en paix.

D'ailleurs, nous allons nous remuer tous un peu et la fête de Pâques passée, j'espère trouver le nombre voulu d'ouvrières — jusqu'à concurrence de 1500.

Vous sentez, ma révérende Mère, toute l'importance de cette œuvre au point de vue catholique: Si nous amenons dans cette filature toutes nos chrétiennes, nous sauvons des centaines d'âmes, évitons des centaines de péchés mortels qui seraient infailliblement commis dans les autres usines et en même temps, ce qu'il est bien permis d'apprécier dans un pays aussi pauvre que le *Pou-tong*, nous augmentons le bien-être de beaucoup de familles... ; voilà bien des raisons qu'il vous sera facile de développer devant le tabernacle en suppliant N.-S. de nous bénir, moi le premier, et d'écarter tout mauvais exemple de la part de nos chrétiens — qui ne sont pas tous des fervents. Ma position devient chaque jour assez délicate ; je me suis vu forcé de me mettre en avant et de servir d'intermédiaire pour beaucoup de choses, à cause de l'absence de tout autre. Il faut obtenir des améliorations sans cependant blesser ces protestants ni les ennuyer par trop de réclamations. D'autre part, j'ai oublié mon anglais et je m'entends en affaires de commerce et d'industrie, absolument « comme un éléphant dans un magasin de porcelaine ». Vous voyez donc que j'ai besoin d'être secouru afin de ne pas, par mes défauts, entraver l'œuvre de la Providence.

Je suis plutôt fait pour le combat que pour la diplomatie, et la semaine dernière nous avons eu une petite scène également victorieuse que j'ai à vous narrer.

Avant l'entrée en charge de *Tsen-Zu-King*, vulgò *Tsang-lao-ya*, des ouvriers vraiment indignes et haineux avaient été admis dans la filature ; à leur tête se pavanait le n° 61, un bandit déjà orné de plusieurs condamnations, habile ouvrier, paraît-il, et comme contre-maître se faisant obéir autour de lui, tant on redoutait ses procédés un peu cruels. Ses paroles contre la religion étaient fort mauvaises ; les chrétiennes me suppliaient de toute part d'obtenir son changement. C'était, en fait, le vrai « leader » des mauvais sujets, et sa présence au Mill ne me laissait point de paix à l'âme. J'avais demandé à l'agent principal, M. Jones, son écartement ; M. Jones me l'avait promis, mais en me demandant de patienter encore quelques semaines. Il paraît que M. Kearton, le manager, avait fait de ce 61 son « *pao-pei* » (ami de cœur) et il lui aurait dit qu'il ne changerait qu'avec lui.

Voyez maintenant comment la Providence a écarté ce mauvais sujet et amélioré d'une manière étonnante la position des chrétiens vis-à-vis des païens.

C'était le soir du jeudi 8 avril, veille de la Compassion de N. D., j'étais à *Fou-ka*, chapelle du Rosaire, et vers 10 h. ½ je commençais à m'endormir, quand tout à coup 4 ou 5 chrétiens m'arrivent et m'annoncent une révolte, une bataille de chrétiens avec les païens dans les habitations des ouvriers, sises à l'est du canal qui entoure le Mill. Ces braves gens avaient réussi à s'échapper, au milieu de la bagarre, ne voyant d'autre moyen que de recourir au secours du Père. Ils étaient fort émus et avec quelques exagérations me parlèrent de vols, de blessures, de maisons enfoncées et d'une meute acharnée cernant les maisons du Mill. C'était du reste assez vrai à l'heure même à laquelle ils me parlaient.

Ma décision fut vite prise ; étant le seul capable de protéger les ouvrières, je n'avais pas le choix, et nous courûmes droit au petit mandarin du gros bourg *Lai-gni-dou*, situé à un kilomètre environ de la filature. Mes gens étaient vraiment absolument intimidés, et je crois bien que j'étais le seul à me posséder : en particulier mon pauvre catéchiste me paraissait regretter étonnamment le calme qu'il goûtait sous sa couverture, mon jeune ânier était plus brave et marchait devant moi avec une lanterne.

Arrivés au tribunal — si l'on peut appeler tribunal un pareil taudis — je constatai l'absence du mandarin mais trouvai un jeune homme assez bien qui n'était pas encore couché. Sa surprise fut grande de se rencontrer avec moi à cette heure et plus grande encore quand il m'entendit lui demander sur l'heure une protection efficace dans l'intérieur du Mill.

« Mais, me dit-il, c'est fini, tout est en paix et arrangé ; on est déjà venu nous prévenir, et deux coupables sont aux fers. Que le Père n'ait aucune inquiétude ! »

Je demande à voir les coupables, et de fait je trouve un chrétien et un païen enfermés dans une cage informe à barreaux de bois, bonne tout au plus pour un veau en bas âge, et ils étaient là entassés 4 ou 5 ; c'était hideux, macabre en même temps que ridicule.

Le chrétien, qui était de *Tong-ka-dou*, était naturellement innocent et même blessé, ses habits en lambeaux ; il n'avait eu que le tort de se laisser pincer par la justice chinoise qui veut toujours punir des deux côtés à la fois. Quant au païen, à coup sûr ce n'était pas le meneur, mais un niais quelconque pris à la place du vrai coupable. Je me portai garant pour le chrétien, demandai qu'on me le relâchât *hic et nunc*, ce qui fut fait heureusement pour lui, car il aurait pu passer de mauvaises heures en cette ignoble prison et eût dû débourser force sapèques pour en sortir.

Bref, je demandai quand même une garde de soldats pour monter la garde pendant la nuit près du Mill. « A prendre ou à laisser, mon-

sieur, lui déclarai-je, c'est une affaire d'Européens et nom du *Tiè-tsu-dang ;* faites attention à vos démarches ; si vous me refusez, je passe le fleuve et vais immédiatement — au clair de la lune — avertir la police des Européens, et s'il y a quelque chose, vous serez accusé de m'avoir refusé main-forte.

— Très bien, répond-il, qu'on appelle le *pao-tsen* » (gardien de la paix en ces parages). Ce fut fait : un gros monsieur intelligent survient et parle très bien, il déclare lui-même qu'il y a des vauriens au Mill et qu'il faut s'en défaire : il cite spécialement notre « leader ».

— Parfait, répondis-je, allons pincer le n° 61, puisque vous le connaissez, et nous le remettrons à la justice. En êtes-vous ? Je marche le premier ; appelez les soldats, vous n'aurez pas à vous en repentir, les Européens sont généreux. » Accepté, en avant. Nous prenons 4 ou 5 braves sur la route et, avec des lanternes pour armes, nous avançons vers le Mill.

De fait, tout était dans la plus grande paix extérieurement ; car les pauvres chrétiens tremblaient pas mal, derrière leurs portes fermées. Nous entrons à pas de loup et gagnons le logis du 61. Il était bien chez lui ; le *pao-tsen* l'invite à descendre pour causer un peu, mais le bandit reconnaît sa voix et refuse de descendre. On enfonce la porte et on se saisit du 61, de son compagnon et d'une femme qui suit actuellement le 61, laquelle, par ses cris, aurait mis tout le trouble dans les habitations. Je recommande ces bijoux au *pao-tsen* et les renvoie bien remerciés au tribunal. Les braves ont été irréprochables et pas trop farouches, grâce à mes recommandations.

J'allai ensuite voir les dégâts et consoler les habitants des maisons enfoncées ; quand ils apprirent la capture du 61, la joie fut grande et le matin la fuite en masse que je craignais n'eut pas lieu.

Je pris ensuite à minuit ½ un *san-pan*, passai le *Waong-pou* et vins essayer de dormir à la Résidence de *Yang-king-pang ;* mais le sommeil se fit prier, les habitudes étant dérangées, et puis il fallait prévoir la suite des événements.

Au lever, j'écrivis une lettre assez circonstanciée à M. Jones, qui habite aux « Colonies » ; il ne s'attendait pas à ma prose à cette heure, il m'introduisit bientôt chez lui et me demanda de passer au *Pou-tong* avec lui et *Tsang-en-king* à 7 h. J'aurais bien préféré dire la Ste Messe auparavant, mais pas le temps !

Nous passons et arrivons au Mill : les ouvrières étaient là au poste, ce qui me consola beaucoup. Nous visitâmes tout ensemble ; M. Jones constata les dégâts faits à ses maisons, les blessures du chrétien, le vol des habits d'une pauvre veuve, etc. Puis je conduisis comme instinctivement M. Jones aux fumeries d'opium qu'il prohibe depuis 3 semaines et qui s'ouvrent quand même, grâce à la culpabilité du *compradore* chargé de recevoir les

loyers. M. Jones leur donne la journée pour évacuer. Finalement, au-dessus du thé nous découvrîmes tout un nid de « *lits* » à opium ; M. Jones était absolument hors de lui. Il appelle son *compradore*, qui naturellement est absent — pour cause. Ordre est donné de porter immédiatement tout dehors, sur la place.

Là-dessus, M. Jones me demande le coupable enchaîné, n° 61, qu'il veut emmener à la cour mixte lui-même. Nous allons droit au tribunal escortés par quelques chrétiens, mais dans le plus grand calme. M. Jones était certainement furieux mais se possédait parfaitement.

Arrivés à la police de *Lai-gni-dou* (c'est le nom du gros bourg voisin du Mill) les pourparlers ne furent pas longs. M. Jones les abasourdit pas mal en leur déclarant qu'avant 10 h. les inculpés devaient être remis au poste de police de la concession anglaise, pour lequel il écrivit immédiatement un mot, demandant de transférer les coupables à la cour mixte pour y être jugés.

Il fallut bien en passer par là, et les éternels « *saong-liang* » (pourparlers) des Chinois durent, pour cette fois, être mis de côté. Le *pao-tsen* appela des barques et expédia sur *Chang-hai* les inculpés ; c'était perdre une proie qu'ils auraient aimé à serrer pour lui faire dégorger quelques piastres, mais on leur fit entendre que les Européens seraient généreux pour la police et la chose s'arrangea.

Je reconduisis M. Jones quelques pas sur le chemin du Mill et m'en allai dire la Ste Messe à *Fou-ka*. Pendant que j'y remerciais le bon Dieu et la Ste Vierge, M. Jones faisait jeter à terre de l'étage les lits à opium et manifestait ainsi au grand jour qu'il ne faisait qu'un avec le Père et *Tsang-en-king*. Ce fut le comble, et chacun se tint coi.

Le soir je retournai au Mill, espérant y retrouver un renfort de police de *Chang-hai*, mais tous me réconfortèrent et m'engagèrent à dormir une bonne nuit. Ne trouvant ni à souper ni à coucher au Mill, je me décidai à rentrer à *Yang-king-pang*, et ne tardai pas à y retrouver M. Jones, qui venait me remercier et me dire que le jugement de la Cour était reporté au lundi saint. A 7 h. ½ p.m., nous nous quittions bien rassurés, lui pour les « colonies » et moi pour le réfectoire, espérant prendre un dîner-souper résumant les repas de la journée. Hélas ! après le bouillon, on m'appelle dehors, mes chrétiens revenaient appeler au secours, on allait flamber les maisons des chrétiens !!! L'appétit arrêté net, j'écrivis un mot à M. Jones, qui me répondit qu'il allait au Mill et demandait un renfort de *Sikhs*.

Pour ma part je n'hésite pas à repasser le *Wang-pou*, qui commence à m'être assez familier, même quand il se fâche et tempête.

J'arrivai sur les lieux et trouvai le « thé » rempli d'un lot d'individus assez douteux ; j'entrai et toisai mon monde sans rien dire, puis me mis à monter la garde au dehors avec patience.

Peu après un groupe se détacha, vint me toiser à son tour et jugea prudent de retourner au bourg de *Lai-gni-dou.* Bientôt M. Jones arriva, intima au directeur du « Thé » l'invitation de fermer boutique dans ¼ d'heure, invita les étrangers à sortir, et comme il leur en coûtait, il dut leur montrer la canne. Ce fut la fin.

Bientôt les *Sikhs* arrivèrent et furent postés aux issues de la propriété qui va bientôt être fermée par une palissade solide interdisant l'accès aux personnes du dehors ; ce sera un cloître !

Nous montâmes la garde une heure durant avec le P. Perrigaud, qui avait bien voulu me servir de compagnon, à cause de son expérience dans les « riots » ; puis nous rentrâmes tranquillisés à *Yang-king-pang.*

Entre autres choses M. Jones m'a fait un éloge pompeux des missions catholiques et une satire virulente contre les missionnaires protestants, qu'il appelait des « coolies » en comparaison des prêtres romains, les « *compradores* » de l'évangélisation.

Lundi 6 jugement a été porté, il a été bénin sur la demande de M. Jones lui-même qui ne tient qu'à écarter les gredins de son Mill.

Et depuis tout va bien, le fil du Mill est meilleur qu'ailleurs, et se vend, paraît-il, une sapèque de plus que celui des autres. Une sapèque c'est bien quelque chose, et cela suffit pour notre « face ».

Beaucoup de ces braves chrétiens me paraissent dans l'enchantement et ne se lassent pas de me remercier. Il y a bien encore quelques ombres au tableau, mais il faut s'y attendre : où n'y en a-t-il pas, en dehors du Carmel ?

Je me prépare doucement à célébrer la Quasimodo au milieu de ce nouveau petit troupeau, et déjà la chapelle anglaise va être trop petite.

Espérons que bientôt l'*American Trading Company* m'en élèvera une belle et que la mission y établira un Père à poste fixe avec des religieuses pour diriger ce petit peuple.

J'étrennerai donc avec grande joie l'ornement blanc si délicatement brodé et ne manquerai pas d'avoir un souvenir et de demander un souvenir aux ouvrières pour les bienfaitrices.

Votre très humble et reconnaissant serviteur

A. Pierre, S. J.

Lettre au P. Ferrand.

Tsang-ka-leû, 6 mai : « J'ose vous demander l'hospitalité dans votre journal [1] pour ces quelques lignes accompagnées d'un plan très à peu près de l'usine International *Coton Mill.* C'est à l'unique fin de répondre d'un coup aux différentes questions qui me sont posées de plusieurs côtés, questions que du reste je conçois fort bien.

1. Le P. Ferrand est le rédacteur des « *Nouvelles de Chine* ».

1. « *En quoi consiste le travail des femmes ?* En général, ce travail n'est point très fatigant, au moins le jour. Il consiste naturellement à faire passer le coton des champs à l'état de fil pour tisser. D'abord de grosses machines desservies par des hommes seuls (A. 4.) réduisent le coton d'abord en nattes enroulées sur un cylindre comme des couvertures de lit. Une seconde machine réduit la natte de coton en un cordon (A. 5.) gros comme le pouce, déposé dans un tube en fer blanc ; ce tube passe de là aux mains féminines, subit au rez-de-chaussée deux transformations qui en font le *tsou-souo* (A. 6.) gros fil. A l'étage les plus petites filles en font du *si-souo*, fil fin ; puis des femmes plus fortes le dévident à la main, non à la machine, *Yas-souo* : enfin des hommes en font des paquets (A. 11), et ces paquets se vendent en toutes les directions. On ne tisse pas *(tseh-pou)* : donc ne pas dire *Yang-pou-ghioh* mais *Yang-souo-ghioh.* Il y a des offices subalternes qu'il serait superflu d'indiquer. Pour le travail futur des cigarettes, je crois que les ouvrières seront assises et auront peu à se fatiguer : on m'a prié seulement de leur recommander la propreté des mains, etc... Il n'y en aura qu'une 60e d'occupées, 25 en bas et 35 à l'étage. »

2. « *Les ouvrières doivent-elles nécessairement savoir tisser la toile ?* » « Nullement. Celles que nous désirons le plus naturellement et surnaturellement, se sont les filles qui sont habituées aux autres usines, *zôh-seû.* Celles-là sont reçues de préférence et gagnent de suite plus que les autres, «30 cents» et peuvent devenir vite sous-directrices. »

3. « *Quel est le salaire des ouvriers et ouvrières ?* » « Il est varié naturellement selon la capacité du sujet ; il y en a qui gagent « 30 cents », d'autres « 25 cents », d'autres « 20 cents » ; les enfants ont « 10 cents »; ceux qui sont contre-maîtres, *Deu-nao*, gagnent un peu plus. Les dévideuses sont à la pièce et non à la journée ; les portefaix aussi, je pense. Bien entendu que les *Sié-sang* sont plus payés. Les prix augmenteront, j'en ai la conviction, quand le travail sera meilleur et plus rapide. Dans les débuts il y a un peu de tâtonnements, bien entendu, mais jamais les prix ne seront démesurés comme au *Yang-pou-ghioh.* »

4. « *Logement* » (B). « Les ouvriers et les ouvrières vivent dans leurs corps de bâtiment, bâtis pour eux sur le terrain de l'usine de l'autre côté du canal. Deux ponts les y conduisent, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes. Ces bâtiments se composent de maisons à étage, numérotées, avec cuisine par derrière ; un N° contient parfois 10 personnes. Le premier mois, on habite gratis, après c'est 3 P. par mois, et c'est le *compradore* qui les perçoit. Mais c'est *Tsang-en-king* qui indique les logements. Actuellement il y a des païens, qui disparaîtront quand toutes les machines seront posées ; il ne restera alors qu'un petit groupe de mécaniciens. Dans ces logements il y a des jeunes filles ensemble ; des familles ensemble, c'est le mieux. Il y a des vieilles femmes qui cuisent le riz pour les ouvriers

qui travaillent, gardent la maison et font les commissions au dehors. Il me semble qu'on trouve à acheter beaucoup de choses dans la cité ouvrière même et que pas n'est besoin d'aller au bourg voisin de *Lé-gni-dou.* Ce nom pourrait effrayer, car ce bourg a mauvaise réputation ; on aimera à savoir que j'ai obtenu une très bonne proclamation du Mandarinet de *Lé-gni, dou,* qui est affichée à la porte de la filature : d'ailleurs, comme les perturbateurs ont été punis, ils n'y reviendront pas de sitôt à ennuyer les chrétiens, même sur les chemins extérieurs. »

5. « *A qui faut-il adresser les ouvrières ?* » « Non pas à moi qui suis rarement à l'usine et reste chargé de mes chrétientés, mais à *Tsang-en-king* qui s'y trouve tous les jours. » *Tsang-en-king* lira facilement une lettre écrite en français. Pour de plus amples détails, les Pères feront bien de me donner des renseignements que je garderai dans le registre de la chrétienté, puisque l'usine constitue la chrétienté de la Ste-Famille.

Si les ouvrières ne sont pas reçues le jour même où elles arrivent, elles ne doivent pas se désespérer : ce n'est pas chaque matin qu'on introduit de nouvelles recrues, ordinairement c'est le lundi matin. Évidemment quand le travail de nuit commencera, il en faudra un grand nombre de plus. J'ai déjà dit que les broches ne sont pas toutes posées : on veut arriver à 24000, et il n'y en a encore que 14000 environ. »

6. « *Reçoit-on aussi des vierges ?* » « Sans doute, et je crois sérieusement que plusieurs y seront mieux que chez elles, et pour dire toute ma pensée étant plus ferventes que les autres, il y a à espérer d'elles le bon exemple. C'est ainsi que pendant le mois de Mai, elles attireront quelques ouvrières à réciter chaque jour le rosaire devant la statue de N.-D. de Lourdes que j'ai placée dans la chapelle provisoire ; elles prendront soin de l'église et l'orneront, comme elles ont déjà su le faire avec goût. Il est clair que les vierges, utiles aux chrétientés, doivent y rester et que celles qui n'auraient pas bon esprit devront être impitoyablement écartées de l'usine. La règle qu'il serait bon de suivre serait celle de n'admettre personne qu'avec une lettre de recommandation du *Pen-dang.* Cela éviterait bien des inconvénients. »

Pour le travail de nuit, les ouvrières ne sortiront pas des salles de travail, mais prendront leur petite réfection dans l'intérieur pendant la demi-heure de repos. MM. Jones et Probst sont très satisfaits du travail et des ouvrières, tout en espérant mieux encore pour l'avenir. Je demande aux Pères de s'intéresser à cette œuvre importante, d'activer par leurs prières la construction d'une bonne église, et d'attirer sur nous les bénédictions de N.-D. de l'Usine.

Dans une autre lettre le P. Pierre ajoutait :

J'ai obtenu la permission du Consul d'Angleterre à *Chang-hai* de me

servir de la Chapelle mortuaire près de l'usine des chrétiens à la pointe du *Pou-Tong*, pour y dire la messe, quand je le jugerai à propos.

Cette chapelle dite « *Mortuary Chapel* » est sise à côté de la propriété de l'*American Trade ;* elle est en bon état, bien parquetée, pouvant contenir (en se serrant) 200 ouvrières, je crois ; la place pour l'autel est toute faite. A côté une chambre pourra servir au Père et une autre au catéchiste. Une salle, qui a été bâtie pour les pestiférés de *Hong-kong*, pourra devenir plus tard une belle école « *Sunday-School* ». Autour de l'église, que j'avais depuis longtemps l'intention de dédier à la Ste-Famille, se trouve un vaste cimetière rempli de tombes de gens de mer, et à côté se trouve le dock de *Boyd*, où se réparent et se construisent beaucoup de navires. A quelques pas se construit une fabrique de cigarettes, qui appartient aussi à l'*American Trade Company ;* elle devrait s'ouvrir au 1er janvier, et elle n'est pas encore couverte. Les cigarettes qui s'y feront ne seront pas meilleures que celles dites « *Pinhead* », qui, outre qu'elles sont opiumisées, ont le défaut de manquer de tabac. Nous n'avons rien à voir jusqu'ici dans cette fabrique. Je profite de l'occasion pour demander des prières à l'intention de cette filature qui est peut-être destinée à faire un grand bien à nos chrétiens, tout en les secourant dans leur pauvreté qui est beaucoup plus grande par ici qu'on ne se l'imagine...

A propos de la chapelle protestante prêtée au P. Pierre pour les chrétiens de l'Usine, voici ce qu'on écrit dans *The Union*, 6 May : « Si ce qu'on nous dit est vrai, il est évident que la fin du monde est proche. On nous apprend sérieusement que les cérémonies du culte romain catholique se font dans une église protestante abandonnée, aux environs de *Chang-hai*, et qu'une soupière appartenant à une famille protestante a servi de bénitier. Le bon sens des propriétaires protestants ainsi que celui du prêtre catholique sont dignes de recommandation, car quand la fin du monde viendra, il n'y aura plus de sectes ni de dénominations, ni de divisions sur le grand sujet du meilleur moyen à prendre pour sauver les âmes immortelles des pauvres pécheurs. »

9 juin.— « Le travail de construction s'étant trouvé retardé, les maisons des ouvriers ne semblent pas devoir être prêtes avant le 1 juillet, époque à laquelle le travail de nuit pourra probablement commencer. Comme les ouvriers et ouvrières n'ont pas d'habitation, leurs maisons étant déjà trop remplies, il est impossible de recevoir de nouvelles ouvrières ; donc les Pères feront bien d'avertir les chrétiennes d'attendre quelque peu. Le travail des cigarettes est en bonne voie ; la fabrique est parfaitement construite et très proprement tenue. Il y a actuellement une 40e d'ouvrières de choix : les unes arrachent les fibres du tabac, d'autres mettent les cigarettes en boîte ; des enfants de 13, 14 ans disposent sur une toile le tabac haché préalablement et la machine donne des cigarettes toutes faites, coupées

également, portant la marque de fabrique imprimée. Le point remarquable est que les cigarettes de l'*American Trading-Co*, sont parachevées sans colle aucune. Chaque machine donnera 20000 cigarettes par jour, quand il n'y a pas d'arrêt ; actuellement 2 machines seulement sont en mouvement, il y en aura 5 en tout, mais une, je crois, a besoin de graves réparations. Ces machines sont très délicates et vraiment très industrieuses, mais je ne saurais en entreprendre la description. »

20 juillet.— A la filature chrétienne, le travail de nuit a commencé le 15 juillet : plus d'une soixantaine de maisons d'habitation ne tarderont pas à être achevées ; un quartier sera réservé aux filles non mariées, et on pourra affecter deux maisons aux écoles, et une troisième servira de salle provisoire d'hôpital. Le second de *Tsang-hen-King* est le bachelier *Lo-king-zang* de *Tsi-pao*, ancien lettré du R. P. Recteur de *Zi-ka-wei.* Des surveillantes eurasiennes catholiques sont introduites dans les salles ces jours-ci. Le fil produit est toujours coté le meilleur de *Chang-hai.* — On doit à la vérité de dire que les cigarettes américaines sont faites avec du vrai tabac expédié en feuilles d'Amérique ; il n'y a pas une parcelle d'opium. — Il y a à la filature environ 950 femmes et 300 hommes. On compte employer encore 40 ou 50 ouvrières.

17 août.— « Je crois devoir remercier les Pères des prières qu'ils ont faites pour l'œuvre de la filature chrétienne : une grande et inespérée faveur vient de nous être accordée par la Providence. M. Jones a fait voter au conseil de la compagnie le renvoi du « Manager » européen qui s'était rendu insupportable à tous et n'avait pas voulu accepter franchement l'autorité de *Tsang-hen-king*. Son remplaçant, en même temps ingénieur du « Mill », semble animé des meilleures dispositions envers les chrétiens. »

« Actuellement les ouvrières manquent malheureusement : trois ou quatre cents seraient reçues immédiatement et trouveraient un logement tout préparé ; ce serait vraiment dommage de faillir à notre promesse et de se voir obligé d'introduire des centaines de païennes ; ce dont nous aurions à nous repentir, peut-être avant longtemps. »

« Les écoles vont s'installer avec un semblant d'hôpital. La Révérende Mère Supérieure des Auxiliatrices de *Yang-king-pang* a gracieusement concédé aux ouvrières la permission de venir à son dispensaire demander gratis des remèdes chinois à la Mère chargée des consultations, laquelle est habile, paraît-il. »

« M. Jones s'occupe de procurer de l'eau filtrée aux ouvrières et de leur installer des boutiques où les vivres seraient à meilleur marché. »

« Le travail de nuit n'aura lieu ni le samedi ni le dimanche soir ; ce qui facilitera le retour des ouvriers à la maison. »

« La Messe a été dite chaque dimanche dans la chapelle ; le R. P. Platel y a célébré l'Assomption et entendu 106 confessions... C'est plaisir

de voir *Tsang-hen-king* exhorter à la confession, et il est obéi en cela comme en tout le reste. »

« Je vais essayer un « Sunday-School » dans la salle des pestiférés. »

La Cause des Martyrs de Sou-Tcheou (1).

LE P. Rossi nous communique la lettre qu'il a reçue de Rome du R. P. Armellini; 14 mars: « Carissime ac R^de Pater, P. C. Epistolas omnes tempestive accepi, sed quam pluribus intentus, quorum unumquodque totum hominem requireret, ipse solus differre coactus sum responsum. Miracula seu signa, quæ retulisti, dignissima sunt quæ rite in tabulas processales referantur, excepto uno quod testibus invocationis plane caret, nam Postulator testis esse nequit. Cave ne quid in tabulis lithographice impressum appareat. Omnia manu scripta sunto, exceptis documentis compulsandis, quæ typis consignata esse possunt, vel aliter descripta, eademque sigillo munita. Exemplum totius Processus clausum et sigillo munitum, huc mitti potest uti « pacco postale », quin portitore sit opus. Tibi gratulor et mihi gaudeo de opere optime navato. Memento mei. »

Le P. Rossi écrit de *Chang-hai*, à la date du 9 juin : « Mgr a reçu juridiquement les dépositions des 8 témoins pour la cause des martyrs de *Soutcheou*, ainsi que la constatation des 3 grâces prodigieuses attribuées à leur intercession : de cette manière le procès est rendu beaucoup plus facile et expéditif. »

L'Ecole St-François-Xavier à Chang-hai.

LE 9 mars dernier les propriétaires de la concession anglo-américaine ont eu leur réunion annuelle. M. Ellis a proposé de porter à 2,500 taëls au lieu de 1,500 la subvention accordée à l'école St-François-Xavier. « Vous n'ignorez pas, a-t-il dit, que depuis deux ans, les PP. Jésuites ont cédé cette école à un ordre religieux connu sous le nom de « Frères Maristes ». Je n'ai pas besoin de m'étendre longuement sur les qualités de ces derniers pour continuer avec grande satisfaction l'œuvre des Pères Jésuites. Qu'il me suffise de vous dire que les « Frères Maristes » ont des écoles et des collèges en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Amérique, en Afrique, en Australie, à la Nouvelle-Zélande. Cela montre clairement qu'ils ont qualité pour entreprendre l'œuvre de l'éducation. Mais ne croyez pas

1. Cette lettre est relative à la cause de béatification des Pères A. J. Henriquez, portugais, et Tristan François-Xavier de Athemis, vénitien, mis à mort en haine de la foi à *Sou-tseu*, le 12 septembre 1748. Voir *Lettres de Jersey*, vol. XV, p. 91 et p. 397, le récit d'un miracle obtenu par leur intercession.

que, parce qu'ils ont une grande réputation comme maîtres d'école, leurs ressources soient grandes aussi. Ils sont gênés dans la bonne œuvre qu'ils font par la pauvreté. Leurs orphelins ont augmenté.... le déficit de l'an dernier est de 4,624 piastres.. etc... Malheureusement la proposition de porter à 2,500 taëls la subvention, a été rejetée sous prétexte que les autres écoles demanderaient aussi une augmentation et que le conseil municipal était déjà endetté. Les Frères n'ont eu que 2 voix de minorité, et encore grâce à l'absence des procureurs de trois congrégations qui ignoraient probablement qu'on devait faire cette proposition. Actuellement il y a à l'école St-François-Xavier 303 élèves présents, dont 110 chinois, parmi lesquels une dizaine de 20 et quelques années, envoyés par le gouvernement chinois et destinés à être officiers de marine. Quelques-uns de ces jeunes gens sont bacheliers.

A la même réunion on a proposé d'annuler le nouveau règlement fait par la Commission d'Enseignement ; il ne permettait plus d'accepter à « *Public School* » des Eurasiens. On se rappelle que ce nouveau règlement avait indigné presque tout le monde sur les concessions. Il a été rejeté à la presque unanimité: après le vote, la joie des propriétaires était indescriptible.

MISSION DU TCHEU-LI S. E.

Nouvelles de la Mission.

(Correspondance du P. Ferrand.)

T*chang-kia-tchouang*, 22 juillet : « Nos premières vacances se sont passées très joyeusement : bonne pluie de temps en temps et pas de trop forte chaleur. Toutes les santés sont excellentes. Le *Tcheu-li* du reste est le meilleur climat de la Chine.

« Nous avons eu passablement de mauvais bruits à l'occasion de l'inauguration de l'église de *T'ien-tsin*. Mais les autorités se sont bien montrées partout, et tout est calme pour le moment. Depuis de longues années nous n'avions eu de si beaux chiffres de ministères, avec nos 5500 catéchumènes sérieux, nous dépassons les 50000 : 45508 chrétiens baptisés, 5500 catéchumènes ; 1725 baptêmes d'adultes dans l'année et 15658 baptêmes d'enfants *in art. mortis*. Si la paix continue, ce mouvement vers notre sainte Religion, un peu partout dans notre Mission, ne peut qu'aller en progressant. Demandons au Sacré-Cœur cette paix que le monde ne peut donner. » *(R. P. Maquet.)*

T'ien-tsin, 23 juillet : « M. Gérard a quitté *T'ien-tsin* le 17 pour le Japon : il n'a pas eu le temps de venir à *Hien-hien*. La moisson, cette année, a été une des plus fructueuses : plus de 1700 baptêmes d'adultes, le nombre total

des chrétiens est de 45500 ; on compte actuellement plus de 5000 catéchumènes, ce qui promet de nombreuses conquêtes pour l'année qui s'ouvre. La section de *Tai-ming-fou*, dans le midi, a eu, à elle seule, 1000 baptêmes d'adultes. Après elle la section de *Hen-kien-fou* a eu la palme. A la résidence le catéchuménat des femmes, qui fonctionne depuis un an à peine, va commencer à porter ses fruits. En principe, on n'y admet pour le moment que les païennes qui n'ont pas dans leur village de chrétiens qui les puissent instruire. Elles formeront ainsi un noyau dans un milieu que plusieurs d'entr'elles prennent déjà à tâche de remuer. C'est la mesure de levain dans les cent mesures de farine ; la pâte lèvera avec l'aide de Dieu. »

(P. du Cray.)

Rapports avec les autorités militaires.

Lettre du P. J. Bataille au P. de Becquevort.

Fan-kia-kato, janvier 1897.

Mon Révérend Père,

P. C.

Il faut que je vous raconte les améliorations que la Providence vient d'introduire dans la situation du *Kato*. Vous savez que la grande digue est fortement ébréchée en avant de *Leou-kou-tchoang-k'iao* et que la petite digue n'existe plus guère qu'à l'état de souvenir dans ces mêmes parages. D'où il suit que tous les ans, l'inondation ravage de magnifiques moissons et augmente la misère dans ce pays déjà si pauvre. Les grands propriétaires de ces plaines, ayant à leur tête un eunuque influent à la cour de Péking, demandèrent et obtinrent un remède à ces maux. L'empereur alloua une forte somme pour faire une nouvelle digue, capable de maintenir le fleuve dans son lit. Cette digue suit le fleuve à une distance moyenne de 50 mètres : elle est pour le moins aussi forte que l'ancienne grande digue. Le travail commencé vers *Tseu-ja* fut continué vers *Chen-Kio-fangtze*, un peu au delà du *Chen-kouo-juen*. Arrivés à ce point, les travaux furent soudain suspendus : l'argent ne suffisait plus pour pousser l'exécution du projet jusqu'au terme ! Les entrepreneurs furent fort embarrassés. Que faire ? Raccorder par le plus court chemin la nouvelle digue à l'ancienne. Mais ce raccord n'est autre chose qu'un barrage à élever sur le terrain même où l'on s'est battu il y a 4 ans pour empêcher pareil ouvrage. La rixe a coûté la vie à quatre hommes, et par suite du procès intenté par devant le vice-roi, une pierre monumentale fut élevée à l'endroit même, avec inscription prohibant semblable entreprise. C'était donc difficile de trouver un expédient plus maladroit et plus capable d'indisposer le peuple que celui-là. Cette fois les mandarins avaient trop compté sur la servilité du peuple. Quarante villages

se levèrent pour s'opposer aux susdits travaux et envoyèrent une foule nombreuse en occuper l'emplacement. Dans cette foule se trouvaient bon nombre de vieux et surtout de vieilles, à qui l'on ne touche jamais impunément. A *Leo-kou-tchoang-k'iao* se tenaient le sous-préfet de *Ho-kien*, un *Tao-t'ai* venu spécialement pour diriger les affaires, un *heou-pou-tao-t'ai*, aide et suivant du précédent, sans parler de quelques *seu-ia ho-ting* et *wei-iuen* sans importance. Les mandarins croyaient qu'ils viendraient facilement à bout de l'opposition. Car dans leur entreprise une bonne part était laissée à leur arbitrage, et c'est sur cette part qu'ils pensaient faire des profits, si le puissant *Tien-tchou-t'ang*, propriétaire du *Kato*, restait indifférent et sans la moindre idée de révéler à *T'ien-tsin* les faits et gestes de ces messieurs. Il fallait s'en assurer. Donc un beau jour le *Heou-peou-tao-t'ai* et le sous-préfet, escortés de trois autres petits mandarins, viennent nous demander un local pour prendre leur dîner. En jasant, on interroge et l'on obtient les renseignements les plus rassurants sur les intentions pacifiques et inoffensives du *Tien-tchou-t'ang*. C'était vérité. Aussi après le dîner, pendant que les 3 petits mandarins prennent le thé et fraternisent avec nos catéchistes, les deux gros bonnets passent à mon *K'o-t'ing* pour me remercier et me demander en quoi ils pourraient m'être agréables. Je leur répondis que personnellement j'étais complètement désintéressé dans l'affaire, seulement je les priais d'aimer le peuple comme leurs enfants (texte de leurs livres) et de le protéger le plus possible en poussant la digue le plus haut qu'ils pourraient. Ils promirent tout, mais autant que cela dépendrait d'eux. Le P. Siao m'aidait.

Maintenant voyons-les à l'œuvre devant le peuple mutiné. Les hommes d'affaires vinrent au nom des paysans demander un accommodement. Comme réponse les mandarins firent garrotter les huit plus influents : quatre furent expédiés à *T'ien-tsin* et quatre à *Ho-kien-fou* avec un dossier de rébellion en règle. Le peuple, vexé, mais non pas effrayé, continua son opposition et n'envoya plus de parlementaires. Les mandarins, par la visite qu'ils nous avaient faite, avaient attiré l'attention sur nous. Les villages nous envoyèrent trois députations pour nous demander d'intercéder en leur faveur auprès des mandarins et de proposer la continuation de la digue jusqu'à *Cho-ho'kiao*. Je refusai, comme de juste, de prendre part à ce mouvement et ne promis que quelques bonnes paroles en faveur du peuple, si l'occasion se présentait. Mais, d'un autre côté, j'attirai leur attention sur les châtiments auxquels ils s'exposaient par leur opiniâtreté et leurs exigences excessives. Ils feraient mieux d'en rabattre la moitié, de se contenter de 20 *li* de digue au lieu de 40 et de s'entendre avec l'autorité. C'était déjà bien tard. Le *Tao-t'ai* avait envoyé un rapport au vice-roi pour exposer la situation et demander un envoi de troupes.

Sur ces entrefaites un chrétien du *Kato*, *Kao-ti-kia*, homme versé dans les affaires et beau parleur, était allé à *Leou-koa-tchoang*. Dans la

rue il rencontre le petit mandarin *Leou-penn-ts'ing* avec qui nous sommes en bons termes. « Eh bien, dit maître *Kao*, où en sont les affaires? — Ça va mal, répond l'autre, on ne trouve plus de médiateur pour arranger l'affaire, sauver notre honneur et calmer le peuple. — Où allons-nous aboutir? dit *Kao;* le Père de son côté est aussi fort affligé des difficultés qu'on vous suscite et il dit, quand l'occasion s'en présente, que le peuple ferait mieux d'obéir. — Oh ! dit *Leou*, le Père est bon, si nous lui proposions de nous servir de médiateur? » *Kao*, qui n'avait reçu de moi ni ordre ni direction, eut le bon sens de me dégager de cette affaire. « Le Père, dit-il, ne se mêle pas d'affaires civiles, tout au plus permettra-t-il que je me mette à votre disposition. — C'est bien, dit le mandarin *Leou*, mais avant de passer outre, je vais informer mes supérieurs, attends ma réponse. » Pour moi, j'étais loin de me douter de ce que l'on délibérait à mon sujet : quand le soir, à sept heures ½, au milieu de notre souper, je vois arriver *Kao-ti-kia* avec un air de triomphe. « Père, dit-il, le *Tao-t'ai* veut soumettre le différend à votre arbitrage, venir ici et examiner avec vous jusqu'à quel point on peut donner satisfaction au peuple. Il s'en remet à vous et attend votre réponse pour demain à midi au plus tard.

— Tu viendras à 9 h. prendre ma réponse. En attendant fais avertir les chefs de villages dont tu ne connais pas encore le sentiment, engage-les à être moins exigeants, dis-leur ce que nous croyons raisonnable. »

A part moi je me dis : que faire? accepter la proposition du *Tao-t'ai*, ce n'est pas conforme à mon état de missionnaire et de religieux, c'est m'exposer à porter ombrage aux mandarins en leur faisant croire qu'un étranger a plus d'autorité qu'eux sur leur peuple, et que celui qui tient la paix entre ses mains pourrait bien être celui qui encourage l'opposition.

Et puis, suis-je sûr de satisfaire les paysans à qui je demande de rabattre la moitié de leurs exigences? Bien qu'ils aient promis d'obéir, de s'en rapporter à nous et même de se faire chrétiens en masse... etc. D'autre part, si je refuse tout service au *Tao-t'ai*, ne sera-ce pas l'occasion pour lui de se plaindre de nous et de dire que nous sommes favorables à la sédition? Quand *Kao-ti-kia* revint, je lui communiquai ces réflexions et j'ajoutai : « Demain, quand tu seras sûr de l'unanimité des villages par toi-même ou par des gens bien renseignés, tu iras voir *Wang-tao-t'ai*, tu dégageras ma responsabilité en faisant bien ressortir les motifs de ma réserve, puis tu te mettras à sa disposition, te portant garant des sentiments pacifiques des 40 villages susdits, si on leur accorde encore 20 *li* de digue. »

Le lendemain notre chrétien vit les mandarins; on lui fit, en notre considération, le plus honorable accueil, et ses propositions furent acceptées en principe. Mais comment en venir à l'exécution? l'argent ne suffit plus ! On délibère une journée sans résultat; notre médiateur prend congé des mandarins en attendant un avis ultérieur. Il laissait auprès du *Tao-t'ai* deux

autres notables qui avaient été appelés sur son désir et qui soutenaient le même plan que lui.

Nous ne restâmes pas longtemps dans l'expectative. Deux jours après, vers 8 h. du matin, un détachement de cavalerie, commandé par le lieutenant *Meou*, se présentait à notre porte, demandant à voir maître *Kao-ti-kia*, pendant que son ordonnance nous transmettait deux cartes au nom de *Mei-toung I.* Ce personnage est un général de division que le vice-roi envoyait au secours du *Tao-t'ai.* A *T'ien-tsin* on lui avait proposé de prendre un ou deux mille hommes avec lui, pour écraser les mutins. « Pas besoin, dit-il, je connais le pays, j'y vais en ami. Si les affaires ne s'arrangent pas, nous aviserons. » Il était arrivé en barque avec une escorte de 100 fantassins. C'est lui qui appelait *Kao-ti-kia.* Celui-ci proposa de nouveau son plan et ses renseignements. Le général, qui ne faisait guère attention qu'à notre chrétien, approuva le tout. « Quant à l'argent, dit-il, si le vice-roi ne le donne pas, je l'avance de ma propre bourse. » Les autres ne purent rester en arrière. Le vice-roi aida. Par restitutions ou largesses on ramassa une somme suffisante pour faire une bonne digue provisoire, que l'on fortifierait ensuite. Le général *Mei* prenait dès lors la direction de l'entreprise. Pendant la nuit, avant que l'on eût eu le temps de savoir ce qui s'était passé à *Leou-kou-tchoang-k'iao* des petits mandarins jalonnaient le terrain pour marquer l'emplacement de la digue, depuis *Chenn-kia-fangtze* à 10 *li* n.-e. du *Kato*, jusqu'à *Liou-kiao* à 10 *li* s.-o. En somme notre petite colonie chrétienne de *Fan-kia-kato* ne pouvait être plus heureusement protégée. En un jour ou deux les terrassiers se rassemblèrent et s'apprêtaient au travail, quand le village de *Liou-kiao*, point de raccord des deux digues, envoya quelques opposants faire des bravades. *Mei-toung I*, qui s'était transporté à *Mien-tsou kiao*, pour être plus près des travaux, apprit vite ce qui se passait, appela *Kao-ti-kia* pour avoir des renseignements, et quand il sut que tout le pays était tranquille, que c'était seulement le fait isolé de quelques mauvais sujets, il fit cerner le village par sa troupe. Les satellites du sous-préfet arrivèrent en même temps, saisirent et garrottèrent une douzaine d'individus qui furent expédiés sur *Ho-kien-fou.* La paix fut complète; un cordon de cavaliers circulant sur l'ancienne digue empêchait tout étranger d'approcher. Il n'y avait d'exception, que pour les catéchistes du *Kato.*

Les travaux furent menés bon train, et le général put jouir de son triomphe pacifique. Ayant alors quelques loisirs, il dit à notre chrétien *Kao* qu'il viendrait me rendre visite, à l'improviste, et que je ne devais rien préparer en fait de dîner pour le recevoir : C'était un simple bonjour d'ami qu'il me donnerait en passant pour faire ma connaissance.

Deux jours après, on vit en effet déboucher au passage de la digue le détachement de cavaliers qui escortaient *Mei-toung I.* Un cavalier envoyé en estafette avait prévenu et déposé la carte du général. Un quart d'heure

après, je recevais le grand homme. Il a 57 ans : la simplicité jointe à une fine bonhomie fait le caractère distinctif de son extérieur. Sa conversation indique beaucoup d'expérience et de résolution. Il est d'ailleurs bon pour le soldat et paie facilement de sa personne. L'entretien dura $^{3}/_{4}$ d'heure, puis il prit congé, comme un vieil ami qui se sent apprécié de son hôte. Je le reconduisis jusqu'à la porte extérieure, où son cheval et son escorte l'attendaient. Avant de monter à cheval, il me dit par devant le peuple assemblé : « Il faut avouer, Monsieur *Pa* (nom chinois du P. Bataille), que ces braves gens vous doivent bien de l'obligation ! — Non pas, général ; ce bienfait, ils le doivent à votre habileté et à l'intérêt que votre bon cœur porte à ces pays désolés. » Le brave *Mei-toung I* sourit, satisfait d'avoir obtenu la réplique élogieuse qu'il avait provoquée. Nous échangeâmes un dernier salut, et l'on se quitta.

La visite de ce général *Mei* nous posa aux yeux de tout le pays. Les paysans qui avaient des intérêts compromis dans l'affaire de la digue, venaient réclamer notre protectorat. Pour m'en débarrasser, je les renvoyais à l'omnipotence éphémère de *Kao-ti-kia*, qui de fait arrangea plusieurs affaires à la satisfaction de tous. Quant aux petits mandarins, ils ne nous marchandaient ni leurs cartes de visites ni leurs obséquiosités. *Mei-toung I*, qui a constaté que nous étions de bonne composition, nous a fait demander l'hospitalité pour deux *Wei-iuen*, chargés de surveiller les travaux entre le pont de *Tchang-ko* et le village de *Toung-kia-fangtze*. J'ai accepté, et nous les avons installés dans l'ancien presbytère du P. Hoeffel. Là ils ne sont ni gênants ni gênés.

Comme tout était pour le mieux et que nous touchions à la fin de juin, je partis pour la résidence pour y passer une quinzaine de vacances.

A mon retour, vers le 17 juillet 1896, je pus considérer avec une certaine satisfaction la digue que nous n'osions espérer et qui était un gage de la protection divine pour l'avenir de notre chrétienté. Comme travail, toutefois, c'était moins solide que ce qui avait été exécuté en aval de *Chenn-kia-fangtze*. Aussi *Mei-toung I* et le *Tao-t'ai Wang* avaient fait dans ce sens leur rapport au vice-roi.

La réponse du grand homme ne se fit pas attendre longtemps. En effet quelques jours après, un exprès m'apportait trois cartes : l'une de *Wang-toe-cheng*, qui commande à titre de *T'oung-ling* l'artillerie du vice-roi, l'autre de *Chan-ing*, commandant d'artillerie, envoyé par *Wang-toe-cheng;* la troisième était du sous-préfet, nous demandant un pied à terre pour *Chan-ing*, qui, informé par *Mei-toung I*, comptait sur notre amitié et notre hospitalité. Je ne pouvais refuser.

Cinq ou six jours après arrivèrent six cents hommes de la garde du vice-roi. Leur commandant, heureux de trouver chez nous l'hospitalité simple et cordiale que le général *Mei* lui avait fait espérer, s'établit dans le bâti-

ment laissé libre par le départ des deux *Wei-iuen*, y déposa sa caisse et y fixa son quartier général. Deux immenses drapeaux de soie rouge étaient, avec ma permission demandée et obtenue, plantés à notre porte, et de plus, une longue pancarte rouge avec de belles lettres noires disait à tout passant que le grand ministre préposé aux armées du nord avait envoyé *Chan-ing*, dont les sympathies nous valaient si bonne et si nombreuse compagnie. Quand tout fut installé et les campements établis, M. *Chan-ing* en beau costume et ses ordonnances avec les globules de leur rang vinrent saluer le Père missionnaire qui les hébergeait. Le commandant est un homme magnifique de taille, fort poli de manières et très aimable en conversation. Il a 54 ans, de santé vigoureuse, affligé seulement de quelques rhumatismes qui lui vaudront la faveur de goûter aux remèdes de notre pharmacie.

Quelle que soit la licence ordinaire des troupes quand elles peuvent échapper à la surveillance des chefs, je dois dire qu'ici elles ne se permirent rien de contraire aux convenances et à la politesse. D'ailleurs il n'y avait chez nous que les ordonnances et domestiques attachés au service du commandant ; encore leur défendit-on toute promenade au quartier des chrétiens, et cette défense fut exactement observée.

On leur interdit même les paroles ordurières dans notre cour, et ces pauvres païens, à qui ces ordures viennent à la bouche aussi facilement que la salive, trouvèrent la consigne un peu dure, avouèrent que nous avions raison et s'imposèrent cette retenue pour plaire à leurs amis les chrétiens. Jusqu'à la fin il ne se passa rien qui pût me faire regretter mon hospitalité.

Cependant le général *Mei*, ayant terminé ses affaires à *T'ien-tsin*, avait fait annoncer son retour. Quand on eut nouvelle de son approche, *Chan-ing*, pour lui faire honneur, ordonna de dresser une belle tente avec des nattes et des tentures et appela ses hommes sous les armes. Quand *Mei-toung-I* fut en présence, il se fit excuser et les pria d'attendre. « Car, dit-il, je dois auparavant présenter mon respect à M. *Pa.* » Il vint en effet et s'attarda encore une bonne demi-heure auprès de nous et puis retourna au camp de *Chan-ing*, où il reçut les honneurs militaires qu'on rend d'ordinaire en Europe à un dignitaire de son grade. Quant à *Chan-ing*, pour le dire en passant, sans manquer les occasions de lui témoigner quelques délicates attentions, je le tins à une certaine distance de ma personne, pour que la familiarité ne décrochât pas de mon front cette auréole de dignité inconnue et de pouvoir spirituel qui me faisait si bien respecter de ces profanes.

Pendant le reste du temps il ne se passa que deux faits dignes de remarque : la visite d'adieu de *Mei-Toung-I* et le départ des soldats. Pour cette visite, le général s'était fait accompagner de son ami *Chan-ing*. Je leur offris un goûter bien modeste, quelques liqueurs de notre fabrication ou

achetées à *T'ien-tsin*, puis les langues se délièrent pour lutter de courtoisie et d'amabilité. *Mei-Toung-I*, qui est boudhiste, demande en présence de son ami, qui est Mahométan, un exposé de notre religion. Le P. Siao qui m'accompagnait, leur fit avec conviction et éloquence un résumé de nos dogmes chrétiens sur Dieu un, tout-puissant et incarné, qui punit le mal et récompense le bien. Il avait presque fini de parler quand le général s'adressant au commandant : « Dis donc, cette doctrine est autrement belle que la tienne, tout y est fondé en raison. » Ma qualité d'hôte me faisait un devoir d'amortir le coup sans embrasser le Mahométisme. « Allons, général, votre réflexion est juste, mais ne le lui dites pas en face. — Il n'y a pas de danger, répliqua *Mei-Toung I*, nous sommes de vieux amis, je puis lui parler franchement. » Cette visite dura une heure ¼. A son arrivée, il avait arrêté mon salut Chinois. « Non plus comme ça, dit-il, nos relations nous ayant fait bons amis, je veux vous saluer à l'européenne, » et il me donna une respectueuse et cordiale poignée de main. Et ce fut encore ainsi que se fit le salut d'adieu au moment de le reconduire à la porte d'honneur.

Avant de nous quitter, il me demanda la carte du P. Siao et la mienne pour les présenter au vice-roi.

Ceci se passait à la fin d'août 1896, une douzaine de jours plus tard, *Chan-ing*, après nous avoir fait les politesses d'usage, s'embarquait à son tour avec ses 600 hommes pour aller passer l'hiver à *T'ien-tsin.* L'incident remarquable des adieux fut l'aubade finale que nous fit donner le commandant. Les clairons accompagnés des tambours nous jouèrent tout ce qu'ils savaient en fait de sonneries françaises : *La casquette du Père Bugeaud* fréquemment entremêlée en guise de refrain. Je leur donnai un bon pourboire pour cette gracieuseté, ce qui leur permit d'emporter dans leurs estomacs un bon souvenir du vieux monsieur d'Europe.

Ils doivent revenir au printemps. S'il se passe encore quelque chose d'intéressant, je vous le ferai savoir. — Ces faits sont connus de toute la contrée, et donnent à la religion un prestige qui nous fera respecter et facilitera la conversion des païens. C'est là surtout ce qui nous fait remercier Dieu de la protection insigne qu'Il nous accorde et ce pourquoi mes chrétiens de *Fan-kia-tchoang* ont fait une neuvaine d'actions de grâces préparatoire à la fête de saint Ignace.

J. Bataille, S.J.

Un Procès chinois.

Lettre du P. Mangin.

Février 1897.

Mon Révérend Père.

Au nord-ouest de la ville de *Kou-tch'ing* se trouve un village appelé *Tch'ai-tchoang.* Il y a deux ans la famille *Wang* fit, de sa propre autorité, une digue transversale pour empêcher les eaux de pluies d'inonder ses terres ; c'était au préjudice de la famille *Tch'ai*, qui s'y opposa : une bataille eut lieu, acharnée, sanglante : trois *Wang* restèrent sur le terrain ; les assassins et leurs plus proches parents s'enfuirent. Plainte fut aussitôt portée au tribunal du sous-préfet, qui vint sur le lieu du combat, inspecta les cadavres et fit son rapport. Les *Wang* s'emparèrent alors de trois cercueils tenus en réserve, suivant la coutume chinoise, pour les vieillards de la famille *Tch'ai ;* ils y déposèrent les victimes et les portèrent sur une aire appartenant à la partie adverse. De la sous-préfecture, le procès monta à la préfecture de *Ho-kien*, puis à *T'ien-tsin*, puis à *Pao-ting-fou*, capitale de la province ; le procès dura plus d'un an ; quelques membres de la famille *Tch'ai*, coupables tout au plus d'appartenir à la souche commune, furent saisis : l'un mourut en prison à la suite des tortures qu'on lui fit subir, un autre devint fou et mourut, un troisième, dont on n'a plus de nouvelle, fut, croit-on, exécuté à *Pao-ting-fou ;* plusieurs autres sont encore en prison soit à *Kou-tch'ing*, soit à *Pao-ting-fou.* Une première soumission avait été signée à la préfecture ; les *Wang* ayant réclamé, portèrent leur cause à *Pao-ting-fou*, où ils signèrent une nouvelle soumission qui parut mettre fin au procès. Le sous-préfet de *Kou-tch'ing*, voyant les esprits encore fort surexcités, envoya un chef de satellites avec cinq hommes pour maintenir la paix. *Wang-ta-k'oei*, l'un des chefs de la famille, s'aboucha de suite avec les satellites et il fut décidé qu'on prélèverait une somme mensuelle de 45 ligatures (environ 90 fr.) sur les familles *Tch'ai ;* de plus lui et ses protecteurs allaient librement chez les *Tch'ai*, demandant et enlevant de force tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance : cela dura jusqu'au printemps 1896.

Dans ce même village il y a plusieurs familles du nom de *Yu* restées étrangères à la lutte et aux procès ; mais comme l'un ou l'autre avaient servi de courriers aux *Tch'ai*, ils étaient mal vus des *Wang*, et à l'occasion ils avaient à subir aussi quelques vexations. Dans les environs de *Tch'ai-tchoang* plusieurs familles se déclarèrent catéchumènes vers la même époque ; les *Yu* entendirent alors pour la première fois parler de la religion chrétienne ; ils allèrent trouver un catéchiste qui enseignait non loin de là, et sans parler de ce qui s'était passé naguère dans leur village, ils lui demandèrent s'il leur était possible de se faire chrétiens. La proposition fut transmise au missionnaire local, qui prit des informations ; il sut qu'un

gros procès avait surgi entre les *Wang* et les *Tch'ai*, et que depuis ce temps le sous-préfet y entretenait garnison. Dans ces conditions on crut plus prudent de surseoir jusqu'à plus amples renseignements ; on s'assura qu'aucun des meurtriers ou de leurs complices n'avait donné son nom ; on fit savoir aux autres, par l'intermédiaire des *Yu*, que la mission ne s'occuperait aucunement de leur procès, et enfin après plusieurs mois d'attente, le catéchiste *Hia-wei-yn* fut envoyé à *Tch'ai-tchoang*. C'était dans les premiers jours d'avril 1896 ; dès le lendemain *Wang-ta-k'oei* passa devant l'école avec une bande d'hommes et de femmes, et tous ensemble commencèrent à maudire les *Tch'ai*, le catéchiste et la religion ; ils pénétrèrent même dans l'école, y redoublèrent les cris et le tumulte. *Hia-wei-yn* se rendit en ville, déposa une accusation contre *Wang-ta-k'oei*, deux de ses frères et un cousin ; *Wang-ta-k'oei*, de son côté, déposa une contre-accusation. A l'audience le sous-préfet écouta les deux parties, mais ne rendit aucun jugement ; le lendemain nouvelle accusation de *Wang-ta-k'oei* : tandis que sa famille se rendait auprès des cercueils pour pleurer et faire les oblations à l'occasion du *Ts'ing-ming* (jour où les païens se rendent dans les cimetières pour honorer les mânes des ancêtres), la famille *Yu* est venue s'y opposer, une bataille s'en est suivie, il y a plusieurs blessures graves ; vite le sous-préfet envoie le médecin légal examiner les blessures ; elles sont reconnues plus ou moins graves, selon que les intéressés versent plus ou moins d'argent entre les mains du complaisant médecin. Le mandarin sort un mandat d'arrêt : trois hommes de la famille *Yu* sont saisis, battus et mis aux fers.

Le catéchiste resté à *Kou-tch'ing*, apprenant cette complication, dépose une nouvelle plainte. Au tribunal il eut une altercation assez vive avec le mandarin, dont les audiences ressemblent généralement à une classe tenue par un professeur trop débonnaire ; vivement pressé par le catéchiste, qui proteste de l'innocence de ses élèves et demande justice contre les perturbateurs de son école, le pauvre sous-préfet, tout ahuri, finit par déclarer que l'affaire d'école n'a aucune relation avec le procès des *Wang* et des *Yu* ; que du reste ceux-ci ont été châtiés non pour cause de rixe, mais pour avoir manqué aux règles du tribunal. « S'ils vous ont manqué, reprend le catéchiste, c'est moi qu'il faut punir, puisque je suis leur maître ! » De son côté *Wang-ta-k'oei* s'écrie : « Si le grand homme ne me rend pas justice, j'irai à la préfecture. » — Si le nommé *Wang* va à *Ho-kien*, repart le catéchiste, le nommé *Hia* n'en sera pas distancé de plus d'un pas ! » Et sur ce le mandarin termine l'audience. *Hia-wei-yn*, se voyant dans l'impossibilité d'obtenir des réparations à *Kou-tching*, crut devoir s'adresser à *Ho-kien*.

Il vint me trouver, m'exposa les faits, et en même temps qu'il déposait une accusation à la préfecture, de mon côté je faisais parvenir une

lettre au préfet. Le préfet répondit : 1° la cause du trouble mis à l'école n'est pas clairement établie ; 2° Je me ferai communiquer et examinerai les pièces du dossier ; 3° Je ferai rechercher s'il conste des vexations dont les satellites sont accusés. A la suite de cette appréciation, le sous-préfet fit mander le chef des satellites et ses compagnons, les fit battre et incarcérer pendant quelques jours, et ce fut tout.

Les choses en étaient là lorsqu'un beau jour, Monsieur *Hou*, sous-préfet de *Hien-hien*, revenant de *Ha-kien*, fit demander si j'étais à la Résidence : il avait des choses graves à me communiquer ! En mon absence, il fut reçu par le R. P. Vice-Supérieur à qui il dit que se trouvant à la préfecture en même temps que Monsieur *Chenn*, il l'entendit se plaindre au préfet de ce que la Mission catholique soutenait des affaires peu honorables, de ce que *Hia-weign* aidait dans leurs procès des gens perdus de réputation, etc., etc. Pour lui qui nous connaît de longue date, il sait à quoi s'en tenir sur ces propos, mais comme ils peuvent avoir de graves conséquences, il s'offre à nous servir de médiateur ; les conditions proposées par lui étaient : 1° Élargissement des 3 *Yu* toujours en prison ; 2° rétablissement de *Hai-wei-yn* dans son école par le Sous-Préfet *Chenn ;* 3° réparations à faire au Catéchiste par *Wang-ta-K'oei.* Ces propositions nous étaient trop avantageuses pour n'être pas tout de suite acceptées. Le R. P. Vice-Supérieur remercia et s'en remit à la médiation du sous-préfet. A mon retour M. *Hou* me dit que déjà il en avait écrit au préfet et à son collègue de *Kou-tch'ing ;* dès qu'il aurait leurs réponses, il nous ferait prévenir.

Le 29 mai, le sous-préfet nous fit parvenir la lettre qu'il venait de recevoir de *Kou-tch'ing.* En voici la substance : il n'y a aucune relation entre le procès des *Yu* et des *Wang* et les troubles survenus à l'école de *Hai-wei-yn ;* en conséquence ni le catéchiste *Hia* ni le missionnaire *Jenn*, n'ont à s'en occuper ; il a entendu dire que non loin de *Tch'ai-tchoang* il y a des familles chrétiennes depuis 20 ans, que *Hia-wei-yn* y transporte son école ; il prie finalement son collègue d'insister auprès de nous pour que nous ne nous occupions pas du procès pendant entre les *Tch'ai* et les *Wang.* En un mot M. *Chenn* n'accepte aucune des offres faites par son collègue.

En remerciant M. *Hou* de son intervention, je déclarai maintenir mes précédentes conditions. Les propositions de M. *Chenn* au sujet du transfert de l'école, tendent, contrairement aux traités et aux édits impériaux, à nous empêcher de prêcher et d'établir la religion là où nous trouvons des adeptes, ce qui est intolérable. Pourquoi M. *Chenn* veut-il nous interdire *Tch'ai-tchoang ?* C'est afin que *Wang-ta-K'oei* et ses amis les satellites puissent continuer impunément leurs vols et brigandages de toutes sortes qu'il ne saurait ignorer et qu'il paraît bien plutôt approuver et encourager.

Quelques jours après, on m'avertissait que le sous-préfet de *Kou-tching* était parti pour *T'ien-tsin ;* ma décision fut vite prise. J'écrivis de nouveau à

M. *Hou* et pour le remercier de ses bons offices et pour lui annoncer mon départ pour *T'ien-tsin.* Il me fit répondre qu'il désirait me voir avant le départ et de fait, peu d'instants après, il arrivait à la Résidence. « Le sous-préfet *Chenn*, me dit-il, ne va pas à *T'ien-tsin* pour votre seule affaire, il en a encore d'autres qui l'obligent à ce voyage ; il ajouta que j'avais raison de porter cette cause à notre consul, et me quitta en faisant des vœux pour le prompt et complet succès de mes démarches.

Arrivé à *T'ien-tsin*, je vis Monsieur du Chaylard, consul général de France, et lui exposai de vive voix les affaires qui m'amenaient chez lui ; puis je lui en adressai une relation en français et en chinois. Le consul fit parvenir ma requête chinoise à l'Intendant des douanes, délégué ordinaire du vice-roi pour les affaires mixtes ; lui-même y ajouta une lettre en chinois où il demandait pour l'affaire de *Tch'ai-tchoang* le maintien de l'exécution intégrale des conditions proposées par le sous-préfet de *Hien-hien.*

Quelques jours après l'intendant des douanes répondit au consul qu'il allait faire droit à sa requête et pousser l'affaire dans le sens proposé. Ayant reçu cette assurance, je repartis pour *Hien-hien :* une lettre de *Chenn-tcheou* m'y attendait ; là aussi de graves événements venaient de se passer, réclamant mon intervention immédiate. C'est là que je reçus du sous-préfet de *Hien-hien* la lettre suivante : J'ai l'honneur de vous informer qu'au sujet du procès de *Kou-tch'ing*, mon humble tribunal vient de recevoir hier des lettres du *Tao-t'ai* (intendant) qui me disent d'aller à *Kou-tch'ing* m'y entendre avec le sous-préfet pour terminer ces causes. Les travaux de réparations des digues du fleuve ne sont pas terminés, 48 villages sont menacés d'inondation ; en outre plusieurs affaires graves encore pendantes à mon tribunal exigent une prompte solution ; il m'est donc tout à fait difficile de m'absenter ; j'en ai déjà prévenu le *Tao-t'ai*, le priant de désigner un autre délégué qui puisse promptement terminer les affaires ; j'espère que le *Tao-t'ai* pourra aviser à vous donner satisfaction. 14 de la 5ᵉ lune. (24 juin). — Quelques jours après, M. *Hou* m'envoyait à *Hien-hien* la copie de la lettre qu'il avait adressée au *Tao-t'ai* pour se faire décharger de cette corvée.

Les raisons mises en avant par M. *Hou* avaient certainement de la valeur ; mais on peut croire aussi qu'il eut quelque regret de s'être engagé dans une affaire qui le mettait en délicatesse avec son peu intelligent collègue. Sa requête fut en partie rejetée et en partie admise. Le 3 de la 6ᵉ lune (13 juillet), arrivait au *Ya-menn* de *Hien-hien* un décret vice-royal libellé le 28 de la 5ᵉ lune (8 juillet), dont voici la traduction résumée : « Le grand dignitaire, sur-intendant des Ports du Nord, chargé des relations commerciales internationales, vice-roi du *Tcheu-ly*, *Wang*, à effet de presser l'exécution des affaires du *Kou-tch'eng. Chenn*, sous-préfet de *Kou-tch'eng*, m'a fait savoir que le 15 de la 5ᵉ lune de la 22ᵉ année de *Koang-Siu*, il a reçu de l'intendant des douanes, sur la demande du consul général de France, *Tou*,

l'ordre de terminer d'accord avec le sous-préfet M. *Hou* de *Hien-hien*, le différend survenu entre *Wang-ta-K'oei* et le chrétien *Hia-wei-yn*. Le sous-préfet de *Hien hien* ne pouvant se rendre à *Kou-tch'eng*, a demandé qu'un autre fût délégué pour l'examen et la conclusion de ces affaires. Le dit sous-préfet m'informe que la cause de *Hia-wei-yn* et de *Wang-ta-K'oei* a déjà été examinée par lui, mais que le chrétien *Hia*, sans attendre la solution, est allé porter sa cause à la préfecture, de sorte que le sous-préfet s'est trouvé dans l'impossibilité de la terminer; actuellement M. *Hou* ne peut quitter *Hien-hien;* d'autre part le missionnaire français *Jenn* réside auprès de *Hien-hien ;* le sous-préfet pense que M. *Hou* étant habitué à traiter les affaires des Européens, on pourrait lui envoyer toutes les pièces concernant ces procès. »

Le sous-préfet se mit aussitôt à l'œuvre : il envoya à *Kou-tching* des mandats d'amener contre tous ceux que nous avions désignés dans nos diverses accusations et dont la liste lui était revenue de *T'ien-tsin ;* puis il me fit dire de terminer si possible par arbitrage, ce qui était de sa part une habileté vis-à-vis de son collègue, les conditions finales étant proposées non par lui mais par les entremetteurs ; ainsi fut fait : des réparations suffisantes nous furent faites par les divers accusés : prostration, demandes de pardon, repas offerts à la partie lésée, après quoi les arbitres présentèrent au tribunal un écrit dans lequel ils disaient que les coupables reconnaissant leurs torts et acceptant de faire les réparations exigées, le missionnaire *Jenn* poussait l'indulgence jusqu'à pardonner ; en conséquence ils suppliaient le grand homme, dont la clémence est élevée comme le Ciel, de ne pas poursuivre davantage. Tout fut ainsi terminé,... excepté l'affaire principale ! *Wang-ta-K'oei* et trois de ses 10 accusés, appelés à plusieurs reprises, furent toujours introuvables, un seul se présenta et en fut quitte pour quelques réparations ; après 2 mois d'inutile attente, le sous-préfet se décida à faire son rapport au *Tao-t'ai ;* celui-ci ayant reçu ces pièces, en donna communication au consul. De son côté, le vice-roi fit savoir au sous-préfet de *Hien-hien* qu'il avait appris la conclusion des affaires de *Kou-tch'eng ;* il l'informait que le *Tao-t'ai* avait reçu commission d'ordonner au sous-préfet de *Kou-tch'eng* de citer *Wang-ta-K'oei* à comparaître le plus tôt possible à son tribunal et de le juger sévèrement ; que de plus le sous-préfet avait à veiller à ce que la paix règne chez lui. La mission de M. *Hou* éait donc terminée.

Mais que devenait l'introuvable *Wang-ta-K'oei ?* Où était-il ? Comment allions-nous faire pour le poursuivre devant son propre sous-préfet à qui le vice-roi nous renvoyait ? Nous ne tardâmes pas à avoir des nouvelles du fugitif, et lui-même nous fournit le moyen de l'amener à ce tribunal de *Hien-hien* où il désirait si peu comparaître.

C'est le second acte de ce long drame.

Dans les premiers jours d'octobre, la *Gazette de Pékin* publiait une

supplique émanée du Tribunal des Censeurs de l'Empire, dans laquelle ils demandaient au nom de *Wang Kinn-hien*, bachelier, originaire de la sous-préfecture de *Kou-tch'eng*, la révision d'un procès de meurtre ; ce n'était autre que l'affaire de *Tch'ai tchoang*, portée successivement de tribunal en tribunal, et déposée en dernier ressort sur les marches mêmes du trône impérial ! Le tribunal des Censeurs *(tou-tch'a-iuen :* « universalis inquisitionis aula » *)* est une institution très particulière à la Chine, mais aussi très redoutée, car les Censeurs connaissent de toutes les affaires importantes, ils critiquent de par leur office et l'administration des gouverneurs ou vice-rois des provinces et même les actes impériaux ; ils sont parfois sous ce rapport d'une audace qui leur coûte la vie.

Lorsqu'un particulier veut faire parvenir ses doléances au trône par l'intermédiaire des Censeurs, il commence par s'aboucher avec les gens de l'escorte et les paie bien ; puis, son placet en mains, il attend à genoux le moment où le censeur se rend en chaise au tribunal ; le censeur reçoit la supplique et fait garder à vue le plaignant ; peu après il est introduit dans la salle où siègent plusieurs censeurs qui l'interrogent et vérifient l'accord de la supplique avec les explications orales ; si tout leur paraît véridique, si surtout le censeur a été grassement payé, on rédige un placet à l'Empereur qui, au pinceau vermillon, marque son appréciation et renvoie la cause au ministère compétent.

Wang-ta-K'oei, au lieu de se présenter à *Hien-hien*, était donc allé à *Pékin*. Comme il est l'âme de toute l'affaire, il importait qu'il ne fût pas privé de sa liberté, aussi chargea-t-il un de ses cousins *Wang-t'inn-hien*, dont le père avait été tué par *Tch'ai*, de présenter une requête au tribunal des Censeurs et par lui à l'Empereur.

« Cette cause doit être renvoyée au vice-roi *Wang wenn-cheo an Gnie t'ai :* qu'ils citent les accusés et se fassent communiquer les pièces, les examinent attentivement et jugent d'après les lois. L'accusateur *Wang-tsinn-hien* doit être gardé à vue et tenu à la disposition des juges. Respect à cet ordre ! »

L'accusation était habile ; notre catéchiste *Hia-wei-yn* et 2 *Yu* étaient sérieusement impliqués dans l'affaire à titre de perturbateurs de la paix publique et de recéleurs des meurtriers. Nous n'étions pas nommés, mais évidemment une pareille accusation portée contre un catéchiste envoyé par nous à *Tch'ai-tchoang* retombait sur nous : nous ne pouvions donc nous désister dans ce nouveau procès engagé de si haut.

Les choses ne vont pas vite en Chine, ce n'est que dans les derniers jours de novembre qu'arriva du tribunal vice-royal l'ordre de conduire au grand-juge de *Pao-ting-fou* une trentaine de personnes inculpées à titres divers, entre autres *Pao-wei-yn* et 2 *Yu* ; nos 3 hommes furent assez heureux pour trouver un répondant, aussi purent-ils se rendre librement à la capitale

tandis que les autres y allaient escortés par les satellites qu'ils devaient largement défrayer tout le long du chemin.

M'étant jusqu'alors adressé au consul, il me parut utile de passer encore par son intermédiaire ; un rapport fut rédigé en chinois et accompagné d'une lettre française. Ma requête *(pin-t'ié)* fut immédiatement transmise par M. du Chaylard à l'intendant des douanes qui répondit ignorer la nouvelle accusation dont il était question, mais promit de faire passer sans retard au vice-roi les pièces envoyées par le consul.

Pour assuser le succès de l'affaire, il me parut nécessaire d'aller moi-même à *Pao-ting-fou*, capitale de la province du *Tcheu-ly*, résidence officielle du vice-roi, *Tchen-t'ai*, vulgo *Tsong-tou*, du *Fan-t'ai*, trésorier général, et du *Gnié-t'ai*, grand juge ; toutefois, à la suite des massacres qui ensanglantèrent la ville de *T'ien-tsin* en juin 1870, *Li-hong-tchang* ayant été nommé vice-roi, fit de *T'ien-tsin* sa résidence habituelle ; tout au plus allait-il à *Pao-ting-fou* une fois ou deux par an ; dans les dernières années, il n'y allait plus du tout; son successeur *Wang-wenn-chao* imite son exemple et ne quitte pas *T'ien-tsin* ; les communications entre les deux villes, comme avec la capitale de l'empire se font et par télégraphe et par courriers spéciaux.

Je fus reçu chez les Lazaristes par M. Jarlin, directeur de la section de *Pao-ting-fou* et de concert avec lui, je me préparai à entrer en campagne.

Une lettre explicative et justificative fut écrite pour être remise au *Gnie-t'ai.* Mes pièces étant prêtes, je lui fis demander une audience ; elle me fut accordée, et à l'heure fixée, je partis pour son tribunal : mais le grand homme se fit excuser disant qu'il avait pris un refroidissement dans une sortie qu'il venait de faire avec le *Tchenn-t'ai*, général ; je lui fis passer ma lettre et aussitôt qu'il en eut pris connaissance, il donna ordre à un de ses officiers de service, bâton de cristal, de nous conduire chez le Préfet qui avait reçu commission de toute l'affaire au nom du vice-roi et au sien. Nous étions entrés par une porte latérale ; le grand juge donna l'ordre d'ouvrir la grande porte centrale qui ne s'ouvre que pour les visiteurs de haute marque, et précédés du globulé à cheval, nous nous dirigeons vers la préfecture. Le préfet ayant pris lecture de ma lettre apportée par l'officier du *Gnié-t'ai*, me fit aussitôt introduire, et après un moment d'attente, il entre dans le salon tenant en main ma lettre dépliée. Après les salutations d'usage, il écouta avec attention mes explications, me posa quelques questions de détail et me dit : D'après ces renseignements, vos trois protégés ne sont pas coupables ; je ferai remettre votre lettre aux délégués qui doivent présider les audiences et s'ils sont reconnus innocents, ils seront libres de retourner tout de suite chez eux. —

Le lendemain une assignation invitait nos 3 chrétiens à se présenter à la préfecture; ils s'y rendirent accompagnés de l'homme d'affaires de M. Jarlin ; celui-ci alla droit aux bureaux de la préfecture, déclara que les inculpés

demeuraient à la Résidence, et que lui se portait leur répondant ; par là il empêchait les satellites de les mettre en prison préventive où ils leur auraient extorqué force sapèques ; puis il demanda quand on passerait l'audience ? — Il faut payer les frais de présence, d'inscription et autres. — Combien ? — L'autre partie a versé 400 *tiaos* (800 fr.) — Soit ! mais à nous combien demande-t-on ? — 200 *tiaos* ! — Plaisanterie ! Ne savez-vous pas que notre grand homme est allé voir le *Gnié-t'ai* et le Préfet ? Tous deux lui ont promis de terminer promptement l'affaire ; nous ne donnerions pas une seule sapèque qu'il faudrait encore passer l'audience ; si vous demandez trop, vous n'aurez rien. — Fixe toi-même. — Pour tous les gratte-papier et employés de haut et bas étage, il fut réglé que 40 ligatures serviraient à les indemniser de toutes leurs peines. *Lao-wan* avait parlé, il fallait se contenter d'une si maigre proie et de plus assurer l'habile négociateur de la bonne volonté de chacun.

Le jour suivant M. *Tchenn*, préfet de *Pao-ting-fou*, se fit annoncer. Sa première phrase en s'asseyant fut celle-ci : « J'ai vu le *Gnié-t'ai ;* vos chrétiens ne sont pour rien dans l'affaire du meurtre de *Tch'ai-tchoang ;* on va passer une audience et je les renverrai. »

Quelques heures plus tard, nouvelle assignation ; c'est pour passer l'audience ; trois délégués siégeaient ; le président, s'adressant à *Hia-wei-yn* lui déclara tout de suite que lui et ses deux coaccusés avaient été à tort impliqués dans ce procès ; puis il lui demanda quelle doctrine il enseignait ? *Hia-wei-yn* dit quelques mots sur l'existence de l'Esprit créateur du Ciel et de la terre, à qui tous les hommes redevables de tous biens doivent obéissance et soumission ; le délégué l'interrompit en disant : *hoa-li ! hoa-li !* Bonne doctrine ! — puis il lui conseilla de n'admettre parmi ses auditeurs aucun des membres de la famille *Tch'ai* et de ne pas tenir son école dans un local à eux appartenant, jusqu'à la conclusion définitive du procès. On passa l'interrogatoire de *Wang-kinn-hien*, l'auteur de l'accusation. « Pourquoi as-tu impliqué ces innocents dans ton accusation à *Pékin ?* — Votre petit serviteur sachant que le catéchiste *Hia* avait été appelé par les *Tch'ai*, avait cru qu'il venait les aider. — Oh ! c'est sans doute parce que les chrétiens ont établi l'école dans une maison appartenant aux *Tch'ai ;* mais tu sais bien que les missionnaires catholiques prêchent leur religion sans s'occuper des différends survenus entre les gens du peuple. Signez de part et d'autre la soumission ! »

La signature consiste à apposer sur la pièce le pouce de la main droite légèrement imbibé d'encre ; les lignes des mains étant différentes pour chaque individu, en cas de doute, l'autorité peut facilement faire la contre-épreuve et s'assurer de l'identité d'une personne.

L'audience se poursuivit ; le président demanda à *Wang-k'inn-hien* où était son cousin *Wang-ta-k'oei*, l'âme de toute cette intrigue ; il répondit

qu'il l'ignorait. — Qu'on le batte ! » fut la réponse du délégué ; force fut d'avouer que l'introuvable *Wang-ta-k'oei* était en ville, dans telle auberge. « Vite, qu'on le cherche et qu'on l'amène ! » Ce fut bientôt fait, et *Wang-ta-k'oei* parut ; il crut pouvoir jouer le grand personnage : au lieu de s'agenouiller, suivant la règle, il fit en entrant la génuflexion au président en lui souhaitant la paix ! « Ne plaisante pas, lui fut-il dit d'un ton sévère, mets-toi à genoux ! » Il fut enchaîné sur l'heure, mais pour 200 ligatures il trouva un répondant, de sorte que les chaînes lui furent enlevées sans qu'il pût toutefois sortir de prison.

Nos gens étaient libres, leur innocence reconnue, et la nôtre aussi par conséquent. Mais la question du trouble mis dans notre école restait toujours à vider avec *Wang-ta-k'oei ;* il nous fallait des réparations convenables. Dans une lettre où je remerciais le *Gnié-t'ai* de l'heureuse solution du cas porté à son tribunal, je lui demandai si notre procès du printemps serait jugé à *Pao-ting-fou*, ou s'il nous fallait recourir de nouveau au sous-préfet de *Hien-hien*, devant qui *Wang-ta-k'oei* avait si obstinément refusé de comparaître. Le *Gnié-t'ai* me répondit d'aller à *Hien-hien*, où *Wang-ta-k'oei* allait être envoyé sous bonne garde ; c'était tout notre désir ; mais il était dit que des embarras imprévus surviendraient nous contrecarrer jusqu'au dernier moment. Quelques heures après avoir reçu cette réponse, un satellite nous arrive de la préfecture porteur d'une carte du préfet, disant que le missionnaire *Jenn* peut partir, mais que les trois chrétiens doivent rester. Je fis répondre qu'une telle direction m'étonnait, puisque le *Gnié-t'ai* et le préfet venaient de me faire savoir que tout était terminé ; je fis ajouter que si le lendemain de grand matin je ne recevais pas d'explication nette et précise, moi et mes gens nous partions pour *Hien-hien*, suivant la décision précédemment reçue. Le lendemain dès l'aube, nouvelle explication de la préfecture : l'affaire de *Wang-ta-k'oei* sera traitée à *Pao-ting-fou* et non à *Hien-hien*. Cette décision me souriant très peu, j'envoyai de nouveau *Heou-lao-wan* prendre des informations au tribunal du *Gnié-t'ai* et déclarer en mon nom que si *Wang-ta-k'oei* était jugé à *Pao-ting-fou*, il fallait y appeler ses trois autres complices compris dans nos précédentes accusations. Ces paroles fermes eurent leur plein effet, le *Gnié-t'ai* me fit répondre de retourner à *Hien-hien*, où *Wang-ta-k'oei* ne tarderait pas à être conduit par des satellites porteurs de lettres pour le sous-préfet.

Je quittai *Pao-ting-fou* emportant le meilleur souvenir de mes hôtes : pendant 12 jours nous avions vécu comme des frères ; veuille le Bon Dieu bénir ces charitables fils de St-Vincent en multipliant les fruits déjà nombreux de leur fécond apostolat !

Rentré à *Hien-hien*, je fis savoir au sous-préfet le résultat de mon voyage ; *Wang-ta-k'oei* ne tarda pas à arriver, il fut aussitôt enchaîné et confié à la garde d'un satellite qui le suit partout ; en même temps arriva un délégué

envoyé à *Kou-tch'eng* pour y faire une enquête au nom du *Gnié-t'ai.* En sa présence, le sous-préfet passa une première audience où il sermonna le prisonnier : *Wang-ta-k'oei* reçut 100 coups de lanière de cuir sur les mains ; après ce début peu encourageant, il eut à entendre plusieurs autres exhortations du mandarin qui l'engagea, entre autres choses, à faire enterrer les 3 cercueils ou du moins de les faire transporter sur le terrain de sa famille : « Si tu ne le fais pas de ton plein gré, ajouta M. *Hou,* sache que le délégué que voici, a reçu ordre de le faire ; ainsi mieux vaut que tu prennes les devants. » L'habile accusé répondit : « Comment le puis-je, si je suis retenu ici ; que le grand homme me donne quelques jours de liberté et j'obéirai ! — Point du tout, tu es ici et tu y dois rester jusqu'à conclusion définitive de ton procès ; si tu veux chercher des entremetteurs, je te donne une journée pour les trouver en ville, mais tu seras accompagné. » Le sous-préfet lui reprocha ensuite d'avoir impliqué les missionnaires dans un procès où ils étaient étrangers, et ajouta que pour ce chef aussi, il devait chercher des entremetteurs. Après l'audience un mandat d'amener fut libellé contre les 3 *Wang* contumaces et envoyé au tribunal de *Kou-tch'eng.* Mais là nous nous heurtons de nouveau à l'incapacité doublée de mauvaise foi de M. *Chenn.* Avant de se rendre à *Tch'ai-tchoang* pour exécuter leur mandat, les satellites firent prévenir secrètement les intéressés, de sorte qu'à leur arrivée, ils ne trouvèrent personne. Le lendemain l'oncle de *Wang-ta-k'oei* s'en fut avec la mère de celui-ci et celle de *Wang-k'inn-hien* pleurer au tribunal, déclarant que l'un des accusés est absent, que le second n'est autre que *Wang-k'inn-hien* désigné sous un autre nom, lequel, comme chacun sait, est détenu à *Pao-ting-fou* depuis longtemps ; le 3ᵉ est un enfant de 8 ans qu'il serait cruel d'envoyer à *Hien-hien.* Le crédule sous-préfet crut à leurs mensonges et renvoya les plaignants avec de bonnes paroles. Dès que ces faits parvinrent à ma connaissance, je les communiquai par écrit au sous-préfet de *Hien-hien* : je lui fis savoir que l'enfant de 8 ans en avait 29 ; que l'autre était le propre frère de *Ta-k'oei ;* quant au 3ᵉ qu'on disait absent, il devait, disait-on, venir prochainement apporter de l'argent au prisonnier ; je priais le mandarin de le faire saisir dès son arrivée. M. *Hou* envoya à son collègue une copie de ma lettre ; la réponse de *Kou-tch'eng* ne se fit pas attendre; les 3 inculpés, pris de peur, se sont enfuis ; le délégué du grand juge donnera bientôt de vive voix les autres détails. Vous le voyez, le drame tourne à la comédie. Le délégué arrivé à *Hien-hien,* il expose à M. *Hou* comment la famille *Wang* renonce à faire l'enterrement et même le transfert des cercueils. Et pourquoi ? Elle a entendu le chef de la famille *Yu* assurer qu'après l'enterrement les missionnaires exigeront 1000 ligatures (2.000 f.) pour bâtir une église à *Tch'ai-tchoang !* Dans de telles conditions ne vaut-il pas mieux laisser les morts sans sépulture définitive et ne pas appauvrir les vivants ? De plus un certain *Liou,* employé au service

des missionnaires depuis longues années, a déclaré que ce *Yu* est un mauvais garnement dont la Mission va se débarrasser. Telles sont les inepties que le délégué servit sérieusement à M. *Hou.* En un seul jour le sous-préfet envoya 3 fois un de ses hommes de confiance nous prévenir de ce qui se disait, et sachant que j'étais absent, inviter le bachelier qui me sert de secrétaire à aller au tribunal s'entendre avec le délégué ; le rendez-vous fut fixé au lendemain matin ; la neige qui tomba toute la journée empêcha mon homme d'y aller. J'avais fixé mon retour pour ce même jour, 11 janvier. Mis au courant de ces nouvelles complications toutes puériles, mais fort ennuyeuses, je dis à mon secrétaire de se tenir prêt à aller au tribunal le lendemain ; « arrivé devant le *Wei yuen*, tu lui demanderas d'où il tient ces propos étranges. Si la famille *Wang* refuse d'enterrer ses morts par la seule crainte d'une amende pécuniaire, que le grand homme retourne à *Kou-tch'eng* et presse l'enterrement ; il ne leur en coûtera pas une sapèque! » A l'heure fixée le bachelier se rendit au tribunal ; le sous-préfet le reçut et lui annonça que le délégué était parti le matin retournant à *Pao-ting-fou* pour presser la conclusion du procès du meurtre ; il l'avait chargé lui, sous-préfet, de terminer le plus tôt possible l'affaire de l'école et de lui faire promptement connaître la solution acceptée par les 2 parties. C'était un contre-temps fâcheux, car j'aurais été bien aise de faire la leçon à ce délégué si prompt à croire et à rapporter des propos si extravagants.

Le sous-préfet, sans faire allusion à ces racontars, manifesta le désir de conclure au plus tôt ; il demanda quelles conditions je pensais mettre en avant. « Le P. *Jenn* n'a rien dit à ce sujet ; mais il est évident qu'il est fort mécontent ; plusieurs fois nous l'avons entendu dire qu'à la 8e lune l'affaire eût été facile à terminer ; il était prêt alors à se contenter des propositions faites, mais actuellement, ayant dû aller à *T'ien-tsin* pour s'opposer à M. *Chenn*, ayant été ensuite calomnié à *Pékin* et contraint d'aller se justifier à *Pao-ting-fou*, il exigera des réparations plus sérieuses ; plusieurs fois il nous a dit ne vouloir entrer en accord que quand tous les accusés seront présents à *Hien-hien.* « Il est évident, répondit le sous-préfet, que le Père doit être mécontent. Si je puis faire venir un des inculpés, ce sera bien, deux et trois, mieux encore ; mais M. *Chenn* m'écrit qu'ils se sont enfuis et cachés ; si je n'en puis avoir aucun, il faudra pourtant bien finir ; le délégué attend ma réponse ! Demande au P. *Jenn* quelles sont ses conditions et reviens me les faire connaître. »

En quittant le *Ya-menn*, le catéchiste apprit une nouvelle qui, dans les circonstances actuelles, est un triomphe pour nous, une face qu'on nous donne : M. *Cheng*, sous-préfet de *Kou-tch'eng*, vient de recevoir son changement ; après le nouvel an chinois, il ira gérer le poste de *Ts'ing-hien* dépendant de la préfecture de *T'ien-tsin.* Puissent les PP. Lazaristes, s'ils y ont des chrétiens, n'avoir pas maille à partir avec cet européophobe !

Deux jours après le bachelier retournait au *Ya-menn* faire part au sous-préfet de mes propositions : « 1° Voyant la difficulté où était M. *Hou* de citer à son tribunal les 3 accusés contumaces, je consentais, pour lui faire plaisir, à me désister de toute poursuite contre eux, mais moyennant une compensation pécuniaire dont je laissais au sous-préfet le soin de fixer lui-même le montant ; 2° rétablissement de l'école de *Hia-wei-yn ;* 3° réparations à nous faire par *Wang-ta-k'oei* et à la Résidence et à *Tch'ai-tchoang ;* 4° dans la soumission à signer par *Wan-ta-k'oei* et par ses répondants au nom des 3 absents, il devait y avoir une rétractation de l'accusation calomnieuse portée contre nous à *Pékin.* Le sous-préfet, content de mon désaisissement, accepta toutes ces conditions et fixa lui-même une amende de 100 taëls, puis il fit venir *Wang-ta-k'oei* et lui déclara ces conclusions, le pressant de s'y soumettre. *Wang-ta-k'oei*, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, accepta tout et s'aboucha avec un médiateur qui partit pour le *Kou-tching*, afin d'avertir la famille *Wang* et de ramasser la somme nécessaire pour couvrir l'indemnité et les autres frais. Tous ces pourparlers me conduisirent jusqu'au 24 janvier, 22 de la 12ᵉ lune ; je fis demander au sous-préfet s'il avait l'intention de terminer avant la fin de l'année. Il me fit répondre qu'il terminerait dès le retour du médiateur ; je partis donc, laissant le bachelier pour me représenter et terminer, s'il était possible, dans les conditions proposées de part et d'autre. Le 29 janvier, 27 de la lune, une lettre du bachelier m'arrivait à *Ho-kien*, portant de bonnes nouvelles. Le 25 de la lune, le secrétaire du sous-préfet est venu à la Résidence annoncer que, la veille au soir, le médiateur est revenu de *Kou-tch'ing :* le déplacement des cercueils, l'indemnité à payer, les réparations à faire, tout a été réglé par lui et accepté par la famille *Wang ;* le 27, à 10 h. du matin, M. *Hou* viendra à la Résidence apporter lui-même l'argent ; il sera accompagné de *Wang-ta-k'oei* et des médiateurs qui viendront faire des réparations ; le 28 une dernière audience aura lieu où les 2 parties signeront la soumission. — Quelques heures après, je me rendis à la préfecture pour la visite d'usage ; au cours de la conversation, je dis au préfet qu'une lettre de la Résidence m'apprenait la conclusion de notre longue affaire de *Kou-tch'ing*.

Lorsque je rentrai à la Résidence le 3 février, j'appris que les choses s'étaient passées comme la lettre l'avait annoncé.

Le 4 de la lune, le sous-préfet se mit en route par *Ho-kien* et *Pao-ting-fou*, accompagné de *Wang-ta-k'oei* qu'il va y conduire pour la continuation et, espérons-le, pour la conclusion prochaine du procès du meurtre porté au tribunal du *Gnië-t'ai*.

Espérons aussi que *Wang-ta-k'oei*, assagi par l'expérience, comprendra la nécessité de vivre, si non en bonnes relations, au moins pacifiquement avec les catéchistes et les chrétiens du village.

Ig. Mangin, S. J.

Une nouvelle fondation.

Lettre du P. Mangin au F. Leurent.

Yang-tai, 19 mai 1897.

Mon bien cher Frère,

P. C.

VOTRE bonne lettre du 18 mars m'est arrivée, il y a peu de jours, dans la ville de *Chenn-tcheou*, fort à point pour distraire les loisirs variés que m'y donnaient la surveillance d'une petite construction et l'attente de la conclusion d'un procès. Depuis longtemps j'avais formé le projet de m'établir dans la ville de *Chenn-tcheou*, la seule des 5 préfectures de la Mission où nous ne fussions pas encore établis. Nous y avons bien un terrain, ancien emplacement du grenier public, concédé par l'empereur après la guerre franco-anglo-chinoise en 1860 ; mais il est si mal situé, que l'on n'a jamais pu se résoudre à y faire aucun établissement. Mettant donc à profit une bonne occasion qui se présenta durant l'hiver de 1895, j'acquis au nom de la Mission, pour 1500 fr. un bon terrain de 85 pieds de large sur 270 de long, avec quelques maisons, sans doute ni très luxueuses, ni très solides, mais qui nous permettent cependant de retarder une bâtisse complète. Ce terrain est sur le point le plus élevé de la ville, tout proche du tribunal du préfet, au sud de celui de son premier assesseur, M. *Tchou*, dont il n'est séparé que par un étang. L'achat se fit pacifiquement, et l'an passé, vers cette époque, j'y fis creuser un puits en vue des prochaines constructions ou aménagements. C'est là que le mandarin, ou plutôt de méchants individus parmi lesquels la voix publique nomme l'assesseur, nous attendaient. Un beau jour on vient nous annoncer qu'une petite fille de 8 ans s'est noyée dans le puits ; notre homme d'affaires va voir ce qu'il en est, il est battu par des gens apostés ; au lieu de lui rendre justice, le préfet le fait battre cruellement et mettre aux fers ; une démarche que je fais au tribunal n'a aucun effet, et ce n'est qu'après 12 jours de détention que notre pauvre homme nous revient tout malade des coups reçus à deux reprises. On excite alors le vendeur à déposer une plainte pour faire casser la vente et obtenir la rétrocession du terrain vendu à la Mission ; le préfet entre pleinement dans ses vues et l'engage à s'aboucher avec moi ; c'est alors que je me décidai à porter la cause au conseil de *T'ien-tsin*, qui nous fit obtenir de l'intendant des douanes une déclaration officielle de notre droit de propriété et obligea le préfet à donner une proclamation qui nous déclare gens honnêtes, ayant de par l'empereur droit de prêcher et d'établir la religion catholique. Peu à peu les choses rentrèrent dans le calme, et il ne fut plus question de nous molester. Toutefois, pour affirmer notre droit de propriété et en même temps pour plus de commodité, je résolus d'élever un mur d'enceinte au nord de la propriété qui en était dépourvue et de bâtir une porte cochère

avec un petit mur d'enceinte au sud, sur la grand' rue. Pour plus de précautions, j'avais dit au catéchiste chargé des travaux d'attendre mon arrivée, fixée au 1er mai.

Quand je vins, rien n'était préparé, le catéchiste ayant été retenu chez lui par un mois de maladie ; tandis qu'il achète les matériaux, je visite quelques paroisses et peu après j'arrive en ville. Le lendemain, pour la 1re fois peut-être, le saint Sacrifice de la Messe fut célébré dans cette ville toute païenne, où jusqu'alors le démon seul avait eu des adorateurs ; ce fut pour moi une intime joie que vous comprendrez facilement. Le diable fut sans doute furieux de se voir supplanté, et nous ne tardâmes pas à ressentir l'effet de sa colère.

Dans la matinée les maçons étaient arrivés et s'étaient tout de suite mis à l'œuvre, creusant les fondations de la porte cochère. Lorsqu'après dîner, ils revinrent sur le chantier, un individu coiffé d'un chapeau de cérémonie se présenta et déclara s'opposer au travail, parce que sa maison, qui touche à nos fondations, en recevra du dommage. Les catéchistes essayent de lui faire entendre raison ; il se retire un instant, mais reparaît bientôt, nu jusqu'à la ceinture et brandissant un grand couteau ; de sa bouche sortent des paroles de malédiction contre le *T'ien-tchou-t'ang* (mission catholique) et ses ancêtres à plusieurs générations ! Nos catéchistes étaient fort embarrassés, heureusement un maçon s'élance sur l'aggresseur et, le saisissant à bras le corps, le repousse et le force à s'éloigner. Comme il arrive en pareil cas, même ailleurs qu'en Chine, la rue était pleine de curieux, mais aucun n'avait pris parti pour nous et n'avait cherché à calmer cet énergumène. C'est un satellite de la préfecture ; lui et son frère sont en même temps aubergistes, ayant loué l'auberge qui est à l'est touchant notre terrain.

Aussitôt que le calme fut un peu rétabli, mon catéchiste vint chercher ma carte de visite, et se rendit chez le chef des huissiers à qui il raconta ce qui venait de se passer, demandant en mon nom aide et protection. Le préfet étant absent, la cause devait revenir au 1er assesseur ; l'huissier fit aussitôt venir l'aggresseur, le réprimanda fortement et dit à mon catéchiste qu'il allait informer M. *Tchou* de ce qui s'était passé. Peu après on vint me prévenir que ce personnage, qui nous est nòtoirement très peu sympathique, allait venir me voir pour régler ce différend. Vers le soir il vint en effet au tribunal, et de là se rendit sur les lieux pour examiner si oui ou non nos fondations mettaient en péril le mur ouest de l'auberge ; ayant constaté qu'il n'en était rien, il fit venir le satellite et lui reprocha de s'être mêlé mal à propos d'une affaire qui ne le concernait pas, mais ne lui dit rien de ses malédictions et provocations. M. *Tchou* dit en même temps à mon catéchiste que si j'avais quelque chose à lui dire, il m'attendait sur place. A cette proposition peu polie, je fis répondre que je l'attendais chez moi. Force fut donc au mandarin de venir chez moi, c'est-à-dire dans cette maison qu'il avait, l'année

précédente, par des moyens si peu honorables, cherché à m'empêcher d'occuper. Il me répéta tout ce qu'il avait dit au satellite, ajoutant que c'était une affaire terminée. « Non pas, répondis-je, vous lui avez reproché de s'être mal à propos opposé à notre bâtisse ; mais de plus, il y a eu des paroles outrageuses et des provocations qui méritent une punition. — Inutile, il n'osera plus recommencer ! — Lui, peut-être, mais d'autres viendront aussi nous susciter des ennuis ; il est important que les troubles soient réprimés dès le début, d'autant plus que je ne puis rester ici indéfiniment ; d'autres affaires m'appellent ailleurs ; après mon départ, je remets maisons et bâtisses entre vos mains ; à vous de nous protéger. » Il me répondit par de bonnes paroles, puis sur mes instances, il finit par me dire qu'il passerait l'audience et jugerait d'après les lois. « Parfait, lui dis-je, j'y compte, jugez d'après les lois ! » Deux jours se passent sans nouvelle de la justice de M. *Tchou*. Je fais alors dresser une accusation en règle et la fais remettre au chef des huissiers qui me fit avertir sous main que M. *Tchou* n'était pas d'avis de passer l'affaire ; mais d'autre part la nouvelle du prochain retour du préfet venait d'arriver ; l'huissier ne promettait de lui en parler dès son retour.

Entre-temps des entremetteurs vinrent offrir une conciliation ; elle se bornait à faire venir le satellite qui se prosternerait devant moi, et ce serait tout ; je trouvai que c'était trop peu et exigeai un peu plus.

On était encore en pourparlers, lorsqu'on vint nous avertir que le préfet allait passer l'audience ; mon catéchiste s'y rendit aussitôt, mais il ne fut même pas appelé à déposer comme témoin. Le préfet, s'adressant au coupable, lui reprocha vivement sa conduite, disant que le missionnaire était homme qui parlait et entendait raison ; que s'il avait eu des observations à faire,il devait prendre une autre voie,etc... ; puis il lui reprocha ses malédictions et ses provocations à main armée ; le coupable nia tout avec effronterie. « Qu'on le batte, » cria alors le mandarin ; il reçut 800 coups, mais comme il les recevait des mains de ses collègues, il en éprouva plus de confusion que de souffrance. « Qu'on lui mette la cangue pour un mois ! » Ainsi se termina le jugement, bien différent de celui qu'avait rendu l'an passé le même préfet dans la première affaire aussi claire que celle-ci; cette fois-là c'est notre pauvre majordome qui avait reçu les coups et qui avait été chargé de fers ! Les paroles et la conduite du préfet furent cette fois irréprochables ; on peut même et on doit y voir une réparation tardive mais délibérée de son injustice passée ; tant il est vrai qu'une réprimande sévère des supérieurs est toujours salutaire, surtout quand la crainte de dépenser de l'argent et peut-être de perdre sa place vient s'y ajouter.

Comme il fallait s'y attendre, deux jours après des entremetteurs se présentèrent me faisant demander de vouloir bien intercéder auprès du préfet pour que le coupable, assagi par la correction, fût délivré de sa cangue et

rendu à la liberté. Ma bonté naturelle se laissa toucher, et mon catéchiste alla porter ma carte à l'huissier, disant qu'en considération des entremetteurs, tous chefs de bureaux du *ya-menn*, je priais le mandarin de délivrer le coupable dont ils se portaient garants pour l'avenir. Mais il paraît que le préfet se montra moins empressé que moi, car le lendemain il y eut audience sans que notre homme y fût appelé et le jour suivant, à mon départ de la ville, on le vit encore se promener avec son collier au cou. Quand on ôte la cangue à un prisonnier, l'usage est de lui administrer en même temps une centaine de coups de bambou, afin de lui enlever le peu d'envie qui pourrait lui rester de récidiver. Parfois les porteurs de cangue donnent à leurs gardiens un peu d'argent, et en cachette on les délivre pour un temps, mais le soir venu ils doivent la porter et toutes les fois aussi que le mandarin sort ou entre, car tous doivent se tenir rangés sur son passage, et malheur à celui qui serait absent ! Bien des fois en allant dans les tribunaux, j'ai vu ces malheureux qui me regardaient d'un air hébété ; le plus souvent ce sont des joueurs de sapèques ou des vagabonds maraudeurs ; les prisonniers plus importants sont enchaînés et enfermés ; les porteurs de cangue peuvent circuler dans les cours extérieures du tribunal ; un jour j'en ai vu quatre : deux de grande taille par devant et 2 de petite taille par derrière ; tous avaient le cou passé dans les trous de la même cangue ; vous jugez facilement le plaisir et les commodités qu'ils devaient éprouver jour et nuit grâce à cette intime communauté d'existence !

Un autre genre de supplice est la cage en bois où le prisonnier est renfermé tout entier excepté la tête, qui sort par un trou pratiqué à la partie supérieure ; j'ai vu souvent de ces cages à l'entrée du *ya-menn*, mais je n'y ai jamais vu de prisonnier enfermé. Ces cages sont trop basses pour qu'on puisse s'y tenir debout et trop hautes pour qu'on puisse s'y asseoir, de sorte qu'on y est dans une gêne continuelle !

Enfin la paix étant revenue, on peut l'espérer, grâce surtout aux nombreuses prières qui ont été faites à cette intention, et les constructions étant à peu près terminées, j'ai quitté la ville et suis venu passer un jour à *Jang-tai*, d'où je retournerai prochainement à la Résidence et de là repartirai promptement pour le nord, surveiller la construction de l'église du *Ka-ta*, qui doit actuellement être fort avancée.

En union de vos bonnes prières.

Ig. Mangin, S. J.

Un procès difficile gagné par St Joseph.

Lettre du P. A. Wetterwald,

octobre 1896.

A l'honneur de St Joseph, avocat des causes difficiles ou désespérées, laissez-moi vous raconter un fait tout récent qui s'est passé dans le district de P. Heitzler, sous-préfecture de *Ou-i.* Dans nos procès avec les païens, devant l'attitude parfois malveillante de certains mandarins, le protectorat de la France est très efficace, et je souscris des deux mains au lumineux article paru dans les *Études* (novembre 1896) et signé S. B. ; très efficace aussi l'intervention de notre dévoué consul, M. le comte du Chaylard. Mais toutes ces protections humaines ne diminuent en rien l'efficacité du patronage de St Joseph; le grand avocat du ciel réussit souvent là où les plus habiles auraient échoué.

Le fait que je vais raconter vous semblera sans doute, comme à nous-mêmes, offrir plus d'une analogie avec le trait biblique d'Aman et de Mardochée, *si licet parva componere magnis.* Les Aman chinois ne le cèdent pas en ruses et en fourberies infernales, au vieux ministre d'Assuérus. Mais le Dieu de Mardochée est aussi puissant en Chine qu'en Judée ; il sait, quand il lui plaît, faire pendre le coupable à la potence dressée pour l'innocent.

Faisons d'abord connaissance avec le modeste théâtre où se sont passés les faits. A 30 *li* au N.-O. d'*Ou-i*, sur les bords du fleuve que nous descendons pour aller à *T'ien-tsin*, il y a le village de *Ta-liou-kia-ts'ounn.* Ce village compte bon nombre de familles chrétiennes baptisées il y a 7 ans. Les populations riveraines ont un caractère à part; industrieuses et actives, elles sont aussi plus turbulentes que les autres. Quand les rivalités, les jalousies, les haines s'y introduisent, elles y sont plus tenaces que partout ailleurs. Or la conversion au christianisme d'une partie du village fut une cause de division profonde. Dès l'abord les païens mirent tout en œuvre pour empêcher leurs voisins de se déclarer catéchumènes, et, quand ils se furent déclarés, pour les empêcher de faire le pas décisif. On eut recours aux vexations accoutumées ; les chrétiens ne purent plus se servir du puits commun ; on les exclut de l'usage des deux ou trois meuneries du village ; on ne leur prêta plus rien, on ne les aida plus en rien ; tout prétexte de les molester fut jugé bon et légitime.

Il faut vous dire que les habitants de *Ta-liou-kia-ts'ounn* faisaient presque tous partie de la société du *Mimi-kiao* (comme qui dirait société secrète ou société du mystère). Le P. Leboucq a donné sur cette secte, ainsi que sur bien d'autres, d'intéressants détails dans un ouvrage que vous connaissez. Moi-même, à la Pentecôte dernière, étant allé faire du ministère dans un village du *King-tcheou*, j'ai eu l'occasion de causer longuement avec un ancien chef de *Mimi-kiao*, actuellement chrétien. Voici le résumé de ce que

j'ai entendu, tant de sa bouche que de celle du P. Heitzler. La secte a des aspirations politiques ; à tous ceux qui y entrent on promet qu'ils arriveront aux plus hautes charges, sans en excepter même la dignité impériale. Les chefs se font grassement payer ces espérances ; ils sont au vrai mot des receveurs de contributions... non volontaires. Ces collectes sont bien censées être appliquées à des œuvres de bienfaisance. Mais le chef se dit sans doute que bienfaisance bien ordonnée commence par soi-même.

Leur plus curieuse pratique est celle-ci. Des nuits entières ils restent assis en tailleur sur leur *K'ang*, s'efforçant de mettre leur âme et leur corps dans une immobilité, une insensibilité totale. Les yeux sont fermés, la respiration aussi rare que possible, les oreilles n'écoutent aucun bruit extérieur. L'esprit, disent-ils, se retire alors près de ce point du crâne qu'on appelle en physiologie « la fontanelle antérieure », et qu'ils appellent, eux, « *singmennze* » (la porte de la vie). Lorsque le recueillement est arrivé à un degré suffisant, ils prononcent avec effort ce son chinois particulier que nous autres Européens avons tant de peine à attraper « *Tull* ». Le bout de la langue repliée va frapper le haut du palais ; l'esprit sort par la porte susdite et va faire sa cour au grand Esprit dans un lieu où ils croient que tous leurs ancêtres sont réunis.

D'après certains *Mimi-kiao*, le monde est trop mauvais pour qu'on y propage encore la race humaine et qu'on y augmente le nombre des malheureux et des mauvaises gens. — Mon vieux maître de chinois, M. *Tchao*, qui a souvent discuté avec eux, m'affirme qu'ils enseignent et croient la métempsycose, comme les Bouddhistes.

Donc nos bons villageois de *Ta-liou-kia-ts'ounn* étaient de fervents *Mimi-kiao*. Un chef de la secte était venu s'établir là : ses prédications n'étaient pas restées stériles... pour lui-même ; elles lui avaient valu un bon parti et de gros appointements. Aussi vit-il avec un dépit facile à comprendre, une partie de ses contribuables l'abandonner pour se faire chrétiens. Son dépit alla si loin, qu'il quitta la place et ne reparut plus. Son départ redoubla la rage des païens. L'un d'eux se signalait surtout par son animosité. Pas très avantagé des biens de la fortune (il ne possède que 2 ou 3 hectares de terre), il avait ce qui souvent donne l'influence dans les milieux populaires : une méchante langue, une audace que rien n'arrête et la manie des procès.

Liou-ta-sain (c'étaient son nom et son surnom ; *ta-sain* signifie le grand troisième) n'eut pas plus tôt appris que le missionnaire avait l'intention d'acheter un terrain, qu'il mit tout en œuvre pour l'empêcher. Intimidations de toutes sortes, ruses et machinations, rien ne fut épargné. Il fit semblant de vouloir lui-même acquérir la propriété. Mais le Père tenait bon, le vendeur aussi. Le contrat fut signé en bonne et due forme; les 4 voisins furent témoins, l'arpenteur officiel et le secrétaire communal se trouvèrent présents,

le maire timbra la pièce ; enfin le terrain fut délimité à la chinoise, c'est-à-dire qu'aux 4 coins on pratiqua avec une tige de fer 4 trous dans la terre, et on y coula de la chaux. Le repas traditionnel fut mangé consciencieusement.

Liou-ta-sain ne se tint pas pour battu. « Je plaiderai, dit-il, je vais aller accuser l'Européen. Si je ne réussis pas à le déloger d'ici, je consens à renier mon nom, et à revenir au village la tête en bas et les pieds en haut. »

Les chrétiens avaient grand' peur et cherchaient à faire partager au Père leurs inquiétudes. Ils connaissaient leur homme ; ils savaient qu'il avait des accointances en ville et jusqu'au tribunal du mandarin. Mais le Père comptait sur des influences plus puissantes ; il priait et faisait prier St Joseph.

L'accusation du païen arriva au tribunal à peu près en même temps que le contrat à enregistrer. *Liou-ta-sain* prétendait que le missionnaire avait par des moyens frauduleux acquis une propriété que lui-même voulait acheter et que le vendeur était convenu de lui céder. Le brave sous-préfet, voyant le contrat en règle, heureux sans doute aussi de pouvoir témoigner sa bienveillance au Père, avec qui il est dans les meilleurs termes d'amitié, enregistra le pièce et débouta *Liou-ta-sain* de ses prétentions non motivées.

C'était pour ce processif une perte de face superbe, et s'il avait été un homme ordinaire, il serait rentré au village, sinon la tête en bas du moins tête basse. Il rentra le front haut, disant partout: « Le mandarin m'a supplié en grâce d'abandonner la propriété à l'Européen ; j'ai cédé pour faire plaisir à notre sous-préfet, mais je saurai me venger sur l'étranger et sur tous ceux qui suivent sa doctrine. »

Ses tracasseries contre les chrétiens recommencèrent de plus belle. Au printemps de cette année, il abattit sa maison. Au lieu de la rebâtir sur l'ancien emplacement, il s'avise d'empiéter sur une ruelle en cul-de-sac dont il obstrue ainsi le passage; impossible aux chars de passer. Les propriétaires lésés jettent les hauts cris. Le drôle, sachant que les contrats n'étaient pas en règle, se moque des récriminations. A un voisin chrétien qui lui reproche son insolence, il répond en montrant le poing et en redressant le pouce, (c'est, paraît-il, la manière de provoquer). « Nous verrons bien, dit-il, ce dont tu es capable ; si tu n'es pas un lâche et un propre à rien, va m'accuser en ville ! »

Le chrétien (un lettré qui fut jadis notre élève) relève le gant et à deux reprises présente une accusation au tribunal du sous-préfet. Il ne faisait pas mention de sa qualité de chrétien. Deux fois le mandarin le débouta de ses prétentions, parce que le contrat n'était pas en règle. Jadis pour les achats et les ventes on y allait à la bonne franquette ; pas de formalités, pas d'écritures, pas d'enregistrement. C'est commode et expéditif ; mais en cas de procès, on est à la merci de l'arbitraire. Inutile de dire que l'échec du lettré chrétien donna à *Liou-ta-sain* une audace nouvelle. « Je vois bien, dit-il, que ces chrétiens n'ont pas le génie des affaires, pas de *penn-cheu ;* je vais

les arranger de la belle manière. Avant un an j'en aurai débarrassé le village. »

Le drôle en voulait surtout à un administrateur de la nouvelle chrétienté, nommé *Liou-ue-ming.* C'est ce brave homme qui avait été le principal entremetteur pour l'achat du terrain. *Inde irae.* Sans cesse, *Liou-ta-sain* excitait les voisins à lui chercher noise ; il guettait l'occasion de lui susciter une affaire. L'occasion ne tarda pas à se présenter, occasion bien insignifiante en apparence, mais dont le diable allait se servir contre nous, dont le bon Dieu, ensuite, malgré tous les diables, allait tirer sa gloire.

Un jour le petit garçon de *Liou-ue-ming*, un enfant de 4 ans, jouait devant la porte et s'amusait à arracher des herbes. Un voisin païen, grand-père du petit à la mode de Bretagne, l'aperçoit et le gronde. L'enfant, pleurnichant, va se plaindre à sa maman. — Je connais des mamans qui eussent bien vite fait de sécher ces pleurs. En Chine on a d'autres principes d'éducation. Souvent de grands procès commencent par des disputes d'enfants. Les parents se croient obligés de soutenir leurs bébés envers et contre tous; ils maudissent ceux qui les molestent; des malédictions on en vient aux coups, après les coups il faut plaider. Ainsi en advint-il pour le petit garçon de *Liou-ue-ming.* Sa maman sort aussitôt de la maison, se plaint amèrement et demande raison. Au lieu de s'expliquer, le grand païen, aidé de sa femme, tombe sur la chrétienne, la bat, déchire ses vêtements. *Liou-ue-ming* n'était pas chez lui; il faisait cuisine publique pour les gens d'une noce dans le voisinage. Averti de ce qui se passait, il laisse là ses marmites et accourt. On allait se battre pour de bon, quand les gens de la noce, qui avaient suivi leur cuisinier, s'interposent. On échange des paroles de paix et bientôt on se sépare en disant : « N'en parlons plus ! »

Cet arrangement à l'amiable ne faisait pas l'affaire de *Liou-ta-sain*, qui voyait là une excellente occasion d'accuser son rival et avec lui tous les chrétiens. Il va trouver le voisin païen. « La chose ne peut pas se terminer ainsi, dit-il ; il faut aller accuser *Liou-ue-ming.* — Comment! accuser *Liou-ue-ming*, riposte le grand' père, c'est nous qui avons tous les torts; j'ai battu sa femme. — Naïf que tu es ! Il faut précisément l'accuser, lui, de t' avoir battu ; et pour avoir des preuves de ses méfaits, fais-toi des blessures, casse ta marmite, mets ta vaisselle en pièces ; tu iras faire ta cuisine chez les voisins, afin qu'il conste bien que tu n'as plus de quoi la faire chez toi. Puis en route pour le tribunal. Nous sommes sûrs du succès. »

Ainsi dit, ainsi fait. En ville nos plaideurs avaient un appui précieux. C'était un ancien chef de bureau au tribunal du sous-préfet, comme eux membre de la secte des *Mimi-kiao*, un processif rompu à tous les tours du métier. C'est lui qui se chargea de faire rédiger l'accusation par le *tai-chou.* Toute accusation, pour être reçue au tribunal, doit être écrite sur papier timbré par cette espèce de greffier nommé d'office. Le *tai-chou* n'est pas payé

par le mandarin. Il vit de la clientèle, comme tout le reste des employés. Avant de rien écrire, il vous dira d'un ton mielleux: « Je ne demande rien ; mais si tu as l'intention de donner, je désire savoir ce que tu donneras. » L'éloquence de l'accusation sera en rapport avec la somme offerte. Dans le cas présent, il paraît que l'on offrit et que l'on donna de fait beaucoup. Je dis beaucoup relativement; 10 ligatures (environ 16 frs), c'est en effet une assez jolie somme pour nos paysans.

Vous êtes sans doute curieux de savoir comment le greffier s'y prit pour travestir les faits et tourner l'affaire en faveur de son client. D'abord il se garda bien de parler de chrétien et de religion : cette corde-là n'est pas bonne à pincer pour le moment. Il raconta naïvement le petit roman suivant, qu'il mit dans la bouche du grand' père, et dont le véritable auteur est *Liou-ta-sain.*

L'enfant de *Liou-ue-ming* arrachait dans mon champ du blé non mûr. Moi, son grand' père, pensant qu'il faisait cela pour manger ce blé, je lui dis avec la meilleure intention du monde et du ton le plus doux : « N'arrache pas ce blé ; si tu le manges, cela te fera mal. Viens, je te donnerai autre chose à manger, bien meilleur que tout cela ! » L'enfant, un méchant gourmand, se met aussitôt à pleurnicher, et court vers sa mère. Celle-ci, dont le mauvais caractère est connu de tout le village, arrive et se met à nous lancer les plus grossières malédictions. En vain nous essayons, ma femme et moi, de les calmer par des bonnes paroles. Elle se jette sur ma femme, elle la bat, déchire ses habits. J'interviens alors et essaie de faire lâcher prise à la mégère. J'allais réussir quand le mari arrive à son tour, dans un état de complète ivresse. Avec un bâton qu'il tenait dans la main, il nous fait de graves blessures. Puis, pénétrant dans notre demeure, il brise tout ce qui lui tombe sous la main.

« Nous supplions le grand homme de considérer que la conduite de notre adversaire est d'autant plus indigne qu'il est mon neveu, et que moi, son oncle, je l'avais jusque-là traité avec la plus grande bonté. Lui et sa femme sont de pauvres diables qui n'ont souvent pas de quoi manger. S'autorisant de nos liens de parenté, il venait sans cesse me demander des grains. Je lui prêtais sans compter, maïs, millet et sorgho. Mais comme j'allais moi-même être à court de provisions, je dus enfin mettre un terme à ces libéralités. Il entra en fureur, et depuis lors ne cherchait plus qu'une occasion de se venger. J'ose donc supplier le grand homme de me rendre justice et d'assurer ma tranquillité en punissant un homme qui a traité si indignement son parent et bienfaiteur. S'il n'est pas châtié comme il le mérite, la vie me deviendra impossible. Le coupable, fort de l'impunité, en deviendra plus insolent et plus brutal. »

Dans l'accusation, remarquez l'allusion aux blessures reçues. C'est là un joli trait de mœurs chinoises. Dans toutes ces affaires de rixes et de batailles,

il faut des blessures. Quand il n'y en a pas eu dans la mêlée même, une des deux parties, souvent les deux, s'en font ou s'en font faire tout exprès. Et, chose typique, c'est l'individu même nommé d'office pour la constatation des blessures qui se charge de les faire quand elles n'existent pas. Naturellement il faut payer ; les blessures sont tarifées, comme chez nous les opérations d'un dentiste.

L'accusation écrite, il fallait la faire parvenir au mandarin. Le chef des *Mimi-kiao* et *Liou-to-sain* pensèrent avec raison qu'elle ferait plus d'effet si l'accusateur jouait d'abord la petite comédie du *han-yuan* (oppression). Pour permettre aux opprimés de venir implorer à toute heure, et en dehors de tout terme officiel, la justice des mandarins « père-mère » du peuple, il y a dans la cour de tous les tribunaux un tambour : celui qui est victime d'une injustice vient battre le tambour et crie à l'oppression *(han-yuan)*. Le magistrat est ainsi averti sommairement de la cause, que l'accusation lui fera connaître ensuite en détail.

Le grand'père alla donc faire la cérémonie du *han-yuan*, et quelques jours après, il remit son accusation entre les mains mêmes du mandarin, dans une audience demi-solennelle. Le sous-préfet, suivant l'usage, lut la pièce, puis fit résumer de vive voix au plaignant le sujet de sa plainte. L'accusation est acceptée, le jugement remis à quelques jours. Tout semblait favoriser le calomniateur ; tout aussi semblait conjuré pour rendre toute défense impossible à l'innocent.

Parmi les païens du village, quelques-uns, outrés de l'injustice qui se tramait, avaient prévenu *Liou-ue-ming*. Le pauvre homme accourt aussitôt à *Ou-i* et dit aux gens du P. Heitzler l'orage qui le menace. Le Père, par prudence, ne veut pas le voir ce jour-là. Alors, avec un chrétien lettré, *Liou-ue-ming* se rend chez le greffier qui a écrit l'accusation et lui en demande une copie. Il voulait savoir au moins ce dont on l'accusait. Mais les cauteleux adversaires avaient pris les devants. Ordinairement ces copies d'accusation s'achètent pour 200 sapèques (0,30 fr). « Pour plusieurs ligatures on ne vendra pas celle-ci, répondit le greffier, inutile d'insister ! »

Le chrétien va trouver un autre scribe pour faire rédiger une contre-accusation. « Je n'écris pas aujourd'hui, répond le scribe ; il faut attendre le prochain *mao*. » On appelle *mao* les termes officiels où l'on peut écrire ces sortes de pièces ; ces termes se succèdent de 5 en 5 jours à peu près.

On se flattait du moins de pouvoir obtenir au tribunal une copie du *p'i*. Le *p'i* est la pièce par laquelle le mandarin déclare accepter l'accusation et la résume en quelques mots. Nouvelle déception ! Le bureau du tribunal refuse aussi de livrer copie du *p'i*. Pendant 3 jours, on se heurte ainsi de toutes parts à une mauvaise volonté évidente. C'était le cas de dire que le diable se mettait de la partie : c'était aussi un motif de plus

d'espérer que le bon Dieu lui-même prendrait en main la cause des innocents. Le P. Heitzler ordonne de nouvelles prières à St Joseph, les enfants de son école redoublent d'instances et de ferveur.

Le 9 juin, on apprend que le *p'iaoze* mandarinal est écrit. Ce papier officiel résume de nouveau l'accusation et porte ordre aux satellites d'amener tels et tels au tribunal du sous-préfet. Quand le magistrat attache de l'importance à la cause et la juge urgente, ces ordres sont donnés sur papier étroit qu'on appelle alors *Siao-p'iaoze* (*siao* petit)

Un *p'iaoze* particulier est le *Souo-tai-p'iao :* il commande aux satellites d'amener l'accusé enchaîné. Généralement les satellites ne se pressent pas d'exécuter ces ordres, ils n'amènent pas en une fois tous ceux que le mandarin a ordonné de faire comparaître. Ils en cherchent d'abord un qu'ils conduisent en ville ; pendant plusieurs jours ils s'attachent à lui, comme des parasites, comme des sangsues ; ils mangent et boivent à ses dépens, ils lui extorquent jusqu'à sa dernière sapèque. Quand cette première victime est à sec, ils en amènent une seconde qu'ils exploitent de la même manière. Le sous-préfet demande-t-il si tous les accusés, témoins ou accusateurs, sont arrivés, on lui répond que non, qu'on n'a pas encore trouvé un tel ou un tel, mais qu'on les recherche activement. Pendant ce temps la comédie continue : ce sont des jours de fête pour les satellites. Ces détails nous donnent une petite idée de l'arbitraire qui règne dans les procédures chinoises. Notre pauvre chrétien allait en être la triste victime.

Le 10 juin de grand matin, 5 satellites à âne partent pour *Ta-liou-kia-t'sounn*, munis du mandat d'amener. A leur arrivée au village, *Liou-ue-ming* était sorti pour aller couper du blé. Pendant que l'un des policiers, avec le maire du village, va le chercher aux champs, son ennemi *Liou-ta-sain* complote avec les satellites ; il s'agit de rendre cette arrestation la plus ignominieuse possible. Dès que le chrétien rentre chez lui, il est saisi et enchaîné avec sa femme ; on menace de le traîner ainsi jusqu'en ville. Or, pour un Chinois, c'est là le comble du déshonneur. « Mais le *p'iaoze* porte-t-il bien ordre de mettre les fers aux accusés ? Est-ce bien un *Souo-tai-p'iaoze ?* — Assurément, ripostent les satellites : voici le papier. » Les assistants, parmi lesquels personne ne sait lire, regardent le papier. « Oui, c'est bien cela ! » disent les gros bonnets du village.

A tout prix *Liou-ue-ming* veut éviter cette honte suprême. Il convient de payer. Marché débattu, il débourse 3 ligatures (environ 5 frs), s'engage à nourrir les bêtes et à offrir un dîner aux satellites. A ces conditions, on le relâche, et, chose plus incroyable, on ne l'emmène même pas ce jour-là en ville. C'est de lui-même que, le soir venu, il se rend à *Ou-i*, où il va directement trouver le P. Heitzler. Le cocher du Père l'entendant raconter la scène du matin : « Mais c'est un faux, s'écrie-t-il, ce *p'iaoze* du mandarin ; si la pièce était vraie, les satellites auraient eux-mêmes emmené *Liou-ue-*

ming ! — Évidemment, dit le Père ; à tout le moins, ce n'est pas un *Souo-tai-p'iao ;* il faut aller trouver le chef des satellites et vous faire exhiber l'ordre d'amener. » On se rend au poste de police. Le chef ne fait aucune difficulté de montrer le *p'iaoze.* « Ce n'est pas un *Souo-tai-p'iao*, disent les gens du Père. — Non, dit le chef, qui évidemment ne savait rien de la conduite de ses policiers, et qui ne se doutait pas qu'en répondant simplement la vérité, il allait se mettre une vilaine affaire sur les bras. De fait, le cas était grave pour le pauvre brigadier. Des satellites outrepassant les ordres du mandarin pour extorquer de l'argent par des menaces illégales, c'en était assez non seulement pour faire châtier les gens du tribunal, mais même pour accuser le mandarin en haut lieu.

Le Père et les gens se hâtent de profiter de l'avantage qui leur était offert par la Providence. Le lendemain, on retourna au poste et on dit au chef des satellites : « Tu as jusqu'à midi pour te décider : il nous faut des réparations pour la conduite indigne de tes hommes. Si tu refuses, nous t'accusons toi-même. » Le chef, terrifié, se confond en excuses, promet de tout arranger, et il offre telles réparations qu'on voudra. Immédiatement, il va trouver un autre chef de satellites, voisin et ami de la résidence, le priant de lui servir d'intermédiaire. Ce second chef, dans une visite faite aux gens du Père, propose les conditions suivantes : restitution de l'argent extorqué et remboursement de tous les frais, prestation d'amende honorable au catéchiste et au pauvre homme injustement enchaîné, enfin dîner aux frais des satellites. Le Père, averti, fait répondre : « Les propositions sont bonnes ; mais les réparations devront se faire au lieu même où ont été commis les torts, c'est-à-dire au village de *Ta-liou-kia-ts'ounn.* » Cette condition parut fort dure, et l'entremetteur insista pour qu'on n'allât pas jusque-là. Le Père tint bon. Le chef des satellites finit par consentir à tout.

Le 12 juin, avant le point du jour, les satellites coupables, accompagnés du portier de la résidence qui devait servir de témoin, se rendent au village. En attendant que le soleil soit levé, ils se couchent devant la porte de la pagode, la figure tournée contre le mur, honteux et penauds. Dès que les gens apprirent leur arrivée et la mission qu'ils avaient à remplir, mission si différente de la précédente, ce fut une vraie explosion de railleries et de quolibets. C'était à qui paierait d'audace cette fois-ci. Il fallut l'intervention des notables et du portier du Père pour arracher les pauvres diables de satellites aux représailles populaires. Amende honorable fut faite dans les termes convenus. Les chrétiens commençaient à respirer. Ce n'était pas encore la victoire définitive, mais c'était une première lueur d'espérance et un commencement de réparation ; c'étaient les arrhes de la protection de St Joseph.

Le mandarin avait annoncé qu'il ferait passer l'audience le 13 juin. Quelques jours auparavant., *Liou-ue-ming* avait enfin réussi à faire écrire une

contre-accusation dans laquelle il racontait avec sincérité tout ce qui s'était passé. De son côté le P. Heitzler, s'autorisant des bonnes relations qu'il a toujours eues avec le sous-préfet, lui avait fait écrire une lettre. Écrite dans le goût chinois, avec les formules de politesse dont le Père possède tous les secrets cette lettre ne pouvait manquer de porter coup. Le Père y disait : « Dans tout le territoire d'*Ou-i*, la renommée, comme une clochette au son argentin, s'en va publiant la haute intelligence, les vertus et surtout l'incorruptible justice du grand homme. Portés sur les ailes des zéphirs, ces sons si doux sont venus jusqu'à moi et m'enhardissent à venir confier au cœur du père du peuple une peine qui depuis longtemps étreint mon propre cœur. »

Après ce début, le Père exposait clairement, sans embages, la situation faite aux chrétiens de *Ta-liou-kia-ts'ounn* par la haine et la mauvaise foi de *Liou-ta-sain* dont il démasquait les menées. « Voilà le vrai coupable : lui puni, tout rentrera dans l'ordre et dans le calme ; les chrétiens continueront à jouir, sous la paternelle protection du grand homme, de la paix que leur assurent ses intentions bienveillantes. »

« J'aurais dû depuis longtemps, ajoutait le Père, porter ces choses à votre connaissance ; mais j'espérais toujours que le coupable s'amenderait, ce qui m'eût heureusement dispensé de venir dérober au grand homme des moments précieux. Mes espérances ont été déçues, et le mal s'est aggravé au lieu de diminuer. Maintenant que j'ai ouvert mon cœur au grand homme, je me sens tout soulagé et j'attends avec une entière confiance la décision que sa justice bien connue m'assure devoir être favorable à nos légitimes intérêts. »

Quel effet ces deux pièces, la contre-accusation et la lettre du Père, avaient-elles produit sur l'esprit du sous-préfet ? Personne ne le savait. Il les avait reçues et lues avant d'avoir livré son mandat d'amener, avant d'avoir assigné le 13 juin pour passer l'audience. Mais il n'avait manifesté à personne ses impressions, de sorte que le Père et les chrétiens restaient assez inquiets. Dans l'hypothèse que le mandarin jugerait en leur faveur, son silence était habile. Il ne fallait pas que le grand coupable, *Liou-ta-sain*, se doutât de rien. Le mandarin l'avait assigné comme témoin, bien que ni dans l'accusation ni dans la contre-accusation il ne fût question de lui. On pouvait voir dans cette assignation un premier effet de la lettre du Père.

Le jour de l'audience était donc arrivé. Dans la ville, où tout le monde était au fait du procès, l'impatience était générale ; aussi vint-on en foule à la scène que l'on se promettait intéressante. Dans la cour on remarquait l'ancien chef de bureau avec quelques amis, sûrs d'un triomphe qu'ils croyaient avoir assuré par leurs intrigues. *Liou-ta-sain* aussi était là, fier, arrogant, si sûr de son fait, qu'il ne gardait plus aucune mesure. A l'entrée du *yamen* il avait rencontré le lettré chrétien dont j'ai parlé plus haut : « Que viens-tu faire ici ? » lui dit-il d'un ton dédaigneux, et il cracha par terre en signe de

mépris. Sous ce sanglant affront, dur à tout homme, mais dur surtout à un Chinois et à un Chinois lettré, le chrétien sent sa colère bouillonner. Mais la grâce aidant la nature, il se retira sans mot dire, alla trouver le Père, puis Notre-Seigneur à la chapelle; il resta là en prières tout le temps de l'audience, offrant pour le triomphe de la cause chrétienne l'outrage qu'il avait subi.

L'injure faite à ce chrétien ne fut pas la seule marque d'arrogance de *Liou-ta-sain*. Sur le seuil de la porte, les satellites lui demandent: « Quelqu'un se porte-t-il garant pour toi ? » Cette question signifie : Dans le cas où le mandarin te ferait battre, et où par signe tu offrirais de l'argent pour que nous battions moins fort, quelqu'un est-il là pour nous garantir l'argent ainsi promis ? A cette question des satellites, *Liou-ta-sain* répondit fièrement : « Je n'ai besoin de personne. »

Et cependant en jetant un coup d'œil sur la salle, ou plutôt sur la cour, quelque chose aurait dû lui dire : La victoire pourrait bien n'être pas aussi certaine que tu le penses ! Des faux témoins cités, pas un seul n'avait osé comparaître. L'affaire des satellites, leur amende honorable forcée, leur déconvenue, avait jeté la défiance et la peur dans le camp ennemi. Il n'y avait comme directement intéressés que 3 hommes : Le chrétien *Liou-ue-ming*, son accusateur le grand'père païen, enfin *Liou-ta-sain* — tous trois à genoux suivant l'usage chinois. « Comment se fait-il, demanda brusquement le mandarin, que vous ne soyez que trois ? Les témoins cités, où sont-ils ? S'ils n'ont pas osé venir, pourquoi cette peur ? » Pas de réponse. *Liou-ta-sain* n'avait pas prévu cette défection qui le déconcertait. Il fut bien plus déconcerté encore quand le sous-préfet, s'adressant aux deux parties, accusé et plaignant, leur dit : « Vous deux, je vois que vous êtes de braves gens, entre lesquels il ne sera pas difficile de rétablir la bonne entente. Il y en a un autre qui est le vrai coupable; et ce coupable, dit-il en fixant *Liou-ta-sain*, ce coupable c'est toi ; oui c'est toi qui as excité ton oncle à chercher querelle à *Liou-ue-ming*. »

Dans la salle il y eut un frémissement de surprise. *Liou-ta-sain*, renversé par ce coup à bout portant, essaye de se remettre sur pied. « Comment serais-je le coupable, dit-il, je ne sais même pas au juste ce qui s'est passé entre *Liou-ue-ming* et mon oncle. — Ah ! tu ne sais rien, reprit le mandarin, je vais donc interroger ton oncle pour savoir de lui l'exacte vérité. »

Le pauvre oncle, très peu habitué à parler en public, surtout devant un mandarin, à demi mort de frayeur aussi, commence à balbutier quelques explications. Visiblement il s'enfonçait, il se perdait et perdait ses amis avec lui. *Liou-ta-sain* n'y tient plus. Oubliant ce qu'il vient de répondre au sous-préfet, il donne en plein dans le piège que celui-ci lui tendait. Il veut soutenir son oncle et raconter, avec sa faconde habituelle, les faits tels qu'il les avait inventés. Le mandarin l'arrête net : « Comment ! tu viens de me dire que tu ne sais rien de l'affaire, et tu veux me donner des détails que je

ne te demande pas ! C'est donc bien toi le coupable ; tes mensonges en sont la preuve. Qu'on lui donne 100 coups ! (coups de bambous sur les mains.) »

Le châtiment d'Aman commençait. Lui qui avait dit si fièrement qu'il n'avait nul besoin qu'on se portât caution pour lui, le voilà réduit à faire signe qu'il promet 3 ligatures (5 fr.) aux satellites s'ils veulent bien frapper moins rudement. Mais le mandarin a vu le geste des 3 doigts et a compris l'intention de *Liou-ta-sain.* « Non,s'écrie-t-il,pas de pitié, pas de compromis, frappez fortement ! » Les trois ligatures étaient promises,il faudra les payer ; c'est la vengeance de Dieu pour les 3 ligatures que *Liou-ta-sain* avait voulu faire extorquer à *Liou-ue-ming* le jour de son injuste arrestation. Mais les 3 ligatures promises et payées ne lui serviront pas à alléger sa peine : c'est son châtiment. Cette première honte subie, il dut en subir une plus sanglante encore. Le sous-préfet,suivant mot pour mot les griefs développés dans la lettre du P. Heitzler, accable le malheureux de ce vigoureux réquisitoire. Rien n'est oublié, ni ses tracasseries journalières, ni ses vanteries hautaines, ni surtout son rôle indigne dans le procès actuel. Toute la salle écoutait d'un profond silence. Le mandarin avait la simple et forte éloquence de la vérité; il semblait heureux tout à la fois de remplir le devoir d'un intègre justicier, et de donner à son ami le P. Heitzler le témoignage public de sa bienveillance.

Il termina par cette apostrophe : « Toi qui poursuis les autres pour leur religion, j'ai entendu dire que tu suivais une religion bien spéciale. Voyons, dis-nous de quelle secte tu fais partie. » Le malheureux se garda bien d'avouer son affiliation au *Mimi-kiao*, sachant bien que cette société secrète est prohibée. « Tu ne veux pas avouer, reprit le mandarin ; soit ! mais tiens-toi pour averti. Si je te revois devant mon tribunal pour n'importe quelle affaire, tu n'échapperas pas au châtiment que tu as mérité. »

La séance est levée. La justice humaine avait donné son verdict. La justice divine ménageait un dernier coup au persécuteur des chrétiens. Les 3 hommes s'étaient relevés, *Liou-ta-sain* dissimulait mal sa rage et son dépit. Devant cette foule témoin de ses humiliations, il voulut du moins se donner un air de bravade, et il murmura, assez haut pour être entendu : *Soain-tchao !* ce qui veut dire : « Allons ! puisqu'il le faut,résignons-nous ! » Malheureusement pour lui, le sous-préfet l'entendit aussi. « *Soain-tchao !* s'écria-t-il ; comment, tu oses me braver en face ? Reviens ici ; à genoux ! Qu'on lui donne encore 100 coups ! » Les satellites exécutent cet ordre. Quand ils ont fini : « Et maintenant, ajoute le mandarin, qu'on le mette aux fers ! »

L'innocent Mardochée était complètement vengé. Ces fers que *Liou-ta-sain* avait fait préparer jadis pour *Liou-ue-ming*, voilà qu'on les lui met à lui-même, en pleine audience devant la foule de ses amis, devant ces chré-

tiens qu'il se flattait d'écraser. Son orgueil était brisé. Il supplia avec larmes le mandarin de lui pardonner. Le sous-préfet le laissa supplier longtemps. Quand il crut la leçon suffisante, il donna ordre de le relâcher, mais en lui disant : « Sache que les chrétiens sont mon peuple, comme les autres. Qui les attaque, m'attaque moi-même. Si j'apprends encore que tu les molestes, c'est à moi que tu auras affaire. »

La cause était finie. Le mandarin y gagnait une immense réputation de perspicacité. Tout le monde le disait : « Comment a-t-il vu si clair dans les menées de *Liou-ta-sain !* Est-ce qu'il a un *chenn* (esprit) à sa disposition pour l'instruire des affaires ? » Les païens eux-mêmes ne tarissaient pas d'éloges. Le P. Heitzler aurait pu leur en dire long sur ce *chenn* mystérieux. Avec ses bons chrétiens, délivrés pour longtemps de toute tracasserie, il fit remonter honneur et actions de grâces à qui de droit, c'est-à-dire à saint Joseph, le puissant avocat des causes difficiles.

A. Wetterwald, S. J.

Deux retraites à Tchao-kia-tchoang.

Lettre du P. Wetterwald.

Tchao-kia-tchoang, le 25 février 1897.

Si vous avez une carte de notre mission, vous pourrez facilement trouver la place de la petite résidence d'où je vous écris. C'est assez loin de *Hien-hien*, au Sud, dans la sous-préfecture de *Wei-hien*, un peu au Nord de cette ville. Après l'arrivée de mon frère Paul et son installation, les supérieurs m'ont envoyé ici pour aider le P. Lomüller et le P. *Ou* qui y travaillent depuis plusieurs années. Nous avons ici dans un rayon d'une à deux lieues près de 3000 vieux chrétiens, une paroisse de 500, une de 800, d'autres de 200, 150, etc... Les païens sont plus nombreux encore ; donc le travail ne manque pas, travail de plus d'une sorte...

Votre bonne lettre du mois de novembre ne m'a pourtant pas trouvé ici. Je l'ai reçue le 12 février à *Fan-kia-tchai*, à une journée au Nord-Est de notre *Tchao-kia-tchoang*. C'est le centre d'opérations du P. Liefooghe, notre ministre de section. L'année dernière, je lui avais promis de prêcher la retraite annuelle qu'il donne à ses chrétiens... *Fan-kia-tchai* va devenir célèbre pour ses retraites, comme le Hautmont, Braisne, Montbeton en France. Va devenir... non ! il est célèbre déjà. Dernièrement le P. Liefooghe recevait d'Europe une lettre ne portant comme adresse que ces seuls mots : M. Liefooghe, *Fan-kia-tchai*, Chine. Voyez donc : *Fan-kia-tchai*, Chine, comme on dit Paris, France ! La poste ne peut pas se tromper. Qui sait ! on dira peut-être : prédicateur à *Fan-kia-tchai*, comme on dit : prédicateur à Notre-Dame de Paris.

Ce n'est pas cet espoir qui m'attirait, assurément, mais bien la perspective d'un fructueux ministère. Sur la route, une malade, dans une toute petite chrétienté, avait fait demander ici si on pourrait de nouveau la confesser et lui apporter le bon Dieu. Elle avait été administrée quelque temps auparavant. Je pouvais faire facilement ce détour. Dans ma bourse de viatique je pris donc le Saint-Sacrement, heureux d'avoir pour une heure ou deux Notre-Seigneur comme compagnon de route. Le P. Lomüller, un cierge à la main, m'accompagna jusqu'à mon char ; le cocher et le catéchiste, un genou en terre, adorèrent le Saint-Sacrement, et nous partîmes. En route je priais le divin Maître de bénir ces villages encore païens que nous traversions. Quand viendra le temps où les processions du Saint-Sacrement parcourront ces chemins, entre des flots pressés de chrétiens ?

A l'arrivée du char les quelques chrétiens avertis se prosternent : la chambre de la malade est prête : j'y dépose le Saint-Sacrement, et je confesse cette pauvre femme. Les chrétiens viennent ensuite assister à la communion et prient à haute voix. Avant de repartir, je leur adresse quelques mots, je console la malade, lui recommande de se tenir prête pour le moment où Dieu voudra l'appeler, « recevoir son âme », comme disent les Chinois chrétiens. Ce moment n'était, de fait, pas éloigné. Nous étions au mardi, j'appris à *Fan-kia-tchai* que le samedi suivant, jour désiré par elle, la chrétienne mourait paisiblement. Mais j'appris bien autre chose. A peine la femme morte, les païens répandent le bruit stupide que je suis venu lui arracher les yeux... Les parents de la défunte (païens aussi) profitent aussitôt de ces rumeurs pour intimider le mari et lui extorquer de l'argent. Si cet homme avait eu un peu d'audace et de présence d'esprit, il aurait refusé l'argent, menacé de tout faire savoir au P. Lomüller à *Tchao kia-tchoang* et fait entrevoir la perspective d'une inspection du cadavre par le mandarin. Il n'en aurait pas fallu tant pour faire rentrer les cornes aux païens, ou au diable si vous voulez. Le P. Lomüller qui m'écrivait ces détails, ajoutait : « Il y aura peut-être là matière à procès. » De fait, il n'y a pas eu de procès, je ne sais trop pourquoi. Si j'étais le maître, j'aurais fait certainement poursuivre cette affaire qui peut avoir des conséquences fâcheuses pour notre ministère à *Fan-kia-tchai.*

La première retraite (car j'en avais deux à donner) s'ouvrit le jeudi soir, 11 février. Il y avait plus de cent retraitants, venus des quatre coins du pays (sous-préfecture de *Nan-koang* et de *Tsing-heue*), qui de deux lieues, qui de quatre, qui de six ou sept... La maison de *Fan-kia-tchai*, où un pensionnat est installé, avec les salles, dortoirs, cours, se prête assez bien aux exercices d'une retraite. Chaque retraitant apporte une ou deux couvertures pour la nuit : on lui en fournit une supplémentaire empruntée dans le village, et c'est avec cela qu'il s'arrange dans la case en briques qui sert de lit : briques en dessous, recouvertes de paille et d'une natte,

cloison de briques séparant un dormeur de l'autre. Il ne fait pas chaud dans ces dortoirs, avec les 8 ou 10 degrés de froid que nous avons encore. Mais nos braves retraitants ne se plaignent pas ; ils ne se plaignent pas non plus du « silence » que mes recommandations leur imposent, et ils l'observent, ce silence, avec une ponctualité et une bonne volonté qui nous édifient. Il est vrai qu'au moment du coucher, quand chacun, avant de faire dodo, fume encore une ou deux pipes, on les aide un peu à ne pas jaser. Un catéchiste les exhorte, leur répète le sens des instructions de la journée. Pendant le reste du temps, ils n'ont pas le loisir de causer beaucoup, tant les exercices se suivent serrés. Je prêche cinq fois, 3 quarts d'heure au moins chaque fois. En dehors des instructions, des exercices communs de piété à la chapelle, les catéchistes leur lisent des livres de doctrine, et suivant les catégories distinctes, expliquent à ceux-ci le catéchisme, préparent ceux-là au baptême ou à la première communion. De fait, nos retraitants ne sont pas une réunion homogène. Il y a une quinzaine de catéchistes : c'est la catégorie censée la plus intelligente ; il y a des chrétiens fervents mais peu instruits ; il y a des retardataires qui depuis 2, 5, 10 et 20 ans ne se sont pas confessés, soit parce qu'ils sont allés faire du petit commerce en Mongolie, soit pour d'autres empêchements ou prétextes ; il y a deux fumeurs d'opium que la grâce pousse à se corriger ; il y a de bons vieux, baptisés sur le tard, qui n'ont pas encore fait leur première communion ; il y a quelques catéchumènes non encore baptisés. Parmi ces derniers, il y en a un qui excite particulièrement notre intérêt. C'est presque un confesseur de la foi. Toute sa famille reste obstinée dans le paganisme, et lui, jeune homme de 25 ans environ, veut absolument se faire chrétien pour sauver son âme et aller au ciel. Un des maîtres de l'école de *Fan-kia-tchai* est de son village ; chaque fois qu'il rentrait dans sa famille, le catéchumène allait, en cachette, le trouver, et apprenait furtivement quelques prières, quelques pages de catéchisme. Mais malheur à lui si sa famille le découvrait : son père le faisait chercher, et, au retour, le battait rudement. Pour venir à la retraite, il avait prétexté une visite de nouvel an chez des parents éloignés. Il me disait, les larmes aux yeux : « Si mon père apprend que je suis venu ici, que j'ai reçu le baptême, je sais bien ce qui m'attend. Mais je ne crains rien : après le baptême surtout, je me sentirai plus de courage, et le bon Dieu m'assistera ! »

De pareilles vocations à la foi sont assez rares : assez rares, je crois ceux qu'aucun motif humain n'amène à nous. Il est vrai que, même amenés par un motif humain, ces gens finissent par avoir une foi sérieuse et sont de bons chrétiens. La Providence ne conduit pas toutes les âmes par les mêmes voies.

Un autre retraitant de cette première fournée mérite une mention... d'hilarité. Il n'est pas « *fou* » mais il a des idées « *fixes* ». Jadis il a été em-

ployé comme catéchiste par le P. Vinchon. Le Père voulait le mettre à la retraite, à cause de ses toquades. L'autre insistait. Pour se délivrer de ses instances, le Père finit par lui dire: « *Tchou kiao pou hu,* » ce qui, dans sa pensée, voulait dire : « L'évêque ne me permet plus (de te garder)... *pou* étant la négation chinoise. Mais *pou* est aussi le nom chinois de Monseigneur » Ah ! *Tchou kiao Pou hu !* L'évêque *Pou* consent, s'écria le catéchiste, le Pere ne peut donc pas me renvoyer. Ce bon mot désarma le Père qui le garda une année de plus. Actuellement il est rentré dans sa famille à *Fan-kia-tchai* et sa marotte c'est que le Père Liefooghe l'empêche de devenir Pape : il a déjà menacé d'accuser le Père au tribunal du sous-préfet. Voilà un procès qui ne manquerait pas de piquant, si le mandarin avait la plaisante idée de se déclarer compétent. Sauf cette manie, notre homme a tout son bon sens pour le reste et il fait sa retraite avec dévotion sans me parler de ses aspirations à la tiare.

Je prêche les exercices de la première semaine de saint Ignace, voulant surtout faire faire à tous une bonne confession et une bonne communion. Vers midi j'explique les commandements de Dieu sous forme d'examen de conscience. Les lectures pendant le repas convergent au même but. Il est bien difficile que ces âmes, naturellement assez droites encore, et où la foi est encore vive, résistent à la grâce qui les presse de tous côtés. Aussi les confessions sont-elles très consolantes. Une retraite de trois jours dans ces conditions produit plus de fruit qu'une mission ordinaire de huit ou quinze jours.

Mais c'est plus fatigant aussi. Le soir du troisième jour, ma gorge était fêlée. Un rhume se déclara, qui me donna des inquiétudes pour la seconde retraite. J'aurais été bien ennuyé de devoir faire faux bond au P. Liefooghe. Le P. Lomüller, averti à *Tchao-kia-tchoang*, eut la charité de m'envoyer une boite de lait de conserve et de la réglisse : avec cela, je pus me faire de bonnes tisanes, qui empêchèrent une exstinction totale de la voix ; mais tout le temps de la seconde retraite et après, je sentis la fatigue de ces premiers jours.

Le lundi 15 février, nos retraitants reprenaient le chemin de leurs villages. C'était le 14 de la première lune chinoise. Pour le lendemain, 15 de la lune, chacun doit être chez soi pour fêter ce rebond du nouvel an. Le personnel de *Fan-kia-tchai* devait avoir aussi ses réjouissances. Comme de bons Chinois, fidèles aux traditions séculaires, ils mangèrent, et nous mangeâmes comme eux, les « *Kiaezé* », hachis de viande dans de petits chaussons de pâte cuite à la vapeur. Pour les amuser, je leur donnai une ligature (environ 1,50 fr.) à dépenser en feu d'artifice. Ils achetèrent une trentaine de fusées, pétards, autant de gerbes lumineuses, et ils nous régalèrent, le P. Liefooghe et moi, d'une soirée bruyante. Le Père leur permit encore de sortir dans le village, pour voir les illuminations et le feu d'artifice. On m'assura qu'un

village voisin avait dépensé plus de cent ligatures pour ces réjouissances du 15 de la 1re lune. Après cela, ils devront peut-être tirer le diable par la queue pour avoir à manger jusqu'à la moisson ; mais ce peuple enfant ne réfléchit pas et ne prévoit pas. Le soir du 15, les païens suspendent des lanternes à des ficelles rouges tendues au travers de la rue : vous ne devineriez pas pourquoi. C'est que ce soir-là, tous les diablotins qui, par leurs maléfices, pourraient gâter le bonheur de cette nouvelle année, sont priés de déguerpir au plus vite et de rentrer aux enfers. Pour leur faciliter cette retraite,... on la leur fait « aux flambeaux » ; en les reconduisant, on les éclaire ! Il faut être poli ; même avec le diable, paraît-il !

J'étais bien décidé à ne pas sortir, à soigner mon rhume à domicile. Mais des chrétiens du voisinage vinrent avec un char m'inviter à aller voir leur nouvelle église. Il faut vous dire qu'à *Pei-ta-tchai*, à une lieue et demie de *Fan-kia-tchai*, le P. Liefooghe a bâti l'an dernier une jolie petite église pour 200 à 250 chrétiens environ. Je désirais voir cette construction pour plus d'un motif. Le Père me disait que pour la nouvelle église, il y avait un autel en bois, sculpté par des artistes chinois, les mêmes qui ont fait le « chef d'œuvre » du P. Gry à *Tchang-kia-tchoang*.

Nous partîmes donc après le dîner, le Père dans son char, moi dans celui des chrétiens de *Pei-ta-tchai*. A notre arrivée au village, cérémonies ordinaires et compliments d'usage. Les retraitants avaient parlé du prédicateur. D'autres voulaient venir à la seconde retraite. Nous encourageâmes ces bonnes volontés, et les chrétiens me firent les honneurs de leur église.

La seconde retraite commença mercredi soir, avec plus de quatre-vingts retraitants. Il y en aurait eu certainement davantage, sans le mauvais état des chemins. Un fort dégel avait défoncé les routes. Comment ces pauvres gens, avec leurs souliers en toile et en carton, peuvent-ils s'engager dans ces bourbiers ? Il y en a qui, pour tourner la difficulté, préférèrent voyager la nuit, au clair de lune. Avant le lever du soleil, une légère croûte durcissait le sol et rendait la marche plus facile. Les autres arrivaient dans un état piteux ; franchement j'admirais leur courage.

Nous attendions, pour le second jour, une auguste visite, celle de Mgr Bulté, notre vicaire apostolique. Sa Grandeur, se rendant au midi de son vicariat, voulait au passage donner quelques confirmations. Malheureusement, nous avions su trop tard les intentions de Monseigneur, de sorte que des chrétientés du voisinage on ne put pas réunir beaucoup de confirmands. Du reste, où les loger, la maison étant occupée par les retraitants ? On ne put préparer qu'une quinzaine d'hommes et de jeunes gens au sacrement.

Le vendredi soir, Sa Grandeur arrivait en char, précédée d'un *Ting-ma*, ou cavalier d'honneur. Elle fut reçue à notre petite chapelle avec les cérémonies prescrites par le Pontifical. La présence de l'évêque encouragea nos retraitants, qui redoublèrent de bonne volonté et de ferveur. Monsei-

gneur voulut lui-même nous aider à les confesser le lendemain ; lui-même leur dit la messe de communion, dimanche matin, leur adressa quelques mots d'exhortation, les bénit. La confirmation eut lieu avant la messe.

Après le déjeuner, dans une salle de l'école, on dressa trois fauteuils, et les retraitants vinrent remercier Monseigneur, le P. Liefooghe et moi. Un orateur tourna à notre adresse une assez jolie petite harangue à laquelle Sa Grandeur répondit. Je dis ensuite quelques mots, les engageant surtout à porter dans leurs foyers et à répandre autour d'eux les fruits de la retraite.

Monseigneur devait partir le lendemain, lundi 22 février ; son intention était de s'arrêter à *Wei-h'ounn* deux jours pour y promulguer une des 5 indulgences papales qu'il a apportées de son voyage de Rome.

Wei-h'ounn est une grosse paroisse à deux kilomètres de *Tchao-kia-tchoang*, au Sud ; aux environs il y a d'autres chrétientés plus petites. Prévoyant qu'il y aurait là de nombreuses confessions, Sa Grandeur m'invita à partir avec elle; le Père Pain, un prêtre chinois qui aide le P. Liefooghe, fut invité aussi à se diriger ce jour-là sur *Wei-h'ounn*. Nous y arrivâmes à une heure de l'après-midi, après six ou sept heures de cahots sur des chemins affreux. Réception solennelle : la musique du village avec ses drapeaux, pétards, sonnerie de la cloche et roulements de *Tam-tam :* aux abords de la localité, une foule énorme. Un premier groupe s'approche de la voiture épiscopale et se prosterne ; le catéchiste relève la portière du char, et Monseigneur bénit les chrétiens agenouillés. A chaque nouveau groupe, même cérémonie. A l'église (une vieille construction à toit plat, trop petite pour les 800 chrétiens et menaçant ruine) le clergé (c.-à-d. le P. Lomüller) attend Sa Grandeur et la reçoit avec les honneurs liturgiques. Un semblant de maîtrise entonne un semblant d'« *Ecce Sacerdos* » ; on sent que cette antienne ne leur est pas très familière ; la musique se charge de combler les lacunes. Les Chinois d'ailleurs ne sont pas pointilleux sur la finesse d'exécution. Pourvu qu'il y ait du « *jon-nan* », comme ils disent, c'est-à-dire beaucoup de démonstrations, ils sont contents. Monseigneur dit quelques mots à cette foule compacte, annonce l'indulgence pour la St-Mathias, la confirmation, et engage les fidèles à bien profiter des grâces que sa visite leur apporte.

Dès ce soir-là, nous nous mettons au confessionnal. Monseigneur payant lui-même de sa personne, nous sommes 5 confesseurs. En tout nous entendîmes plus de 550 confessions,et si le temps l'avait permis, nous en aurions eu bien davantage. La fête de St Mathias fut donc très consolante par une belle communion générale, un peu tumultueuse pourtant, vu l'exiguïté de l'église... Mais les fêtes pacifiques sont pour le ciel. Mgr donna la confirmation à plus de 30 personnes, un peu de tout âge.

Les chrétiens nous régalèrent tous les 5 d'un repas interminable. La salle

à manger était remplie d'hommes, à peine si nous avions nos « coudées franches » pour manœuvrer fourchettes et bâtonnets.

Après le dîner, je revins ici à *Tchao-kia-tchoang*. Quelques jours de repos n'étaient pas de trop avant la mission de 15 jours que je vais commencer le 1er mars à *P'an-ts'ounn*.

Après cette mission, j'irai donner la St-Joseph aux chrétiens de *Tchoung-kia-yinn*. Ces deux villages sont aux environs. Puis la Semaine Sainte et le jour de Pâques à *Wei-h'ounn*. Ce mois ne sera donc pas inoccupé. Monseigneur, parti pour le midi, n'en reviendra que dans la semaine de la Passion.

A ce moment les PP. Lomüller et *Ou* auront à peu près fini la grande mission de *Tchao-kia-tchoang*, et Sa Grandeur bénira sans doute la grande église de ce village.

J'espère, après Pâques, pouvoir m'occuper un peu des catéchumènes et faire quelques tournées chez les païens. Priez un peu pour ces travaux.

Alb. Wetterwald, S. J.

Ouverture de l'église catholique à T'ien-tsin.

Lettre du P. du Cray.

T'ien-tsin, 22 juin.

J'AI tardé à vous répondre afin de pouvoir vous donner quelques renseignements sur l'inauguration de l'église ou chapelle funéraire des Lazaristes. Le tout s'est fait avec un certain éclat extérieur ; les deux ministres de France, les consuls de France, de Russie et d'Angleterre, tous en uniforme, des officiers français, russes, danois, anglais ; le *Tao-t'ai* avec un autre mandarin, tels étaient les personnages officiels. Comme escorte, 25 marins de la *Comète*, plusieurs canonnières chinoises échelonnées sur la route et soldats indigènes sur la berge au lieu de débarquement, enfin, 4 chaloupes du vice-roi nous transportaient. Je dis « nous », car j'avais été invité. Hier soir, je fus aussi au banquet offert par les Lazaristes, auquel se trouvait une vingtaine d'invités environ. Tout se passa très bien et fut bien organisé. Ces messieurs ont le droit d'être contents ; il ne reste qu'à souhaiter une chose, c'est que l'effervescence populaire qui semble calmée à présent, ne se réveille pas un jour ou l'autre pour amonceler de nouvelles ruines sur le théâtre des massacres de 1870.

D'après le journal de la localité étaient présents MM. Gérard, Dubail, tout le personnel du consulat français à *T'ien-tsin* et toute la communauté française, le consul de Russie, l'attaché militaire de la légation russe à *Pekin*, le consul anglais de *T'ien-tsin*, un officier de marine anglais et 2 Danois. Le calme de la population est dû réellement à l'énergie du vice-roi et

du *Tao-t'ai.* A la fin de la cérémonie, M. Gérard a prononcé un discours remarquable : il a remercié tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie et a fait remarquer qu'il y avait 3 choses importantes dans cette cérémonie.

1° C'était un souvenir des massacres de 1870 ; la cathédrale était reconstruite sur la tombe des victimes, comme un monument durable à leur mémoire ; 2° Les massacres de 1870 avaient été un outrage pour tout le monde chrétien, mais le gouvernement chinois ayant consenti à la reconstruction de ce monument, le monde chrétien a reçu satisfaction, et la France peut maintenant pardonner et oublier ce terrible événement. 3° Il est permis d'espérer que de tels massacres ne se renouvelleront plus, car le gouvernement chinois en est venu à reconnaître le fait que le christianisme est et sera un facteur important dans la civilisation de la Chine, et que l'Empire en a déjà retiré de grands fruits.

Le journal anglais reconnaît la fermeté de la France en rebâtissant ce monument et en l'inaugurant le jour anniversaire des massacres malgré les craintes de tous les autres étrangers, et loue cette manière d'agir avec les mandarins comme étant la plus efficace et la plus à suivre par d'autres gouvernements. « Nous regrettons, dit ce journal, que les ministres d'Angleterre et des autres puissances n'aient pas été présents à cette occasion mémorable. Tous ceux qui désirent réellement la conservation du prestige des étrangers en Chine, féliciteront les Français d'avoir bien agi en rebâtissant la cathédrale sur le théâtre même des massacres et en l'inaugurant le jour anniversaire. L'idée de cette reconstruction était venue l'automne dernier à M. Gérard en route pour *Pekin ;* il avait remarqué les ruines de la vieille cathédrale, et il s'était dit que son œuvre en Chine resterait incomplète s'il laissait les choses dans cet état : aussi, à son arrivée à *Pekin*, il mit tout en mouvement pour arriver à ses fins, et une fois de plus nous avons l'évidence du succès du représentant de la France dans tout ce qu'il entreprend. » —

MANGALORE.

Nouvelles de la mission.

Lettre du P. Gioanini.

VERS la fin d'octobre 1896, notre évêque, Mgr Abundius Cavadini, S.J., revint d'Italie où il était allé se faire sacrer. On lui fit une réception aussi brillante qu'il est possible en ce pays de l'Inde. Monseigneur arriva à Mangalore à 6 h. du soir, le 27. Une foule immense de chrétiens et de mahométans l'accueillit par des vivats prolongés, et l'accompagna en procession jusqu'à la cathédrale ; sur le parcours on avait élevé des arcs de triomphe. — A la cathédrale il reçut les hommages et les vœux de ses

diocésains. Toute la façade de l'édifice était illuminée avec un art et un goût qui émerveillèrent les nouveaux missionnaires amenés par Sa Grandeur. Après le chant du *Te Deum*, Monseigneur se rendit à l'église des Miracles ; les catholiques dételèrent les chevaux et traînèrent eux-mêmes la voiture ; tout le parcours était gracieusement illuminé; des feux de Bengale avaient été placés dans les arbres. L'enthousiasme était universel et sincère. Monseigneur Cavadini, pendant les 16 ans qu'il a passés dans la mission, soit comme Supérieur de toute la mission, soit comme Recteur du collège, a su gagner tous les cœurs, même des non-catholiques ; on l'appelle « l'ami, le conseiller ». — Malheureusement le schisme de Kallianpur n'est pas détruit.

Le collège de St-Louis prospère toujours : le chiffre des élèves atteint cette année 500, dont 400 catholiques, et les autres, Mahométans, Hindous ou Parsis. Dans les derniers jours du carnaval a eu lieu la retraite annuelle de 3 jours. Les points de méditation sont donnés aux petits dans la plus grande des classes transformée en chapelle, aux grands dans l'église du collège.

Voici le règlement : Matin : 9 h. Ste Messe, — 9 h. ½ méditation, — 10 h. 30 temps libre, — 11 h. conférence à l'église, — 12 h. Examen. — Soir : 2 h. 30 chapelet, — 3 h. méditation, — 4 h. temps libre, — 4 h. ¼ conférence — 4 h. 30 chemin de croix, — 5 h. temps libre, — 5 h. 30 méditation, Miserere, salut.

Le jour des Cendres a lieu la communion générale. Les nouveaux missionnaires sont toujours surpris de voir l'empressement avec lequel ces petits indigènes font cette retraite et le soin avec lequel ils gardent le silence ; un seul surveillant peut suffire pour 250 enfants.

Il y a dix-sept ans, quand nos Pères reçurent cette mission du Souverain-Pontife, on comptait très peu de confessions et de communions ; l'année dernière, au collège seulement, il y a eu 19,595 confessions et 16,120 communions.

Après avoir achevé à Madras l'étude du droit, revenus ici, nos anciens élèves retrouvent volontiers la direction spirituelle des Pères ; cette année dix ou douze d'entre eux demandèrent au R. P. Recteur de suivre la retraite du collège.

La congrégation de la Ste-Vierge et l'apostolat de la prière sont ici très florissants.

Un Père va chaque dimanche dans les prisons dire la messe et faire le catéchisme aux prisonniers catholiques. L'an dernier, deux prisonniers païens, condamnés à mort, cédant aux conseils d'un geôlier, excellent catholique et membre de la congrégation, firent appeler le Père, se convertirent et furent baptisés avant de mourir. Ils avaient dû surmonter bien des difficultés, entre autres la perspective de ne pas avoir de funérailles, céré-

monie à laquelle les Hindous tiennent beaucoup. Pour encourager les autres païens, les Pères leur firent des funérailles magnifiques. A cette occasion le médecin, surintendant des prisons, anglais protestant, manifesta ainsi son sentiment : « C'est une grande chose qu'une Église puisse tendre les bras à un pauvre rejeté, et qu'un prêtre puisse l'assurer du pardon. »

Il y a dans la mission, 30 Pères, 13 Scholastiques, 8 Frères coadjuteurs et 77,998 catholiques.

D. Gioanini, S. J.

Le catéchuménat de Jeppoo.

(D'après les « Lettres édifiantes de la province de Venise ».)

D'OÙ viennent les catéchumènes ? Les uns de l'hôpital de la ville (guéris ou incurables). D'autres sont récoltés dans la rue ou le bazar où ils vagabondaient, demandant un emploi ou l'aumône. D'autres viennent d'eux-mêmes à la suite de querelles dans leurs familles.(Nous sommes toujours à l'affût des querelles ou de la misère, qui nous permettent d'inviter les gens à venir au catéchuménat sans leur parler de religion.) D'autres sont amenés par de bons chrétiens, leurs voisins ou leurs protecteurs. D'autres viennent pour choisir une femme parmi nos jeunes filles. Tous sont reçus à bras ouverts, surtout quand ils ont avec eux des enfants.

Voici quelques chiffres pour la période — plutôt mauvaise — d'octobre 1894 à octobre 1895 : Sur 118 personnes reçues pendant cette période, 56 ont été baptisées, 39 sont mortes, 4 ont été établies au dehors après leur baptême, 36 nous ont abandonnés. Pourquoi tant de défections ? C'est que cet établissement, auquel nous donnons le nom de catéchuménat, n'est pour le public que l' « Asile St-Joseph », à l'usage des pauvres gens : ils savent qu'on y devient chrétien si l'on veut, mais aussi qu'on en part quand on veut ; ce sont le plus souvent des motifs humains qui les attirent et qui les retiennent. Cependant la grâce arrive à se frayer un chemin dans ces pauvres âmes. Les instructions nombreuses, la fréquentation des sacrements, l'atmosphère de piété qui les entoure, enfin notre influence agissent sur eux, au point que même les fugitifs nous reviennent souvent, au moins pour bien mourir entre nos bras.

Les dernières défections, plus nombreuses que de coutume, ont encore d'autres causes. Nous avons eu le tort de recevoir trop de protestants. Non seulement ils étaient amenés par des motifs humains, mais encore ils étaient pleins de l'orgueil de Luther. Après avoir été instruits et éprouvés pendant plusieurs mois, ils firent leur abjuration de bonne foi, à ce qu'il semblait ; mais le venin était dans le sang. Quand vint l'occasion, il se manifesta. Un protestant ne se défait pas facilement de l'amour de ses aises et de l'indépendance orgueilleuse du jugement. On leur apprit divers métiers ; il aurait

mieux valu les laisser simples manœuvres et leur faire travailler la terre. Ils réclamèrent une augmentation de paye, une nourriture meilleure, d'autres vêtements et plus de liberté. Les protestants leur offrirent de l'argent, et ils partirent. Quelques-uns avaient épousé des orphelines : celles-ci suivirent leurs maris. Depuis, un certain nombre d'entre eux ont quitté les protestants et fait des démarches pour revenir avec nous ; nous les avons recommandés aux curés de la ville et fortifiés par leur repentir, ils se sont établis parmi les catholiques.

Les vieux néophytes sont vraiment de bons chrétiens, vertueux, dociles, travailleurs et cherchant à faire des conversions. Parmi les hommes, les femmes et les jeunes gens les plus intelligents, nous formons des catéchistes destinés à prêcher et baptiser là où la présence des païens empêche le prêtre de pénétrer. Quelques jeunes gens vont tous les dimanches soirs dans le voisinage, à la recherche de païens auxquels ils puissent dire quelque bonne parole ou insinuer le désir de se convertir. L'un d'eux est allé dans un village voisin pour instruire et baptiser un de ses oncles en secret, et nous en a ramené un autre qui est aveugle. D'autres nous conduisent des familles entières.

Mais saint Thomas dit que les néophytes sont des enfants en matière de foi, comme les novices le sont en matière de perfection. A l'heure de la tentation, ils deviennent hésitants, ils déraisonnent. L'exercice de la vertu leur manque. Aussi on les garde le plus longtemps possible au catéchuménat. On leur enseigne la piété, le courage, la charité, surtout par les histoires des martyrs et par les récits que nous récoltons en grand nombre dans les *Messagers du Sacré-Cœur* français, anglais, etc.

Parmi ces conversions, nous avons eu celle d'un *saniassi* (religieux pénitent) qui, en visitant les plus célèbres sanctuaires de sa religion, était tombé malade et est venu mourir ici ; et celle d'un pauvre prêtre païen. Celui-ci, malade à l'hôpital public, nous fit demander ; il voulait se faire chrétien. Il semblait n'attendre que cette grâce suprême, car il mourut presque aussitôt après avoir reçu le baptême. — Une vieille païenne, moribonde, s'était si complètement vouée au démon, qu'il semblait impossible de la ramener à de bons sentiments. Le P. Coelho se recommanda à la sainte Vierge, mit sous la tête de la mourante une médaille de N.-D. de Lourdes, lui répéta les questions ordinaires pour la préparer au baptême ; et enfin à la grande question : « Renoncez-vous à Satan ? » il obtint cette fois un « oui » prononcé sans hésitation. La Vierge immaculée avait triomphé une fois de plus du serpent infernal. — On connaît enfin la conversion de ce brahme condamné à mort, et dont un des plus grands soucis était de devoir être conduit au supplice et exécuté par des parias [1].

1. Cf. *Lettres d'Udès*, III, 424.

Nos bienfaiteurs viennent quelquefois nous visiter. A Noël, le médecin protestant de la ville est venu avec sa voiture pleine de gâteaux et de fruits, qu'il a distribués lui-même. Un riche marchand de Mangalore en a fait autant. Le 1er janvier, le banquier de la ville, protestant anglais converti récemment, et un autre marchand anglais protestant, procurèrent à tout le catéchuménat la fête d'un arbre de Noël. M. Palmer lui-même, le banquier, est venu le 5 au soir ; nous l'avons reçu aux sons d'une vieille clarinette et d'une vieille grosse caisse, qui constituent pour le moment toute notre fanfare. M. Palmer s'était privé, pour faire les frais de la fête, qui ont été assez considérables, de l'excursion qu'il fait d'ordinaire afin de changer d'air pendant les vacances de Noël. Le maire de la ville est venu aussi visiter le catéchuménat. C'est un brahme qui s'est converti — ou plutôt perverti — au protestantisme. Il a loué beaucoup et à plusieurs reprises le bien que font les Pères, ajoutant que si cette œuvre était plus connue, elle ferait tomber les préjugés contre nous, et qu'il était heureux de pouvoir témoigner en notre faveur. Quels sont ces préjugés ? je ne sais ; mais il est clair que païens et protestants verraient avec plaisir la ruine du catéchuménat.

Nous avons institué des Tertiaires franciscaines : ce sont des femmes qui se dévouent au service des malades, à l'éducation des orphelins, au baptême des enfants et à l'enseignement du catéchisme. Elles portent le scapulaire et le cordon de saint François ; leur costume est plus simple et de couleur plus sombre que celui des femmes du pays. Dernièrement, une de ces Tertiaires était allée dans une maison païenne pour baptiser un enfant moribond. La mère, délaissée par les femmes païennes de la caste, et voyant au contraire la charité de cette chrétienne, a résolu de se convertir. Elle est brahme, et probablement sa conversion en entraînera une douzaine d'autres.

Tout ceci peut donner une idée du catéchuménat. C'est une grande famille qui augmente sans cesse, où on laisse peu à peu les mœurs païennes pour prendre des habitudes chrétiennes. Le plus grand désir de nos gens est d'avoir une petite maison et un peu de terrain pour y établir leur famille. Quand il y a des litiges, on les défère non au tribunal, mais au Père Recteur, à la décision duquel on se soumet. Les chrétiens de vieille souche qui vivent dans les paroisses ont une discipline moins sévère ; cependant nos chrétiens préfèrent généralement rester au catéchuménat ; ils y trouvent plus de protection spirituelle et temporelle ; ils se sentent amis des Pères qui les ont aidés à se convertir ; ils n'ont rien à payer pour les mariages, les enterrements, etc.

Quand on a lu la vie de saint François Xavier, on se demande pourquoi nous convertissons si peu de monde, et de si petites gens. C'est vrai, nous convertissons de petites gens. Les personnages d'importance, ce sont les

brahmes, difficiles à entamer. Ils sont pleins d'eux-mêmes et se croient grands ; ils méprisent tout ce qui n'est pas de leur caste, indigènes et Européens. La civilisation a augmenté leur orgueil, leur licence de mœurs, et leur indifférence religieuse. De plus, ils ont sous les yeux la mauvaise conduite de quelques chrétiens indigènes, en dissensions perpétuelles, ivrognes et parjures.

En juillet dernier je baptisai à l'hôpital de la ville un prêtre brahme : cela fit grand bruit. Ce brahme était un vieillard abandonné, recueilli dans la rue ; il avait consenti de son plein gré au baptême ; il avait répondu aux objections qu'on lui avait faites avant de le baptiser : et cependant on prétendit que nous l'avions circonvenu, qu'il n'avait pas compris, etc. L'affaire fut déférée au médecin anglais qui est directeur de l'hôpital ; celui-ci, sans me demander d'explications sur ce cas et sur un autre semblable, afficha à la porte un avis, d'après lequel les prêtres ne pouvaient visiter les malades sans sa permission. J'allai le voir pour éclaircir l'affaire ; j'en profitai pour lui faire un peu de catéchisme. Il me fit des excuses et me promit de changer sa décision. Ce ne sont là que des troubles passagers ; mais ils montrent quel crédit ont les brahmes, et ce qu'il faut penser de cette égalité de protection que le gouvernement croit accorder à toutes les confessions religieuses. Nous sommes les derniers à jouir de cette protection, parce qu'on n'a pas peur de nous, tandis qu'on redoute les hindous et les musulmans.

Et quant au petit nombre de conversions effectuées par nous, qu'on se rappelle que saint François Xavier n'a pas exercé son apostolat ici, mais au Sud, où la moisson s'annonçait plus mûre. Outre la grâce de Dieu, que ses prières et ses pénitences lui attiraient en abondance, il avait pour lui l'appui du gouvernement, de l'argent et ses miracles. Nous avons contre nous la propagande des protestants allemands, bien plus dangereuse que la propagande anglaise ; ni l'une ni l'autre n'existaient de son temps.

Le peuple n'est pas administré partout de la même façon. Ici tout le monde dépend directement du gouvernement anglais, qui exige l'observation scrupuleuse des usages les plus minimes et les plus absurdes du paganisme. Là-bas, au contraire, dans l'Est et dans le Sud, c'est plutôt le système féodal ; aussi quand les gens ont des difficultés avec les petits souverains et les grands propriétaires, au lieu de se tourner du côté du gouvernement, ils ont plus volontiers recours aux missionnaires catholiques ou protestants. C'est pour cela qu'il y a eu tant de conversions, ces dernières années, dans la mission de Calcutta, au Chota-Nagpore. Ceux qui se sont convertis en masse peuvent se tirer d'affaire comme auparavant. Ici, à peine quelqu'un s'est-il fait chrétien, qu'il est abandonné de tous. S'il est riche, il faut qu'il ait recours au gouvernement pour avoir sa part des biens de la famille ; s'il est pauvre, il doit perdre tout espoir d'être jamais aidé par les siens. Les

convertis comptent sur nous pour subvenir à tous leurs besoins temporels. La mission du Maduré est aux prises avec les mêmes difficultés.

Cela n'est pas fait pour décourager le missionnaire. La besogne ne manque pas ; mais il faut ici des hommes d'une vertu solide, pour vivre isolés « in medio nationis pravæ » et dans un climat qui abat les forces morales ; des hommes de doctrine, habitués à la controverse, à cause des protestants qui répandent partout leurs objections et leurs doutes ; des hommes de prudence, pour savoir traiter avec les païens, sinon on se trompera beaucoup, et on perdra par une seule conversation le fruit de bien des mois de fatigues ; des hommes d'humilité, pour se laisser diriger ; enfin, des hommes d'une santé robuste, condition « sine qua non » dans ces contrées où en dehors des villes, on doit se contenter à peu près exclusivement de la nourriture indigène, insuffisante pour l'Européen.

D'ailleurs quiconque désire les missions, désire principalement, ou du moins en seconde intention, le sacrifice. Ce n'est pas la souffrance qui manque ici. Parler des langues difficiles, avoir une nourriture et des condiments auxquels on n'a pas été accoutumé (de loin, cela paraît insignifiant, mais il n'en est pas ainsi en réalité), n'avoir plus les objets dont on avait l'habitude de se servir, changer complètement de milieu, être avec des gens en qui on ne peut avoir entièrement confiance, et ce, non seulement quand on vit dans la jungle, mais encore dans les villes, — tout cela réclame un vrai sacrifice continuel, et même un sacrifice devenant chaque jour plus pénible, à moins que l'on n'arrive ici déjà tout à fait transformé par un exercice sérieux de la vie surnaturelle.

CEYLAN.

L'arrivée à Ceylan.

Lettre du R.P. Royer, supérieur de la Mission, à un juvéniste de Saint-Acheul.

Batticaloa, le 17 janvier 1897.

Mon bien cher frère,

P. C.

AUJOURD'HUI, jour de fièvre, je laisse là mon tamoul, qui ne veut décidément pas entrer, et je me transporte par la pensée dans ce bon petit nid de St-Acheul, où j'ai été couvé, et qui vous abrite aujourd'hui vous-mêmes, bien chers novices et scolastiques.

« Que faites-vous là-bas ? comment vous y trouvez-vous ?... » allez-vous me dire. — Toujours dans la lune de miel, comme aux premiers jours, si ce n'est plus, bien que j'aie payé un assez rude tribut à l'acclimatation pendant le mois de décembre.

Sans parler du voyage, qui est bien une rude épreuve pour le missionnaire (en ce sens qu'il mène là une vie indigne de lui, où les repas et le repos se partagent uniquement sa vie), j'arrive tout de suite à Colombo après une traversée des plus rapides, sans grand incident, par une mer d'huile de Marseille jusque là. Seule la mer Rouge nous a donné des nausées : on n'y respire pas. Quel bonheur de mettre le pied dans « notre » île : de voir de nos indigènes. Oh ! les beaux hommes, disaient les Pères chinois, non sans quelque jalousie. De fait c'étaient non des tamouls comme à Batticaloa, mais des singhalais, à la belle stature, à l'air fier et doux cependant, superbes avec leur peigne d'écaille sur le haut de la tête posé en avant en forme de diadème. Dix enfants arrivent sur un radeau grossier fait de troncs d'arbres. Ce sont les chanteurs singhalais, qui, moyennant finance, donnent une sérénade avec accompagnement d'un bruit de castagnettes, produit avec leurs bras sur leurs aisselles. Ils portaient tous au cou une large plaque de métal au bout d'un collier : cela nous intriguait. Nous en faisons monter un. Il grimpe aux flancs du navire comme un rat. C'était une belle médaille miraculeuse, comme en ont en France les congréganistes dans les paroisses. Nous lui demandons s'il est catholique, qui lui a donné cette médaille ? Ce sont les PP. Oblats, et tous les dix chanteurs, dit-il, sont catholiques romains, comme lui. Pour s'en assurer, le P. Bury prononce les premières paroles du *Pater*, en tamoul, et l'enfant le récite en entier. Quel plaisir de les bénir et de leur donner aussi un petit présent.

Enfin un P. Oblat de mes amis arrive, envoyé par Monseigneur pour nous piloter. Nous sommes très bien accueillis par les Oblats de Colombo. Mgr de Galle arrive de Kandy quelques heures après nous, et nous l'accompagnons à Galle où nous devons attendre huit jours le bateau qui dessert l'île.

Là nous avons un spécimen de la vie qui nous attend. Nous voyons fonctionner une paroisse, avec le P. Cooreman, nous assistons aux offices de la cathédrale ; le jour de la Toussaint, sermon anglais ; nous entendons les chants où le nez est un registre toujours tiré, et nous voyons des enfants de chœur noirs, tout de rouge habillés. Des servants de messe aux mains de charbonniers, vous offrent respectueusement les ornements et rôdent mystérieusement autour de vous avec leurs pieds nus : rien n'égale la grâce avec laquelle ils saluent à l'autel, si ce n'est leur dévotion qu'ils témoignent par leurs mains jointes et leurs regards fixés sur le *souâmi* et le St-Sacrement. Dans l'église une foule de femmes, d'hommes, couverts de draperies aux couleurs vives et fraîches, accroupis sur leurs talons, quand ils ne se prosternent pas sur le pavé. A chaque mouvement que fait vers le peuple le prêtre en disant « Dominus vobiscum », correspond un geste semblable des assistants, qui rendent au prêtre son beau salut « Et cum spiritu tuo ». Puis, pendant les messes quotidiennes, ce sont les psalmodies monotones et plaintives de l'*an-*

navi, qui chante la prière du matin, les litanies, etc., etc. Quand il a fini c'est la première maîtresse de l'école qui reprend d'une voix très douce, et cela dure parfois une heure et demie ou plus. Les gens ne se lassent pas de l'église, et du reste, ne sont pas pressés par l'ouvrage. Ils ne font rien. A table un jeune écolier, sous le nom de « boy », nous sert de ses mains de ramoneur : au début, cela fait une certaine impression quand on le voit couper le pain, préparer la table. Mais on s'y fait. Il a les cheveux longs et tressés, comme en France les femmes, une figure douce et un peu triste; porte autour des reins un *vesti* blanc, qui lui tombe comme une jupe jusque sur les talons; puis sur la poitrine une sorte de veston très léger. C'est lui qui fait nos chambres, nos lits, c'est-à-dire une natte avec le luxe qu'on ne trouve qu'à la maison épiscopale, de deux draps. A Colombo, il n'y en avait qu'un, comme à Batticaloa du reste, et je me demandais ce que je devais en faire. Est-ce dessus ou dessous qu'on se met ? Une couverture pliée au pied du lit, en cas de besoin, puis un moustiquaire, et c'est tout. Au début la natte paraît un peu plus dure que les matelas et les sommiers élastisques d'Europe. Mais on s'y fait : c'est frais, et on y dort bien.

Mgr nous procure l'agrément de quelques promenades en voiture. Nous descendîmes donc de l'éminence où est bâtie la cathédrale de Galle, et où s'élève le superbe palais épiscopal, alors en construction, pour voir le pays et les gens. Quel spectacle curieux, vers 5 h. du soir, qu'une rue de ces villes orientales. Un beau soleil à son déclin fait éclater ces vêtements aux couleurs vives et variées, qui au fond ne sont que des haillons ou au moins des oripeaux; à chaque instant, c'est un tableau superbe qui s'improvise sous vos yeux et qu'on voudrait pouvoir fixer. Rien n'égale l'art avec lequel un indien se drape ; ce chiffon dont il s'entoure la tête quand il ne se contente pas pour coiffure de ses longs cheveux tressés, ce lambeau qu'il jette sur ses épaules et qu'il ôte sur votre passage pour vous faire honneur, ce *vesti* dont il s'entoure les reins et qu'il laisse tomber jusqu'à terre, comme une jupe, quand il ne travaille pas, tout cela est ajusté avec une grâce, qu'envieraient bien des artistes.

Que nos fabricants de statues viennent donc ici voir ce que c'est qu'un manteau drapé !

Comme son nom l'indique, Galle est un rocher, qui pousse une pointe dans l'Océan : aussi ses environs sont fort beaux, et le long de la mer on va de surprise en surprise. C'est une suite de baies charmantes, bordées de rochers, couronnées de cocotiers, de palmiers et d'arbres toujours verts, toujours en fleurs et en fruits. Dans les environs, il y a, pour conserver la trace d'un miracle de St François Xavier, une chapelle dédiée au saint. Nous y demandâmes une âme de missionnaire.

Enfin le jour désiré vint, et nous prîmes place à bord du *Lady Havelock* un joli petit steamer, qui a le défaut d'être comme les petits, un peu

léger. Nous passâmes là, deux longs jours et deux non moins longues nuits, dont je vous épargnerai les détails... écœurants. Le P. Evrard vint nous prendre à bord le samedi matin 7 novembre ; je pleurai en l'embrassant, il était très ému aussi : nous sautâmes dans la barque et nous voilà dans notre mission. Elle nous apparaissait sous la forme d'une baie superbe, couronnée d'une assez large plage d'un sable fin, puis de superbes plantations de cocotiers. Nous sommes en plein dans le pays du coco et nous avons les plus belles « cocotayes » du monde, dit-on, vu notre terrain sablonneux et baigné par l'eau de mer.

Nous faisons, en char attelé de deux bœufs, le char des missionnaires et du P. Evrard en particulier, les 22 milles qui séparent Kal-Kuda de Batticaloa, où, après avoir traversé plusieurs petites chrétientés où nous sommes reçus processionnellement, nous arrivons vers 8 h. du soir.

Nous remettrons à une autre fois le récit de notre entrée. Le P. Bury est un peu fiévreux, mais ce n'est rien, et il a, depuis le nouvel an, commencé à confesser en tamoul. Il est comme curé d'Ippodaï, une petite station à 2 milles d'ici, où il fait l'office chaque dimanche. Le P. Outerleys buche son tamoul avec la ténacité d'un bœuf qui ouvre son sillon. Il ira loin ; lui aussi confesse les enfants à Batticaloa et va chaque dimanche faire les offices à Tandavanvély ou Tannamounaï. Nous aurons, le 2 février, grande fête à Tandavanvély. On s'y prépare par une neuvaine de 17 jours. C'est là que P. Bury prononcera ses derniers vœux, probablement sans trompettes, mais certainement avec tambours, canon, détonations de toutes sortes, à la mode indienne enfin ; je le recommande à vos prières.

En union de vos prières
Inf. in X^to^ servus.

C. Royer, S. J.

Le presbytère de St-Antoine.

Lettre du R. P. Royer aux élèves du collège de St-Dizier.

Trincomali, le Samedi-Saint 1897.

Mes chers enfants,

De bonnes lettres m'arrivent de St-Dizier : je profite de l'impression heureuse qu'elles me font, et je mets la main à la plume, comme le fait régulièrement tout bon militaire pour écrire à sa famille et pour lui demander de l'argent.

Je vous ai dit, je pense, mon arrivée à Batticaloa à travers pas mal d'épreuves. Vous me croyiez mourant, paraît-il. Il n'en était rien. Mais à la fatigue de mon année de collège, a succédé la secousse de la séparation de tant de personnes et de tant de choses chères, puis celle de continuels voyages

et de préparatifs énervants, si bien que je me suis embarqué à bout de forces. Le voyage n'est pas précisément un repos, et en arrivant à Colombo, j'étais une victime toute préparée pour la fièvre, et celle-ci n'a pas dû faire grand effort pour m'abattre. Aujourd'hui, grâce à Dieu, grâce à l'eau de St-Ignace, qu'on appelle ici *nella maroundou* (le bon remède), je suis guéri et vaillant. J'ai perdu seulement une bonne partie de cet embonpoint que vous admiriez quand je lisais solennellement les places d'excellence à la grande salle : mais je n'en suis pas plus mal, comme vous pourrez en juger bientôt par ma photographie.

J'ai dû vous dire dans une de mes lettres, qu'à Batticaloa nous sommes dans une ville de 20,000 à 22,000 habitants, qui se compose d'une île au milieu d'un lac, reliée à la terre par deux ponts. L'île, qu'on appelle « Poliantivou » (l'île du Tamarin), est ainsi nommée à cause de ses beaux tamariniers : j'ai devant ma chambre, dans le cimetière de l'église, un des plus gros du pays : il est composé d'un tronc énorme, qui supporte 4 branches, dont chacune ferait un gros arbre. En le voyant couvert de milliers de fruits, je pense aux tamars indiens, que j'administrais autrefois à ceux d'entre vous qui avaient besoin, comment dirai-je? d'un stimulant pour certaines voies paresseuses. C'était la purgation des enfants ; car pour les grands on ne ménageait pas la douce huile, originaire des superbes ricins qui s'étalent, eux aussi, dans nos brûlants climats. Quoi qu'il en soit, dans notre île du tamarinier, nous avons l'aristocratie de la ville, le fort du gouverneur, la grande esplanade où le high life joue au foot-ball et au tennis ; et surtout 2 églises, entourées chacune de leur vaste cimetière, et munies chacune d'un presbytère. Le presbytère de St-Antoine (un bon Saint que j'étais heureux d'avoir à la porte de ma chambre à St-Dizier, et que je retrouve ici avec bonheur), est établi comme toutes les maisons respectables du pays, sur une terrasse d'un mètre environ de hauteur. Grâce à cette précaution, on est protégé contre l'humidité du sol, où l'eau en hiver est à fleur de terre. La terrasse forme un large rectangle couvert d'un énorme toit, qui descend à 2 mètres du sol, presque comme dans les briqueteries. C'est nécessaire pour protéger contre le soleil et la pluie, les chambres qui occupent le milieu et sont entourées d'une galerie couverte nommée « varangue » ou « véranda ». Nous n'avons qu'un rez-de-chaussée, composé de 4 chambres dont l'une sert de salle à manger, et les 3 autres de chambres de Pères. La mienne est à l'extrémité, elle a une porte et 3 fenêtres sans carreaux, donnant sur la véranda. Ces fenêtres, munies de barreaux de fer, sont fermées la nuit par des volets pleins, mais restent ouvertes toute la journée pour faire courant d'air, et on ne sent pas pour cela le froid. Mon thermomètre minima n'est pas descendu pendant l'hiver au-dessous de 23° de chaleur. Maintenant il monte dans les 30, et la nuit j'ai 28 ou 29° dans ma chambre. Croiriez-vous qu'avec cela je trouve qu'il

fait frais le soir, et qu'en m'éveillant vers 1 h. du matin, j'éprouve le besoin de ramener sur moi ma couverture ?

Cela m'amène à vous faire la description du monument principal de ma chambre : mon lit. C'est un vaste rectangle composé d'un treillis de rotin, comme certains grands fauteuils que vous connaissez, sur lequel il y a une natte de jonc, puis un microscopique oreiller et un drap. Vous entendez, *un* drap, et encore il paraît que c'est du luxe. Au début, je me suis posé la question : « Que faire de ce drap ? Le met-on dessus ou dessous son individu » ? Qu'auriez-vous fait à ma place ? — Le lendemain matin, je demande à un de nos Pères ce qu'on fait de ce drap. Il m'a répondu avec un certain embarras que chacun en faisait ce qu'il pouvait. J'ai vu qu il n'y avait pas à ce sujet des règles bien établies, et si vous voulez savoir ce que je fais, vous n'avez qu'à venir le voir. Aux quatre angles du lit s'élèvent des colonnettes qui portent le moustiquaire, sorte de mousseline légère, qui laisse passer l'air, et souvent les moustiques aussi. Le fait est que pendant la saison des pluies, on serait réduit à l'état de squelette par ces vocaces aspirants, que le bon Dieu, par pitié pour nous, a munis d'une trompette sonore, pour trahir leur présence, mais qui abusent de ce que la nuit assoupit nos sens, pour assouvir leur soif de notre sang. Le P. Bury, mon aimable compagnon de voyage, irrité de se voir pris en traître pendant son sommeil, se donnait chaque matin une vengeance pleine de charmes. Il profitait du moment où ces insectes anthropophages cuvaient le sang de leurs nocturnes orgies, pour les broyer, et se teindre les mains dans leur sang usurpé. Pour moi, je préférais les tuer la veille ; chaque soir avant de me coucher, je fais la chasse à grands coups de serviette mouillée, et je force les ennemis à quitter la place, ou à mourir. Grâce à cette précaution, je conserve à peu près tout mon sang et je décourage mes ennemis qui se cassent la trompe aux mailles de mon moustiquaire, et ne me dévorent plus que des yeux.

Près d'une fenêtre j'ai ma table de travail, mais je ne m'en sers que le soir, ou quand il pleut : nous nous installons tous pour travailler sous la véranda; nos chambres sont obscures : au dehors on a plus d'air, et une belle lumière, et de la verdure à plaisir, et du soleil plus qu'on n'en veut.

Les chambres des autres Pères ressemblent à la mienne, quoique un peu plus petites ; mais ne sont munies que de 2 fenêtres, et leur porte s'ouvre sur la salle centrale ou salle à manger, tandis que je sors directement sous la véranda. Comme plafond on a généralement les tuiles; pour nous, contre le refroidissement de la nuit, qui est dangereux, quoiqu'il ne soit que de 2 ou 3 degrés, on nous a fait un plafond de nattes, sur lesquelles les rats, les chauves-souris, quelquefois les serpents se livrent à des batailles dignes d'être chantées par Homère. Au début on s'éveille en sursaut et on se tâte pour savoir si on n'est pas mordu ; maintenant on n'y fait plus attention.

C'est sous la véranda que l'on reçoit les visites : les Indiens restent en bas de la terrasse ou sur les escaliers, ou plutôt ils devraient rester là : bien souvent ils forcent la consigne, et, si on ne les arrête pas, ils viennent me trouver au bout de la maison, pour me faire leur *Tôttiram*, et me demander une image, une médaille, un chapelet. Mais quand le curé est à sa table, c'est lui qui les reçoit, et je vous assure que ce n'est pas une petite affaire que de comprendre quelque chose à leurs explications. L'indien a pour principe qu'il faut parler une demi-heure de riens, avant de traiter l'affaire pour laquelle il vient. Quand ils sont les uns chez les autres, ils parlent d'abord de toutes sortes de choses, puis au bout d'une heure, s'ils voient que l'on est bien disposé, ils vous parlent d'affaires, sinon ils remettent à une autre fois l'entretien. Quand ils arrivent au presbytère on leur demande : « *Euna veû noum ?* Pourquoi venez-vous ? — Pour rien, disent-ils. — Alors, bonjour, et allez-vous-en. » Ils vous regardent tout étonnés, mais peu à peu ils s'habituent à dire sans tarder leur affaire. Si on les laissait dire, on ne traiterait pas 3 questions par jour.

Jamais on ne les fait asseoir : ils restent debout, et vous font en arrivant et en partant le *Tôttiram*, c'est-à-dire, une sorte de génuflexion en disant : « Loué soit J.-C. », à quoi le Père répond: « *Assîwadam*, Dieu vous bénisse! » C'est le salut chrétien : on nous le fait même dans les rues. Les païens nous font le salut en se découvrant non seulement la tête, s'ils ont une toque, mais toute la poitrine, et on leur dit « *Salam !* » C'est l'origine de « salamalec ».

Mais revenons à la description de notre presbytère. Au midi, perpendiculairement à la terrasse de nos chambre, et formant équerre, nous avons les bâtiments de la cuisine. Il y a la chambre des *boys* (domestiques) et du *couki* (cuisinier). Dans un espace de quelques mètres carrés, il y a 2 petits lits de sangle, étroits, couverts d'une natte pour le cuisinier et le principal *boy* (un beau gars de 19 ans, qui répond au beau nom de Timothée).

Les deux petits *boys* païens que nous avons recueillis et baptisés, âgés de neuf et dix ans, couchent sur deux nattes par terre et ne tombent jamais de leur lit. — A côté une petite chambre ou cabane, si vous voulez, décorée du nom de cuisine. Ne vous représentez pas un immense fourneau tout fier de ses beaux cuivres, n'imaginez pas la bonne odeur du rôti ou des frites : ici tout est noir, il n'y a pas de cheminée, la fumée sort comme elle peut, par un trou dans le mur ou entre les feuilles de la toiture ; par ci par là quelques vases de terre noircis au feu, et au fond un massif de maçonnerie à hauteur de la poitrine, c'est le foyer : là, sur trois pierres, un pot de terre, sous lequel brûlent quelques branches de bois, et c'est tout. Les grands jours on allume deux ou trois de ces feux et on se relèche les babines à midi. La pièce principale de la batterie de cuisine est une pierre rectangulaire, large de trente sur quarante centimètres, d'un grain très dur. C'est là dessus qu'on écrase, avec

un caillou poli, tous les ingrédients du *carrick*, c'est-à-dire de la sauce du riz. Ce carrick, c'est le triomphe du cuisinier indien, et presque son unique science. Aux jours de noces indiennes, c'est au nombre des carricks que se mesurent la fortune et la munificence des mariés ; et pour les invités c'est toute une science que le mélange ordonné et judicieux de toutes ces sauces pour en composer un riz idéal. En France, laissez-moi vous faire cette leçon en dépit des cuisinières bourgeoises et autres, on ne sait pas ce que c'est que le riz : on ne le présente que sous la forme insipide qui revient chaque dimanche soir. Ici, à chaque repas on vous apporte une montagne de riz blanc comme neige, et une première assiette dans laquelle des légumes invraisemblables nagent dans un liquide jaune tendre ou vert d'eau : c'est le carrick blanc, le « carrick doux ». Vous arrosez votre riz savamment en disposant bien les légumes de place en place sur l'ensemble. Puis vient une seconde assiette, où dans une sauce jaune foncée ou brune, selon les jours, errent des débris de poisson frais ou séché au soleil: c'est le « carrick rouge». Dame ! celui-là, il faut ne pas en abuser au début, car il y a là dedans de quoi mettre en feu les bouches de toute l'Europe. Allez-y donc, modérément d'abord, puis de plus en plus largement selon que votre palais s'indianisera, et mêlez bien le tout, vous aurez un riz, ce qui s'appelle du riz, dont on ne se lasse jamais.

Dans les parages de la cuisine se voit aussi notre basse-cour, ou plutôt, elle est par tout le jardin, sauf à l'heure des grands repas où le cuisinier donne la pâtée à nos poules et canards. Nos volatiles, en effet, font des excursions un peu partout dans la journée, et le soir se huchent sur les arbres, que c'est un plaisir ! On leur a préparé une petite cabane ; mais peuh ! c'est bon pour les canards. Les coqs et même les poules se souviennent qu'ils ont des ailes, et le soir, d'un vol léger ! oh combien ! et bruyant, toute la gent emplumée peuple nos papayers, nos grenadiers, nos jeunes cocotiers etc... etc... C'est du haut de l'un de ces arbres qu'un vilain petit coq chante à tue-tête à ma fenêtre, et de grand matin, je vous assure ; ce qui provoque dans tout le pays un concours de chant instantané, et qui dure longtemps, au gré des dormeurs.

Enfin, près de là, nous avons l'appendice obligé de toute maison dans ces pays chauds : la salle de bains et le puits : nous, nous entrons dans la salle; mais les Indiens se mettent sur le bord du puits, en tirent une vingtaine de seaux dont ils s'inondent le visage et tout le corps. Inconnu l'usage des serviettes : c'est le système Kneipp en plein, et jamais ici il n'expose à des fluxions de poitrine.

Depuis quelques semaines nous avons un petit potager avec des légumes du pays, c'est-à-dire des herbes pour le karrick et des tomates, qui hélas ! ne donnent que des fleurs. Nous avons aussi des orangers, des cocotiers, des papayers, des goyaviers, un arbre qui porte des fruits en forme de cœur,

pleins d'une crème qu'on croirait faite du lait le plus pur et vanillée par un artiste.

Enfin nous avons une étable de feuilles où se prélassent nos 2 grands bœufs, dont l'un est noir taché de roux, comme celui du paysan normand. Si vous les voyiez ces bonnes et placides figures de bêtes assurées de leurs rentes quotidiennes ! Mais le bœuf a un ennemi : c'est la mouche, c'est le taon, c'est certain parasite enfin qui hante jusqu'à son oreille. Admirons la Providence qui a placé près de lui un secours toujours assuré. Le parasite aime le bœuf, qui ne vient pas à bout de s'en débarrasser, ni à coups de corne, ni à coups de queue, ni à coups de pied. Mais le corbeau aime le parasite. Donc, pendant que le bœuf rumine pacifiquement, les yeux à demi fermés, pour encourager la familiarité du corbeau, celui-ci se plante sur le bœuf, picorant partout, et lui faisant une vraie toilette, de la tête à l'autre extrémité. Mais son triomphe, c'est l'oreille. Le bœuf tient raide son appendice auditif, le corbeau s'y fixe, et plongeant son bec dans le tube, en retire...... je ne sais quoi, mais à la satisfaction qu'il montre, il faut croire que la chose est de son goût.

Maintenant que je vous ai fait connaître mon habitation, mes enfants, je dois vous dire, pour être complet, qu'elle contient encore une chose inestimable pour moi, je veux dire qu'elle abrite le bonheur. Oui, je suis heureux, ici, comme à St-Dizier, parce que j'y trouve Dieu, des âmes rachetées par N.-S. et qui en cette qualité me sont infiniment chères, et aussi des Pères et des Frères vivant de la même foi, et nourrissant les mêmes espérances, avec lesquels c'est un plaisir de travailler et de souffrir. Qui peut se flatter de plus de vraie félicité ici-bas ? Oh ! oui, on fait un grand sacrifice en quittant la France, et sa famille, et ses frères en religion : mais si vous saviez quel centuple on reçoit dès cette vie ! « Expertus potest credere : » il faut le voir pour le croire. Venez donc ici et vous verrez si ce que je vous dis est vrai.

C. Royer, S. J.

Les wesleyens à Batticaloa.

Lettre du P. Évrard.

Batticaloa, 19 janvier 1897.

Que n'ai-je le temps de vous narrer les joies et les peines de la longue course apostolique que je fis le long de la côte Est de Ceylan sur un parcours de 125 milles. Je dis : mes joies, car les bons chrétiens nous reçoivent avec bonheur, et les chrétiens négligents reviennent en assez grand nombre au Bon Dieu. D'autre part les païens qui n'ont pas été entamés par l'hérésie entrent volontiers en rapports avec le *souâmi* catholique. Mais... Mais la bête noire, c'est la mauvaise besogne des wesleyens,

protestants méthodistes venus d'Amérique : de là viennent pour le missionnaire catholique romain de vraies difficultés. Comment corriger dans l'âme des enfants païens instruits par les maîtres wesleyens une doctrine tronquée sur les principaux mystères du christianisme, sans compter que les jeunes élèves des écoles protestantes perdent leur simplicité et prennent un air d'arrogance, fruit digne de l'arbre sans vie qui le porte? Nous espérons que la parole de Mgr van Reeth, S. J. se réalisera : « Dans 10 ans, c'en sera fait ici des wesleyens. » Ainsi en est-il déjà pour le diocèse de Jaffna : par leur apostolat et leurs œuvres les Pères Oblats ont chassé du Nord les hérétiques qui n'ont pas trouvé de meilleur refuge que Batticaloa. Croiriez-vous que le chef des wesleyens a eu cette semaine le front d'inviter le R. P. Moreel, *parish priest* de *tout* Batticaloa, à une conférence qu'il doit donner cette semaine en pleine place publique sur l'*ivrognerie?* Inutile de vous dire l'accueil *négatif* quoique toujours poli, du *souâmi* catholique.

L'avenir dira si la parole du *padre* aura autant de puissance que les sacrements de l'Église Romaine.

Alp. ÉVRARD, S. J.

Aux environs de Trincomali.

Lettre du P. Bonnel.

Trincomali, 5 mai 1897.

LE dimanche des Rameaux, à 7 h. du matin, le *Lady Gordon* nous amenait ici le R. P. Royer, notre supérieur de mission. Le lendemain à 2 heures de l'après-dîner, le R. P. Supérieur et moi, nous nous embarquions dans notre barque le *Saint-Antoine* pour Kottiyar au delà de la baie de ce nom, où nous avons près de 200 chrétiens. La baie a 10 milles de long, il nous fallut deux heures pour les franchir ; quand le vent est contraire, il faut parfois cinq heures. Le P. Évrard l'a expérimenté il y a trois mois en venant nous voir ici. A 4 h. nous abordions au rivage à 200 mètres de notre petite chapelle. Après une courte visite à l'école, nous allâmes visiter la chapelle bâtie en briques, non plâtrée, munie de portes qui ne ferment pas, et de fenêtres qui tombent en pièces. La sacristie est couverte en feuillage; le sol n'a pas encore été pavé. L'autel est en ruine. La chapelle en général ressemble à une étable, en particulier pendant la nuit, alors que les bœufs et vaches des environs en forcent l'entrée pour s'y installer. Ce jour-là on avait nettoyé. C'était donc un peu plus propre que de coutume. On nous avait de plus bâti une hutte en branchages destinée à servir de salon de réception, de salle à manger et de chambre à coucher. J'adressai quelques paroles à la foule accourue pour saluer le R. P. Vicaire-Général,

le « *Mouppou-Souâmi* » comme on dit ici, puis après avoir donné rendez-vous à tout le monde pour 6 h. ½ du soir, je partis avec un natif pour une petite exploration aux environs du village spécialement du côté de la route qui mène à Batticaloa, et que j'aurai bien souvent désormais à parcourir. La route serpente d'abord dans des plaines marécageuses, puis s'enfonce dans la forêt à perte de vue. C'est tout ce que j'ai pu voir alors. A 6 h. ½ j'étais de retour à notre hutte où nous attendaient les gros bonnets du village; nous débattîmes la question de la future résidence, dont il fut convenu que les chrétiens de l'endroit paieraient au moins les soubassements. Puis nous entrâmes dans la chapelle éclairée de trois ou quatre bougies, et l'on commença la récitation du chapelet qui dure ici trois bons quarts d'heure; puis je prêchai pendant une demi-heure en tamoul, enfin le R. P. Supérieur donna la bénédiction avec la croix de l'autel, et tout le monde s'en retourna chez soi. Le souper fut très modeste : les gens de Kottiyar ne sont pas les premiers cuisiniers du monde, à ce qu'il paraît. Puis on songea à aller se reposer. Le R. P. Supérieur choisit l'église où entre librement la brise, et je choisis la hutte ouverte à tous les vents. Tous deux nous pûmes entendre pendant toute la nuit le charmant frou-frou des rats qui trottaient et furetaient partout dans nos caisses, fourrageant à qui mieux mieux dans nos petites provisions apportées de Trincomali.

Le lendemain à 4 h. je me levai et dis la première messe, le R. P. Recteur dit la sienne, après laquelle je prêchai pendant 8 ou 10 minutes, puis après avoir débattu avec les natifs les dernières conditions pour l'établissement d'une résidence près de leur chapelle, nous remontâmes dans le *Saint-Antoine* et repartîmes pour Trincomali. La rivière serpente pendant un mille environ au travers d'épaisses broussailles, puis s'ouvre subitement sur la mer. Le vent était contraire, il fallut renoncer à la voile et regagner Trincomali à force de rames. Nos pauvres chrétiens attachés aux rames ruisselaient des pieds à la tête en arrivant à Trincomali. Ils avaient fouetté les vagues pendant 3 h. ½. Il était 11 h. ½ quand nous rejoignîmes le P. Heimburger ici.

Le lendemain, mercredi saint, j'entendis les confessions de 7 h. du matin jusqu'à 11 h. dans la nuit.

Le jeudi saint, le R. P. Supérieur officia à la messe et fit le lavement des pieds dans l'après-dîner.

Le vendredi-saint, à 3 h., on continua le drame de la Passion commencé la veille à la même heure et poursuivi jusqu'au milieu de la nuit.

Un théâtre avait été dressé en avant du chœur, masqué par un grand rideau qu'on laissait tomber à l'heure des offices.

Là de grandes statues articulées représentaient N.-S. au jardin et les autres scènes de la Passion. Un livre émouvant écrit pour ces drames était

lu en public avec un ton de lamentations très varié et vraiment pieux. La foule était compacte. Beaucoup ne pouvant entrer dans l'église, assistaient du dehors aux différents tableaux. Beaucoup de païens et de mahométans étaient venus pour la circonstance. La tenue générale était des plus satisfaisantes. A 8 h. le rideau tombait et découvrait Notre-Seigneur en croix avec la sainte Vierge, sainte Madeleine, saint Jean, les soldats munis de grandes torches. Alors commença le sermon tamoul, j'en eus pour une heure entière. Après le sermon je n'en pouvais plus, j'allai me jeter sur mon lit pendant que la cérémonie se prolongeait à l'église presqu'au delà de minuit.

Le lendemain, je commençai l'*Exultet*, mais bientôt la tête me tourna, et il me fallut quitter le chœur, laissant la succession du chant au pauvre P. Heimburger, presque aussi épuisé que moi. Je passai le reste du jour ou à peu près à confesser.

Le lendemain, jour de Pâques, je prêchai de nouveau à la grand'messe le sermon de la Résurrection. Le soir à 5 h. ½, après le salut du Saint-Sacrement, le R. P. Supérieur, le F. Wright et moi montions en voiture pour aller visiter notre chapelle de Velvéri, à 7 milles d'ici.

Figurez-vous une charrette de 2 mètres de long, $2^{m},50$ de haut y compris les roues, et d'un mètre de large. En tête, 2 gros bœufs : à l'avant de la voiture, le cocher ; dans le fond de la voiture, de la paille ; sur la paille, une chaise, des nattes roulées, des boîtes, des parapluies et des cannes et là dessus le R. P. Supérieur, le Fr. Wright, notre cuisinier et votre serviteur, assis chacun de son mieux, qui sur une chaise, qui sur une caisse, qui sur le foin, et la voiture allant son petit train, tantôt au milieu de la route, tantôt dans le fossé de droite, tantôt dans le fossé de gauche, pourfendant la profondeur de la forêt dans une obscurité complète, et arrivant après 3 h. là où un bon cheval l'aurait menée en ¾ d'heure, et voyez finalement comme il faut être matelassé de patience pour voyager ici en pareil équipage.

Pour comble, le ciel s'en mêla, et un orage ayant éclaté sur nos têtes, la pluie eut bientôt traversé les nattes qui recouvraient la voiture. Nous aurions bien voulu nous servir de nos parapluies ; il fallut essuyer l'averse. Aussi quand nous arrivâmes à destination, nous ne fûmes pas trop fâchés de recevoir du vigilant Fr. Wright une bonne tasse de thé chaud pour nous remettre quelque peu des épreuves de la route.

Le jour suivant dans la matinée, après avoir célébré la Ste Messe, nous visitâmes la propriété. Elle est fort étendue, longe la grande route et à ce point de vue est assez commode. Elle est formée d'une grande prairie bordée de bois impénétrables à certains endroits ; la prairie est ombragée par de magnifiques tamariniers d'une envergure des plus imposantes. Au centre se trouve notre pauvre petite chapelle aux murs en terre battue recouverte de plâtre. A une extrémité de la propriété se trouve un vaste étang, dessé-

ché complètement pendant 3 mois de l'année, et donnant d'ailleurs une eau fort sale et fort mauvaise. Ce manque de bonne eau nous empêchera probablement d'établir à Velvéri un pèlerinage à N.-D. de Lourdes, ainsi que nous l'avions d'abord projeté.

C'est bien dommage, car la propriété est réellement de toute beauté et remplit admirablement toutes les autres conditions voulues pour un pèlerinage à la très sainte Vierge.

Nous retournâmes le jour même à Trincomali, après avoir comblé de joie les cinq familles chrétiennes qui vivent à Velvéri en leur promettant qu'un Père viendrait à l'avenir les visiter tous les mois.

Le mardi de Pâques, le P. Supérieur nous quittait pour s'en retourner par le steamer à Batticaloa. Il emmenait avec lui le F. Wright, jugé plus nécessaire à Batticaloa. Pour moi, il me laissait l'ordre de parcourir désormais la mission dans le cours de la semaine et d'être présent autant que possible à Trincomali le samedi pour les confessions, et le dimanche pour le sermon à la paroisse et le catéchisme aux enfants.

Me conformant à cet ordre, je partis le dimanche suivant dans la soirée pour une visite de quelques jours à nos chrétiens de Manganaï. La voiture qui m'emportait était probablement la plus misérable de tout le pays, mais elle avait double avantage: le premier de me charrier gratis,le second de me laisser admirer toutes les beautés du paysage par les trous sans nombre de ses nattes en loques. Je n'ai jamais été si tourmenté d'orgueil que dans cette misérable carriole. Les soldats et officiers de la garnison me regardaient avec stupéfaction, les païens et mahométans qui font le négoce ici me regardaient passer avec un sourire de dédain et parfois avec un fou rire, croyant peut-être à une plaisanterie, mais nos chers pauvres chrétiens s'approchaient avec confiance et échangeaient avec moi quelques bonnes paroles d'affection. Jamais ils ne m'avaient approché avec un si bon sourire sur les lèvres. Quelques païens même approchèrent de la voiture et entrèrent en conversation avec moi. J'en avais tout le loisir, car le pauvre bœuf n'allait pas vite. Bref, je me suis mis à croire qu'une vilaine petite charrette me gagnerait bien plus aisément le cœur de tous, que toutes les plus belles voitures du pays, et je ne crois pas me tromper.

La chapelle de Manganaï est à 6 milles au Nord de Trincomali. Elle est bâtie à ½ mille du rivage, dans une prairie de grands tamariniers, tout comme à Velvéri.

Près de l'église il y a un grand hangar qui a servi jadis d'école et sert maintenant d'abri aux pèlerins qui viennent faire leurs dévotions à saint Jean-Baptiste. Un lit en briques, une table, une chaise, voilà tout l'ameublement. La nuit on couche sur la dure ; une natte et un oreiller, voilà toute la literie ; on couche là-dessus tout habillé, c'est l'usage ici. Pour agrémenter le sommeil, il y a dans cette petite sacristie des fourmis qui vous

picotent, des rats qui vous passent sur le ventre, des moucherons qui sucent votre substance, des chiens qui aboient à la porte et parfois pénètrent chez vous sans plus de façons ; au dehors, du tambour et du cor à la pagode du diable, à 50 mètres de l'église, tapage étourdissant qui dure toute la nuit. Jolies nuits en vérité que celles qu'on passe là-bas. Telle fut ma première nuit à Manganaï, et les suivantes.

Le lundi matin, toute la population chrétienne, 62 âmes, assistait à la messe suivie d'un sermon. Après la cérémonie, j'allai visiter et bénir en particulier chaque maison, y prélever le *census*, ou recensement des âmes, etc. Cela me prit trois heures le matin et autant le soir. Ce n'est pas une petite fatigue, surtout quand il fait chaud comme il se faisait ce jour-là. Le soir, prières sans fin de 6 h. à 8 h. ½, salut, bénédiction avec la croix, et l'inévitable sermon. Je n'entends pas avoir appris le tamoul pour cacher ce que j'en sais. Nos pauvres chrétiens péchant d'ailleurs généralement par ignorance ont besoin en ce moment d'une prédication à outrance. La journée du mardi fut consacrée à rétablir l'école, faire venir tous les enfants, leur faire le catéchisme, leur montrer à lire ou à écrire, puis après la classe à entendre toutes les confessions. Tout le monde y passa, à part quatre personnes qui n'étaient pas en règle pour leur mariage. Le lendemain mercredi, communion générale avec exhortation puissante à la clé ; puis je remonte dans mon char triomphal et me mets en route pour Nilavéli, à 5 milles plus haut le long de la côte.

Après 20 minutes d'un pas joyeux et allègre, mon bœuf soudain s'arrête, puis impossible de lui faire faire un pas de plus en avant. Je descends de char et continue la route à pied. Cette route-là serait peut-être la plus belle route du monde, si toutes les autres routes de notre mission ne l'égalaient en pittoresque et en beauté sauvage.

A droite et à gauche c'est la grande forêt obscure où grognent les ours et les sangliers, et où l'éléphant sauvage promène sa masse imposante, culbutant devant lui comme d'un souffle tout ce qui s'oppose à sa marche. Quelques passants charitables m'avertirent que deux de ces pachydermes rôdaient en ce moment aux abords de la route, où on les avait rencontrés les 2 ou 3 nuits précédentes. Je remerciai du renseignement et continuai mon petit train. Le bon Dieu veille sur ses missionnaires mieux que ne le ferait la plus tendre des mères pour ses enfants chéris. Nous avons autre chose à penser qu'aux éléphants des routes. Occupons-nous des ennemis du bon Dieu, et Dieu se chargera des nôtres. A mi-route, un petit chemin creux s'avance dans la forêt et conduit à *Periya Koulam* (le grand étang) ; il y a 4 ou 5 maisons païennes dans ce village. Les protestants n'iront pas les voir : il y aurait trop de danger pour leur peau. J'irai les voir à mon prochain voyage à Manganaï. A Nilavéli, nous avons 2 chrétiens. Je vais les voir chez eux. Ce sont de très pauvres gens, ils vivent dans une hutte. Je bénis leur

maison, prends leurs noms et ceux de leurs enfants. Au sortir de chez eux, je me trouve suivi d'une quarantaine de païens qui me regardent avec intérêt. Sans plus, j'entre en conversation avec eux et leur propose de recevoir le baptême. Je ne m'attendais guère à tant de bonne volonté. Presque tous acceptèrent immédiatement à la condition qu'on leur donnerait chapelle et école. Nilavéli est un gros bourg de 500 habitants. Les protestants y ont déjà une école. Nous voulons les chasser de là comme de partout ailleurs. Je répondis que le « *Mouppou-souâmi* » viendrait bientôt les voir et réglerait cette affaire avec eux. Quelques-uns dirent qu'ils avaient une dette et qu'ils se convertiraient si nous voulions la payer. Je les envoyai promener en leur disant que s'ils voulaient réellement sauver leur âme en vivant en bons chrétiens, fort bien ! ils n'avaient qu'à recevoir le baptême pour commencer et j'étais prêt à le leur donner ; mais que s'ils ne voulaient le baptême que pour se voir payer leur dette, c'était inutile d'en parler davantage.

Il fallut ensuite retourner à Manganaï pour la nuit. Le surlendemain, vendredi, j'étais de retour à Trincomali ; le samedi fut consacré aux confessions ; le dimanche, je donnai le sermon ; le soir, après le catéchisme, je m'en retournai à Velvéri pour une visite en règle.

Lundi, après mon déjeuner, je fis une tournée dans la jungle. Nous y vîmes des traces de sangliers et de buffles sauvages. Mon compagnon de voyage, un natif, tua un singe d'un coup de fusil. Il y avait du gibier en masse : mais ma soutane blanche donnait l'éveil, et les faisans fuyaient devant nous à tire-d'aile. Après cette exploration, je visitai toutes les familles de l'endroit, en tout 7 ménages. Presque tous se confessèrent et communièrent mardi matin. Le matin et le soir pendant 1 heure, je fis le catéchisme à toute la population. Les prières durèrent ensuite jusqu'à neuf heures. Ces gens-là ne se fatiguent pas à prier. C'est bon signe.

Hier matin, après la messe de communion, je me remis en route pour explorer le reste de la grande route d'Anouradjna-pouram, jusqu'à la frontière de notre mission. Pendant huit milles, nous voyageâmes à travers la forêt, le long d'une route égayée par le soleil qui y faisait feu de file de l'Est à l'Ouest. Des bandes de singes apparurent sur le bord de la route, puis s'enfuirent à toutes jambes dans l'épaisseur des bois. Ils étaient d'assez grande taille, près d'un mètre de haut, mais ils sont peu dangereux. Nous vîmes un buffle sauvage qui, après nous avoir regardés de ses gros yeux farouches, rentra brusquement dans la forêt et disparut.

Sur un parcours de 8 milles, pas une maison. A Pan-Koulam seulement, nous trouvâmes un joli bungalow pour les voyageurs et deux maisons païennes. Il y a aussi à cet endroit une pagode où les païens qui vont plus loin ne manquent guère de casser une noix de coco en l'honneur du diable. « Il paraît, me dit le gardien du bungalow, que 3 individus qui avaient négligé cette cérémonie, ont rencontré l'ours ou l'éléphant et ont été tués. » —

« Combien y en a-t-il qui ont été tués après avoir cassé les noix à tes diables ? » lui demandai-je. Il ne répondit rien. Il aurait dû répondre « au moins une cinquantaine. »

Il promit d'ailleurs de se convertir si je parvenais à gagner ses compagnons. Ceux-ci étaient partis chasser dans la jungle ; je ne pus les voir. Je devais remonter à l'ouest jusqu'à l'extrémité de la route. J'y renonçai en apprenant qu'il n'y avait sur cette distance de 17 milles qu'un seul natif résidant à Nochikoulam. Tout le reste est uniquement habité par les bêtes fauves qui pullulent dans ces parages. Ce sera pour une nouvelle expédition où j'aurai plus de temps à moi.

Ce matin, j'ai quitté Velvéri et ai rebroussé chemin sur Trincomali. En route, j'ai passé par les *Hot-wells* ou puits bouillants. Ce village a 25 habitants, tous païens. Le village s'appelle *Kanniya*, « la Vierge » ; il s'y trouve une pagode très célèbre et très ancienne, dédiée à la « mère des dieux ». Près de la pagode, un superbe terrain, parfaitement irrigué et muni d'un puits inépuisable, est à vendre. On l'aurait à fort bon compte. On aurait là un pèlerinage de toute beauté à Notre-Dame de Lourdes, la « Mère de Dieu ». Le diable n'y tiendrait pas trois jours et décamperait.

Ce serait le plus fameux tour qu'on pût lui jouer. Mais quand même on nous permettrait d'acheter le terrain, comment serions-nous assez riches pour mettre 2.000 ou 3.000 roupies à y fonder la petite chapelle et à y élever une grande statue sur le roc ? Le R. P. Royer est bien décidé à établir dans notre mission de Trincomali un pèlerinage à la Vierge de Lourdes : Elle est si bonne convertisseuse d'âmes ! Mais hélas ! nos ressources sont bien faibles. J'ai déjà frappé en vain à plusieurs portes pour des aumônes, il me faut maintenant frapper bien discrètement à la porte du noviciat.

Il me souvient que pendant mon noviciat un novice acheta un petit chinois au prix de 2.500 fr. Dieu lui fit la grâce d'aller lui-même rejoindre en Chine son petit protégé. Si un novice était assez bien inspiré pour fonder ici à ses frais le pèlerinage à la T. Ste Vierge de Lourdes, je ne doute nullement que cette bonne Mère ne lui accorde un jour la grâce et le bonheur de venir travailler à la gloire de son divin Fils.

C. Bonnel, S. J.

MADURÉ.

Nouvelles de la Mission.

Lettre du R. P. G. de Beaurepaire.

Galle, 19 mai 97.

« J'AI quitté Trichinopoly le 3 mai à 10 heures du soir, et le chemin de fer m'a déposé le lendemain matin à Tuticorin à 9 h. $^1/_2$ du matin. J'ai quitté de nouveau Tuticorin le 8 mai, et le lendemain matin à 7 h. $^1/_2$ notre vapeur entrait dans le port de Colombo. Colombo est une belle ville toute à l'européenne. J'y suis resté jusqu'au 12 mai, et ce même jour à 2 h. $^1/_2$ le train m'emportait à Galle. J'arrivai à 6 h. $^1/_2$. Je saluai Mgr Van Reeth, ancien provincial de Belgique. Galle a maintenant une belle église, et Mgr, dès son arrivée, a fait bâtir une nouvelle maison plus vaste et mieux aérée que l'ancienne du P. Martin, Bénédictin. La garnison anglaise n'y est plus depuis que Colombo a supplanté Galle. Demain je prends le bateau qui me conduira en 2 jours à Batticaloa, où nos Pères résident, quoique cette mission porte le titre de diocèse de Trincomali. Mgr Van Reeth en est l'administrateur en attendant qu'une nouvelle mitre tombe sur la tête de quelqu'un ; mais j'espère bien que ce ne sera pas de si tôt. Vous me priez de parler du journal l'*Indo-European*. Ce sont nos Pères belges de Calcutta qui l'impriment, de sorte que je ne puis vous renseigner sur le nombre de ses abonnés et de ses lecteurs. A Bombay il y a un journal également dirigé par nos Pères allemands (le *Bombay Examiner*) dont je ne saurais également vous dire le nombre des abonnés et des lecteurs.

« Le mouvement des conversions de Brahmes se continue, mais la prudence et la sagesse exigent qu'on aille lentement, mais sûrement, car il s'agit des commencements d'une œuvre très sérieuse, dans laquelle il ne faut pas consulter le sentiment, mais les qualités réelles des candidats-catéchumènes. Parmi les 14 baptisés, nous avons déjà eu un Judas. Ce n'est pas étonnant, mais c'est très regrettable pour une œuvre qui est au début. Si l'on ne se montre pas ferme et énergique, nous nous préparons des déboires amers pour plus tard. Il ne faut pas oublier que le Brahme est l'être le plus orgueilleux de la terre.

« Nous souffrons énormément des ministres protestants qui ont de l'argent à revendre et qui jouissent ordinairement de la faveur du gouvernement, surtout dans le sud, c.-à-d. dans la section de Pallamcottah-Tinnevelly, où ils ont le plus grand nombre d'adeptes. Procès, tracasseries de toute sorte et exploitation de nos chrétiens miséreux ou mauvaises têtes... Il est également vrai qu'un bon nombre d'indiens passent chez nous et que le nombre en serait bien plus grand si nous pouvions immédiatement bâtir église et école dans les villages qui nous demandent, mais l'argent nous fait défaut. Si nous étions plus nombreux dans cette section de Palamcottah, et si nous

avions plus d'aumônes, en 10 ans de temps on aurait abattu la puissance et l'influence des protestants et les quelques adeptes qui resteraient n'auraient plus aucun prestige.

« Vous faire part de nos œuvres, bien volontiers. D'abord le grand collège de Trichinopoly, où l'on prépare à tous les grades universitaires et que fréquentent 2200 élèves. C'est sans contredit l'œuvre la plus importante de la Mission et qui, dans un avenir relativement peu éloigné, montrera combien il est utile et nécessaire. Il offre d'abord à nos chrétiens du diocèse et même des diocèses voisins un enseignement soigné et supérieur tant au point de vue religieux que scientifique. Parmi les pensionnaires (300 environ) nous n'avons et ne voulons avoir que des chrétiens. Parmi les externes, chrétiens et païens de la ville et d'ailleurs viennent en foule. Il y a bon nombre de païens, soit brahmes, soit d'autres castes qui, attirés par la réputation de ce collège, envoient de différents points de la Mission, leurs enfants chez des parents de Trichinopoly, avec lesquels ils font des arrangements pécuniaires, et de là ces enfants vont au collège. Les jeunes gens une fois rentrés chez eux, frappés du dévouement, de la charité, de la bonté des Pères, racontent ce qu'ils ont vu et contribuent par leurs narrés à faire estimer le collège, les missionnaires et à amoindrir cette antipathie qu'ils avaient pour notre religion, ainsi que leur hostilité. Si ce collège était resté à Négapatam, jamais il n'aurait produit de tels résultats. De plus le gouvernement de Madras a ce collège en grande estime, car il est un des 1ers de la Présidence et quelquefois il enfonce les collèges de Madras par ses succès. Il a accordé à 2 de nos Pères le titre de « Fellow » ou « Docteur » par pure gracieuseté. En 3me lieu, ce qui est le plus important, c'est que les brahmes y ont puisé la connaissance de la vraie foi et que plusieurs ont eu le courage de se déclarer chrétiens. Après le collège nous avons 2 congrégations de sœurs indigènes : la 1re, sous le titre de religieuses de N.-D. des Sept Douleurs, comprend des jeunes filles non mariées qui se vouent à l'enseignement. Elles tiennent déjà des écoles importantes et très appréciées à Trichinopoly, à Madura, Tuticorin, Palamcottah, Vadakenkoulam, Manapadou. Le département de l'instruction publique en fait un grand cas. Plus nous en aurons et plus nous pourrons faire du bien. Après les Sœurs enseignantes viennent les religieuses veuves sous le vocable de Ste-Anne. Elles occupent la maison et les propriétés des Réparatrices. Cette maison comprend 3 catégories de personnes : les religieuses auxquelles on apprend à lire, écrire et coudre ; puis de bonnes veuves qui trop âgées (à 25 ans ou 30 au plus les femmes indiennes sont incapables d'apprendre à lire, écrire et coudre) pour être religieuses, désirent néanmoins passer pieusement leur vie ; on les emploie aux différents travaux de la maison ; enfin les veuves qui n'ont pas été sages et que l'on met ainsi à l'abri des occasions de pécher. Ces religieuses veuves sont chargées des orphelinats de filles

dont l'un est à Trichinopoly et l'autre à Adeikalabouram, au sud de Tuticorin.

« Après les veuves, nous avons quelques hôpitaux, où l'on reçoit de préférence les vieux païens malades, afin de pouvoir soigner leurs âmes encore plus que leurs corps. Nous en avons à Trichinopoly, à Madura et Sarougamy. Si nous avions plus d'argent, on en fondrait encore d'autres. Ces œuvres de charité frappent beaucoup les païens.

« Je ne vous parlerai pas de nos Saniassi ou religieux indigènes. C'est une œuvre qui végète et n'a jamais bien marché. Nous sommes moins heureux avec les religieux indigènes qu'avec les religieuses. Les Indiens en se faisant religieux, visent surtout à se faire une bonne position où l'on mange bien, où l'on est considéré et où l'amour de Dieu n'entre que pour une très faible partie. L'Indien n'a pas de dévouement, ne comprend pas la gêne et l'abnégation, et sa piété n'est qu'extérieure. Aussi quand les quelques reliques, qui restent encore, auront disparu de la scène de ce monde, je crois que ce sera fini.

« L'œuvre de la Ste-Enfance marche péniblement chez nous. Nous ne pouvons nous fier aux gens pour baptiser les petits païens. D'abord nous trouvons difficilement des chrétiens qui consentent à s'occuper de cette œuvre, bien qu'on les paye, et ceux que nous employons nous trompent au moins de moitié. Pendant les 6 ans que j'ai passés au district de Sommarrasoar, j'ai cherché et interrogé de tous les côtés, jamais je n'ai pu trouver quelqu'un.

« Quant aux conversions de païens, à part 3 ou 4 districts où elles se continuent tous les ans, elles sont rares ailleurs. Nous sommes surchargés de travail, parce que nous ne sommes pas assez nombreux et que nous devons nous occuper de nos chrétiens avant de nous occuper des païens. Les plus petits districts ont 4000 chrétiens, et beaucoup de Pères en ont 6000, 7000 ou 8000 : quelques-uns même en ont 10000 et 12000. C'est beaucoup trop pour un seul Père. Et il faut visiter ces chrétiens, non pas en barque, mais en voiture et à des distances de 15, 30 et 40 milles anglais. Voilà un aperçu de ce que nous faisons. C'est à Batticaloa que je suis maintenant. Cette ville fait partie du diocèse de Trincomali, donné à la province de Champagne. Le P. Ehrmann, ancien Provincial de Champagne, désirait beaucoup m'avoir, car quoique à Ceylan, on parle tamoul dans cette partie de l'île. Voilà comment je suis redevenu Champenois. »

BAS-ZAMBÈZE.

Mission de Boroma.

Lettre du Fr. Louis Boecher.

9 mai 1897.

« Nous sommes maintenant à Boroma une communauté respectable: 3 Pères, 1 scholastique, 4 fr. coadj. ; nous n'avons à rougir devant aucune résidence de province. Mais, comme Boroma prétend être plus qu'une résidence, comme il possède deux grands orphelinats avec leurs écoles et tout ce qu'exige la surveillance des enfants, et qu'enfin nous avons entre les mains tant de constructions et autres occupations, le personnel n'est certainement pas trop nombreux. Un second scholastique par exemple ne manquerait pas d'occupations. Imaginez un peu que nos 150 garçons de 7 à 17 ans sont ensemble, non certainement dans les travaux, en classe et au dortoir, mais en récréation, durant les repas et les promenades. C'est donc d'une certaine manière « une division » de 150 enfants de tout âge. Si en de pareilles circonstances, il n'y a point une foule de petites misères, on le doit à la prudence et à la persévérance du P. Directeur qui est à la fois catéchiste et Père spirituel, et non à la nature des noirs qui, eux non plus, ne sont pas de pierre...

Une séparation complète serait donc bien à sa place, mais pour deux divisions il faudrait un autre scholastique. Il faut encore remarquer que les élèves de nos collèges d'Europe se distinguent de nos orphelins qui sont la plupart rachetés du paganisme, en ce que les enfants d'Europe, jusqu'à 10, 12, 14 ans sont innocents ; et ce n'est qu'alors que d'ordinaire ils se gâtent s'ils tombent dans de mauvaises compagnies. Les enfants noirs nés dans l'idolâtrie sont en général, au contraire corrompus, quelque petits qu'ils nous viennent, ou du moins très au courant de tout sur cette matière ; sans compter la nature viciée, héritée de leurs parents. Aussi les plus petits sont-ils ceux qui nous donnent plus de fil à retordre. Que de peines pour les accoutumer à l'ordre, à la promptitude, à la propreté et à l'amour du travail ! Mais il s'opère chez eux un changement bien rapide quand ils peuvent fréquemment recevoir les Sacrements, ce que font heureusement tous nos grands. Une fois par mois est d'obligation. On voit alors clairement le travail de la grâce. Les mauvaises habitudes invétérées disparaissent, et sont remplacées par une telle délicatesse de conscience, qu'on voit clairement le désir ardent du Divin Cœur de sauver ces pauvres petits noirs, de préférence peut-être aux blancs d'autres pays, abondamment pourvus de moyens de salut...

Mais en un jour de fête comme aujourd'hui, un ton si sérieux n'est point de mise : il y eut aujourd'hui tant de joies dans toute cette mission de St-Joseph de Boroma ! C'est aujourd'hui la fête patronale de notre mission. Les solennités dans notre église ont duré depuis 7 ½ h. du matin jusqu'à

11 heures. Le fr. Roch, à la sortie, était enthousiasmé du fruit solide qui se fait dans la mission. Il y eut d'abord 30 baptêmes d'adultes, parmi lesquels 5 chefs de villages, appelés *fumas* et une *chefesse ;* c'est une veuve assez âgée. Les cérémonies se firent avec le plus de solennité possible, en présence d'une assistance si nombreuse que jamais on n'en avait vu de semblable. Bon nombre de chrétiens ne purent trouver place dans l'église, bien que nos 300 orphelins et orphelines occupassent la galerie *(varanda) ;* derrière la galerie se trouvaient environ 200 sauvages et plus de toutes les parties de notre « prazo ». De 3, 6, 12 heures de distance, des chrétiens et des païens étaient venus pour assister à la fête, et surtout pour faire honneur aux « grands » d'ici qui allaient recevoir le baptême. Il nous vint même un « *mambo* » (roitelet) appelé « *Ntumia* » qui demeure à une journée et demie de distance. Il arriva la tête ornée de rondelles d'ivoire en forme de couronne. Ce mambo est l'unique de notre « prazo » qui descende des anciens roitelets de Macaranga, qui s'établirent peu à peu après la décadence des Monomotapas.

Mais revenons aux baptêmes, qui ont duré près de deux heures, bien que le P. Supérieur se fût chargé des 14 hommes et le P. Ministre des 16 femmes. Après cela commencèrent les mariages, au nombre de 19. Vint ensuite la messe avec exposition solennelle du St-Sacrement. Les enfants accompagnés par l'harmonium chantèrent selon la coutume des dimanches et jours de fête. Ils chantent d'ailleurs tous les jours à la messe leurs cantiques pieux, appropriés à la messe et à l'époque de l'année ; ils savent une grande quantité de ces cantiques. Le R. P. Supérieur qui a 13 années d'expérience du Zambèze-intérieur, est très content de voir nos petits noirs assister ainsi à la messe.

Les cérémonies achevées, tous, hommes et femmes, vinrent en procession dans notre parc qui n'est pas encore entièrement clôturé, pour remercier les Pères. Après-midi, eut lieu le « banquet nuptial ». Les nouveaux mariés et les chrétiens anciens sous la grande varanda de l'école, les nouveaux mariés assis sur des nattes, et ayant chacun deux plats, l'un de *tsima* (espèce de pâte de farine cafre), l'autre de lard ; plus une bouteille de vin de 3 à 4 décilitres pour chaque couple. Pour les autres convives on avait préparé 20 grandes marmites de *pombe ;* il fallait bien enthousiasmer un peu son monde. Il y eut à boire et à manger, non seulement pour les chrétiens, mais encore pour les païens et même pour un grand nombre d'ouvriers landins qui sont venus de très loin (un mois de voyage) chercher ici du travail. Songez, mon Révérend Père, qu'il y a 15 jours apparurent un beau matin 257 de ces landins, presque nus, et les enfants voyant encore une foule d'autres qui arrivaient au loin, commencèrent à crier : « Voilà qu'ils viennent là-bas, comme des sauterelles (c'est un superlatif cafre, les sauterelles formant de vraies nuées). Le P. Supérieur en accepta 100 ; les

autres durent forcément être renvoyés. Ne vous étonnez pas de ce nombre : voilà en effet que la construction de l'église va commencer, et la fabrication de la chaux, des briques, le soin des fours, le transport des briques, du sable, etc., tout cela exige bien des bras, et nos gens travaillent à bon marché. — Eh bien donc pour en revenir à notre dîner, ce repas de fête pour païens et chrétiens ne revint qu'à environ 40 frs (8000 reis), et comme le gouvernement portugais est très généreux à notre égard, nous pouvons bien à notre tour l'être envers ces pauvres gens. Cette année pourtant sera une année de famine à cause des sauterelles et surtout de la grande sécheresse qui eut lieu à l'époque des pluies. D'ailleurs notre Père St Ignace ne nous dit-il pas que nous devons entrer par la porte de notre prochain, pour sortir par la nôtre ? Eh bien ici avec ces pauvres cafres, *il faut entrer par le ventre pour sortir par le cœur.*

Louis Boecher S. J.

Le P. Arraiano écrit d'Inhambane :

« M. le gouverneur Mousinho vient de limiter beaucoup la mauvaise influence des mahométans ; ils ne peuvent plus trafiquer (et c'est là leur vie) qu'en des endroits déterminés et près des autorités. Auparavant ils s'introduisaient partout auprès des noirs, et avec un art remarquable ils les trompaient, gagnaient leur amitié, et, ce qui est pire, les fanatisaient par les faussetés de l'Alcoran. Au même gouverneur nous devons une bonne augmentation des secours pécuniaires que nous recevons du gouvernement; ainsi le mois dernier (mars), nous avons reçu 41,000 reis (205 fr. environ) au lieu de 29,000 que nous recevions auparavant...

Les protestants sont ici un des grands obstacles de notre mission. Comme ils sont européens et instruits et qu'ils se présentent comme ne désirant que le bien moral des indigènes, ceux-ci tombent facilement dans le doute et l'indifférence religieuse quand ils voient que des Européens, qui se font passer comme maîtres en matière religieuse, ne concordent point entre eux, les protestants enseignant une foule de choses que nous rejetons et vice-versa. Cette année nous n'avons ici baptisé que deux enfants : deux frères l'un de 9 ans, l'autre de onze. Ils sont neveux du grand chef, très intelligents. Ils vivent à la mission comme élèves internes et donnent de grandes espérances qu'ils sauront profiter de l'éducation qu'ils reçoivent. Le roitelet leur oncle est venu quelquefois et il m'a dit et répété que ses neveux doivent apprendre un métier. Le plus âgé, qui a bonne poigne, et qui porte le nom de Joseph, sera charpentier, si lui et le Fr. Fernandez restent ici; l'autre, Jean, est moins fort, mais non moins intelligent ; souvent il prend les devants sur son frère pour ce qui est des leçons. Nous en avons encore à la mission trois autres, dont les deux plus âgés ont déjà pu envoyer par lettre leurs souhaits à leurs parents ! Le plus vieux remplit les fonctions de sacristain. Il a passé ses premières années à pêcher et à nager dans la

rivière, aussi sait-il diriger une barque avec tant d'habileté qu'il fait l'admiration des plus vieux pilotes de l'endroit. J'espère mettre un jour à profit ses qualités pour le bien de la mission et pour le sien ; en attendant il nous rend déjà de bons services dans son art. »

A. Arraiano.

La mission de Chupanga.

Extrait d'une lettre du P. Jules Torrend à son frère.

« ...NOUS avons rouvert les classes le 15 octobre 1896 avec seulement 12 élèves. J'avais éliminé ceux qui, avant les vacances, ne nous avaient pas donné pleine satisfaction. Je n'aime guère en augmenter le nombre, jusqu'à ce qu'il nous vienne un ou deux scolastiques, que le R. P. Provincial m'a promis pour l'année prochaine. Je suis en effet persuadé que les gens de ce pays-ci gagnent plus à n'avoir aucune instruction, qu'à n'en avoir qu'une tronquée. Nous avons ici quelques petits noirs qui désirent beaucoup suivre les classes. Leurs parents ne le permettent pas. Ils ont peur que nous ne leur dérobions le cœur de ces petits. En attendant ils apprennent doucement le catéchisme avec l'espérance d'être baptisés bientôt. A voir le dévouement et la bonne simplicité avec laquelle ils nous servent, je me dis souvent qu'ils doivent avoir bien des mérites auprès de Dieu, et je pense que mon temps ne serait pas perdu, quand même je ne serais venu au Zambèze que pour leur apprendre à offrir à Dieu toutes leurs actions. Aujourd'hui (8 novembre) nous avons été bien consolés de voir le grand nombre de gens venus à la grand'messe. L'église, qui contient bien 200 personnes, était littéralement bondée. Quelques femmes cafres n'ont pas même trouvé place à l'intérieur. Je ne comprends absolument rien à ce changement de dispositions parmi nos gens. Quand nous sommes venus ici, il y a un an, quelques mauvais drôles leur avaient fait avaler que nous étions des sorciers. Aussi étaient-ils intraitables, et, malgré toute ma bonne volonté, ne trouvais-je que du mal à dire d'eux. Actuellement ils sont toujours prêts à nous rendre service, et je crois qu'en venant ainsi tous à la messe, ils ont voulu nous donner une preuve de leur confiance et de leur bonne volonté, Dieu soit béni ! c'est un résultat que je n'espérais pas. Il faut dire que nous avons maintenant une cloche, envoyée par le R. P. Provincial, pour appeler les gens à la Messe. C'est encore un progrès. Il ne manque plus qu'un harmonium. J'en ai demandé un en France : je ne sais pas encore s'il viendra.

Cette petite mission de Chupanga vient d'envoyer un petit essaim à Caia, endroit où notre ancienne Compagnie avait une mission. Cet essaim se compose de quatre petits Cafres déjà chrétiens et du P. Etterlé. J'ai quelque idée que Caia sera un jour la plus belle de nos missions du Zambèze.

En attendant c'est une étape de plus entre la mission de Quilimane et celle de Boroma, qui sont à 400 kilomètres de distance l'une de l'autre.

C'est en allant voir le P. Etterlé à Caia que je me suis convaincu que réellement certains Cafres ont peur que nous ne leur dérobions l'affection de leurs enfants. Un roitelet est venu là me visiter, accompagné de deux petits enfants. Je demandai à ceux-ci s'ils ne voulaient pas rester à l'école du P. Etterlé pour apprendre toutes sortes de bonnes choses. L'un d'eux, qui avait l'air très intelligent et que j'appelle mon « petit ange noir », répondit affirmativement. Aussitôt son vieux papa, le roitelet, voulut partir pour l'éloigner. Je le fis attendre un peu et je déployai toute mon éloquence pour obtenir sa permission. Il répondit à plusieurs reprises que la mère du petit ne le permettrait pas et se montra assez vexé d'être obligé d'attendre. L'après-dîner en retournant ici, je passai par le village de ce roitelet et je lui demandai encore une fois de nous confier « mon petit ange », et de m'appeler sa mère pour voir si les difficultés venaient vraiment d'elle. Il n'y eut moyen de voir ni la mère, ni le petit. En sortant de là mes « machillaires » (porteurs) disaient : « Voyez-vous, il a caché son petit, parce qu'il désirait aller avec vous à Chupanga. » — Je n'ai guère de nouvelles des autres missions. Boroma est très prospère.

J. Torrend, S. J.

P. S. Une lettre du R. P. Supérieur de la mission nous donne les deux nouvelles suivantes : 1° La mission a arboré un drapeau officiellement reconnu. Sur un fond bleu et blanc, il porte une grande croix au centre de laquelle se détache l'image du Sacré-Cœur. Ce drapeau, don de religieuses françaises, doit être arboré sur toutes les résidences de la Mission ;

2° Un décret du gouvernement de Quilimane vient de confier exclusivement à nos missionnaires le soin des écoles dans le vaste district de Quilimane. Deux autres écoles établies à Quilimane ont été fermées. — Les résultats sont consolants. Le chiffre des baptêmes s'élevait au mois de septembre 1896 à 102, au mois d'octobre il y en eut 181, tout cela à Quilimane seulement.

ÉGYPTE.

Progrès de la foi dans la Haute-Egypte.

Lettre de Mgr Ignace Bezzi au P. Leroy (1).

Juin 1897.

MON RÉVÉREND PÈRE,

LE P. E. Nourrit (2) m'a transmis vos aimables paroles au sujet de mon long silence.

La lettre de ce bon Père m'a reporté vers un passé plein de charme en me rappelant les quinze jours que j'ai passés en votre agréable compagnie.

Mais hélas ! actuellement ce n'est plus cela ; que de soucis !

L'administration et l'organisation du diocèse m'absorbent et m'enlèvent le repos. Quelle lourde charge que celle de l'évêque ! Mais on ne manque pas non plus de consolation quand on voit accourir à l'Église catholique nos frères les coptes séparés. Quel bonheur pour moi de voir rentrer dans le bercail les brebis égarées !

Je suis heureux, mon Révérend Père, de saisir cette occasion pour déverser mon cœur dans le cœur d'un ami où mes joies et mes tristesses trouveront écho.

Et d'abord les conversions que nous avons enregistrées depuis mon sacre, je les ai indiquées dans un rapport que m'avait demandé Mgr Sogaro et dont mon vicaire passera ces jours-ci une copie à Mgr Morel pour la faire paraître dans les *Missions catholiques.*

Le nombre des conversions se porte jusqu'à 1200 depuis dix mois. Mais ce rapport présenté à Mgr Sogaro date depuis environ deux mois, et nous avons eu le bonheur pendant ce laps de temps de compter aussi plusieurs conversions : à Mallaoui, où nous n'avions que 120 catholiques, nous avons actuellement plus de 260, et dans les environs trois hameaux d'une cinquantaine de personnes environ chacun, viennent de se convertir. Le jeune et zélé Père Marc Sabaa-el-Luil, ordonné depuis quelques mois, a eu beaucoup de succès dans cette localité. Il m'assure d'ailleurs que presque tous les schismatiques de Mallaoui sont disposés à se déclarer ouvertement catholiques une fois notre église construite : c'est ce qu'ils ont déclaré eux-mêmes à plusieurs reprises. Or, Mallaoui compte de cinq à six mille schismatiques.

A Our, village à côté de Iéma, où la maison de Minieh entretient une école, deux cents schismatiques se sont convertis il y a un mois. Ces braves gens, pleins de foi et riches en grâces, peut-être parce qu'ils sont pauvres des biens de la terre, m'ont cédé le terrain destiné à être l'emplacement d'une chapelle catholique.

---

1. Le P. Leroy a voyagé l'année dernière dans la Haute-Égypte avec Mgr Ignace Bezzi, évêque copte de Thèbes, avant sa nomination épiscopale.
2. S. J., missionnaire à Minieh, Haute-Égypte.

A Kom-Rouaï aux environs de Makhalafat, où il y a également une école catholique, nous avons eu ces jours derniers 150 conversions A une petite demi-heure de Guihéma, où se trouve une chapelle catholique qui est restée inachevée, se trouve le village appelé Nagâa-Kost ; quatre-vingts schismatiques de ses habitants se sont convertis il y a trois jours seulement et déjà ils ont demandé le baptême pour leurs nouveau-nés au curé de Guihéma.

A l'heure où j'écris ces lignes, deux villages m'envoient une députation pour recevoir leurs habitants et les réconcilier avec l'Église catholique.

Je ne les nommerai pas en ce moment, parce que je n'ai pas encore eu l'occasion d'éprouver leur sincérité et leur constance, quoique j'aie une très grande probabilité qu'ils seront désormais de vrais enfants de l'Église catholique.

Nous avons eu donc pendant ces deux mois derniers 720 conversions, sans compter les deux villages que je n'ai pas nommés et qui, je l'espère, augmenteront bientôt considérablement mon troupeau.

Mais à la vue de tant de bien qui se fait, le démon s'est irrité. L'évêque schismatique d'Aben-Iog, dont le diocèse ébréché passe au catholicisme par petits villages, craignant que la contagion ne gagne tous les centres schismatiques, est entré dans une grande fureur; ses émissaires vont partout semant le trouble et la calomnie, et emploient la menace contre les nouveaux convertis.

Ceux-ci sont exposés à la haine du schisme et à la vexation des musulmans, devenus par l'adulation des schismatiques leurs frères d'armes dans la campagne menée contre nos nouveaux catholiques.

Le seul moyen que nous ayons actuellement pour raffermir ces nouvelles recrues, c'est de leur construire des chapelles: la chapelle, le curé et l'école, voilà les trois choses qui soutiennent les nouvelles chrétientés et qui en font des centres pour les villages circonvoisins.

Aussi me vois-je actuellement dans l'obligation, vu l'importance et l'urgente nécessité, de procéder immédiatement à la construction de huit chapelles nouvelles : quatre pour les localités sus-mentionnées et quatre autres pour des villages dont j'ai parlé dans mon rapport à Mgr Sogaro. Ces quatre derniers villages sont catholiques depuis cinq ou six mois : ce sont Kom-Abou-Hagur, Deir-el-Guenadela, Rayaïna et Makhalafa. Ce dernier village est le plus ancien de tous. Le P. Ant. Baraya a reçu son abjuration depuis plus d'un an.

Pour faire face à toutes ces dépenses, je n'ai que 3.000 fr. en caisse. Et cependant il faut près de 4.000 fr. pour la construction de la moindre chapelle.

De plus la libéralité de Sa Sainteté Léon XIII et les secours de l'empereur d'Autriche nous ont permis de construire six chapelles : à Sohag, à Birbé, à Kom-Gharib, à Chanaïne, à Kom-Esfaht et à Guihénce (ces deux

dernières chapelles sont encore inachevées). Mais à part la chapelle de Sohag, les autres ne sont autre chose que quatre murs : point de chandeliers, point de cadres ni images, point de cloches, point de timbales, point de triangles (ces deux derniers instruments constituent la musique liturgiquement admise et nécessaire dans le rite copte), point de fers à hosties, point de chemin de croix, point d'encensoirs, point de ciboires.

Une vieille chasuble, une vieille aube et une vieille croix : voilà le seul trésor des curés de ces villages. D'ailleurs plusieurs anciennes chapelles en sont aussi là ! Chanaïna, Garagos et Hammas, etc. A l'heure qu'il est, je me vois dans la nécessité de fournir huit services complets d'église, y compris aussi le calice et la patène.

Des amicts, des aubes, des purificatoires, des nappes d'autel, des huméraux, des chandeliers, des croix, des fleurs artificielles nous rendraient le plus grand service.

Je ne puis pas parler des chasubles, quoique j'en aie le plus grand besoin ; nos chasubles, n'ayant pas la forme des chasubles latines, ne peuvent être confectionnées que sur place, ici même. Je recevrais avec reconnaissance des pièces d'étoffe, des robes de dames, en un mot tout ce que la charité peut me fournir pour faire des chasubles.

Je serais aussi fort obligé et infiniment reconnaissant au nom de mes pauvres prêtres qui sont dans un état voisin de l'indigence, de recevoir des messes à 2 fr. si c'est possible, ou au moins à 1, 50 fr. Cet article me donne beaucoup de soucis. Nos prêtres n'ont pour vivre que les honoraires des messes. Est-ce trop pour un curé de 60 fr. par mois pour vivre lui et son domestique, s'habiller convenablement, s'acheter quelques livres, s'abonner à quelques revues religieuses et ecclésiastiques et faire l'aumône assez souvent à ses pauvres paroissiens? Je suis vraiment satisfait de l'abnégation, du dévouement et de l'endurance de mes prêtres dont le zèle n'est égalé que par la science. Je suis heureux de voir les docteurs et les licenciés de l'université de Beyrouth courir les villages, parcourir la campagne et vivre avec les paysans avec une charité et une condescendance vraiment apostoliques.

Mais s'ils se dévouent sans murmure, sans plainte, il est de mon devoir de songer à leur entretien et de leur procurer au moins le strict nécessaire.

Dans leurs courses apostoliques, mes prêtres seraient très heureux aussi de pouvoir distribuer des objets de piété que les fidèles d'ailleurs leur demandent avec instance et dont ils font usage avec le plus grand respect et la plus tendre dévotion : des chapelets, des croix, des scapulaires, des images, des médailles et aussi, pour les grands centres, des tableaux représentant les dogmes catholiques, l'explication des commandements, des péchés capitaux.

Voilà, mon R. Père, un mot sur ce qui s'est passé dans mon diocèse et sur ses besoins actuels. Je suis dans la conviction la plus intime que les

coptes schismatiques d'Égypte, particulièrement ceux de mon diocèse, n'attendent, pour se convertir en masse, que de voir s'élever des chapelles et s'ouvrir des écoles. Notre séminaire de Tahtah fournira dans le plus bref délai possible de zélés missionnaires ; j'ai l'espoir et la confiance que dans peu de temps le nombre des schismatiques convertis de mon diocèse sera doublé et même triplé.

Veuillez excuser, mon Rd Père, cette longue lettre.

C'est un évêque qui, ne pouvant garder pour lui-même ses sentiments et ses espérances, et les difficultés par lesquelles passe son diocèse, sent le besoin d'épancher son cœur dans le cœur apostolique de Votre Paternité. Vous comprendrez son cri de détresse et vous ferez, j'en suis sûr, tout votre possible pour l'aider à faire l'œuvre de Dieu. La régénération de l'Égypte chrétienne, conçue par Sa Sainteté Léon XIII, est exécutée par la Compagnie, d'abord en fournissant à ce pauvre pays, grâce à l'œuvre du séminaire, de bons prêtres et de zélés missionnaires, ensuite en travaillant côte à côte avec ses prêtres.

La postérité réunira dans un même amour bénissant Léon XIII et la Compagnie de Jésus.

Daignez agréer, mon Rd Père, les hommages respectueux avec lesquels je suis

De votre Révérence,
Le très humble serviteur,
✠ Ignace Nezzi,
Évêque de Thèbes.

Tahtah, le 6 mai 1897.

ÉQUATEUR.

Le pillage du collège de Riobamba.

Lettre du P. Luisier.

Guimaraës, 26 juillet.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je voulais vous donner des nouvelles de notre Province, mais j'ai reçu ce matin même des nouvelles de la mission de l'Équateur, qui, je crois, vous intéresseront encore davantage. Voici donc avec quelques abréviations la lettre du P. Tovia au R. P. Provincial de Tolède.

« L'état des choses va ici de mal en pire. Ces jours derniers, à l'occasion d'une révolte insignifiante de quelques individus aux environs de Riobamba, le gouvernement républicain se saisit de la personne de l'évêque de cette

ville (un de ceux qui avaient échappé à la première persécution), et le mit en prison sous prétexte qu'il avait eu des intelligences secrètes avec les révoltés, et, quelques jours après, il soupçonna que les Jésuites du collège de Riobamba auraient peut-être pu avoir aussi des relations avec l'ennemi, et le 2 mai, par suite de ce simple soupçon, tous les PP. et FF. du collège furent mis en prison.

Le lendemain lundi plusieurs familles, en apprenant l'arrestation des Pères, purent obtenir heureusement la mise en liberté de ceux qui étaient absolument nécessaires pour ne pas interrompre les cours du collège, et cinq seulement restèrent en prison. Cette trêve dura peu de temps. Le surlendemain, mardi, à deux heures du matin, une troupe de 80 individus prit les armes aux environs de Riobamba, et s'avança contre la ville dans l'intention de mettre en liberté l'Évêque et les autres Pères. C'était une véritable témérité, vu que la garnison de la ville était de trois régiments, bien armés et bien disciplinés, tandis que les assaillants n'étaient que 80 et presque sans cartouches : ils en avaient à peine pour soutenir le feu une demi-heure. Malgré tout, n'écoutant que leur enthousiasme, ils entrèrent dans la ville. Ils se divisèrent d'abord en groupes de seize hommes, et résolurent de s'emparer en premier lieu de notre collège, afin de pouvoir faire feu plus facilement sur la caserne, qui justement se trouvait en face. Ils vinrent donc à cette intention aux portes du collège, et, cachant leurs armes, ils firent semblant de venir chercher un confesseur pour un moribond; c'est la coutume en effet à l'Équateur de s'adresser en pareil cas aux résidences et collèges de la Compagnie.

La porte ouverte, les seize se précipitent à l'intérieur, montrant leurs véritables intentions. Tous les efforts et toutes les prières ayant été inutiles pour les détourner de leurs desseins, nos Pères se virent contraints de souffrir avec résignation les suites de cette téméraire résolution et se retirèrent aux pieds du St-Tabernacle et de Marie-Immaculée dans la chapelle domestique. A 5 h. du matin, les seize ouvrirent le feu sur la caserne des fenêtres du collège. Les soldats sortirent aussitôt, cernèrent le collège avec beaucoup de précautions, car ils ignoraient le nombre des assaillants. Mais s'apercevant qu'ils n'étaient que fort peu nombreux et qu'ils s'étaient mis eux-mêmes dans la souricière, ils s'armèrent de haches, enfoncèrent les portes du collège, et alors commença une scène de carnage impossible à décrire.

Les seize, après avoir brûlé leurs dernières cartouches, se réfugièrent dans l'église, où ils se défendirent encore quelque temps. Mais, voyant que toute résistance était devenue impossible, ils se rendirent à discrétion. Ce fut en vain. Aussitôt le commandant républicain donna le signal du massacre, et les seize furent sur-le-champ passés au fil de l'épée : l'un d'eux fut massacré derrière le Saint-Tabernacle, où il s'était réfugié, un autre aux pieds de

Marie-Immaculée. La chapelle était couverte de cadavres, et le sang coulait de toutes parts. Quel spectacle ! Pendant ce temps un groupe de soldats se détacha et pénétra dans l'intérieur du collège criant : « Où sont les Jésuites ? Où sont les traîtres? » Les Nôtres, comme je l'ai déjà dit, s'étaient réfugiés, dès le commencement, dans la chapelle domestique, au premier étage. Seul le R. P. Recteur, Émile Moscoso, ne put s'y rendre. Il était alors malade, des suites de son emprisonnement et gardait le lit. En entendant les premières décharges, il se leva comme il put, s'assit sur une chaise, et se mit à réciter son chapelet. Les soldats ne tardèrent pas à venir, enfoncèrent la porte qui était fermée et voyant le Père, ils le couchèrent en joue et une triple détonation retentit. Le Père tomba raide mort : la première balle lui avait traversé le poumon droit ; la 2e lui broya le front et sortit par la tonsure, la 3e lui traversa la poitrine ; il reçut en outre bon nombre de coups de baïonnette. Un des meurtriers raconta depuis qu'avant de tomber le Père avait dit : « Si vous voulez me tuer, tuez-moi, mais ne faites aucun mal aux autres Pères du collège » Son cadavre fut indignement outragé. Un des soldats lui enleva sa soutane et s'en revêtit par dérision, un autre se coiffa de la barrette du Père et se mit à crier : « Je suis le Père Moscoso, venez tous vous confesser à moi. » Ils mirent un fusil entre les mains glacées du cadavre et plusieurs paquets de cartouches dans ses poches de pantalon, dans l'intention perfide de faire croire que le Père était mort le fusil à la main. Aussi le gouvernement communiqua-t-il une dépêche officielle à toutes les Provinces de la République, annonçant qu'un Jésuite dépouillé de sa soutane, pour se battre plus à l'aise, avait été tué en défendant l'entrée de sa chambre les armes à la main, « more castrorum », et cette nouvelle a dû se répandre par les journaux en Amérique et peut-être aussi en Europe. »

Tel est en abrégé le récit du P. Tovia. Mais qu'étaient devenus les autres religieux réfugiés à la chapelle ? Une autre lettre d'un P. de Riobamba, victime, lui aussi, de la fureur révolutionnaire, va nous l'apprendre : « Pendant le massacre des 16, nos Pères, agenouillés devant le T. S. Sacrement, se préparaient à la mort, répétant à haute voix l'acte de contrition, et un Père leur donna en général l'absolution à tous. Une multitude de balles passaient en sifflant autour de leurs têtes, les fenêtres et les portes en étaient criblées. C'est alors que Dieu leur inspira l'heureuse idée de se coucher sur le sol et de prier dans cette position : ce fut heureux, car, lorsque le feu cessa, ils virent dans le mur les traces d'un bon nombre de balles à quelques centimètres du sol, et qui les auraient infailliblement atteints s'ils étaient restés à genoux. Pendant ce temps les cloches de la cathédrale sonnaient l'alarme ; le peuple accourut en foule au collège, demandant à grands cris qu'on ne fît aucun mal aux Pères. Ce fut ce qui les sauva. Les soldats républicains pénétrèrent dans la chapelle, mais, intimidés par les cris de la multitude,

ils se bornèrent à accabler les Pères d'injures. Ils apportèrent le cadavre d'un des leurs tué dans la mêlée et le plaçant sous leurs yeux ils leur disaient : « C'est vous qui êtes la cause de tout ceci. » A chaque instant ils les menaçaient de les fusiller. Un chef, plus furieux que les autres, ordonna à ses soldats de faire feu, mais il ne fut pas obéi ; alors plus furieux encore, il frappa à coups de sabre plusieurs des Nôtres : un Père reçut un énorme soufflet d'un soldat, et un autre fut précipité du haut des escaliers. Il n'y eut cependant aucun accident grave. Puis ils firent de nouveau prisonniers tous les Pères et Frères, les lièrent avec de grosses cordes, de façon que leurs deux coudes venaient à se toucher derrière le dos, puis ils les conduisirent de caserne en caserne au milieu des injures et des menaces de mort ; ils les emprisonnèrent enfin dans la caserne de la cavalerie, à l'autre extrémité de la ville.

Pendant le trajet, les Pères reçurent les marques de la sympathie du peuple de Riobamba, ce qui les consola dans leurs peines.

Au collège, après le départ des Pères, les chefs donnèrent le signal du pillage. Quelles scènes l'on vit alors ! Ils dévastèrent, brisèrent, volèrent tout ce qui leur plut, jusqu'au cabinet de physique et à la bibliothèque. Mais cela ne fut rien en comparaison de ce qu'ils firent dans la chapelle. Ils brisèrent le S. Tabernacle, prirent les ciboires, dévorèrent les hosties consacrées, répandirent sur le sol celles qui restaient et les foulèrent aux pieds. Grâces à Dieu, un Père Rédemptoriste put s'introduire, je ne sais comment, dans la chapelle du collège et soustraire trois ciboires à leurs profanations. Ce ne fut pas tout. Ils se revêtirent des ornements sacerdotaux, montèrent en chaire et firent semblant de prêcher ; ils parodièrent l'auguste sacrifice de la messe, remplirent de vin les calices consacrés et burent en proférant les plus horribles blasphèmes. »

Nos Pères restèrent en prison environ une douzaine de jours. Pendant ce temps les personnes principales de la ville intercédaient continuellement en leur faveur, elles écrivirent au président, aux magistrats, etc., et obtinrent enfin du colonel d'infanterie la mise en liberté des Pères, mais non pas encore entièrement. Ils furent conduits à la maison des Pères Rédemptoristes, qui leur firent oublier tant de peines et de privations par leur charité. J'oubliais de vous dire que pendant leur prison, on vit des dames des plus nobles familles venir leur apporter tout ce qui leur était nécessaire, s'asseoir sur le sol humide et sale de la prison et les servir comme des domestiques.

Enfin, le 20 mai, nos Pères purent revenir à leur collège et, grâce à la générosité de quelques familles, commencer à réparer leurs pertes. Le R. P. Supérieur de la Mission envoya aussitôt le P. Machado pour succéder au P. Moscoso, et embrasser en son nom tous nos Pères et nos Frères. Encore un mot pour finir au sujet du P. Moscoso. Les soldats le couvrirent d'un uniforme militaire et conduisirent son cadavre avec le plus de secret

possible à l'hôpital, avec ordre de dire aux curieux que c'était le corps d'un sergent mort dans la mêlée. Cependant le bruit de sa mort se répandit, et on finit bientôt par découvrir son corps. Impossible de décrire l'enthousiasme et la dévotion du peuple en présence du cadavre qu'il regardait comme celui d'un véritable martyr, et, en dépit de la soldatesque, ils écrivirent sur son cercueil : « *Le R. P. Émile Moscoso, S. J., martyr.* »

Voilà, mon Rév. Père, les nouvelles que j'ai cru devoir vous faire plaisir. Ma première lettre a été longue. Ne m'en veuillez pas. J'ai dû, pour l'écrire, prendre un moment par ci un moment par là.

Je prie le bon Dieu de répandre en abondance ses grâces sur vos travaux, et je me recommande à mon tour à vos charitables prières et saints sacrifices.

Rev^{æ} V^{æ} Infimus in X^{to} servus.
Alphonse Luisier, S. J.
Guimaraês, Portugal.

Travaux des Missionnaires du Napo.

Lettre du P. Mille au P. d'Ales.

Pifo, colegio de la Concepción, 21 avril 1897.

Mon bien cher Père,

P. C.

Quoique nos Pères aient été chassés l'an dernier de la Mission du Napo, une quinzaine de petits Indiens, élevés à notre école d'Archidona, n'ont pas hésité à s'échapper de leurs familles, et à entreprendre ce long voyage, à travers les forêts et les rivières, afin de rejoindre leurs bien-aimés Pères, qu'ils savaient être auprès de nous. Guidés par quelques-uns de leurs petits camarades qui étaient déjà venus une fois à Pifo, ces bons enfants, auprès desquels les travaux de nos missionnaires avaient déjà fait fructifier d'une manière si consolante la grâce de Dieu, abandonnèrent leurs parents et leur liberté, et, presque sans vivres et sans secours, se mirent en route, passant la nuit comme ils pouvaient, parfois dans les huttes de branches d'arbre qu'eux-mêmes se fabriquaient, pour venir se réfugier près des bons maîtres que la tempête leur avait arrachés. Quelques-uns d'entre eux n'ont que sept ou huit ans.

Allions-nous les renvoyer au sein de leurs familles ? Non, le cœur ne nous le permet pas. Quoique notre maison soit bien pauvre, on les nourrira, on les instruira comme on le faisait autrefois à Archidona. Mais que diront leurs parents, me direz-vous, si, à leur insu et contre leur volonté, nous gardons leurs enfants, si loin d'eux ? N'ayez aucune crainte, bien cher Père, les Indiens paraissent fort peu se soucier de leurs enfants, et jusqu'ici on ne nous les a pas réclamés.

Or donc ce fut une bonne inspiration de la part de quelques-uns des Nôtres de leur faire offrir au R. P. Recteur, le jour de sa fête, une petite séance en témoignage de leur reconnaissance, pour l'hospitalité qu'on leur donnait. Elle devait consister en une suite de danses gracieuses, que ces petits Indiens accomplissaient au Napo les jours de fête, entremêlées de compliments en vers et de dialogues appropriés aux circonstances. C'est ce qu'ils firent. Et le jour de saint Joseph, à 4 h. ½ du soir, vêtus de leurs plus beaux habits, ils se mirent à danser pendant une heure et demie, au son du tambour, devant le Père Recteur, qui se montra fort touché, surtout des sentiments qu'ils exprimaient dans leurs compositions. Ceux qui assistaient à ce spectacle n'en étaient pas moins touchés. Pauvres enfants, le jour n'est peut-être pas loin où on devra les renvoyer dans leurs forêts. Que deviendront-ils alors ? Ici, à l'abri de tout danger, ils vivent heureux et tranquilles ; mais l'avenir que leur promet-il ? Et pendant qu'ils exécutaient leurs danses en se balançant tour à tour sur les deux pieds, nous autres, qui les regardions, suppliions le bon Dieu d'avoir pitié d'eux, et de ne pas permettre qu'ils retombent dans la vie sauvage d'où sa grâce les avaient tirés ; et sans le vouloir les larmes nous venaient aux yeux.

Quelques autres Indiens Ymbos (c'est la tribu du Napo), anciens élèves de notre école d'Archidona et déjà pères de famille, assistaient aussi à ce beau spectacle. L'un d'eux apportait un bébé de trois ans au plus : ce fut ce bébé qui fut chargé de présenter à notre Père le bouquet de fête. Quand les danses furent finies, le Père leur adressa quelques paroles de remerciement, et surtout de bons conseils ; puis distribua à chacun une médaille et un foulard ; et c'est ainsi que se termina ce beau jour de fête.

Il est juste, bien cher Père, que je vous parle maintenant des Pères missionnaires expulsés du Napo et de ce qu'ils sont devenus. Voyez comme le bon Dieu est bon : il permet qu'on nous enlève la mission du Napo : mais c'est pour nous en donner une autre plus avantageuse sous bien des points de vue. A peine reposés de leur long voyage, les deux derniers missionnaires du Napo vont se charger des Indiens Zambizas, que Mgr l'archevêque de Quito vient de confier à nos soins.

Cette tribu habite un plateau situé aux pieds d'une chaîne de montagnes dont fait partie le Pichincha : plateau que nous avons devant les yeux, car il n'est qu'à cinq heures à cheval d'ici. C'est au milieu des bouquets d'arbres qu'on aperçoit sur cette plaine que se cachent les cabanes de ces bons Indiens. Ils y forment une tribu d'environ six mille âmes, réunies en deux ou trois villages, très peu séparés l'un de l'autre. Voilà déjà le premier avantage de cette mission sur celle du Napo, dans laquelle les principaux centres, Archidona et Loreto, étaient si éloignés, qu'il fallait non moins de cinq jours de chemin par terre et par eau, pour franchir la distance qui les sépare. En outre nos Pères sont chargés d'un autre village composé de

blancs, Carapungo, d'environ deux mille âmes, ce qui fait que le nombre de leurs ouailles s'élève à près de huit mille.

Mais que vous dirai-je du caractère de ces Indiens Zambizas, si différent du caractère apathique et froid de ceux du Napo? Ils nous aiment beaucoup : vous en jugerez par le fait suivant : « Un jour en promenade nous étions assis sur le bord d'un profond ravin, au fond duquel se précipite la rivière Chiche. Le chemin de Quito à Pifo la traverse sur un pont. Nous voyons arriver vers nous un Indien aux longs cheveux qui flottent sur les épaules : c'est un Zambiza ; car ceux de Pifo, ne laissent pas croître la chevelure. Il nous salue affectueusement, nous baise les mains, en nous disant : « *Taitas padrecitos*, je vous ai aperçus en montant le ravin, et je suis venu vous saluer. » Notez qu'il ne nous connaissait pas. Et il se mit alors à nous parler de ses affaires en termes pleins de respect ainsi que de franchise ; puis, nous baisant de nouveau les mains, il prit congé de nous, en nous laissant émerveillés et grandement touchés.

Ce ne sont pas des sauvages, comme vous le voyez ; ils sont chrétiens ; mais fort ignorants : voilà pourquoi Mgr l'archevêque nous les a confiés : Les trois Pères qui s'occupent d'eux ne manquent pas de travail ; un Frère coadjuteur leur construit une église. Quelle n'est pas notre consolation de pouvoir en promenade jeter un coup d'œil vers ces plages si proches, et demander au bon JÉSUS de bénir les travaux de nos Pères que nous accompagnons avec le cœur et la pensée ! Vous aussi, mon bien-aimé Père, veuillez prier pour ces bons Indiens. Le divin Cœur de JÉSUS, auquel ils ont été consacrés, vous en sera reconnaissant.

Tout à vous dans les SS. CC. de JÉSUS et de Marie.

Louis MILLE, S. J.

BRÉSIL.

Les fêtes du centenaire du P. Anchieta à St-Paul.

Lettre du P. Magouet.

4 août 1897.

MON TRÈS CHER FRÈRE,

P. C.

LE 9 du mois de juin, anniversaire de la mort du Vénérable Joseph Anchieta, l'on célébra en plusieurs villes du Brésil le troisième centenaire de ce saint missionnaire de la Compagnie. Mais c'est surtout à Saint-Paul que la fête fut plus grandiose et plus populaire. Le P. Anchieta est un des fondateurs de cette ville ; il y résida longtemps, y travailla et y souffrit comme les saints savent le faire.

Depuis juin 1896 jusqu'au jour du centenaire, il y eut, chaque mois, à Saint-Paul, une brillante conférence qui avait pour but de faire connaître davantage le grand apôtre du Brésil. Les orateurs étaient les hommes les plus distingués de cette capitale, et parmi eux l'un de nos Pères, le P. Americo de Novaes. On avait choisi pour lieu de réunion, le grand salon de la bibliothèque de la Faculté de droit. La séance s'ouvrait par l'hymne national, joué par une musique militaire, et toute l'assistance l'entendait debout. L'orateur était dans une tribune entre Mgr l'Évêque et le président de l'État. A la chambre des députés passa, après deux discussions, le projet d'élever une statue au célèbre Jésuite, en face du palais présidentiel. Les protestants, qui ne sont cependant pas bien nombreux dans ce pays, ont réclamé, mais on s'est moqué d'eux.

La statue n'est pas encore érigée, et le sera-t-elle jamais ? mais au moins la bonne volonté mérite bien d'être louée.

Je traduis maintenant un journal de Rio de Janeiro : « Le 9 de ce mois, dans la cathédrale de Saô Paulo, eut lieu, en l'honneur du P. Anchieta, une imposante cérémonie, avec l'assistance de Sa Grandeur Mgr Joachim Arco Verde, évêque diocésain, du Docteur Campos Salles, président de l'État, des autorités et de tout ce que Saô Paulo a de plus distingué dans toutes les classes de la société. Le discours prononcé par Monsenhor Francisco de Paula Rodriguez produisit une profonde impression sur tout l'auditoire. A la fin du discours, les applaudissements et les félicitations prouvèrent à l'orateur qu'il avait bien interprété les sentiments de tous, en glorifiant le vénérable serviteur de Dieu et en publiant les services rendus par lui à la patrie brésilienne.

Dans la ville de Nova Friburgo, le collège Anchieta a célébré la grande date par des fêtes solennelles. Tout d'abord, à l'église paroissiale, Messe pontificale célébrée par Dom Francisco do Rego Maia, évêque de Nictheroy, et *Te Deum*. Puis, au collège, une séance littéraire et musicale. Dans la soirée, représentation de l'*Acção dramatica*, composée par le Vénérable Anchieta, en langue « Tupy », et traduite en portugais par le P. Joas da Cunha, S. J.

Ce que furent les fêtes, seules le peuvent imaginer les personnes qui ont déjà assisté à de semblables solennités dans les collèges des Pères de la Compagnie de Jésus.

Tous les discours prononcés chaque mois durant une année entière sur le P. Anchieta, vont être réunis en un magnifique volume, et envoyés au Saint-Père, avec une supplique pour demander la béatification du Vénérable.

A Bahia, on se prépare aussi à fêter le deuxième centenaire du P. Antoine Vieira.

Je vous envoie une poésie française du P. Delaporte; elle inspirera peut-

être à quelques-uns de vos lecteurs la bonne pensée de prier pour la béatification du Vénérable Anchieta.

Tout à vous, mon cher frère, en JÉSUS et Marie.

En union de vos bonnes prières.

Louis MAGOUET, S. J.

A JOSEPH ANCHIETA

LE BRÉSIL RECONNAISSANT.

I

Le soleil d'or brillait sur nos pampas fleuries ;
Nos grands fleuves d'argent jouaient dans nos prairies
Et nos oiseaux de feu dans nos arbres géants ;
Mais au Brésil, jardin du ciel que Dieu décore,
En ces temps-là, la nuit encore
Planait sur nos sierras et sur nos océans.

II

Partout des fleurs, des fruits, dans la plaine féconde ;
Des perles dans nos mers — Bahia valait Golconde —
Des trésors s'allongeaient aux flancs des monts hardis ;
Le Brésil était beau, le Brésil était riche ;
Et pourtant le Brésil n'était qu'un sol en friche
Pour les greniers du Paradis.

III

De nos rios du Sud jusqu'à notre Amazone,
Des troupeaux mugissaient dans l'herbe qui gazonne ;
Les voix du vent troublaient les bois silencieux ;
Les voix des flots grondaient le long de nos rivages :
Mais dans ces orchestres sauvages
Manquait la voix qui dit : « Notre Père des Cieux ! »

IV

Notre Brésil était l'Eden qui vient d'éclore ;
Pourtant l'arbre du Bien n'y germait pas encore,
Ni l'arbre au fruit divin, l'arbre du Golgotha...
Et Dieu, pour le Brésil, pour cet Eden en fête,
Créa l'Adam nouveau, l'apôtre, le prophète,
L'Ange et Martyr Anchieta.

V

Quand il allait priant, dans nos bois, dans nos plaines,
Les semences du ciel tombaient de ses mains pleines,
La vie et Dieu marchaient sur les eaux, sur les fleurs ;
Le tigre en sa tanière et l'aigle dans l'espace
Sentaient l'ombre de Dieu qui passe...
Le pécheur, en ses yeux, sentait jaillir les pleurs.

VI

La nature tremblait devant cet homme austère ;
Les esprits endormis s'éveillaient au mystère,
Et tout obéissait à l'homme obéissant,
Qui donnait, sans compter, pour JÉSUS, pour son Maître,
Pour le faire bénir en le faisant connaître,
Ses sueurs, ses larmes, son sang.

VII

Courait-il ; à la course il gagnait les gazelles ;
Souffrait-il ; sur son front l'oiseau tendait ses ailes,
Le serpent s'inclinait sous sa main, sous ses pas.
Que voulait-il ce roi de la nature entière ?
Souffrir... élargir la frontière
Des royaumes du Christ, seul roi qui ne meurt pas.

VIII

Anchieta, tu vis et le Brésil t'honore ;
Ton grand nom retentit dans la forêt sonore,
Dans nos murs, dans le temple, au fond de notre cœur ;
Thaumaturge de Dieu, qui vis, qui vois, qui veilles,
Sur ton Brésil aimé sème encor des merveilles,
Et fais régner le Christ vainqueur !

IX.

Et nous, nous t'acclamons, au nom de la Patrie ;
Fils d'un peuple qui croit, qui veut vivre et qui prie,
Nous disons : Vie et gloire à l'apôtre immortel !
Ah ! puissions-nous un jour — notre Brésil l'espère —
T'acclamer, t'invoquer, ô Père,
En pliant les genoux aux pieds de ton autel !

V. DELAPORTE, S. J.

Nouvelles de Sao-Leopoldo.

Lettre du P. Magouet.

São-Leopoldo, 23 mars 1897.

MON BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

VOICI quelques nouvelles du Brésil qui peut-être intéresseront vos lecteurs. Le 9 de ce mois nous avons reçu la visite du Président de l'État, le Dr Julio Castilhos. Il allait faire une tournée dans les colonies allemandes, qui se trouvent à quelque distance de São-Leopoldo. Un Président d'État, maintenant au Brésil, est un aussi grand personnage qu'un vice-roi de l'ancien temps. Aussi l'avons-nous festoyé le mieux possible. Il avait pour acolytes, en se présentant chez nous, le *Juiz de direito* et l'*Intendente*, les deux premières autorités de la ville, et tous deux bien connus pour nous être fort peu favorables. Les jours précédents, pendant le carnaval, des protestants allemands et des francs-maçons s'étaient montrés dans les rues, déguisés en jésuites et en religieuses, et avaient outragé cyniquement la religion et les bonnes mœurs, par leurs gestes et leurs propos éhontés. Ces exploits du dévergondage avaient été approuvés et hautement patronnés par les deux compagnons du Dr Castilhos. Tous les Pères étaient réunis à l'entrée du collège pour souhaiter la bienvenue au Président. Le R. P. Recteur lui dit en quelques mots, combien nous étions flattés de la faveur qu'il nous accordait en venant nous visiter, et que cette faveur était d'autant plus précieuse qu'elle venait à point pour nous consoler des insultes, auxquelles nous étions en butte, de la part de bien des gens qui ne nous connaissent que par leurs préjugés. « Et moi, répondit le Président, je suis aussi très content de me trouver au milieu de vous, je sais que les Pères ont toujours été les défenseurs de mon gouvernement, et je ne pouvais passer par São-Leopoldo, sans m'arrêter quelques instants dans un collège qui fait honneur à l'État de Rio Grande do Sul. J'admire la religion catholique et je suis convaincu que, sans elle, il n'y a pas de vraie civilisation possible. J'ai été indigné quand j'ai su qu'il y avait ici un groupe d'individus, toujours prêts pour les mauvaises besognes, qui avaient eu l'impudence de vous bafouer et de vous outrager publiquement, d'une manière tout à fait injustifiable. Je vous assure que, pendant tout le temps de mon gouvernement, je veillerai à ce que de semblables attentats ne se renouvellent plus.» — Je ne sais si le *Juiz de direito* et l'*Intendente* ont fait leur « *mea culpa ;* » j'en doute fort.

Le 26 février, mourait ici le vénérable Père Clément Faller, né le 31 mars 1814. Deux fois Provincial d'Allemagne et Recteur de Feldkirch et de l'Université de Quito, sous Garcia Moreno. Ce bon Père était Alsacien et avait fait toutes ses études en France. C'était un plaisir de l'entendre parler de Fribourg, dont il avait été le dernier Préfet général, et où il avait vécu avec

tous nos anciens Pères dont la mémoire est encore si chère dans les Provinces de France. Étant scolastique, il fut envoyé à Paris pour y suivre les cours de sciences de la Sorbonne ; mais au bout de quelques mois, voilà que son Père Provincial écrit que la Province ne peut plus payer sa pension, et qu'on doit le renvoyer en Allemagne. Le Père Faller ne savait rien de cette nouvelle décision. Le P. Ministre des scolastiques les réunit un jour, et leur dit de bien recommander à Dieu une affaire importante ; puis, après un intervalle de quelques jours, il les rassemble de nouveau et leur déclare que le scolasticat avait été menacé d'un grand malheur, qu'il s'était agi de laisser partir le F. Faller, parce que sa Province ne pouvait plus subvenir aux frais de son entretien, mais que le Provincial de France s'était opposé à ce départ, et prétendait bien prendre à son compte toutes les dépenses nécessaires à la formation d'un jeune religieux, sur lequel on pouvait fonder de si belles espérances.

Le P. Faller était Provincial pour la seconde fois à l'époque de la guerre. Il fut envoyé ensuite à l'Équateur, pour y gouverner l'Université de Quito. Un certain nombre d'étudiants étaient internes, l'un d'entre eux s'échappa, une nuit, et l'on s'aperçut de son absence. Dès qu'il reparut, le P. Faller le fit appeler, le réprimanda sévèrement, lui fit comprendre la gravité de sa faute et, après en avoir obtenu une promesse de se conformer en tout dorénavant au règlement, lui permit de reprendre sa place ordinaire dans le pensionnat. Garcia Moreno apprend l'escapade de l'étudiant, il accourt aussitôt à l'Université et va droit à la chambre du Recteur. « Mon Père, je viens d'être informé d'une faute très grave commise par l'un de vos pensionnaires, et l'on m'a dit que vous le gardiez encore dans votre maison. Il faut le renvoyer, car vous savez ce dont sont capables ces jeunes gens, et si nous ne nous montrons pas rigoureux pour tout ce qui concerne les bonnes mœurs, sous peu nous serons incapables de mettre un frein à leur licence. — Mais, répondit le Père Faller, j'ai déjà tout accommodé avec lui, comme ma conscience de prêtre me l'enjoignait; si maintenant je reviens sur ma décision, on saura bien vite que c'est Don Garcia Moreno qui m'a imposé cette nouvelle détermination, et l'on se rira de mon autorité, on dira que c'est vous qui êtes le Recteur de l'Université, et que moi je ne sers que pour la parade. — Vous avez raison, mon Père, je suis maintenant tout à fait de votre avis, et je vous conjure d'être désormais bien convaincu de votre complète indépendance dans le gouvernement de cette maison. »

C'est au Brésil que le P. Faller passa les vingt dernières années de sa vie, presque toujours Père spirituel des Nôtres. Il repose maintenant dans le petit cimetière que nous avons pour nous seuls, dans la *Chacara* (maison de campagne) du collège de São-Leopoldo. Une riche famille de Porto Alegre a sollicité et obtenu la faveur de lui élever un monument, en signe de reconnaissance et de vénération. Le chef de cette famille est M. Brusque, Baron de Tacuhy.

Magouet, S. J.

Le noviciat de Campanha.

Lettre d'un novice.

Campanha, juin 1897.

Mon Révérend Père,

P. C.

Encouragé par le R. P. Supérieur de la Mission et par le R. Père Maître, le Père Lombardi, je me mets à l'œuvre pour composer cette petite relation qui vous fera connaître toujours un peu plus notre Brésil, et les besoins immenses de toute notre Mission.

Cette année-ci, à Campanha, les cérémonies de la semaine sainte ont été dirigées et remplies par les Pères. Monsieur le chanoine José Theophilo Moinhos de Vilhena, curé de la paroisse, ayant dû s'absenter pour aller passer la semaine sainte dans une autre paroisse, pria le R. P. Lombardi de vouloir bien s'occuper de ses chères ouailles. Le P. Supérieur accepta bien volontiers à la grande joie de toute la ville. Avertis, nous commençons dès lors à tout préparer: tombeau, cérémonies, etc... etc... Les Pères et les Frères juvénistes et novices assistaient au chœur.

Le nombre des communions s'est élevé à 500. J'ai eu le bonheur d'accompagner comme acolyte le P. Lombardi qui donnait la sainte communion.

Nos Pères allègent de beaucoup le fardeau qui pèse sur les épaules du pauvre curé déjà si vieux. Un Père dit tous les jours la Ste Messe à l'église Matriz; il est souvent appelé pour confesser les malades et assister les moribonds. Souvent aussi, le bon curé est obligé de monter à cheval, malgré son âge avancé, et d'aller à plusieurs lieues confesser les malades. Et cependant, combien de pauvres gens, combien de pauvres nègres meurent encore sans sacrements ! Les Pères travaillent beaucoup et sans relâche, mais le champ est trop vaste pour si peu d'ouvriers, qui malgré leur zèle apostolique ne peuvent suffire à tout.

Rien que dans la ville, ils ont déjà tant de travail ; que restera-t-il donc pour les bourgades et les campagnes environnantes, dépourvues de prêtres et de secours spirituels ?

Les ouvriers manquent, et le Brésil ne produit presque pas de vocations, il faut donc recourir à l'étranger. Ici, comme partout, la différence qu'il y a entre nos Pères et le clergé séculier n'échappe à personne. Après les fêtes de la semaine sainte, une personne autorisée de Campanha disait au R. P. Lombardi : « Ah ! Père, les autres années, les fêtes de la semaine sainte et de Pâques étaient pour le corps, mais cette année, que tout a été dirigé par les Pères, toutes les fêtes ont été pour l'âme ! » — Oh ! quelle différence entre les Pères Jésuites et les prêtres du pays ! disent-ils. — Ces prêtres séculiers sont si peu nombreux, que bien des bourgades sont presque abandonnées, et un grand nombre d'entr'elles sont sans prêtre aucun. Les curés

des alentours demandent avec instance des Pères et des Missions ; mais le R. P. Supérieur se voit réduit à répondre : *hominem non habeo.* Ces gens du pays et surtout ceux qui vivent loin des bourgades, au fond des bois, vivent dans une telle ignorance, que, lorsqu'ils viennent se confesser, le Père doit leur enseigner le catéchisme et les choses nécessaires pour leur donner l'absolution. Imaginez un peu le travail ! Il faut ainsi passer peut-être plus d'une heure avec le même pénitent, auquel va succéder bientôt un autre semblable. Les autres en attendant doivent prendre patience.

Les Pères font aussi un bien immense, par l'enseignement du catéchisme qui a lieu les dimanches et jours de fête. Le lundi de Pâques s'est terminée l'année du catéchisme par une solennelle distribution des prix. Le matin le R. P. Maître dit une messe à laquelle assistèrent les garçons et filles du catéchisme en âge de communier. Avant la Ste Communion, il arriva un petit incident qui montre bien la délicatesse de ces pauvres enfants. Un enfant hésitait à s'approcher de la Ste Table comme les autres, un scolastique, qui vit son embarras, s'approcha de lui et, avec douceur, lui demanda pourquoi il n'allait pas communier comme ses compagnons. Le pauvre enfant ne répond point ; alors le voisin de répliquer : « Ah ! Père, cet enfant ne peut communier aujourd'hui. — Pourquoi donc ? — Hier il s'est disputé avec d'autres compagnons. » Dernièrement, l'un d'eux se confessait d'avoir poussé ses compagnons en entrant dans l'église.

Revenons maintenant, si vous le voulez bien, à notre distribution des prix. Elle eut lieu dans l'église de la paroisse et fut présidée par M. le curé de Campanha. Autour de lui étaient assis les Pères. Le R. P. Lombardi et un Frère scolastique présentaient les prix ; un second Frère faisait l'appel en proclamant combien de fois pendant l'année chacun avait assisté au catéchisme ; puis chacun s'avançait en ordre pour recevoir des mains de M. le Curé la récompense méritée par sa bonne conduite et ses progrès. Deux autres Frères veillaient à l'ordre. Pour éviter la monotonie, la distribution fut entrecoupée par le chant de cantiques exécutés par quelques dames de la ville, chargées du chant à l'église. Vers la fin, le P. Lombardi appela quelques-uns de ses élèves les plus instruits, et alors commença une agréable concertation. Vraiment, les enfants qui remportèrent la victoire savaient leur catéchisme sur le bout du doigt, et firent honneur à la classe.

Après la distribution, vint le salut solennel précédé d'une petite allocution de M. le Curé dans laquelle il remercia beaucoup les Pères des travaux qu'ils entreprenaient pour le bien de ses ouailles, et de la générosité avec laquelle ils se vouaient au salut des âmes surtout de cette paroisse, le soulageant ainsi lui-même d'un immense et lourd fardeau.

Les classes du catéchisme interrompues par le mois de Marie, viennent de recommencer dimanche 6 juin. Les élèves sont plus nombreux que jamais.

Dans chaque classe, le professeur distribue des images *Santinhos* aux plus sages et aux plus studieux.

Vous désireriez peut-être savoir, Mon Révérend Père, ce que ces élèves peuvent bien apprendre. — Nous nous contentons d'enseigner les prières les plus usuelles : le *Signe de la Croix*, le *Notre Père*, le *Je vous salue*, etc., etc... le reste vient peu à peu.

Comme ils doivent apprendre tout sans livres, ils font un peu comme les perroquets; ainsi l'autre jour, je demandais à l'un d'eux de me réciter les commandements de l'Église qu'il ne savait d'ailleurs pas mal. Arrivé au 3e le jeune homme tout fier me dit : « le 3e est celui qui commande de communier à la Résurrection de la chair !!! »

Après cela, ces bons enfants, croyant avoir brillé et fait merveille, s'empressent de me demander un *Santinho* pour récompenser leurs rapides progrès. Je demandais à un autre. — Combien y a-t-il de commandements de Dieu ? — L'un de répondre aussitôt d'un air triomphant : Père, il y en a huit ! — Après un instant de réflexion : — Non, Père, il y en a quatre.

Ces pauvres petits sont d'une simplicité admirable. Un jour, je leur racontais une petite histoire montrant les châtiments de ceux qui cachent quelque péché en confession. Quand j'eus fini, l'un d'eux se lève et me dit : « Père, je me suis confessé trois fois, mais je vous assure que j'ai tout raconté à mon confesseur. »

Comme les années précédentes, les Pères ont fait un mois de Marie très solennel, dans l'église paroissiale. Tous les jours, il y avait sermon et salut. Les exercices ont été très fréquentés, et le bien qui s'est opéré dans les âmes, très consolant. L'autel de la Ste Vierge était orné d'une manière magnifique ; le jour de la clôture, il était vraiment gentil et coquet, Dieu sait au prix de combien de sueurs et de bonne volonté !

Laissant de côté de plus longs détails sur le décor, venons au plus important. Le nombre des confessions et des communions a été assez grand. Nos Pères ont eu des pénitents qui ne s'étaient pas confessés depuis 16, 20, 26 et même 30 ans ; jugez par là, Mon Révérend Père, du fruit que l'on retirerait des missions, si nous avions des ouvriers. Vers la fin du mois une personne se présentait au confessionnal et commençait en ces termes : « Mon Père, j'ai assisté avec fidélité à tous les exercices du mois de Marie, et chaque jour, j'ai prié la Ste Vierge de m'obtenir une grande grâce ; je l'ai heureusement obtenue. Depuis 16 ans, je vivais en état de péché mortel, en état de sacrilège pour un péché caché en confession. De temps en temps, je revenais me confesser pour voir si j'aurais la force de vaincre la honte qui me faisait cacher mon péché, et jamais je n'ai pu le faire. Aujourd'hui, je sens que la Ste Vierge m'a exaucée, c'est pourquoi, je viens me jeter à vos pieds pour vous confesser mon péché et en demander pardon à Dieu. »

Une autre personne disait à l'un de nos Pères : depuis 2 ans, mon père, ma mère et mes frères ne me laissaient pas venir à l'église, mais ces jours derniers, comme par hasard, mais certainement par une admirable disposition de la divine Providence, toute ma famille a assisté au sermon. En retournant à la maison, mes parents dirent qu'ils ne voulaient pas aller à l'église mais que dès aujourd'hui chacun serait libre d'y aller. Aussitôt je partis radieuse et suis venue me confesser. Un bon vieillard de 60 ans s'est aussi présenté au confessionnal pour la première fois. La veille de la clôture du mois, jour marqué par les Pères pour les confessions, cette ville de Campanha nous a donné une preuve frappante du fruit retiré des exercices : Quelques mauvais esprits, excités par le diable, prévoyaient le fruit que les Pères allaient tirer du mois de mai, aussi n'eurent-ils rien de plus empressé que de faire venir des acteurs pour distraire les habitants au moyen de représentations théâtrales. Or, la veille de la clôture, jour des confessions, nos acteurs voulurent jouer une pièce, qu'ils annoncèrent, comme toujours, par des pétards et des fusées en grand nombre. Mais tout fut vain, tous les habitants résistèrent, les confessions continuèrent, bref, personne ne se présenta pour assister au théâtre ! Les acteurs et les mauvais esprits, surexcités par cet échec inattendu, achevèrent de brûler leurs pétards, et menacèrent de battre les Jésuites. Néanmoins le lendemain, ils ont eu la bonne idée de faire leurs paquets et de s'en aller au plus tôt. L'année dernière au lieu du théâtre nous avions un cirque auquel Dieu s'est aussi chargé de donner une bonne leçon, car une pluie torrentielle empêcha les personnes du cirque de faire leurs représentations. Le mois de Marie s'est clôturé par une belle procession qui a parcouru plusieurs rues de la ville. Les enfants du catéchisme portant chacun une bannière ou une torche, ouvraient la marche ; venaient ensuite les filles en habits blancs, puis une affluence nombreuse d'hommes et de femmes. Le chant des cantiques et la musique, qui se succédaient, interrompaient la monotonie de la marche. Au retour, sermon prêché par le R. P. Lombardi, puis salut solennel précédé du *Te Deum*. La statue de la Ste Vierge richement ornée était exposée dans un endroit spécial préparé pour la circonstance. Avant de sortir de l'église, beaucoup allèrent se prosterner devant la statue de Marie pour se recommander à cette bonne Mère, et plusieurs déposèrent près de la statue une petite offrande, témoignage de leur amour pour la Reine du ciel.

Espérons que le fruit tiré du mois de Marie sera stable et que nos chers habitants de Campanha feront mentir le vieux proverbe : « Passé la fête, adieu le Saint. »

L'année 97 rappelle au Brésil la mort du Vén. P. Anchieta. De tous côtés, les manifestations les plus enthousiastes n'ont point manqué.

Pour ne pas m'étendre outre mesure, je me contenterai, Mon Révérend Père, de vous dire quelques mots sur les fêtes qui ont eu lieu à Benevente

(ou Anchieta), où mourut le Vénérable Père, le 9 juin 1597. Voici en résumé, les impressions d'un de nos Pères qui a assisté à ces fêtes.

Pour se faire une juste idée de la fête, il faut se rappeler que Benevente, jadis Reritigba, était « le village préféré » du Père Anchieta, comme écrit Vasconcellos. Or, c'est un fait incontestable que les habitants de ce coin de terre si aimé de l'Apôtre du Brésil, n'ont jamais cessé de le vénérer. La mémoire d'Anchieta, toujours entourée de respect, passe de génération en génération, et aujourd'hui encore, le peuple aimé d'Anchieta se souvient des miracles de son thaumaturge ; et c'est avec fierté qu'il montre au voyageur la source miraculeuse qu'il fit sourdre en cet endroit peu avant sa mort. Figurez-vous l'enthousiasme de ce peuple à l'occasion du 3me centenaire rehaussé par la présence du nouvel évêque de Espirito Santo, le premier qu'on voyait en habits pontificaux. Toute la nuit qui précéda la journée du 9, le peuple parcourut les rues de la ville, criant à tue-tête : Vive Anchieta ! Vive l'évêque !... etc..., etc... A vrai dire, la manifestation n'était pas trop de mon goût... je tombais de sommeil, et vous comprenez qu'en pareille occurrence, il est assez difficile de reposer.

La vieille église, divisée en trois nefs, est vraiment une œuvre d'art. Sur le maître-autel, on voit une statue de N.-Dame de la Gloire, peu conforme aux règles de l'art mais très dévote. Les deux autels latéraux sont dédiés, l'un à St Ignace, l'autre à St Fr.-Xavier. Je ne dis rien des traits que le sculpteur leur a donnés !!... d'ailleurs, la dévotion de nos Indiens n'y perdait rien pour cela, car en fait d'esthétique ils n'y ont jamais vu goutte, ils n'étaient pas d'ailleurs des types de beauté, et un peintre eût difficilement trouvé un modèle parmi eux. Voici en deux mots l'impression que m'a laissée l'église. — C'est une église où l'âme se trouve à l'aise. Elle est inondée de lumière et caractérisée par une élégante simplicité. L'ensemble de l'édifice imprégné de je ne sais quelle mystérieuse atmosphère de suavité semble dire comme au temps de l'évangélisation des sauvages : *Lœtamini in Dño et exultate justi.*

De l'église, je passai à la chambre du Vén. Père, pour y dire ma messe, avec un brave et savant noir, qui, pour me montrer sa science, estropia affreusement les réponses. La chambre a été transformée en chapelle sous le vocable de St-Joseph ; elle peut contenir une vingtaine de personnes. A gauche de la porte d'entrée, on lit cette inscription que je transcris telle quelle : « N'ESTA CELLA — VIVE EU MORREU SANTAMENTE. — O VEN. P. JOSÉ ANCHIETA, D. C. D. J. — A IX DE JUNHO DE MDXCVII — ESTANDO QUASI EM RUINAS — O EXmo SR. D. PEDRO MARIA DE LACERDA — BISPO DE SÂO SEBASTIAO DO RIO DE JANEIRO — DURANTE A SUA VISITA PASTORAL DO ANNO MDCCCLXXXVI — COM CONCURSO DOS P. P. DA COMPANHIA DE JESUS DO CLERO E DOS FIEIS — A FEZ RESTAURAR — E EM

MDCCCLXXXVIII — Mandou erigir n'ella um altar — dedicado ao glorioso Patriarcha Sao José. »

Rien à dire de l'autel, qui est très simple. Que de regrets laissés dans cette chapelle où tout parlait de la pauvreté du V. P. Anchieta et de son parfait détachement ! Le 10, j'accompagnai Monseigneur jusqu'à Victoria, où je visitai l'ancienne église et le collège de nos Pères, aujourd'hui palais du gouverneur. Les murs mesurent plus d'un mètre d'épaisseur ; c'est un vrai château-fort du moyen âge. L'église est plus petite que celle d'Anchieta, mais les autels sont plus artistiques avec leurs sculptures dorées entrelacées de lis. Dans le presbytère se trouve la pierre commémorative du V. Père ; elle est de marbre rose imitant le jaspe et encadrée dans des moulures de marbre blanc et noir. Au milieu on lit l'inscription suivante : Hic jacuit Venerab. P. Josephus de Anchieta soc. Jesu, Brasiliæ Apostolus et Novi Orbis, Novus thaumaturgus — Obiit Reritibæ die ix Junii anni MDXCVII. »

Avant de finir, mon Révérend Père, permettez-moi de vous dire quelques mots de notre collège d'Itù. La rentrée des classes vient d'avoir lieu ces jours derniers ; elle a été retardée de 3 ou 4 mois à cause de la fièvre jaune qui est survenue au moment où on l'attendait le moins. Grâce à Dieu, elle a presque entièrement disparu. Le R. P. Pierre Matteucci, un des vaillants de notre mission, est tombé victime de la charité au service des malades. Il avait fait un bien immense en Égypte, au Mexique et enfin dans notre Brésil, où il s'était déjà dévoué plusieurs fois pendant les épidémies, particulièrement à Santos. « *Beati mortui qui in Domino moriuntur !* » N'est-ce pas la plus belle mort après le martyre ?

Voilà, mon Révérend Père, les quelques nouvelles que j'ai pu glaner çà et là. Veuillez, je vous prie, excuser le décousu de cette lettre pour laquelle il a fallu appliquer à la lettre le « vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ». Puisse-t-elle exciter quelque cœur généreux à nous venir en aide ! Veuillez, mon Révérend Père, avoir un petit *memento* dans vos prières pour notre chère maison de Campanha et pour toute notre Mission.

Ræ Væ inf. in Xto servus.

J. Andrieux, N. S. J.

En route vers Dakar.

Lettre du P. Goslèse au R. P. Provincial.

17 août 1897.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

NOUS venons d'échapper à une épouvantable catastrophe. Il était 10 h. du soir, et il y avait 4 h. que nous avions quitté Lisbonne, lorsqu'on signale un feu à l'horizon. C'était un paquebot revenant des Antilles. Au bout de quelques minutes, on remarque qu'il suit exactement la même ligne que nous en sens inverse. L'officier de quart hisse son fanal vert pour lui dire de passer à droite. De fait, on le voit prendre en biais pour se ranger du côté réglementaire. Mais voilà que, tout à coup, il tourne à angle droit et s'élance sur nous à toute vitesse. L'officier de service, effrayé de cette manœuvre, crie au commandant qui, fatigué des deux nuits blanches qu'il venait de passer à cause du brouillard, allait se mettre au lit : « Venez, on nous coupe. » En trois bonds, le capitaine est à son poste. Le navire n'était plus qu'à une centaine de mètres de nous. Or le nôtre en compte 155. En ce moment, l'affolement est général sur le pont. Un commandant d'artillerie cherche un endroit pour se jeter à l'eau. Un gros commerçant de Limoges, bon chrétien, quitte ses souliers, fait son acte de contrition, s'apprête à recevoir le choc et à faire ensuite comme le précédent. D'autre part, les hommes restés sur le pont accourent sur l'avant pour échapper plus facilement à la mort. Les quelques dames qui faisaient salon, sortent en toute hâte et veulent se précipiter à la mer. Deux d'entre elles sont prises d'attaques de nerfs qui durent toute la nuit. C'est une épouvante indescriptible. On entend plusieurs s'écrier : « Nous périssons... Mon Dieu, sauvez-nous ! » Le capitaine lui-même n'est pas plus rassuré. En apercevant l'autre bateau si proche, il dit à son second : « quelle catastrophe ! » Puis il donne un vigoureux coup de barre, un coup tellement vigoureux que notre navire fait un demi-tour complet. Au même instant, l'autre vaisseau, qui semble s'apercevoir du désastre dont il sera la cause, fait brusquement machine en arrière et il passe effleurant notre quille. Et alors ce sont des cris, des vociférations formidables contre ceux qui ont failli nous engloutir. Chose curieuse, personne ne paraît et ne répond sur le pont.

Mais quels moments !! officiers, matelots et les passagers qui ont vu la mort si près d'eux, sont dans une agitation qu'on ne peut soupçonner sans la voir.

On félicite le capitaine, on lui donne des poignées de main; il paraît, en effet, qu'il a admirablement manœuvré; et lui, d'une voix étranglée : « C'est la plus grande émotion de ma vie, dit-il; je ne comprends pas que nous ayons échappé sans miracle. »

Maintenant comment expliquer cette manœuvre insensée du navire étranger ?

Notre commandant l'explique de plusieurs façons. D'abord, chose fort plausible, le capitaine aurait été ivre et il aurait donné des ordres fous; ou bien encore il se serait trompé sur la distance qui le séparait de nous et il aurait cru que nous avions grandement le temps de passer avant qu'il atteigne notre ligne.

Peut-être aussi il aurait trouvé son écart pour prendre la droite beaucoup trop considérable et pour corriger cette déviation, il aurait fait à peu près un angle droit, et ce n'est qu'à 100 m. de nous que, sortant d'un paquet de brouillard qui l'illusionnait, il se serait aperçu du grand danger où il nous mettait. C'est ce qui expliquerait sa brusque manœuvre de machine en arrière.

Enfin, et cette explication pour le commandant est sérieuse, il n'aurait pas bien compris nos signaux, ni nous les siens. Je sais que le commandant a blamé l'officier de quart.

Quoi qu'il en soit, nous devons de grandes actions de grâces au ciel d'être encore de ce monde à l'heure qu'il est. Ce n'est pas seulement notre sentiment, mais c'est celui de la plupart des passagers. Il est du reste remarquable comme la vue d'un péril imminent réveille la conscience religieuse. Tous ici, à l'exception peut-être de 4 ou 5 créatures ignobles, qui font le scandale du bord, ont eu en ce moment redoutable des paroles chrétiennes sur les lèvres. J'ai entendu, et des plus canailles, dire : « Un peu plus, nous paraissions devant Dieu; nous allions subir notre jugement. » — « Le Bon Dieu nous a gardés... etc., etc. » Une petite négresse de 14 ans, dont la poitrine est couverte de médailles et qu'on surnomme à bord « boule de neige », répétait dans tous les groupes : « Le St-Esprit est sur nous aujourd'hui. »

« Tiens, disait un passager à son camarade, nous devons aux curés cette préservation. » Puisque certainement préservation il y a eu, nous vous serions infiniment reconnaissants de faire dire une messe d'action de grâces à N.-D. des Victoires sous la protection de laquelle nous avons mis notre voyage. Hier le commandant me le disait encore : « Sachez que c'est un miracle que Dieu a fait pour ce bateau... Dans ma vie de marin, je n'ai rien vu de plus épouvantable. »

Depuis ce jour, tout va bien. Nous sommes maîtres du mal de mer, et j'ai la consolation de dire la messe tous les jours. Avec cela, on fait bien des lieues et on supporte bien des sacrifices.

Nous nous recommandons bien à VV. SS. SS. et à vos prières et moi tout particulièrement.

R

Rae Vae infimus in X° servus et f.

Eug. Goslèse, S. J.

ALASKA.

Nouvelles de la Mission.

Lettre du P. Bougis au P. d'Alès.

1 mars 1897.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. C.

LE dernier numéro des *Lettres de Jersey* que vous m'avez adressé nous a bien fait plaisir. A Juneau, comme vous l'avez peut-être déjà appris, nous sommes trois, les PP. René, Tréca et moi.

La découverte de l'or en Alaska amène un nombre considérable de mineurs, et comme beaucoup sont catholiques, il en résulte un agrandissement notable pour l'Église.

Juneau étant la métropole, la paroisse vieille de déjà 12 ans compte quelques centaines de personnes. Dans l'île de Douglas, à deux milles de distance, l'église est encore naissante. Le 8 décembre dernier, une modeste petite chapelle en bois, comme le reste des constructions de ce pays-ci, était dédiée sous le patronage de Notre-Dame des Mines. L'île de Douglas est célèbre pour ses mines. A quelques centaines de mètres de l'endroit où je vous écris, est la plus riche mine d'Alaska appartenant à une compagnie anglaise et connue sous le nom de « Treadwell ». Le plus grand moulin à moudre l'or qui soit au monde est tout près d'ici. 240 bocards (machine à broyer le minerai), pesant 850 livres chacun et frappant 96 coups à la minute, écrasent en moyenne 750 tonnes de quartz aurifère chaque jour, et donnent un produit de 80.000 dollars par mois. Puis à un peu plus d'un kilomètre de notre chapelle, toujours dans la même direction, il est une autre mine et un autre moulin muni de 120 bocards, capables de moudre 50.000 dollars par mois. Il est vrai que les explosions de dynamite, le bruit étourdissant des moulins et la fumée qui surgit des cheminées en colonnes noirâtres et volumineuses n'ont d'interruption que deux fois par an, c'est-à-dire à Noël et le 4 juillet ([1]). Cette année les mines vont prendre un nouvel accroissement tant à Juneau qu'à Douglas. En ce dernier endroit le minerai est moins riche, il ne donne que trois dollars par tonne, mais il est pour ainsi dire inépuisable. Trois grandes mines sont en opération, et d'autres vont être ouvertes sous peu. Depuis neuf ans celle de Treadwell fonctionne jour et nuit occupant 300 hommes et elle n'est encore qu'à son début, tant le minerai semble être abondant.

Ces grands travaux incessants m'empêchent d'avoir accès auprès des hommes, mais comme plusieurs ont amené leurs familles, l'apostolat n'est pas infructueux. L'automne dernier, deux Sœurs de Ste-Anne ont ouvert une école, et actuellement une quarantaine d'enfants la fréquentent. A Juneau, sept Sœurs de la même congrégation dirigent une autre école pres-

1. Le 4 juillet, anniversaire de la déclaration de l'Indépendance en 1776, est la fête nationale des États-Unis.

que deux fois plus grande et un bel hôpital, où les pauvres mineurs blessés ou estropiés reçoivent leur assistance. Sous peu nous espérons qu'un autre hôpital construit sur le même plan sera inauguré dans l'île de Douglas.

L'été dernier, on annonçait dans nos parages l'arrivée d'un individu qui se disait grand docteur et dont le nom portait plus de titres qu'un tsar ou un empereur. Quelques-uns le disaient docteur en médecine, d'autres en théologie; le fait est que lui-même se dit docteur en médecine, théologie, droit, art dentaire, etc., etc. Il venait avec l'espoir de fonder un hôpital, mais frustré dans ses plans, il entreprit de fonder une église anglicane ou épiscopalienne. Il y a quatre mois il publiait dans les journaux la création de l'église St-Luc. Mais l'église St-Luc même aujourd'hui reste à l'état des possibles. Maintenant c'est un orgue dont il dit avoir besoin, et pour se procurer l'argent nécessaire à son achat, il donne fêtes sur fêtes et entretiens des plus comiques. Une fois c'était la séance de l'âne « Donkey-Social ». Il mit toute sa science doctorale dans la production d'un grand roussin d'Arcadie à grandes oreilles, auquel rien ne manquait, sauf la queue. L'achat d'une queue pour 1 fr. 25 était une condition d'entrée dans la grande salle où trônait le grand ministre à longues oreilles. Bientôt la salle se remplit, et la séance commence. Le nombre des insensés est infini; tous les fous ne sont pas aux petites maisons, et un grand nombre sont sous l'empire de quelque charlatan ou autre qui sait les prendre. Notre évangéliste de l'église St-Luc est avant tout charlatan, et je crois, rien autre chose. Il bande les yeux à son monde, et chacun va à tour de rôle attacher sa queue quelque part. Celui qui approcha le plus près de l'endroit voulu sortit le héros de la fête. Cela fini, une célébrité du pays vint tirer la bonne aventure, et la cérémonie de clôture fut une danse publique.

Une autre fois il s'avisa d'un autre procédé. Il promit une récompense à qui ferait la plus belle bulle de savon, et là comme partout, il réussit dans ses finances. Toutefois sa sollicitude pour l'érection de l'église St-Luc ne l'empêche pas de se livrer à la pratique de la médecine. Un jour dans les journaux du pays on lit que le Missionnaire, le Révérend X***, le Recteur de l'église St-Luc, donne des leçons bibliques à l'école publique, prêche et célèbre l'office; le lendemain on lit que le Docteur X*** donne ses soins à quelque dame tombée gravement malade. Le même docteur est arracheur de dents et ne dédaigne pas d'entrer dans les auberges et de boire la goutte avec les badauds. Mais passons outre, cette popularité ne durera pas, et l'église St-Luc, bâtie sur les séances d'âne et de bulles de savon, tombera faute de fondement.

C'est donc, comme je vous l'ai dit, de la petite mission de Notre-Dame des Mines que je vous écris ces lignes. Vous désirez sans doute connaître sa topographie ; eh bien, essayons de peindre brièvement sa couleur locale. Imaginez-vous un bras de mer resserré entre deux montagnes parallèles,

distantes d'un mille l'une de l'autre. Sur le versant de la montagne à pente moins abrupte, est sise la chapelle avec sa croix orientée vers la mer, en ligne droite de l'autre montagne presque perpendiculaire de près de 4.000 mètres de hauteur. Dans l'enfoncement du bassin, à deux milles plus loin, sur une pente escarpée, est perchée comme un nid d'aigle, la métropole d'Alaska avec sa population de 1800 âmes. Bateaux à vapeur et légers esquifs indiens faits de troncs d'arbres, sillonnent ces eaux en tous sens. Le long de la grève, tant du côté de Juneau que du côté de Douglas, sont éparpillées les cabanes indigènes. A dix mètres à peine de la chapelle est un village indien. Ces sauvages n'ont pas encore été évangélisés. Avant-hier, de nuit, quand je m'acheminais vers ma petite chambrette casée au-dessus de la chapelle et que je longeais la petite voie ferrée qui va de la scierie dans la grande mine, j'entendais les cris sauvages et retentissants accompagnés du son monotone du tambour qui provenaient du village. C'était sans doute une danse sauvage avec ses mille pratiques superstitieuses. La nuit dernière c'était une continuation de la fête. Tout autour de moi surgissent à peine de terre les racines et restes de troncs d'arbres coupés il y a quelques années quand des capitalistes anglais et allemands avaient acheté au prix d'un million et demi de dollars une prétendue mine dorée par des filons. A une vingtaine de mètres plus haut est une cabane habitée par des individus à mine rébarbative et allures suspectes. Quant au côté moral de certaines localités, je me garde de le dépeindre. Les Sœurs sont généralement ici du lundi au vendredi, jours d'école. Je prends mes repas dans leur parloir, et en leur absence, ou bien je reste chez moi, ou bien je me rends à la lueur d'une lanterne, les soirs d'hiver, dans quelque famille catholique. Mon temps ici se passe dans la pratique du ministère, la prière, l'étude et les travaux manuels. A l'aide d'une hache bien tranchante, je tâche de me procurer du bois de chauffage et de donner à mon entourage une apparence moins austère et sauvage. Puis chaque semaine je vais auprès des PP. René et Tréca à Juneau vivre en communauté et tous les deux ou trois mois passer une quinzaine à Sitka.

A Sitka, capitale d'Alaska, l'église catholique est une vieille écurie délabrée, datant du temps des Russes, achetée par Mgr Seghers. La vue de cette masure fait saigner le cœur. Et dire que tout près les Russes schismatiques et les presbytériens ont des temples fort riches. Chose encore plus triste le terrain de l'église catholique a été volé et un individu a eu la hardiesse d'y construire une brasserie. L'en déloger à l'heure qu'il est n'est pas facile. Les catholiques à Sitka sont à peine une quarantaine. Là sont les agents du Gouvernement américain, gouverneur, juge de paix, avocats, commissaires, employés des douanes, soldats et marins à bord d'un petit navire de guerre. Le site est pittoresque. La rade est émaillée d'îlots couronnés de verdure. A l'arrière-plan sont des groupes de montagnes noires de sapins, ici ébréchées et fendues par un grand tremblement de terre, là amoindries

et comme usées par le frottement des vents et de la pluie qui parfois tombe quinze jours consécutifs. A quelques milles à l'ouest est le fameux mont « Edgecumbe », volcan éteint, avec son cratère de 2.000 pieds de diamètre et de 400 pieds de profondeur. Le côté saillant et caractéristique de ce pays est le nombre et la proximité des glaciers et des volcans. Là où les phares manquent, les volcans sont des points de repère pour le navigateur. La traversée de Juneau à Sitka, comme du reste de Seattle à Juneau, ne laisse rien à désirer au touriste. C'est un labyrinthe de bras de mer tournant autour d'un millier d'îles et s'enfonçant à perte de vue dans l'intérieur des terres. Parfois, quand le navire glisse entre deux montagnes perpendiculaires séparées de quelques centaines de mètres, on voit en face ce qui ressemblerait à une barricade infranchissable, quand soudain, à un détour, tout un panorama d'îles, de canaux, d'anses, de criques s'offre à la vue. Les Alpes ou les Montagnes Rocheuses, supposé que leurs vallées fussent remplies par l'océan, donneraient une idée assez exacte de l'archipel d'Alaska.

A Sitka il y a un fort village indien de 1200 personnes. Les presbytériens ont une école industrielle et les Russes un orphelinat maintenu aux frais du tsar qui fait parvenir 120 dollars au prêtre et 12 dollars pour l'entretien de chaque élève tous les mois de l'année. Mais les Russes n'auront guère d'autre influence que celle qu'ils exercent sur les indigènes; les sectes protestantes qui envahissent le pays finiront par les supplanter tant parmi les blancs que parmi les Indiens. Les presbytériens, guidés par un certain Sheldon Jackson, homme fort habile et entreprenant, ont des écoles à Juneau, Wrangel, Chilcat, etc., et ont partout pris les devants et occupé les meilleures places. Les anglicans ou épiscopaux ont, l'an dernier, envoyé en Alaska le docteur Rowe, homme de tact et d'initiative.

La population blanche est on ne peut plus flottante. C'est une nuée d'aventuriers poussée par l'appât du gain, prête à s'envoler partout où l'on annonce la découverte de l'or. C'est vers les champs d'or du Yukon, où l'on dit faire jusqu'à 100, et même 500 dollars par jour, que la nuée va au printemps prochain prendre son vol. Puis là où elle se porte on voit bientôt s'élever théâtres, auberges, maisons de jeu et de débauche. L'indifférence religieuse de ces infortunés est vraiment navrante.

Il est question de construire un chemin de fer de Wrangel à Circle City sur le Yukon. Le projet ne tardera pas à être exécuté. C'est un excellent moyen d'ouvrir le pays et de rendre la vie moins chère. Actuellement sur le Yukon un œuf coûte un dollar, un sac de farine 20 dollars, et le reste en proportion. Du Yukon en Sibérie on arrivera un jour ou l'autre à voyager en chemin de fer, surtout si le pays est aussi riche qu'on le dit. Le détroit de Behring n'a que 48 milles de large et n'est guère profond. Les îles du grand et du petit Riomède surgissent de ses eaux. Le couvrir d'un pont ne serait guère pratique à cause des glaçons, mais on pourrait le combler

de pierres en laissant çà et là des ouvertures pour le passage des navires ou bien encore creuser un tunnel.

Les Indiens de ce pays ne ressemblent pas à ceux des Montagnes Rocheuses. Ils sont plus petits, plus lents, plus taciturnes, et n'ont pas la taille svelte et haute, les formes colossales, l'œil vif et fier et surtout les qualités oratoires de la tribu des Pieds Noirs. Leur langue est tout ce qu'on peut imaginer de plus rauque, guttural, grinçant, inarticulé. Il semblerait que depuis des siècles leur organe vocal eût été horriblement détérioré par les rhumes et les catarrhes. Par suite de leur vie de pêcheurs ils ont la poitrine et les épaules fort élargies par la rame, mais les jambes sont difformes et en forme d'arbalètes. Les voir se traîner nonchalamment à terre donne l'idée de canards sauvages ou autres oiseaux aquatiques qui se sont abattus sur le rivage.

Salut à nos Pères et Frères.

Je me recommande bien, cher Père, à vos prières et saints sacrifices.

Bien à vous en N.-S.

P. Bougis, S. J.

Difficultés entre schismatiques russes et presbytériens.

Lettre du P. Bougis au P. R. de Beaurepaire.

2 juillet 1897.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

Hier les Pères René, Tréca et moi allâmes en villégiature à la chapelle de Notre-Dame du Rosaire, à un mille environ de Juneau. Là se construit en ce moment une mission indienne qui sera desservie par le P. Tréca. Nos églises dans ce district sont toutes placées sous l'invocation de la sainte Vierge. A Juneau, c'est l'église de la Nativité de la sainte Vierge, desservie par le P. René, puis Notre-Dame du Rosaire par le P. Tréca et Notre-Dame des Mines dans l'île de Douglas confiée à mes soins.

Vous avez dû appendre que, par décret de la Propagande en date du 16 mars 1897, le R. P. J. B. René a été nommé préfet apostolique d'Alaska, en remplacement du R. P. Tosi à qui les forces commencent à faire défaut. Demain le R. P. René part pour la visite de son vaste territoire et va commencer par un voyage de plus de 10,000 milles. Après qu'il aura gagné l'embouchure du Yukon, il remontera ce fleuve jusqu'à Circle City et Klondyke, où une nuée de plus de 1,000 mineurs se porte en ce moment. Tout ce monde a passé par Juneau, franchi le sommet des montagnes, traverse en ce moment les grands lacs où le Yukon prend sa course, puis descendra

le fleuve, sur un parcours de 1,000 milles environ. Dans les prétendus champs d'or de ce grand fleuve du Nord, le P. René reverra beaucoup de ses connaissances, bon nombre de catholiques qui fréquentaient l'église de la Nativité, et surtout nos Pères et Frères qui se dépensent et s'usent au travail laborieux d'un apostolat aride et inconnu. Ce n'est qu'au mois de septembre que le Père compte retourner à Juneau, métropole de cet immense territoire, grand comme quatre fois la France, et dont la bourgade la plus peuplée ne compte pas plus de 1,800 âmes.

Sur le même bateau faisant la traversée de Sitka à Unalaska se trouvera l'évêque russe schismatique d'Alaska et les îles Aléoutiennes, dont l'évêché est à San-Francisco. Ses prêtres ne s'entendent guère avec les presbytériens, qui sont très forts à Sitka. L'hiver dernier le prêtre russe, M. Anatole, avait assisté une moribonde qui avait manifesté le désir d'être enterrée par lui. C'était aussi le désir du veuf et des orphelins. Les presbytériens intervinrent et réclamèrent les restes, afin de procéder à la sépulture. Ils sortirent le cadavre du cercueil russe, le promenèrent par la ville et finalement le déposèrent dans un cercueil à eux. Comme les autorités, gouverneur et commissaire, avaient pris part à l'affaire, le prêtre russe d'intervenir et de soutenir ses droits. Ils lui donnèrent à entendre qu'il ferait mieux de se retirer du pays. Le dénouement de l'intrigue finit par devenir comique, et les restes de la pauvre femme furent enterrés en deux cercueils, russe et presbytérien. Depuis ce temps les Russes ont adressé une pétition à leur ministre à Washington, le priant de veiller à la sauvegarde de leurs droits et de leur envoyer un représentant auquel ils puissent s'adresser. Le tsar de Russie, qui fournit à ses prêtres en Alaska un salaire de 100 dollars par mois, est, lui aussi, mis au courant des intrigues et des faits et gestes des presbytériens.

L'inspecteur des écoles en Alaska est un vieux ministre, le fameux Sheldon Jackson. Il a coutume, l'été, de naviguer dans les mers d'Alaska, de visiter quelques écoles et de s'en retourner, au commencement de l'automne, jouir de son salaire dans une des grandes villes de l'est. Il écrivait dernièrement à l'évêque russe, le priant de lui fournir des renseignements sur ses missions d'Alaska, étant donné que jusqu'ici il n'a pu répondre aux questions qui lui ont été posées que d'une manière fort vague.

Il y a quelques semaines le P. Tréca et moi allâmes visiter une des grandes mines d'or dans l'île de Douglas. Le contre-maître nous fit descendre la bure, et bientôt nous atteignîmes une profondeur de 220 pieds. A l'aide de bougies nous nous acheminâmes le long des tunnels bas, mal aérés, voûtés et supportés par des piliers s'élevant à angle droit. Parfois force nous était de ramper pendant que l'eau dégouttait au-dessus de nos têtes ou suintait tout autour de nous. Les mineurs creusaient çà et là de grands trous dans les quartz aurifèreux. Soudain un avertissement est donné;

une explosion va avoir lieu. Nous nous blottissons dans un enfoncement angulaire, et un instant après le coup part : tout s'ébranle et nos bougies s'éteignent. Ma visite dans les mines me fit apprécier la valeur, le courage et la patience de ces travailleurs des retraites souterraines qui gagnent leur pain à la sueur de leur front et dont la vie est en continuel danger.

Une semaine ou deux plus tard, le même contre-maître, M. Stephenson, mineur de grande expérience, n'apparaissait pas à l'heure du dîner. On le cherche, et on le trouve au fond de la mine suffoqué par le gaz de la dynamite. Le feu avait pris à ses vêtements, et le malheureux sans connaissance brûlait à petit feu. Longtemps on crut son état désespéré, et ce n'est qu'après 11 heures passées sans connaissance que le pauvre homme revint à lui.

Telles sont, mon bien cher Père, quelques nouvelles de notre lointain Alaska. Dans l'île de Douglas, nous allons construire un grand hôpital, pas aussi grand cependant que celui de Juneau. Quatre Sœurs de Sainte-Anne ont quitté le Canada depuis le mois dernier et vont s'embarquer à San-Francisco pour les missions du Yukon. Les mineurs envahissent le pays, et en Alaska comme aux États-Unis la connaissance de l'anglais est indispensable.

Je vais maintenant vous dire adieu en vous remerciant du fond du cœur de votre charité et en me recommandant à vos prières et à celles des Pères et Frères de mes connaissances.

Bien à vous en N.-S.

P. Bougis, S. J.

ROUMANIE.

Excursions apostoliques en Roumanie.

Lettre du P. A. Payen.

(Suite et fin.)

BARGAOANI (un petit village mi-partie catholique sur les premières pentes des Karpathes).

25 juillet, Saint-Jacques. 6 août 1895.

Ce Bărgăoanĭ que je fais très gros sur *ma* carte, en raison de l'importance que vous lui donnez, est, à tous les autres points de vue, un tout petit village perdu dans les premières pentes des montagnes. Il est habité par le même genre de braves gens que je vous ai déjà décrits. — Mgr Zardetti, archevêque de Bucharest, qui vient de passer dans ces régions trois semaines de vacances en compagnie de Mgr Jacquet, évêque de Jassy, me disait, il y a trois jours, son impression sur ce peuple : Les Indiens du Far-West

américain, Corbeaux, Têtes-Plates, Gros-Ventres, etc., ne leur cèdent en rien pour la civilisation. — Il faut savoir que Monseigneur a été longtemps évêque en Amérique : il connaît donc bien les Indiens, mais pas assez tout de même nos paysans. Si l'extérieur est très sauvage, ils ont une culture intérieure bien plus avancée, dont je trouve une preuve sûre dans les vocations sacerdotales qui se déclarent relativement nombreuses parmi eux et tiennent bon : ce qui ne se rencontre pas même aux Montagnes Rocheuses.

Ce séjour en montagne a la prétention d'être une villégiature de vacances, il pourrait se faire pourtant qu'elle ne réponde pas de tous points à l'idée qu'on pourrait s'en faire en votre occident, ne serait-ce que la parfaite solitude que tous n'apprécient pas au même degré que saint Antoine.

Le P. Curé est parti pour 15 jours, et je suis en son lieu et place; un des agréments qu'il m'octroie est l'église qu'on est en train de bâtir. — C'est très intéressant, mais les mais ne manquent pas, et l'un des plus forts c'est le manque d'argent pour payer les ouvriers. Saint Antoine aurait là une belle occasion de se montrer, et je lui promets bien de ne point m'en taire. Il a d'autant plus d'intérêt à se montrer généreux que les ouvriers dont il s'agit sont de bien bons catholiques : Tous Allemands ou Autrichiens qui résident à Carnowitz — c'est-à-dire qu'ils n'y sont que pendant la mauvaise saison, « quand le bâtiment ne va pas », étant toujours occupés parce qu'ils sont bons maçons, article inconnu en Roumanie. Ils sont d'une piété d'enfants de chœur, ne manquent pas d'arrêter le travail quand sonne l'*Angelus* pour le réciter à genoux. Je les ai vus se lever de table, tout comme chez nous jadis. Venant de si loin ils n'amènent pas de manœuvres et prennent ce qu'ils trouvent là où ils sont. — Ici, ils ont trouvé les paysans qui tour à tour viennent travailler à l'église, *gratis pro Deo*, bien entendu. Le Père a désigné un notable qui, chaque semaine, assigne tel jour à un tel, etc., afin qu'il y ait toujours du monde en quantité suffisante. Ceux qui ont des bêtes de somme font les charrois : tous contribuent à la bâtisse et en sont très fiers.

Arrivée à Roman ; seul je suis attendu. Le dascal a préparé quelques morceaux de saucisson et de l'eau bien fraîche. Lesté de cette façon assez légère, je m'abandonne à Nicolas qui enlève ses chevaux, bien qu'ils aient environ 40 kil. dans les sabots. Il est 11 heures; le soleil éclate impitoyable dans un azur immaculé. Un vaste « en cas », qui peut bien avoir un mètre et demi d'envergure, va me servir d'abri. C'est en grosse toile blanche et point doublé, c'est pesant à tenir, ce n'est pas élégant, mais c'est indispensable. Pendant ces réflexions, nous arrivons à un gué de la Moldova.

Nicolas, qui m'aime bien, j'en suis sûr, mais qui, comme maître Jacques, aime encore un peu plus ses chevaux, a voulu leur épargner 7 ou 8 kilomètres nécessaires pour trouver le pont. Je suis, d'ailleurs, moi aussi pour

abréger la course, seulement, « si le Père veut bien, il faudra relever ses vêtements et mettre le sac sur le siège, parce que peut-être l'eau arrivera dans la voiture. — Ah! » Sourire du brave Nicolas. — Eh bien en avant ! On pénètre. Le courant est très fort, Nicolas, pour exhorter ses bêtes, tire de je ne sais quelles profondeurs d'éloquentes interjections que l'écriture ne traduit pas aisément, car elles ne comportent aucune consonne, et les 6 voyelles de la langue française ne suffisent pas à les figurer. Le fait est que nous avançons, les marche-pieds sont noyés et disparaissent. Voilà la Moldova qui coule en liberté sous l'arcade de mes genoux. Enfin tout se passe bien.

Nous voici dans la campagne très riche surtout cette année. — On dit ici que la récolte abondante est un signe de guerre. Elle est verte ou blonde selon qu'elle porte du maïs ou des blés.

Voici, entre deux buttes, une échappée de vue sur un grand nombre de sommets des Karpathes. Cela ne fait point l'effet d'une chaîne avec des contreforts plus ou moins réguliers comme on voit sur les cartes, mais plutôt d'un ensemble d'innombrables cônes de plus en plus énormes, et cela grandit jusqu'autour du Ceahlău, le géant du pays, 2,800 m. (c'est un nain près du Mont Blanc) qui fait son petit effet. D'ici il apparaît presque toujours, le temps étant beau, à l'horizon que je regarde quand je cherche la France. Il était en gros bonnet blanc quand je le vis en avril, mais il est nu-tête en ce moment et à demi-couché sur un énorme lit où il semble reposer les pieds vers le sud. Je ne sais en quoi est bâti ce lit colossal ; mais ici où les monts commencent, on ne trouve pas une pierre : de la terre assez friable, à peine quelques traces de marne. Si profond qu'on creuse, c'est toujours dans la chair du monstre qu'on enfonce, on ne trouve point son squelette. C'est peut-être pour cela qu'il est moins haut qu'en Suisse, la charge de terre fut trop forte à soulever.

Nous passons un petit village, Dulcesti, entièrement schismatique, où se trouve une grande propriété d'un boyard, puis arrivons à Bozieni, un bourg plein de juifs.

Les insectes parasites abondent dans ce pays. Figurez-vous qu'il y a huit jours, j'étais en voiture et sur le siège, près de Nicolas, un petit gars de 12 ans que nous reconduisions chez lui, et je vis distinctement sur sa chemise un spécimen monstrueux de ces vampires qui montait en zig-zag, cherchant un passage jusqu'à la chair fraîche qu'il flairait à travers la toile ; il parvint au bord et atteignit la nuque découverte... J'attendis que les ongles que Dieu mit à cette intention au bout de nos doigts vinssent soulager l'âpre démangeaison et peut-être saisir l'ennemi... en effet voici que le bras se meut, les doigts se dirigent vers la blessure... mais que vois-je ? ils se portent quelques centimètres plus haut, pour gratter, assez mollement du reste, un point de l'occiput !... Et je reste confondu. Quelle bête féroce opère donc à l'abri touffu de la forêt capitale, pour que celle que je vois s'abreu-

ver de sang paraisse négligeable en comparaison ? Je suis distrait de ces pensées par les grelots tapageurs de la patache qui fonctionne encore entre Roman et Piatra pour les gens qui ont peu d'argent et beaucoup de temps et ne savent pas comme les Anglais et les Américains monnayer cette dernière denrée. — Les Roumains en sont totalement incapables — trois chevaux de front, une sorte de calèche basse, une charretée de gens qui occupent le siège, les coussins, les strapontins, les marche-pieds et jusqu'à la capote repliée. Quant aux bagages, des sacs et paquets, ils sont liés autour du véhicule à la manière d'une ceinture de sauvetage, très comique !

Arrivée à Gheraesti. Le P. Curé de Gh. bâtit deux églises dans deux annexes et naturellement il me conduit, le lendemain, dans les travaux. C'est la Saint-Élie, fête chômée par les schismatiques ; nos catholiques, passablement superstitieux, ne travaillent pas non plus, vu que s'ils travaillaient un tel jour à un bâtiment, ça ne manquerait pas de prendre feu ! — Demain jour de sainte Madeleine, on ne travaillera pas, quoique ce soit fête chômée nulle part, parce que la grêle détruirait les maisons ; vieille tradition qui n'a plus chez les jeunes la même autorité superstitieuse, mais reste à l'état d'usage. Dans les villages non mélangés de schismatiques, ces jours-là on va aux offices le matin, et le soir pendant les heures les plus chaudes qui précèdent les vêpres, on danse bravement devant l'église jusqu'à ce qu'on sonne le dernier coup. On assiste alors à l'office pieusement et on rentre au logis.

Priez beaucoup pour le séminaire et nos œuvres en Roumanie, elles sont plus que jamais menacées, non par des ennemis déclarés mais par d'autres, qui peut-être pensent rendre gloire à Dieu en nous écartant de cette mission. Une question d'existence ou de non-existence est en ce moment pendante à Rome.

C'est pour Botozani que je prenais mon billet le dimanche veille de Noël à 6 h. ½ du matin. J'en avais pour 7 h. de route, vu les arrêts et le lambinage et surtout l'encombrement d'un départ général vers le « home » pour les fêtes de Noël. Le fait est que notre compartiment fut complet à peu près tout le temps.

De Paskani à Botozani, nous étions huit, dont une dame accompagnant son mari. On commença par tirer des poches qui un journal, qui une brochure. Je fis comme tout le monde et repris un assez gros livre d'Homélies de saint Jean Chrysostome, traduites en roumain. — Mon voisin, un petit vieillard railleur et bon enfant, chercha sans trop de mystère à voir ce que je lisais ; je m'empressai de lui montrer le titre... le voisin du voisin voulut voir aussi, et mon bouquin fit le tour de la société. On causa dès lors ensemble ou plutôt on nous écouta discuter, le petit vieux et moi, avec, de temps en temps, une intervention d'un officier en face et de quelque autre ; tous, sauf le gros mari de la petite dame, libres penseurs à tous crins. Mon

adversaire, toujours courtois d'ailleurs du moins à sa manière, m'ayant pris d'abord pour un italien, avait ensuite parlé un français quelque peu pénible, mais il se rejeta sur le roumain où c'était mon tour de m'empêtrer un peu, quand il se vit trop pressé dans ses mauvaises raisons. — Je ne réclamai pas, voyant que le français n'entrait point dans toutes les oreilles qui se tendaient vers nous avec un visible intérêt. J'eus à repousser toutes les vieilles attaques ressassées dans les journaux contre l'Église et la Compagnie avec quelques appropriations aux querelles schismatiques. Le papisme, les immenses ressources extorquées (?!) par le pape sur les fidèles, grâce au denier de saint Pierre. — Captations d'héritages par les prêtres. — Obéissance aveugle des Jésuites, *perinde ac cadaver*... les objections historiques : L'Inquisition, le procès de Galilée... les scientifiques surtout. L'homme descend du singe. Savez-vous une manière de prouver ça ? observez les enfants, les tout petits à qui aucun curé n'a pu encore suggérer de renier ses père et mère. 1° Ils leur ressemblent : ils sont tous (!) atteints de « prognathisme », n'ayez pas peur de ce gros mot, ça veut dire qu'ils ont *tous* (!) les mâchoires allongées en avant : Si vous ne les avez plus vous vous êtes corrigés. De plus ils ont gardé une marque toute fraîche d'une *amputation* qui s'est faite, on ne sait comment ? — Eh bien oui, l'appendice caudal ! 2° Ils ont gardé un souvenir : tout petit enfant placé près d'un escalier grimpe.

Êtes-vous convaincus ? C'est ce qui s'imprime en Roumanie.

Pauvre Roumanie, c'est un pays qui n'a pas de chance. A peine née à la vie qu'on est convenu d'appeler civilisée, elle s'est vue affligée d'un gouvernement dit parlementaire, et toutes les administrations roulent sur un gond universel qu'on appelle le *bacchiche*. Malheur aux pauvres !...

Je reviens à mes moutons de route : Le grand cheval de bataille de mon contradicteur, où il retombe toujours en selle, après les plus étonnantes cabrioles, c'est que nous sommes dans le progrès... ce qui est la mort de la puissance ecclésiastique et pour l'humanité le gage assuré de tous les bonheurs ; y compris l'allongement scientifique de la vie humaine ! ? — Vous ne comprenez pas ? C'est pourtant bien simple : Suivez ce raisonnement : Au XXe siècle, on vivra surtout en ballon — donc. — Comment ? — Mais sans doute ! la cause des morts prématurées est le mauvais air qu'on respire sur la terre — chacun sait que sur les montagnes... — En ballon on aura toujours un air pur, d'où il conste à l'évidence qu'on ne mourra plus que de vieillesse... si toutefois on vieillit encore ! Et savez-vous ce que ces messieurs comptent faire pour réprimer les vices, dont ils veulent bien avouer que la société est envahie ? On multipliera les théâtres. Le peuple instruit dans les écoles sera *corrigé* par le théâtre. N'y a-t-il pas le vieil adage : *Castigat ridendo mores ?*

On crie Botozani ! Il neige et vente à faire plaisir. Je m'emmitoufle, hèle un traîneau, et une haridelle, nourrie de coups de fouets, me glisse au petit

galop jusqu'au presbytère. Je ne vois rien de la ville que ce que permet le rideau de mousseline que la neige tend sur le paysage. On se croirait dans un grand village, presque toutes les maisons sont en retrait derrière un jardinet, la rue est bordée de fleurs... en été !

On me dit que plusieurs rues ne sont pas autant différentes de celles de Jassy, mais je ne les ai pas vues.

Jolie petite église : trois clochers, *200* cloches !

Les vêpres se sentent de la fête de demain, c'est-à-dire que les chanteurs invités par le P. Curé sont déjà là, et ils s'essaient. Une heure durant, ce sont de formidables tonnerres, dont l'église résonne avec deux voix aiguës de femmes qui déchirent l'ensemble, comme un éclair fait un nuage. Ce sont des polonais ouvriers d'une verrerie à cinq ou six lieues de Botozani, ils chantent dans leur langue. Je n'entendrai aucun chant latin ici, tout est polonais, parce que tous les catholiques sont polonais, sauf un assez bon nombre d'Allemands.

A la grand' messe le prêtre entonne *Gloria*, *Credo*. Le peuple ici, les chantres ailleurs, chante autre chose, des cantiques — s'arrête quand le prêtre a quelque chose à chanter, puis reprend, tout comme dans les paroisses roumaines.

Cette petite troupe a fait des prodiges cette nuit. Le soir venu, elle a commencé, au profit de l'église, ce qu'on appelle la *colinda*. Ils vont de maison en maison et chantent des souhaits (car ici, c'est à Noël surtout qu'on se souhaite la bonne année); on sait pourquoi ils viennent et on leur donne. — Les hommes seuls étaient de la partie. — Ils ont duré jusqu'à la messe de minuit.

Je dois avouer qu'on pouvait s'apercevoir alors que la gorge pouvait bien être quelque peu fatiguée. La force ne manquait pas, l'église résonnait toujours, mais ça grinçait un brin. — Et puis il semble bien qu'on avait dû les régaler un peu ! On est homme ! et polonais par dessus le marché !

Malheureusement ces polonais ne sont point en Pologne et ils y ont laissé la substance de leur religion... Croiriez-vous que, en la fête de Noël, sur une population qui atteint 2000 catholiques il n'y a pas une seule communion ! C'est navrant ! Il y en a eu quelques-unes avant, paraît-il ; moi j'ai entendu 2 confessions le lendemain !

Il fait un froid de Sibérie ; quand je verse le vin dans le calice à l'offertoire, un gros *glaçon* tombe d'abord.

Au presbytère on est pauvre, on ne fera du feu que dans une salle, cabinet-salon-réfectoire et même chambre du Père. C'est là qu'il faut passer la journée.

Nous avons dîné dans une famille polonaise ; rien à signaler d'ailleurs sinon ce curieux usage que les femmes ne prennent point place à table quand il y a des hôtes de distinction de notre sorte. La vieille maman est

seule venue tout à la fin et s'est tenue à l'écart pour prendre un verre de vin à notre santé.

A propos de vin, le jour de St Jean pendant la messe le curé a placé sur le côté gauche de l'autel un certain nombre de bouteilles devant le cadre où se lit l'Évangile de la fin. A la fin, ayant lu cet évangile, à travers les bouteilles, il bénit ce vin selon une formule du rituel spécial puis, remplissant le calice qui vient de servir à la messe, il distribue une gorgée à chacune des personnes qui viennent à la table de communion.

Le samedi je pars pour chanter la messe le lendemain à Michaileni, paroisse filiale près de Dorohoin.

Ce n'est pas à deux pas du presbytère : une heure et demie de chemin de fer jusqu'à Dorohoin, deux petites heures de traîneau ensuite ! Je profiterai de l'occasion pour répondre à l'invitation que m'a souvent faite d'aller le voir un très bon prêtre précepteur dans une famille belge établie à Dersca — ½ h. de traîneau de Michaileni. Nous télégraphions, et le soir en descendant à Dorohoin, je trouve un traîneau envoyé par l'abbé avec un mot de recommandation de me bien couvrir. Ce n'est pas de luxe !

Deux petits chevaux vigoureux m'emportent dans le vent. Aucun vêtement n'est trop épais dans ces conjonctures-là. Le temps est superbe ; nous montons tout le temps et traversons une grande forêt. C'est merveille de voir, dans l'abondante lumière qui l'enveloppe, la nappe blanche et reluisante d'où jaillissent les arbres ; le noir profond où se perdent les troncs et les premières branches dans l'épaisseur du fourré, et les teintes brun clair, variées à l'infini, que le soleil met sur les cimes en jouant dans les brindilles.

Il n'y a point de loups dans ces parages, paraît-il.

Nous arrivons à Dersca. L'équipage pénètre au galop par la grille ouverte. Point de château, une gentilhommière sans esbrouffe : on a utilisé trois habitations des anciens boyards, et séparées les unes des autres. On a mis dans l'une la chapelle qui sert de paroisse aux familles des serviteurs, dans la plus grande se trouvent les appartements communs et dans la troisième le collège où on étudie. Des trois garçons élevés par M. l'abbé depuis 9 ans, l'un est marié et un second finit sa philosophie à Namur, il n'en reste qu'un ici, et trois charmantes fillettes qui ont leur gouvernante.

M. de Burbure, un homme de cinquante et quelques années, est malheureusement presque aveugle. Mme de Burbure mène seule l'exploitation considérable du domaine avec les conseils de M. l'abbé. — Une vacherie qui fournit journellement une douzaine de kilog. de beurre, et des fromages parallèlement. — Une distillerie et pour en utiliser la drèche 200 bœufs à l'engrais pour la boucherie. — En la saison d'immenses plants d'asperges réalisent un *bénéfice net* évalué à 6000 frs en moins de 3 mois. — Tous ces services divers, la correspondance pour ouvrir et entretenir les débouchés, les expéditions, les rapports avec la régie... mettent une

extraordinaire activité d'ailleurs très sereine dans cet intérieur patriarcal et distingué.

On me reçoit très cordialement, tout le monde est tout de suite à l'aise. Je vous laisse penser les bavardages qui se sont donné cours dans ce milieu tout français, parfaitement chrétien, où personne ne manque d'esprit.

Le lendemain, au moment où la clochette appelle ce qu'on peut nommer les tenanciers comme les maîtres à la messe de M. l'abbé — car c'est dimanche et la St-Silvestre — toute la famille étant réunie pour s'y rendre, je monte en traîneau pour aller dire ma messe et faire un brin de sermon au pauvre peuple de Michaileni. — Ce sont aussi des Polonais et des Allemands venus de la Bukovine dont la frontière est à quelques kilomètres ; tous fort minces chrétiens. — Très peu d'empressement. La messe doit être à 10 h., à 10¼ personne encore « Mais ils viendront, Père. — Quand ? après la messe ? — Si le Père voulait bien attendre ! » Enfin, j'attends... Quelques braves s'amènent, la cloche s'épuise à battre le rappel. Au moment du sermon il peut bien y avoir trente personnes. Un servant de raccroc en sait assez pour m'offrir le vin dans un verre pas commode ! mais non pour répondre. Je dois dire les demandes et les réponses. Je rentre à Dersca à une heure.

Le soir on doit, dans une petite fête très familiale et naïvement solennelle, offrir aux maîtres les souhaits de nouvel an. Après le dîner, pendant que M. de Burbure somnole en son fauteuil, que chacun dit quelque malice à M. l'abbé, les enfants vont et viennent en coup de vent, les petites filles ont fait en un tour de main une petite toilette de gala. Au dehors il y a quelques rumeurs mêlées... On sourit et on jouit de la réunion aussi plénière que possible qui a manqué depuis six semaines. L'aînée des enfants ayant pris une scarlatine dangereuse, a été exilée six semaines, et la mère, d'inquiétude et de fatigue, a été mise en danger sérieux. Aujourd'hui tout est bien. On passe dans le grand salon, qui reste vide d'ordinaire : c'est une grande pièce, plutôt basse de plafond, très ornée, où la bibelotomanie a commencé de faire invasion sans bannir le luxe de bon goût d'antan : quelques bons tableaux et vieilles estampes, des statuettes artistiques. Les quatre fenêtres donnent sur une véranda remplie de monde pour le quart d'heure. Les paysans viennent par groupes donner la sérénade ; récitant d'interminables compliments plus ou moins rimés sur un ton de mélopée étrange qu'accompagne soit un violon, soit un fifre, d'ailleurs sans qu'ils se soucient l'un de l'autre ; les garçons dansottent en tournoyant.

M. Henri, grand joli garçon de 15 à 16 ans, ouvre de temps en temps la fenêtre, donne une poignée de sous au coryphée, et un autre groupe s'amène. — C'est fort curieux au premier abord, mais très monotone et bientôt parfaitement inaperçu ; nous causons tranquillement. Puis voilà les enfants

qui s'avancent avec leur compliment, leurs révérences gracieuses et gauches à la fois, l'émotion qui fait fourcher les petites langues et faire ici un cuir, là un velours, le tout oublié dans une grosse embrassade où larmes et rires se mêlent. A nous prêtres on vient gentiment nous baiser la main, puis nous offrons nos vœux et on recause... nous n'atteignons pourtant pas la nouvelle année. *Demain il faut se lever !* Je dirai la messe de bonne heure à la chapelle et rentrerai dare dare à Jassy à 5 h. du soir pour reprendre la classe le lendemain à 8 h. ½. —

Je fus appelé l'autre jour pendant une classe pour porter les derniers sacrements à une malade. C'était dans un pauvre faubourg éloigné, une pauvre famille de paysans transplantés on ne sait pourquoi de la spacieuse campagne dans l'étroitesse d'un bouge plus ou moins urbain. Quand tout fut fini, je m'en allais avec mon sacristain. La mère de la malade m'arrête au dehors : « Qu'est-ce que le Père pense de ma fille ? — Oh ! dis-je, elle ne me paraît pas absolument perdue. — Qu'est-ce que votre sainteté a vu en ouvrant le livre ? — Comment ? Que pouvais-je voir ? les paroles du Sacrement ! — Oui, mais comment ? le Père a-t-il vu rouge ou noir ? — Je ne comprends pas ce que tu dis. — Ah ! le Père ne comprend pas bien le roumain. — Mais si, je comprends très bien ton roumain, mais c'est ta *sottise* que je ne comprends pas. — Ah ! c'est une sottise que j'ai dite ? — Assurément ! Il y a rouge et noir dans le livre ecclésiastique. On y voit l'un et l'autre, et que veux-tu que cela fasse à la malade ? — Ah ! que le Père veuille bien pardonner ! » Et la pauvre vieille s'en alla persuadée, non qu'elle avait dit une sottise, mais que le bon Père ayant vu *noir* en ouvrant le rituel, n'avait pas voulu lui faire de peine et prenait ce détour pour ne le point dire. — Vous comprenez n'est-ce pas ? Si le prêtre voit *d'abord* rouge, en ouvrant le rituel, la malade guérira. Si non, non.

Je viens de recevoir la visite du consul d'Allemagne ! mais ne craignez pas pour ma modestie, ni pour rien qui me concerne, ce n'était pas moi qu'on le menait voir, c'était mon chez-moi qui est curieux parce qu'il se trouve être aussi et tout à la fois la classe de physique, le cabinet de physique et le laboratoire de chimie. — C'est un homme aimable (non le laboratoire), qui a mis en œuvre, à mon usage, un français visiblement privé d'exercice fréquent, mais fort convenable. — Hélas ! mon allemand à moi ne s'exprime encore que par vagissements. — Il est à coup sûr homme d'à-propos puisque venant à brûle-pourpoint chez le professeur de physique, il m'apprend une découverte nouvelle d'une dizaine de jours, par un professeur de Wurtzbourg, d'un produit photographique assez sensible pour s'impressionner à travers un corps opaque comme la peau et la chair humaine. — Les chirurgiens, sans compter d'autres avantages, seront désormais dispensés de torturer les pauvres blessés avec leurs sondes pour trouver les balles. — Une plaque sensible, approchée du membre atteint en reproduira l'intérieur avec

le projectile logé dedans. Çà aurait bien fait l'affaire de ce pauvre soldat que les docteurs charcutaient (passez-moi le mot) en vain depuis de longues minutes : le patient ne distinguait après chaque tentative que ces mots: « Elle n'est pas là non plus. — Qu'est-ce que vous cherchez donc, dit-il ? » Et la bonne sœur de lui dire dans une caresse : « Patience, mon ami, c'est la balle, il faut bien qu'on la trouve... ! — Ah ! ben, fallait donc l'dire », gémit le pauvre, elle est là dans ma poche de gilet !

Il me semble bien avoir vu jadis qu'on était sur la voie d'une affaire de ce genre. C'est sans doute un procédé nouveau qu'on signale. M. le consul m'a gracieusement promis de m'envoyer le journal où il l'a vu.

ANGLETERRE.

Le treizième centenaire de St Augustin.

Lettre du P. d'Alès au F. Launay.

Canterbury, 16 septembre 1897.

Mon bien cher Frère,

P. C.

VOUS savez que de grandes fêtes catholiques se préparaient pour le treizième centenaire de la venue de St Augustin dans le Kent. Je n'entreprendrai pas un récit d'ensemble. Après la conférence anglicane de Lambeth, où le principe de l'unité *visible* de l'Église fut solennellement reconnu, après le pèlerinage de Glastonbury où l'épiscopat officiel défila femme au bras, les cérémonies romaines de Londres et de Ramsgate, d'Ebbs fleet et de Canterbury ont fait certainement bonne figure. Voici quelques détails sur les deux dernières journées, qui se sont déroulées sous nos yeux.

Mardi 14 septembre, le rendez-vous était à Ebbs fleet, à 3 milles sud-ouest de Ramsgate, au lieu où, selon la tradition, débarquèrent les apôtres de la grande Bretagne. De Minster, où le train nous déposa vers 11 heures, jusqu'à Ebbs fleet, il y a une demi-heure de marche. En arrivant, forte poussée pour entrer dans l'enceinte réservée. La chapelle improvisée est une vaste tente figurant passablement une nef d'église. Nous étions bien là deux ou trois mille. La chaleur promettait d'être étouffante, mais une forte brise ondula constamment sous la voûte de toile. Vers midi, des chants se font entendre à l'extérieur: c'est la procession des quarante moines, reproduisant le cortège historique de S. Augustin. Ils entrent chantant les litanies. Derrière eux, douze on quinze évêques en mitre, et deux cardinaux. Un trône était dressé pour le cardinal Perraud du côté de l'épître. Le cardinal Vaughan officia. C'est un des plus beaux hommes des Royaumes unis, et il chante la préface avec une majesté incomparable. Dans ce grand vaisseau ouvert

à tous les vents, et très ingrat pour l'acoustique, sa voix pénétrait partout, pleine et sonore. Après la messe pontificale, lecture fut donnée d'une lettre de Léon XIII. Puis on chanta en chœur l'*Ave maris stella;* l'évêque de Newport, Monseigneur Hedley, O. S. B., monta en chaire et prononça une vibrante allocution. Il avait pris pour thème la mission de S. Augustin, apôtre de l'Angleterre : S. Augustin l'est à un titre spécial, unique, comme l'instrument choisi de Dieu pour amener ce peuple à la foi. C'était un saint : de là le succès de son apostolat. Il apportait à l'Angleterre le christianisme plénier. Et son œuvre fut immense : idoles renversées, temples païens consacrés au vrai Dieu, la dévotion à Marie introduite, l'estime des choses spirituelles inspirée à ces barbares. Tout le passé catholique de l'Angleterre dérive de S. Augustin. Et quel temps que celui où toute l'Angleterre était catholique ! Cela a fini. Pourquoi ? Il s'est trouvé des hommes de mensonge pour tronquer le christianisme de S. Augustin, pour y substituer un christianisme incomplet et en voie de décomposition. On a bien osé prétendre que S.Augustin voulait fonder en Angleterre une église indépendante. Quelle fable ! comme si S. Augustin ne tenait pas de Rome sa juridiction ! comme s'il avait jamais prétendu être autre chose que le mandataire du Saint-Siège ! Comme si l'indépendance dans le christianisme n'était pas la mise en pièces du christianisme ! S. Augustin est une gloire catholique ; seuls les catholiques peuvent le revendiquer comme un ancêtre. Et maintenant que l'on compare les dix siècles passés par l'Église d'Angleterre sous la tutelle de Rome aux trois siècles de son indépendance ! Qu'a produit l'Anglicanisme, sinon des ruines ? Tout s'en va : dogme, discipline et jusqu'à la Bible. L'avenir est entre les mains de Dieu. Mais si l'Angleterre était tout entière catholique, quel éclat auraient ces mêmes fêtes, rendez-vous de tout un peuple uni dans la foi ! D'aucuns assurent que le retour de l'Angleterre au catholicisme est plus difficile que le retour de la mer sur cette plage d'Ebbs Fleet que, depuis des siècles, elle a cessé de battre. Et pourtant, qui sait ? Persévérons dans l'espérance, dans la prière, dans le sacrifice. Par les saints de l'Angleterre, par la vertu de la Ste Messe qu'on y célèbre chaque jour, Dieu veuille lui rendre sa foi.

Après le panégyrique, il y eut *Te Deum.* On a pu regretter que l'unisson ne fût pas plus parfait. Quelques voix puissantes, distribuées dans les diverses parties de la salle, auraient enlevé cette foule. Au lieu de cela, le chœur chanta seul. Néanmoins l'enthousiasme était général, et la sortie du cortège offrit un spectacle imposant.

A 4 h. ½, nous étions à Canterbury. Pendant ce temps, le Révérend Père Recteur se rendait chez les bénédictins de Ramsgate, où l'évêque de Southwark tenait grande réception.

Le mercredi 15, Canterbury devenait le centre d'attraction. Au sortir de la messe basse dite à la petite église paroissiale de St-Thomas par notre

évêque, un groupe de pèlerins visita la cathédrale sous la conduite du doyen protestant, le célèbre Farrar. Cette visite ne figurait pas au programme des fêtes ; primitivement les catholiques devaient se présenter incognito comme de vulgaires touristes. Mais le doyen Farrar fit lui-même le voyage de Londres pour se mettre à la disposition du cardinal Vaughan, et inviter à un lunch les évêques catholiques. Il ne fut pas donné suite à cette dernière invitation, un lunch étant déjà offert par les Jésuites. Mais la visite proposée eut lieu, et les deux heures qu'elle dura ne parurent longues à personne.

Nous étions trois pour représenter le R. P. Recteur : Au seul nom de S. Mary's college le visage des bedeaux devint souriant, et nous entrâmes aussitôt, laissant derrière nous bien des envieux.

L'archidiacre Farrar est grand, maigre, avec des cheveux blancs assez longs et des favoris rares. Air de puritain, mais non sans bienveillance ; en somme une belle figure. Voix grave, main osseuse et fine, geste énergique. Il porte avec distinction une large gown croisée sur la poitrine et un manteau prélatice. Son explication s'adresse d'ordinaire aux deux cardinaux : le cardinal Vaughan dialogue avec lui, sans trace d'abandon, mais très librement. Le cardinal Perraud, qui entend mal l'anglais, écoute impassible. Il est en soutane noire et rabat, comme un simple curé français. L'archevêque de Westminster porte le clergyman, avec plastron rouge sous son col romain.

Je ne vous arrêterai point à toutes nos stations dans la vénérable cathédrale ; voyons du moins quelques incidents. Dans la chapelle Saint-André, on a réuni à notre intention plusieurs joyaux de la bibliothèque du chapitre : nous remarquons l'acte authentique par lequel l'archevêque d'York reconnaît la préséance de celui de Canterbury — cette pièce porte, entre autres signatures, celles de Guillaume le Conquérant et de Lanfranc ; plus loin, les sceaux des barons signataires de la *Magna charta ;* de nombreux sceaux d'archevêques, sceau du chapitre, etc. — Les cardinaux et évêques furent invités à mettre leurs noms sur un registre de visiteurs. Voilà une page historique. Deux clercs maigres, cravatés, anglicans au possible, dirigeaient le mouvement.

Devant la chaire dite de Saint-Augustin, le doyen expliqua comment cette chaire a servi, depuis l'époque de Langton (XIIIe siècle), à l'intronisation de tous les archevêques de Canterbury.

Tout près de là, il montrait à côté de la tombe du cardinal de Châtillon, mort dans le schisme, celle du cardinal Pole, dernier archevêque catholique au temps de la reine Marie ; pauvre et misérable sarcophage en briques. « Je me propose, dit-il, de rendre à cette tombe un peu d'honneur : il serait facile de restaurer les armoiries. — Ne pourrait-on ouvrir pour cela une souscription ? demanda le cardinal Vaughan. — Oh ! je suis décidé à faire ce travail en tous cas, » répondit le doyen ; et la conversation prit

un autre cours. Mais l'instant d'après, le cardinal la ramenait adroitement à son projet. « Pourquoi ne pas ouvrir dès maintenant la souscription ? Le duc de Norfolk, ici présent, acceptera d'être votre trésorier. » Le duc accepta de très bonne grâce. Et voilà comment la cathédrale protestante possédera un monument de nos fêtes catholiques.

Je vous parlais du duc de Norfolk. Impossible d'être moins solennel que ce premier lord d'Angleterre. Nous le revîmes le soir à S. Mary's college, avec son frère Lord Talbot, et son neveu, boy d'une douzaine d'années.

Arrivé au lieu du martyre de saint Thomas, le cardinal se prosterna et baisa la pierre ; tout le monde en fit autant, sous les yeux d'un bon nombre d'anglicans qui ne manifestèrent aucune surprise. Ce fut le plus bel épisode de cette visite.

Un incident agréable fut la manifestation de joie enfantine à laquelle se livrèrent de bons Pères Bénédictins en retrouvant dans la crypte une statue portant la coule monastique, et dans laquelle ils reconnurent leur Père saint Benoît. « The old english is good », disait l'un. Et les plaisanteries ne tarissaient pas.

Dans la chapelle souterraine où a reposé quelque temps le corps de saint Thomas, le doyen rappela la pénitence de Henri II, pénitence aussitôt récompensée par un insigne triomphe de ses armes. Il raconta aussi la découverte faite en ce lieu même, il y a quelque dix ans, d'un squelette que l'on crut d'abord reconnaître pour celui de saint Thomas Becket. Des catholiques offrirent des sommes énormes pour acquérir ces prétendues reliques. Mais la vérité est qu'il faut renoncer à rien retrouver du corps de saint Thomas. C'est ce que notre guide établit d'une manière convaincante, en invoquant l'autorité du P. John Morris, S. J. et de Dom Gasquet, O. S. B. — Dom Gasquet était justement parmi les visiteurs, et une conversation intéressante s'établit entre lui et l'archidiacre. Quant aux travaux du Père Morris, plus d'un emprunt y fut fait au cours de cette promenade archéologique.

Il était plus d'une heure après midi. Le cardinal serra la main de l'archidiacre en lui disant : Good bye, et l'on se sépara en excellents termes. Un lunch attendait à S. Mary's college nos pèlerins catholiques ; l'histoire de ce lunch mérite d'être narrée. Quelque temps avant les fêtes, le R. P. Recteur avait écrit à l'évêque de Southwark et au cardinal qu'il se ferait un plaisir d'offrir l'hospitalité aux évêques qui voudraient descendre à S. Mary's college.

L'invitation fut acceptée avec empressement.

Huit jours avant la fête, nous reçûmes des programmes imprimés portant : Mercredi 15, à 1 h. ½, lunch donné par les Jésuites français. Le R. P. Recteur stipula que les dames ne pénétreraient pas dans nos réfectoires, et demanda à être averti du nombre probable des convives masculins. Donc

nous attendions de pied ferme quand, le soir du 14, la nouvelle se répandit que le doyen Farrar viendrait s'asseoir à notre table ! Avec l'assentiment du R. P. Recteur, le cardinal devait l'inviter. Coup de théâtre. Je sais un poète qui, non sans douleur, rentrait déjà dans ses cartons des strophes par trop vibrantes de catholicisme. En réalité, le doyen Farrar ne parut point à S. Mary's college. Il avait compris qu'il serait là peu à sa place et avait décliné l'invitation du cardinal.

Les hôtes de distinction prirent place au milieu du réfectoire de communauté. Des tables préparées — ou improvisées — dans trois autres salles recueillirent un nombre inespéré de convives, et la joie y dut être grande, à en juger par le bruit. A la table d'honneur, les deux cardinaux Vaughan et Perraud présidaient, ayant à leurs côtés les évêques de Southwark, de Trébizonde, de Nottingham, de Liverpool, de Middlebourgh, de Nouvelle-Zélande, de Clifton et de Birmingham ; le duc de Norfolk, Dom Ford, O. S. B., Mr James Britten, Knight of S. Gregory, l'abbé Captier, supérieur de la congrégation Saint-Sulpice, etc. Il y eut assaut de poésies, et gracieuse réponse de l'archevêque d'Autun. L'un des poètes appartenait à une famille bien connue dans son diocèse. « Mais n'êtes-vous pas de mes enfants ? lui demanda-t-il. — Pas moi, Éminence, mais mes cousins. — Eh bien, les cousins de mes diocésains sont presque mes fils. »

Un peu après 3 heures, la *Catholic Truth Society* tint dans notre grande salle sa séance annuelle, sous la présidence du cardinal Vaughan. Le bureau d'honneur — vingt personnes environ, — occupait la scène. Le service de la presse était organisé avec luxe, car on voyait une douzaine de reporters attablés près de la rampe. Cinq à six cents personnes assistèrent. Nous entendîmes un travail du Dr Barry sur la littérature catholique depuis la Réforme; une autre de Mgr Ward sur l'œuvre du catholicisme anglais depuis trois siècles en matière d'éducation. Mgr Mercier, de l'université catholique de Louvain, avait écrit en français un mémoire sur l'institut philosophique dont il est le Recteur. De ce mémoire, qui s'annonçait long, nous n'eûmes que l'introduction et la conclusion. Mais, on put entrevoir l'idée centrale que voici. Notre enseignement catholique reste trop souvent au-dessous de nos besoins et de ses devoirs. Pourquoi ? J'ose dire que c'est faute d'ambition. Trop souvent, nos jeunes étudiants de Louvain nous sont revenus d'un stage à Leipzig ou à Paris ou dans quelque autre université libre, plus ou moins ébranlés dans leur foi. Ils s'étaient trouvés en relation avec des hommes de science, et n'avaient pu s'empêcher de constater leur supériorité technique et d'en subir l'influence.

Eh bien, ces ruines, nous les avons préparées. Nous passons des examens et nous nous enchaînons à des programmes. C'est trop peu. Il faudrait, reprenant l'œuvre d'Aristote et de S. Thomas, pousser avec plus de désintéressement, toutes les branches de la science. Cette visée d'une culture

philosophique et théologique plus haute et plus désintéressée, a présidé au développement de notre œuvre.

A la fin de ce rapport, le cardinal Perraud fit son entrée par le fond de la salle qu'il traversa au milieu d'une ovation enthousiaste. Nous le vîmes, cette fois, en tenue cardinalice, et il parut tout autre qu'à la visite de la cathédrale. Sa figure s'illumine dans l'action oratoire ; la voix est forte, la parole merveilleuse de souplesse et de distinction. Le cardinal s'exprima en français.

Voici la substance de son discours, que l'auditoire interrompit plusieurs fois de ses applaudissements :

J'eusse préféré n'être que témoin à ces fêtes séculaires du christianisme anglais. Mais venu pour représenter l'Église de France, en mémoire de l'hospitalité donnée par S. Syagrius d'Autun à S. Augustin et à ses moines, et selon le désir de Léon XIII, je ne puis décliner l'invitation qui m'est faite. Donc j'ajouterai quelques mots, en forme d'épilogue, au discours que je prononçais dimanche à l'Oratoire de Londres.

Hier, dans une cérémonie incomparable, nous fêtions la mémoire de S. Augustin, aux lieux mêmes où il a touché le sol anglais. Ce Saint a fait beaucoup pour l'Angleterre ; et l'Angleterre doit recueillir pieusement les dernières paroles qu'il laissait en mourant à ses disciples et à son peuple : « Demeurez fermes, et gardez les traditions que vous avez reçues de moi [1]. »

Honneur donc à ces vieilles familles catholiques qui ont gardé intact le dépôt de la foi ! Honneur à ces généreux convertis qui, avec la grâce de Dieu, ont reconquis par la prière et par l'étude cette foi apportée de Rome par Augustin, l'envoyé du pape Grégoire.

Il y a quelques mois à peine, l'archevêque de Westminster rappelait, dans une lettre pastorale, qu'au XIIe siècle l'Angleterre ne comptait pas moins de 1100 églises dédiées à l'apôtre S. Pierre ; et il rendait hommage à l'héroïsme de Jean Fisher et de cette troupe de martyrs qui monta sur l'échafaud pour affirmer la suprématie pontificale. Magnifique chaîne de traditions, et leçon éloquente pour nos frères séparés.

A ces frères qu'ils aiment, les catholiques peuvent s'adresser comme les Pères des premiers siècles s'adressaient aux sectes naissantes, et dire comme Tertullien à Praxéas : *Hesterni estis !* L'argument de prescription est décisif contre l'anglicanisme. Leur secte peut à peine invoquer trois siècles et demi d'existence. C'est peu, pour une église chrétienne ! Avant le XVIe siècle régnait l'unité. Les ancêtres des modernes Anglicans professaient la même doctrine, participaient aux mêmes sacrements que les catholiques d'alors, que les catholiques d'aujourd'hui. Ces doctrines, ces sacrements, leur

1. *II Thes.*, II, 14.

venaient en droite ligne des apôtres. L'Église romaine n'est pas seulement la plus ancienne des églises: le Pape est le seul légitime successeur de S. Pierre, le seul représentant de l'unité dans la vérité. Catholiques d'Angleterre, vous seuls êtes attachés au centre unique de l'autorité divine.

A l'extrémité de cette table, voyez, au pied du crucifix, le pallium de votre primat : cet insigne a son histoire : pendant mille ans, les archevêques de Canterbury sont allés le recevoir à Rome des mains du pape.

Depuis la restauration de la hiérarchie catholique en Angleterre, sous Pie IX, trois fois déjà le pallium a reposé sur les épaules de prélats anglais. Puisse-t-il demeurer longtemps encore sur celles du glorieux successeur de Wiseman et de Manning. *(Applaudissements).* Long life to the most eminent venerated and beloved cardinal Vaughan ! *(Hurrahs.)*

Ce pallium est un drapeau autour duquel les catholiques d'Angleterre se ralliaient autrefois. Ils doivent s'y rallier encore, pour être les apôtres de la vérité catholique.

Avant de finir, un merci et des conseils. Conseils empruntés à la lettre du Saint-Père, lue hier, dans la cérémonie d'Ebbs Fleet. Montrez-vous charitables aux dissidents.

Cette recommandation n'est que l'écho de celles que S. Augustin d'Hippone adressait à son peuple, dans un temps de dissension religieuse. Soyez bons ; prêchez d'exemple. Point de disputes stériles. Un jour, deux frères vinrent devant Notre-Seigneur le prier de prononcer entre eux : l'un d'eux réclamait sa part de l'héritage paternel. Notre-Seigneur ne divisa point l'héritage. Ainsi, pouvons-nous faire part de notre vérité sans nous appauvrir. *Domine, dic fratri meo ut mecum possideat unitatem !*

Le cardinal Vaughan remercia chaudement l'orateur de sa présence et de ses conseils. Tous les catholiques d'Angleterre auraient à cœur de s'y conformer en se sacrifiant pour leurs frères. Ils s'y sentaient encouragés par des exemples venus de France. C'est, paraît-il, une tradition dans la congrégation de St-Sulpice, que M. Olier eut un jour une apparition de S. Grégoire le Grand, qui lui inspira de s'adonner à la prière et à la pénitence pour la conversion de l'Angleterre. Ce fut le point de départ d'une croisade de prières, qui a pris de nos jours un grand développement. Entrons dans ce mouvement ; soyons unis ; soyons humbles ; montrons à ceux qui ne croient pas comme nous la charité de Jésus-Christ. Par là, nous travaillerons au triomphe de cette vérité divine, pour laquelle tous ceux qui m'entendent sont prêts à donner leur sang. Et maintenant, merci à l'ordre bénédictin qui a tenu le premier rang dans ces fêtes du centenaire, et à bon droit, car les moines ont été avec nous dès le commencement. Merci à la Compagnie de Jésus qui nous fait un chaud et magnifique accueil. Ses apôtres ont tant travaillé à la conversion de l'Angleterre, qu'il convenait de finir aujourd'hui chez les Jésuites, et particulièrement chez les

Jésuites français. Car ici nous sommes en France. Le cardinal Perraud nous apportait le cœur de la France : c'est donc toujours de France que doit nous venir le salut !

Il convenait de finir à Canterbury, au pied de ces hautes tours qui nous rappellent un passé catholique. Ce matin, nous visitions l'antique cathédrale sous la conduite d'un homme qui en a *présentement* la charge *(rires)*. S'il n'est pas des nôtres, du moins nous ne saurions trop reconnaître la parfaite courtoisie de son accueil. *(Applaudissements.)* Aujourd'hui, un grand pas a été fait ; une date a été écrite dans l'histoire religieuse d'Angleterre. Et en nous aidant à l'écrire, le cardinal Perraud nous a rendu un service inoubliable.

A l'issue de ce discours, l'évêque d'Autun se leva et embrassa fraternellement l'archevêque de Westminster, ce qui provoqua un tonnerre d'applaudissements.

Le Révérend Père Recteur exprima en quelques mots émus les sentiments qui étaient dans tous nos cœurs, et souhaita aux catholiques anglais de voir partout leur drapeau national abriter la liberté de l'Église.

Un salut solennel couronna cette journée, l'une des plus belles assurément qu'ait vues S. Mary's college.

Les deux cardinaux nous restèrent pour la nuit. Le soir, on les fêta d'une manière plus intime, et les souvenirs de Brugelette, délicatement rappelés par un poète, amenèrent une aimable saillie du cardinal Vaughan : Oui, j'ai passé trois ans dans ce collège, et j'ai connu là une discipline qui n'a nulle part sa pareille en Angleterre. Je ne puis l'oublier, car ce régime eut une sérieuse influence sur la formation de mon caractère.

Nous entendîmes encore une pièce de vers sur la désolation de la cathédrale protestante, sur « cette église sans Dieu » et « cet autel sans hostie », où une « croix sans crucifix » étend ses bras nus. Impossible, s'écrièrent tout d'une voix nos hôtes, de rendre plus fidèlement l'impression du visiteur catholique.

Ainsi, les solennités du centenaire s'achevaient, heureux augure, à S. Mary's College, sous les auspices de la Très Sainte Vierge. Le mot de la fin appartint au cardinal Perraud.

« Ces fêtes, dit-il à l'archevêque de Westminster, seront une grâce pour l'Église catholique d'Angleterre, et une des gloires de votre épiscopat. »

En union de prières.

A. D'ALÈS, S. J.

FRANCE.

Invention des corps des PP. Olivaint, Caubert et de Bengy.

Lettre adressée au R. P. Platel, Provincial de France, par le P. Foulongne, de la même Compagnie.

Paris, décembre 1896.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

A plusieurs reprises, je dois le reconnaître tout d'abord, vous m'avez paternellement invité à mettre par écrit le récit des faits et circonstances qui ont « précédé », « accompagné » et « suivi » l'invention, faite à Belleville, des corps de nos vénérés Pères Olivaint, Caubert et de Bengy, massacrés, *in odium religionis*, le vendredi, 26 mai de l'année 1871, vers 6 heures du soir, rue Haxo, au 2e secteur (1).

Jusqu'ici, je dois aussi le reconnaître humblement, je me suis dérobé à vos désirs. Vous en savez la raison, mon Révérend Père : elle était toute personnelle. En ces circonstances en effet, j'ai joué comme le rôle principal, et j'éprouvais une véritable répugnance à le faire ressortir.

Vous avez bien voulu, mon Révérend Père, lever mon scrupule. Vous m'avez fait comprendre qu'il y avait là une page d'histoire supplémentaire, intéressant la mémoire de nos Martyrs. Surtout, vous m'avez judicieusement observé que cette page, si modeste qu'elle fût, manquerait à leur mémoire ; puisque des cinq témoins, présents à l'invention des corps, j'étais le seul survivant (2).

Après des motifs si bien faits pour convaincre, j'aurais bien mauvaise grâce de ne pas surmonter ma répugnance.

Que si dans cette notice, vous ne rencontrez pas, mon Révérend Père, les sentiments si touchants dont sont remplies les lettres adressées à son Frère par le P. Bazin, de vénérée mémoire (3), ma simple relation aura du moins le mérite d'être « vécue » — comme on dit assez étrangement aujourd'hui. Vous voudrez bien y trouver de la netteté, y reconnaître de l'exactitude. J'oserais dire que, dans tous ses détails, elle porte avec elle le caractère de la plus parfaite authenticité.

Ce préambule posé — et je crois qu'il était nécessaire — je commence mon récit. Je me permets de le mettre sous vos auspices, mon Révérend

---

1. Le 2e secteur se composait de l'ensemble des petites maisons, connu sous le nom de Cité Vincennes. Ces petites maisons appartiennent aujourd'hui à la Province de France.

2. — M. Lauras, père, est mort à Paris, le 24 octobre 1884.
— M. le Dr Henri Colombel, est mort à Paris, le 26 mars 1885.
— M. l'abbé Raymond, est mort à Paris, le 7 septembre 1886.
— M. le lieutenant Valin, officier de Mobiles, dont je n'ai pu trouver trace au Ministère de la Guerre.

3. Voir *Lettres de Jersey*, vol. XIV, n° 2, septembre 1895.

Père Provincial ; puisque vous avez bien voulu accepter que je le dédiasse à votre Révérence.

Pour plus d'ordre et de clarté, j'ai pensé de le diviser en quatre parties, auxquelles je donne le nom de *Journées.*

— La *première*, que j'appellerai la *Journée des Tentatives*, est celle du samedi 27 mai 1871, veille de la Fête de la Pentecôte.

— La *seconde*, je la désignerai sous le nom de *Journée de Commencement d'Exécution ;* elle a eu lieu, le dimanche 28 mai 1871, le jour même de la Pentecôte.

— La *troisième*, le lundi 29 mai 1871, est la grande *Journée de l'Invention des Corps.*

— Dans la *quatrième*, celle du mardi 30 mai 1871, je rapporterai brièvement certains détails appartenant aux journées précédentes, à la troisième en particulier.

Il y aura aussi un Épilogue dans lequel, mon Révérend Père, je ferai humble et confiant appel au Préposé à la Province de France.

Première Journée.

Celle du samedi 27 mai 1871, veille de la Pentecôte ; journée que j'ai appelée la *Journée des Tentatives.*

Depuis l'entrée dans Paris de l'armée de secours, envoyée de Versailles à la date du 22 mai, le P. Chauveau, de regrettée mémoire, et moi cherchions avec impatience les moyens de nous approcher de la prison de la Grande Roquette. Nous savions en effet que nos bien-aimés Pères y avaient été transférés de la prison de Mazas ([1]).

Nous suivions donc ensemble et attentivement les opérations de notre armée de secours. Elle formait deux corps. Le premier corps, sur la rive droite et commandé par le général Ladmirault, menaçait Montmartre, escaladait les buttes et s'en emparait après une assez vive résistance. Le second corps, sous les ordres du général de Cissey, s'avançait très lentement, le long des quais de la rive gauche, vers la gare d'Orléans.

Le P. Chauveau qui habitait chez son frère, — près du Jardin des Plantes — se mit tout naturellement à la suite du 2me corps.

J'habitais place de Médicis, près le Jardin du Luxembourg ; — je cherchai à me rapprocher du 1er corps, qui descendait des hauteurs de Montmartre. Son point de concentration était la place du Château d'Eau, connue aujourd'hui sous le nom de Place de la République.

Donc, dans l'après-midi du samedi 27 mai, le P. Chauveau passait la

1. Je rappelle ici, et une fois pour toutes, que les Pères Chauveau et Foulongne, désignés pour demeurer dans Paris sous le régime odieux de la Commune, avaient, depuis plusieurs mois, barbe au menton, et portaient habits civils avec l'aisance que donne une assez longue habitude.

Seine, avec le 2me corps, au pont d'Austerlitz, près la gare d'Orléans; il gagnait par le boulevard Diderot, la gare de Lyon, et pénétrait dans la prison de Mazas. Là, après avoir constaté par lui-même que la prison ne renfermait plus aucun otage de la Commune, et ne pouvant pas pousser plus loin, il revint à contre-cœur sur ses pas, et rentra chez son frère.

Maître de Mazas et des environs de la gare de Lyon, le général de Cissey lança ses colonnes en avant, les unes, vers la Place du Trône — aujourd'hui Place de la Nation, les autres dans diverses autres directions, mais toutes convergeant vers la Grande Roquette. Son but évident était d'entrer en contact avec le général Ladmirault et faire sa jonction avec lui.

A cette même heure, les braves soldats du 1er corps avaient emporté d'assaut l'énorme barricade qui fermait l'entrée du boulevard Voltaire. Ils poursuivaient, la baïonnette dans les reins, les communards en désordre; les refoulaient, en pleine déroute, jusqu'aux boulevards extérieurs, du côté du cimetière du Père Lachaise et de Charonne.

Tandis que le brave P. Chauveau faisait sa campagne de Mazas, je ne demeurais pas de mon côté inactif. A l'heure à peu près, où il traversait le pont d'Austerlitz, je traversais la Seine au pont Saint-Michel, et débouchais, par le square Saint-Jacques, à l'entrée du boulevard Sébastopol. — Presque personne sur le boulevard. Toutes les boutiques fermées. Un bruit sinistre et assez lointain de fusillade; bruit qui croît à mesure que j'avance, en m'abritant derrière les hautes maisons à droite du boulevard. Je continuai néanmoins à monter vers la porte Saint-Martin, car mon dessein était, si possible, d'atteindre la place du Château d'Eau. Tout alla à peu près sans encombre, jusqu'à la hauteur de la rue Turbigo.

En ce moment, la bataille dans les rues était furieusement engagée sur le boulevard Saint-Martin et les voies adjacentes. Rues et boulevards étaient fermés par des barricades ébauchées. Pour en soutenir les défenseurs, des batteries fédérées avaient été établies sur les hauteurs de Charenton et de Ménilmontant. Obus et boulets pleins faisaient rage et enfilaient la rue de Turbigo ainsi que les rues parallèles. Plusieurs même frappaient ou éclataient sur le chevet de l'église Saint-Luc et les maisons voisines.

Au milieu de cet ouragan de fer et de feu, il était impossible d'aller plus loin. D'ailleurs des soldats, l'arme au pied, gardaient l'issue des rues. Force me fut donc, à moi aussi, de me rallier et de battre en retraite.

Le matin de ce même jour, j'avais appris qu'un poste d'officiers d'État-Major occupait la place Vendôme. Je me dirigeai de ce côté, espérant y trouver les dernières nouvelles.

Rue Neuve des Petits-Champs, à la hauteur de la rue Richelieu, je me rappelle encore avec horreur avoir rencontré une foule exaspérée, se ruant furieusement sur deux infâmes pétroleuses surprises en flagrant délit. Elles

portaient encore à la main un grand panier d'osier rempli d'engins incendiaires.

En pénétrant sur la place Vendôme, à l'entrée de laquelle les débris de la Colonne, par tronçons séparés, encombraient le passage, je cherchai le poste dont on m'avait parlé. Il n'était pas établi à l'hôtel de l'État-Major de la place de Paris. On l'avait improvisé au rez-de-chaussée de la maison n° 4, à l'angle à gauche, quand on vient de la rue de la Paix.

Sur ma demande au planton d'office, de parler à l'officier de service, un de ces messieurs se détache d'un groupe d'officiers, et m'aborde. — « *Capitaine, j'ai des amis bien chers enfermés à la Grande Roquette par les communards : savez-vous si les troupes du 1er corps d'armée sont arrivées à temps pour les sauver ?* — *Les dernières nouvelles transmises ici*, me répondit-il, *annoncent que les 1er et 2me corps combinés cernent la Roquette et ses environs; à l'heure qu'il est, nous devons en être les maîtres. Tous ici nous espérons que les otages seront sauvés.* »

Paroles d'espoir qui me firent battre violemment le cœur de joie ! joie bientôt tempérée par je ne sais quel triste pressentiment. — O mes Pères, vous êtes sauvés. — O mes Pères, ne seriez-vous pas sauvés !

Je n'avais plus rien à apprendre place Vendôme ; aussi repris-je le chemin de la place Médicis, où j'occupais l'appartement de M. le Baron Richerand, beau-frère du Dr Colombel. L'appartement était entièrement libre. Dès le commencement du siège, M. Richerand avec sa famille avait quitté Paris [1].

En chemin, tout en songeant à la déclaration de l'officier d'État-Major que je venais de recevoir, je cherchais dans ma tête, aussi bien que dans mon cœur, ce que je pourrais bien faire le lendemain. Mes idées, dans la nuit, se précisèrent, s'arrêtèrent même. — Demain, j'irai au Petit Luxembourg, quartier général du général de Cissey ; — il a pour aide de camp, je le sais, le Mis de Quinsonas, que je connais : je lui demanderai un sauf-conduit qui me permettra d'atteindre la Grande Roquette.

Deuxième Journée.

Le 28 mai 1871 ; fête de la Pentecôte. — *Un commencement d'Exécution.*

Le lendemain matin, fête de la Pentecôte, immédiatement après ma messe, célébrée sans bruit et sans pompe, dans la chapelle des petites Sœurs des Pauvres de la rue Saint-Jacques, près le Val de Grâce, je pris mon vol, c'est vraiment le mot, vers le n° 35, de la rue de Sèvres.

Le P. M. y était arrivé avant moi. Je le trouve au parloir ; nous nous embrassons de bon cœur. — « *Vous devriez*, me dit-il aussitôt, *accompagner le bon P. Bazin à Versailles, auprès du R. P. de Ponlevoy. Dans l'état*

1. Placé ainsi entre la rue Lhomond et la rue de Vaugirard, le P. Foulongne pouvait mieux surveiller ce qui se passait dans les deux collèges occupés par la Commune.

d'émotion indescriptible où il est, » — le P. Bazin venait d'arriver de la Roquette, d'où il s'était échappé à la première heure du jour; — « *je craindrais vraiment qu'il ne se fît arrêter une deuxième fois. — Je l'accompagnerai volontiers, mon Père ; mais peut-être ai-je mieux à faire.* » — Et, en deux mots, toujours debout l'un et l'autre, je lui fis part de mon projet de la nuit. — « *Bien, très bien ; essayez ; et bon succès au Luxembourg.* »

Me voilà en route, à 7 h. ½, pour le Petit Luxembourg ; palais affecté, en temps ordinaire, comme on sait, à la résidence du président du Sénat.

La grand porte sur la rue de Vaugirard est ouverte; flanquée de côté de deux factionnaires, armes chargées.

Au 1er poste, je demande à voir M. de Quinsonas, aide de camp du général de Cissey, pour affaire urgente. Il paraît que je payais de mine, puisqu'on m'invita, sans plus d'explication, à passer plus loin, à la porte même du Palais. Là, nouveau poste, où je réitère ma demande. Toujours de la chance; — « *Montez au premier étage,* me dit le chef du poste ; — *Vous demanderez le premier aide de camp du général, aux gardes de l'État-Major.* » Suivant l'indication, je monte au premier étage ; et au haut du grand escalier, je me trouve nez à nez avec un maréchal des logis.

« *Je désirerais bien, mon brave, voir le 1er aide de camp, M. le Mis de Quinsonas, pour communication importante. — Qui dois-je annoncer ?* » Je présente alors ma carte ainsi libellée :

P. Alphonse FOULONGNE, S. J.
Paris, 18, rue Lhomond.

Et je prie mon maréchal de la remettre *en personne.*

Il m'introduit dans un premier salon, et m'invite à m'asseoir dans un des fauteuils de la pièce.

Décidément j'avais de la chance. Mais attendons la fin, me disais-je à moi-même.

Mon maréchal des logis revient bientôt : il me dit que le général de Cissey assiste à la messe dans la petite chapelle du Palais, avec tout son État-Major ; il ajoute que la messe va finir.

Quelques instants après, on entr'ouvre une des portes du salon. C'est un officier de haut grade : il regarde dans le salon une minute environ, et se retire. De mon côté, je n'avais pas bougé de mon fauteuil, n'ayant pas reconnu dans les traits de cet officier supérieur ceux de M. le Marquis de Quinsonas.

Après un quart-d'heure d'attente, je me lève, sors du salon et m'adressant à mon planton d'office, je lui dis : « *Mais, mon brave, la messe doit être terminée. — Sans doute, Monsieur, la messe est finie. — Avez-vous bien remis ma carte à M. le marquis de Quinsonas lui-même? — Oui, Monsieur, je l'ai remise au premier aide-de-camp, marquis de Quinsonas. Seulement je vais*

vous dire ; le premier aide-de-camp n'a pas aujourd'hui la signature, il n'est pas de service actif. Voilà pourquoi il vous a envoyé à sa place, le second aide-de-camp, colonel de Plazanet. — C'est donc M. le colonel de Plazanet qui s'est présenté tout-à-l'heure à la porte du salon. — Mais oui, Monsieur, c'est lui-même, M. le Cel de Plazanet. — Mon Dieu ! Que je suis donc fâché de n'avoir pas été mieux renseigné ! Tenez, voici une nouvelle carte à remettre, s'il vous plaît, à l'aide de camp de service, M. le colonel de Plazanet. — Je resterai ici à l'attendre, autant qu'il le faudra. »

Le colonel de Plazanet, sans se faire attendre, revient avec le planton qui annonce cette fois : « *M. le colonel de Plazanet, aide-de camp du général de Cissey.* » — Je salue, m'incline, présente mes vifs regrets de ma méprise d'il y a un instant. Et brièvement je lui explique qu'ayant eu aux Postes le fils de M. le marquis de Quinsonas pour élève, je m'étais adressé de préférence à son collègue d'armes.

Puis, poussant ma pointe, je lui apprends que le Directeur des Postes, le Père Ducoudray, et plusieurs professeurs de l'école, sont les otages de la Commune, et détenus à la Grande Roquette. Je venais donc demander au général de Cissey un permis en règle pour aller à la Roquette, et pénétrer dans les cellules des condamnés. — M. de Plazanet me laisse à peine le temps d'achever ma phrase, et vivement : « *Ducoudray ! Ducoudray! mais je le connais. N'a-t-il pas son château près de Montsûrs. Mais c'est mon voisin de campagne. Comment ! il est tombé dans les griffes de ces gredins de Communards !* » — Et de suite, sans tarder, déchirant en deux une feuille de papier blanc ordinaire, qui se trouvait sur un guéridon, il écrit, presque sous ma dictée, le permis dont voici le texte ([1]) :

2e Corps

Le général commandt le 2e Corps autorise M. l'abbé Foulongne et M. Lauras avec M. Colombel, médecin, à se rendre à la Roquette pour y rechercher les corps de prêtres qui ont été assassinés par les insurgés.

Ces messieurs peuvent rapporter les effets et les corps des victimes.

Quartier Général, Petit Luxembourg, 28 mai 1871.

P. O. L. Lt Colonel Ct le quartier Gal,
de Plazanet.

1. L'original de ce permis, que je conserve avec un religieux amour, porte à gauche comme des taches de sang, ou de rouille, après avoir passé par les mains de nos officiers de garde aux barricades. Dame, ces braves messieurs, depuis leur entrée dans Paris, n'avaient guère eu le loisir de faire leur toilette ou de se laver les mains.

Muni de ce préceiux passeport, où, sans les avoir consultés à l'avance, j'avais enrôlé deux proches parents du P. Caubert : MM. Lauras père, son beau-frère, et le docteur Colombel, son neveu ; je partis pour la rue Béranger, demeure du docteur, et avec lui j'allai rue Meslay, 11, où habitait alors son oncle, M. Lauras.

Bien loin de me blâmer de ma présomption en les engageant comme auxiliaires utiles, ils m'embrassèrent avec effusion, et ne savaient en quels termes me remercier d'avoir compté sur eux (1).

Il était environ 9 h. du matin. On déjeuna lestement ; et vite en route.

La rue Meslay est tout près de la Porte St-Martin, nous fûmes bientôt à l'entrée de la place du Château-d'Eau.

En face de nous, de l'autre côté de la place, au pied d'une barricade, un prêtre était arrêté et nous regardait. — Qui pouvait bien être ce prêtre, que venait-il faire, à pareille heure, devant la barricade du Boulevard Voltaire. — Notre étonnement cessa bientôt en reconnaissant le vaillant P. Montazeau. Arrivé la veille de Versailles, il avait bien pu, sans trop de difficultés, traverser Paris, et atteindre la place du Château-d'Eau : mais non pas franchir la barricade.

Nous étions à peu près seuls sur la place. Je montre au P. Montazeau mon permis. « Votre nom, il est vrai, n'y est pas. — Qu'à cela ne tienne, écrivez-moi, et en avant. »

Suivi de mes trois compagnons, j'affronte la barricade, haute de deux étages : c'est-à-dire, que je m'introduis modestement dans un passage, pratiqué à gauche. « *On ne passe pas. — Appelez votre capitaine. — Capitaine, voici un laisser-passer délivré par le général de Cissey, au quartier-général du petit Luxembourg.* » Le capitaine prend mon papier, le lit attentivement. « *Mais, messieurs, vous êtes quatre, et le permis ne porte que les noms de MM. Foulongne, Lauras et Colombel.* » Puis, après un moment de réflexion, touché probablement par le caractère de notre mission, il donna l'ordre de nous laisser passer.

Nous pénétrons donc sur la chaussée du Boulevard Voltaire, témoin des derniers efforts sérieux des insurgés. Quel lugubre spectacle s'offre à nos regards ! Devant nous, à quatre ou cinq cents mètres, se dresse une seconde barricade, abandonnée par ses défenseurs, et que commandait en personne le fameux Delescluze (2). Sur les trottoirs, les arbres étaient hachés par la mitraille, les maisons éventrées par les obus des communards. A droite, le

1. M. Lauras, chef du contentieux à la compagnie d'Orléans, pouvait nous être utile dans un cas litigieux.

Un médecin était nécessaire. Peut-être allions-nous trouver des malades, des blessés, des morts. Que savions-nous alors ?

2. C'est entre ces deux barricades, plus près de la première, que Delescluze, l'âme damnée des dernières résistances, fut tué, le samedi 27 vers 7 du soir, par une balle française qui lui perfora le cœur et le poumon. Il fut tué net.

rez-de-chaussée de la première maison du boulevard est largement ouvert. C'est par cette ouverture que nos soldats ont pénétré ; cheminant à couvert, lentement mais sûrement, dans l'intérieur des maisons ; suivant la voie ouverte à coups de hache par les sapeurs du génie.

Méthode suivie avec succès pour préserver nos soldats des feux plongeants tirés des barricades et des fenêtres ; et aussi pour prendre à revers les combattants des barricades.

Des coups de canon étaient encore échangés. Nos batteries enfilaient les rues perpendiculaires aux hauteurs occupées par les fédérés, et rendaient au moins coup pour coup. On chargeait les pièces à l'abri, dans les rues transversales. Une fois chargées, on les présentait l'une après l'autre, un instant, le temps de pointer et faire feu, pour les retirer aussitôt.

Ici je me souviens, non sans ressentir encore un certain tressaillement, que le Dr Colombel et moi, suivis à une vingtaine de pas par le P. Montazeau et M. Lauras, fûmes arrêtés brusquement par un cri : « *Ne passez pas ; on tire* », poussé sec et bref par un soldat du train, en vedette à l'angle de la rue St-Sébastien. Ma foi, Colombel et moi déjà descendus d'un trottoir, nous enjambions l'autre, quand un obus siffla au-dessus de nos têtes. Notre émotion, il faut l'avouer, fut vive. Au demeurant, nous n'avions pas couru un danger sérieux. L'angle du tir étant surélevé de manière à porter sur les hauteurs de Ménilmontant, le projectile homicide a dû passer à dix bons mètres au-dessus de nos têtes.

Sur le boulevard, des escouades de soldats ramassent les corps étendus à terre de malheureux communards sans vie. Les ordres donnés sont de les empiler, c'est le mot propre, sur divers points indiqués.

Nous longeons la Mairie du XIe arrondissement, singulièrement protégée par la statue de Voltaire, elle-même à moitié démolie. Elle a été le dernier repaire *officiel*, si on peut dire ainsi, des derniers chefs de l'insurrection. C'est de là que l'avant-veille au soir, vendredi 26 mai, est parti l'ordre signé Delescluze et Ferret, de transférer à Belleville les 1500 détenus encore à la Petite et Grande Roquette, pour la plupart soldats [1].

Delescluze et ses acolytes espéraient-ils traiter de leur délivrance, de gré à gré, avec le gouvernement de Versailles? Ou bien, leur dernière résolution était-elle de venger la Commune vaincue par une dernière et horrible hécatombe! Je l'ignore.

Quoi qu'il en soit, on sait que l'ordre ne put être exécuté. Les 1500 otages restèrent soit à la Petite soit à la Grande Roquette sur le pied de la résistance. Ils furent délivrés le dimanche matin, 28 mai, aux premières

1. Le bon Père Bazin ; Mgr Surat ; Mr Petit ; Messieurs les Curés Amodru, Lamazou, Bécourt et plusieurs autres prêtres étaient du nombre. Avec eux, plusieurs laïcs de marque. En particulier Mr Chevriaux, ami du P. Olivaint et converti par lui. Il fut sauvé ; et après les événements, devint Directeur du collège St-Ignace à Paris. Mort aujourd'hui à son poste de Directeur.

lueurs du jour, par les fusilliers de la marine, commandés par le colonel de Plas.

La Mairie du XIe arrondissement n'est pas loin de la rue de la Roquette. Encore quelques minutes et nous y sommes.

A peine avions-nous fait une centaine de pas dans cette rue, qu'une sorte de convoi, composé de quatre voitures à bras, traînées chacune par deux marins, avec un officier en tête, s'avance vers nous au pas de course. En deux mots l'officier commandant l'escorte nous révèle que dans les quatre voitures il y a quatre corps appartenant à des prêtres fusillés à la Roquette ([1]). Sur la demande du P. Montazeau, l'officier consulte sa feuille d'ordre : elle lui enjoint de conduire à l'Archevêché de Paris, rue de Grenelle, les corps mutilés :

de Mgneur Darboy, archevêque de Paris ;
de Mr l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine ;
de Mr l'abbé Ducoudray, prêtre ;
de Mr l'abbé Clerc, prêtre.

Le P. Montazeau n'en entend pas davantage; il a trouvé ce qu'il cherchait, les corps des Pères Ducoudray et Clerc ; il nous quitte pour suivre le convoi jusqu'à l'Archevêché. De l'Archevêché, il ramènera, rue de Sèvres, 35, les corps des deux Pères.

Une fois cette séparation effectuée et le départ du P. Montazeau, M. Lauras, Colombel et moi nous montons plus haut dans la rue de la Roquette ; évitant avec soin de fouler aux pieds les cadavres des fédérés, couchés sur la chaussée dans toutes les poses possibles.

Nous voilà sur la place d'exécution capitale. A notre gauche, la Petite Roquette : à notre droite, est la Grande Roquette. Nous prenons à droite. La porte principale, qui donne sur la cour d'entrée entièrement dépavée, est toute grande ouverte.

Après la rencontre funèbre que nous venions de faire rue de la Roquette, nous étions fixés sur le sort des Pères Ducoudray et Clerc, de la maison des Postes. Mais qu'en était-il? qu'avait-on fait de nos autres Pères de la rue de Sèvres ?

Étaient-ils vivants? étaient-ils morts ?

Nos questions pleines d'anxiété adressées aux gardiens de la prison se succèdent et se pressent : mais hélas! ne reçoivent aucune réponse nette et précise. Toutefois il en ressort trois renseignements assez vagues sans doute, que nous recueillons avec soin :

— 1er Renseignement. « Vous ne trouverez plus, Messieurs, d'otages à la

1. Après la fusillade du 24 mai, qui eut lieu dans un chemin de ronde à la Grande Roquette, les corps de Mgr Darboy, du sénateur Bonjean, de Mr le Curé Deguerry, des Pères Ducoudray et Clerc, de Mr l'abbé Allard, avaient été jetés dans une fosse commune ouverte à la hâte et peu profonde ; et recouverts d'une couche de terre sablonneuse.

Roquette. Les derniers, profitant de l'attaque rapide des troupes de la marine française, se sont échappés, aujourd'hui même et de grand matin, dans diverses directions. Que sont-ils devenus, nous l'ignorons. Nos chers Pères faisaient-ils partie de ces échappés ?

— 2e Renseignement, toujours obscur pour nous. Plusieurs otages ont été emmenés, dans l'après-midi de vendredi dernier, du côté de Belleville et des murs d'enceinte. Nos Pères étaient-ils du nombre ?

— Un 3e renseignement, plus positif celui-là, nous apprend que dans une salle de la Petite Roquette sont déposés des corps d'hommes du parti de l'ordre, assassinés dans les derniers moments de la lutte.

Sans plus tarder, nous traversons la place de la Roquette. Sur le visa de mon permis, un gardien nous ouvre la porte d'une salle, où, côte à côte, sont rangés huit corps sans vie. Par un premier regard rapide et plein d'angoisse, nous ne reconnaissons ni les visages ni les traits des personnes aimées, objets de nos instantes recherches.

Et cependant le corps inanimé de Mgr Surat, allié à la famille des Lauras et des Colombel, était là sous nos yeux et n'attira pas de suite notre attention. Chose étonnante ! et qui ne s'explique que par notre préoccupation unique en cet instant : celle de retrouver, vivants ou morts, ceux que nous cherchions avec un douloureux intérêt.

Ayant reconnu Mgr Surat, après un examen plus attentif, nous rendîmes, tous les trois, à son corps percé par plusieurs balles, les honneurs sommaires de la sépulture. Nous lavâmes son corps. Le docteur Colombel dressa un rapport en quelques lignes. Déposé ensuite par nos soins dans une bière provisoire, il fut mis à part. Le lendemain, lundi, nous le rendîmes à la famille.

Durant notre visite à la Petite Roquette, c'est-à-dire entre 2 et 3 heures de l'après-midi, du 28 mai, la lutte durait encore sur les hauteurs, entre l'armée de l'ordre et les bandes de la Commune. Acculés de plus en plus vers le mur d'enceinte, bon nombre de ces bandits avaient fui hors de Paris, par les portes de Bagnolet, de Romainville et des Prés St-Gervais : quelques-uns, les plus farouches, reculaient en faisant le coup de feu.

Il était 3 h. ¼ de l'après-midi.

Nous nous consultâmes sur le parti à prendre. On se fusillait encore, quoique d'une manière moins intense, au delà du mur d'enceinte du cimetière du P. Lachaise, et sur les hauteurs de Ménilmontant et de Belleville. Impossible de pousser plus avant nos recherches. Nous décidâmes à regret de remettre au lendemain, lundi 29 mai, nos investigations du côté des murs d'enceinte.

Toutefois, nous ne voulons pas rebrousser chemin, avant d'avoir visité, à la Grande Roquette, les cellules qui ont été occupées par les otages. Nous

monterons même, s'il est possible, jusqu'à la chapelle des morts du cimetière du P. Lachaise.

Ce que nous avions dit, nous l'avons fait.

A la Grande Roquette, un gardien de la prison, brave bomme du reste, nous accompagne. Hélas! nous nous aperçûmes de suite qu'il n'avait pas été employé à la section réservée aux grands condamnés. Nous montons avec lui au premier étage du bâtiment à droite. Un long corridor assez faiblement éclairé par les seules fenêtres du fond. De chaque côté, des cellules avec un judas pratiqué dans chaque porte, à hauteur des yeux du surveillant.

C'est l'étage des condamnés à mort. Ils attendaient là le jour et l'heure de leur exécution.

Au moment de notre visite, toutes les cellules sont vides. Généreuse pour les siens, la Commune les a tous élargis. Implacable pour les autres, elle les a égorgés.

Notre cicerone, étranger à peu près à la section, ne peut guère répondre à nos questions :

Quelles étaient donc les cellules occupées par les Prêtres ? — N'avez-vous pas entendu parler de Mgr l'archevêque de Paris ? — Comment ! vous ignorez où étaient les Prêtres, les Religieux, les Pères Olivaint, Caubert, de Bengy ! — Voyons, rappelez-vous bien. — Nous parlions dans le désert sans être compris. Il a entendu dire cependant que la cellule de l'archevêque était la dernière à droite au fond du corridor.

Vite, nous y allons avec lui.

Cellule étroite, banale, éclairée par la moitié d'une fenêtre donnant dans une cour de la prison. Dans la cellule, rien qui pût rappeler qu'un archevêque de Paris y eût demeuré, — je me trompe; et détail navrant! il y avait sur la table nue quelques morceaux de pain dur qu'il avait dû grignoter!

Même aspect pour la cellule à côté.

Pourquoi donc notre insuffisant conducteur ne nous a-t-il pas révélé que cette seconde cellule était celle du P. Olivaint? Mais non : et nous ne l'avons su qu'un jour après.

Ne pouvant rien tirer de plus de notre bon mais ignorant gardien, nous revenons sur la place de la Roquette; et bravement, au lieu de la descendre, nous prenons à droite, dans la direction des boulevards extérieurs.

Arrivés là, nous trouvons justement devant nous l'entrée principale du cimetière du P. Lachaise. Lestement, et sans regarder ni à droite ni à gauche, nous franchissons le boulevard; et nous voici à la grille.

J'exhibe mon laisser-passer à travers les barreaux de fer; — on ouvre la petite porte en fer soudée dans la grande; nous passons.

A la consigne du poste, nous déclarons notre intention de visiter la chapelle. On ne s'y oppose pas; seulement, on nous recommande vivement de

ne pas aller plus loin, sous peine de servir de point de mire à nos aimables communards. Nous promettons d'être sages et prudents.

La chapelle des morts est devant nous, à 150 mètres peut-être. La distance qui nous en sépare est bien vite franchie.

Nous ouvrons. Deux cercueils, en bois blanc, sont là. Dans l'un, M. Lauras reconnaît le corps de M. Bonjean, sénateur. Dans le second est l'abbé Allard, avec sa longue barbe de missionnaire. Je le reconnais parfaitement; car j'ai fait avec lui un an de noviciat, dans notre maison de Vannes.

Là, s'arrêtèrent nos recherches de la seconde journée.

Pour revenir, nous prîmes notre chemin du matin; c'est-à-dire: la rue de la Roquette, le boulevard Voltaire, la place du Château d'Eau, le boulevard St-Martin, la rue Meslay.

Nous nous séparons, en prenant rendez-vous pour le lendemain, lundi matin, chez M. Lauras, rue Meslay.

Troisième Journée

Celle de l'invention des corps, le lundi 29 mai 1871.

Exacts au rendez-vous, le D. Colombel et moi nous sonnions, à 8 ½, à la porte de M. Lauras, rue Meslay, n. 11.

Après un premier déjeuner, nous reprîmes le chemin de la veille, sans encombre cette fois.

Tous bruits de canon et de fusillade avaient cessé. L'armée était maîtresse sur toute la ligne.

Des communards, le plus grand nombre avait été refoulé, sous les yeux railleurs des Saxons et des Prussiens, dans les plaines de St-Fargeau, des Prés St-Gervais,... etc. Les autres, en assez petit nombre, déposant armes et vareuses, s'étaient dissimulés dans les caves et réduits de Ménilmontant et Belleville, où on commençait à les cueillir et à les ramasser.

Arrivés à la place de la Roquette et nous rappelant le renseignement donné la veille, à savoir que le vendredi précédent, dans l'après-midi, des otages, et parmi eux des prêtres, avaient été emmenés dans la direction de Belleville, vers les murs d'enceinte, nous cherchons tout d'abord à connaître l'itinéraire suivi par les otages. Tout nous porte à croire que nos Pères si recherchés se trouvaient parmi eux.

« *Ils pouvaient être une cinquantaine, nous répète-t-on. Oui, des prêtres*
« *étaient parmi eux. Ils ont pris par les boulevards extérieurs de Charonne.*
« *Quant à vous dire les rues qu'ils ont traversées pour monter à Belleville,*
« *nul parmi nous ne le sait. Le bruit d'un massacre à un secteur a couru*
« *ici.* »

C'est tout ce que nous pûmes tirer de plus clair de la bouche du personnel de la Roquette.

Nous prions nos bons Anges de nous guider, et nous partons.

Au boulevard de Charonne, qui précède celui de Ménilmontant, nous longeons les murs du cimetière du P. Lachaise, jusqu'à l'extrémité nord-est. Là se présente un premier problème à résoudre. Devant nous est la chaussée du boulevard Ménilmontant. La rue des Amandiers est à notre droite. Laquelle prendre de la chaussée ou de la rue ? Cette dernière nous semble, en obliquant à gauche, monter plus directement à Belleville. Conclusion de notre part : *il est plus probable que les otages ont commencé ici à gravir leur calvaire.*

Nous nous trompions. Ils avaient continué le boulevard de Ménilmontant, et pris la rue du même nom jusqu'à l'église Ste-Croix et au delà.

Nous n'avions pas prêté la bonne oreille à nos anges gardiens.

Quoi qu'il en soit, rue des Amandiers, nous commençons à interroger, de distance en distance, des gens qui étaient sur leurs portes. Aucune réponse de leur part qui nous satisfît : « *On n'avait rien vu.* » Il devait en être ainsi, puisque, comme je l'ai dit plus haut, nous suivions une fausse piste.

Les habitants du quartier regardaient, avec une curiosité mêlée d'une certaine inquiétude, ces trois messieurs, dont la tenue sérieuse, — en noir, chapeau à haute forme, souliers nouvellement cirés, — contrastait singulièrement avec la physionomie générale, en ces jours surtout.

Il est évident qu'on nous prenait pour trois représentants du parti de l'ordre commençant une enquête. Et à dire vrai, nous ne nous dissimulions pas le danger sérieux que nous courions dans ces régions de Ménilmontant tout en effervescence, où des bouges nombreux recélaient dans des coins ténébreux des communards armés.

Des scènes hideuses se produisaient même au grand jour. Telle cette femme, montée sur un tertre près du chemin de fer de ceinture, les yeux jetant des flammes de haine, les grands cheveux, noirs comme jais, répandus en désordre sur des épaules découvertes, la poitrine à moitié nue, un poignard dans la main gauche, un revolver à la main droite, gesticulant en vraie furie, haranguant la foule, appelant le peuple aux armes vengeresses.

Nos bons anges voulurent bien qu'à ce moment, l'attention de la foule, soulevée par cette horrible mégère, ne se porta pas sur nous.

A la hauteur de l'église de Ste-Croix de Ménilmontant, où nous avait conduits la rue des Amandiers, nous continuons à monter tout droit par la rue Puébla, et inclinant à gauche, la rue des Rigoles nous conduisit jusqu'à la place de l'église St-Jean-Baptiste de Belleville.

A partir de la rue Puébla, nous foulions, sans le savoir, la voie douloureuse suivie par les victimes.

En jetant un coup d'œil sur la place de Belleville, encadrée par l'église et la mairie du XXe arrond. [1], il devenait de plus en plus certain que le cortège des otages avait passé par là.

1. Du moins à cette époque. Démolie depuis, la mairie a été reconstruite plus bas. Ce monument du crime a disparu sous la pioche des démolisseurs.

Et en effet, il y était passé deux jours auparavant. Les chefs de la Commune, qui n'avaient pas encore pris la fuite, étaient là, dans les salles de cette vile habitation municipale, quand leurs victimes y furent introduites.

Là, le plaisantin et farouche maire de l'arrondissement, ayant nom Ranvier, avait invité les otages « *à écrire à leurs familles et à faire leur testament* ».

C'est qu'en réalité on mit en délibération de savoir si on n'exécuterait pas sur-le-champ les otages. Leurs personnes et leur vie commençaient à gêner terriblement ces misérables.

On différa cependant l'exécution.

Et quand, deux à deux, les victimes, après vingt minutes d'arrêt, sortirent sur la place, elles purent entendre leur sentence sortir de la bouche impure de l'infâme Ranvier : « *Qu'on me conduise ça aux fortifications*, hurla-t-il avec l'accent du fauve, *et qu'on fusille.* » (Textuel.)

Détails rétrospectifs, après lesquels je reprends mon récit.

Il n'y avait plus pour nous lieu d'hésiter. Nos martyrs ont été entraînés par le haut de la rue de Belleville, et poussés violemment vers la porte de Romainville.

Nous questionnons les riverains, à diverses reprises. Je l'ai dit plus haut, notre tenue convenable et digne nous donnait tout l'air d'enquêteurs du parti de l'ordre. « *C'est bien par ici, n'est-ce pas, qu'un cortège, composé de soldats et de prêtres, a passé dans la soirée de vendredi dernier ?* » Réponse affirmative de la part de tous. Mais on ajoutait aussitôt : « *Oh ! Messieurs, l'indigne, l'atroce chose ! Que ne se sont-ils insurgés contre leurs gardes ! Nous étions tous prêts à favoriser leur évasion, en les cachant chez nous.* » Peut-être et sans doute était-ce vrai dans la bouche de plusieurs.

Finalement, de renseignements en renseignements, nous gagnons l'espèce de croix formée par l'intersection de la rue Haxo et de la rue de Belleville, pas bien loin des portes de Romainville et des Prés de St-Gervais.

Une rumeur répandue à la Roquette, et que nous avions recueillie ce jour-là même, nous avait appris, quoique vaguement, qu'un massacre d'otages avait eu lieu, rue Haxo, au secteur. Nous demandons donc où se trouve le secteur : « *A droite*, nous répond-on, et *sur votre droite à une distance de trois à quatre minutes.* »

Nous tournons à droite, et après cent cinquante mètres environ, à notre droite, au n. 85, nous voyons une petite grille ouverte, surmontée d'un écriteau où on lisait : « Cité Vincennes. »

« *Est-ce bien ici l'emplacement du secteur ?* » demandons-nous à une femme d'un certain âge, retirée au fond de la loge du concierge. « *Oui, Messieurs, c'est le 2e secteur. — Et c'est ici*, continuons-nous, *qu'a eu lieu le massacre d'otages, emmenés de la Roquette, vendredi dernier dans la soirée ? — Oh !*

oui, Messieurs, ç'a été horrible ! » Et la voilà jurant ses grands dieux, qu'elle s'est barricadée dans sa loge, elle et son mari. S'ils ont entendu des décharges de fusil exécutées dans le plus grand désordre ; elle n'a rien vu ; elle s'est couvert la tête d'un épais mouchoir, ainsi que son mari. « *Nous n'avons rien vu, Messieurs, nous n'avons rien vu. Oh! les assassins! les vils assassins!* »

Le mari était absent pour le moment.

« *Allons, ma bonne, puisque vous étiez là, et que vous êtes la concierge de l'immeuble, vous allez répondre à nos questions, et nous accompagner au Secteur. — Oh! Messieurs, Messieurs, je vous jure par ce que j'ai de plus cher et de plus sacré, que nous n'avons rien vu. Et quant à vous accompagner, je ne m'en sens pas le courage. Nous nous sommes blottis dans la loge depuis ce malheur ; et ni l'un ni l'autre de nous n'a osé franchir le passage que vous voyez devant vous.* »

Après ce débordement de paroles, où perçait la concierge prudente, même avisée, comprenant que la bonne femme nous serait d'assez mince secours, nous poussons vers la partie principale du secteur, en franchissant un passage assez étroit qui y conduit.

Si vous le permettez, mon Révérend Père Provincial, je vais, en l'abrégeant beaucoup, emprunter à Maxime du Camp, dans ses *Convulsions de Paris*, les scènes horribles dont ces lieux, aujourd'hui sanctifiés, ont été les témoins insensibles. Cette analyse, toute courte qu'elle sera, me semble très utile et pour l'intelligence de ce qui suivra, et pour servir de liaison complémentaire entre les détails qui précèdent et ceux qui viendront ensuite.

A la page 426 et suivantes du Tome I de ses *Convulsions de Paris*, Maxime du Camp débute comme il suit :

« A l'heure où les otages approchaient de la Cité Vincennes, le Secteur était rempli de fédérés harassés et demandant à ce qu'on y mît fin. Parmi eux, se trouvait un jeune homme de 20 ans qui assista au massacre et en conçut une telle horreur, qu'il brisa son fusil et se sauva pour ne plus servir une cause capable de tels forfaits. Le soir, dit Maxime du Camp, il écrivit le récit de ce qu'il avait vu et entendu. »

C'est ce récit empreint d'une sincérité terrible que l'auteur des *Convulsions* suit pas à pas en le reproduisant. Pour moi, je le suivrai rapidement. Aussi bien est-il aujourd'hui connu d'un grand nombre de lecteurs.

Donc, notre témoin de 20 ans nous fait assister d'abord à une délibération tumultueuse et contradictoire d'un conseil de guerre improvisé, et réuni en la pièce dite du balcon, au premier étage du pavillon de l'Horloge [1]. Il s'agissait de statuer définitivement sur le sort des victimes empilées sous les fenêtres. Les délivrera-t-on, les exécutera-t-on !

1. Le balcon et le pavillon de l'Horloge sont religieusement conservés. La salle immonde du conseil de guerre est devenue une chapelle privée, où Notre-Seigneur habite jour et nuit. *(Note de l'auteur de la Notice.)*

Le grand nombre des juges, Hippolyte Parent en tête, vote la mort sans phrase. Plus humains, Varlin en particulier, et quelques autres avec lui, votent la délivrance et la liberté.

Durant ce débat qui se prolonge trop, au gré de la foule d'en bas, la vivandière du bataillon, fille de 19 ans, descend de son cheval, et sans attendre ni le verdict, ni la sentence, elle brandit son revolver sur la tête d'un garde de Paris, le sergent Geanty. Un vénérable Père de Picpus voit le mouvement, et n'a que le temps de se placer devant Geanty. Le coup part, le dévoué Père tombe foudroyé. Le garde de Paris est sauvé, pour un instant du moins.

Alors une poussée formidable se produisit, et par un mouvement irrésistible, les otages furent soulevés et entraînés dans un petit terrain, entouré d'un petit mur de 0,50 centimètres de hauteur.

A coups de fusil, à coups de revolver on tirait dans le tas. De lâches individus, attirés du dehors par le bruit, s'étaient perchés sur la crête du mur de la rue Borrégo, et faisaient un feu plongeant.

Le fameux Hippolyte Parent, le président du conseil de guerre, fumait son cigare, les bras derrière le dos, regardait et regarda jusqu'à la fin de la tuerie.

On piétina, on dansa sur les malheureuses victimes, qui se plaignaient lamentablement. On les larda de coups dé baïonnettes jusqu'à ce qu'elles fussent entrées dans l'éternel silence.

Maxime du Camp termine son récit par les derniers et sinistres détails suivants :

« Lorsque l'on fut certain que tous étaient bien morts, on se félicita d'avoir purgé la terre de tant de Versaillais. Les femmes furent embrassées ; on porta la cantinière en triomphe. On alla dans les cabarets se rafraîchir en vantant ses hauts faits. Une fille, jeune encore, disait : « *J'ai essayé d'arracher la langue à un de ces curés, mais je n'ai pas pu.* » Un artilleur, sorte d'hercule forain, qui, sans armes, avait frappé les otages à coups de poing, disait en montrant sa main enflée : « *J'ai tant tapé dessus, que j'en ai la patte toute bleue.* »

« Le lendemain, samedi 27 mai, ajoute Maxime du Camp, quelques communards prévoyants vinrent *en famille* dépouiller les morts. Puis ils jetèrent les cinquante-deux cadavres dans le trou d'un caveau qui était une fosse d'aisance. »

Et maintenant, mon Révérend Père Provincial, je reprends la suite de ma douloureuse narration.

L'enfouissement par les communards, il n'y a pas d'autre terme à employer, avait donc eu lieu le samedi matin 27 mai : et le lundi 29 mai, M. Lauras, Colombel et moi, nous nous trouvions, vers onze heures du matin, au 2d Secteur, sur le théâtre du crime ; c'est-à-dire, deux jours après. Sûrs du crime commis ; sûrs de l'endroit où il a été commis ; — et rien de plus.

Les corps des victimes sont-ils restés au Secteur ? rien ne nous l'annonce. Combien y eut-il de victimes? nous ne le savons pas. Surtout, nos Pères aimés et vénérés ont-ils été du nombre des victimes ? Incertitude poignante ! nous l'ignorons, malgré que nous le croyons.

Devant nous, tout au Secteur est dans le plus grand désordre ; tout indique une fuite précipitée de la part des assassins. Dans le corridor d'entrée, au milieu de barils de poudre de guerre, il en est un que l'on a éventré ; il laisse couler de sa blessure une longue traînée de poudre. Fusils au mur, fusils par terre ; — revolvers de divers modèles ; baïonnettes-sabres, baïonnettes-pointes dont plusieurs ensanglantées ; des toiles de tentes ; des vareuses : différents objets d'équipement... tout cela est pêle-mêle, jonche le sol dans un désordre émotionnant.

Oh ! disais-je à mes deux amis, si ces murs pouvaient parler ! Et nous quittâmes le centre du Secteur en nous portant à gauche. A nos pieds, est une barrière en bois, renversée, brisée et piétinée.

Quatre ou cinq mètres nous séparaient à peine des victimes, et nous ne le savions pas. Du reste, aucune trace d'elles, dans la partie boisée où nous pénétrons. Nulle part, la terre n'a été remuée ou bouleversée.

De retour sur le petit terrain, encadré sur trois côtés par un petit mur en construction atteignant 50 centimètres, et au fond, par un grand mur de construction ancienne, nous observons, en y regardant de plus près, sur le grand mur du fond, des éraflures toutes fraîches ; comme si il avait servi de cible. Même, des traces et des traînées de sang déjà noirci. Surtout notre attention est vivement éveillée par le bourdonnement de mouches, appelées vulgairement « Mouches à viande ». Elles voltigent et s'arrêtent un instant, au milieu du terrain, sur une sorte de monticule, formé de paille, de terre et de plâtras, le tout, reposant sur trois ou quatre planches, ou madriers qui servent aux maçons pour leurs échafaudages.

Déblayer le terrain, écarter la paille, la terre et les plâtras, fut l'affaire d'un instant. Le D. Colombel souleva un des madriers. Un trou noir apparaît à nos yeux : il s'en échappe une odeur cadavérique épouvantable.

O mon Dieu ! soyez mille fois béni ! nous venions de découvrir la tombe ignoble, offerte par les assassins à leurs victimes ! Mais nos Pères bien-aimés y sont-ils ?

La lumière d'un beau soleil d'été pénètre peu à peu dans cette cave obscure. Horreur ! à nos regards se présente, quoique pas encore bien distinct, le corps d'un homme ployé en deux ; les jambes d'un côté, la tête de l'autre. Arc humain ! formant comme l'extrémité d'une pyramide de cadavres humains. Horreur ! Horreur !

Qu'allons-nous faire ? Ah ! sans doute aucun, extraire et ravir au trou infâme ces corps mutilés pour les exposer au grand jour. Oui, Oui ! mais comment et par quels moyens ? Nous étions trois hommes seulement ; trois

cœurs généreux, je le veux. Que pouvaient faire, je le demande aussi, en pareille situation, trois hommes seuls, quelque dévoués que vous les supposiez?

Nous nous consultons sur place.

D'un commun accord, nous arrêtons :

Premièrement, que nous extrairons, coûte que coûte, tous ces corps en décomposition avancée ;

— *Secondement*, que le Docteur enverra un exprès à Paris, chercher des désinfectants nécessaires à pareille œuvre ;

— *Troisièmement*, qu'en attendant les matières désinfectantes, M. Lauras ira commander un déjeuner substantiel, là où il pourra, dans les environs, bien entendu.

Il était midi.

Le D. Colombel et moi écartons les autres planches, afin d'obtenir une meilleure aération de la fosse. Elle restera toujours très défectueuse.

M. Lauras a trouvé un gîte tout près, et nous invite à le suivre ; nous ne nous faisons pas prier.

Arrivés chez notre hôtelier, nous demandons qu'on nous serve dans le jardin, sous une sorte de tonnelle ombragée. Nous voulions éviter le contact des salles de l'établissement, où les fédérés avaient pris souvent leurs repas, et honteusement festoyé ([1]).

Nous prenions une tasse de café, quand apparut, à la barrière de la cour, un individu mal accoutré, un gros gourdin à la main sur lequel il s'appuyait, le pied droit entouré de bandes de linge. Il ouvre la barrière, et tout en boitant fort, il a l'air de se diriger vers nous.

Le Docteur Colombel se lève rapidement et pousse droit à l'individu. M. Lauras et moi nous regardions anxieusement ce qui allait se passer. Quelques mots sont à peine échangés, que voilà notre Docteur désarmé et qui offre son bras au blessé en l'amenant vers nous.

Il nous présente l'Abbé Raymond, second Vicaire de St-Jean-Baptiste de Belleville. L'avant-veille, un éclat d'obus l'avait frappé à la jambe. Il venait, quoique estropié, au 2[d] Secteur; parce que le bruit de l'Invention des corps des nobles assassinés, était venu jusqu'à lui.

Nos bons Anges nous envoyaient en lui un auxiliaire dévoué et connaissant le quartier.

Avant de commencer notre longue et terrible besogne, nous attendions impatiemment les désinfectants *absolument nécessaires*, nous disait le Docteur. Or la journée s'avançait; il était à peu pris 1 heure de l'après-midi, et pas de désinfectants en vue.

Il faut commencer, sans tarder davantage ; autrement, nous pourrions être surpris par la nuit.

1. L'homme et l'auberge existent encore. C'est même là que les pèlerins aux lieux du massacre vont prendre leur réfection du matin, après avoir fait leurs dévotions.

Ce corps ployé en deux n'est pas loin, il faut l'enlever. Mais comment ; car il est bien à un bon mètre de l'orifice, et nous n'avons aucun instrument, pas même un bout de corde.

Colombel avise alors près de lui, un fusil armé de sa baïonnette en pointe ; il la courbe sous une pierre du mur, et en fait comme une sorte de crochet. Armé de ce crochet, il saisit les vêtements qui recouvrent le cadavre ; et unissant nos efforts aux siens, nous essayons d'approcher le corps de l'entrée du trou. Soulevé un instant, le corps nous échappe et retombe pesamment.

Le moyen employé n'était pas pratique. Il fallait une échelle et des cordes. L'échelle, pour descendre dans la fosse. Les cordes, pour attacher l'un après l'autre chaque cadavre. M. Lauras se chargea de nous les procurer.

En son absence, un cinquième auxiliaire se présente à nous, sous l'uniforme d'un sous-officier de mobiles. Avec six hommes, il avait été préposé à la garde du Secteur. Il campait avec eux au n° 81 de la rue Haxo. Nos allées et venues avaient attiré son attention. De très bonne grâce il accepta de nous aider dans notre rude tâche.

Nous étions donc maintenant, pour le travail, cinq hommes courageux et de bonne volonté.

Tout d'abord, nous nous distribuons nos rôles respectifs. M. Lauras fera les courses au dehors ; il nous procurera les secours nécessaires. M. l'Abbé Raymond, Colombel, le sous-lieutenant Valin, travailleront à retirer les corps. Le P. Foulongne les recevra, et les disposera sur le terrain, par classes et catégories, autant que possible.

Ici, je dois relater, comment dirais-je ! une querelle, un assaut, un combat que je ne crains pas d'appeler héroïque, entre le Docteur Colombel et l'officier Valin. L'un et l'autre se disputent à qui descendra avec l'échelle dans la fosse. Pour se faire une idée du péril d'y pénétrer, se rappeler : — Les exhalations de la fosse, les miasmes putrides extrêmement dangereux qu'elle dégage, la décomposition déjà avancée de cadavres, empilés depuis près de trois jours, dans une cave étroite et sans air, en mai, et par de fortes chaleurs. M. Lauras, l'Abbé Raymond et moi, nous intervenons vivement ; nous représentons au Docteur que chacun de nous, à un moment donné, nous pouvions avoir besoin de son ministère. L'intrépide lieutenant triomphait ; c'est lui qui descendra.

On ajusta l'échelle, comme on put, sur les cadavres du fond, et le courageux Valin descendit.

Or voici comment on procédait pour l'enlèvement de chaque corps. Muni de deux cordes, notre officier liait promptement les deux pieds de chaque victime, et remontait aussitôt à l'air libre. On prenait les deux bouts de corde, et avec ensemble on hissait le corps ainsi attaché. Une toile de tente, trouvée au Secteur, le recevait au sortir de la fosse. On saisissait les quatre

coins de la toile, on m'apportait le précieux dépôt, et j'indiquais la place où il fallait le déposer ([1]).

Cinquante-deux cadavres furent exhumés de cette manière de l'ignoble cave et cinquante-deux fois notre valeureux officier de mobiles recommença sa noble manœuvre ; en exposant chaque fois sa vie. Ah ! honneur à lui !

Nous étions à peu près au tiers de notre tâche quand les matières désinfectantes arrivèrent. Très insuffisantes, elles ne nous furent pas de grand secours.

A ce moment aussi, M. Lauras, notre pourvoyeur et chargé des intérêts extérieurs, nous amenait du renfort : deux employés des Pompes Funèbres qu'il avait requis au cimetière voisin. Ils apportaient avec eux quatre bières en bois blanc, les seules qui fussent au cimetière.

A l'aide de ces recrues, le travail avança.

En même temps, le bon M. Lauras, touché de pitié pour ses chers travailleurs, apportait du cognac et des cigares. D'ordre du Docteur, je me chargeai de la distribution : c'est-à-dire que j'allumais les cigares, et les mettais ainsi enflammés aux lèvres de chacun. Précaution importante dans la circonstance, où il fallait éviter toute absorption par la bouche du pus des cadavres, virus des plus violents. Or toutes les mains en étaient salies et couvertes. Je ne parle pas de nos vêtements.

Après deux heures et demie de travail *à sept*, nos deux mercenaires défaillaient au milieu de cette atmosphère empestée. On les remercia, on les paya, et on les congédia. C'étaient des mercenaires ! Nous n'étions plus que cinq travailleurs il est vrai, mais cinq fidèles, et fidèles jusqu'à la mort.

Dès 2 ½ h. de l'après-midi, une foule de plus en plus grossissante s'accumulait dans les environs et surtout rue du Borrego. Elle aurait vite envahi le terrain ; et nous aurions été absolument empêchés de continuer et achever notre chère besogne. Notre brave officier commanda quatre de ses six hommes, les posta aux différentes issues, fusils chargés, baïonnettes au canon, avec consigne sévère de ne laisser passer âme qui vive.

Ma mémoire ne me trompe pas, le corps du P. Caubert fut extrait en troisième lieu. Il était revêtu d'un costume civil noir. Col de chemise blanc, qu'entourait une cravate de soie à fond bleu semé de gros pois blancs, et fortement maculée par du sang corrompu. Le visage maigre et d'un ascète, que nous avions tous connu, était étrangement boursoufflé. Et tellement que ni M. Lauras, son beau-frère ; ni Colombel, son neveu ; ni moi, son frère en religion ; nous ne pûmes tout d'abord établir son identité d'une manière

1. Je dois dire, sans plus attendre, que l'espoir de retrouver nos Pères martyrs se changea en une sorte de certitude ; quand, à la troisième levée, le corps du P. Caubert, quoique assez peu reconnaissable, vint entre nos mains.

certaine et absolue [1]. Je fis mettre son corps à part et au pied d'un arbre [2].

Le corps du cher Père de Bengy, mon joyeux camarade du collège de Brugelette, fut extrait après une vingtaine d'autres victimes [3]. Sa figure était calme. Calme bien extraordinaire, puisque les monstres s'étaient acharnés sur lui. Une barbe blonde-rousse assez longue. Il portait son habit de campagne recouvert d'un gros pardessus. L'un et l'autre troués comme une écumoire par les balles et coups de baïonnettes [4].

Pas longtemps après, vers la vingt-huitième extraction, je crois, apparut à nos regards émus le corps de notre vénéré P. Olivaint. Il était vêtu de la soutane. Son visage, blanc comme la cire, conservait un air de sérénité austère. Le nez brisé était couché sur la joue gauche, par suite probablement du poids des corps qui avaient reposé sur lui ; car je n'ai pas remarqué sur cette face aimée des traces de coups violents.

A ce propos, j'ai lu quelque part dans une lettre adressée par un Père à son frère [5] :

« *Le vénérable P. Olivaint était là étendu, les bras en croix.* »

Les bras en croix !! Qui donc d'entre nous présents aurait eu la fantaisie de les lui mettre ainsi ?

Et quelques lignes plus bas :

« *Il avait la moitié droite du front emportée ; et elle laissait voir un cratère rempli de sang noir.* »

Or, témoin oculaire, j'affirme que la moitié droite du front était intacte. Pas de cratère rempli de sang noir, par conséquent.

Et encore :

« *La mâchoire inférieure avançait comme si elle avait été brisée ; sa bouche entr'ouverte permettait d'apercevoir le petit nombre de ses dents.* »

J'avoue que tous ces détails sont horriblement réalistes. Le malheur est, ou, la vérité, est au contraire, que les lèvres du bien cher Père étaient strictement serrées l'une contre l'autre.

Et puisque vous m'avez autorisé, mon R. P. Provincial, et qu'on m'a invité, même pressé de rétablir la vérité, je ne dois pas moins m'inscrire en démenti, contre de précieuses trouvailles faites sur chacun des corps

1. L'identité parfaite fut ensuite établie. Elle fut confirmée par la découverte d'un précieux sachet, où, comme on le sait, avaient été renfermées les saintes Espèces. Le sachet et son cordon furent remis, le soir même de ce jour, au R. P. de Ponlevoy, Provincial, par les soins du D. Colombel et du P Foulongne.

2. Ce bel arbre a été renversé par une tempête. Il a été récemment remplacé par un autre plus petit, mais de même essence, ad rei memoriam.

3. Parmi ces vingt victimes, il faut compter deux des quatre Pères de Picpus ; le P. Planchat ; et le jeune abbé Seigneret dont le visage conservait une belle expression de candeur et de suave sérénité.

4. Maxime du Camp parle de soixante douze trous. Moi qui ai eu entre les mains le pardessus lui-même, je trouverais le chiffre sensiblement exagéré.

5. V. *Lettres de Jersey*, vol. XIV, nº 2, sept. 1895, p. 376....

des PP. Olivaint, Caubert et de Bengy ; comme aussi, des mèches de cheveux détachées de leurs têtes. Maxime du Camp ne nous a-t-il pas déjà formellement dit, qu'on est venu, dès le samedi 27, *en famille* dépouiller les victimes ? D'ailleurs j'apporte ici une contre-épreuve irréfragable.

Dans la même lettre, à laquelle je viens d'emprunter quelques fragments, le même Père, voulant rendre compte à son frère, de l'emploi de sa journée du lundi 29 mai, dit textuellement :

« *Ce triste travail,* — c'est-à-dire l'exhumation des corps — *dura plus de trois heures, que je compte parmi les plus douloureuses de ma vie.* »

D'où rigoureusement il faut conclure qu'il a assisté à l'exhumation, et qu'il y a pris une douloureuse part.

Or le cher Père, maintenant au ciel, ne m'en voudra pas de rétablir ici l'exacte vérité. — Et l'exacte vérité est qu'il n'y a pas assisté. Et la voici, l'exacte vérité :

Vers $5^h½$, l'exhumation était entièrement terminée, quand nous vîmes arriver l'abbé Escale, aumônier au premier corps d'armée. Il était accompagné du Père dont je fais mention. L'aumônier militaire Escale avait réquisitionné une voiture du régiment dans laquelle il avait fait monter son compagnon.

Quand nous les abordâmes dans la cour du Secteur, l'un et l'autre avaient, sous le nez, un mouchoir blanc imbibé abondamment d'eau de Cologne. Et aucun de nous ne le trouva mauvais, tant l'air ambiant était infecté.

L'abbé Escale n'entra pas, que je sache, dans le champ même des morts; tandis que le Père son compagnon m'y suivit. J'avais mis moi-même, à une place spéciale et réservée, les corps de nos trois martyrs. J'allai avec lui droit à eux, et les lui désignai ; il les reconnut avec moi ; — et ce fut tout — après quoi, nous rejoignîmes ensemble l'abbé Escale dans la cour du Secteur ; nous nous saluâmes fraternellement. Ils remontèrent en voiture et s'éloignèrent rapidement avec leur automédon.

Telle est, en toute exactitude, et en dehors de toute mise en scène, la part prise par ce Père, soit à l'invention des corps soit à leur exhumation. N'en disons pas davantage et passons.

Revenons maintenant au champ des morts.

Cinquante-deux cadavres sont là exposés à la lumière du jour. Nous les avons soustraits l'un après l'autre, aux horreurs du tombeau choisi par la Commune. Il nous reste à nous, c'est-à-dire à MM. Lauras, Colombel et à moi, à ensevelir respectueusement les dépouilles sacrées de nos bien-aimés Pères.

C'est par amour que, depuis trois jours, nous les avons cherchés ; comme c'est par un amour douloureux que nous les avons trouvés. Et nous avons

à cœur de restituer à la Compagnie de Jésus les corps inanimés de ses trois héroïques enfants.

Les bières apportées du cimetière vont nous servir.

Pieusement, la tête découverte, et sans en laisser le soin à nos deux autres compagnons, nous déposons successivement dans trois bières, les trois dépouilles mortelles de nos trois Pères, Pierre Olivaint, Jean Caubert, Anatole de Bengy — à d'autres, nous laisserons le soin d'ensevelir leurs morts.

On fit avancer une voiture attelée d'un cheval, requise par M. Lauras chez le maraîcher voisin. On y plaça les trois cercueils. Une couverture de laine, prise sur un lit, servit de drap mortuaire.

Notre glorieuse journée était terminée, et il fallait nous séparer. Réunis encore une fois sur le champ du martyre qu'ils venaient de cultiver avec amour, les cinq travailleurs, fidèles jusqu'au bout, tombant les bras les uns dans les autres, s'embrassèrent avec une cordiale énergie. Jamais de ma vie je n'oublierai cette forte étreinte.

Nous nous séparions, quand deux prêtres débouchent du passage. Je reconnais M. Sir, prêtre du séminaire Saint-Sulpice. Il vient avec un compagnon réclamer le corps du jeune abbé Seigneret, leur élève. Je conduisis ces messieurs à l'endroit où était étendu l'angélique jeune homme, qui paraissait endormi. Je leur offris le quatrième cercueil dont nous n'avions pas eu l'emploi.

Rejoignant ensuite MM. Lauras et Colombel, je me rangeai avec eux derrière la voiture de maraîcher transformée en char de deuil.

A peine descendions-nous la rue Haxo, qu'un monsieur, ceint d'une écharpe tricolore, se jeta à la tête du cheval et intima l'ordre d'arrêter. Pour toute explication, je lui présente mon permis du quartier général. Les dernières lignes disent expressément que « *ces messieurs sont autorisés à rapporter les effets et les corps des victimes* ». Le commissaire, car c'était un officier de police, nous laisse continuer notre route.

Dans Belleville, il y a beaucoup de monde sur notre passage, respectueux en somme.

Nouvel arrêt à la Mairie du XXe arrondissement ; — nouvelle exhibition de mon laisser-passer — nouvelle autorisation de continuer notre marche en avant.

A la place du Château d'Eau, M. Lauras, harassé de fatigue et d'émotion, nous quitta pour rentrer chez lui, rue Meslay. Le Dr Colombel et moi nous continuâmes à suivre.

Enfin, après bien des péripéties, après bien des circuits occasionnés par le dépavage des rues, — tous deux nous eûmes le grand honneur, le bonheur plus grand encore, de remettre entre les mains du R. P. de Ponlevoy, Provincial de France — arrivé le matin de Versailles à la rue de Sèvres —

le dépôt si précieux que le bon Dieu nous avait confié pour quelques heures.

Quatrième Journée,
celle du mardi 30 mai 1871.

Le lendemain matin, 30 mai, me souvenant que la veille, préoccupés de soins plus importants, nous avions oublié quelques objets ayant appartenu aux victimes, c'est-à-dire, à nos trois martyrs, je proposai au P. Chauveau de venir les recueillir. « Oh ! bien volontiers et vous ne pouviez me faire plus grand plaisir. »

Toujours muni de mon laisser-passer, vraie baguette de fée ! avec laquelle on ouvrait toutes les portes — nous arrivons bien vite à la Grande Roquette.

Nos recherches dans les cellules, surtout dans les deux cellules voisines de Mgr Darboy et du P. Olivaint — je ne connaissais bien que celles-là — restèrent inutiles et infructueuses. Peut-être amis d'une part, et plus probablement le personnel de la prison d'autre part, avaient déjà passé par là. On ne s'était pas fait faute de piller un peu. Pieux larcin pour les premiers; pour les autres vilain butin, ou du moins butin peu honnête.

Il n'en fut pas de même rue Haxo.

J'avais hâte de retrouver le soulier du pied droit du P. Olivaint, qui m'avait échappé des mains, au moment où nous déposions son corps dans le cercueil. Oh ! bonheur, il était encore là (1).

Surtout, je voulais entrer en possession du paletot du P. de Bengy, désormais illustré par ses trous nombreux (2). Lui aussi nous le ramassâmes avec piété ; ainsi que plusieurs autres objets de moindre importance.

— Détail émouvant et intéressant tout à la fois. La veille, nous avions eu grande difficulté d'introduire dans son cercueil le corps enflé du P. de Bengy. Pour en triompher, nous n'avions rien trouvé de mieux que le dévêtir du gros paletot. Les belles mains boursouflées suintaient du sang corrompu. Quand nous enlevâmes les manches, en les détournant, la peau des mains se retourna elle-même comme un gant que l'on ôte. Les pieuses personnes qui furent ensuite chargées du soin de nettoyer le paletot, souillé de sang et de boue, ne prirent pas garde à ce détail si important ; de sorte que cette relique si intime fut irrémédiablement perdue.

Chargés de ces dépouilles opimes, que nous avions précieusement déposées dans un linge bien blanc, le P. Chauveau et moi nous revînmes en ville, tout heureux et fiers de nos belles trouvailles, celles-là bien authentiques.

— Témoin ému de l'acte héroïque de mes compagnons d'armes, du Dr

1. Ce soulier du pied droit est conservé à la chambre, dite des Martyrs, 35, rue de Sèvres.
2. Ce paletot est conservé également à la même chambre des Martyrs.

Colombel et de l'officier Valin en particulier, j'aurais voulu le consacrer et l'imprimer dans la mémoire des hommes. Et c'est ainsi que je me sentis porté à demander pour chacun d'eux, la croix des braves. Qui donc l'avait mieux méritée !

M. Thiers, en ces temps de désordres inouïs, s'était assuré le concours de M. Lambrecht, député du Nord et catholique. — Il l'avait nommé Ministre de l'Intérieur.

Nous avions élevé au collège de Vaugirard les fils de M. Lambrecht. Le R. P. G., alors recteur du collège de l'Immaculée-Conception, voulut bien se charger de lui présenter ma requête, avec rapport à l'appui.

La demande fut favorablement accueillie, et le décret fut porté et signé, je crois, par le ministre. Malheureusement, M. Lambrecht, peu de temps après, mourut frappé d'apoplexie. Le décret fut égaré, et malgré mes démarches dans les ministères, il resta introuvable.

Donc en ce bas monde, le Dr Colombel et le brave officier Valin n'ont pas été décorés.

Ne croyez-vous pas avec moi, mon Révérend Père Provincial, qu'au ciel, la grande décoration de l'Ordre de la Charité leur aura été octroyée, sous l'œil de Dieu, par les mains de nos trois martyrs, Olivaint, Caubert, de Bengy ?

ÉPILOGUE.

Mon Révérend Père Provincial,

J'ai fait un beau rêve, qui m'a doucement bercé et que pieusement j'ai caressé, il y a de cela tantôt deux ans.

Je voyais de nombreux pèlerins accourus de tous pays, à la Cité Vincennes.

Au lieu d'entrer, au n° 79, par la porte ordinaire du petit parc, ils se pressaient à la grille du n° 85.

Pieux et recueillis, ils parcouraient pas à pas le chemin parcouru, il y a 25 ans, par les martyrs de la foi, du droit et de l'ordre.

Sur les murs couverts de plaques de marbre, ils lisaient avec émotion le martyrologe du 2d Secteur, en mai de l'an de grâce 1871.

Dans mon rêve, je me mêlais aux pèlerins et avec eux, je lisais :

— A l'entrée de la grille et à droite :

1871. — « *2d Secteur, commandé par le gl Callier, jusqu'au 18 mai.* »

— A l'entrée et à gauche :

1871. — « *2d Secteur, occupé par la Commune, jusqu'au 28 mai.* »

— Sur l'embrasure d'une des fenêtres de la loge :

26 mai 1871. — « *Rebord de fenêtre où le jeune abbé Seigneret, violemment poussé, vint donner de la tête.* »

— Dans le passage, à gauche :

26 mai 1871. — « *Endroit où le Père de Picpus reçut un coup de poing terrible, qui le fit chanceler et tomber à terre.* »

— Toujours dans le passage, à gauche :

26 mai 1871. — « *Ici, le P. Caubert, Jésuite, marchait en s'appuyant sur le bras du P. Olivaint, son Supérieur.* »

— Au retour, ou, au coude du passage :

26 mai 1871. — « *Entrée du 2d Secteur, où les otages furent acculés par une foule furieuse.* »

— Devant le 2d Secteur proprement dit :

26 mai 1871. — « *Place où les otages furent entassés, les gardes de Paris à gauche, les prêtres et religieux à droite.* »

— Encore devant le Secteur, à droite ;

26 mai 1871. — « *Balcon de la salle du Conseil de guerre, où l'on délibéra sur le sort des victimes.* »

— Encore devant le Secteur, à gauche :

26 mai 1871. — « *Mur contre lequel une vivandière de 19 ans, braquant son revolver sur un garde de Paris, tua le Père de Picpus, qui l'avait couvert de son corps.* »

— Sur le terrain entouré d'un petit mur :

26 mai 1871. — « *Lieu du massacre des otages.* »

— Au milieu du terrain :

27 mai 1871. — « *Fosse ignoble, où furent jetés pêle-mêle les corps des victimes.* »

— Sur la pelouse du parc :

29 mai 1871. — « *Endroit où, après l'invention des corps, fut déposé le corps du P. Olivaint, S. J.* »

— Au pied d'un arbre :

29 mai 1871. — « *Endroit où fut déposé le corps du P. Caubert, S. J.* »

— A côté du P. Olivaint :

29 mai 1871. — « *Endroit où fut déposé le corps du P. de Bengy.* »

— Sur la corbeille de fleurs :

29 mai 1871. — « *Endroit où les corps des quatre Pères de Picpus furent déposés.* »

— Le long du petit mur :

29 mai 1871. — « *Endroit où reposa le corps du P. Planchat, des Frères de Saint-Vincent de Paul.* »

— Le long du petit mur :

29 mai 1871. — « *Endroit où fut déposé le corps de M. l'abbé Sabatier.* »

— Le long du petit mur :

29 mai 1871. — « *Endroit où reposa le corps du jeune abbé Seigneret.* »

— Le long du mur et en plusieurs endroits :

29 mai 1871. — « *Places diverses où furent déposés les 42 corps des gardes de Paris.* »

Mais, mon Révérend Père Provincial, ce n'est là qu'un beau rêve, avec ses formes plus ou moins insaisissables, plus ou moins indéterminées. A vous il appartient, et c'est là ma prière, de donner à ces fantômes vaporeux, la réalité et la vie. A vous, mon Révérend Père, il siéra bien d'en fixer les formes encore indécises sur la pierre solide.

Que si vous daigniez écouter et recevoir mon humble et filiale supplique, oh ! comme je serais récompensé d'avoir obéi, en écrivant mon récit des circonstances diverses qui ont précédé, accompagné et suivi l'invention des corps de nos bienheureux Pères Olivaint, Caubert et de Bengy, immolés pour la foi, à Paris, le 26 mai de l'année 1871.

De votre Révérence,
le très humble et dévoué serviteur in Xto,
A. FOULONGNE, S. J.

Paris, décembre 1896.

La vie chrétienne à Romilly.

Nancy, 21 janv. 1897.

CETTE ville, la plus importante de l'Aube après Troyes, compte environ 8.000 hab.; c'est un centre de fabrication pour la bonneterie. Aujourd'hui elle a une école libre dirigée par les Frères qui donnent l'instruction à 160 enfants; un petit patronage, une belle réunion d'hommes, une maison d'œuvres tenue par les religieuses de Niederbronne, qui assistent les pauvres gratuitement à domicile jour et nuit, une réunion de mères chrétiennes, une association d'enfants de Marie fervente qui a déjà donné de belles vocations religieuses, une œuvre de catéchistes jeunes filles, des communions tous les jours, et des hommes qui font leurs Pâques ostensiblement.

Or, rien de tout cela n'existait il y a 12 ans. Il n'y avait vraiment qu'une bonne famille à donner l'exemple, que 2 hommes qui faisaient leurs Pâques; parmi les femmes, très peu de pratiques, et pas d'œuvres du tout. Il y avait, pour les filles, les sœurs de St-Charles et un pensionnat dirigé par de bonnes demoiselles. On ne voyait pas les résultats de cette éducation chrétienne, le milieu était trop mauvais. Une fois, on avait cru que les choses allaient changer. Le P. Ch. Lacouture était venu donner ses conférences scientifiques à Romilly, d'abord à l'hôtel-de-ville, puis à l'église. Ce ne fut qu'une préparation éloignée. Enfin le bon Dieu allait avoir son heure et se servir des plus faibles instruments pour exaucer les saints désirs des quel-

ques âmes pieuses qui gémissaient de la situation sans pouvoir efficacement y remédier.

C'était l'année où les ateliers du chemin de fer de l'Est commençaient à s'établir à Romilly et allaient y attirer une population de 2.000 à 3.000 ouvriers. J'avais été invité à prêcher le mois de Marie. Je ne réussissais pas mieux que les autres.

La fille d'un riche bonnetier, élevée chez les demoiselles du lieu, vint me dire : « Mon Père, je me sens pressée du désir de vous dire qu'il faudrait faire quelque chose pour le bien du pays. — Certainement, mon enfant, c'est un bon désir et c'est N.-S. qui vous l'envoie; eh bien! commençons tout de suite. Mettons-nous à genoux et demandons à N.-S. de nous inspirer ce qu'il faut faire. » Nous prions, puis là, dans le salon où nous nous trouvions, je lui dis. « Nous venons de former une société. Nous sommes trois : N.-S., vous et moi; cherchons des associés. Revenez demain. Avec ceux que nous aurons trouvés nous verrons ce qu'il faudra faire. » Le lendemain nous étions 6. « Voici ce que je vous propose, leur dis-je : Vous allez entrer dans l'Apostolat de la prière. Chaque jour vous direz une dizaine de chapelet pour Romilly, chaque 1er vendredi du mois vous ferez la Ste Communion. » Là-dessus elles se récrient. « Que diront nos parents? Nous n'avons jamais communié si souvent, etc. — J'y tiens. Après la communion vous vous réunirez chez Melle T. et vous vous poserez 3 questions auxquelles chacune de vous répondra : 1° Ai-je prié tous les jours pour Romilly? 2. Ai-je cherché à recruter des associées? 3° Qui puis-je inscrire sur la liste des personnes, hommes ou femmes, qui font leur prière? Je pars dans deux jours, mais je reviendrai l'an prochain, il me faut ces listes d'hommes et de femmes à mon retour. Nous verrons d'ici là ce que le Sacré-Cœur nous demandera. » Le Sacré-Cœur soutint et inspira ces jeunes filles qui en recrutèrent 10 de 18 à 20 ans et une quinzaine de plus jeunes, et commencèrent à s'occuper des enfants pauvres et abandonnés au point de vue religieux. La présidente — car j'avais établi une petite hiérarchie parmi elles — obtint facilement mon retour de M. le doyen; et, dès ce retour, me montra les listes faites pendant l'année. Je convoquai, après avis favorable de M. le doyen, toutes les dames et mères de famille indiquées sur ma liste; je leur proposai une association chrétienne, une organisation qui comportait : réunion mensuelle, communion, sanctification du travail pour les pauvres, déjà commencé par elles, en dehors de toute piété ; enfin retraite annuelle. Le tout fut accepté et fonctionne encore.

Quant aux hommes, ces jeunes filles ne purent me donner que 14 noms. J'écrivis une lettre à ces messieurs, les convoquant tous, le soir à 8 h. ½, après l'instruction donnée à l'église, dans la salle de billard de M. L. « afin de m'entendre avec eux sur les mesures à prendre pour la défense des intérêts religieux du pays. » Signé : Le prédicateur du mois de Marie. —

Au soir indiqué, la salle prête, je me tins à la porte d'entrée. J'avais eu soin de poster près de moi quelqu'un qui connût ces messieurs et qui me dirait leurs noms. L'attente fut anxieuse. Viendraient-ils? Enfin 12 sur 14 se présentent. Au fur et à mesure de leur entrée, on me soufflait leur nom, je leur serrais la main en les appelant par leur nom, ce qui semblait les surprendre agréablement; et, comme ils ne se connaissaient pas entre eux, je fis la présentation et leur dis : « Messieurs, j'ai la joie de vous dire que vous êtes tous ici de très bons chrétiens, que nous avons tous les mêmes sentiments et que par conséquent nous nous entendrons très bien. Il ne faut pour cela qu'une chose : nous associer. » Alors je développe de mon mieux la nécessité de l'association au point de vue naturel, surnaturel, surtout au temps actuel, et je pose la question : « Êtes-vous d'avis de fonder une association? » Réponse affirmative et joie commune.

J'avais préparé un règlement d'association. Comme mon but était tout d'abord de fonder un comité directeur, je voulais que ce comité fût très chrétien et pratiquant. J'avais d'ailleurs appris que ces messieurs, presque tous nouveaux venus, faisaient leur devoir pascal à Châlons, à Paris, en Alsace, ou en cachette même à Romilly ; je posai donc ainsi le premier article : « Un comité de défense des intérêts religieux est fondé parmi les chrétiens « pratiquants » de Romilly.

« Il a pour but 1° de soutenir la foi et le courage de ses membres et de ceux sur lesquels il aura action ;

« 2° de créer et de protéger les institutions chrétiennes de la ville, spécialement les écoles destinées à préserver l'enfance et la jeunesse de l'impiété et de la corruption ;

« 3° d'offrir aux nouvelles familles qui arrivent à Romilly un appui moral, et des relations qui les aideront à persévérer dans la foi et la pratique des sacrements. »

Suivaient trois autres articles qui précisaient le lieu, le jour, l'heure des réunions, l'emploi du temps dans ces réunions, les conditions d'admission dans la société, ou les sociétés de 20 membres, qu'on espérait fonder dans les divers quartiers. Enfin il fut convenu qu'on ferait la communion ensemble, tous les ans, le jour de Pâques à 6 h. du matin. — Et pour bien leur inculquer l'idée de cette communion commune destinée à briser enfin le respect humain, je lançai mon invitation pour la communion prochaine de l'Ascension. Ils la firent.

Cette société se réunit plusieurs fois avant mon départ; elle ne cessa de progresser, eut sa vie propre, son action, et les membres sont les pères de l'œuvre actuelle.

La grande affaire à créer, c'était l'école de garçons. La ville venait d'élever un véritable palais scolaire, où près de 500 garçons étaient rassemblés ; il fallait quelque chose. Le comité se mit à l'œuvre, et après bien des efforts,

grâce à l'intervention intelligente et absolument dévouée de M. L., une école laïque catholique de garçons fut ouverte. On ne put avoir les Frères: les sujets manquaient, et les ressources étaient trop faibles. La petite école s'ouvrit avec une vingtaine d'élèves; elle eut des succès divers, tantôt très beaux, tantôt moindres; enfin, après 7 ans de vie, M. le doyen actuel, l'abbé Namur, décida de la remplacer par des Frères. Le difficile était de les avoir. Ils répondaient toujours qu'ils n'avaient personne. Une résolution s'imposait : aller soi-même enlever l'affaire près du très honoré Fr. Joseph. Nous partons et après avoir été jusqu'à Attis chercher le Frère au milieu de sa congrégation générale, nous revenons avec la promesse des Frères. Établis l'an dernier, ils ont déjà 160 élèves, et l'esprit public est avec eux. — Mais revenons à nos débuts.

Nos jeunes filles n'étaient pas restées inactives : elles étaient le levier secret du bien. Il fallait les récompenser et les organiser.

Les 5 fondatrices furent solennellement reçues enfants de Marie, en une belle cérémonie que présida M. le doyen : les 10 autres, approbanistes, et les petites, aspirantes. Elles se mirent aux œuvres des catéchismes avec une ardeur et un succès très grand, fournissant au clergé des recrues de toutes sortes. Pendant plusieurs années l'œuvre marcha ainsi sans se développer. Les fondatrices se mariaient, il y avait danger de voir les œuvres péricliter. L'une d'elles dit généreusement à son père : « Prenez 30.000 frs sur ma dot pour fonder ici des religieuses, si on ne me prend pas avec les 120.000 qui me resteront, c'est que le bon Dieu ne veut pas que je me marie. » Le père s'entendit avec Mgr, les Sœurs de Niederbronne vinrent et T. L. est aujourd'hui une très heureuse mère de famille, la femme d'un officier français.

Il y a une chapelle chez les Sœurs. C'est là qu'on donne chaque année la retraite aux enfants de Marie et qu'on se réunit pour les œuvres, même pour certaines conférences d'hommes.

Les 7 ou 8 années du ministère de M. le doyen E. furent des années d'épreuves, de souffrances et de prières. Les œuvres se développèrent lentement, mais Dieu vient en aide à qui espère en lui; il inspira à Mgr de Troyes, d'ailleurs très favorable à tout, le choix de doyen et de vicaires excellents. Sous leur conduite, tout prospère et marche à souhait. — Celle qui a tout commencé était allée au ciel recevoir sa récompense.

Missions et œuvres d'hommes. Conseils d'un vétéran.

Le 12 septembre dernier, le R. P. Lemoigne, en réponse aux félicitations qui lui étaient offertes à l'occasion de sa cinquantaine de Compagnie, prononçait de chaudes paroles, inspirées par son expérience et son

zèle apostolique. Il n'est pas sans utilité ce citer ici quelques fragments de cette allocution :

Les Missions, mes Révérends Pères, c'est là qu'il y a du mouvement, de l'entrain, de la vie.

Rappelez-vous Arras — Toulouse — et ici rappelez-vous entre autres St-Ferdinand, St-Laurent, St-Nicolas-des-Champs, St-Pierre-de-Montrouge, Ste-Marguerite au faubourg St-Antoine, St-Michel-des-Batignolles, etc., etc.

Rappelez-vous surtout, rappelez-vous St-Merry. C'est là qu'il y eut du mouvement — un peu trop, il faut en convenir.

Mais enfin dans les Missions il y a des résultats aussi, des résultats clairs, positifs.

Sur les 23 Missions que nous avons données à Paris, dans les 11 Missions auxquelles j'ai pris part en province, pardonnez-moi, je vous prie, dans l'intérêt de cette œuvre, j'ai eu à moi seul, d'autres en ont eu beaucoup plus, mais enfin j'ai eu à moi seul plus de retours d'hommes et de femmes aussi, car quoi qu'on en dise je travaille dans tous les genres, *j'ai eu plus de retours dans la Mission qui a le moins bien réussi, que dans les quinze stations réunies prêchées d'après la méthode ordinaire.*

Voilà le fait !

Nous voici à l'aurore du XXe siècle.

On parle de grandes manifestations catholiques. Le R. P. de la Broise vient de nous l'annoncer au dernier numéro des « *Études* » dans un article magistral. — Il faut l'espérer, nous allons avoir des Missions et encore des Missions.

Mes bien-aimés Pères, c'est aux plus jeunes de nos prédicateurs que j'ose donner humblement quelques conseils.

Cependant qui suis-je pour oser vous donner des conseils ? — Pardonnez-le aux 70 hivers accumulés sur ma tête.

Lors donc que vous entendrez dire que nos vénérés Supérieurs ou bien encore ces grands maîtres de la vie sacerdotale qui sont là-haut dans la solitude de Clamart, sont parvenus à persuader aux zélés pasteurs des âmes, de transformer en Missions leurs stations officielles, solennelles et trop souvent stériles, —

Lorsqu'il sera question de ces véritables expéditions apostoliques, demandez à en faire partie, demandez du service, demandez à faire campagne.

Osez, osez, mes chers Pères, vous qui êtes jeunes, ardents ; — avancez les braves ! — l'avenir est à vous ! Faites-vous une devise de *Croisé*, poussez le cri de guerre des vrais soldats du Christ ; en avant, en avant, et toujours en avant par amour pour JÉSUS !

Pourquoi ne vous le dirai-je pas, mes bien-aimés Frères, je vous ai tous suivis *con amore*, j'ai été vous entendre, et en vous écoutant, j'ai été ravi !

Vous avez reçu de véritables dons de Dieu, il faut les faire valoir ; vous avez tout ce qu'il faut pour bien faire, tout ce qu'il faut pour raconter des victoires !

Oui, oui, tout ce qu'il faut pour raconter des triomphes! non pas, Dieu merci, ces misérables triomphes de la vanité jalouse et satisfaite d'elle-même, mais les vrais triomphes de l'apôtre, qui n'a pas d'autre ambition que d'agrandir le royaume de J.-C., de faire tomber les hommes à genoux au tribunal du repentir et de les conduire au Banquet eucharistique.

Puisons tous dans le cœur de Marie notre sainte Mère, Refuge des pécheurs, puisons dans le Cœur Sacré de Jésus, la grâce, l'onction, l'onction divine, la patience, la force, la constance, le courage, un courage indomptable !

Vous savez la promesse qu'Il a faite aux prêtres et tout spécialement aux apôtres de la Compagnie : Je leur donnerai la grâce de toucher les cœurs les plus endurcis.

Et Il est fidèle, vous le savez, Il est fidèle le bon, le divin Maître, dans toutes ses promesses !

O Jésus, espoir des pénitents, que vous êtes miséricordieux pour ceux qui vous prient, que vous êtes bon pour ceux qui vous cherchent, mais que n'êtes-vous pas pour ceux qui vous ont trouvé !

J'avais toujours demandé à Notre-Seigneur la grâce de mourir à mon poste, de mourir sur la brèche.

Pendant le Carême dernier je crus que j'étais exaucé quand en chaire je fus gravement blessé.

Puisque l'heure n'est pas venue, paraît-il, je renouvelle devant vous la même prière.

Cette prière, ce n'est pas la mienne seulement, c'est la vôtre à tous, mes Révérends Pères et mes bien chers Frères, c'est la prière de tous les vrais fils de St Ignace, c'est la prière de tous ceux qui sentent couler dans leurs veines le sang de nos Pères, le sang des vrais compagnons de Jésus.

Ah ! puissions-nous tous au service de notre divin capitaine, mourir en l'annonçant, mourir en le défendant, mourir à la peine, martyrs de sa parole, martyrs de son honneur, martyrs de son amour et nous écrier en mourant, c'est mon Roi, c'est mon Dieu, le Seigneur Jésus !

NÉCROLOGIE.

Le P. Clément Couvreur.

1824-1896.

I.

CLÉMENT Couvreur naquit le 2 avril 1824, dans la petite paroisse de Boucrain, arrondissement de Douai, diocèse de Cambrai. Son père, Pierre-Remi Couvreur, et sa mère, Adelaïde-Julie Dujardin, étaient tous deux des chrétiens de vieille roche. Ils eurent de nombreux enfants. La plupart des filles, non contentes de consacrer à Dieu leur virginité tout en restant dans le monde, voulurent encore se dévouer à l'œuvre de l'éducation de la jeunesse.

Au petit séminaire de Cambrai, Clément Couvreur fut classé parmi les meilleurs élèves. Au grand séminaire, où il resta 5 ans, et où il reçut les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat, il se créa des amitiés solides et durables, par son excellent cœur, son affabilité et le charme de sa conversation toujours pleine d'esprit et d'à-propos. Quelques-uns de ses anciens condisciples, devenus depuis des prêtres distingués, ont toujours conservé de lui le meilleur souvenir et ils lui écrivaient encore dans ces derniers temps.

Pendant les vacances de 1847, il fit une retraite à St-Acheul.

« *Je sortis de ma retraite*, dit-il dans ses notes, *convaincu presque dans le fond de ma conscience, que Dieu m'appelait à la Compagnie de Jésus.* »

II.

Cependant pour ne rien brusquer et mûrir son projet à loisir, il crut devoir retourner au grand séminaire et y achever ses études.

Ce ne fut qu'en 1848, qu'il fit le pas décisif. Il écrivait dans ses notes à la date du 28 mai de cette même année : « Aujourd'hui dimanche, à 4 h. ½, arrivé au noviciat de St-Acheul. Vivement impressionné en entendant le *Regina Societatis Jesu* qu'on ajoute aux litanies de la Sainte Vierge ! »

Le samedi 3 juin, il ajoutait :

« Admis aujourd'hui parmi les novices. Vraiment touché de la charité de famille qui règne ici. Dilatation de cœur. Grand désir de me donner à Dieu tout entier. »

Le 30 juin, fête du S.-C., il commençait sa grande retraite qu'il terminait le 31 juillet.

III.

En 1851, Amiens inaugurait son collège de la Providence avec le R. P. Guidée pour Recteur. Le Frère Couvreur y fut envoyé ; il y eut le P. Félix comme collègue dans le professorat. Il prêcha son premier sermon devant les élèves du collège. L'œuvre de la Ste Enfance en était le sujet.

Il était déjà diacre depuis 8 ans. Le 20 décembre 1856, il fut ordonné prêtre. Il dit sa première messe au collège de la Providence, le jour de Noël.

IV.

En 1858 il quittait Amiens pour aller repasser sa théologie à Laval. Il y défendit une menstruale et subit avec succès son examen *de Universa Theologia.*

Nous retrouvons de nouveau le P. Couvreur au collège d'Amiens de 1860 à 1862 avec le R. P. Guidée.

Ce digne et saint vieillard, ancien Provincial à la figure austère et sévère, mais au cœur d'or, avait pour principe de gouvernement, de changer ses subordonnés le plus rarement possible.

Son administration n'y perdait rien, et jamais Recteur ne fut mieux servi ni plus aimé.

C'était parmi les professeurs et surveillants du collège, à qui s'industrierait et se dévouerait pour lui faire plaisir !

Il le leur rendait bien...

Pendant son 3e an, qu'il fit à Laon en 1862-1863 sous la direction du R. P. Fouillot, le P. Couvreur prenait les résolutions suivantes :

I. « M'appliquer sérieusement, s'il y a lieu, à bien préparer le fond de doctrine que je pourrais avoir à prêcher.

II. « Ne pas oublier que c'est surtout dans la méditation des Exercices, des Saints Évangiles et les épîtres de St Paul, que j'ai reçu la première étincelle d'amour pour N.-S. que je puis avoir, et que c'est par là que je l'entretiendrai.

III. « M'affectionner à tout ce qui excite ou rallume l'amour de N.-S.... dévotion au S.-C.... chemin de Croix,... à St Joseph, à Saint Ignace, aux Saints de la Cie, et surtout à la Vierge Immaculée, notre Reine ! La prendre réellement pour *ma mère !*

« Enfin, comme moyen le plus efficace pour plaire à N.-S., déclarer une guerre à mort à ma tendance *au repos !*

« Et à ce propos, demander *si je puis* exprimer au R. P. Provincial le désir que je ressens d'*être envoyé en Chine.* Ce désir, je l'éprouve depuis quelque temps, avec de tels caractères d'évidence que c'est la *volonté de Dieu* qui se fait sentir en moi, que je ne puis avoir le moindre doute à ce sujet.

« En tous cas, j'appliquerai tous les actes de vertu que j'aurai occasion de faire au 3e an, pour que cette volonté de Dieu sur moi se manifeste de plus en plus, et qu'aucun acte de lâcheté de ma part ne mette obstacle à son accomplissement.

« Avantages pour moi d'être envoyé en Chine.

A) « Je serai dans la nécessité de me mortifier sans cesse pour la nourriture, le climat, les langues à apprendre, etc.

« Or, j'ai besoin d'être *poussé*,... et quand je le suis et que je m'exécute, je m'en trouve bien !

« Restant en Europe, je serais moins stimulé, et je vois là un danger pour ma persévérance.

B) « En Chine, j'aurai un but tout *trouvé*, tout spirituel, avec des raisons toujours *pressantes* de ne *pas m'épargner !*

« Restant ici en France, je serai moins utile qu'un autre, mes antécédents de *professeur* ne m'ayant pas préparé à ce qu'il faudrait dans nos Résidences.

« Missionnaire en Chine, je n'aurai pas le même détriment, si ce n'est de m'y être rendu un peu *tard !... Trente-neuf ans !*

C) « Je puis servir *là* plus qu'*ici*, soit au moyen de la langue latine que je puis enseigner dans les séminaires de la mission, soit au moyen des Sciences Sacrées, surtout de la Théologie morale que j'aurai peut-être l'occasion de professer dans nos maisons.

D) « De plus, le genre de ministère dans les districts me plaît davantage que le genre de ministère en Europe ! par exemple : Petits catéchismes ; instructions particulières ; petites missions ; retraites ; visites dans les hôpitaux ; courses pour retrouver des brebis égarées ; œuvres de la Ste Enfance et de la Propagation de la Foi. En un mot, me dépenser, en faisant marcher de *petites œuvres apostoliques ubi nondum annuntiatur Christus*, voilà ce qui est de mon *goût et ce pour quoi j'ai de l'attrait*, etc.

« Donc il me semble que pour moi, la Chine est ce qu'il y a de mieux.

« Enfin, pour devenir missionnaire au Céleste Empire, je n'ai pas les difficultés que d'autres peuvent avoir. Mes *adieux sont faits*, et je n'ai aucune carrière ni aucune œuvre où j'aie commencé d'être lancé.

V.

On lui permit d'exprimer son désir au R. P. Provincial ; le R. P. Fessard lui permit de partir en lui disant : « *Vous avez choisi la meilleure part.* »

Le 3 mai 1863, après avoir, pendant la traversée, charmé tous ceux qui se trouvaient à bord par son rare talent de conversation, il débarquait à *Chang-hai*, en compagnie du P. Charles Sedille, jeune prêtre, originaire du diocèse d'Évreux. Ce dernier était destiné à la mission du *Kiang-nan*, et le P. Couvreur à la mission du *Tcheu-li.*

VI.

Tout n'était pas rose au *Kiang-nan* lorsqu'ils y arrivèrent. On n'en avait pas encore fini avec les Rebelles à *longue chevelure*, qui avaient sur leur passage accumulé tant de ruines et versé tant de sang, sans épargner celui de deux missionnaires et de nombreux chrétiens. Par suite des fatigues et des privations de tout genre, plusieurs ouvriers évangéliques avaient suc-

combé, et, pour comble de détresse, celui-là même qui, pendant tant d'années avait été comme la colonne de la mission qu'il avait su rendre de plus en plus prospère en dépit des plus grandes difficultés, venait d'être appelé par Dieu à la récompense : le R. P. Mathurin Lemaître était mort à *Zi-ka-wei*, le jour même de l'arrivée des PP. Couvreur et Séville à *Chang-hai*. Sa mort avait plongé les missionnaires dans la consternation. De vieux apôtres à barbe blanche le pleuraient comme leur père, et se demandaient avec anxiété qui pourrait remplacer dignement l'homme hors ligne qu'ils venaient de perdre.

Ils adorèrent en silence la volonté divine, et se dispersèrent dans leurs districts pour continuer à se dévouer au salut des âmes.

VII.

Quant au P. Couvreur, il fit voile pour la mission du *Tcheu-li*, où il arriva après quelques semaines de voyage. C'est le 30 août 1863 qu'il prêtait entre les mains de Mgr Languillat, le serment exigé de tous les missionnaires de se conformer aux décisions du Saint-Siège, touchant l'observation des rites chinois, etc.

Puis, il se mit incontinent à étudier avec ardeur la langue de sa nouvelle patrie.

Après quelques mois de travail il était parvenu à se faire comprendre et à pouvoir même entendre les confessions.

Il fit aussi de grands progrès dans la science des caractères, et après une année d'études, il pouvait déchiffrer sans trop de peine les livres de religion, écrits en style ordinaire.

VIII.

Pendant les deux ans qu'il fut missionnaire au *Tcheu-li*, il sut gagner l'estime et l'affection de ses chrétiens. 25 ans après son départ ils aimaient encore à parler de son savoir-faire pour instruire les enfants, et de son zèle industrieux pour préparer les premières communions, etc...

Appelé au *Kiang-nan* en 1865, il se mit avec ardeur à l'étude du dialecte de *Chang-hai* ; il parvint à se faire comprendre et à comprendre de manière à être utile et à exercer avec fruit son ministère. Il continua jusqu'à la fin de sa vie l'étude des caractères chinois.

Après avoir été tour à tour professeur de théologie, de mathématiques, de grammaire ou de chinois, etc., il fût chargé de l'administration de différents districts.

Les districts limitrophes de *Chang-hai* qui lui furent confiés, sont les districts de *Sou-tcheu*, de *Tham-zo*, de *Ou-si*, de *Mogiao*, etc. Il fut à plusieurs reprises, chapelain du sanctuaire de *Zosé*, fréquenté chaque année, par des milliers de pèlerins, dévots serviteurs de Notre-Dame Auxiliatrice.

A *Chang-hai*, on le vit successivement curé d'une nouvelle paroisse érigée sur la concession américaine et connue sous le nom de paroisse du S.-C. de *Hong-keu*, vicaire de notre vieille église, située dans la ville chinoise, et chanoine, sur ses vieux jours, de la paroisse de la cathédrale de *Tong-ka-dou*, l'un des faubourgs de la cité.

Les districts éloignés de *Chang-hai* dont il eut l'administration, furent ceux de *Tchen-kiang*, *Yam-tcheu*, *Fhoue-ngan* et *Nankin*. Mais dans ces divers districts il n'était guère que le bras droit d'un autre missionnaire.

A *Hong-keu*, non content de s'occuper des chrétiens cosmopolites qui, joints aux chrétiens indigènes, s'élevaient à plusieurs centaines, il allait visiter à domicile les païens des environs, et les exhortait à renoncer à leurs idoles pour embrasser la foi. Dieu bénit ses efforts, et il eut la consolation d'en baptiser un bon nombre, qui forment aujourd'hui une petite chrétienté naissante.

L'œuvre de la Ste Enfance fut aussi une de ses œuvres de prédilection. En France, elle avait été le sujet de son premier sermon ; en Chine, il ne négligea rien pour la rendre florissante autour de lui.

Pendant son séjour dans la ville chinoise, comme vicaire de la vieille église, il s'occupa beaucoup des vieillards païens. Il eut la consolation de pouvoir en baptiser un certain nombre.

Tel fut en abrégé l'apostolat, obscur peut-être, mais ni infécond ni stérile du P. Clément Couvreur.

IX.

Pour attirer sur son ministère les bénédictions du ciel, il eut grand soin de se tenir toujours étroitement uni à Dieu, comme en font foi ses notes de spiritualité. Elles peuvent se résumer dans la devise suivante :

« *Travailler* à me *sanctifier* pour *sanctifier les autres.* » Sa vertu caractéristique fut le détachement porté à un degré admirable et une parfaite indifférence pour les emplois, les lieux et les personnes, dès l'instant que les supérieurs avaient parlé !

Jamais, pour se dispenser d'obéir, on ne l'entendit prétexter ou son âge avancé, ou ses longs états de service, ou les soins que pouvait réclamer sa santé délabrée, etc. Et cependant Dieu sait combien de fois il fut changé de demeure et d'office, et combien, surtout à un certain âge, ces changements coûtent à la nature !

Dans ses rapports avec ses frères, c'était la simplicité et la bienveillance même ; causeur charmant et spirituel, il pouvait parler sur tout, et il le faisait toujours avec un grand intérêt et beaucoup de modestie.

X.

Cependant l'heure de la récompense approchait, et le P. Couvreur avait le pressentiment de sa fin prochaine, car le 4 mai 1896 il écrivait dans ses

résolutions : « Regarder mon *status* à *Tong-ka-dou* comme étant le dernier et en conséquence me préparer sérieusement à la mort. »

Pendant les derniers mois qui lui restaient encore à passer sur la terre, il ne fit plus guère que végéter, accablé qu'il était de graves infirmités qui l'affaiblissaient de plus en plus. Ayant été chargé de l'œuvre des malades païens que nous avons l'habitude de recueillir dans un petit hôpital construit auprès du cimetière de nos missionnaires, à 2 kilom. de la cathédrale de *Tong-ka-dou*, il s'y rendait encore quelques fois, porté en palanquin, mais vers le mois d'août, il fut obligé de cesser ses visites.

XI.

On le transporta à notre *Sanatorium* ou infirmerie de *Yang-King-Pang* pour y recevoir les soins d'un excellent docteur écossais ; mais ni les remèdes de l'art, ni la charité si grande du bon Frère qui l'assistait jour et nuit avec un dévouement admirable, ne purent le remettre.

Il reçut les derniers Sacrements en pleine connaissance ; il renouvela plusieurs fois ses vœux, disant qu'il espérait être sous peu de jours, admis dans la C[ie] de JÉSUS *du Ciel* ; puis, quelque temps après, les craintes qu'il avait eues du Purgatoire pendant sa maladie s'étant dissipées, pour faire place à une douce confiance en la miséricorde divine, il expirait sans secousses et sans agonie à 8 h. 10 du matin, le dimanche 11 octobre 1896. C'était le jour où l'Église célèbre la fête de la maternité de la Ste Vierge qu'il avait toujours aimée *comme sa mère !*

Il était dans la 73[e] année de son âge, sa 49[e] de Compagnie et sa 34[e] de Chine.

Le R. P. Henri Couvreur.

1818-1895.

I.

LA FAMILLE. — LES PREMIÈRES ANNÉES. — VOCATION ECCLÉSIASTIQUE.

CE n'est pas une biographie que nous avons entrepris d'écrire, pas même une notice, au sens strict du mot. La vie du R. P. Henri Couvreur, si bien remplie devant Dieu, offre aux yeux des hommes bien peu d'événements, et moins encore de variété. Au collège ecclésiastique de Tourcoing comme à Saint-Clément de Metz, ou à Saint-Joseph de Lille, le vénérable religieux a été un modèle de dévouement, de régularité, de piété; il a fait l'édification de ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec lui ou de l'approcher ; il a formé pour Dieu le cœur de centaines de jeunes enfants,

pour qui son souvenir est resté indissolublement uni à celui du plus beau jour de la vie ; mais l'œuvre si féconde d'un directeur de la première communion, l'influence si décisive qu'elle exerce, ne sont pas de celles qui fournissent beaucoup de traits à un biographe.

D'autre part, l'humilité du P. Couvreur nous a privés de presque tous les papiers intimes, où nous aurions trouvé les traces de l'action de Dieu sur cette âme privilégiée. Aussi tout notre but est-il d'esquisser du mieux possible les grandes lignes de cette vénérable physionomie. Trop heureux si nous pouvons par là aider quelques amis du P. Couvreur à raviver son souvenir aimé.

Henri Couvreur naquit à Radinghem, le 6 mai 1818, et fut baptisé le lendemain. Sur son enfance nous avons recueilli peu de détails. Presque tous les contemporains de ses premières années ont disparu, et ceux qui restent n'ont gardé qu'un souvenir très embaumé de ses vertus, mais où jusqu'aux grandes lignes se sont effacées avec le temps.

Jadis dans sa famille, on aimait à se rappeler que, dès ses tendres années, le futur P. Couvreur montrait, à côté d'une décision de volonté peu commune, l'aimable douceur qui fera un des traits de sa physionomie morale. Quand les enfants du village se livraient au jeu sous les fenêtres de la maison paternelle, on remarquait que le petit Henri choisissait le groupe le moins tapageur, le plus réservé, le plus sage.

Il trouvait d'ailleurs autour de lui l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

« La foi, nous écrit un de ses neveux, lui arrivait comme un héritage de famille.

« Un de ses oncles et un de ses grands-oncles avaient été prêtres, et pendant les jours terribles de la Révolution, l'un et l'autre avaient dû prendre le chemin de l'exil.

« Son père, Augustin Couvreur, lui aussi, fut un chrétien de vieille roche. Alors que la Révolution française fermait les églises et traquait partout les prêtres, il se fit leur auxiliaire dans l'exercice du ministère, et leur guide dans leurs courses périlleuses. Et quand, un peu plus tard, l'heure de la conscription eut sonné, il ne voulut pas servir un gouvernement qui persécutait la religion et condamnait le roi à mort.

« Alors commença pour lui une vie d'aventures et de périls, où l'audace et la présence d'esprit le tirèrent de plus d'un mauvais pas. Quand il eut joué assez de tours à la maréchaussée, et que celle-ci lui eut rendu impossible le séjour dans son pays, il passa en Belgique, puis en Hollande, où il prit du service dans la petite armée royaliste du duc de Bourbon. Il ne la quitta qu'au licenciement des volontaires.

« Quand la paix fut rendue à la France, Augustin Couvreur, mettant à profit l'instruction qu'il avait reçue avant la tourmente révolutionnaire, se

fit instituteur, et après son mariage, vint s'installer à Radinghem. On dit que le maître avait une baguette redoutée, mais les choses n'en allèrent pas plus mal : l'estime et la considération vinrent bientôt trouver cet éducateur sévère.

« La bénédiction du ciel ne tarda pas non plus à réjouir une union chrétienne. Trois garçons et trois filles en furent les fruits. »

Henri était le plus jeune.

« Un jour, — nous raconte-t-on encore, — que son frère aîné, Louis, revenait du collège en vacances, notre jeune Henri se présente à lui et, d'un ton décidé : « Mon frère, dit-il, je veux apprendre le latin. — Pourquoi donc ? — Parce que je veux être prêtre, quand je serai grand. »

« Les pourparlers ne furent pas longs.

« Henri avait sous le bras la grammaire latine de son frère. On s'assied, la première leçon commence ; et l'on continua de même, tous les jours suivants. »

Quand Louis retourna au collège, M. le Curé, qui avait vu poindre une vocation sacerdotale, continua l'œuvre commencée. Le petit séminaire la terminera.

Malheureusement, du passage d'Henri Couvreur dans cet établissement nous n'avons pu retrouver nulle trace.

II.

L'INSTITUTION DU SACRÉ-CŒUR, A TOURCOING.

En 1841, le futur P. Couvreur arriva à l'institution du Sacré-Cœur, à Tourcoing ; il était alors sous-diacre. Après avoir été d'abord chargé de suppléer le professeur de philosophie, retenu à Paris cette année-là, il fut, à la rentrée suivante, nommé professeur de cinquième ; mais bientôt de violentes hémorrhagies qui mirent sa vie en péril, vinrent le forcer au repos. A partir de ce moment, sa santé resta chétive ; il fallut renoncer pour longtemps aux fonctions du professorat.

Pourquoi la Providence arrêtait-elle le jeune et zélé régent au seuil de sa carrière ? Plus d'un dut se le demander alors. M. l'abbé Couvreur répondit peut-être à la question par un mot, qui lui devint plus tard bien familier et bien cher : « Vive la sainte volonté de Dieu ! »

S'il agit ainsi, il n'eut pas tort : la Providence avait ses vues.

A cette époque, en effet, M. l'abbé Couvreur fut chargé de préparer les enfants à la première communion, ministère qu'il exerça au collège de Tourcoing jusqu'à son départ en 1852. Il est permis de penser que cette première initiation à des fonctions si importantes et si délicates et les succès qui couronnèrent les débuts du futur Jésuite, ne furent pas sans influencer les supérieurs de la Compagnie, qui lui confièrent la préparation des premiers communiants aux collèges de Metz et de Lille.

De fait, M. l'abbé Couvreur avait trouvé sa vocation spéciale, ou plutôt la Providence venait de le placer sur la route où il devait marcher jusqu'à sa mort, toujours infatigable.

« C'est surtout dans cette fonction, — nous écrit M. l'abbé Leblan, supérieur du collège de Tourcoing, — que l'abbé Couvreur donna la mesure de sa piété, de son zèle, des richesses de l'industrieuse habileté qu'il déploya pour se rendre maître de ses enfants et les pousser au bien avec autant de force que d'aménité ([1]). »

III.

PREMIER APPEL A LA VIE RELIGIEUSE. — SACERDOCE.

Cependant l'accident qui arrêtait le jeune professeur eut un autre résultat. On lit dans des notes spirituelles prises en 1852, lors de sa « retraite de probation » :

« En 1850, après une retraite assez fervente dans laquelle je priai Dieu de me débarrasser de cet état de choses évidemment nuisible à mon salut (il s'agit d'occupations très absorbantes au collège), j'y fus, en effet, arraché par un crachement de sang qui me contraignit au repos. Je fus alors très porté à regarder cet accident comme un avertissement du ciel qui me rappelait Tronchiennes ([2]) et *ma vocation.* »

Ce dernier mot nous révèle que la voix du bon Maître avait fait entendre un *sequere me* plus spécial.

Quand l'appel divin avait-il retenti pour la première fois ? C'est un point qu'il n'est pas facile de déterminer. Ce qui est certain, c'est que depuis plusieurs années, la grâce travaillait cette âme. Autre part, le Père note que deux accidents qui l'avaient mis aux portes de la mort, firent vivement impression sur lui, et fortifièrent sa résolution de poursuivre avant tout l'affaire du salut.

Le sacerdoce qu'il reçut en 1851, développa dans son cœur le désir de la perfection. Les notes de cette époque révèlent une grande préoccupation du progrès spirituel :

1. Il pourra paraître assez piquant de citer ici un extrait des notes que M. Lecomte, principal du collège, envoyait à l'académie de Douai. On y lit : « Comme professeur, il ne manquait à M. Couvreur, pour être un homme achevé de tout point, que d'avoir une meilleure santé.

« Il avait en effet pour qualités distinctives de son enseignement, l'ordre, la clarté, la méthode et l'heureux emploi des moyens d'émulation. Il avait le talent d'animer extraordinairement ses élèves !

« Comme surveillant, il n'était pas moins digne d'éloge. En effet, il était habile, clairvoyant, actif, ferme, partout ami de l'ordre et infatigable dans l'exercice de toutes ses fonctions.

« Mais où M. Couvreur excellait surtout, c'était dans la direction et la formation du cœur. C'est là qu'il se montrait pieux, éclairé, zélé et plein de convenances. C'est là qu'il exerçait son heureuse influence pour former les plus jeunes enfants à la vertu et aux bonnes mœurs. »

2. Abbaye de Tronchiennes près de Gand, noviciat de la Compagnie de JÉSUS.

« En qualité de prêtre, — écrit-il, — je suis tenu à une haute perfection; je dois être saint. » Et il conclut que, pour lui, la voie de la sainteté sera celle des *conseils évangéliques.*

« Pour ce qui est des vertus solides qui doivent être l'ornement du prêtre : 1° Évidemment la pratique de l'obéissance à laquelle je me sens vivement porté, et que j'espère pratiquer avec une inviolable fidélité, me sera d'un puissant secours pour acquérir l'*humilité.*

« 2° La *charité*, l'esprit de fraternité, — d'une fraternité toute religieuse, comme elle se rencontre dans les communautés, — m'habituera à me faire tout à tous, chose bien difficile en dehors de la vie religieuse, où souvent on n'a pas un même esprit.

« 3° La *mortification*, etc. »..

Mais, — et le fait n'est pas pour étonner, — au moment d'exécuter ces généreuses résolutions, l'abbé Couvreur se sent arrêté par je ne sais quelle appréhension vague, « qu'il éprouve, dit-il, parfois même à la seule pensée du sacrifice. » — A ce sentiment, trop naturel en face d'un effort à faire, s'ajoute, dans le cœur du jeune professeur, un attachement facile à expliquer, pour l'œuvre de l'éducation à laquelle il s'est voué. Le cher collège de Tourcoing, où l'on regretta si amèrement M. l'abbé Couvreur, où l'on souhaita presque de voir sa chétive santé devenir un obstacle à la nouvelle vocation, le futur religieux pouvait-il le quitter sans déchirement? Il eût presque désiré, lui aussi, trouver dans le délabrement de sa santé plus qu'un prétexte à différer.

Nous lisons dans ses notes :

« Il y avait chez moi, par intervalles, de vives appréhensions relativement aux desseins de Dieu sur mon avenir. Je me tranquillisais déjà, dans mon état, en pensant surtout à la faiblesse de mon tempérament, lorsque l'année dernière, un de mes collègues, plus faible encore que moi, fut reçu dans la Compagnie. »

Ce collègue n'est autre que le R. P. Couplet, depuis Recteur du collège Saint-Clément de Metz, fondateur et Recteur du collège de Notre-Dame de Boulogne, Recteur du collège de la Providence, jusqu'aux décrets de 1880.

Il était entré dans la Compagnie en 1851.

Le 23 septembre de l'année suivante, M. l'abbé Couvreur le rejoignait à Saint-Acheul.

IV.

NOVICIAT. — ÉPREUVES. — CARACTÈRES DE LA VIE SPIRITUELLE DU P. COUVREUR.

Les notes spirituelles que le novice écrivit lors de sa « retraite de probation », et plus tard, pendant « la grande retraite », nous permettent de saisir

quelque peu le travail de la grâce dans son âme, et de préciser en quoi consista pour elle la croix, que tout disciple du divin Crucifié doit porter à la suite du Maître.

La Croix! — le mot n'a rien d'exagéré, — le P. Couvreur la trouva dans sa tendance même à la sainteté. Placé devant un idéal qui le ravit, mais semble parfois l'effrayer, le religieux sent profondément son impuissance, et puise dans cette pensée, une tristesse qui semblerait parfois découragée et quelque peu chagrine.

Le tourment de l'idéal, la lutte toujours pénible contre le découragement, voilà ce qui paraît avoir été pour le Père, la plus dure des mortifications. Et ce double sentiment fut, si nous ne nous trompons, la croix de toute sa vie.

Un mot tiré de ses notes spirituelles nous le donne bien à entendre : « Vivre loin de Jésus, quel supplice! » s'écrie le Père, et il ajoute péniblement : « Et c'est le mien depuis si longtemps ! »

Quiconque a connu la régularité exemplaire du saint vieillard, qui écrivait ces lignes en 1892, n'aura point de peine à reconnaître la pieuse exagération de son humilité, en même temps que l'exactitude de ce que nous avancions plus haut.

Tendance à la sainteté, mais tendance souvent attristée par la désolation spirituelle, peut-être même par le scrupule, c'est ce que nous révèle tout ce qui nous est resté des écrits intimes du Père.

« Dans ce trouble et cette sorte de désolation où je me trouve, dit-il quelque part, je *veux* cependant, ou je proteste que je veux servir Dieu, suivre Jésus, en me combattant courageusement moi-même. *Moi-même*, n'oublier pas ce mot, vaincre ma paresse spirituelle, mon amour des aises, mon éloignement du sacrifice. O Jésus, aidez-moi ! »

Plus loin, il résume ainsi ses résolutions diverses :

« Mortification à acquérir; tristesse à bannir; attention et courage! Saint Louis de Gonzague, soutenez-moi dans cette voie pénible!...... Que de fois j'ai eu la pensée de dire : *Si possibile est, transeat calix !* »

Ailleurs encore, il demande la mort comme le terme de cette lutte déchirante, où il lui semble être « si hésitant et si lâche au service de Notre-Seigneur ».

Nous croyons volontiers, qu'à voir le visage si paisible de celui qu'on appelait « le bon Père Couvreur », on n'eût guère soupçonné tant de tristesse dans son âme. — Assurément aussi, ceux qui vécurent près de lui, auraient eu peine à croire que la cause de tant de souffrances pût être la vue de ce que le Père nommait « ses infidélités ». — Un religieux des plus graves ne résumait-il pas ses impressions par ces mots : le P. Couvreur c'est la « *Régularité* » ?

D'ailleurs, — hâtons-nous de le dire,— en parcourant les notes du Père,

on s'aperçoit sans peine que cette lutte douloureuse et humiliante purifie son âme et le rapproche de Notre-Seigneur et de Notre-Dame.

« Mon Dieu ! s'écrie-t-il, que je ne fasse rien contre votre sainte volonté ! »

Et plus loin :

« O JÉSUS et Marie, accordez-moi de ne plus perdre de vue les vrais motifs qui m'ont déterminé à entrer en religion ; et de ne plus grossir démesurément les petites choses qui pourraient m'y déplaire et m'y coûter ! »

« J'éprouvais, dit-il encore, le besoin d'aimer de tout mon cœur ce Bon Sauveur, et il me semblait que je ne pouvais rien lui refuser ! »

« Oh! la sainte Eucharistie, je veux plus que jamais recourir à elle, en faire mon aliment de tous les instants ! »

. . . .

Ajoutons que saint Louis de Gonzague paraît tenir une place spéciale dans les dévotions du Père. Pendant telle de ses retraites, la pensée du jeune saint semble continuellement présente à son âme. Il lui demande surtout une bonne et sainte mort.

On voudrait en dire plus long sur la vie spirituelle du P. Couvreur; les documents font défaut. Dans ceux que nous possédons, la continuité douloureuse de la lutte contre la désolation produit une certaine monotonie, qui ne dut pas peu contribuer à rendre pénible la croix du saint religieux, mais qui ne permet pas de varier beaucoup les citations.

V.

VIE EXTÉRIEURE. — SAINT-CLÉMENT DE METZ. — SAINT-JOSEPH DE LILLE. — CATÉCHISMES. — ŒUVRE DES DAMES DE LA CHARITÉ MATERNELLE.

Quant aux œuvres extérieures du P. Couvreur, nous avons déjà indiqué le pieux ministère où il fut appliqué pendant presque toute sa vie religieuse. Qui, sinon Dieu, mesurera jamais l'étendue du bien opéré par l'infatigable préparateur à la première communion? Que d'âmes d'enfants il a disposées à recevoir le Dieu de l'Eucharistie! Que de religieux, que de prêtres, que de chrétiens du monde déclarent lui devoir le bonheur intime de leur vie! Il serait à la fois édifiant et instructif de pouvoir suivre à l'œuvre le bon Père, et d'apprendre de lui-même avec les secrets de son art, les méthodes de cet ouvrier qui travaillait « sur le fin ».

Malheureusement, l'apôtre si diligent à préparer ses catéchismes et à rendre intéresssantes ses instructions, ne nous a rien laissé de ses trésors.

Nous avons essayé d'interroger ses anciens élèves. Unanimes à reconnaître la bonté et le zèle de leur pieux directeur, ils se rappellent bien la douce influence qu'il exerça sur eux, mais ils étaient alors trop jeunes pour deviner les secrets du maître expérimenté.

Disons pourtant que, d'après le témoignage de ceux qui ont vécu avec lui, le Père avait une méthode merveilleuse pour poser les questions aux enfants. « Personne ne l'a égalé, — nous écrit-on, — dans cet art si difficile. Hélas! pourquoi faut-il qu'il se soit dérobé aux instances qu'on lui fit si souvent de publier son questionnaire ? »

A côté de la méthode d'enseignement, quelle ténacité suave pour faire apprendre le catéchisme aux petits élèves. Combien, qui ont vécu à Saint-Joseph, croient voir encore le vénérable vieillard dans les corridors du Collège, entouré des moins diligents auxquels il fait réciter la leçon mal sue.

Qu'on ne se représente pourtant pas le directeur de la première Communion sous des traits trop austères! Ce fut toujours « le bon P. Couvreur ». Les bonnes espiègleries des enfants lui plaisaient fort, et s'il grondait parfois, de son propre aveu, il grondait mal : au fond il riaït des petits tours d'écoliers; et pour n'avoir pas à les punir, il s'ingéniait d'ordinaire à laisser croire aux enfants qu'il ne les avait pas vus. Lui fallait-il, malgré tout, sévir, on sentait qu'il supposait dans le cœur des coupables des sentiments de contrition et de ferme propos.

Cette façon de faire venait de sa grande bonté; faut-il ajouter qu'au point de vue pédagogique, il y avait là une vraie habileté?

Nous ne voudrions pas d'ailleurs qu'on prît ici le change. La bonté du Directeur du Catéchisme était puisée dans le Cœur du Maître qui appelle à lui les petits enfants. Elle était suave sans doute, faite de condescendance et de miséricorde, mais elle n'avait rien de cette faiblesse qui autorise le laisser-aller et aboutit presque toujours à cette triste chose qu'on appelle un « enfant gâté ». La direction du P. Couvreur était pleine de douceur, mais comme celle de saint François de Sales, elle formait au sacrifice.

S'il fallait montrer le résultat d'une si habile méthode, faute de pouvoir citer des vivants qui ne nous le permettraient pas, nous renverrions volontiers le lecteur aux « *Trois enfants de l'École Saint-Joseph* [1] » dont Mgr Baunard a retracé d'une main si délicate la vie et la mort. Robert-Paul Boutry en particulier, rappelé à Dieu presqu'au lendemain de sa première Communion, nous permet de deviner et d'admirer l'art du maître qui travaille à embellir et à rendre dignes de Dieu les âmes des « chers petits ».

Une autre œuvre tient une grande place dans la vie du Père.

En 1814, M. Morlanne fondait, à Metz, la Congrégation des Sœurs de la Charité Maternelle, destinée à apporter aux nouveau-nés et à leurs mères le double secours de l'art et de la religion.

Le P. Couvreur, qui vécut au Collège Saint-Clément de Metz de 1854 à 1872, s'était occupé avec grand zèle de cette fervente Congrégation. Pen-

1. *Dieu dans l'École. — Le Collège Saint-Joseph de Lille.* 1881-1888. Discours, notices et souvenirs par Mgr Baunard.

dant les treize dernières années du Collège, il avait partagé avec l'Aumônier de la Maison Mère la direction et la formation spirituelle des religieuses.

En 1872, M. Féron-Vrau, en visite à Metz, connut l'œuvre de la Maternité, et fit une démarche auprès de la Révérende Mère Alexis, Supérieure générale, dans le but d'obtenir la fondation d'une maison à Lille.

A la même époque, une dame sollicitait la même faveur pour Nancy. Aussi la Mère Alexis demanda-t-elle quelque temps pour prier et réfléchir avant de prendre une détermination. La Providence voulut qu'à ce moment même, Melle de la Chaussée, de Lille, offrît à la Congrégation un local situé rue Saint-André. Cette démarche parut à la Mère Alexis une indication de la volonté de Dieu, et la création de la maison de Lille fut décidée.

Le Ciel sembla confirmer le choix par un événement qui devait avoir des conséquences importantes pour la communauté. La Mère Supérieure, à son arrivée à Lille, en septembre, apprit au Sacré-Cœur, où elle était descendue, que l'obéissance venait d'envoyer le P. Couvreur au Collège Saint-Joseph.

La Mère Alexis s'occupa aussitôt de trouver un logement — la maison de la rue Saint-André ne répondait pas aux besoins de la Communauté — et l'on s'arrêta à un immeuble situé place du Concert.

La pauvreté, ce gage de bénédiction du Dieu de Bethléem, ne manqua point au nouvel établissement, où les deux premières fondatrices n'eurent d'abord pour tout siège que des caisses de bois. Aussi M. l'abbé Bernard, vicaire général de Cambrai, pouvait-il dire avec à-propos, dans sa première instruction : « Les œuvres petites dans leurs commencements sont toujours selon Dieu. »

De fait, l'œuvre se développa rapidement, et il fallut songer ou à s'agrandir ou à changer de local; on prit ce dernier parti, et le 15 octobre 1873, commença la translation à la rue du Nouveau-Siècle.

D'autre part, l'Université Catholique de Lille fut fondée en 1875. Un projet se forma naturellement, celui d'affilier l'Œuvre de la Maternité à la Faculté de Médecine de la nouvelle Université. Pour réaliser ce plan, il fallait s'agrandir. Une société civile acheta un vaste terrain Place Sébastopol, et la première pierre de la nouvelle maison fut posée le 15 septembre 1879.

Quant au P. Couvreur il fut pour la Communauté l'envoyé de la Providence (1). Il comprit ce rôle et le prit à cœur.

---

1. Bientôt la commmunauté de la Maternité saisit l'occasion de témoigner sa reconnaissance envers le Père aumônier. Quand les décrets du 29 mars 1880 forcèrent les Pères à se disperser, les religieuses, récemment installées place Sébastopol, mirent leur maison de la rue du Nouveau-Siècle à la disposition des expulsés. L'appropriation de ce local demanda des frais considérables. La maison fut peinte, les chambres tapissées, on amena les eaux, etc., rien ne manqua, pas même la provision de bois de chauffage. Et le tout se fit avec une modestie presque déconcertante, les bonnes religieuses se déclarant les obligées de leurs hôtes.

Un peu plus tard, le R. P. Couvreur lui-même déposa ses pièces pour ouvrir, en cas de nouvelles persécutions, une école dans la maison de la place Sébastopol, que les religieuses nous auraient abandonnée.

Les notes de retraite témoignent de l'importance qu'il attache à son ministère. Il cherche spécialement à se pénétrer de l'Évangile, pour mieux former les religieuses d'après le Cœur divin de JÉSUS.

Un cahier où il écrit les canevas de ses instructions aux novices et postulantes, nous permet de saisir les grandes lignes de sa direction spirituelle. Nous ne citerons rien de ces pieux entretiens, parce que, tout en laissant voir dans leur ensemble la sagesse du directeur et sa piété limpide, ils n'offrent rien de très saillant dans le détail. Contentons-nous de résumer le tout en disant que le P. Couvreur inculque surtout la piété simple qui, avec l'aide assurée de la grâce, va droit à Dieu par l'accomplissement du devoir de tous les instants.

Cependant, puisque nous possédons plusieurs lettres adressées à la Communauté par le R. P. Aumônier lorsque la maladie le retenait à Saint-Joseph, on nous saura gré, pensons-nous, d'en extraire quelques pensées. Toutes reviennent, comme on le verra, à l'amour de la Croix en général ; à l'amour de la règle, de cette règle qui devient pour l'âme religieuse la croix de chaque jour, et constitue, comme disait saint Berchmans, la première et la meilleure des mortifications ; enfin à l'acceptation joyeuse de la volonté divine. N'est-ce pas là un résumé de toute la perfection chrétienne? — « Portez votre croix, et suivez-moi, disait le Maître. — Ma nourriture à moi, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. »

Amour de la Croix. « Acceptez votre croix et portez-la gaîment. Qu'a fait Notre-Seigneur de la crèche au calvaire? Il a prié, travaillé, souffert. Voudrions-nous être dans de meilleures conditions que Lui? Pouvons-nous oublier qu'Il a dit que le disciple n'est pas au-dessus du Maître? Le prier est bien; l'imiter est beaucoup mieux. » (*Lettre du* 23 *janvier* 1893.)

« Deux mots à la hâte pour vous exprimer la part que je prends à votre deuil (mort d'une des religieuses). Nouvelle et pénible épreuve, mais aussi nouveau gage de l'amour de Notre-Seigneur pour vous et pour votre maison. N'est-elle pas toujours vraie cette parole de la Sainte Écriture : « Je châtie, j'éprouve ceux que j'aime, car je leur prépare une récompense plus qu'ordinaire? » (*Lettre du* 6 *janvier* 1894.)

Amour de la règle, acceptation joyeuse de la volonté de Dieu. « Je suis entre les mains de ce bon Père (Dieu) et n'ai d'autre devise que celle de tout chrétien : Que la volonté de Dieu soit faite aujourd'hui, demain et toujours ! » (*Lettre du* 23 *janvier* 1894.)

« Dieu l'a permis pour notre plus grand bien. Disons ensemble : Que sa sainte volonté soit faite, et son adorable nom à jamais béni ! » (*Lettre du* 11 *novembre* 1895.)

« Prions avec ferveur; soyons fidèles à nos règles, et toujours Dieu sera avec nous. Dès lors le salut est assuré. » (*Lettre du* 11 *novembre* 1895.)

« Courage! adorons les desseins de Dieu, soumettons-nous à sa sainte volonté! » (*Letrre du 6 janvier* 1894.)

« Que toutes s'appliquent à accroître en elles la bonne volonté, par une fidélité toujours plus grande à l'observation de la règle ; et le dévouement, en acceptant résolûment toute mission, en s'oubliant soi-même et acceptant toute peine, toute fatigue qui mène au ciel.

« Restez fidèles à votre poste, tant que ne sonnera pas pour vous, de la part de Dieu, l'heure de la délivrance.

« Sachez prononcer le *Fiat* de l'âme juste, soumise, dévouée, désintéressée, aimante. — C'en est donc fait ; tout à Dieu et à votre œuvre ! » (*Lettre du 23 avril* 1894.)

« Le bien, pour chacune, c'est l'estime et l'amour de la vocation, c'est le désir sincère d'y avancer sans cesse dans la voie de la sainteté, en y faisant religieusement la volonté de Dieu. Le bien, pour la Communauté entière, c'est l'ordre en toutes choses : observation du silence; union des cœurs; filial respect et aimable soumission envers la Supérieure et les sœurs qui partagent son autorité à un titre quelconque ; exactitude dans les diverses obligations de son emploi.

« Inclinons-nous devant la volonté de Dieu à qui doit revenir toute gloire et toute bénédiction en tout ce qui arrive. Dieu l'a voulu : tout est dit :

« L'année 1894 touche à sa fin, et nous aurons à en rendre compte. Efforçons-nous de la bien terminer. Imitons la Sainte Famille de Bethléem. Tout entière à l'accomplissement des desseins de Dieu sur elle, elle marche tranquillement et religieusement dans la voie qui lui est tracée, s'abandonnant sans réserve à la main toute-puissante qui la conduit. O divin abandon et aveugle soumission, qu'elle sera grande la récompense qui vous est préparée! » (*Lettre du 24 décembre* 1894.)

« Piété, charité, surtout oubli de nous-mêmes et acceptation docile de tout ce qui nous concerne, nous et notre œuvre ; puis espérance en l'avenir, confiance dans le bon Père céleste qui nous a appelés à Lui, attachés à son service et qui nous prépare une si belle récompense dans un monde meilleur ! » (*Lettre du 31 décembre* 1894.)

Disons-le dès à présent, toute cette doctrine spirituelle du R. P. Couvreur se trouve comme résumée et condensée dans une assez longue lettre adressée par lui à la Communauté, quelques jours seulement avant sa mort. Mais il a semblé préférable de citer ce document *in extenso* un peu plus loin.

Est-il besoin d'ajouter que le vieil aumônier s'occupe comme un père de tous les intérêts de l'œuvre? Il se réjouit de la voir se développer : « J'apprends avec satisfaction, écrit-il, que vous avez cette année treize ou quatorze élèves laïques. Dieu bénit donc cette partie de votre œuvre comme les autres. Confiance et courage! Il est avec vous et pour vous. »

Il prend part aux épreuves. Une des postulantes vient de rendre son âme à Dieu; le Père malade écrit : « Je suis de cœur et d'esprit au milieu de votre chère Communauté affligée mais résignée.... Quelle douce consolation et quel précieux encouragement dans cette pensée bien méditée : Nous compterons au ciel une protectrice de plus, et nos jeunes postulantes s'efforceront, comme à l'envi, de suivre la voie qu'elle leur a tracée ici-bas. »

Il entre dans mille menus détails qui peuvent procurer quelques avantages à la Communauté, sans oublier le soin de la santé des gardes-malades, « santé qu'il faut, dit-il, conserver pour travailler à la gloire de Dieu. »

Nous avons essayé de retrouver quelques traces de la première enfance du P. Couvreur ; de suivre le travail de la grâce dans sa vocation, de fixer les grands traits de sa physionomie spirituelle. Nous avons rappelé deux belles œuvres auxquelles il donna presque tout son temps et tout son zèle; il nous reste à raconter ses derniers moments.

VI.

Dernière maladie. — Mort.

Depuis assez longtemps déjà les hivers étaient devenus fort pénibles pour le vénérable vieillard, qui presque chaque année avait « sa bronchite ». L'influenza, si redoutable pour les santés délicates, avait déjà plusieurs fois fait concevoir des appréhensions. Mais grâce à Dieu, le P. Couvreur avait gardé dans sa faible constitution, assez de force de résistance.

Il ne se dissimulait pourtant pas qu'il approchait du terme, j'allais dire du terme redouté. La préoccupation de la mort paraît à chaque page des écrits du Père, et partout, si nous ne nous trompons, on sent que le bon vieillard éprouve le besoin de se donner du courage. La pensée de rendre compte au Souverain Juge n'a-t-elle pas fait trembler presque tous les Saints ?

« Vous me direz sans doute, — écrit-il à quelqu'un, en 1892, — vous êtes donc bien vieux, bien caduc? Eh oui! c'est le soir d'un long jour qui s'annonce. Quand finira-t-il ? à la grâce de Dieu. »

« Que notre mort, — écrit-il ailleurs, — soit pieuse et sainte, préparée par la réception des sacrements reçus en pleine connaissance avec résignation, je dirai même avec joie. »

Et encore : « Combien de fois ne m'a-t-elle pas visité cette ennuyeuse bronchite! Il arrivera cependant qu'une fois sera la dernière. Donc nous préparer, donc être toujours prêt au sérieux voyage. Aidez-moi, s'il vous plaît, de vos ferventes prières.... »

« O sainte Famille non plus de Nazareth, mais du ciel, attirez-nous à vous. »

« Redoublons de ferveur en commençant une année nouvelle que nous ne terminerons peut-être pas tous. »

Le Père écrivait cette dernière phrase le 31 décembre 1894. Cette année-là, l'hiver s'était annoncé très rude.

Vers le commencement de décembre, le Père fut obligé de cesser ses catéchismes, et de renoncer à son ministère au couvent de la Maternité. — L'épreuve fut dure. — Mais la bronchite n'avait rien d'alarmant, et après une quinzaine de jours, le Père put remonter à l'autel et reprendre son apostolat auprès des enfants. — Le jour de Noël, il est vrai, il ne put dire qu'une seule messe, ce qui lui fut un grand sacrifice; mais les forces revenaient doucement, et il fut décidé que le 20 janvier, jour du Saint Nom de Jésus, il offrirait le saint sacrifice au couvent de la Maternité. La joie fut grande dans la Communauté, qui avait tant prié pour le saint aumônier, et lui, de son côté, se fit une vraie fête de pouvoir enfin reprendre un ministère qui lui tenait au cœur.

Hélas! la joie fut de courte durée.

On apprit bientôt que le bon Père avait eu une rechute. Trop confiant dans sa guérison, il avait voulu braver le froid. On l'avait rencontré plus d'une fois dans les corridors du Collège, et malgré le plaisir de revoir le vénérable vieillard sourire au passage de ses « chers petits premiers communiants », plus d'un avait craint pour lui!

La nouvelle bronchite n'avait rien de grave; mais l'état de faiblesse du cher malade n'était pas sans inquiéter le médecin.

Cependant le Père conservait, avec son bon sourire, sa douce gaîté. — Il demandait à ses visiteurs des prières, parlait de la possibilité d'une mort prochaine, semblait la redouter quelque peu, puis bientôt surmontant l'impression pénible : « Ce sera comme le Bon Dieu voudra! » disait-il.

La maladie, sans s'aggraver, ne diminuait pas. — Avec la continuité du mal, les craintes du Père durent sans doute augmenter.

A cette époque, l'influenza s'était jetée sur le Collège. Six professeurs étaient couchés; le P. Recteur lui-même gardait la chambre.

Le grand nombre des malades multiplia les occupations de ceux qui résistaient encore, et surchargea l'infirmier.

Notre-Seigneur permit sans doute ce concours de circonstances, pour augmenter les mérites de son serviteur qui, nécessairement, reçut de moins fréquentes visites soit des Pères de la maison, soit du Frère infirmier. Le malade cependant ne se plaignit jamais; tout au plus, avec un bon sourire, conta-t-il en plaisantant, comment on l'avait, tel ou tel jour, « servi un peu en retard ».

Malgré son état de faiblesse, le directeur du catéchisme n'oubliait pas ses chers petits premiers communiants, dont il suivait, avec une affection toute paternelle, les efforts et les progrès; l'aumônier de la Maternité se plaisait à envoyer par écrit à la Communauté des recommandations et des conseils.

Nous avons fait connaître plus haut quelle direction sage le Père donnait

ainsi, et cité plusieurs extraits de ses lettres. Nous ne transcrirons ici que la dernière; elle est comme le testament du pieux aumônier :

« Une année nouvelle commence. Elle vous est donnée pour servir Dieu. Où? Comment? en tel emploi qu'il lui plaira. Mettons-nous en mesure de répondre à ses desseins par un abandon complet de nous-mêmes et l'acceptation généreuse de tout ce que nous prépare la Divine Providence.

« Que notre devise soit aussi toujours la vôtre : « *Tout pour la plus grande gloire de Dieu !* » Là est la paix intérieure, la vraie joie des enfants de Dieu, là enfin notre sanctification.

« **Vigilate**, veillez, dit l'Apôtre. L'homme sage et prudent, adonné aux affaires, n'en détourne jamais son regard intéressé. Pourrions-nous faire moins dans la grande affaire 1° de notre salut; 2° du bien que nous sommes appelées à faire aux autres, à nos sœurs en Jésus-Christ....

« **State in fide.** Restez fermes dans la foi; la foi éclaire, la foi soutient. L'homme n'est plus rien dès qu'il se replie sur lui-même, qu'il se laisse aller à ses impressions, à son humeur, à ses appréciations si souvent peu réfléchies et surtout peu désintéressées.

« **Viriliter agite.** La foi n'admet pas d'hésitation, d'atermoiement, de pusillanimité. Le devoir une fois connu, on marche sans se laisser arrêter par quoi que ce soit.

« **Et confortamini.** Croissez en force; c'est le résultat du courage persévérant, de l'intrépidité et de l'assurance en face des obstacles, des difficultés, des oppositions de tout genre.

« **Omnia vestra in charitate fiant.** Que tout chez vous se fasse dans la charité. Voilà la condition : il faut aimer ! aimer Dieu, aimer le prochain, les âmes. Aimer Dieu et le lui prouver en ne lui refusant rien. Aimer les âmes et pour elles être prêtes à tout ce que la Divine Providence pourra nous demander. » (*Dernière lettre*, 5 *janvier* 1895.)

. . . .

Les choses en étaient là. Personne, pas même le médecin, ne pensait à une fin prochaine. Pourtant par précaution on avait veillé près du Père, pendant la nuit du 5 au 6 février. Le lendemain matin, le prêtre qui lui portait la communion tous les jours à cinq heures, crut remarquer une certaine altération dans les traits du bon vieillard. Ceux qui avaient passé la nuit n'avaient d'ailleurs conçu aucune sérieuse inquiétude. Pourtant le Père était évidemment très faible et plus absorbé que de coutume. Mais nul ne croyait encore la fin imminente.

Ce fut seulement vers huit heures du matin que le mal empira soudain : la respiration devint pénible; la connaissance plus faible. Le Père Procureur, alors près du vénérable malade, s'aperçut avec une douloureuse surprise que le bon Père était au bout. On prépara les saintes huiles. Après la

première onction, le P. Henri Couvreur, sans effort, sans agonie, rendait sa belle âme à son Créateur. Ainsi la lampe du sanctuaire s'éteint tout à coup quand elle a fini de brûler pour Dieu les dernières gouttes de l'huile qui l'alimentait !

La triste nouvelle se répandit bientôt parmi les élèves, et plus d'un ne put s'empêcher de verser des larmes à l'annonce de la mort d'un Père si aimé.

Le corps fut exposé, et de nombreux visiteurs vinrent prier auprès des dépouilles mortelles. L'enterrement eut lieu le 8 février. Il fut suivi par beaucoup d'amis ou d'anciens élèves.

Le Père Henri Couvreur repose dans le cimetière de Lille, au milieu de ses frères en religion ; son souvenir vivra tant que vivront ceux qui l'ont connu et aimé ici-bas !

Quant à la Communauté des religieuses de la Maternité, elle le considère comme son fondateur à Lille, et l'invoque comme un protecteur !

Nous ne saurions mieux terminer qu'en citant une lettre de l'éminent Recteur de l'Université Catholique de Lille, Mgr Baunard, resté si profondément attaché au « bon P. Couvreur » qu'il avait vu de près à l'œuvre, pendant huit années de Rectorat au Collège Saint-Joseph. Tous ceux qui ont connu le cher défunt seront charmés de l'exactitude et de la finesse de détails avec lesquelles ces lignes rendent l'impression profonde laissée par le serviteur de Dieu :

« J'en ai peu connu qui eussent la bonté si simple, la foi si limpide, la charité si pure, avec cette candeur d'âme et cette impérissable jeunesse des Amis de Dieu. Ceux qui l'ont vu de près le savent bien; ce m'est un honneur et surtout une grâce d'avoir eu mon cœur si près du sien. »

A. M. D. G.

Le F. Jean-Baptiste Goussery.

1828-1896.

Le Frère Jean-Baptiste Goussery, né à Joigny, diocèse de Sens, le 30 août 1828, alla très jeune à Paris, où il fut plusieurs années conducteur d'omnibus. Il eut le bonheur de rencontrer le R. P. de Ponlevoy qui prenait place dans l'omnibus pour se rendre à St-Paul-St-Louis, où il prêchait le Carême. C'est grâce à cette heureuse rencontre que notre cher Frère dut de se présenter au noviciat quelques années plus tard.

Le jeune Goussery supportait difficilement le cahot de la voiture, et son estomac le força, d'après l'avis des médecins, à retourner en Bourgogne pour refaire sa santé. Jamais son estomac ne fut bien rétabli, et il en a souffert toute sa vie. De retour dans son pays il entra dans un bureau d'Agent-

Voyer, où il eut fréquemment l'occasion de faire des travaux de topographie, ce en quoi il devint fort habile ; et il eut alors à diriger plusieurs fois des constructions de ponts et autres travaux de Voirie.

C'est le 20 septembre 1851, à l'âge de 23 ans, que le Frère Goussery entra au noviciat d'Angers, où il fut un fervent novice. Pendant son noviciat il lui arriva une aventure assez plaisante qui montra bien comment il acceptait généreusement les humiliations. Le R. P. Fournier, recteur de Laval, avait besoin d'un surveillant de travaux pour ceux qu'il voulait faire exécuter ; il demanda pour cela un Frère au R. P. Gautier, maître des novices. Le R. P. Gautier, qui savait que le Frère Goussery avait travaillé à la Voirie, envoya le Frère à Laval. A son arrivée, le R. P. Fournier lui demanda ce qu'il avait fait dans le monde ; le bon Frère, sans trop de réflexion, répondit qu'il avait été conducteur d'omnibus ; alors le R. P. Recteur de dire : « Mais ce n'est pas un conducteur d'omnibus que j'ai demandé, c'est un conducteur de travaux ; reposez-vous un peu et demain vous retournerez à Angers. » Quelques années après, le R. P. Fournier devait partir pour la Chine, où il allait comme visiteur ; il passa par Vaugirard, où le F. Goussery avait été envoyé dès le décret de la fondation, en 1852. Du plus loin qu'il aperçut le Frère, il le reconnut et, se hâtant, il alla l'embrasser et lui demander pardon de la peine qu'il avait dû lui faire en le renvoyant si promptement à Angers ; cela édifia beaucoup le F. Goussery, qui n'avait gardé aucune rancune.

Au collège de Vaugirard, il fut chargé de la surveillance des domestiques et des travaux de 1852 à 1865. C'est alors qu'en travaillant sous la direction du P. Tournesac, architecte, il se forma à l'architecture, ce en quoi il rendit de nombreux services à la mission du *Kiang-nan*.

Pendant sa retraite annuelle en 1864 il fut tout à coup frappé de la pensée de demander la mission de Chine ; il fit ce qu'il put pour s'en distraire ; mais cette pensée ne le quittait pas ; il demanda à la Ste Vierge pour marque de vocation de lui obtenir de continuer pendant toute la retraite l'état de consolation dans lequel il se trouvait ; et il obtint ce qu'il demandait.

Le 2 septembre 1865, le Frère Goussery arriva à *Chang-hai* avec le P. Basuiau et ses trois compagnons. Trois mois après arrivait le R. P. Fessard. A la consulte pour la construction de la résidence de *Tong-ka-dou*, dont le travail était confié au F. Goussery, le R. P. Visiteur dit aux PP. Consulteurs : « Mes Pères, vous êtes heureux de posséder le F. Goussery, c'est un bon religieux, bien soumis et bien souple, et qui rendra de grands services à la mission. »

C'est en 1866-67 que le F. Goussery construisit la résidence de *Tong-ka-dou*, agrandit le cimetière et y construisit une chapelle. En 1868-69, à *Nan-king*, il construisit la résidence, les écoles, etc. ; si cette maison est mal

orientée, il faut l'attribuer à un acte d'obéissance de la part du F. Goussery, qui était d'un avis contraire, mais qui en a déféré au bon plaisir du missionnaire de *Nan-king*

Ensuite il fut pendant 5 années surveillant des ateliers de l'orphelinat *Tou-sai-wai*. Pendant 6 ans il fut à *Tchen-kiang*, il y bâtit l'église, la résidence et bon nombre de maisons de location pour les revenus de la mission; il alla aussi à *Kao-ieu*, ville située au nord du *Kiang*, sur le canal Impérial, où il bâtit l'église, la résidence, l'école, etc. De nouveau il passa 2 ans à l'orphelinat de *Tou-sai-wai* comme architecte et aide-procureur. En 1886 il fut envoyé à *Ou-hou*, et c'est là qu'il passa les 10 dernières années de sa vie comme architecte et aide-procureur. De *Ou-hou* comme centre, il allait bâtir des églises et résidences en différents endroits ; nous citerons *Tong-men*, c'est le poste le plus au sud de notre mission du *Kiang-nan* et sur la frontière du *Kiang-si ;* puis *Ning-ko-fou*, dont il construisit d'abord la résidence avec une église provisoire ; il n'y construisit l'église que ces dernières années. L'église de *Choei-tong*, lieu de pèlerinage en l'honneur de la très sainte Vierge, est due aussi au F. Goussery. Il était vraiment pieux, très dévot à la sainte Vierge ; c'était l'homme du devoir, de la règle. Un Père avec qui notre cher Frère a vécu 6 ou 7 ans, écrivait dernièrement qu'il a toujours été fort édifié de sa régularité, tant pour l'exactitude aux exercices de piété que pour les observances de notre vie de communauté ; le plus souvent ils étaient à deux seulement. Très attaché à sa vocation, le Frère parlait avec grande affection des Pères qui l'avaient dirigé vers la Compagnie, et des Supérieurs qui l'avaient admis. Il aimait beaucoup la mission, et on sait avec quel dévouement il y a travaillé pendant 31 ans. Il ne reculait devant aucune fatigue pour s'assurer par lui-même que ses ouvriers exécutaient ses ordres, que le travail était bien fait, et que l'avenir n'était pas compromis, surtout pour des constructions plus importantes. Il aimait le travail et s'y adonnait tout entier.

A *Ou-hou* le F. Goussery a beaucoup travaillé les 10 dernières années de sa vie. Pour la construction de l'église et de la résidence, les difficultés ne lui ont pas manqué, spécialement pour l'approvisionnement des pierres de taille, parce qu'il fallait profiter de la crue des eaux du *Kiang* pour faire venir ces pierres des montagnes ; et la fourberie des vendeurs cherchait à profiter de l'extrême besoin que le Frère avait de ces pierres pour tâcher d'avoir plus d'argent ; son caractère si droit ne pouvait se faire à ces fourberies, cela le révoltait, et mettait sa patience à l'épreuve. L'incendie allumé par les émeutiers du 12 mai 1891 le força à recommencer son œuvre.

Depuis un an la vieillesse se faisait sentir, la marche devenait difficile, une maladie du cœur le faisait souffrir à tel point, que le médecin dit qu'une mort subite était à craindre. Le cher Frère avait alors 68 ans. Il dut quitter *Ou-hou* et se rendre à notre infirmerie de *Chang-hai* au com-

mencement du printemps de 1896 ; il y eut un peu de mieux, et il pensait pouvoir retourner à son poste ; mais le R. P. Supérieur, qui était alors en partance pour la France, lui dit de rester à l'infirmerie et qu'à son retour il lui dirait ce qu'il aurait à faire. Pendant tout l'été le Frère a beaucoup souffert et toujours avec une grande patience. L'enflure générale est venue accroître ses souffrances. On avait pensé et on lui disait qu'il attendrait l'arrivée du R. P. Supérieur pour mourir ; il répondait : « Tout ce que le bon Dieu voudra ! » bien qu'il désirât beaucoup voir la mort arriver. Il reçut, selon son désir, l'Extrême-Onction le 20 octobre ; il aurait voulu mourir de suite, afin d'avoir fini son purgatoire pour la fête de St Alphonse Rodriguez, mais il y eut un peu de mieux. Le 26 au soir, pensant qu'il allait mourir, on récita les prières des agonisants, et puis il vécut encore ne prenant qu'un peu d'eau froide, et ne mourut que le 12 novembre, le lendemain de l'arrivée du R. P. Supérieur, qui a pu lui donner sa bénédiction et que le Frère a reconnu.

Le F. Goussery a laissé un bon souvenir à *Ou-hou*, où les chrétiens ont demandé un service solennel pour le repos de son âme, et un bon nombre ont fait la sainte Communion pour lui.

L. M., S. J.

Chang-hai, 30 novembre 1896.

Le P. Outerleys.

Lettre du R. P. Royer, supérieur de la mission de Trincomali, au R. P. Recteur de Boulogne.

Batticaloa, le 22 mai 1897.

Mon Révérend Père Recteur,

P. C.

Le télégraphe vous a appris notre deuil [1] : mais en votre qualité de bienfaiteur de la mission, comme d'ancien supérieur du P. Outerleys, vous avez droit à quelques détails sur ses derniers moments. Hélas ! ils seront courts, comme son passage ici. Et que dire d'un coup de foudre ? Le P. Outerleys se montra dès son arrivée à Ceylan l'intrépide ouvrier que vous avez connu à Boulogne. Il se mit à l'étude du tamoul avec une obstination et une sorte d'acharnement dont nous étions tous frappés.

Sans trop tenir compte des avis discrets que nous lui donnions sur la nécessité de se reposer, de changer d'air parfois, il se fiait à son excellente santé pour étudier sans relâche. Après avoir vu et revu sa grammaire, il se fit un dictionnaire des mots les plus usuels :« Je suis enfin, nous disait-il à la lettre D : les lettres A et B n'en finissent pas. » Puis il étudia patiemment

1. Le Père Remi Outerleys, de la province de Champagne, est le premier missionnaire de Trincomali que Dieu ait appelé à lui. Il n'avait que quelques mois de mission ayant quitté la France en septembre 1896 et était âgé de 43 ans.

toute cette nomenclature. « Quel saint que ce P. Outerleys, disait un de nos natifs, gros marchand d'un bazar ! Il prie toute la journée ! » En effet du matin au soir on pouvait voir le bon Père se promenant dans sa chambre ou sous la véranda, un livre à la main, et fort appliqué à s'en pénétrer. Vers le mois de janvier, grâce à un questionnaire appris par cœur, il commença à confesser les enfants et fit même le catéchisme dans les chrétientés voisines de Batticaloa, où il allait dire la Ste Messe le dimanche.

La santé du Père était parfaite : à peine quelques jours de fièvre en décembre, de cette fièvre par laquelle tous ici sont périodiquement éprouvés, et dont le remède est le repos sur la chaise longue : au commencement de mars, le Père me demanda de faire sa retraite : il se sentait prêt à commencer un peu sérieusement le ministère et voulait s'y préparer par les saints Exercices. « Après, me disait-il, vous pourrez faire de moi tout ce que vous voudrez. » Sa retraite se termina pour la Saint-Joseph. Je me souviens de l'accent avec lequel il me dit dans un entretien intime : « Les âmes se perdent autour de nous ! On adore le diable ! Voilà ce qui m'ôte le repos. Et dire qu'à cause de notre ignorance de la langue, nous ne pouvons empêcher cela ! »

C'était, je le sentais, un vrai chagrin pour ce cœur d'apôtre, ses larmes me le montraient bien ; et je dus chercher à le consoler, en lui disant que désormais il pourrait travailler avec Notre-Seigneur au rachat des esclaves de l'enfer ; mais qu'il devait le faire avec calme et résignation, comme les Saints Anges, qui sont plus dévoués que nous aux âmes, et ne parviennent cependant pas à les arracher toutes au péché.

A la suite de sa retraite le Père, au lieu de travail, trouva la souffrance. Il eut un accès de fièvre d'une quinzaine de jours. « Quinze jours sans tamoul ! » disait-il avec une sorte de désespoir. Enfin il put reprendre ses occupations et ses chères études. Mais il n'avait plus sa puissance primitive de travail. « Au bout de deux ou trois heures, disait-il, rien n'entre plus. » Comme nous en sommes tous là, nous ne le plaignions qu'à demi. Il aida puissamment le P. Moreel pendant la semaine sainte. Après Pâques, pour le distraire, et lui donner une occupation intéressante, je l'envoyai préparer la Première Communion à 8 milles d'ici. Il y passa la semaine qui précède le Patronage de saint Joseph, et s'y trouva bien, surtout les derniers jours : de retour à Batticaloa, le Père traînait : il ne travaillait que deux heures le matin, et autant le soir. Il se sentait faible. Je le mis à la quinine qui lui rendit le calme pour la nuit. Quatre jours avant sa mort, un photographe de passage ici, nous photographia ; le Père, comme vous le verrez, n'avait pas la figure d'un moribond. Cependant ce jour-là, jeudi, il avait eu une faiblesse pendant la messe. Tout cela ne nous inquiétait pas : nous avons tous passé par là. Le samedi, le Père dit sa messe, et le soir me dit : « Décidément je remonte ; depuis midi, je me sens revivre. » Cependant la

nuit fut agitée, et le lendemain le Père ne put que communier à ma messe. C'était le dimanche. Le lendemain lundi, quand, vers 10 h. ½, j'allai porter au Père son cachet de quinine, rien d'extraordinaire dans son état : il était faible, mais son pouls était à 104 pulsations, ce qui, ici surtout, n'est pas une grande fièvre. Cependant je remarquai un peu d'incohérence dans ses paroles. Il me parlait de timbres-poste à envoyer à un de ses amis. Comme il se plaignait disant : « Deux mois sans tamoul ! je ne sais plus rien ! » je lui rappelai qu'en venant ici, nous avions fait à Dieu le sacrifice de tout, de notre vie, de notre santé, de notre temps ; et qu'il prenait de cela ce qui lui plaisait. « Oh ! oui ! me dit-il. Heureusement que j'ai fait ma retraite. Sans elle je n'aurais pas pu supporter l'humiliation d'être ainsi bêtifié ! » Il était onze heures. A midi, on porta comme à l'ordinaire son dîner au Père qui habitait le presbytère Sainte-Marie (à trois minutes de notre résidence Saint-Antoine) avec le P. Evrard pour compagnon. Quand celui-ci, vers une heure et demie, rentra chez lui, il trouva le Père sans connaissance, respirant avec peine. Il courut nous avertir. Quand j'arrivai avec le P. Moreel, je vis avec stupeur une face tout altérée, les pieds et les mains cyanosés et je reconnus une subite et foudroyante décomposition du sang. L'émotion me prit à la gorge ; incapable de parler, je fis donner l'Extrême-Onction par le P. Moreel, puis l'indulgence plénière, et nous commençâmes les prières des agonisants. Un flot noir s'échappant des lèvres du pauvre Père, nous avertit seul que tout était fini...

La funèbre toilette ne put s'achever sans que nous soyons envahis par les chrétiens atterrés de la triste nouvelle. Nous avions dressé le lit du Père dans une chambre du presbytère : on s'y étouffait : il fallut dresser à l'église un lit, où toute la soirée, toute la nuit, le corps fut entouré de fidèles qui chantaient des litanies et des chapelets. Impossible de remettre l'enterrement au surlendemain dans ce pays : dès le mardi soir, il fallut faire les funérailles. Ce fut un triomphe inouï, dit le journal. Jamais on n'avait eu d'enterrement de prêtre ici ; aussi païens, mahométans, chrétiens tous étaient là. Nous déployâmes toute la solennité possible. Office des morts dans une de nos églises, procession à travers la ville jusqu'à l'autre ; là, Vêpres des morts, puis enterrement. Les chrétiens voulurent faire un cercueil à leur goût ; et lui bâtirent pour fosse une vraie grotte en briques. Le cercueil ne touche pas la terre, mais repose sur des barres de fer à un pied du sol. Le tout est voûté, et par dessus on fait en ce moment un petit carré où nous aurons des fleurs. La tombe est contre l'église, en face de notre véranda, et sous nos yeux pour nous rappeler que si Dieu a des récompenses pour les victimes de la première heure, il compte les travaux de ceux qu'il destine à porter le poids du jour, et qui ne demandent qu'à souffrir pour lui, puis à mourir.

Le P. Joseph Etterlé.

LE 20 mars, à Caya, sur le Bas-Zambèze, est passé à une meilleure vie le P. Joseph Etterlé, S. J., né à Ossenbach en Alsace, le 11 juillet 1859, entré dans la Compagnie de JÉSUS en 1880 avec le désir d'utiliser dans les missions du Zambèze l'énergie qui fut toujours sa caractéristique. Il n'était pas homme à écrire beaucoup. Aussi les revues, même des missions, ne lui doivent que bien peu de contributions, mais ses travaux sont de ceux que le Ciel a bénis et qui diront longtemps son zèle indomptable. Ses débuts comme missionnaire se produisirent à Dunbrody, dans la Colonie du Cap,quand il était encore simple étudiant de philosophie.Nous étions là une vingtaine d'étudiants aspirants missionnaires. Dans les misérables Hottentots, cafres et métis qui nous entouraient, qui aurait pensé à voir l'étoffe de chrétiens sérieux? Il fallait pour cela avoir l'œil du P. Etterlé. Il avisa d'abord un petit, sale, vieux, stupide Hottentot, et se dit que Dieu saurait bien en faire un chrétien. Je me rappelle encore quand il l'accosta pour la première fois étendu à l'ombre sous le wagon. « Andrew, lui dit-il en hollandais du Cap, lève-toi et faisons la causette. Sais-tu que tu dois te faire chrétien ? — Moi, baas, dit Andrew, je ne sais pas ce que c'est. — C'est apprendre à prier le bon Dieu. — Moi, dit Andrew en ricanant, pauvre Hottentot, je sais garder les chèvres, c'est tout. — Tu ne sais donc pas qu'il y a un bon Dieu ? — Non, peut-être qu'il y en a un pour vous autres, mais pour nous je n'en connais pas. » Et Andrew se mit à rire de bon cœur. Le P. Etterlé ne le lâcha pas. Pendant trois ou quatre semaines on le voyait au sortir de la classe accoster son homme dans un coin ou un autre et lui répéter la même histoire qu'il fallait apprendre à prier le bon Dieu et se faire chrétien. Andrew ne faisait que se tordre de rire. « Bon pour vous autres, ces choses-là, disait-il, ce n'est pas pour nous. » Quelques malins étaient tentés de rire des efforts du Père. Cependant, paraît-il, les conversations commencèrent à prendre une tournure sérieuse. Andrew commençait à comprendre les vérités fondamentales. Je ne me rappelle pas combien de temps l'instruction dura, mais je me souviens très bien que le saint Père Weld épiait tout cela avec un œil de complaisance et qu'un beau jour le P. Etterlé, triomphant, présenta son néophyte au baptême. Et Andrew, depuis ce jour, n'est plus le même homme. C'est un serviteur fidèle, de confiance, intelligent, dévoué et respectable. Après Andrew vinrent sa femme qui mourut en prédestinée, Jacobs, Bushman, et je ne sais combien de Cafres, que le P. Etterlé instruisit avec une patience angélique, ainsi qu'un grand nombre d'enfants ramassés de tous les coins de rue, jetant ainsi les fondements de cette respectable et fervente chrétienté dont s'honore maintenant Dunbrody. Il était connu là sous le nom de *Lange*

meester, et je sais que plus d'une larme y coulera quand on y saura que le *Lange meester* n'y doit plus reparaître.

De retour en Europe où il fut étudier la théologie à Jersey, le P. Etterlé s'attacha aussi les pauvres Irlandais de la ville de St-Hélier. Il en pêcha, dans les quartiers les plus misérables, je ne sais combien que la honte inhérente à la pauvreté avait retenus des années et des années loin du devoir pascal.

Quand les brouilles entre les gouvernements anglais et portugais en 1890 obligèrent les autorités supérieures de la Compagnie de JÉSUS à diviser les missions de Zambèze en partie portugaise et partie anglaise, le P. Etterlé demanda à être attaché à la partie portugaise, celle où il espérait trouver le plus à souffrir. Il y fut envoyé en 1893, après avoir fait son troisième an de probation à Sétubal en Portugal.

Attaché d'abord à la mission d'Inhambane, où travaillait alors le regretté P. Courtois, il eut la douleur de perdre ce Père qu'il aimait comme son âme. Cette perte, suivie de tribulations de toutes sortes, lui altéra la santé au point qu'on dut lui faire prendre le chemin du Cap, comme étant l'unique chance de sauver ses jours. Il y arriva plus mort que vif et fut transporté à l'hôpital de Grahamstown, où il resta plus de quinze jours entre la vie et la mort. Enfin, après plusieurs mois de séjour au Cap, il se crut assez fort pour retourner à ses chères missions du Bas-Zambèze. Au mois de juin de l'année dernière il se présenta à Boroma, où le P. Hiller, Supérieur de cette mission,qui lui avait donné toute sa confiance, lui confia son école de 150 enfants, en lui laissant toute latitude de réformer et réglementer comme bon lui semblerait. En rien de temps il transforma cette école maintenant modèle. Le P. Hiller ne tarissait pas d'éloges sur son compte. Il ne devait cependant pas rester là indéfiniment. Un ordre du Supérieur général des missions du Bas-Zambèze l'attacha à la mission plus jeune de Chipanga, où il arriva à la fin de septembre. Hélas ! pourquoi faut-il que maintenant son nom se présente le premier sur le registre des décès de la mission de Chipanga ?

Cette mission a une maison au prazo Caya, à l'endroit où se trouvait la résidence d'une maison de l'ancienne Compagnie. Le P. Etterlé aimait beaucoup ce coin du désert et le jugeait destiné à devenir le plus beau centre des missions de tout le Zambèze. Il y alla à plusieurs reprises visiter les descendants des anciens chrétiens, faire des enterrements, des baptêmes, etc., et finalement y fixa sa résidence ordinaire, ne reparaissant à Chipanga qu'une fois par mois pour se confesser et rendre compte de ses travaux. Avec quelques enfants noirs qu'il avait amenés de Boroma, il s'y trouvait heureux comme dans un petit paradis. En attendant, il plut à Dieu de faire passer la maison de Chipanga par des tribulations de tous genres. Une conjuration puissante s'était formée pour la détruire, parce

qu'elle gêne une certaine classe de personnes qui, comme disait saint François-Xavier, conjuguent le verbe voler à tous les temps, tous les modes et toutes les personnes. L'écho de ces tribulations ne pouvait manquer d'arriver jusqu'au P. Etterlé, que sa nature bilieuse rendait peut-être trop sensible à ces sortes de choses. Je lui écrivis plusieurs fois de ne pas se faire de mauvais sang ; qu'en Afrique il faut rire, etc., mais il laissa évidemment fermenter dans son esprit des pensées tristes, car j'ai trouvé sur sa table le brouillon d'une lettre qu'il écrivit le 19 mars à un personnage important du pays où il lui disait : « Vous me tuez avec vos combinaisons mesquines, et si un de ces jours, une nouvelle croix s'élève au cimetière de Caya, sachez bien que c'est vous qui m'avez donné la mort. » Cependant ce qui détermina la crise fatale fut, je crois, une cause d'un tout autre genre. Il est certain que pendant tout le mois de février et au commencement de mars, il se portait très bien, mieux que jamais, disait-il. Du 10 au 18 mars il acheta une quinzaine de chèvres laitières. Je suis très persuadé que c'est leur lait qui, un coup de soleil aidant, l'a tué. Tous les matins il se mit à en boire une bonne quantité pur ou mêlé avec le café sans le faire bouillir ni fermenter, ce qui, en Afrique, est considéré comme une grande imprudence. Le 19 mars, jour de sa fête, peu après avoir pris le matin son café au lait et une certaine quantité de lait pur, il alla se promener dans son magnifique jardin potager ; le plus beau certainement, sinon le seul qui se puisse voir à cette époque de l'année sur tout le parcours du Zambèze. Il y a de tout en magnifique condition, choux, chicorée, salade, carottes, oignons, navets, haricots, etc. Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante. Le P. Etterlé se sentit mal et fut se mettre sur son lit. Puis il se leva, écrivit, dans un moment de surexcitation évidente, la lettre d'où j'ai tiré la phrase citée plus haut, et une autre lettre où il se disait très mal. Il se coucha de nouveau, but encore du lait, et le lendemain matin, 20 mars, se crut assez fort pour pouvoir dire la Messe. Les enfants qu'il avait là disent qu'il ne l'acheva pas, plia tout à la hâte et fut vomir dehors. Il fit appeler un charpentier, fit un contrat, pour qu'il lui élevât une nouvelle maison qui pût servir provisoirement de chapelle, puis il écrivit une lettre que je ne connais pas, l'expédia avec les deux écrites la veille et fut s'étendre de nouveau sur son lit. Évidemment il soupçonna le lait coagulé dans son estomac d'être la cause de ses souffrances, car il se mit à boire par intervalles du vin de messe qu'il croyait sans doute être le contre-poison du lait. De temps en temps il sortait de sa chambre et allait vomir dehors un mélange de vin et de lait. En attendant il se croyait bien sûr de vaincre le mal, car il aurait pu m'avertir par télégramme et il ne le fit pas. Après-midi il ne se leva plus, et ses vomissements commencèrent à être un mélange de lait, de vin et de sang. Vers cinq heures de l'après-midi il demanda son bréviaire et le tint ouvert comme s'il le récitait, étendu sur son lit. Vers six heures il appela

son petit serviteur, mais quand celui-ci se présenta, le Père se tut, et le serviteur sortit sans savoir pourquoi il avait été appelé. Vers sept heures et demie, ses petits élèves qui mangeaient à sa porte entendirent un cri, entrèrent, et, voyant les fortes palpitations du cœur, se mirent à genoux à réciter à haute voix toutes les prières qu'ils savaient. Vers huit heures tout était fini : le Père dormait son dernier sommeil.

Sommeil des justes ! J'arrivai le lendemain soir à la même heure. Je trouvai sur sa table le brouillon de la lettre principale, écrite l'avant-veille et son petit memorandum continué jusqu'au 20 mars. L'avant-dernière note est celle du contrat pour la construction de la maison qui devait servir de chapelle. Au premier mars, je ne trouve que les lignes suivantes : « Mois de Joseph, *Constitui eum dominum domus hujus missionisque prazo Caya.* Glorieux St Joseph, à vous je me consacre tout entier avec cette mission naissante. Défendez-la contre les embûches et attaques des ennemis de la plus grande gloire de Dieu. Obtenez-nous que le règne de JÉSUS s'établisse parmi ce pauvre peuple. 1° Tous les jours, dévotion en honneur de St Joseph; 2° trois messes en son honneur, si la maison se fait durant ce mois. Glorieux St Joseph, obtenez-moi la grâce de travailler, de me dévouer pour JÉSUS avec la même générosité, constance, force, pureté et charité que vous avez mises à son service durant votre vie mortelle. Obtenez-moi la lumière et la force pour veiller au patrimoine comme vous l'avez fait vous-même. Que, par votre puissante intercession, je puisse procurer le règne de JÉSUS en dépit de toutes les difficultés et embûches de l'esprit du mal. *Non recuso laborem, gratiam et amorem Jesu mihi obtineas, et dives sum satis.* »

Il reste du P. Etterlé un livre bien utile sur les maladies de l'Afrique tropicale imprimé en 1892. Mais la mission de Caya meurt avec lui. Il n'y a personne pour le remplacer.

P. Jules TORREND, S. J.

Chipanga, 27 mars 1897.

Le P. Hirgair.

Lettre du P. Bies.

Ou-ho, 30 octobre 1896.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

P. C.

VOUS désirez quelques renseignements sur l'apostolat du P. Hirgair à *Ou-ho*, je vais tâcher de satisfaire vos désirs autant que je pourrai. Mais la grande humilité du bon Père lui a fait cacher soigneusement tout ce qui aurait pu lui procurer des éloges ; cependant on peut résumer son

œuvre ici, en disant que le Père s'est montré toujours homme de travail, de prière et d'abnégation.

Le district de *Ou-ho* confié pendant six ans aux soins du Père Hirgair, se composait de 9 chrétientés, toutes de vieux chrétiens. Comme le bon Père était pour la plupart du temps seul ici, ou avec un nouveau Père, le travail ne lui manquait pas. Les missions, les visites des chrétiens, l'arrangement des disputes, les extrêmes onctions, puis les écoles de garçons et de filles à *Ou-ho* absorbaient une partie de son temps.

Parmi ces vieux chrétiens il y en a de bons, de fervents, mais d'autres aussi sont très froids et négligents. Le Père aimait beaucoup ses chrétiens, et quand il voyait leur ferveur, leur esprit de foi, leur assiduité à la prière, il se croyait au milieu de sa Bretagne. Il suivait bien son troupeau et entrait dans les moindres détails. Dès qu'il arrivait dans une chrétienté, il s'informait auprès des chefs de tout ce qui se passait parmi les chrétiens, de leurs défauts, des scandales, des disputes et avec bonté et fermeté il tâchait de corriger les abus. Bien des fois soit par ses exhortations soit par ses instances, il remettait la brebis égarée dans le vrai chemin.

Ici les parents sont souvent négligents pour envoyer les enfants à l'école ; combien ne lui fallait-il pas batailler pour réunir ces enfants et leurs apprendre la doctrine nécessaire ! Le Père se donnait en effet beaucoup de peine pour faire aux enfants le catéchisme et les préparer à la réception des sacrements.

Dans ces contrées les païens ne sont pas faciles à aborder, ils sont indifférents ou même hostiles à notre sainte religion, soit parce qu'ils la connaissent depuis longtemps, soit parce qu'ils ont abusé des premières grâces : mais le P. Hirgair ne reculait pas devant la difficulté de leur conversion, et malgré son insuccès il ne perdait pas courage. Qui sait, s'il était resté plus longtemps, s'il n'aurait pas eu des catéchumènes sincères !

Le Père était avare de son temps ; dès qu'il avait un moment libre il étudiait le chinois, mais il ne gaspillait pas son temps en courant d'un livre à l'autre ; c'était bien l'homme d'un livre, *vir unius libri.* Ce livre pour le chinois était son *Zottoli*, qui le suivait presque toujours dans ses excursions. De cette manière le Père a travaillé sans bruit, sans éclat et comme dans l'ombre à l'avancement de ses chrétiens, mais il a travaillé solidement se faisant tout à tous comme dit St Paul.

Le missionnaire a beau travailler, si le bon Dieu ne l'aide pas de sa grâce il a peu de succès. Le P. Hirgair savait cela, c'est pourquoi en toute difficulté il s'adressait à Dieu par de ferventes prières, il était vraiment devenu un homme tout intérieur, un homme de prière. Non seulement il faisait exactement ses exercices spirituels, mais encore il trouvait du temps pour s'adonner à la prière. Il aimait beaucoup Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement, et souvent et longtemps il restait devant le tabernacle absorbé

dans la prière. Ordinairement, s'il le pouvait, il faisait sa méditation à genoux devant le St-Sacrement. Dieu seul connaît les grâces qu'il a implorées dans ces moments de ferveur et pour son district et pour ses chrétiens. C'est là qu'il a puisé sans doute la force de rester calme au milieu de toutes les difficultés.

La vie du missionnaire n'est pas toujours pleine de consolations, il y a aussi des déboires et des angoisses et il faut quelquefois une grande abnégation pour supporter cette vie avec amour. Le P. Hirgair était un homme d'abnégation. Il trouvait toutes espèces de moyens pour se mortifier.

Pour la nourriture il n'était pas difficile. Jamais il ne s'occupait de la cuisine et mangeait ce qu'on lui présentait. Quoique nous soyons dispensés ici du jeûne, le bon Père, pendant tout le carême, observait strictement le jeûne malgré les fatigues des missions, et comme les chrétiens n'ont pas d'horloges, il lui arrivait de ne manger que très tard après midi. Une fois je l'ai accompagné; le matin après la sainte messe nous sommes partis dans une autre chrétienté ; le Père n'avait rien pris ; nous arrivâmes assez tard, et c'était déjà deux heures passées quand on nous apporta à manger. Je lui ai fait la remarque que dans ces cas il devait prendre ses précautions et manger avant le départ, mais il m'avoua que souvent dans les chrétientés on ne mangeait qu'à deux ou trois heures et que cela ne lui faisait plus rien.

Dans ce pays les voyages ne sont pas faciles ; à cause des inondations les chemins sont souvent presque impraticables, et si on va en barque il faut un temps infini. Le Père Hirgair faisait donc ordinairement ses voyages à pied. Cela lui donnait le temps de dire son bréviaire en route et de méditer.

Sa patience était pour ainsi dire sans bornes, il écoutait avec calme et intérêt les longs récits des chrétiens et s'il ne pouvait pas toujours arranger leurs affaires selon leurs désirs, il trouvait du moins moyen de les consoler.

Aussi a-t-il laissé parmi les chrétiens un bon souvenir, et tout le monde ici a de sa vertu une grande estime. C'est vraiment dommage qu'il ait dû quitter *Ou-ho* si tôt, où il faisait tant de bien à nos vieux chrétiens. C'était aussi bien un sacrifice pour lui, que pour les chrétiens, car il se sentait plus à l'aise avec les vieux chrétiens qu'au milieu de païens à convertir.

J. Bies, S. J.

Le F. Louis Bonnin.

1875-1896.

I. — Le collège.

PARMI les conditions les plus propres à faire éclore une vocation sacerdotale ou religieuse, il faut mettre en première ligne l'influence d'une famille foncièrement chrétienne et le bienfait d'une éducation virilement dirigée. Mais encore faut-il qu'elles rencontrent une nature généreuse, capable de souffrir et de s'offrir.

Le F. L. Bonnin avait reçu de Dieu tous ces avantages ; la grâce alla jusqu'au terme des desseins providentiels en attirant de bonne heure l'âme de l'enfant.

Au moment où Louis nous apparaît pour la première fois, il est au petit collège de la rue de Madrid, à Paris, enfant de 10 ans. Après la mort de sa mère, femme vaillante, qui avait succombé au labeur de constituer et développer une importante maison de commerce, il arriva de Châlons (Saône) et entra au collège dans la classe de 5e. « Je me rappelle fort bien son arrivée, nous dit un de ses condisciples qui fut plus tard son ami et son frère en religion. Il était encore en deuil de la mort de sa mère. Il s'est bien et nettement posé tout de suite. J'ai commencé dès lors à être assez intime avec lui : plusieurs fois il me parla de désirs d'apostolat et de martyre, entre autres, un jour que nous allions à Montmartre visiter les pauvres. Mais l'idée était encore un peu flottante et vague. C'est l'année suivante, en 4e, qu'il me dit nettement sa volonté d'entrer dans la Compagnie. »

II. — La vocation.

On ne s'étonnera pas de voir surgir dans l'âme d'un enfant ces lueurs naissantes de la grâce, si l'on pense que Louis fit sa 1re Communion d'une manière angélique. Dans la petite division, dont il faisait partie, il y avait un groupe d'enfants très fervents, grâce au zèle intelligent et délicat du directeur de la Congrégation. Ce groupe ne s'est pas démenti durant toute la série des études ; il fut le noyau, à St-Ignace, de la dévotion au 1er vendredi du mois. Ils étaient dix d'abord : ils apportèrent l'étincelle chez les plus grands, et peu à peu la dévotion s'accrut : aujourd'hui, elle est fort en honneur. De ces 10 apôtres, 3 sont entrés dans la Compagnie : Louis était de ces zélés : peut-être, au point de vue de l'activité, le plus zélé de tous.

« Il était alors, dit un de ses Directeurs, plutôt petit pour son âge, extrêmement vif et joueur ; très travailleur aussi, et gardant un fonds de timidité qui ne permettait pas de deviner au premier abord, tout ce qu'il y avait en lui. Cette timidité devint, avec l'âge, une sorte de froideur extérieure, qui cachait un cœur aimant à l'excès. » Il le dira lui-même, plus tard, en se rendant compte de ses années de collège.

Dans une de ses revues de grande Retraite, destinée à préparer l'Élection, nous lisons : « Un seul Père m'a bien connu : avec les autres, je suis resté toujours fermé. L'ouverture de cœur ou de conscience m'a toujours été difficile. » Nous constaterons, en citant quelques-unes de ses lettres, que le cœur était d'une exquise reconnaissance. Il y avait en cet enfant, un tel besoin de dévouement, qu'un camarade nouveau avait-il besoin d'appui et de protection, on pouvait compter sur Louis comme conseil et comme Mentor. Il était posé parmi les meilleurs élèves de la Division : il avait pas mal d'ascendant à cause de sa fermeté, de la franchise de son genre, de son intelligence.

Malheureusement sa vivacité, la facilité avec laquelle il remettait les gens à leur place, en les ornant de qualificatifs, son état nerveux lui nuisaient. Il s'en humiliait. Mais les camarades ne savent guère pardonner à qui les blesse, et d'autre part, comment auraient-ils pu sonder la conscience délicate et affligée de Louis ou lui tenir compte de sa bonne volonté? De là vient que, en dépit de ses grandes qualités, il ne fut élu Préfet de la Congrégation que durant sa dernière année de Collège. Alors, la raison dominant davantage l'impression, on fit place à un mérite que le travail, la piété, le zèle mettaient au premier rang.

Quant à l'intention qu'il avait de se donner à Dieu, il n'en parla guère d'une manière sérieuse avant ses humanités.

Combien sont fécondes les saintes amitiés et le rayonnement des âmes les unes sur les autres, lorsque l'amour de N.-S. les échauffe et les éclaire ! Il fut très profitable à la persévérance de cet attrait d'avoir été mis en commun avec celui d'autres jeunes gens animés des mêmes désirs. Les entretiens mutuels, joints à une parfaite régularité dans la dévotion et aux œuvres de zèle, ont contribué beaucoup à la croissance du bon grain que N.-S. avait semé dans le cœur de Louis Bonnin : « Au reste, dit un de ses anciens camarades, il commençait déjà à comprendre le règlement avec un esprit surnaturel et religieux. Un jour de fête, la matinée était plus ou moins inoccupée au collège ; tout le monde néanmoins devait s'y rendre. Le F. Bonnin eut permission de sortir pour une course. Sachant cela, je l'accompagnai. En route, pour revenir, je lui fis savoir que je n'avais pas demandé permission pour le suivre, mais que la chose passerait sans doute inaperçue; qu'il ne s'en suivrait aucun mal : « C'est toujours un mal, me répondit-il, de ne pas être là où on doit être. »

De son éducation faite à Paris, le F. Bonnin reconnaissait volontiers avoir reçu d'immenses avantages au point de vue du développement intellectuel et artistique, mais avec beaucoup de finesse il faisait remarquer que l'on peut vivre à Paris, et que souvent on y vit, par la force des choses, dans un isolement complet intérieur. On y coudoie beaucoup d'inconnus qu'on n'éprouve aucun besoin de connaître. On a son cercle de connaissances, et

en dehors de là, il n'y a guère que des étrangers qui n'inspirent ni antipathie ni sympathie, mais pure indifférence. Cela développe, disait-il, l'égoïsme: le cœur peu formé encore, restreint dans son action, risque de battre moins généreusement : la charité s'y refroidit.

Avait-il dû lutter lui-même contre cette disposition? Quoi qu'il en soit, à St-Ignace, on avait porté remède au danger, en favorisant l'œuvre des Patronages. Avec quelques camarades, sous la conduite du R. P. Lallour, il passa de nombreux dimanches au Patronage de Clichy. Il en avait rapporté, on le sentait, des impressions profondes. Il aimait à parler des gamins qu'il y avait vus et des fêtes auxquelles il avait pris part. Une d'entre elles l'avait particulièrement frappé. Il s'agissait d'une loterie. C'était à Noël : il faisait dehors un froid piquant : les enfants étaient massés dans la salle, à l'abri. Mais il fallait préparer le matériel pour la loterie : force fut de mettre les enfants dehors, faute de place, et un peu pour le bon ordre. « Pauvres petits, observait le Frère, en racontant la scène, ils ne pouvaient se décider à sortir, ni moi à les faire sortir. Grande joie quand on leur rouvrit la porte! leurs yeux brillaient de convoitise. Au moment de tirer les lots, nous trichions abominablement. Il fallait bien donner un tricot à qui n'avait sur le dos que des loques, et des bas à qui avait les pieds nus dans des savates ; mais cela leur plaisait moins aux pauvres enfants, et ils jalousaient les autres qui avaient attrapé un polichinelle ou des bonbons. »

Il était intarissable sur ce chapitre, mais ses observations et ses souvenirs prouvaient qu'au contact de ces petits malheureux, le cœur avait été pris. Aussi, lui arriva-t-il plusieurs fois de laisser perdre des billets pour les concerts du Conservatoire, afin de ne pas manquer la réunion du Patronage. Ceux qui connaissaient sa passion pour la musique, apprécieront le mérite de ces sacrifices.

Louis aimait extrêmement son frère, sa sœur, le coin de pays où il était né, et les joies simples du foyer. Son attrait pour la musique où il avait acquis quelque talent ajoutait aux tentations qui l'auraient retenu dans le monde. Dieu permit un événement qui aurait pu le détourner de sa vocation, et l'y confirma cependant, en lui montrant la fragilité des bonheurs d'ici-bas. M. Bonnin, victime d'une trop fameuse entreprise, perdit, d'un seul coup, une forte partie de ce qu'il possédait. Rien cependant ne fut changé dans la situation de Louis au collège, et ce revers eut pour résultat de resserrer l'intimité créée entre l'enfant et la Compagnie.

Tout obstacle à sa vocation n'était pas levé. L'affection de Louis pour sa famille redoubla à cause même de l'épreuve dont il la voyait frappée. M. Bonnin, d'autre part, mû par un scrupule de délicatesse, faisait attendre son consentement. Louis recourut à St François-Xavier qu'il aimait beaucoup : pendant les vacances, il fit une neuvaine : les idées de M. Bonnin se modifièrent, et Louis put attribuer à l'intercession du Saint l'aplanisse-

ment de toutes les difficultés : l'heureux mot de départ fut enfin prononcé.

La vocation du F. Bonnin ne dut donc rien à l'enthousiasme, ni à l'ignorance. Il avait vu du monde, assez : sa nature sensible, quoique forte, avait pu ressentir des attraits que connaissent moins les natures développées dans des milieux clos, loin de l'atmosphère parisienne. La vocation était nettement décidée, et la mélancolie n'ombragea pas un instant le front du futur novice. On fit à plusieurs le voyage de Canterbury : au rapport d'un de ceux qui partirent avec Louis, le voyage fut gai, même un peu dissipé.

III. — Le noviciat.

Un des camarades de Collège du F.Bonnin, devenu son frère en religion, nous fait part de ses souvenirs : « Louis, dit-il, entra au noviciat un peu sous l'impression d'une joie exhubérante, faite pour s'étourdir. Il sentait le poids du sacrifice, et aussi l'inaccoutumance d'habitudes si nouvelles pour lui. Dès le début nous sommes témoins chez lui d'un débordement d'activité, de vie, de conversations ramenées avec amour et bien souvent sur l'art et sur la musique. Cette exubérance un peu factice et profane empêcha tout d'abord d'apercevoir le fond solide de cette nature, et la tendance de ce cœur. Plusieurs en furent comme étourdis, dérangés. » « On le trouvait, ajoute un de ses compagnons, glacial, sans abandon, posant pour le parisien et l'artiste, très dédaigneux des provinciaux et des *Philistins.*» Les plus hardis allaient jusqu'à le croire vantard et égoïste. » Dès lors, comme il froisse et qu'on le froisse, il prend assez vite une attitude agacée, nerveuse. Il s'adonne à une raillerie froide et déplaisante. Parler piété d'une manière gauche, le mettait hors de ses gonds. Les traditions du noviciat, transmises parfois, il faut l'avouer, avec quelque inexpérience, exerçaient sa causticité... Enfin, il avait la manie d'être toujours pressé, galopant dans les escaliers : il fallait qu'il entrât toujours le premier dans les salles ; il cherchait à devancer ceux qui allaient devant lui et dont les allures posées l'impatientaient. »

Le portrait, quoique tracé par une main amie, n'est pas flatté : cependant, on n'en conteste pas la ressemblance. On juge combien Louis devait détonner dans ce monde jeune encore, mais réglé du noviciat.

Nul d'ailleurs ne se rendait mieux compte de ses défauts, que le frère Bonnin lui-même ; quelques extraits de ses récollections et de ses revues de semaine montreront combien de netteté de vue et de courageuse persévérance il apportait à la réforme de son caractère.

Le 26 février, il se rappelle à la réserve dans la conversation, surtout au sujet de la musique et de Paris.

Le 5 mars : « Je parle beaucoup trop, et fais beaucoup trop l'intéressant.... beaucoup trop de jugements sur la conduite des frères, accaparement de la conversation et de la gaîté. »

Le 22 mars, après une méditation sur Notre-Seigneur chez Caïphe : « Quelle conclusion en tirer? Faut-il être un homme tout d'extérieur.... avec un langage recherché.... qui veut paraître celui d'un homme savant et profond? N'est-ce pas mieux d'être comme Notre-Seigneur de peu d'extérieur, simple dans ses rapports et dans ses conversations....? »

Le 16 avril : « Éviter les conversations sur les théâtres, les concerts, Paris, les auteurs modernes. » — « Vanité, manque d'humilité dans les conversations (parler de soi, discuter en ayant l'air de tout connaître, proclamer ses défauts pour se faire dire qu'on est parfait, faire l'original, le connaisseur en fait d'art). »

Le 21 mai : « Je crois beaucoup trop que je suis un génie d'organisation, et je le laisse à entendre. »

Cette dernière note est écrite en pèlerinage. La Providence lui avait donné pour compagnon de pèlerinage, le Fr. de Lannurien, qui devait le précéder au ciel. Il était l'ancien, et dit, avant de partir, qu'il comptait bien faire sentir son autorité. De fait, il la fit sentir. Il fut raide, cassant, taquin pendant quelques jours. Le pauvre frère de Lannurien ne comprenait rien et se résignait. Mais bientôt la glace fut brisée entre eux ; voici comment le Fr. Bonnin raconta cette petite aventure à un Frère, après la mort du Frère de Lannurien :

« Figurez-vous qu'un soir, c'était à St-Genoux, je me mets à jouer de l'harmonium avec un vicaire : lui se doutait de ce qui allait arriver ; j'allais jouer jusqu'à 10 ou 11 heures, nos lettres ne seraient pas écrites, nous serions fatigués ! Mais ce n'était pas la première fois qu'il se laissait condamner à la musique. Je ne fus pas trop long : une fois seuls, il voulut écrire les lettres, moi je refusai encre et papier, et lui dis que nous ferions mieux de nous coucher. Il y eut discussion, et je fus un peu véhément ; mais je réparai bien ma faute, car, à la fin de la discussion, que ce fussent les nerfs, ou la peine de l'avoir si souvent contrarié (ne le dites pas), je me mis à pleurer beaucoup. Si vous saviez quel cœur il m'a découvert alors ! Quelle tendresse dans ses paroles pour me consoler ! il était à genoux à côté de moi ; et cela ne sortira pas de ma mémoire. » Depuis ce temps, aucun nuage entre eux.

Dans cette âme de bonne volonté, et faite pour la lutte, la grâce devait prendre le dessus. Mais par une manière bien conforme à sa nature, excessive par certains côtés, le Fr. Louis procéda tout d'abord avec des efforts violents. On ne le reconnaissait plus : c'était le silence ! la réserve !... « Il faut, disait-il, que je devienne sérieux ! »

Il se fit modeste, régulier. Dieu et les hommes se réjouissaient des conquêtes de cette volonté généreuse, droite, mais encore inexpérimentée : elle devait suivre, après ses premiers essais, la vraie voie de Dieu qui ne fait rien par secousse ni avec violence, et atteint son but avec force et

suavité. Pour lui apprendre cette leçon que la patience et le temps sont nécessaires aux œuvres solides, et pour le former à cette humilité qu'il recherchera tant plus tard, Dieu permit encore ces bonds involontaires de la nature qui troublent un peu les commençants, et ont le bien de les humilier, sans entraver leur marche en avant.

La grande Retraite qui ouvre au novice la carrière de la vie religieuse, lui avait fait une impression profonde. Toute son âme fut prise par les Exercices : il fut enthousiasmé et changé en même temps. Le grand travail commença pour ne plus s'interrompre. Les progrès devaient éclater aux yeux de tous, d'une façon peu commune. Le surnaturel se faisait voir sans cesse.

« Le Frère, dit un de ses conovices, était préfet de prononciation. Je me rappelle encore et me rappellerai toujours ses classes : exposition claire, magistrale, sans hésitation. Je me souviens, en particulier, d'une classe qui a précédé la grande Retraite. Il recommanda le soin à bien préparer les lectures, et le fit en s'appuyant sur des motifs surnaturels énoncés simplement, avec douceur, avec beaucoup de tact. Quelquefois aussi, dans le courant de l'année, pour ranimer l'ardeur des novices, il glissait un petit mot surnaturel entre deux explications, montrant combien ces classes faites sérieusement étaient utiles à notre apostolat futur, et à notre perfection présente. Lui-même donnait l'exemple en mettant beaucoup de vie dans son enseignement, et en le pratiquant parfaitement. Il préparait très consciencieusement ses lectures, exerçait les nouveaux novices à bien lire. En un mot, il était tout à sa charge. Et c'était plaisir de le voir à l'œuvre. Tout le monde disait :« Quel professeur clair, habile, zélé, surnaturel, il fera plus tard ! »

La charité se fit aussi plus visible, non seulement par des actes de dévouement, — chose qui était tout à fait dans la nature du Fr. Louis, mais encore par des paroles aimables,des attentions délicates. Tout cela surprenait, ravissait. On avait connu un jeune homme dédaigneux, fermé, froid, et l'on voyait jaillir de ce fond autrefois d'apparence si aride, des trésors d'affection, de candeur, d'enthousiasme simple. Car c'est un trait remarqué de tous : autant il avait semblé, au début, prétentieux, très soucieux de n'admirer qu'à bon escient, posant en connaisseur, — autant il révélait, dans la suite, une jeunesse, et une fraîcheur d'impression, une facilité merveilleuse à se laisser prendre par tout ce qui est bon et beau. En le voyant s'ouvrir, on l'aima. On l'aima d'autant plus, qu'il s'ouvrait peu et difficilement. Quelques-uns des plus expansifs, s'intéressaient à cette souffrance, inconnue d'eux, l'en plaignaient et lui demeuraient plus attachés. Peut-être y avait-il un art de le comprendre. Pour estimer le fond à son juste prix, il fallait négliger quelque chose de son extérieur. De plus, beaucoup de sentiment et de mots qui, chez d'autres, paraissent ordinaires et banals, doivent

être pris à la lettre chez le Fr. Bonnin. Il éprouvait une évidente difficulté à exprimer ses sentiments intimes : l'enveloppe est étroite, mais elle concentre l'arôme des sentiments et des idées.

Ce manque d'expansion le fit souffrir bien des fois, et ses notes spirituelles en portent la trace : « Dilatez mon cœur, » disait-il à Notre-Seigneur, le 15 mars 1893. « Vous le savez, j'ai un cœur très aimant, mais trop peu expansif. — Aujourd'hui, en la fête de St Longin, qui vous perça le cœur, ouvrez, ouvrez mon cœur, mon JÉSUS, mon doux JÉSUS ! Faites en couler l'amour, amour simple et actif pour vous, amour simple et expansif pour mon bien-aimé P. Maître et pour mes frères. »

« Vous êtes seule, ô ma bonne Mère ! Votre Fils vous a quittée, et dans les circonstances les plus douloureuses. Je voudrais bien vous tenir compagnie et vous consoler, mais je suis un bien triste consolateur. » (1er avril.)

« Mon cœur est grossier, ô Mère douce et aimable ; je n'ai pas eu de mère sur la terre pour l'exercer à la tendresse ; à qui donc revient ce soin, sinon à vous ? » (27 janvier 1894.)

« JÉSUS n'est pas rigide et avec les siens, il ne cherche pas tant à se dominer ; il laisse voir simplement ses sentiments. » (19 mars 1894.)

« Rien de rigide dans la résignation. Notre-Seigneur, Notre-Dame sont simples. » (21 mars 1894.)

Ces efforts vers l'expansion et la simplicité furent soutenus pendant toute sa vie. La veille de sa mort, il en était encore préoccupé et disait à un visiteur : « Oh ! mon frère, je n'ai vécu jusqu'ici que par l'intelligence, je n'ai pas vécu par le cœur. » Cé jugement si sévère et démenti par tous ceux qui l'ont connu, montre combien il exigeait de lui sous ce rapport.

Tel nous apparaît le Fr. Bonnin avant et pendant le premier travail de la grâce. Pour donner à sa physionomie tout son relief, par le mélange de lumières et d'ombres, nous avons laissé la parole à ceux qui l'ont mieux connu,plus longtemps, et de plus près avant la grande épreuve de la maladie. La maladie va être pour lui, la voie inattendue, redoutée, douloureuse, peu à peu acceptée, enfin couronnée par une mort paisible en pleine jeunesse, et résignée au milieu de cruelles douleurs.

IV. — LA MALADIE.

Vaugirard. — Les Eaux Bonnes. — Vaugirard, 1894-1895.

Je ne sais quel contemporain a dit cette parole : « Nous mourons tous inconnus. » En prenant au sens relatif cette affirmation, nous pouvons le dire surtout des âmes que Dieu, dans sa miséricorde et ses mystérieux desseins, a retirées du monde, avant de laisser venir à maturité les fruits qu'elles promettaient.

Nous avons vu le caractère et l'âme du F. Bonnin surtout par le dehors : pour le connaître, il faut achever de saisir dans son âme transparente, à travers ses pensées intimes, l'idéal qu'il se faisait de la perfection et la résolution efficace qu'il avait prise d'y tendre. Un idéal, c'est bientôt dit : mais chez le F. Louis comme chez les âmes fortes et droites, vouloir, dire et agir n'étaient que les transformations d'un même mouvement.

Dès sa retraite de philosophie, nous voyons poindre un premier rayon lumineux, d'abord faible : il montera à l'horizon de l'âme, et se développant, il éclairera tous les actes de cette courte vie. « *Vince teipsum* », écrit-il au mois de juin 1891, « telle est la devise de l'apôtre des Indes ; qu'elle soit aussi la mienne pour toute ma vie ; soyons le maître de notre propre cœur. O divin Maître, donnez-moi l'humilité ; St Stanislas, vous qui avez spécialement pratiqué ces deux vertus de pureté et d'humilité, intercédez auprès de Dieu pour que je suive votre exemple autant qu'il me sera possible. Enfin, Seigneur, laissez-moi vous supplier de m'accorder une troisième vertu dont vous recommandez si énergiquement la pratique dans votre Évangile, la charité » (et en cela il entendait l'amour de Dieu, l'amour des âmes.)

Déjà Dieu le conduit sur la voie, à son insu, ou plutôt sans lui laisser apercevoir encore tout ce que l'avenir apportera de raisons pour corroborer en son âme le choix de ces vertus. Pureté, humilité, charité, énergie vis-à-vis de soi-même, ouverture de conscience filiale, obéissance aveugle aux moindres indications des Supérieurs, amour des règles et de la Compagnie, dévotion au Sacré-Cœur, sont les traits caractéristiques de la physionomie spirituelle de notre cher Frère. Ses retraites, ses récollections, ses triduums, ses revues de semaine et de mois, suivent le même filon jamais perdu, jamais quitté. Rendant compte de sa conscience au R. P. Provincial après quelques mois de noviciat, il disait : « L'humilité est une vertu que je voudrais bien avoir, mais qui, par nature, n'est pas du tout la mienne. La charité est ma vertu d'élection : par caractère, je manque de tout ce qui tient à la charité. L'amabilité, l'ouverture de cœur, l'expansion, tout cela me manque, bien que j'aie le cœur très aimant. Aussi pour sortir un peu de moi-même et de ma personnalité, comme pour me former le caractère, j'ai fait élection de la charité. Il faut dire que tout en aimant beaucoup, j'ai un fort mauvais caractère. »

Cette confession qu'une âme qui sent son néant fait à son Dieu et à soi-même, est la marque la plus touchante de l'action de la grâce.

Avec cette accusation se révèlent les généreux efforts du juste vers une perfection qu'il se plaint de voir lui échapper toujours.

La deuxième grande retraite accentue la montée vers la lumière. Une année de fidélité mérite à cette chère âme des lumières plus vives et plus étendues, un appel plus amoureux de Notre-Seigneur, un rapprochement

plus intime. En même temps une année d'expérience découvre au novice une orientation plus féconde. « Il faut sortir de moi-même, écrit-il au préambule de son élection, et vivre quelque part *ailleurs qu'en moi*. Ma dernière élection était celle-ci : « *Vivre non tant pour moi que pour les autres : la charité*. Cette fois, mon élection est de vivre non plus en moi-même, mais en JÉSUS. » La transition d'un degré à l'autre est visible. Avec la fermeté d'esprit et le sens pratique qui ne l'abandonne jamais, il se définit à lui-même ce que ce sera que : « Vivre en JÉSUS. » « Je ne veux pas oublier que je dois être simple, et que je n'entends pas parler de la vie mystérieuse du chrétien dans le Christ, chose à laquelle je serais porté et qui me ferait faire de belles théories plutôt que de la pratique. De même que je vivais pour moi-même, en moi-même, concentré sur moi-même, voyant tout en moi-même et par rapport à moi-même, ainsi je veux vivre pour JÉSUS, en JÉSUS, le regard fixé sur JÉSUS, voyant tout en JÉSUS, et par rapport à JÉSUS. Ce sera là, vivre *in Ipso*. »

Ceux qui ont connu notre Frère Louis, le reconnaîtront dans son style net, dans son ton de décision virile.

La retraite des anciens, en 1894, donne un aperçu bref, et plus clair encore de ce qu'il prétend : la résolution qu'il y prend conduira le reste de sa vie : « *But : le Surnaturel* ». Résolution d'une brièveté éloquente, quand on sait que le surnaturel domina pleinement cette âme taillée pour la lutte : « *Moyen : la pensée des règles* ». Ceux-là estimeront à son prix cette autre résolution qui, ayant connu notre Louis, l'ont vu observateur minutieux des règles jusqu'à la délicatesse, — d'aucuns ont pu penser, minutieux jusqu'au scrupule. Reproche honorable, si reproche il y avait. L'âge et l'expérience auraient assoupli ce que cette vertu pouvait avoir d'un peu tendu.

Le 25 octobre 1894, le F. Bonnin prononçait ses vœux, en la fête de la Bienheureuse Marguerite-Marie ; dès longtemps, il s'y préparait ; il écrivait déjà au 1er janvier : « Voici l'année où je vais être uni plus étroitement à JÉSUS, par les vœux. Comment mieux se préparer à ce grand jour, que par une union continuelle avec JÉSUS, par la pratique de mon élection ? »

Et le 25 : « Aujourd'hui, en 9 mois. Aujourd'hui, en 9 mois, mes vœux ; ô JÉSUS qui avez passé 9 mois dans le sein de votre Bienheureuse Mère, préparez-moi vous-même à ma naissance religieuse. O Marie, aidez-moi ! faites de moi un véritable enfant de la Compagnie de votre divin Fils. »

Cette grâce des vœux, si longtemps attendue, fut pour lui vraiment féconde. Le progrès spirituel déjà très marqué dans les mois qui précédèrent, s'accentua dès lors si rapidement, que le R. P. Maître, en voyant ainsi Dieu se hâter, ne pouvait s'empêcher de craindre une fin prochaine.

Avec la dévotion à la très sainte Vierge, et la dévotion au Sacré-Cœur, de plus en plus aimée et cherchée, nous avons un résumé court, pratique,

de la dévotion et de la conduite du F. Louis. Cette dévotion à la sainte Vierge, comme il la désirait ! comme il l'aimait !

« Quant à moi, écrivait-il au P. Maître, le 19 avril 1895 : Je commence mon petit pèlerinage de neuf jours aux pieds de Notre-Dame de la Paix, devant qui vous passez souvent, mon Père... C'est devant elle qu'il faut passer pour aller à la chambre du P. Maître, à la classe du P. Longhaye, à ma salle de musique, à la chapelle surtout. »

Dès qu'il eut connu entièrement la dévotion au Sacré-Cœur, il sentit qu'elle devait être tout pour lui : « J'ai vu clairement, écrit-il à un de ses Frères, et je le vois encore par suite de quelques lumières récentes, que mon salut, ma perfection, mon apostolat reposent sur cette dévotion. Dites avec moi : *Cœur sacré de Jésus, faites que le Frère qui a écrit ces lignes, entre plus avant en vous ! Amplius Dne, amplius ! Semel receptos contine.* C'est ma prière. »

Notre Seigneur l'admet dans son Cœur, mais il lui apprendra que « la souffrance rend les amis conformes » selon la maxime de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Notre-Seigneur apporte sa croix : deux ans durant, il en chargera les épaules de son cher disciple. La maladie fut la croix choisie, rude à cette âme ardente, enflammée des désirs de l'apostolat. Mais à mesure que la souffrance le fera sortir de soi pour entrer plus avant dans le Cœur de JÉSUS, les désirs s'épureront, les regrets céderont la place à la résignation, et celle-ci à une joie austère mais solide. Le doux JÉSUS lui présentera une à une, doucement, mais fortement et sans relâche les occasions du détachement. Le cœur du F. Louis s'affermira, son esprit graduellement s'éclairera, jusqu'à ne plus se guider, malgré quelques obscurités passagères, qu'à la pleine lumière du bon plaisir de Dieu. Il est facile de suivre désormais à travers ses notes et sa correspondance la marche progressive de la grâce.

Après des essais infructueux de cure, soit à Canterbury, soit à Paris, soit aux Eaux-Bonnes, il a comme un sentiment, passager encore, mais prophétique, de l'inutilité des remèdes. Dans sa dernière retraite (août 1895), en méditant sur la mort, il écrit : « Qu'est-ce que la maladie ? un don de Dieu : don peut-être plus rude, plus pénible. Pour un Jésuite, est-ce là un obstacle à l'acceptation ? Dans la maladie, prendre les moyens humains, et m'abandonner à Dieu pour le succès. *Ma propre situation me doit exciter à préparer ce moment :* je suis plus incertain que d'autres sur la *proximité de la mort.* Préparation de prière, de résignation habituelle et de disposition constante à la plus grande gloire de Dieu. » Il se trace la route, se commande à lui-même d'y entrer, mais avant d'affermir ses pas, il devait avoir encore, non des hésitations, car il avançait toujours, mais des assauts et des combats, quelques défaites partielles, bien excusables, et beaucoup de victoires précieuses.

Les médecins avaient jugé que le changement d'air, et peut-être d'occupations, pourrait exercer sur le cher malade une réaction salutaire. Les Supérieurs l'envoyèrent à Vaugirard. A dater de cette époque, s'ouvre avec le P. Maître et avec ses Frères une correspondance suivie. Nous y puiserons discrètement des traits qui éclaireront pour plusieurs le fond de cette chère âme.

« A Vaugirard, écrit-il le 16 mars 1895, je suis reçu par les FF. Noury et Faure ; on s'occupe de moi, je loge à l'infirmerie, dans une jolie chambre, bien chauffée, qui a vue sur la cour de 4e division, sur la rue de Vaugirard et sur le chemin de fer de Ceinture... J'ai vu le R. P. Recteur à la sortie du réfectoire à 7 h. ½ : il m'a trouvé bonne mine, et moi je trouve qu'il a l'air tout à fait bon... Tous ces petits détails ne sont pas trop longs pour le P. Maître... Ma seule peine, mon R. Père, c'est de savoir que vous souffrez quand vos enfants sont loin de vous. Et eux !... Et le 22 mars : « Quelle joie, que le courrier de Canterbury ! Je suis heureux quand j'ouvre ce petit paquet parfumé de recueillement, d'isolement du monde. Parfois, un petit serrement de cœur... Oh ! si j'étais toujours là-bas sur mon lit à recevoir votre bénédiction pour la nuit ! Il est plus raisonnable que je sois ici, loin de vous et de mes Frères. Que du moins Notre-Seigneur soit content de moi ! »

Votre petit enfant,
L. Bonnin.

Un autre jour, le 30 mars, il commence sa lettre par ce cri d'enfant : « Oh ! que c'est long ! que c'est long ! je ne m'ennuie pas du tout ici, mais quand je pense à Canterbury, c'est une vraie maladie ! Voici le dimanche de la Passion qui m'annonce l'approche de la semaine sainte. Hélas ! faudra-t-il être à Paris, pendant ce temps où je voulais tant de recueillement !... Enfin, je m'en tiens à faire la volonté de Notre-Seigneur.»

Un refrain revient souvent, hélas! dans ses lettres: « Je tousse toujours. » — « La toux continue... » Si bien que le 4 avril, après avoir été l'objet d'une consultation très approfondie, « ce matin, écrit-il au P. Maître, j'ai bien pleuré aux pieds de mon Crucifix. Quelle nouvelle! Le F. Infirmier a enfin la direction de M. Glorie. Il a l'air de dire que, tout en n'ayant rien de grave, mon état demande beaucoup de précautions, que la guérison complète réclame encore longtemps (quelques mois!); qu'il faudra bien l'été pour me rétablir. Et *où* passer cet été? — Oh! quand sera le retour à Canterbury! Il y fait très beau en été.. » Il essaie un plaidoyer discret, une sorte de balance entre le désir et la résignation.

« Que va décider de moi le R. P. Provincial! Oh! je vous assure que j'ai bien peur quand je pense à Canterbury ! d'autre part, ce sera toujours la volonté de Dieu, et cela me rassure ! Pourvu que mon été n'y passe pas !

Vous serez mon défenseur, n'est-ce pas, mon Père! et vous ne me laisserez pas trop longtemps éloigné de vous. Le F. A., le P. B. rentrent: le F. A. n'est pas resté trop longtemps en janvier. Je ne sais donc pas prier! »

Mais le Cœur de N.-S. dévoile l'épreuve, jour par jour, juste assez pour que la pauvre âme puisse en souffrir pour mériter, se sanctifier, et elle demeure assez incertaine pour que le courage ne succombe pas devant la perspective redoutée.

Le 16 avril, nouvelle accentuation de l'épreuve : « Si la Ste Vierge ne vient pas à mon secours, je vois bien que mes trois derniers mois de 1re année sont sacrifiés. » — Et le 1er mai : « le cours du P. Longhaye ! Et mes études? Et la formation littéraire et religieuse du juvénat? Et mon Père Maître ? Et mes frères? Oh! cette fois, mon Père, c'est pénible! Ce matin, j'ai fait la Ste Communion, et j'ai dit à N.-S. que sa volonté m'est toujours douce, même aujourd'hui. Cependant le cœur saigne : j'ai ajouté que j'étais bien prêt à accepter cette séparation, mais que du moins il s'en serve pour faire de moi un Saint. — Oh! j'ai bien peur d'être détaché de la maison de Canterbury. Je me regarde encore comme un Cantorbérien se reposant à Vaugirard, avec quelque petite charge, une sinécure, il est vrai; mais j'arriverai ainsi à n'être plus votre enfant, que de cœur. » (*Lettres du* 16, 14 *avril au P. Maître.*)

C'est ainsi qu'avec un art souverain et des précautions infinies, comme avec la main d'une mère qui panse une plaie vive si délicatement qu'elle l'effleure à peine, N.-S. prépare cet enfant au suprême sacrifice de la vie. Aussi à partir du 19 avril, le ton des lettres se modifie peu à peu : il se fait plus viril, plus fort; la volonté de Dieu transforme en soi la pauvre petite volonté encore chancelante : « Mon R. P. Maître, décidément, je crois bien que l'épreuve n'est pas près de finir. Je puis vous dire, mon Père, que je commence à me résigner. Je vous assure que c'est bien dur : jusqu'ici, j'ai toujours répété à N.-S. que sa volonté m'est douce : mais je me berçais encore de mille illusions. Maintenant, je vois l'indéterminé devant moi. Mais je sens aussi l'effet des prières de ceux que j'ai laissés, et je puis dire encore bien courageusement mon *Fiat!* et je vois clairement que faire la volonté de Dieu, c'est tout... Une chose bien singulière, c'est que je prie très peu pour ma guérison. Je m'en remets à la volonté du bon Dieu et dans mes prières, je vise surtout mes besoins spirituels. N'est-ce pas tout à fait cela qu'il faut faire ? » (*Lettre du* 19 *avril.*)

Le 10 mai, il ajoute : « Plus je vais, plus mon état moral devient stable ; je ne suis plus dans les agitations d'un changement de vie : je me fais à ma nouvelle situation, et par conséquent, la vie spirituelle se sent plus calme. Sans doute, je me retrouve toujours moi-même avec toutes mes faiblesses : mais une plus grande tranquillité m'aide à être plus attentif à mes devoirs. *Après tout je sens que l'épreuve me forme un peu, et qu'en me détachant un peu plus, j'apprends mieux que N.-S. est tout.* »

Non content de diriger son enfant de loin, par ses conseils, de le porter dans ses faiblesses, de l'incliner avec suavité au sacrifice et à l'accomplissement de la volonté de N.-S., le P. Maître encourageait les frères de l'exilé à lui envoyer fréquemment les souvenirs du pays. Ceux-ci y mettaient un joyeux empressement : de Canterbury, de Jersey même les lettres arrivaient nombreuses, et chaque courrier apportait la joie. Il lisait ces lettres, les relisait; il les gardait toutes, jusqu'au moindre billet, comme le témoignage vivant de cette charité qu'il aimait tant dans la Compagnie. Il y trouvait aussi une utile consolation. A Vaugirard, il fut quelque temps à trouver son assiette. Dans un milieu si différent du noviciat, il pouvait s'exagérer le danger de perdre les saines influences de son berceau. Cette transplantation avant l'heure, les distractions inévitables des voyages et des soins particuliers avivaient encore dans cette âme de bonne volonté le désir de rester un religieux fidèle et fervent! peut-être, le caractère, un instant dompté, tentait-il de reprendre le dessus. A ceux qui, les premiers jours, prenaient sur leurs occupations absorbantes pour visiter le F. Louis, il put paraître plus réservé, moins accueillant, moins abandonné qu'ils ne l'eussent souhaité. Leurs visites lui agréaient-elles? Écoutons-le donner lui-même la réponse :

Vaugirard, le 25 mars 1895.

Mon Révérend Père Maître,

« Je vais vous faire une accusation qui mérite un reproche : je ne suis pas toujours très aimable avec les Frères qui viennent me voir. Je suis bien souvent, un peu « *tête de bois* », si bien que quelques-uns ont cru qu'ils me dérangeaient. C'est une accusation, je vous l'ai dit; je suis persuadé que j'ai grand tort. Aussi, je vais tâcher de me réformer sur ce point. » Et cependant, on voit dans la lettre du 26 mars, la raison de cette attitude, c'est son cher travail si réduit et si disputé : « Oh! mon plan! je travaille bien peu; j'ai beaucoup de visites, et une grande partie de mon temps est ainsi prise. D'autre part, cela m'inquiète de faire si peu de chose. Les Pères que je connais dans la maison viennent souvent et longtemps chez moi : j'en suis très heureux : mais le travail? » .

Loin de redouter naturellement les visites, il les aimait; il les eût recherchées : il s'en exprime avec une certaine naïveté : « J'ai eu quelques compensations de mon isolement, en ce temps de Pâques. A Vaugirard, il est facile de faire connaissance avec beaucoup de Pères. J'ai vu, en particulier, réunis dans cette maison, les cinq Pères L., et je suis bien heureux de connaître cette famille de Jésuites. Aux jours de congé, aux Moulineaux, il y a toujours une foule de vieux Pères. J'aime beaucoup les vieux Pères; ils sont si bons pour les petits jeunes! Je suis bien content d'avoir tous ces Pères maintenant fixés dans ma mémoire, et par suite, c'est un plus grand nombre de Frères à aimer. » Des Frères à aimer, de cet amour fort qui exclut la

sensiblerie et les pieux raffinements! car pour le F. Louis, l'amour de ses frères se confond avec l'amour de Dieu. L'affection qu'il leur porte en général est très vive; et celle que la Providence l'amène à ressentir plus particulièrement pour quelques-uns, emprunte la forme de l'amour le plus haut, l'amour des âmes et de leur perfection. Disons le mot: Louis aimait pour faire du bien. Cet enfant, réservé, renfermé et froid de peur d'être naïf, se montre gai, tendre, plein d'humour quand un motif de charité le presse. Le 30 novembre il écrit à un de ses frères, après avoir reçu ample moisson de lettres :

« Une idée m'est venue en relisant toutes ces lettres. Vous savez qu'en ce moment, je ne puis pas faire de musique : je suis dédommagé par ces témoignages d'affection. Je me suis représenté la lecture de ces lettres, comme l'audition d'un superbe concert. Et pour m'amuser (on fait ce qu'on peut pour passer seul les récréations), j'ai détaillé les instruments, et je me suis dit : tel Frère, représente tel instrument; tel autre Frère, tel autre instrument. Et cela m'a bien intéressé. Vous, je vais vous dire : vous représentez le 1er violon : c'est déjà pas mal. Le premier violon a le chant, le plus souvent : soutenu par un orchestre (ce qui est votre cas), c'est un instrument admirable, léger, vibrant; il a ses phrases émouvantes, mais j'aime surtout l'entendre enlever un allegro. Et quand il est seul? me direz-vous : j'ai entendu de superbes concertos de violon; cela dépend de l'artiste exécutant. — Comme vous avez été autrefois grosse caisse (!!) et que vous connaissez le caractère des divers instruments, je me laisse entraîner à vous dire à quoi j'ai comparé les autres lettres. — Oh! F. A... c'est le violoncelle. On ne dit pas le caractère du violoncelle; j'ai pleuré en entendant les belles phrases du violoncelle. Je passe mon archet à la colophane pour lui répondre dignement dans quelque temps: mais je désespère, et je serai forcé d'en rester à la clarinette. Avez-vous jamais entendu de l'alto? j'en doute. Le plus souvent, c'est un instrument qui fait sa simple partie dans le quatuor à cordes; un beau jour, j'ai entendu un solo d'alto dans une messe de Bach : Oh! mon cher Frère! cela fait penser au violoncelle, c'est profond et chaud. Le F. B. est un alto : le plus souvent, il ne fait pas de solo, mais quand il en fait!.. Le F. C. est d'un autre âge; il n'entre que rarement dans l'orchestre; il est au-dessus. A quoi le comparer? A une harpe. Il y a de cela; mais il vaut mieux sortir de l'orchestre moderne: c'est un orgue, un bel orgue complet, à nombreux registres; c'est doux, c'est grave, c'est religieux, c'est puissant: mêlé à l'orchestre, l'orgue donne une teinte générale qui change tout : ce n'est plus de la musique, c'est un psaume, c'est une hymne. Quand ce Frère m'écrit, je voudrais que mon cœur fût grand comme une cathédrale, pour que l'orgue produise tout son effet : je me sens une misérable petite chapelle; mais N.-S. habite partout! — J'ai aussi des cuivres dans mon orchestre : vous avez trouvé! c'est le F. D. Pourquoi riez-vous? Vous

n'avez jamais entendu un trombone bien cuivré, marquant une phrase courte, bien précise, qui vous remue, mais sans vous égarer dans les nuages vagues du rêve. Un instrument comme cela pousse à l'action, et met de l'entrain partout. Je ne connais rien de si désagréable que ces petites flûtes qui sifflent avec un air affairé pendant deux ou trois mesures et qui ne soutiennent jamais un développement complet. Elles font bon effet, une seconde; puis elles cessent avant d'avoir tenu leurs promesses. C'est tout à fait le F. E. qui n'a jamais que cinq minutes pour vous écrire deux mots par lesquels il promet une longue lettre.. Quand donc le F. E. sera-t-il une belle flûte phrygienne, une de ces flûtes en buis, qui, dit-on, produisaient tant d'effet : cela lui donnerait un air antique qui ne lui messiérait pas ! — Si je voulais, dans un morceau de musique, faire entendre une phrase délicate, sympathique, mais bien nette aussi, telle, par exemple, qu'un air de Noël, je choisirais le cor anglais: c'est un bois qui y excelle. C'est le F. F. — Tout le monde aime le cor d'harmonie, et aime ses sons graves, mais très doux: on se recueille en l'écoutant, on est seul avec lui, c'est un chant qui pénètre l'âme. Depuis que je connais mieux le F. G. ce Frère me fait beaucoup de bien. Je m'aperçois que j'ai usé deux pages et demie à vous dire des folies.. Mais cette espèce d'excuse ne va pas m'empêcher de vous dire que le F. H., par sa musique, produit en nous, des effets curieux. Il a toujours l'air de ne pas y toucher : on reçoit de lui une toute petite lettre, et cette petite lettre fait du bien : elle sonne dans l'âme, elle entraîne: ce n'est pas de la musique ordinaire; c'est une musique militaire qui passe avec le régiment : on ne peut pas ne pas suivre et marquer le pas avec les soldats. — Voilà tout l'orchestre que j'ai entendu aujourd'hui. »

Avec l'originalité de l'esprit, la fraîcheur de l'âme. Le jour de Noël, un de ses frères, alors au service militaire, était venu le voir, sans le trouver. Désappointé, il avait laissé un mot de regret. Le F. Bonnin, désappointé lui aussi, répond par cette fine et affectueuse boutade : « Certes, mon bien cher frère, vous ne serez jamais un bon soldat, parce que vous n'êtes pas assez débrouillard. Je vous dis *cela*, puisque vous ne tenez pas tant que *cela* à être bon soldat. — J'entends soldat en pantalon rouge et non « miles X^{ti}. » Vous venez ! vous désirez me voir, vous savez que je le désire autant que vous. Vous ne me trouvez pas. Crac ! c'est fini. Il n'y a plus qu'à se lamenter. C'était bien difficile de deviner que j'étais à la chapelle ! Vous n'avez donc pas entendu le vacarme des violons, orgues, cors et contre-basses ?

« Notez que je ne vous pardonne pas cette apathie fataliste. Si vous étiez encore un enfant simple, naïf comme autrefois, on vous passerait ces fantaisies. Mais vous dites vous-même que vous devenez un homme : je vois bien que vous n'avez pas de dispositions pour être un homme. Restez donc enfant. Il y a à cela plusieurs avantages, dont le premier est qu'on approche plus facilement de la crèche du petit JÉSUS; de notre petit JÉSUS,

pour mieux dire.... Enfin ! je ne me mets pas en colère. Cela ne conviendrait pas à un jeune religieux qui est doux et humble de cœur depuis ce matin. Oui, monsieur ! Venez me voir tant que vous voudrez et vous verrez que j'ai entre autres qualités, la douceur et l'humilité du cœur. J'en suis sûr : j'avais demandé un petit cadeau au petit Jésus : ou bien une grande consolation spirituelle, ou bien quelque chose de très solide, comme ses deux vertus préférées. Or, je n'ai pas été en grande consolation. Donc !... mon bien cher Frère, j'ai la joie de vous apprendre que je ne suis plus ce Monsieur de Zinc qui se fâchait à la musique, qui chantait à la messe de minuit l'année dernière à Canterbury, qui restait sec comme un amadou quand vous veniez le voir, les mois derniers. Enfin, je me sens des dispositions à être enfant. »

Cependant, malgré des soins dévoués et éclairés, malgré une obéissance ponctuelle — et combien méritoire ! — aux prescriptions des médecins et des infirmiers, la maladie ne relâchait pas. On dut songer aux Eaux-Bonnes· Canterbury serait, après ce nouvel essai, le lieu du repos et de la réfection spirituelle. Mais Notre-Seigneur qui voulait cette âme tout entière, multipliait sous ses pas les petits mécomptes : il travaillait à assouplir la volonté du cher Frère pour ses desseins ultérieurs. Les Eaux-Bonnes n'eurent pas le résultat désiré, supposé que les médecins l'aient attendu. Le 15 juillet, le Frère écrivait au R. P. Labrosse : « Je fais de petits progrès en santé : le médecin est heureux de le constater. Toutefois il m'a déclaré que mon état est encore triste : les poumons sont toujours congestionnés. Il m'a déclaré qu'il serait *peut-être* bien utile de rester ici un mois entier !! Et la fête de S. Ignace ?... Si je retourne à Canterbury, le jour où j'y arriverai, je pourrai me féliciter de l'avoir bien gagné. Mais il me semble qu'il est manifeste que c'est Notre-Seigneur qui se joue ainsi à me contrarier dans mes petits plans, afin de prendre mon cœur pour Lui seul, et qu'il y a plutôt de quoi rire que de quoi pleurer. »

Lourdes se trouvait sur le chemin du retour. Le frère Bonnin avait désiré faire ce pèlerinage. La Ste Vierge allait-elle le guérir ? Il l'espéra un moment. Le 30 juillet, après avoir entendu la messe à la Grotte, il reçut la sainte Communion des mains du cardinal-archevêque de Bordeaux. « Je me baignerai dans la piscine, avait-il écrit au R. P. Maître : voulez-vous m'en donner la permission pour que ce soit par obéissance que je me guérisse complètement? » Après son action de grâces, il se jeta dans la piscine, mais comme il le dit, ne pensant guère à demander la santé.

Revenu à Canterbury au commencement d'août, il y fit sa retraite annuelle, la dernière. L'obéissance lui assignait pour l'année 1895 le collège de Vaugirard. La correspondance avec le R. P. Maître permet, dès lors, de mesurer la distance du point de départ de l'épreuve, jusqu'au point de l'étape qui précédera l'entrée au ciel.

Le 21 septembre le ton change : ce n'est plus, comme l'année précédente, l'enfant qui parle, encore dérouté par l'épreuve, mais un cœur trempé et mûri : « Comme dans les comptes de conscience, je commence par la question : « An contentus ? » et je réponds : Oui. De fait, bien que la séparation soit toujours dure, je me trouve mieux armé et plus préparé qu'à mon premier départ en mars.... Je sens en ce moment, un grand accroissement de dévotion au Sacré-Cœur. Cela me met en train et me console ([1]). » Et quelques jours après : « Je me donne tout entier à mon petit *status* qui se compose de repos, d'étude et de prière. Je vis heureux : je suis bien acclimaté à Vaugirard : aussi dans mon petit bulletin du mois, je puis me déclarer heureux !

« Le Père F. est un trésor. J'ai été le voir : il a été on ne peut plus aimable : il m'a donné quelques conseils. Je suis bien heureux aussi de connaître davantage le Père de la S. : je l'aime déjà cent fois plus qu'avant les vacances. Je suis dans cette période où il faut préparer le temps de l'épreuve qui ne peut manquer de venir. Quoi de mieux à faire que d'aller plus avant dans le cœur de Jésus ! »

La dévotion au Cœur de Jésus devient de plus en plus sa préoccupation : « Je veux être un Saint ; qui donc poussera ma volonté ? C'est le Cœur de Jésus, je le sens. Cette dévotion que je pratique si mal, me rassasie, me comble. J'en voudrais faire ma vie, mon tout, mon centre. »

Oui, le temps de la grande épreuve allait venir : Notre-Seigneur déliait peu à peu ce cœur des dernières attaches.

Pour tenter jusqu'au bout les moyens que la Providence met au service des malades, on pensa que le climat du plateau de Davos, dans les Grisons, accomplirait la cure si désirée. Deux de nos jeunes Pères expérimentaient cette cure d'air, depuis deux ans : le Frère Louis ne serait pas isolé.

Ce lui fut une grande surprise que l'annonce de ce départ. Le médecin fondait-il grand espoir sur ce dernier moyen ? Quoi qu'il en soit, le F. infirmier y voyait beaucoup d'avantages ; de concert avec le médecin il pressait le départ ; il fallait éviter l'hiver à Vaugirard et profiter de la saison de Davos, déjà commencée. Le Frère Louis en prend donc son parti, non pas avec insouciance, mais avec une gaîté vaillante : « Le R. P. Recteur m'a annoncé cela hier matin, et après quelques heures de surprise, je m'abandonne pleinement au Cœur de N.-S. *qui m'isole de plus en plus.* Je fais taire quelques appréhensions et me voici prêt à marcher.... Je ne sais ce qui m'attend cette année, mais je serais bien sot, et surtout ce serait bien indélicat vis-à-vis de N.-S. de me préoccuper. Mon seul désir c'est de progresser en générosité pour N. S. qui veut être mon seul compagnon ([2]). »

---

1. *Lettre au R. P. Labrosse.*
2. *Lettre au R. P. Labrosse,* 28 déc. 1895.

DAVOS, 1896.

Après le voyage et l'installation le Frère Louis donne de ses nouvelles à son très aimé Père Maître : « Je sais par expérience que ma lettre est attendue : aussi je m'empresse de vous donner des nouvelles. Je suis installé parfaitement. A chacune de mes nouvelles résidences, lesquelles ont souvent changé, je sens que le cours de la vie s'en va paisiblement, ce qui me pousse à vivre au jour le jour sans inquiétudes et à ne penser qu'à la seule chose nécessaire qui regarde N. S.; c'est aussi la seule difficile (1). » Il complète ces renseignements par des détails qui ne manquent pas de piquant : « Je commence par vous donner une petite idée de la journée d'un curiste à ses débuts. Je fais ma méditation dans mon lit de 7 h. à 8 h. Les jours de communion je vais alors à l'église recevoir N.-S. sans assister à la messe, parce que la Chapelle est glaciale : le bénitier ne dégèle pas de tout l'hiver : je ne vais à la messe que le Dimanche. Lever à 8 ½ h. Puis je vais déjeuner de 9 h. à 9 ½ h. : cela dure une demi-heure, parce qu'il faut faire consciencieusement ces choses-là, et aussi parce que je cause longuement avec un Belge et un prêtre hollandais. De 10 h. à 10 ½ h. promenade de tortue. Marcher vite ! c'est bon quand on est jeune ! Nous n'allons qu'à petits pas. D'ailleurs je porte bien 20 kilos aux pieds : gros souliers, caoutchoucs fourrés, grosses guêtres en drap, tout un harnachement contre le froid et la neige. — 10 ½ h. à 12 h. sieste au balcon sur ma chaise longue. J'y puis lire et faire mon examen. — Midi à midi ½, seconde promenade de tortue. — Midi ½ à 1 h., seconde sieste sur la chaise longue. — 1 h. à 2 h. déjeuner. — 2 h. à 4 h., sieste sur la chaise longue. — 4 à 4 ¼ h., goûter. — 4 ¼ à 4 ¾ h. troisième promenade de tortue. — 4 ¾ à 6 h., sieste sur la chaise longue. — 6 h. à 7 h. travail dans ma chambre. — 7 h. à 8 h. dîner. — 8 h. à 9 h. salon...

Je vous laisse ce règlement à méditer : quand on sera fatigué au juvénat, vous pourriez l'afficher. Oh ! lever de 4 h. où es-tu ? Café au lait avalé en cinq minutes, qu'es-tu devenu ?

...J'ai trouvé ici les deux vieux exilés (2). Ils sont là depuis deux ans passés : c'est long (3) ! »

Il est enchanté des compagnons que la Providence lui assigne ! « Je comprends, mon Père, tout ce que vous avez dit du Frère... Il ne faut pas longtemps pour reconnaître son âme généreuse. Quant au Frère... nous causons facilement, et je crois que nous nous tiendrons réciproquement bonne compagnie (4). »

Pour parer à l'ennui qui naît de la longueur du temps et de l'uniformité,

1. *Lettre au R. P. Labrosse*, 8 janv. 1896.
2. Les FF. Aug. Brou et J. de Beaurepaire.
3. *Lettre au F. Bidelle*, 16 janv. 1896.
4. *Lettre au R. P. M.*, 20 janv. 96.

mais surtout pour développer en lui les ressources de l'apostolat, le F. Louis avait emporté quelques livres. D'abord, la vie et les écrits de la B. Marg.-Marie, dont il fera sa lumière et son soutien, et quelques auteurs et livres de critique.

Les derniers mois passés à Vaugirard n'avaient pas été inoccupés. Sous la direction d'un des Pères du collège il s'était livré à un travail modéré, fructueux et agréable. Certes le F. Bonnin sentait vivement chaque témoignage d'affection dévouée qu'il recevait : ses lettres en font foi. Mais il osait moins dire qu'écrire ; en écrivant, il prenait plus facilement le temps et l'assurance de dire toute sa pensée. Il se reproche de n'avoir pas été assez explicite dans sa reconnaissance : « J'ai beaucoup de choses à vous dire, écrit-il au Père F., dont la première est très difficile à bien dire : ma reconnaissance pour tous vos services. Peut-être vous l'ai-je bien peu fait sentir quand j'étais à Vaugirard ? Vous connaissez mon défaut : je suis un arbre dont l'écorce est toute sèche, bien que poli et suffisamment lisse. Au fond, je crois avoir un peu de sève sous cette écorce : j'ai senti bien vivement tout ce que vous avez fait pour moi. Souvent, j'ai remercié N. S. de vous avoir placé sur ma route, et je souhaite intérieurement aux jeunes scolastiques qui débutent dans la vie hors de la coque, de trouver dès leurs premiers pas, un frère aîné tel que vous. J'avais besoin de vous redire ma reconnaissance depuis longtemps. Façonné comme je suis, cela m'est difficile en conversation : et mon quasi silence sur ce point vous a peut-être parfois gêné et fait douter de la manière dont j'acceptais vos prévenances. Soyez sûr, mon Père, que vous m'avez fortifié et affermi dans la bonne voie : c'est un bienfait qu'on ne peut assez reconnaître. »

Après cette satisfaction donnée à la mémoire du cœur, le F. Louis propose le genre d'étude qui lui sourit davantage, vu les circonstances et le temps restreint dont il dispose : « Une étude littéraire du théâtre me sourit toujours : la tragédie et la comédie grecque, la comédie latine, les Mystères du moyen âge, le drame de Shakespeare, la tragédie et la comédie du XVIIe s., le drame romantique. Lire quelques pièces, quelques études critiques, historiques. Cela est-il si sot ?... [1]. « Aussi il ne contient pas sa joie quand il a reçu un plan détaillé et quelques livres : « Vous mériteriez une statue à Davos pour l'envoi de livres si précieux et par la quantité et par la qualité... Merci 90.000 fois, mon Révérend Père, vos conseils, votre plan, vos livres valent leur pesant d'or. Je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour vous manifester ma gratitude... [2]. »

Cherchant en tout l'indication providentielle, il voyait dans cette direction fraternelle un reflet de l'obéissance. Soucieux néanmoins de toutes les délicatesses, comme aussi de garder une sage liberté, il croit devoir s'excuser

1. *Lettre* du 17 janv. 96.
2. *Lettre* au Père F. 20 fév. 96.

d'avoir, sur les représentations d'un de ses anciens professeurs, modifié quelque peu le programme. « Vous voyez, mon Père, que je ne vous cache pas que j'ai accepté le conseil du Père... Moi-même je tenais à avoir son avis, parce que j'ai confiance en lui comme dans un père. Cela n'empêche pas, mon Père, que tout ce que vous m'avez dit et conseillé, demeure ma principale direction. Je crois que je n'ai pas à revenir sur les affirmations de ma confiance : après celle que j'ai pour mes supérieurs, celle que j'ai pour vous, mon Père, vient en première ligne (1). »

Le travail, après quelques semaines d'expérience, l'enchante : « Je suis extrêmement satisfait de mon plan de travail : j'y trouve un grand profit et beaucoup d'intérêt. Le Père F. m'a ouvert une belle voie : le Père L. m'a été utile aussi par ses notes et ses avis (2). »

Ce qu'était à cette date l'état de sa santé, le F. Bonnin va nous le dire dans une lettre humoristique adressée à l'un de ses Frères de Jersey :

« Samedi, 8 février 96.

« Comme on me reproche souvent de ne pas parler de ma santé dans mes lettres, je vais vous en dire tout de suite quelques mots, afin de ne pas oublier... Louis, Alexandre, Claude, Marie Bonnin, 135 livres, 21 ans, peu d'appétit, fatigue extrême, mais absence de fièvre. Température moyenne : à 8 h., 36°, 1 ; à midi, 36°, 3 ; à 6 h., 37°, 3 ; à 9 h., 37°, 1. Peu de promenade, bonne mine : les cheveux tombent sur le sommet de la tête.

« Qu'est-ce que de nous, grand Dieu ! ! Voilà un an que je ne m'occupe que de kilos, de degrés de température, de râles et autres sujets intéressants ! Et cela peut durer longtemps ! heureusement qu'il y a sous ce corps un petit bout d'âme (3). »

Et à un professeur du Juvénat : « Ce qu'on fait à Davos ? Vous pouvez le supposer un peu : la solitude rend plus facile l'élévation de l'âme à N. S. Je tâche, dans mes promenades, de faire ces colloques si consolants au Cœur de N. S. Ce qui manque c'est l'entrain qu'on trouve dans la vie de communauté. Isolé au milieu du monde, on n'a pas sous les yeux les exemples sensibles de vertu qui donnent le coup d'aiguillon d'une sainte émulation. On est seul à composer son idéal de perfection, et quand on n'a pas de points de comparaison dans la vie quotidienne, on est vite porté à croire qu'on en fait toujours assez.

« Voilà le déficit. En face, toutes les grâces de N. S. Conclusion : Que sa volonté se fasse : cette volonté est douce (4). »

1. *Lettre* au Père F. 12 mai 96.
2. *Lettre* au R. P. Labrosse, 12 mai.
3. *Lettre* au F. A. G.
4. *Lettre* au P. Lebreton, 13 fév. 96.

« Malgré tout, le souvenir du cher Canterbury hante le cœur du Frère Louis : « Est-il défendu de se reporter par l'imagination à ce Canterbury aimé ? Je crois que non, pourvu que le cœur reste tout à N. S. Quand j'y pense, que de souvenirs ! Le cadre lui-même m'enchante, et la vallée de Canterbury est pour moi le plus beau paysage !... Qu'est-il resté de tout cela ? La seule solide leçon, que N. S. est le seul qui doit être aimé. Que de fois l'oublie-t-on, et alors les illusions semblent être le bonheur. Le Cœur de Jésus a été bien bon de me rappeler à cette réalité (1). »

« Au reste N. S. ménageait à son enfant de délicieuses surprises, qu'il appréciait avec sa reconnaissance ordinaire. Sur l'invitation du P. Maître, quelques novices lui avaient écrit sans avoir pu encore le connaître. Il en éprouve un vrai bonheur. L'un d'eux, surtout, l'avait charmé par un ton de simplicité, vertu qu'il recherchait avec amour. Il en prend occasion de le féliciter, de lui faire entendre quelques fraternels avis, où l'on retrouve la gravité affectueuse d'un frère aîné : « Mon bien cher Frère, ah ! vous êtes un petit novice que je ne connais pas ! Je vous demande pardon : Je vous connais, non complètement, et je le regrette : après la lecture de votre lettre, il est vrai, mais enfin je vous connais, et je vous assure que cette connaissance vous fait aimer pas mal. Pourquoi ? Cela ne vous regarde pas : sachez seulement que la simplicité est une vertu très aimable avec laquelle on peut s'introduire dans beaucoup de cœurs, pour y introduire avec soi N. S. »

La musique, on le sait, jouait un très grand rôle dans les affections du F. Bonnin : il en faisait encore un moyen d'apostolat dans la communauté. On comprend sa joie lorsque le P. Maître, avec une délicatesse toute paternelle, lui envoya l'argent pour louer un piano : « Comment vous dire combien vous êtes bon, mon Père ! C'est impossible, et si j'essayais, ce n'est pas ce qui vous ferait plaisir : il vaut bien mieux vous parler de ma propre joie. Quelle surprise ! j'en ai été presque stupéfait. Vraiment je suis heureux, content, j'ai du plaisir : ce piano est venu faire un joli complément aux joies de Pâques. Je sens que c'est un cadeau d'un bon père, et j'en jouis avec un double plaisir, parce que je suis votre enfant très aimant, qui aime bien le piano, mais qui aime son père Maître, sans comparaison, une infinité de fois plus. Et en définitive, je remercie N. S. de tout... Mon Père, il faut dire à tous les Frères que j'ai un piano, que je suis très content, et que c'est vous qui en êtes cause (2). »

La vie à Davos se poursuivait, on le conçoit, à travers bien des alternatives et des changements d'état d'âme : mais la maladie demeurait implacable. Dieu se rendait de plus en plus vainqueur de cette généreuse et

1. *Lettre* au P. Lebreton, 13 fév. 96.
2. *Lettre* au R. P. Labrosse, 8 avril 96.

ardente nature. Évidemment, le climat et le traitement ne tenaient pas leurs promesses. On dut songer à la retraite, en réservant l'avenir. L'avenir, Dieu devait l'accorder bien court. Mais quelle joie à l'annonce d'un prochain départ ! « Le R. P. Provincial nous a fait écrire par le P. Socius, qu'il est décidé que nous quittons tous Davos. Oh ! bonheur ! Quand? c'est aux médecins à prononcer. Quand nous prendrons ce train si désiré qui nous ramènera à Paris, quel *Magnificat* à trois voix égales ! Il peut encore arriver des obstacles; je m'y résigne à l'avance, mais en priant le bon Dieu qu'il nous les épargne. Il peut arriver un rhume à l'un de nous, l'influenza, une fièvre... que sais-je? la ligne du chemin de fer obstruée, une avalanche. Mes deux compagnons pensent à tout cela, tant ils ont pris l'habitude des déceptions : c'est au moins la 4e ou 5e fois qu'ils doivent définitivement quitter Davos , et voilà deux ans bien passés qu'ils y sont [1]. »

Enfin, la bienheureuse heure a sonné; on quitte la montagne, l'isolement, on rentre en communauté : les plus chers désirs sont accomplis, mais l'âme se détache de plus en plus : son vol s'élève : « Nous irons passer quelques jours à Feldkirch, écrit-il au R. P. Maître, pour faire une transition douce de la montagne à la plaine... Je retourne à Vaugirard, où je ne sais pas ce qu'on fera de moi. Peu m'importe, d'ailleurs ! le plus sûr, c'est que nous rentrons dans la vie commune. J'avais assez de Davos : je ne sais pourquoi : c'était simple désir de changement. Maintenant que ce départ tant attendu et tant désiré est certain, je sens que la joie que j'en éprouve n'est encore rien, et que le plaisir du retour n'est point fait pour remplir mon cœur. Plus je vais, mon Révérend Père, plus je sens qu'une seule chose peut me satisfaire, c'est d'accomplir la volonté de N.-S., d'aimer ce bon maître et de lui faire plaisir [2]. » Restons sur cette pensée, car l'heure approche où notre cher Frère Louis rencontrera cette volonté de N.-S. l'inclinant au sacrifice suprême : il l'embrassera avec un amour résigné, avec foi, avec humilité, et l'espérance lui enseignera à envisager sans effroi le dernier passage.

Retour a Vaugirard, 1896. — Les derniers jours.

20 juin — 13 juillet 1896.

Notre Frère Louis revint à Vaugirard le samedi, 20 juin, au matin. Quand il vint prendre place au petit déjeuner, on remarqua son teint animé, et les plaques roses qui tranchaient sur la pâleur mate de la figure. Quelques-uns s'exclamaient cependant sur l'air florissant qu'il avait. Mais peut-être n'était-ce là que l'effet de la surexcitation produite par quelques jours de voyage. Le médecin de Davos lui avait dit : « Vous êtes sûr de guérir, mais c'est

1. *Lettre au R. P. Labrosse*, mai 1896.
2. *Lettre au R. P. Labrosse*, 7 juin 1896.

une affaire de temps. » Le médecin se trompait-il ou avait-il pour but seulement de n'effrayer pas le malade, en lui prédisant la fin par une formule ambiguë ? Il est oiseux d'en chercher l'explication. Le Frère d'ailleurs se montrait plein d'entrain, de prudence calme et d'espoir. Il ne tarissait pas en souvenirs rétrospectifs de son séjour. On était obligé de le modérer un peu, et de l'entretenir dans cette prudence qu'il considérait comme une partie de son devoir ? Nous donnerons désormais la parole à l'un des Pères de Vaugirard qui eurent le plus de part à sa confiance. « J'allais, dit celui-ci, voir le F. Louis le lendemain de son arrivée, pour me mettre à sa disposition. Je le trouvai la plume à la main, cherchant à définir, de façon extrêmement précise, en une brève formule, la différence du jeu des passions dramatiques dans Racine et dans Shakespeare. Il me demanda de me lire une page qu'il avait beaucoup travaillée. Je l'écoutai, et fus surpris du développement que la vie solitaire avait donné depuis plusieurs mois à son intelligence. J'admirais la netteté de conception, une pénétration peu ordinaire et une aptitude au raisonnement qui révélait un esprit heureusement doué pour l'enseignement de la Philosophie. Je lui exprimai mon contentement de remarquer en lui ce progrès. Il rayonna de plaisir. Toutefois je lui représentai doucement qu'il se confiait trop à l'influence de sa longue villégiature, et l'engageai à prendre l'air, à se promener. Moins absorbé en ce moment par les occupations du collège, je lui servirais de compagnon pour ses visites et ses promenades, de régulateur aussi. Il fut enchanté. Je remarquai bientôt un autre progrès. Il semblait tenir grandement à témoigner son affection et sa reconnaissance : il devenait (d'autres l'ont constaté) plus ouvert, plus à l'aise avec la communauté. Je ne pus m'empêcher d'en dire ma pensée au R. P. Recteur : « Mon R. P., ce P. Bonnin qui paraissait, sauf à ceux qui connaissaient son cœur, réservé jusqu'à la froideur, le voilà confiant, ouvert, se manifestant avec facilité : j'ai idée que le bon Dieu le prépare pour le ciel, et c'est peut-être, sans qu'il s'en doute, l'aimable préface des derniers adieux. »

« Le lundi 22 juin, il refusa l'offre que je lui faisais d'aller moi-même à la gare du Nord, chercher ses bagages : il voulut s'y rendre et me demanda de l'accompagner. En voiture, il me dit : Voilà deux soirs que j'ai un peu de fièvre : il faudra que je me repose, car le médecin m'a recommandé d'éviter la fièvre, à tout prix : chaque accès est un recul. »

« Le mercredi 24 avait lieu aux Moulineaux la charmante et traditionnelle fête de jeux. Le Frère Bonnin vint à la campagne, prit grand plaisir dans la prairie, et malgré une forte chaleur, aux évolutions des élèves. Ce jour-là il s'était proposé aussi de faire visite au R. P. Provincial. Pour lui épargner tant de fatigue en un jour, je lui conseillai de remettre au lendemain. Mais il lui tardait de faire cette visite de retour, et de s'enquérir de sa destination ou pour Vaugirard ou pour Canterbury. Il espérait Can-

terbury, mais ses désirs ne le troublaient plus; il se tenait prêt à rester au Collège, bien volontiers. Je le suivis dans cette course. Vu l'état où je le devinais déjà et qu'il sentait un peu lui-même, il était meilleur de ne pas trop insister. Au R. P. Provincial il fit part de son état, manifestant le désir d'aller à Saint-Germain se reposer tout à fait, seul et au grand air. La question d'air le préoccupait, soit progrès de la maladie, soit qu'il subît une impression fâcheuse de la différence notable entre l'air de Davos et celui des hauteurs de Vaugirard.

« Le jeudi 25 juin, je l'accompagnai encore. Il voulut passer par son ancien Collège de la rue de Madrid, revoir ses anciens maîtres et ses frères. Le bon Dieu ménageait ainsi à tous une heure pour les adieux.

« L'air de St-Germain n'eut pas l'effet qu'en attendait le cher petit Frère. Il s'affaiblissait de plus en plus. La fièvre devenait maîtresse; l'abattement était visible : l'isolement dans une grande maison agissait à son tour. Bref, le Frère Bonnin écrivit au R. P. Provincial et au P. Ministre de Vaugirard pour demander de revenir, sauf avis contraire de l'obéissance, dans ce dernier collège.

« Voulez-vous, me dit, le lundi 29, le P. Ministre, aller chercher le Frère Bonnin ? on a de mauvaises nouvelles. Dès le lendemain matin j'étais, sans être annoncé, à St-Germain. Le cher Frère n'avait pas reçu de lettre. Quand, peu avant l'examen de midi, j'entrai dans sa chambre, j'ai encore devant les yeux l'expression d'étonnement, de joie, d'incertitude qui transforma successivement cette physionomie de pauvre malade. Il m'ouvrit les bras comme au Sauveur attendu. Quand je lui eus dit: « Je viens vous chercher, mon petit Frère : votre villégiature est terminée : on vous attend à Vaugirard, » ce fut le soulagement du prisonnier qu'on délivre, ou du condamné à qui on rend la vie.

« Il avait beaucoup souffert, de la fièvre, de la faiblesse : le séjour lui pesait : peut-être sentait-il intérieurement qu'il lui serait pénible de mourir là, seul, loin de cette communauté de Vaugirard qu'il avait appris à aimer. La préoccupation d'ailleurs se faisait de plus en plus visible : il craignait tout : l'air, la poussière, les cahots, même pendant les quelques minutes qu'il fallut à la voiture pour gagner la gare. Dans le voyage de St-Germain à Vaugirard, je le trouvai encore plus expansif : il me parla de sa famille, de son enfance, puis de son frère et de sa sœur. Installé le mardi 30 juin, à Vaugirard, le Frère Louis ne devait plus en partir que pour le ciel.

« Plusieurs jours il se reposa à la chambre, mais comme le temps était magnifique, le médecin lui permit de passer une partie de l'après-midi sous les ombrages du parc. Il y alla d'abord seul, puis, on dut, à cause de la faiblesse et de la difficulté du retour, l'y transporter sur une chaise longue. On l'établissait à l'abri des orangers et au pied de la statue du Sacré-Cœur qui termine une des extrémités de la grande allée. C'est dans cette position

qu'il passa tous les jours 2 heures de l'après-midi, depuis le 2 juillet jusqu'au vendredi 10, sa dernière étape au dehors. Jusqu'alors il se sentait faible, très faible, mais non inquiet : du moins, il ne le disait pas. Il faisait quelques pas, soutenu tantôt par le P. Ministre, tantôt par moi, mais au bout de 3 ou 4 mètres il fallait revenir. Il commençait à entrevoir la vérité ; car de temps en temps, il m'avait dit d'un ton à la fois interrogatif et surpris : Oh! mais, mon Père, cette fatigue !... mais je suis épuisé !...

Dès le 1er juillet, le R. P. Maître, présent à Paris, par suite de la congrégation provinciale, put aller tous les soirs à Vaugirard et passer une ou deux heures auprès du pauvre malade à qui la Providence avait ménagé cette consolation et ce soutien pour ses derniers moments. Dans ces derniers entretiens, se fit jour bien des fois, en même temps que l'affection et la reconnaissance, le profond esprit religieux qui l'animait.

Il avait reçu de sa famille une nouvelle pénible et il pensait que l'intervention d'un Père de St-Ignace pourrait être utile. « Mais, » dit-il au R. P. Maître, « puis-je faire cette démarche sans manquer à la perfection ? » — Une autre fois, il parlait du Fr. Morvan qui avait été son infirmier et qui, au bout de quelques mois, était mort de la poitrine. « Pauvre Frère, disait-il, il me soignait avec tant de dévouement ! Je crois bien que je lui ai communiqué mon mal. » Les soins reçus à Vaugirard lui avaient d'ailleurs laissé grande reconnaissance. A ce moment aussi, il disait au R. P. Provincial : « Vraiment je suis bien soigné à Vaugirard ; le P. Ministre est si charitable, le Fr. infirmier si dévoué ! »

Quelques jours après, sentant la faiblesse augmenter, il manifesta ses inquiétudes. « Soyez tranquille, lui dit le R. P. Maître, je ne vous laisserai pas mourir sans vous avertir. — Mais, reprit-il vivement, comment prendrais-je cela ? Et puis, se ravisant, enfin, comme le bon Dieu voudra. »

Malgré cet état de faiblesse croissante, le Fr. infirmier conseillait le transport à Canterbury : le médecin ne s'y opposait pas. La question du voyage fut même décidée sur les instances du Fr. infirmier qui y voyait sans doute pour le Fr. Bonnin une suprême consolation. Le malade, d'instinct, redoutait ce voyage. Le jeudi 9, vers 9 h. ½, comme j'entrais dans la chambre, il me dit immédiatement : « Mon Père ! mon Père ! je vais partir ! (les préparatifs, en effet, étaient presque terminés). Oh ! je crains ce voyage ; priez bien pour moi, j'ai peur de mourir en route ! » Toutefois, là encore, l'obéissance fut plus forte que ses appréhensions, et après avoir manifesté ses craintes au P. Ministre, il ajouta simplement : « Comme le Père Maître voudra. »

La sage bonté des Supérieurs le lui épargna, et alors que tout semblait contraire, le bon Dieu exauça les prières de ceux qui avaient désiré rendre, jusqu'au dernier souffle, au cher petit Frère, les devoirs d'une affection fraternelle.

Le même soir le Fr. Louis me dit à 8 h. : « Père, faites-moi mon examen. » Je lui donnai les cinq points. Il se leva lentement, alla chercher sa petite feuille, y fit une marque, la dernière ! Puis : « Venez, soutenez-moi, je veux essayer quelques pas dans l'infirmerie. » Il essayait en effet, se tenant d'un côté au mur, et de l'autre, s'appuyant sur moi de tout son poids. Il se reconnut définitivement vaincu. C'est alors qu'il me dit : « Père, préparez-moi ma méditation. » « Cher petit Frère, lui demandai-je, dans quel courant êtes-vous ? — Le *Suscipe*, » me répondit-il. Le vendredi 10 juillet, pendant que le P. Ministre et moi étions chacun à son côté, dans le parc : « Oh ! mon Père, dit-il tout d'un coup, en me regardant, si vous saviez comme je désire guérir ! » Il y eut un léger silence, puis un geste de ma part qui signifiait : « Laissez cela à la douce volonté de Dieu. » Se tournant encore vers moi, il ajouta d'un ton doucement plaintif : « Oh ! je ne voudrais pas mourir si tôt ! » Ce n'était pas là l'expression d'un attachement vulgaire à la vie qui passe, mais le désir de l'apôtre qui regrette de ne pouvoir assez rendre à Dieu en sacrifiant sa jeunesse et sa vie au travail pour le salut des âmes.

Au reste, si les illusions habitaient encore l'esprit de notre cher petit Frère, la résignation n'avait aucune peine à se faire jour dans son âme. Ce vendredi 10, il s'alita dans la soirée, pour ne plus se relever. Dès lors la maladie prit un cours précipité : les douleurs devinrent cruelles : chaque instant de sa vie devait être une souffrance. Ainsi N.-S. achevait de purifier cette âme en l'enveloppant des étreintes de l'amour souffrant. Le samedi 11, l'état s'aggrava, et on jugea prudent de donner les derniers sacrements. Le R. P. Provincial vint lui-même annoncer à son ancien novice sa mort prochaine. Le sacrifice fut vivement senti et courageusement accepté : « Comme le bon Dieu voudra, » répondit-il.

Le R. P. Recteur et le P. Ministre passaient de longs moments auprès du cher malade : celui-ci leur en témoignait sa reconnaissance par des traits touchants. Le dimanche 12, le P. Ministre écrivait au R. P. Labrosse : « L'état de notre cher petit Frère, ne semble pas s'être modifié beaucoup depuis hier. Hier soir, il y a eu une crise qui nous a inquiétés, si bien que nous avons jugé qu'il ne fallait pas attendre pour les derniers sacrements. Il les a reçus dans des sentiments de foi touchante ; son sacrifice est bien fait : quelques craintes se font jour par moment, mais on les dissipe facilement. Les douleurs sont toujours atroces, et presque continues. Le sommeil vient de temps en temps, grâce aux moyens artificiels, mais les réveils sont cruels. Pauvre Père ! Il nous témoigne une confiance et une affection qui nous touchent profondément. Sa délicatesse ne se dément pas un instant, malgré le vrai martyre qu'il souffre. Il a toujours un mot de remerciement aimable pour le Frère infirmier dans les soins si pénibles qui sont exigés par la paralysie interne.

« Dans le court espace du 10 juillet au 13, jour de la mort, il y eut comme deux périodes : une période de souffrance aiguë, et une période d'épuisement. Je l'entends encore, vaincu par la douleur, s'écrier : Oh ! mon Père ! cette ceinture !... cette ceinture !... Ses mains alors, cherchaient où se prendre, les larmes envahissaient les yeux : il s'abandonnait comme un enfant aux consolations pieuses qu'on lui prodiguait. Surtout le crucifix l'apaisait. On le lui faisait baiser : il se répandait en actes de soumission, d'amour, d'abandon.

« Dans la matinée du 11 juillet, il joignit un instant les mains et dit à demi-voix suppliante : « *Oh ! mon Jésus ! un tout petit soulagement !... tout petit !...* » et comme s'il se reprochait de n'être pas assez généreux, il ajouta plus bas sur un ton ferme : « *Mais comme vous voudrez.* » Une autre fois il nous disait de son ton plaintif et inoubliable : « Oh ! Père !... Père !... je joue la comédie... je ne suis pas patient, je me plains !... je suis un grimacier, n'est-ce pas ! » Et sur le crucifix : « Oh ! mon JÉSUS, vous dont l'âme est si bonne, apprenez-moi à souffrir !... Je suis faible ; soutenez-moi ! » Il fallait souvent le rassurer, le pauvre enfant, alors que nous assistions émus, édifiés mais impuissants au spectacle de ses douleurs. Dans une crise très douloureuse, mais courte, je lui fis renouveler ses vœux, en lui présentant le crucifix. Il prononça : « *Voveo paupertatem, castitatem,* » il s'arrêta ; je continuai : « *et obedientiam perpetuam !...* » A un autre moment : « Père ! quelle heure est-il ? — 10 h. du matin. — Oh ! moi qui croyais qu'il était 4 h. ! Oh ! que le temps est long ! » Alors j'approchai le crucifix de ses lèvres : « Et notre bon JÉSUS, dis-je, lui aussi devait trouver le temps long sur la Croix ! — Oui, mon Père, vous avez raison : je me plains toujours ! — Mais, continuai-je, mon cher petit Frère, N.-S. aussi se plaignait au jardin : *Pater, si possibile est, transeat !...* » Le Fr. Louis ajouta, comme consolé : « Oui ! oui ! c'est vrai, N.-S. disait cela ! » Il répéta : « *Si possibile est...* je continuai : *transeat a me*, et lui : *verumtamen non sicut ego volo, sed sicut Tu !* »

« Le dimanche, dans l'après-midi, la paralysie montant toujours, il avait beaucoup souffert. Comme il avait eu deux ou trois longues entrevues avec le R. P. Recteur, avec le P. Ministre et avec le Fr. infirmier, je craignis, restant plus longtemps, de le fatiguer. Je lui dis vers 4 h. ½ : « Mon cher petit Frère, désirez-vous que je reste ou que je me retire ? — Père ! est-ce que vous êtes occupé ?... je vous prends bien du temps !... — Mais non ! — Oh ! alors, mon Père, restez, je vous en prie, vous savez que c'est pour moi une grande consolation... restez le plus longtemps possible ! »

« Cependant M. Charles Bonnin, son frère, arrivé dans la journée, craignait beaucoup que notre cher malade ne passât pas la nuit. Les Supérieurs aussi étaient inquiets. Il fut donc résolu que je passerais la nuit dans la chambre voisine, prêt à répondre au premier signe. La nuit s'écoula sans incident.

« Le lundi 13, un prêtre dit la messe à 5 h. à l'infirmerie. Le P. Ministre saisit un moment où notre petit malade se réveilla, pour lui proposer de faire la Ste Communion. Je lui fis une courte préparation. Il reçut son Dieu pour la dernière fois, car la journée ne devait pas s'achever avant qu'il allât reposer dans le sein du Maître qu'il avait tant aimé. Je tenais à la main son crucifix. Après la Ste Communion, il me le prit des mains, avec gravité, et le tenant d'un peu loin, bien en face, il récita, de lui-même, lentement, distinctement la formule entière de ses vœux. Je lui suggérai ensuite les actes après la Communion et le laissai avec Dieu. Il récita vocalement les 5 *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri* pour gagner l'Indulgence ; puis il prit son chapelet, en récita deux dizaines environ. Ces efforts l'ayant un peu fatigué, il s'endormit. Il était 6 h. ½ du matin. Le reste de la matinée il fut généralement absorbé. Désormais, la connaissance sera coupée, jusque dans l'après-midi, par de fréquentes intermittences, pour disparaître complètement dès le commencement de la soirée. La providence paternelle de Dieu permit que vers 2 h. ½, le R. P. Recteur pût saisir un moment de pleine connaissance et lui renouveler l'absolution. Ce dernier jour, il était 3 h. : il me demanda de lui lire un peu de l'*Imitation*. Voyant son état, et de plus, sachant qu'il n'aimait pas me voir éloigné, même au bout de la chambre, je lui dis à dessein : « Je n'ai pas d'*Imitation* sur moi, mais voulez-vous que je cherche dans une des chambres voisines ? » Il me dit : oui ! Je rapportai le livre et l'ouvris, sans recherche, au chapitre : « De amore Jesu super omnia. » Je lui proposai de lui lire deux ou trois versets, en français : il acquiesça, se recueillit, mais après quelques lignes, il s'engourdit !...

« Vers 3 h. ½, le croyant endormi, je lui pris le bras pour consulter le pouls : j'avais ma montre en main. Soudain, il se dresse et me dit anxieux : « *Mon Père ! est-ce le moment ?* » Je le calmai doucement. — « Oh ! ajouta-t-il, d'un ton d'affectueux reproche, vous ne voulez pas me le dire ! Combien ai-je de temps encore ? » — « Mon cher enfant, N. S. n'est pas si pressé que vous : il veut que vous méritiez encore [1]. » Et il entra dans la paix.

« Sur les 4 h. ½ le P. Ministre arriva, et essaya d'entretenir le cher malade. Malgré ses efforts, il n'obtint que des réponses incohérentes. A 5 h. ½ comme le malade baissait visiblement, on prévint le R. P. Recteur. Le P. Ministre de la rue des Nouettes avait passé une partie de l'après-midi auprès du mourant. Nous récitâmes les prières des agonisants. Le malade pouvait-il intérieurement s'associer ? Il est difficile de le dire. A un moment, il se dressa à demi, le visage contracté, congestionné ; les yeux effrayés regardaient à droite au delà du pied de son lit. Le démon tentait-il un effort pour le troubler ou n'était-ce qu'une hallucination de malade ? Cela dura un instant : le calme revint après qu'on eut jeté quelques gouttes d'eau bénite.

1. Quelques instants après il me dit : « Le Père Maître est là, n'est-ce pas ? » — « Oui, mon Frère. »

« A 7 h. les Pères descendirent au réfectoire : je restai seul auprès du lit avec le Frère Gschwend attendant de minute en minute la solution suprême. A 8 h. ¼ le R. P. Recteur, le P. Ministre du collège, le P. Ministre de la rue des Nouettes et moi nous étions à genoux, récitant de nouveau les prières des agonisants. La tête du Frère reposait, immobile, penchée sur le côté droit : les yeux restaient ouverts mais voilés, avec une expression de souffrance. La main droite étendue sur le lit gardait le chapelet enroulé. La respiration pressée, saccadée, bruyante, était entrecoupée de faibles gémissements. Nous étions là, dans la chambre éclairée à la lumière d'une bougie, silencieux, le cœur serré, et priant. L'agonie dura près de 4 hs. Vers 9 h. ¼ elle devint extrêmement pénible. La respiration devenue très sifflante s'accéléra, puis baissa graduellement. Trois ou quatre minutes avant la mort elle s'élargit, s'adoucit, se ralentit... Enfin, un dernier effort, une dernière convulsion, et la tête retomba doucement. L'âme du cher enfant venait de nous quitter et d'être reçue par Dieu (1). »

« Le P. Bonnin nous a quitté pour le ciel, écrivait le lendemain, le P. Ministre, hier soir à 10 h. Que de souffrances depuis cinq jours ! Pauvre petit Père ! Il nous a édifiés grandement par son esprit de foi, son abandon à la volonté du bon Dieu, son humilité au milieu des plaintes qui lui étaient arrachées par ses atroces douleurs. Hélas ! mon R. P. il n'est pas mort près de vous, entouré de ses frères de Canterbury, comme vous le désiriez. Nous avons fait de notre mieux pour l'entourer, sans prétendre toutefois remplacer votre présence. »

Le 15 juillet, au matin, eurent lieu les obsèques. Les élèves assistaient au service. Le P. H. L., se souvenant que le F. Louis était très musicien, a fait exécuter de jolis chants. Des Pères de toutes les maisons de Paris, surtout de St-Ignace, sont venus en nombre conduire à sa dernière demeure ce frère aimé et regretté de tous ceux qui l'ont connu.

Nous ne pouvons mieux terminer cette simple notice qu'en citant la conclusion d'une lettre du P. Ministre de Vaugirard au R. P. Labrosse : « Nous nous plaisons, le R. P. Recteur, le P. F. et moi, à nous rappeler ensemble ces derniers jours si pleins d'édification. Le F. Bonnin était un *vrai fils* de la Compagnie; sans doute il y avait dans cette nature un peu fière et réservée, quelques petits défauts de caractère, mais à côté de cela, le trait principal du jésuite, l'*obéissance* dominait à un tel point, qu'on peut dire, me semble-t-il, que là est toute sa physionomie. Peu communicatif, à l'habitude, à l'approche de la mort son cœur avait repris quelque chose de l'expansion confiante de l'enfance. Depuis son retour de Davos on avait remarqué ce progrès d'amabilité, signe du travail intérieur de son âme que le Divin Maître voulait rendre plus belle avant l'heure prochaine du départ.

1. *Souvenirs* du P. A. F.

« Vir obediens loquetur victorias. » Voilà pourquoi j'aime à espérer que notre Frère est au ciel, à une place d'honneur, sous les yeux de notre bienheureux Père qui reconnaît bien en lui le signe de sa race. »

A. FLAMERION, S. J.

A. M. D. G.

VARIA.

FRANCE. — *Retraites mensuelles ecclésiastiques.* — L'Œuvre des retraites mensuelles du clergé, établie depuis plus de dix ans, à Valloires, existe maintenant à Saint-Acheul. Aucun centre ne pouvait mieux lui convenir. N'est-ce pas du tombeau de saint Firmin, apôtre et martyr, qu'ont jailli les premières clartés de la foi avec les parfums de la sainteté ?

« N'est-ce pas sur ce sol privilégié que saint Domice et sainte Ulphe venaient s'agenouiller ? N'est-ce pas en cet endroit que les Salve, les Honoré, les Geoffroy et beaucoup d'autres pontifes de l'Église d'Amiens aimaient à prier et à prêcher ? N'est-ce pas ici encore que leurs successeurs, avant de prendre possession du siège illustre qui leur est assigné, font en quelque sorte la veillée des armes afin de puiser force et lumière ?

« Nous ne saurions oublier qu'après les jours terribles de la Révolution, qui chassa les prêtres ou les mit à mort, ce fut le collège de Saint-Acheul qui rendit à notre province un clergé nombreux, instruit, vertueux, que lui enviaient presque tous les diocèses de France. Si la Compagnie de JÉSUS a entouré d'une si paternelle sollicitude les vétérans du sacerdoce, sous une autre forme elle ne montre pas moins de dévouement pour leurs plus jeunes frères.

« Elle sait notre isolement, les difficultés du saint ministère, les tristesses, les luttes, les épreuves de la vie quotidienne, la nécessité du recueillement en ce siècle fiévreux et agité ; elle nous offre, pour quelques heures, un asile de silence, de méditation, de fraternelle charité, où l'on se retrouve, où l'on respire du côté du ciel, où l'on entend des voix amies et éloquentes qui nous parlent des grands mystères qui doivent captiver et passionner nos âmes.

« La réunion de mercredi dernier nous procura les plus douces consolations : elle comptait plus de vingt prêtres, dont la plupart de la campagne.

« Un R. Père (le P. Feyerstein), chez qui le théologien s'unit à l'ascète et à l'écrivain, un cœur tout débordant de l'amour de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, nous entretint en deux instructions, trop courtes, à notre gré, du *saint sacrifice de la Messe*, considéré spécialement dans ses rapports avec le prêtre.

« Nous eûmes aussi la joie d'entendre M. le chanoine Lebeurier, le direc-

teur de l'*Union sacerdotale* dont M. Charlier, ancien professeur au Petit Séminaire, est le représentant. Il nous apportait les encouragements et les bénédictions de Monseigneur... Il nous parla avec simplicité et bonté de cette association dont le but est la sanctification du clergé, fondement et garantie de toutes les œuvres... Un clergé pieux sera toujours un clergé sauveur.

« Le R. P. Watrigant ne put que nous laisser entrevoir quelques rayons de son expérience et de son zèle apostolique en face des problèmes et des nécessités de l'heure présente. Cette rapide allocution a suffi pour nous convaincre qu'en lui revivait l'esprit du P. Vincent Huby et de M. de Kerlino, dont nous parle si bien le livre réédité par son initiative.

« Au départ, après le salut, l'*Ecce quam bonum* se retrouve sur toutes les lèvres ou mieux dans tous les cœurs. »

(Dimanche, *Semaine religieuse d'Amiens*, 28 février 1897.)

« SAINT-ACHEUL. — *Retraite du mois, mercredi 21 juillet 1897.* — On y trouve le silence, le recueillement, des cœurs de prêtres et d'amis avec ces prévenances et ces délicatesses qu'inspire seul l'amour de Notre-Seigneur.

« Les ecclésiastiques sont assez nombreux ; nous distinguons M. Fréchon, vicaire-général, MM. les curés de Saint-Germain et de Saint-Honoré, MM. les doyens d'Ailly-sur-Noye et de Picquigny, plusieurs professeurs, beaucoup de nos chers confrères de la campagne.

« Monseigneur, par une très belle et très touchante lettre au R. P. Vaccon, daigne encourager ces pieux exercices, où le clergé cherche sa propre sanctification et les meilleurs moyens de travailler à celle des fidèles. Sa Grandeur ajoute qu'Elle se serait fait un bonheur d'y prendre part sans de pressantes occupations.

« Nous entendons une instruction du P. Feyerstein aussi suave que profonde, sur la *visite au Saint-Sacrement* dans la vie sacerdotale : elle est nécessaire — facile — consolante.

« Pendant le dîner, lecture d'un intéressant chapitre des études du P. Chérot sur saint Pierre Fourier dans le ministère des paroisses.

« Après la récréation, nouvel entretien, non moins théologique, non moins pénétrant que le premier, sur la *communion spirituelle.* Elle est une véritable communion par le désir : puisqu'il y a un baptême de désir, pourquoi n'y aurait-il pas une communion de désir ? Elle peut produire tous les effets de la communion sacramentelle.

« Nous assistons ensuite à une conférence de M. de Bizemont, de l'Artois, sur les *Caisses rurales.*

« M. le comte de Rougé, plusieurs cultivateurs sont venus se joindre à nous.

« Dans un langage très vivant, très spirituel, avec une rare clarté, avec

un accent de conviction qui vous gagne, avec toutes les ardeurs du croyant et toutes les générosités du soldat et du gentilhomme, l'orateur nous explique merveilleusement la raison d'être de cette institution, son rôle économique au sein de nos campagnes, la manière de l'établir, son fonctionnement, ses avantages au point de vue financier, agricole, moral et religieux. Sa démonstration s'appuie sur les faits. Comment composer les conseils de surveillance et d'administration? Pas n'est besoin de savants ni d'académiciens : de braves gens, *avec du cœur et du bon sens*, suffisent, et ils ne sont pas rares... Un dévoué secrétaire est indispensable : M. le Curé peut remplir cet office.

« Mais les capitaux? Où les trouver? Il faut *un prêteur bon enfant.* On le rencontre. D'ailleurs tout est prévu : aucun risque, aucun sacrifice pour personne... Cette œuvre est la simplicité même dans son organisation, dans tous ses rouages, dans son mouvement. Elle protège, elle unit, elle rattache le laboureur au sol arrosé des sueurs de ses pères, les ouvriers à leur village; elle ressuscite chez tous les habitudes de l'épargne, elle les aide à reprendre le chemin de l'église et, en sauvegardant leurs intérêts d'ici-bas, prépare le salut de leurs âmes. »

(*Dimanche*, 1 août 1897.)

Un Exercice Scolaire d'autrefois.

(Lettre du P. Hamy.)

Je vous envoie un rare et curieux morceau. C'est une énigme, genre d'exercice littéraire en usage et en honneur dans nos anciens collèges, sorte d'exhibition publique, puisque l'on imprimait un programme.

D. O. M.

ÆNIGMA

UNUS MIHI COLOR, MULTIPLEX FORMA

NATURÆ DEBEO MULTUM

PLUS ARTI.

HABITO IN PALATIIS, NEC DESPICIO CASAS

JUVO ET NOCEO.

ME TAMEN OMNES AMANT

ME FUGIES

SI SAPIS

PROPONENT AC SOLVENT

IN TERTIA

JOANNES BAPTISTA DE NEUVILLE PARISINUS CONVICTOR
ET
JOANNES BAPTISTA L'HERBEKE E CASTRO AD LEDUM
DOMINICA DIE 9 JULII, HORA POST MERIDIEM TERTIA
IN REGIO HENRICI MAGNI COLLEGIO SOCIETATIS JESU.
(La Flèche).

(Sans millésime.)

ALLEMAGNE. — LES JÉSUITES ALLEMANDS AUMÔNIERS PENDANT LA GUERRE DE 1870-1871.

D'après la notice sur le P. Behrens publiée par les Woodstock Letters.

Le Père Henri Behrens fut successivement maître des novices, provincial de la province de Germanie, puis de nouveau maître des Novices et Recteur à Münster, enfin instructeur du troisième an.

Il remplit cette charge durant dix ans, d'abord à Friedrichsburg, et ensuite à Paderborn. Au nombre des tertiaires qui passèrent par ses mains, on cite les PP. Meschler, Lehmkuhl, von Hammerstein. « Comme instructeur, dira-t-il dans sa dernière maladie, je me montrais très strict, car si la volonté n'est pas brisée pendant le troisième an, elle ne l'est jamais. » C'est alors que survint la guerre franco-allemande. On avait envoyé dans les camps et les hôpitaux de France, des Pères, des Scolastiques, des Frères et des Novices pour soigner les malades et les blessés. Le P. Behrens était leur Supérieur, tout en travaillant deux fois plus qu'eux. Il confessait les soldats catholiques, et veillait malades et blessés, aussi bien les catholiques que les protestants, les Français que les Allemands. Ce n'est pas tout. Il devait encore visiter les différents postes de l'armée où ses inférieurs se prodiguaient dans leurs emplois spirituels et matériels. Son zèle les électrisait. Il leur montrait comment faire, leur suggérait des avis pratiques dans leurs rapports avec les médecins, officiers et protestants, leur donnait des règles de conduite pour les circonstances critiques et recevait leurs comptes de conscience. Il organisa ainsi l'un des corps les plus actifs de la *Ligue de la Croix Rouge.*

Une fois sa tournée finie, il en envoyait le rapport au Père Général. Le R. P. Beckx admira hautement l'œuvre réalisée par le P. Behrens aidé de ses collaborateurs, comme le montre cette lettre du 6 mars 1871 :

« Apprenant que tant de Scolastiques éveillent de si belles espérances pour l'avenir, qu'ils se sont montrés de vrais religieux et ont procuré tant d'éclat à la Compagnie, mon cœur se sent porté à rendre de sincères actions de grâces à la Divine Majesté. Bien que d'autres m'aient envoyé des rapports presque identiques au vôtre, c'est cependant avec le plus grand plaisir que j'ai vu leur dire confirmé par le témoignage de Votre Révérence, qui a en personne visité les Nôtres, et a été témoin de leur con-

duite. Je ne puis m'empêcher de me féliciter, moi et toute la Compagnie, de posséder de tels fils.

« J'offre donc mes remerciements à Votre Révérence pour *sa peine, son travail et son zèle* envers nos Pères, nos Scolastiques et Novices. Je sais en effet qu'ils ont recueilli de vos visites d'abondants fruits spirituels et consolations. »

Ce serait cependant une erreur de considérer les œuvres de miséricorde du P. Behrens, durant la guerre franco-allemande, comme son principal mérite. Il faut plus justement le placer dans ce splendide combat qu'il soutint pour faire admettre les Jésuites et les Sœurs catholiques dans les camps et les ambulances de l'armée. Il rencontra une amère et opiniâtre opposition chez les principaux dignitaires de la Prusse protestante. Le roi et Bismarck, tout les premiers, s'irritaient à la pensée de voir des Jésuites et des Sœurs accompagner l'armée. La principale organisation du service hospitalier était confiée aux chevaliers de Saint-Jean, tous Protestants. Les chevaliers catholiques de Malte formaient bien une dépendance de ce service ; mais le courage leur manquait pour prendre l'initiative d'une pareille proposition. Ce fut le P. Behrens, et le P. Behrens tout seul, qui combattit le pouvoir tout-puissant de l'administration, et remporta définitivement la victoire. Il avait derrière lui la noblesse catholique de la province Rhénane et de Westphalie : là étaient ses chauds partisans. — Jour et nuit il correspondait avec eux pour faire admettre les Jésuites et les Sœurs. Grâce à l'influence de ses amis sur le roi, et encore plus peut-être, sur la pieuse reine, la permission fut enfin accordée. Au début de la guerre, l'opposition envers les catholiques était si accentuée, qu'après la bataille de Saarbrück, tandis que les ministres protestants, les diaconesses et les membres de la Ligue des Hôpitaux étaient transportés par le premier train, nos Pères et nos Scolastiques durent attendre trois jours avant d'être conduits à leur poste. Mais le P. Behrens n'était pas homme à se décourager. Ignorant la peur, il était le premier sur le terrain quand l'armée s'avançait. De la sorte, lorsqu'on entrait dans une ville, il pouvait prendre possession des églises et des séminaires au bénéfice des soldats catholiques, les défendant contre tous ceux qui venaient. « Les premiers venus sont les premiers servis, » aimait-il à redire. Les officiers catholiques des régiments de la province Rhénane, de Westphalie, de Bavière et de Silésie lui prêtaient assistance. Enfin, grâce à une correspondance active et à des entrevues personnelles avec les chevaliers de Malte, il se fit déléguer tous leurs pouvoirs et privilèges.

On commença à parler du dévouement des Pères, des Scolastiques et des Sœurs. Les gardes-malades catholiques furent entourées de respect et d'admiration. Les protestants restaient coi. Après la bataille de Pont-à-Mousson, nos Pères occupaient la magnifique église et les grands bâtiments du séminaire. Une troupe de diaconesses, conduites par un ministre poméranien,

arrive pour leur disputer la place. Alors le principal officier de l'état-major médical, un Protestant convaincu, leur annonce que pas un pouce du terrain occupé par les Pères ne sera cédé à qui que ce soit. Dans la seule église, il y avait 1,600 blessés et soldats mourants. Devant Metz et Sedan, autour de Paris et à Orléans, les dernières traces d'opposition s'évanouirent.

Dieu seul connaît le bien qui se fit; mais on peut dire, en toute vérité, que sans l'influence personnelle du P. Behrens et son énergie indomptable, des dizaines de milliers de soldats catholiques, tant allemands que français, seraient morts sans les sacrements et les consolations suprêmes de notre sainte religion. L'opinion unanime des survivants de ces jours mouvementés est que lui seul, en Allemagne, pouvait réaliser une semblable entreprise.

Le bon Père toutefois ne se bornait pas à faire des démarches pour permettre aux Pères et aux Sœurs de travailler parmi les soldats. Ce fut lui qui stimula les dames nobles de la province Rhénane et de Westphalie, ainsi que les veuves et les sœurs des soldats, à préparer des bandages, de la charpie, du linge pour l'armée, et à lui envoyer des secours de toutes sortes. Grâce à son influence, des trains chargés de ces secours partirent des points les plus extrêmes de la Silésie. Sa vigilance incessante ne tarda pas à s'apercevoir qu'on avait dérobé bien des choses envoyées. Il s'occupa aussitôt à rechercher les voleurs. Comme il avait alors dans presque chaque régiment des amis dévoués à son œuvre, il obtint que tous les dons volontaires envoyés aux soldats catholiques, fussent directement remis aux Pères. Cette mesure arrêta tout détournement.

Quand la guerre éclata, le départ de nos Pères comme aumôniers avait été si précipité, qu'on n'avait rien pu préparer pour subvenir à leurs besoins. En marche, il fallut se pourvoir de tout. Cependant, quand l'armée arriva devant Metz, chaque Père avait son autel portatif avec tous ses accessoires, et l'on pouvait célébrer la sainte messe dans le camp pour les régiments catholiques. C'est que le P. Behrens, à lui seul, avait veillé à tout. Au camp de Belfort, on vit à peine l'ombre d'un ministre protestant. Les Pères avaient rang d'officiers, et on les saluait avec les honneurs militaires.

Quand la paix de Versailles fut signée et que les Pères manifestèrent leur désir de rentrer en Allemagne, les officiers de l'État-Major les invitèrent à prendre place dans le train spécial qui ramenait à Berlin le prince de Bismarck. Ils acceptèrent.

Une fois la guerre terminée, les Jésuites furent décorés pour le patriotisme dont ils avaient fait preuve et bientôt après, expulsés du pays comme des hommes dangereux pour la paix du nouvel empire.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — *Les étudiants.* — *Les prisonniers.* — *Lettre du P. Breton au P. d'Alès.* — *Valence* (Espagne), 31 déc. 1896. — Quelques jeunes gens du Paranà (Entre-Rios) sont venus à *Santa-*

Fe pour y faire leurs études universitaires. Après s'être informés des différents clubs et associations de cette ville, ils se sont incorporés au « cercle Rivadavia ». C'est celui des libéraux les plus avancés du pays; non contents de cela, ils ont fondé un journal *La Idea*, où ils développent leurs doctrines libérales et disent du mal de la religion.

Voyant cela, quelques jeunes gens bien pensants de *Santa-Fe* ont songé à fonder, pour contrecarrer les libéraux, un cercle catholique. Celui qui a eu l'initiative de cette idée est un de nos anciens élèves ; plusieurs fois il est venu demander conseil à ses anciens maîtres, et les prier de l'aider et de le diriger dans son entreprise. La jeunesse catholique de *Santa-Fé* a accepté ce projet avec beaucoup d'enthousiasme ; plusieurs fonctionnaires du gouvernement le favorisent : deux ministres, un sénateur national et un ex-gouverneur de *Santa-Fe*, ainsi que beaucoup de personnes très en vue. La chose paraît devoir donner d'excellents résultats ; actuellement, ils sont plus de 100 associés, tous pleins d'énergie et décidés à travailler pour la cause catholique.

— Le P. Sanfuentes, malgré sa très mauvaise santé, s'occupe efficacement des pauvres prisonniers. Jusqu'ici, ils étaient fort mal traités. Ainsi, pour la nourriture, chacun recevait un morceau de viande crue, et c'était à eux de le faire cuire comme ils pouvaient ; les jours de pluie, ils devaient allumer leur feu et faire leur cuisine dans la salle qui sert de dortoir et qui devenait ainsi inhabitable. Nos PP. ont obtenu une meilleure organisation, et les chefs se sont montrés très bienvaillants. Ainsi les prisonniers sont mieux soignés, et de plus l'administration réalise sur le bois à brûler une économie considérable qui servira à améliorer la situation de ces malheureux.

Le P. Sanfuentes a remarqué que ceux-ci, loin de se corriger, deviennent plus mauvais dans leur prison, surtout en ce qui concerne la moralité. Pour y remédier, il faut leur donner une occupation ; aussi il a établi des ateliers où les prisonniers travaillent et gagnent environ 1 fr. par jour. Ce qui réussit le mieux, ce sont les ateliers de menuiserie et de cordonnerie. On a eu, pendant 6 ou 7 mois, des ouvriers d'état pour apprendre les métiers aux prisonniers ; et maintenant ce sont ceux-ci qui servent eux-mêmes de contre-maîtres. Ainsi on évite bien des maux provenant de l'oisiveté.

F. J. Breton, S. J.

CANADA. — *Lettre du P. Fouillet.* — *Montréal*, 3 mai 1897. — Le carême à l'église du Collège a été donné par le P. Louis Lalande. Magnifique succès. Le sujet était : Le Règne de J. C. — dans la société, la famille, les institutions. — Les journaux canadiens ont proclamé que la bonne éloquence française n'avait pas divorcé avec le pays. Et c'est parfaitement juste. — Le Père Lalande a fait concurrence à M. le Chanoine de Montigny

(de Bordeaux, France) qui prêchait aussi le carême à la grande Paroisse de Notre-Dame, et qui a été aussi fort goûté.

Nous avons maintenant un nonce apostolique au Canada. C'est Mgr Merry del Val (espagnol). Il a été envoyé pour tâcher d'arranger la fameuse question des écoles et aussi (probablement) pour consolider l'accord entre les catholiques des différents partis. Car ici la question des partis est toujours en effervescence.

Nous sortons enfin de l'hiver *(sic)*. On commence à voir quelques feuilles dans les arbres. En sorte que l'année au point de vue des travaux agricoles, se réduit à 5 mois ! Quel rude climat ! Aussi la population se concentre-t-elle dans les villes et dans les travaux de l'industrie. Mais c'est là un fléau ; car la production dépasse de beaucoup la consommation : résultat : l'ouvrage manque et par suite un nombre incalculable de pauvres gens ont bien du mal à vivre avec leurs nombreuses familles. Car comme la foi est encore bien vivace dans le Canada catholique, toutes les familles, à peu d'exceptions près, sont nombreuses. 10 et 12 enfants est une chose ordinaire par ici.

Il faudrait diviser la population sur ce sol immense du Dominion qui ne demande qu'à recevoir des habitants. C'est bien facile à dire ; mais les rigueurs des longs hivers ?... les forêts à défricher ?... un pauvre particulier isolé y a bien vite perdu son latin et sa vie. Il faudrait donc que le gouvernement secondât de tout son pouvoir cette question de la colonisation.

Nous avons eu deux tremblements de terre, l'un le 23 mars, l'autre le 28 mars. Ils ont duré à peu près 15 secondes. Il n'y a pas eu de dommages. Le sol était ébranlé comme si un lourd train de marchandises avait passé sous nos fenêtres, puis un coup semblait donné sous le sol, et ensuite le bruit s'éloignait peu à peu. Les deux phénomènes se sont fait sentir dans une bonne partie du bas Canada.

Il y a eu une dispute entre les élèves de droit de l'université de New-York et les élèves de notre université catholique de Georgetown. Le sujet juridique à traiter était la question suivante : Les révoltés de Cuba peuvent-ils être considérés comme belligérants et acceptés comme tels par les autres nations ? — Les élèves de New-York étaient pour l'affirmative, Georgetown pour la négative. La question a été traitée devant un jury. Ce sont nos élèves qui ont obtenu gain de cause.

Notre église est à peu près finie. Style roman. — 75 pieds de large, sans aucune colonne, et seulement 60 pieds de haut (hauteur du plancher à la voûte). Tout le monde verra l'autel, et le prédicateur verra tout le monde — architecture simple et de bon goût, — solide, à l'épreuve du feu.

M. Brunetière donne ce soir une conférence à l'Université Laval de Montréal, sur Bossuet.

A 2 lieues d'ici, à un endroit qui s'appelle Lachine, une compagnie finan-

cière est en train de capter une partie des rapides du St-Laurent. La canalisation est bien avancée. On va mettre là-dedans de puissantes turbines ; voilà de l'électricité pour faire marcher un railway électrique, pour éclairer je ne sais combien de milliers de maisons, pour faire mouvoir des moteurs de manufacture, etc., etc.

Les chars électriques qui circulent déjà depuis plusieurs années à Montréal sont à très bon marché. Pour 4 sous, on se paie un voyage de 3 lieues à grande vitesse ! — Il est vrai que tout cela n'est que le matériel de la civilisation — un petit peu plus de formel ne ferait pas de mal.

CHINE. — *Les établissements protestants à Nan-King et Chang-King (Se-tchouan).* — Les *Lettres de Jersey*, dans leur n° précédent, ont parlé de « l'Université » de Péking. Quelques détails sur les établissements protestants à *Nan-King* ne seront peut-être pas sans intérêt pour les lecteurs, et surtout pour les futurs apôtres de la Chine. Au point de vue des ressources matérielles et des moyens humains d'action, la différence avec la Mission catholique, ses humbles écoles et son petit dispensaire, est bien frappante. Mais Dieu ne bénit que la vérité.

J'ai sous les yeux la page consacrée à *Nan-King* dans la North-China desk *hong* list, imprimée tous les ans à *Chang-hai.*

La Mission méthodiste-épiscopalienne américaine dirige « l'Université » de *Nan-King.* Le cours complet d'études serait de dix années couronné par des diplômes. Langues vivantes où la place d'honneur appartient naturellement à l'anglais, cours scientifiques, école biblique destinée à former des théologiens et des prédicants ; il en sort surtout des commis de commerce ou de fabrique, des employés d'administration. L'œuvre de l'Université est complétée par un hôpital séparé dirigé par un médecin habile ; sa clinique est ouverte aux étudiants qui y peuvent recevoir des leçons de médecine et de pharmacie; plusieurs praticiens pour l'armée ou les localités en sont sortis diplômés. Enfin les consultations gratuites et le dispensaire attirent le public de toutes les classes.

La *Foreign christian missionary Society* possède un second hôpital, tenu par un médecin américain actif et fort connu lui aussi à *Nan-King.*

Un troisième hôpital est l'œuvre des Quakers ; une dame américaine, docteur en médecine, dirige le service et donne des consultations.

L'*American presbyterian mission* à la tête de laquelle est un ministre connu et populaire, forme une quatrième branche du protestantisme.

Une cinquième serait représentée par une miss américaine, appartenant à l'*International missionary alliance.*

Outre les établissements d'ordre supérieur, ces diverses sociétés ont ouvert des écoles élémentaires. Des dames américaines s'occupent de celles

de filles ; elles soignent les femmes malades auprès desquelles elles ont plus facilement accès que les hommes, médecins ou autres.

Voilà pour les sociétés de missionnaires.

Nan-king possède de plus deux écoles du gouvernement, où de fait, presque tous les professeurs sont protestants ; officiers allemands à l'école militaire, professeurs anglais à l'école navale. — Ce ne sont pas des écoles religieuses ; mais le fait que les professeurs appartiennent au protestantisme profiterait à l'hérésie s'il profitait à quelqu'un.

On le voit : les établissements protestants à *Nan-king* sont importants, et pourvus de ressources plus nombreuses que celles dont dispose la mission catholique. Il faut ajouter l'avantage de l'enseignement et de la pratique de la langue anglaise ; encore peu considérée des lettrés infatués et étroits, elle s'impose de plus en plus pour le commerce, l'industrie et l'administration, où sa connaissance crée d'excellents débouchés. La médecine et les œuvres de bienfaisance mettent toutes les classes en rapport avec la colonie anglo-américaine, et font jouir plusieurs de ses membres d'une vraie considération.

Remontons, si vous le voulez, le *Yang-tse-Kiang* : ce ne sera pas sortir de notre sujet ; traversons la Chine jusqu'au *Se-tchouan :* l'important marché et port de *Chang-King* est ouvert aux étrangers. Les protestants s'y sont établis ; ils y ont fondé des missions, des écoles, des hôpitaux, et ouvert une école pratique de médecine qui distribuait il y a quelques semaines ses premiers diplômes. Je résume une correspondance du journal de *Chang-hai*, *The N. C. Daily. News*, n° du 10 avril 1897.

La mission méthodiste-épiscopalienne, y est-il dit, s'est toujours distinguée par la portée de ses œuvres et l'infatigable énergie de ses membres. L'ancienne mission catholique est sur le terrain depuis déjà deux siècles, et fait des progrès silencieux mais persévérants. Les missions protestantes comptent à peine dix ans de vie. Accueillis avec une hostilité exceptionnelle de la part tant des autorités officielles que du peuple, les courageux pionniers ont poursuivi leur marche avec fermeté, et sont parvenus à se faire apprécier des natifs ; une attitude polie a succédé aux injures et aux grossièretés des premières années.

La mission méthodiste-épiscopalienne a renforcé son œuvre de prosélytisme par l'adjonction libérale d'écoles, et d'hôpitaux pourvus de toutes les exigences de la science moderne, et administrés par des spécialistes des deux sexes formés en Amérique. Elle possède à *Chang-King* une grande école technique, un pensionnat pour les garçons, un pensionnat pour les filles gouverné par deux diaconesses, et un hôpital administré par deux médecins expérimentés aidés de leurs femmes.

Le médecin en chef, Dr Mac-Cartney, a adjoint à l'hôpital une école de clinique, où, malgré les difficultés des débuts, il a formé un certain nombre d'étudiants chinois qui contribueront à répandre la connaissance de la mé-

decine et du christianisme. — Le 18 mars dernier, dans la vaste chapelle de la mission, une intéressante cérémonie attirait un grand concours d'étrangers et de personnages chinois ; il s'agissait de la remise des diplômes à trois natifs qui, après avoir suivi cinq ans les cours de médecine à l'hôpital, avaient passé leurs examens. Les *Essais* dont ils ont donné lecture avaient pour sujet : l'Anatomie comme fondement de la science médicale ; — l'élément physiologique dans le diagnostic — les anesthésiques. Bien différents des inepties débitées sur le corps humain par les lettrés, ils ont fait grande impression sur les nombreux assistants chinois qui les écoutaient avec un vif intérêt. C'est pour *Chang-King* une date et une époque.

Les lecteurs des *Lettres de Jersey* peuvent en juger : c'est partout le même esprit d'entreprise et la même méthode, avec la même abondance de réclame, affluant de tous les points où s'exerce l'activité américaine ou anglaise. Partout aussi un anglais demeure anglais et une américaine, américaine, sans trop de souci de choquer les usages chinois.

Tous ceux qui connaissent la Chine sont unanimes à constater que le nombre des conversions au protestantisme est loin de répondre à celui des consultations, des élèves, ou à l'étendue des œuvres. Les ministres se montrent parfois surpris de voir les catholiques beaucoup plus nombreux et leurs chapelles bien autrement fréquentées, malgré la difficulté incomparablement plus grande de l'admission au catéchuménat et au baptême.

J'en bénis Dieu : mais je ne puis m'empêcher de faire état de ce déploiement d'activité, et de ces assises posées pour l'avenir. Le Japon va droit au rationalisme. Il serait par trop douloureux de voir la Chine, si jamais elle se laisse pénétrer par les idées chrétiennes, n'arriver qu'à ces vérités diminuées et mêlées d'erreurs et à ces *minima*, bien moins gênants que le catholicisme, dont se contente le protestantisme américain ou anglais-dissident, et qui suffisent aujourd'hui pour prendre rang dans les sociétés chrétiennes.

Quant à l'influence française, à quoi se réduirait-elle, où se ferait-elle sentir, si la France abdiquait ou venait à perdre par la diplomatie ou la force le protectorat des missions catholiques dans l'extrême Orient ?

S. Adigard.

Le code des lois chinoises. — En décembre 1895 on a réimprimé, à l'imprimerie impériale de *Sou-tcheou*, le code des lois chinoises. Cette nouvelle édition renferme encore les vieux articles contre la religion chrétienne. On y lit : « Tout Européen qui prêche la religion et fait des conversions, sera incarcéré et étranglé. Tout Chinois qui exhortera les autres à se faire chrétiens sera puni de la même peine. » Et ceci, en dépit des décrets impériaux les plus récents, des proclamations des mandarins ; la loi chinoise continue à mettre la religion chrétienne sur le même pied que les sociétés secrètes.

Le P. Rondina : « Beaucoup de nos lecteurs, dit le « *Hong-Kong Telegraph* », soit à *Hong-Kong*, soit à Macao, apprendront, avec grand regret, la mort, à Rome, du R. P. François Rondina, S. J., qui, de 1862 à 1872, enseigna avec tant de succès au Collège Royal de St Joseph, à Macao, et eut une influence si grande pour le bien sur tous ceux, jeunes et vieux, qui furent en contact avec lui pendant le cours de ses travaux apostoliques. C'est au P. Rondina et à son compagnon, le P. Mattos, que l'on doit absolument que la colonie Portugaise ait pu s'affranchir des maux terribles provenant de la traite des coolies. Le P. Rondina prêcha contre elle à temps et contre-temps, et ce cas fut posé devant le gouvernement de Lisbonne avec tant d'habileté et d'éloquence, que les lois et ordonnances autorisant la traite furent abrogées. Feu M. John Smale, dans un de ses jugements, fit allusion publiquement aux services éminents rendus par le P. Rondina à la cause de l'humanité et attribua à ses travaux désintéressés beaucoup des succès obtenus par la croisade contre la forme moderne de l'esclavage que M. John combattit sans relâche tout le temps qu'il rendit la justice comme Grand Juge à Hong-Kong.

Jugement d'un protestant. — On lit dans le *Daily News* de *Chang-hai* : « La Société Biblique a eu sa réunion à *Chang-hai* le jeudi soir, 25 mars. Le Rev. J. Webster, ministre influent en Mandchourie, a pris la parole. Il dit qu'il allait parler entièrement comme un ministre protestant dans ses remarques. Longtemps avant que les missionnaires protestants vinssent en Mandchourie, il y avait des missionnaires catholiques occupés exactement au même genre de travail qu'eux aujourd'hui, avec les mêmes objets en vue, et il lui a toujours semblé une chose merveilleuse que longtemps avant qu'il ne vînt à l'idée des Protestants d'envoyer de leurs missionnaires dans les différentes parties du monde, il y avait des hommes et des femmes, appartenant à la Religion catholique, qui vivaient très dévotement, qui mouraient, du moins, plusieurs d'entr'eux, martyrs, bâtissant des écoles, des églises et fondant des institutions charitables. Il dit tout cela d'autant plus volontiers que, comme tout le monde le savait, eux Protestants, ils avaient eu des difficultés avec les Catholiques Romains en Mandchourie, et qu'ils devaient probablement en avoir encore davantage, parce que là il y avait deux grandes Missions prospères, travaillant côte à côte parmi les Chinois : les choses étant ainsi, il est certainement impossible qu'il n'y ait pas un peu de frottement. Cependant il ne désespérait pas d'arriver à une bonne entente pour l'avenir sans avoir quoi que ce soit à faire avec les gouvernements. Il pensait que s'ils avaient beaucoup de considération et de patience les uns pour les autres, s'ils avaient le courage de se parler les uns aux autres, que si, par dessus tout, ils mettaient de côté l'esprit de secte, ils éviteraient, à n'en pas douter, les difficultés à l'avenir. »

(*Correspondance du P. Ferrand.*)

Une ambassade Russe. — L'ambassade Russe vient d'arriver. Elle a été reçue à *Woosung* avec de grands honneurs par les Mandarins et conduite à la maison de campagne du *Tao-t'ai*, du côté de Bubbling Well. Le lendemain de son arrivée, le *Tao-t'ai* a donné un grand dîner. Tous les Consuls et Mandarins avaient été invités. Parmi les présents apportés par l'ambassade, il y a le grand cordon de l'ordre de Ste-Catherine pour l'impératrice. Les présents sont renfermés dans 48 énormes caisses et sont évalués à 300.000 roubles. Ils ont tous été choisis par le Czar en personne. A Pékin les princes russes recevront les honneurs qu'on n'a jamais accordés à qui que ce fût, ni aux princes du sang d'aucun pays, ni même à l'empereur actuel de Russie, quand, étant czarewitch, il fit son voyage en Chine. Cette ambassade a été envoyée en Chine pour remercier l'empereur de l'envoi en Russie de *Li-hong-tchang* pour les fêtes du couronnement du czar.

ÉTATS-UNIS. — *Missions paroissiales. Une industrie.* A Rosendale (état de New-York ; mines de ciment), pour faire venir ceux qui ne s'étaient pas encore rendus à la mission, nous eûmes recours au procédé suivant :

Aussitôt après la bénédiction, les deux missionnaires entrent solennellement dans le sanctuaire. Ils font la génuflexion, et l'un d'eux monte les degrés de l'autel, tandis que le second se dirige vers la corde qui pend du clocher au milieu de la nef latérale.

L'assistance regarde ces préparatifs avec étonnement. Il ne peut pas s'agir d'une quête, nos manières sont trop solennelles pour cela. Le sacristain se tient à côté de moi près de la corde ; il tire sa montre. On entendrait une épingle tomber, tellement le silence est profond. Soudain une voix grave part de l'autel. Les enfants de chœur cessent d'être distraits et regardent, tout le monde tend l'oreille pour ne pas perdre une syllabe.

« Quand on enterre les morts, on sonne le glas. Mais il y a ce soir dans ce village des âmes saisies par le froid de la mort, d'une mort bien plus terrible que la mort du corps. Sonnons donc le glas pour ceux dont les âmes sont mortes... pour ceux qui sont à boire en ce moment dans les cafés au lieu d'être ici... pour les mous et les indifférents qui sont chez eux au lieu d'être au milieu de nous. »

Alors trois tintements. « Sonnons le glas pour les absents morts dans le péché, et prions pour leurs âmes. » Tout le monde se met à genoux, et je sonne de nouveau la cloche des enterrements.

« Prions pour les pères de famille de cette paroisse qui par leur absence ce soir donnent le mauvais exemple et sont une cause de scandale pour leurs fils et leurs filles. » Un murmure de prière parcourt les bancs. — Un *Notre Père.* — Un *Je vous salue, Marie.* — Un *Gloria.* — Trois tintements, espacés exactement avec la montre du sacristain.

« Seigneur, amollissez les cœurs endurcis des pères cruels de Rosendale!» Trois tintements.

« Prions pour les mères de famille de cette paroisse qui par leur absence ce soir donnent un mauvais exemple et sont une cause de scandale pour leurs enfants. » Trois tintements.

« Seigneur, amollissez les cœurs endurcis des mères négligentes de Rosendale ! »

« Prions pour les jeunes gens de cette paroisse qui méprisent ce soir la grâce de la mission. » *Notre Père. — Je vous salue, etc.*

« Prions pour les jeunes filles de cette paroisse qui ce soir apportent le malheur chez elles et refusent la grâce offerte à leurs âmes en restant éloignées de la mission. » *Notre Père. — Je vous salue, etc.*

« Seigneur, tournez vers vous les cœurs étourdis de la jeunesse de cette paroisse. » Et toujours les tintements.

Rapide et profond fut l'effet produit par ces supplications faites de l'autel, jointes aux reproches répercutés et répandus au loin par cette cloche. La foule quitta l'église terrifiée et recueillie, en silence, regardant avec une sorte de frayeur respectueuse le missionnaire à la robe noire qui continuait à faire retentir la puissante voix de bronze aux oreilles des pécheurs éloignés et endurcis. Cette cloche est la seule grande qui existe dans un rayon de quatre milles, et elle sert aussi à sonner le toscin. Tout le voisinage fut mis en émoi, et les fidèles qui suivaient les rues pour rentrer chez eux furent interrogés plus d'une fois.

Nous cessâmes cette cérémonie au bout de quelques soirs, le résultat cherché ayant été vite atteint. En général, cette population a beaucoup de foi et de bonne volonté ; notre démonstration extraordinaire avait pour but de réveiller quelques pécheurs invétérés. Nous avons pleinement réussi. La paroisse de Rosendale n'oubliera pas de longtemps la cloche des morts, et plus d'un pécheur se souviendra du *De profundis* sonné pour son âme. *(Woodstock Letters.)*

ITALIE. — *Sacrilège franc-maçonnique.* — On pourrait être porté à croire, depuis la découverte de l'imposture taxilienne, que tous les faits offerts à la crédulité de quelques-uns sont de pure invention, et que le lucifériamisme n'existe pas. Nous trouvons la preuve du contraire dans les *Lettres* de la province romaine (1897, p. 133, lettre du P. Ottavio Turchi au R. P. Provincial) :

« Dans une petite ville une jeune femme vient un jour se confesser... Poussée par son mari, elle avait été plusieurs fois communier, avait recueilli les Saintes Espèces dans un mouchoir et les avait portées dans une réunion de sectaires lucifériens. Elle avait fait cela pendant plusieurs mois. La plume se refuse à décrire les injures faites à N.-S. dans ces orgies. La femme sa-

crilège y prenait part ; mais il lui restait au fond du cœur un certain respect pour l'Eucharistie : après le départ des hommes elle recueillait les fragments. Quand elle vint se confesser, elle les avait sur elle et me les confia. Je les remis secrètement à l'évêque. Le Saint Office, consulté pour savoir s'il fallait les conserver, répondit que vu leur état avancé on devait les brûler. »

Université Leoniana d'Anagni.
Anno scol. 1897-98.

Personnel :

Recteur, le R. P. Louis Caterini.
Ministre, le P. Jacques Campana.
Directeur spirituel, le P. Pierre Laurenti.
Professeur de Logique, le P. N. Baill.
Professeur de Mathém. et phys., le P. Pierre Nani Mocenigo.
Trois Frères Coadjuteurs.

Cette année les élèves seront 25 ; ils iront en croissant chaque année jusqu'au nombre de quatre-vingts ou cent, c'est-à-dire autant que l'Université peut en contenir comme internes. — Les étudiants doivent prendre le doctorat en philosophie, théologie et droit ; et ils doivent appartenir, au moins pour la plus grande part, aux sept diocèses de la *Ciocieria*, pour lesquels le Pape a voulu fonder l'université. Les élèves sont choisis et envoyés par leurs évêques ; pour être admis, ils doivent passer un examen, qui, selon le désir du Pontife poète et littérateur, sera une composition en distiques latins. — Le Pape a établi les fonds de l'Université, de la façon suivante : 20 places gratuites ; 40 demi-gratuites ; les autres paieront 400 francs par année scolaire, laquelle est de 8 mois. Les seuls diocèses de la Ciocieria ont droit aux places gratuites et demi-gratuites qui ont été partagées d'après les besoins des diocèses et selon le désir de Sa Sainteté. — Pendant les quatre mois de vacances, le Pape veut que l'on se serve de la maison pour donner des retraites au clergé de ces mêmes diocèses de la Ciocieria. Il fournira les fonds nécessaires.

Le Pape publiera la constitution de cette nouvelle Université par un « Motu proprio » adressé à la Compagnie, et par une lettre circulaire aux évêques de la Ciocieria. Dans ces documents le Souverain Pontife se propose d'indiquer quelles doivent être les relations entre les évêques et la Compagnie.

L'inauguration solennelle aura lieu vers la fin de présent mois d'octobre 1897 ou au commencement de novembre : sept ou huit cardinaux ont été invités par le Pape, ainsi que les évêques de la Ciocieria, le très R. P. Gé-

néral, le R. P. Provincial, le recteur des études de l'Univérsité Grégorienne. et d'autres encore.

La maison est toute neuve ; à part le rez-de-chaussée, que l'on avait commencé à bâtir avec d'autres intentions, les 3 autres étages ont été parfaitement adaptés au but de l'Université. La façade principale compte 107 mètres de long ; une cour la précède, qui s'étend encore davantage. Sur l'autre façade au milieu se trouve l'église ; autour d'elle sont les classes et la bibliothèque. Derrière tout le bâtiment, sur la pente de la colline, l'université possède une belle vigne pour le P. Procureur.

La maison est située sur les collines qui bordent le côté gauche de la vaste vallée *del Sacco* (haute Ciocieria), à plus de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer. — Anagni est une des plus anciennes et nobles petites villes de la Ciocieria; c'est dans ce diocèse qu'est né Léon XIII, à Carpineto, à l'est, ville située à un kilomètre et demi de l'Université.

L'intérieur du bâtiment est divisé par un corridor qui a la même longueur que la façade, avec des chambres à droite et à gauche. Chaque élève occupe une chambre, et les Pères professeurs en occupent deux. Le Pape a voulu que toutes les chambres fussent pourvues du nécessaire, éclairées à la lumière électrique, et qu'il ne manquât rien de tout ce qui peut servir à une communauté.

Il a aussi affecté à la bibliothèque les livres de trois autres bibliothèques que des cardinaux et monsignori lui avaient léguées. L'église peut être ouverte au public. Elle a été fort bien peinte, et parfaitement meublée avec les plus beaux restes de l'Exposition Vaticane. Le Pape y a fait transporter le grand tableau de la Béatification du B. Baldinucci, qu'il avait destiné d'abord à sa famille. Le maître-autel doit, dit-on, coûter environ quarante ou cinquante mille francs.

Après l'inauguration et l'ouverture de l'Université, les supérieurs et élèves iront remercier le Souverain Pontife. L'excellent Pontife maintenant ne fait que parler de l'université Anagnina, et il se félicite surtout d'avoir par là donné à la Compagnie une dernière preuve de sa confiance, après quoi il croit n'avoir qu'à chanter le *Nunc dimitis.*

(Note communiquée par le P. Campana, S. J., ministre de l'Université d'Anagni.)

JAPON. — On lit dans *The Chang-hai daily Press* du 22 février 1897 : « Nagazaki vient de recevoir la visite assez inattendue de la *Princesse Wilhelmine*, navire de guerre hollandais. C'est le premier qui vient dans ces parages depuis plus de 20 ans. Tous les officiers avec l'équipage sont descendus à terre et ont visité la partie de la ville qui porte encore le nom de « Concession hollandaise », mais qui n'a plus rien de hollandais. On espère que dans un avenir prochain les Hollandais rentreront dans leurs anciens droits et privilèges. »

Les Frères Maristes dirigent à Nagazaki une école appelée « Kasei-Gakho, » qui veut dire « Étoile du Matin ». Ils vont l'agrandir au printemps prochain de manière à pouvoir recevoir des pensionnaires de *Chang-hai*, *Hong-Kong* et de *Manille*. Le directeur est prêtre, appartenant à leur Congrégation, mais indépendant de la mission du Japon. Cette congrégation est dirigée par un Supérieur général, résidant en Belgique. Dans cette école il y a 8 professeurs de différentes nationalités, Belges, Français, Irlandais et Américains. Les matières obligatoires sont: l'anglais, le français et le japonais. La musique théorique et instrumentale et les langues allemande, latine et grecque y sont aussi enseignées, mais comme matières facultatives. Notre correspondant dit, ajoute le journal, que la religion n'est enseignée que sur la demande des parents. Cette règle s'applique même aux catholiques romains. Il y a dans cette école des élèves de toutes nationalités comme de toutes religions. »

POLOGNE. — *Une guérison par le B. Bobola* (Lettre du P. Tomniczak au P. D'Alès.)

Le Père rédacteur *des Missions polonaises* rapporte sur un de nos Pères de la Russie Blanche, un trait intéressant, qu'il a appris pendant son séjour à Raguze en Dalmatie. Je vous communique ce récit tel quel.

« Après l'expulsion de 1820, le P. Odachowski se fixa en Sardaine. Peu de jours après son arrivée, il tomba gravement malade, au point que les médecins perdirent tout espoir de guérison. Le P. Supérieur fit faire un cercueil qu'on mit dans la chambre du mourant. Le bon Père Odachowski savait tout ce qui se passait autour de lui, mais il était tellement exténué qu'il lui était impossible de donner un signe de vie. Tout à coup une vision céleste lui apparut. Notre B. Père Ignace vint lui faire visite avec le B. André Bobola.

« Mon Père, dit le B. André à N. B. Père, faites la grâce de quelques années de vie à notre jeune Frère, il les emploiera au travail et à la plus grande gloire de Dieu. » Pour le moment, N. B. Père paraissait un peu mécontent et ne voulut pas se prêter aux prières du B. André. Mais comme celui-ci ne cessait de le supplier N. B. Père dit : « Combien d'années de vie voulez-vous lui obtenir? —Dix ans, » répond le B. André. « Mais ce n'est rien, dit N. B. Père, demandez donc plus que cela. » Et voilà que le bon Père mourant aperçoit lui-même le chiffre romain XXX et après une suite d'unités.... Puis N. B. Père fit une admonition assez longue au P. Odachowski en lui indiquant dans quelles vertus il devait s'exercer avant tout, et ce qui lui manquait en fait de perfection religieuse. Puis la vision disparut. Le lendemain le Père fut complètement remis, il demanda à manger et s'habilla lui-même, après quoi il se promena dans sa chambre. Bientôt le médecin arriva à la résidence pour savoir à quelle heure le bon Père avait

rendu le dernier soupir. Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il l'aperçut en parfaite santé et tout à fait joyeux.

Quelques mois plus tard le P. Odachowski fut envoyé par ordre de ses supérieurs à la mission de Herzegovine, où il avait à desservir successivement deux paroisses à moitié musulmanes. Souvent il était fatigué au point de cracher le sang. Ses compagnons craignaient beaucoup pour sa santé, mais le bon Père, lui, plaisantait de son infirmité. Il y avait dix ans à peine écoulés depuis sa dernière maladie et il était assuré de plus de trente ans de vie. Aussi pour prouver sa confiance dans la guérison miraculeuse, il travaillait au jardin, autant que le temps le lui permettait. Après plusieurs années de vie apostolique, il fut transféré au collège de Raguse, où il expira saintement à l'âge de 74 ans. Il ne voulut jamais raconter la vision, ni sa guérison miraculeuse. Une fois cependant il céda aux prières du Père Adelasio, et c'est de lui que nous tenons ce fait. On ne sut qu'après sa mort le nombre précis des années de vie que lui promit N. B. Père. Depuis sa guérison miraculeuse jusqu'à sa mort il s'écoula 39 ans.

Comme tous les Pères de la Russie-Blanche, le P. Odachowski, lui aussi, excellait dans la charité fraternelle. En voilà un exemple authentique. Les Pères du collège de Raguse passaient leurs vacances dans l'île de Medela, où ils avaient une campagne dans l'ancien couvent des Bénédictins. Un jour pendant les grandes vacances les FF. Scolastiques résolurent d'aller à la pêche. Le P. Odachowski, qui était alors Procureur du collège, se laissa vaincre par les prières du peuple scolastique et prit part à la pêche. Bientôt, le bateau de nos pêcheurs fut surpris en pleine mer par une affreuse tempête. L'entrée du port est devenue impossible, on jette l'ancre et le bateau résiste heureusement aux vagues furieuses, qui se calment quelques heures après. Les Scolastiques essaient de lever l'ancre pour s'en aller, mais elle était si bien fixée au fond de la mer, que tous leurs efforts n'aboutirent à rien. Leur situation devint alors très critique, car ils ne pouvaient en aucune façon détacher la chaîne. Tous étaient condamnés à mourir de faim, vu le petit nombre de bateaux faisant service dans ces parages. Sur ces entrefaites, le bon Père Odachowski se souvient qu'il n'a pas encore dépassé les années de vie qui lui ont été octroyées pendant sa guérison miraculeuse, il plonge, détache l'ancre et comme c'était un fier nageur, il revient sain et sauf de son expédition périlleuse, à la joie universelle des Scolastiques.

Votre tout dévoué
L. Tomniczak, S. J.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Mittheilungen aus der deutschen Provinz.* — Nous avons reçu le premier fascicule de ces *Lettres* de la province d'Allemagne et nous saluons avec joie leur apparition. Nous y

retrouvons, p. 5, la lettre du 31 oct. 1896 aux *Woodstock Lettres*, dans laquelle le T. R. P. Général rappelle l'importance et l'utilité des publications de ce genre et l'esprit dans lequel elles doivent être rédigées.

Nomina Patrum ac Fratrum qui, Societatem Jesu ingressi, in ea supremum diem obierunt 7 augusti 1814-7 augusti 1894. — Paris, Typographie R. Leroy, 1897, XXIII-763 pp. in-4°.

Nomina Patrum, etc. — *Ibid.*, XI-256 pp. in-16.

Cet ouvrage forme une contribution importante à l'histoire de la Compagnie au XIXe siècle. On sait quelle peine — et souvent infructueuse — il faut prendre pour restituer avec exactitude les dates principales de la vie d'hommes célèbres ou marquants. Ces dates constituent pourtant le cadre rigide et sûr qui seul enlève aux rapprochements historiques toute crainte d'arbitraire ou d'erreur.

C'est à l'établissement de ces dates qu'a consacré ses efforts le consciencieux archiviste de la province de Paris, secondé par nombre d'excellents collaborateurs (énumérés page XIII de l'introduction).

Grâce à son long et patient travail, entrepris sur les notes du P. de Guilhermy, aidé du P. J. B. van Meurs, le P. Alexandre Vivier s'est trouvé en mesure de nous donner une liste chronologique, aussi complète et exacte que possible, de tous les Jésuites décédés durant les quatre-vingts premières années de la nouvelle Compagnie (1814-1894).

Chaque nom est accompagné des indications absolument capitales : prénom, lieu et date de naissance, date et province d'entrée dans la Compagnie, date et désignation du degré, lieu et date de la mort. Quelques exemples feront mieux que tout commentaire, saisir la portée de ce cadre biographique, si précieux dans sa brièveté, et complété, s'il y a lieu, par des notes importantes.

		ORTUS.	INGRESSUS.	GRADUS.	OBITUS.
3862	P. Olivaint Petrus.	22 Febr. 1816 Paris.	2 Maj. 1845 Franciae.	15 Aug. 1860 Prof. 4 Vot.	26 Maj. 1871 Paris.
6510	E. Card. Franzelin Joan. Baptista.	15 April 1816 Aldein (Tirol).	27 Jul. 1834 Austro-Hungar.	2 Febr. 1853 Prof. 4 Vot.	11 Dec. 1886 Roma.
7535	P. Curci (1) Carolus.	4 Sept. 1809 (2). Napoli.	13 Sept. 1826 Neapolit.	15 Aug. 1844 Prof. 4 Vot.	19 Jun. 1891 Careggi (Firenze)
7637	C. Foley Henricus.	9 Aug. 1811 Astley (Worcester).	26 Mart. 1851 Angliae.	15 Aug. 1874 Coadj. t. form.	19 Nov. 1891 Roehampton (London).

1. Egressus mense Octobr. 1877, denuo fuit in Societate admissus, nomine A. R. P. Anderledy, die 29 Maii 1891 a R. P. J. M. Ciravegna, Assistente Italiæ.
2. Alias 1810 (Catalog. Prov. Rom. ab anno 1858).

Une table alphabétique très complète termine le volume, que précèdent plusieurs pièces de valeur : explication des signes — dubitatifs ou de convention — employés dans le corps de l'ouvrage, liste, par ordre de fondation, de toutes les provinces et missions de la nouvelle Compagnie, statistique de la Compagnie depuis 1814, enfin liste fort intéressante des Pères de l'ancienne Compagnie dont on ignore « *sint necne defuncti in restituta societate.* » Je relève parmi les noms de ces derniers celui du célèbre archevêque John Carroll.

Le second volume est un abrégé plus maniable du premier.

L'impression des deux ouvrages est belle, et la correction très remarquable dans un travail d'aussi longue haleine, et comportant ce nombre de dates et de noms propres.

Une note finale de l'auteur nous avertit qu'il n'a rien avancé, pour autant qu'il se souvient, qu'il ne le sût de bonne source. C'est donc un recueil de documents vraiment historiques qu'il nous propose. Tous ceux qu'intéresse notre histoire ne lui ménageront pas leur reconnaissance.

Depuis l'impression de l'ouvrage quelques omissions ont été relevées ; le P. Vivier nous prie d'indiquer les noms suivants :

	ORTUS.	INGRESSUS.	GRADUS.	OBITUS.
P. de Andrea Franc.-Xaverius.	11 april 1741. Napoli.	17 maii 1755.	?	31 dec. 1817. Pondichéry.
P. Tartagni Joannes-Bapt.	31 oct. 1735 Forli.	27 febr. 1752 Venetiæ.	15 aug. 1769 Prof. 4 vot.	31 dec. 1828 Bologna.
S. Bolvin Josephus.	25 mart. 1833 Wargnies-le-Petit (Nord).	20 nov. 1855 Franciæ.	Schol. approb.	30 januar. 1861 Vals (Hte Loire).
P. Moirez Amandus.	23 januar. 1801 Villers-Bretonneux (Somme).	13 nov. 1833 Franciæ.	3 febr. 1845 Coadj. spir.	31 januar. 1861 Parisiis.

Les PP. Alberdingk Thym et Van Miert, de Hollande, le P. Widmann, de la Nouvelle Orléans ont envoyé au P. Vivier leurs corrections pour les noms de ces provinces ; si d'autres Pères, dans les autres provinces voulaient bien lui faire la même charité, l'ouvrage y gagnerait encore en exactitude et par conséquent en valeur.

La vie de S. Ignace de Loyola, en 12 gravures. In-32 raisin. — Imprimées en taille-douce sur les planches du célèbre Jérôme Wierx récemment retrouvées. Elles seront accompagnées de la traduction des légendes latines en plusieurs langues.

Ces estampes, dont la suite complète se trouve dans peu de collections,

sont encore très recherchées par les amateurs. Au dire des connaisseurs les plus autorisés, peu de séries présentent à la fois plus de finesse dans l'exécution et de bonne originalité dans la composition du dessin.

Les pris sont établis sur les bases suivantes :

Expédié franco.

1 exempl.	des 12 sujets,	1 fr. 50.	
12	»	»	12 fr. »
60	»	»	54 fr. »
100	»	»	75 fr. »

On est prié d'adresser les demandes, avec un mandat payable au bureau n. 38 de Paris, à

M. A. HAMY, 14bis, rue Lhomond, Paris.

Casus conscientiæ propositi et soluti Romæ ad sanctum Apollinarem in cœtu Sancti Pauli Apostoli. Anno 1896-97.

N. 2. Cura Rmi Dni Felicis Cadene Urbani Antistitis.

Constat lib. 1,25.

Romæ 1897 venale prostat apud auctorem præcipuosque bibliopolas, pp. 47-107.

Tous les cas du présent numéro ont trait à la confession.

APPENDICE I.

Pose de la première pierre du Collège de Clermont [1].

EXTRAIT des Registres de l'hôtel-de-ville de Paris du mardi premier jour d Aoust mil six cens vingt huit.

Ledit jour sur les onze heures du matin Messieurs les Prévost des Marchands, échevins et greffier de la ville de Paris estant au bureau, y sont venus les Révérends Père Ignace Armant, Louis Le Mairat, Jacques Saillant (Sailhan), Pierre Royer, Louis Lallemant et Jehan Baptiste Machault tous Jhesuistes auxquels ayant par mesdits Srs fait bailler place et scéance iceux pères ont dit et représenté auxdits Srs que les logements de leur collège de Clermont situés en cette ville rue St Jacques, étant comme ils sont fort vieils et caducs ils sont contraints et par nécessité de les faire abattre et demolir et faire faire d'autres logements et bâtiments neufs pour y loger leurs escoliers auxquels bâtiments ils sont prêts de faire travailler suivant

1. Nous devons à l'obligeance du P. Hamy les deux documents qui suivent fort intéressants pour l'histoire de la Compagnie.

(N. D. L. R.)

les plantz (plans) et desseings (dessins) quen ont esté dressez. Mais auparavant venaient faire la semonce et une très-humble supplication à ceste Compagnie d'y voulloir mettre et poser la première pierre.

Auxquels mondit Sieur le Prévost des Marchans par l'advis de la Compagnie a respondu qu'ilz estoient les bien venus, que la ville estoit disposée de satisfaire officieusement à leur désir tant par la considération de leur invite particulière que par ce qu'elle doitz au grand exercice des bonnes lettres qui se faict audit college. Pour ce leur promet de le visiter mardy prochain sans cérémonye néantmoings et sans archers ce qu'elle n'entreprend jamais sans lettres du Roy.

Et le mardy huictièsme dudit mois d'Aoust mil six cens vingt huict de rellevee, mesditz S^rs le Prévost des Marchans, et eschevins avec les procureur du Roy, greffier et receveur de ladite ville se sont transportez au college de Clermont, rue St Jacques, où ilz ont mis et posé la première pierre desdits bâtiments selon l'ordre et ainsy qu'il s'ensuict avec tout ce qui s'est passé en ladite action.

Premièrement, mesdits S^rs de la ville ont faict faire des médailles d'argent et de cuivre où d'ung coste est gravé (sic) la figure du Roy et allentour y est escript un motz Louis treiz^me, roy de France et de Navarre et de l'aultre y sont les armes de la ville et allentour y est escript de la trois^me prévoste de Messire Nicolas de Bailleul, président au Parlement.

Lesdicts Srs de la Ville ont faict préparer une pierre de marbre noir où ilz ont faict escripre et graver en lettres d'or ce qui ensuict :

Inscriptio primi Lapidis

Ludovico XIII fœliciter regnante

Illustrissimus

D. Nicolaus de Bailleul Eques Regis
Christianissimi a Sanctioribus Conciliis etc. In
Suprema Senatus Curia Præses Prætor Urbanus

Viri Clarissimi Ædiles

Petrus Parfaut Urbis Consiliarius
Dionisius Maillet In Curia Patronus — Échevins.
Augustinus Le Roux In Curia Præsidiali Consiliarius
Nicolaus de Laistre Civis Parisiensis

Viri Clarissimi

Gabriel Payen In Electorum Curia Præses et Urbis Regius Procurator (Procureur).
Guillelmus Clement Urbi a Secretis (Greffier).
Carolus Le Ber Domin^s de Mallissis Largitionum urbicarum Præfectus (Receveur).

Auspicato Primum Lapidem ad hujus domus
Societatis Jesu fundamentum
Mense Augusto anno Domini M.DC.XXVIII
Posuerunt

Et le mesme jour huictiesme Aoust sur les deux heures de rellevee mesdits S^rs^ de la ville ont envoyé Me Augustin Guillain M^e^ des œuvres (travaux) de la ville audict college de Clermont pour veoir si tout estoit prepare pour mettre et poser la dite premiere pierre dudict bastiment et ayant rapporte que tout estoit prest et que lon les attendoit aussitôt les dicts S^rs^ prevost des marchans eschevins, procureur du roy greffier et receveur de la ville sans aultre apparat ny ceremonie sont entrez dans ung carrosse et sont partis dudit hostel de ville suivis dung aultre carrosse et sont allez audict college des Jesuistes dict Clermont ou estans sont venuz au devant d'iceulx ledict Sr Igngce Armant principal assiste de plus de vingt cinq ou trente des peres Jesuistes et estans dans la court une multitude d'enfans et escoliers tant grands que petitz avec grandes acclamations de joye ont crie a haulte voix et par plus^rs^ fois Vivat.

Et aussitôt lesdicts peres les ont menez et conduitz au lieu en endroict qui estoit prepare pour mettre ladicte première pierre et où estoit ledict Guillain et la mondict S^r^ le prevost des marchans a mis et pose ladicte première pierre et sur icelle ladicte pierre de marbre gravee en lettres dor plus y a faict mettre quatre desdictes medailles dargent. Laquelle pierre de marbre et medailles ont este recouvertz dune grande pierre de taille qui a este massonnee par lesdicts S^rs^ prevost des marchans, eschevins procureur du roy greffier et receveur de la ville les ungs apres les aultres ausquels ledict Guillain a presente la truelle dargent avec le mortier qui estoit dans ung bassin dargent et apres ont aussy l'un apres l'aultre frappe dessus dung marteau dargent pareillement a eux presente par ledict Guillain en ce pendant y avoit une musique doulce et tous lesdicts escoliers ont recommence a crier Vivat.

Ce faict lesdicts S^rs^ de la ville ont este menez et conduictz par lesdictz peres Ignace et aultres jusques dans la grande court de derrière ou y avoit ung petit theatre prepare et tapisse devant lequel lesdicts S^rs^ prevost des marchans et eschevins, procureur, greffier et receveur se sont assises dans chacun une chaire et en mesme temps se sont presentez sur ledict theatre quelques ungs des escoliers vestus en mariniers tres gentilz tenant chacun ung aviron peinct en la main qui ont faict de tres belles declamations a la louange de la ville tant des vers latins que francois dont toute la Compagnie a este fort contente et sattisfaicte. Apres lesquelz jeuz lesdicts S^rs^ de la ville ont este conduictz par lesdictz peres Jesuistes dans une salle ou on leur a presente la collation apres laquelle se sont encore presentes deux jeunes escolliers qui ont recite plus^rs^ vers francois sur le subject desdicts

vieils bastiments et de la reparation diceulx et aussy a la louange de la ville.

Ce faict lesdicts S^rs^ de la ville sen sont retournez audict hostel de ville avec remerciemens de part et d'aultre.

Et le vendredy onziesme jour dudict moys daoust mil six cens vingt huict sont venuz un bureau de la ville Messieurt le recteur doiens procureurs et suppostz de luniversite de Paris assistez de leurs bedeaux portant masses qui ont remonstre a Messieurs les prevost des marchans et eschevins y estans quilz avoient eu advis que mardy dernier ilz estoient transportez au college de Clermont rue St Jacques pour y mettre et poser la premiere pierre dung bastiment que les prestres et escoliers diceluy college y font edifier et ce par lartifice desdits du college leur ayant celé leur desseing qui est de se prevalloir et servir de ceste action comme si elle estoit faicte par le corps de ceste ville pour faire croire à la posterité que leur college a lestablisement duquel ceste ville est opposee des lannee mil cinq cens soixante et quatre est maintenant auctorise par adveu publicq dicelle voire meme fonde et bastig de ses derniers comme aussy pour eluder la deliberation renouvelee le trente ung^me^ de May mil cinq cens vingt trois portant que ceste ville interviendra en caution de luniversite et se joindra avec elle pour empescher les etablissemens des colleges que ceulx de ceste societe entreprenent lequel artificieux dessein paraît meme des a present par ung livre que lesdits du college de Clermont en ont faict imprimer et faict vendre publicquement ensemble par plusieurs aultres pieces qu'ilz divulguent et font publier. Et davantage pour employer a ladvenir le nom de ceste ville pour couvrir ce quilz font journellement contre les arretz de la court, ce que lesdictz Srs Recteur, doyens, procureurs et suppostz ont creu et croient nestre selon lintention de ceste ville. Quant ce ne seroit que pource que l'Universite en faict la trois^me^ partie et travaille incessamment depuis huict cens ans pour le bien et decoration dicelle a linstruction de la jeunesse sans avoir jamais este a la charge a la ville ni lavoir importunee dun seul denier pour lerection d'aucun de ses colleges restant contente des fondations qui ont este faictes de temps en temps par aultres moyens et employant encores a present pour lentretien de lexercice en bonnes lettres et saine doctrine ses fondations encores quelles ne soient faictes que pour nourrir et eslever de pauvres escolliers que lon appelle bourciers de diversses provinces pour lentretien desquels presque tous les colleges ont este fondez et etablis et ont lesdicts Srs Recteur doyens procureurs et supposts requis lesdicts prevost des marchans et eschevins de voulloir declarer par acte quel a este leur motif et intention et si par ceste visite et ce qui sest passe ledict jour audict college de Clermont ensemble par les medailles qui ont este par ceulx mises ledict jour aux fondements dudict college portant dung costé limage du roy avec inscription Lodovic XIII D. G. Fran-

corum et Navarium rex et de l'aultre ung navire qui sont les armes de la ville avec inscription de la trois^me^ prevoste de messire Nicolas de Bailleul president au parlement 1628 ils ont entendu donner cest avantage auxdits du college de Clermont de sen prevalloir contre l'Université et de pouvoir dire comme desja ils s'en ventent partout que lesdicts S^rs^ de la ville sont fondateurs et patrons de leurdict college ou ladvenir est auctorise en quelque facon au prejudice des oppositions cy-devant formees et des interventions de ceste ville contre les etablsssements de leurs colleges.

A quoy mondict S^r^ le prevost des marchans a faict response que la ville prenoit en tres bonne part la remonstrance de ladicte Universite que les ressentiments quelle donnoit de laction passee estoient recuz comme des preuves et des marques de son affection lesquelles la ville asseuroit estre réciproque, nayant pas cru en laction dont il sagissait donner aulcun ombrage contraire. La premiere pierre dont il sagist ayant este mise sans ceremony esans marques du magistrat et par ung simple office de particuliers. Quelle scait ce qui est deub a lUniversiteLui departira toujours tres volontiers son affection et protection tant en causes ou elle est cy devant intervenue quen aultres ou elle interviendra pour seconder ses bons desseings declarant la ville dabondant pour le contentement dung corps si cellebre Que ce qui sest passe en ceste occasion a este sans aulcune intention de prejudicier a ses droitz, libertez, immunitez causes et privileges ce quelle luy fera cognoistre quand besoing sera et quelle ne conservera jamais moings que ses propres interets A bien contentement que ledict s^r^ recteur, se soit venu resclamer dung tel faict qui cest passe tout aultrement quon ne luy a faict entendre et auquel lUniversite na receu aulcun prejudice. De quoy iesdicts Srs Recteur doiens et supposts ont tres humblement remercie lesdicts S^rs^ de la ville. Faict le jour et an que dessus

Clement.

APPENDICE II.

Etat de la Compagnie de Jésus en France en 1608 [1].

	CIↃ IↃC XXIX			23 Prov.
	Rome	682		16 Mpf.
	Sicile	428		249 Coll.
Italie	Naples	424	2178	25 N.
	Milan	244		R. 67.
	Venise	350		Socii 10.000

1. Cet état de la Cie copié en 1629 *paraît* être pris du mémoire adressé à Henri IV, *sur sa demande*, en 1608, par les Jésuites de la province de France. Cf. Carayon. Rybeyrette, p. 92. A. H.

Portugal	Portugal	600	
	Indes or.	312	1229
	Japon	154	
	Brésil	163	
	Tolède	545	
	Castille	500	
	Aragon	307	
	Bétique	444	2479
	Sardaigne	123	
	Pérou	200	
	Mexique	300	
	M.Phillip.	60	
	France	117	
	Aquitaine	213	592
	Lyon	262	
	Belgique	482	
	Rhin	360	
	Germanie	352	2041
	Autriche	381	
	Transylvanie	33	
	Pologne	433	
			8519

En notre Compagnie il y a trois sortes de collèges, suivant les réglements faits par les Révérends Pères Généraux es congrégations générales. La première est des grands collèges où l'on fait profession de l'Écriture Sainte, de la théologie scolastique, des cas de conscience, des controverses, de la philosophie à trois cours, des langues hébraïque, grecque et latine et des lettres humaines à 5 ou 6 classes pour être les séminaires des provinces. Et en ces collèges doivent être entretenus pour le moins cent personnes, autrement ils sont extrêmement incommodés en leurs exercices et fonctions. Et le même en est-il des collèges des autres deux sortes à proportion.

La seconde sorte est de médiocres où l'on fait profession des cas de conscience, de la philosophie à deux ou trois cours, des langues grecque et latine et des lettres humaines à cinq classes. Et en ceux-ci sont nécessaires du moins 60 personnes.

La troisième est des plus petits où l'on enseigne la rhétorique, les lettres humaines, langues grecque et latine, le tout en 5 classes et les cas de conscience esquels collèges doivent être entretenus pour le moins 30 personnes.

Or est-il nécessaire qu'il y ait pour le moins de revenu 200 l. pour tête

d'autant qu'outre le vivre et le vêtement d'un chacun qui ne peut être à moins de 60 écus pour être honnêtement et commodément selon la profession de la Compagnie avec toute frugalité et modestie, il y a plusieurs frais à faire qui montent en communauté à une somme notable laquelle divisée par égales parties sur les particuliers dépasse de beaucoup les susdites 200 l. — comme à des provisions de bois, de linge pour les lits, réfectoire, cuisine et crédence, de chandelles, papier et autres choses semblables dont il se gâte beaucoup en une vocation telle que la nôtre, comme en gages de médecin et chirurgien, en médicaments, en livres, en viatiques, en procès en réparations de maisons et classes qu'il faut tenir fermées,pavées, nettes, garnies de bancs, chaires et chassis ; le tout aux dépens du collège, en l'entretenement de l'Église, tant pour le luminaire qu'ornements et meubles, en gages de serviteurs, en frais communs de la province (outre la contribution au noviciat), et tant d'autres accidents que l'expérience a montré revenir à plus de huit cents écus à raison de 60 personnes qui ont été au collège de Bordeaux ces années passées. Et ne montant le tout qu'à 800 écus ce serait pour homme 13 écus $\frac{1}{3}$ qui font avec les 60 susdits 220 l.

Aussi voit-on qu'il n'y a collège qui ne soit endetté, mal meublé, mal bâti ou peu commodé à nos usages, et les sujets leurs habits déchirés ou fort usés la plupart et souvent un même manteau et même robe de ville sert à plusieurs avec beaucoup d'incommodité, à faute de moyens. Et si n'y a-t-il point de dépense superflue, n'étant pas permis aux Recteurs Syndics qui seuls on le maniement des deniers (personne n'ayant rien de particulier à soi) de n'en dépendre que selon les règlements et institutions de la Compagnie. De quoi les Syndics rendent compte tous les mois aux Recteurs et les Recteurs aux Provinciaux tous les ans, et les Provinciaux au Général du moins tous les trois ans.

Or toute la dépense étant bien réglée et le nombre des personnes limitées ès collèges suivant la condition et grandeur d'iceux, il ne faut craindre que la Compagnie se charge de revenus au-delà du besoin. Même qu'il est porté par les constitutions d'icelle que où le revenu serait plus que suffisant pour le nombre compétent des personnes suivant les réglements susdits le surplus sera employé à élever et nourrir de pauvres écoliers, et non au profit du collège.

Le suivant état n'a été fait qu'à raison de 200 l. pour homme qui à la vérité n'est suffisant comme il a été remontré ci-dessus, même, attendu la cherté et pris excessif de toutes choses, néanmoins on s'est contenté de faire cet état à raison de 200 l. à ce qu'on voit plus clairement combien nos revenus sont éloignés du nécessaire.

Et aussi à noter qu'au suivant état par le nom des charges ne sont compris les frais ci-dessus mentionnés, mais les charges ordinaires que la nature des biens et revenus porte comme de censes, tailles, gages et pensions de

vicaires et semblables, d'où s'ensuit que ce qui est de liquide (revenu net) reste encore chargé de beaucoup de frais et dépense, outre le vivre vêtement et meubles.

C. Bordeaux	Brut	14950 — 7 — 1	1ere classe
	Ch.	3782 — 15 — 11	
	net.	11167 — 11 — 2	

Il faudrait 20000 l net. Il manque donc 8832 l — 8 s — 10 d

On ne jouit pas encore de la rente de 2000 l. due par la fondation de M. maître François de Baulon qui est contestée depuis 30 ans par Me Élie de Baulon, nonobstant les arrêts donnés contre lui contradictoirement au parlement de Paris.

C. Toulouse	Brut	8489 — 0 — 0	1ere classe
	Ch.	2679 — 0 — 0	
	Net.	5810 — 0 — 0	
Il faudrait 20000 l			Il manque 14190
C. Rodez		4369	3e classe
		1919	
Il faudrait	7000	2450	Manque 4550
C. Auch		3100	3e cl. avec 1 c. de philos.
		250	
		2850	
à 35	7000		M. 4150

La construction n'est pas achevée.
Il n'a pas d'Église.

C. Agen		3587 — 10 — 0	3e cl. 1 c. de phil.
		400 — 0 — 0	
		3187 — 10 — 0	
à 35 fr.	7000		M. 3812 — 10 — 0
C Limoges.		2900	1 ph.
		400	
		2500	
à 35 fr.	7000		M. 4500

Le bâtiment n'est pas achevé.
Il n'y a pas d'église.

C. Périgueux. 3000
100
———
2900
7000 4100

Il n'y a ni bâtiment ni église.

La ville n'est obligée qu'à 6000 pour ces constructions.

A. Toulouse 2742 l — 10 s

Il faudrait 12000 Il manque 10251 l — 10 s

Il n'y a qu'une petite chapelle

On ne compte qu'à 150 la pension dans cette maison où il devrait y avoir au moins 80 personnes pour le bon recrutement de la province.

Province de Lyon.

C. Lyon La ville 6000
Union des prieurés Vigne
Maison. Don du Clergé 3000

Il manque 11000 l

C. Université de Tournon Manque 16000 l

Hôtel de ville de Paris 1000
Lyon 1000
Union du prieuré d'Ardanse 1200
Quelques terres 800

M. de Tournon s'occupe de procurer l'union du prieuré de St-Sauveur qui rapporterait net 11000

Il ne manquera plus que 12000

C. Billom 3980 net. 1 pr. Th. mor.

Ce collège est chargé de nourrir et entretenir 18 pauvres écoliers étudiants et logés au collège, qui servent de séminaire au diocèse de Clermont. Leur dépense se monte à 2000.

à 35 il faudrait 7000 Manque environ 5000

C. Dijon 2e s.
Fondation Gondran 2000
Subvention de la ville 2000

Il faudrait 12000 Manque 8000

Il y a 5 ou 6000 écus de dettes.

C. Le Puy 5500 2e cl.
F. 11000 Manquent 5500
C. Béziers 4150

M. 5500

Résidence d'Aubenas. Le Mis de Maubée faisait une aumône de 1500 — pour entretenir le plus de monde.

10 ou 12 y vivent ordinairement.

État du Collège du Puy en 1706.

Revenu brut 22165 (qui, sans la déduction pr la gelée, serait) 23554
Charges (sans comprendre les 3075 l d'intérêts) 13819

Net 9735

Revenus		Charges			
en argent	5128	Intérêts	3075 l pr un capital de	80647	
en grains	14894	Capitation	157	3127	sans intérêts.
Redevances				83774	
en nature	3531	Aumônes	70		
	23553	Cont. de prov.	700		
		Gages des dom.	240		

Le collège du Puy a de revenu en 1706 22176
charges 13753

net 8423 — Il a dépensé 8414.

Montauban. — État en 1729.

Fiefs nobles dans la jurisdiction de Montauban :

Lemothe Sunet, les tablis, les chamberts, les collonges,		13761 — 8 s — 2 d
Domaines de Belsoleil et Martine		590 — 8 — 1
Rentes constituées sur la communauté de Lézat	160	
commune de Finhan	50	
le Clergé de Montauban	28	
M. Donungin	190	
		428 — 0 — 0
M. Dupont		60
M. Nialetes		400
		2854 — 16 — 3
Pensions des professeurs servies par le Roi		2600 — 0 — 0
Total		5454 — 16 — 3

	Charges.	
Taille	260	
Entr. de la chap.	300	
9 ch. des Anges etc.	4	
Entr. et réparations	200	
Grèle. Inond. Brouillards	150	
Aumônes	100	
Médecins	150	
Rente M. Nogaret	540	
Rente aux clarisses	40	
	1734	
Revenu net	3420 — 16 — 3	
	5454 — 16 — 3	somme égale

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

ANNÉE 1897.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVII. — N° 1. MAI 1898.

IHS

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVII. — N° 1. MAI 1898.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. J. de Broglie, Maison Saint-Louis, à Saint-Hélier, Jersey. *(Iles de la Manche.)*

J. L. s. j.

LETTRES DE JERSEY.

MAISON SAINT-LOUIS.

LES circonstances n'ont jamais permis aux scolastiques d'exercer largement leur zèle au milieu de cette population jersiaise, où cependant le bien à faire ne manque pas. Toutefois nous pensons qu'il est peut-être intéressant de relater ici le peu qu'il nous est donné d'accomplir.

Prédications. — Pendant le dernier carême, toutes les paroisses de l'île, sauf la paroisse de St-Thomas à St-Hélier, ont été évangélisées par des scolastiques. Chaque dimanche un d'entre eux se rendait à St-Martin pour prêcher à la grand' messe ; deux autres partaient pour St-Matthieu : l'un parlait à la grand' messe, l'autre aux vêpres. La paroisse anglaise était réservée aux Frères anglais ou irlandais. Enfin l'humble apostolat auprès des vieux et vieilles des Petites Sœurs n'était pas dédaigné ; et le P. Noury, leur aumônier habituel, trouvait facilement un orateur désireux d'exercer son zèle. Là, plus souvent que partout ailleurs, le prédicateur a eu la consolation de voir ses auditeurs émus jusqu'aux larmes.

Chaque mardi deux Pères, l'un à St-Matthieu, l'autre à St-Martin, accompagnaient les Pères Oblats chargés de la paroisse, dans la visite des familles catholiques. Tous deux ont été prendre logis aux presbytères, pendant la semaine sainte, pour prêcher une retraite préparatoire aux Pâques et recueillir les fruits produits dans les âmes par les prédications du carême.

Visites des pauvres. Au mois d'octobre dernier, le R. P. Recteur demandait au R. P. Raffier, curé de St-Martin, de lui indiquer quelques familles pauvres dignes d'intérêt dans le voisinage de notre maison de campagne. Hélas ! la liste ne fut pas longue à dresser ; elle indiquait douze familles, auxquelles trois autres sont venues s'ajouter. Chacune fut confiée à un scolastique. Les visites ont lieu le jour du congé, soit en allant à la maison de campagne, soit en en revenant. On porte à ces familles des bons de pain, de charbon, parfois quelque argent ou des habits. Les besoins spirituels sont souvent plus grands que les besoins matériels ; ici il faut obtenir l'assistance plus régulière à la messe ou l'accomplissement du devoir pascal ; là il faut décider les parents à envoyer leurs plus petits enfants non à l'école protestante voisine, mais à l'école catholique parfois très éloignée, ou à faire apprendre le catéchisme aux plus grands en vue de la première communion. Ces visites fournissent aux promenades un but utile et intéressant. Elles nous font mieux connaître et plus aimer de la population jersiaise,

auprès de qui nous passions un peu pour de grands seigneurs dédaigneux des pauvres gens. Un boulanger protestant de Gorey disait dernièrement à une bande de scolastiques : « Les Jésuites sont décidément meilleurs que les protestants. »

Il est rare de rencontrer chez eux le père de famille ou les plus grands enfants qui déjà gagnent leur vie en travaillant aux champs. Nous avons cependant trouvé un moyen de les atteindre.

Lorsqu'il y a quatre ans, on apprit dans l'île qu'un Père allait élever une haute tour devant servir d'Observatoire, les fanatiques parmi les protestants en prirent occasion de répandre les plus absurdes calomnies. Ils prétendirent entre autres qu'au sommet de la tour on installerait une lunette ; et tout protestant que le Recteur de la maison St-Louis regarderait au travers de cette lunette deviendrait infailliblement catholique. La terrible lunette est encore à placer, mais en fait la tour est devenue un instrument sinon de conversion pour les protestants, du moins de retour à la pratique religieuse pour les catholiques. Après plusieurs tentatives infructueuses, un scolastique avait enfin réussi à rencontrer chez lui le père de la famille qu'il assiste. Au bout de quelques minutes d'entretien, notre homme se lève malgré les efforts faits pour le retenir. Au moment où il allait sortir : « Venez me voir à St-Louis, lui dit le visiteur, je vous ferai monter au sommet de la tour. » Volte-face immédiate : « Vraiment, vous me ferez monter au sommet de la tour ? — Certainement ; la chose est facile. »

Il n'est pas le seul que cette attrayante perspective ait décidé à venir faire une visite à St-Louis dans la journée du dimanche ; et les échos de la tour pourraient répéter plus d'une conversation sérieuse tenue entre un scolastique et son protégé.

Catéchismes. — Venez le dimanche à la porterie, vers les 2 heures, vous y trouverez réuni un groupe d'enfants qui semblent attendre quelqu'un. C'est « la bande » du P. de la Broise. Il y a un an, le Père réunissait quelques enfants des rues pour leur faire le catéchisme ; la leçon était suivie d'une partie de boules. Depuis leur nombre a augmenté, le P. de la Broise a trouvé des aides dans plusieurs scolastiques et dans un Frère coadjuteur, le Fr. Rostren. Avec eux, après le catéchisme, tout ce petit monde joue aux boules ou à la balle. Même pendant les dernières vacances de Pâques, le R. P. Recteur de la Marine a bien voulu permettre qu'on vînt dans la cour des élèves, exécuter plusieurs parties de ballons.

Chaque dimanche aussi quelques scolastiques font faire le catéchisme à la jeunesse réunie pour le « *Sunday school* » et prêter ainsi leur concours aux prêtres chargés de la paroisse anglaise.

Un mot maintenant sur un autre apostolat, preuve que tous ont leur part dans les exercices de zèle. Depuis plusieurs années des travaux de draguage sont exécutés dans le port par une compagnie hollandaise, qui

n'emploie que des ouvriers hollandais. Un grand nombre de ceux-ci ne savent pas l'anglais. Grande fut leur surprise et leur joie il y a deux ans, quand, un jour, ils furent abordés sur le port par des clergymen parlant leur langue. La connaissance fut vite faite ; et rendez-vous fut donné pour le dimanche suivant à St-Louis. Depuis, ce rendez-vous hebdomadaire a été fidèlement tenu. Ces braves gens viennent ici passer une partie de leur après-midi du dimanche ; on cause de la patrie, on fume les cigares du pays ; et peu à peu disparaissent les préjugés d'enfance et d'éducation contre la religion catholique.

Tous sont protestants à l'exception du mécanicien et de son fils. Ces deux derniers ont rempli leur devoir pascal, le jour même de Pâques dans notre chapelle.

Décoration de la chapelle. — En 1882 les *Lettres de Jersey*, racontant notre installation à l'Imperial Hotel, décrivaient ainsi la chapelle du scolasticat : « Une salle sombre et recueillie, dont l'horizon se borne à un rocher garni de lierre. » Quelque favorable au recueillement que fût ce demi-jour, quand il fallait aux heures de pluie, si fréquentes dans l'île, se tenir à la chapelle pour dire le bréviaire, on eût volontiers souhaité plus de lumière. Le R. Père Recteur a comblé ce désir. Aujourd'hui, une large baie laisse tomber d'en haut, sur toute la salle, une clarté abondante. Le sanctuaire n'a rien perdu de son recueillement, la lumière n'arrivant sur lui qu'indirectement. Mais cette clarté nouvelle a découvert bien des misères auxquelles on a dû remédier sans retard. Les peintures sur toile, œuvre du Père du Coetlosquet, ont pu être conservées ; seuls, les encadrements de papier ont été refaits dans des tons plus clairs. Depuis un an déjà les petits autels, placés dans les verrières de fond, n'existaient plus. On en a profité pour donner au chœur une décoration plus une et moins pauvre. Les sculptures Renaissance du maître-autel sont dorées avec goût et ménagement, et les plaques de porcelaine imitant l'émail, remplacées par des motifs bas-relief en bronze doré, sur panneaux de chêne. Le tout d'un effet sobre et riche. A la place des petits autels, deux grands piédestaux Renaissance, avec colonnes dégagées, chapiteaux, frise et ornements de bronze doré, supportent : l'un, N.-D. de Bon Secours, l'autre, S. Louis de Gonzague, patron du scolasticat. Derrière les statues chaque fenêtre porte une décoration Renaissance. Un fronton en bois de chêne sculpté et doré remplit le demi-cintre et rappelle à la fois le maître-autel et les piédestaux ; au-dessous une riche tenture, genre courtine, tombe jusqu'à terre, encadrée elle-même par deux grandes crosses en bronze doré auxquelles sont suspendues de gracieuses lampes de même style.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Zi-ka-wei au jour le jour.

Notes d'un scolastique (suite) (1).

Débuts d'avril.

Le P. St-Chevalier part pour une expédition magnétique. Il note les déviations de l'aiguille, prend le point de quelques localités, prépare des documents pour des travaux futurs. Le P. Froc dirige l'Observatoire qui étend beaucoup ses relations. Trente-six stations, parmi lesquelles *Tomsk*, *Irkoutsk*, *Wladivostock*, *Tien-tsing*, *Tokio*, *Han-keou*, *Fou-tcheou*, *les Pescadores*, *Tourane*, *le cap St-Jacques*, *Manille*, envoyent leurs télégrammes météorologiques.

5 avril. — A *Chang-hai*, branle-bas général ; les volontaires sont sous les armes ; les bateaux de guerre envoient leurs compagnies de débarquement, qui gardent les rues, baïonnette au fusil. En l'absence de tout bateau français, les Russes stationnent au consulat de France. Est-ce une révolution ? Moins que ça. Les brouettiers ont refusé de payer la surtaxe votée par l'administration anglaise, et se sont réunis en masses énormes. On a pris peur, plus peut-être que de raison, et voilà. La police française, pourtant hors de cause, avait, elle aussi, remplacé par le sabre la matraque habituelle. Le calme fut aussi vite rétabli que menacé, sans que *Zi-ka-wei* ait éprouvé aucun contre-coup.

A *Zi-ka-wei*, les constructions, en cours d'exécution depuis 6 mois, avancent lentement. La maison, construite alors qu'on savait moins bien remédier à l'instabilité du sol dans ces régions, présentait des crevasses inquiétantes ; on y obvie en élevant aux extrémités deux corps de bâtiments enserrant l'ancienne construction et donnant du même coup une augmentation de local absolument nécessaire. L'ensemble se développera sur une longueur d'environ 70 mètres. Ces changements entraînent le déplacement du séminaire, qui d'ailleurs faiblit sous le poids des ans. Une construction particulière logera la bibliothèque chaque jour grandissante de la mission. Voilà bien des choses ! Et l'église, si petite les jours de fête, et l'Observatoire si à l'étroit et sans place pour l'équatorial qui viendra un jour. On ne peut pas reculer, tout cela s'impose, et mènera, nous l'espérons, à quelque chose de définitif. En attendant voilà bien de la besogne pour S. Joseph, notre procureur, pour les bons anges, et pour nos Supérieurs.

18 avril. — Pâques ; grande fête à *Yang-king-pang*. De belles tentures, dons des chrétiens indigènes, ornent l'église. — Grand'messe en musique. Dans le chœur, sans nommer nos Pères, citons le P. Robert, procureur des Missions étrangères, M. Lemière, rédacteur du journal français, M. Holiday, catholique anglais, M. Vinay, courtier, M. Jones, anglais et pro-

1. Cf. le numéro précédent des *Lettres de Jersey*, p. 217.

testant, si bien que M. Vinay, catholique à gros grains pourtant en eut des scrupules. « Mais il est protestant, » disait-il. « Bien, nous le convertirons, » fut la réponse, et les scrupules furent calmés.

Le même jour de Pâques eut lieu à *Woosung*, à 3 lieues de *Chang-hai*, la révolte des vieux militaires licenciés. Les officiers allemands des jeunes troupes ont eu le plaisir de voir leurs 2500 hommes obéir avec une discipline parfaite ; l'affaire fut vite terminée. Ces officiers ont nom : baron von Reitzenstein, major, comte Neyhauss, von Bodenhausen, von Nauendorff, Quassowski, etc.

Le dernier jour d'avril. — Bénédiction d'une statue de Notre-Dame de Lourdes, envoyée au collège de *Zi-ka-wei* par le Carmel de Tours, si dévoué à la Mission. La statue a été placée sous un dôme que soutiennent huit gracieuses colonnettes, le tout en ciment avec armature en bois ou en fer. Joli effet. — A *Zo-cè*, il y a un an déjà, on a construit, pour abriter une autre statue de Lourdes, un édicule gothique, à flèche élancée, tout en pierres, qui fait l'admiration des chinois et des européens. Là une famille riche a fait, en *ex-voto*, une grande part des frais.

1er mai. — A l'orphelinat, les apprentis-menuisiers demandent qu'on mette des fleurs à la statue de la Ste Vierge. Le Frère coadjuteur, surveillant, dit qu'il n'y en a pas. Le lendemain de jolis bouquets ornent la statue. Un apprenti s'était esquivé, et était allé, d'une main pieuse, piller dans un jardin voisin. Par malheur l'affaire fut éventée, et le délinquant dut aller, tout en pleurs, faire des excuses. Tout finit par une quête spontanée parmi ce pauvre monde qui donna 1000 sapèques, près de 3 francs. — A l'orphelinat, se trouvent actuellement perdus parmi les Chinois, un Coréen, un Japonais, un Indien.

20 mai. — Un ingénieur autrichien, M. de Marteau, chrétien pratiquant, célèbre son mariage dans notre église à *Chang-hai*. Beaucoup d'assistants, chinois et chinoises ; celui qui fait les honneurs et place les invités, c'est le fameux *Tcheng-ki-tong*. Il a connu en Europe la famille de la fiancée, de là son rôle d'aujourd'hui, qui, pour un instant, remet en relief sa personne bien moins bruyante ici qu'en France.

24 mai. — Fête de N.-D. Auxiliatrice à *Zo-cè*. « L'église est trop petite, disait un Européen : vous devriez en reconstruire une plus grande. » Comme il y va ! — Les scolastiques font le service d'ordre, et ce n'est pas une sinécure. Les mamans portant poupon méritent une attention spéciale et une place de choix ; les bébés ouvrent de grands yeux et font silence au grand profit de la paix générale. Mais quelle scène !

— Sur la montagne une Portugaise perd sa bourse ; une Chinoise la ramasse et la rend, sans vouloir rien recevoir en dépit de l'usage qui confère le droit à un pourboire. Voilà ce que fait la grâce. — Voici la nature, un petit Chinois voit un Portugais laisser tomber de sa poche un beau livre à

tranche dorée : il laisse au propriétaire le temps de s'éloigner, ramasse l'objet, et l'emporte. On lui a plus tard réformé la conscience.

— Les Européens gardent même en Chine la démangeaison d'écrire leurs noms partout. A *Zo-cè*, ils y mettent quelque discrétion, moins ailleurs. Près de *Zi-ka-wei*, on peut lire dans le voisinage d'un tombeau : « Vive l'anarchie, à bas l'infâme bourgeoisie ! » Une autre main a griffonné par dessus : « Vive la monarchie ! »

A *Zo-cè*, le dimanche 23, et le 24 jour de la fête, il y a eu un total d'environ 4000 communions.

1er juin. — Le commandant et les officiers du *Descartes* ont été reçus ces jours-ci à *Zi-ka-wei.* — A notre tour, nous allons leur faire visite, sur leur bateau. Une manœuvre heureuse et une grande marée lui ont permis de franchir la passe, et le voilà devant *Chang-hai*, ayant grand air au milieu de ses voisins. Les officiers nous font tout voir avec une bonne grâce parfaite. Ils sont fiers de leur bateau qui fait son premier voyage et s'est bien comporté. A fond de cale, dans la salle des torpilles, est gravé l'inévitable : « *Cogito, ergo sum.* » « Mais oui, dit un officier, en nous le montrant dans le demi-jour, j'existe, donc je suis.» — Deux anciens de Jersey sont à bord, de Meaux et Taillez, qui font honneur à la formation reçue. Citons encore M. Lagier, lieutenant de vaisseau, un ancien des Pères maristes, franc chrétien, qui nous montre une crèche, dans sa chambrette, avec toutes les nations du monde, en figures minuscules, adorant l'Enfant JÉSUS ; un bonze chinois s'y tient à plat ventre. D'autres encore, comme M. d'Eudeville, de Stanislas, composent l'élément catholique pratiquant. Une mention au commissaire, M. Jules Prudham, qui fut aux petits soins. Cet homme d'affaires a déclaré que *Zi-ka-wei* lui a paru, honneur en soit à qui de droit, « une merveille d'administration ».

Fin juin. — On fête à *Chang-hai* le jubilé de la reine. « A l'issue de l'office du matin dans l'église des Jésuites, dit un journal, l'hymne national anglais a été joué sur l'orgue, pendant que l'assistance se tenait debout en signe de respect pour la reine Victoria. »

A *Zi-ka-wei*, autres fêtes et plus belles. Ordination des PP. Eugène et Charles Baumert, Bondon, de Bodman, Bastard, et du P. Hornsby, de Macao. Vingt-cinq prêtres imposaient les mains avec Sa Grandeur Mgr Garnier. Ce jour-là même, dans une paroisse de la Vendée, le père d'un des nouveaux prêtres s'éteignait doucement, et s'en allait contempler la fête du haut du ciel.

1er juillet. — L'*Écho de Chine*, journal français de *Chang-hai*, publie son premier numéro. Il succède au *Messager de Chine*, comme celui-ci avait succédé au *Courrier de Chine.* Dans leur éphémère existence, ces journaux ont rendu des services à la bonne cause. Un certain Ross, ministre protestant au Nord de la Chine, et demi-fou, ayant attaqué les missionnaires

catholiques, le rédacteur prit leur cause en main. Un véhément article se terminait par ces mots : « O digne John Ross, quelle épithète bien méritée devrions-nous accoler à ton nom, si un hasard jaloux ne s'était chargé de ce soin ? »

Mi-juillet. — M. Cérard, ministre de France en Chine, retourne en Europe : son activité, son savoir-faire lui ont acquis la reconnaissance de tous les missionnaires.

15 juillet. — Grandes vacances à *Zo-cè*, *de more.* — Point de pèlerin en ce moment, sauf un petit mandarin avec sa femme et ses enfants. Il devrait raconter son histoire, mais, dit-il, je ne sais pas faire de livre. C'est M. Splingaerd, un brave Belge, venu jadis avec les missionnaires de Mongolie, leur aide dévoué, non leur confrère. Après bien des aventures où il avait pu se former à la langue chinoise, *Li-hong-tchang* demanda ses services. Notre Belge endossa le costume chinois, et le voilà parti pour l'Extrême-Chine aux confins du désert, homme de confiance du gouvernement dans les relations avec les Russes. Il s'est marié là-bas, avec une chrétienne indigène des plus ferventes, et Dieu bénit leur union. Aujourd'hui, les onze enfants, ayant quitté le costume aux voyantes couleurs, font retour à la civilisation européenne, pendant que le père, toujours enchinoisé, se rend à son nouveau poste de surveillant des mines d'or. Et tout ce monde est plein de foi et de piété : famille curieuse et édifiante.

Juillet-août. — La température maximum a été de 38°9, le 14 juillet. C'est bien assez, de l'avis de tout le monde.

23 août, *status.* — Les juvénistes reviennent de *Nanking*. Vous voilà 30 scolastiques à *Zi-ka-wei*, sans compter les 4 novices, sans compter les nouveaux à venir d'Europe.

Les comptes rendus enregistrent 22685 catéchumènes actuellement à l'épreuve, 1492 baptêmes d'adultes donnés dans l'année, et un total de 111605 chrétiens.

L'année a vu paraître deux variétés sinologiques.

Le n° 11. — *Notions techniques sur la propriété en Chine*, par le P. Pierre *Hoang*, du clergé séculier. C'est une réédition, traduite du texte latin par le P. Bastard, enrichie de documents officiels par le P. Tovar. C'est le « *frater qui adjuvatur a fratre* ».

Le n° 12. — *La Stèle chrétienne de Si-ngan-fou*, par le P. H. Havret, histoire du monument, 400 pages serrées, qui fixent et épuisent la question.

Débuts de septembre. — Au revoir ; je retourne à mes livres, l'année scolaire va commencer, un peu en avance sur Jersey. L'ouvrage ne manquera pas : que Dieu nous soit en aide !

Conversion du village de Pen-che-kiao.

Lettre du P. Colvez au F. J. Guy.

Ou-hou, 20 juillet 1897.

VOUS le savez, peut-être, en ce moment la situation des missionnaires est meilleure qu'elle ne l'a été depuis longtemps, grâce surtout à la fermeté et à l'habileté de notre Ministe à Pékin, M. Gérard. Malheureusement nous sommes menacés de perdre cette excellente Excellence. Elle va prendre un congé en France, et le congé pourrait être définitif.

En attendant les mandarins se montrent moins hostiles.

Mon sous-préfet est le plus triste sire; fumeur d'opium avec le cortège de vices qui s'en suit; naturellement il n'est pas favorable. Je pensais que jeune encore, mandarin seulement depuis six mois, il était plus facile à réduire qu'un vieux routier habitué à jouer les Européens. Je résolus de le mettre en demeure d'agir, après toutefois avoir prié Dieu de ne pas me laisser faire de fausses démarches. Un beau matin, précédé de mon porteur et suivi de mon catéchiste, je partis pour *Hui-kïa-liu*, ce gros bourg dont je vous parlais l'an passé à propos de l'achat d'un terrain. Sur ma route, à cinq lieues de *Sou-song*, est le village de *Pen-che-kiao* (Pont de pierre de la famille *Pen*), où je n'étais jamais passé sans recevoir d'injure.

A peine étais-je en vue, que plusieurs hommes de la famille *Pen* se mirent à crier à tue-tête: « Une mule perchée sur une mule, un diable d'occident », etc., etc. Les insultes continuèrent pendant que, descendu de ma monture, je distribuais des remèdes à un jeune homme qui avait la poitrine couverte d'un affreux ulcère. Cette fois au lieu de poursuivre mon chemin comme d'ordinaire, sans témoigner nul mécontentement, je me dirigeais vers les coupables. Bien que très nombreux, ils prirent la fuite et se précipitèrent vers les portes des habitations en les refermant sur eux. Près de l'une d'elles était assis un vieillard asthmatique. Il ne pouvait fuir; il reçut ma première semonce. « Vénérable vieillard (en Chine il faut toujours prendre grande attention aux vieux), les gens de votre village ne sont pas polis; ils ont tort de maudire un passant qui ne leur veut aucun mal, mais leur désire toutes sortes de félicités. Voilà plusieurs années qu'ils m'insultent chaque fois que je passe, je souhaite que cela finisse. S'ils ne viennent de suite me faire des excuses, je devrai les dénoncer au sous-préfet. Ils comprendront alors, mais trop tard, leur faute, car les hommes du tribunal leur feront manger de la misère.

— Maître d'occident, dit le vieux tout tremblant, il m'est impossible de vous amener ceux qui ont fui; je vous conjure de ne pas vous fâcher, ils sont si étourdis, ils ignorent tout le bien, toutes les bonnes œuvres que vous faites dans le *Sou-song*. »

Pendant que nous parlions, quelques hommes étaient sortis des maisons et s'étaient approchés. Étaient-ils des insulteurs? Peut-être. En tout cas je leur déclarais que je voulais avoir des excuses. Ils se mirent à rire; bien plus, à ce moment un gros caillou vint frapper ma mule.

La mesure était comble, je ne pouvais plus me contenter de simples excuses, de quelques bonnes paroles, il fallait une punition prompte et sévère. Aussitôt je donnai l'ordre à mon domestique de laisser là ses paquets et de porter ma carte au sous-préfet et de lui exposer l'état des choses. « Oui, dirent mes auditeurs en répétant mes paroles d'un air narquois, va au sous-préfet. »

Resté seul avec mon catéchiste, il était 4 h. du soir, je me demandais comment se passerait la nuit. Mon serviteur avait dix lieues aller et retour à parcourir; il lui fallait s'aboucher avec le sous-préfet, enfin celui-ci devait perdre un certain temps à prendre une détermination. Le secours, pensais-je, arriverait le matin seulement. Et d'ici là? A la garde de Dieu.

Vous me demandez, sans doute, pourquoi je ne me rendais pas moi-même au tribunal et ne fuyais pas le danger. D'abord je n'en eus point la pensée, ensuite était-ce le meilleur parti? Si les habitants m'avaient soupçonné de poltronnerie, ils n'eussent gardé aucune retenue et m'eussent peut-être lapidé. Enfin le mandarin, par crainte d'une grosse affaire, ne pouvait pas m'abandonner dans ma situation. Si tout danger eût été passé, il pouvait lanterner, petit à petit oublier, étouffer l'affaire.

Les *Pen* chuchotaient autour de moi; que disaient-ils? Tout en caressant ma mule d'un air distrait, vous devinez si je prêtais une oreille attentive. « Le missionnaire, disaient-ils, va s'en aller certainement; soyons sans crainte, il ne peut coucher ici. »

Entrant dans la grande salle de réception, je dis au catéchiste de desseller la mule. Mes ennemis ne se méprirent pas sur mes intentions, il n'y avait plus à en douter, le Père était résolu à attendre les satellites du tribunal. Qu'allait devenir leur village? Ils seraient tous rançonnés, pillés sans merci, quelques-uns enchaînés et conduits à la ville comme des criminels. Les coupables firent ces réflexions salutaires et beaucoup d'autres, sans doute, car à peine je venais de m'asseoir sur le grand banc de la salle commune qu'un homme d'une trentaine d'années, en habits de cérémonie, s'approcha pour parler.

« Grand homme d'occident, vous avez été insulté, il est juste que les gens de *Pen-che-kiao* vous fassent des réparations; je me fais l'interprète de tous. Ils regrettent leur faute, ils supplient le Père de leur pardonner, ils le conjurent surtout de leur épargner une descente de la justice qui va les ruiner pour jamais.

—Maître, répondis-je, les excuses viennent un peu tard. L'affaire est déjà entre les mains du sous-préfet, il ne m'appartient plus d'en décider. Voici

trois ans que je reçois des injures de la part des *Pen*, et pourtant combien d'entre eux ont reçu mes bienfaits. Aujourd'hui c'est au moment où je secourais l'un d'eux que l'on me couvrait de malédictions. Ah ! ce n'est pas moi qui désire faire du chagrin aux gens du *Sou-song*, je leur souhaite beaucoup de biens. Seulement ceux qui, contre toute raison, outrageront la Religion chrétienne contre la volonté du céleste Empereur, je serai obligé de les dénoncer au tribunal. »

Le maître d'école, car c'était lui qui me parlait, ajouta : « Père, vous êtes un homme miséricordieux, un homme de bonnes œuvres, nous méritons un châtiment et nous voulons l'accepter, mais de votre main non de celle des gens du tribunal ; de grâce, dites-nous ce que vous exigez, puis ayez l'extrême bonté de nous éviter la venue du sous-préfet, veuillez vous rendre à la ville, nous vous ferons conduire par des hommes portant des lanternes.

— Ce que vous me demandez, est-il encore possible ? Si oui, je le ferai à la seule condition que vous acceptiez de faire un repas de 40 personnes au milieu du village, le 15 de la lune ; à ce repas seront invités tous les notables du pays, mon catéchiste le présidera ; je ne vous veux point de peine, mais je ne puis laisser plus longtemps outrager la Religion dans votre village. Acceptez-vous mes conditions ?

— Oui, oui, répondirent 50 voix d'hommes qui s'étaient approchés, nous acceptons ce que le grand homme d'occident nous propose. Nous lui serons très reconnaissants de nous délivrer des satellites. » Vite on écrit un billet (rien ne se traite en Chine sans écrit), une quinzaine le signent ; la petite mule est sellée, et trois hommes me précèdent en éclairant la marche avec des lanternes. Il fallait se hâter afin de prouver à ces pauvres paysans que je les aimais malgré leur faute.

Nous avions peut-être fait les deux tiers de la route, quand de loin j'aperçus sur les collines qui nous séparaient de la ville, un grand nombre de lanternes s'avançant vers nous. Était-ce une procession en l'honneur de quelque idole ? Les lumières étaient très nombreuses. Nous les joignons. C'était ni plus ni moins que les 110 satellites des trois tribunaux ayant à leur tête mon domestique. Tous étaient armés, tous portaient quelques chaînes ou cordes. Le lieutenant de gendarmerie était à cheval suivi du chef de police en chaise. Mon homme avait fait un tel tableau de la situation, que le sous-préfet avait cru à un soulèvement général du Sud-Est de ses États. Tremblant pour ses jours, il avait supplié ses subalternes de courir sus aux révoltés. Si sa présence était absolument nécessaire, il promettait d'aller lui-même châtier les coupables ; cependant il n'irait que sur un avis venu de *Pen-che kiao*. L'illustre magistrat tremblait encore le lendemain quand j'allai le voir.

Mais auparavant il faut que vous sachiez que dès la vue de ma mule, tout

le monde s'écria : « Le Père n'est pas tué, le Père est revenu ! » Aussitôt je mets pied à terre, les deux mandarins en font autant. Alors les questions se succèdent sans qu'on me laisse le temps de répondre.

« Père, êtes-vous blessé ?

« Père, vous a-t-on frappé ?

« Père, avez-vous beaucoup souffert ? »

Je vous laisse à deviner la terreur de mes trois conducteurs en entendant ces marques d'intérêt pour celui qu'ils ont tant de fois insulté. Mais c'est surtout quand ils entendirent ces paroles : « Nous allons poursuivre notre route jusqu'à *Pen-che-kiao* et ramener toutes ces canailles enchaînées. Père, en avez-vous avec vous que nous les liions de suite ? » Pauvres gens, oh ! alors ils se pressaient près de ma mule. En apercevant les mandarins, bien vite je descends de ma monture. Après les révérences d'usage, je prends la parole. « Vraiment, je suis touché plus que je ne saurais l'exprimer du dévouement des grands hommes et de la milice de *Sou-Song*. Comment en effet témoigner ma reconnaissance ! Je ne suis pas blessé; les gens de *Pen-che-kiao*, après m'avoir insulté et quelque peu menacé, ont fini par entendre la voix de la raison. Ils ont demandé pardon. Je l'ai accordé. »

« Non, non, dirent plusieurs voix, pas de pardon à ces êtres stupides. Le Père est trop bon. S'ils ne sont pas punis ils recommenceront.

— Soyons tous bons, Messieurs, pardonnons et les gens de *Pen-che-kiao* sauront apprécier votre miséricorde et la récompenser. »

Entre parenthèses je savais que les *Pen* accepteraient de donner 100 francs aux satellites.

« Merci, merci de la protection que vous m'accordez, mais de grâce pardonnez, je vous en prie. »

Chacun reprit le chemin de la ville, mais pas trop content de rentrer les poches vides. Le lendemain chacun eut son pourboire. Mais n'anticipons pas.

Il était minuit quand nous arrivâmes à la sous-préfecture; tous les citadins étaient aux portes. De tous côtés j'entendais faire la même question : le Père est-il revenu, est-il blessé ? Ces marques de sympathie me touchèrent beaucoup. Le Chinois a donc du cœur au moins à certains jours. Il y a tant de malades guéris par nos remèdes.

Rentré chez moi, je députais aussitôt un catéchiste pour rassurer le sous-préfet et lui demander à quelle heure il pourrait me recevoir le lendemain, car je tenais à le remercier en personne.

Dans cette visite il ne fut question que des dangers que j'avais courus. Si je ne l'avais supplié de pardonner, il eût envoyé une nuée de satellites châtier les coupables. Enfin il se rendit à mes instances en exprimant son admiration, disait-il, pour ma commisération. De fait cette bonté gagna le cœur des *Pen;* je ne sais ce que les trois qui m'avaient suivi racontèrent

le lendemain à leurs compatriotes après une bonne nuit passée à l'église, mais avant la soirée vingt-cinq hommes du village, garde-champêtre en tête, venaient me faire la prostration et me dire toute leur gratitude. Non seulement ils donnèrent 100 francs aux soldats et satellites, mais ils m'offrirent une inscription dorée de 30 à 40 francs. Enfin, et c'est là le plus beau, ils me déclarèrent qu'ils désiraient entrer dans la religion. En novembre prochain ils doivent venir au catéchuménat. A quoi tiennent les conversions ! Comment ne pas admirer la main de Dieu ! N'était-ce pas elle qui avait tout conduit en cette affaire? *Deo gratias !*

Colvez, S. J.

Troubles au Siao-hien.

Lettre du P. Gain au R. P. Supérieur.

Siu-cheou-fou, 9 août.

« AU moment de partir pour *Chang-hai*, voici qu'une nouvelle affaire vient de surgir au *Siao-hien*, qui pourrait devenir très grave. Au pied des collines que l'on aperçoit de *Ma-tsin*, se trouve un canal destiné à conduire dans le *Ngan-hoei* jusqu'à la *Hoai* l'eau des montagnes et de la plaine. Grâce à l'incurie des mandarins, ce canal s'est obstrué et n'a pas été curé depuis plusieurs années, bien qu'il y ait de l'argent prélevé sur les populations pour ce travail. Cette année, les pluies survenues au moment de la moisson, ne trouvant point d'issue, ont inondé plus de cent villages au nord des montagnes, et les blés ont été totalement perdus. Le sorgho, les haricots et le millet s'annonçaient splendides, quand de nouvelles pluies survenues ces dernières semaines ont fortement compromis cette seconde moisson, unique espoir de milliers de familles. Quelques notables étaient venus voir le P. Le Biboul, promettant d'amener à notre religion cent villages, si nous voulions obtenir des mandarins l'ouverture du canal. La réponse du Père, confirmée ensuite par moi-même, fut que nous ne pouvions pas nous occuper de cette affaire. Et voici que hier soir un courrier de *Ma-tsin* m'apprend que des milliers de cultivateurs du nord de *Siao-hien* se sont levés, en armes, pour ouvrir de vive force et malgré les supplications du sous-préfet, dont la chaise aurait été brisée dans la bagarre, une brèche pour l'écoulement des eaux qui se seraient précipitées au sud des montagnes à travers les campagnes. Naturellement les habitants du sud n'ont pas trouvé cela de leur goût et se sont levés en masse pour parer le coup et se venger. Mais se venger contre qui ?

« Le malheur, c'est que pour rassembler les paysans et les entraîner à percer le canal, quelques meneurs, qui ne sont point du tout chrétiens, ont dit que les Pères de la Mission catholique avaient donné la permission,

sinon l'ordre ! d'aller de l'avant, et mettaient ainsi toute la responsabilité sur notre dos. Aussi ceux du sud, pour se venger, n'ont eu qu'un cri « Sus aux chrétiens ! A bas les Pères ! » et ils sont là des milliers qui s'apprêtent à aller attaquer *Ma-tsin.* Dès que j'appris cette nouvelle hier soir, je me hâtai d'en prévenir le mandarin, qui, pendant la nuit, a envoyé des ordres aux mandarins locaux, aux soldats et aux notables pour prévenir un malheur. Sachant que le P. Le Biboul voulait partir aujourd'hui pour son poste en péril, le mandarin m'a envoyé de grand matin un délégué me prier de retenir le Père jusqu'à ce qu'on ait de bonnes nouvelles de *Siao-hien.* Trois notables de la ville viennent de m'annoncer que les mandarins sont très embarrassés : ils craignent un soulèvement général. Le pain qui valait l'an dernier à cette époque 15 à 18 sapèques, en vaut 34 et 36 à la ville comme dans les campagnes. C'est la disette. Déjà le grenier public de *Pi-tcheou* vient d'être pillé par le peuple. »

« Impossible de quitter la section en de pareilles circonstances. Les PP. Doré et Van Dosselaere avec le P. Le Biboul, arrivés ici le 4 août au soir, très fatigués, se sont un peu reposés et voudraient se rendre à leurs postes. Mais le mandarin s'y oppose jusqu'à nouvel ordre, et il serait déraisonnable de ne pas céder un peu à ses désirs : car il est toujours très bon et très dévoué pour nous. »

Le P. Gain écrit à la date du 30 août : « L'affaire de *Siao-hien* est terminée. Nous avons fini par nous dégager de l'imbroglio, et tout le monde reconnaît que nous n'y sommes pour rien. Seulement les gars du sud se sont battus contre les gars du nord : on a brûlé force poudre, et ceux du nord, au nombre de 700 à 800, ont dû céder devant les milliers de sudistes venus presque du *Ngnan-hoei.* Mais l'affaire n'est pas finie, et messieurs les mandarins devront percer le canal, ce que tout le monde désire. »

Au pays des « Grands Couteaux ».

Lettres du P. Doré

Heou-kia-tchoang, 14 août 1897.

LA résidence est pleine de soldats, de caporaux, d'officiers de toutes sortes [1]: impossible de faire du ministère dans cette caserne ! on heurte le soldat, plutôt nous vivons en soldats. Ma pauvre résidence ! on peut dire d'elle ce qu'un Père chinois disait de la *Triomphante* à *Fou-Tcheou:* « Attamen habuit aliquid in latere. » Oui, son pauvre côté est bien mala-

1. Cette occupation militaire a soi-disant pour but de protéger le P. Doré contre une nouvelle attaque des rebelles qui ont pillé et détruit la résidence de *Heou-Kia-Tchoang* en 1896. — Cf. *Lettres de Jersey*, 1896, nº 3, p. 378, et 1897, nº 2, p. 227.

de.... 98 chambres brûlées, c'est une fameuse entaille. Avant-hier on a pris un *Grand-Couteau* (brigand) à la comédie de *Tchang-toen ;* c'est un parent du grand notable, notoirement connu pour ses faits et gestes. Le mandarin qui l'a fait prendre et conduire à son tribunal avait une peur bleue que nous demandions sa délivrance. A peine étais-je arrivé, que le grand notable est venu me supplier d'envoyer ma carte au mandarin pour le faire lâcher. Un de ses amis est venu à la rescousse avec quelques pleurnicheurs. Toute la galerie des militaires était curieuse d'entendre mes réponses, eux qui se sont donné tant de peine pour saisir une si bonne capture ! Voici ce que j'ai répondu :

« 1°. Cet homme-là je ne l'ai jamais vu, je ne le connais pas du tout : je ne puis donc pas savoir s'il est coupable ou non. Brave homme ou brigand, comment me demandez-vous ma carte pour protéger un homme qui m'est parfaitement inconnu ?

« 2° Votre sous-préfet est-il juste ? — Oui, me répond-on. — Alors que craignez-vous ? s'il est innocent, il sera traité comme tel.

« 3° En me demandant ma carte, vous voulez m'exposer à une perte de face terrible. Supposez que le sous-préfet me demande si je le connais ; je dois lui répondre en conscience : non. — Alors pourquoi envoyez-vous délivrer un homme que vous ne connaissez pas ?

« 4° Pour moi j'agis toujours selon ma conscience, je n'avance que ce dont je suis certain, or je ne sais pas ce qu'est cet homme ; donc je ne dirai rien sur son compte, ni pour, ni contre.

« Voilà la seule manière dont je puis le protéger ; car ce n'est point moi, notez bien, qui suis sous-préfet de *Tang-chan.*

« J'ai ouï dire que *Kouo-tchong-hoa* va à la préfecture vous prier d'intercéder pour lui. Nous devons être très prudents, sans quoi les militaires seraient furieux de voir que nous délivrons ceux qu'ils se donnent la peine de prendre. De plus tous m'assurent ici que le *Tchang* est un chef de Grands-Couteaux, du moins certainement de la secte. »

Est-ce possible de m'avoir mis de la boue pour enduire le mur du chœur de mon église ! En voilà une idée ! mettre de la boue sur des briques ! Je crois que je serai obligé de tout faire gratter. Le reste est parfait. Quel bonheur de trouver des portes, des fenêtres, le pavage bien exécutés ! La tour de David et sa sœur la tour d'ivoire se dressent fières et majestueuses au-dessus de l'amas de ruines de l'est. Oh ! avec de bons défenseurs elles braveraient des armées de brigands ; je viens de recevoir une escouade d'élèves de *Pang-sing-leou.* Depuis mon retour je n'ai reçu que des visites.

Le 15 août, le sous-préfet de *Tang-chan* a signé au P. Gain la reconnaissance d'une indemnité de 800,000 sapèques (2400 fr. environ) pour les 98 paillottes brûlées à *Heou-kia-tchoang*, payables en huit jours entre les mains des intéressés sous les yeux du P. Doré.

21 août, c'est la vie ordinaire du *Siu-tcheou-fou* à cette époque ; 2 ou 3 dévalisés par ci par là ; celui-ci vole le sorgho du voisin, celui-là donne un coup de lance à droite, un coup de fusil à gauche ; quelques tués et quelques blessés, rien en tout cela qui sorte de l'ordinaire de la vie. Hier peut-être le niveau aura monté ; 400 hommes se sont battus dans l'ancien lit du *Hoang-ho*, non loin de *Lieou-ti-teou*. Si les centaines d'entremetteurs accourus pour mettre la paix n'ont pas réussi, il y aura eu des têtes cassées en plus grand nombre que de coutume.

Autour de ma résidence, c'est la paix ; plus n'est question de tenter un nouvel assaut. Mes 40 braves et leurs chefs occupent toujours mon enclos. Tout ce qui est susceptible d'être soit brûlé, soit mangé, soit détérioré, disparaît peu à peu, et cela sans bruit, avec beaucoup de politesse du reste, car mes braves se conduisent vraiment bien à notre égard. Mais qui garde l'église ne doit-il pas vivre un peu de l'église ? Nos loustics en feraient bien d'autres...... N'empêche, c'est ruineux; de plus il est impossible d'entreprendre aucune œuvre, ni école, ni ministère jusqu'à ce que mes maisons soient évacuées.

Le mandarin vient d'envoyer son homme nous apporter 720 *tiao* de mille sapèques (2160 fr.) que j'ai distribués à tous les incendiés sous les yeux de son délégué. Il s'attendait à des récriminations : « Soyez bien tranquille ; ce sera l'affaire de cinq minutes et pas un mot. » De fait, comme je donnais tout, personne n'eut rien à dire. J'ai fait confectionner le reçu ainsi : « Reçu auparavant 80 *tiao* (240 fr.) à *T'ang-chan* pour nourriture ; reçu le 24 de la lune 720 *tiao* à *Heou-tchoang ;* total 800 *tiao* (2400 fr.).» Chacun a signé et moi aussi. J'ai tenu fort à montrer à ces messieurs que je n'avais pas une seule sapèque pour moi. Il est bon qu'ils le voient, puisque c'est comme cela.

Mouvement de conversions.

Lettre du R. P. Supérieur.

Zi-ka-wei, le 2 décembre 1897.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

Le royaume de Jésus-Christ s'accroît de jour en jour dans notre mission. Au nord surtout ce sont des foules qui viennent à nous, elles viennent d'abord bien ignorantes, il est vrai, des vérités surnaturelles, elles entrevoient chez nous plus de justice, plus de secours aussi qu'elles n'en ont trouvé jusqu'à présent, mais il est évident qu'elles sont conduites par la grâce. Les âmes sont parfaitement disposées, et après avoir entendu et goûté la doctrine chrétienne, elles ne songent plus aux avantages matériels qui les avaient mues au début.

Les pauvres Pères demandent à être secourus, nous le faisons de notre mieux, comptant toujours sur la bonne Providence. Les ouvriers apostoliques sont trop peu nombreux, il faut y suppléer par des catéchistes, et ceux-ci ayant une famille à soutenir, nous devons leur donner un salaire qui, bien que minime, est une lourde charge pour le missionnaire. Ainsi quelques Pères ont jusqu'à vingt ou trente de ces catéchistes, et encore chacun de ceux-ci doit se charger de plusieurs villages. Vous le voyez, mon bon Père, c'est bien le cas de le dire : *fervet opus.* Mais le travail ne nous effraie pas, au contraire le bon Dieu a soin de nous combler de consolations spirituelles, qui nous font trouver bien légères toutes les inquiétudes et les privations que ce travail nous impose.

Continuez, mon Révérend et bien cher Père, à nous aider, surtout par vos prières et par celles que vous demanderez autour de vous,

En union de vos saints sacrifices.

Rᵆ Vᵆ infimus in X° servus
P. Paris, S. J.

Extraits de diverses lettres.

Ou-hou 1er septembre 1897.

Vous voulez savoir comment cela va à *Ho-kieou.* Tout doucement. *Sou-kia-pou* avait mis pendant quelque temps un arrêt à notre marche en avant. Mais depuis l'arrangement, le mouvement se continue. J'ai vu dernièrement encore plusieurs familles de catéchumènes venir à nous. D'autres plus nombreuses s'annoncent pour l'automne. Chez moi, ce sont des fermes isolées, et non des villages. Le grand éparpillement de mes chrétiens est aussi une chose qui rend lente notre marche en avant. Il faut aussi prendre garde à ne pas recevoir des loups dans la bergerie. Tous les ans j'écarte quelques dizaines de familles qui ne viennent que pour des affaires qui nous prépareraient peut-être des échauffourées comme à *Sou-kia-pou.*

(P. Rich.)

Kien-kiang, 20 septembre.

Me voilà chez moi depuis quinze jours. C'est vous dire que je suis au milieu du roulement d'affaires qui amènent et suivent les catéchumènes. Si le mouvement actuel continue, je ne sais où je vais les loger et comment je pourrai les nourrir. Depuis 15 jours j'ai reçu de 10 à 12 familles, c'est-à-dire de 25 à 30 personnes. C'est le premier résultat de notre affaire de *Liang-ka*, de *Eurl-yao* et de deux ou trois autres. Il y en a qui viennent de 15 *li* (9 kilomètres) au nord de *Pao-lo-dang*, demander à embrasser

notre religion. De *Fong-li* on est venu me proposer des maisons à acheter dans le bourg. A moitié route de *Fou-kao*, il y a 5 ou 6 familles voisines de mes catéchumènes maçons qui m'offrent leurs terres, leurs maisons et leurs personnes à acheter. Nous verrons plus tard ce qu'elles valent.

De *Se-kang* on est allé à *Tong-tcheou* me proposer des maisons à acheter dans le bourg, et une famille de *Liang-hou*, ennuyée par ses parents et voisins, est allée à *Se-tai-tang* prier *Kou-tong-fou* de les aider à entrer dans notre religion. Voilà bien des espérances de tous côtés ! Dieu veuille les bénir !!

(P. Pennors.)

Hoei-tcheou-fou, fête de S. Raphaël.

« Les chrétiens par ici sont rares. Comptez avec moi. Une famille (3 personnes) dépendant autrefois de *Hieou-ning ;* une veuve de *Tché-kiang* baptisée au temps de la rébellion au *Lao-dang*, par le P. Femiani : son plus jeune fils est venu, puis reparti : donc 4 personnes chrétiennes. Le neveu de la veuve est catéchumène fervent. Tous les jours il vient assister à la Messe et, de retour à la maison, il emploie son temps libre à étudier les prières. Il y a quelques jours s'est présenté un homme voulant se faire chrétien : il paraît droit et simple, mais il est seul, la femme et les enfants sont morts. Il a été amené par un protestant, ayant sans doute quelques velléités de venir à nous. Voilà où nous en sommes ! Ce n'est pas brillant. D'ailleurs relations bonnes avec les mandarins, excellents rapports avec les voisins, nombreuses visites un peu intéressées. On demande de la quinine, des emplâtres. On croit que je puis guérir tous les maux. Les vierges de *Hieou-ning* viennent de temps en temps : elles se disent bien reçues ; elles semblent même désirer vivre ici, mais je ne puis accéder à leur désir. Ma chapelle est trop petite, 15 pieds de longueur sur 9 de largeur. Le R. P. Supérieur refuse de bâtir, vu qu'il n'y a pas de chrétiens. Donc il faut des chrétiens ! Que vos prières m'aident à en faire !

Si vous voyiez les petits enfants rire et s'amuser avec le Père ! vous diriez certainement qu'ils sont chrétiens. Je vous assure qu'ils ont rejeté la crainte, si jamais ils l'ont eue. Grâce à leur familiarité, j'espère que mon école va augmenter, car j'ai une école de païens : elle ne compte qu'un seul chrétien. Pas de difficultés pour trouver des maîtres : ils se présentent nombreux. Des femmes du pays entreraient volontiers au service des vierges, ce que *Hieou-ning* cherche encore. Il me semble qu'ici les gens sont plus simples. Il y a des rumeurs comme partout : « nous arrachons les yeux, le cœur, » etc. Ces jours derniers un homme m'a demandé si je voulais ou s'il était vrai que je voulais de la « chair de cadavres ». Était-ce une canaille qui m'offrait ses services, était-ce un homme simple qui répé-

tait ce qu'il avait entendu ? Un malin aurait pu le découvrir en feignant d'accepter ses offres. Je me suis contenté de lui répondre : « Et qu'en ferais-je ? Tu ne sais pas que la chair entre aussitôt en putréfaction, qu'il y a danger de mort à la conserver quelques jours ? — Si, je le savais, mais je l'avais entendu dire. » — Il y a 3 jours un bon vieillard nous contait : « On dit que quiconque embrasse votre religion, meurt dans les 4 années qui suivent. » Il ne paraissait pas y croire, il rapportait le fait. Je lui ai remis 3 livres qu'il a emportés avec plaisir. Il manifestait un peu le désir de se convertir : je crois qu'il voudrait surtout la protection du Père pour un procès. Qu'il aille frapper à la porte de *Hieou-ning*, car il est de cette sous-préfecture. Il connaît le P. Frin, ainsi que le maître portier exhortateur. Hier on me faisait espérer un homme d'ici, un païen bien entendu, comme domestique. Il a répondu : « J'ai peur ; à sa vue, je tremble. » Sans doute il m'a aperçu, quand, monté à mule, je vais voir le P. Ministre. Cette réponse m'a peiné : je constate de plus en plus qu'avec les Chinois, le mieux est de se montrer le plus conciliant possible. En effet, comment attirer les gens, si je suis un épouvantail ? !

(P. Bureau.)

Fou-kao, 26 décembre.

Ici nous sommes tous en paix et tâchons de faire de la propagande du côté de *Ling-tse* et de *Li-kia-kiao ;* mais jusqu'ici nous n'avons que quelques catéchumènes isolés, et peut-être une famille dont un des fils, jeune homme de 24 ans, paraît sérieusement croire en Dieu. Notre petite école continue et compte 8 élèves.

(P. Bichon.)

Hieou-nin, 30 décembre.

Savez-vous que *Hieou-nin* est en train de devenir une ville de lettres ? Le grand *Ou* (ancien grand mandarin, jadis ennemi déclaré du Père, homme très riche et très influent), rentré dans ses foyers, s'occupe de fonder une Université des langues occidentales (français et anglais). Le 10 de la présente lune avaient lieu les examens d'admission. Sur 70 candidats, 30 seulement ont été admis. Si vous me demandez sur quoi on se fonde pour les examens, l'arbitraire et le favoritisme me semblent décider en premier et en dernier lieu. Il faut être de « famille lettrée, avoir une face ». Le grand homme lui-même fera apprendre les langues européennes à son fils aîné, mais il le fera instruire chez lui. On attend deux maîtres pour enseigner l'anglais et le français. Ils seront chinois tous les deux et de *Chang-hai.* Un jeune bachelier de la ville, actuellement employé du télégraphe au *Chan-tong*, d'où il est rentré après une absence d'une dizaine d'années

pour se marier, me disait hier que cette Université n'aboutirait point. Selon lui des étrangers au pays ne pourront enseigner ses compatriotes. On verra. Il y a 3000 piastres (7650 francs) à dépenser par an : ça fait 100 piastres (225 francs) par élève. Cela semble suffisant. »

Les familles de *Ki-men*, sur lesquelles je n'osais trop compter à cause de la distance (220 *li*) (132 kilomètres), pour Noël, sont venues. Depuis le retour du catéchiste que j'avais envoyé, l'une d'elles a souffert de la part d'un notable. Un jeune homme de 26 ans, qui avait reçu et accompagné le catéchiste, dut s'enfuir. Il n'est pas rentré chez lui depuis cette époque. Actuellement il est ici étudiant les prières et la doctrine. Les deux autres, qui l'avaient accompagné, sont retournés chez eux seulement après 3 ou 4 jours. Ils m'ont fait bonne impression. L'un d'eux doit revenir avec son jeune frère après le 1er de l'an chinois, pour étudier les prières. Leur père, mort il y a 2 ans, était bachelier en littérature et grand notable du lieu, où il était bien posé. Ils sont à l'aise et ont une belle maison dans leur bourg de 500 à 600 familles. Le jeune homme qui est venu et qui est naturellement chef de la famille, a 25 ans : son petit frère n'en a que 10. Prions et faisons prier pour qu'ils aboutissent. A Noël il y avait à *Hieou-nin* une assistance d'environ 70 personnes, dont la moitié chrétiens baptisés et l'autre catéchumènes. Deux de *Hieou-nin* revenaient hier au soir pour étudier les prières et la doctrine. Ils sont simples, je crois, et de bonne conduite. Ils m'en amèneront d'autres, quoiqu'ils ne soient pas du pays (ils sont originaires de *Ngan-king*), ils peuvent être considérés comme en étant à moitié : ils l'habitent en effet depuis 7 générations. J'espère que tous ces braves gens m'en amèneront d'autres comme eux. Aidez-moi à remercier le Sacré-Cœur pour ces humbles commencements. L'Académie des langues européennes ne me procurera guère de conversions, du moins je ne le crois pas, mais elle pourra augmenter le nombre de mes connaissances.

(P. Frin.)

Une lettre du P. Boucher annonce une belle moisson dans le Sud du *Siu-tcheou-fou* alors qu'on n'avait jusqu'ici des catéchumènes que dans le Nord. Le mouvement se propage donc, et l'on peut espérer avec la grâce de Dieu, si les hommes et les ressources ne manquent point, enlacer toute cette vaste préfecture où il n'y avait presque rien il y a six ans.

Ngan-king, 23 janvier.

Actuellement à *Ngan-king*, riches et pauvres sont dans un affolement inexplicable. On ne parle que de l'occupation prochaine du *Ngan-hoei* et du *Kiang-sou* par les Anglais. Les grandes boutiques ferment; les autres sont dans le marasme. Ceux qui ont de l'argent se retirent à la campagne

pour se mettre, disent-ils, hors de portée des canons anglais. Le plus effrayé est le gouverneur qui, pour éviter toute occasion de conflit, envoie à tous ses subordonnés des ordres sévères de nous protéger partout. Il veut que des soldats ou des satellites nous accompagnent dans nos courses. J'ai refusé, quant à moi, la société de ces vampires. Une barque militaire a suivi le P. Twrdy se rendant de *Liu-tcheou-fou* à *Ou-hou* pour la retraite. Le *Tao-tai* n'approuve pas ces mesures inutiles et m'a félicité de les avoir refusées. Les troubles ne viennent-ils pas souvent de ces hommes dont on voudrait nous entourer ? Le P. Perrigaud a quelques ennuis avec un mandarin de *Fong-tai-hien* qui se laisse mener par les notables. Ceux-ci molestent nos chrétiens et voudraient nous faire un mauvais coup. Averti par le P. Ministre de *Yng-tcheou-fou*, j'en ai dit un mot au *Tao-tai*. Il en a immédiatement parlé au gouverneur et au trésorier-général. Conséquence : ce sous-préfet, M. *Tchai*, est changé dès le lendemain et son successeur, un M. *Li*, a ordre de partir sur-le-champ pour son poste nouveau avec des instructions formelles pour tout arranger selon nos désirs.

Vous savez que cette année j'ai envoyé des présents au premier président de la cour, ce chinois *pur sang* dont le P. Joret disait qu'il se serait coupé une rouelle de la cuisse pour nourrir sa mère, la Chine. Mes présents étaient modestes, mais gracieusement disposés dans la boîte. Madame a voulu les voir et a choisi 4 objets, en particulier des cartes, le livre du P. Lodiel [1] et deux livres du P. *Li*. Madame, sans être docteur comme son mari, est une fine lettrée, lectrice assidue de notre journal chinois. Elle n'a cependant pas le talent de l'impératrice douairière, qui, ô merveille d'intelligence ! peut écrire des caractères des deux mains. Que serait-ce, si elle écrivait aussi des deux pieds !! Le premier président m'a renvoyé de superbes cadeaux auxquels je n'ai fait que toucher. J'ai pris un dessert préparé, m'a-t-on fait dire, par la mandarine elle-même.

(P. Lémour.)

Sou-tcheou, 18 décembre.

J'ai béni l'église de *Tsouo-pang* la veille de la fête de l'Immaculée Conception, le matin, et après la bénédiction du chemin de la Croix. Le lendemain, fête patronale et Messe solennelle : 230 communions. Les parents des chrétiens de *Tsouo-pang* étaient venus nombreux comme pour une noce. La fête a été vraiment belle ; les païens nombreux, très convenables. Une famille païenne, maintenant catéchumène, assistait à la Messe. Ils étaient agenouillés au milieu des chrétiens et sont venus me saluer. Les circonstances qui ont amené la conversion de cette famille sont extraordi-

1. *L'Ordre du monde physique.*

naires. Le père, âgé de 47 ans, est maire de son village.... Trois semaines avant la bénédiction de l'église, il tomba gravement malade. La maladie fit de rapides progrès : les médecins le déclarent perdu, et l'agonie commence. En le voyant sans connaissance, donnant à peine signe de vie, chacun attendait anxieusement son dernier soupir. Soudain le malade ouvre les yeux, retrouve la parole et demande qu'on appelle aussitôt des chrétiens. Il n'y a qu'à traverser le canal pour en trouver. Plusieurs arrivent, et le malade leur déclare qu'il veut être chrétien. Il raconte devant tous que pendant son agonie, un vieillard, revêtu d'un surplis, lui est apparu et lui a dit de se faire chrétien ; il le lui a promis, et il veut être chrétien avant de mourir. Comme son état était très grave, les chrétiens lui enseignèrent les vérités essentielles, et après un acte de contrition le baptisèrent. Quelques chrétiens firent une neuvaine pour obtenir sa guérison et furent exaucés. Ses deux filles, 14 et 11 ans, viennent à l'école chaque jour. Son futur gendre, qui sera en même temps son adopté, viendra bientôt. Toute la famille a assisté aux trois Messes.

(P. Deffond.)

Lou-ngan, 1 janvier.

Quand vous reviendrez à *Yng-chan*, vous trouverez la situation bien changée. Nous ne sommes plus au temps où j'étais assiégé dans les masures où vous m'avez vu installé pendant un an. Maintenant je suis en relations faciles avec les mandarins civils et militaires du pays. Tous, y compris le chef des lettrés, ne manquent pas de me rendre visite toutes les fois qu'ils passent devant ma porte. Nous avons de bons catéchumènes, de noms différents, et cela sans avoir à nous occuper d'une seule affaire litigieuse ; 30 élèves à la fois dans l'école ; bonne réputation dans le pays et au loin jusqu'au *Hou-pé ;* enfin école des filles complètement achevée et meublée ; qui mieux est, femmes et filles à la porte attendant, pour y entrer, l'arrivée de deux Présentandines.

(P. Mouton.)

Les Lao-Pin-Lao à Tong-Men.

Extraits de plusieurs lettres du P. de Barrau.

Tong-Men, 24 août.

JE suis revenu à *Tong-men* la veille de l'Assomption, après 21 jours de voyage, dont 15 sur une barque mal installée pour des voyageurs, où je ne pouvais être qu'assis sur les planches qui me servaient de lit ou couché. Malgré tout je suis content d'avoir fait ce voyage une fois pour m'en rendre compte. A peine rentré, j'ai appris que les *Lao-pin-lao* en

ont fait des leurs pendant mon absence. A propos de l'eau des rizières qu'ils se disputaient, ils en sont venus aux coups, et une vraie bataille a eu lieu: 92 combattants sont restés sur le carreau, 72 d'un côté et 20 de l'autre ; on ne parle pas des blessés. Le parti vainqueur sera condamné à payer autant de fois 300 piastres (765 francs) qu'il y a eu de tués dans le camp opposé, en défalquant un nombre égal à celui des tués de son côté. La différence étant de 52, ils en seront quitte pour 15600 piastres (39780 frs.) cette fois. Reste à savoir s'ils paieront, car ils n'ont pas peur du mandarin. Dans un an ou deux il y aura des représailles, non pour ce fait, mais pour un autre qui s'est passé il y a 12 à 13 ans. A la suite d'une dispute commencée en jouant au bord de l'eau, où quelques individus se jetaient des gouttes d'eau à la figure, tout un village a été brûlé, rasé, les puits remplis de pierres et les vaincus mis en fuite. Ils sont revenus l'année suivante relever leurs ruines, et l'on m'a dit qu'ils se préparaient à venger leur défaite sans tarder.

Autre nouvelle. On dit à *Ta-yo-chan* (gros bourg à 10 *li* (6 kilomètres) de *Tong-Men*) que le diable a emporté une femme. Cette malheureuse travaillait dans un thé ; elle demanda un ou deux jours de repos au patron, qui les lui refusa. Elle partit furieuse, prit dans la maison quelques habits, ferma la porte à clef, confia cette clef à une voisine, puis se dirigea vers la montagne où se trouve une profonde caverne. On n'a pu la retrouver encore, malgré les explorations faites, qui n'ont abouti qu'à trouver ses souliers et un vêtement.

Dans le même bourg un jeune homme sur le point de se marier, pour vexer son père qui lui avait refusé une permission, s'est tiré un coup de fusil, ce qui prive son père de tout espoir de postérité : il était fils unique. Voilà une vengeance intelligemment combinée et exécutée.

Tong-Men, 16 oct.

Les *Lao-pin-lao* sont venus chercher de l'or dans le sable. Dès leur apparition, émoi dans le bourg. Le lendemain de bonne heure *Tai-yuen* envoie battre le tamtam à *Tong-men*, et tous ces braves vont en guerre attaquer une quarantaine de *Lao-pin-lao*, qui travaillaient paisiblement dans le torrent, près de *Tai-yuen*. Il y a eu bataille, même des coups de fusils, et un *Lao-pin* a été blessé à mort : les autres se sont enfuis, ils n'étaient pas en force de soutenir plus longtemps le combat. Douze des leurs ont été blessés. Une fois partis, les triomphants guerriers de *Tong-men* n'ont pas joui longtemps de leur victoire. Pris de panique à l'idée des représailles, la nuit entière a été employée à emballer tout l'avoir de chacun et à le transporter, qui à *Ta-yo-chan*, qui à *Tchang-men*, etc. Le lendemain matin *Tay-yuen* était désert, et *Tong-men* avait un bon nombre de portes fermées, de maisons vides. Quel-

ques dizaines de *Lao-pin-jen* sont venus dans la soirée; ils sont encore une cinquantaine par ici, 30 sont retournés chez eux. La seconde nuit on conduisait encore du bétail et autres objets dans les environs. Personne ne se présente encore pour régler cette affaire, et les satellites, très patients cette fois, attendent qu'on la vienne régler. Il est vrai qu'il n'y en a que 9 du *Nan-hiang* et que les autres les ont empêchés jusqu'ici d'aller chercher leurs compatriotes qui n'y vont pas de main morte et auraient détruit *Tong-men* et *Tai-yuen* en peu de temps. Tout le monde s'attendait ici à voir brûler le bourg. Je n'ai pas conservé le St-Sacrement, car les visites à l'église, que je montre à qui veut la voir, sont fréquentes et nombreuses ces jours-ci. Les satellites savent maintenant que les chrétiens ne sont pour rien dans cette affaire ; ils ont appris ce qui s'était passé autrefois, ils connaissent les principaux protecteurs du sable, etc. Nous n'avons rien à craindre, je crois, à moins qu'irrités, de nouveaux venus ne mettent subitement le feu à toutes les maisons païennes et qu'il ne se communique ainsi chez nous, ou que les gens du pays ne se vengent sur nous.

6 heures soir. — Or voici un revirement soudain que j'apprends à l'instant. Les gens de *Tai-yuen* ont été à la sous-préfecture et ont invité un petit mandarin à soutenir leur procès, ils en ont reçu sans doute de bonnes paroles qui les électrisent de nouveau. Ils reparaissent et veulent se battre encore : un notable de *Ta-yo-chan* tâche de les en dissuader, mais ils parlent en maîtres. Quelques satellites s'en retournaient chez eux ce soir ; on les a fait revenir et on les regarde presque comme des prisonniers. Tout cela semble aller bien pour les indigènes, mais quelle sera la conclusion ? Si les gens de *Lao-pin* ont vent de tout ce qui se passe et arrivent armés en nombre, l'ardeur de ceux de *Tai-yuen* se dissipera vite et les représailles seront violentes. L'avenir est sombre. — Même jour, vers 10 h. du soir : Arrivent 5 chaises de *Lao-pin* avec une vingtaine de satellites.

11 oct. — Les gens de *Ou-yuen* ont décidément repris le dessus. Hier 30 individus de *Ta-yo-chan* ont été invités à venir avec des couteaux. Les gens de *Lao-pin* étaient casernés à *Tai-yuen :* on en a attaché onze et on leur a fait prendre la route de la sous-préfecture. Les autres sont gardés à vue à *Tai-yuen.* Reste à savoir si les gens de *Lao-pin* ne se vengeront pas terriblement plus tard du peu de courtoisie avec laquelle on les a reçus et traités, eux qui sont restés cinq jours ici sans rien démolir, attendant qu'on se présente pour parlementer. Il en coûtera cher pourtant à nos indigènes : ils ont envoyé 5 rouleaux de 70 piastres (en tout 892 francs) à la sous-préfecture; de plus ils nourrissent bon gré mal gré depuis 8 jours un nombre considérable de satellites. Je pense que nos *Tong-mennois* subiront le contre coup, car *Tai-yuen* ne se soucie pas de faire tous les frais de cette défense nationale dont les instigateurs sont de *Tong-men* et de *Tchang-men.* Ils l'ont déjà laissé entendre.

12 oct. matin. — On dit que les gens de *Lao-pin* vont préparer des banquets pour parlementer et essayer de s'entendre.

14 oct. Dernières nouvelles. — La paix est faite : les gens de *Tai-yuen* paient 40 piastres (102 francs) à ceux de *Lao-pin* qui ont été blessés.

Un brigand soi-disant chrétien.

Lettre du P. Lémour.

Han-pai-tou, 28 août.

JE viens de terminer ces jours-ci une affaire entreprise depuis le commencement de juin. Un individu du bourg où je me trouve s'était mis à exploiter à son profit le nom du *Tien-tchou-tang* (église catholique). Il se disait catéchiste du Père et allait commettre une foule d'injustices criantes. Il s'était fait une lanterne avec les trois caractères du *Tien-tchou-tang*, et se présentait soit dans les boutiques, soit dans les fermes, exigeant une, deux, trois piastres et plus, au nom du Père. Il amenait avec lui les vauriens du pays, et l'on s'exécutait bon gré mal gré. A ceux qui faisaient mauvaise mine, il annonçait que 40 ou 50 chrétiens allaient venir à la rescousse. Un jour il se présente chez une pauvre veuve chargée d'enfants dans les hautes montagnes du *Ho-chan*. « Il me faut six piastres (15 francs), je suis le procureur du *Tien-tchou-tang*. — Je n'ai pas le sou... — Cherchez-en. Impossible d'en trouver. — Écris ce billet. » — Elle l'écrit. « Maintenant il me faut encore six piastres. » Frayeur de la veuve, qui s'enfuit avec ses petits enfants qui faillirent se noyer en franchissant le torrent. Le vaurien la poursuit, l'attrape et lui annonce qu'il va l'emmener au Père qui attend près de là. La frayeur la fait rentrer chez elle. On lui vole une armoire, deux tables, plusieurs chaises, son cercueil : on coupe ses bambous qu'on va vendre au marché ; on enlève les lattes de sa maison pour faire la cuisine. Et puis quand il ne reste plus rien à enlever, on s'en va. Nous avions dans la contrée une réputation de bandits, et notre seul nom faisait trembler. Les notables et gardes champêtres n'osaient s'occuper de ces affaires, dès qu'on prononçait notre nom. Nous nous préparions, ou l'on nous préparait un nouveau *Sou-kia-pou* autrement terrible que le précédent. Dès que j'appris ces faits, j'en saisis le mandarin après sérieuse enquête. J'exigeais restitution à la veuve de ce qu'on lui avait volé, une forte bastonnade au coupable, la cangue qu'il promènerait pendant un mois à 5 lieues à la ronde. De plus je voulais une proclamation qui serait affichée dans tous les bourgs.

Une fois l'affaire lancée, je partis pour la retraite. Le mandarin la traita pendant mon absence selon mon désir : le terme du châtiment expirait le lendemain de mon retour. Le coupable me fut amené dans un état pitoyable. Voici l'interrogatoire que le préfet lui avait fait « Es-tu chrétien ? — Oui, je suis chrétien — Ce n'est pas vrai : le Père qui est mon ami m'a

dit que tu n'étais pas sur ses registres ; or le Père Lémour ne ment pas. — Je suis chrétien : les deux catéchistes *Ho* et *Hia* le savent bien. — Le catéchiste *Ho*, lui-même, m'a dit ici devant tout le monde que tu n'étais jamais entré dans la religion. — Grand homme, je suis chrétien. — Eh bien ! alors, tu dois savoir les dix commandements de Dieu. Récite-les.» — Motus. — « Dis-moi seulement le 5e et le 7e. » Motus encore. — « Tu vois bien que tu es un menteur. Frappez-le. » — Et on lui applique une bastonnade d'importance suivie d'un excellent sermon. Mes catéchistes qui assistaient au jugement triomphaient. On lui applique la cangue tout de suite avec le motif écrit de sa peine. Quant à l'argent, il n'en fut même pas question. Le grand homme s'était borné à dire : « Quand le P. Lémour sera de retour, tu iras lui demander pardon. » Et il venait me demander pardon. « Je pardonnerai, quand tu auras payé les 12 piastres que tu as extorquées à la veuve : j'exige que la somme soit déposée entre mes mains ; je les restituerai moi-même. »

Les satellites l'emmenèrent au tribunal. Ils reviennent demander grâce au nom du mandarin ; celui-ci n'osait reprendre une cause terminée et revenir sur le jugement. De plus il se basait sur l'axiome chinois : « S'il y a coups, on n'inflige pas d'amende ; s'il y a amende, il n'y a pas de coups. » Mais je n'entendais pas de cette oreille-là. Je renvoyai les satellites au mandarin qui refusait de se déjuger. Il donna six piastres de sa bourse, priant le Père de contribuer de moitié à la bonne œuvre. Refus. « Le grand homme ne m'a pas offensé, comment accepterais-je son argent ? C'est le coupable qui doit porter toute la peine. » Le mandarin répond que « le coupable est pauvre et qu'il faut avoir pitié de lui. » — « Soit, mais c'est un méchant, tandis que la veuve n'a jamais rien fait de contraire aux lois. » — Alors le mandarin ajoute encore trois piastres et me fait remettre la somme. Je ne pouvais plus résister sous peine de m'aliéner ce mandarin qui m'avait rendu de si grands services. J'acceptai la somme qu'on me disait avoir été rendue par le coupable. Mais j'ajoutai que je réclamerais encore, si la veuve ne consentait pas à sacrifier ses trois piastres. Ainsi nous sauvions la face. La proclamation est venue en son temps, et notre réputation se rétablit peu à peu là où on l'avait si gravement endommagée.

Un naufragé.

Lettre du P. Storr au R. P. Supérieur.

Tsong-ming, 32 août 1897.

Mon Révérend Père Supérieur,

P. C.

Vendredi dernier 27 août j'ai failli avoir mon *Status* définitif pour l'éternité. Appelé dans l'après-midi du mercredi à donner une extrême onction à *Za-deu-so*, petite île située entre *Wou-Song* et *Tsong-ming*, je

m'embarquais à 6 heures du soir espérant pouvoir revenir le lendemain matin. A peine sorti du canal, le vent devint défavorable, de sorte qu'au lieu d'arriver en 3 ou 4 heures comme je l'avais espéré, le bateau n'aborda à *Za-deu-so* que le lendemain vers 11 heures, ayant mis près de 17 heures à faire la traversée. L'heure de la marée ne permit pas de revenir le même jour. Vendredi j'avais dit la Ste Messe de manière à pouvoir m'embarquer vers 8 heures. J'appris au déjeuner que le bateau qui nous avait amenés, était parti pour une île voisine, *A-ou-se*, et qu'il fallait attendre son retour, vu qu'il n'y avait aucun autre bateau à *Za-deu-so* pour le moment. Enfin vers 11 heures le bateau étant arrivé, nous pûmes partir. Le vent, favorable d'abord, vint à tomber au bout de peu de temps, en sorte que vers deux heures nous nous trouvions à peine à mi-chemin entre *Tsong-ming* et *Za-deu-so*. Vers deux heures un assez fort vent d'orage commença à s'élever et nous rapprocha en peu de temps de la côte de *Tsong ming*. Vers 2 h. 3/4 l'orage éclata. Vent violent, vagues furieuses et pluie torrentielle, en sorte qu'on ne put presque plus voir la côte de *Tsong-ming*, quoique nous ne fûmes distants que de 2 à 3 *li* (1800 mètres environ). Comme les coups de vent devinrent de plus en plus dangereux, les bateliers durent ramener la voile. Les pauvres gens semblaient avoir perdu la tête, car j'eus bien de la peine à faire jeter l'ancre; si on ne l'avait pas fait alors, nous aurions certainement été entraînés par le courant et le vent du Nord-Ouest du côté de la haute mer. Avant l'orage je m'étais tenu au fond du bateau dans la partie non couverte. La pluie torrentielle me força bientôt à me réfugier sous la voûte de nattes qui sert de pont. Là se trouvait mon *Sié-sang* (catéchiste) ainsi qu'un passager, jeune homme d'une vingtaine d'années. Le batelier qui avait tenu le gouvernail s'abrita à fond de cale sous l'endroit où nous nous trouvions, l'autre batelier se tenait à l'endroit que je venais de quitter. Les vagues devinrent de plus en plus fortes, et notre bateau dansait comme une coquille. Malgré cela je ne me rendais pas compte de la grandeur du danger. Je priais la Ste Vierge et mon Ange Gardien, mais j'étais moins préoccupé des vagues que de la foudre qui venait de tomber non loin de nous. J'avais peur qu'elle ne frappât le mât de notre bateau. Nous nous trouvions dans cette position depuis 5 ou 10 minutes. Tout à coup une vague plus forte fait brusquement pencher le bateau. Un cri de terreur sortit de toutes les poitrines; d'un bond je me précipite à l'eau, aussi loin que possible du bateau afin de n'être pas pris sous lui. Arrivé dans l'eau, je me retournais aussi vite que possible du côté du bateau, craignant d'être emporté par les vagues. J'avais invoqué la Ste Vierge en me jetant à l'eau. En me retournant je ne vis que le bateau qui s'était complètement renversé. Tout en nageant vers le bateau, je criai à mon catéchiste, que je ne voyais pas alors, de faire un acte de contrition, que j'allais lui donner l'absolution. Au bout de quelques instants, je réussis à me rapprocher du bateau et à saisir la grosse poutre

qui court tout le long du bord à la partie extérieure. Cependant cette poutre était beaucoup trop grosse pour être saisie facilement et solidement par les mains, je cherchais donc, tout en invoquant la Ste Vierge,un point d'appui pour les pieds. Tout en cherchant, ma jambe droite fut prise entre une poutre qui se trouvait sous l'eau et sous le bateau, de sorte que je ne pouvais plus remuer ni dégager la jambe qui se trouvait ainsi sous le bateau dans une position horizontale. En faisant un nouvel effort, je parvins à appuyer l'avant-bras de droite sur la poutre dont j'ai parlé plus haut; avec l'extrémité des doigts de la main gauche, je me cramponnai à une excavation qui se trouvait dans cette poutre. J'avais ainsi la tête et le cou en dehors de l'eau. Pendant que je m'installais ainsi, j'aperçus à deux mètres de moi mon catéchiste, dont la tête surnageait. Quand la barque s'était renversée, il était resté dedans et s'était ainsi trouvé sous la barque. En se débattant dans l'eau, il réussit à sortir de dessous la barque. Dès que je l'aperçus, je lui criai de faire un acte de contrition que j'allais lui donner l'absolution. Le catéchiste essaya de réciter l'acte de contrition tout en se cramponnant à la barque, et moi j'essayai de réciter la formule d'absolution. Mais comme, en récitant la formule, je pensais à mes propres péchés, je dus recommencer jusqu'à deux ou trois fois. Au bout de quelques instants, le catéchiste me crie: «Père, je coule», et puis il invoqua la Ste Vierge. Je lui dis alors d'essayer de s'approcher de moi, qu'il trouverait un point d'appui; ce qu'il fit. Mais arrivé à mi-chemin, nouveau cri d'angoisse: «Père, je ne puis plus tenir.» Heureusement que, alors, il n'était plus loin de moi, je réussis en tendant la main gauche à le tirer vers moi où il finit par trouver sous lui une corde qui lui permit de se maintenir. Pendant ce temps l'orage continuait plus fort que jamais, la pluie et le vent nous coupait la respiration, la pluie était si intense, qu'il était impossible de rien distinguer au delà de 4 ou 5 mètres. Quand le catéchiste fut près de moi, nous récitâmes ensemble des *Yave Mòliya* (Ave Maria) entrecoupés de *T'iêtou Yasou* (Domine Jesu), puis je dis à mon *Sié-sang* de se confesser et lui donnai de nouveau l'absolution. En pensant à la Ste Vierge, que nous invoquions sans cesse, je sentis dans mon cœur une grande paix et pour ainsi dire l'assurance qu'elle ne nous abandonnerait point. Pendant ce temps, nos deux bateliers avaient disparu. Il me parut évident qu'ils devaient être noyés, surtout celui qui s'était renfermé dans la cale. Mais voilà qu'au bout d'un quart d'heure, j'entends leurs voix. Je pensais alors qu'ils s'étaient accrochés à la barque comme nous, mais de l'autre côté. Point du tout, quel ne fut pas mon étonnement quand je m'aperçus qu'ils se trouvaient dans la barque et sous la barque !... Comme le haut du bateau renversé surnageait sur l'eau, ayant trouvé un point d'appui ils réussirent à tenir la tête au-dessus de l'eau. Le voyageur qui avait profité de notre barque, se trouvait à deux mètres de mon catéchiste dans une position relativement sûre. Qu'allions-nous devenir ? Malgré l'ancre

qu'on avait jetée, nous nous éloignions peu à peu de la rive et nous nous trouvions maintenant à environ 3 *li* (1800 mètres). A l'endroit où nous étions l'eau avait deux *zang* (20 pieds) de profondeur comme nous l'apprîmes depuis. Il nous était évident que nous ne pouvions espérer aucun secours tant que durerait l'orage. Enfin, au bout d'une heure, la pluie devint moins intense. A 5 ou 6 *li* (3 kilomètres) à l'Est se trouvaient 5 ou 6 bateaux de pêcheurs, à 3 *li* (1800 mètres) au Nord-Est était le *Poutsen-kaong* (canal) rempli de bateaux. Avions-nous été aperçus, allait-on venir à notre secours et quand ? Terrible préoccupation, que notre fatigue, qui allait en augmentant, ne faisait que rendre plus poignante ! Nous commençâmes alors à crier au secours de toutes nos forces, mais nos cris, que nous répétâmes, pendant près d'une heure en les entremêlant d'*Ave Maria*, ne furent pas entendus, comme je l'ai appris depuis. Cependant on nous avait aperçus de la rive. Une foule de plus en plus nombreuse stationnait sur la rive malgré la pluie, mais c'était tout, nous ne voyions rien faire pour nous porter secours. Cependant, au bout d'un certain temps, à peu près une heure et demie après que nous avions chaviré, deux barques de pêcheurs qui se trouvaient à 5 ou 6 *li* de nous, hissèrent les voiles et se dirigèrent vers nous. Évidemment elles allaient venir nous porter secours. Hélas ! au bout de 4 ou 5 minutes nous les voyons ramener leurs voiles, le vent et le courant étaient trop contraires. Au bout d'une demi-heure, on hisse de nouveau les voiles, nouvel espoir, nouvelle déception, les bateaux partaient pour la haute mer. Nous nous trouvions dans l'eau accrochés à la barque depuis près de deux heures, nos forces allaient en diminuant ; et un nouvel orage commençait à approcher, la pluie tombait déjà à quelques *li* de nous. Viendrait-on à notre secours avant l'orage ? Si non, nous avions bien à craindre de ne pouvoir supporter la fatigue plus longtemps. Nous avions beau regarder les nombreux mâts des bateaux qui se trouvaient dans le canal, rien ne remuait, rien n'approchait. Enfin une barque montée par 7 hommes munis de gaffes sort du canal. *Deo gratias !* Nous étions sauvés. Le bateau de sauvetage longea d'abord la rive, avançant contre le courant à l'aide dès gaffes, nous dépassa du côté de l'Ouest et se laissa ensuite ramener sur nous par le courant, car à l'endroit où nous nous trouvions, on ne pouvait se servir de gaffes ; l'eau était trop profonde. D'abord on retira mon catéchiste, puis 4 ou 5 hommes me prirent par les bras et me tirèrent de toutes leurs forces. Je poussai des cris de désespoir, car je faillis avoir la jambe droite brisée : impossible de la retirer. Enfin on me laissa le bras droit libre, et je finis, non sans beaucoup de peine et en m'écorchant la peau, à retirer ma jambe. *Deo gratias !* Arrivé sur le bateau je dis du fond du cœur le *Magnificat !* Mais il fallait absolument sauver les deux bateliers qui se trouvaient sous le bateau et qui donnaient encore des signes de vie. Comme on ne pouvait renverser la barque sur place, on dégagea l'ancre et on la fixa sur le bateau de sau-

vetage remorquant ainsi le bateau renversé. Quand nous fûmes près du rivage les nombreux spectateurs entrèrent dans l'eau pour aider à retourner la barque d'où, à leur grand étonnement, les deux bateliers sortirent sains et saufs. Je descendis alors dans le bateau rempli d'eau pour chercher mes bagages ; tout, excepté ma chapelle et mes bottes, avait disparu. Arrivé sur la rive, on me prêta une culotte de paysan et une chemise et j'arrivais ainsi au *Kong-sou* au grand étonnement des *Tsong-minois* qui n'avaient jamais vu de Père en pareil costume. Le lendemain matin, quoique bien fatigué, je me rendis avec mon catéchiste à *Sengsè-daong* pour dire une messe d'action de grâces devant la statue de Notre-Dame de Lourdes, car sans une protection toute spéciale de la Ste Vierge nous étions certainement perdus.

Je vous prie, mon Révérend Père, de m'aider à remercier la bonne Mère de la faveur qu'elle nous a accordée.

Je me recommande à vos prières et S.S.

Votre serviteur en N.-S.
F. Storr.

Une nouvelle fondation à Tchao-Hien.

Lettres du P. Twrdy.

Ou-hou, 31 août.

Je vous envoie quelques mots sur mon achat à *Tchao-hien*. Selon mon habitude, j'avais envoyé plusieurs expéditions dans l'intervalle de deux mois pour connaître l'endroit, c.-à-d. avoir la carte de la ville, voir les propriétés convenables, l'esprit de la population, les noms et l'influence des notables, etc... L'endroit était choisi consistant en quatre propriétés parallèles, dont la première devait être achetée d'abord. Les pourparlers se multipliaient, les arrhes devaient être versées et la pièce d'achat écrite à *Ou-hou*, lorsque les notables en eurent vent. Ils se réunirent, hormis leur chef, obligèrent l'oncle du propriétaire de battre ce dernier, le vendeur, et exigèrent de mon catéchiste de leur rendre l'offre écrite de vente. Sans perdre de temps, ce dernier s'adressa au propriétaire d'un autre terrain, examiné par moi lors de la première expédition et trouvé convenable. Ce nouveau propriétaire, qui déjà depuis trois mois avait affiché sur le mur de sa maison ces mots « à vendre », fut enchanté, accepta les arrhes et demanda lui-même d'écrire la pièce d'achat à *Ou-hou*. Sur ce, mes gens arrivèrent ici accompagnés du vendeur, de son beau-frère et du principal des entremetteurs de la ville. Il y eut encore bien des séances chaudes où tout faillit craquer : mais comme surtout l'argent était en question, ces difficultés ne furent pas insurmontables. Le 19 août la pièce fut signée et l'argent versé. Le 21 l'expédition regagnait le chemin de *Tchao-hien*. J'y

envoyai un catéchiste et un domestique prendre possession de la maison. Le propriétaire et le locataire devaient déménager aussitôt, mais à la moindre menace des notables ou de la population, mon catéchiste devait remettre au sous-préfet de la ville une lettre de moi, dans laquelle j'annonce à ce dernier l'achat comme le commencement d'un procès de longue date et comme le résultat de l'accord conclu entre le consul de France et le vice-roi de *Nankin*, à propos de ce même procès de *Tchao-hien*. J'y demandais ensuite protection pour nos gardiens, la maison, le vendeur et les entremetteurs. En effet le vendeur avait à peine eu deux jours pour transporter le gros de ses meubles que la ville se douta de la vente. Il y eut des attroupements, les notables saisirent le vendeur, lorsque mon catéchiste courut remettre ma lettre au mandarin. Elle produisit immédiatement son effet : des satellites arrivèrent pour protéger la maison et empêcher tout désordre. Le vendeur, interrogé par les notables, dit qu'il ne voulait ni ne pouvait revenir sur la vente, que je n'y consentirais jamais, etc... Ils le laissèrent donc bien tranquille. Depuis ce temps la population vient en masse voir le nouveau *Tien-tchou-t'ang* (église catholique), et les offres de vente affluent. Cette nouvelle propriété est située sur la Grand' Rue qui va de la porte du Nord à celle du Sud, mais dans un quartier peu commerçant et presque désert de notre côté de la rue. Notre terrain a une surface de 70 pieds de large sur 220 de long ; il y a 5 chambres avec mur en briques mais couvertes de paille : il s'y trouve aussi un puits. Ce terrain est un des plus élevés de la ville et adossé à une longue colline. »

Tchao-hien, 12 septembre.

J'ai pris enfin possession de notre nouvelle propriété de *Tchao-hien*. Tout s'est très bien passé. Que Dieu soit béni ! Arrivé en barque au faubourg Est avant-hier matin, je fis avertir le mandarin de ma présence et lui demandai sa chaise. Au bout de deux heures elle arriva. Aussitôt les remparts, les fenêtres, les rues se remplissent de spectateurs : je fis mon entrée solennelle dans la ville accompagné de 4 satellites, de 2 soldats le fusil au bras et des 6 gardes champêtres. Je me rendis chez le sous-préfet qui fut très convenable, et ensuite je déposai ma carte chez une vingtaine de notables et de familles marquantes. Dans l'après-midi, le sous-préfet me rendit la visite et resta dans notre nouvelle maison un quart-d'heure environ. J'eus des satellites à la porte toute la journée d'avant-hier et de hier. Les curieux nous obsédaient, mais je n'ai pas encore entendu un seul « Diable d'Occident ». Hier les notables, presque tous deux à deux, m'ont rendu la visite. Un ancien élève de mon école anglaise de *Ngan-king*, employé chez le fils du 5e frère de *Li-hong-tchang*, domicilié ici, est venu aussi me voir, en amenant le fils de son maître. Je suis actuellement en possession de la pièce d'achat dûment enregistrée.

Le sous-préfet m'envoie aujourd'hui deux exemplaires de deux proclamations. La première a été affichée aussitôt après la réception de ma lettre, et la seconde, ces jours-ci.

De Zi-ka-wei à Pékin.

Lettre du P. Hornsby.

Zi-ka-wei, le 10 sept.

Je suis parti de *Chang-hai* le 5 août, jeudi matin : le samedi j'ai dit la messe à *Che-fou*, chez Mgr Schang. Dimanche vers midi nous avons passé les fortifications et les camps de *Ta-kou*, et un peu plus tard le bateau aborda le quai de *Tong-kou*, où nous débarquâmes pour prendre le chemin de fer. Quoiqu'on paie un billet pour *Tien-tsin*, le steamer s'arrête à 40 milles de *Tien-tsin*, et on doit faire le reste du chemin à ses frais. A *Tien-tsin* j'ai rencontré le R. P. Supérieur de la Mongolie Occidentale : il revenait de la capitale où il avait dû aller pour traiter des affaires et il était en route pour *Hien-hien*, où il allait voir la mission et consulter le P. Wieger (de la province de Champagne) sur sa santé. On nous loua une barque assez grande et confortable : nous fûmes plus de 4 jours en voyage, à cause du fort courant provoqué par les pluies récentes, et nous arrivâmes à *Tchang-kia-tchouang* la veille de l'Assomption. On nous reçut avec la plus grande charité. Le P. Ministre, P. Gaudissart, qui garde les meilleurs souvenirs de ses nombreux amis dans la Mission du *Kiang-nan*, nous prodigua les plus aimables attentions, et l'accueil de Mgr Bulté, du R. P. Maquet et du P. Mann fut des plus bienveillants. Le P. Yang était tout dévoué et parlait souvent de ses années passées à *Zi-ka-wei.* — Je ne vous parlerai pas de *Tchang-kia-tchouang*, dont vous connaissez tous la belle installation. Je dirai seulement que le P. Wieger imprime régulièrement 16 pages par jour.

A *Tien-tsin* j'ai visité la nouvelle église, ou plutôt la vieille église nouvellement restaurée : elle est sur le fleuve, à l'extrémité du faubourg Nord-Est, dans un quartier de petit commerce, à trois quarts d'heure en voiture des concessions. Il y a des soldats à la porte, mais l'église est vide. On n'y dit pas la messe, et il n'y a pas de chrétiens aux environs. — J'ai visité aussi l'*Imperial Tien-tsin University*, qui m'a paru très bien installée. Le président, *M. Tenney*, homme sérieux et pratique, n'est pas du tout du genre de son compatriote *Gilbert Reid.* Il y a 200 élèves tirés surtout des écoles anglaises de *Hong-kong*, *Chang-hai* et *Tien-tsin.* Il y en a 2 de l'école de *Hong-keu.* Tout l'enseignement se fait en anglais : on commence par l'alphabet et on va jusqu'à l'étude des droits et des sciences mathématiques.

Le P. du Cray m'a accompagné à Pékin. Le chemin de fer est bien

installé, et les wagons de 1[re] classe sont propres et commodes. On met d'ordinaire 5 ou 6 heures pour une distance de 80 milles (129 kilomètres). A la gare, qui est à quelques *li* seulement des murs de la capitale, les chars de la mission nous attendaient pour nous conduire au *Pé-t'ang*. On nous a reçus avec une amabilité exquise et tout simplement. A Pékin nous avons visité les souvenirs de nos anciens Pères, leur cimetière, l'observatoire, l'ancienne église de *Nan-t'ang*, dont le terrain fut acheté par le P. Ricci, et la première église bâtie par le P. Schall avec la permission de l'empereur *Chang-tche*. Une inscription en chinois et tartare constate que l'église fut reconstruite au temps de *Kang-hi* et plus tard sous *Kien-long* avec une forte aumône chaque fois donnée par l'empereur. Le *Pé-t'ang* actuel, la nouvelle église du Nord, avec la résidence, le séminaire, l'imprimerie, le grand orphelinat de filles derrière, sont l'œuvre de M. Favier. L'église, quoiqu'elle ne soit pas haute et qu'elle soit d'un style original, est très jolie ; la façade se fait remarquer par sa richesse de marbre blanc sculpté et par les contreforts aussi de marbre blanc et surmontés d'une quantité de petits lions. Deux magnifiques stèles montées sur d'énormes tortues portent les décrets impériaux, l'un de *Kang-hi*, donné en faveur de nos Pères français, l'autre de l'empereur actuel, concédant le nouveau terrain. Ce terrain est vaste, et les constructions, disposées en lignes parallèles, sont aussi très étendues, mais sans étage : les maisons à étage à Pékin sont très rares. Il n'y a pas de collège au *Pé-t'ang*, mais on admet au petit séminaire des enfants de 12 à 13 ans ; tous apprennent le latin et sont destinés à la prêtrise. Les missionnaires européens du vicariat de Pékin, une vingtaine environ, sont moins nombreux que les prêtres indigènes. — Je trouve Pékin ce qu'on le décrit, une vaste ville, entourée de beaux remparts ; des rues très larges, mais mal tenues, et rien d'imposant dans les constructions, sauf peut-être les tours qui surmontent les portes de la ville tartare. Il me semble que le chiffre de la population (deux millions) est très exagéré. »

Les Protestants à Kiu-Tcheou-Fou.

Extraits d'un journal protestant.

On lit dans *The Chineese Recorder* du mois de septembre 1897 : « *Tract à faire sur le Romanisme.* — Ce système religieux n'est pas la vraie doctrine du Christ : ce n'en est qu'une « contrefaçon satanique ». C'est là « un ennemi de la vérité » plus subtil et plus puissant que le Bouddhisme et le Confucianisme. Il faut apprendre à nos convertis à abhorrer « le pouvoir despotique, l'appui sur le bras séculier, les miracles trompeurs, l'hypocrisie, l'esprit de persécution, les doctrines perverses et la haine de l'homme de péché » qui livre au feu la Sainte Bible ; mais en même temps qu'ils

aient une tendre compassion pour les Romanistes et les conjurent de sortir promptement de Babylone, parce qu'elle sera certainement détruite, puisque Dieu l'a dit. Tout compromis avec le Papisme, tout emprunt fait à ses expressions ou formules, toute imitation dans son éclat et pompe extérieure ne saurait que nous abaisser aux yeux des Chinois intelligents, qui sûrement détestent bien plus le Romanisme que le Protestantisme. Ce serait de notre part une erreur fatale que de ne pas montrer à nos chrétiens indigènes et à la masse du peuple la ligne de démarcation si claire et nette entre la vraie et la fausse religion que Dieu lui-même a marquée dans sa parole infaillible et dans une histoire de douze siècles de tempête... Le livre du *Dr Nevius* est excellent, mais coûteux : il nous faut des tracts à bon marché. »

Autre article dans le même journal des missionnaires protestants du mois de septembre : « La partie Nord du *Ngan-hoei* a reçu ces quelques dernières années une bonne part de nos soins. Bien que certaines portions de ce pays relativement fermé pour nous jusqu'à présent eussent été plus ou moins régulièrement visitées par nos missionnaires et leurs employés indigènes, il nous était cependant très difficile de nous faire ouvrir les villes et les centres plus importants. Mais depuis la fin de la guerre les conditions se sont améliorées, et désormais la voie semble grande ouverte dans toutes les directions pour un travail fructueux. Après un séjour de près de trois ans dans la ville de *Liu-tcheou-fou* ou aux environs, une maison a pu être louée, et notre œuvre a commencé dans la rue la plus fréquentée, au cœur de cette grande ville. Celle-ci est située au Nord de *Ou-hou*, dont elle est distante de 300 *li* (180 kilomètres) : 60 *li* (36 kilomètres) seulement la séparent de la rive Nord du lac *Tchao*. Cette préfecture occupe le second rang dans l'étendue territoriale et la population. Le peuple y est orgueilleux et conservateur au suprême degré. C'est qu'en effet la ville a une grande réputation de littérature. L'illustre famille *Li*, et *Li-hong-tchang* en particulier, a répandu un lustre sans pareil sur la cité et a créé un esprit commun à tous jusqu'au plus humble indigène. C'est dans cette ville même que, il y a quelques années, un agent de la Ste Bible, nommé *Burnett*, fut battu et gravement blessé. Il mourut peu de mois après en s'en retournant en Angleterre. Sa mort était due en grande partie aux mauvais traitements qu'il avait reçus à *Liu-tcheou-fou*. Dieu est merveilleusement intervenu en notre faveur, et nous a ouvert la porte toute grande. Juste au moment où l'opposition officielle semblait sur le point de ruiner nos espérances, le premier magistrat a été changé. Son successeur s'est montré un homme droit en observant loyalement les stipulations des traités. Il nous a accueillis, nous et nos œuvres, avec la plus respectueuse considération. En janvier dernier, nous ouvrions une chapelle sur la rue pour la prédication ordinaire de chaque jour. La foule qui s'y réunissait pour entendre la bonne nouvelle a été

admirable de bon ordre et d'attention. La préfecture comprend une ville de 2e ordre, trois de 3e ordre, vingt grands marchés et plus de cent autres de moindre importance. La population entière serait de un million d'après le recensement, ancien système. Nos colporteurs indigènes travaillent dans ce district depuis déjà quatre ans. Ainsi donc la parole de Dieu a été semée sur un vaste terrain, où elle produira certainement une riche moisson en temps convenable.

« Les missionnaires Jésuites viennent d'acheter un terrain dans la ville et se préparent à y faire quelque chose de grand. Ils avaient essayé depuis 20 ans à plusieurs reprises de s'y procurer un pied-à-terre, mais toujours sans succès. Enfin la ratification de la convention Berthemy et une proclamation très ferme du gouverneur général ont préparé la réussite. *Liu-tcheou-fou* a l'honneur de posséder actuellement une station télégraphique, d'où l'on peut communiquer avec toutes les parties du monde. La ville est remplie d'officiers civils et militaires et de protégés qui tous doivent leurs positions à l'influence de la famille *Li*. Il y a partout un engouement extrême pour l'étude de l'anglais et des sciences européennes en général. Ce peut être là, si l'on en profite avec sagesse, une porte très utile pour communiquer à ce peuple une connaissance plus excellente encore. On manifeste aussi un grand désir d'un établissement médical, nous espérons être bientôt en état d'y donner satisfaction. Sous peu, nous l'espérons encore, deux familles de missionnaires viendront s'établir dans la ville, aussitôt du moins que les arrangements indispensables seront achevés. »

Extension du protestantisme en Chine.

Le docteur *John Stevens* publie dans la *Methodist Review* l'article suivant : « Tout étranger résidant en Chine, qui suit tant soit peu les événements, voit se produire un grand changement dans l'attitude des Chinois, en particulier des classes dirigeantes à l'égard des missionnaires et de leurs œuvres. Et où les mandarins s'accordaient ou à peu près à mépriser et à combattre activement leurs travaux, ils sont maintenant nombreux à y voir un secours et un bienfait pour leur pays. Çà et là sans doute aujourd'hui encore, tel ou tel montrera le vieil esprit d'orgueil et d'hostilité, mais le nombre en diminue, leur influence va en déclinant. Ce n'est pas que, selon nous, les mandarins désirent l'expansion et le triomphe du christianisme. Il est plus que probable qu'à peu d'exceptions près, ils sont plus ou moins indifférents pour ce qui regarde l'Évangile et l'Église. Mais ils reconnaissent que les peuples d'Occident possèdent le savoir et la prudence dont la Chine est malheureusement dénuée, et ils se tournent vers les missionnaires avec un sentiment semblable à celui du paralytique qui invoquait

Pierre et Jean à la porte du temple. Ils espèrent recevoir des missionnaires quelque chose, sans comprendre grand' chose au vrai caractère et à la grandeur des bénédictions que ces missionnaires apportent au nom de Jésus-Christ.

« Pour la masse, c'est différent. Les missionnaires ayant été en contact avec elle sur une vaste étendue de l'Empire, elle apprécie mieux le vrai objet de la multiple activité de l'Église, et leur intérêt avivé peut sembler s'adresser, pour une large part, au christianisme lui-même.

« Nombreux sont les signes de ce double mouvement, attention des mandarins et lettrés, sympathie populaire. Quelques-uns seulement des plus frappants. 1° Accroissement extraordinaire du nombre des convertis et des chercheurs. Au *Fo-kien* et sur le propre terrain du massacre de 1895, il ne s'est pas offert moins de 20,000 adeptes aux trois missions établies dans ce pays, 5000 ont été admis. Le D[r] Griffith John, missionnaire au *Hou-pé* depuis 35 ans, présente comme sans précédent le chiffre des récentes accessions et comme dignes de confiance les dispositions des convertis. Mêmes affirmations dans d'autres provinces, notamment au *Chan-tong* et en Mandchourie. Même au *Ho-nan*, province la plus vivement opposée à l'esprit étranger, il y a maintenant au moins deux communautés chrétiennes.

2° Progrès notable dans les demandes de Bibles, portions de Bible, livres et tracts chrétiens. La société biblique d'Amérique n'a pas, l'an dernier, placé moins de 396088 Bibles ou portions de Bible, dont seulement deux pour cent en don. De même vente phénoménale par la société britannique et étrangère et par la société biblique d'Écosse. Nous ne pouvons qu'indiquer le succès croissant des sociétés de tracts : ainsi la société centrale, dont le siège est à *Han-Kow*, en a placé près d'un million et demi. D'autres sociétés alliées, société pour la diffusion de l'instruction chrétienne et de la science en général, société d'éducation en Chine, ont aussi éprouvé le coup de la marée montante et n'ont pas peu contribué à la grossir. »

3° Les œuvres médicales et scolaires sont maintenant en haute faveur. Plusieurs fois des mandarins du plus haut rang ont appelé les missionnaires à leur aide pour l'établissement d'institutions pour l'initiation des jeunes Chinois aux sciences d'Occident, et beaucoup d'écoles de missionnaires sont bondées. Si l'on demande la raison d'un revirement de cette importance, elle est claire. Par la bonne Providence de Dieu la dernière guerre sino-japonaise a grandement servi à ouvrir les yeux des classes dirigeantes sur la faiblesse et la détresse du pays. Beaucoup de préjugés et d'oppositions ont été désarmées par l'influence de la littérature chrétienne, la bienfaisance et l'abnégation des missionnaires médecins, l'enseignement dans les collèges et écoles chrétiennes, les entretiens des missionnaires avec les mandarins, enfin la conduite irréprochable et dévouée des missionnaires et de leurs familles. L'Église chrétienne voit s'ouvrir à Dieu sur la Chine

moderne une large entrée. Sans doute il y a encore de nombreux adversaires. Des jours d'épreuve et de persécution ne manqueront guère de peser sur les ouvriers venus du dehors et sur les chrétiens indigènes. Malgré tout les temps sont mûrs pour un effort déterminé et plus agressif de l'Église. L'occasion s'offre magnifique aux mieux armés des médecins, maîtres et prédicateurs chrétiens. L'Église pourrait-elle être sourde à la voix de Dieu et manquer d'envoyer et d'entretenir le nombre de travailleurs nécessaires pour la récolte du Seigneur ? Ce pays a été longtemps appelé l'Empire céleste. Aux yeux des chrétiens il est gouverné non par un souverain légitime, mais par le prince des ténèbres. Maintenant est arrivée l'occasion favorable de révéler au peuple le royaume de Dieu par la manifestation de la vérité, et c'est à l'Église qu'incombe ce devoir. »

Les ministres protestants de Chine ont célébré cette année le 90e anniversaire de leur entrée en Chine. Ils se vantent d'être actuellement 3000 missionnaires, hommes et femmes dans le *Céleste Empire* et de compter 80000 Chinois protestants. Un d'entre eux, le révérend *Mason*, réclame des *Tracts* abondants et à bon marché contre le Catholicisme romain, qu'il met au-dessous du Bouddhisme, du Taoïsme, du Confucianisme et de toute autre religion païenne de la Chine. Il reconnaît qu'il existe déjà l'ouvrage du docteur *Nevius* contre le Catholicisme ; mais il le trouve trop volumineux, trop cher, et par conséquent peu apte à la propagande.

Le consul de France à *Chang-hai* s'occupe de cette diatribe du révérend *Mason*.

La cause des Martyrs de Sou-tcheou.

Lettre du P. Rossi au R. P. Provincial.

Chang-hai, 26 septembre 1897.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,

P. C.

APRÈS deux ans presque complets, deux procès ont été entrepris et achevés ([1]).

1° L'Informatif de l'Ordinaire « super famaMartyrii ejusque causa et miraculis » pour les deux Pères, que Votre Révérence connaît déjà, et pour deux catéchistes chinois.

Ce procès a été fini le 23 septembre 1897, 149ème anniversaire du martyre.

2° L'autre, « de non-cultu », fait à Macao par l'évêque du lieu, très ami de la Compagnie, mort depuis.

3° De plus le même évêque et tout son clergé portugais ont trouvé et

1. Cfr. *Lettres de Jersey*, 1871, p. 295.

reconnu authentiquement les reliques des deux Pères ; ces reliques restent à Macao, données par ledit évêque à nos Pères. Elles ont été, par lui, déposées et enfermées séparément dans deux caisses en plomb, et ces caisses elles-mêmes, renfermées dans une plus grande en thèque, bois incorruptible et inattaquable aux fourmis blanches.

4° Enfin notre évêque vient d'envoyer les deux procès ensemble à la Congrégation des Rites par l'entremise de la Propagande, et pour plus de sûreté pendant le voyage, il les a recommandés à l'Ambassadeur de France au Vatican, M. Poubelle, afin que la douane des deux nations n'ait pas l'idée d'ouvrir la caisse et de briser les sceaux ; car alors on devrait tout recommencer.

Tout cela n'a pas été accompli sans grandes difficultés ; mais quand le bon Dieu veut une chose, tout lui cède.

L'empereur d'Autriche a déjà ordonné à sa légation au Vatican de demander au souverain Pontife l'introduction de la cause. On attend seulement le moment opportun pour cette démarche.

On va demander la même faveur au roi et à la reine-mère de Portugal comme à tous les vicaires apostoliques de Chine, aux patriarches de Venise, de Portugal et de Goa et aux évêques de Trente, Plaisance, Parme, Bologne, etc.

Si la France avait à sa tête un prince catholique, étant protecteur des Missions, il aiderait aussi la cause, mais...

Ce n'est pas à dire cependant que tout est fini. Au contraire, c'est maintenant que la Congrégation va commencer son travail, et nous ne savons pas si ce qui a été fait sera trouvé valide et selon les formalités requises, ou si l'on ne déclarera pas une ou même plusieurs nullités.

G. M. Rossi, S. J.

Aventure de voyage.

Lettre du P. Le Biboul au P. P. Troussard.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

VOUS savez que je suis dans ce pays de brigands et de brigandages qu'on appelle le *Siu-tcheou-fou*, à l'extrême Nord de la mission. Il y a deux ou trois jours, étant allé faire une visiste à mon Père ministre, à la préfecture, je sus par notre journal, le *Fon-pao* (Journal du Père Ferrand), que vous veniez d'être nommé maître des novices ; naturellement je me dis qu'il fallait prier pour vous et beaucoup, sans cependant vous en prévenir. Je vous préviens pourtant, et voici pourquoi, c'est qu'à cause de vous et de vos novices, je l'espère du moins, j'ai mangé de la douleur, comme on dit dans

ce pays. Je venais donc de voir le Père ministre et de passer auprès de lui un jour et demi en compagnie du Père Van Dosselaere, et je vous assure que nous avons été bien joyeux. Il y avait près de deux mois pour ma part que je n'avais pas vu de Père; aussi ai-je profité de cet entretien ! En remontant sur mon petit âne noir pour faire les 12 ou 15 lieues qui me séparaient de ma résidence, j'offris la fatigue pour vous et vos novices. La première heure se passa assez bien, je traversai toute la ville sur mon baudet que précédaient deux soldats; aussi pas un seul cri, seulement quatre ou cinq remarques sur une queue que l'on trouvait très courte, puis quelques « diables d'Europe », mais très discrets, que j'étais seul à entendre heureusement ; car si mes deux braves les avaient entendus, ils auraient de suite fait une histoire. Ne vous étonnez pas que nous soyons ainsi escortés. Ce privilège est spécial à notre *Siu-tcheou-fou*. Les mandarins ont une peur terrible qu'il nous arrive un malheur quelconque, aussi quand nous quittons la préfecture, ils nous donnent toujours deux cavaliers pour nous accompagner. La dernière fois nous refusâmes, j'avais déjà deux fantassins de ma garnison ; puis deux cavaliers pour accompagner un diable d'Europe monté à âne, c'est vraiment trop drôle. Au sortir de la ville, pluie fine; au bout d'une heure cela commençait à devenir sérieux, je pressais le pas de ma monture, mon domestique avait de la peine à me suivre ; quant à mes deux braves ils étaient loin derrière. Je fut obligé de les attendre dans une auberge, et je leur proposai de louer deux ânes, disant que je paierais, puis je les laissai. Un peu plus loin je louai deux ânes pour mon domestique et un chrétien qui m'accompagnait et nous partîmes ventre à terre ; l'ânier était furieux. Je lui criais : « Sois tranquille, nous ne volerons pas tes bêtes, tu les retrouveras ce soir à la maison. »

Tant que la terre ne fut pas détrempée, c'était un plaisir, malgré la pluie, de galoper, mais dans ce pays où les routes ne sont pas des routes, ce plaisir ne fut pas de longue durée. Nos bêtes glissaient et refusaient d'avancer, et la pluie de tomber de plus en plus drue. Vers midi je m'arrêtai dans un village pour nourrir ma bête et me nourrir moi-même. Pour tout dîner je mangeai deux œufs et 4 noix. Il n'y avait même pas de pain.

Heureusement que j'avais bien déjeuné le matin et que j'offrais ma journée pour les novices. Après une halte de 3 quarts d'heure, je remontais à âne, malgré les braves gens de l'auberge, à qui j'étais devenu tout à fait sympathique, et qui m'appelaient Père après m'avoir d'abord appelé monsieur. La route devenait de plus en plus marécage. Nous arrivâmes à un canal. Deux jours auparavant je l'avais passé en bac, mais le passeur, je ne sais pourquoi, en nous voyant venir, s'éloigna avec sa barque. Je le menaçai par mon domestique. Rien n'y fit. Mon domestique me dit : « Père, montez-moi sur le dos, c'est plus sûr que l'âne et aussi plus haut. » J'obéis et j'invoquai mon bon ange. J'allais mettre le pied sur la rive, quand mon

bonhomme trébuche et moi avec lui « plus vel minus ». J'étais déjà assez trempé. Aussi je ne fis que rire. Il pleuvait de plus en plus fort, et l'âne marchait de plus en plus difficilement, mais je chantais, j'étais heureux. Pourquoi être malheureux ? Il y avait longtemps que je n'avais si bien prié. Ma bête n'en pouvait plus, pourtant je ne voulais pas descendre pour la soulager, je craignais de perdre mes souliers neufs. Vous savez que les souliers chinois ont une semelle blanche, c'est une des choses que je ne comprends pas, car enfin c'est le pays où les routes sont les plus sales. Vers 2 h. du soir, après une marche de 9 heures, j'arrivai devant ma résidence. Est-ce par vanité ? Peut-être ; je frappai mon âne, il se précipita de l'avant, mais je ne sais comment dans sa précipitation il s'agenouilla, et je lui passai par dessus la tête, sans autre blessure qu'une perte de face. Je crois que je n'offrirai plus de journée pour les novices : c'est trop dur. Puis j'ai gâté tous mes mérites. En arrivant je dis à l'officier qui commande ma garnison que le passeur s'était enfui à notre approche. Je l'excusais en disant que de fait il pleuvait bien fort et que volontiers je lui pardonnais. Ce qui n'a pas empêché ce misérable mandarinet d'envoyer hier deux de ses hommes pour châtier ce pauvre bonhomme. Ils sont revenus ce matin, m'annonçant qu'il était en fuite et craignant que je l'accuse auprès des mandarins. Le chef du village a écrit une pièce attestant que le dit passeur m'a gravement manqué, mais que désormais éternellement il ne me manquera plus. On fait appel à ma clémence et on promet qu'il viendra me faire des réparations demain. Tout cela à mon insu ; ces misérables soldats cherchent tous les moyens de faire des affaires pour soutirer de l'argent au pauvre peuple. J'en ai 20 dans mon enclos pour me protéger contre les brigands, les autres Pères de la section en ont autant. Tout cela nourri aux frais de l'empereur. Dans quelques jours les miens auront leur petit enclos à eux et je serai tranquille.

En union de prières et de saints sacrifices,

Votre frère en Notre-Seigneur,
P. M. Le Biboul, S. J.

Un mandarin amateur de chour.

Extraits de plusieurs lettres du P. Thomas.

Tai-tao-leou, 15 octobre.

VOUS, qui connaissez le pays de *Kao-yeou*, vous savez la position de cette ville. De peur de la voir inondée, on a ouvert 3 écluses donnant dans la contrée à l'Est, appelée le *Hia-ho*. Quelle pitié de voir tout ce pays sous les eaux ! Je ne sais si on avait préalablement fait la récolte du riz ; je ne le crois pas, au moins complètement. Bien des maisons avaient

disparu sous les eaux: c'est une vraie catastrophe. Au delà de *Tsing-kiang*, du côté de *Sou-tsien* et *Soei-ning*, c'est la misère noire. Toute la récolte d'automne a été perdue en grande partie par les inondations des mois de juillet et août. Ici, c'est un peu mieux. La récolte d'automne a été bonne et ceux qui ont quelques arpents de terre pourraient encore s'en tirer, s'ils étaient assez sages pour garder leurs grains. Mais tout est à un prix exorbitant : on vient de très loin acheter par ici à un prix vraiment déraisonnable, et les pauvres habitants ne peuvent s'empêcher de céder à la tentation. Ils vendent, et après le 1er de l'an, ce sera la famine. »

« Avant-hier, j'étais tout prosaïquement occupé à clouer des vitres au catéchuménat, lorsque je vois pénétrer à l'improviste, dans l'enclos, le mandarin de *Fong-hien*. Et savez-vous ce qu'il venait faire ? 1° me demander à dîner tout simplement ; 2° me remercier des cadeaux que je lui avais envoyés quelques jours auparavant ; 3° devinez. Il s'agit des choux de Fort St-Père. Ils ont acquis une telle réputation dans tout le *Fong-hien*, qu'il voulait les voir, en manger, en emporter et en avoir des graines. Ainsi fut-il fait. On lui coupa la plus belle tête des choux du potager et on la lui servit. Naturellement il trouva ces choux délicieux. Après dîner, il me demanda le café, que je lui préparai, et nous goûtâmes ensemble avec accompagnement de cigares, etc. Le voyant content, je l'ai fait monter sur le haut de ma forteresse, en lui montrant le salon que je réservais à Monseigneur. Il vint ensuite causer avec moi dans ma chambre, visita la bibliothèque et voulut emporter plusieurs livres de religion. Après cela, je lui fis voir l'école des filles, et il me blâma de n'avoir pas assez de chrétientés dans le *Fong-hien*. Il me dit d'en établir le plus possible, parce que, vous au moins, vous n'en ferez pas des vauriens de vos chrétiens. Établissez surtout des écoles, ajouta-t-il, c'est ce qu'il y a de mieux. Autant de lettrés, autant de canailles de moins. — Ça, c'est discutable. — L'autre jour, un notable accusait un chrétien de je ne sais trop quel crime. Le mandarin, furieux, déclina l'accusation : « Ça, c'est impossible, dit-il, tous les chrétiens du Père sont de braves gens. »

« N'est-ce pas que c'est un vrai plaisir d'avoir des mandarins de cette trempe ? Je le crois sincère : il connaît beaucoup les Européens et a l'air au courant de bien des choses, au moins d'une façon superficielle. Après environ 2 heures de séjour ici, il retourna à sa bonne ville de *Fong-hien*, distante de 25 *li* (15 kilomètres), emportant une dizaine de têtes de choux que je fis lier derrière son char. »

Visite pastorale de Sa Grandeur Mgr Garnier dans le Siu-Tcheou-Fou.

Lettre de Mgr Garnier au R. P. Supérieur, de la ville de Siu-tcheou-fou,

le 25 octobre.

ME voici en visite régulière dans la ville de *Siu-tcheou-fou.* Il y a 13 ans que nous en avons été chassés pour la 3e fois, le jour de S. Fr. de Borgia. Depuis ces trois expulsions, que de fois, tout en conservant l'espérance immuable d'y être rétablis tôt ou tard, nous avons craint cependant que le rétablissement ne fût remis d'une manière indéfinie, comme on s'en vantait, à la suite de démarches infructueuses à Nankin et à Pékin. Voilà pourtant que, grâce à la politique plus ferme de M. Gérard, qui a su relever à Pékin le prestige de la France, grâce aux efforts de M. Dubail, notre consul général à *Chang-hai,* nous y sommes rétablis, et j'y fais, comme Évêque, ma première entrée dans des circonstances qui me semblent vraiment dignes de remarque. Autant nos expulsions précédentes furent honteuses de la part des mandarins et du peuple, autant notre entrée de ce jour semble glorieuse, autant elle témoigne d'une véritable amélioration dans l'esprit public, qui n'est généralement guère autre que celui des mandarins eux-mêmes qui le forment par leur manière d'agir à l'égard des étrangers surtout. Qui aurait pu soupçonner, il y a quelques années seulement, ce qui m'attendait dans cette première visite que je commence sans recommandations particulières aucunes ? A 40 *li* (24 kilomètres) de cette grande ville, avant mon débarquement, je n'ai pas été peu surpris de voir 30 à 40 soldats, envoyés par les autorités civiles et militaires à ma rencontre. Ils ont passé la nuit sur les bords du grand lac, où se trouve le plus grand port de débarquement moins éloigné de la ville de *Siu-tcheou-fou,* et le lendemain j'ai fait mon entrée dans la ville avec cette escorte officielle, dont personne ne semblait s'étonner. A peine arrivé dans notre modeste établissement, une invitation solennelle à un dîner monstre m'était adressée pour le lendemain, devinez par qui ? par le *Tao-tai,* le préfet, les deux généraux et colonels, enfin par toutes les autorités civiles et militaires, auxquelles s'adjoignaient tous les notables de la ville. C'était, me disait-on, un dîner d'au moins 50 couverts qui se préparait, et que même on disait préparé. Il fallait répondre immédiatement. Je le fis de la manière que vous devez soupçonner, alléguant mes meilleures raisons pour une excuse de refus. Trois fois on revint à la charge et trois fois je refusai, en réservant cependant pour aujourd'hui dans mes visites à mes honorables invitateurs une réponse définitive. Or j'en arrive après avoir parcouru la ville pendant près de 3 h. et remercié mes nobles et généreux invitateurs, dont la liste m'avait été communiquée. Je suis donc en règle avec eux tous, et demain

dans la visite qu'ils me rendront, il ne sera plus question de ce banquet où, comme je le pense, nous aurions fait une assez triste figure. »

26 octobre. « *Deo gratias !* C'est fini. Les mandarins et les principaux notables viennent de nous rendre notre visite. Demain donc nous quitterons la ville, si le temps le permet, et nous nous rendrons à *Mâ-tsin* chez le P. Le Biboul, où commencera mon travail spirituel. Il est vraiment temps. Voilà un grand mois que j'ai quitté, et je ne suis qu'au prélude de ma visite, puisque les deux journées d'hier et d'aujourd'hui auront été entièrement employées à la visite nécessaire des autorités. Il faut que je commence par vous dire qu'au jugement de tous nos Pères, il me sera impossible de revenir pour Noël, sans manquer en grande partie mon but, ce que je regretterais pour moi et pour mon successeur, qui verra par lui-même combien la visite de *Siu-tcheou-fou* est importante et difficile. J'y emploierai donc tout le temps nécessaire. Je compterai donc sur vous pour offrir mes respects à M. Tsai, à M. le Consul et offrir mes souhaits de bonne année à tous nos Pères et Frères. Toutes mes Messes et prières vont être pendant cette visite pour la conversion de ce grand pays où les Pères commencent à jeter de profondes racines.., Nos Pères trouvent que je suis arrivé un peu tôt. Les blés n'ont pu être semés à cause de la sécheresse. Que la pluie tombe, et elle est nécessaire, je suis arrêté par là-même autant qu'elle durera, ce qui me fait craindre une prolongation de visite difficile à prévoir d'avance. Or nous avons au programme une dizaine de journées de chars et de chaises séparées entre elles par plusieurs jours de travaux préparatoires à la Ste Communion et Confirmation des néophytes qui m'attendent avec une si grande impatience et pour lesquels la vue d'un évêque est tout un événement, ainsi que pour les catéchumènes qui les suivent. Donc, mon Révérend Père, convaincu que je ne reverrai jamais le pays que je viens ouvrir, je veux m'appliquer à y faire tout le bien que je pourrai... Je vous ai donné de mes nouvelles le plus tôt que j'ai pu pour prouver à mes Pères et Frères comme à vous-même que mon cœur est au milieu de vous... N'ayant encore rien vu, je ne puis rien vous dire... Tous nos Pères vont bien... Le cher P. Gouraud sera dans la nécessité de reculer l'ouverture de son église, s'il veut que je la bénisse. Je doute du reste qu'elle puisse être prête pour les fêtes de Noël. En tout cas, je vous prie de lui annoncer ce retard. »

Le P. Gain écrit de son côté : « Monseigneur est entré en ville et a fait ses visites à toutes les autorités d'une manière tout à fait triomphale. Demain le général et le *Tao-tai*, se piquant d'honneur, enverront chacun un piquet de cavalerie et d'infanterie faire escorte jusqu'à *Mâ-tsin*. Des ordres sont donnés à tous les sous-préfets et aux chefs de camp d'avoir à rendre les mêmes honneurs sur toute la route et une canonnière conduira la *Sainte-Marie* de *Fong-lo-tsuen* à *Sou-tsien*. Les Pères ne regrettent qu'une

chose, c'est que Monseigneur vienne trop tôt. Les sermailles ne sont pas finies. Ils ont mille peines à faire venir les enfants à l'école. Quatre ou cinq des chefs incendiaires du *Roc* ont été pris et conduits à la préfecture, où ils ont tout avoué. Le *Tao-tai* a dit aujourd'hui à Monseigneur qu'on en prendrait d'autres, et qu'ils seront tous décapités.

Lettre du P. Le Biboul.

Heou-kia-tchoang, 12 novembre.

Tout est dans le plus grand calme par ici. On n'entend guère que les coups de fusils et les pétards tirés en l'honneur de Monseigneur. La Ste Église reçoit ici beaucoup d'honneurs, et Monseigneur en pleure de joie. Il ne soupçonnait pas pareilles consolations. Et pourtant il n'a guère vu que les baptisés, en particulier chez moi, où la pluie a empêché les catéchumènes de venir. D'ailleurs partout nous avons défendu aux catéchumènes de venir, excepté à un jour fixé : il nous serait facile d'en avoir des milliers. Monseigneur l'a bien vu quand il a su les précautions, excessives presque, que nous employons maintenant. Il nous faudrait à tous trois fois plus de catéchistes. Désormais chaque catéchiste devra se charger de 3 ou 4 villages. Chez le P. Doré, ce système ne suffira même pas. Mais avec tout cela j'oublie le voyage de Monseigneur. Le P. Ministre vous a parlé de son entrée vraiment triomphante à la préfecture. A *Mâ-tsing* je n'avais rien préparé pour obéir à Sa Grandeur. Les baptisés attendaient à la porte : il n'y a même pas eu de pétards. Le P. Ministre m'avait seulement permis de décharger tous mes fusils. D'ailleurs l'escorte de 50 hommes venus de la préfecture, renforcés de mes 20 fantassins et de 10 de *Kin-li-pou*, tous dans leurs plus beaux atours, ne laissait pas que d'être imposante. Puis la façon dont ils se sont rangés sur deux haies à la porte, en 3 temps et 4 mouvements, au moment où la chaise épiscopale entrait, m'a réconcilié avec la façon de parader des soldats chinois. Cela s'est fait avec assez d'ensemble. Cavaliers et fantassins se sont trouvés en un moment sur deux lignes. On en parlera longtemps dans le pays de cette escorte, et désormais on saura de plus en plus que nous sommes au mieux avec les mandarins. Monseigneur, arrivé le mercredi, s'est reposé le jeudi : le vendredi a eu lieu la première fournée, 159 confirmations. Le jour de la Toussaint, seconde fournée, 54. Le dimanche devait être consacré aux catéchumènes, mais il a plu toute la journée. Plusieurs députations sont pourtant venues avec une douzaine de bannières. Le lendemain, ils étaient 500 du Nord-Ouest à nous attendre à *Tcheng-tchouang*. Eux aussi en ont été pour leurs frais, car, le jour du départ, nous avons évité de passer par là. Il est vrai qu'à *Li-sen-tchoang tchai*, le père des 80 *Li*, nous avait préparé une réception très belle, coups de fusils,

pétards, musique, bannières. Nous étions accompagnés par 8 cavaliers de la sous-préfecture et 2 ou 3 bandes de fantassins. J'ai oublié de vous dire que le sous-préfet, le commandant de place et les notables sont venus saluer Monseigneur. Le sous-préfet a été très bien comme d'habitude. De *Mâ-tsin* à *Tao-leou*, à l'entrée de chaque village, les trompettes du sous-préfet annonçaient qu'un grand homme passait et tout le monde d'accourir pour voir qui était dans la chaise et dans les chars. Pas un mot mal sonnant nulle part, très grand respect partout. A *Leang-tchai* il y avait foire, donc des milliers de personnes à faire la haie. Un peu plus loin, encore plus de monde, c'est là que la garnison de *Tao-leou* et les cavaliers du sous-préfet de *Fong-hien* nous attendaient depuis une heure avec une députation de chrétiens (bannières, pétards, fusils, musique, etc., etc.). C'était, paraît-il, tellement beau qu'on disait : « C'est le vice-roi qui passe. » L'entrée de *Tao-leou* a été très bruyante : les chrétiens du village et tous les confirmands étaient là avec tous les notables païens des environs. Le lundi confirmation de la première fournée, 133. Le mercredi départ. A part les trompettes du sous-préfet, même cortège. A 3 ou 4 *li* (2 kilomètres environ) de *Heou-tchoang* a commencé la réception. Monseigneur en pleurait de joie. Ici finit ma mission. Remercions bien le bon Maître. Cette visite a beaucoup consolé nos chrétiens parfois si éprouvés, et Sa Grandeur nous dit que le reste de ses jours, elle remerciera Dieu de la faveur d'avoir été témoin d'un tel mouvement de conversions.

Mardi 16 novembre. — Aujourd'hui obsèques des deux Pères du *Chan-tong* [1]. Nous avons tous dit la Ste Messe pour eux, et Monseigneur, après la sienne, a donné l'absoute. Pour notre départ du Roc, le *Pang-tai*, qui avait promis des troupes, n'en a pas envoyé à cause de la pluie. Il y avait seulement une vingtaine de fantassins et 6 cavaliers dont deux avec les trompettes du sous-préfet. Le P. Doré a fait partir avec nous une vingtaine de chrétiens bien armés et bien décidés à se défendre, s'il arrivait quelque chose. Mais tout a été bien calme. Tous les villages appelés par les trompettes venaient voir passer Monseigneur. Le catéchiste de Monseigneur dit que jamais Sa Grandeur n'a reçu autant d'honneurs, mais que lui n'a jamais mangé autant de douleur à cause des « Grands-Couteaux ». A peine étions-nous arrivés que le *Pang-tai*, lui aussi, arriva avec 26 fantassins et 6 cavaliers. A son arrivée au Roc, nous étions déjà partis. Il aurait pu se dispenser de nous suivre de si loin, mais les ordres des mandarins sont formels. Hier le sous-préfet est venu voir Sa Grandeur avec le commandant de place, etc. Le sous-préfet est vraiment bon, et Monseigneur a pu causer avec lui assez longuement. Il avait envoyé des hommes au *Chan-tong* et il nous a raconté le meurtre des 2 Pères dans tous ses détails. Il prend les plus grandes pré-

1. Le P. Nies et le P. Henlé, massacrés par les « Grands-Couteaux » dans la nuit du 1er novembre 1897.

cautions pour empêcher tout trouble. D'ailleurs tous les mandarins en sont là. Le mandarin de *Siao-hien* lui aussi envoie de tous côtés prendre des informations. Tous les notables ont reçu les ordres les plus sévères. Tous les jours pendant mon absence il a envoyé un homme, demander des nouvelles ici. Le mandarin militaire est venu lui-même, il y a 2 ou 3 jours, et envoie un courrier chaque jour. A mon arrivée j'ai trouvé plusieurs lettres de mandarins. Tous voudraient que le meurtre du *Chan-tong* ne fût que le fait des brigands. Il paraîtrait que les « Grands-Couteaux », d'après tous les renseignements reçus, n'y seraient pour rien. Seulement apprenant ce meurtre, puis l'affaire de *Tvan-li*, les populations ont cru à une nouvelle levée contre nous, et les fausses rumeurs se propageaient d'une façon inquiétante. Ici ils subsistent encore dans toute leur intensité, et tout le monde croit que les Pères ont été tués par les « Grands-Couteaux » et que les troubles ont recommencé.

Quoi qu'il en soit Monseigneur déborde de consolations. Que de fois n'a-t-il pas répété : « Dire qu'il y a 6 ans il n'y avait rien ici ! Que Dieu est bon ! »

Lettre de Mgr Garnier au R. P. Supérieur.

En route au delà de Sou-tsien, le 28 nov.

Après avoir terminé la visite de *Siu-tcheou* Nord, me voici revenu au port de *Sou-tsien*. Il m'y reste, me dit-on, pour une vingtaine de jours d'ouvrage pour faire la visite du *Siu-tsien* méridional : après cela je reviendrai vers vous. J'ai eu le bonheur de bénir les 3 églises de *Mâ-tsin*, *Heou-Kia* et *Tai-t'ao-leou*, qui sont de véritables églises. J'y ai administré 650 et quelques confirmations. Nous avons pris pour revenir la route du *Chan-tong* qui traverse 150 *li* (90 kilomètres) de cette province et rencontré deux missionnaires de Mgr Anzer dont nous traversions les terres. Nos escortes d'honneur et de sûreté ne nous ont point fait défaut jusqu'à cette dernière station. Nous allons entrer aujourd'hui dans la partie la plus difficile du *Siu-tcheou-fou*, dans celle qui est d'emblée la plus pauvre et la plus misérable, dont presque tout le peuple a émigré pendant ces derniers mois à *Yang-tcheou*, etc. Après avoir quitté *Siu-tcheou*, j'ai éprouvé une série de fièvres qui m'a rendu la visite très difficile. Trois fois j'ai cru devoir ne pas me risquer à donner la confirmation, et la célébration de la Ste Messe m'était même très pénible. Grâces à Dieu tout cela a disparu en grande partie, et j'espère finir cette longue campagne dont je puis dire avec vraisemblance, comme le P. de Plas le disait d'une de ses dernières promenades, que c'était sa dernière bordée. Daigne Notre-Seigneur exaucer vos prières et celles de nos chères communautés que je remercie. J'espère que dans 18 jours mon œuvre sera

terminée et que je pourrai me reposer un peu auprès de vous à *Chang-hai* dans notre grande maison de paix.

Lettre du P. Gain.

Canal Impérial, 27 nov.

Dans un instant nous allons quitter le *Chan-tong*, où nous avons fait 150 *li* (90 kilomètres), pour rentrer dans le *Kiang-sou*, escortés de la canonnière du *Tao-tai* et d'un peloton du général commandé par un officier, qui ont ordre d'accompagner Sa Grandeur de *Pei-hein* à *Sou-tsien*, l'espace d'environ 500 *li* (300 kilomètres). Tout s'est bien passé jusqu'à la fin. Le P. Van Dosselaere a eu 44 confirmations à la ville de *Pei-hien* et 23 à *Fong-lo-tsuen*. Les deux derniers jours que Monseigneur a passés à terre, il avait devant lui plus de 30 cavaliers et près de cent fantassins sous les armes, sans parler des centaines de piques, lances, sabres, hallebardes, drapeaux, fusils, etc. que les ouailles du P. Van Dosselaere triomphant faisaient briller autour de la chaise épiscopale. Jamais Monseigneur n'en avait tant vu : et pas le plus petit trouble, pas le plus léger désordre. Demain avec le bon vent qui nous pousse, nous arriverons à *Sou-tsien*, d'où j'espère qu'en 15 jours, Monseigneur aura fini sa visite de *Tchang-chan*, *Yen-teou*, *Soei-ning* et *K'eng-tché*. Nous sommes obligés d'aller lentement à terre à cause de la fatigue de la chaise. Comme vous le disiez dans votre dernière lettre, mon Révérend Père Supérieur, cette visite épiscopale aura été une grande bénédiction pour notre section. Plus que jamais les catéchumènes vont abonder, et nos Pères vont être écrasés d'ouvrage. Du *Chan-tong*, rien de nouveau. Deux Pères de Mgr Anzer sont venus saluer notre évêque. Missionnaires et chrétiens sont terrifiés par le massacre des deux Pères au *Kiu-yé-hien* et la mauvaise foi avec laquelle les mandarins traitent cette grave affaire. Le provicaire, après avoir télégraphié 3 fois à Berlin et en avoir reçu une réponse de Mgr Anzer, est parti pour Pékin, où il est très mal soutenu par le ministre d'Allemagne, qui ne comprend rien aux affaires chinoises. La flotte allemande agit-elle à *Kiao-tcheou ?* Nous n'avons là-dessus que de vagues rumeurs.

Dans une autre lettre, le P. Gain écrit : Partout les mandarins civils et militaires, les notables encore plus que les chrétiens, rivalisent pour faire à Sa Grandeur une réception triomphale, à laquelle personne ne s'attendait.

Visite des officiers de l' " Eclaireur " au gouverneur de Ngan-King.

Lettres du P. Lémour.

Ngan-King, 7 novembre 1897.

J'ATTENDS l'*Éclaireur*, retour de *Han-Kow*. Il a levé l'ancre dimanche 31 octobre à 6 h. ½ du matin, juste à l'heure de la messe à laquelle ces messieurs s'étaient annoncés. Il doit revenir dans la huitaine de peur de manquer d'eau entre *Kiou-kiang* et nous. L'excellent commandant Texier a manifesté le désir de voir le gouverneur et tous les mandarins. Il m'a prié de préparer les voies.

Avant-hier, juste au moment où le sous-préfet sortait de chez moi, voilà M. *Tchang*, *Tao-tai* (préfet) du *Yang-ou-kiu*, qui m'arrive comme une bombe sans s'être annoncé. Il monte droit à la salle de récréation. Je sors de ma chambre et l'aperçois au haut de l'escalier. Il se met à rire en me voyant en habits de cérémonie. « J'espérais, me dit-il, vous prendre en *pien* (habits ordinaires). Que ce soit entendu, ajoute-t-il ; je viendrai chez vous comme chez moi et réciproquement, n'est-ce pas? » — En fumant un cigare, je lui demande ce qui me vaut le plaisir de sa visite. « Je m'ennuie chez moi, répond-il, et prends avec vous la même liberté qu'avec le P. Joret. » Et il me fait un grand éloge de mon prédécesseur. « Cela se trouve bien, j'avais à vous parler à propos du navire de guerre qui va descendre. Les officiers voudraient rendre une visite d'amitié au gouverneur. Ils n'ont aucune affaire à traiter. Pensez-vous qu'ils seront reçus ? — Vos amis sont mes amis, me dit-il, je vous promets qu'ils seront reçus. Vous serez avec eux ? — Ces messieurs le désirent, moi pas du tout. — Bien. J'arrangerai la chose. » Et nous continuons à causer un peu de tout. Il me parle beaucoup du Pape Léon XIII, dont il loue la haute intelligence et le grand esprit politique. « Pie IX, ajoute-t-il, était loin de le valoir : c'était un casseur d'assiettes, un homme un peu brouillon, un novateur. C'est lui, n'est-ce pas, qui a inventé le culte de la Mère de JÉSUS ? » Je me récriai vivement que tout cela était pure calomnie, que toujours l'Église a honoré la Ste Vierge d'un culte spécial, que Pie IX n'a fait que définir un de ses privilèges reconnu dans l'Église depuis bien des siècles, depuis même son origine. Je fus heureux de réhabiliter la Ste Vierge et son grand pontife Pie IX devant cet homme qui ne comprend rien à tout cela. Mais il n'est pas difficile de voir dans quels livres il a puisé ces idées. Voilà l'apostolat des protestants !

Le lendemain, à 2 heures, je rendis la visite. C'est entendu, me dit le *Tao-tai*, le gouverneur recevra MM. les officiers ; je fournirai les chaises. Il a eu peur d'abord, quand je lui ai fait la demande, flairant quelque chose

comme *Sou-kia-pou.* Mais il a été ravi, quand je lui ai dit qu'il n'y avait absolument rien qu'une visite amicale. Quand je lui ai dit que vous seriez avec eux comme interprète, il m'a répondu qu'il y avait des interprètes dans son palais. Du reste les traités disent que les Missionnaires ne verront pas le gouverneur. J'ai protesté, ajoute le *Tao-tai*, en disant que les traités portent que les Missionnaires pourront avoir des relations avec les mandarins locaux. Du reste Votre Excellence semble se faire illusion sur les Missionnaires. Ce sont des gens très instruits et très bien; leur science et leurs vertus les font grandement estimer et rechercher en Europe. Le gouverneur s'est laissé convaincre et a consenti à tout. — Vous comprenez que j'eusse préféré le voir persévérer dans son refus, mais le *Tao-tai* m'a dit que je devais absolument accompagner les officiers. Ce M. *Tchang* est vraiment un brave homme; il m'a retenu plus d'une heure chez lui et a fait venir ses 2 petits *Chao-yé*, très gentils enfants qu'il veut me donner comme élèves. Comme spécimen de leur savoir, ils m'ont récité l'alphabet en anglais. Ils ne savent pas autre chose. Ensuite on a fait venir un autre *Tao-tai*, de passage à *Ngan-king*, avec qui j'ai eu aussi une bonne conversation d'une demi-heure. Ce *Tao-tai* a exercé sa charge longtemps au *Hou-nan* et au *Hou-pé:* c'est un *Koang-si-jen* (natif du *Koang-si*), ami de M. *Tchang*, qui pourra en son absence s'occuper des affaires du *Yang-ou-kiu.* Je l'attends aujourd'hui chez nous.

Je ne sais comment nous en sommes venus à parler des Allemands. La figure du *Tao-tai* s'est immédiatement rembrunie. « Un vaisseau de guerre allemand, me dit-il, est passé ici le 25 octobre. Les officiers sont descendus à terre, ont saisi un Chinois et l'ont forcé à les conduire à travers la ville. Quand j'ai su cela, je suis allé en personne pour protester, le vaisseau était déjà parti. Pourquoi ne m'ont-ils pas averti de leur arrivée ? Je leur aurais moi-même donné un guide. — Et que vient faire ce navire? — Mon Père, me répond-il, avec une douleur visible, cela est pénible à dire pour un Chinois. Il se rend au *Hou-pé*, ayant à son bord le ministre d'Allemagne. Les Allemands, en ce moment, se remuent beaucoup pour nous prendre une portion de territoire. Les Français nous touchent par le *Yun-nan*, les Anglais par le *Se-tchuen;* les Allemands n'ont aucun pied-à-terre, ils veulent l'avoir. » Ce pauvre *Tao-tai* se figure qu'ils veulent prendre *Ngan-king !!!* Cela devenait tragique, je me tus, et après une courte conversation à bâtons rompus, nous nous séparâmes excellents amis.

Le courrier arrive et m'apporte une délicieuse lettre du commandant Simon. Ce sont ses adieux qu'il me renouvelle au départ, car il m'a déjà écrit hier. Cette fois il y joint sa photographie et celle de *La Comète.* Quel brave homme et quel bon cœur que le commandant Simon ! Il est aussi ému que moi des adieux que nous nous sommes faits réciproquement. En

voilà un à qui la Chine n'aura pas fait de mal et qui a bien rabattu de ses préjugés contre les Jésuites.

Ngan-king, le 13 décembre.

Le 4 novembre au soir *l'Éclaireur* arrivait ici... Dès qu'il eut jeté l'ancre, je me rendis à bord pour prendre les cartes des officiers qui accompagneraient le commandant. Ils en avaient tous grande envie. J'en fixai le nombre à 3. Cela nous ferait 5 chaises et 8 marins comme escorte avec un quartier-maître. J'envoyai immédiatement avertir *Tchang*, *Tao-tai*, qui alla s'entendre avec le gouverneur pour les derniers préparatifs. Notre visite était annoncée pour le lendemain à 1 h. et devait être rendue le jour même, car le commandant devait partir le 6 novembre de grand matin. Le 5, après mon action de grâces, je vis arriver chez moi un *Eul-yé* du *Yang-ou-Kiu* demandant à parler à mon catéchiste. Que se passait-il ? On m'apportait des objections contre la présence des officiers et la mienne à la suite du commandant. C'était trop de monde. Le gouverneur, vieux et un peu sourd, craignait de ne pas pouvoir se faire entendre. Il avait un interprète anglais et pourrait avec lui s'entretenir facilement avec le commandant. On me priait donc de régler cela avec les officiers. Ma réponse fut catégorique. Pour ce qui était de moi, je me dispenserais volontiers de la visite à laquelle je n'avais consenti que sur les instances réitérées du commandant. Quant aux officiers qui m'avaient déjà donné leurs cartes, je ne me chargeais pas de leur faire une commission qu'ils regarderaient à bon droit comme une injure du gouverneur, sans compter que le commandant lui-même pourrait en être justement offensé. J'envoyai *Li-sien-cheng* faire mes excuses au *Tao-tai*. Puis je me rendis à bord, où je devais déjeuner. J'exposai le cas au commandant. Il parut perplexe et me demanda ce que j'en pensais. « C'est bien simple, dis-je, on veut vous faire aller incognito, le plus humblement possible, sans le prestige de votre grade. Et puis là-bas, on vous traitera sans égards, comme un pauvre petit diable de mandarinet. Ignorant des usages, vous ne vous apercevrez pas de l'affront. — Eh bien, que feriez vous ? — Je dirais tout ou rien. On avait consenti à tout : pourquoi changer maintenant ? » Bientôt après mon catéchiste revint du *Yang-ou-kiu :* il avait trouvé le *Tao-tai* très contrarié de ce qui s'était passé. Mais le gouverneur acceptait finalement notre premier dispositif. Il demandait seulement que nous n'arrivions chez lui que vers 3 h., afin qu'il pût prendre ses mesures, convoquer les mandarins et la troupe. Nous pouvions descendre à terre et commencer nos visites par le *Niè-tai* (président du tribunal criminel). Il y avait encore une chinoiserie là-dessous. Le gouverneur se mettait dans l'impossibilité de rendre sa visite le jour même; or, il savait que *l'Éclaireur* devait

partir dès le lendemain de grand matin. Il s'annonçait seulement pour le 6 dans l'après-midi. Le commandant voulait faire la visite et partir sans qu'elle lui fût rendue. Je l'en dissuadai avec peine, en lui montrant que mieux valait ne pas aller au palais. Il voulait partir. Après une heure d'argumentation, je le convainquis qu'il devait attendre, lui assurant que dès qu'on le verrait décidé à ne partir qu'après la visite rendue, on se hâterait de la faire dans la matinée, à l'heure qu'il voudrait. Je ne me trompais pas, et il ne perdit en somme qu'une demi-journée.

J'eus bientôt la clef de ces mystérieux obstacles qu'on dressait devant nous au dernier moment. *Che-tcheng*, ce fameux mandarin, *Ti-tao* (préfet militaire) du *Yang-ou-kiu* au moment de *Sou-kia-pou*, qui avait répondu au P. Twrdy : « Si vous voulez des têtes, commencez par couper la mienne » : le même qui, devenu ensuite *Liang-tai*, refusait, malgré l'ordre du gouverneur, de verser au P. Joret les 3000 taëls (105000 fr.) de *Po-tcheou*, s'il n'en recevait l'avis du vice-roi, *Che-tcheng* avait bondi chez le *Fou-tai* (gouverneur de la province) dès qu'il avait eu vent de notre visite pour l'empêcher à tout prix. Son intelligence, sa parenté avec *Tchang-tche-tong* lui donnent un grand ascendant sur l'esprit du gouverneur. Il en fut pour ses frais.

Le 5, à 1 h., cinq chaises, dont une verte pour le commandant, nous attendaient sur la berge, et nous partions aussitôt escortés d'un mandarin militaire, d'un peloton de fantassins, d'une armée de satellites et de nos 8 marins français dans la direction du tribunal de *Nié-tai*. Ma chaise marchait la seconde; derrière, le lieutenant Gilly et les enseignes Giraudeau et Le Gall. Pas un mot dans les rues: tout le monde était aux portes, et les yeux se braquaient sur moi et on entendait dire tout bas : « *Tien tchou tang ti chen fou* » (Voilà le Père missionnaire). Aux abords du tribunal grouillait une foule de curieux tenue en respect par de nombreux soldats. La porte s'ouvre et nous laisse apercevoir le *Nié-tai* et le *Tao-tai*. Le *Nié-tai*, dont j'avais si mauvaise opinion depuis *Sou-kia-pou*, paraît jeune et timide, mais il est distingué et fort aimable. Je saluai à la chinoise, les officiers à la française. Le mandarin pour répondre ne savait que faire de ses mains et les portait à la tête avec une gaucherie risible. On eût dit un homme qui veut se gratter les sourcils. Je m'assis sur le *Kang-tchoang* (canapé) avec le commandant. Celui-ci dit un mot de politesse que je traduisis ainsi : « Ces messieurs n'ont pas voulu passer par *Ngan-king* sans venir vous saluer. Vous savez que l'unique but de leurs excursions dans les mers de Chine et dans le fleuve, est de protéger les missionnaires catholiques. Le commandant apprend que, grâce à votre bienveillante protection, missionnaires et chrétiens vivent dans une parfaite paix et n'ont avec les mandarins locaux que de très bons rapports. Il tient à vous remercier de tout son cœur et espère que rien ne troublera désormais ce bon accord. » Puis une conversation insignifiante assaisonnée de fades compliments continua un instant. Une table chargée de desserts et de vins

nous attendait. *Tchang*, *Tao-tai* présidait ayant le commandant à sa gauche et moi à sa droite. On causa beaucoup de l'Europe, des campagnes du commandant qui faisait son premier voyage en Chine, peu après des *Tchang-mao* (Longs cheveux), de Madagascar, dont deux officiers portaient la médaille. C'était très animé, car on ne ménageait ni le champagne, ni la chartreuse, ni le porto, ni le *chao-tsieou* (vin alcoolique de riz), mais un *chao-tsieou* qui vaut nos meilleures liqueurs. Pour clore, le *Nié-tai* voulut nous faire goûter un vin de sa fabrication, une horreur servie dans de jolies pierres précieuses et dont ces messieurs disaient sans rire qu'ils aimaient mieux le contenant que le contenu.

Le *Nié-tai* fut on ne peut plus aimable et me dit qu'il était très heureux d'avoir fait ma connaissance et espérait bien que nous continuerions nos bons rapports. « Je sais maintenant, ajouta-t-il, que votre religion est une religion de justice et de bienfaisance. Soyez sûr que je ferai tout mon possible pour vous recommander à tous les mandarins de ma juridiction. » Et je sais qu'il l'a fait depuis. Je fus ravi de cet homme que je me représentais comme un affreux sectaire. On se sépara avec les mêmes saluts comiques qu'au commencement, et notre cortège se dirigea vers le *Ya-men* (tribunal) du gouverneur. Dans les rues avoisinantes et les cours du palais se pressait une foule immense, et sur un parcours de 500 mètres la troupe en armes nous rendait les honneurs. Cela fit rire les officiers; car les pauvres soldats tenaient le fusil de la façon la plus comique, les uns de la main gauche, les autres de la droite; ils causaient dans le rang, s'avançaient pour nous dévisager et gardaient l'alignement comme un troupeau de moutons.

Le canon et la musique nous saluèrent au passage. Je jetai en défilant en chaise un regard pensif sur la petite salle d'attente où eurent lieu, l'année dernière, les inoubliables scènes du mois de juillet avec le commandant Simon. Les grandes portes s'ouvrirent, et nous passâmes entre deux longues files de mandarins. Le gouverneur attendait au fond. Les officiers le saluèrent militairement, et il essayait aussi de rendre la politesse. Arrivés au grand salon, voulant faire une politesse européenne, il présenta la main comme pour le baise-main. Le commandant prit la première place; je refusai d'occuper la seconde et la cédai au *Fou tai :* je m'assis à sa droite. Mêmes compliments et mêmes recommandations au début que chez le *Nié-tai.* Après quelques courtes phrases insignifiantes, nous nous assîmes dans le même ordre que précédemment à une table chargée de gâteaux et de fruits. C'était la répétition d'un même acte, les andouillettes alternant avec les sucreries et des fritures au lait dans une atmosphère de fumée de tabac. Le gouverneur voulut avoir le nom des nombreuses décorations du commandant. Nous parlâmes ensuite de l'hôtel de la monnaie et de l'école de langues européennes qu'il a fondés cette année. Tous manifestèrent l'espérance que dans quelques années les interprètes français abonderaient en Chine et

que nous pourrions nous entretenir avec Son Excellence dans la langue de la diplomatie : ce serait son mérite et sa gloire ! Le gouverneur parla aussi en très bons termes de la religion qu'il promettait de protéger. Il remercia la France qui s'était montrée l'amie de la Chine dans la guerre sino-japonaise, etc., etc. La visite avait duré une heure, et *Tchang*, *tao-tai* avait voulu y prendre part pour faciliter les relations. Je ne manquai pas de faire de lui devant son supérieur un compliment dont il fut flatté et qu'il méritait bien. Nous partîmes après toutes les civilités habituelles.

Le lendemain j'étais à bord de bon matin. Vers 9 h. ½ une chaloupe à vapeur se détachait de la rive remorquant une jonque pavoisée à profusion. D'autres barques en grand nombre couvertes de pavillons multicolores lançaient des bordées de coups de canons. Le *Fou-tai* arriva avec le *Tao-tai* et l'interprète anglais qui ne devait pas plus desserrer les dents que la veille. Le grand homme était fatigué. Après une courte visite au bateau et une courte séance au salon du commandant, où l'attendait une table somptueusement garnie, il partit en nous donnant de nouveau les meilleures assurances de protection. Au départ il fut salué de neuf coups de canon tirés par les grosses pièces de 14... un tintamarre infernal qui stupéfia les mandarins et fit accourir la foule de l'extrémité du *Pé-men* (Porte du Nord). Bientôt la chaloupe se détacha une seconde fois nous amenant le *Nié-tai* et le *Tao-tai* avec son fils aîné. Après les saluts sur le pont, le *Tao-tai* me prit bras dessus bras dessous, et nous fîmes l'inspection des troupes et du matériel. *Tchao-nié-tai* se fit expliquer la manœuvre des pièces, des canons-révolvers, du fusil Lebel. Il n'avait jamais visité un vaisseau,et, je crois bien, jamais parlé à un Européen, car c'est un Chinois du plus pur modèle. Cela l'intéressait vivement. Il s'enquérait de la portée du canon, de ses effets destructeurs, de sa charge et de son prix. Tout cela semblait être une révélation pour lui. Le *Tao-tai* me demanda si on ne pourrait pas tirer notre photographie : les artistes ne manquaient pas parmi les officiers, mais le commandant lui-même veut leur faire cet honneur. Le *Tao-tai* exige que je me place dans leur groupe. Au milieu le *Nié-tai* et le fils de *Tchang-ta-jen;* à droite, le *Tao-tai*, moi à gauche. La séance au salon fut pleine de laisser aller de la part de ces messieurs, et « inter pocula » ils firent les plus belles promesses concernant la religion et les Pères. Ils partirent enchantés en nous faisant à tous les plus chaudes démonstrations. Les officiers n'en revenaient pas et ne pouvaient s'empêcher de trouver ces messieurs charmants. Le canon les salua aussi à leur départ et pendant qu'on tirait, ils restaient sur le pont de leur jonque pour jouir de ce vacarme dont ils n'avaient pas idée.

La Chrétienté de Po-Tcheou.

Lettre du P. Beaugendre au R. P. Provincial.

Po-Tcheou, 22 décembre 1897.

DEPUIS 3 ans, inondation et par suite, pas de récolte ou à peu près. Une partie de la population est obligée de s'expatrier pour ne pas mourir de faim. C'est ce qu'on appelle le « *Tao-hoang* ».

On met sur une brouette les petits enfants qui ne peuvent marcher, un chaudron, quelques vieux habits en lambeaux, la femme suit avec les enfants plus grands.

Sur la route, ils ramassent quelques herbes pour cuire les quelques patates douces dont on pourra leur faire l'aumône. Ils passent la nuit dans quelque pagode ou maison en ruine, il y en a un peu partout. J'ai vu de ces malheureux, poussés par la faim, voyager ainsi par temps de neige ou de pluie. Quelle misère !...

La brouette s'enfonce à chaque instant dans quelque ornière. Si la femme et les enfants, attelés au véhicule, ne peuvent démarrer, ils s'adressent à la charité des passants. J'ai moi-même, un jour, donné un coup de main. Bon nombre de ces malheureux meurent de misère en route. L'année dernière deux de mes chrétiennes sont ainsi mortes. Or, cette année, la misère est plus grande.

Nous venons de nous établir dans la préfecture du Nord du Vicariat, *Po-tcheou*. Il y a 20 ans, on avait voulu s'y établir, les mandarins et notables nous en avaient exclu ignominieusement et une famille catéchumène avait été obligée d'abandonner ses terres et de se réfugier au *Ho-nan* dans une vieille chrétienté.

Nous avons aujourd'hui, dans le district, une cinquantaine de familles catéchumènes. Quelques-unes sont dans l'aisance; avouons-le aussi, un bon nombre dans la misère noire. Tout dernièrement, une vingtaine de ces familles sont venues s'établir à *Po-tcheou*. Si elles trouvent du travail, ou si elles peuvent faire un petit commerce, elles vivent comme elles peuvent. Six, huit ou dix sous pour faire vivre 4, 5, 6 personnes.

Quand le commerce ne va pas ou que le travail manque, il faut mendier. Or les mendiants sont si nombreux, qu'ils ne reçoivent presque rien.

J'en ai employé quelques-uns à exhausser un terrain que nous avons acheté dernièrement; mais je suis à bout de ressources et ne puis plus aider ces pauvres gens qui feraient de bons chrétiens, s'ils pouvaient passer ce moment d'épreuve et rentrer chez eux pour récolter le blé. Les enfants se présentent nombreux.

Nous sommes réduits, tous, dans la maison, à ne faire que deux repas par jour. Et encore quel brouet on sert à ces pauvres enfants! Au moins,

ils ne meurent pas de faim, comme les infortunés du *Se-tchuen* qui vendent la chair humaine 4 sous la livre. Je tiens cette nouvelle d'un employé du tribunal.

Il est bien rare qu'il y ait des catéchumènes dans les villes, car ils sont persécutés. Ici, non. Nous avons deux bacheliers dans la ville, l'un militaire, l'autre lettré. Ils sont dans l'aisance. Le lettré enseigne les enfants de la famille; le militaire, qui possède des terres à la campagne, est « sergent major » en ville.

Nous avons aussi 3 médecins. La femme de l'un d'eux est une vieille chrétienne, cousine de notre Préfet actuel. Lors des rebelles aux longs cheveux, elle fut volée à l'âge de 10 ans. Plus tard, elle se fit chrétienne avec son mari. Celui-ci étant mort, elle fut de nouveau enlevée par des soldats et vendue à *Po tcheou* à notre médecin, très brave homme d'ailleurs. Aussitôt après notre installation dans la ville, elle est venue me conter ses aventures.

La mère de ce médecin, 84 ans, vient d'être baptisée ainsi qu'une de ses petites filles.

Aujourd'hui nous sommes en bonnes relations avec mandarins et habitants. Avant notre arrivée, à 50 lieues à la ronde, on menaçait de massacrer le premier « diable d'Europe » qui oserait mettre le pied sur ce territoire, vierge de tout étranger, pour s'y établir. Le notable, qui mit le plus de zèle à nous expulser il y a 20 ans, étant mort, sa veuve, aussitôt après notre arrivée, est montée en chaise et partie pour le tribunal. Elle a demandé, d'urgence, à voir le Préfet et lui a reproché la protection qu'il nous accordait. Puis, saisie d'un beau zèle, elle a maudit le Préfet, puis sa mère, puis sa sœur aînée, enfin ses sœurs plus jeunes !...

Les gens du tribunal lui ont fait comprendre que si elle ne s'en retournait au plus tôt, ils allaient la coffrer. Sur ce, victorieuse, la bonne femme est partie. Aujourd'hui, elle est notre voisine, ses sentiments, paraît-il, sont tout autres. Au midi de notre minuscule résidence, dont les quelques chambres sont en terre, couvertes en paille, habitent les veuves d'un général. A notre arrivée, épouvantées, elles se sont enfuies. De retour après quelque temps, elles ont vu que leurs craintes n'étaient pas fondées et d'ennemies, elles sont devenues amies. Les enfants viennent souvent nous voir. Elles-mêmes, poussées par la curiosité, nous ont fait cet honneur.

Les mahométans sont fort nombreux, plusieurs milliers de familles. Eux aussi, jadis, n'étaient pas bien disposés à notre égard. Aujourd'hui, les principaux d'entre eux sont amis, ainsi que les Marabouts.

Ils viennent souvent emprunter nos livres de religion. Je suis aussi, moi-même, allé les visiter. Ils m'ont reçu avec toutes sortes de politesses. En visitant leur vaste mosquée, j'ai vraiment été entouré par une foule musulmane bien disposée.

Un marabout nous a gagné deux catéchumènes en prêtant à ses amis païens nos livres de religion. J'ai parcouru, à mule, les rues les plus populeuses, je n'ai pas entendu une insulte.

Ce n'est pas tout: par suite de l'occupation de ce poste, réputé imprenable, bon nombre de catéchumènes chez les Pères voisins. Un Père du *Ho nan* m'a dit qu'il en avait plusieurs milliers.

Si les ressources pécuniaires étaient plus abondantes, nous pourrions préparer le terrain pour une construction future et urgente, en employant pour ce travail les catéchumènes dans une pauvreté extrême. Nous pourrions aussi les employer à la clôture de notre terrain, au moins pour empêcher les animaux tels que porcs, chèvres et chiens, de le parcourir continuellement. Lorsque le mauvais temps ne permettrait pas de travailler, ces pauvres gens pourraient apprendre les prières.

Po-tcheou, pour toute la région du Nord, est un poste important. Il s'y fait un grand commerce, grâce à la rivière qui permet de se rendre en quelque partie de la Chine que ce soit.

M. Beaugendre.

P. S. Il y a 6 mois à peine que nous sommes à *Po-tcheou.* Or à Noël, nous avions de 120 à 130 catéchumènes à la messe, parmi eux 3 bacheliers et deux boutonnés ayant exercé des fonctions de petits mandarins.

Bénédiction de l'église de Tang-Mou-Chiao.

2 janvier 1898.

On lit dans l'*Écho de Chine* du 5 janvier: « La bande de terre élargie en forme de triangle qui s'étend entre le *Wang-poo* et la mer, formant le district du *Poo-tung* (Est du Canal), est peut-être la région de la Chine qui, sur la moindre étendue superficielle, possède le plus grand nombre de chrétiens. Formée en grande partie des propriétés de l'illustre mandarin *Siu* (dont le tombeau est, comme on sait, à *Zi-ka-wei*) évangélisée dès le commencement du dix-septième siècle par les compagnons du P. Ricci, cette contrée agricole, habitée par des gens simples et doux, offrit de suite aux travaux de la foi nouvelle un champ fertile. Plus fortes et plus compactes, les chrétientés du *Poo-tung* fournirent une meilleure résistance que les familles disséminées des grandes villes aux persécutions du dix-huitième siècle. Et quand, en 1840, les Jésuites rentrèrent en Chine, les traditions furent relativement faciles à renouer. Aujourd'hui le district du *Poo-tung* ne compte pas moins de 60 paroisses et de 25,000 catholiques. L'on ne peut se promener longtemps dans les campagnes de la Petite France, comme on nomme souvent cette région, sans voir le clocher d'une église à demi-caché entre les bosquets de bambous et de saules.

« Les mauvais jours ont maintenant pris fin et les églises n'ont plus besoin de se faire petites, de se cacher, pour ainsi dire, tout près de la terre. Voici qu'aujourd'hui au milieu de ces humbles sœurs, témoins de tant d'épreuves et de travaux, au centre de ce pays maintenant à demi chrétien, se dresse « superbement », affirmant la victoire et l'espérance, haute et blanche, toute seule au milieu de la vaste plaine que la mer là-bas semble continuer, l'église neuve qu'a bâtie à *Tang-mou-ghiao* le Père Gouraud. Certes le travail a été rude. La formation, la direction de cette multitude d'ouvriers chinois, la surveillance que nécessite l'exécution par des mains inexpérimentées d'un ouvrage aussi considérable et aussi difficile, exigent non seulement un dévouement sans bornes, mais ces ressources infinies de patience et de bonne humeur, ce génie éducateur et constructeur que l'on ne saurait attendre que de nos braves missionnaires français. L'œuvre est aujourd'hui terminée, et le P. Gouraud a bon droit d'en être fier. Avec cette église nouveau-née, il semble que ce soit toute l'Église de Chine qui vienne assumer sa place au grand soleil: aussi la Mission du *Kiang-nan* a-t-elle tenu à entourer d'une certaine solennité la cérémonie de la bénédiction qui a eu lieu dimanche dernier.

« Elle était présidée par Monseigneur Garnier, qui nous revient plus jeune que jamais d'une longue tournée pastorale qui l'a conduit jusqu'aux frontières du *Chan-tong*, dans le pays des « Grands-Couteaux », à l'époque même où les missionnaires Henlé et Nies étaient massacrés. Tous les Pères du *Poo-tung* étaient présents ainsi que le P. Rouxel, curé de St-Joseph, et le P. Simon, curé du Sacré-Cœur. Le Consulat général de France était représenté, en l'absence de M. de Bezaure, indisposé, par M. Claudel, consul suppléant. Le capitaine Texier, commandant *l'Éclaireur* et plusieurs de ses officiers représentaient la marine française. Enfin le P. Robert, M. Marty, de *Hong-kong*, et M. Chollot étaient également du nombre des hôtes de la Mission de *Tang-mou-ghiao.*

« Le reporter spécial de l'*Écho de Chine* retardé par les caprices de la navigation et les illusions de la topographie, n'a pu malheureusement arriver à temps pour la cérémonie. On lui en a dit merveilles. Plus de 6,000 Chinois catholiques ou païens (car les païens ne sont pas moins fiers que les fidèles de « leur » nouvelle église) avaient pu, grâce à l'élasticité de leur anatomie, trouver place dans la vaste nef; 6,000 paires d'yeux tournés vers le chœur ne pouvaient se rassasier de l'éclat des cierges et des vêtements sacerdotaux, des étranges vêtements des « *Ta-siang-jen* » (officiers en uniforme), du déroulement pompeux des cérémonies; 6,000 paires d'oreilles écoutaient avec curiosité ou dévotion les deux éloquentes harangues que prononça le P. Pierre, l'une en français, l'autre en chinois, au cours de cette mémorable matinée. »

L'infortuné reporter fut malheureusement privé de ce grand spectacle.

Crotté comme un barbet, il arriva juste à temps pour se mettre à table, et c'est ainsi qu'il put rendre, du moins, témoignage à l'excellence du déjeuner et à la simple et franche gaîté qui ne cessa d'y régner. Au petit discours prononcé au dessert par M. Claudel, Monseigneur Garnier répondit par une allocution tout empreinte de patriotisme, montrant que partout en Chine, et spécialement sur cette vieille terre chrétienne, l'œuvre de la foi était étroitement associée à celle de la France. A son tour le commandant Texier prononça quelques paroles au nom de la Marine française.

L'heure du départ approchait. Profitant de l'arrivée de deux mandarins locaux qui, en pompe, venaient présenter leurs compliments à Monseigneur, le reporter put s'éclipser et, sous la conduite du P. Pierre, visiter la nouvelle église. C'est une haute construction de style gothique, mesurant 120 mètres de longueur environ sur 40 à 50 de largeur. Elle fait le plus grand honneur au talent de l'architecte, le Frère Beck, dont elle est, assure-t-on, le chef-d'œuvre. Après avoir admiré le parvis de mosaïque, l'élégante perspective des arcades ogivales, la savante construction des voûtes, le reporter se mit en demeure de gravir le clocher et ne s'arrêta qu'au dernier échelon de la dernière échelle. La vue, de là, est superbe et, pareille à un tapis infiniment varié dans ses tons neutres, l'on voit se déployer l'étendue démesurée de la plaine coupée de canaux et semée de villages. De hautes cheminées à l'horizon signalent *Chang-haï*. Armé d'une longue vue proportionnée aux dimensions du clocher, le reporter distingua aisément les bureaux de l'*Écho de Chine;* il lui eût même été facile de prendre connaissance des articles déposés sur la table du rédacteur en chef, mais sa discrétion le retint. C'est regrettable, car les collaborateurs de ce brillant journal eussent pu ainsi se rendre compte de l'effet de leur littérature à distance.

Comme conclusion, nous ne saurions trop recommander l'excursion de *Tang-mou-ghiao* à ceux de nos lecteurs qui redoutent l'uniformité fastidieuse d'une route officielle et directe. Celle du nouveau pèlerinage a plus de replis que la pensée d'un philosophe chinois, plus de détours que le chemin du paradis. Le voyageur éperdu croit voir le clocher de l'église se multiplier malicieusement à tous les coins de l'horizon. Quant aux ponts, ils sont si bas, que les voyageurs à jeun doivent renoncer à l'espoir de voir passer au-dessous leurs embarcations. Ajouter à cela que les bateliers chinois prennent souci de s'amarrer au beau milieu des chenaux les plus étroits, d'une manière aussi simple et délibérée que s'ils avaient autour d'eux l'étendue d'une mer profonde et sans bornes. Néanmoins le voyage est fort agréable, et tous les hôtes de la Mission ont gardé le meilleur souvenir de la journée qu'ils ont passée à *Tang-mou-ghiao*.

Une histoire de revenant.

Lettre du P. Bizeul au Fr. Bornand.

Janvier 1898.

VOICI une histoire de revenant absolument authentique. Elle se passait à 25 *li* d'ici, à ma sous-préfecture, il y a une dizaine de jours.

Notre mandarin est nouveau. Il peut avoir dans les trente ans; il débute. Mais, si j'en crois la renommée, il fera son chemin, ayant ruse et énergie dans son sac. Que sera-t-il pour nous ? Nous le saurons plus tard.

A peine installé, un meurtre considérable eut lieu non loin de la ville. Une nuit, le père, la mère et l'enfant furent massacrés dans une maison d'un petit village.

Pour les mandarins, les meurtres, les morts violentes, les suicides sont toujours chose grave. Il n'en faut pas beaucoup,surtout si on ne peut mettre la main sur le coupable, pour les faire casser. Notre débutant avait donc intérêt à faire un coup de maître pour son coup d'essai. Tous les limiers du tribunal furent donc lancés dans les villages pour filer les meurtriers. Tous les villageois du théâtre du massacre, épouvantés, craignant qu'on les accusât, avaient pris la fuite; car ils savent très bien qu'à tout prix il faut des victimes, et que la question, la vieille question qui, Dieu merci, a fait son temps chez nous, est toujours prête à frapper, à leur porte et sur leur dos. On ne tarda pas, grâce aux indiscrétions très intéressées des voisins, à recueillir quelques données qui mirent les huissiers sur la voie. Soupçonner à bon droit quelqu'un est désirable, soupçonner d'ailleurs suffirait, ne fût-ce qu'en s'appuyant sur les rumeurs les plus improbables. Trois frères qui, paraît-il, avaient eu des difficultés avec les victimes furent signalés, cherchés et rapidement appréhendés. Il fallait obtenir des aveux, car on ne condamne pas sans cela, dût-on, sous les tortures préalables, faire mourir les inculpés.

Matin et soir nos trois individus recevaient les meilleures bastonnades. Ils tenaient bon. Le sous-préfet se creusait la tête pour arriver à une solution. Ordre fut donné de conduire les individus à la pagode voisine.

En Chine, quand un homme meurt, pendant trois jours sa femme et ses enfants, dans nos parages, vont avec des lanternes allumées, à la tombée de la nuit, brûler des papiers devant le poussah, pour gagner son cœur au bénéfice du défunt, qui, paraît-il, s'y rend le premier et reste en pourparlers avec le magot jusqu'à ce qu'il décide de son sort. Tout cela n'est pas clair ; mais je ne sais si dans l'esprit de nos paysans la question est très élucidée.

Le sous-préfet imagina un expédient échafaudé sur cette croyance populaire. Il fit mettre à genoux devant le poussah nos trois incriminés, et leur dit : « Vous ne voulez pas parler, je n'ai pas besoin de vos aveux pour savoir la vérité, nous allons demander au poussah de nous l'apprendre,

l'esprit de votre victime erre autour de la pagode et réclame justice ; le poussah va lui permettre de manifester contre vous, si c'est vous ses assassins. »

Puis s'adressant à l'âme du défunt : « Viens, dit-il, le poussah te permet de venir accuser ceux qui t'ont tué, viens ! » — Aussitôt on entendit tomber sur le toit de la pagode une pluie de petites pierres. — « Vous entendez, l'esprit est venu, si vous n'avouez pas il va parler lui-même. » — Aussitôt nos trois imbéciles épouvantés entrent, comme on dit, dans la voie des aveux les plus complets. La comédie avait été jouée avec le plus grand succès.

Avant la séance, deux policiers avaient reçu ordre de se cacher dans l'ombre, car c'était le soir assez tard qu'avait lieu l'interrogatoire, et au signal donné, ils devaient lancer de petits cailloux sur le toit de la pagode.

Maintenant encore les gens du tribunal répètent que le poussah est aux ordres du mandarin, ce qui n'est pas pour diminuer son prestige ni gêner leur propre besogne ; mais les fortes têtes de la ville n'en sont pas dupes, et les langues sont trop longues pour qu'après la farce le secret ne soit pas trahi. Amis du merveilleux, le peuple préfère sans doute la version des gens du tribunal, et voilà comme les traditions s'enrichissent d'une histoire de revenants de plus.

Tout à vous dans le Seigneur,
P. Bizeul.

Un mandarin grand seigneur.

Extrait des « Nouvelles de la Chine ».

MONSEIGNEUR a fait ses visites du nouvel an chinois cette année (1898) aux autorités chinoises de *Chang-haï*, non plus au tribunal du *Tao-tai* à l'intérieur de la ville, mais à la résidence européenne de ce mandarin sur la route fashionable de « *Bubbling Well* » (Château d'eau de *Chang-haï*). Ce n'était plus en chaise à 4 porteurs que l'on portait Sa Grandeur, mais trois voitures fermées conduisaient Monseigneur, le R. P. Supérieur et le P. Pierre Wang. M. *Tsai*, le *Tao-tai* actuel de *Chang-haï*, se met de plus en plus à l'européenne ; non seulement le 1er jour de l'an chinois il admettait dans son salon européen tous les étrangers qui désiraient lui offrir leurs souhaits de bonne année, de 9 h. du matin à 2 h. du soir, mais tous les mardis il a des réceptions régulières, où des dames les plus marquantes de la société anglaise se mettent en avant pour faire les honneurs de la maison aux étrangers invités. Dans le même but de se montrer grand seigneur aux yeux des étrangers, il fait des largesses aux bonnes œuvres étrangères. Outre des cadeaux aux ministres protestants anglais et américains, il a donné à Monseigneur 300 piastres (765 francs) et des habits pour

les orphelins, au P. Chevalier de *Chen-kiang* cent piastres (255 francs), etc. — Grâces à son initiative, le nouveau *Bund* chinois de *Tong-ka-dou*, au Sud de la concession française, a été éclairé à l'électricité le 1er jour de l'an chinois : une machine de 10000 francs, établie au milieu du *Bund*, engendre l'électricité pour un grand nombre de lampes incandescentes attachées à des poteaux longeant le *Wang-pou* : les journaux anglais trouvent que leur électricité ne fonctionne pas si bien que celle du *Bund* chinois.

MISSION DU TCHEU-LI S.-E.

Compte rendu de la Section Taï-ming-fou et Koang-p'ing-fou.

Année 1896-1897.

D'ABORD nous sentons le besoin de remercier le Cœur de N.-S., la T. Ste Vierge, le grand S. Joseph et nos SS. Anges de la protection qu'ils nous ont accordée dans le courant de cette année apostolique.

Différents indices nous ont fait appréhender de grosses difficultés qui, heureusement, grâce à une protection particulière de la divine Providence, ont été écartées. D'abord une grosse bagarre (pour ne pas dire émeute), survenue sur notre frontière, dans le vicariat voisin du *Chan-tong* central, a mis en émoi plusieurs de nos chrétientés du *Koang-p'ing-fou*, et de proche en proche, comme il arrive ordinairement dans ces sortes de cas, les récits considérablement exagérés, transportés inconsidérément dans nos régions encore toutes peuplées de néophytes, auraient pu avoir des conséquences fort graves au point de vue de la propagation de notre sainte religion. La sage conduite des missionnaires et la bonne volonté des mandarins locaux ont peu à peu fait tomber ces bruits et rendu un peu de calme à ces têtes légères qui prennent feu à la moindre alerte. On n'était pas encore complètement sorti de ce mauvais pas, lorsque d'autres bruits, plus fâcheux, furent répandus par suite du rétablissement de l'église brûlée à *Tien-tsin* du temps des massacres et rétablie par suite de l'énergique intervention de M. Gérard, notre ministre auprès du gouvernement chinois. Les voyageurs et marchands venant de là-haut par le canal impérial qui traverse nos districts, ont fait courir de nouveau sur les missionnaires et les chrétiens les accusations les plus mensongères et les plus absurdes, plus ou moins renouvelées de l'ancien temps. Le peuple chinois est essentiellement crédule et les cancans, qui, chez nous, feraient hausser les épaules, sont ceux qui trouvent le plus facilement crédit auprès de ces populations chez lesquelles

est encore extrêmement vivace la haine de l'étranger et du nom chrétien. On faisait courir des bruits extravagants comme ceux-ci : les Chinois, menés par les Européens, vont construire des chemins de fer ; or, pour que ce travail puisse se faire, il faut que tous les cinq *li* (3 kilomètres), on mette sous les rails le corps d'un garçon et d'une fille, et les missionnaires, par des enlèvements plus ou moins magiques, sont chargés de fournir tous ces appuis humains. On en a vu, dit-on, enlever tant dans telle ville, on en a fait partir tant par des bateaux pour *T'ien-tsin ;* en tel endroit il y a des souterrains où on en a accumulé par centaines, etc., etc. et une foule d'autres histoires plus absurdes et plus ridicules les unes que les autres. Dans notre ville de *Tai-ming-fou* où, depuis tant d'années, nous avons joui de la paix la plus profonde, les esprits étaient montés, et on voyait, à la mine des gens qui passaient devant notre porte, qu'une sombre colère les dominait à notre endroit.

Les mandarins avaient beau afficher des placards pour exhorter le peuple à ne pas écouter toutes ces balivernes; les ouvriers païens qui travaillaient dans notre maison, avaient beau s'escrimer à dire partout qu'ils se chargeaient de prouver qu'il n'en était absolument rien, les cancans couraient toujours et l'exaltation des esprits ne manquait pas de nous donner quelques inquiétudes. Heureusement la pluie arrivée après de longues sécheresses et la préoccupatian de faire rentrer les moissons firent tomber tous ces faux bruits, et le calme revint.

Toutefois nous avons subi le contre-coup de cet état de surexcitation. En plusieurs endroits les néophytes et les catéchumènes se sont vus en butte aux tracasseries malveillantes des païens et ont eu à endurer des vexations pénibles pour des âmes encore faibles dans la foi. Les missionnaires, malgré cela, ont continué à remplir les devoirs de leur ministère, et Notre-Seigneur a béni visiblement leurs travaux. Bien qu'on ait remarqué quelques défections parmi les catéchumènes et quelques actes de faiblesse parmi les néophytes, l'année apostolique se terminera avec un chiffre très consolant de baptêmes d'adultes, dépassant même celui des années précédentes. La partie la plus méridionale, qui est aussi la dernière venue dans la conversion à notre religion, a fourni son contingent, et le mouvement imprimé partout ne paraît nullement se ralentir.

Dans la partie ouest de la section, partie montagneuse et par là d'un accès plus difficile, quelques chrétientés commencent à se fonder. Il faudra bien des fatigues et aussi pas mal de ressources pour faire quelques bons coups de filet parmi ces natures encore un peu rudes et plus difficiles à dégrossir. Mais nous avons pu constater beaucoup de bonne volonté, et c'est une joie au cœur du missionnaire quand, installé dans un de ces nids d'aigles, il voit arriver de toutes les directions les quelques brebis recueillies çà et là dans ces vastes déserts. L'apparition du missionnaire est pour eux

un événement,et personne ne voudrait manquer l'occasion de voir le Père, entendre la doctrine, assister à la sainte Messe et rendre compte des efforts faits pour amener d'autres recrues. Quelquefois aussi ils viennent demander l'appui du Père dans les difficultés qu'ils rencontrent autour d'eux, demander un conseil sur la manière dont ils devront se conduire dans telle ou telle circonstance. Après cela, chacun retourne chez lui réconforté et bien décidé à attirer d'autres âmes afin d'avoir le moyen de profiter à son tour et chez lui de la visite du missionnaire à sa tournée suivante.

Il serait difficile de compter, n'importe dans quel district de la section, le nombre des villages où il y a des catéchumènes plus ou moins avancés. Le défaut de local et le manque de catéchistes ne nous permettent de nous occuper d'une manière un peu suivie que des endroits où les espérances sont plus grandes et les catéchumènes plus nombreux. Or le tout n'est pas d'avoir un catéchiste, il faut le payer; le local présente encore des difficultés plus grandes. Nos pauvres Chinois ne se paient pas beaucoup de luxe en fait d'appartements, il n'y a que le strict nécessaire et toute la famille occupe ordinairement la même chambre. Dans les commencements, nous demandons aux catéchumènes de fournir au moins un local provisoire pour loger le catéchiste qui doit les instruire, car, sans catéchiste, ils sont exposés à perdre leur première ardeur, ou du moins à végéter misérablement pendant plusieurs années et, par suite, à reculer indéfiniment la réception du Baptême. Alors bien souvent ils s'arrangent de manière à retirer leur petit âne du réduit où on l'abritait et à l'installer dans un coin de leur propre appartement, afin que le catéchiste ait au moins un coin pour se caser. Vous voyez que ce n'est pas fort riche. Mais, par suite, quand ils ont montré une bonne volonté suffisante, qu'ils ont été suffisamment éprouvés et instruits, et qu'il arrive (ce qui n'est pas une utopie) que l'on trouve dans un village une cinquantaine de catéchumènes pouvant immédiatement recevoir le baptême, et autant, parfois plus encore, qui donnent de sérieuses espérances pour un avenir prochain, il est de toute nécessité d'aviser à trouver un terrain suffisant, et à y faire l'installation strictement rigoureuse pour que le missionnaire puisse s'y rendre avec son catéchiste et avoir un local qui puisse réunir tout ce monde pour leurs prières, pour l'assistance à la Messe et aux instructions convenables. Or, tout cela ne saurait se faire sans quelques dépenses. D'autres endroits ont eu précédemment une installation rudimentaire et absolument provisoire. Or une chrétienté une fois constituée et fonctionnant régulièrement, le provisoire ne saurait durer indéfiniment. De là, nouvelles dépenses. Les enfants de nos néophytes ont besoin d'être instruits et formés dès le bas âge à la vie chrétienne; pour cela il faut des écoles, et pour ces écoles, il faut encore des maîtres et des locaux.

Des chrétientés plus anciennes et plus nombreuses ne peuvent plus se réunir dans leurs chapelles trop étroites, ou encore leurs chapelles primi-

tives, bâties en terre, faute de pouvoir mieux faire, ont cédé sous la double action et du salpêtre et de l'eau. Alors, il faut songer à faire et plus grand et surtout plus solide. Tout cela demande des frais et des frais parfois assez considérables pour lesquels nous ne pouvons guère compter que sur les fonds de la bonne Providence.

A dire vrai, en dehors des églises un peu considérables et de nos établissements en ville où, nécessairement, il faut faire un peu mieux qu'à la campagne, une somme assez modique suffit, pour nos installations ordinaires, à cause du bon marché relatif des matériaux et surtout de la main d'œuvre. Ainsi là, où en France il faudrait quelques milliers de francs, ici cinq cents à six cents francs suffiraient à peu près.

Dans ces pays de nouveaux chrétiens naturellement tout n'est pas rose. Le démon ne voit pas sans frémir de rage lui échapper un si grand nombre d'âmes là où il était jusqu'à ce jour maître absolu. Les païens essaient à peu près partout d'intimider nos catéchumènes et nos néophytes, et il n'est pas un genre de vexation qu'ils ne mettent en œuvre pour les empêcher d'avancer et même les pousser à faire défection. Le Chinois n'a pas toujours un caractère très endurant, et nos catéchumènes, qui n'ont pas encore appris à l'école de Jésus-Christ souffrant et crucifié les leçons de patience, ne sont pas toujours disposés à souffrir pour la foi et pour Dieu toutes ces tracasseries. De là bien souvent des altercations et des batailles, et par suite des procès. Sans nul doute, les attaques des païens sont ordinairement absolument injustes ; mais il n'est pas toujours facile de saisir le joint où la cause de la religion et les intérêts de chacun viennent plus ou moins se confondre et créent des complications où les plus malins se perdraient, sans compter la part de l'exagération et même des mensonges contre lesquels la conscience de la plupart des Chinois est triplement cuirassée.

Alors, on tâche de s'en tirer comme on peut, et avec des mandarins chinois et païens, il est difficile d'obtenir toujours et partout gain de cause en faveur de nos gens, qui parfois du reste ont aussi des torts de leur côté. Mais en somme, l'on peut dire que le plus souvent tout se termine encore d'une façon assez acceptable, bien qu'on doive *a priori* renoncer à l'espoir de contenter tout le monde.

A propos de misères par suite de demandes de contributions pour superstitions, plusieurs mandarins ont donné des proclamations en faveur de nos chrétiens, et quelques affaires ont pu s'arranger à l'amiable; mais difficilement les païens consentent à reprendre avec les chrétiens des relations cordiales quand, à leur sujet, ils ont dû céder quelque chose de leur face, de leurs sapèques ou même de leur chair devant les tribunaux et devant le public.

Espérons que le Sacré-Cœur continuera à étendre sur nous sa puissante protection et, par son influence, changera les cœurs de ces pauvres Chinois,

afin que cette année apostolique qui commence soit encore plus féconde, s'il se peut, en fruits de conversions pour notre intéressante section du Midi et pour toute notre chère mission du *Tcheu-li* sud-est, où il y a tant de cœurs qui lui sont entièrement dévoués !

A. FINCK, S. J.

FRANCE.

Les retraites d'hommes à la villa St-Joseph.

QUELQUES-UNS DES RÉSULTATS (1).

SIX années se sont écoulées depuis que nos retraites d'hommes ont été fondées à Saint-Germain-en-Laye. L'œuvre a grandi ; elle a dû chercher un local plus vaste et plus approprié à ses besoins. La divine Providence nous réservait la *Villa Saint-Joseph, à Épinay-sur-Seine.* Au mois de décembre 1894, nous y donnions, vers Noël, la première retraite. Les trois années suivantes ont marqué une prospérité croissante. Nous en remercions Dieu, source de tout bien, et les généreux bienfaiteurs qui, se faisant les soutiens de cette œuvre, sont devenus, près de nous, les coopérateurs de la divine Providence. De tout cœur, nous prions à leur intention chaque jour. En témoignage de notre gratitude, ils voudront bien accepter l'hommage de ce modeste compte rendu. Puissent ces notes, en servant les intérêts de la gloire divine, devenir pour eux un encouragement à nous continuer leur bienveillance et leur appui.

A Saint-Germain-en-Laye, nous avons eu, en trois années, 36 retraites et 517 retraitants.

En 1895, à Épinay-sur-Seine : 18 retraites et 353 retraitants.
En 1896 — 22 — 510 —
En 1897 — 28 — 674 —

Ce qui porte le total, pour les trois années d'Épinay-sur-Seine, à 68 retraites et à 1.537 retraitants de toutes les classes de la société : patrons, industriels ou négociants, ingénieurs, hommes d'œuvres, officiers, hommes et jeunes gens appartenant aux diverses « carrières libérales », employés, ouvriers, etc.

Nous ne parlons ni des *retraites du mois* ni des retraites d'un jour ou *récollections* faites par des ecclésiastiques ou de pieux laïques. Les compter porterait à 761, pour l'année 1897, le nombre de ceux qui sont venus, dans la douce solitude de la Villa Saint-Joseph, retremper leur âme par le recueillement et la prière.

1. Cet article est la reproduction d'une brochure *A nos bienfaiteurs* publiée par les Pères chargés de l'œuvre des retraites d'hommes à la villa St-Joseph.

Quels sont les fruits de ces retraites ?

Les témoignages des retraitants eux-mêmes le feront entrevoir. Nous les emprunterons surtout à la classe ouvrière, où l'on serait tenté de croire moins efficace l'action des Exercices.

Un ouvrier, membre autrefois d'œuvres catholiques, faisait cet aveu : « J'ai appris plus de religion pendant ces trois jours que dans toute ma vie. » Et, pour conclure, il ajoutait : « Mon Père, je veux être apôtre. » Six mois après, une maladie de poitrine l'emportait ; mais il avait eu le temps de tenir sa parole en nous envoyant déjà six retraitants, et en ramenant à Dieu plusieurs âmes de sa paroisse, depuis longtemps éloignées des sacrements. Sa mort fut celle d'un prédestiné « heureux d'aller voir le bon Dieu », disait-il, en baisant souvent avec amour son crucifix.

D'une localité de la banlieue, où le respect humain tenait bien des âmes captives, un ouvrier nous était venu à l'insu de ses camarades : « Avant la retraite, avouait-il, j'avais peur de passer pour chrétien ; maintenant je ne crains plus de me montrer. »

Nombreux sont les retraitants, de toutes les classes de la société, qui nous signalent des âmes à convertir, leurs parents, leurs amis, leurs camarades, leurs voisins. Ils entreprennent souvent eux-mêmes de les amener à la retraite et les gagnent à Dieu.

Chez les anciens retraitants, l'un des plus fréquents témoignages est celui-ci : « Mon Père, je ne suis plus le même ; je ne me reconnais plus. » Ils ne sont pas, du reste, les seuls à constater la transformation. Leur femme, leurs amis, s'en étonnent. Une femme disait un jour au Père de Beaudicour : « L'absence de mon mari m'était pénible ; mais je ne regrette pas ce sacrifice, car la retraite lui a fait un grand bien. » Et se tournant vers celui-ci, d'un ton câlin : « Tu es bien plus gentil envers moi depuis ton retour. »

Une autre fois, c'est une mère de famille qui dit au Père : « Qu'avez-vous donc fait à mon mari pendant ces trois jours de retraite ? Jamais, depuis notre mariage, je ne l'ai trouvé si gentil ! »

Plus tard, un représentant de commerce se rencontre avec une personne ignorant son voyage de trois jours en retraite : « Mais où donc avez-vous été, que vous est-il arrivé ? Vous n'êtes plus le même ! Vous avez une mine superbe !...

— Oui, répliqua-t-il, j'ai pris quelques jours de congé !...

— On le voit ; il vous a fait grand bien ! »

Et le représentant s'en alla, souriant, quelque peu surpris de voir que les transformations intérieures, complètes d'ailleurs, paraissaient au dehors !

Nous sommes témoins d'un grand nombre de faits dont nous regrettons de ne pouvoir donner connaissance à nos bienfaiteurs au cours d'une simple lettre. Les changements de vie, les actes de générosité sont à ce point multipliés, que les Pères chargés des retraites ne songent plus guère à les comp-

ter ; ils assistent aux transformations opérées par la grâce divine en témoins à qui l'habitude fait trouver cela tout naturel !

D'aucuns, à l'extérieur, sont grandement surpris. Ainsi ce père de famille dont la lettre contient ces mots : « Nous constatons chez notre fils, depuis qu'il a été en retraite à Épinay, certains indices... apparus trop brusquement, pour que nos idées n'en soient pas bouleversées... » — Le changement subit et si radical étonnait par trop ce bon père de famille. Aussi l'invitâmes-nous aussitôt à juger par lui-même des résultats d'une retraite. Il a promis.

Quatre membres d'une réunion de jeunes gens, d'un faubourg de Paris, acceptent d'enfermer leurs vingt ans et leur bouillante vivacité de Parisiens très éveillés dans le calme silencieux du parc de la Villa Saint-Joseph. Ils s'en échappent après trois jours de recueillement, vaillamment accepté, sinon sans effort, à ce point métamorphosés, que leurs camarades, à la réunion suivante, en sont stupéfaits, et l'un d'eux, des plus ardents, s'écrie :

« Mais qu'est-ce donc que ces retraites? B... devenu calme, sérieux, pieux même !... — C'est trop fort. Il faut que j'aille voir cela ! — J'irai. »

Il est venu et reparti si bien « retourné », lui aussi, si désireux de faire le bien dans son entourage, qu'il ne trouva rien de mieux, à la réunion suivante, que de lire ses notes intimes de retraite aux camarades un peu surpris, mais grandement édifiés ! Cela fait, on mit aux voix la proposition suivante : « Un tel... un tel... *doivent* aller en retraite... » Adopté à l'unanimité.

Pareil entrain serait à désirer souvent, pour le plus grand bien des âmes.

Ces quelques traits font entrevoir que les retraites forment des chrétiens, des apôtres... et sont le principe de nombreuses conversions. Il y a plus. L'action sur les individus s'étend aux masses. Les hommes ne sont pas tous libres de prendre part aux retraites, mais le bien fait à ceux qui peuvent en profiter exerce une très grande influence sur les autres.

On aimera, tracée par la plume étincelante de « Pierre l'Ermite (1) », une scène de recrutement des retraites, prise sur le vif, alors que l'auteur était vicaire de Clichy. Elle montre vraiment une de nos méthodes d'apostolat et ce qu'on peut attendre des retraites pour amener dans les églises de paroisse, non pas seulement quelques hommes zélés, mais des groupes, des foules.

« Nous autres, prêtres, nous avons parfois l'espérance difficile. Laissez-moi seulement terminer sur cette histoire, je la crois instructive à cet égard ; en tout cas, elle est complètement authentique.

« Un jour, il y a trois ans, un bon petit Père Jésuite, la soutane rapiécée, vint trouver le curé de Clichy-la-Garenne, et lui offrit sérieusement de proposer aux ouvriers de ce coin assez mal renommé de la banlieue... d'aller faire des retraites fermées à Saint-Germain-en-Laye.

1. Rédacteur à la *Croix de Paris* (Abbé Loutil).

« M. Gréa, le curé, bondit sur sa chaise : « Mais, mon Père, vous n'y « pensez pas, nos ouvriers... il n'y en a pas cinquante qui viennent habituel- « lement à la messe...

« — Enfin, Monsieur le curé, voulez-vous me permettre d'essayer ?

« — Comment donc, mon Père, mais tout ce que vous voudrez !

« — Alors, indiquez-moi une fabrique où l'on me reçoive seulement. »

« Et M. le curé lui indiqua une importante verrerie située aux bords de la Seine.

« Immédiatement le Père de Beaudicour prit son vieux bréviaire, ferma sa vieille douillette, et, tout simplement, partit à la verrerie.

« Le concierge le reçut assez mal, mais enfin l'introduisit dans la cour où passaient de temps en temps quelques verriers indifférents et fatigués.

. . . .

« Sur ces entrefaites, M. A..., directeur de la verrerie, revenait à son bureau et recevait le Père dont il attendait peut-être une commande quelconque.

« Monsieur le directeur, je vous dérange ?...

« — Pas le moins du monde, Monsieur l'abbé, et vous venez pour ? . .

. . . .

« — Pour des retraites.

« — Pour ? ? ?

« — Des retraites.

« — Comprends pas...

« — Alors je m'explique. » Et, très simplement, le Père développa sa pensée... Plusieurs fois par an, à Noël, au jour de l'an, à Pâques, à la Toussaint, au quatorze juillet, etc., etc., les ouvriers ont deux et trois jours de congé ; n'y en aurait-il pas, parmi eux, quelques-uns qui consentiraient à aller à Saint-Germain faire une retraite fermée ? »

« M. A... n'éclata pas de rire, car il est la courtoisie même ; mais il essaya de faire comprendre au P. de Beaudicour qu'il poursuivait une folie, une utopie, un rêve, qu'on voyait bien qu'il était un noble, qu'il ne connaissait les ouvriers que par ses livres, et que d'ailleurs, pour couper court à toute instance, il allait appeler un contremaître, et lui demander son avis...

« Allô !... allô !... Y a-t-il un contremaître qui puisse quitter les fours ?

« — Oui, Monsieur.

« — Qui ?

« — W...

« — Dites-lui de venir immédiatement. »

« Deux minutes après, entrait un ouvrier de quarante ans, grand, fort, la moustache rayant d'une ligne sévère un visage brûlé par la chaleur des cornues. C'était W..., un Alsacien.

« Le Père de Beaudicour, de nouveau, lui exposa son projet ; W... écou-

tait sans rien dire. Quand le Jésuite eut fini, le patron s'adressa au contre-maître : « Eh bien ! qu'est-ce que tu en penses, W... ?

« — Je pense, moi... que c'est très possible !

« — Et tu connais des hommes dans ta batterie qui...

« — Parfaitement... même plusieurs !...

« — Vous voyez, fit le Père, sans même paraître étonné.

« — Renversant !... renversant !... répétait M. A..., en battant avec son « coupe-papier une charge sur son bureau... Et puis, en somme, dit-il tout « à coup, faites ce que vous voudrez. »

« Inutile d'ajouter que le P. de Beaudicour abusa de la permission.

« Et, aujourd'hui, à Clichy, on ne compte plus les ouvriers qui sont allés à Saint-Germain et à Épinay faire des retraites fermées de trois ou quatre jours : le Père les réunit tous les mois à la paroisse, leur adresse une bonne parole, et constitue avec eux le noyau très précis et très fort de la régénération déjà commencée de la commune.

« Vous me direz : « Si ce W... n'avait pas été libre et qu'à sa place on eût appelé un autre contre-maître ? »

« Et moi je vous réponds : « Si le P. de Beaudicour n'était pas sorti de son couvent ?... s'il n'était pas entré dans l'atelier ?... si la grâce du bon Dieu n'était pas là ? »

« Allons, dites donc plutôt : Courage ! afin de pouvoir crier : Espérance ! travaillez, fortifiez la paroisse pieuse ; dites-lui bien que l'apostolat est plus que jamais un devoir pour tout chrétien ; *mandavit unicuique de proximo suo*. Mais n'oubliez pas la paroisse indifférente, rappelez-vous le bon Pasteur quittant parfois le troupeau fidèle pour se lancer à la poursuite des brebis égarées. Sortez de votre sacristie, cherchez à augmenter le royaume de Jésus-Christ par tous ces vieux moyens — les plus sûrs — que nos pères ont consacrés ; et si Dieu vous en a donné la force, la prudence et l'audace, alors, en avant par les œuvres ouvrières, en avant par les conférences privées, en avant par le journal, jusqu'au jour où Dieu vous frappera sur l'épaule en vous disant : « C'est assez !... *Euge*... passe le drapeau et la croix à de plus jeunes, et maintenant, à ton tour, en avant pour l'éternité !... [1] »

Il était rare auparavant, dans ce faubourg de Clichy, de voir des hommes à l'église, même à Pâques. L'exemple donné par les deux premiers fut fécond : depuis lors, grâce à l'apostolat des ouvriers entre eux, Clichy nous envoya souvent des retraitants. Nous en avons compté plus de 180 sur cette paroisse. Il s'établit entre eux des liens de fraternité qui donnèrent à ce groupe toujours croissant une véritable force. Sous la présidence assidue de M. Gréa, curé de la paroisse, les réunions mensuelles, en maintenant

1. L'abbé Edmond Loutil, vicaire à Saint-Roch. (*Revue du Clergé français*, n° du 15 janvier 1895.)

les étroites relations de ces hommes avec leur bon Pasteur, assurèrent à ce dernier de précieux auxiliaires pour promouvoir les œuvres diverses qu'il établit avec tant de succès.

Avant l'arrivée de missionnaires, appelés pour tenter un effort d'évangélisation dans ces milieux difficiles, M. le curé s'entendit avec les *anciens retraitants* et leur confia le soin d'atteindre les hommes qu'il ne pouvait visiter. Les retraitants, heureux d'offrir leur dévouement au Pasteur qui les avait accueillis avec une bonté si paternelle au jour où le Directeur des retraites les lui avait présentés pour la première fois, y mirent tout leur zèle et recrutèrent un grand nombre d'hommes. Quand, vers la fin, les missionnaires convièrent les hommes à la table sainte, les retraitants ne donnèrent pas seulement l'exemple en s'approchant les premiers des sacrements, mais ils aidèrent les timides et les hésitants à faire le dernier pas au confessionnal. L'un d'eux rencontrant le Père de Beaudicour lui serre la main rapidement et s'éloigne en disant : « Je vous laisse ; j'ai amené deux hommes à l'église, il faut que je les conduise dans la boîte ! »

Les retraitants servent à former les cadres des œuvres organisées pour la persévérance et restent entre les mains du Pasteur des instruments dévoués et sûrs. Ils sont les agents tout préparés d'une action continue pour la formation chrétienne de leur entourage. Après la mission, les hommes, longtemps éloignés des sacrements, que la grâce divine a ramenés subitement dans le droit chemin, faiblissent et voient leurs bonnes dispositions s'évanouir comme un « feu de paille », si rien n'est venu les entretenir.

Les *Missionnaires diocésains* l'ont bien reconnu dans leur rapport au *Congrès national catholique*, les retraites sont, après comme avant la mission, l'un des moyens les plus efficaces pour assurer les résultats.

Les missionnaires ne peuvent guère s'adresser qu'à la foule et ne s'occuper des hommes « qu'en bloc ». Les instructions générales, faites du haut de la chaire, sont utilement complétées par les entretiens plus particuliers de la retraite qui s'adressent à un auditoire restreint, à des hommes vivant quelques jours en étroit contact avec le prêtre, en des relations de confiance et d'intimité qui ouvrent entièrement les cœurs. Le prêtre y acquiert une plus complète connaissance des besoins spéciaux de ces âmes et des remèdes opportuns. Il se fait un échange facile d'explications qui vont au vif des questions en jeu pour le bien de ces âmes. Ainsi peut-on les former à la vie chrétienne et les engager avec des forces plus solides dans la voie de la persévérance et du zèle, où la sollicitude des prêtres de la paroisse les soutiendra plus aisément à l'occasion des réunions mensuelles ou des assemblées d'œuvres établies avec leur concours. Ce sont des troupes d'élite entièrement à la disposition du Pasteur.

Les retraites nouvelles, auxquelles ces hommes sont invités chaque année, retrempent leur ardeur et forment des apôtres toujours meilleurs, toujours plus attachés aux œuvres de la paroisse.

A Clichy, M. le curé déclare que ces retraites ont été le principe d'un retour progressif et continu aux pratiques de la religion. Les retraitants donnent le bon exemple. Le premier vendredi de chaque mois, ils viennent en nombre à leur messe matinale de 5 heures et font la sainte communion avant de se rendre au travail. Plus de quarante d'entre eux, non contents de passer des nuits d'adoration du Saint-Sacrement à Montmartre, ont établi chaque dimanche, à l'église paroissiale, l'adoration devant le saint tabernacle. Ils se partagent les dimanches du mois ; et, pendant les deux heures qui précèdent les vêpres, on les voit réciter en commun le chapelet, faire amende honorable au Sacré-Cœur... Par ce témoignage public ils rompent avec le respect humain. L'union la plus fraternelle est encore le fruit de la retraite ; elle se manifeste par l'appui moral et temporel que les retraitants se prêtent, les services mutuellement rendus, les visites faites aux malades, etc...

D'autres groupes agissent en d'autres paroisses ; ainsi pour Clignancourt, Plaisance, etc...

Avec le secours divin, notre œuvre devient l'*auxiliaire* des autres œuvres, en leur recrutant de nouveaux contingents, surtout en les secondant pour la formation d'une élite d'apôtres dans leur sein.

Le recrutement même des retraitants procure un bon moyen d'action sur les hommes. Les démarches individuelles, les visites à domicile qu'il rend nécessaires, alors même que parfois elles demeurent infructueuses pour la retraite elle-même, ont d'excellents résultats. Le prêtre prend contact immédiat avec les pauvres égarés.

A qui nous adressons-nous ?

Dans tous les milieux : à des hommes signalés chrétiens, à ceux qui parfois ont montré des sentiments religieux ou quelques velléités de retour à Dieu, aux auditeurs des conférences organisées par le clergé, à ceux que l'on entrevoit à certains jours de fêtes dans les églises, aux parents d'enfants de nos écoles libres, souvent non pratiquants,... etc... ; en somme, ceux qui sont signalés à nos tentatives reçoivent notre visite.

Trouvons-nous mauvais accueil ?

Presque jamais dans les pauvres logements d'ouvriers. L'arrivée du prêtre, ailleurs quelquefois importune, surprend ici, flatte, ou mieux touche les cœurs. C'est le bon Dieu qui vient aux humbles ; les humbles se sentent grandis, élevés. Quelques mots engageants du « Père », qui sourit à tous, écartent la défiance, et l'ouvrier, sa femme ou ses enfants, s'empressent à l'envi d'offrir un des pauvres sièges du logis. On cause avec le prêtre ; les préjugés tombent. Honorés de la visite, les hommes sont tout au moins disposés à la rendre en faisant, à l'occasion, acte de présence à l'église s'ils ne vont pas jusqu'à consentir aux retraites. D'aucuns se font longtemps attendre, par frayeur de la confession qu'ils entrevoient ou faute d'amis qui

PLAN DE L'ECOLE CATHOLIQUE D'ARTS ET METIERS DE LILLE

Les chiffres 1, 2, etc. - 1', 2', etc - 1", 2", etc - 1, 2, etc, indiquent respectivement pour le Premier, le Second, le Troisième Etage et le Sous-sol, les salles correspondantes à celles désignées 1, 2, etc, au Rez-de-Chaussée

Sur le plan ci-dessous: Les murs des batiments en construction sont teintés en noir, ceux projetés sont indiqués par des hachures.

L'Ecole comprend quatre groupes de batiments: celui du PERSONNEL, *sur la rue Auber; celui des* CLASSES, *parallèle au précédent; celui du* PENSIONNAT *qui relie les deux premiers; celui des* ATELIERS, *à gauche et au fond avec entrée par la rue Jean-Levasseur*

BATIMENT DES CLASSES

LÉGENDE

REZ DE CHAUSSÉE

1	Amphithéâtre	1re Année
2	Salle d'examens	"
3	Vestibule	"
4	W.C.	"
5	Chambre	"
6	Couloir	"
7	Amphithéâtre	2e Année
8	Salle d'examens	"
9	Vestibule	"
10	WC	"
11	Descente au sous-sol	"
12	Chambre	"
13	Couloir	"
14	Amphithéâtre	3e Année
15	Salle d'Examens	"
16	Vestibule	"
17	WC	"
18	Descente au sous-sol	"
19	Chambre	"
20	Couloir	"

PREMIER ETAGE

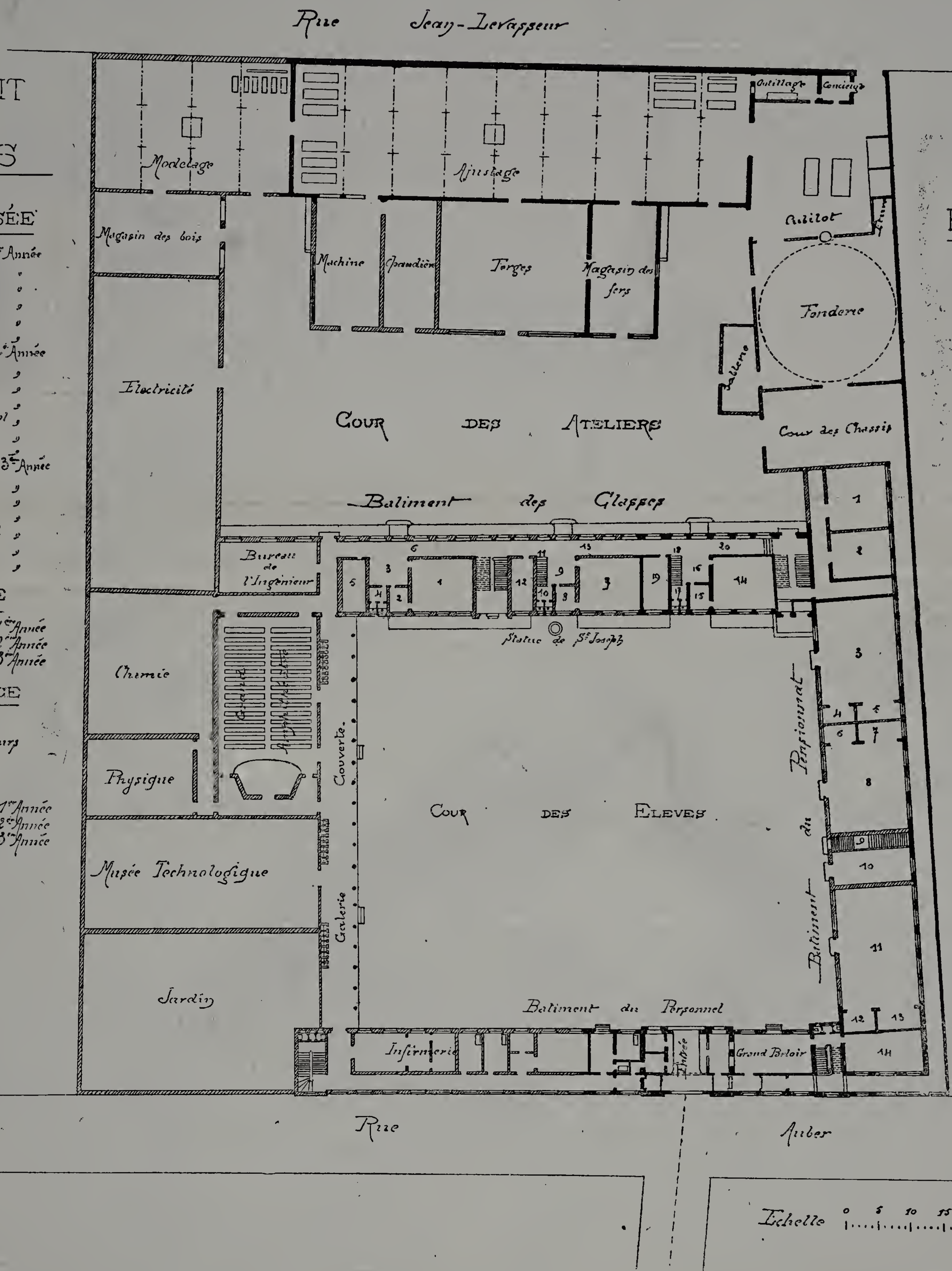
de 1' à 6' Etude dessin — 1re Année
de 7' à 13' Etude dessin — 2e Année
de 14' à 20' Etude dessin — 3e Année

DEUXIEME ETAGE

de 1" à 6" Chambres
de 7" à 20" Lingerie Tailleurs

SOUS-SOL

de 1 à 4 Réfectoire — 1re Année
de 7 à 10 Réfectoire — 2e Année
de 14 à 17 Réfectoire — 3e Année



BATIMENT DU PENSIONNAT

LEGENDE

REZ-DE-CHAUSSÉE

1	Dépense	
2	Bains	
3	Récréation	1re Année
4	Questure	
5	Bibliothèque	
6	Questure	
7	Bibliothèque	
8	Récréation	2me Année
9	Escalier	
10	Musique	
11	Récréation	3me Année
12	Questure	
13	Bibliothèque	
14	Dépôt	

PREMIER ÉTAGE

de 1' à 8' Dortoir et Dépendances
de 9' à 14' Chapelle.

DEUXIÈME ETAGE

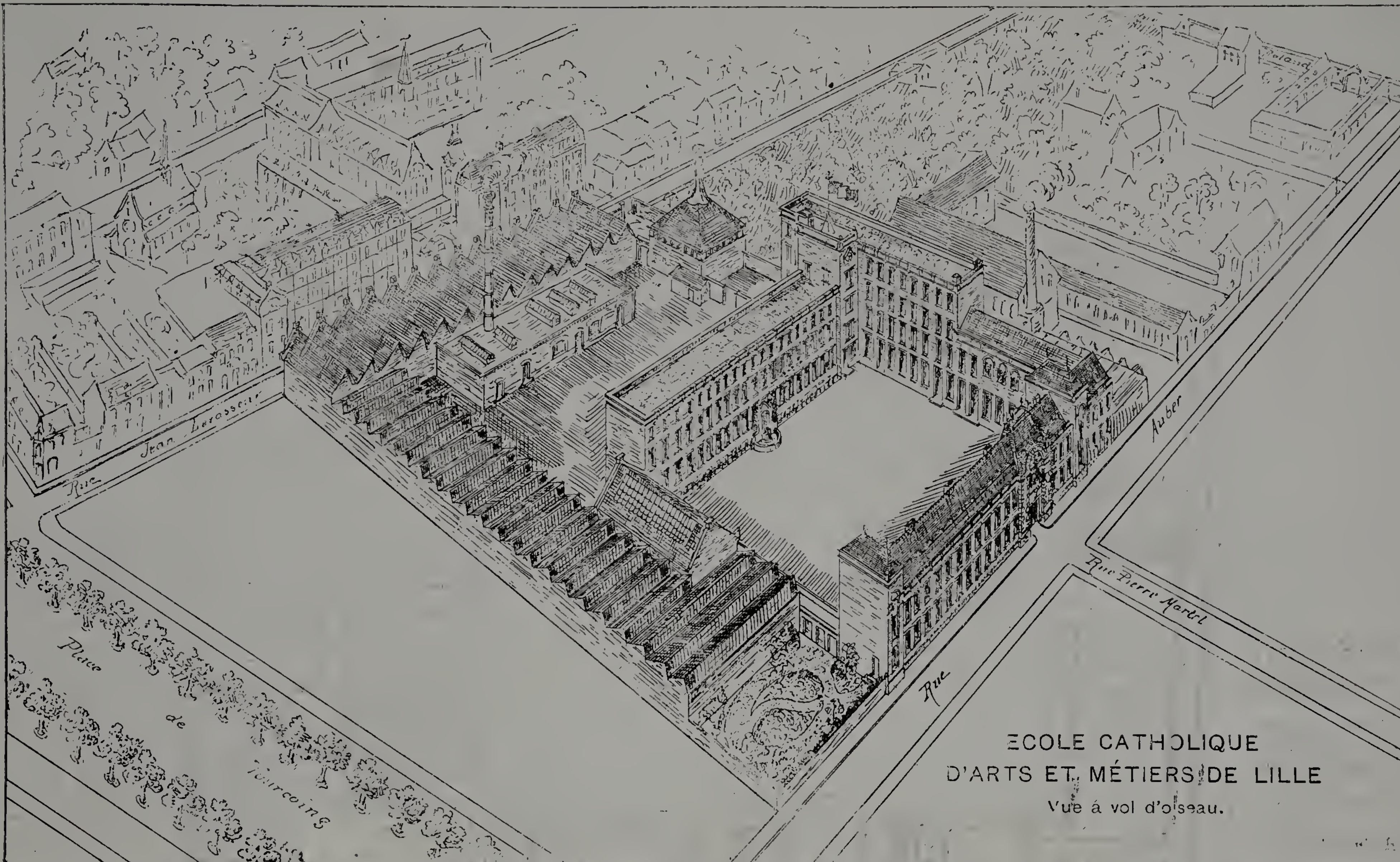
de 1" à 8" Dortoir et Dépendances

TROISIÈME ETAGE

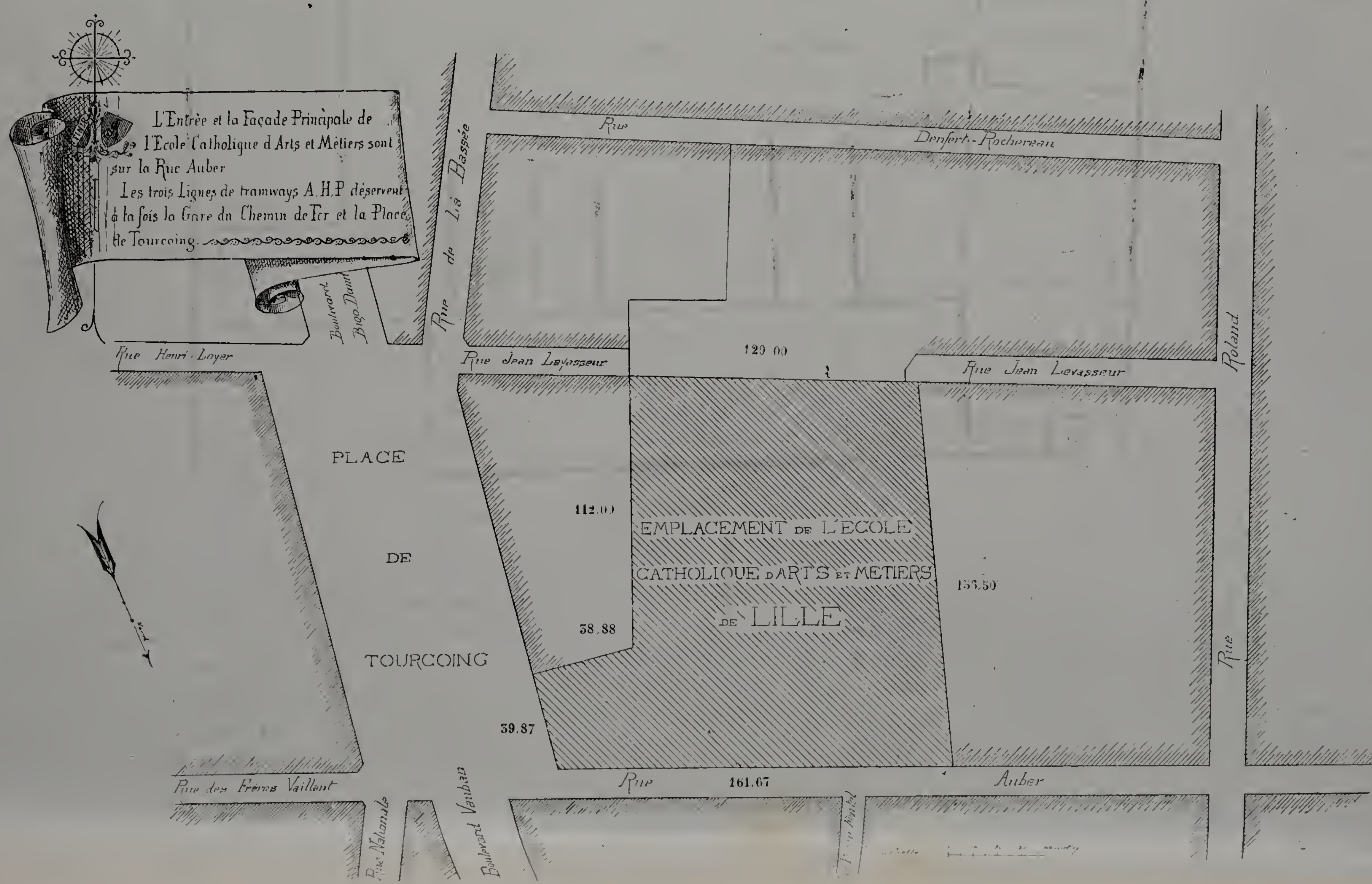
de 1'" à 8'" Dortoir et Dépendances

SOUS-SOL

1 et 2 Cuisine et Dépendances



ECOLE CATHOLIQUE
D'ARTS ET MÉTIERS DE LILLE
Vue á vol d'oiseau.



les accompagnent et dont la présence les rassurerait un peu. Mais l'exemple et les conseils des anciens retraitants viennent alors en décider un bon nombre. La transformation des uns pique la curiosité des autres et les porte à tenter l'expérience de ces Exercices. — « Qui vous a donc enfin décidé? » demandions-nous à l'un de ces retardataires, depuis longtemps attendu. « Quand j'ai vu M. X... revenir d'Épinay tout changé, répondit-il, j'ai voulu voir ce qu'étaient ces retraites. »

Souvent on accueille l'invitation des trois jours de retraite sans en avoir saisi toute la portée ; mais le projet sourit : trois jours à la campagne dans un beau parc, où l'on se promène à son aise dans l'intervalle des conférences intéressantes faites sur des sujets pratiques...

D'autres, et nombreux, y sont allés...

Pourquoi pas à son tour? ...

On dit oui...

Mais ce n'est pas fini !

Le Père parti, les objections et les obstacles s'amassent au jour le jour. Cinquante retraitants sont inscrits pour une retraite ; vingt à vingt-cinq répondent à l'appel. La moitié reste-t-elle en route? — Non, pas entièrement ; elle formera le contingent des retraites futures. — Un directeur d'usine me dit en arrivant : « Mon Père, depuis trois ans le bon Père de Beaudicour a renouvelé maintes fois son invitation. J'ai toujours découvert un prétexte et refusé. Hier encore, toute l'après-midi j'en ai cherché. N'en trouvant pas, j'ai cédé, me voici. » La retraite fit de lui le plus ardent apôtre.

Combien d'autres en sont-là !

Pendant deux ans le Père de Beaudicour revient à la charge auprès d'un ouvrier de C... et se heurte aux refus obstinés. Mais un ange gardien, comme il en faudrait tant, veillait ; bonne chrétienne, la femme de cet homme tenait à sa conversion. La vue des transformations opérées par la retraite sur les ouvriers du voisinage excitait son zèle. Pour gagner sa cause, elle se fit apôtre. Signaler au Père de Beaudicour ceux des voisins ou des camarades de son mari qui pouvaient être invités, les presser elle-même d'accepter, en les priant d'entraîner son mari, fut sa grande préoccupation. Après deux ans, le mari cédait, venait à la retraite, et c'est lui qui, d'indifférent fait apôtre, organisait dans le groupe des anciens retraitants de C... l'adoration du Très-Saint-Sacrement.

Parfois cependant les mères de famille sont un obstacle sérieux à la retraite, en se refusant à trois jours de séparation. Une excellente industrie nous a servi : nous engagions ces dames à suivre l'exemple des hommes en passant aussi trois jours dans la maison des *Religieuses du Cénacle*, 30, rue de la Barre, à Montmartre, où sont organisées régulièrement des retrai-

tes [1]. Les résultats, on le devine, sont très goûtés de part et d'autre !

Le concours des mères chrétiennes nous est précieux. Avec zèle elles savent fort à propos nous signaler les hommes à inviter. Beaucoup s'appliquent habilement à préparer les voies et nous rendent la tâche facile. Ce sont maris, parents, amis, etc..., qui nous sont adressés. Dans les Œuvres et dans les Communautés nous trouvons également des indications qui nous aident beaucoup. Grande est la part de cet apostolat de renseignements et de « préparation » pour le recrutement des retraites. Telles Religieuses, — entre autres les *Auxiliatrices du Purgatoire* [2], qui vont à domicile visiter les familles, pour gagner les âmes en soignant les corps, — ne se contentent pas d'assurer la première communion des enfants, de ramener les mères à une vie chrétienne, mais, fortes de leur dévouement pour les vrais intérêts de ces familles, elles exercent une heureuse influence sur les chefs de famille eux-mêmes. Les hommes ne résistent pas à leurs bons conseils ; nous en voyons très souvent s'offrir à nos invitations sans trop savoir, il est vrai, ce à quoi ils s'engagent, mais confiants à la parole des *Mères* — (c'est ainsi qu'on appelle les *Auxiliatrices*, très populaires, dans ces quartiers de Montmartre où le bon grain semé par elles lève de tous côtés...) — ils viennent et sortent des retraites transformés. Vive est leur reconnaissance envers les *Mères* dont la délicate charité sait ingénieusement compléter par eux-mêmes la conversion des membres de la famille.

Les milieux les plus divers sont atteints par cet apostolat des *Auxiliatrices* dont l'admirable vocation, qui répond si bien aux besoins de notre temps, attire les âmes avides de dévouement.

Le temps de consacrer trois jours à la retraite !

C'est l'objection d'un bon nombre. On la résout en conseillant de profiter des vacances, des fêtes chômées qui donnent quelquefois deux jours au moins consécutifs de liberté, des époques de morte-saison dans les affaires, des jours d'arrêt, du temps de l'inventaire, des congés annuels, etc...

Certains patrons concèdent à leur personnel, même en temps de travail, le congé nécessaire. Il n'est pas rare d'ailleurs de voir les ouvriers sacrifier généreusement au bien de leur âme des journées de paye. On comprend qu'il leur soit alors difficile d'assumer la charge de nouvelles dépenses en couvrant leurs frais de séjour à la villa Saint-Joseph. Beaucoup donnent cependant ; mais ce ne peut être qu'une faible obole. Les modestes contributions demandées aux retraitants des classes aisées, quelque nombreux qu'ils soient, ne peuvent suffire aux frais généraux. Les secours de nos Bienfaiteurs doivent y suppléer ; d'où pour nous la nécessité, sous peine

1. Maison des *Religieuses de Notre-Dame de la Retraite au Cénacle*, 30, rue de la Barre, Paris-Montmartre, et rue de la Chaise, 7, Paris. Dans leurs admirables œuvres ces Religieuses usent de pareille industrie et nous envoient ou nous signalent maints « Retraitants ».

2. Rue Antoinette, 9, Paris-Montmartre, et 16, rue de la Barouillère, Paris.

de voir cette œuvre arrêtée dans ses développements, si consolants déjà, de faire un pressant appel à leur générosité.

Le rayonnement de l'influence chrétienne des retraites est trop reconnu de tous pour qu'il soit utile ici de rappeler les approbations sans nombre des Saints, des Souverains Pontifes, et de tous ceux qui sont apôtres à quelque titre. Le mot du vénéré Cardinal Guibert, archevêque de Paris, les semble résumer toutes : « Tout est sauvé si les chrétiens veulent donner seulement trois jours aux vérités éternelles. Plût à Dieu que cet usage des retraites fermées se propageât dans notre France ; il n'en faudrait pas davantage pour en changer l'esprit et la rendre chrétienne. »

Nous formons tous le même vœu dans l'intérêt de la gloire divine et du salut de la France. Aux cœurs généreux, qui font un noble usage de la fortune en la dépensant au service de la foi, de comprendre l'importance de cette œuvre et la nécessité de la soutenir.

Déjà plusieurs nous ont aidé ; pour eux les âmes sauvées demandent la récompense auprès de Dieu. Que leur exemple suscite des dévouements nouveaux !

Dieu est fidèle dans ses promesses : « Donnez, et il vous sera donné : on versera dans votre sein une mesure toute pleine, bien tassée, débordante, car on se servira à votre égard de la même mesure dont vous avez usé à l'égard de votre prochain [1]. »

Faites-vous des trésors dans le ciel que rien ne puisse vous ravir. Éternelle sera votre récompense.

H. R. P.-G.

Villa Saint-Joseph, le 1 février 1898.
En la fête de la Purification de la Très Sainte Vierge.

On participe à l'Œuvre à titre de :

FONDATEUR, en versant la somme de		1000 fr., ou une souscription annuelle de				100 fr.
BIENFAITEUR,	—	—	500 fr.,	—	—	—	50 fr.
DONATEUR,	—	—	100 fr.,	—	—	—	20 fr.

Toute aumône est reçue avec une grande reconnaissance.

Une messe est célébrée chaque semaine et des prières sont faites durant chaque retraite pour toutes les personnes qui ont rendu quelque service à l'Œuvre, et spécialement pour les *Fondateurs*, *Bienfaiteurs* et *Donateurs*.

1. *Luc.*, VI, 38.

Supplique de N. T. R. P. Général à N. S. P. le Pape.

Traduction de l'italien (1).

Très-Saint-Père,

JEAN Roothaan, Général de la Compagnie de Jésus, prosterné aux Pieds de Votre Sainteté, expose humblement :

Que vu d'une part les grands besoins de la France, et de l'autre un espoir toujours croissant d'obtenir de grands fruits, en travaillant *d'une manière spéciale à la conversion des hommes*, on désire employer quelques Pères, au choix de leur Provincial respectif, non pas exclusivement, ce qui ne serait pas conforme à l'esprit de la Compagnie, mais plus spécialement à exercer leur zèle en faveur des hommes.

Et pour les animer de plus en plus, le suppliant demande à Votre Sainteté :

1. De daigner accorder spécialement Sa Bénédiction Apostolique à ceux des Pères qui successivement suivant les circonstances seront chargés de ce ministère.

2. De daigner accorder aux hommes qu'il nous sera donné d'aider ainsi d'une manière particulière :

I. Une indulgence de 7 ans et autant de quarantaines, chaque fois qu'ils assisteront aux conférences ou instructions qui se feront exprès pour eux.

II. Une indulgence plénière, toutes les fois que, dûment confessés, ils s'approcheront de la Ste Table.

III. Qu'en faisant, en particulier, ou en commun, les exercices spirituels, outre l'indulgence plénière déjà concédée par les Pontifes Romains Prédécesseurs de Votre Sainteté, ils puissent encore, par là, gagner l'indulgence plénière à l'article de la mort, en invoquant au moins de cœur, s'ils ne peuvent autrement, le très saint Nom de Jésus.

C'est dans l'espoir de cette faveur, etc.

Rome, 13 mai 1852.

Nous accordons gracieusement la bénédiction et les Indulgences demandées, sous les conditions expliquées dans la supplique.

Pie IX Pape.

Conforme à l'original conservé dans nos archives.

Joseph Mr Maufredini,
Secrétaire de la Compagnie de Jésus.

J'atteste que la traduction est fidèle.

Studer, S. J.

1. Nous devons communication de ce document au P. Pupey-Girard.

Œuvres ouvrières à Brest.

Lettre du P. Le Gouëff.

Brest, 15 janvier 1898.

Mon bien cher Père.

P. C.

APRÈS votre départ j'ai donné une retraite aux institutrices laïques; elle a été très suivie, malgré les craintes de quelques-unes que je ne « tapasse sur la laïque », comme elles disaient : vous devez penser que je m'en suis bien gardé. J'ai fait appel à tous mes vieux principes de préfet, en les adaptant aux circonstances. A la fin j'ai été remercié par la médaille des institutrices communales et la doyenne des institutrices libres. Le résultat a été une facilité beaucoup plus grande, pour avoir les enfants pour les garderies et pour les catéchismes chaque jour, et pour l'étude du soir. Un mot sur chacune de ces œuvres.

Les garderies. Beaucoup de petites filles ont des parents employés comme journaliers, et ne rentrant que vers 6h ou 6½ du soir ; ces pauvres enfants en sortant de l'école à 4h, ne savent que devenir et errent dans les rues, les corridors sombres, les escaliers où elles trouvent la corruption. Nous en rassemblons le plus possible ; le jeudi et pendant les vacances, c'est pour toute la journée, et alors il faut fournir une partie et souvent la totalité du dîner.

Les catéchismes. Outre le catéchisme fait par les jeunes filles le jeudi, chaque soir, sauf le jeudi et le dimanche, nous allons chercher dans deux ou trois écoles laïques et communales les petites filles des trois communions, et pendant une heure, elles répètent le catéchisme à tue-tête ; c'est leur moyen d'apprendre leur leçon qu'on ne leur apprend pas en classe.— Après le catéchisme, il y a garderie pour les plus jeunes, et *étude du soir*, de 5 à 6h, pour les autres. On leur fournit de la lumière, de l'encre et des tables, toutes choses dont plusieurs manquent totalement chez elles. Jusqu'ici le silence laisse légèrement à désirer, mais tout le monde est ravi. Je surveille un peu tout cela de haut, remplaçant quand il manque quelqu'un. Pour toute cette besogne, et l'ouvroir, le patronage, il n'y a que trois ou quatre personnes que vous connaissez, et elles sont littéralement sur les dents.

Mais le bien se fait, et on ramène ces âmes à leur Créateur auquel elles ne penseraient guère, sans tous les efforts dont elles sont l'objet.

Dans notre grande salle du collège, se fait le catéchisme des garçons. Le jeudi de 2 à 3, par une douzaine de dames ou de demoiselles, sous ma surveillance. Il y a deux moments superbes : d'abord la rentrée ; toute cette foule de 137 enfants est sur les remparts très élevés près de chez nous. Au

coup de cloche, tout le monde dégringole et arrive en bas dans toutes les positions, et alors commence une course vertigineuse dans la venelle du bois d'Amour, pour arriver le premier à la porte où s'exécute une poussée homérique, contre laquelle il faut lutter pour faire entrer les dames. Pendant le temps du catéchisme, les choses vont assez bien, mais au moment de la sortie, une autre poussée est à redouter, aussi ai-je invoqué le secours du P. Crosson et les flots houleux sont à peu près maintenus, mais grâce à nos poignes vigoureuses.

Je ne vous parle pas du patronage du dimanche pour nos ouvrières, nos apprenties et nos enfants, vous l'avez vu. Un mot seulement sur la *Kermesse* organisée pour la rentrée des bons points, le dimanche 9 janvier, dans les salles de l'œuvre. Le change des bons points se faisait par une des fenêtres de devant, comme à un guichet, ensuite la foule se précipitait vers les six comptoirs contenant « omnes res scibiles, et quasdam alias », et achetait robes, corsages, savons, rubans, peignes, batterie de cuisine, etc., etc. Il y a eu 400 ou 450 personnes: il n'y avait pas moyen de remuer dans les salles. Une petite loterie, et une petite séance de musique et de fantoches ont suivi, et tout s'est terminé par un salut. La chapelle débordait par les deux bouts. L'impression générale était excellente.

Le Goueff, S. J.

Extrait du compte rendu de la secrétaire générale de l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers.

Brest, 15 janvier 1898.

NOTRE syndicat de l'aiguille se maintient comme nombre entre 850 et 880. C'est une moyenne qu'on ne dépassera guère à Brest. Parmi ces jeunes filles, il y en a qui partent, croyant qu'elles vont trouver dans Paris la réalisation de leurs rêves d'or et ne trouvent, hélas ! que la misère noire ; d'autres se marient, quelques-unes meurent... enfin d'autres encore tournent mal... pouvons-nous leur jeter la pierre sans les plaindre ?... Les pauvres sont entourées de tant de tentations, tentations d'autant plus dangereuses qu'elles souffrent et que la foi n'est plus assez ardente en elles pour leur être une sauvegarde. La vertu, pour une fille du peuple, est le plus souvent de l'héroïsme, c'est ce que ne comprend pas assez la classe dirigeante.

— Les réunions ouvrières ont été très suivies. La retraite du syndicat a eu lieu comme de coutume en septembre, époque de la morte-saison, qui permet aux ouvrières d'assister aux exercices avec plus de facilité.

Elle a été prêchée par le Rd Père Noiseux, dont la parole ardente laissera parmi elles un ineffaçable souvenir. Notre chapelle des Œuvres était pleine à toutes les instructions ; mais principalement à celle du soir. Le

matin de la clôture il y a eu près de 300 communions. Deux conversions signalées ont été les fruits principaux de cette retraite, sans compter ceux que Dieu seul voit mûrir au fond des âmes. Une ouvrière avait demandé à amener avec elle une de ses amies, libre-penseuse, et dont l'idée unique était de se faire franc-maçonne. Une autre, dont la conduite était un scandale depuis 30 ans, avait été amenée dans les mêmes conditions pour voir, disait-elle « *un repaire d'œuvres et entendre les mômeries d'un jésuite* ». — Toutes deux furent subitement converties après le sermon sur l'enfer et ont absolument changé de vie. — A la suite de la retraite du syndicat, nous avons organisé pour la première fois une retraite d'institutrices laïques qui a réussi au delà de nos espérances. Nous avons pu en réunir 70 tant communales que libres. Cette retraite a été prêchée par le R[d] Père Le Gouëff, qui a su leur parler de leurs devoirs d'institutrices avec la science profonde de l'éducation et de l'instruction d'un ancien Père Préfet des études. — Elles ont été si touchées et si ravies, qu'elles ont demandé spontanément à remercier le Père. L'année prochaine nous avons l'espoir de les grouper en œuvre sous la protection de S. François-Xavier et d'avoir pour elles une messe mensuelle.

— Le patronage du Dimanche devient de plus en plus nombreux, car aux ouvrières se joignent maintenant les enfants de notre étude, de notre garderie et de nos catéchismes. Les plus jeunes sautent à la corde, dansent des rondes interminables, tandis que le loto groupe les plus raisonnables et que dans une autre salle contiguë, les doyennes causent en feuilletant le *Pèlerin* de la semaine. Enfin la journée se termine par le salut et la distribution des points ou jetons de présence et de bonne conduite.

L'ouvroir du chômage continue aussi ses progrès. La grande difficulté est toujours la même : trouver de l'ouvrage, c'est là le grand problème. Si les Dames patronnesses voulaient bien comprendre leur rôle, rien ne serait plus facile que d'avoir de l'ouvrage en abondance. Des magasins de la ville nous fournissent à peu près entièrement de travail, qui sans être absolument rémunérateur, nous permet cependant, joint au peu donné par quelques Dames patronnesses, de faire vivre l'œuvre. L'apprentissage professionnel est une des branches les plus importantes de nos œuvres, car trois années passées dans le milieu chrétien de notre ouvroir, excercent une salutaire influence sur toute la vie de ces enfants. La principale difficulté est d'obtenir des parents ces trois années nécessaires non seulement au savoir professionnel, mais surtout à la maturité de l'enfant. Les patronnes se plaignent aussi de cette instabilité.

— Nous avons jugé utile d'organiser, à partir de cette année, des certificats d'apprentissage pour celles qui auront accompli leurs trois années avec une même maîtresse et qui auront satisfait au degré d'aptitude demandé, et exposé un « *chef-d'œuvre* ». Enfin des livrets de caisse

d'épargne seront donnés, d'après la proposition de chaque patronne syndiquée, à la plus méritante qui aura fini son temps d'apprentissage. L'Œuvre du chômage et l'apprentissage chrétien nous donnent chaque jour une moyenne d'une cinquantaine d'enfants, c'est pour nous 50 repas de midi à fournir, par mois 1500 et par an 18000, nombre des journées de présence.

Pendant les vacances, nous avons commencé une garderie qui a si bien réussi, que nous avons dû la continuer le jeudi et tous les soirs après les classes. Pendant les mois d'août et de septembre, nous avons eu, tant des écoles de sœurs que des écoles communales, une moyenne de 140 à 150 enfants par jour, c'est-à-dire rien que pour ces deux mois 8400 journées de présence.

Maintenant chaque soir, nous avons tant dans la garderie que dans les catéchismes et l'étude, une moyenne de 230 enfants qui restent dans les salles de l'Œuvre de 4 heures à 7 heures du soir.

Le catéchisme des garçons continue aussi et en réunit 140 environ chaque jeudi. Malheureusement celui fait par l'Union chrétienne de jeunes filles n'est pas pris assez sérieusement par elles.

Le Triduum des Dames patronnesses a été prêché cette année au mois de juillet dans notre chapelle des Œuvres par Mgr Dulong de Rosnay.

— Nos messes mensuelles et nos saluts du jeudi pour les catéchismes sont très suivis. Les cantiques chantés en chœur par ces centaines de voix d'enfants laissent peut-être à désirer comme art ; mais ils ravissent certainement les anges, qui voient dans ces enfants des fleurs aimées de N.-S., malgré la boue et la fange du ruisseau où elles sont nées.

École catholique des Arts et Métiers de Lille.

COMMUNICATION DU R. P. HENRI LACOUTURE
A LA RÉUNION DES PATRONS DE NOTRE-DAME DU HAUT-MONT,
LE 26 MARS 1897.

MESSIEURS,

LA question d'une École catholique des Arts et Métiers à fonder à Lille est très ancienne. Dès 1873 on l'étudiait avec intérêt et, presque chaque année depuis lors, nous l'avons vue reprise avec une sollicitude croissante par les différents congrès.

La Commission d'organisation s'était réunie vingt et une fois de 1876 à 1880. A force de démarches elle était parvenue à acquérir le terrain suffisant pour la construction de l'École et à commencer la formation d'un capital. La première pierre avait même été posée solennellement par Mgr l'évêque de Lydda, le 28 novembre 1880, malgré les jours néfastes qu'on traversait alors.

Mais les ressources pécuniaires n'arrivaient que très lentement ; les travaux de préparation languissaient ; le projet n'avait pas été assez précisé, il n'était pas assez généralement compris.

La lumière s'est faite peu à peu dans les esprits, l'idée a pris une forme déterminée, et, si la nouvelle tentative pour lancer l'affaire en 1885 n'a pas réussi, c'est parce qu'on n'entrevoyait pas l'ouverture prochaine de l'école.

Ce n'est qu'en décembre 1896, c'est-à-dire il y a trois mois, que l'on est entré dans la période d'exécution et qu'on a pu annoncer la première rentrée pour le mois d'octobre 1898.

Il est présentement entendu que l'on veut une école calquée sur les Écoles des Arts et Métiers de l'État, c'est-à-dire une école formant des directeurs et des chefs d'ateliers versés dans la pratique des arts mécaniques, mais formant surtout des directeurs et des chefs d'ateliers chrétiens. Ce que l'on veut, c'est Châlons, mais *Châlons catholique*, tout cela et rien que cela.

La nécessité d'une pareille école saute aux yeux. Les catholiques, jaloux de sauver l'éducation chrétienne dans toutes les branches de l'enseignement, avaient déjà des écoles catholiques de tous les degrés, l'enseignement supérieur lui-même trouvait son parfait développement dans les Universités catholiques. Pour l'usine en particulier, on avait des écoles de patrons et des écoles d'apprentis ; seuls les directeurs et chefs d'ateliers échappaient à la formation chrétienne. Il fallait combler cette lacune.

Il le fallait sous peine de stériliser tous les efforts tentés pour christianiser l'usine. Des patrons préparés par leurs retraites et par des réunions comme celle de Notre-Dame du Haut-Mont, étaient animés des meilleures intentions ; ils multipliaient les efforts pour faciliter à leurs ouvriers la connaissance et la pratique de leurs devoirs, et leurs ouvriers ne se refusaient pas à en profiter ; mais, entre le patron et l'ouvrier, il y avait le directeur par lequel devait passer le patron, le directeur qui était en contact immédiat et perpétuel avec l'ouvrier, et ce directeur pouvait, comme une zone neutre, paralyser la bonne volonté de tous.

Donc, de toute nécessité, il fallait une école catholique des Arts et Métiers, préparant à la France des directeurs chrétiens.

Il y a longtemps que M. l'abbé Courquin, ici présent, l'avait dit et prouvé dans cette enceinte, les comptes rendus de nos Conférences en font foi [1].

Mais l'entreprise d'une telle école est une œuvre colossale ; les frais sont énormes et les difficultés immenses. Qu'est-ce donc qui peut nous donner une confiance assez audacieuse pour la tenter ?

1. *Conférences de Notre-Dame du Haut-Mont*, juillet 1895, p. 86.

Ce qui fait notre confiance, ce qui nous donne cette audace, Messieurs, c'est la nécessité même de l'entreprise.

Elle est indispensable au salut d'un grand nombre d'âmes groupées dans les usines ; donc Dieu la veut, et, si Dieu la veut, qu'est-ce qui pourrait justifier nos hésitations ? Si Dieu la veut, nous sommes sûrs du succès, pourvu que nous nous appuyions sur lui ; j'ajoute pourvu que nous nous appuyions sur lui, par celui qu'il a préposé au patronage de tous les ateliers, par le bon saint Joseph.

Voilà, Messieurs, l'explication de ces petites feuilles imprimées qui vous ont été adressées à la fin du mois de février. Elles avaient pour objet de solliciter vos prières en vue de la fondation de cette école.

Je suis persuadé que vous avez tous cherché instinctivement le *post-scriptum* où l'on vous demandait de l'argent, et, non sans surprise, vous ne l'avez trouvé. Il n'y était pas.

Je ne veux pas dire que nous renonçons à ce *post-scriptum* et qu'il ne viendra jamais ; mais je dis qu'il n'en devait pas être question tout d'abord. Ce qu'il nous fallait surtout et avant tout, c'étaient des prières.

Eh bien, Messieurs, elles ne nous ont pas manqué; d'un bout de la France à l'autre, des communautés entières ont offert à notre intention toutes leurs prières et toutes leurs bonnes œuvres du mois de saint Joseph, et, jusqu'au Japon, on a multiplié les instances pour nous venir en aide.

Qui donc a donné un tel zèle à des âmes qui vivent retirées, qui ne savent en aucune façon ce qu'est une École des Arts et Métiers ? C'est Dieu, Dieu qui veut cette œuvre. Et voilà la base inébranlable de notre confiance; voilà pourquoi, loin de craindre la multitude des difficultés de notre tâche, nous déploierons hardiment toutes nos voiles, certains que le souffle de Dieu les enflera.

Quant aux ressources matérielles que Dieu a déjà mises entre nos mains, voici ce qui en est.

Un groupe de catholiques zélés et généreux s'est formé, pour réunir les premières ressources. Il a, comme je vous l'ai dit, réussi à acquérir le terrain nécessaire, terrain parfaitement situé sur la place de Tourcoing, à Lille, vaste, sain, abordable, tout à fait approprié au but poursuivi. Ce groupe possède même assez d'argent pour élever et aménager les premières constructions.

Il faudra encore de grandes sommes, soit pour la continuation des bâtiments, soit pour payer le personnel enseignant, soit pour pourvoir aux pensions des élèves, dont un grand nombre sont forcément boursiers. Dans les Écoles de l'État, les trois quarts des élèves le sont plus ou moins complètement.

On voit par là quels capitaux ou quelles rentes nous devons nous procurer ! Mais, encore un coup, nous faisons l'œuvre de Dieu ; Dieu ne nous abandonnera pas ; lui-même fera surgir les bonnes volontés.

Il veut bien nous en faire voir déjà les signes avant-coureurs : nous avons reçu de Nantes, de Marseille et d'ailleurs, des lettres qui nous montrent l'intérêt que l'on prend de tous côtés en France à la création d'une École catholique des Arts et Métiers destinée à tout le pays.

Mgr l'Archevêque lui-même a daigné, le jour de la fête de saint Joseph, nous mander auprès de lui et nous dire, de son propre mouvement, qu'il désirait venir en personne, bénir notre premier atelier. Il s'est enquis de la manière dont serait conduite cette école, qu'il avait recommandée aux prières de tous.

Nous lui avons exposé que l'emploi du temps et le programme des études seraient exactement ceux de Châlons ; qu'il y aurait chaque jour une seule classe d'une heure et demie, deux études d'une heure chacune, deux heures de dessin, et que tout le reste du temps se passerait aux ateliers où l'on travaille le fer et le bois : l'ajustage, la forge, la fonderie et la menuiserie ; que l'enseignement théorique s'élèverait jusqu'aux éléments du calcul différentiel, pour permettre l'étude sérieuse de la mécanique rationnelle.

Nous avons ajouté que nous commencerions par un petit nombre d'élèves, pour former plus sûrement l'esprit de l'école ; que non seulement le concours pour l'admission des élèves à l'école sera sévère, afin d'écarter les non-valeurs, mais qu'on mettra la même rigueur dans les examens de promotion d'une division à l'autre ; enfin qu'on n'hésiterait pas à compléter par des renvois, la sélection faite, au point de vue catholique, à l'entrée à l'École ; qu'en un mot on chercherait la qualité plutôt que la quantité des élèves, sachant bien que l'on jugera l'école sur ses premiers fruits, et que, si nous ne faisions pas de catholiques, nous n'aurions pas de raison d'être, ni de bénédiction à attendre du ciel.

Tel est notre plan, Messieurs.

Vous le voyez, il est précis, spécial ; en le réalisant, nous ne courons risque de marcher sur les brisées de personne.

Je tenais à vous l'exposer sommairement dès qu'il a été définitivement arrêté, afin que vous vouliez bien le faire connaître autour de vous. Plus tard, au prochain Congrès de Notre-Dame du Haut-Mont, par exemple, j'espère pouvoir compléter ces premiers renseignements.

M. le Chanoine Fichaux ayant demandé quelques détails sur l'organisation de la future école, le R. P. Henri Lacouture explique que les promoteurs de l'œuvre se sont constitués en *Société anonyme.* C'est donc cette société qui fonde l'école, qui en sera propriétaire, qui la soutiendra. Quant à lui, il est le mandataire de la société anonyme, avec pouvoir de diriger les constructions, de choisir le personnel, en un mot, de prendre toutes les mesures nécessaires à l'organisation et au bon fonctionnement de l'école.

Rapport du R. P. Henri Lacouture au Congrès annuel des Patrons chrétiens a Notre-Dame du Haut-Mont, Mouvaux (Nord), le 25 Juin 1897.

Monseigneur,
Messieurs,

En mars dernier, j'ai eu l'honneur d'annoncer ici la création d'une École catholique d'Arts et Métiers à Lille [1], création préparée avec persévérance, depuis 1873, par un groupe d'hommes intelligents et zélés.

Je devais cette communication à votre admirable Syndicat mixte, à cause de l'importance décisive de cette entreprise, tant au point de vue social que pour la moralisation de vos usines. Je devais en outre y joindre quelques explications, destinées à rendre évident aux yeux de tous, que cette École ne faisait double emploi avec aucune autre, et que nous ne marchions sur les brisées de personne [2].

Vous avez bien voulu alors m'encourager à vous exposer complètement cette grande œuvre. C'est ce que je viens faire en ce moment.

I.

Il s'agit, vous vous le rappelez, de fonder une École calquée, pour la partie technique, sur les Écoles d'Arts et Métiers de Châlons, d'Angers et d'Aix, mais une École catholique, d'où ne sortiraient que des directeurs d'usine et des chefs d'atelier chrétiennement formés.

En entendant les communications qui vous sont faites depuis deux jours, vous comprenez mieux que jamais, le bien fondé des paroles que je vous adressais il y a trois mois :

« Il faut cette École, sous peine de stériliser tous les efforts tentés pour christianiser l'usine. Des patrons, préparés par leurs retraites et par des réunions comme celles de Notre-Dame du Haut-Mont, multiplient les soins pour faciliter à leurs ouvriers la connaissance et la pratique de leurs devoirs. Leurs ouvriers ne se refusent pas à en profiter, mais, entre le patron et l'ouvrier, il y a le directeur, par lequel doivent passer patron et ouvrier, le directeur, qui est en contact immédiat et perpétuel avec l'ouvrier, et ce directeur peut, comme une zone neutre, paralyser la bonne volonté de tous. Cette École, préparant à la France des directeurs chrétiens, est indispensable au salut d'une multitude d'âmes groupées dans les usines ; donc, Dieu la veut, et, si Dieu la veut, qu'est-ce qui pourrait justifier nos hésitations ? »

De là, cette approbation de cinquante-sept évêques qui vint tout à coup

1. Cette école s'ouvrira au mois d'octobre 1898.
2. *Conférences de Notre-Dame du Haut-Mont*, mars 1897, p, 93.

recommander à l'attention et au zèle des catholiques, ce vaste projet dès sa publication, il y a vingt ans. En tête de ces évêques figuraient tous les cardinaux de France ; et, pour couronner ces encouragements, le Souverain-Pontife Léon XIII, à son tour, accordait, le 3 mai 1880, les faveurs spirituelles les plus précieuses « à tous ceux qui contribueront au succès de cette œuvre, par leurs prières, par leurs démarches ou par leurs offrandes ».

En voilà, je le sais, plus qu'il n'en faut, pour placer dans vos appréciations, cette École à la tête de vos œuvres patronales.

Pour peu que l'on réfléchisse, on comprend la justesse de cette parole d'un des hommes d'œuvres les plus estimés de Lille, et qui pourtant n'est pas industriel : « Si l'Université catholique n'existait pas, je me demanderais par laquelle des deux fondations il faudrait commencer, celle de l'Université ou celle d'une École catholique d'Arts et Métiers. »

Cependant, sans perdre de vue ces considérations dominantes de la foi, descendons dans le domaine des faits, et empruntons nos arguments à l'expérience.

En voici un que je recueille sur le terrain même de l'industrie du Nord.

En 1876, fut créée à Roubaix une commission chargée d'étudier la direction à donner à l'enseignement professionnel. Les membres de cette commission sont certes assez connus, et vous ne nierez pas leur compétence. Le président était M. Leclercq-Mulliez ; les rapporteurs, MM. Alexandre Vinchon et Carlos Delattre, et autour d'eux se rangeaient MM. Paul Screpel, François Ernoult, Achille Screpel, Norbert Lefebvre, Deregneaucourt et Ferrier.

Écoutez leurs conclusions :

1° Il faudra désormais des directeurs techniques dans les usines, à cause du caractère mécanique que prend de plus en plus la fabrication.

2° Les Écoles d'Arts et Métiers forment parfaitement ces directeurs techniques, mais elles sont trop peu nombreuses.

3° Il faut encourager les initiatives privées qui voudraient en fonder. Ces initiatives privées sont le vrai ressort du progrès.

Est-ce assez clair et assez applicable à nos desseins ?

Mais il y a plus. Le rapport ajoute : « Nous n'insistons pas sur l'enseignement religieux, puisqu'il fait naturellement partie de toutes les Écoles d'Arts et Métiers. » Cela signifie : j'omets la question principale, celle qui domine tout ; on n'a eu garde de l'oublier, elle a été réglée avant tout, comme cela est naturel. — Hélas ! cette question première, fondamentale, c'est justement la seule qui soit maintenant écartée par l'État dans ses Écoles d'Arts et Métiers. Que n'eût pas dit le rapport s'il avait été en présence de cette neutralité officielle, qui va jusqu'à écarter les sœurs de l'infirmerie, de peur que le costume religieux ne vienne attenter à la laïcité essentielle des

regards. Comme au-dessus de ses raisonnements qui concluaient, au nom de vos intérêts industriels, en faveur d'Écoles d'Arts et Métiers à demander à l'initiative privée, il aurait fait valoir la raison capitale de religion et de moralité !

Je veux maintenant vous présenter un argument dont la gravité exceptionnelle ne saurait nous échapper ; il émane du gouvernement même de la France. Oui, c'est bien le gouvernement qui proclame à sa manière la nécessité de notre École indépendante et catholique, et qui, chose digne de considération, se sentira obligé de nous subventionner, s'il veut être conséquent avec lui-même.

Le rapport que je vais citer a, en effet, été adopté par le Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, et il conclut nettement à des subsides en faveur des établissements dus à l'initiative privée.

Ce rapport est du général Morin, directeur du Conservatoire des Arts et Métiers. Il l'a rédigé au nom de cette célèbre Commission d'enquête de 1864 et 1865, dans laquelle figuraient, outre le Ministre lui-même, des illustrations comme MM. Michel Chevalier, Le Play, Schneider du Creuzot, Tresca, sous-directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, Perdonnet, directeur de l'École Centrale, Jean Dolfus de Mulhouse, etc.

Ses conclusions portent [1] :

« Aux trois Écoles d'Arts et Métiers que possède la France, il nous semblerait désirable que les initiatives locales, publiques ou privées, se préoccupassent davantage de l'utilité d'en joindre d'autres. »

A tous les établissements de ce genre, on estime que l'État doit donner son concours. Quant aux conditions de ce concours : « La commission est d'avis qu'il n'y a pas lieu d'adopter, en vue de l'enseignement technique à ses divers degrés, une organisation générale, destinée à lui imposer une marche et une direction uniformes.

« Elle pense qu'en conservant l'administration des établissements de ce genre, qui sont aujourd'hui sous sa direction immédiate, l'action de l'État doit se borner à encourager les tentatives faites par les départements, par les villes, par les communes, par les chambres de commerce, par les sociétés industrielles, par les associations charitables ou philanthropiques, par les individus, en leur venant en aide selon la proportion de leurs besoins, de leurs ressources, de leurs efforts et du degré constaté d'utilité des institutions.

« Toute liberté pour la détermination des enseignements à créer, pour l'organisation des cours, des classes et des ateliers, pour le choix des professeurs et des méthodes, doit être laissée à l'initiative locale ou individuelle, sous la seule réserve de l'observation des lois générales d'ordre public. »

1. *Journal Officiel* du 12 sept. 1874.

Voilà qui nous ouvre les portes toutes grandes, à nous qui sommes une École d'Arts et Métiers, à nous qui nous appuyons sur l'initiative privée. Il me semble même que les portes nous sont ouvertes d'une manière spéciale, parce que, à tout propos, le général Morin rappelle la nécessité de la moralité, de la moralisation.

D'après cette Commission, il faut des Écoles comme la nôtre, pour promouvoir la prospérité de l'industrie française, laquelle n'occupe que le quatrième rang dans le monde, au dire de livres que l'État met aux mains de ses élèves.

La raison en est simple. Si l'on veut que la France puisse prendre la tête du mouvement, il faut briser les entraves de la réglementation administrative, de cette centralisation contraire à toutes les idées modernes et qui paralyse ou retarde tous les élans. Il faut donc, si l'on veut n'être pas distancé par les autres nations, créer des Écoles libres d'Arts et Métiers, ainsi qu'on l'a fait en Amérique.

Quant à la moralisation que réclame le rapport, comme une condition indispensable, il est indubitable qu'elle ne peut s'obtenir que par la religion. Les faits publics, les débats et les sentences des tribunaux, les aveux même des intéressés, le proclament bien haut. C'est une clameur qui s'élève à la fois de toutes parts, qui grossit démesurément et qui s'impose aux moins attentifs.

Mais que diriez-vous, Messieurs, de la nécessité de la fondation qui nous occupe, si je vous montrais que les anciens élèves des Écoles d'Arts et Métiers de l'État eux-mêmes sont obligés de reconnaître implicitement cette nécessité ? Certes, ce serait pour notre thèse un apport aussi concluant qu'inattendu.

Eh bien ! j'aurai recours à la publication officielle que la Société des Anciens Élèves envoie chaque mois à tous ses membres.

Au 1er août 1892, le vicomte Antoine de Saporta avait donné dans la *Revue des Deux Mondes* une étude sur les Écoles d'Arts et Métiers de l'État et particulièrement sur l'école d'Aix. M. Léon Delphieu, ancien élève de l'École de Châlons, répond dans le *Bulletin technologique* de la Société, en janvier 1893. Il exprime sa reconnaissance à l'écrivain de la *Revue des Deux Mondes* et il entre dans des détails que, seul, un ancien élève pouvait affirmer sans conteste, en s'adressant à ses camarades.

Il déclare que la formation littéraire fait défaut dans les Écoles d'Arts et Métiers de l'État et il estime qu'un meilleur emploi du temps permettrait de combler cette lacune, tout en aidant à une formation technique plus complète. On dirait qu'il s'inspire du rapport adressé au Ministre, en 1820, par M. Labâte, cet organisateur de l'école de Châlons, qu'il a dirigée de 1803 à 1824. Il y est question de l'influence de la littérature : l'étude de la langue latine y est préconisée pour l'admission à l'École, parce que, dit le

rapport, cette étude permet d'apprendre plus facilement la langue française et dispose mieux l'esprit à une instruction quelconque. M. Delphieu insinue qu'il faudrait renoncer à la trop grande multiplicité des congés pour permettre de suppléer à ce qui manque aux études.

Il pousse plus loin ses révélations. Il avoue et déplore que les élèves des Écoles d'Arts et Métiers en sortent généralement dépourvus d'éducation ; il ajoute que cela leur fait grand tort et il conclut ainsi : « Le mal est connu de tous ; je me sens impuissant à en indiquer le remède ; mais il doit se trouver, et celui qui le ferait appliquer rendrait un service signalé ! »

Ainsi trois déficits sont reconnus : le défaut de formation littéraire, l'excès des congés ou des vacances, le manque d'éducation.

S'il est vrai que la multiplicité actuelle des jours de repos, qui gêne la bonne instruction, est une habitude prise, sur laquelle on ne peut revenir ; s'il est vrai que, malgré des essais nombreux, on se sent impuissant à trouver le remède au manque d'éducation ; le constater, c'est faire implicitement appel à une École qui soit exempte de ces désordres invétérés et qui possède le secret de l'éducation.

Des traditions malheureuses, on n'en a pas dans une École qui commence, comme la nôtre ; quant au secret de l'éducation, il nous appartient en propre, à nous catholiques. La civilisation c'est le christianisme.

L'éducation est une œuvre d'autorité ; or, il n'y a qu'une autorité première, source de toutes les autres, c'est Dieu. Quel respect de soi et des autres peut avoir celui qui n'a pas le respect fondamental, le respect principe de tous les respects ? Quand Dieu est méprisé ou méconnu, il ne l'est jamais seul.

Loin de nous, toutefois, la pensée de dénigrer les élèves des Écoles d'Arts et Métiers de l'État ; nos élèves seront un jour leurs collègues ; de la part des nôtres, il n'y aura jamais pour les anciens élèves des Écoles de l'État qu'une cordiale camaraderie. Entre les deux groupes d'élèves, nous ne voulons d'autre lutte que celle du progrès et d'une amicale émulation. Cette lutte sera au profit de tous. Ainsi Oxford et Cambridge rivalisent d'efforts, et c'est au grand avantage des deux universités, comme à celui de la nation anglaise.

Vous le constatez, Messieurs, en envisageant tout ce que nous venons de dire, on sent un flot puissant qui pousse en avant notre projet d'École catholique d'Arts et Métiers. Votre foi toute seule, éclairée par le Saint Père et par les Évêques, vous suffisait déjà pour lui donner le branle, mais, mêlée à la voix de vos pasteurs, vous avez entendu la voix de l'expérience locale, celle des sommités de la France dans l'enseignement professionnel, celle même des anciens élèves des Écoles d'Arts et Métiers de l'État. Il n'en faut pas tant pour vous entraîner, pour détacher du rivage notre embarcation et pour la lancer au large.

II

Faut-il, à cause de cela, laisser dans l'ombre les objections que l'on pourrait nous opposer ? Non, Messieurs, vous voulez la pleine lumière ; il faut armer vos propres convictions contre ceux qui condamneraient notre projet.

J'éprouve quelque embarras à apporter devant vous la première de ces objections, celle de la difficulté de l'entreprise... Qu'on me cite donc la difficulté qui vous arrête, vous, industriels du Nord, dans vos travaux gigantesques ! Qu'on me montre donc, l'obstacle qui vous fait reculer dans les affaires ! Est-ce que vos produits ne vont pas attester, d'un bout du monde à l'autre, votre souplesse et votre vaillance dans les luttes de l'industrie ?

Est-ce que ce département du Nord ne fait pas jaillir des entrailles de son sol, les trois cinquièmes de tout le charbon produit par les mines de France, est-ce qu'il ne couvre pas sa surface des deux tiers de toute la récolte française de betteraves ?

Je l'avoue, quand je vois le fier panache de vos cheminées s'effacer invariablement le dimanche, pour laisser toute sa limpidité au jour du Seigneur; quand je savoure en ce jour l'hymne que chantent à Dieu le silence et l'immobilité de vos usines si productives ; quand je rencontre vos nombreuses familles jouissant en commun du repos sacré de chaque semaine, je me dis: ce Nord est bien la terre prédestinée à notre École, c'est ce Nord qui nous aidera, plus qu'une autre région, à triompher des difficultés, par sa foi, par son intelligence, par son cœur et par son exemple.

Il y a d'autres difficultés que les difficultés matérielles. Il faut réunir un personnel enseignant, à la fois catholique et éminent au point de vue professionnel, il faut parvenir à former chrétiennement cette jeunesse qui n'a guère que des aspirations utilitaires, il faut échapper aux manœuvres acharnées de l'enfer. Ces difficultés sont d'un ordre supérieur ; vous nous en abandonnez plus spécialement le souci. Mais les difficultés matérielles sont plus particulièrement votre lot, et il est désirable que nous en soyons soulagés le plus possible.

Eh bien, Messieurs, que dites-vous déjà de ces 22.358 mètres de terrain que nous possédons ? Que dites-vous de notre premier capital qui suffit aux constructions du début ?

Il est vrai que ces constructions ne permettent d'abriter que cinquante élèves. Il est vrai qu'elles ne représentent que le sixième des constructions prévues pour l'École complète, destinée à recevoir trois cents pensionnaires. Il est vrai qu'outre les constructions, il y a les frais du fonctionnement de l'école et de son aménagement.

Cependant nous avançons sans trouble. Est-ce à dire, comme on l'a répété, que nous comptons sur un miracle ? Est-ce à dire, par exemple, que nous

espérons voir briller à nos yeux une riche mine d'or au premier coup de pioche que nous donnerons place de Tourcoing ? Nullement.

Sans doute, si, dans notre for intérieur, nous sollicitions de Dieu une intervention miraculeuse, si nous faisions même prier à cette intention, nous ne nous égarerions pas plus que les pèlerins qui se rendent à Lourdes pour obtenir une guérison désespérée ; mais alors, pour imiter ces malades qui rejettent tous les autres remèdes, nous devrions renoncer à invoquer les générosités de la terre. Telle n'est pas notre attitude. Nous comptons tout simplement sur la bonne Providence, nous l'appelons à notre secours avec ardeur, persuadés qu'elle suggérera dans le secret, à des personnes fortunées, la volonté de nous venir en aide, et qu'elle leur fera en cela une grâce insigne de détachement, d'expiation et de sanctification, gage de bien d'autres faveurs.

Il y a à Lille, un tisseur qui a entendu parler de l'École catholique d'Arts et Métiers projetée. Cet ouvrier, à l'insu de tous, prend chaque jour une demi-heure sur son repos, afin d'aller devant le Saint-Sacrement demander à Dieu de bénir cette œuvre. C'est le Saint-Esprit tout seul, qui a inspiré ce brave chrétien. Je ne suis que son confident. Ce sont les influences invisibles de ce genre, qui attireront sur nous les secours attendus.

Dieu peut-il faire défaut à une famille qui se multiplie en comptant sur lui ? Et faut-il empêcher un enfant de naître, sous prétexte qu'en s'asseyant à la table commune, il diminuera la part des autres! Non, Dieu proportionne son assistance aux besoins et à la confiance qu'on lui témoigne, il bénit les familles nombreuses. On le sait dans ce pays où les habitudes sont encore tout imprégnées de foi.

Aux petits oiseaux Il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Cela pour un passereau, cela pour l'entretien de la vie du corps, cela pour un enfant dont l'existence passera peut-être très courte, obscure, inaperçue: que dire de la sollicitude de Dieu pour l'éducation de jeunes hommes destinés à exercer une influence morale considérable, et pour notre École destinée à procurer cette éducation ?

Et nous voudrions mettre des bornes à la fécondité du catholicisme, cela par crainte que le nécessaire ne vienne à manquer à l'œuvre que Dieu appelle manifestement à l'existence ? Jamais.

A ceux qui craindraient, malgré tout, de nous voir vivre sur le maigre budget des autres œuvres catholiques, je demanderais si l'apparition bénie des Petites-Sœurs des Pauvres a diminué en quelque chose les aumônes que distribuaient les Sœurs de Charité. Non, la vue, l'exemple, les vertus de la nouvelle légion d'anges, ont multiplié la charité parmi les chrétiens, voilà tout. Il en sera de même de notre œuvre. Dieu ne peut inspirer plusieurs pensées qui se combattent et se nuisent.

Toutes les misères doivent toucher nos cœurs, mais, en vérité, quand nous considérons les besoins moraux de l'usine, il n'y a pas à nous le dissimuler, nous sommes en face de la vraie et lamentable misère noire, et c'est elle que notre École est appelée à soulager. Il y avait à assister des hommes sans pain du temps des croisades, et cependant Joinville faisait sagement et chrétiennement, quand il allait engager tout son bien entre les mains des Juifs de Metz, afin d'avoir à sa disposition toutes ses ressources liquides dans la guerre qui visait la religion et les âmes.

Au surplus, réfléchissez un instant, Messieurs, et dites-moi si vous croyez vraiment que c'est l'argent qui manque pour satisfaire aux besoins de la charité, et non pas plutôt la charité qui manque à ceux qui ont la fortune. Dites-moi si l'on ne trouve pas abondamment de l'argent pour le luxe, pour des plaisirs plus ou moins honnêtes, pour des fantaisies plus ou moins raisonnables. Rappelez-vous ces jeux, ces paris, ces loteries. Est-ce que, seulement pour assister à la dernière phase d'une course de cyclistes commencée à Paris, on n'a pas versé ces jours derniers, au vélodrome de Roubaix, douze mille francs d'entrées, c'est-à-dire l'entretien annuel de douze élèves dans notre École d'Arts et Métiers ?

Il est certain qu'il y a en France des capitaux qui s'égarent et se dissipent sans profit, comme il y a en Afrique des rivières qui se perdent dans le sable. Eh bien ! nous demandons à Dieu d'éclairer les intelligences, de toucher les cœurs, afin que les Pactoles ne s'engouffrent plus dans le vide des inutilités, mais qu'ils nous apportent leur abondance féconde. C'est tout le miracle que nous désirons ; il n'enlèvera rien qu'au coulage et à la stérilité.

D'ailleurs, Messieurs, nous en sommes persuadés, ce ne sont pas seulement les catholiques qui voudront contribuer à fonder notre École, ce sont de ces esprits larges qui verront en elle un grand progrès à réaliser, même au point de vue industriel. Ils n'ont pas au cœur cette haine sectaire qui écarte *à priori* tout ce qui est catholique, non sans s'affubler néanmoins du masque de la liberté de conscience. Ces intelligences élevées veulent le bien, d'où qu'il vienne. Vous verrez ces grands caractères nous venir en aide, soyez-en sûrs.

Quant aux catholiques timides qui, malgré tout, considéreraient notre succès comme incertain, et qui appréhenderaient que, s'il ne couronne pas nos efforts, toutes les œuvres catholiques soient frappées de discrédit, je pourrais répondre d'abord qu'une œuvre généreuse réussit toujours, même quand elle n'obtient pas le résultat voulu, et qu'elle est récompensée au centuple. C'est l'histoire des croisades dont aucune n'a réussi, bien que toutes aient réussi, comme dit le comte de Maistre. Mais non, nous nions que notre succès soit douteux, nous le nions, la main appuyée sur cette volumineuse correspondance qui nous apporte, des quatre vents, les témoignages d'une sympathie touchante et des encouragements enthousias-

tes ; nous le nions, parce que Dieu ne peut se refuser à bénir une création indispensable au salut d'une infinité d'âmes.

Ce n'est pas que nous puissions éviter les oppositions, échapper aux persécutions. Mais notre œuvre est tellement nécessaire et utile que ces oppositions et ces persécutions ne pourront venir que des passions antireligieuses, et alors Dieu sera de notre côté.

A qui nous disait que l'État ne nous laissera pas garder le titre d'École d'Arts et Métiers, nous avons déclaré que l'État ne s'abaisserait pas à cette tentative puérile. Je dis tentative, car enfin, sous prétexte qu'il y a des Chemins de fer de l'État, peut-on proscrire la dénomination de Chemins de fer du Nord? La distinction, d'ailleurs, est fort bien accusée entre les deux sortes d'Écoles. L'État nomme ses Écoles « Écoles nationales d'Arts et Métiers » ; nous, nous nommons la nôtre « École catholique d'Arts et Métiers » ; tout en souhaitant de plein cœur que les Écoles de l'État deviennent aussi catholiques que la nôtre restera nationale et française ! Nous nous refusons à croire qu'un régime qui a la prétention de mettre toutes les libertés à la place de toutes les tyrannies, de développer toutes les fraternités à l'encontre de toutes les guerres, descende à une vexation sans effet.

Parmi les élèves des Écoles d'Arts et Métiers de l'État, quelques-uns ont pu, au premier moment, être désagréablement surpris de voir surgir une nouvelle École, dont les élèves pourront leur disputer les places. Mais nous sommes convaincus que, réflexion faite, et, grâce à leurs idées libérales, ils accepteront franchement et sans arrière-pensée les conditions toujours avantageuses d'une loyale concurrence, profitable à la patrie et à eux-mêmes.

J'irais même jusqu'à penser qu'ils déploreraient, dans leur impartialité, que l'État ne dispensât pas de deux ans de service militaire les meilleurs élèves de notre École, comme il le fait pour les meilleurs des siennes.

III.

Et maintenant, Messieurs, nous nous mettons à l'œuvre. Nos plans sont faits ; ils sont sous vos yeux depuis deux jours, vous pouvez apprécier nos vues. Nous ne pouvions ni ne voulions nous donner le ridicule de songer à construire un palais. Nous avons cherché l'utile, c'est-à-dire tout ce qui peut contribuer à la santé et au succès des élèves, cela, avec la solidité, et, dans la mesure du possible, avec l'agrément. Nous avons écarté tout ce qui sent le luxe et l'étalage, nous l'estimons nuisible sous tous les rapports.

Nous nous occupons en même temps d'encourager et de renseigner les établissements qui nous préparent des élèves. Nous tenons à leur disposition tous les renseignements qui peuvent les diriger. L'ingénieur de l'école a même dressé à l'usage des candidats une collection de dessins gradués pour les deux années d'études qui précèdent le concours, et nous les prêtons

pour un temps aux chefs d'institutions catholiques qui nous en font la demande. Quant au travail manuel, certaines maisons se sont créé une installation spéciale, d'autres ont fait un arrangement avec quelque atelier choisi, comme celui d'un orphelinat.

Nous désirons que nos candidats soient préparés de longue main, par des méthodes appropriées aux besoins de l'école, car nous prétendons bien ne le céder en rien aux autres écoles d'Arts et Métiers ; nous avouons même le désir de les surpasser, s'il se peut. Notre devise déjà adoptée, notifiée à l'architecte comme motif de décoration, traduit bien notre pensée, et répond, je le sais, à votre idéal ; vous ne voulez rien que d'achevé dans les pièces de fer et de bois qui vous sont livrées ; et bien ! notre devise c'est « Finir », elle se verra partout, et rappellera qu'à notre école on poursuit la perfection jusque dans les moindres détails.

A l'automne prochain, je vais parcourir la France. On m'y appelle de tous côtés. On veut être renseigné pleinement. On veut savoir comment arriver à notre école. On veut comme palper que l'on touche à la réalisation de ce grand projet, si longtemps élaboré.

Mais c'est à vous, Messieurs, que je devais présenter cet exposé, avant de l'offrir aux autres provinces. Je le devais au dévouement que vous déployez pour créer et soutenir les œuvres les plus propres à procurer le bien matériel, le bien moral, le bien social de vos ouvriers. Ah ! ils ne vous connaissent pas, ceux qui prétendent que vous vous contentez de discourir, moi qui ai le privilège de vous connaître, je n'ai pas hésité à m'adresser à vous au moment où il fallait agir, je savais et vos œuvres le disent bien haut, que vous êtes par excellence des hommes d'action.

A vous donc d'abord, je demande ce que je demanderai dans tous les centres industriels de France : je sollicite l'assistance de vos sympathies, de votre influence et de votre fortune.

Vous viendrez visiter notre école, montrer à nos élèves que vous suivez leurs progrès, qu'ils se préparent leur avenir en raison exacte des résultats de leur travail.

Vous ne nous refuserez pas au besoin de faire partie de notre Comité de patronage ou de notre Conseil de perfectionnement.

Enfin vous nous aiderez de votre argent.

Chaque année, vous mettez de côté la somme nécessaire pour vous assurer contre l'incendie, contre les accidents de toute sorte. Ne trouvez-vous pas raisonnable, nécessaire, de faire de même pour assurer à vos usines des directeurs qui soient dans vos idées ? Le chiffre de l'assurance est proportionné à l'importance de l'usine, c'est tant pour cent. Je vous abandonne ces considérations.

En dehors de cette rente, que vous réservez chaque année aux assurances, vous savez engager à propos un capital considérable dans un outillage

plus perfectionné. Voyez encore ici, s'il n'y a pas similitude entre cette dépense que vous faites très habilement et celle qui aiderait à bâtir et à doter notre nouvelle école.

Le bulletin de souscription ne fera pas mention des versements de capitaux, parce qu'ils se font à part et sans la régularité d'une rente. Il sera ainsi libellé :

Je soussigné ....
demeurant à ....
déclare souscrire pour dix ans, la somme annuelle de..............................
.... francs, à partir du 1er janvier 1898, pour l'École catholique d'Arts et Métiers de Lille.

Le.............................. 189 .

Un nombre quelconque de personnes peuvent s'unir dans une localité ou dans une famille, pour arriver au chiffre minimum de cent francs. Dans ce cas, l'une d'elles signe le bulletin et centralise les offrandes particulières.

Je vous demande, Messieurs, la permission de vous envoyer de ces bulletins, et j'ose bien vous prier de les signer ou de les faire signer autour de vous.

Quelques approbations.

Lettre du R. P. Henri Lacouture.

J'AI reçu d'un grand nombre d'évêques français de chauds encouragements avec félicitations, vœux, bénédictions et promesses de prières, pour l'œuvre que la Compagnie m'a confiée.

Voici quelques extraits de cette correspondance.

« L'évêque de La Rochelle et Saintes s'unira de grand cœur à vos prières pour l'École catholique des Arts et Métiers.Que l'humble et glorieux ouvrier de Nazareth bénisse et protège cette belle œuvre !

« L'évêque de Verdun avec son meilleur souvenir et le vif désir de seconder de son mieux le Père Henri Lacouture dans la fondation d'une œuvre nécessaire entre toutes les œuvres catholiques. »

Mgr de Nantes a fait plus, il a daigné m'adresser les plus sages conseils pour l'organisation et la conduite de l'école, à laquelle il attache la plus haute importance.

Mgr d'Amiens trouve l'entreprise si nécessaire,qu'il se promet d'en parler toutes les fois qu'il aura à prendre la parole.

Mgr l'archevêque de Cambrai. « Mon R. P., recevez mes meilleurs souhaits pour le développement rapide et ferme de l'excellente œuvre que la Providence de Dieu a mise entre vos mains. Il serait difficile d'en trouver une qui fût, à l'heure présente, plus utile que celle-là. »

Quand Mgr Sonnois m'avait envoyé une lettre pour me présenter et me recommander aux chefs des diocèses dans lesquels je devrais me rendre afin de faire connaître l'école, il y avait ajouté ces admirables lignes. « Vous trouverez ci-joint le mot de passe que vous m'avez demandé.—Si vous jugez qu'il y ait quelque modification à y apporter, venez me trouver et nous modifierons sur place, *illicò*, ce qu'il faudra modifier. — Si non, faites en tout l'usage que vous jugerez utile — et soyez assuré que mes vœux, portés vers N.-S. par une sincère prière, vous accompagneront. — En cours d'expédition, si quelque incident *significatif* survient, j'aurai satisfaction à être renseigné. — Maintenant, allez de l'avant... en confiance et patience *tenaces* — l'œuvre est trop bonne pour ne pas aboutir et réussir... mais, comme tout ce qui est bon, elle doit se rappeler que N.-S. J.-C. a été et restera le *Signum cui contradicetur*...... ce qui ne l'a pas empêché de triompher... sur la croix et de dire *confidite, ego vici !* — Amen ! ! »

Il faudrait n'avoir pas de cœur pour n'être pas enlevé par de semblables paroles.

Les approbations et les encouragements nous arrivent de tous côtés avec des formes variées.

Un colonel du génie en retraite nous écrit de Paris : « Je serai tout dévoué à l'œuvre en question et je chercherai à y intéresser au moins une dizaine de personnes. Si plus, je reviendrai à la charge quelque vieux que soit le passant, né en 1816. »

Un billet de banque nous arrive sans autre indication que celle-ci : « Envoi d'un industriel de Paris applaudissant grandement à cette heureuse pensée. »

Un ancien officier de cavalerie, actuellement prêtre dans le midi et qui a longtemps dirigé des œuvres ouvrières, m'envoie des lettres où déborde son enthousiasme pour notre école. Une première fois, avant de me connaître, il avait écrit à l'un des catholiques les plus en vue de Lille : « Partout et toujours je disais : qui nous donnera une École d'Arts et Métiers ? On me répondait des banalités. Un Père jésuite me disait : « Ce n'est pas notre affaire ; nous sommes faits pour les classes dirigeantes ; du reste, quand la tête est bonne, le reste suit. » Il s'agit de s'entendre : où est la tête ?... Enfin l'école est fondée, et, ce qui est plus fort, dirigée par un Père jésuite. Dites-lui bien qu'il aura pas mal de conversions à faire, même parmi ses Pères. »

La lettre me fut remise, et je répondis qu'il y avait erreur, que nos Pères comprenaient fort bien où est actuellement la classe qui dirige le plus d'hommes, qu'ils m'envoyaient les plus chaleureux bravos et que d'ailleurs la décision du R. P. Général ne pouvait manquer d'orienter toutes les volontés.

La réplique suivante peut donner à réfléchir.

« Mon révérend Père, j'ai peur de vous avoir fait de la peine en écrivant « à M. Féron-Vrau « que même certains Pères jésuites auraient besoin d'être « convertis ». Ancien élève des Jésuites jusqu'à la rue des Postes, jusqu'à « 20 ans, je les aime et je les défends unguibus et rostro. — Mais laissez-« moi vous dire que je maintiens entière mon affirmation.

« A toutes mes demandes on a fait souvent les réponses les plus bizarres, « les plus inattendues. — Je suis fixé. — Je dis cela sans amertume aucune, « non dans un but de critique, mais pour signaler à un combattant les points « faibles et les dangers.

« Il est vrai que l'école est fondée, et rien n'arrête la critique comme le « succès. — Ceux-là même qui semblaient traiter nos projets de chimériques « seront les premiers à les approuver. — Un très grand directeur d'œuvres « (prêtre), que je ne veux pas nommer, m'a répondu textuellement, il y a 5 « ans, qu'une école d'Arts et Métiers était une utopie irréalisable.

« Oui, il n'est que trop vrai que beaucoup de prêtres, de religieux, d'hom-« mes d'œuvres n'ont pas saisi les transformations sociales qui s'opèrent, « n'ont pas compris les nécessités d'apostolat qui s'imposent.

« On est resté à la conception basse et terre-à-terre des œuvres dites de « charité, et cette chose divine est ravalée trop souvent aux aumônes distri-« buées à des mendiants indignes.

« Quand je suis entré à St-Sulpice à 32 ans, après avoir cependant beau-« coup vu et beaucoup roulé, je ne voyais guère plus loin.

« Il m'a fallu l'amour du peuple, mes rapports quotidiens avec le monde « ouvrier, par dessus tout la grâce puissante du sacerdoce pour enlever le « bandeau et me faire toucher comme avec la main, une foule de choses « que je ne soupçonnais pas.

« C'est alors que j'ai compris combien étaient vaines les œuvres de charité, « si elles étaient seules. — Très belles en soi, elles ont pu suffire au temps « de S. V. de Paul, dans une société bien assise, imprégnée profondément « d'esprit chrétien. — Aujourd'hui, dans notre société croulante, c'est de la « bouillie pour les chats.

« Quand je voulais sauver l'âme de mes apprentis et de mes ouvriers, je « me heurtais à des murs d'acier, dans une société marâtre qui ne m'offrait « que des enfers.

« Et, pour sauver l'âme, je devais souvent compromettre l'avenir tempo-« rel, placer mes enfants dans des bureaux ou les réduire à des métiers de « 3e ordre : reliure, corderie, etc. — Dur et douloureux dilemme. — J'avais « souvent des enfants exceptionnellement doués, qui seraient devenus des « mécaniciens hors ligne. — Obligé de les sacrifier ; les ateliers étaient des « bagnes.

« Eh bien! mon R. Père, vous croyez peut-être que les hommes d'œuvres « (hommes de grand talent, d'éminente vertu, bien meilleurs que moi, je me

« hâte de le reconnaître) comprenaient la situation, la voyaient par les « grands côtés. — Non. — Cent fois non. — Sur 100, il y en a 99 qui n'y « voient goutte...

« Pourquoi donc les Pères jésuites, qui prêchent tant de retraites un peu « partout, ne s'élèvent-ils pas contre des préjugés si pernicieux ?

« Au lieu de réserver toutes nos tendresses et tous nos soins pour les « rebuts de la société, formons des élites : élite de prêtres, avec ses séminai- « res bien adaptés ; élite d'hommes du monde en soutenant nos collèges et « surtout nos belles Facultés catholiques ; élite d'officiers en dirigeant les « enfants vers la rue des Postes et Stanislas : élite de patrons (faculté de « Lille) ; élite de directeurs et de contre-maîtres, en soutenant des écoles « d'Arts et Métiers.

« C'est simple, ça devrait sauter aux yeux. — « Mais nous aimons les « pauvres — le bon Dieu a béni les pauvres... etc. » vous répondent « obstinément ces braves gens.— « Et nous, croyez-vous que nous n'aimions « pas les ouvriers et les pauvres? Mais croyez bien que si nous conver- « tissons les patrons et les contre-maîtres, nous ferons plus de bien aux ouvriers « que vous. »

« Quoi qu'il en soit, j'aime et je bénis votre œuvre, et c'est mon extrême désir de la voir belle et florissante qui me pousse à vous signaler franchement des défauts et des lacunes regrettables dans l'armée du bien. »

« Mon R. Père, dussé-je vous contrister, je maintiens encore une fois « que beaucoup de religieux ne comprennent rien à ces choses, si simples « en apparence, ou du moins qu'ils vivent, agissent et parlent comme s'ils « ne les soupçonnaient pas.

« Est-ce leur faute ? Non. — Ils ont une vertu que j'admire. — Pauvre « homme, que suis-je à côté d'eux ? Mais j'ai vu, j'ai touché du doigt. — « Voilà pourquoi je sais. »

Pour se rendre compte de certaines phrases de cette lettre, il faut se rappeler l'immense influence et la situation vraiment dirigeante à laquelle sont appelés la plupart des élèves sortant des écoles d'Arts et Métiers de l'État. Ce sont eux qui conduisent tous les grands ateliers de l'État et des chemins de fer, l'exploitation des mines, les constructions métalliques et les établissements métallurgiques. L'usine de Fives-Lille, qui a construit le bâtiment des machines à l'exposition universelle de Paris en 1889, occupe trente de ces élèves. Les trente mille ouvriers des usines du Creusot sont conduits par cent de ces mêmes élèves. Enfin bon nombre des officiers mécaniciens de la flotte viennent des Écoles d'Arts et Métiers. Or on sait que depuis quelque temps les officiers mécaniciens sont mis sur le même pied que les officiers sortis du Borda, et l'amiral Mathieu disait au congrès de St-Omer en 1897 que ces mécaniciens pouvaient s'élever aussi haut que lui ; on peut juger par là si vraiment ils méritent l'attention qu'on doit à une classe

dirigeante. Voici, à ce sujet, ce que m'écrivait un brillant officier de marine, ancien élève de Jersey. « Vous ne sauriez croire combien j'ai applaudi à la création de votre École d'Arts et Métiers. Si elle prospère, comme je le souhaite du fond de mon cœur, elle fera plus de bien à la marine que toutes les réformes imaginées par l'incompétence parlementaire. — L'élément franc-maçon était à peu près inconnu dans nos carrés avant l'apparition des officiers-mécaniciens : ces nouveaux camarades y ont apporté non seulement une éducation différente mais des idées hostiles aux principes qui font l'honneur de notre métier. — C'est une plaie dont il importe d'arrêter au plus tôt les progrès. »

Ces idées sont courantes dans le monde industriel, nous avons pu le constater quand nous nous sommes mis en rapport avec les plus hauts personnages de l'industrie et avec les grandes compagnies de chemins de fer. Aussi semble-t-on avide de posséder les élèves que nous aurons formés. Déjà il nous est offert plus de places que nous n'aurons d'élèves au début.

En voilà plus qu'il n'en faut pour nous stimuler et pour exciter notre confiance en Dieu qui veut le salut des âmes.

La première chose à faire c'est de chercher des ressources, et il nous en faut de toutes sortes. Voici un imprimé qui vous donnera une idée des procédés auxquels je suis obligé de recourir. Il commence à m'obtenir certains cadeaux peu onéreux pour le donateur mais qui épargnent de lourdes dépenses à l'École.

PROSPECTUS

1. Comme toutes les Écoles d'Arts et Métiers de l'État, l'École catholique d'Arts et Métiers de Lille a pour objet de former des ouvriers capables de devenir des directeurs ou des chefs d'atelier versés dans la pratique des arts mécaniques.

2. De plus, en tant qu'école catholique, son but spécial et principal est de former des chrétiens.

3. Elle n'est pas réservée exclusivement à une portion du territoire, comme l'est chacune des Écoles d'Arts et Métiers de l'État ; elle est fondée pour la France entière. Elle accepte aussi des élèves étrangers.

4. Les jeunes gens qui aspirent à y être admis et conservés doivent offrir, outre les conditions d'aptitude, de docilité et de succès ordinaires aux écoles d'Arts et Métiers, des garanties particulières de religion et de moralité.

Enseignement

5. La durée des études est de trois ans.

L'enseignement est théorique et pratique.

6. L'enseignement théorique comprend les matières suivantes :

Compléments d'algèbre ; éléments de calcul différentiel et de géométrie analytique ; trigonométrie rectiligne; notions de cosmographie, d'arpentage et de nivellement ; géométrie descriptive ; théorie des ombres et des plans cotés ; principes de perspective et de stéréotomie ;

Cinématique ; mécanique pure et appliquée ;

Physique et chimie avec leurs applications industrielles ;

Dessin industriel et technologie ;

Leçons de langue française, d'histoire, de géographie, de comptabilité et d'économie industrielles.

7. L'enseignement pratique correspond aux industries qui emploient le fer et le bois ; il se donne dans quatre ateliers spéciaux, savoir : menuiserie et modèles, fonderie, forge et chaudronnerie, ajustage.

8. Nul ne peut passer d'une division à la division supérieure s'il ne possède suffisamment les matières des cours qu'il a suivis et si sa conduite a laissé à désirer.

9. Des brevets sont délivrés, à la suite des examens généraux de sortie, aux élèves de troisième année qui ont satisfait d'une manière complète à toutes les épreuves. Ces brevets confèrent à ceux qui les obtiennent, le titre d'élève breveté de l'École catholique d'Arts et Métiers de Lille.

Conditions d'admission

10. Nul ne peut entrer à l'école que par voie de concours, et nul n'est admis à concourir s'il ne justifie qu'il aura quinze ans accomplis et moins de dix-sept au premier octobre de l'année du concours.

Aucune dispense d'âge ne peut être accordée.

11. Pour être admis à concourir, il faut en adresser la demande avant le premier mai au Directeur de l'école, rue Auber à Lille (pour le concours de 1898, au R. P. Henri Lacouture, 73, rue des Stations, Lille).

La demande doit être accompagnée de l'adresse du candidat et de sa famille, de l'extrait de naissance dûment légalisé et des trois pièces suivantes dont les signatures doivent aussi être légalisées :

Un double certificat d'un docteur en médecine : le premier, constatant que le candidat est d'une bonne constitution, et spécialement qu'il n'est atteint d'aucune affection scrofuleuse ou maladie chronique contagieuse, ni d'infirmité l'empêchant de se livrer sans danger au travail manuel ; le second, attestant qu'il y a eu revaccination dans l'année du concours, ou que cette opération a été pratiquée avec succès depuis moins de deux ans.

12. Un engagement par lequel le père, la mère ou le tuteur, suivant le cas, s'oblige à payer la pension, ainsi que les 405 francs de frais accessoires indiqués plus loin (24).

Examen des candidats

13. Le concours d'admission comporte des épreuves écrites, des épreuves manuelles et des épreuves orales. Toute note qui n'atteint pas un minimum déterminé entraîne l'élimination du candidat.

Les villes où ont lieu ces épreuves et leurs dates sont notifiées en temps utile aux candidats dont l'inscription a été faite régulièrement avant le premier mai.

14. Les épreuves écrites comprennent : 1° une dictée et une composition française sur un sujet donné ; 2° une demi-page d'écriture ; 3° une épure de dessin linéaire et un dessin d'ornement à la plume ; 4° deux problèmes d'arithmétique et deux de géométrie, en rapport avec les matières de l'examen oral (17).

15. L'épreuve manuelle consiste dans l'exécution d'une pièce de bois ou de fer, au choix du candidat.

16. Les candidats reconnus admissibles à la suite de ces deux séries d'épreuves, sont avisés de l'époque de leur examen oral.

17. L'examen oral porte sur la grammaire française, l'arithmétique théorique et pratique, la géométrie élémentaire, l'algèbre jusqu'aux équations du second degré exclusivement, l'histoire et la géographie dans les limites de l'enseignement primaire (Cours supérieur).

Voir le détail de ces matières dans le *Programme des connaissances exigées pour l'admission aux écoles d'Arts et Métiers de l'État*. Ce programme se trouve en librairie.

18. A l'examen oral, le candidat doit présenter à la commission : 1° Tous les bulletins avec notes et places de l'année scolaire ; 2° un certificat du chef de l'établissement d'où sort le candidat, appréciant la conduite et le travail de l'élève; 3° une attestation de monsieur l'aumônier de ces établissements ou de monsieur le curé de la paroisse de la famille, affirmant que le candidat se trouve dans les conditions voulues de religion et de moralité (4) ; 4° une collection de ses dessins, dont l'authenticité soit dûment constatée par le professeur et qui renseigne sur la méthode suivie dans la préparation.

Admission

19. D'après les résultats des diverses épreuves, le jury, qui s'est transporté dans les différents centres d'examen, dresse l'état du classement. C'est sur la vue de cet état que la Conseil de l'école arrête la liste des élèves admis. Leur réception leur est notifiée individuellement.

20. Les élèves admis doivent se rendre à l'école le premier mardi d'octobre.

Les élèves de deuxième et de troisième année rentrent le jeudi suivant.

Tout élève qui ne s'est pas présenté à la date fixée, est considéré comme démissionnaire, sauf les cas d'impossibilité reconnue.

Rétribution scolaire

21. Tous les élèves sont pensionnaires. Le prix de la pension est de 900 francs par an.

22. Des bourses ou fractions de bourse peuvent être accordées par le Conseil de l'école aux élèves dont les familles ont préalablement fait constater l'insuffisance de leurs ressources. Ces bourses ou fractions de bourse ne sont concédées que pour une année scolaire. Elles peuvent être renouvelées jusqu'à l'achèvement des études.

Les demandes de bourses, avec documents à l'appui, doivent être envoyées sur une feuille à part, en même temps que les demandes d'admission au concours, c'est-à-dire avant le 1er mai.

23. La pension se paie en trois trimestres de 300 francs, savoir : à la rentrée, au 15 janvier, au 15 avril. Un trimestre commencé est dû en entier.

Trousseau. — Frais accessoires

24. Indépendamment du prix de la pension, il doit être payé par tout nouvel élève, qu'il soit ou non pourvu d'une bourse :

1° 300 francs pour la valeur du trousseau, qui lui est remis en entrant ;

2° 75 francs destinés à subvenir à l'entretien de ce trousseau pendant les trois années d'études ;

3° 30 francs, formant le prix d'un étui de mathématiques, d'une règle à calcul, de deux planches à dessin et d'un couvert en ruolz fourni par l'école.

Ces 405 francs, sont payables à l'entrée à l'école.

Vacances. — Sorties. — Visites

25. Le départ pour les vacances, a lieu le premier mardi du mois d'août; la rentrée, à la date fixée plus haut (20). Aucun élève ne peut rester dans l'établissement pendant les vacances.

Il n'y a pas de vacances à Pâques, ni au nouvel an.

26. Le Directeur peut accorder, une fois ou deux par mois, de sortir l'après-midi du Dimanche avec le père, la mère ou le tuteur, quand cette faveur aura été méritée. La maison n'admet pas les correspondants.

27. Les visites aux élèves ont lieu au parloir, sur la demande d'une personne connue ou munie d'une autorisation écrite des parents, et pendant la récréation, c'est-à-dire de midi et demie à une heure et demie.

28. Les lettres et autres objets ne peuvent être reçus ou envoyés que par l'intermédiaire du Directeur, qui se réserve d'en prendre connaissance. L'infraction à cette règle est un cas de renvoi.

Les élèves n'ont besoin d'aucun livre pour suivre les cours.

SOUSCRIPTION.

La Société qui travaille depuis plus de vingt ans à la fondation d'une École catholique d'Arts et Métiers à Lille est devenue, sans contracter aucune dette, propriétaire d'un terrain de 22.358 mètres carrés, parfaitement situé et approprié aux besoins de l'École. Elle s'est même procuré les fonds nécessaires aux constructions du début.

Qui n'applaudira à de pareils résultats ? Qui ne voudra unir ses efforts à ceux d'hommes intelligents et zélés, qui se sont mis à l'œuvre avec tant de générosité et de persévérance, au grand avantage de la France entière ? Qui ne voudra les aider à achever leur œuvre ?

Il faut en effet pourvoir maintenant à l'achèvement progressif,à l'aménagement et au fonctionnement de l'établissemnt. On atteindrait sans tarder l'effectif maximum prévu, de trois cents élèves, si l'on ne tenait à avancer lentement, pour former sûrement l'esprit de l'École, et s'il ne fallait d'abord préparer les ressources indispensables.

Ces ressources, nous n'hésitons pas à les demander à tous les esprits ouverts aux idées larges et fécondes.

On s'est accordé à reconnaître que les dons en nature, machines, outils, modèles, collections, livres, ne nous manqueraient pas. On a dit qu'un fournisseur trouvera certainement la meilleure réclame qu'il puisse désirer,dans cette exposition permanente de ses produits, au milieu d'une École où se forment des directeurs d'usine et qui est si souvent visitée par les industriels. Voilà donc une espérance pour l'aménagement de l'École.

Mais il nous faut en outre des ressources pécuniaires.

Comme base des appréciations, notons que l'État dépense annuellement plus de 1250 francs pour chacun des élèves de ses Écoles d'Arts et Métiers, sans tenir compte des pensions des élèves qui ne sont pas boursiers, quoiqu'il n'ait qu'à entretenir des bâtiments déjà construits, quoiqu'il n'ait aucun impôt à payer.

Si l'on tient compte des pensions des élèves qui ne sont pas boursiers et de ce que paient encore les élèves plus ou moins boursiers, on voit qu'un élève de l'État dépense annuellement plus de 1450 francs, de quelque côté qu'ils viennent, c'est-à-dire plus de 4.350 francs dans ses trois ans d'École.

Grâce aux mesures d'ordre et d'économie déjà arrêtées, nous pouvons espérer qu'un de nos élèves ne coûtera pas, soit à sa famille, soit à l'École plus de 3.105 francs pour ses trois ans de séjour, savoir : 405 francs de trousseau et d'autres frais accessoires, détaillés au prospectus de l'École (24), et 2.700 francs, représentant trois fois le montant de la pension annuelle de 900 francs.

D'après cela, la bourse simple sera de 900 francs, et elle laissera à payer par la famille les 405 francs de trousseau et de frais accessoires. Pour ne

laisser aucune charge à la famille, il faudrait verser annuellement 900 francs, plus 135 francs, ou 1.035 francs.

Nous demandons que l'engagement d'un versement annuel soit pris pour dix ans, afin de procurer ainsi en partie à l'École, la sécurité d'avenir que lui donnerait un capital une fois acquis.

Le capital qui assurerait à perpétuité la rente de 1.035 francs serait, au taux actuel de l'argent, de 34.000 francs ; il serait de 17.000 francs pour une demi-bourse et de 8.500 francs pour un quart de bourse.

Tout souscripteur d'une rente d'au moins 100 francs, recevra régulièrement les comptes rendus de chaque année.

Dans tous les cas, l'offrande d'une bourse assure au donateur, collectif ou isolé, le droit de désigner parmi les élèves reçus au concours d'entrée, et qui ne pourraient pas payer leur pension, celui qui bénéficiera de cette bourse. Quand le donateur n'usera pas de ce droit, le conseil de l'École y suppléera.

La désignation n'est d'ailleurs jamais faite que pour une année, tout en étant renouvelable.

Le Souverain Pontife LÉON XIII a daigné accorder la Bénédiction Apostolique et l'indulgence plénière à l'article de la mort à tous ceux qui contribueront par leurs prières, leurs démarches ou leurs offrandes, au succès de l'École catholique d'Arts et Métiers de Lille, encouragée déjà par 62 Évêques de France.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION SPIRITUELLE

Je soussigné..
demeurant...
déclare souscrire la somme de (*)..
....
....
en faveur de l'École catholique d'Arts et Métiers de Lille, et pour ses bienfaiteurs présents et futurs.

.... le 189

SIGNÉ...................................

(*) Indiquer le nombre de messes, de communions, de chemins de croix, de chapelets, de mortifications, de bonnes œuvres, de neuvaines, de prières à saint Joseph patron de l'École, ou aux saints Anges promoteurs de l'entreprise, que l'on veut offrir chaque jour, chaque semaine, chaque mois ou chaque année.

Œuvres ouvrières à N.-D. du Haut-Mont.

Lettres du P. Le Bail.

ŒUVRE DES PETITES RETRAITES EN FAVEUR DES JEUNES EMPLOYÉS ET OUVRIERS.

LE règlement, l'installation, le régime de notre maison ne conviennent guère aux retraites de patronage, et cependant, si nous voulons exercer une influence sérieuse sur la classe ouvrière, il faut par des retraites fermées convertir ou maintenir dans le bien une élite de jeunes gens de 13 à 17 ans.

En conséquence une petite maison de retraite auxiliaire a été créée à Tourcoing ; voici comment le bulletin hebdommadaire du syndicat rend compte du fonctionnement.

ŒUVRE DES PETITES RETRAITES EN FAVEUR DES JEUNES EMPLOYÉS ET OUVRIERS.

Sur la proposition de M. le chanoine Fichaux, le dernier congrès des patrons catholiques du Nord réuni en juin 1897 à N-.D. du Haut-Mont, avait émis le vœu suivant : « Le congrès exprime le vœu que les industriels favorisent de tout leur pouvoir les retraites qui seront données aux jeunes gens de 13 à 17 ans, soit dans les patronages, soit dans les écoles des Frères qui voudraient bien se prêter à cette œuvre. »

Ce vœu vient d'être réalisé à Tourcoing.

Il y a trois mois les patrons faisant partie du Syndicat mixte, acceptaient de rendre libres, même durant le travail, les jeunes employés et ouvriers que MM. les directeurs des patronages voudraient envoyer à la retraite et se chargeaient en outre des frais. On ne peut rencontrer un meilleur bon. vouloir et une plus grande générosité. Deux mois après M. l'abbé Bourgeois, directeur du patronage St-Christophe, le R.P. Le Bail du Haut-Mont et le cher Frère Flour, directeur des Écoles des Frères des Écoles Chrétiennes, adressaient un appel aux jeunes gens de la classe patronale, leur proposant de faire pour ces petites retraites ce que M. Barrois, conseiller général, avait réalisé pour les retraites d'ouvriers à N.-Dame du Haut Mont.

Cet appel fut entendu. Dès la première retraite, qui eut lieu du 22 au 25 X^{bre} 1897, MM. Clément Christory, Paul Wattinne, Joseph Trentescaux et Louis Lepers ont bien voulu venir prendre leurs repas avec les jeunes retraitants, leur faire la lecture, animer leurs jeux, réciter avec eux le chapelet et présider différents autres exercices de piété : l'effet fut excellent.

L'organisation matérielle est bien simple : une table et de la vaisselle pour 20 retraitants. Nous avons limité à 20 le nombre des retraitants, afin de rendre la retraite plus fructueuse. Chaque second dimanche du mois,

les jeunes patrons, les Chevaliers de la Croix et les jeunes ouvriers retraitants se retrouveront à la retraite du mois qui doit assurer leur persévérance. Nous espérons ainsi enrayer, du moins dans une certaine mesure, la corruption qui envahit la jeunesse d'une façon inquiétante. La 2e retraite commencera le mercredi 26 janvier à 8 heures du soir pour finir le dimanche 30.

La 4e retraite s'organise pour le commencement de mai. Le règlement qui comprend une série d'exercices très nombreux, très courts et très variés, tels que explications de tableaux, lectures, méditations, projections, chemin de croix, 3 chapelets etc...permet d'obtenir de grands résultats. Deux prêtres et un Frère suivent les 20 retraitants choisis avec grand soin dans les usines du syndicat; chaque jeune homme a sa petite table, son cahier de notes qu'il rédige avec soin, et dès le second jour on les voit faire des pénitences, prier les bras en croix, préparer une sérieuse confession et surtout prendre la résolution inébranlable de communier tous les 8 jours et de revenir fidèlement à la retraite du mois.

Nos Pères qui vont dans les usines donner des instructions aux ouvriers peuvent y retrouver leurs jeunes retraitants. C'est ainsi que le mois dernier dans l'usine Tiberghien frères, de Tourcoing, qui compte 1650 ouvriers et ouvrières, on a constitué un groupe spécial qui réunit le 4e mardi de chaque mois dans la salle d'œuvres de l'usine les 18 jeunes gens qui ont déjà passé par les petites retraites. Est-il besoin de faire remarquer que cette organisation permet un recrutement méthodique des retraites ouvrières et nous attire la sympathie des directeurs de patronage auxquels nous rendons un service bien apprécié ?

Apostolat d'un ouvrier teinturier juge suppléant au conseil permanent de conciliation et d'arbitrage du syndicat mixte de Roubaix.

A notre dernière retraite ouvrière (26 mars 1898) se trouvait un teinturier de Roubaix appelé Delcroix, nommé juge suppléant au conseil corporatif d'arbitrage créé en ce moment par les patrons chrétiens. « *C'est moi le juge suppléant ouvrier*, dit-il en arrivant, *puisque 750 de mes camarades ont voté pour moi, je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose et j'en amène six.* » Les six camarades, parfaitement choisis, firent une excellente retraite et notre juge suppléant présidait, il y a quelques jours, une réunion électorale catholique à Watrelos, petit faubourg de Roubaix, qui compte 28.000 âmes.

A cette même retraite était venu un bon vieux tisserand ne sachant ni lire ni écrire, mais qui, suivant son expression, *a une main de fer* pour convertir ses camarades ; il a ramené dernièrement à la religion un anarchiste

appelé Fontaine déjà venu en retraite ici et qui, accompagné de son camarade Ghys, un ancien collectiviste, apporte le dimanche à un de nos Pères les tracts anti-socialistes qu'ils composent ensemble,prenant sur le temps de leurs nuits.

Voici la curieuse lettre que ces deux ouvriers adressaient à ce Père le lendemain du discours prononcé par Dron à la chambre des députés.

Roubaix, le 14 Mars 1898.

Mon cher Père,

Nous ne pouvons nous empêcher de vous faire nos humbles éloges a l'occasion du discours de M. Dron Franc-maçon à la chambre des députés, il a prononcé lui-même son oraison funèbre et celle des radicaux sectaires, qui depuis un certains nombres d'années, deshonores notre pays, par leurs lois néfastes, car ce sont eux qui ont préparé la voie du socialisme, et plut a Dieu que plus tard il reconnaisse leur forfait envers la masse inconciente. Si son discours fut prononcé il y quelque années au moment ou la franc maçonnerie était au pouvoir au moment ou il persécutait l'idée religieuse en France ; il aurait eu quelques chances de succés dans ses péroraisons absurdes dans son milieu sectaire. Mais les temps commencent a changer ou le crhistianisme est en train de requerir sa popularité et que le peuple commencent a comprendre que seul le catholisme peut le sauver de la déroute finale, de la société d'égoisme et de lucre ou nous vivons.

Veuillez agréer nos humbles souhaits pour le rélévement moral du peuple.

FONTAINE et GHYS *tisserands à l'usine Dubar Toulemonde.*

Les chevaliers de la « croix ».

C'est dans notre maison qu'a pris naissance l'œuvre des Chevaliers de la « Croix ». M. Paul Féron l'a constaté plusieurs fois dans ses rapports aux congrès catholiques.

Deux nouveaux groupes, ceux de Roubaix et de Tourcoing, montrent, pour la lutte contre les ennemis de la religion et la diffusion de la bonne presse une ardeur incomparable.

Le vendredi et le samedi de chaque semaine les Chevaliers de la « Croix » de Tourcoing, presque tous ouvriers, trouvent après leur longue journée de travail, deux heures pour vendre le *Pèlerin* dans les rues et sur les places publiques. Chacun a son poste désigné d'avance et y reste malgré les injures et les coups des *socios.*

Dernièrement l'un d'entre eux, ancien retraitant, nommé Duprez, fut attaqué sur la place de Tourcoing par un groupe de socialistes,eut ses habits

déchirés, fut souffleté et n'évita de plus grands périls que par l'intervention de la police.

Le dimanche suivant les Chevaliers de Roubaix eurent une idée originale. S'avançant quatre par quatre et drapeau en tête à travers les deux villes, le bataillon déboucha dans la cour du patronage St-Christophe, où les Chevaliers de Tourcoing étaient en train de faire l'exercice, et après une allocution du président qui félicitait Duprez d'avoir souffert pour la religion, les Chevaliers de Roubaix lui remirent publiquement un crucifix d'honneur qu'ils venaient de porter à travers la ville; le bon jeune homme pleurait. Les Chevaliers de Roubaix vendent comme ceux de Tourcoing *La Croix*, *Le Pèlerin* et des brochures antisocialistes sur les places publiques. Bravant tout respect humain, ils viennent se placer en face des vendeurs socialistes et parfois les délogent. On reconnaît nos Chevaliers à leur béret noir portant une croix dorée, les Chevaliers de Tourcoing ont le même béret surmonté d'une croix blanche.

En décembre dernier le bataillon de Tourcoing assistait un dimanche à la retraite du mois, donnée par un Père de notre maison ; 6 h. ½ méditation, 7 h. messe, allocution, communion, 7 h. ¾ déjeuner en silence avec lecture, 8 h. ¼ méditation, préparation à la mort ; ils furent si contents, que le soir, vers 3 h. de l'après-midi, tout le groupe en bon ordre arrivait dans notre grande salle, et le président, devant le rang de ses hommes, haranguait le R. P. Supérieur, lui demandant d'envoyer chaque mois un Père pour cette même retraite, ce qui fut accepté.

Le drapeau du bataillon de Roubaix a été béni il y a environ un an dans notre maison. Voici comment la *Croix des Comités* de mars dernier rendait compte de la bénédiction de celui de Tourcoing.

Bénédiction du drapeau des Chevaliers de la « Croix » de Tourcoing.

Dimanche le patronage Saint-Christophe, décoré par les Chevaliers de la *Croix*, avait pris un air de fête. La salle principale était tout enguirlandée de drapeaux tricolores portant l'image du Christ.

« A 6 h. 12, les Chevaliers roubaisiens et ceux de Roncq arrivent pour assister à la cérémonie et, par là, donner un gage de l'esprit de fraternité qui règne entre tous les Chevaliers.

« La messe est suivie religieusement par toute l'assistance, et on peut remarquer l'esprit de foi convaincue qui anime les Chevaliers de la *Croix*.

« Après la messe, le R. P. Denizot, ancien aumônier militaire pendant la guerre de 1870, fait une allocution vibrante sur le drapeau qui est ensuite bénit par M. l'abbé Bourgeois. La cérémonie terminée, les Chevaliers entonnent avec entrain le cantique : *Nous voulons Dieu.*

« Un déjeuner réunit tout le monde dans une salle du patronage. Le président des Croisés de Tourcoing prend la parole pour remercier les membres honoraires ainsi que les frères d'armes qui ont assisté à la cérémonie.

Le président des intrépides Roubaisiens le remercie en termes chaleureux.

« Le T.C.Fr. Flour exhorte les Chevaliers de la « Croix » à continuer dans les bons sentiments de confraternité, avec lesquels ils entreprennent leur œuvre, et la cérémonie prend fin. Cérémonie dont le souvenir restera gravé dans le cœur de tous les Chevaliers. »

Ce que n'ajoute pas la relation, c'est que sans demander aucune permission à la municipalité, 100 Chevaliers de la « Croix » défilèrent 4 par 4, après la cérémonie, à travers les rues des deux villes ; ils étaient précédés de leurs deux grands drapeaux tricolores portant l'image du Christ, et suivis par la police secrète qui ne les a pas inquiétés parce que, fidèles à la consigne, ils gardèrent un silence complet.

BAS-ZAMBÈZE.

Trois jours au Chindé.

Lettre du P. Torrend.

Mon bien cher Père.

P. C.

Le *Matabélé*, magnifique bateau de la *Tesmïé* ou *Aberdeen Line*, me porte en ce moment du Chindé à Beira. Pourquoi ne pas profiter du calme de l'air, des eaux, des passagers et de toute la nature autour de moi pour vous communiquer les impressions que j'emporte de mon passage au *Chindé ?*

Vous savez sans doute que le Chindé est un port qu'on a ouvert il y a six ou sept ans sur l'une des bouches du Zambèze. Le territoire est portugais, mais les Anglais y ont une concession où on leur laisse emmagasiner tout ce qu'ils importent d'Europe pour leurs colonies du Haut-Zambèze, du Chiré et des lacs de l'intérieur. — J'arrivai au Chindé samedi dernier, me dirigeai immédiatement vers l'*Intendente*, représentant du gouvernement portugais, et lui déclarai mon intention de réunir le lendemain tous les catholiques de l'endroit pour leur dire la messe et leur adresser quelques paroles d'édification. « Où direz-vous la messe ? me dit l'Intendente, nous n'avons pas d'église ici! « En effet pas d'église, pas de prêtre depuis le Chindé jusqu'à Chipanga, centre de notre mission. Il y a bien plusieurs médecins, grassement payés, l'un au Chindé, l'autre au Sombo; il y a un bon nombre de gens malades, et d'autres qui meurent, mais la religion et le prêtre, on

croit pouvoir s'en passer. Je répondis à M. l'Intendente que je la dirais dans la salle même où j'avais l'honneur de lui parler, s'il voulait bien la mettre à ma disposition à 10 h. du matin. « Très bien, dit-il, et j'avertirai le monde que vous êtes ici. » Pour plus de sûreté, j'allai moi-même le dimanche matin à travers les rues de sable où l'on enfonce jusqu'à la cheville avertir tous les blancs, que je supposais être catholiques, que je les attendais pour la messe de dix heures du matin. L'heure venue, je me trouvai en face d'une soixantaine d'auditeurs blancs portugais, français, allemands, anglais, sans compter une cinquantaine d'indigènes qui ne trouvèrent pas place dans la salle et durent rester sous la vérandah. Évidemment ce n'était pas la moitié des catholiques du Chindé, car le plus grand nombre ne savait encore rien de ma présence dans cette ville. C'est dire qu'il y aurait là assez de travail pour un prêtre. Mais où le trouver le prêtre zélé et capable, nécessaire au Chindé? Rien que dans le district de la mission de Chipanga, nous avons une cinquantaine de centres qui ont peut-être plus de droit à un prêtre que le Chindé. Et il ne vient personne. Ou si de temps en temps il vient un nouveau prêtre, c'est qu'il faut absolument remplacer quelqu'un tombé au champ de bataille. Ou encore il vient des prêtres qui ne savent parler que le portugais, pas un mot d'anglais, à peine quelques mots de français, pas un mot d'allemend, pas un mot de cafre. Dans un pays mixte comme celui-ci ils se trouvent dépaysés, ne savent traiter avec personne, tombent malades d'ennui, et meurent ou se retirent, pour aller conter ailleurs que par ici il n'y a rien à faire. Rien à faire ! si, j'en ai trouvé, moi, du travail, ces trois jours passés au Chindé! Tout d'abord les morts et les malades. Lundi matin il me fallait accompagner au cimetière un pauvre marinier portugais qu'on avait laissé mourir sans sacrements. Le médecin avait été appelé, mais on ne lui avait pas expliqué le cas, de sorte qu'il avait pris pour une fièvre bilieuse ce qui était la gangrène des fesses et d'autres parties inférieures du corps. Et ce cimetière de Chindé, de peur sans doute que les morts ne reviennent troubler les vivants, on l'a mis à une bonne heure de la ville. Jugez si avec ce soleil tropical sur nos têtes il y avait de quoi nous donner une véritable fièvre bilieuse. — Au retour du cimetière j'allai voir les malades. Quand j'arrivai à l'hôtel anglais, où je savais qu'il y en avait plusieurs, le premier spectacle qui se présenta à mes regards fut celui d'un monsieur tombant par terre en brisant le grand verre de la porte. On le releva ivre-mort avec une blessure à la tempe, et je ne sais où on le porta. Je n'ai jamais vu de ces cas parmi les Cafres. C'est un spectacle dégoûtant, de voir un blanc, qui se considère comme chrétien, étendu par terre ivre-mort, avec un tas de Cafres autour de lui qui le couvrent de leur plus profond mépris. J'ai vu trois de ces cas au Chindé en trois jours, sans les chercher. Après cela vous aurez des gens qui s'étonnent qu'on meure tant au Zambèze. Ce qui m'étonne, c'est qu'il y a tant de gens capables de résister à ces

orgies. Il est à remarquer en passant que je n'ai jamais vu un Portugais ivre. Ceux qui se respectent le moins sous ce rapport sont les Anglais ou Allemands protestants avec leurs mélanges insensés de bières, ginger ale, brandy, whisky, etc. Je me hâtai de passer chez mes malades. Le premier que je rencontrai est M. Davies, un *trooper* de Cecil Rhodes, qui venait de la *Line River* avec trois compagnons en route pour Salisbury. Il faudrait un livre entier pour raconter ce que ces pauvres gens ont souffert dans l'intérieur. Ils prétendaient qu'ils ont été six mois pratiquement sans nourriture. Ils étaient huit à ouvrir le chemin que doit suivre le télégraphe de Mashonaland à Tete. Rien ne leur manquait en fait d'argent, canons, fusils, etc. Pour la nourriture c'était autre chose. On ne leur avait fourni que du brandy à une livre sterling la bouteille et une boîte de médecines. La faim, disent-ils, les obligeait à avoir constamment recours à la bouteille. C'est dire qu'ils étaient presque toujours ivres. Un jour celui qui gardait la boîte de médecines se soûla aussi, et tira de sa boîte on ne sait quels médicaments qui leur firent perdre la mémoire et passer pour un temps les angoisses de la faim.

Un beau jour ils se trouvèrent enfin à Tete, mais ils n'étaient plus que quatre au lieu de huit. L'un d'eux avait été tué par les Cafres, deux autres avaient disparu, ils ne savent comment; le quatrième avait rendu le dernier soupir au moment où on le déposait à notre maison de Boroma.

Pendant que mon malade me contait ces détails, et ajoutait qu'il voulait mourir dans la religion catholique, parce que notre Père Nicot, de là-bas du Mashonaland, l'avait un jour trouvé blessé sur un champ de bataille et l'avait porté au campement sur ses propres épaules, voilà un des compagnons, M. Whitebread, qui se présente tout rouge, et pouvant à peine tenir sur ses jambes. — « Mon vieux Davies, dit-il, adieu, je suis prisonnier *for murder* (pour meurtre). On dit que j'ai tué un homme. — Qu'as-tu donc fait ? » dit Davies. — « Je n'en sais rien ; je sais seulement qu'un homme m'a dit des vilenies, et a mal parlé des troupes de Cecil Rhodes, et maintenant on dit qu'il est mort, et que c'est moi qui l'ai tué. »

Je vis alors qu'il s'agissait évidemment de l'autre qui était tombé là-bas ivre-mort. « Allez donc vous coucher, lui dis-je, vous n'êtes pas encore prisonnier ; nous arrangerons ça. » J'allai donc aussitôt prendre des informations, et revins avec la bonne nouvelle qu'il n'y avait rien.

Pauvres gens ! Nous venons ici pour convertir les Cafres, et voilà nos aides. O civilisation !

Soit par dégoût de la civilisation, soit pour un autre motif, j'allai ce jour-là m'installer dans une paillotte au milieu des huttes cafres. Je m'en repentirais aujourd'hui et commencerais à apprécier un certain confort matériel, si ce n'était pour le peu de bien que mon bref séjour au milieu des Cafres me permit de leur faire. En effet la hutte où l'on m'installa, toute proprette

qu'elle paraissait, n'en était pas moins hantée par cet insecte presque invisible qu'on appelle ici *matekenya*, et que vous appelez, je crois, *pulex penetrans*. Et moi, qui n'en savais rien, j'en fis une collection qui me fait endurer un véritable martyre. Avant-hier, n'y tenant plus de douleurs aiguës aux pieds et aux mains, j'appelle mon moulèque, et lui demande : « Qu'est-ce donc, que cette nouvelle maladie que j'ai là aux pieds et aux mains ? — Ce sont des matekenya, dit-il. Ne voyez-vous pas tous ces petits points noirs microscopiques ? Ce sont des matekenya qui vous sont entré dans la peau. — De grâce, mon garçon, arrache-moi donc tout cela. » Il travailla, le bon garçon, une heure ou une heure et demie, me taillant dans les doigts des pieds et des mains, et m'arrachant matekenya après matekenya avec une délicatesse exquise. Mais il ne les trouva pas tous. Aussi eut-il hier matin, après mon bain, à recommencer l'opération. Ceux qui étaient restés avaient déjà pondu leurs œufs sous la peau. On aurait dit qu'il leur coûtait beaucoup de sortir de leur nid avec leur boule d'œufs déjà grosse comme une tête d'épingle. Tout à l'heure, avant que je commence cette lettre, l'opération a recommencé encore une fois. Il est sorti des boules encore plus grandes que celles d'hier. J'ai quelque espoir que je suis libre de mes charmants parasites, car je ne sens plus de démangeaison en ce moment. Cependant mieux vaut ne pas chanter victoire trop tôt. Attendons demain. On dit que c'est un américain qui a apporté au Chindé le matekenya de la côte de Guinée. Quel beau présent ! On aura encore de ses nouvelles s'il n'arrive pas à dépeupler l'Afrique Orientale. Je sais des villages entiers où il n'y a pas une seule personne qui puisse marcher à son aise à cause des matekenya.

C'est donc ici que se voit l'avantage de la civilisation. Car, bien que ce soit elle qui nous a gratifiés de ce parasite, elle nous enseigne au moins à nous défendre contre lui par la propreté du corps et des maisons. Un jour ou l'autre qui sait s'il ne passera pas en Europe. Prenez garde ! Pour le faire pondre et couver, il suffit de le mettre dans le sable ou sous les ongles.

Pour me consoler, comme je disais tout à l'heure, j'eus le plaisir de faire quelque chose en faveur des Cafres. En effet, aussitôt qu'ils entendirent mon petit moulèque sonner sa petite clochette le long de leurs rues, ils vinrent en foule assister à ma messe, écouter mon sermon avec la plus grande attention et faire baptiser 21 enfants. Pauvres gens ! Ces Cafres du Chindé sont des moins bien disposés de tout le Zambèze. Voilà cependant une preuve que si on pouvait organiser là quelque œuvre permanente, on y verrait bien vite une chrétienté aussi décente que bien d'autres.

Le même jour on me demandait d'aller baptiser au Tangalami, la Conceiçao des Portugais, une centaine d'enfants d'anciens chrétiens, les restes de notre ancienne mission du Luabo ou Cuama, détruite au dernier siècle.

Le cœur déchiré, je ne puis que répondre : « Impossible. J'irai là plus tard, s'il plaît à Dieu. Pour le moment, il faut que j'aille à Beira. » Cependant comme il restait un jour avant que le bateau levât l'ancre pour Beira, j'accédais au désir d'un goanais qui était venu me chercher en barque de Mkandaya pour aller baptiser quatre enfants chez lui. Pendant le trajet, ce bon goanais, établi depuis longtemps dans le pays, me conta des choses très curieuses sur les sorciers du pays.

Il faut que j'achève. Car voilà déjà Beira en face de nous. Cependant, puisque je l'ai annoncé plus haut, encore un mot sur les prétendus sorciers du Zambèze. C'est un sujet triste, mais c'est un bon sujet de considérations pour vous en Europe qui voulez retourner au communisme dont les Cafres vous donnent l'exemple. Il faut donc savoir qu'au Zambèze il n'est pas permis à un indigène d'être plus riche ou plus fortuné qu'un autre. Si une bonne femme fait un beau jardin et a une bonne récolte de sorgho, on dit qu'évidemment elle a été déterrer un enfant et l'a mis dans son jardin. Si vous avez un bon grenier qui ne se vide que lentement, c'est que vous avez mis là le corps ou au moins les doigts d'un homme que vous avez déterré. Ajoutez autant de suppositions de ce genre que vous voudrez, vous n'en finirez pas la liste. Dès lors vient-il à mourir quelqu'un, vieux ou jeune, d'une maladie qui n'est pas considérée comme naturelle, comme la petite vérole, la dyssenterie, la phtisie, etc., c'est qu'évidemment il y a eu sortilège. Aux parents du défunt à chercher le sorcier. On va consulter le devin, ou, comme on dit ici, le *nkumbayasa*, et toujours invariablement on tombe d'accord sur une personne trop fortunée des environs. Elle est condamnée comme sorcière,se laisse mener sans réclamation dans la forêt, et là on la tue à coups de hache ou d'asségaie. Mon indien me conta sept de ces cas arrivés tous récemment dans le praso Suabo. Il se regardait comme heureux, et avec raison, d'avoir pu au moins une fois sauver la vie à un de ces condamnés. Le gouvernement ne sait rien de cette justice cafre. Quand le condamné est trop éminent pour être haché vulgairement dans la forêt, son cuisinier reçoit ordre de lui administrer une médecine efficace. Il sera enterré solennellement. Puis silence absolu.

Je m'arrête. Voici Beira, la ville européenne, toute en zinc, capitale de la Compagnie de Mozambique, où le vin se vend aussi bon marché que l'eau douce, à moins qu'on ne préfère dire que c'est l'eau qui se vend aussi cher que le vin, et où tous les calculs se font en livres sterlings, tandis qu'au vieux Zambèze, nous calculons encore en sous. Progrès !

J. Torrend, S. J.

ALASKA.

Situation actuelle de la Mission.

Lettre du R. P. René, Préfet apostolique de l'Alaska, au Rédacteur des « Woodstock Letters ».

San Francisco, Californie, 31 oct. 1897.

Mon Révérend et Cher Père,

P. C.

Je réponds à votre lettre du 26 octobre en vous envoyant quelques détails sur notre situation actuelle dans l'Alaska.

Le P. Crimont est à Kosyrefski avec le P. Ragaru et trois Frères coadjuteurs : le Fr. Negro, le Fr. Marchisio et le Fr. O'Hare. Comme je suis obligé de passer une partie de l'année à Juneau et une autre sur le Yukon, le P. Crimont, en mon absence, exerce les fonctions de vicaire général du Préfet apostolique et de Supérieur des Nôtres. Le P. Monroe est à Nulato, avec le Fr. Giordano.

Le P. Judge a suivi les mineurs de Forty Miles et Circle City à Dawson City, où je l'ai trouvé occupé à construire un hôpital de deux étages, tout en bois bien entendu, sur le meilleur emplacement de la nouvelle cité. Pour église et maison, il n'avait qu'une tente, mais son intention est de bâtir, aussitôt que possible, une église et une résidence pour deux prêtres. Il est très estimé et aimé par tous ; chacun fait l'éloge de son zèle et de sa charité. Le pauvre Père est resté seul pendant deux ans. Je souhaiterais vivement de pouvoir envoyer un autre Père à Dawson City ; tout ce que j'ai pu a été de donner le Fr. Cuningham. — On ne sait encore si les cinq Sœurs qui ont quitté Akularak et remonté le Yukon, pour diriger l'hôpital, ont pu atteindre leur destination.

Le P. Jean Post est maintenant à Akularak avec le P. Parodi et les Frères coadjuteurs Tuigg et Brancoli.

Le P. Robaut est à St-Michel aidant le P. Barnum à compléter son travail sur la langue Esquimau. Tous deux visiteront la station sur le Kuskokwim aux approches de Noël et passeront le reste de l'année à Kosyrefski. Quand je quittai St-Michel, à la fin d'août, tous nos Pères et Frères dans la vallée du Yukon étaient en bonne santé et en excellentes dispositions. J'ai été grandement consolé par la patience, le courage, et je puis le dire, la joie avec laquelle ils supportent de très grandes difficultés. Quand on les consulte sur ce qui est nécessaire pour promouvoir le succès de notre mission, ils expriment la même opinion et dénoncent les mêmes besoins, en particulier le manque d'hommes pour un travail aussi considérable.

Je suis absolument de leur avis. Nous avons, je n'hésite pas à le proclamer, une tâche considérable devant nous dans l'immense territoire de l'Alaska ; pour l'entreprendre avec succès, il nous faut la grâce de Dieu, du temps et des hommes. Les deux premiers ne nous manqueront pas, mais trouverons-nous des hommes désireux de passer leur vie dans ce

triste pays pour le salut de ces pauvres âmes, presque toutes plongées dans les superstitions du Shamanisme ? Notre mission n'est qu'à ses débuts : des sept grands districts du territoire, nous n'occupons que celui de Juneau et celui du Yukon, et encore bien imparfaitement. Nous n'avons qu'une station dans la populeuse vallée du Kuskokwim, aucune dans le district Artic, aucune dans le district de Nushagak, aucune dans les îles Aléoutiennes, aucune dans le district de Kadiak, qui s'étend de St-Élie, à travers la vallée de la Copper, jusqu'à la péninsule d'Alaska. Tous ces districts sont entre les mains des popes russes ou de quelques ministres protestants.

La population, il est vrai, est peu nombreuse, si nous consultons le recensement de 1890, mais elle s'est beaucoup accrue depuis, surtout dans certains districts, et probablement elle augmentera encore beaucoup dans l'avenir.

Vous avez appris le changement introduit par le Très Révérend Père Général dans le gouvernement de la mission. La mission du Yukon ne dépend plus du Supérieur général des Montagnes Rocheuses ; elle a son autonomie sous son propre Supérieur, comme toutes les autres missions de la province de Turin. Toutefois le district de Juneau demeure encore sous la surveillance du Supérieur des Montagnes Rocheuses.

Si le temps ne me manquait, je voudrais ajouter quelques mots sur la nécessité de multiplier les écoles dans la mission : c'est le seul moyen d'assurer, dans un prochain avenir, une génération de fervents chrétiens. Notre influence ne peut être que faible sur la population adulte, qui a grandi dans l'esclavage de la corruption païenne et des habitudes superstitieuses. En outre je suis convaincu que si nous n'obtenons pas une plus grande abondance de grâce, et si nous ne frappons pas l'esprit des sauvages, si nous ne gagnons pas l'estime du peuple américain par l'utilité manifeste de nos efforts pour la civilisation de l'Alaska, nous ne pouvons pas attendre un grand résultat de tous nos travaux A. M. D. G. Si je ne me trompe, ce résultat peut être atteint par nous à la condition de faire faire par d'autres ce que nous ne pouvons convenablement faire nous-mêmes. Le problème qui préoccupe l'esprit de la population est de rendre l'Alaska habitable ; ceux qui réussiront à cultiver le sol, à élever du bétail, en particulier des rennes, auront beaucoup avancé la solution du problème. — Pourquoi ne pas nous efforcer de faire faire ce travail par d'autres sous notre direction, pour le plus grand avantage de la mission, l'influence de notre Compagnie, et l'honneur de notre Mère l'Église ? Pourquoi les catholiques ne seraient-ils pas les pionniers de la civilisation en Alaska comme partout ailleurs ?

R[æ] V[æ] addictus in Christo Servus.

J. B. René, S. J.,

Préf. apost. de l'Alaska.

Alaska et Klondyke.

Conférence donnée à Gonzaga College, Washington, le 18 décembre 1897, par le R. P. René (1).

NANSEN, interrogé un jour sur le motif de son voyage au Pôle, répondit l'avoir entrepris dans l'intérêt de la science et pour l'accroissement de nos connaissances. Ce n'est pas précisément pour ce motif que nous sommes allés en Alaska : nous avons voulu répondre à l'appel du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, qui nous redisait les paroles du divin Maître : « Allez et prêchez l'Évangile à toute créature. » Ce pays est à l'extrémité du monde. La lumière du christianisme s'est répandue, de la Judée et de la Samarie, sur toutes les contrées du globe, et vient enfin d'atteindre l'extrémité même de la terre.

L'Alaska fut acheté à la Russie en 1867 pour la somme de 7,200,000 dollars (36 millions de francs). Personne alors ne se faisait une idée exacte de sa valeur, mais la Providence allait bientôt la faire connaître. Dès que la nation américaine, de toutes la plus énergique et la plus entreprenante, eut planté son drapeau sur les remparts de la forteresse de Sitka par les mains de M. Joseph Keefer, ancien élève de Gonzaga College, alors sous les ordres du capitaine Ketcham, de la marine des États-Unis, aussitôt des mineurs et des *prospecteurs* vinrent visiter la partie sud du territoire. On fonda Juneau, aujourd'hui la métropole; les limites géographiques du pays furent reconnues; les côtes de l'océan Pacifique, sur le détroit de Behring, et de l'océan Arctique furent visitées par des Américains. Bientôt des mineurs et des *prospecteurs* s'établirent sur les rives du Yukon; les premiers navires qui fendirent ses eaux étaient de grossière structure; mais les nécessités du commerce croissant sans cesse, on améliora les moyens de navigation fluviale, et aujourd'hui d'élégants steamers parcourent le Yukon. L'attention du monde a été attirée sur l'Alaska, et la question est maintenant de savoir comment développer toutes les ressources du pays.

J'ai l'intention, ce soir, de vous emmener sur les rives du Klondyke. Supposons, si vous le voulez bien, que nous sommes à Juneau, au mois de mai, la meilleure époque pour voyager. Deux routes s'ouvrent devant nous. Nous pouvons franchir en bateau les 100 milles (160 kilomètres) qui séparent Juneau de Dyea: de là nous gagnons le pied des montagnes qui divisent le bassin du Yukon d'avec le versant de l'Océan Pacifique; nous gravissons leurs pentes abruptes, et de l'autre côté nous nous trouvons dans la région des lacs; nous traversons le grand Canon, passons les Rapides du cheval Blanc *(White Horse)* et entrons dans le lac La Barge; de là à Dawson-

1. Cette traduction est faite sur le compte rendu publié par « *The Church News* », journal de Washington, numéro du 25 décembre 1897.

City le trajet ne présente aucune difficulté, et nous achevons en 40 jours environ un voyage de 700 milles (1126 kilomètres) ([1]).

Avant de partir il faudra faire ses préparatifs; acheter un costume convenable, amasser des provisions et réunir une bande d'hommes courageux, capables au besoin de construire des barques et de les diriger dans ces deux difficiles passages : le Grand Canon et les rapides du Cheval Blanc.

Si, au contraire, vous le préférez, nous pouvons aller par mer de Juneau à Sitka, de Sitka à Unalaska, d'Unalaska au Fort Michell, là nous embarquer sur les bateaux plats qui remontent le Yukon, et parvenir enfin au Klondyke après quarante jours de navigation. Cette voie est la plus sûre, comme aussi la plus chère, mais elle a le grand avantage de nous faire voir l'Alaska.

Beaucoup n'imaginent pas toute l'étendue de l'Alaska. Sa superficie est de 577,390 milles carrés (196,254 kilom. carrés). Il est donc aussi vaste que l'Allemagne, la France, l'Italie et l'Espagne réunies, c'est-à-dire plus de 10 fois l'État de New-York, ou un quart environ des États-Unis. Le contour côtier présente un développement de 26,364 milles (42,419 kilomètres) ([2]), soit quatre fois la longueur des côtes des États-Unis sur l'Océan Pacifique, l'Océan Atlantique et le golfe du Mexique. Dans la partie nord le thermomètre varie de 80° Farenheit au-dessous de zéro à 95° au-dessus; la partie sud jouit d'un climat très doux, grâce principalement au courant d'eau chaude qui, parti du Japon, vient baigner les Iles Aléoutiennes et la côte méridionale. Le climat est assez semblable à celui de l'Irlande.

Quittant Juneau pour Sitka, nous traversons ce que l'on appelle le « détroit de glace », à cause des nombreuses glaces flottantes que l'on y rencontre; au delà se dressent devant nous les sommets les plus élevés du continent américain, la chaîne du mont St-Élie. A Anchor Point, on peut voir deux volcans en activité. De là nous nous dirigeons vers Unalaska, en passant tout près des îles Pribiloff. Les phoques abondent dans ces îles, mais leur destruction totale est certaine si le gouvernement américain ne met fin au massacre qu'en font les chasseurs de l'Océan. St-Michel est le seul port accessible sur cette côte où les eaux sont partout ailleurs peu profondes. C'est là que nous nous embarquons sur un de ces steamers à fond plat qui remontent le Yukon.

Le pays qu'arrose le fleuve peut se diviser en trois régions: la région inférieure, plaine basse où ne pousse aucun arbre. Le chenal y est large de deux à trois milles.

---

1. Les *Études*, septembre 1893, ont publié un récit du R. P. Tosi qui a suivi cette route dans son premier voyage.

2. Dans ce chiffre sont compris les îles qui entourent la presqu'île Alaskienne. D'après le récit du R. P. Tosi indiqué dans la note précédente, le développement des côtes de la partie continentale n'est que de 4200 milles (6799 kilomètres).

Les Esquimaux qui habitent cette région n'ont d'autre combustible que le bois flotté rejeté sur les rives par le Yukon à cette époque de l'année.

La partie moyenne présente un aspect tout différent; sur les deux rives on trouve des forêts, et le sol semble, plus que partout ailleurs, favorable à la culture; l'herbe atteint quatre pieds de haut; au loin, des deux côtés, on aperçoit de hauts sommets de montagnes.

Dans la partie supérieure le fleuve s'étend jusqu'à former un lac, large de 25 milles (40 kilomètres); nous sommes au cercle arctique, au pays des jours sans nuit. Une excursion sur le Yukon serait fort agréable, si l'on n'y trouvait pas de nombreux moustiques, contre lesquels il est bon d'emporter un moustiquaire.

Les habitants de l'Alaska se partagent en quatre races : dans les îles, les Aléoutiens, à demi Russes; sur la côte, des Esquimaux; dans l'intérieur, les Indiens, de même race que ceux de l'Amérique du Nord; enfin la population blanche.

Le district du Klondyke s'étend sur les deux rives du Yukon, à plusieurs centaines de milles au Sud du Fort Yukon. Au centre se trouve la rivière Klondyke, avec ses deux fameux affluents la *Bonanza* et l'*El Dorado*.

Des abattis d'arbres sur les deux bords de la rivière tracent la frontière entre le Canada et l'Alaska, de Circle-City à Forty Miles. Dawson City est bâtie sur l'emplacement d'un ancien marais qui, pris entre un enfléchissement de la chaîne de montagnes et le Yukon, avait la forme d'un demi-cercle. A mon arrivée en juillet dernier, cette ville comptait 3000 habitants, presque tous Américains. J'interrogeai des témoins compétents et dignes de foi sur ce qu'il fallait croire des récits merveilleux publiés par les journaux. Ils m'invitèrent à visiter les fouilles. Voulant avoir des chiffres exacts, je demandai à M. Mac-Donald, propriétaire du *claim* n° 30, ce qu'il avait recueilli; il me répondit en souriant qu'il devait me suffire de savoir que deux de ses ouvriers lui avaient rapporté en quarante jours 40,000 dollars (200,000 francs). Voici quelques autres résultats : Le claim n° 6 a rapporté 160,000 dollars; le n° 8, 150,000; le n° 60, 100,000; le n° 70, 80,000; le n° 25, 60,000; le n° 26, 80,000; tous ces claims n'ont été ouverts que depuis le 17 juillet dernier.

Pour prendre possession d'un claim, il suffisait d'en délimiter l'emplacement avec des pieux, de le faire enregistrer par l'employé canadien préposé à cet office, et de payer 15 dollars la première année. La seconde année il fallait payer 100 dollars et travailler réellement pendant trois mois. Chaque claim mesurait 500 pieds de long (150 mètres) dans la direction du courant et s'étendait dans toute la largeur de la vallée. Depuis, m'a-t-on dit, la législation a été un peu modifiée.

Ces mines sont des *Placers* où l'or se trouve à l'état libre en pépites et en poudre. Quand elles seront épuisées, ce qui n'arrivera vraisemblablement

que dans quelques années, l'extraction du quartz aurifère, telle qu'on la pratique à Juneau et dans les environs, commencera activement dans le Yukon Supérieur avec tout l'appareil nécessaire pour extraire le minerai et le broyer dans des moulins.

L'exploitation des Placers du Klondyke se fait en deux saisons : En hiver, l'extraction; en été, le lavage. Les mineurs font plusieurs lavages par jour, et l'or est recueilli dans les *pan* (sorte d'auge contenant 15 à 18 kilogrammes de gravier).

La plus grosse pépite a été trouvée dans le claim n° 36, au district de l'El Dorado. Elle pesait 34 onces (1057 grammes) et valait environ 600 dollars (3000 francs). Les mineurs font tous leurs paiements en poudre d'or et en pépites qu'ils portent avec eux dans des sacs de cuir.

Ces résultats merveilleux ne sont atteints qu'après de grandes privations, des difficultés et des misères de toutes sortes; la famine toutefois n'est à craindre qu'en février et mars. L'an dernier à cette époque un baril de farine se payait 50 dollars (250 francs). Une qualité qu'il faut reconnaître et louer chez les mineurs est la générosité; ils sont toujours prêts à aider un compagnon dans la misère. »

Le conférencier continue en rappelant l'origine des missions catholiques en Alaska, dont le fondateur est Monseigneur Seghers, tué par son domestique, Fuller, entre Nuklukyet et Nulato, le 28 novembre 1886. Il énumère les fondations nouvelles: en 1887, Nulato; en 1888, Kosirefski, puis Tu Nuna, près du cap Vancouver; Akularak dans le delta du Yukon; et en dernier lieu, Dawson City où le P. Judge, autrefois professeur à Gonzaga College, est occupé à bâtir un hôpital et une église pour les mineurs. De chaque mission dépendent plusieurs stations, dont les limites s'étendent à des centaines de milles.

Les Pères ont à endurer de grandes peines, par suite de leur complète séparation avec le monde civilisé pendant huit mois de l'année. Pas de société, pas de journaux, pas de lettres, pas d'amis qui les visitent, pas de médecins quand ils sont malades; rien qui les soutienne dans l'accomplissement de leurs pénibles devoirs. En outre il leur faut voyager pendant l'hiver; c'est en effet la seule saison où ils puissent rencontrer les Indiens, dispersés pendant l'été par la chasse ou la pêche. Ces voyages se font en traîneaux attelés de chiens esquimaux. Parfois les missionnaires perdent leur route ou sont souvent exposés à mourir de froid en passant la nuit sur la glace des rivières; apprendre les langues indiennes est une autre difficulté; mais le plus grand obstacle à leur zèle apostolique est le *Shaman*, ou sorcier. Le Shamanisme consiste dans d'absurdes pratiques et le culte superstitieux des mauvais esprits. Les pauvres Indiens sont maintenus dans une terreur continuelle par les menaces de malheurs et de mort dont les accable le Shaman s'ils essaient de se soustraire à ces ridicules pratiques.

Ainsi se servir d'un couteau dans la maison d'un malade serait lui donner la mort; briser la glace avec une hache pour prendre du poisson, serait empêcher le succès de la pêche. La population adulte, aveuglée par ses grossières et immorales croyances, est à peu près incapable d'embrasser le christianisme, mais l'éducation des enfants donne déjà de grandes consolations, et permet de brillantes espérances. Il faut peu de temps pour transformer ces sauvages enfants des forêts en êtres civilisés et développer tout ce qu'il y a de bon au fond de leur cœur. Aussi le premier souci doit-il être d'élever des écoles; celles qui ont été fondées dans la vallée du Yukon ont déjà produit d'étonnants résultats. Si la plupart des jeunes gens et des jeunes filles, dans les villages, parlent maintenant l'anglais, ils le doivent à la fréquentation de l'école catholique de Kosirefski.

En terminant, le conférencier parle de l'avenir de l'Alaska. Pour tirer parti de toutes les ressources du pays rien ne manque que l'industrie humaine. Trouver des hommes qui consentent à travailler pour le bien-être des autres sans motifs d'intérêt personnel est chose difficile; et les moines qui jadis ont civilisé la barbare Europe, seraient encore les meilleurs défricheurs de l'Alaska. Puissent les catholiques, en ce pays comme en tous les autres, être toujours les pionniers de la civilisation !

La mort du R. P. Tosi.

Lettre du R. P. René au P. Camille.

St-Francis Xavier's College, New-York.

Mon bien cher Père Camille,

P. C.

Je viens d'apprendre la triste nouvelle de la mort de mon prédécesseur (comme Préfet apostolique de l'Alaska), le R. P. Pascal Tosi. Je le recommande instamment à vos prières. Notre-Seigneur l'a rappelé à lui, le 14 janvier vers 6 heures du matin, d'une façon bien soudaine, mais non imprévue. Le bon Père n'était pas âgé de plus de 60 ans, mais de longs travaux parmi les Indiens des Montagnes Rocheuses et douze années en Alaska, avaient épuisé ses forces. L'année dernière, vers cette même époque, il avait eu une première attaque d'apoplexie fort sérieuse. Pendant 5 semaines il était resté presque sans mouvement, ayant perdu la mémoire et l'usage de la parole. A la fin de juin, je l'ai rencontré à St-Michel, où on l'avait transporté, encore bien faible au physique et au moral. Le médecin était d'avis qu'il s'embarquât au plus tôt pour un climat plus propice, où il pourrait recevoir les soins que sa santé réclamait. Il partit le 13 septembre sur le *Bertha*, mais une fois rendu à Unalaska, il tourna ses pas vers Juneau, où il arriva dans le courant d'octobre. Il se remit peu à peu des fatigues de

la traversée, mais le 28 novembre il eut une nouvelle attaque. Le docteur déclara que le malade pouvait s'éteindre à tout instant. Il reprit encore ses forces peu à peu, et au commencement de cette nouvelle année se trouvait assez bien pour dire la sainte Messe. Il parlait même de retourner l'année prochaine au champ de son apostolat sur les rives du fleuve Yukon. Il avait dit la messe le 13 janvier, et le soir de ce même jour, après le retour du P. Bougis revenant d'une visite à Sitka, il prit part à une récréation joyeuse et fort animée, exprimant son intention d'offrir le saint sacrifice à l'heure ordinaire le lendemain matin. Le 14 au matin, il dormait très tranquillement quand le P. Treca sortit de la résidence à 5 ½ h. pour aller à l'église. Il avait coutume de se rendre à l'église un peu avant 7 heures pour y offrir le saint Sacrifice ou au moins y faire la sainte Communion. Comme il ne venait pas, à sept heures et demie, le P. Tréca, inquiet, se rendit à la résidence, où il trouva le P. Tosi étendu à terre et sans vie. Tout fait supposer qu'en entendant la cloche de l'*Angelus* à 6 h., le R. P. Tosi se leva pour se rendre à l'église. Il avait passé ses bas, son pantalon et ses chaussures, quand une nouvelle attaque d'apoplexie l'enleva tout à coup. Sa mort a dû être instantanée. Son visage était parfaitement calme, ne laissant voir aucun signe de souffrance ou de lutte.

Les funérailles eurent lieu le lendemain, samedi 15 janvier. Il y eut messe chantée à 9 h. Le cadavre resta exposé dans l'église jusqu'à 2 h. de l'après-midi. Après l'absoute, le P. Bougis prononça un discours qui remua profondément l'auditoire et fit verser bien des larmes. L'église de Juneau pouvait à peine contenir la foule. Les catholiques se montrèrent très bien dans cette occasion. Ils ne permirent à personne d'autre de toucher la bière ; le char funèbre ordinaire ne fut pas requis. Plusieurs bandes de six hommes se formèrent spontanément pour porter à bras le corps du vénérable défunt jusqu'au cimetière. C'est là que sont déposés les restes du premier Préfet apostolique d'Alaska. Une croix décente s'élève sur sa tombe entourée d'une clôture, en attendant qu'un monument plus durable et plus digne y soit construit en pierre pour perpétuer sa mémoire.

On se rappellera toujours avec admiration les œuvres du P. Tosi, qui fut un grand missionnaire, et, après l'intrépide archevêque Charles Seghers, le premier instrument choisi par Dieu pour implanter la foi catholique dans l'Alaska. Cette terre immense, située à l'extrémité du monde, devait être la dernière appelée par le vicaire de Jésus-Christ à entrer à son tour dans le sein de l'Église. Quelques tentatives avaient bien eu lieu quelques années auparavant, mais sans suite et sans résultat appréciable. C'est en 1886 que l'apôtre de l'Alaska, Mgr Charles Seghers, organisa la première expédition évangélique dans l'intérieur de l'Alaska. Le R. P. Tosi avec le P. Robaut marchaient à la suite de l'archevêque. On sait comment le bon Pasteur, entraîné par son zèle, se détacha de ses compagnons pour s'élancer seul en

plein hiver à la défense de Nulato menacé, et dans quelles circonstances tragiques, il donna sa vie pour ses brebis au seuil même de son apostolat. Le R. P. Tosi lui succéda à la tête de l'expédition, et si depuis 12 années d'efforts héroïques et de sacrifices, cette terre d'Alaska n'est pas encore entièrement conquise à la vraie foi, du moins un grand pas a été fait, sous l'impulsion énergique et ardente du R. P. Tosi. Qu'on songe à la fondation successive des missions de Nulato, de Kosirefski, de Tununa, d'Akularak, de Shageluk et des autres stations qui s'y rattachent. Sans doute le Shamanisme est encore là, conservant sous son étreinte, une grande partie de la population adulte d'Alaska; mais le R. P. Tosi a dès le commencement établi des écoles où la jeunesse indigène, qu'il aimait tant, a été solidement instruite, non seulement dans les éléments des connaissances humaines, mais dans la religion catholique, et formée à des mœurs vraiment chrétiennes. Que la Compagnie veuille bien continuer à envoyer en Alaska quelques-uns de ses généreux enfants pour y arroser, s'il le faut, de leur sang la semence précieuse que le R. P. Tosi a jetée dans le sol avec ses premiers compagnons, Dieu sait au prix de quels sacrifices, et l'Église de Jésus-Christ, dans un temps qui n'est pas fort éloigné, pourra moissonner dans la joie ce que les premiers apôtres de l'Alaska auront semé dans les larmes.

Du reste si quelqu'un doutait encore de la solidité des résultats obtenus jusqu'à ce jour dans la mission d'Alaska grâce au zèle du R. P. Tosi, il est un fait qui devrait éclairer tous les yeux. Le 17 juillet 1894 le Souverain-Pontife, jugeant que les efforts des missionnaires d'Alaska justifiaient cette mesure, organisa la mission d'Alaska en gouvernement ecclésiastique distinct. Sans doute la Préfecture apostolique est le premier pas dans le gouvernement régulier de l'Église. Mais ce pas est fait. Personne ne peut douter désormais du progrès accompli dans la mission d'Alaska, pendant les 12 années qui se sont écoulées depuis la mort tragique de l'héroïque archevêque Charles Seghers jusqu'à la mort plus douce du R. P. Tosi.

Enfin pour donner le dernier trait au caractère indomptable du R. P. Tosi, son nom respecté restera entouré, aux yeux des mineurs et autres humbles artisans qui l'ont connu, d'une auréole de popularité, en raison de ses allures simples, modestes et affables. On ne peut se trouver en rapport avec cette population rude, mais énergique des mineurs d'Alaska, sans être frappé de ce dernier trait de la physionomie de ce vaillant missionnaire.

Votre tout dévoué serviteur en N.-S.

J.-B. René, S. J.

BRÉSIL.

Les vacances à Petropolis.

Extrait d'une lettre du F. Rubillon au R. P. Provincial.

Collegio Anchieta, Friburgo, 2 février 1898.

VACANCES magnifiques. Vingt jours à Petropolis, la plus jolie ville brésilienne, au nord de Rio. Il faut passer par la capitale, pour aller de Friburgo à Petropolis. Le voyage est incomparable.

D'ici à Rio, c'est 4 heures de chemin de fer, nos 1000^m de montagne à descendre. Puis la baie de Rio. On dit que c'est la plus belle du monde : je le crois. Trente-deux kilomètres de profondeur; des îles ravissantes, deux grandes villes assises sur ses bords; une ceinture des plus jolies montagnes; un mouvement de navires et de barques extraordinaire : tout cela peut dire quelque chose à l'imagination; mais vu des yeux du corps, cela ravit l'âme.

De Rio à Petropolis, 1 heure de bateau, deux heures de chemin de fer. 800^m de montagne que le plus joli chemin de fer à crémaillère vous fait escalader en trois quarts d'heure, en vous donnant le temps d'admirer le panorama incomparable de la baie, les montagnes, les villes, l'océan ; sans parler des précipices affreux que l'on a toujours à ses pieds.

Vous entrez alors à Petropolis. Et là dans les gorges, sur les flancs des monts, vous découvrez les merveilles de la civilisation au milieu des merveilles de la nature. Prenez tous les chalets, les palais de Cannes ou de Rio. Semez tout cela dans la serra brésilienne, au bord des plus jolis torrents, au milieu de la grande végétation tropicale. Transformez tout cela, sans rien détruire, en jardins aux dessins du meilleur goût. Au bord des torrents, plantez de belles allées d'arbres; tracez de chaque côté de larges rues. Dressez de grands poteaux avec leurs lampes électriques : vous aurez Petropolis.

Vraiment Dom Pedro II a eu là une idée de génie en créant la ville qui a gardé son nom. Il avait là son palais avec un parc superbe. Une partie est aux mains des religieuses de Sion. La comtesse d'Eu a aussi le sien, qui lui appartient encore.

Il y a 25 à 30 mille habitants à Petropolis, la meilleure société de Rio en général. Mais tous ces beaux chalets n'appartiennent pas à des Brésiliens. Tous les consuls et les membres du corps diplomatique ont le leur. Quelques-uns des plus beaux sont anglais; d'autres, allemands. Les premiers fondateurs de la ville furent même des colons allemands. Et les PP. Franciscains allemands ont là une paroisse presque toute allemande.

Voilà donc le paradis terrestre où nous avons vécu 20 jours.

Nous étions installés dans la maison des PP. Franciscains quêteurs de Terre sainte (non allemands). C'est à Mgr Guidi, l'internonce, et Mgr Rego

Maia, l'évêque, que nous devions cette belle installation et ce plaisir. Vous savez sans doute que ce Mgr Guidi est celui que le Saint-Père a chargé dernièrement d'une délicate mission près du président de l'Équateur. Il vient de partir. Nous avons tous déjeuné chez lui une fois. Plusieurs fois il est venu causer et jouer avec nous. C'est un charmant homme et qui a rendu de grands services à l'Église du Brésil. Croiriez-vous qu'il a été aidé par M. Pichon, notre bon radical, qui lui aussi vient de quitter le Brésil pour la Chine ? Ce dernier disait un jour à Monseigneur : « Vous croyez qu'à la Chambre je croyais tout ce que je disais ! » Vous voyez que les craintes de « la Croix » ne sont pas absolument fondées.

Et maintenant nous voilà revenus à Friburgo. Il fait un temps charmant ces jours-ci : du vent, de la pluie, du soleil, un peu de tout. En pleine saison des pluies, nous avons eu à Petropolis 12 jours de suite sans une goutte d'eau.

RUBILLON, S. J.

CEYLAN.

Un nouvel épisode d'une vieille querelle à Batticaloa.

Lettre du R. P. Royer au R. P. Bastien.

LA côte orientale de Ceylan est en général fort basse. La mousson du N.-E. y refoule les sables marins, qui peu à peu font obstacle à l'écoulement des eaux centrales : de là, du côté de Trincomali, ces deltas qui divisent en cinq ou six branches le cours du Mahavéli Ganga, le plus grand fleuve de l'île, et vers le Sud ces lagunes qui s'étendent sur 30 milles le long de la côte, reliées entre elles par d'étroits canaux, et se déversent enfin à la mer par un estuaire de 3 milles, ouvert au Nord.

Au fond de cet estuaire, une île s'épanouit dans le lac, comme un nid de verdure sur les eaux. C'est le noyau de la ville de Batticaloa. Pouliantivou, l'île du tamarinier, possède la Katchery, ancien château-fort, avec hautes murailles et large fossé plein d'eau, qui sert d'hôtel-de-ville ; l'esplanade, ancienne place d'armes ; la Cour de justice, où les affaires ne chôment guère ; le palais du *Government Agent* autour duquel se groupe tout le monde européen et officiel. Sur la côte Nord, à laquelle notre île est reliée par un pont, s'étendent les autres quartiers de la ville, Tandavanvély, Uppodai, Kottamounai, etc., habités par des gens aussi tranquilles que ceux de Pouliantivou le sont peu.

Pouliantivou, longtemps séparé du reste du monde par les eaux de son

lac où se font entendre les fameux poissons chantants, Pouliantivou, dis-je, semble justifier pleinement la mauvaise réputation des insulaires : peuple turbulent et inquiet, qui éprouve le besoin de s'occuper des affaires du voisin, aussi jaloux d'autrui qu'infatué de lui-même, impatient de toute autorité, ennemi-né de tout ce qui le contredit ou le gêne, toujours prêt à la dispute, à la bataille, aux procès, imbu, en un mot, comme disait le P. Moreel, du virus révolutionnaire.

Nos chrétiens, quoique heureusement modifiés par la grâce, portent encore hélas ! les faits suivants le montreront, une lourde tare de leurs défauts originels. Ils se partagent en quatre castes principales : les *Burghers*, descendants des Européens, qui cumulent, dit-on, les défauts des deux races ; les *Carrers* ou pêcheurs, gens vigoureux et rudes, généralement honnêtes ; les *Barbiers*, adonnés à l'eau de-vie, et prompts à transformer leurs rasoirs en redoutables couteaux ; enfin les *Vellages*, caste ailleurs des plus nobles, mais ici des plus mêlées : depuis une trentaine d'années on y admet des gens de basse extraction,et quiconque n'est ni *Carrer*, ni *Barbier*, se pare ici du beau nom de *Vellage*. Aussi est-ce la caste la moins morale et la moins gouvernable.

Or, si à Ceylan les rapports de caste sont plus faciles et plus fréquents que dans l'Inde, les jalousies et les haines n'y sont pas moins vives. A Pouliantivou, de temps immémorial, il y a lutte ouverte entre les *Carrers* et les autres castes chrétiennes. Les *Carrers*, rudes gens de mer, sont traités de coolies par les *Burghers* et les *Vellages* ; mais, comme ils ont pour eux la vigueur de leurs muscles et une certaine aisance, fruit de leur travail, ils rendent à leurs rivaux mépris pour mépris, et ne perdent aucune occasion de le leur témoigner. Ces jalousies ont tôt ou tard leur retentissement dans l'église. On s'y coudoie de mauvaise grâce, bientôt on ne veut plus s'y voir : on veut avoir ses fêtes à soi, ses neuvaines plus brillantes, et il faut deux églises. C'est l'histoire de Batticaloa.

Une seule chapelle, bâtie par les goanais et dédiée à Ste-Marie, existait dans l'île depuis 1825. Une autre fut dédiée à S. Antoine vers 1845, qui peu à peu devint l'église des *Carrers*, tandis que les autres castes se retiraient à Ste-Marie. Ce n'étaient que de modestes sanctuaires. En 1870 les *Carrers* se donnèrent le luxe d'une vraie église : une grande salle couverte de tuiles, avec de légères colonnes en bois, et un fronton dans le goût indien ; mais enfin, par ses dimensions, c'était une église. Ils la dotèrent de cloches, d'un autel avec grand retable doré, et bâtirent tout près un presbytère avec trois, puis plus tard, quatre chambres élevées et assez spacieuses. Les gens de Ste-Marie n'y tinrent plus : ils voulurent, eux aussi, une église digne d'eux.

Justement un prêtre natif venait d'être envoyé comme curé à Batticaloa, le Père Xavier. De race *Vellage*, il prit ouvertement parti pour sa caste,

fit de la construction projetée son œuvre, et résolut de faire grand. Copiant à peu près notre église de Tuticorin, il traça le plan d'un édifice ni vaste, ni commode, mais très élevé : trois nefs, si l'on peut appeler ainsi d'étroits couloirs, un immense portail, flanqué de deux hautes tours, un dôme central, et tout autour une élégante galerie. Rien de trop beau, ni de trop cher: sous le P. Xavier, on ne regardait pas à l'argent, quand l'honneur de la caste était en jeu.

On y regardait si peu, que bientôt il manqua. Après dix années d'efforts et une dépense de plus de 30000 roupies, dit-on, le P. Xavier fut retiré de son poste, laissant une situation fort embrouillée, et une construction inachevée, de solidité fort douteuse. Triste héritage pour ses successeurs, qui depuis quinze ans ont plus ou moins repris son œuvre, démoli, reconstruit, puis démoli encore, sans qu'aucun ait réussi à rien terminer, faute soit de ressources, soit de confiance dans la durée de l'édifice.

Cependant, pour placer le nouveau monument au centre du terrain, le P. Xavier avait dû abattre la vieille chapelle goanaise, sauf le clocher ; et depuis dix ans on allait aux offices dans l'église St-Antoine. C'en était assez: les gens de Ste-Marie se construisirent près du nouvel édifice, une église provisoire en terre, couverte de feuilles, et obtinrent que l'on ferait désormais les offices du dimanche, six mois chez eux et le reste de l'année seulement à St-Antoine. Ainsi partagés, ils prirent patience.

Enfin un cri d'espérance leur vint de Rome : « Les Jésuites vont venir ! » Qui dit Jésuite dit homme qui jongle avec l'or. « Les Jésuites finiront notre église : viennent donc les Jésuites ! » Deux ans on les attendit, deux ans pendant lesquels on fatigua les oreilles des Oblats du refrain agaçant : « Quand les Jésuites seront ici,... ». Ils vinrent enfin ; et la caste leur fit fête, comme à des sauveurs. Pendant douze jours, ce ne furent que discours, réceptions, dîners : la carte à payer, c'était invariablement : « Achevez notre église. »

Or, cette fameuse église se composait d'un immense portail, qui se dressait à 45 pieds comme un géant dans l'espace ; il était flanqué de quatre murs, formant trois nefs étroites, non couvertes, terminées par un chœur cintré avec deux petits transepts. Un grand pan du mur de la nef principale, voisin du chœur, était tombé, inondant de ses débris tous les environs; de contreforts, point ; des fondations défectueuses, des murs de 2 pieds d'épaisseur à peine, pour une hauteur de 30 ; partout des briques mal cuites, des crevasses inquiétantes, des cintres lézardés, des clefs de voûtes branlantes ; le tout, arrosé depuis 20 ans par les pluies torrentielles de nos hivers, se détachait lamentablement sur l'azur du ciel, avec la couleur et l'aspect d'une ruine séculaire.

Que faire ? Nos Pères en arrivant avaient d'autres soucis que de donner satisfaction à l'orgueil de la caste. En juillet 1896, Monseigneur qui visita

l'édifice avec le P. Koch, architecte du *Papal Seminary* de Kandy, se montra peu pressé d'engloutir les ressources de la mission naissante dans une construction de durée problématique, et dont le besoin ne se faisait nullement sentir. Mon arrivée en novembre de la même année naturellement ne changea rien à la situation. Et les gens de Ste-Marie, qui avaient tant compté sur nous, attendaient toujours. Ils finirent par perdre patience : et voyant que nous ne marchions pas, ils partirent sans nous. Voici à quelle occasion.

Le presbytère St-Antoine étant plus convenable, c'est là que les Pères m'installèrent à mon arrivée. Dès lors, ce semble, tout ce que nous fîmes devint, pour les gens de Ste-Marie, matière à jalousie. En vain deux Pères habitaient leur presbytère : « Le P. Supérieur était à St-Antoine, donc on aimait mieux St-Antoine. » Le regretté P. Outerleys vint à mourir : nous lui fîmes une tombe près de nous, dans notre jardin de St-Antoine. C'était encore une preuve de nos préférences pour les *Carrers*. Un de nos jardiniers était *Carrer* : c'est lui qui inspirait toutes nos décisions. Que sais-je encore ? J'ai fait arranger en chambres deux petites dépendances de la sacristie St-Antoine, c'était un signe que nous avoins l'intention d'abandonner Ste-Marie.

Un homme relevait avec amertume tous ces griefs, et les exploitait jalousement : c'était le sacristain de Ste-Marie, Antoni Gnanam. Gnanam était un de ces types assez répandus ici, qui s'imaginent qu'une église est créée et mise au monde pour qu'ils y soient sacristains. Dans l'esprit de ce nouveau Quasimodo, Ste-Marie et lui, c'était tout un ; Ste-Marie ne se concevait pas sans Gnanam. Petit de taille, aux allures patelines, le regard tour à tour timide ou de feu, il savait ramper ou se redresser en sifflant comme le serpent. Quand le dimanche, tout devant mon prie-Dieu, pour que je pusse bien me convaincre de sa piété, il récitait les prières avec des larmes dans la voix, on l'aurait pris pour un ange : mais on sentait qu'il pouvait devenir un démon. Du reste, à plus d'un point de vue, il eût été un sacristain modèle, si la jalousie de caste n'était venue tout gâter. Qu'il aimât Ste-Marie, nul ne songeait à l'en blâmer : mais il détestait St-Antoine. S'il était heureux, pendant six mois, d'avoir les offices à Ste-Marie, c'était, pour une bonne moitié, parce qu'alors St-Antoine ne les avait pas. A Pâques cette année, sans rien retrancher à Ste-Marie, j'avais promis aux *Carrers* une grand'messe pour l'inauguration de leur nouvel autel ; le sang faillit couler, tant Gnanam vit rouge ce jour-là. On raconte qu'à une procession de la Fête-Dieu, il saisit à la gorge un Père Oblat, qui avait prêté à l'autre église quelques fleurs de Ste-Marie.

Or voici que cette année on annonce la confirmation pour le mois de juillet et c'est à St-Antoine qu'elle doit se faire. Gnanam n'en dort plus. « Ah ! Monseigneur confirme à St-Antoine ? Ste-Marie se mettra en

grève pour sa réception. » Tandis donc que les *Carrers* préparent activement pandels (sorte d'arcs-de-triomphe) et discours, il excite sournoisement les susceptibilités des castes rivales, et vient, au dernier moment, nous dire en pleurnichant : « Ils ne veulent rien faire. — Vous ne faites rien pour recevoir Monseigneur ? lui dis-je : très bien ; Monseigneur vous traitera comme vous le méritez. »

Monseigneur arrive : réception grandiose à St-Antoine, abstention complète des gens de Ste-Marie, qui empêchent même leurs enfants de se rendre au cortège. Ils croyaient avoir fait acte de force, et pensaient en imposer à Monseigneur. Une délégation de *Burghers* vient donc le sommer de confirmer leurs enfants à Ste-Marie. « Je confirme à St-Antoine, répond Monseigneur, menez-y vos enfants. » Stupeur profonde : ils n'imaginaient pas qu'on pût leur refuser une faveur qu'ils se donnaient, eux *Burghers*, la peine de demander. Mais ils tiennent bon ; la confirmation se fait à St-Antoine, et les *Burghers* n'y viennent pas. « Il faudra bien, cette fois, que Monseigneur les confirme seuls le dimanche suivant. » Le dimanche suivant, Monseigneur part, et donne en passant la confirmation dans un village voisin. C'est là, à cinq milles de Batticaloa, que ces messieurs sont réduits à lui conduire leurs enfants, bernés par les *Carrers*, et même par les protestants et les païens, qui ne s'expliquaient pas cette insulte faite à un premier pasteur. Après cette déconvenue, ils sentirent la nécessité d'un coup d'éclat, et pour écraser leurs rivaux en même temps que pour se relever eux-mêmes, ils décrétèrent d'enthousiasme l'achèvement de Ste-Marie.

Achever Ste-Marie était fort beau : mais cette résolution soulevait une grosse question, et même plusieurs. Sans parler de difficultés matérielles qui nous paraissaient insurmontables, les *Burghers* voulaient « leur » église, pour avoir « leur » curé, « leurs » offices à eux, c.-à-d. pour consommer la rupture avec la caste rivale, ce qui cadrait peu avec nos plans, et nous faisait prévoir bien des difficultés pour l'avenir. Quand donc MM. Peters, Barthelot et Rozario vinrent, au nom de la communauté, nous demander autorisation, et surtout concours, je leur fis une réponse dilatoire : la permission dépend de Monseigneur seul, et je sais qu'il ne l'accordera qu'à deux conditions, à savoir, que la solidité de l'édifice lui soit garantie, et que l'on ait en main l'argent nécessaire pour l'achever. « Consultez donc d'abord un architecte sérieux. » Ils proposèrent M. Venning, ingénieur provincial. « Soit, leur dis-je ; voyez-le, et faites votre demande à Monseigneur. »

Les jours se passent, et j'apprends qu'on prépare activement la reprise des travaux : on rebâtit le four à chaux, on amène des briques, on voiture des bois : Gnanam lève des collectes, fait les commandes, anime les travailleurs, et comme un général d'armée semble être partout à la fois, pour lancer l'œuvre. Cet élan ne laissait pas que de nous inquiéter. Je fais appeler les trois chefs

du mouvement, et leur demande où en sont les affaires. Ils n'ont pas vu M. Venning, ils n'ont pas écrit à Monseigneur: ils comptaient sur moi pour cela. — « Mais, leur dis-je, c'est votre affaire : c'est à vous de faire acte de soumission à Monseigneur ; je ne m'occuperai pas de votre entreprise, avant qu'elle soit autorisée par Sa Grandeur. »

Ils se décident enfin à voir l'ingénieur. Celui-ci, comme il était à craindre, après un examen sommaire des constructions, délivre un certificat de complaisance, principalement fondé sur le fait que les murs ayant tenu bon 20 ans, malgré l'intempérie des saisons, il n'y avait pas de raisons pour qu'ils ne tinssent encore longtemps. Ce fut un triomphe: la note est envoyée à Monseigneur, et, ne doutant plus que la permission ne fût accordée, on hâte encore les préparatifs. Déjà on avait fait de la chaux, on monte les échafaudages. Le projet était de rebâtir le mur écroulé, puis de couvrir le chœur de bonnes tuiles, le reste provisoirement de feuilles, et de s'installer tant bien que mal dans la nouvelle église, pour le jour de Noël.

Monseigneur Van Reeth, averti de ce qui se passait, n'entendit pas de cette oreille-là. Il a l'habitude de faire les choses en règle ; il exigeait donc un plan, un devis, un architecte de son choix, et subordonnait à un examen sérieux des fondations, l'autorisation non seulement de commencer les travaux, mais celle même de lever les souscriptions. Vu la manière dont l'affaire était engagée, exiger ces conditions équivalait à un refus d'autorisation. Or ce refus, comment serait-il accueilli ? Tout nous portait à le croire, le peuple passerait outre; et c'était entre Monseigneur et lui un conflit d'autorité dont les conséquences nous effrayaient. J'écrivis à Sa Grandeur pour lui exposer nos craintes. Monseigneur répondit par l'envoi du P. Koch, architecte du *Papal Seminary*, avec des ordres très précis, et une marche à suivre pour revendiquer ses droits d'administrateur méconnus.

Le P. Koch était *persona grata* à Batticaloa, où il avait prêché deux retraites fort goûtées même des protestants, que sa belle parole attirait. Il y avait donc lieu d'espérer qu'il réussirait à faire admettre son intervention d'ami et son contrôle d'architecte. Arrivé à Batticaloa dans la nuit du samedi 4 septembre, il vit dès le lendemain les trois *Burghers* dont j'ai déjà parlé, MM. Peters, Barthelot et Rozario, et leur exposa les vues bienveillantes de Monseigneur. Batticaloa, tout le faisait prévoir, serait le siège du futur évêché : or Ste-Marie, par ses dimensions, semblait toute désignée pour la future cathédrale ; il importait donc de s'assurer de sa solidité, puis, selon les cas, de la reconstruire ou de l'agrandir. En conséquence Monseigneur ordonnait de suspendre les travaux jusqu'à ce qu'on eût fait l'examen sérieux et définitif des fondations, examen dont le P. Koch était chargé ; et il comptait sur l'influence de ces messieurs pour obtenir

l'assentiment du peuple. Nos Burghers répondirent que la tâche était au-dessus de leurs forces, et qu'ils donnaient leur démission de membres du comité des travaux.

Le lendemain, lundi 6 septembre, devait précisément commencer la construction du mur. Dès le matin Gnanam fait sonner la cloche pour convoquer les travailleurs de bonne volonté, et on se mit à l'œuvre. Vers 8 heures, nous nous rendons, le P. Bonnel et moi, sur le chantier : il y avait alors une trentaine de personnes, et là, au nom de Monseigneur, j'ordonne de suspendre les travaux. Sans daigner écouter ce que nous disons, les maçons jouent de la truelle à qui mieux mieux. Un certain Tambeya nous dit avec beaucoup de calme, que c'est au peuple de se construire une église, qu'ils n'ont pas besoin de Monseigneur pour cela, puisqu'ils ne lui demandent pas d'argent. — « Mais, lui dis-je, avant de construire, il faut bien s'assurer si les fondations sont solides. — Le témoignage de M. Venning nous suffit. Nous ne voulons pas qu'on découvre les fondations : la pluie les endommagerait. » Gnanam, à notre approche, avait prudemment disparu ; mais il y avait là son frère, puis un petit vieux, nommé Santia, qui nous parut un des ardents meneurs. Accroupi contre une colonne, le menton entre les genoux, il ne cessait de dire : « Faut travailler, faut achever l'église. » Nous essayons de lui parler, mais à tout il répond : « Faut travailler, faut achever l'église. » Il n'y avait pas à raisonner, nous partons après avoir renouvelé la défense de Monseigneur.

Le lendemain nouvelle tentative : nous emmenâmes un de nos serviteurs pour commencer les fouilles. Notre présence en impose d'abord aux rebelles, qui le laissent donner quelques coups de pioche. Mais à peine avons-nous quitté le chantier, qu'ils le chassent, et comblent le trou commencé. Cependant ces fouilles pressaient, car le P. Koch avait pris rendez-vous avec un architecte sérieux de Colombo, M. Grieve, qui était incessamment attendu. Il ne nous restait qu'à demander l'intervention de la police : c'est ce que nous fîmes par un long mémoire adressé à l'agent du gouvernement.

M. Murray, nouvellement arrivé à Batticaloa, y avait tout de suite montré des qualités remarquables de fermeté, de sérieux et d'équité. Une de ses filles, récemment convertie au catholicisme, nous avait ménagé avec lui de bonnes relations, et nous avions eu beaucoup à nous louer de son obligeance et de sa courtoisie. Dans toute cette affaire, il se montra vraiment dévoué : malheureusement ses fonctions l'appelèrent trop souvent hors de Batticaloa, aux jours où sa présence nous eût été le plus nécessaire.

L'agent d'abord convoqua les ouvriers, puis les principaux *Burghers*, pour leur faire entendre raison. « Je n'ai rien pu obtenir, nous dit-il ; ces gens ont contre vous des préventions ridicules, mais invétérées. Ils s'imaginent que vous voulez humilier leur caste, abattre de parti pris leur église, ou la prendre pour un collège ou un couvent. L'architecte de Colombo a

été payé pour dire du mal des fondations, etc., etc. Avec les Pères Oblats ils n'avaient jamais de difficultés (ils oubliaient les aventures de Mgr Mélizan, du P. Roux, et bien d'autres) ; mais les Jésuites sont dominateurs, l'histoire est là pour le dire, etc., etc. « Je mettrai, disait enfin M. l'agent, la police à votre disposition, si vous le désirez. Mais je conseillerais plutôt la patience et les voies de conciliation. Si fort que l'on soit, et si sûr de ses droits, il faut prendre avec les Indiens beaucoup de ménagements, et ne jamais les heurter de front. » Ces conseils nous dictaient la conduite à tenir : nous renonçâmes à des fouilles qui eussent donné lieu à des scènes violentes, et l'architecte de Colombo se contenta d'examiner les murs et de donner quelques conseils pour les consolider.

Cependant en vue d'amener la conciliation désirée, nous rédigeâmes, au nom de Monseigneur, une déclaration, dans laquelle nous réfutions les préventions répandues contre nous, et exposions de nouveau aussi clairement que possible, les intentions et les ordres de Sa Grandeur. S'obstiner dans une révolte déraisonnable était faire acte de folie, et s'exposer à des peines très graves. Le dimanche suivant, 12 septembre, cette déclaration fut lue puis commentée par le P. Koch en anglais, et par le P. de Beaurepaire en tamoul. Après la messe, un meeting se tint à la salle d'école. Les meneurs essayèrent d'abord de justifier leur conduite en rappelant la longue liste de leurs prétendus griefs contre nous. Le P. Koch les arrêta : « Quoi qu'il en soit du passé, dit-il, je suis ici témoin de deux actes positifs de désobéissance. Malgré les ordres de votre Évêque, vous travaillez à l'église, et vous m'empêchez de faire l'examen des fondations pour lequel Monseigneur m'envoie. Soumettez-vous d'abord, cessez les travaux, laissez-moi remplir mon mandat, et je pourrai ensuite vous entendre. » Là-dessus il se retire. Le lendemain les travaux reprenaient de plus belle, et se continuèrent les jours suivants.

Ce mépris de l'autorité épiscopale nous mettait dans une situation des plus fausses. Le lundi 13 septembre, Monseigneur me télégraphiait qu'il m'autorisait à user des censures. Le jeudi suivant, je fis donc appeler le chef des travaux, un *Burgher* nommé Stoffaës, et je lui fis la monition canonique, préliminaire à l'excommunication. Le lendemain, je donnai le même avertissement à Gnanam, le sacristain cassé depuis quelques jours, comme fomentant secrètement la révolte, et qui maintenant s'y jetait à corps perdu. Cet hypocrite cependant parut déconcerté par la perspective de l'excommunication : il proposa un nouveau meeting, et promit de faire suspendre les travaux. De fait le lendemain, samedi, aucun ouvrier sur le chantier, et le soir une cinquantaine de personnes *Burghers*, *Vellages*, quelques *Barbiers* se réunirent sous notre vérandah.

Une fois de plus, le P. Koch leur explique la conduite de Monseigneur, et leur en démontre la sagesse. Alors Santia, le petit vieux dont nous avons

déjà parlé, se prosterne à terre, et baisant les pieds du P. Koch : « Nous avons, dit-il, le plus grand respect pour Monseigneur, et pour les Souâmis (pères). Mais nous voulons achever notre église : quand elle sera finie, nous l'offrirons à Monseigneur. — Mais, dit le P. Koch, avant d'y travailler, il faut voir si elle est solide. — Non, il faut la terminer. — On la terminera après, on l'agrandira même. — Non, il ne faut pas l'agrandir, il faut la terminer », répétait invariablement le petit vieux, avec une moue comique, qui mettait les rieurs de son côté. Il n'y avait plus qu'à clore l'entretien.

Alors quelques *Burghers* se démasquèrent ; jusque-là, ils avaient rejeté sur les autres castes la responsabilité de la rébellion. Mais ce soir un des plus modérés en apparence, M. Rozario, fut pris en flagrant délit d'excitation à la résistance, et menacé d'excommunication ; il n'y échappa que par une fuite précipitée à l'autre bout du district. On ne l'a point revu depuis. Il était évident que si les coolies *Vellages* étaient les enfants perdus de la révolte, les chefs *Burghers* en étaient l'âme et les vrais promoteurs.

Cependant, avant de lancer les censures, nous voulûmes tenter un dernier effort. Le lendemain, dimanche 19 septembre, à la messe, le P. Koch en anglais, le P. Evrard en tamoul, commentèrent et proposèrent à la signature du peuple une lettre de soumission à Monseigneur, mettant à ce prix son concours à l'achèvement de leur église. Six personnes seulement apposèrent leur signature, malgré un nouvel appel fait le soir à l'heure du salut. Quelques meneurs terrorisaient toute la masse : le lendemain, lundi, on reprit les travaux.

Tous les moyens de conciliation étaient épuisés : il restait à agir. Nous proclamâmes, sur le chantier même, les censures portées par Monseigneur contre les ouvriers et ceux qui leur prêtaient assistance en quelque manière, et le mardi, à toutes les messes de St-Antoine comme de Ste-Marie, on y ajouta les excommunications nominales contre trois obstinés meneurs, Stoffaës, l'entrepreneur, Gnanam, l'ancien sacristain, et Tambeya, son *alter ego*. Puis nous attendîmes deux jours l'effet produit. Comme les rebelles s'obstinaient, nous fixâmes au jeudi suivant, 23 septembre, la fermeture de Ste-Marie par ordre de Monseigneur, et le transfert des offices qui s'y faisaient, à Tandavanvély, de l'autre côté du lac.

Supprimer une des églises rivales, était de l'avis de tous les curés qui ont desservi Batticaloa, le seul moyen d'éteindre les querelles. Mais c'était un gros grelot, et nul n'osait l'attacher. L'occasion était bonne : la mesure s'imposait comme juste punition de la révolte, et du même coup on préparait l'érection d'une nouvelle paroisse à sa place normale, en dehors de l'île.

Mais cesser les offices à Ste-Marie nous parut une mesure incomplète, si nous y laissions les cloches. Il était évident que les rebelles provoque-

raient dans l'église fermée des réunions schismatiques : il ne fallait pas qu'ils eussent ce moyen d'y convier le peuple. Le mercredi donc après la dernière messe, nous enlevâmes secrètement le St-Sacrement, les vases sacrés et les ornements, et nous prîmes nos mesures pour descendre les cloches la nuit suivante. L'entreprise, confiée au Frère Wright, n'allait pas sans quelque difficulté. Il y avait quatre cloches, dont une de 300 livres, la seconde assez lourde aussi, mais fêlée, et deux petites. Elles se trouvaient dans un petit clocher, haut de cinq mètres, seul reste de la chapelle goanaise, et isolé dans un terrain vague à quelques mètres sur le flanc de l'église Ste-Marie, à une dizaine de pas du presbytère. La descente devait s'opérer par le dehors : car l'intérieur de la tour était encombré des rouages d'une horloge, œuvre d'un serrurier natif, et qui n'avait jamais daigné marcher.

L'heure choisie pour l'opération était une heure du matin : mais les Carrers désignés pour aider le Frère, n'écoutant que leur impatience, l'entraînèrent dès dix heures et demie, au risque d'être surpris par quelque rôdeur attardé. La descente de la grosse cloche fut longue et laborieuse ; mais enfin, au bout d'une heure elle était à terre, et trois hommes vigoureux se mettent en devoir de l'emporter à St-Antoine. Le bâton préparé pour cela se trouve trop court : on perd à s'en procurer un autre des minutes précieuses. Cependant le Frère, avec l'aide d'un Singhalais, descend facilement la seconde cloche ; puis la 3e, qui tinte un coup léger : le son fut entendu. Au moment où d'une part les trois hommes, munis enfin d'un bâton convenable enlevaient prestement la grosse cloche, et de l'autre le Frère, aidé du Singhalais, détachait la dernière, un cri retentit au pied du clocher : « Qui est là ? » Personne ne répondant, celui qui l'a poussé court dans la rue voisine donner l'alarme ; le Frère se glisse dans l'ombre le long de l'échelle, disant à son compagnon de le suivre, et rentre, sans avoir été reconnu, au presbytère Ste-Marie, où les Pères de Beaurepaire et Evrard surveillaient l'opération. Mais le malheureux Singhalais manque un échelon, tombe, et ne peut se relever à temps. Saisi par les gens qui accourent furieux, il est entraîné, roué de coups, et sans doute eût été assommé, si le P. de Beaurepaire et le Frère Wright, n'écoutant que leur courage, n'étaient venus le protéger. La foule le ramène avec les Pères, près du clocher ; là, à la lueur des lanternes et des torches, on aperçoit sur les habits noirs du Frère une poussière accusatrice. Ce furent alors des cris de fureur, des hurlements sauvages : « Le Frère voleur ! le Frère voleur de nos cloches ! » Les bâtons se lèvent, les poings se crispent, on saisit des pierres, et sans la ferme attitude des Pères et du Frère, sans surtout la protection des Sts Anges, Dieu sait ce qui serait arrivé. Après une longue attente, apparaît la police, un simple agent, puis un Vidané, puis l'Oudéar. C'étaient des natifs : ils n'arrivèrent pas à dominer le tumulte : « Voleurs ! prêchez-

nous maintenant le 7e et le 9e commandement ! » Et ils mettaient leurs lanternes sous le visage du Frère, ne pouvant assez contempler ses habits couverts des preuves de son crime.

Heureusement les Pères avaient trouvé moyen d'envoyer un homme sûr à l'inspecteur de police. Celui-ci, un colosse, arriva enfin, et il se fait un grand silence. Il était temps, nos Pères et le Frère, harcelés par cette foule depuis près de deux heures, étaient à bout de patience et de forces. L'inspecteur procède à un interrogatoire sommaire. Assis sous la vérandah du presbytère, il reçoit la déposition d'un nommé Aser, l'homme qui, le premier, a donné l'alarme. Il n'a rien vu dans les ténèbres, mais seulement entendu du bruit. Gnanam lui succède : on eût dit une tigresse dont on a ravi les petits. « On a osé porter la main sur ses cloches ! » Dans sa fureur, il se trouble au point d'avouer que l'église et les cloches appartiennent aux Pères. « Alors de quoi vous plaignez-vous ? » dit l'inspecteur. On interroge Francis, le malheureux Singhalais, qui, tout tremblant, nomme les Carrers ses complices, à la grande stupeur du peuple. Enfin le Frère ayant déclaré qu'il avait agi par ordre du vicaire-général, l'inspecteur termine l'interrogatoire et s'apprête à se retirer, quand Gnanam, qui a repris toute son audace, s'écrie : « Et le Frère ? il faut qu'il aille en prison, et porte la cloche (1). — Je ne porte rien du tout, dit le Frère, et m'en vais me coucher. » Et ainsi fit-il, sous les yeux de l'inspecteur, sans que personne osât l'inquiéter, tandis que les Pères de Beaurepaire et Evrard rentraient aussi chez eux. Longtemps encore la foule commenta bruyamment le grand événement : on était stupéfait tantôt de l'audace, tantôt de l'habileté de celui qui avait fait le coup. « Voler leur cloche ! et prendre pour cela des Carrers ! » Peu à peu cependant le bruit s'apaisa : il était près de trois heures, et une vingtaine d'hommes seulement couchèrent sur le terrain.

Le lendemain naturellement, il ne fut question, dans Batticaloa, que du vol des cloches. La fermeture de l'église passa inaperçue pour le moment. Les railleries des païens, celles surtout des Carrers, mettaient hors d'eux-mêmes les gens de Ste-Marie. Ils réclamaient leur cloche à tout prix ; ils étaient prêts à tout oublier si on voulait la rendre, mais à tout faire, si on la retenait. Des hommes qui avaient bu pour se donner du cœur, parcouraient la ville en proférant des menaces, et l'un d'eux était venu un couteau à la main jusque sous la vérandah où nous prenions notre récréation. Nous jugeâmes prudent de ne pas conserver chez nous l'objet du litige, et nous fîmes porter la grosse cloche au dépôt de police.

Cela ne faisait pas l'affaire des rebelles, qui résolurent de nous assigner à la cour. Mais qui nous *posera le cas ?* comme on dit ici : MM. Peters, Rozario, Outskorn et autres gros bonnets Burghers, savaient bien consulter

1. C'est l'usage à Ceylan que les voleurs soient conduits en prison portant l'objet par eux dérobé : c'est un aveu et un premier châtiment de leur faute.

contre nous des avocats, ils s'entendaient à fomenter les colères du bas peuple, mais se mettre en avant, et nous attaquer, visage découvert,jamais. Il fallait qu'un Gnanam se dévouât pour déférer à la justice le Frère voleur. Hélas ! le juge refusa son cas ; d'où grande colère, et appel à Colombo, où notre homme ne fut pas plus heureux. Un avocat distingué, catholique tout dévoué à Monseigneur, et instruit par lui de ce qui se passait, y fit avorter le cas.

Le dimanche approchait : qu'allaient faire les rebelles ? Depuis jeudi, ils n'avaient pas de messe. Un meeting fut tenu le samedi soir, composé naturellement des principaux meneurs. On y décida la continuation sans prêtre des offices à Ste-Marie. La nuit suivante, avec la connivence de la police, qui, depuis trois jours, se tenait là pour la forme, on pénétra dans l'église en enlevant la barre d'une porte mal jointe, puis on fit, dès le matin, devant le policeman, la petite comédie de constater qu'il suffisait pour entrer de pousser légèrement le portail. A l'heure ordinaire des offices, on sonna la petite cloche, restée en place, et l'excommunié Tambeya chanta les prières de la messe devant une cinquantaine de personnes. De même le soir, réunion sacrilège à l'heure ordinaire du chapelet.

Les rebelles, peu ferrés sur les questions de juridiction, s'imaginaient que pour remplacer les Jésuites dont ils n'étaient pas satisfaits, ils n'avaient qu'à demander quelque autre prêtre. Ils avaient donc télégraphié en ce sens à Jafna, puis à Kandy, au délégué apostolique. Mgr de Jafna répondit qu'il était navré d'apprendre ce qui se passait à Batticaloa. « A la bonne heure, s'écrient nos gens, voilà un évêque du moins qui apprécie comme il faut la conduite de nos prêtres. » Est-il besoin de dire que telle n'était pas la pensée de Mgr Joulain ? La réponse de Mgr Zaleski, le délégué apostolique,fut moins de leur goût : « Obéissez à vos pères, sinon je ferai transférer l'évêché de Batticaloa à Trincomali, où le peuple est soumis. » Si Son Excellence n'avait pris soin de nous adresser copie de son télégramme,nous n'en aurions jamais entendu parler.

A partir de ce jour, les révoltés, suivant les conseils d'un avocat païen, inaugurèrent un système d'empiètement méthodique de nos droits. L'inspecteur, dès la nuit de l'enlèvement des cloches, avait ordonné de laisser toutes choses dans le *statu quo ;* et depuis lors les deux cloches descendues étaient restées avec les cordes au pied du clocher. Gnanam et ses gens, profitant de l'impuissance de la police [1], rentrèrent le tout dans l'église dès le lundi ; bientôt même ils montèrent la cloche bonne encore dans un arbre, et recommencèrent à sonner l'angélus. Chaque nuit, ils envahissaient la véranda du presbytère, sous prétexte de garder l'église, et troublaient par leurs conversations et leurs rires le sommeil des Pères. Une fois le Père de

1. Batticaloa ne possède que douze agents, et sur ce nombre huit à peine sont habituellement disponibles.

Beaurepaire, n'y tenant plus, fit évacuer la place sans tambour ni trompette, mais non sans coups de pieds de chaise et autres. Ensuite Gnanam changea la serrure de l'église, dont nous cessions ainsi d'être maîtres. Bientôt vint le tour du presbytère, dont il fit aveugler la serrure avec des cailloux : gaminerie sans doute au début, mais qui, se renouvelant plusieurs jours de suite, finit par amener de sérieuses conséquences.

Nous étions au samedi 2 octobre, veille du saint Rosaire. Chaque année, ce jour-là, il y avait à Ste-Marie vêpres solennelles avec illumination et grands renforts de pétards. Nos révoltés ne perdirent pas si belle occasion de montrer qu'ils pouvaient se passer de nous. Ils annoncent un meeting qui doit être monstre, et où l'on proclamera les résolutions prises la veille en petit comité, à savoir : « Assistance obligatoire pour tous aux offices de Ste-Marie ; interdiction d'aller à ceux de St-Antoine, sous peine d'exclusion de la caste ; enfin dimanche, grand banquet dans l'enclos de la nouvelle église : toutes les femmes sont réquisitionnées pour les préparatifs. »

Vers quatre heures une quarantaine de personnes arrivent peu à peu : on est loin du meeting monstre. A cinq heures, le P. Koch dirige de ce côté sa promenade. Il entre, calotte sur la tête, à l'église, regarde d'un air étonné et curieux les préparatifs d'illumination, sans dire un seul mot fait le tour de l'église pour inspecter les portes, puis, sous les regards stupéfaits des assistants, pénètre au milieu des constructions nouvelles. Là, il avise quelques Burghers, médusés par sa brusque apparition : « Eh bien ! dit-il avec un air de bonhommie parfaite, nous allons donc au schisme ? — Au schisme ? Jamais, Père ; nous sommes catholiques, et nous mourrons catholiques. — Mais alors que faites-vous ? Pourquoi vous mettre en révolte contre votre évêque ? » Et il leur explique de nouveau ce que Monseigneur l'a envoyé faire, leur montrant sur place ses projets d'agrandissement. Bientôt on s'attroupe, et comme l'entretien se prolonge, on invite le Père à s'asseoir à l'école voisine. On lui apporte un fauteuil, les gens se rangent par terre autour de lui et alors commence la discussion la plus curieuse. Le P. Koch parlait en anglais, quelqu'un traduisait objections et réponses. Avec une patience imperturbable, le Père dissipe les préventions, explique les malentendus : nous n'avons pas volé les cloches ; mais nous ne voulons pas qu'on les sonne pendant que les offices sont interdits par Monseigneur; si nous avons pris des Carrers pour les descendre, c'est que nous ne pouvions nous adresser à d'autres, etc., etc. Les Burghers paraissaient ébranlés, et l'on commença à parler de conciliation. Mais quelles en seraient les conditions ? Ils demandaient qu'on prît des engagements à leur égard. Le P. Koch exigea la cessation immédiate des travaux et des offices, la signature d'une lettre de soumission à Monseigneur, et en signe de retour sincère, la remise des clefs de l'église. Ce dernier point leur fit peur. « Vous vous défiez donc de Monseigneur ? » leur demanda le P. Koch. Bref ils

demandent à en délibérer entre eux. Le P. Koch se retire donc, disant son chapelet de tout cœur, et priant la Ste Vierge de bénir ses efforts si prêts, ce semble, d'aboutir. Hélas ! le diable avait travaillé : Gnanam, pour qui la soumission était la déchéance de ses fonctions de pontife, avait ranimé l'esprit de révolte ; quand on rappela le P. Koch, il vit que tout était à refaire. Il essaya de nouveau de ressaisir les esprits : mais un certain Santiago, excommunié par les PP. Oblats à la suite d'un odieux procès,le petit vieux Santia dont nous avons déjà parlé, et quelques autres, opposèrent à ses raisons un parti pris d'invincible entêtement. La discussion avait duré deux heures ; le P. Koch se retira, et l'on sonna le dernier coup des Vêpres.

A défaut d'autre résultat, l'intervention inattendue du Père avait du moins empêché le meeting séditieux qu'on projetait : la division était dans les esprits, et le banquet proposé pour le lendemain était raté.

Le dimanche en effet très peu de monde à l'office de huit heures. Le Père Koch y vint, cherchant à rencontrer Santiago, et à vaincre son obstination. A la fin, il obtint de lui la promesse de faire signer à sa caste la lettre de soumission à Monseigneur. Promesse d'indien, dont nous n'entendîmes jamais plus parler.

Dans cette même matinée, le P. de Beaurepaire, revenant de la messe de Tandavanily, s'aperçut qu'on avait sérieusement cette fois aveuglé la serrure du presbytère Ste-Marie. Il vint m'avertir. Vers dix heures, je me rends sur place avec le Fr. Wight, muni de ses outils. Nous pûmes extraire quelques cailloux, mais pas assez pour faire tourner la clef. Nous nous disposions à ouvrir une autre porte, donnant sur une cour intérieure, et fermée par une simple barre : mais déjà on s'attroupait, des émissaires partaient dans différentes directions : nous jugeâmes prudent de nous retirer, sauf à revenir en nombre, et surtout avec des témoins.

Le soir donc, après le salut, nous reprîmes l'affaire. Le P. Bonnel revenait de Trincomali, et nous n'avions plus de chambre à St-Antoine : force était de lui en conquérir une à la pointe de nos cannes. Munis donc chacun d'un solide spécimen de ce soutien des élégants, nous nous dirigeons, le P. Koch, le P. Bonnel, le Frère Wright et moi, vers l'enclos Ste-Marie. Nous franchissons la petite porte, et nous nous trouvons en face d'une trentaine de personnes, hommes et jeunes gens. D'abord quelque peu intimidés à notre vue, ils se rangent d'instinct pour nous livrer passage. Mais à peine avons-nous pris la direction de la maison, qu'à grands cris ils nous suivent sous la véranda. De ma canne, j'essaie de les en repousser, mais ils passent outre ; et nous sommes entourés par la foule jusque près de la porte du presbytère, que le Frère essayait vainement d'ouvrir. La foule grossit et s'anime: des cris forcenés s'élèvent: « Adhi ! Adhi ! frappons, frappons ! » On court dans les constructions se munir de pierres et de briques, on

secoue les poteaux de la véranda comme pour la renverser sur nos têtes, quelques-uns grimpent comme des singes sur notre toit de feuilles pour en retirer des bâtons; la cloche de Ste-Marie sonne en tocsin, la foule augmente toujours, les vociférations, les hurlements redoublent, et dans le bruit on distingue les épithètes de voleurs ! les cris: « la cloche, la cloche ! »

Nous contemplions impassibles ce triste spectacle, quand enfin Gnanam apparaît, et se fraie un passage jusqu'au premier rang. Il se guinde sur ses pieds pour compenser sa petite taille, et avec de grands gestes et des airs d'importance, il réclame le silence : « Taisez-vous ! taisez-vous ! » Un calme relatif se produit ; le P. Bonnel en profite pour parler au peuple. « Pourquoi ne voulez-vous pas laisser les Pères rentrer chez eux ? — Il ne faut pas, s'écrie avec rage un énergumène, maître d'école disgracié depuis peu, pour sa conduite pendant la nuit des cloches, « il ne faut pas ! » et il se sauve, espérant sans doute n'être pas reconnu. Et la foule de répéter : « Il ne faut pas ! il ne faut pas ! — Pourquoi cela ? reprend le P. Bonnel. — Les Pères, rugit Gnanam, ne nous disent plus la messe, ils n'ont plus droit d'habiter la maison. » Et la foule de redire: « Il ne faut pas ! il ne faut pas ! » Le P. Bonnel essaie de parlementer. « Quelle scène sauvage! » me dit le P. Koch. Comme il se tournait vers moi, un individu s'élance, et veut le frapper d'une pierre qu'il tient à la main : on lui retient heureusement le bras, et le Père est à peine effleuré.

Notre situation menaçait de devenir critique : le moindre incident pouvait déchaîner enfin toutes ces colères frémissantes. Notre but du reste était atteint, nous avions constaté la violence, et recueilli des faits criminels admissibles au tribunal ; nous jugeâmes le moment venu de nous retirer. Nos Anges Gardiens, à qui nous avions confié notre défense, veillaient sur nous : la foule, contre toute attente, s'ouvre et nous livre passage sans difficulté. Près de la porte, nous apercevons alors deux agents : la police avait, une fois de plus, justifié sa réputation d'arriver quand tout est fini. Nous prenons ces hommes à témoin de la violence, puis, inquiets de voir le P. Bonnel resté seul en arrière au milieu d'une foule compacte, nous retournons le dégager, et sortons enfin de l'enclos Ste-Marie.

Il était temps : à quelques pas dans la rue, nous voyons venir sur deux rangs, silencieux et résolus, une trentaine de Carrers, armés de haches, de couteaux, de solides bâtons. A leur tête, le sacristain de St-Antoine, ennemi personnel de celui de Ste-Marie, une hache sur l'épaule, les cheveux en broussaille, vrai type de vieux lingon. La cloche de St-Antoine sonnait en alarme, appelant la caste au combat. On avait dit là-bas que nous étions insultés, ligottés, assommés, et l'on venait nous venger. Quelques instants de plus, et nous étions englobés dans une épouvantable boucherie. Nous qui, par la grâce de Dieu, étions restés calmes en face des forcenés, nous nous prîmes à trembler à la pensée de l'horrible rencontre qui menaçait de

se produire. De nos cannes nous barrons le passage à nos terribles amis, et usant tour à tour d'autorité et de prières, nous les décidons non sans peine à rebrousser chemin, sous les huées surtout de leurs rivaux, d'autant plus audacieux qu'ils voyaient s'éloigner le danger. Tandis que la cloche de Ste-Marie faisait rage, j'envoyai faire taire celle de St-Antoine; et quand nous eûmes enfin refoulé les Carrers dans l'enclos de leur église, nous nous promenâmes le P. Koch et moi, une heure entre les deux camps, éloignés d'une soixantaine de mètres, refoulant et calmant les groupes de Carrers qui, des points les plus éloignés de la ville, accouraient successivement à la bataille. Dans quelle anxiété nous étions! la moindre rencontre entre gens des deux partis, pouvait amener une collision générale et combien sanglante !

Enfin les Carrers s'apaisent, et docilement se dispersent, non cependant sans être venus par deux fois nous protester de leur dévouement jusqu'à la mort. En cas d'alerte, nous n'avions qu'à sonner la cloche ; ils seraient vite près de nous. Il était sept heures et demie ; nous rentrons prendre notre repas, fort heureux de nous retrouver tous, mais très inquiets pour la nuit suivante. Heureusement aucune rixe ne se produisit. Seulement, vers neuf heures, nous entendîmes du côté de Ste-Marie, un bruit de truelle, et le lendemain nous constatâmes que l'entrée de l'enclos avait été murée. C'était un nouvel empiètement : pour pénétrer au presbytère, il nous fallait désormais contourner l'église, c'est-à-dire passer en plein quartier des rebelles.

Il était urgent de porter nos revendications devant les tribunaux, sous peine de voir nos droits à jamais compromis. Une lettre de Monseigneur nous y autorisait : nos titres de propriété, du reste, étaient en règle, chose rare, paraît-il, pour les biens d'Église dans les Indes.

Nous mîmes donc notre affaire entre les mains d'un avocat catholique, brave homme, mais peureux ; le seul toutefois à qui nous pouvions décemment confier notre défense. Notre premier soin fut de le persuader de la justice de notre cause, et ce ne fut pas chose si facile. L'Indien est intimement convaincu que ce qu'il donne à l'église, reste sa propriété et celle de ses descendants ; s'il offre de l'argent pour une cloche, par exemple, la cloche est à lui. Notre avocat, tout avocat qu'il fût, était indien, et comme tel, imbu des préjugés de sa race. Aussi, bien qu'appartenant par sa caste à St-Antoine, il n'était pas loin de penser qu'au fond les gens de Ste-Marie n'avaient pas tous les torts, et que nous avions mis sinon la main dans poche du voisin, du moins le pied dans son jardin. Reprenant donc les choses d'assez haut, et armé d'une main d'un petit memento de Droit canon, mon unique ressource en ce genre, et du Concile de Trente de l'autre, je lui démontrai que l'Évêque, au nom du St-Siège, est l'administrateur né des biens ecclésiastiques, et que nul laïque n'est admis à posséder des biens de cette nature, sans une dispense papale, pièce que les gens de Ste-Marie n'avaient pas, que je sache, dans leurs cartons.

Ces raisons étaient toutes bonnes : mais au fond nous sentions que ce latin-là disait peu de chose à notre homme. Heureusement un document de premier ordre nous tomba du ciel par la main du P. Bonnel. C'était un mandement de Mgr Barthe, évêque de Trichinopoly, pour le carême dernier, et où la question des biens ecclésiastiques et des droits de l'évêque était magistralement traitée, en anglais. La pièce n'avait pas été faite pour les besoins de la cause : elle était péremptoire : notre avocat se rendit, et souhaita qu'on la répandît parmi le peuple. J'en demandai en effet des exemplaires à Mgr Barthe, en anglais et en tamoul.

Avoir convaincu notre avocat que nous n'étions pas des voleurs était un résultat : autre chose était de le décider à marcher. Indien lui-même, il sait comment on se venge dans l'Inde, et il craignait pour la tranquillité de ses jours, et surtout de ses nuits. Aussi vainement prenons-nous rendez-vous sur rendez-vous : Au dernier moment il se dérobait. Les rebelles, un instant déconcertés par la perspective d'un procès, reprirent de l'audace en voyant ces lenteurs, et bientôt, se livrèrent aux derniers excès.

Mardi soir, 5 octobre, après une journée relativement calme, nous soupions, au son d'une odieuse musique, qui convoquait à une fête païenne, quand, soudain, la cloche de Ste-Marie retentit, et des cris de gens qu'on égorge se font entendre du côté de la rue centrale. J'envoie aussitôt le Fr. Wright garder la cloche de St-Antoine. Il était temps, un Carrer tenait déjà presque la corde. Nous nous avançons nous-mêmes près de l'église pour connaître la cause du tumulte. Un certain Philippon, Carrer, rencontrant un jeune Vellage, qui s'était mis de la cendre païenne sur le front pour aller à la pagode, lui avait reproché sa conduite. « Qu'est-ce que cela vous fait, reprend insolemment celui-ci, puisque nous sommes excommuniés? » Aussitôt sa caste prend fait et cause pour lui, on poursuit à grands cris le Carrer, on sonne la cloche, et de part et d'autre on s'accable d'injures. Soudain des coups de sifflets retentissent : un grand silence se fait : c'est la police. Nous croyions tout fini. Mais cinq minutes plus tard une poussée nouvelle se produit, près de notre enclos cette fois, mais de l'autre côté. Les gens de Ste-Marie, refoulés par la police, ont fait un mouvement tournant, et viennent provoquer les Carrers chez eux. « Trois cents des nôtres, avait dit un de ceux-ci, en valent mille de là-bas. » La chose se vérifia sous nos yeux. La seule vue de nos gens épouvante leurs ennemis, qui s'enfuient à toutes jambes le long de notre jardin, en nous gratifiant de quelques pierres, gracieuseté du reste qui leur fut libéralement rendue. En somme beaucoup de bruit, peu de mal ; c'est le genre du pays. Un seul gars, qui ne se sauva pas assez vite, eut les côtés durement caressés par les pêcheurs.

Mercredi enfin, notre avocat entra en campagne, et ouvrit le feu par l'audition des témoins. Comme demandeur, mes témoins étaient le P. Koch,

le P. Bonnel et le Frère Wright. Mais il désirait avoir quelques natifs. Qui assigner ? Autour de nous le dimanche soir à Ste-Marie, nous n'avions vu que des Vellages ou des Burghers, c'est-à-dire des ennemis. Les Carrers se chargèrent de nous trouver des témoins. Tant chrétiens, que mahométans ou païens, ils en découvrirent quatorze. Il est bon de dire qu'ici, porter témoignage pour un ami est un service qui se rend couramment, se paie quand il faut, mais où la vérité ne figure hélas ! que comme victime immolée à l'intérêt. Ces gens avaient-ils réellement vu ou entendu quelque chose? Nous n'en savions vraiment rien : mais ils l'assuraient, et, après tout, c'était possible. Quoi qu'il en soit, ces quatorze témoins devaient défiler chez notre avocat ce soir-là, et par prudence, s'y rendre deux à deux seulement.

Les deux premiers faisaient leur déposition, quand un de ceux qui attendaient, cédant à la curiosité, s'avança dans l'ombre jusque près de la maison. Une femme l'aperçoit, donne avis de sa présence, et Gnanam arrive accompagné d'une espèce de brute, nommé Raza. Celui-ci assomme d'un coup de bâton un serviteur de notre avocat, accouru au bruit ; puis tous deux se mettent à la poursuite du témoin imprudent. Ils l'atteignent non loin de notre résidence, et Raza le frappe cruellement à la tête et dans les flancs. Le pauvre garçon nous arrive à neuf heures du soir, couvert de sang. Tout en pansant sa blessure : « As-tu des témoins ? lui dis-je. — Deux, Père. » Naturellement. Mais quand il revint au milieu des siens, grande fut la colère, et de nouveau on parle de sonner la cloche. Nous les calmons. « Soit pour ce soir, disent-ils ; mais nous ne répondons de rien pour demain. Jamais Vellage n'a osé frapper un Carrer : quand la caste saura ce qui s'est passé, l'affaire du coupable sera vite réglée. » Nous nous couchâmes peu rassurés. Cependant la nuit se passa sans incident. Mais le lendemain à midi, Raza, l'auteur de l'attaque de la veille, avait son coup de couteau à la tête. La caste était vengée. Inutile de dire qu'ici la justice ne s'occupe pas de ces bagatelles.

Cependant la ville semblait en pleine terreur : partout des gens armés de couteaux et de bâtons. A chaque heure, ou nous signalait des provocations et des menaces. Nous résolûmes de tenter une solennelle démarche pour le maintien de l'ordre. Endossant la tenue des grands jours, soutane et chapeau noirs, nous nous rendons, sur notre grand char à bœuf, à la *Katchery* (hôtel de ville). Grande sensation sur notre passage. En l'absence de M. l'agent, nous exposons le danger de la situation au sous-agent, qui nous promet son concours. De là, nous allons à la Court-House, pour voir le juge, dont, en l'absence de l'agent, les pouvoirs sont très étendus. Sa Grâce siégeait : on nous fait entrer dans le sanctuaire de la justice. Grande salle, sous un large toit de tuiles, fermée par de vastes persiennes, et entourée d'une véranda. Le magistrat, grand homme sec, à long nez, et la figure en lame de couteau, siégeait sur une estrade au haut de la salle. Sur la table, quelques

livres de loi, une collection de grandes feuilles blanches, qu'il noircissait successivement et entassait près de lui, tout en humant le parfum d'une cigarette, dont, après un temps assez long, il rejette les bouffées hors de ses naseaux fumants. Un grand ventilateur, agité par un coolie, entretenait autour de lui un air frais. En avant de l'estrade, une vaste table, couverte d'étoffe noire, autour de laquelle se tiennent avocats et secrétaires maniant fiévreusement tour à tour la parole et la plume. Plus loin, au milieu de la salle, une sorte de cage, où grouillent une dizaine d'indiens, surveillés par la police : ce sont les accusés. Enfin plus loin la foule. Nous assistons à un cas.

Le secrétaire, homme d'importance, qui le sait, et qui tient à nous le montrer (c'est un catholique),se lève, remonte son pantalon qui était en partance, saisit vivement un papier qu'il lit, regardant de temps en temps l'assistance par dessus ses lunettes d'or, pour se rendre compte de l'effet produit. Soudain il s'assied, comme mû par un ressort. Un avocat, jeune païen, au nez d'aigle, se lève pour placer quelques mots et s'assied: l'avocat adverse réplique de même ; et après quelques minutes de ce manège, un silence solennel s'établit. Le juge écrit toujours, et s'enveloppe d'un nuage odorant. Enfin quelques syllabes brèves, un oracle, s'échappent de ses lèvres, et sont reproduites en tamoul par un interprète : le cas est jugé.

Cinq heures sonnaient : au mouvement qui se produisit parmi les scribes, nous jugeâmes que c'était pour la justice l'heure d'un repos bien gagné. En effet le juge se leva, la séance aussi, et nous fûmes introduits dans le cabinet du magistrat. La pièce n'était pas faite pour tant de visiteurs (nous étions trois), il n'y avait qu'une chaise. Pendant l'échange des poignées de mains et les présentations, les huissiers apportent deux fauteuils, et le P. Koch expose, en bon anglais, l'objet de notre visite. Le magistrat aussitôt reparut : c'était la tête impassible de tout-à-l'heure, la cigarette seule manquait. Nous proposions, en vue du maintien de la paix, le séquestre de la cloche dont les gens de Ste-Marie abusaient pour appeler à l'émeute, et l'interdiction de tout attroupement dans leur enclos. Le juge se fait apporter un texte de loi qu'il présente au P. Koch, pour lui prouver que l'agent seul pouvait ordonner de telles mesures : mais il promet de mettre sur pied toute la police, et séance tenante, écrit à l'inspecteur.

Quand l'agent fut de retour, nous lui adressâmes aussi un long mémoire, et après un long entretien avec le P. Koch, il donna des ordres sévères, et promit de mander les avocats des deux parties, pour essayer une conciliation. Malheureusement des faits graves, dont nous parlerons plus loin, l'obligèrent de nouveau à quitter brusquement Batticaloa; et de plus sa bonne volonté ne pouvait suppléer à l'insuffisance de la police. Les révoltés le savaient, et se sentant maîtres du terrain, ils multipliaient leurs attentats, menaçant de mort les Carrers qui avaient enlevé leur cloche, osant même

pénétrer dans notre école et un couteau à la main, terroriser les enfants de leurs ennemis.

Notre avocat, depuis les scènes violentes qui s'étaient passées à sa porte, faisait le mort. Nous le relançâmes vivement, et enfin, le lundi 11 octobre à midi, il nous fait dire qu'il nous attend à la cour, pour déposer notre plainte. Nous quittons notre dîner, pour nous rendre immédiatement, le P. Koch et moi, à la salle que déjà nous connaissons. Nous y retrouvons le même juge, le même appareil à la fois solennel et négligé ; les avocats, dont un mahométan, reconnaissable à sa haute mitre bariolée, et notre petit païen à nez d'aigle, entourent, nombreux, la table noire ; nous nous asseyons près d'eux, et nous attendons notre tour. Ce fut long, et nous regrettâmes d'avoir laissé notre dîner à peu près intact.

Enfin le secrétaire nous fait un signe : notre affaire est appelée. Le P. Koch, qui doit parler en mon nom, prête le serment, et baise la Bible. On lui indique alors une sorte de petite chaire, ou plutôt de cage en bois, à droite du tribunal. C'est de là, paraît-il, que témoins et plaideurs exposent leur affaire. Le P. Koch y monte, et fait le long récit des événements du dimanche 30 octobre et du mardi suivant. Le juge, visiblement ennuyé de notre plainte, écrit sans relâche (car ici le juge écrit, et les secrétaires dorment) pose quelques questions d'une voix sèche, omet de noter certains détails, au point que le P. Koch lui demande s'il doit continuer son récit, vérifie d'un air méfiant les articles visés par notre avocat, et finalement, posant sa cigarette, demande : « Voyons, P. Koch, en deux mots, d'où viennent tous ces troubles ? — La cause prochaine, c'est la fermeture de l'église Sainte-Marie. — Pourquoi cette fermeture ? — Elle a été ordonnée par Monseigneur. — C'est de la puérilité, réplique le juge. Pourquoi enlever à ces gens leurs cloches, s'ils aiment à les sonner ? Pourquoi leur refuser les offices, s'ils aiment à y venir ? Vous vous plaignez de désordres, et c'est vous qui les provoquez, c'est vous qui avez en main les conditions de la paix. Presque toutes ces querelles religieuses du reste ont des causes futiles. » Notre avocat fait alors observer que si les gens de Sainte-Marie avaient des droits, ils pouvaient les faire valoir, mais non recourir à l'émeute et à la violence. — « Aussi, reprend le juge, je veux bien recevoir, en partie du moins, votre plainte, » et retenant l'affaire du dimanche, il indiqua le samedi suivant pour l'audition des témoins.

Nous nous levons, médiocrement rassurés. « Si nous gagnons ce procès, me dit le P. Koch, ce sera un vrai miracle.—C'est donc le cas, lui dis-je, de recourir à S. Antoine. Vit-on jamais un juge se prononcer ainsi avant la discussion de la cause, et indiquer lui-même à la partie adverse les points sur lesquels elle pourra insister ? C'était bien comme nous l'avait dit notre avocat : « Donnez-moi un juge impartial, votre affaire est sûre : mais M. Dunlop est si bizarre, qu'avec lui, on ne peut répondre de rien. »

Comme nous sortions, l'inspecteur de police, avec beaucoup d'obséquiosité, ce qui nous fit craindre une trahison (il est Burgher et protestant, c.-à.-d. doublement suspect), l'inspecteur, dis-je, nous avertit que, par ordre de l'agent, il allait poursuivre d'office les principaux meneurs. Le lendemain en effet nous sûmes ce qu'il entendait par là. Fermant les yeux sur les coups de bâtons donnés et sur les coups de couteau reçus, notre homme demandait l'arrestation, d'une part de trois Vellages, purs comparses dont on établirait facilement l'innocence, et d'autre part de cinq Carrers à qui l'on se proposait de faire expier l'enlèvement des cloches. Le juge, heureusement inspiré cette fois par son scepticisme, coupa court à l'inique manœuvre, en refusant tout warrant.

Sur les entrefaites, nous apprenons qu'une terrible échauffourée vient de se produire chez le P. Bury, à Kalmunai. Une cinquantaine de Singhalais, habitant la côte de Colombo, étaient venus là pour pêcher. La nuit de leur départ, alors que leur matériel et leur pêche étaient déjà tout emballés, prêts à être embarqués, un d'eux, attardé dans un cabaret, se prit de querelle avec un mahométan, et le souffleta. Celui-ci court à la mosquée, et montre sa joue profanée ; le Mufti aussitôt de proclamer la guerre sainte, et des centaines de furieux se ruent sur les cabanes où dormaient paisiblement les Singhalais, y mettent le feu, et poursuivent à coups de bâton, de couteau, de fusil les malheureux qui cherchent à fuir. En quelques instants, 22 blessés, 2 morts, plusieurs disparus.

C'était pour nous une fâcheuse complication : l'agent, dont le concours nous eût été si précieux cette semaine, dut partir précipitamment pour Kalmunai, emmenant le sous-agent, et une partie de notre police ; et le jeudi, il réquisitionnait notre propre avocat. Or notre affaire était fixée au samedi : serait-il de retour ? c'était fort douteux. Vite donc il nous faut, à l'avant-veille de notre procès, chercher un nouvel avocat, et refaire avec lui la laborieuse préparation de notre cas, y compris l'audition des témoins. Hâtons-nous de le dire, nous écartâmes successivement tous les natifs, plus propres à embrouiller notre cause qu'à la servir ; et la vérité, je pense, n'eut pas à s'en plaindre.

Cependant un bruit se répand, qui nous donne quelque espoir. Le gouverneur, dit-on, mécontent de la faiblesse de notre juge, lui retire les affaires de simple police. Quelle chance si notre cause était déférée au sous-agent, homme à poigne ! Mais enlèvera-t-on à M. Dunlop une affaire déjà en train ?

Enfin le samedi arrive, et à midi précis nous nous rendons à la cour, le P. Koch, le P. Bonnel, le F. Wright et moi, sans savoir quel serait notre juge, et même si nous serions jugés. Notre entrée fit sensation. Plusieurs des accusés se trouvaient déjà là, en beaux costumes, tout neufs, aux couleurs éclatantes, l'air rayonnant et rassuré de l'innocence ; le juge était pour eux,

notre affaire était claire, et l'on se réjouissait de voir la tête des souâmis, quand viendrait la sentence. Par une sorte de respect instinctif, nos gens nous saluent presque, quand nous passons près d'eux, puis se rangent debout, sur une seule ligne, à gauche, tandis que nous nous asseyons en face du tribunal, près de la table des avocats.

A midi et demie, le juge paraît : c'est M. Dunlop, pour la plus grande joie des accusés. On appelle la cause, on identifie les personnes, et les avocats se font connaître. L'avocat de nos rebelles était le jeune païen, qui nous avait frappés dans les précédentes audiences, par son nez d'aigle fortement accusé ! Son regard vif, sa parole facile, sa frétillante personne contrastaient fort avec l'air grand-papa, la parole empâtée de notre précédent avocat. Aussi y eut-il un mouvement de surprise, quand au lieu et place de M. Tisseverasinghe on vit se lever un jeune homme de très bonne mine, à la langue déliée, l'air aussi satisfait de lui-même que de sa cause : c'était notre défenseur.

On procéda à l'audition des témoins. Ce fut long. Successivement le P. Koch, le P. Bonnel, le Fr. Wright et moi, nous montons dans la cage de bois, et quatre fois nous refaisons la même histoire, interrogés et harcelés par l'un ou l'autre avocat. Un incident assez comique. J'affirmais avoir entendu les cris : « Adhi ! adhi ! frappons, frappons ! » Le petit païen me demande si je sais le tamoul. — Quelques mots, répondis-je modestement. — Connaissez-vous les diverses significations du mot : Adhi ! » Je n'avais pas prévu cette question. Par bonheur j'avais étudié ce mot il y a longtemps, et ma vieille mémoire me servant cette fois à souhait : « Le mot Adhi ! répondis-je, est d'abord l'impératif du verbe adikka, adittên, adippên, qui veut dire battre, frapper, marquer d'une empreinte, etc. C'est ensuite un nom substantif qui veut dire coup, blessure, pied, bas d'une montagne, empreinte, principe... — Bon, bon, cela suffit », me dit l'avocat, un peu honteux du résultat de la colle qu'il venait de me faire passer. — Autre question du même : « Aimez-vous les gens de Ste-Marie ? — Je suis prêt à mourir pour eux. — Mais alors, pourquoi leur supprimez-vous les offices ? — C'est une punition de leur désobéissance à Monseigneur. »

Cependant le juge écrivait toujours, et fumait toujours de nouvelles cigarettes. Mais cette fois, et nous en conçûmes quelque espoir, il écartait impitoyablement tous les écarts de la partie adverse, en dehors du fait : rien sur les cloches, rien sur la fermeture de l'église, rien sur les événements qui l'avaient précédée. Aussi quand, nos dépositions terminées, l'avocat païen prit la parole, il sembla qu'on lui avait coupé les ailes : air nerveux et agacé, les paroles semblaient lui arracher la gorge, il froissait fièvreusement ses papiers, et en définitive articula des banalités pour prouver que nous, nous seuls avions poussé à bout le peuple le plus soumis qu'ait jamais éclairé le soleil de Ceylan.

Vint alors l'interrogatoire de la partie adverse. Nous comptions sur une longue série de gens qui viendraient jurer que les accusés étaient blancs comme neige ; que ceux que nous prétendions avoir vus sous notre véranda étaient, celui-ci à Colombo, cet autre à Jafna, les autres enfin au sein de leur paisible famille : nous fûmes complètement déçus. Gnanam, l'ex-sacristain, vint, de son air le plus patelin, assurer qu'il était toujours sacristain, de par la volonté populaire ; qu'il n'était pas cassé, mais qu'il avait résigné ses fonctions, témoin le journal de Colombo. Le juge fait observer que ce n'est pas une autorité. Le pauvre diable (c'est Gnanam, que je veux dire) bien décidé à mentir, s'embrouille et reconnaît avoir dit qu'il ne fallait pas laisser entrer les Pères, puisqu'ils ne disaient plus la messe à Ste-Marie. C'était l'aveu de son délit : on le prie de revenir à sa place.

Peters lui succède, le chef des Burghers, un des plus acharnés, sous des dehors bonhomme, et qui n'a qu'une peur, c'est de se compromettre. Il fait piteuse mine. « Je suis un homme pacifique, dit-il, j'habite loin du théâtre des événements, et je ne sais guère ce qui se passe. » Il raconte alors son entretien avec le P. Koch, le dimanche 3 octobre, un quart d'heure avant notre visite à Ste-Marie. Il obtient ici un succès de fou rire. Comme il avait objecté au P. Koch, à propos des droits de Monseigneur, que Johnson, une de leurs lumières, les connaissait aussi : « Are you going to teach your grand Mother to suck eggs ? » lui avait répliqué le Père, c.-à-d. est-ce que vous allez apprendre à votre grand'mère à sucer des œufs, proverbe anglais qui répond au nôtre : « Grosjean veut-il en remontrer à son curé? » Le pauvre Peters n'avait rien compris à cet anglais-là ! Il raconte donc, comme chose très grave, que le Père lui a dit une phrase telle que lui, Peters, n'en a jamais entendue de sa vie, et où il n'a compris que les mots *grand'mère* et *œufs*. Le tribunal éclate, et le juge lui-même, oubliant sa gravité, s'abandonne à un rire de Jupiter olympien. Le témoin, un peu interdit de l'effet de sa déposition, termine en disant que, prévoyant des affaires, il était rentré prudemment chez lui. C'était faux : mais cela lui valut du juge cette verte observation : « Pourquoi venez-vous témoigner, si vous n'étiez pas là ? » Et ce fut tout. A notre grand étonnement, la série des témoins était close. Le juge, toujours couvrant de sa large écriture feuilles sur feuilles, élaborait la sentence. Nous apprîmes depuis que nos gens de Ste-Marie, à la suite des paroles du juge le lundi précédent, avaient dans le gain du procès une telle confiance, qu'ils avaient renvoyé leurs nombreux témoins, comme inutiles au succès de l'affaire. — De même ayant su comme nous que l'on retirait à M. Dunlop les affaires de simple police, ils s'étaient empressés de télégraphier à Colombo pour obtenir qu'il jugeât encore leur cas.

Aussi quelle déconvenue, quand ils l'entendent prononcer cette sentence : « D'après l'audition des témoins, il y a évidence absolue que les six pré-

venus suivants sont gravement coupables, » et il nomme Gnanam, le petit vieux Santia, Raza, le brutal, et trois autres ; « je les condamne à six mois de prison. » La foudre, éclatant en plein ciel sans nuage, ne les eût pas étonnés davantage. Ils se regardaient les uns les autres, n'en croyant pas leurs oreilles. Revenus enfin de leur stupeur, ils se précipitent près de leur avocat pour souscrire un appel. En passant derrière nous, ces pauvres gens, se méprenant fort sur les sentiments de nos cœurs, disaient avec rage : « Vous êtes contents, hein ! souâmis, vous êtes contents ! » Et d'autres : « Vous avez voulu nous mettre en prison, nous y sommes. » En effet on les fit entrer dans la grande cage du milieu de la salle, jusqu'à ce que les formalités de l'appel fussent remplies. Avant d'être relâchés provisoirement, ils durent fournir une caution de plus de trois cents francs chacun.

Enfin nous sortons du tribunal. Il paraît que les accusés, comptant sur un acquittement, avaient commandé une musique indienne, c.-à-d. deux horribles clarinettes et autant de tambours pour nous faire une escorte qui nous consolât de notre échec. Mais dans l'écroulement de leurs espérances, ils n'y songèrent plus, et se contentèrent de nous saluer d'applaudissements ironiques et de cris, sur une partie de notre parcours. Nous nous attendions à pire : aussi, de retour à St-Antoine, notre premier soin fut d'aller remercier Notre-Seigneur et le bon saint, qui avait fait son petit miracle.

Il était cinq heures : l'animation fut grande en ville. Dans une maison voisine de la nôtre, rendez-vous ordinaire des Burghers les plus exaltés, on gesticula, on cria fort et longtemps. Qu'adviendrait-il la nuit ? Nous comptions pour le moins sur une bonne grêle de pierres. Plusieurs nuits de la semaine précédente déjà, il nous était tombé ainsi une manne qui ne venait pas du ciel. Mais les frondeurs, obligés de se tenir assez loin, et jugeant difficilement dans la nuit de la portée de leur tir, se réjouissaient d'entendre, sous leurs projectiles, les tuiles voler en éclats, et joncher la terre de leurs cadavres. Par bonheur le toit qui souffrait était moins le nôtre, que celui du voisin, un des leurs, lequel nous accusait hautement du méfait.

Bref ce soir-là le souper, la récréation se passèrent tranquilles. Mais à neuf heures, la cloche de Ste-Marie sonne précipitamment, et nous distinguons la voix de Gnanam : « Courez vite ! Courez vite ! » C'était, pensions-nous, le signal de l'émeute. Non, au bout d'un instant, tout bruit cesse ; et le lendemain nous apprenons que c'était un petit coup monté par l'ancien sacristain. Il avait fait mettre le feu à un coin de la vérandah du presbytère Ste-Marie, puis était accouru à grand bruit l'éteindre en accusant un Carrer de l'avoir allumé. La fourberie était patente : l'affaire n'eut pas de suite.

Le lendemain, disparition d'un petit pont, construit à l'entrée de notre maison par le Fr. Wright. Informations prises, il a été enlevé pendant notre souper : nos boys ont vu faire le coup, mais avec la bravoure qui les caractérise, ils n'ont osé souffler mot. Heureusement je remarque des traces dans

la rue ; le pont avait été traîné, et la police, sur mes indications, l'eut bientôt retrouvé. « Où était-il donc, demandai-je à l'agent ? — Chez le sergent. — Comment, chez le sergent : ce n'est pourtant pas lui qui... — Non : mais on l'a rapporté chez lui. — Et il n'a pas vu le voleur ? — Non, souâmi. » Oh ! la police ! « Sur douze agents, nous disait l'inspecteur, il y en a un auquel je puis me fier. » Tous les autres fraternisent avec les délinquants, et les aident à passer entre les mailles de dame justice.

Ce dimanche soir, et le lendemain, assez forte grêle de pierres sur nos toits : des gens armés de fusils parlent de faire l'assaut de notre presbytère ; car on est fort mécontent, paraît-il, de ce qu'après avoir eu l'audace de faire condamner nos rebelles, nous n'ayons pas immédiatement imploré leur grâce, et l'on entend nous rappeler à la pratique de la douceur évangélique. Quant à songer qu'un peu de repentir hâterait peut-être le pardon, on en est loin. Du reste tout espoir n'est pas perdu : l'appel peut tout sauver, il s'agit seulement de gagner ce nouveau procès. Pour cela, ils brûleront leur dernière cartouche. En attendant, ils dépensent d'abord 120 roupies pour envoyer à Colombo un certain Johnson. « C'est un malin, avait-on dit au P. Koch, qui connaît le droit canon aussi bien que Monseigneur : il chauffera l'affaire. »

Cela dit, est-ce l'espérance qui leur rendit le courage d'être calmes? est-ce crainte de compromettre, par de nouvelles violences, le succès de leur appel ? ou les premières pluies d'hiver firent-elles sur leurs ardentes colères l'effet de douches bienfaisantes ? Je ne sais : mais à tout le tumulte des jours précédents succéda un apaisement subit : plus de pierres, plus de menaces, plus de couteaux, ni fusils ; presque plus même d'épithètes malsonnantes. On reprend, sous les ondées quotidiennes, les constructions interrompues; la maçonnerie sera, dit-on, terminée pour la Toussaint. Même transformation dans l'esprit des condamnés, où le ressentiment fait place à une sorte de résignation béate. Nous rencontrons, dans une de nos excursions, Vicenti Santia, l'un des plus violents. Il s'approche, avec toutes les démonstrations du plus grand respect et nous dit : « Moi, j'ai défendu les Pères, j'ai empêché qu'on les frappe, et puis je suis condamné à la prison. C'est le bon Dieu qui l'a voulu : j'irai. » Les autres de même posent en victimes, en martyrs de leur zèle pour la bonne Mère. Pour elle, ils iront volontiers en prison ; ils parlent même d'y prendre avec eux sa statue.

Toutefois avant de subir leur peine, Gnanam et ses complices entendent bien ne négliger aucun moyen de l'éviter. Du reste, la caste tout entière fait cause commune avec eux. Non seulement ils choisissent à Colombo un excellent avocat ; ils veulent aussi intéresser le ciel en leur faveur. Tous les soirs à partir du lundi 18 octobre, les dévots de la cause sainte sont convoqués à la récitation du rosaire. On voyait alors à l'église des gens qui jadis en prenaient peu le chemin. De notre jardin nous entendions les voix criardes des enfants réquisitionnés pour donner la réplique.

Mais, par leur multiplicité même, ces offices sans prêtre fatiguaient, et paraissaient de plus en plus vides. La Toussaint approchait, puis la Fête des morts : les gens se demandaient si nous les priverions de la messe en ces saints jours. L'avant-veille de la Toussaint, comme le P. Bonnel faisait à l'école sa visite quotidienne, Gnanam et quelques autres se mirent sur son passage : « Est-ce que nous n'aurons pas la messe lundi ? — Faites votre soumission à Monseigneur, et vous l'aurez. — Nous n'avons pas besoin de Monseigneur. Vous êtes notre curé, vous pouvez bien nous dire la messe. — Comment voulez-vous que je vous dise la messe ? vous nous fermez l'église. — Nous vous l'ouvrirons tous les matins : nous vous bâtirons un beau presbytère, nous vous nourrirons bien ; mais vous n'irez plus à St-Antoine, nous ne voulons plus des prêtres de St-Antoine. — C'est cela, dit le P. Bonnel, il vous faudrait un bon petit curé, pour vous seuls, et qui fût votre très humble serviteur. Merci, ce n'est pas moi qui voudrai de ce métier-là.»

La fête des Saints, celle si touchante des Morts se passèrent donc assez tristement à Ste-Marie. Ce fut bien pis, quand vint l'Immaculée Conception, fête jadis célébrée, dès la veille, par des vêpres solennelles, et quantité de pétards. Des pétards, il y en eut : mais quelles pauvres vêpres, sans prêtre, sans chape, sans encens, sans bénédiction. Et le jour même de la fête, au lieu de la messe solennelle, les nasillardes complaintes de Gnanam. Le régal parut maigre. Justement on inaugurait à St-Antoine des ornements étincelants, récemment envoyés au P. Bonnel par l'excellent P. Haté, le recteur d'Enghien.

Vainement l'ancien sacristain, toujours fécond en expédients, imagina, pour combler le vide des offices, des agapes fraternelles, à la manière des premiers chrétiens, sur l'herbe, dans l'enceinte aimée de la nouvelle église ; agapes dont, du reste, nos propres cocotiers faisaient en partie les frais, d'après le principe cher à nos gens que les biens de l'église sont les biens du peuple. Visiblement on se lassait ; plusieurs familles burghers parlaient de passer au protestantisme ; quelques autres, d'appeler un prêtre schismatique ; d'autres enfin se glissaient aux offices de Tandavanvély ; et, pour maintenir son troupeau dans la résistance quand même, Gnanam en était réduit à réquisitionner ses gens pour les litanies, et à surveiller les abords de nos églises pour en écarter les transfuges. Une seule chose restait bien arrêtée : c'était la volonté de ne se réconcilier jamais avec ceux qu'ils nommaient dédaigneusement *les prêtres de St-Antoine*, ou encore *les prêtres voleurs des cloches*, et pour tout dire, avec les Jésuites, ces hommes inflexibles et autoritaires, qui n'avaient pas su s'incliner devant les volontés de leur peuple. Aussi, les Jésuites pouvaient en prendre leur parti : jamais aucun d'eux ne dirait la messe dans leur nouvelle église.

Sans doute le départ des PP. Moreel et Beaurepaire, envoyés par le *status* à Trincomali, et l'arrivée du P. Bonnel avaient été regardés par les gens

de Ste-Marie comme une concession à leurs rancunes. Le P. Bonnel avait trempé, il est vrai, dans l'affaire du 30 octobre ; il avait aussi déposé contre eux à la Cour, « mais lui, du moins, avait dit la vérité: tandis que les autres, le P. Koch, le Fr. Wright, et le P. Supérieur lui-même avaient horriblement menti. » Le P. Bonnel était donc *persona grata*, et on essaya de le gagner à la bonne cause. De là ces ouvertures pour lui faire accepter la bonne petite cure de Ste-Marie. Mais quand on vit qu'il refusait de se séparer de la cause de ses frères, il fut enveloppé dans la réprobation commune, et, de plus en plus, l'on jura qu'au grand jamais un Jésuite ne serait curé de Ste-Marie.

Cependant l'appel, qui, selon les prévisions, devait venir vers la fin d'octobre, traînait affreusement. Si les juges se proposaient d'énerver nos gens, ils pouvaient se flatter d'avoir complètement réussi. Johnson de temps en temps envoyait un télégramme : « C'est pour mardi. » Vite Gnanam organisait un office extraordinaire. Dès le matin les clochettes de Ste-Marie faisaient rage ; il y avait litanies, chapelet, litanies encore, une grande partie de la journée : puis, le soir, on apprenait que l'affaire avait été remise. Cela devenait pénible ; sans parler de la dépense : car l'avocat profitait de chaque délai pour se faire adjuger quelque chose. Enfin cependant, le 26 novembre, il y eut une première plaidoierie à Colombo, puis une autre le 1er décembre. Jonhson télégraphia :« Bonne cause admirablement défendue: triomphe certain. » Et regardant sa mission comme terminée, il reprit le paquebot pour Batticaloa. O dérision de la fortune ! en débarquant le 4, il apprit que la veille, en la fête de S. François Xavier, était arrivée cette petite dépêche :« Sentence confirmée: peine seulement réduite à six semaines.» Ce fut comme un coup de foudre. Quoi ! condamnés en appel ! A quoi recourir maintenant ? C'en est fait, et la prison... Mais que dis-je ? il leur reste une ressource : un recours en grâce. Ces gens ne doutent de rien. Vite une pétition au Gouverneur est rédigée par un certain Santiago ; leur avocat se fait fort de la faire agréer: ils n'iront donc pas en prison, c'est sûr, et les souâmis en seront pour leurs frais.

Du reste si ceux-ci ont pu se bercer un instant de l'espoir que cette condamnation les réduirait, ils devront en rabattre. « Pour rentrer dans notre église, ce n'est pas seulement six d'entre nous qu'il faudra mettre en prison, c'est nous tous, et jusqu'au dernier de nos enfants. » Un grand meeting est convoqué le dimanche soir après l'office ; Jonhson y pérore, et, comme réponse à la condamnation, on décide le passage au schisme, malgré quelques opposants. Il faut une messe pour Noël : on la veut à tout prix ; et puisque, foi de Jonhson, les schismatiques disent la messe, une messe aussi bonne que celle des Jésuites, on aura un schismatique pour Noël.

Malgré le soin des rebelles d'écarter de leurs réunions tout assistant suspect de nous renseigner, la décision me fut connue dès le lendemain ; et,

informations prises, je crus devoir la signaler par télégramme à Monseigneur. Celui-ci me répondit qu'en prévision d'un procès de propriété qui paraissait inévitable, il fallait réclamer à Jafna deux volumes de nos archives, qui s'y trouvaient encore. Un bateau partait de cette ville dans quelques jours : je télégraphiai qu'on voulût bien lui confier les précieux documents. Par une vraie fatalité, le choléra venait d'éclater à Jafna ; défense au paquebot d'y prendre ni passager ni colis. Que faire ? Nous étions fort embarrassés. Était-il bien sûr d'abord qu'un prêtre schismatique dût bientôt arriver ? Qu'ils l'aient demandé, c'est possible : il suffit pour cela d'un télégramme que le premier venu peut lancer. Mais un schismatique ne viendra pas sans poser des conditions : qui s'engagera à le payer ? Ensuite Alvarez, l'évêque jacobite de Colombo, a-t-il en ce moment quelqu'un sous la main ? Il est vrai qu'il avait, dit-on, du jour au lendemain fait un prêtre de son cuisinier. Mais ce tour de force ne peut indéfiniment se renouveler. Bref, d'une part, nous ne voulions pas, en questionnant les gens sur ce point, leur donner à penser que nous avions peur ; d'autre part, il importait de ne pas nous laisser surprendre, et, pour cela, de nous rendre maîtres de l'église et du presbytère : car dans les procès de propriété la loi anglaise tient grand compte du fait de la possession. Après mûre réflexion, voici le plan auquel nous nous arrêtâmes. Le schismatique, s'il venait, devait arriver samedi dans la nuit, par le bateau de Colombo. Or les condamnés étaient convoqués la veille, le vendredi 17, à la Court-House, pour entendre la sentence d'appel, et se voir, séance tenante, appréhendés, et conduits, menottes aux mains, à l'ombre des murs pénitentiaires. Justice ainsi faite et nos droits proclamés hautement à Batticaloa comme à Colombo, nous pouvions, ce semble, nous déclarer pleinement satisfaits : et levant l'interdiction qui pesait depuis trois mois sur l'église, nous y rentrions d'autorité, et y célébrions la messe dès le samedi matin. De cette manière, le schismatique, arrivant samedi dans la nuit, trouverait portes closes, et quelqu'un derrière.

Notre plan ainsi combiné, j'écrivis à Monseigneur pour le lui soumettre, et comme il n'y avait pas de temps à perdre (nous étions au lundi 13 décembre,) je priai Sa Grandeur de nous répondre télégraphiquement. Le lendemain mardi, nous allâmes, le P. Bonnel et moi, en reconnaissance dans le domaine de Ste-Marie. S'ils attendent un schismatique, pensions-nous, ils feront quelques préparatifs ; voyons d'abord s'ils remettent le presbytère en état. Nous allons droit à la maison. Dans la vérandah, 8 à 10 hommes : il y en avait eu ainsi, nuit et jour, pour monter la garde, depuis l'enlèvement des cloches. Ils se lèvent à notre vue : affectant de ne pas nous apercevoir de leur présence ; nous essayons d'ouvrir la porte. La serrure est mauvaise : elle résiste. Ne sachant si elle a été changée, ou forcée, nous n'insistons pas. Mais par les fenêtres, j'examine l'intérieur : les chambres sont vides, et dans un délabrement complet. Aucun préparatif donc : cela

me paraît de bon augure. Nous nous avançons, en longeant les constructions ; les gens nous suivent : « Oh ! c'est solide, dit l'un d'eux, qui visiblement grillait d'entamer la conversation. — Nous ne disons pas que ce n'est pas solide : mais vous auriez bien fait de laisser Monseigneur s'en assurer. » Alors ils se mirent à parler tous à la fois avec une volubilité telle que le P. Bonnel y perdit son tamoul, et comprit seulement qu'ils désiraient beaucoup la messe. « Faites votre soumission à Monseigneur et vous l'aurez.» Nous sortons de l'enceinte du cimetière, à travers une foule curieuse, mais nullement hostile; car un gamin, s'étant hasardé à lancer une des épithètes qui couraient les rues depuis trois mois, se vit appliquer sur la bouche un vigoureux baillon. Cependant un jeune homme, l'un de ceux qui nous avaient parlé des premiers, nous suivait, et quand il fut à peu près seul avec nous : « Tout le monde, nous disait-il, est repentant, très repentant. Il n'y a plus qu'une seule caste qui ne veut pas se soumettre. — Écris cela à Monseigneur, lui dis-je, et il vous pardonnera. »

Nous rentrons très surpris de ce que nous venions d'entendre, et nous nous demandions ce qu'il fallait en croire. Pour moi, j'avais peine à penser que tout fut pure tromperie. Rien dans l'attitude de ces gens ne semblait indiquer des schismatiques qui attendent à bref délai un chef. Ils réclament la Messe : donc ils n'y comptent pas pour dimanche. Cependant un tel revirement des esprits, après ce que l'on chantait sous nos fenêtres deux jours auparavant, était si peu vraisemblable, que nous n'osions l'espérer.

Comme nous discutions les chances pour ou contre sous notre vérandah, nous voyons arriver M. Nagapper, un avocat de la caste des Carrers. Il vient, dit-il, au nom des gens de Ste-Marie, pour traiter la grande affaire de la réconciliation. C'était à n'y rien comprendre. Comme il s'aperçoit de notre étonnement, il exhibe deux dépêches de M. Sampayo, notre éminent avocat de Colombo. Dans la première, il prie M. Nagapper, son ami, d'offrir aux rebelles leur grâce et le pardon de Monseigneur, au prix d'une soumission complète. Dans la seconde, répondant à une objection formulée par le peuple, il donne l'assurance, au nom de Monseigneur, que l'église nouvelle ne sera ni démolie, ni détournée de sa destination. L'avocat demande ensuite quelles conditions nous mettons à la réouverture de l'église. «Celles qu'a toujours exigées Monseigneur, la signature d'une lettre de complète soumission, celle rédigée par le P. Koch, par exemple, et la reddition des clefs. Croyez-vous les gens disposés à les accepter ? — Pas tous encore, me répond l'avocat ; mais il y a *meeting* ce soir, et j'espère. »

Pour nous, nous restions encore assez incrédules. Plusieurs tentatives de réconciliation avaient échoué au dernier moment, devant l'obstination de quelques coolies. Ensuite ces gens, après leurs insolents propos et leur odieuse conduite, étaient-ils capables de revenir franchement à nous ? Peut-être la peur de la prison les amènerait-elle à une soumission apparente :

mais après ? Hélas ! les échos du *meeting* qui se tenait près de notre jardin, n'étaient pas faits pour nous inspirer grande confiance. Ce qui dominait, c'était les cris : « Illei ! illei ! non ! non ! »

La nuit parut longue à notre impatience. Le lendemain dans la matinée, l'avocat Nagapper m'apporte un projet de lettre à Monseigneur laborieusement composé. Il y avait beaucoup à y reprendre. Nos gens au début se donnaient la satisfaction de faire leur *meâ culpâ* sur notre poitrine plutôt que sur la leur : la cause de tout était un simple malentendu. Mais enfin, nous introduisîmes un paragraphe où les droits de Monseigneur étaient nettement reconnus ; puis,vers la fin,la demande de pardon arrivait, accompagnée d'une protestation de soumission pour l'avenir : j'acceptai la pièce telle quelle, et demandai la signature au moins de tous les meneurs, et spécialement d'une dizaine que je désignai. L'avocat se faisait fort de nous rapporter des centaines de noms. Il dut en rabattre : le lendemain il en avait recueilli juste dix-huit : ceux d'abord que j'avais exigés, trois des condamnés, sur six, et quelques autres de valeur douteuse. Ainsi je trouvai le nom d'un de nos meilleurs enfants, resté fidèle malgré les persécutions ; on lui avait forcé la main. C'était maigre : l'avocat promit de faire de nouvelles démarches, et le soir, il m'apportait 24 noms. Monseigneur n'en exigeant que vingt, je dispensai M. Nagapper de poursuivre sa tâche ingrate. Du reste, le temps pressait : nous étions à la veille du 17, jour du prononcé de la sentence, et de l'incarcération de nos condamnés : j'écrivis au Police-Magistrate pour lui demander un sursis, jusqu'à ce que le gouverneur ait pu répondre à la demande de grâce présentée par Monseigneur.

Un point était déjà obtenu : cette soumission écrite, que les rebelles avaient juré de ne jamais faire, je l'avais. Mais pas encore les clefs de l'église. Ensuite un petit compte supplémentaire, auquel je tenais beaucoup, restait à régler. Le presbytère Ste-Marie avait été pillé : chaises, armoires, lits, et même plusieurs tonneaux de ciment avaient disparu. On avait fait argent de tout cela, je le savais, pour soutenir le procès : raison de plus pour en exiger l'entière restitution. J'allai donc chez l'avocat Nagapper pour régler ces deux affaires. Les clefs étaient entre ses mains, mais il avait défense de les livrer avant que la grâce des condamnés fût arrivée : à donnant, donnant. — « Ce n'est pas très aimable, lui répondis-je : pour moi, je ne dirai pas la messe dans cette église avant que j'en aie les clefs. » Là-dessus il me les promit pour le lendemain, *nâleiki*, le mot favori de l'indien, pour échapper à une obligation immédiate. Il ajouta que tous les objets enlevés nous seraient aussi restitués. Je lui soumis alors une autre difficulté : Monseigneur à qui j'avais télégraphié que trois seulement des condamnés avaient fait leur soumission, ne se montrait pas disposé à solliciter la grâce de ceux qui ne manifestaient aucun regret. Comme j'en faisais l'observation à notre avocat, l'un des impénitents, Vicenti Santia, survint : aussitôt M. Nagapper,

dont le ton avec nous était si doux, et presque timide, s'emporte, et traite du haut en bas le malheureux récalcitrant, qui se dérobe, et glisse comme un serpent entre les objurgations de l'avocat, prenant à témoin la Vierge et tous les Saints du ciel qu'il n'est pas coupable, et n'a rien à rétracter. Cette petite scène nous donna l'idée des dispositions de nos gens, et des moyens qu'on avait dû prendre pour obtenir une rétractation quelconque ; et de plus en plus nous nous demandions si, dans la comédie qui se préparait, on ne nous réservait pas le rôle de dupes. Notre amour-propre, je l'avoue, souffrait cruellement. Ce n'est jamais agréable d'être berné : mais l'être par des indiens, c'est vexant. Dès le principe, connu les mœurs de nos gens, nous nous disions : « Quand ils seront arrivés à leurs fins, qu'ils auront bâti leur mur malgré nous, ils viendront se jeter à nos pieds, jurer qu'ils se repentent, et demander une pénitence (cela leur coûte si peu) ; mais au fond ils se riront de nous, et le triomphe sera pour eux. » Vicenti Santia avait eu la naïveté de l'annoncer ouvertement au P. Koch, et la comédie aurait été jouée depuis longtemps, si les incidents que l'on connaît n'étaient venus exciter les passions et compliquer étrangement la situation. Le bouillon nous était présenté un peu plus tard : mais enfin le moment semblait venu de le boire, et je le répète, c'est un vilain quart d'heure.

Or, voici qu'en effet le lendemain samedi, dès 8 h. du matin, M. Vanderput, le greffier de la cour avec lequel nous avons déjà fait connaissance, se présente avec sa majesté ordinaire, en compagnie de Vicenti Santia, le récalcitrant de la veille. Ils viennent l'un au nom des Burghers, l'autre au nom des tamouls, pour offrir aux Pères la pleine et entière soumission de tout le peuple (air connu), et demander en retour le pardon de l'oubli complet (surtout bien complet) du passé. C'était le bouillon : nous le bûmes de bonne grâce. « Puisque la soumission est entière, répondis-je, le pardon le sera aussi. Mais il y a trois coupables nommément excommuniés : ceux-là devront faire la pénitence publique, et obtenir ensuite l'absolution de leur censure. Puis j'espère qu'en nous rendant notre presbytère, on y replacera ce qui s'y trouvait. — Tout sera rendu, assura M. Vanderput. De plus le peuple viendra vous chercher ce soir, pour vous reconduire solennellement à Ste-Marie. — En ce cas, vous aurez les offices dès demain, et je vais vous faire délivrer la cloche.» Sur ce, j'écris un mot au Police-Magistrate, et je charge Santia de le faire parvenir. Quand cet homme, qui, ne sachant pas l'anglais, n'avait pas suivi notre conversation, eut compris que ce petit papier allait rendre la fameuse cloche, tant et tant réclamée, sa joie dégénéra en délire. Il courut colporter partout la bonne nouvelle, et dès lors toute opposition fut vaincue : il n'y eut qu'une voix pour célébrer la réconciliation.

Dans la journée nous fîmes visite à l'agent du gouvernement pour lui annoncer le rétablissement de la paix, auquel sa fermeté avait du reste beau-

coupcontribué; et rassurés désormais sur l'attitude qu'il convenait de prendre en face du peuple, nous attendîmes. Vers cinq heures, les détonations de pétards nous annoncent le commencement de la fête. A la Police-Station, des cris de joie saluent l'apparition de la cloche, et au bruit des décharges de toute la mousqueterie de la ville, aux accents aigus des clarinettes estompés par les mugissements des tambours, un cortège triomphal se forme pour nous l'amener. Quand elle fut à notre porte, une députation vient nous prendre. Revêtu de la chape, accompagné du P. Bonnel en surplis, du Fr. Wright, qui, pour avoir été à la peine, méritait bien d'être à l'honneur, je me présentai, non sans quelque émotion, à cette foule naguère encore si insultante et si farouche. Elle s'agenouilla, implorant une bénédiction, et on se remit en marche.

Le nouvel inspecteur de police, un européen qui ne nous avait pas fait regretter son prédécesseur, un burgher aux allures louches dans toute cette affaire, avait bien organisé les choses. A défaut de troupes pour faire la haie (il n'y a pas un soldat à Batticaloa) nous avions toute la police de la ville : deux agents à mes côtés, le bâton de commandement au poing, deux en avant, deux en arrière, six « en bourgeois » disséminés dans la foule, l'inspecteur lui-même dans le parcours. Devant nous, les enfants de chœur, puis la musique indienne, aussi complète que le comportent les ressources du pays : deux clarinettes dont l'une, basse, n'a qu'une note, mais quelle note ! et l'autre se livre, dans les hauts, à de capricieuses broderies ; quatre tambourins, que deux artistes portent suspendus à leur cou, et frappent de toute la force de leurs mains d'acier ; enfin deux paires de disques de fer, décorés du nom de cymbales. C'était peut-être le même orchestre qui devait nous faire, le jour du procès, une escorte ridicule. Aujourd'hui ces gens ne savaient quelles contorsions faire pour nous honorer. Nous avions peine à ne pas éclater de rire à la vue de leurs poses, de leurs grimaces, des œillades expressives qu'ils se lançaient, pour s'indiquer la mesure, dont du reste ils ne tenaient pas le moindre compte. Ils avaient fort à faire, il faut le dire, pour dominer le bruit de la foule. Dans leur joie folle les gens dansaient, riaient, criaient, prenaient à pleines mains les pétards enflammés, et les jetaient sur nos pas, au risque de mettre le feu à nos vêtements.

Nous fîmes ainsi tout le tour du cimetière Ste-Marie, pour entrer enfin par la porte principale en face de l'église nouvelle. Arrivé devant celle qu'il s'agissait de réconcilier, je chantai les prières du rituel, fis les aspersions et pénétrai dans le sanctuaire. Les femmes seules occupaient l'église : les hommes étaient tout à la cloche qu'on s'empressait de remonter. J'attendis que les applaudissements, puis une joyeuse sonnerie m'avertissent que l'opération avait réussi; et quand le peuple fut rentré, je fis une allocution de circonstance, dont le P. Bonnel donnait, phrase par phrase, la traduction

en tamoul. J'annonçai la messe pour le lendemain, et de beaux offices à Noël, puis je donnai une solennelle bénédiction. Dire le bonheur peint alors sur tous les visages, est chose impossible. « Quand on pense, disaient les femmes, que, depuis trois mois, nous n'avons pas eu la messe ! » Les hommes se jetaient à terre pour nous toucher les pieds, et c'est en distribuant partout des bénédictions et de bonnes paroles, que nous fûmes reconduits, musique en tête, comme toujours, jusqu'à notre résidence Saint-Antoine. Nous aussi, je l'avoue, nous étions franchement heureux. Sans doute il ne faut pas se bercer d'illusions : mais il est des choses auxquelles on ne doit pas non plus regarder de trop près, sous peine de s'exposer à ne plus les voir telles qu'elles sont. Sans approfondir donc les dispositions de notre peuple, ni peser des intentions que seule peut apprécier la balance divine, nous nous disions qu'un grand malheur nous était épargné, celui d'un schisme. Nous avions tant souffert d'une lutte de trois mois contre nos rebelles : qu'eût-ce été le jour où leur serait venu un chef pour la diriger et l'envenimer encore ? Or à quoi avait-il tenu que ce triomphe dont nous venions d'être l'objet ne fût sous nos yeux, décerné à un misérable jacobite ? Dieu avait eu pitié de nous : nous lui devions de l'en bénir du plus intime de notre cœur. Gloire donc en soit à Lui et à Notre-Dame, la patronne de nos chrétiens, plus égarés peut-être que coupables !

Cependant le P. Bonnel, en homme pratique, avait visité le presbytère Ste-Marie, et y avait constaté l'absence d'une partie notable encore de notre mobilier. Survint alors le fameux Jonhson, qui expliqua que divers objets avaient été enlevés secrètement, « dans un moment de découragement », par des personnes qui désiraient qu'on n'ébruitât pas la chose; mais que lui, Jonhson, se faisait garant d'une complète restitution. C'était la confirmation d'une lettre reçue il y a quelques jours, et qui nous dénonçait en effet deux recéleurs, qui avaient tout intérêt à n'être pas publiquement connus. Nous fûmes bons princes, et nous acceptâmes la parole de Jonhson, qui, du reste, nous remit les clefs de l'église et se déclara désormais le plus humble et le plus dévoué de nos serviteurs.

Le dimanche 19 décembre, dès 5 h. du matin, la cloche réconciliée de Ste-Marie sonnait son plus joyeux *Angelus*. Le sonneur, je crois, avait passé la nuit à son poste, pour que personne ne lui ravît ce plaisir. A 8 h. messe, et sermon du P. Bonnel, dans une église comble.

Et Gnanam, quelle figure faisait-il en tout cela ? Gnanam, quand il se vit impuissant à prolonger la résistance, se mit en tête de la soumission. C'est toujours être en tête de quelque chose. Il était là, au soir de notre rentrée triomphale, allant, venant, criant, donnant ses ordres, présent, ce semble, partout à la fois. Quand je parus, il jeta sur moi un long regard anxieux : me voyant un visage souriant, il se crut tout permis, et eut l'audace de reprendre à la sacristie sa place accoutumée. Le P. Bonnel dut le mettre

poliment dehors, en lui rappelant qu'il était encore excommunié. « Qu'ai-je fait, dit notre hypocrite en pleurnichant, pour mériter cette peine ? — Si tu ne comprends pas même ta faute, lui dit le Père, inutile de te présenter ici. » Après la cérémonie Gnanam revint à la charge, avoua qu'il avait désobéi à Monseigneur, et consentit à faire telle pénitence qu'on lui imposerait. Dès le dimanche matin en effet, il vient me trouver, et (que ne fait-on pas pour rester sacristain ?) se jetant à mes pieds, les larmes aux yeux, il implore une pénitence et son pardon. Pour faire réparation publique, il ne pouvait choisir un meilleur jour. C'est devant une assistance digne des plus grandes fêtes, qu'avant la messe, il confessa sa faute, reçut les coups de sattei réglementaires, et fut enfin relevé de l'excommunication. Son exemple, heureusement contagieux cette fois, entraîna ses deux complices, qui furent admis à la pénitence le jour de Noël.

Du jour où les offices recommencèrent à Ste-Marie, ce fut entre nos prodigues et nous un assaut d'amabilités : ils voulaient absolument se faire pardonner; et nous aimions à montrer aussi que nous pardonnions. Le toit de l'église livrait passage à toutes les cataractes du ciel. Au premier mot que nous en disons : « Il sera refait pour Noël. » Et dans cette saison où l'on ne trouve plus de feuilles, ils en découvrent 2000 en deux jours. Malheureusement la pluie fait rage toute la semaine: n'importe, nos gens la bravent, et tout transis refont leur toit et blanchissent leur église, à la veille même de Noël.

Cependant un nuage planait toujours sur ce bonheur : la grâce des condamnés n'arrivait pas. Ce qui était arrivé au contraire, c'était un refus net du gouverneur de prendre en considération la pétition de Santiago et consorts. Ils vinrent tout piteux m'apporter cette nouvelle, qui était faite pour nous plaire. Je les rassurai de mon mieux : « La demande de Monseigneur, sera, tout me le fait espérer, mieux accueillie, que celle de votre Santiago. » En effet, le matin même de Noël, comme je me disposais à dire la sainte Messe, un télégramme apportait, comme don de joyeux avènement du saint Enfant, l'amnistie tant désirée. Aussi quels joyeux *Gloria !* furent chantés en ce jour, et que de bouteilles vidées, hélas ! On se succéda chez nous pour se féliciter avec nous du rétablissement de la paix. Seuls les Carrers regrettaient peut-être quelque peu de voir rendues à Sainte-Marie les bonnes grâces dont ils bénéficiaient à ses dépens depuis trois mois. Vers le soir Gnanam vint encore une fois pleurer à nos pieds : il n'avait pas terminé, que Jonhson survient, tire son mouchoir, le pose à terre, met ses deux genoux sur son mouchoir, et demande pour lui un pardon tout spécial, à cause de l'opposition très sérieuse qu'il nous a faite en secret. Enfin tous protestent que l'incident est clos, bien clos, clos à tout jamais,...... jusqu'au prochain.

C. Royer, S. J.,
Supérieur de la Mission de Trincomali.

La mission de Trincomali.

Lettres du P. Bonnel.

Trincomali, 4 octobre 1896.

LA mission du Malabar n'est plus pour moi qu'un souvenir. Je ne la regrette pas, j'ai cent fois mieux ici sous tous rapports. Le climat est plus sain, la nature plus riche, les cœurs plus ouverts, le ciel plus gai, la moisson d'âmes s'annonce plus abondante et plus belle. Comme nous ne l'avions que trop prévu, tout le Malabar est déjà en proie aux dissensions. Avec Mgr Lavigne, la paix, la concorde ont disparu et n'y reparaîtront plus avant de longues années. Quant à nos œuvres, elles commencent à aller à la dérive ; les catéchuménats sont supprimés, le collège ne marche plus. Les élèves retournent dans leurs familles; les autres sont partagés en trois camps hostiles: les païens, les sudistes et les nordistes. Nos couvents cessent d'être soutenus, et les religieuses parlent déjà de rentrer au foyer domestique, l'orphelinat ne vivra plus dans six mois d'ici. Pauvre pays ! il est puni pour son ingratitude. On se saurait trop prier pour lui. La leçon est dure : sera-t-ella seulement comprise !

Monseigneur Lavigne a été remplacé par deux évêques indigènes. Le P. Aloysius, secrétaire de Monseigneur et son *socius* dans son voyage en France, réside à Ernaculum près Cochin où il lutte contre la misère. Le P. Maquil, nommé à Changanacherry, c'est-à-dire dans une caste ennemie de la sienne, voit ses ouailles lui fermer l'entrée de son diocèse et arborer sur sa cathédrale le drapeau noir de la révolte.

Je me plais beaucoup à Trincomali; la ville est très gracieuse; les environs aussi pittoresques qu'il est possible de se l'imaginer. C'est un des plus jolis coins du monde. Que d'aquarelles j'aurais à prendre de çà et de là pour te faire admirer les beautés dont je suis ici le spectateur quotidien ! Figure-toi, en attendant mes croquis, tout le pays couvert de forêts et de rochers et la ville entière cachée sous les cocotiers avec le dôme blanc de notre église dominant tous les arbres.

De notre église on ne voit pas la mer, mais on l'entend fort bien et il n'y a qu'une rue à passer pour y arriver. L'église est très belle, mais il y a encore moyen de l'embellir.

Trincomali est une vraie ville, et bon nombre de nos chrétiens sont richement habillés. Ils s'étonnent que notre autel et les prêtres ne soient pas aussi richement ornés surtout dans les grandes fêtes. Quant à leur demander de nous aider à mieux faire, c'est inutile : la plupart font grand train au dehors pour marier leurs enfants, mais de fait n'ont aucune fortune personnelle. Les autres sont ou officiers ou soldats de la garnison anglaise, et ce monde-là vit au jour le jour de la paye reçue.

Trincomali, 11 octobre 1896.

Trincomali est séparée de Batticaloa par des jungles et des forêts sauvages sur une distance de 75 milles anglais, plus de 100 kilomètres français.

Le P. Évrard est venu nous voir de Batticaloa en voiture, la semaine dernière. Il a mis quatre jours à faire le trajet, passant souvent à travers les marais, à travers les rivières sans pont. La côte est habitée, elle est même assez peuplée, mais il se trouve à l'intérieur quelques rares tribus sauvages à qui il faudra bien dans quelques années, si non l'an prochain, porter la parole évangélique. Je suis tout désigné pour cette besogne. On parle déjà de m'installer seul à Cottiar au sud de la baie de Trincomali, appelée aussi baie de Cottiar. Nous y avons une chapelle, mais le presbytère est encore à construire. Il me faudra dans les commencements habiter dans la chapelle, à moins que nous ne soyons assez riches pour acheter un des bungalows voisins.

La baie est couverte d'îles boisées magnifiques à voir, elle est entourée de grandes montagnes boisées. Dans ces forêts, on trouve le léopard, les grands ours bruns et noirs en abondance, des buffles sauvages, des éléphants sauvages et beaucoup d'autres bêtes dont le voisinage n'est guère désirable. Les singes pullulent aussi dans ces parages. Les Indous les considèrent comme des dieux, et malheur à qui en tuerait un seul! La victime aurait vite ses vengeurs !

Nos chrétiens de Trincomali ne sont pas d'une piété exemplaire. Nous en avons plus de 2000 ici, et une quarantaine à peine assistent à la messe chaque jour. Nous avons ce mois-ci les exercices du S. Rosaire à 5 h. ½ du soir. J'y tiens l'harmonium, on chante des cantiques tamouls, et il n'y a qu'une vingtaine de bonnes femmes et quatre ou cinq hommes pour répondre aux prières. C'est désolant! Que de bien, il y a à faire ici! Le P. Heimburger ne sait que très peu le tamoul, un peu pour causer, un peu pour confesser, mais pas assez pour comprendre les gens, pas assez non plus pour prêcher et enseigner la manière de bien vivre. En somme il y a plus d'ignorance que de mauvaise volonté. A force de prières, de patience, de zèle, d'attentions et de dévouement, on arrivera peut-être à tout remonter. Par malheur, nos gens sont divisés en 3 ou 4 castes qui se détestent réciproquement. L'union, la concorde, la charité chrétienne en souffrent beaucoup. Ce sont des conflits perpétuels entre eux, il nous faut une prudence extrême pour éviter les froissements. Les grandes fêtes de l'année sont à la charge des différentes castes qui rivalisent de plus belle quand les fêtes arrivent. L'an dernier, dans la semaine de la Passion, au sujet du choix des lectures dramatiques à faire dans l'église, il y a eu des rixes sanglantes entre nos chrétiens. L'un d'eux a été presque tué dans la mêlée. Il y a eu des arrestations par la

police. Nous songeons à supprimer cette année-ci les drames de la Passion qui donnent lieu à de si graves conflits.

Mais ce que nous n'arriverons peut-être jamais à supprimer, c'est la profonde antipathie qui règne entre les castes. Nos chrétiens ont sous ce rapport les violentes passions de leurs congénères païens. Chez ceux-ci, le poignard joue un rôle important: les coups de couteaux, les assassinats sont fréquents.

Hier soir encore, il y a eu une grande rixe tout près de notre église. Un païen a été tué net d'un coup de couteau dans le visage; quatre autres ont été criblés de coups de poignards et transportés presque sans mouvement, presque mourants à l'hôpital. Nous sommes en vrai pays de brigands. Ne crains pourtant pas pour ma peau, le prêtre catholique, le « swami », comme on dit ici, est généralement respecté. Les païens eux-mêmes le regardent comme un homme honnête et bienfaisant, et je n'ai pas grande chance de martyre ici. Ce serait pourtant possible, le diable s'en mêlant et le bon Dieu le permettant.

Aujourd'hui même, 11 8bre, le nouveau renfort de Pères quitte Marseille. Ils arriveront le 28 à Colombo, quelques jours après ils seront près de nous. Évidemment, ils ne pourront rendre aucun service dans le début, s'ils ne savent pas la langue tamoule, mais ce sera un encouragement pour nous de les avoir ici, et ne pourraient-ils que garder nos maisons durant nos courses apostoliques, ce serait déjà beaucoup. L'Indien est voleur, et il faut y regarder de très près pour n'être pas volé. La vie est très chère ici. C'est à peu de chose près aussi cher qu'en Europe, et les postes sont loins d'être lucratifs.

---

13 décembre 1896.

Le R. P. Royer nous est arrivé dimanche dernier, 6 décembre, par le *Lady Havelock*, un des deux steamers côtiers de notre île de Ceylan. Il était 7 heures du matin quand la sirène du navire nous apprit son entrée dans le port. Le P. Heimburger et moi nous nous rendîmes à bord du steamer en une magnifique barque pour y saluer notre nouveau supérieur et l'escorter jusqu'à l'estacade. Là un grand nombre de nos chrétiens le saluèrent de leurs hourrahs et de leurs applaudissements renforcés de salves d'artillerie. Nous montâmes en voiture découverte, et lentement nous nous rendîmes à la résidence, aux sons criards des clarinettes indiennes et au bruit étourdissant des tambours et des triangles.

Un très joli pandel avait été préparé sous la vérandah de notre résidence. On y lut au R. P. Supérieur une adresse en anglais à laquelle le P. Heimburger répondit en cette langue au nom du R. P. Supérieur. On offrit des bouquets, puis la foule se rendit à l'église, où le R. P. Supérieur célébra la Ste Messe.

La fête fut malheureusement un peu gâtée par des jalousies de castes. Nos Vellalers ayant demandé les premiers cet honneur avaient préparé à leurs frais le pandel; deux autres castes refusèrent de s'y rendre pour y saluer le P. Supérieur.

Une d'elles avait préparé un pandel (un bien vilain pandel, en face de l'église); le P. Supérieur pour leur faire plaisir leur promit de visiter leur pandel avant le salut. Ils remercièrent en souriant et, sans rien nous dire, allèrent démolir leur pandel, ne pouvant probablement pas souffrir que nous choisissions notre moment pour leur être agréables. Nous ne pouvons passer par leurs caprices : une telle conduite nous empêcherait de faire à nos chers Indiens tout le bien que nous voulons. Avec la prière, la patience, l'affection et le temps nous arriverons bien un jour à imposer notre autorité et à nous faire définitivement aimer de tous.

Le soir de son arrivée le R. P. Supérieur dut assister à une petite soirée musicale offerte par les Vellalers sous le pandel qu'ils avaient construit. On apporta pendant la séance plusieurs plateaux chargés de fruits et de légumes qui furent présentés en cadeau au R. P. Supérieur. La fête fut couronnée à l'indienne par un feu d'artifice.

---

21 février 1897.

Nous avons eu ici de fort belles fêtes de Noël. Ma crèche tournante a figuré pendant huit jours avec ses 75 personnages, anges, démons, gens et bêtes. Après huit jours, pour la Circoncision, il a fallu tout enlever, car l'humidité extrême de la saison couvrant de moisissure mes personnages, il a fallu tout mettre en lieu sec. Ce n'en a été que mieux. Une jolie statue du divin Enfant revêtu de langes de soie brodés d'or remplaça mes cartons découpés; les fleurs artificielles remplissaient la grotte : ce fut du plus bel effet.

Pour l'Épiphanie une magnifique crédence remplaça l'étable. Nous eûmes un cortège des Mages qui arrivèrent à la grotte conduits par la Ste Vierge et S. Joseph qui avaient été à leur rencontre. Tout se passa à la satisfaction générale et fut couronné par une procession « magique » autour de l'église. C'était la première fois qu'on fêtait ainsi les Rois à Trincomali : on se promet bien d'avoir mieux encore l'an prochain.

Après l'Épiphanie, j'entrepris la préparation des enfants et grandes personnes à la première communion. Tous les jours conférence d'une demi-heure ou trois quarts d'heure en tamoul. Enfin trois jours de retraite en règle avec trois instructions en tamoul de ma composition. Le jour du saint Nom de JÉSUS, première communion, fête de première classe. Tout se passa comme en France. Il ne manqua que les beaux grands cierges de nos premiers communiants de France. De plus petits cierges les remplacèrent.

Garçons et filles portaient des couronnes sur la tête. Beaucoup portaient des colliers, des bracelets et des bijoux d'or. Quelques-uns en étaient littéralement couverts. Il y avait quatre ans qu'on n'avait eu à Trincomali cette cérémonie de la première communion. Aussi fit-elle un très grand plaisir. Avant la communion j'adressai un petit fervorino de cinq ou six minutes aux premiers communiants. Le soir nous eûmes l'imposition des scapulaires, la consécration à la Ste Vierge, la rénovation des vœux du baptême, et chacun se retira content.

La piété de nos chrétiens a fait de sensibles progrès depuis plusieurs mois, le nombre toujours croissant des confessions et des communions en fait foi. Mais que de bien encore à faire! Que de gens vivent encore dans le désordre et le concubinage! Que de gens font encore des diableries de tout genre, voire même des sacrifices au diable! Le nombre des retours s'accentue, mais ces retours ne sont pas toujours aussi absolus, aussi consolants que nous le voudrions. Le voisinage des païens, la fusion presque forcée avec eux exercent sur l'atmosphère morale une funeste influence. Combien n'avons-nous pas besoin de prières pour avoir raison de ces puissantes barrières! Prie bien pour notre pauvre mission et fais prier pour elle dans toute la mesure de ton pouvoir ; on ne priera jamais assez pour nous.

---

25 avril 1897.

Le R. P. Royer est venu passer quelques jours ici, du dimanche des Rameaux au mardi de Pâques. J'ai visité avec lui nos deux chrétientés de Kottiar et de Velvéry. Le bon Père a logé dans l'église de Kottiar ouverte à tous les vents, me laissant pour la nuit une misérable hutte où j'ai parfaitement dormi malgré les rats qui envahissaient la place. A Velvéry la chambrette était mieux conditionnée. J'ai prêché d'improvisation à Kottiar, et le R. P. Supérieur en a été si content, qu'il m'a donné séance tenante, outre le ministère de Trincomali, centre de notre pangou, le ministère de la jungle sur une distance de 80 milles (plus de 100 kilomètres) sur 40 milles. J'ai prêché ce matin dans notre église de Trincomali; je pars ce soir dans une misérable voiture à bœufs pour Maganaï. J'ai pour escorte mon bon ange et mon cuisinier. Tout le pays que j'ai à parcourir et à évangéliser est couvert de jungles et de forêts. Ce sera presque aussi beau qu'au Malabar. Peu de chrétiens, mais je pars pour en faire avec la grâce de Dieu. Beaucoup d'ours et d'éléphants sauvages, mais Dieu saura bien les tenir à distance. J'emporte mon fusil et des balles: aide-toi, le ciel t'aidera.

1er août 1897.

Depuis trois mois je voyage sans relâche et les aventures se sont multipliées, de quoi remplir un demi-volume. Je les ai racontées en détail dans

mes lettres au R. P. Royer et à Monseigneur de Galle, qui désiraient des rapports complets sur l'état des chrétientés que je visitais. Aussi je n'ai que fort peu de temps pour te faire connaître notre situation.

Nos chrétiens avaient été longuement délaissés. Ce leur fut une grande consolation d'apprendre qu'enfin un souâmi allait s'intéresser à eux et venir les visiter régulièrement. Les débuts s'en ressentirent : Enthousiasme des chrétiens, empressement aux exercices de piété, joie du missionnaire.

Après de si beaux commencements, le naturel indien, qui n'a pas que des côtés fort heureux, reprit le dessus et les difficultés commencèrent et nous n'en sortirons pas de si tôt.

« Mercenarius dignus est mercede suâ. » Le R. P. Supérieur trouva étrange, à fort bon droit, que je dusse me nourrir à mes frais chez les chrétiens que j'évangélisais. Il fallut imposer une taxe pour l'entretien du missionnaire. Les Indiens, qui ne sont ni prêteurs ni donneurs, poussèrent de grands cris quand ils virent qu'il fallait débourser. Ils durent bien en passer par là pourtant : c'eût été bien commode autrement. De partout on n'entendit que des plaintes et des récriminations ; elles durent encore. L'assistance à la messe et aux prières du soir s'en ressentit ; et pourtant on ne demande pas gros, quelques cents par famille de temps en temps; mais, si peu que ce soit, c'est toujours trop. Le missionnaire catholique doit donner et n'a droit de rien recevoir. Il y a donc du froid ; cela changera avec le temps, et j'attends des jours meilleurs.

Ne va pas croire d'ailleurs que je me dorlote. Je voyage dans les plus misérables charrettes du pays, je couche sur une natte étendue sur le sol et je me contente de la plus modeste nourriture. L'habitation n'est pas plus brillante. A Manganaï je couche sur un lit en briques dans une chambre sans lumière. A Velvéry je n'ai ni chaise, ni table, ni lit, je dîne sur mes valises. A Paleyouttou je dors et travaille dans la chapelle qui n'a que trois murs, le quatrième ouvert tout d'une pièce servant à la fois de porte et de fenêtres. A Kottiar je loge ou à l'école dans une chambre qui est loin d'être inodore et qui n'a pas de lumière, ou dans la sacristie, où je n'ai pas même de porte et où la paille du toit et la pluie du ciel tombent sans relâche sur ma table de travail et sur le sol, donnant à cet abri un air assez réussi d'étable ou d'écurie.

Les conditions dans lesquelles je voyage n'ont rien de plus confortable. Les couvertures de mes charrettes laissent passer les rayons du soleil et la pluie. Le manque de ressort vous expose à des secousses qui vous rompent de fatigue bien longtemps avant d'avoir atteint le terme du voyage. Les voyages en barque sont bien souvent moins agréables encore. Une fois j'y ai essuyé un orage qui m'a trempé depuis les pieds jusqu'à la tête et m'a gâté ma toilette pour dix jours. Une autre fois, il y avait dans la baie une tempête effroyable : il fallut faire la traversée au risque pour moi d'aller re-

joindre prématurément le P. Outerleys au séjour des bienheureux. La mer était bouleversée par l'ouragan, les vagues n'avaient pas moins de 2 mètres de haut. Notre esquif franchit 9 milles en 34 minutes, c'est dire qu'il filait 6 mètres et demi à la seconde. Les vagues s'abattaient en sifflant dans la barque. Tu vois en esprit le plaisir de ces douches répétées.

Néanmoins tout cela me serait bien indifférent si je n'avais d'autres difficultés bien autrement sérieuses sur les bras. Kottiar est à moitié en révolte. Dès mon arrivée, il a y trois mois, je remarquai que le sacristain nous volait à pleines mains dans les affaires de la banque de la paroisse. Je le cassai et comme sacristain et comme annavi ou marguillier. Immédiatement son parti se révolte. Il y a deux mois que je l'ai à dos. Il refuse la dîme, il a refusé toute participation à la réception de Monseigneur en tournée de confirmation. Fort de l'appui de mes supérieurs je ne bronche pas, et il faudra bien que ces entêtés cèdent devant mon impassibilité. Tout n'est pas rose dans le métier, mais la récompense sera proportionnée aux ennuis supportés.

GALICIE.

La Compagnie de Jésus et les socialistes en Silésie et en Galicie.

Lettre du P. Tomniczak.

Chyrów, le 23 octobre 1897.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

P. C.

L'AN dernier Mgr Kopp, cardinal de Breslau, nous a confié une vaste paroisse de 15.000 âmes, en Silésie autrichienne. Voici les circonstances de ce fait étrange et contraire à l'esprit de notre Institut.

Le curé de la province de Karvine venait de mourir. Les paroissiens demandèrent à Monseigneur un prêtre à leur guise. Monseigneur refusa carrément, car le prêtre qu'ils voulaient, était connu par ses publications si malsaines, que tous les évêques de Galicie en défendirent la lecture. En outre, la paroisse était travaillée par les socialistes, recrutés parmi les milliers de mineurs, occupés dans les houillières du comte Lavich. Mgr Kopp était bien embarrassé. Il s'adressa à Rome, et demanda pour quelques années les Pères de la Compagnie. Eux seuls, prétendait Monseigneur, peuvent ramener les esprits et rétablir l'ordre dans la paroisse. La demande de Monseigneur fut exaucée, et l'an dernier, au mois de septembre, cinq de nos Pères partirent pour cette mission difficile. Il va sans dire que l'accueil ne fut pas trop cordial. Tant bien que mal, ils s'installèrent dans le pres-

bytère et commencèrent leurs travaux apostoliques. Quelques mois plus tard, le R. P. Christian, Supérieur de la mission, nous écrivit : « Tout le monde nous regarde de travers, personne ne nous salue dans la rue, il semble que nous vivons parmi des ennemis jurés. » Tous les dimanches, les socialistes venaient en troupe à l'église pour faire du tapage, et pour huer le prédicateur, s'il osait discuter ou condamner les théories utopistes du socialisme. Mais les Pères savaient à quoi s'en tenir, et dans leurs sermons, laissaient les socialistes en paix. Rien ne peint mieux la situation délicate de nos Pères que la lettre suivante du R. P. Supérieur. « Vers Noël (1896) je fus appelé près d'une vieille pauvre, femme d'un socialiste. Je me rends dans la maison de la malade, avec le Très-Saint-Sacrement sur la poitrine. A mon arrivée, le mari de la mourante se place sur le seuil et me dit : « Si vous avancez, je vous tue sur-le-champ avec le bâton, ou ce couteau, que voilà. Choisissez ! » Le R. P. Supérieur ne quitta pas la partie. Se voyant en danger de vie, il se rend au poste de gendarmerie, et escorté de deux gendarmes, il revient administrer les derniers sacrements à la malade. »

Cependant, grâce à la bénédiction d'en haut, au travail assidu et désintéressé de nos Pères, les esprits se calmèrent peu à peu. On commença à regarder ces terribles Jésuites d'un œil plus bienveillant, et les pauvres paroissiens, trompés par les doctrines perverses de leurs meneurs, s'attachèrent de plus en plus à ces missionnaires qu'ils voulaient chasser, il y a quelques mois, à coups de pierres. Une circonstance surtout bien exploitée par le P. Supérieur, gagna presque tous les cœurs de cette malheureuse paroisse. Le premier du mois de mai 1897 approchait. Les socialistes résolurent d'organiser une grande manifestation et de faire beaucoup de tapage. Le gouvernement, craignant une émeute, ordonna de renforcer le poste de gendarmerie de 40 soldats, ce qui déplut fort aux socialistes. Sur ces entrefaites le P. Supérieur se rendit chez le commandant de gendarmerie, lui disant qu'il prenait toute la responsabilité de l'émeute, et que les mesures prises par le gouvernement, au lieu de calmer, irritaient encore de plus en plus les esprits turbulents des socialistes. Le commandant se laissa persuader, et le P. Supérieur rentrant chez lui recommanda toute l'affaire au Sacré-Cœur de JÉSUS et aux prières des Nôtres. Cette démarche du R. P. Supérieur ne manqua pas d'être connue et fit une bonne impression. Tout le monde en parlait, et la veille du premier mai une députation composée de socialistes se présenta chez le P. Supérieur, le priant de faire célébrer le lendemain une messe solennelle. « Très volontiers, leur dit le P. Supérieur, mais il y faut joindre un discours, dont je me charge moi-même. » Peut-être les socialistes se seraient-ils passés de ce discours, car leur réunion devait avoir lieu à 11 heures, mais ils n'osèrent pas répliquer et consentirent à tout. Le lendemain, une messe solennelle fut célébrée, les socialistes vinrent en

foule, et le R. P. Supérieur, voulant empêcher leur réunion de 11 h., prononça un discours fort goûté pendant une heure et demie. Il était bien midi quand le service divin finit, et les socialistes sortant de l'église se dirent qu'il n'est pas bon de haranguer quand on sent le vide dans l'estomac. Tout le monde songea à calmer la faim, et la réunion n'eut pas lieu. Dans l'après-midi, une députation de socialistes se présenta chez le P. Supérieur pour le remercier d'un si beau discours, et de la messe célébrée avec tant d'éclat.

Le mouvement socialiste qui ravage l'Allemagne s'est étendu aussi en Galicie. Chez nous toutes les villes plus importantes ont des socialistes, qui font beaucoup de mal parmi les ouvriers. Au début leurs sourdes menées furent ignorées par la presse catholique. C'est, en grande partie, par les brochures populaires de nos Pères, et surtout par les écrits et dissertations publiques du R. P. Badeni (provincial actuel), que l'attention des catholiques fut mise en éveil. Maintenant la bataille continue sur toute la ligne. Il faut le dire, les socialistes sont bien organisés, et ont gagné beaucoup de terrain, mais de l'autre côté le mouvement catholique s'accentue de plus en plus; on s'organise, on s'arme pour combattre le mal. Nos Pères tiennent le premier rang dans ce combat à outrance, aussi sont-ils décriés par les journaux socialistes comme des ennemis les plus redoutables de leur cause en Galicie. A Cracovie, un de nos Pères a contribué beaucoup à fonder un journal aux tendances catholiques, pour les ouvriers. Il paraît chaque semaine et lutte bien contre ses adversaires. Dans toutes les villes de Galicie on organise des associations d'ouvriers, pour contrecarrer les travaux des socialistes. A Léopol, l'an dernier, s'est formée une association de servantes. Elle compte déjà deux mille associées, et l'un de nos Pères en a soin. Je ne dis rien des congrégations de la Ste-Vierge, de diverses professions, qui existent à Léopol et à Cracovie. Elles sont dirigées par nos Pères, et font beaucoup de bien.

Au commencement de cette année, le P. Jackowski publia une brochure sur la nécessité d'un journal foncièrement catholique pour la Galicie, et qui fût indépendant de tout parti politique. Cette idée fut applaudie par tous les catholiques. Le Père Jackowski se mit à quêter les fonds nécessaires pour une pareille publication, et grâce à ses soins le journal paraît depuis le premier du mois d'octobre sous le titre « Le mouvement catholique » (*Ruch Katolicki*). Il va sans dire que la rédaction de ce journal n'est pas entre les mains de nos Pères. Elle a été remise entre les mains de quelques messieurs dévoués à la cause catholique.

Avant de terminer, laissez-moi encore vous dire quelques mots sur la vénération pour Notre-Dame de Lourdes en Pologne. Mon troisième an fini, je fus envoyé avec deux autres Pères dans un gros bourg nommé Nizborg, éloigné de 12 lieues de Tarnopol. Il y a chaque année un grand con-

cours de fidèles pour la fête de la Visitation. Un modeste sanctuaire s'élève au milieu du village, qui est habité moitié par les Polonais, moitié par les Uniates (Ruthéniens). L'église des Polonais est si petite, qu'elle peut contenir à peine quelques centaines de personnes, mais elle possède un trésor précieux qui attire chaque année des foules énormes pour la Visitation. Ce trésor, c'est une belle statue de Notre-Dame de Lourdes, appelée par le peuple « la Vierge merveilleuse ». En voici l'histoire :

Il y a quelques années, les Polonais de ce village n'avaient pas d'église latine, et ils étaient obligés d'aller très loin pour entendre la sainte messe dans leur rite. Le curé à qui appartenait le village en question, y fit construire une petite église, la mit sous la protection de Notre-Dame de Lourdes, et fit venir une belle statue de France.

Quand la statue arriva, elle fut portée processionnellement jusqu'à destination, sur un parcours de 12 kilomètres. Ce fut une démonstration religieuse inouïe. Le peuple en apprenant qu'une statue était arrivée de Lourdes, accourut de toutes parts, en foule immense, pour assister à la procession. Le bruit se répandit que c'était la Vierge merveilleuse qui venait de Lourdes en Pologne. La Ste Vierge, ainsi portée en triomphe, fut placée sur le maître-autel d'où elle ne cesse de répandre des grâces nombreuses sur tous ceux qui ont recours à elle. Le peuple des deux rites y vient en foule pour prier et pour se recommander à la Vierge merveilleuse. Cela déplut au curé grec de ce village (russophile acharné), et il résolut de mettre tout en œuvre, pour empêcher ses paroissiens d'aller à l'église latine. A cette fin, il fit venir, je ne sais de quelle fabrique, une statue de Notre-Dame de Lourdes, et la fit placer sur un autel de l'église grecque. Mais voilà qu'une difficulté imprévue se présente. La Vierge avait un chapelet à la ceinture, et le curé n'en veut pas, parce que, prétendait-il, cela est contraire à la pureté du rite grec, cela sent le latinisme (comprenez Rome). Il faut donc enlever le chapelet à la Ste Vierge. Le curé en donne l'ordre à un de ses paroissiens. Celui-ci n'ose pas. Il en appelle un autre. Celui-ci refuse catégoriquement. Enfin à force de chercher, il trouve un homme qui, pour un bon salaire, se charge d'enlever le chapelet. La besogne finie, cet homme se trouve mal, et bientôt il perd complètement l'usage des mains et des pieds. Il vécut encore quelque temps, mais sans recouvrer la vigueur de ses bras et de ses pieds. De plus, le curé a perdu dans un incendie tout son avoir : le peuple dit tout haut que c'est la punition du ciel, et continue à fréquenter l'église latine.

La veille de la Visitation, j'ai célébré les vêpres solennelles. Il faisait bien nuit quand la procession se mit en marche. Tout le monde chantait en polonais le cantique ravissant, où l'on répète après chaque strophe « *Ave, ave Maria* ». Les cloches sonnaient à toute volée, une brise légère agitait la flamme jaune des cierges, et mon âme était inondée de joie ; je songeais

à Lourdes. Oui, c'était un Lourdes polonais en miniature, car la même foi, la même vénération pour la Ste Vierge animaient cette poignée de peuple polonais et ces foules immenses, qui viennent de tous les points du globe, pour prier devant la grotte Massabielle.

Votre tout dévoué en N.-S.
L. Tomniczak, S. J.

POLOGNE.

La persécution religieuse dans la Pologne Russe.

Lettre du P. Tomniczak.

Chyrow, janvier 1898.

Mon révérend et bien cher Père Ministre.

P. C.

En Russie tout ne va pas aussi bien que le prétendent quelques journaux quotidiens. On peut dire que rien n'est si captieux que la politique russe envers l'Église catholique et la Pologne. Le gouverneur de Varsovie est animé, paraît-il, des meilleures intentions pour la cause polonaise, mais il a contre lui (sauf un journal) toute la presse russe, presque tous les employés, qui remuent ciel et terre, pour maintenir l'ancien système d'oppression introduit par *Gourko*. D'un côté le gouvernement a consenti à faire quelques concessions aux Polonais, mais de l'autre la persécution persiste. On a consenti à la nomination de quelques évêques, et presque en même temps on a déporté Monseigneur Simon et trois autres prêtres. Si les journaux polonais commencent à blâmer cette manière d'agir du gouvernement russe, les journaux étrangers, payés par la Russie, nous dépeignent comme des mécontents et des révolutionnaires. Ils citent les concessions octroyées aux Polonais, qui de fait existent sur le papier, mais qui ne sont jamais mises en pratique.

Deux prêtres, professeurs de théologie, ont été condamnés à l'exil, il y a quatre ans, dans cette fameuse affaire du séminaire de Kielie. L'année dernière, au mois de décembre, ils devaient rentrer dans leur pays, et reprendre les travaux interrompus dans le séminaire. Hélas ! il n'en a rien été. On leur a défendu de rentrer en Pologne, on ne sait pour quelle cause, et ils sont forcés de rester en exil, contre toute justice.

Et que vous dire sur la manière dont on traite la langue polonaise, dans un pays où il y a « dix » millions de Polonais ? Il est sévèrement défendu à tous les employés de se servir de la langue polonaise, même si l'interlocuteur ne sait pas le russe. Un employé convaincu d'avoir violé cette loi néfaste, perd tout de suite sa place. Dans les lycées du gouver-

nement, dans chaque classe, se trouve une affiche défendant de parler aux enfants polonais, leur langue maternelle. Si l'on trouve entre les mains d'un élève un livre polonais, même le meilleur, la loi ordonne de chasser l'enfant du lycée pour ce crime énorme ; l'exception seulement est faite pour le livre de prière, qui peut être imprimé en polonais. Il est vrai qu'on enseigne le polonais dans les lycées russes, deux heures par semaine. Mais c'est une pure ironie, car la classe se fait en russe, et l'on se sert de manuels composés dans la langue russe. D'ailleurs ces manuels sont pleins d'erreurs ; là où on le peut, on tâche de fausser l'histoire polonaise, et de diminuer le prestige de l'Église catholique et d'exalter l'Église orthodoxe. Ainsi par petites doses on fait déguster aux enfants polonais ce venin des erreurs schismatiques qui produiront plus tard les effets les plus funestes. Mais c'est assez sur ce triste chapitre.

Tout à vous en N.-S.
LAURENT TOMNICZAK, S. J.

AUSTRALIE.

Destruction de la ville de Palmerston par un cyclone.

Lettre du P. Conrath.

St-Joseph 's Daly River Mission, 14 septembre 1897.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE.

P. C.

LE jour de l'Assomption de la sainte Vierge, la messe a pu être célébrée de nouveau dans notre église à Palmerston : j'étais venu dans ce but de la mission St-Joseph.

Peut-être avez-vous lu dans les journaux qu'un cyclone a réduit la ville de Palmerston à un monceau de ruines, le 7 janvier dernier. Telle fut la terreur qui régna dans toute la ville durant la nuit du 6 au 7, que plus d'un se crut arrivé au jour du jugement dernier. — Notre église fut renversée ; sans tarder les catholiques de Palmerston recueillirent des fonds pour la relever : le travail put être terminé en juillet, et l'inauguration a eu lieu le quinze août. L'église est une jolie construction en bois avec toit en fer, pavage en ciment, et véranda tout autour : Elle est dédiée à la sainte Vierge sous le vocable de l' « Étoile de la mer ». — On a également rebâti la ville.

Voici, sur cette tempête, quelques détails donnés par le journal de la localité, dans le premier numéro paru après le désastre : « Le mercredi

« 6 courant, vers 8 h. du soir, il soufflait une forte brise ; peu à peu le vent
« augmenta de violence jusqu'à devenir un ouragan ; depuis minuit jus-
« qu'à 5 h. du matin, il fit rage avec une épouvantable furie. Au vent
« se mêla une averse de pluie telle que les pays tropicaux eux-mêmes en
« ont rarement vu de semblable. Peu après que le vent eut tourné au Nord-
« Ouest, les ruines commencèrent à s'amonceler de toutes parts. Le cy-
« clone atteignit la plus grande violence de 3 h. 30 à 4 h. 30 du matin.
« Pendant cette heure, il fut impossible de se tenir debout contre le vent.
« Le craquement des maisons qui s'écroulaient, la chute de morceaux de
« fer, de pièces de bois arrachés aux toitures et aux charpentes, une pluie
« aveuglante, le grondement de la tempête formèrent une scène que
« n'oublieront jamais ceux qui en ont été les témoins. Les édifices les plus
« solides s'abattirent comme un château de cartes ; des toitures entières
« furent enlevées ; les supports des lampes et les poteaux du télégraphe
« furent brisés ou arrachés ; d'immenses poutres furent jetées au loin
« comme de la paille ; les arbres furent déracinés ; en plusieurs endroits
« de grandes maisons, soulevées en entier de leurs fondations, furent trans-
« portées à 10 ou 12 pieds plus loin ; en un mot, cette nuit fut une de ces
« nuits de destruction pendant lesquelles les plus braves sentent leur cœur
« faiblir.

« Comment n'y eut-il pas des centaines de victimes ? C'est là un mystère
« qui ne sera jamais éclairci. Tous, hommes, femmes, enfants, s'élan-
« cèrent hors de leurs demeures, au moment de la plus grande violence de
« la tempête, pour chercher un abri plus sûr quelque part ; trop souvent
« ils n'en trouvèrent un que pour s'en voir chassés aussitôt. On cite une
« famille qui dut ainsi changer trois fois d'abri sans recevoir une égrati-
« gnure. Pour avancer contre le vent, il était nécessaire de se mettre à
« quatre pattes et de se tenir le plus près possible du sol.

« Dans le quartier chinois où des files entières de boutiques et d'habi-
« tations ont été jetées à terre, il y a eu quelques morts ; on découvrira
« peut-être d'autres cadavres en déblayant les décombres ; dans l'église
« catholique, dont rien n'est resté debout, deux femmes ont été retrouvées
« mortes sous les ruines.

« Les navires à l'ancre dans le port furent les uns coulés sur place, les
« autres, jetés à la côte ; deux ou trois seulement sortirent sains et saufs
« de la tourmente.

« Le nombre total des morts, autant qu'on peut jusqu'ici le connaître, a
« été de 28 : Les dégâts sont estimés à 150,000 livres. — De 9 h. du soir
« le 6 à 9 h. du matin le 7, il tomba 11 pouces, 670 d'eau. »

L'emplacement de Palmerston est bien choisi ; sur un plateau élevé, à
l'abri par conséquent de l'inondation qu'une pareille masse d'eau n'eût pas
manqué d'occasionner. Dans toutes les rivières la crue fut considérable. Le

Mac Kinley, petit ruisseau dans la saison sèche, monta de 50 pieds, et en un endroit s'étendit sur un demi-mille de largeur. Ici, le Daly monta de 25 pieds en quelques jours : 6 pouces de plus et toute la ville eût été inondée, les jardins détruits, et il y aurait eu deux pieds d'eau dans notre maison. A quelques centaines de yards au delà, toute la plaine, à l'exception de quelques points plus élevés, a été couverte d'eau sur une étendue de 20 ou 30 milles.

Comme conséquence d'une pareille inondation, la famine se fait cruellement sentir parmi les noirs. Ces pauvres gens vivent surtout de racines et d'une espèce de pomme de terre sauvage qu'ils trouvent dans les marais et les broussailles ; quand la contrée est sous l'eau pendant des milles et des milles, cette ressource leur fait défaut. En janvier dernier, au soir d'une journée pluvieuse, quelques noirs vinrent me trouver et me dirent : « Père, il a plu toute la journée, nous n'avons pu sortir pour chercher de la nourriture : aussi n'avons-nous rien mangé ; ni déjeuner, ni dîner, ni souper, donnez-nous de la viande. » Ils en trouvèrent à la station.

Leur gaîté, dans une si grande misère, m'avait étonné ; le lendemain j'en eus l'explication : la pluie ayant cessé, ils partirent pour chasser, car, disent-ils, une longue pluie rend les kangourous fous. Ce jour-là ils firent bonne capture de kangourous et d'autres animaux plus petits. C'est ainsi que chaque saison leur apporte une nouvelle ressource. A l'époque des pluies, quand l'inondation a eu lieu, ils parcourent le pays en barque, et partout où un animal a trouvé un refuge dans les arbres, ou sur quelque monticule, leur œil perçant sait bientôt l'y découvrir. Vers la fin de la saison pluvieuse c'est-à-dire en février et mars, la Providence leur ménage un autre genre de nourriture dans les œufs que les oies déposent au milieu des touffes d'herbe juste au-dessus de l'eau. Enfin quand les rivières qui alimentent le Daly, rentrent dans leur lit, après l'inondation, on peut y prendre du poisson en abondance.

Pour revenir au cyclone, nous remercions Dieu de l'avoir détourné de notre district. Il y a quelques années, une tempête de violence ordinaire détruisit notre école qui sert en même temps d'église : chaque année une partie du blé est couchée à terre par la pluie avant la récolte ; un cyclone d'une violence extraordinaire emporterait aisément tous les bâtiments que nous avons construits. Les maisons, dans ce territoire, sont bâties en bois avec couvertures en plaques de fer ; le tout repose sur des poteaux enfoncés en terre. Même bâties en pierres elles ne pourraient résister à un cyclone comme celui qui a détruit Palmerston. Daigne Dieu nous épargner un semblable désastre !

Je dois maintenant vous donner quelques nouvelles de notre mission. Ayant sa prospérité très à cœur je souhaiterais qu'elles fussent consolantes ; mais je me sens bien abattu. Le mélange de nos chrétiens avec les

païens qui travaillent à la station a eu de tristes conséquences pour leur moralité ; en outre il y a eu des périodes de troubles. Pour porter remède à ces misères, le R. P. Supérieur a renvoyé les païens, et n'a gardé que les chrétiens et quelques colons païens. Il leur a déclaré, toutefois, en les congédiant qu'on les prendrait pour couper et apporter le bois de construction, et que celui qui accepterait nos conditions serait repris comme appartenant à la station. — La première de ces conditions est pour les parents l'obligation d'envoyer leurs enfants à l'école. Quelles que puissent être les conséquences de cette mesure, c'est un pas dans la bonne voie. La plupart de ces sauvages vous font bon visage pour obtenir de vous tout ce qu'ils peuvent. S'ils obtenaient tout à leur guise, ils fréquenteraient la station dans le seul but de se procurer de la nourriture et du tabac, sans se mettre en peine de nous aider dans l'éducation de leurs enfants. Les Pères devraient leur fournir, pendant leurs maladies, des remèdes, du thé, des aliments et des couvertures ; mais sans prétendre modifier leurs coutumes ou lutter contre leurs vices. — Nous leur avons souvent répété qu'ils se tromperaient étrangement en s'imaginant que des prêtres, ou tout autre blanc, viendraient se fixer parmi eux dans un pareil but. S'ils repoussaient les biens spirituels et éternels que nous leur offrons, ils perdraient du même coup les biens temporels qu'ils s'assureraient autrement.

Cette mesure a porté le désappointement et le mécontentement dans le camp des païens ; le nombre des enfants de l'école a diminué, et s'il est vrai, comme je l'ai oui dire aujourd'hui, que les mécontents, pour se venger, ont tué quelques porcs de la station, vous verrez par là, mon Révérend et cher Père, avec quelles difficultés nous sommes aux prises.

Plaise à Dieu que le St-Esprit passe dans ces pauvres âmes avec la force d'un cyclone et que l'effet de son passage soit une inondation de grâces ! Veuillez prier pour nous.

Ræ Væ Servus in Christo.
Joseph Conrath, S. J.

NÉCROLOGIE.

Province de Champagne.

Vita functi anno 1897.

PÈRE Léon Asselin, 14 décembre 1896, St-Acheul. — P. Joseph Colombier, 14 avril, Louvain. — P. Remi Outerleys, 17 mai, Batticaloa (Ceylan). — P. Charles Richard, 30 juillet, Dijon. — P. Charles Jambart, 8 août, Lille. — F. Denis Jardinier, coadj. 1er octobre, Dijon. — F. Drujon, coadj., 29 octobre, St-Acheul. — P. Théodore Pleck (de la mission du Canada), 30 octobre, Metz.

Province de France.

Vita functi anno 1897.

P. Henri Demante, 20 octobre 1896, Versailles. — P. Jean Bellanger, 31 décembre 1896, Angers. — F. Edouard Legay, novice scolastique, 9 janvier, Arcachon. — P. Gaspard Comoglio, 12 janvier, Paris. — F. Jean Élie, coadj., 13 janvier, Paris. — P. Emmanuel Dupont, 28 avril, Cantorbéry. — F. Jean-Marie Leroux, coadj., 7 juin, Le Mans. — F. Jean Erdel, coadj., 12 juin, Cantorbéry. — P. Adolphe Larcher, 7 juillet, Montreal. — F. François Lescrève, coadj., 6 septembre, Paris. — P. Jean Henry, 7 novembre, Paris.

VARIA.

Afrique méridionale.

Rhodesia.

LES extraits suivants, tirés d'une lettre écrite par un officier, membre de l'église d'Angleterre à un de nos Pères, chapelain militaire, montreront en quelle estime sont tenus nos Pères dans le Matabeleland et le Mashonaland.

Pietermaritzburg, Natal, 20 mars 1897.

MON CHER PÈRE,

J'ai rappelé votre souvenir à tous vos amis parmi les soldats, et sachant combien tout ce qui vient de vous les intéresserait, j'ai pensé que le mieux était de faire passer votre lettre à tous ceux dont vous mentionnez les noms.

Tandis que je me trouvais à Salisbury, après une reconnaissance, j'ai écrit une longue lettre de 24 pages environ à un de mes plus chers amis en Angleterre sur l'œuvre magnifique accomplie dans le Sud de l'Afrique, en particulier dans le Mashonaland, par la Compagnie de JÉSUS, comparée avec les tentatives avortées de l'église d'Angleterre. J'ai parlé des intérêts spirituels des troupes; il a été donné une magnifique satisfaction à ceux des catholiques par un Père dont les beaux offices et l'amabilité ont conquis l'affection des soldats dans un degré inimaginable à qui ne l'a pas constaté; les soldats de l'église d'Angleterre au contraire ont été absolument abandonnés à eux-mêmes; pas un clergyman n'a paru dans le camp ni au milieu des troupes durant tout notre séjour dans le Mashonaland, quoique il y en eût trois établis à Salisbury. Cette lettre, où je donnais aussi des détails sur vos offices matinaux pour les troupes, sur votre dévouement à tous les besoins des soldats, soit au camp, soit durant le combat, a été reproduite par le Manchester Guardian; elle a, je crois, soulevé un orage parmi les chapelains militaires de l'église d'Angleterre, et ouvert les yeux du public sur la manière scandaleuse dont les monceaux d'argent recueillis pour la conversion des païens sont confisqués et gaspillés par un corps d'hommes, en bien des cas totalement incapables de remplir le haut emploi auquel ils se prétendent appelés...

Mon cher Père, je vous félicite de tout cœur de l'œuvre magnifique que vous et votre Ordre êtes en train d'accomplir; je souhaite avec ardeur que vous et les autres Pères puissiez continuer longtemps l'œuvre d'une église qui est capable de produire de splendides héros comme ceux que j'ai rencontrés parmi le clergé catholique dans toutes les parties du monde.

Pour ma part je puis dire que votre présence et votre conversation ont toujours été pour moi une source de bonheur, et que, quoique peut-être je ne vous reverrai jamais, vous occuperez toujours une place bien chaude dans mon affection...

Tous vos vieux amis veulent être rappelés à votre souvenir : c'eût été pour eux un grand plaisir si vous aviez été ici pour célébrer avec eux la fête de S. Patrick.

Avec mes meilleurs souhaits pour votre avenir.

Vôtre bien sincèrement,
F. N.

(Traduit des « Letters and Notices ».)

AUTRICHE. — *Le collège de Kalksburg.* — *Lettre du P. de Faultrier.*

Janvier 1898.

Mon révérend et cher Père Socius,

P. C.

Je profite du répit que me laissent ici les vacances d'un mois du cours de français pour vous écrire une lettre.

Ces vacances ont lieu à cause des répétitions du semestre; mais il est à remarquer que ces répétitions ne sont plus qu'en théorie, depuis que nos Pères de Kalksburg ont obtenu, et cela successivement pour chaque classe, le droit officiel d'examen. De plus, les matières du gymnase imposées par l'État, sont si chargées, que le professeur n'a pas matériellement le temps de les répéter. Il n'y a donc pas d'examen à la fin de chaque semestre, on se contente des notes du professeur. L'élève qui a obtenu des notes au moins suffisantes pendant l'année, passe dans la classe supérieure l'année suivante.

Le collège de Kalksburg a remporté, au mois de novembre dernier, un succès important : à la suite d'une longue visite de l'inspecteur, qui a envoyé un rapport favorable au ministère, nos Pères ont obtenu le droit de conférer la « Maturité » à leurs élèves qui terminent leurs études; cette « Maturité » est le certificat officiel de bonnes études.

Avant cette autorisation, nos élèves devaient aller passer leurs examens devant les professeurs d'un établissement de Vienne. Nous n'aurons plus désormais ce souci; les élèves de 8e passeront cet examen devant le bureau de leurs professeurs présidé par un inspecteur de l'État. Voilà donc nos Pères autrichiens récompensés de leurs peines; pour arriver à ce résultat, ils ont dû se livrer eux-mêmes au labeur ingrat des examens officiels, afin d'obtenir le titre de professeur. Plusieurs y ont laissé leur santé, et quelques-uns même y ont perdu la vie.

Cela dit à propos de mes vacances. J'aurais voulu du moins, pour remplir mon temps libre, avoir la préparation de quelques sermons de carême à prêcher à l'église Ste-Anne de Vienne, comme le fit le P. Satabin les années précédentes, mais mon désir n'a pu être satisfait sur ce point; le curé de l'église en question est venu à mourir, et il a été remplacé par des Pères Oblats fixés depuis peu à Vienne. Naturellement ils se chargent de la dite prédication, qui était comme le monopole du Père français de Kalksburg.

Je me recommande à vos SS. SS. et prières. Ræ Væ infimus in Xto Servus

J. de F.

BELGIQUE. — *École apostolique de Turnhout.* — Au mois de septembre 1897 l'école apostolique de Turnhout fêtait le 25e anniversaire de sa fondation. Pendant ces vingt-cinq années cette école a envoyé dans le

monde 297 missionnaires; 177 sont entrés dans la Compagnie de JÉSUS, dont 9 dans la province de France; 120 sont entrés dans 28 ordres ou congrégations religieuses. Tous ces missionnaires sont répartis dans 41 missions différentes. — Le R. P. Boeteman, fondateur de l'école, retenu à Bruges par son grand âge et ses infirmités, s'est associé de loin à la joie du jubilé. Le bon vieillard a certes bien travaillé *Ad majorem Dei gloriam.*

FRANCE.

ANGERS. — *Cours de Sociologie chrétienne.* — Cette année (1897-98) a été ouvert à l'Université catholique d'Angers un cours de Sociologie chrétienne. Ce cours a été confié au P. Ch. Antoine, professeur de dogme à la faculté de théologie. Il est public seulement pour les hommes et a lieu au Palais de l'Université le vendredi de chaque semaine.

Le sujet traité cette année est : *Le droit de propriété et le socialisme scientifique contemporain.* Il comprendra en tout 12 leçons dont voici les principaux sujets : La genèse et l'évolution du socialisme scientifique. — Notion exacte et justification du droit de propriété stable. — Limites imposées par le droit naturel au droit de propriété. — Régime légal de la propriété dans l'ordre social chrétien. — Le socialisme agraire. — Socialisme et capital. — Capital et capitalisme. — Le socialisme et l'organisation du travail. — La législation du travail et l'encyclique *Rerum Novarum.* — Le socialisme et le problème de la misère. — La lutte contre les infortunes occasionnées par le travail.

Ce cours est très suivi par un nombreux auditoire d'hommes et de jeunes gens.

PARIS. — *École libre de l'Immaculée-Conception.* — *Vaugirard.* — *Correspondances interscolaires.* — Au mois d'octobre dernier le P. Weber écrivait de Saint-John's college, Fordham (États-Unis), au P. Préfet du collège de Vaugirard : « Nous venons d'organiser dans notre collège une académie, qui a pour but d'offrir aux élèves plus avancés du cours universitaire tous les moyens possibles pour acquérir une connaissance plus étendue de la langue française. Permettez-moi de vous proposer un plan déjà connu en Angleterre et en France : des élèves de notre académie écriraient une ou deux lettres françaises par mois à des élèves de nos collèges en France, qui, de leur côté, après avoir corrigé ces lettres françaises venues de l'Amérique, les renverraient en y joignant une réponse en anglais. Nos élèves, eux aussi, feraient les corrections nécessaires dans les lettres anglaises venant de leurs amis de France, y ajoutant une réponse en français. Ainsi, ils continueraient mois par mois à se communiquer leurs jeunes idées. » — Le Père Préfet songeait précisément à établir ces correspondances « interscolaires ». Il accueillit donc avec empressement la

proposition du P. Weber, et désigna un premier correspondant, Charles Delahaye. Quelque temps après le P. Weber répondait: « J'ai reçu votre aimable réponse avec grande joie. Ce jour-là même nous avions réunion de l'Académie, et je fus heureux de faire part aux élèves de l'enthousiasme avec lequel vos grands ont reçu l'idée d'une correspondance gallo-américaine. Ils y ont applaudi à leur façon. Votre pensée de partager les enfants en catégorie est excellente, et je vais la suivre. Comme correspondant à M. Charles Delahaye j'ai désigné M. Philippe Paulding Brant, qui fut jadis à Vaugirard. Il a reçu au mois de juin dernier son degré A. B. c'est-à-dire qu'il a fini sa première année de philosophie ; à présent il suit le cours de la deuxième année, ou Post-Graduate. Il est enchanté de pouvoir correspondre avec un élève de Vaugirard. — Je vous réserve aussi comme correspondant un jeune élève de 15 ou 16 ans, Whitney Eckert. Aussitôt que vous me donnerez le nom de son correspondant, Whitney écrira. »

Ainsi furent établies les correspondances avec Fordham. Mais l'ensemble des élèves de Vaugirard apprend l'allemand. Le Père Préfet écrivit en Autriche pour avoir des correspondants. L'idée a été fort bien accueillie à Kalksburg. Actuellement neuf élèves de l'Immaculée-Conception écrivent à autant d'élèves de l'Immaculée-Conception de Kalksburg. Tous les âges, presque toutes les classes ont des représentants.

Les premières lettres sont forcément un peu banales, et n'ont de réel profit que l'exercice d'un thème allemand ou français, — thème fort appliqué, car dans sa réponse le correspondant signalera les fautes. Peu à peu la conversation devient plus intime, chez quelques-uns. On y fait des rapprochements sur les usages des deux peuples ; cela élargit les idées et offre quelques-uns des avantages d'un voyage à l'étranger.

Aussi les jours où arrivent les correspondances interscolaires, on peut voir un groupe se former auprès de celui qui a reçu la lettre ; ce sont les amis à qui on en fait part. Cela procure un sujet de conversation pour les récréations suivantes.

Institut catholique. — Conférences par le R. P. Gaudeau, S. J., professeur de dogmatique à l'Institut catholique : Théorie catholique de la foi : 1e conférence.

1re Conférence.

L'objet de la Foi.

La Foi est une grâce. — Le mystère de la fin surnaturelle. — Mystères connexes : Trinité, Jésus-Christ. — L'existence de Dieu n'est pas l'objet normal et direct de la foi.

2e Conférence.

L'organe de la Foi.

La Foi est une grâce. — Dieu met en nous une faculté surnaturelle qui nous

rend aptes à atteindre l'objet de la foi et dont l'opération propre échappe à la conscience et à l'analyse directe.

3e Conférence.

Foi savante et Foi du charbonnier.

La Foi est une doctrine. — Préparation rationnelle à la foi. — La raison avant la foi. — La raison dans la foi. — La foi suppose et renferme une philosophie. — Certitude et obscurité de la foi.

4e Conférence.

La Foi du cœur.

La Foi est une vertu. — Préparation morale à la foi. — La volonté avant la foi. — La volonté dans la foi. — La foi suppose et renferme des vertus morales. — Liberté de la foi.

5e Conférence.

La Foi possible à tous.

La Foi est une grâce, une doctrine et une vertu. — La grâce, la raison et la volonté dans l'acte de Foi. — Conciliation, d'après la doctrine catholique, de ces trois faits certains : Dieu veut le salut de tous les hommes ; la foi est nécessaire au salut ; un très grand nombre d'hommes ne peuvent pas arriver visiblement à la foi.

6e Conférence.

Théologie et Apologétique.

Itinéraire de la raison à la foi. — Itinéraire direct : l'apologétique. Itinéraire régressif : la théologie. — A l'aller, il y a un abîme à franchir : comment est-il franchi ?

Conclusion apologétique : la véritable *immanence.*

Conférences par le R. P. de la Barre, S. J., professeur de dogmatique à l'Institut catholique : Les origines de la morale catholique :

1e Conférence.

Morale, grâce et révélation.

L'église catholique veut-elle un monopole en matière de morale ? — Deux thèses radicales. — Tout par la nature : orgueil rationaliste. — Rien par la nature : intolérance et désespoir janséniste. — Notion catholique d'une morale naturelle et d'une religion naturelle. — Facteurs communs des diverses religions. — Ce que devrait être un parlement des religions.

2e Conférence.

Les origines historiques.

L'erreur aux premiers siècles et ses analogies modernes — monisme et dualisme. — Doctrines naturalistes et protestantes. — Premiers apologistes.

Leur méthode : accusations allemandes et rationalistes les plus récentes. — Le sentiment de l'ordre moral et religieux. — L'âme naturellement chrétienne.

3[e] Conférence.

La morale dogmatique.

Le dogme : les idées de Providence et de loi dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. — Son exposition : la méthode théologique introduite dans la science morale. — Analogies et connexions d'après le concile du Vatican.

4[e] Conférence.

Nature et Surnature.

En morale : les vertus sont-elles dépendantes de la grâce ? — de toute habitude héréditaire ? — Nouvel ordre constitué. — « La foi chrétienne a compliqué les passions humaines et les a agrandies par l'idée de l'au delà » (J. Lemaitre). — Large distribution de la grâce.

En religion : 1° La religion surnaturelle suppose et renferme la religion naturelle. — 2° Elle la complète. — 3° Elle la vivifie.

Notre-Dame du Haut-Mont. — Les Pères de la maison de retraites à N.-D. du Haut-Mont font publier par la librairie Paillart, à Abbeville, une série de tracts antisocialistes, où se trouvent réfutées d'une manière tout à fait populaire les calomnies et les sophismes des socialistes : nous en reproduisons un ici comme spécimen.

Le parti ouvrier.

— Alors tu es du parti ouvrier ?

— Oui. Vive le parti ouvrier ! je ne connais que ça. Karl Marx l'a dit : « En face de la bourgeoisie capitaliste, il faut que les prolétaires forment « un parti de classe, afin d'arriver à la conquête du pouvoir politique et à « la socialisation des forces productives. »

— Laisse-moi tranquille, avec ton juif allemand *Karl Marx* et ses longues phrases, tout ça en bon français ça veut dire : Vive l'Internationale ! Vive les sans patrie !

— Tu m'insultes ! Je suis aussi bon *patriote* que toi.

— Ça non. As-tu lu le manifeste du Conseil national du Parti ouvrier, signé à Paris en juillet 1893 par Jules Guesde et Paul Lafargue ? Écoute la fin :

Oui, le Parti ouvrier français ne fait qu'un avec la démocratie socialiste allemande contre l'Empire d'Allemagne.

Oui, le Parti ouvrier français ne fait qu'un avec le parti ouvrier belge contre la monarchie bourgeoise de Cobourg.

. . . .

Oui, nous ne faisons et nous continuerons à ne faire qu'un avec les prolétaires des deux mondes contre les classes dirigeantes et possédantes de partout.

. . . .

Vive l'Internationale !......

C'est clair, le parti ouvrier donne la main aux ouvriers prussiens, pour lutter contre les Français des classes dirigeantes et les capitalistes du monde entier.

Le parti ouvrier crie Vive l'Internationale! c'est-à-dire vive le drapeau rouge! vive les sans patrie ! et dernièrement la municipalité socialiste de Lille l'a bien montré en invitant et recevant avec pompe des députés prussiens ! C'est une honte, une infamie qui a fait bondir le cœur de tous les vrais Français.

— Tu as raison, et ce jour-là j'ai crié : A bas les sans patrie !... Je hais l'Internationalité et les ouvriers sans patrie ; mais je dirai toujours : Ouvriers, votez pour votre classe ; ouvriers, votez pour l'ouvrier. V'là !

— Tu dis que l'ouvrier doit voter pour l'ouvrier. Qu'est-ce que c'est qu'un ouvrier ?

— Tu le sais bien : le mineur qui travaille au fond, le verrier, le teinturier, le fileur, le tisserand qui peinent, onze et douze heures dans les usines, voilà des ouvriers.

— D'accord... Et les cabaretiers, camarade, c'est t'y des ouvriers ?

— J'pense que non, les cabaretiers, y servent des chopes, de petits verres, fument leur pipe et empochent les ronds de l'ouvrier, voilà tout.

— Tu as raison, ajoute que souvent le cabaretier c'est l'ennemi de l'ouvrier, il le pousse aux grèves, il lui vend de sales drogues, des poisons et beaucoup de nos camarades sont malheureux parce qu'ils laissent au cabaret une grande partie de leur salaire, les cabaretiers ne sont pas de la classe des ouvriers.

— C'est bien vrai.

— Eh bien, trois semaines avant les élections, partout dans les journaux, dans les conférences, dans les cabarets, dans les estaminets, tu peux entendre la même musique, écoute :

Ouvriers, votez pour votre classe,
Ouvriers, votez pour l'ouvrier.

Tu crois que les candidats ça va être des ouvriers. Des bêtises... va lire les affiches, les proclamations aux électeurs, les noms des candidats...

C'est tertous des cabaretiers, c'est pas des ouvriers.

— Tiens, c'est vrai, Carette, Lepers... tous des cabaretiers. Basly, Lamendin, encore des cabaretiers.

— Vois-tu, camarade, parmi les prolétaires, il y a les ouvriers intelligents

que les cabaretiers ne peuvent pas mener par le bout du nez. Ceux-là veulent voter pour des candidats patriotes et qui sauront faire triompher à la Chambre les justes revendications des ouvriers, c'est leur droit et je les approuve.

Y a aussi les gros dindons, les Français de 43 sous, qu'on fait voter à coups de chope et de verres de genièvre pour le parti des cabaretiers, ceux-là, c'est des oies.

Écoute, camarade, le petit discours que je veux leur faire avant le scrutin, pour leur mettre dans le citron, s'il y a moyen, que les cabaretiers y se moquent d'eux :

Électeurs,

Ouais ! Ouais !

N'applaudissez pas encore... Vous êtes tous du parti ouvrier... faut voter pour votre classe, faut voter pour l'ouvrier.

Ouais ! Ouais !

Les Cabaretiers, c'est pas des ouvriers... votez tous pour les cabaretiers !

Ouais ! Ouais !

Vous êtes bêtes comme des oies.

Ouais ! Ouais ! Ouais !

Tous aux urnes, pas d'abstentions... Vive la Sociale ! Vive le parti cabaretier !

Ouais ! Ouais ! Ouais !

. . . .

L'électeur qui vote pour le parti ouvrier, c'est presque toujours un bon patriote qui, à force d'entendre répéter Ouvriers, votez pour votre classe, s'imagine voter pour le bon ordre, le bon droit, la justice, et qu'on fait voter pour des cabaretiers socialistes, pour des sans patrie, pour le désordre, pour l'anarchie, pour sa propre ruine.

C'est un pauvre dindon dupé par les meneurs de la Sociale.

CHINE. — M. de Bezaure a eu un grand succès auprès des autorités chinoises de *Chang-hai.* Sous son prédécesseur les mandarins locaux s'étaient plusieurs fois opposés à ce que le Conseil municipal français élevât un château d'eau sur le terrain qu'il avait acheté du côté de l'arsenal chinois, parce que les tuyaux de conduite d'eau devaient passer sur terrain en dehors de la concession française. Enfin les pourparlers ont abouti, et quelques jours avant de mourir, le *Lieu-tao-tai* a donné par écrit toutes les permissions. A la suite de cette concession, le Conseil municipal français a accordé aux mandarins de construire un pont pour relier les deux *Bunds* (quais) français et chinois à *Che-lao-pou :* on y travaille en ce moment. Le Bund chinois est bien fait. La circulation des voitures japonaises n'est pas encore

accordée officiellement ; cependant on en voit quelques-unes circuler, de sorte que nos Pères et Frères peuvent aller maintenant à *Tong-ka-dou* en « Jinrinska » (voitures à bras japonaises).

Filature catholique. — Le P. Pierre, à la date du 10 novembre 1897, écrit au R. P. Supérieur que, d'après les derniers renseignements qu'il a obtenus des teneurs de livres, il y avait à la date du 16 octobre, à l'intérieur de la filature, 2262 ouvriers et ouvrières. Il indique quelques salaires selon les catégories : les moindres pour les hommes sont de 25 cents (1 fr. 25) ; pour les femmes de 10 cents (0 fr. 50) ; et les plus élevés pour les hommes de 30 cents (1 fr. 50) et pour les femmes de 27 cents (1 fr. 35). Il termine ainsi : « Je crois que maintenant les chrétiens peuvent et doivent se contenter et remercier la Providence qui leur donne un riz si assuré. »

MONTAGNES ROCHEUSES. *Scolasticat de St-Ignatius mission, Mont.* — Au mois de février, le P. Paul Arthuis, ministre du Scolasticat, a prononcé ses derniers vœux. A cette occasion les scolastiques ont donné une séance dramatique et musicale et représenté le *Bourgeois gentilhomme* de Molière. Ce Scolasticat compte trois années d'existence ; il y a 13 théologiens (petit cours) et 15 philosophes. Le R. P. Georges de la Motte y est tout ensemble recteur et professeur de morale.

NORVÈGE. *Rentrée des ordres religieux.* — L'année passée, le Parlement de Norvège a voté une loi qui permet désormais à tous les Ordres religieux et congrégations, excepté aux Jésuites, de rentrer dans ce pays.

Un ministre protestant, M. Tangen, écrivait à ce propos : « d'après ce vote, il est aisé de prévoir que la Norvège s'ouvrira un jour toute grande même aux Jésuites ; ce ne peut être qu'une question de temps. Les catholiques n'ont pas à perdre courage.

« Leur religion était autrefois celle de toute la Norvège. Ils croient qu'elle le redeviendra.

« Leurs efforts ne vont à rien moins qu'à ramener le peuple norvégien sous la domination de Rome et à le faire rentrer dans cette Église hors de laquelle il n'y a pas de salut.

« Si nous avions des yeux pour regarder, nous devrions reconnaître qu'aujourd'hui, moins encore qu'en 1814, nous ne sommes en état de tolérer les moines et les Jésuites. Quand nos pères décrétèrent leur expulsion, il n'y avait rien à craindre du catholicisme ; aujourd'hui, on abolit ces décrets, alors que les catholiques ont pris pied en Norvège, qu'ils voient leur nombre doubler et un courant d'opinion, favorable à leur cause, traverser les esprits.

« Ces prévisions sont un sujet de tristesse et d'ingratitude pour moi et pour beaucoup d'autres avec moi. Plaise à Dieu qu'elles ne se vérifient pas ! »

(*Katholische Missionen*, nov. 1897, p. 38.)

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Le Révérend Père Jean Caubert*, fusillé rue Haxo, le 26 mai 1871; notice biographique, par le P. Pierre Lauras, S. J. — Paris, Téqui, 1898, in-12. — Le P. Caubert eut toute sa vie un grand amour des vertus cachées. Dieu a permis que pendant vingt-cinq ans son souvenir restât comme effacé dans une demi-obscurité. La présente biographie nous révèle les trésors de vertu qu'il amassa pendant sa vie et qui lui ont obtenu de Dieu la grâce du martyre.

Causeries pédagogiques, par le P. Bainvel, S. J. Paris, Poussielgue, 1898, in-18. — Cet ouvrage renferme de nombreux conseils pratiques sur les différentes branches de l'enseignement classique. Le P. Bainvel y examine la valeur formatrice des différentes études et des différents exercices scolaires et indique à quelles conditions ils auront leur plein effet. Il a eu comme collaborateurs le P. Poulain pour les mathématiques, et le P. Lionnet pour l'histoire et la géographie.

Conférences du vendredi à Notre-Dame. Le R. P. Auriault a publié en brochures, chez Rondelet, les conférences qu'il donnait chaque vendredi du Carême de 1898 à Notre-Dame. — 1e conférence : Les vraies forces. La Sainte Vierge. Le Sacré-Cœur. Le Pape. — 2e conférence : La Sainte Vierge. Son action doctrinale. — 3e conférence : La Sainte Vierge. Son action morale. — 4e conférence : La Sainte Vierge. Son action sociale et nationale. — 5e conférence : Saint Joseph.

APPENDICE.

Interprétation par la jurisprudence de l'article 51 de la constitution fédérale suisse sur les Jésuites [1].

L'ARTICLE 51 [2] de la constitution fédérale de 1874 interdit aux membres de l'ordre des Jésuites « toute action dans l'église et dans l'école ». Les Jésuites peuvent, il est vrai, séjourner et demeurer en Suisse,

1. A la demande d'un Père de la Province de France, un avocat distingué de Genève a bien voulu rédiger cette consultation, qui présente un vif intérêt pour tous les enfants de la Compagnie.

2. Cet article est ainsi conçu : « L'ordre des Jésuites et les sociétés qui lui sont affiliées ne peuvent être reçus dans aucune partie de la Suisse, et toute action dans l'église et dans l'école est interdite à leurs membres.

Cette interdiction peut s'étendre aussi, par voie d'arrêté fédéral, à d'autres ordres religieux dont l'action est dangereuse pour l'État ou trouble la paix entre les confessions. »

mais pendant ce séjour en Suisse, il leur est interdit de déployer d'une façon quelconque l'activité de leur ordre.

Ce n'est pas seulement lorsque les Jésuites exercent leur action dans les églises et écoles publiques qu'il y a violation de la constitution, mais encore lorsqu'ils manifestent leur activité (enseignement et c'est là, sinon la seule tâche de leur ordre, du moins l'une des principales) dans des assemblées qui n'ont aucun caractère public. Le gouvernement tessinois est dans l'erreur, lorsqu'il suppose que l'article 51 ne concerne que l'action dans un local public. La constitution ne fait aucune distinction quelconque sous ce rapport ; ce qui est essentiel c'est l'interdiction d'agir, et l'adjonction des mots dans « l'église et dans l'école » caractérise l'action d'enseigner, spécialement dans le domaine ecclésiastique et intellectuel.

Au mois d'août 1888, Antonio Gianini, de Brione-Minusio (Tessin), avait donné des conférences dans le parloir des religieuses de Ste-Catherine, à Locarno. Le bruit public semblait indiquer qu'il était instituteur dans une maison de Jésuites de l'Autriche-Hongrie. Invité à lui faire rapport sur ce fait, le Conseil d'État du Tessin a annoncé au Conseil fédéral que Gianini avait déjà quitté le Canton à la fin d'août. Se fondant sur les considérations indiquées ci-dessus, le Conseil fédéral a invité le Gouvernement cantonal à prévenir des faits de ce genre, pour autant que la chose serait en son pouvoir, et au besoin à intervenir à temps pour maintenir la constitution fédérale. (Feuille fédérale 1888 IV 161).

II. — L'article 51 de la constitution fédérale interdit aux membres de l'ordre des Jésuites non seulement l'exercice de leur ministère dans les temples publics ouverts à la population, mais aussi d'une manière générale, toute action religieuse en Suisse et par conséquent, toute action au sein de réunions d'ecclésiastiques dans des maisons religieuses, etc. (Feuille fédérale 1883 II 974).

C'est ce qu'au commencement de 1882 le Conseil fédéral a fait observer au Gouvernement tessinois. Deux Jésuites italiens, Asperti et Gazzola, avaient présidé à des exercices spirituels dans l'ancien couvent des capucins de Locarno, du 11 au 16 septembre 1881. Le Conseil d'État du Canton du Tessin avait cru, que du moment que les exercices avaient eu lieu dans un local fermé, c'est-à-dire inaccessible au public, et qu'ils n'avaient été suivis que par des ecclésiastiques qui s'étaient annoncés à cet effet, il n'y avait eu là aucune violation de l'article 51 de la Constitution fédérale. (Feuille fédérale 1882 II 736.)

III. — Pendant les vacances d'automne 1881, quelques ecclésiastiques s'étaient retirés dans les locaux du collège de Maria Hilf à Schwytz, fermés au public, pour s'y livrer à ce qu'on appelle des Exercices (pratiques privées de dévotion spirituelle). Ces exercices étaient dirigés par un ancien curé bavarois du nom de Roder dont on n'est pas parvenu à établir la qualité de Jésuite. (Feuille fédérale 1882 II 736.)

IV. — A l'occasion du congrès eucharistique tenu à Fribourg, un Jésuite, le Père Verbecke, a prêché le sermon du soir, 13 septembre 1885, à Fribourg à l'église des Cordeliers. Le Conseil d'État avait déjà pris des mesures dans la matinée du 13 septembre pour empêcher cette prédication, mais un malentendu résultant de l'encombrement qui avait régné à Fribourg dans l'après-midi du dimanche, avait été cause que ses ordres, conformes à ceux de l'évêque, ne furent pas exécutés.

Le 14 septembre le Conseil d'État exprima à l'évêque les regrets qu'il éprouvait de cette infraction à la constitution fédérale.

Le 18 du même mois l'évêque répondit que non seulement il partageait les regrets du Conseil d'État, mais encore qu'il avait exprimé, lui aussi, à qui de droit sa désapprobation, dès qu'il avait eu connaissance des faits.

Là-dessus le Conseil fédéral a exprimé au Gouvernement cantonal sa satisfaction de ce que ce dernier avait cherché à prévenir l'infraction de la Constitution fédérale qui a été commise ; mais il a ajouté qu'il regrettait que les précautions prises à cet effet eussent été insuffisantes et qu'il croyait pouvoir attendre de lui qu'à l'avenir, dans des occasions semblables, il prendrait des mesures efficaces pour empêcher que la Constitution ne soit de nouveau méconnue. (Feuille fédérale. 1886 I 810.)

V. — En 1879, le Conseil d'État fribourgeois a présenté au Conseil fédéral le rapport que voici au sujet de la présence de Jésuites dans le Canton de Fribourg :

Les Jésuites n'ont aucun établissement dans le Canton de Fribourg ; ils n'y possèdent aucune propriété ; ils ne peuvent y former aucune communauté, ils ne remplissent aucune fonction religieuse ou éducatrice. En ce qui concerne ce dernier point il convient de rappeler ce qui suit :

Parmi les Jésuites expulsés de Fribourg en 1847, il y en avait un certain nombre qui étaient fribourgeois. Ils se sont réfugiés en Allemagne où se trouvait la province de leur ordre. Par suite des événements qui se sont passés en Allemagne, leur province a été dissoute et les prêtres étrangers expulsés. Les uns sont partis pour les missions étrangères, d'autres, la plupart invalides, sont retournés dans leur pays et sont rentrés dans les rangs du clergé séculier. C'est ainsi que trois Jésuites ressortissants fribourgeois, sont venus depuis un grand nombre d'années s'établir dans le Canton comme prêtres séculiers ; ils déclarent n'avoir plus aucune relation avec leur ordre et ne relever que de l'évêque diocésain. L'un d'eux, vieillard de 76 ans, incapable de remplir aucune fonction, habite l'évêché même, où le chef du diocèse lui a offert une retraite ; le second, le Père Hartemann, a de même été placé par l'évêque, vu son âge avancé, comme directeur spirituel et administrateur du couvent des Bernardines de la Fille Dieu près Romond [1].

1. Depuis 1881 ce religieux a été remplacé et vit dans le cloître en qualité de simple pensionnaire. (Feuille fédérale 1883 II 975.)

« Le troisième enfin est aumônier des religieuses de Ste-Ursule ([1]). Ces Dames dirigent, il est vrai, un pensionnat de jeunes filles et tiennent une école libre enfantine et primaire fréquentée par une soixantaine d'enfants, mais ces derniers assistent aux exercices paroissiaux et reçoivent l'instruction religieuse qui se donne dans la paroisse ; les institutrices sont toutes brevetées, et leurs écoles sont soumises aux lois et règlements cantonaux et à la surveillance de l'inspecteur d'arrondissement ».

En présence de cette déclaration le Conseil fédéral s'est abstenu pour le moment de prendre des mesures ultérieures dans l'espèce. (Feuille fédérale 1880.)

Dans son rapport du 28 mai 1880 (Ruchonnet) la Commission de gestion du Conseil national pour 1879 a consacré à ces faits le passage que voici :

« L'article 58 de la Constitution fédérale de 1848 disait d'une manière générale :

« L'ordre des Jésuites et les sociétés qui lui sont affiliées ne peuvent être reçues dans aucune partie de la Suisse. »

Dans certains cantons quelques Jésuites avaient été appelés à fonctionner dans les écoles publiques ou dans les églises ; les Autorités fédérales jugèrent à propos d'intervenir contre cette manière d'éluder la constitution, parce que déjà alors, l'arrêté de la Diète du 3 septembre 1847, et la disposition introduite par la Constitution fédérale indiquaient suffisamment qu'on voulait interdire catégoriquement toute action de l'ordre des Jésuites et de chacun des membres de cet ordre en particulier, dans l'église et dans l'école. Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard aujourd'hui ; la Constitution nouvelle a introduit clairement cette disposition dans le texte même de son article 51. Aussi dès que des membres isolés de l'ordre des Jésuites cherchent à exercer une action dans l'église ou dans l'école, les autorités fédérales doivent-elles intervenir pour empêcher qu'on élude la Constitution.

Si ces principes sont clairs leur application ne laisse pas toutefois de présenter des difficultés. On ne peut pas fixer à l'avance une règle précise pour dire quand il convient d'interdire et quand il convient de s'abstenir. Tout dépend des circonstances spéciales de chaque cas particulier.

C'est pourquoi nous ne nous sentons pas en mesure de décider si le Conseil fédéral a suffisamment fait observer la Constitution au sujet des trois vieux prêtres qui depuis des années résident dans le canton de Fribourg. Ces ecclésiastiques ne sont-ils réellement plus soumis à la juridiction générale des Jésuites mais bien à l'obédience de l'évêque du diocèse, en leur qualité de simples prêtres séculiers ? c'est ce que nous ignorons. Il nous semble que le Conseil fédéral s'est laissé guider par la considération que l'état des choses n'était pas assez grave pour provoquer des mesures de trop

1. En 1882 le Gouvernement fribourgeois a opposé un démenti formel à l'assertion que l'aumônier du couvent des Ursulines serait un Jésuite. (Feuille fédérale 1883 II 974 ; 1882 II 738.)

grande portée... La commission estime n'avoir pas des éléments suffisants pour donner d'autres directions au Conseil fédéral. (Feuille fédérale 1880 II 817.)

VI. — En septembre 1881, le Conseil d'État du canton de Vaud a interdit à l'abbé Albert de Weck, de Fribourg, de continuer à exercer les fonctions pastorales qu'il remplissait à Montreux en sa qualité de vicaire du curé de Vevey, par le motif qu'il était membre de l'ordre des Jésuites. Il a maintenu cette décision le 4 avril 1882, sur une demande de M. de Weck d'être réintégré dans la jouissance du droit commun.

L'abbé de Weck recourut au Conseil fédéral. Il affirmait ne plus appartenir à l'ordre des Jésuites et, comme preuve à l'appui, il se référait à deux pièces jointes à son recours : une déclaration du 23 mars 1882 par laquelle Monseigneur Christophore Cosandey, évêque de Fribourg, attestait que Monsieur de Weck était entièrement soumis à sa juridiction épiscopale et ne relevait d'aucune autre obédience que la sienne, et un certificat du 22 mai 1882, du provincial de la Compagnie de Jésus pour l'Allemagne, d'après lequel Monsieur de Weck était complètement et irrévocablement délié et démis de la Compagnie de Jésus, « dont il était sorti de son plein gré ».

Le Conseil fédéral a néanmoins écarté son recours, le 23 juillet 1882, par les motifs que voici :

1. L'article 51 de la Constitution fédérale interdit aux membres de l'ordre des Jésuites toute action dans l'église et dans l'école.

2. L'abbé de Weck reconnaît avoir fait partie de l'ordre des Jésuites, mais prétend en être sorti, ce qu'il veut établir par les attestations ci-dessus indiquées.

3. Il ne résulte pas de ces documents la preuve suffisante que M. de Weck soit réellement et définitivement dégagé de tous liens vis à vis de l'ordre.

4. Il n'est donc pas établi que le gouvernement vaudois aurait mal appliqué la Constitution fédérale. (Feuille fédérale 1883, 977.)

VII. — Le 18 août 1881, à l'occasion d'un pèlerinage au tombeau du Père Canisius, fondateur du collège de St-Michel à Fribourg, un Jésuite du nom d'Andelfinger, Wurtembergeois d'origine, a prononcé le panégyrique du Père Canisius. Interpellé sur ce fait par le Conseil fédéral, le gouvernement fribourgeois a déclaré qu'il n'avait pas eu connaissance de cet arrangement pris par des particuliers, et qu'il n'avait appris que le jour du pèlerinage la présence d'un certain nombre de Jésuites de France et d'Allemagne parmi les nombreux ecclésiastiques étrangers.

Le Conseil fédéral a signalé alors au Conseil d'État du canton de Fribourg (office du 20 septembre 1881) le fait que l'acte dont on vient de parler était en flagrante opposition avec la Constitution fédérale. Il a même ajouté : l'attitude que vous avez prise dans cette occasion ne peut pas nous

paraître justifiée par vos communications. Votre assertion par laquelle vous ignoriez le nom du prédicateur qui devait parler ne peut être prise en considération, puisqu'après son discours, vous n'avez rien fait pour constater l'acte inconstitutionnel qui a été commis, pour le réprimer et en empêcher le renouvellement. En outre, loin de vous borner à cette inaction, vous déclarez que vous n'aviez pas à vous occuper du choix des officiants et que vous n'auriez eu à intervenir que pour autant que ces orateurs auraient troublé l'ordre public. Or le seul fait qu'un Jésuite exerce une action dans l'église ou dans l'école suffit pour constituer une perturbation de l'ordre public établi par la loi fondamentale du pays, et aucun gouvernement cantonal n'a le droit de faire dépendre d'autres conditions l'exécution de la Constitution. En conséquence nous ne pouvons nous empêcher de vous exprimer nos regrets aussi bien du fait en lui-même que de l'attitude que vous avez cru devoir prendre dans cette occasion et nous devons nous réserver de prendre les mesures nécessaires pour faire respecter dans votre canton la disposition constitutionnelle précitée. (Feuille fédérale 1882 II 737; 1883 II 975.)

VIII. — Au point de vue de l'application de l'article 51 de la constitution fédérale il est indifférent que l'individu signalé comme Jésuite soit Jésuite profès ayant fait les trois ou quatre vœux solennels ou qu'il se trouve encore à un rang inférieur de l'ordre. Dans l'un et l'autre de ces deux cas il est Jésuite.

A. Gianini était signalé comme instituteur dans une maison de Jésuites. Ce fait permet de conclure qu'il est coadjuteur spirituel. (Feuille fédérale 1888 IV 161 n° 758.)

IX. — Il y a eu violation flagrante de l'article 51 de la Constitution fédérale dans le fait qu'au mois d'août 1876 on a autorisé le R. Père Masson à prêcher à Bagnes (Valais) [1], bien qu'il fût connu pour être liguoriste [2].

En conséquence le Conseil fédéral a sommé d'une façon positive le gouvernement valaisan d'avoir à prévenir désormais par des mesures appro-

1. Le Conseil fédéral n'admet pas que la liberté de conscience et de croyance donne à un prêtre le droit de critiquer en termes blessants — du haut de la chaire, ce qui rend impossible tout démenti et toute réfutation — des personnes professant d'autres opinions que lui. C'est ce que le Conseil fédéral a fait savoir au gouvernement du Valais, lui disant que ce sermon n'était pas sujét à une censure quelconque de la part des autorités civiles. Le R. P. Masson avait parlé contre les catholiques qui ne font pas suivre leur mariage civil du mariage religieux et contre ceux qui, après s'être soustraits pendant des années à leurs devoirs envers la religion, se font enterrer avec pompe à l'église. (Feuille fédérale 1877 II 89.)

2. Le Conseil fédéral admet ici d'emblée comme un fait constant que les Liguoriens forment une société affiliée à celle des Jésuites. Or cette affiliation n'a été établie nulle part. Du reste le Conseil fédéral a modifié lui-même son opinion exprimée au sujet de l'affaire Masson, en déclarant au gouvernement fribourgeois qu'il ne voyait pas de violation de la Constitution fédérale dans le fait que les Liguoristes avaient entrepris des missions populaires dans le canton de Fribourg.

priées aux circonstances, le retour de faits de ce genre et de faire punir comme ils le méritent, le cas échéant, les autorités ou particuliers qui contreviendraient à cet ordre.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVIII. — N° 2. DÉCEMBRE 1898.

IHS

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE,

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:

CHINE.

Mission du Kiang-nan.

Tcheu-li S.-E.

CEYLAN.

FRANCE.

BRÉSIL.

GALICIE.

INDES ORIENTALES.

SICILE.

NÉCROLOGIE.

VARIA.

PUBLICATIONS NOUVELLES. . 445

APPENDICES.

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XVIII. — N° 2. DÉCEMBRE 1898.

IHS

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. J. de Broglie, Maison Saint-Louis, à Saint-Hélier, Jersey. *(Iles de la Manche.)*

LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Une Canonnière française dans le Fleuve Bleu.

Relation du P. Lémour.

LE récit qui va suivre est le compte rendu complet d'un événement qui aurait pu causer la ruine de nos œuvres dans une grande partie du Ngan-hoei, ou du moins stériliser pour longtemps les héroïques efforts de nombreux missionnaires dans l'évangélisation de ce pays. Dieu ne l'a pas permis. Il s'est servi de la marine française pour nous faire sortir honorablement d'une situation inextricable. C'est une pensée de reconnaissance qui me pousse aujourd'hui à relater les détails de la lutte et du triomphe.

Au commencement de 1896, le P. Twrdy réussissait, par une série de manœuvres heureuses, à acquérir une propriété dans la grande préfecture de Liu-tcheou, au cœur du Ngan-hoei. Implanter la religion dans ce centre d'hostilités, dans ce fief de *Li-hong-tchang*, c'était frapper au cœur. Sans doute il fallut y mettre le prix, mais ce fut néanmoins un succès qui devait provoquer le diable à des représailles. Elles eurent lieu quelque temps après sur un autre point de la section d'où relevait Liu-tcheou-fou.

Sou-kia-pou est un bourg de 40.000 âmes au moins, situé à 50 li (7 lieues) au sud de Lou-ngnan-tcheou, centre de la section, et résidence du ministre. Nous n'y comptions encore aucun chrétien baptisé ; mais une foule de gens se déclaraient catéchumènes, là et dans le village voisin de Han-pai-tou.

L'expérience prouve qu'au début on n'est guère amené à la religion par l'unique motif de sauver son âme, bien qu'on jure toujours que l'on n'a rien autre chose en vue. Après tout, Dieu se sert des moyens naturels, et pourvu qu'ils ne recouvrent aucune malhonnêteté, il serait peu sage de rejeter indistinctement de telles recrues. Il y faut de la prudence et de la discrétion. Il se mêla aux catéchumènes sincères de Sou-kia-pou force gens qui n'étaient point des modèles de pureté d'intention. Je donnerai volontiers une mention spéciale sous ce rapport à un certain *Pan-yu-yong* que ses intrigues mirent bientôt à la tête de la chrétienté naissante. Le mouvement de conversions prenait des proportions telles qu'il devenait inquiétant pour les fervents du pays. Ils se concertèrent afin d'enrayer le progrès et même de nous exclure du pays. Dans ce but on chargea les chrétiens de tous les méfaits : ils ouvraient des tripots ; ils exerçaient des vexations sur

les faibles ; achetaient des denrées dont ils refusaient de solder le prix, ou bien ne payaient qu'en mauvaise monnaie ; ils pressuraient le peuple ; abusaient de leur qualité de chrétien pour déférer au Père des innocents à qui on extorquait de l'argent par crainte de nous être dénoncés. Et mille odieuses accusations qui étaient colportées contre nous et acceptées par les gens simples et les notables. De là une grande surexcitation contre nous. Quelques-unes de ces accusations n'étaient pas sans fondement, soit de la part de quelques catéchumènes, soit de la part de faux frères qui sans jamais avoir été inscrits parmi les catéchumènes se donnaient et passaient pour tels.

Le Père Twrdy, absorbé par son achat de Liu-tcheou-fou, ne put suivre d'assez près toutes ces intrigues. Au commencement de février il se rendit à Sou-kia-pou pour faire une enquête. Il vit venir à sa rencontre une foule énorme amenée par Pan yu-yong qui voulait couvrir ses injustices de notre autorité. Les pétards et la musique firent rage. Jamais mandarin ne fut reçu avec tant d'ostentation. C'était une maladresse de nature à indisposer contre nous les autorités du bourg. Cela faisait bien en même temps le jeu de nos adversaires.

Le Père séjourna quelque temps dans la maison commune des gens du *Chan-si*, où il avait loué trois chambres pour y réunir ses catéchumènes. Il s'informa auprès des notables et des gardes-champêtres de la réalité des faits articulés contre les chrétiens. Tous se dérobèrent, sauf le principal notable, un licencié militaire de grande influence. Tout se bornait à de vagues rumeurs, à des « on dit » sans précision. Le Père le pria de s'informer et de le tenir au courant.

Trois semaines plus tard nouvelle visite, avec un nouveau catéchiste, ex-bonze nommé *Kiang*, être ignoble qui était parvenu à capter la confiance du Père. Nouvelle entrée triomphale. Le catéchiste qui m'en parlait la comparait à l'entrée de N.-S. à Jérusalem le jour des Rameaux. Un chrétien tenait des propos comme celui-ci : « Un jour viendra que la foule prosternée sur notre passage nous suppliera de la recevoir dans la religion. » L'empressement actuel semblait lui donner raison.

Le Père descendit chez Pan-yu-yong et trouva sa maison remplie d'emblèmes superstitieux qu'il fit lacérer. Le mandarin Ki-ta-jen l'accusa plus tard sur la foi des notables de faire de l'apostolat d'une étrange façon en déchirant à coups de cravache les génies protecteurs, en brisant les tablettes des ancêtres et en foulant aux pieds les mets offerts aux Poussahs.— Le Père fit une nouvelle enquête sur les agissements prétendus des chrétiens. Elle fut infructueuse comme les précédentes. Cependant sur les dénonciations de quelques chrétiens, plusieurs familles furent rayées de la liste des catéchumènes.

Les païens préparaient une revanche et quelques chrétiens des environs,

avertis du complot, suppliaient le Père de ne plus aller à Sou-kia-pou. Il s'y rendit pourtant le 14 mars, dans l'intention d'y séjourner quelque temps et d'élucider la situation. Les rumeurs étaient menaçantes. On ne cherchait qu'un prétexte pour provoquer l'explosion. Le 18 mars au matin, le Père infligeait un châtiment à un catéchumène infidèle : quelques pétards, selon la coutume, un dîner de réparation à des invités désignés, une prostration à l'église. Beaucoup de curieux assez mal intentionnés allaient et venaient pendant cette cérémonie de même que pendant l'office. Un bachelier nommé *Tchou-kia-tcheng* et un chef de brouettiers, *Yao-fong-i*, vinrent à leur tour et montrèrent plus d'insolence que les autres. On les pria de se retirer ; pour réponse, ils proférèrent de vilaines paroles et des injures. Il s'éleva à ce propos une dispute entre eux et le domestique du Père. Il y eut même échange de quelques coups. Le Père, entendant le tumulte, intervint et fit cesser la querelle. Le bachelier partit, mais on voulut exiger de Yao-fong-i une légère réparation. Devant son refus, Pan-yu-yong proposa de le conduire au mandarin militaire, Yao-fong-i s'exécuta alors et fit la prostration au Père. Il allait sortir. Mais Tchou-kia-tcheng, voyant le moment propice pour un soulèvement, était allé répandre la nouvelle de la dispute, et dire que le diable d'Europe attachait les gens pour les conduire au tribunal. Aussitôt les brouettiers de Yao-fong-i, accoururent en foule, armés de leur étai de brouette. Ils voulaient venger leur patron. Celui-ci, craignant pour lui-même, les arrêta, leur ordonnant de se retirer. C'était une affaire personnelle ; s'ils allaient l'aggraver en se portant à des voies de fait contre l'Européen, c'est lui qui en subirait les conséquences. Ils partirent donc, mais Tchou-kia-tcheng amenait à la rescousse les brouettiers de 7 ou 8 sociétés de Sou-kia-pou. Il y avait plusieurs centaines d'émeutiers, armés de bâtons, poussant des cris et proférant des menaces de mort. Ils enfoncèrent les portes, démolirent tout ce qui leur tombait sous la main et assommèrent de coups le Père et son catéchiste *Ho-cheng-pang*.

Le Père était blessé à la tête et par tout le corps. Le catéchiste avait le bras droit très endommagé. A l'arrivée du nouveau renfort on proposa de conduire le Père au syndicat des brouettiers pour le tuer. Il avait eu le temps de se cacher derrière la moustiquaire d'un chrétien. On finit par le découvrir. On le saisit par la barbe et par la queue, et on l'entraîna dans la rue où il fut renversé à terre, piétiné, frappé à coups redoublés. Plus d'un millier de personnes étaient accourues ; le tumulte était effrayant. L'un des principaux meneurs était *Yu-tchang-fa*, fils d'un aubergiste chez qui logeaient les brouettiers Emmené à travers champs, le Père allait être conduit au syndicat dont j'ai parlé, quand un notable, nommé *Wang*, intervint pour calmer l'émeute. Il fit conduire le Père à la pagode *Houo-sin-miao*, à l'extrémité est du bourg. On ferma les portes, mais elles furent vigoureusement secouées et mises en pièces. Le Père se vit de nouveau assailli dans

une cour intérieure, frappé encore avec une brutalité sauvage. Le grand notable arriva avec son fils et fit au Père un rempart de son corps, disant que si on voulait tuer l'Européen, il fallait commencer par le tuer lui-même et sa famille. Il parvint à faire monter son protégé à l'étage du gardien de la pagode. La foule vociférait toujours des cris de mort. Une diversion eut lieu un instant. Une troupe nouvelle arrivait, conduite par un individu du nom de *Pe*. Les assiégeants, pensant que des catéchumènes venaient au secours du Père, s'en prirent à eux et la lutte s'engagea. On reconnut bientôt l'erreur et tous s'unirent pour faire le siège de la pagode.

Pan-yong, qui avait été l'une des causes principales de l'émeute par ses exactions antérieures, était parti pour Lou-ngan. Il y arriva très tard, car les chemins étaient horribles. Il pleuvait et faisait un vent terrible. Il avertit l'économe du Père qui partit tout de suite avec l'ex bonze Kiang et le maître d'école pour le tribunal du mandarin. Il était à peu près 10h du soir. Le mandarin jugeait. Il fit introduire les 3 messagers et Pan-yong blessé, écrivit leurs noms et leur déposition, les menaçant, s'ils ne disaient pas la vérité, de sévir plus tard contre eux. Le mandarin se montra très effrayé et fit venir les satellites, leur donnant l'ordre de se tenir prêts à partir avec une cinquantaine de soldats. Notre économe prit les devants. Le temps était toujours mauvais et les chemins défoncés. Ils arrivèrent le matin presque vers l'aurore à un village situé à 15 li (9 kilom.) de Sou-kia-pou. Le mandarin s'y arrêta avec sa suite. Un courrier arrivait de Sou-kia-pou portant une lettre signée par le P. Twrdy. Elle priait le préfet *Wang* de ne pas venir à Sou-kia-pou, l'affaire étant heureusement finie et le Père se trouvant tranquillement installé à la pagode, sans blessures. Que s'était-il donc passé ?

Les principaux meneurs, chefs des corporations du grand commerce, cachés derrière les brouettiers, et Yu-tchang-fa, ce boutonné dont j'ai parlé plus haut, se sentant gravement compromis, imaginèrent un expédient. Ils suggérèrent aux brouettiers de contraindre le Père sous peine de mort, à signer une lettre pour prévenir l'intervention du mandarin. Le Père s'y prêta pour sauver sa vie et nos œuvres qui pouvaient être fort compromises. C'est cette pièce que le courrier apportait au mandarin. Mr *Wang* en parut fort satisfait, la montra à notre économe lui disant que la faute était aux catéchumènes. Le catéchiste partit aussitôt pour Sou-kia-pou et trouva le Père couché à terre incapable de se mouvoir. On lui avait arraché une partie de la barbe et des cheveux dont j'ai trouvé ici une bonne poignée à mon installation. Ses habits étaient déchirés et couverts de boue, sa figure horriblement meurtrie. Le Père avait perdu ses lunettes et ses souliers et avait dû faire pieds nus le long trajet de sa résidence à la pagode dans l'horrible boue des rues. Sa très grande myopie aggravait la situation, car il était obligé de se laisser conduire et recevait force horions en échange du service. Il n'avait

plus ni bréviaire, ni montre ; pas d'habits de rechange, car on avait enlevé ses paniers qu'il retrouva du reste plus tard, à peu près intacts.

Le 19 mars, fête de S. Joseph, on lui faisait signer, toujours sous peine de mort, une pièce imaginée par Yu-tchang-fa, dans laquelle il promettait de ne pas poursuivre les « brouettiers » et de ne plus habiter la maison commune du Chan-si. D'autre part les émeutiers forçaient les notables et les marchands à signer un pacte de solidarité avec eux; au cas où ils refuseraient plus tard de les protéger, ils seraient égorgés avec leur famille. Le Père signa encore des pièces dont nous n'avons pas le texte. Enfin, on tenta de lui faire reconnaître par écrit qu'il avait brisé la tablette de Confucius à sa résidence qui était en même temps une pagode et que cet acte avait été l'origine de la bagarre. Comme preuve, on exigeait qu'il offrît une nouvelle tablette, ou du moins l'argent pour la payer. Le Père refusa de reconnaître le délit et de réparer un dommage qu'il n'avait point commis.

Enfin le 20 mars, après 56 heures de détention, le prisonnier fut mis en liberté et arriva le soir à Lou-ngan avec son catéchiste dans le plus piteux état. La nouvelle de l'attentat s'était répandue partout et partout régnait une grande effervescence. Le mandarin qui avait montré beaucoup de faiblesse dans ces trois journées et avait paru être de connivence avec les coupables, ne se donna aucune peine pour réprimer l'agitation. Le Père Twrdy lui demanda d'afficher une proclamation ; il la fit attendre indéfiniment et ne l'afficha qu'en un très petit nombre d'endroits. Il refusa en outre de faire la moindre enquête et de venir examiner les blessures, bien qu'il vînt à la résidence le 23 mars et les jours suivants, pour discuter les conditions d'un accommodement à l'amiable.

Chrétiens et catéchistes poussaient le Père à porter au tribunal une accusation en règle. Une dépêche ainsi conçue : « Révolte à Sou-kia-pou, Père, catéchiste et 7 chrétiens blessés, œuvres compromises,» avait immédiatement été expédiée à Monseigneur et aux Supérieurs. Le P. Twrdy se décida à accuser M[r] *Pé*, *Tchou-kia tcheng*, *Yu-tchang-fa* et *Yao-fong-i*. Il demandait la tête de ces 4 coupables, n'exigeant aucune poursuite contre les brouettiers, seuls compris dans l'amnistie qu'il avait signée. Cependant il disait au mandarin qu'il était de son devoir de faire lui-même une enquête et de punir les coupables selon la loi.

Le P. Twrdy, dans une longue lettre écrite à Chang-hai, faisait le récit des événements et tenait au courant de sa procédure. La consulte de mission fut convoquée, et on tomba d'accord sur le libellé de la dépêche suivante : « *Sta promissis : amnistia cum domo et reparatione possibili.* »

Entretemps les négociations se poursuivaient à Lou-ngan : tous les Pères y étaient accourus et tous convinrent qu'il fallait exiger un châtiment très sévère ou un accommodement très honorable. Le préfet n'osait punir de peur des brouettiers. Tous les mandarins de la Préfecture le soutenaient,

quoi que pussent dire le Père et ses catéchistes. Le Père menaça d'une dépêche au consul, et comme on refusait d'admettre ses propositions, la fit porter à Liu-tcheou-fou le 25 mars. Le gouverneur de Ngan-king envoya de durs reproches au préfet et fit partir le délégué *Tso* qui arriva à Lou-ngan le 5 avril, pour arranger l'affaire. Les négociations pour l'accommodement se poursuivirent pendant les 10 jours que le délégué passa à Lou-ngan.

Le fils du préfet proposait de nous faire donner le terrain du héros de Formose, le général *Lieou*, à l'est de notre maison. Le Père refusa. La faute avait été commise à Sou-kia-pou, c'était à Sou-kia-pou qu'on devait nous indemniser. Le Père demandait un terrain de deux hectares, plus une maison de 4 bâtiments parallèles. Mais comme une maison déjà construite ne serait pas utilisable pour nous, il demandait à ce qu'on en versât le prix. On proposa 500, puis 800 taëls, environ 3000 fr. Les conditions étaient sur le point d'être acceptées. Sou-kia-pou y consentait. Le Père fit venir des maçons qui dirent qu'il fallait au moins 1500 taëls (environ 7000 fr.), pour bâtir une telle maison. Le P. Twrdy exigea ce prix plus 200 taëls pour objets volés ou détruits. Le juge de paix accusa le Père de manquer de parole, se mit en colère et poussa le Préfet à refuser cette indemnité. Le délégué lui-même se mit en colère, frappa la table, et donna des coups de talon sur le parquet. Le Père avertit les négociateurs que si l'on n'en finissait pas tout de suite, il partait à Ngan-king porter l'accusation devant le Gouverneur. Le juge de paix s'obstina et répondit : « Soit, partez. » Le délégué demandait d'attendre encore 3 ou 4 jours.

Le Père partit le 23 avril pour Ngan-king dans sa grande chaise accompagné de 16 hommes. Il coucha le soir dans une auberge, où la crainte des brigands fit hésiter à le recevoir. Les mandarins prirent peur et dépêchèrent des satellites pour supplier le Père de revenir, proposant 1000 taëls et le reste des conditions dont on était convenu. Les satellites arrivèrent seulement de nuit. Le Père, pensant que c'était une ruse pour lui faire perdre quelques jours et le devancer à Ngan-king, demanda une preuve écrite attestant que les mandarins acceptaient ces conditions. Ils n'en purent produire, et le Père refusa de revenir sur ses pas.

Il arriva à Ngan-king le 29 avril, suivi de près par le préfet et le délégué qui se rendirent tout droit à la mission. Le Père refusa de les recevoir. Ils revinrent une seconde fois, proposant encore un accommodement sans pouvoir aboutir. C'est alors que Monseigneur et le P. Havret, supérieur intérimaire, confièrent au P. Joret le soin de reprendre les pourparlers avec le tribunal des affaires étrangères Le gouverneur et le vice-roi saisis de l'accusation refusèrent de considérer l'attentat de Sou-kia-pou comme un attentat prémédité. On ne peut douter cependant que ce ne fût un coup monté, car les chefs de corporations de Sou-kia-pou s'étaient préalablement concertés dans un banquet pour aviser au moyen de nuire à la religion et

d'empêcher sa diffusion; tout le temps qu'avait duré l'émeute, ils avaient soudoyé plusieurs centaines de brouettiers et leur avaient fourni le vin, le vivre et le couvert. Le tribunal des affaires étrangères, sous l'inspiration du gouvernement et du vice-roi, traita la chose de simple querelle entre païens et chrétiens, rejetant sur ceux-ci la provocation. Conséquemment il portait la sentence suivante :

1° Les boutons seraient enlevés temporairement à Tchou-kia-tcheng et Yu-tchang-fa; il n'y avait pas lieu de poursuivre Mr Pé, ni Yao-fong-i, ce dernier, comme chef de brouettiers, bénéficiant de l'amnistie signée par le missionnaire.

2° Les deux coupables susnommés recevraient 20 coups dans la main.

3° Des règlements seraient faits pour les brouettiers, afin d'empêcher par la suite toute reprise d'hostilités.

4° Une indemnité serait accordée pour les objets disparus, quoique nous n'y eussions aucun droit, la liste n'en ayant pas été remise dès le commencement (elle avait été refusée par les notables). Cette indemnité serait donnée à titre gracieux !

Quant aux chefs de corporations on ne pouvait les accuser en bloc; on les jugerait s'ils étaient désignés nommément.

Ainsi les mandarins s'obstinaient à considérer l'affaire comme une dispute ordinaire, et non comme tentative de meurtre.

Il y avait au moins brigandage, puisqu'il y avait eu bris de portes et fenêtres, objets disparus appartenant au locataire de la maison assiégée, blessures graves à plusieurs personnes, attaque par plusieurs centaines d'émeutiers. Or tout brigandage en Chine est passible des plus rigoureuses peines.

Cette sentence des affaires étrangères ayant été remise au P. Joret, il déclara qu'il n'y avait plus rien à faire devant les tribunaux de Ngan-king, qu'il fallait désormais l'intervention du consul auprès du vice-roi. — Les négociations étaient rompues; le P. Twrdy venait se reposer à Chang-hai pendant quelques jours, et puis allait se fixer à Ou-hou en attendant la fin.

Le préfet de Lou-ngan, assuré de la protection de ses supérieurs, retourna à son poste où il usa de tous les moyens pour se faire une popularité. On lui avait reproché de ne point s'occuper des affaires du peuple; il fit mettre une boîte à la porte de son tribunal pour qu'on pût y déposer les plaintes à toute heure; à côté, un tamtam pour l'appeler, le jour et la nuit. Il paraît que les réclamations pleuvaient dans la boîte, chacun se plaignant des méfaits du cher rejeton mandarinal. Cependant la mesure plut beaucoup aux faiseurs de procès, et peu à peu Mr Wang devint populaire.

J'étais pendant ce temps-là au 3e an à Zi-ka-wei, ainsi que le P. Rodet. Sans que j'en pusse comprendre la cause, le R. P. Instructeur m'entretenait beaucoup des affaires de Lou-ngan où je n'avais jamais été. Il me fit écrire

une relation des faits d'après les lettres du P. Twrdy, et un rapport officiel pour Monseigneur, en vue d'un recours à Pékin. Le R. P. Supérieur était allé en France pour la congrégation provinciale, et Monseigneur faisait sa visite au Siu-tchou-fou et au nord du Ngan-hoei. Le 3e an devait se clôturer le 8 juin. Quelques jours avant nous reçûmes communication de nos *status* provisoires laissés au départ du R. P. Supérieur entre les mains de son remplaçant le R. P. Havret. J'étais nommé ministre intérimaire de Loungan ! Le P. Rodet, ancien missionnaire de la section, me mettrait au courant jusqu'au *status* définitif. Je recevais donc la lourde tâche de reprendre les négociations de Sou-kia-pou, et en cas de nouvel insuccès, de remettre sur pied une section tout en désarroi où tout le monde rougissait sous le coup de l'humiliation.

Une petite canonnière française de 72 hommes d'équipage, commandant Prosper Simon, un Brestois, remontait le fleuve. Le commandant, petit-fils de 2 amiraux, frère d'un capitaine de frégate et d'un lieutenant de vaisseau, s'était préparé au Borda à Brest. Homme de foi, appartenant, je crois, à une bonne famille chrétienne, il n'allait pas jusqu'à la pratique de ses devoirs de chrétien, tout en gardant au fond du cœur ses sentiments religieux. Cependant il ne manquait jamais d'aller à la messe en uniforme, comprenant que, chargé de défendre ici les intérêts de l'Église, il devait cet exemple à ses hommes et aux étrangers. Il avait des sentiments, je ne dirais pas d'hostilité, mais d'aversion profonde pour deux ordres : Les Carmélites dont il trouve la vie absurde et qui lui ont volé une sœur qu'il ne put jamais revoir que derrière la grille et le long voile noir comme un drap mortuaire ; les Jésuites qu'il soupçonnait de menées ténébreuses même à l'étranger. Il fut atteint à Chang-hai d'une conjonctivite qui le fit beaucoup souffrir. Forcé de séjourner quelque temps à l'hôpital, il y recevait tous les jours la visite d'un Père de Yang-king-pang. Un peu remis de cette maladie il remonta le fleuve. Le P. Chevalier lui fit à Tcheng-kiang l'aimable accueil qu'il sait faire à tous. De là il mit un jour à gagner Nankin, où le P. Simon déploya ses charmes séducteurs pour gagner son homonyme. C'était facile à lui. Il n'eut aucune peine à décider le commandant à accepter sa gracieuse hospitalité pour guérir une rechute de conjonctivite. Le P. Simon le traita comme une maman, lui trouva du lait frais dans les vacheries protestantes. Il réussit même par suggestion à lui faire trouver exquise l'infusion de chicotin qu'il appelle sa bière, et que d'autres nomment Simonade ou Simoneau. Tissandier du reste en a fait l'éloge dans la *Nature.* Certains Pères lui reconnaissent une puissance purgative souveraine. Quoi qu'il en soit, il s'établit entre les deux Simon une véritable intimité, une affection presque fraternelle qui ébranla bien des préjugés contre ces Jésuites conspirateurs. Le commandant partit pour Ou-hou, bien décidé à revenir le plus vite et à rester le plus longtemps possible dans le nid charmant de Nankin. Une

demi-journée encore et il tombait à Ou-hou entre les bras du bon P. Debrix. Cette troisième étape n'était pas faite pour modifier l'impression des deux précédentes. La réputation de « maman » Debrix est légendaire. Le Père Twrdy était là. Il lui fit à ses heures de loisir et d'insomnie le récit de ses aventures à Sou-kia-pou et de tout ce qui s'était fait dans la suite. Le commandant fronçait les sourcils et tordait ses grosses moustaches. L'expression de son mâle visage semblait dire : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! » Il télégraphia tout de suite à l'amiral de Beaumont au Japon. L'amiral lui répondit qu'il pouvait voir avec le missionnaire s'il y avait moyen de régler cette affaire à Ngan-king. Le consul lui écrivait en même temps de s'arrêter devant la ville avec la canonnière et d'exercer une pression morale sur le gouverneur. Quand cette nouvelle arriva à Chang-hai, il fut convenu que les négociations seraient reprises par le nouveau ministre de Lou-ngan. J'avais pour instruction de ne point urger le châtiment des coupables et de réclamer un terrain, une maison et une réception honorable à Sou-kia-pou. L'insuccès des négociations précédentes et les ouvertures faites officieusement au nom de Monseigneur, disant au vice-roi que nous nous contenterions d'une permission d'acheter le susdit terrain de notre propre argent, rendait ma mission extrêmement difficile.

Je partis pour Ou-hou avec le P. Rodet le 11 juin. Là je me mis en relation épistolaire avec le commandant qui était remonté à Han-keou. Il me répondit brièvement, sur un ton sec. Rendez-vous m'était donné à Ngan-king pour le 17 juin. Le temps qui me restait fut employé à préparer mes batteries, tout mon système d'attaque et de défense auprès du gouverneur. C'était un gros événement pour moi, novice encore dans la connaissance de la langue et dans la procédure judiciaire. Un ordre de l'amiral enjoignit au commandant de ne lever l'ancre à Han-keou que le 30 juin. Le rendez-vous fut donc remis au 1er juillet dans les eaux de Ngan-king. Le commandant m'écrivit que la *Comète* mouillerait par le travers de la tour de Ngan-king le 1er juillet vers 1 ½ h. de l'après-midi. Je pourrais aussitôt prendre un sampan et accoster. Ce retard, tout en me contrariant, me donna quelques loisirs pour combiner plus parfaitement mes plans.

Le P. Rodet partit le 19 par le canal de Liu-kiang, les autres chemins, sillonnés sans cesse par les brouettiers, nous ayant paru peu sûrs. Après mille péripéties et un voyage de 10 jours, il arriva à Lou-ngan. Les Pères s'étaient relayés pour garder le poste qu'on ne pouvait abandonner à cause de l'état de surexcitation qui régnait partout. Le P. Mouton l'avait gardé jusqu'au 20 de la 4e lune, il avait été relevé par le P. Rich que l'arrivée du P. Rodet rendit à ses paroissiens. Les circonstances étaient bien pénibles pour le nouveau-venu, et il fit preuve de fermeté et de prudence, en attendant la solution du litige, tant pour maintenir les mutins, que pour remonter le courage de nos timides néophytes.

Le mandarin Wang apprit qu'il allait être changé. C'était une disgrâce. Il voulait partir avec les honneurs de la guerre et nous donner à la dernière heure le coup de pied de l'âne. Toute manifestation sympathique en sa faveur serait une insulte pour nous. Il sut exploiter ce système. Son fils servit bien ses projets et par ses manœuvres réussit au delà de toute espérance. Il inspira aux lettrés et aux marchands d'offrir à son père des inscriptions louangeuses, des bannières et des parasols d'honneur, pour le remercier des bienfaits de son administration. En versant habilement de l'argent il parvint à trouver des instruments de propagande. Les deux plus ardents étaient Tchou-kia-tchang et Yu-tchang-fa, les deux grands coupables de Sou-kia-pou et ses compagnons de débauches. Dès la fin de mars, le mandarin les avait mis en état d'arrestation ; mais au lieu de les emprisonner, il leur laissait la liberté d'aller et venir tout le jour, voire même de s'absenter plusieurs jours de suite. Ils étaient ses commensaux et payaient grassement les faveurs du fils du mandarin dont ils partageaient les folies. Les souscriptions se firent à Lou-ngan et à Sou-kia-pou.

Sou-kia-pou envoya d'abord une inscription horizontale, et des tablettes verticales, qui furent placées à la place d'honneur dans la salle d'audience, « Il a chassé les scélérats et nous a rendu la paix. » Tchou-kia-tcheng et Yu-tchang-fa offrirent les leurs : « Nous étions morts, il nous a rendu la vie. » Lou-ngan disait à son tour : « Nos regards fixent l'horizon, épiant son retour. » Et les deux localités offraient en commun une 4e inscription. La ruelle qui conduit de chez nous au *Yamen* vit se dresser un châssis qui existe encore et qui portait sur ses deux faces, afin qu'on pût la lire à l'entrée et à la sortie, une inscription injurieuse. Toutes les rues portaient des placards flatteurs pour le mandarin. En même temps on posait à l'entrée du tribunal des tables de pierre où était gravé son éloge. Lui-même en fit dresser une superbe de 3 m. de haut et 2 m. 50 de large à un li (600m.) de la ville, vers la porte de l'est. C'était son panégyrique qu'il léguait à la postérité. Le jour du départ venu, la foule accourut pour lui faire cortège, apportant 5 ou 6 parasols d'honneur et des bannières. Un étendard de plusieurs mètres de long flottait au carrefour des deux grandes rues fixé à un mât énorme. Et il devait rester là jusqu'à ce que le vent et la pluie le réduisissent en lambeaux. Les gens de la campagne, de Sou-kia-pou surtout, étaient accourus en foule. Un cortège de plusieurs milliers de personnes se forma à la porte de l'est, et fit exprès un détour par notre rue d'ordinaire si pacifique. La musique faisait rage, et les pétards assourdissaient les habitants. Après avoir passé devant notre porte, la foule rallia les grandes rues de la ville et se porta au tribunal. Au lieu de sortir par la porte de l'est qui est le chemin de Ngan-king où se rendait M. Wang, le cortège serpenta de nouveau dans la ville pour sortir par la porte sud, la porte triomphale. Le mandarin savourait le délire de la foule et les charmes de sa vengeance contre

nous. La ville était pavoisée. Sur le seuil des maisons on lui brûlait des milliers de pétards et des bâtonnets d'encens. C'était vraiment une apothéose ! Un repas somptueux lui était offert en adieu à la sortie de la ville. Après son départ des lettrés exercèrent leur pinceau à louer M. Wang et à nous insulter dans des épigrammes en vers, tandis que le peuple exhalait sa colère en vulgaire prose.

Le Père Rodet avait raison d'écrire la douleur dans l'âme : « Le départ du mandarin est un triomphe pour lui ; pour nous un affront qu'il est impossible de tolérer. Même après le départ de M. Wang, les inscriptions vont rester au tribunal, continuant à nous insulter. Le nouveau mandarin les verra à son arrivée ; il comprendra la leçon, celle que semble lui faire tout un peuple, et saura qu'on peut à loisir nous traiter ici en ennemis. Quand le missionnaire ira au Yamen, il devra lire ces injures si claires contre la religion. Personne ici ne s'y trompe. Le peuple de Lou-ngan qui est d'un naturel très doux, mais qui aime à porter hypocritement des coups de traître, comprend admirablement la tactique employée cette fois. Aujourd'hui il se rit de nous. Le mal que n'a pu nous faire la bagarre de Sou-kia-pou, ces démonstrations nous l'ont fait. Il n'y a qu'une voix pour proclamer que nous sommes outragés de la belle manière et, qui plus est, que ce traitement nous est dû. Jamais moment ne fut mieux choisi pour nous nuire. Voici que les candidats du ressort de Lou-ngan arrivent pour les examens. Ils assistent à ces scènes. Eux aussi vont protester à leur manière, ils iront ensuite reporter partout le récit de ce départ d'un mandarin fêté comme ne le fut jamais un de ses prédécesseurs, par la seule raison qu'il est victime de la religion. Avant lui nous avons eu le préfet *Kiu* ; il était adoré. A son départ les manifestations, que l'on disait enthousiastes, ne furent rien auprès de celles dont son successeur est accablé : Il faut un châtiment, sans cela nous restons la risée de tout le monde, et le coup porté à notre apostolat sera plus terrible que la persécution ouverte. Jusqu'ici nous avions été maltraités par des brigands, des étrangers (les brouettiers sont tous du nord), méprisés universellement; aujourd'hui c'est tout le pays que le mandarin a su habilement associer à sa haine. » — Il écrivait dans une autre lettre : « M. Wang, dit-on, part comme un homme qui se sent sur le chemin des honneurs. Ce serait joli si nous lui procurions de l'avancement. » Quand le nouveau mandarin, *Ki-heou*, un Mandchou, vint occuper son poste, il trouva une population montée qui ne lui ménagea pas les leçons. On affichait sur les murs des placards ainsi conçus : « Nous avions un mandarin, nous n'en avons plus ; nous avions le jour, nous avons la nuit; nous avions le soleil, nous avons les ténèbres, etc...» C'était peu flatteur pour le nouveau préfet ; mais on voulait l'amener par cette pression à suivre la politique du prédécesseur à notre égard.

« Quant à nos chrétiens, écrivait le Père, nous marchons dans le

découragement. Les adhérents n'adhèrent plus, les vrais catéchumènes paraissent peu, les chrétiens ont peur et le mouvement gagne les autres sections. »

Telle était la situation pendant les mois de juillet et d'août. On devine ce qu'elle présentait de difficultés au missionnaire chargé de tenir le poste. Que faisions-nous pour en sortir ?

Le 29 juin, après avoir dit la messe à Ou-hou, je m'embarquai sur le vapeur de Ngan-king. Le Père Joret me reçut avec son amabilité ordinaire; il me donna quelques bons conseils, mais ne me dissimula pas la difficulté de la situation. Le 1er juillet à 1 h. ½ précise, juste à l'heure indiquée par le commandant Simon, la *Comète* apparaissait devant Ngan-king. Je me rendis sur la berge du fleuve avec le P. Colvez, qui amenait le P. Goulven assez gravement malade. Le vent était fort, le fleuve agité et aucune barque ne voulait nous conduire à la canonnière ancrée à 400 mètres de la rive. Enfin les douaniers consentirent à nous y mener ; le trajet dura une demi-heure à peu près. Le commandant me reçut à la coupée; il avait l'air bourru, mécontent, ennuyé. Arrivé dans sa cabine, il s'assit nonchalamment, s'accouda sur la table et sans me regarder me dit : « Mon Père, vous avez là une affaire salement emmanchée. — Eh ! bien, commandant, à nous deux nous allons changer le manche. — Oui, oui, c'est facile à dire. — Commandant, ce ne sera pas difficile à faire. » Ces quelques mots le rassérénèrent un peu. Je voulus lui donner les détails. — Oh ! ce n'est pas la peine, me dit-il, le Père Twrdy m'a tout raconté. Mais comment pensez-vous procéder au palais du gouverneur ? » Je répondis qu'il s'agissait d'abord d'obtenir la visite. « Et si on refuse ? — Nous enfoncerons les portes du palais. » Je ne me dissimulais pas la difficulté de ce coup d'audace, car le P. Joret, qui connaît ses mandarins, m'avait prévenu qu'on ne nous recevrait pas. « Avez-vous une mission officielle, demandai-je au commandant. — Rien, toutes mes instructions se bornent à ceci: voyez avec le missionnaire si vous pouvez faire quelque chose. » C'était bien vague pour le pays le plus formaliste du monde. Si l'empereur est le fils du ciel, le gouverneur est bien un demi-dieu, et personne, surtout un officier étranger, ne peut franchir son sanctuaire sans délégation officielle, avec pièces à l'appui et consentement préalable.

J'avais apporté le boniment chinois préparé à Ou-hou. Je le lus au commandant. Il était ainsi conçu : « Le tribunal des affaires étrangères vient de nous envoyer son jugement en 4 articles sur l'attentat de Sou-kia-pou. Mgr Garnier et le consul général de France estiment que votre sentence est un outrage à la France et à ses missionnaires. Des brigands sont venus en armes assiéger le P. Twrdy pendant deux jours et deux nuits: ils ont volé et blessé 7 personnes, expulsé le Père du pays, lui défendant d'y reparaître pour prêcher la religion. Votre jugement est tel que 1° Il n'y a aucune proportion

entre la faute et le châtiment. 2° Il ne suffit pas à prévenir de nouveaux attentats. Vous avez agi contre la raison et la conscience. Les lois internationales ne sauraient le tolérer, et nous venons au nom de l'évêque et du consul de France protester et énergiquement demander justice.

Que réclamons-nous ? L'affaire de Sou-kia-pou a un double caractère. C'est une violation des traités, un attentat criminel dans lequel un missionnaire européen, un catéchiste et 7 chrétiens ont failli périr. Des bandits, un mois durant, ont assiégé notre résidence de Lou-ngan proférant des menaces de mort et d'incendie. Les chrétiens jusqu'à ce jour sont insultés et terrorisés. Vous devez d'abord pour réparer les traités violés nous donner à Sou-kia-pou une maison et un terrain où nous puissions nous établir pour évangéliser le pays. Cette condition exécutée, nous débattrons avec vous les 4 articles proposés par le tribunal des affaires étrangères comme réparation de l'attentat contre les personnes. » Cette page avait été rigoureusement traduite par mon catéchiste et constituait un document très dur pour des oreilles chinoises.

Le commandant l'écouta sans rien dire. Toute sa valeur dépendait de la signature. Le commandant y apposerait-il la sienne ? Si oui, c'était le drapeau engagé ; si non, toute la responsabilité retombait sur moi et le résultat était bien problématique. Je demandai au commandant : « Vos instructions vous permettent-elles de signer? » Il réfléchit un instant et me dit: « Pourquoi pas ? » Je fis mettre sa signature en chinois et le remerciai cordialement. Il ferait sa visite sans escorte, avec un officier et moi ; lui en chaise verte comme les mandarins supérieurs, et nous en chaise bleue. Je tenais beaucoup à ce que la visite eût lieu le lendemain, 2 juillet, fête de la Visitation. Je demandai au commandant qu'il me donnât son fourrier pour porter les cartes françaises et chinoises, afin que l'on vît bien que c'était sérieux.

Tout à coup éclata le plus affreux orage que j'aie vu. Nos bateliers avaient attendu 2 h. et avaient hâte de partir. Le commandant refusait d'exposer son fourrier à ce déluge. Le P. Colvez et moi ne pouvions attendre. M. Simon jeta par-dessus ma robe son imperméable ; le P. Colvez s'affubla d'une capote de marin fraîchement goudronnée qui ne fit bientôt qu'un avec sa robe blanche. Les officiers et l'équipage riaient bien de nous voir dans cet accoutrement. Cela en valait la peine, et je dis à ces messieurs en embarquant: « Si cette fois on ne nous appelle pas diables d'Europe, nous aurons de la chance. » Cela ne manqua pas ; à peine débarqués on nous salua de cette injure. Mal en prit à l'individu, qui apprit à ses dépens qu'un ancien enfant de troupe sait jouer du biceps et de la savate. Le P. Colvez se chargea de la leçon.

Le fourrier n'étant point descendu à terre, j'attendis au lendemain à remettre les cartes. Le 2 juillet à 10 h. le vaguemestre apporta un mot du commandant ainsi conçu : « Voici mon homme. Donnez-lui vos instructions;

mais avant de l'expédier, qu'il soit bien convenu qu'une fois ma carte portée, je ne peux pas ne pas être reçu. Décidément c'est une affaire bien mal emmanchée ! » Le vaguemestre partit en chaise avec mon catéchiste porteur des cartes des deux officiers. Je n'y joignis pas la mienne qui énumérait mes titres de ministre de Lou-ngan, Liu-tcheou-fou et autres lieux ; on aurait vu tout de suite qu'il s'agissait de Sou-kia-pou, et les portes nous étaient fermées d'avance. On devait annoncer deux officiers, un ami, et un interprète chinois. Le commandant voulait à son passage rendre au gouverneur une visite de politesse et lui faire une petite communication. Régulièrement la demande devait passer par le tribunal des affaires étrangères, à qui nous devions au préalable dire le sujet de notre entrevue. Mais celui-ci s'étant montré si hostile dans le jugement précédent, nous lui brûlâmes la politesse pour tomber comme des bombes chez le gouverneur. Mon catéchiste devait insister pour qu'on nous reçût, et, si on s'obstinait, indiquer notre arrivée pour 3 h.

Le mandarin qui gardait la porte du palais fut tout surpris de voir venir un européen. Il porta les cartes à l'intérieur. Refus. Mon catéchiste réplique qu'il serait impoli de refuser une visite de courtoisie de la part d'un officier. Nouveaux pourparlers avec le grand homme. Nouvelle sommation et nouveau refus ; après trois ou quatre allées et venues dans le palais, mon catéchiste finit par dire : « Eh bien, puisque vous ne voulez pas, ces messieurs seront ici à 3 h. ce soir. » Le mandarin fait une nouvelle entrée au palais et revient en disant qu'il essaiera de nous introduire. Je ne voulais que cela, et en donnai tout de suite avis au commandant. Il était à la résidence à 2 h. en grand uniforme, l'épée au côté et la poitrine couverte de décorations, parmi lesquelles la sapèque de l'Annam. Nos quatre chaises sortirent à 3 h. moins un quart. Sensation dans la ville à la vue des uniformes ; on nous regarde, on nous suit. Après avoir traversé toutes les cours désertes qui précèdent la grande porte d'honneur, nos chaises s'arrêtèrent à l'entrée. Toutes nos cartes furent remises à la fois. C'était le commencement de l'assaut. Elles furent portées au gouverneur, qui devina le motif de la visite en voyant mon nom. Nous attendîmes près d'un quart d'heure dans nos chaises, après quoi on nous vint dire que le grand homme n'était pas visible. Je répondis qu'il devait nous recevoir. On lui rapporta mes paroles. A partir de ce moment il se fit un grand mouvement dans le palais. Des courriers partaient dans toutes les directions. Un employé me dit que le grand homme avait des affaires. — La plus urgente, répliquai-je, est de recevoir ces messieurs. — Mais le gouverneur est malade. — Il ne l'était pas à 11 h. quand nos cartes vous ont été remises. — Ces paroles furent rapportées au gouverneur qui nous fit dire qu'il ne pouvait nous accorder cette entrevue. Je protestai énergiquement, l'avertissant que son obstination à nous fermer les portes serait considérée comme une insulte à la France, qu'il en prenait la respon-

sabilité. La foule était accourue nombreuse, et ces cours, tout-à-l'heure désertes, étaient remplies par plusieurs milliers d'individus qui serraient nos chaises de près. Il fit venir des satellites et des soldats pour nous garder. Nous attendions depuis une heure, et le commandant maugréait d'impatience. Tous les mandarins civils et militaires de Ngan-king se glissaient dans la foule et entraient au palais par des portes latérales. Le trésorier, le grand juge, nos deux ennemis, le tao-tai, les employés des affaires étrangères tenaient conseil et empêchaient le gouverneur de céder. On nous apporta une nouvelle réponse négative. Je la traduisis au commandant qui s'écria : « Tas de forbans, j'entrerai par la porte ou par la fenêtre, et si vous ne vous exécutez, je fais descendre la compagnie de débarquement. » Il voulut sortir de chaise et frapper la porte. Je l'arrêtai et allai moi-même prier un groupe de mandarins d'intervenir auprès de leur chef, car l'Européen ne saurait subir l'affront qu'on veut lui infliger. On nous a dit de venir à 3 h., nous sommes venus, on doit nous recevoir. Nous étions trois bretons, décidés à ne pas lâcher. Au bout d'une heure et demie on vint me demander si le grand homme européen consentirait à traiter avec le tao-tai et les mandarins des affaires étrangères dans le salon attenant au palais. « Qu'en pensez-vous ? me dit le commandant. — Je crois, répliquai-je, qu'il faut accepter sous toute réserve ; une fois un pied dans la maison, nous finirons bien par y mettre l'autre. — Soit, » dit le commandant ; et on nous fit entrer dans le salon où se donnent les audiences ordinaires. Nous nous asseyons ; on nous présente le thé. « Je meurs de soif, dit le commandant, mais je ne boirai pas, ils auraient l'air de croire que c'est fini et que je me contente de leur politesse. »

La salle était comble de mandarins en splendides uniformes. Je n'avais pas encore vu si beau spectacle, grands mandarins civils, général et officiers de tous grades. Le tao-tai Pen, préposé au tribunal des affaires étrangères, voulut traiter tout de suite. Je traduisis sa demande au commandant, en lui faisant observer que cet homme était celui qui avait jugé les affaires de Sou-kia-poü. M. Simon bondit : « Forban, lui dit-il, en lui agitant ses gants blancs sous le nez, je ne traite pas avec toi. Va prévenir ton maître que j'entrerai dans son salon d'honneur, dis-lui en même temps que vous êtes tous des animaux. » Le pauvre homme tremblait comme une feuille, devant cette figure martiale de l'officier en colère. Je traduisis de mon mieux les apostrophes du commandant; mais en Chine on n'appelle jamais un chat un chat. Il fit la commission au gouverneur. Dix minutes après il revint apportant encore un refus. Toute l'assistance me faisait des courbettes pour me prier de fléchir l'officier. Je m'interposais auprès du commandant en lui disant: « Tenez ferme. — Dites-leur, mon Père, qu'ils sont des animaux. Je viens faire une visite courtoise, on me ferme la porte au nez. On me doit une salve de trois coups de canon, de la musique ; et on me fait faire le pied de grue pendant

2 heures. Dites-leur que ça ne passera pas comme cela. J'ai vu ailleurs d'autres grands mandarins et j'avais conçu une plus haute idée de la politesse chinoise. Je coucherai ici, s'il le faut, mais on m'introduira au grand salon et on me fera les saluts que mon grade exige. » Il était lieutenant de vaisseau et sur sa carte nous l'avions appelé *Tong-ling*, c.-à-d. amiral. A défaut de galons, ses nombreuses décorations en imposaient. Seule la sapèque de l'Annam faisait mauvaise figure ; cette vile monnaie peut-elle signifier quelque chose ! J'entendis quelques-uns en faire la remarque. Le commandant éveilla alors un grand souvenir : « J'ai servi sous l'amiral Courbet et n'ai point appris de mon chef à fléchir devant des Chinois. » Le nom de Courbet inspire partout ici une terreur superstitieuse ; je m'en rendis compte sur les physionomies qui nous entouraient.

A ce moment un nouveau personnage entra en scène, c'était un petit homme maigre, jeune encore, mais visiblement ravagé par l'opium, dont la vapeur écœurante imprégnait encore ses habits. On me le présenta comme chef de bureau des affaires étrangères. Il est docteur et paraît aussi intelligent qu'hostile aux étrangers. Dans les négociations antérieures avec le P. Twrdy il s'était montré décidé à nous refuser toute réparation, il avait même dit : « Si vous voulez obtenir des têtes, commencez par prendre la mienne. » En entrant dans le salon, sa figure frappa le commandant qui vint à lui et lui fit aussi l'honneur de l'éventer avec ses gants. M. *Che*, c'était son nom, dit aux officiers qu'ils avaient violé l'étiquette, toute visite au gouverneur devant être sollicitée par le tribunal des affaires étrangères. « Je me fiche de votre tribunal, répliqua brusquement le commandant. Je ne parlemente pas avec des gens qui n'entendent pas raison. Je viens au nom de mes chefs et dois traiter d'égal à égal avec le gouverneur. — De qui tenez-vous votre mission ? demanda M. Che. — Du consul général de France et de l'Évêque, répondis-je. — Nous n'en avons pas été informés, fournissez-nous des preuves. » — C'était embarrassant, le commandant n'ayant aucun document officiel. Je répondis que la présence de la *Comète* à Ngan-king en était une, un vaisseau de guerre ne pouvant librement séjourner dans un port fermé et des officiers ne pouvant se permettre de débarquer en uniforme et en armes en tels endroits. « Y a-t-il parmi tous les grands hommes qui m'écoutent, un seul qui sache le français ? — Non. — Eh bien ! à quoi bon alors nous demander des témoignages écrits ? » J'exhibai des papiers quelconques que j'avais sur moi en leur disant : « Voici nos preuves ; trouvez un interprète français, puisque vous ne croyez pas à notre parole. » M. Che fut le bec dans l'eau. Il n'eut plus à faire valoir que les arguments des autres mandarins, savoir que la visite n'avait pas été accordée, que le Gouverneur était malade. Mais nous étions sourds ; et le commandant, irrité de cette longue attente, perdait patience. Cependant au milieu de paroles vives, il trouvait moyen de glisser quelques réflexions drôlatiques sur l'attitude em-

barrassée des mandarins. Il menaça un instant de dégaîner, mais je l'en empêchai. M. Kérhuel observait, calme comme un Terme, cette pittoresque assemblée. « Très chic, Père, disait-il, j'en apprends plus aujourd'hui qu'en plusieurs années de Chine, mais cela devient embêtant tout de même. Va-t-on nous laisser coucher ici ? — Patience, lieutenant, nous obtiendrons toujours quelque chose. » Les allées et venues continuaient vers l'intérieur, et le gouverneur eût fini par céder, s'il n'avait été retenu par ses deux mauvais génies, le trésorier et le grand juge. On vint une vingtième fois nous prier de traiter ou de partir. M. Simon bondit. « Tonnerre de Brest, je ne partirai pas, dit-il d'un ton furieux et frappant de la main sur le lit de camp où l'on s'assied dans les salons chinois, je couche ici et ne démarre pas ; mais vous me paierez ces insolences. » Il s'installe en même temps fort à son aise dans l'attitude d'un homme décidé à faire ce qu'il annonçait. Le ton et le geste qui accompagnèrent ces paroles me dispensèrent de les traduire.

Les grands hommes étaient terrifiés ; les curieux, grimpés aux fenêtres pour nous voir, ébabis. Il était 6 h. du soir à peu près quand un murmure s'éleva dans la foule stationnée au dehors. J'entendis ces mots : « *Ting tao dai lai liao* », M. *Ting* arrive. C'était un de nos amis, précédemment tao-tai de Ngan-king. Il était allé à Pékin pour obtenir de l'avancement et venait d'arriver dans la ville. On le savait en bons termes avec nous. Nous lui avions prêté un jour une somme de 2000 taëls qui n'a jamais été restituée ; nul du reste ne songe à la réclamer. Prêter en Chine, c'est donner. M. Ting avait eu des relations très suivies avec le P. Joret et le P. Twrdy. Celui-ci avait même enseigné l'anglais à ses fils. Il aimait la religion et les missionnaires. Il avait, disait-on, un tableau du Sacré-Cœur dans sa chambre et on avait presque espéré de le voir un jour se faire chrétien. On imagina de réinstaller à la hâte le bon vieillard dans son ancienne charge et de se servir de cet homme pour nous tirer les uns et les autres de l'impasse d'où nous ne pouvions plus reculer. On nous annonça que M. *Ting* venait de reprendre les sceaux des mains de M. *Pen*, et lui-même nous faisait prier de traiter avec lui, devant M. *Pen*, M. *Che* et M. *Hoang*. Nous serions introduits dans le salon d'honneur, salués de 3 coups de canon et de quelques petits airs de musique. Nous acceptâmes, avec des réserves sur l'entrevue du gouverneur en personne.

La grand'porte s'ouvrit, la poudre parla et les bombardes firent entendre leurs airs nasillards. Un mandarin nous précéda à travers une superbe cour intérieure carrelée. Les autres nous suivaient. Un tour à droite et nous sommes dans le grand salon vitré. Une table ronde avait été préparée pour l'entretien. Le commandant aussitôt entré pose son épée et sa frégate sur la table et dit: « Maintenant allez dire au gouverneur que j'ai un mot à lui dire. » Les deux intendants, le docteur Che, et l'interprète anglais M. Hoang,

parurent déconcertés. M. Ting surtout, bon vieillard de 70 ans et plus, avait une figure navrée. M. Pen fit une fausse sortie et revint nous dire que le gouverneur était auprès de sa mère — « Qu'elle vienne, la vieille, je veux la voir. — Mais lui-même est malade. — Qu'on le porte. — Il ne peut s'habiller... Qu'il vienne en chemise, » et tout un dialogue comique dans lequel je traduisais en chinois, à la chinoise, la partie du commandant.

Il se faisait tard, environ 6^h ½, et nous ne pouvions guère prolonger la séance, d'autant que nous avions épuisé tous les moyens d'obtenir l'entrevue. C'était même une question de face au gouverneur de ne pas paraître. Je dis au commandant de cesser nos instances et de commencer à négocier. Il prononça alors avec une forte articulation ces quelques paroles: «Je vous prie, MM., de faire savoir de ma part à Son Excellence que je ferai à mes supérieurs un rapport complet sur ses procédés à l'égard d'un officier de la marine française. Il a assumé une responsabilité qui lui pèsera peut-être bien lourd. Puisqu'il se dérobe, je consens à accomplir ma mission devant ses mandataires, en considération de M. Ting ici présent, dont je connais les sentiments et dont la politesse contraste avec la conduite de certains autres. En vous parlant, c'est au gouverneur que je parle et je veux que mes paroles lui soient rapportées fidèlement. » Je traduisais de mon mieux, besogne hélas! bien ingrate pour un pauvre diable qui ne comptait pas deux ans de ministère en Chine. Mais je ne devais compter que sur l'inspiration du Bon Dieu. Mon catéchiste, *Tchang-yao-sien*, un vieux roublard pourtant, tremblait comme la feuille de se trouver dans le guêpier où nous l'avions introduit, devant de gros mandarins qu'il n'osait regarder en face.

Je déployai sur la table la longue bande de papier qui portait le jugement du tribunal des affaires étrangères relatif à Sou-kia-pou. Je dis au commandant de protester contre ce factum; il le fit en abattant sa lourde main sur la table et en le froissant dans un mouvement de colère. Je jouai la comédie et arrachai le papier de ses mains, le suppliant de ne pas déchirer ce précieux document. Il y eut un mouvement de scandale dans la foule qui nous entourait. Je priai M. Ting de faire sortir ces messieurs; nous n'avions affaire qu'aux 4 représentants attitrés du gouverneur. Ils sortirent de mauvaise grâce, mais force fut de s'exécuter. Alors je prononçai en très bon chinois ma protestation préparée d'avance. Le docteur Che répliqua que cette protestation devait s'adresser non au gouverneur de Ngan-king, mais au vice-roi de Nankin qui se réservait cette cause. « Vous ne dites point la vérité, lui répliquai-je, en voici la preuve. » J'exhibai une lettre d'un délégué du vice-roi lui-même, que le P. Simon avait eu l'habileté de me procurer, et dans laquelle il était dit clairement que la cause ressortissait du gouverneur. La duplicité chinoise s'était toujours plu à nous renvoyer de Ngan-king à Nankin et de Nankin à Ngan-king. M. Che perdait encore la face. Il s'en tira en répliquant que le tribunal des affaires

étrangères n'avait pas prétendu clore le jugement par les quatre articles. Je ripostai par une autre lettre où il disait formellement le contraire et qu'il avait fait porter au P. Joret avec 80 piastres (200 fr.) de dédommagement accordées à titre d'aumône. Le Père les avait renvoyées avec indignation. « Une preuve, ajouta-t-il, que nous n'avons jamais considéré l'affaire comme définitivement conclue, c'est que les deux coupables sont encore en prison. — Allons, M. Che, repris-je, ne plaisantez pas, tout le monde sait à quoi s'en tenir à leur sujet. Leur détention est une farce, et ils sont aussi libres de leurs allures à Lou-ngan, que vous et moi dans les rues de Ngan-king. » Il voulut, comme dernier argument, alléguer le pardon accordé et signé par les missionnaires. Je lui demandai s'il n'avait pas honte de faire valoir une pièce extorquée sous menaces de mort et qui serait estimée nulle de plein droit même chez des peuples sauvages. Il chercha du moins à atténuer l'importance de l'attentat. « Mettez-vous à la place du Père, Monsieur, lui dis-je, et supposez qu'un millier de personnes furieuses viennent se ruer sur vous, vous accabler de coups, vous mettre à deux doigts de la mort, parleriez-vous comme vous faites ? Ne cherchez donc pas à amoindrir la gravité de l'attentat où a failli périr un missionnaire muni d'un passeport de l'empereur et couvert par les traités internationaux. » Il n'avait plus rien à répondre. M. Ting termina la discussion en homme habile. « Eh ! bien, dit-il au commandant, nous allons télégraphier au vice-roi pour lui demander si la cause relève de nous. Si oui, nous nous entendrons sur les bases que vous proposez. Si non, vous en référerez plus haut. — Soit nous attendons votre réponse et vos conclusions dans 24 heures, Messieurs, si rien n'arrive, nous agirons à notre guise. »

Restait un gros point à emporter. Il fallait nous rendre la visite, sinon, nous recevions un camouflet aux yeux de tout le monde. Je priai le commandant de faire un petit compliment à M. Ting; il le fit avec un sourire qui n'avait point paru sur ses lèvres de la soirée. « Le commandant, dis-je au tao-tai, regrette que l'affaire de Sou-kia-pou ne soit pas tombée entre vos mains dès le début, elle n'aurait jamais amené les difficultés qu'elle nous cause aujourd'hui. Avec vous on peut parler raison; on n'en peut pas dire autant de tout le monde. « Les autres mandarins baissèrent la tête sous le soufflet. » M. Ting fut flatté et repartit que lui-même regrettait infiniment son absence de plusieurs mois. Il aurait tenu à cœur de donner pleine satisfaction à son ami le P. Twrdy. « Je suis enchanté, répondit le commandant, d'avoir fait votre connaissance, et le serais encore davantage d'aller vous présenter mon respect chez vous. — Ne vous donnez pas cette peine, commandant, je me ferai moi-même un plaisir de vous rendre visite. Où pourrai-je voir le commandant, mon Père, à la mission peut-être? — Sur mon bateau, si vous voulez bien, répliqua M. Simon, je serai heureux de vous en faire les honneurs. » L'homme de bonne compagnie apparaissait sous l'écorce du loup de mer.

Nous nous retirâmes à travers la foule des mandarins ébahis. Dans la cour un régiment était au port d'armes. Il était venu là soit pour nous faire honneur, soit pour nous protéger, car la foule était si compacte au dehors que nous aurions eu peine à nous frayer un chemin. La musique et le canon nous salua au passage, et nous continuâmes à travers les rues de la ville où la foule nous accompagnait comme le flot de la mer. Il eût suffi d'un rien pour déterminer une catastrophe. Un moment j'eus peur. On nous avait insultés, et le domestique du P. Joret, un ardent, avait saisi le coupable par la queue et l'avait traîné par terre l'espace de plus de 10 mètres. La foule gronda. Je fis arrêter les chaises et descendis, mais on m'assura que notre homme avait repris la tête du cortège, et nous partîmes. De fait on m'avait trompé. Le pauvre *Siao-Wang* était en arrière et recevait une bonne raclée qui fut heureusement sans danger. Il faisait presque nuit quand nous entrâmes à la résidence, où le P. Joret et le P. Colvez nous attendaient dans l'angoisse.

Le 4 juillet la visite nous fut rendue à bord par M. Ting assisté du docteur Che, et d'un soi-disant interprète anglais qui sait dire « how do you do », et « good bye ». Une belle jonque pavoisée remorquée par un petit vapeur accosta la canonnière, et ces messieurs montèrent à bord peu rassurés sur le sort qui les attendait. Une chose contribua à accroître leur frayeur : le commandant se tenait sur l'avant-pont raide comme un mât, avec son casque des colonies sur la tête. Or, juste à ce moment un pigeon, donné autrefois par le P. Bizeul à la *Comète* venait se poser sur le casque et refusait de s'envoler. Quel augure! Les visiteurs interloqués faisaient le plus gauchement du monde le salut militaire européen à tous ceux qu'ils rencontraient, officiers ou simples marmitons, à la grande joie des matelots.

Les visiteurs furent introduits dans la cabine du commandant, où différents desserts, des vins européens et de la chartreuse leur étaient servis. Le commandant leur dit: « Vous pourrez rapporter à votre maître que je ne traite pas ses représentants, comme il a fait pour nous. »

Et M. Che, le porte-parole malheureux, de faire des excuses au commandant en disant d'une manière fort embarrassée qu'il y avait eu malentendu. Notre visite avait un double caractère, d'un côté le commandant, de l'autre le missionnaire. C'était peu aimable pour moi. Je répondis très vivement: «Vous vous trompez, M. Che, le commandant et moi ne faisions qu'un, car désormais l'affaire de Sou-kia-pou n'est plus seulement l'affaire de la mission, c'est celle de la France et vos insolences d'hier ont atteint le drapeau.» Je traduisis ma réponse au commandant, qui m'approuva vivement. A partir de ce moment, M. Che se contenta de tremper les lèvres dans son verre de chartreuse sans desserrer les dents. Il était visiblement démonté. Le bon vieux tao-t'ai réitéra l'expression de ses regrets, protesta de son affection pour le P. Twrdy. En bon vieux papa, il nous donna un

sage conseil: « Voyez, MM., vous êtes français, de caractère très droit, mais très vifs, trop vifs. Croyez-moi, possédez-vous davantage en parlant d'affaires. » Quand j'eus traduit le conseil, le commandant répondit avec son bon sourire: « Parbleu, vieux papa, avec toi c'est facile, mais avec les malotrus qui t'accompagnent c'est autre chose. » « Good bye, » lui, c'est ainsi que nous avions surnommé l'interprète, dégustait les petits gâteaux avec une sensualité d'enfant gourmand. Il fut convenu que réponse nous serait rendue dès que le télégramme du vice-roi serait arrivé. Et l'on se quitta. La visite avait duré une petite demi-heure. Ces messieurs s'en allèrent en refaisant leurs salamalecs à tout le monde. Je rentrai aussi à la résidence avec le P. Joret, qui avait dîné à bord. Les officiers devaient venir souper chez nous. Vers 5^h ½ le commandant arrive comme un coup de vent. « Eh! bien, Père, mauvaise nouvelle. — Quoi donc? — Nous partons demain dès l'aurore, rappelés par le consul, dépêche confidentielle. » Mon visage se décomposa, c'était la ruine de toutes mes espérances. La figure du commandant s'éclaira alors d'un bon rire: « Tenez, Père, lisez, mais silence, c'est confidentiel. » La dépêche était ainsi conçue: « Revenez Chang-hai, vice-roi promet arranger affaire vite et bien. Signé Dubail. » C'était un piège tendu par le renard de vice-roi au consul général qui y était tombé. Je le vis bien tout de suite, mais dissimulai mon impression pour ne pas ôter au brave officier l'illusion qu'il se faisait d'une victoire immédiate et complète. Je lui avais fait traverser une épreuve assez pénible pour ne pas me montrer trop difficile. Je le remerciai en lui serrant la main; mais au fond du cœur quelle déconvenue! Ngan-king avait pris peur et avait manœuvré auprès de *Lieou-koeu I* pour nous éloigner le plus tôt possible... « Vous partez avec nous, Père. — Trop aimable, commandant, mais cela ne dépend pas de moi, tout au plus puis-je vous promettre de vous accompagner jusqu'à Ou-hou. Monseigneur est là, je lui exposerai votre demande. — Je m'en charge, dit-il, c'est une affaire réglée. Ce soir vous couchez à bord, demain c'est dimanche, vous direz la messe militaire et nous levons l'ancre à 5h. ½. »

A 10 h. la baleinière nous déposait à bord; tout dormait sauf l'officier de quart et les hommes de garde! Il faisait une chaleur étouffante, et l'on avait transporté sur le pont du commandant les matelas des officiers et le mien. Je marchais à tâtons sur ce terrain inexploré et écrasai en passant la moustiquaire du docteur Meslé qui ne sut jamais qui avait fait le coup. — Une petite prière et nous prenons la position horizontale. Le commandant m'avait mis tout près de lui, il se leva pour voir s'il ne me manquait rien, me traita comme une bonne maman et passa les bords de ma moustiquaire sous le matelas, pour que les rusés cousins ne vinssent pas troubler mon sommeil. Le lendemain nous étions réveillés au son du clairon. La toilette faite, le maître timonier s'occupa de sortir tous les drapeaux et pavillons

pour dresser un reposoir à l'arrière, dans la partie réservée au commandant. Ce fut achevé en quelques tours de mains ; l'autel fut dressé au milieu de cette décoration d'un très joli effet. Je cherchai un ancien enfant de chœur dans la troupe. Un brave Bordelais se présenta en me disant dans son délicieux accent méridional. « Mon Père, à vos ordres. — Tu sais servir la messe ? — Pour dire vrai, je sais bien encore les gestes, mais j'ai oublié les mots.—Eh ! bien, je dirai les mots et tu feras les gestes.—A vos ordres,mon Père. »

La République respecte avant tout la liberté des consciences ; aussi de peur de paraître les tyranniser, dès qu'il s'agit d'exercices religieux, ses règlements imposent des formules où perce son athéisme. En un instant jusqu'au fin fond du bateau tous les sous-officiers portèrent l'ordre suivant: « Dans 5 minutes messe, ceux qui veulent y assister se rendent sur le pont.» Officiers en uniforme, marins en tenue y accoururent tous. Une garde d'honneur m'entourait, tandis que les clairons faisaient entendre leurs sonneries réglementaires aux divers moments du S. Sacrifice.

Le marin n'aime guère les longs offices ; je ne pus pourtant m'empêcher de donner à l'évangile une improvisation empruntée aux circonstances. La messe finie, on leva l'ancre et vers 2 h. nous stoppions à Ou-hou juste le temps de rendre compte à Monseigneur de notre mission. Et maintenant, dit le commandant, j'emmène le P. Lémour et je le ramènerai. C'était sa manière de demander une permission. Le mardi 7 nous étions dans la rivière de Chang-hai. Je me rendis tout de suite à Zi-ka-wei pour exposer la situation au R. P. Havret.

Le 8 juillet j'eus ma première entrevue avec M. Dubail, consul général de France à Chang-hai. Il me reçut poliment, mais ne laissa pas que de manifester un certain ennui d'avoir une nouvelle affaire sur les bras. Il voulut prétendre que M. Simon avait outrepassé ses instructions. C'était peut-être un peu vrai, mais je m'efforçai de lui prouver le contraire. Je fis mon possible pour lier intimement ma cause à celle de la marine, la sécurité de la mission et l'honneur du drapeau. Je montrai la perfidie du vice-roi qui nous faisait rappeler, alors que les autorités de Ngan-king étaient prêtes à traiter sur les bases que nous proposions, savoir: Maison, terrain, réception honorable et dégradation de deux coupables. Alors le consul d'un petit ton suffisant : « Soyez tranquille, mon Père, nous arrangerons cela comme il faut, j'ai du reste la promesse du vice-roi. Et puisque l'on s'est montré prêt à accepter vos propositions, je m'y tiendrai et en urgerai l'exécution, en faisant valoir cet argument. — Mais, ajoutai-je, M. le Consul, cette promesse des négociateurs de Ngan-king n'est pas un terrain assez solide. On nous demandera des preuves, or nous n'avons, le commandant et moi, que notre parole d'honneur. Vous savez ce qu'une parole d'honneur a de valeur aux yeux d'un chinois. Le fondement de nos droits est dans l'attentat lui-même

et dans l'insulte faite au drapeau. — Soyez tranquille, mon Père, répondit-il, je les amènerai bien à composition. Ce n'est pas la première affaire difficile que je traite avec eux. Dès ma prochaine séance avec le tao-tai *Hoang-kong-tou*, je parlerai de vous. » Quand j'appris quel délégué on nous donnait, je fus effrayé. C'était lui qui depuis près d'un an débattait avec M. Dubail toutes les causes litigieuses pendantes depuis plus de 10 ans, entre les missionnaires et les mandarins de cinq ou six provinces. A peine si quelques-unes sur une centaine de causes présentées avaient obtenu une solution satisfaisante. Le Ngan-hoei avait été spécialement malheureux, puisque sur six cas bien évidents choisis entre vingt, pas un n'avait abouti. Hoang-kong-tou s'était donc fait la main et avait montré comment on roule un consul général. Dans les négociations qui allaient s'ouvrir, la partie n'était pas égale. Je demandai d'assister aux discussions. M. Dubail parut presque froissé et me répondit : « Cela, mon Père, je ne puis le permettre. Vous pourrez vous tenir dans un appartement à côté, pour que je vous interroge au besoin. » Il ne tenait pas à avoir un témoin de la faiblesse de son argumentation. Je le quittai assez mécontent, mais cependant ses bonnes promesses, naïf que j'étais, me laissaient l'espoir d'arriver à un accommodement honorable.

Le lendemain je dînais à Zi-ka-wei avec les officiers de la *Comète*, quand le consul me demanda d'urgence par téléphone l'exposé succinct de l'affaire de Sou-kia-pou, de nos négociations à Ngan-king. Le délégué était venu prendre son homme au dépourvu et voulait traiter sans retard. Le consul à peine au courant des événements n'avait pas eu l'esprit d'ajourner le débat. J'envoyai bien vite un résumé, mais il arriva après la clôture de la séance. On n'avait eu du reste qu'un petit échange de vues. Cela avait lieu le 9 juillet, fête de N.-D. des Prodiges.

Le lendemain, seconde entrevue dans laquelle le consul urgea les conditions de Ngan-king. Le 11 juillet il m'annonça avec une satisfaction marquée que M. Hoang cédait sur presque toute la ligne et que la cession d'une maison dans le bourg faisait seule difficulté. Le rusé chinois, fidèle à sa diplomatie, accordait tout pour tout retirer point par point, comme il l'avait fait précédemment.

Il laissa trop tôt deviner sa tactique. Le matin du 12 juillet, lorsque je me rendis au consulat pour savoir le résultat de la troisième entrevue, M. Dubail m'apprit que le délégué, tout en donnant de bonnes promesses, revenait sur la question du terrain préalablement concédé. « Prenez garde, dis-je au consul, vous avez affaire à un fourbe qui retire d'une main ce qu'il accorde de l'autre. J'insinuai furtivement, pour ne pas froisser la vanité de M. Dubail, l'opportunité d'une prompte intervention à Pékin. — Pas besoin du ministre, mon Père, répliqua-t-il avec une sotte fatuité, j'ai M. Hoang-kong-tou dans la main ; j'en ai réduit d'autres que lui. — Je ne

doute pas, M. le Consul, de votre supériorité diplomatique ; mais enfin M. le délégué n'est pas libre, il a la direction et les ordres de ses chefs. — S'il me résiste, je lui déclare qu'on ne me berne pas, et que je porte immédiatement la cause à la légation. — Bravo, M. le Consul, je vais rapporter à Monseigneur la conduite que vous êtes décidé à suivre dans le débat. Et pour faire entrer davantage l'idée de recourir tout de suite au ministre, j'écrivis au consul le 13 au matin :

M. le Consul général,

Hier en sortant de votre bureau je me suis empressé de rapporter à Monseigneur Garnier les bonnes paroles que vous m'avez dites. Sa Grandeur a été vivement satisfaite de l'attitude énergique que vous comptez prendre dans la prochaine entrevue avec le délégué. Votre ultimatum : en finir immédiatement et pour le mieux selon le télégramme du vice-roi, ou rompre pour porter l'affaire à Son Excellence, M. Gérard, plaît beaucoup à Monseigneur. C'est clair, c'est digne, c'est français. Monseigneur voudrait vous remercier lui-même, mais arrêté par une indisposition, il me prie de me faire auprès de vous l'interprète de ses sentiments. Une intervention énergique du Ministre aura vite raison de toutes les résistances, et amènera peut-être dès demain une pleine solution.

Le vice-roi et son délégué ne sont animés d'aucun sentiment de sympathie à notre égard. Il est certain qu'ils nous feront toutes les oppositions possibles. Cependant on aurait peut-être pu s'entendre avec eux, s'il n'y avait dans la coulisse le gouverneur de Ngan-king, doublé du procureur-général et du grand juge, ennemis déclarés du vice-roi, qui s'affranchissent de son autorité et refusent de suivre ses décisions.

C'est à ce groupe de résistance que s'est heurté le commandant de la *Comète*, ainsi que l'habile diplomatie déployée dans vos négociations avec M. Hoang. Remarquez, M. le Consul, que la plupart des affaires du Kiang-sou que vous aviez mission de traiter avec M. Hoang ont obtenu une solution satisfaisante ; tandis que dans le Ngan-hoei, où dominent les 3 personnages dont j'ai fait mention, de 4 causes importantes pas une n'a abouti.

Pourquoi, en vous en prenant aux autorités de Ngan-king, n'élargiriez-vous pas le débat en reprenant en sous-œuvre les affaires importantes de Yng-tcheou-fou, Pao-tcheou, Hoai-yuen et Tchao-hien que le mauvais vouloir de 3 hommes a fait échouer ? La gravité de la cause de Sou-kia-pou réclame pour elle la priorité, car sans une rapide et énergique intervention, l'honneur de la marine et notre sécurité personnelle sont compromis.

Veuillez agréer, etc...

P. Lémour, S. J.

Cette lettre semble avoir eu une certaine influence sur les négociations qui suivirent. Le consul dut se montrer plus ferme. Hoang-kong-tou vit qu'il allait trop vite et eut un mouvement de recul. Il ne mit plus le terrain en discussion et se borna à faire baisser le prix de la maison. Il voulut implorer lui-même la miséricordieuse charité de Monseigneur.

J'insistai vivement auprès de Monseigneur et du consul pour qu'on s'en tînt au prix fixé sur les lieux par des experts. M. Dubail était prêt à lâcher sur toute la ligne. Monseigneur m'écrivit sur ma demande une lettre qui mérite d'être citée ; elle était faite pour passer sous les yeux du consul. En voici quelques extraits :

Mon Révérend et bien cher Père,

Je viens de recevoir votre lettre d'hier, m'annonçant la visite que M. le Consul a bien voulu vous faire et les explications qu'il vous a bienveillamment données pour m'être transmises. Avant tout je le remercie de sa bonne volonté qui m'est si connue, et je le prie de tenir ferme pour que ce qui est si bien commencé se termine d'une manière satisfaisante, claire et précise.

La question du terrain semblant réglée, je n'en dis rien... Quant à l'indemnité elle consistera ou dans une somme d'argent ou dans une maison qui nous sera offerte... Je serais d'avis que le chiffre de l'indemnité fût le plus fort possible, parce que les Chinois ne comprendront que par là la grandeur de leur faute. Si M. le Consul pouvait obtenir 2000 piastres (5.000 frs), je crois que ce serait le mieux et qu'avec cela nous pourrions bâtir une maison convenable.

La chose semblant difficile à M. le Consul, je le conjurerais, sauf impossibilité, de ne pas descendre au-dessous de 1500 piastres. Cette émeute a été accompagnée de circonstances si odieuses, que ne la punir autrement que par quelques sommes moins fortes semblerait de la faiblesse. Ceux qui l'ont suscitée n'en ayant aucun repentir, ne méritent aucune commisération. Leur pardonner serait encourager le mal, et poser le principe de nouveaux désordres.

Aussi suis-je d'avis que les deux grands coupables soient jugés selon toute la rigueur des lois, et cela, en me plaçant au seul point de vue du bien public.

M. le Délégué faisant appel à ma commisération et à ma générosité chrétienne, je crois pouvoir tout concilier, si par ailleurs les choses se passent d'une manière correcte, en demandant qu'ils soient graciés après leur juste condamnation. Je serais heureux de donner à M. le Délégué et à M. le Consul cette preuve de déférence à leur avis charitable. Le public saura ainsi qu'ils méritaient d'être dégradés et qu'ils le seraient sans un acte de clémence. »

En lisant cette lettre si ferme d'un évêque dont tout le monde connaît et loue la bonté, M. le consul vit bien que nous ne reculerions pas.

Hoang-kong-tou voulut tenter un assaut et écrivit en français à Monseigneur la lettre astucieuse que je transcris sans rien changer du style, ni de l'orthographe.

MONSEIGNEUR,

Depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir, je vous estime encore plus qu'auparavant; c'est pour attendre que les affaires de la Mission soient toute réglées puis je vous rendrai une visite, que je n'ai pas pus aller vous voir jusqu'à présent.

Les affaires du Kiang-nan sont déjà terminées, il n'y a qu'une affaire tout récement produit à Lou-ngan-tcheou qui est en suspens; c'est une petite affaire de querelle sans aucune importance, aussi le Père Twrdy avait écrit une convention pour constater que l'affaire a été finie, cela prouve bien que c'est une affaire qui ne vaut pas la peine de discuter.

Je sais que la cause de la querelle était parce que le missionnaire avait emprunté la maison des Société pour son logement; s'il avait une maison pour demeurer, cet inconvénient n'aurait pas lieu. M. le Consul général de France m'avait fait voir votre lettre sur ce sujet il y a quelques mois, que vous désirez que l'autorité chinoise trouvera un terrain pour la mission, et il m'a raconté votre intention est que le terrain soit loué soit acheté sera payé par la mission, mais arrangé par l'autorité locale. D'après ces conditions je me suis dit que le missionnaire aura de quoi à résider pour réjouir sa religion, aussi je les ai acceptées avec plaisir et j'ai promis de les communiquer à son excellence le Vice-roi de Nan-king, mais après l'entrevue que j'ai eu avec M. Dubail, des nouvelles arrivées m'annonçant que l'affaire était réglée à Ngan-king, dès lors je n'en ai pas parlé.

Mais je ne pense pas que les autorités du Ngan-hoei ne l'ont pas réglée jusqu'à présent; par l'occasion d'une canonnière qui décendait de Han-kow. M. Dubail a ordonné le commandant d'aller voir le gouverneur de Ngan-hoei. Le commendant était bien fâché que le gouverneur lui-même ne l'a pas reçu, delà il vient alors qu'on force l'autorité locale de donner un terrain et un mille taëls d'argent à la Mission. Je compare cela comme un bateau qui marche dans l'eau, un orage arrive immédiatement, les vagues s'élevent çà et là et balancent le bateau, mais les vagues se calement naturellement quand les vagues cessent. Le vice-roi m'a fait communiquer à M. Dubail la politesse du gouverneur de Ngan-hoei envers le commendant pendant sa visite, M. Dubail s'est rendu compte de ce qui s'était passé et il est très satisfait, ainsi ce qui s'était produit relative au gouvernement français est fini par cette communication.

Maintenant pour l'affaire de Lou-ngan, nous n'avons qu'à la conclure

d'après les conditions convenues premièrement. Nous savons, Mgr, votre honnêteté envers tout le monde et votre justice en toutes les affaires, ainsi pour une affaire si petite, cela ne vous vaut pas la peine de faire une demande si forte ; j'ai entendu dire que votre mission agit sur la morale et n'estime pas la force, se dispose à faire des bienfaissance et ne cherche pas d'intérêts ; L'affaire de Lou-ngan est sans importance, mais les fonctionnaires les notables et les peuples des deux provinces Ngan-hoei et Kiang-nan élèvent leur tête pour voir ce que Mgr fera; si vous voulez absolument avoir des intérêts, vous l'aurez probablement, mais avec une réputation si estimée que vous avez depuis si longtemps, vous changerais ces petits intérêts, je vous prie donc, Mgr, d'y réfléchir, je suis sûr que vous aurez mon avis sur ce que j'ai dit.

Maintenant puisque M. le Consul général n'a plus l'intention de faire une demande si forte, mais seulement parce qu'il a déjà dit l'arrangement a la mission, il lui est difficil de l'annuler. Ainsi je serai heureux que vous lui direz un mot que vous préférez de régler cette affaire d'après les conditions convenues premièrement et les fonctionnaires et le peuple de notre pays seront encore ainsi plus reconnaissant à la bonté de Mgr l'évêque et votre religion sera encore plus developpée.

Veuillez agréer, Mgr, les assurances de ma haute consideration et de mes sentiments dévoués.

HOANG-KONG-TOU.

On remarquera l'habileté profonde de ce galimatias. Le délégué avait d'abord pris soin de dégager la cause de la marine, en faisant écrire un télégramme d'excuses au commandant par le gouverneur de Ngan-king. Il ne savait pas que le commandant avait juré fidélité. Le consul pouvait trouver suffisante cette tardive réparation; mais M. Simon m'avait dit en me serrant la main, à son départ pour Tien-tsin : « Père, courage, je vous reconduirai à Ngan-king, comptez sur moi. » Si le délégué avait vu alors l'expression de cette loyale figure de marin, il n'aurait jamais espéré séparer le missionnaire et le soldat.

Cette lettre montre déjà évidemment que le consul franc-maçon nous avait sacrifiés.

Le délégué tâcha aussi fort habilement de tirer parti d'une circonstance. Avant l'intervention de la *Comète*, Monseigneur, désespérant d'arriver à une solution honorable, avait fait dire officieusement au vice-roi qu'il payerait volontiers le terrain et la maison demandés, pourvu que les mandarins voulussent bien prêter leur concours pour en faciliter l'acquisition. Ces conditions étaient une défaite pour nous, après surtout les offres qui avaient été consenties dans les délibérations de Lou-ngan. C'était pourtant humainement le plus sage peut-être ; l'important pour nous étant de nous établir dans la place d'où on voulait nous exclure. Quelque bénignes que fussent

ces propositions de Monseigneur, les mandarins sûrs de la victoire avaient toujours refusé de les ratifier. Ils s'en repentaient trop tard, et Hoang-kong-tou évoluait vainement pour nous ramener à ce point à force de mensonges. Il s'attira de Monseigneur cette verte réponse qui lui ôta toute envie de recommencer ses tentatives de séduction.

Monsieur le Délégué,

Je commence par offrir à Votre Excellence mes respectueux hommages. Je la remercie de ce qu'elle a fait pour « quelques-unes » de nos affaires, et la prie d'activer la solution de tant d'autres qui restent pendantes ou inachevées.

Quant à celle de Lou-ngan au sujet de laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je ne puis à mon grand regret accéder à aucun des désirs que vous m'exprimez. Elle est portée en trop haut lieu par M. le Consul, et il ne m'appartient pas de suivre une autre voie que la sienne. Je ne puis qu'approuver les conclusions dont il urge l'exécution auprès des hautes autorités de Nankin et de Ngan-king. Votre Excellence sait, à n'en pas douter que, si la chose a pris de si grandes proportions, ce n'est point ma faute, mais bien celle d'hommes trop peu sincères qui, appelés par position à la traiter, ont joué misérablement le P. Twrdy pendant plus de 40 jours, feignant de vouloir s'arranger, et en réalité ne cherchant qu'à gagner du temps pour le devancer à Nankin et à Ngan-king par leurs rapports inexacts et même mensongers.

Nous avons eu le tort d'être trop confiants et trop crédules, voulant à tout prix tout arranger sur place, si nous avions trouvé des hommes de bonne volonté. Cette bonne volonté, nous ne l'avons rencontrée nulle part à Lou-ngan ; on n'y a cherché qu'à légitimer et à excuser un véritable attentat qui jusqu'ici ne s'est presque jamais produit avec un égal degré de perfidie et de malice. Aussi pardonner en cette circonstance, ce que nous voudrions faire, ne serait qu'encourager dans un avenir très prochain de pareils désordres et même de plus graves encore. Ce serait une imprudence et presque un crime au point de vue de la sécurité publique et de la paix générale du pays. Je ne puis donc admettre que ce soit une affaire petite et de peu d'importance. Elle aurait pu rester telle par un arrangement équitable que nous voulions ; mais aujourd'hui elle ne l'est plus. Elle menace de grandir tous les jours, si on ne se presse d'y apporter remède. Le seul convenable nous semble être ce que demande M. le Consul et ce que nous croyons devoir demander avec lui ; non par vengeance, mais par amour de l'équité, de la paix et de la justice. Il faut arrêter le mal, sans quoi, bientôt il ne sera plus temps de le faire, et la responsabilité en pèsera sur ceux qui n'auront pas voulu le faire en temps opportun.

Mes missionnaires m'écrivent que partout on les insulte, on ridiculise leur prétendue impuissance. Les malfaiteurs se vantent de leur impunité.

On joue partout maintenant une comédie dont le pauvre missionnaire si maltraité est le sujet. On y détaille son arrestation, sa prison pendant 56 h., son expulsion ignominieuse de Sou-kia-pou. Pour contenter la populace, on finit par le massacrer.

Voilà ce que l'audace donne chaque jour en pâture à ce peuple. Qu'en pensez-vous, M. le Délégué? n'est-ce pas chose très grave? et la sagesse des autorités ne doit-elle pas se prescrire de trouver un remède, dans une punition des coupables telle que la demandent M. le Consul et le Commandant de la *Comète*, auxquels nous ne pouvons pas ne pas nous associer, dans un but de pacification générale qui en sera la conséquence? Je crois en cela n'être ni dur, ni cruel, mais simplement juste et soucieux de l'avenir. Je pense que Votre Excellence saura me comprendre et m'approuver au moins dans son cœur.

Veuillez agréer, M. le Délégué, l'assurance de ma considération très distinguée.

✠ V. Garnier.

Il n'y avait pas un mot à ajouter ou à retrancher dans cette éloquente protestation. Désormais il fallait renoncer à l'espoir de nous faire admettre que Sou-kia-pou n'avait été qu'une petite bagarre, une dispute suivie de quelques horions entre païens et chrétiens, et qu'il suffirait par conséquent d'une légère amende honorable pour nous donner satisfaction. Les choses étaient mises à leur vrai point. Il ne s'agissait plus de faire appel à la miséricorde et au sentiment ; la justice devait suivre son cours. Le caractère de Monseigneur, bien connue des mandarins pour son esprit de douceur et de conciliation, donnait plus de force encore à la lettre que nous venons de citer. La leçon fut bonne ; Hoang-kong-tou s'était brûlé les doigts, il perdit l'envie d'y revenir.

Il est un détail de la lettre qui fait très bien dans le paysage et dont il nous faut parler. Quand j'étais à Chang-hai, j'avais prié les Pères de me tenir au courant de tous les événements concernant notre procès. Le 3 juillet le P. Rodet m'écrivait : « Le théâtre s'est emparé de l'affaire, et dans plusieurs communes on a eu l'audace de jouer et de laisser jouer la comédie en 4 actes :

1° Le Père à la maison commune du Chan-si.

2° Le Père traîné dans la rue.

3° Le Père gardé à vue dans la pagode.

4° Le principal catéchumène de Sou-kia-pou écrivant au mandarin.

« Je tiens le renseignement d'une source sûre. J'envoie aussitôt aux informations. Il paraît que le P. Twrdy est représenté la figure toute blanche

et qu'on fait entendre des paroles comme celle-ci : il faut le tuer, etc... et quantité de choses immondes. »

Le document était bon, et je courus tout de suite en faire part au consul qui s'en montra très ému. Or je sus quelque temps après que tout cela était pure invention des chrétiens qui voulaient urger à leur manière la solution des négociations. Le Père Rodet avait chargé de l'enquête ses hommes de confiance, et chacun revenait avec des détails plus précis. Le plus malin eût été pris au piège. Et les Chinois ne croyaient pas mentir.

Quoi qu'il en soit, le détail que nous citâmes de bonne foi, fit son petit effet, et nous le verrons plus tard reparaître dans le rapport qui sera envoyé à Péking.

Après le 14 juillet les négociations subirent un temps d'arrêt; on se reposait des fatigues de la fête de la République. Je crois surtout que le consul et le délégué, qui avaient secrètement compté sur des concessions de la part de Monseigneur, étaient désorientés par la fermeté de sa réponse à Hoang-kong-tou. Celui-ci pensait nous user par de perpétuels délais. Monsieur Dubail et lui voyaient du reste arriver le terme de leur mandat et durent convenir entre eux de gagner du temps, afin de passer à leurs successeurs une affaire dont ils craignaient l'un et l'autre de ne pas se tirer avec honneur.

Malgré cela, je ne cessais point mes visites au consulat, où on me donnait toujours de bonnes paroles. J'en profitais pour faire entrer peu à peu l'idée du recours à Péking. M. Dubail me le promettait toujours sans s'y résigner jamais. N'était-ce pas déclarer à ses supérieurs un échec de sa diplomatie ? Enfin, pressé par mes instances, il me dit de préparer un rapport qu'il enverrait au ministre. Pendant que nous piétinions sur place à Chang-hai, les calomnies allaient leur train à Lou-ngan et la persécution sourde sévissait partout. J'en avertis le consulat par la lettre suivante.

« Je reçois de Lou-ngan des nouvelles inquiétantes. On y colporte le bruit que trois vaisseaux de guerre français se sont rendus à Ngan-king, que nos officiers ont été ignominieusement traités par le gouverneur et chassés du palais avec mépris, sans que leurs plaintes aient été entendues. On nous représente comme des fantoches prompts à la menace, mais impuissants dans l'action. Ces rumeurs ont le double inconvénient de tourner nos officiers en ridicule et d'encourager l'audace de nos persécuteurs. Nos chrétiens tracassés partout ne s'expliquent pas les lenteurs des réparations et s'apprêtent à apostasier pour échapper à la ruine et aux mauvais procédés des notables et des mandarins.

« Je sais, M. le Consul général, que vous avez essayé de tout votre pouvoir de nous faire rendre justice; mais devant les malheurs qui menacent les Pères du Lou-ngan-tcheou et toutes nos chrétientés, je suis livré à toutes les angoisses pour le présent et l'avenir, et viens vous supplier d'activer la solution de cette affaire.

« L'honneur du commandant Simon, la sécurité de nos œuvres et même de nos vies ne seront assurés que par l'exécution rigoureuse et sans merci de toutes nos conditions. Si le vice-roi traîne en longueur avec cette hypocrisie qui lui est habituelle, j'ose vous prier d'agir promptement et énergiquement à Pékin. Quel dommage que tous nos vaisseaux soient absents; vous pourriez leur montrer qu'on ne se moque pas impunément de notre pavillon.

« En prévision d'un recours prochain à la légation, Mgr Garnier a déjà préparé le rapport que vous avez bien voulu me promettre d'appuyer auprès de Mr Gérard. » Agréez, etc...

Après un premier bon mouvement, le consul retomba dans ses hésitations. Hoang-kong-tou le harcelait sans se décourager. Un jour il en vint à me dire sur un ton presque suppliant : « Mais, mon Père, votre affaire est bien difficile, et je me trouve en face de la plus mauvaise volonté des mandarins. Voyons, vous qui connaissez les Chinois, tâchez donc de trouver un moyen de céder sans en avoir l'air. » J'essayai de dissimuler mon indignation devant une pareille proposition et je conçus la crainte qu'il ne signât en dehors de nous un arrangement déshonorant. « Je réfléchirai, M. le consul, lui dis-je, avant de vous donner une réponse »; mais j'étais bien décidé, à part moi, à le prier de cesser immédiatement les pourparlers. Il ne devait pas tarder à avoir un remplaçant avec qui j'aurais tout avantage à reprendre l'affaire en sous-œuvre. J'attendis deux jours avant de communiquer au consul ce que j'avais à lui dire. La plume est plus sûre que la langue et je préférai faire cette désagréable commission par lettre.

« 5 août 1896.

« M. le Consul général,

« Depuis que j'ai eu l'honneur de vous entretenir la dernière fois sur notre affaire de Sou-kia-pou, j'ai réfléchi longuement avec Mgr Garnier sur les moyens d'arriver à une transaction honorable. Nous n'en trouvons aucun en dehors de ce que le commandant Simon a proposé dès le début : exécution intégrale de nos conditions, terrain, maison ou indemnité de 1500 taëls, envoi d'un délégué à Lou-ngan et réception honorable à Sou-kia-pou. L'honneur de notre mission, l'honneur de la marine et notre sécurité exigent ce minimum. »

« Rappelez-vous, M. le Consul général, les risées dont on couvre nos missionnaires et nos officiers dans le Ngan-hoei. Elles seront pleinement justifiées si nous n'obtenons qu'une réparation insuffisante. On sait que la cause est entre les mains de la première autorité française du pays, et on attend la solution définitive, pour mesurer l'étendue de votre influence.

« M. Hoang montre dans les négociations, me semble-t-il, trop peu de bonne volonté pour que nous cherchions à dégager sa responsabilité. Si les

négociations n'aboutissent pas, il ne devra s'en prendre qu'à lui-même. Il insinue après un mois de négociations qu'il n'a pas d'ordres explicites de son gouvernement. Nous ne lui demandons qu'une chose : s'il a des pouvoirs, qu'il traite loyalement; s'il n'en a pas, pourquoi se moque-t-il de nous depuis si longtemps?

« L'esprit sage et conciliant de Mgr Garnier est assez connu; s'il refuse de rabattre de ses légitimes exigences, c'est qu'il ne voit aucun autre moyen de terminer la cause sans amoindrissement pour nous et pour la France. Nous ne demandons qu'à en finir tout de suite; jamais au prix d'une faiblesse, et c'en serait une que de reculer après avoir persisté jusqu'ici dans nos propositions.

« Nous saurons attendre, M. le Consul général, que les autorités chinoises se montrent de meilleure composition. Mais elles doivent savoir que si vous avez fait agir la flotte et parlementé avec tant de patience et de longanimité, c'est que vous entendiez les faire passer par vos volontés et non subir leurs conditions déshonorantes.

« Nous aurions voulu, M. le Consul général, vous devoir l'heureuse solution de la question présente, comme nous vous devons celle de Tchang-tcheou, Tai-tcheou et Siu-tcheou. Mais si nous sommes forcés d'attendre une heure plus favorable, notre reconnaissance, pour les services signalés que vous nous avez rendus, n'en saurait être nullement amoindrie. Agréez, etc... »

Cette lettre dut paraître dure au consulat, aussi pour laisser tomber l'impression qu'elle avait sans doute produite, je m'abstins pendant deux jours d'y faire la moindre visite. J'évitais même de passer devant les bureaux. Le 3me jour je traversais le boulevard de la Concession française avec le P. Goulven à 6 h. du soir. Je me trouvai à dix pas du consul qui s'avançait vers moi. J'eus froid dans le dos; mais sans rien laisser paraître, j'allai lui serrer la main. Et lui d'un air assez aimable : « Eh bien, mon Père, j'ai reçu votre lettre. Selon votre désir j'ai signifié à Mr Hoang qu'on ne pouvait poursuivre les négociations pour le moment. — Je vous remercie, M. le Consul. — Au revoir, mon Père. — Bonne promenade, M. le Consul. » J'avais évité un coup de foudre. Les diplomates étaient à l'eau, quel appui nous restait-il encore? Le plus fidèle et le plus ferme, la marine.

Tant que le pavillon de la *Comète* avait flotté en face du consulat, Mr Hoang, qui l'apercevait dans ses délibérations, s'était montré réservé. Le svelte profil de la canonnière et les longues moustaches du commandant qui se promenait sans cesse sur le pont, le tenaient en respect. Il se mit à chinoiser dès le 16 juillet, jour où la *Comète* avait appareillé pour Tchefou. J'avais été bien triste de la voir partir; mais le commandant m'avait dit dans l'étreinte d'une vigoureuse poignée de mains : « Courage, mon Père, je suis avec vous, et je vous en donne ma parole, je vous ramènerai à Ngan-king. Je vais voir l'amiral et j'aurai le ministre à mon bord pour le

conduire en Corée, soyez sûr que je m'en vais les secouer et que mon absence ne sera pas du temps perdu pour notre cause. — Merci, commandant, et à Dieu vat ! »

Rien n'était donc perdu, car nous avions pour nous la parole d'un vrai marin. Après le départ de la *Comète*, il se passa peu de semaines sans que j'écrivisse au commandant. Il était important de le mettre au courant de tout événement nouveau pour maintenir son ardeur à la température voulue. Mais où aller le chercher ? Dans ses courses vagabondes, la canonnière, vraie comète, allait de Tche-fou à Ta-kou, de Ta-kou à Tien-tsin, de Tien-tsin à Nagazaki, de là en Corée. Mes lettres se perdaient en route, ou devaient lui être remises à son retour à Chang-hai. Le jour même où je désespérais du consul, je me décidai à me mettre en correspondance directe avec l'amiral de Beaumont que je savais à Kobé, et lui écrivis la longue lettre suivante :

« 4 août.

« Amiral,

« Un mois s'est écoulé depuis que, sur vos ordres, la *Comète* a paru devant Ngan-king pour appuyer auprès du gouverneur les réclamations des missionnaires au sujet de l'attentat de Sou-kia-pou. Mgr Garnier attend l'issue des négociations engagées pour vous envoyer ses remercîments.

« Je ne puis tarder jusque-là, amiral, à vous dire ma reconnaissance. Le procès est loin d'être fini, à moins d'un acte d'énergie dont notre consul me paraît bien incapable, permettez-moi de vous en faire tout bas la confidence. Du moins n'est-il pas enterré, comme on le croit peut-être, en haut lieu. Le commandant Simon a montré le courage d'un vrai marin et une grande intelligence dans la manière de traiter ces perfides mandarins. Si l'affaire eût pu se terminer, il l'eût terminée sur place. Mais nous nous sommes trouvés en face de la plus insigne mauvaise foi de la part des autorités de Ngan-king et de Nankin. Le vice-roi nous adressait au gouverneur auquel il défendait de nous rendre justice, et le gouverneur nous renvoyait au vice-roi qu'il menaçait de dénoncer s'il statuait en notre faveur. C'est de cette façon que, malgré la justice évidente de notre cause, nous n'aboutissions à rien. Effrayé par la *Comète* dont le télégraphe lui annonçait l'intervention à Ngan-king, le vice-roi dut se découvrir et rappeler la cause à son propre tribunal. Il décida qu'elle serait traitée à Chang-hai entre le consul de France et son délégué Mr Hoang.

« M. Dubail envoyait en même temps à la *Comète* une dépêche l'invitant à revenir, et lui disant que le vice-roi ordonnait à son délégué d'en finir vite et bien. M. Simon, dans sa droiture, crut à la sincérité de ces avances où je devinai une chinoiserie nouvelle. On nous faisait recommencer le chassé-croisé qui nous était si funeste depuis 4 mois.

« Sur l'ordre de Monseigneur et de mes Supérieurs, je descendis avec la *Comète* pour suivre de près les négociations. Je remis au consul, pour qu'il en fît part au délégué, les conditions qui avaient été présentées au gouverneur par le commandant. Ce n'est que le minimum de ce que nous pouvons réclamer.

Or que se passe-t-il depuis un mois dans les salons du consulat ? Une comédie dont nous, missionnaires, seuls capables dans l'espèce d'en déjouer les méchantes intrigues, nous sommes soigneusement tenus à l'écart. Le délégué affirme, et M. le consul est bien près de faire chorus avec lui, que nous faisons valoir de trop fortes prétentions.

« Que demandons-nous donc? On refuse la punition des coupables; nous proposons un accommodement consistant dans la donation d'un terrain et d'une maison de 1500 taëls. Est-ce trop exiger quand il s'agit d'un attentat qui a mis un missionnaire entre la vie et la mort pendant 3 jours dans des conditions de cruauté inouïes, ruiné nos œuvres dans le Lou-ngan-tcheou, compromis la sécurité de 50 Français et révolutionné toute une province contre nous? L'insulte faite au commandant par le gouverneur qui refusa pendant 3 h. de le recevoir, nous donnait droit de nous montrer moins accommodants. Il ne s'agit plus en effet de réparer l'attentat dans lequel le P. Twrdy a failli périr, il s'agit de l'honneur du drapeau si noblement compromis pour une grande cause. Une lettre de banales excuses écrite, 15 jours après, par les scribes du gouverneur, et que probablement il n'a ni inspirée, ni lue, ni souscrite,ne saurait être une réparation adéquate vis-à-vis de la France, dont on veut perfidement dégager la cause de celle des missionnaires persécutés.

« Tant que le pavillon de la *Comète* a flotté dans le port de Chang-hai, le délégué s'est montré bon prince, il a tout promis. Puis quand la canonnière a quitté le Wang-pou, il nous a bernés pendant quelques jours encore et s'est déclaré sans pouvoirs. L'affaire fut renvoyée au vice-roi par une lettre dans laquelle le consul se montre soucieux avant tout de dégager la responsabilité du délégué. Cette lettre demeure sans réponse depuis 15 jours, et maintenant le délégué propose de reprendre les négociations pour nous amener à une solution absurde. On veut bien nous permettre d'acheter de nos deniers terrain et maison. Jamais nous ne consentirons à cette solution ridicule, car elle n'est qu'une reconnaissance pure et simple d'un droit garanti par les conventions internationales. L'accepter comme réparation d'un crime serait révoquer en doute le texte même des traités récemment affirmés par la convention Gérard Berthemy.

« Nous nous en tiendrons, sans en modifier un iota, au texte de nos revendications présentées par le commandant de la canonnière. On a eu et on a encore le tort de les discuter au consulat. Il n'y avait, comme disait justement M. Simon, qu'à les imposer et à en exiger l'exécution immédiate.

Les gens les mieux informés des choses chinoises disent que cette sanction est le seul moyen efficace de sauver l'honneur, et d'obtenir la pacification du pays.

« Les lenteurs de la réparation étonnent les coupables eux-mêmes qui s'enhardissent de leur impunité et se préparent à d'autres exploits. La fourberie des mandarins de tous grades qui entravent la justice, expose le pays aux plus imminentes calamités.

« Votre dépêche au commandant Simon disait : Si vous ne pouvez rester à Ngan-king jusqu'à conclusion de l'affaire, menacez de revenir. Je n'ai point la pensée, amiral, de vous demander une seconde intervention ; mais vous me permettrez, en vous remerciant de tout mon cœur de ce que vous avez si généreusement fait dans le passé, de vous dire que tout notre espoir repose dans la marine, et dans l'appui que vous voudrez bien nous prêter auprès de Son Excellence M. Gérard. Les Chinois, mandarins en tête, sont bien imprudents de se moquer, comme ils le font depuis un mois, de l'impuissance de nos vaisseaux, et de tourner nos officiers en ridicule.

« Veuillez agréer...

« P. Lémour, S. J.

Nous voilà au moment critique de ce long et ennuyeux procès ; nous étions engagés dans un remous qui nous entraînait bien loin en arrière, avec cette terrible incertitude de craindre que l'amiral ne trouvât que son lieutenant avait dépassé ses intentions. Dans cette hypothèse, rien ne l'obligeait à le soutenir. Dès lors nous étions perdus. J'eus pendant plusieurs semaines cette appréhension que je tâchais de dissimuler, et plus d'un disait tout bas que je perdais mon temps à poursuivre une cause désespérée. Les événements semblaient leur donner raison, puisque mon suprême appel à l'amiral restait sans réponse. Je priais, et l'on priait beaucoup dans les ferventes communautés de Chang-hai, au Carmel, chez les Auxiliatrices.

Enfin, le 30 août, on me remit une enveloppe portant le timbre de la *Comète*. Je l'ouvris d'une main fiévreuse et lus :

« Nagasaki, 19 août.

« Cher Père,

« Qu'avez-vous dû penser de moi ? Mon silence vous aura semblé inexplicable et vous aurez été douloureusement affecté à la pensée qu'après avoir combattu auprès de vous le bon combat à Ngan-king, je devenais de loin indifférent à la solution de cette affaire, je peux même dire de *notre* affaire, car la *Comète* est engagée autant que la mission. Mais c'est que j'ai reçu à Tche-fou votre lettre au moment même où j'appareillais pour aller à Ta-kou chercher l'amiral descendant de Péking. Depuis je n'ai fait que trotter à travers des pays impossibles qui ne sont pas encore en communications postales avec les centres civilisés. Je suis enfin arrivé hier à Nagasaki pour

y retrouver l'amiral. Un de ses premiers actes a été de me montrer la lettre que vous lui avez écrite, et il m'a chargé de vous répondre. J'ai vu avec un profond regret que le consul s'est trouvé incapable de mener à bien cette affaire si simple et que nous avions préparée pour une solution nette et rapide. Le retour de la canonnière s'impose à Ngan-king, et l'amiral me charge de vous dire que vous pouvez compter sur elle vers la fin de septembre. J'aurais voulu, et lui aussi, que ce fût plus tôt; mais vous savez combien notre division navale est réduite actuellement. Certains intérêts m'appellent dans le nord. Les missions que je vais remplir ne peuvent être menées à bonne fin que par une canonnière, les autres bâtiments de la station étant d'un tonnage trop fort pour aller là où on envoie la petite *Comète*. Mais si, comme je le crois, je vais à Ta-kou attendre le ministre de France qui descendrait de Péking, pour aller passer quelque temps au Japon, je ne me plaindrai pas de ce retard, car vous pouvez croire qu'il n'y aura pas un quart d'heure que M. Gérard sera à bord que je l'aurai mis au courant de *notre affaire de Sou-kia-pou* et fait ressortir à ses yeux la nécessité d'une démonstration énergique.

« J'ai dit à l'amiral, et il a absolument appuyé ma façon de voir, qu'il fallait que, cette fois, la *Comète* retourne avec des ordres fermes, et qu'elle stationne devant Ngan-king jusqu'à complète satisfaction. J'ai hâte d'arriver à ce moment : ce que nous allons les secouer tous ces coquins qui, d'après ce que vous dites à l'amiral, se moquent maintenant de nous de la façon la plus impudente ! Mais que c'est loin cette fin de septembre ! Je fais des vœux pour que d'ici-là, il ne se passe rien de grave dans le district de Lou-ngan. Je vous promets que cette fois ils se rappelleront la *Comète*.

« A bientôt, cher Père, patience et courage : nous réglerons cette affaire à notre honneur, ou j'y perdrai mon nom de Breton.

« Votre dévoué,
« P. Simon. »

Cette vigoureuse lettre rendit un peu d'espoir aux plus pessimistes et me donna, à moi, la certitude que nous aboutirions.

« Non, commandant, répondis-je aussitôt, je n'ai pas douté de vous. On ne doute pas d'un marin doublé d'un Breton. Cependant j'avoue que votre lettre m'a causé un soulagement immense, au milieu des alternatives d'espoir et de découragement par où j'ai passé au sujet de notre commune affaire. Si M. Dubail avait compris la situation comme vous, il y a beau temps que je serais installé triomphalement chez moi. Son manque d'intuition et sa faiblesse, ou son excessive complaisance pour nos ennemis ont compromis gravement notre avenir à Lou-ngan, où tout retard est un nouveau danger.

« La marine nous reste, et avec elle, nous gardons l'espérance. Elle ne

nous lâchera pas, d'autant que, noblement compromise pour nous, elle sait que son honneur est en jeu aussi bien que notre sécurité.

« Monseigneur prépare un rapport demandant à M. Gérard une action prompte et vigoureuse. Je souhaite que le ministre confie l'affaire à la marine. C'est le vœu ardent de tous nos supérieurs, et c'est le meilleur moyen d'en finir avec les bravades des mandarins.

« M. Dubail, joué par le délégué, aurait bien voulu nous jeter à l'eau ; mais la solidarité de la marine nous a sauvés. Le consul se voyant dans l'impossibilité de battre en retraite a cherché à se couvrir par un procédé inqualifiable. Il a dit : M. le commandant Simon a outrepassé ses instructions. Seul témoin de votre conduite, j'ai protesté avec force. Il n'est guère autorisé à porter un tel jugement, lui qui n'a jamais eu la patience d'entendre jusqu'au bout, de notre bouche, le récit complet de ce que nous avons fait ensemble, comme il n'a jamais jugé utile de se mettre au courant de toute l'affaire de Sou-kia-pou. Il tenait sans doute ses informations de la partie adverse, et cela lui suffisait !

« Donc cette fois, il faudrait partir muni d'instructions sans équivoque, et, si nous allions à Ngan-king, faire donner au nouveau gouverneur l'ordre formel de traiter directement avec nous, sans laisser au vice-roi de recours possible pour nous jouer encore.

« Le bruit court que deux vaisseaux français montent à la capitale et qu'on ne les laissera pas passer. La *Comète* seule saura bien se frayer un passage dans le grand fleuve, et si vous avez des ordres clairs et nets, les mandarins verront si, comme ils le prétendent avec plus de naïveté que de malice, les officiers français tremblent devant leurs fanfaronnades enfantines.

« J'ose vous demander, commandant, d'appuyer auprès de M. Gérard la nécessité d'une intervention de la *Comète* jusqu'à complète exécution de nos conditions.

« Agréez... « P. Lémour, S. J. »

M. le consul s'était presque entièrement désintéressé de notre cause et s'occupait, en attendant son départ prochain, à mettre l'ordre dans ses bureaux et à se préparer de longue main des ovations *spontanées* de la part de la colonie française. Je ne paraissais plus guère au consulat que pour urger l'expédition d'un rapport à Pékin. Un beau jour il me demande ce rapport. Il était prêt et lui fut remis tout de suite. Le voici presque en entier.

M. le Ministre,

« Je suis heureux de vous dire que, si j'ai l'honneur de vous écrire, je le fais d'après avis de M. Dubail qui va quitter le consulat général de Chang-hai. Ce n'est donc point pour me plaindre de sa gestion. Je dois recon-

naître au contraire qu'il a fait tout ce qui lui a été possible pour traiter nos affaires selon vos désirs, avec Son Excellence Hoang-kong-tou, délégué du vice-roi des deux Kiang.

« Après plus de six mois de négociations, deux affaires, celles de Tchang-tcheou et de Tai-tcheou ont été enfin arrangées ; une, celle de Siu-tcheou l'est en partie... Mon intention aujourd'hui est de me plaindre qu'aucune des affaires sérieuses, que nous avons au Ngan-hoei, n'a même commencé à être traitée d'une manière sérieuse, et que la plus importante de toutes ait été comme étouffée d'une manière qui me semble tout à fait inique.

« Je veux parler tout d'abord à Votre Excellence de cette affaire de Sou-kia-pou. »

Suit un résumé des faits que nous connaissons déjà, des manifestations hostiles dont nous étions l'objet jusque sur les théâtres de village, et des inutiles efforts pour arriver à un accommodement.

« Je dois vous dire, continue le rapport, que si, grâce à la protection dont nous couvre la France, nos vies sont généralement respectées en Chine, à ce point que l'ordre semble donné de ne pas attenter à nos jours, ce qui serait trop grave, il semble qu'il existe des ordres formels, ou au moins une permission générale d'attenter à nos personnes. Il apparaît ainsi aux yeux de tous que l'on voit avec grand plaisir que nous sommes maltraités et battus comme de vils scélérats, ce qui se fait régulièrement chaque fois que nous voulons, en vertu des traités, nous établir quelque part. Il y a eu sans doute dans bien des provinces une certaine accalmie à ce sujet ; mais j'ai le regret de dire que nous n'en avons guère profité au Kiang-sou, et surtout au Ngan-hoei, où toutes nos affaires sont plus ou moins dans le genre de celle de Sou-kia-pou, et n'ont pu jusqu'ici recevoir aucune solution. Il en résulte que partout dans cette province, on prend le parti de nous expulser plus ou moins violemment, de nous battre, et, pourvu que ce ne soit pas jusqu'à la mort, on s'écrie : ce n'est rien ; c'est une très petite affaire. On punira quelques coupables, et, s'il y a quelques dommages, on nous fera « une aumône, bien que rien ne nous soit dû. » C'est ainsi que pour Sou-kia-pou, on a eu le courage de nous offrir 80 piastres d'aumônes, dans un autre endroit 20 taels seulement, en disant : tout est fini. Il est clair que nous avons dû refuser un arrangement aussi indigne. Vraiment c'est mettre à bien bas prix nos santés et nos vies.

« Nous voulons bien ne pas réclamer des vengeances qui sentiraient plus ou moins des colères justes dans leurs causes. Nous voulons bien, comme notre religion nous le prescrit, pardonner au fond du cœur à nos ennemis ; mais nous ne pouvons consentir à approuver et encourager leurs actes continuels de persécution. Or, ce serait les encourager que de leur accorder en principe toute impunité.

« Voici par exemple qu'à Sou-kia-pou, de l'aveu des gens de ce gros bourg,

plus de 10000 taëls ont été dépensées à soudoyer une grande émeute qui a duré plusieurs semaines. On vient nous dire maintenant qu'il est impossible de nous accorder la très faible réparation morale demandée par M. le consul et par M. le commandant de la *Comète*. Cela ne signifie autre chose que ceci : nous ne voulons pas désapprouver notre peuple. Nous voulons faire en sorte qu'à l'avenir il agisse toujours de la même manière, avec la même certitude d'impunité.

« C'est là, me semble-t-il, une situation grave, d'autant qu'elle s'étend à toute une contrée, et peut-être à la Chine entière. Aussi ai-je cru de mon devoir de vous la signaler, en prenant pour terme de comparaison le fait caractéristique de Sou-kia-pou. Il importe extrêmement que l'on cesse de s'attaquer ainsi à nos personnes, et qu'on n'érige plus en principe que, battre un missionnaire que protège la France est une chose que tout chinois peut se permettre sans aucune conséquence grave.

« La peine réclamée par M. le consul n'a rien absolument de grave en soi : elle n'est ignominieuse pour personne ; mais elle vise directement et condamne cet esprit de haine aveugle dont nous sommes victimes. Elle a l'avantage de s'attaquer à cet esprit d'orgueil qui voudrait que tout lui fût permis contre nous, ce que Votre Excellence ne voudra pas tolérer, je l'espère. »

Monseigneur résume ensuite en quelques lignes les quatre autres principales affaires du Ngan-hoei et termine ainsi :

« Telles sont, M. le Ministre, les difficultés principales qui se dressent présentement en face de nous dans le Ngan-hoei. Il nous est impossible de les surmonter sans un changement de politique que nous ne pouvons attendre que de Votre Excellence par le moyen du Tsong-li-ya-men. Nous espérons que vous pourrez en obtenir des ordres qui les feront disparaître.

« Les autorités locales n'attendent la plupart qu'une direction claire de leurs supérieurs pour obéir. Ayant reçu la consigne de nous arrêter, on nous arrête ; si on reçoit celle de nous laisser aller de l'avant, on s'exécutera de même, comme on l'a fait tant de fois à la suite de vos justes réclamations.

« Après avoir confié ces graves intérêts à votre sollicitude, nous avons confiance que Votre Excellence voudra bien les prendre en mains, avec toute l'énergie tant de fois déployée pour d'autres causes, dont elle a su amener le triomphe. »

« Veuillez croire... « V. Garnier.

« Év. de Titopolis, etc. »

Monseigneur chargea le P. Colombel de remettre ce rappprt à M. Dubail. Que dut en penser le consul ? pas grand'chose de bien, j'imagine, car il

s'était vanté partout d'avoir terminé honorablement toutes les affaires des missions. Or, Mgr Garnier résumait ses succès à 2 et ½ sur plus de dix causes débattues. Il montrait en outre que la diplomatie du consulat n'avait pas réussi à entretenir la paix entre les mandarins et nous dans nos deux grandes provinces. M. Dubail aurait voulu un éloge sans réserve. Néanmoins il fit bonne contenance, loua le rapport et promit d'écrire dans le même sens à M. Gérard.

Nous étions à la fin du mois d'août. Dans les premiers jours de septembre arriva M. de Bezaure remplaçant de M. Dubail. C'était un bien petit homme, de chétive apparence ; mais lui au moins n'était pas divorcé ; sa femme et lui donnèrent dès le début l'exemple de l'assistance fidèle à la messe. C'était un chrétien, et à ce titre j'avais confiance en lui.

M. Dubail resta encore plus de 3 semaines à Chang-hai, battant la grosse caisse dans les journaux pour chanter sa louange et se faire décerner des « champagnes d'honneur, avec des cadeaux d'adieux. » Il expédiait certaines affaires, faisait disparaître les documents compromettants. Ainsi je sus plus tard par M. de Bezaure que tout le dossier de Sou-kia-pou avait été détruit. Il eut aussi plusieurs conférences secrètes avec le délégué pour les affaires religieuses. Son secrétaire qu'il emmenait en France y assistait seul. M. de Bezaure, lui ayant demandé expressément d'y prendre part, essuya un refus. Je m'abstins tout ce temps de paraître au consulat, me réservant pour reprendre les négociations que le nouveau titulaire fût entré en charge. Un mois se passa dans l'anxiété ; le ministre ne donnait pas signe de vie, et nous nous demandions avec inquiétude s'il allait aussi se désintéresser de notre cause.

Un jour on me rapporta, presque par hasard, une parole échappée à M. Dubail quand il vint présenter son successeur à la résidence de Yang-king-pang. Il avait, disait-il, expédié à Pékin, une lettre qui résumait le rapport de Monseigneur. Nous en conclûmes qu'il avait mis dans sa poche le rapport lui-même, parce que sans doute il ne le trouvait pas assez élogieux pour lui, et montrait que ses administrés ne jouissaient dans les deux provinces que d'une tranquillité tout à fait relative. Monseigneur trouva le soupçon bien légitime, confirmé qu'il était par le silence de la légation. Sa Grandeur eut un moment l'idée de demander une explication à M. Dubail à sa visite d'adieu. J'émis un avis contraire et proposai d'envoyer directement cette fois une copie identique du premier rapport, avec une lettre confidentielle au ministre expliquant les motifs de notre conduite. Monseigneur trouva la proposition bonne et voulut se séparer en bons termes de celui avec qui il n'avait eu jusque-là que de bonnes relations. C'était sage, et l'avenir qui nous réservait ce même homme comme ministre à Pékin, prouva combien c'était prudent.

Vers les derniers jours de septembre, M. de Bezaure entra en charge. Je

recommençai avec lui, dès le 24, une correspondance qui le mettait au courant de toutes nos vicissitudes. Il fallait reprendre la cause *ab ovo*, puisque tous les documents avaient disparu des archives du consulat. Ma première lettre, après un rapide aperçu des faits, insistait sur la gravité de la situation, qui ressortait des manifestations hostiles faites par le peuple à l'occasion du changement de mandarin. « Rien, disais-je, en dehors de la haine fomentée contre nous, ne justifie le triomphe inouï fait au mandarin sortant. Personne, jusqu'à ce jour, n'avait soupçonné que M. Wang, surnommé *Hia-ta*, « frappe à l'aveugle », eût aucun titre à la reconnaissance délirante de ses administrés. Ces ovations sont une provocation contre nous. Si l'on s'en tient aujourd'hui aux menaces sans en venir aux actes de persécution ouverte, c'est qu'on ne croit pas le procès clos avant le retour à Lou-ngan de l'administrateur de ces chrétientés. Qu'adviendrait-il, si j'y retournais sans une satisfaction pleine et entière due à l'énergique intervention de la France ? Ce serait le signal certain de nouveaux attentats plus terribles et plus généraux que le premier ; le meurtre peut-être et l'incendie que rien n'arrêterait. Et alors l'intervention de la *Comète*, loin de nous avoir été d'aucun secours, n'aurait servi qu'à augmenter le désastre, car le dessous infligé au drapeau passerait aux yeux des Chinois pour un aveu d'impuissance.

« Qu'est-ce qui me retient ici ? Ce n'est point la peur, M. le Consul général, car je ne tiens pas à ma tête. C'est l'unique souci d'arracher à la ruine tant de belles chrétientés, et de vous éviter les ennuis immenses qu'entraînerait un soulèvement général.

« Exilé de ma mission jusqu'au jour des réparations définitives, je compte, M. le Consul général, sur l'intervention prompte et efficace cette fois des autorités françaises qui nous protègent.

« Agréez... « P. Lémour, S. J. »

Le consul fut un peu surpris de ma lettre, il me manda chez lui et ses premières paroles furent les suivantes : « Mais enfin, mon Père, de quoi m'avez-vous écrit ? votre affaire a été classée par mon prédécesseur avant de partir; elle est finie, et je ne puis plus m'en occuper. Bezaure, m'a-t-il dit en me cédant la charge, je vous lègue une position claire et nette ; vous n'avez rien à faire pour le moment. Après de longs pourparlers, j'ai heureusement terminé toutes les affaires des missionnaires. « Trahison, m'écriai-je, je m'en doutais depuis longtemps, et vos paroles m'en donnent la preuve. M. Dubail n'a rien fini et s'est contenté de nous faire un enterrement civil. J'espère, M. le Consul, que vous ne laisserez pas les choses dans le piteux état où il les a mises. D'autant que je ne suis pas seul intéressé dans cette affaire. » Il me pria de lui faire un exposé écrit très bref de tout ce qui s'était passé dès l'origine. Je le lui remis le 4 octobre. C'était la bataille qui recommençait.

La *Comète* était revenue du Japon le 20 septembre. Depuis son départ de Chang-hai elle avait échappé au terrible typhon qui avait englouti la canonnière allemande *Iltis*. Dieu la gardait pour le bon combat. A peine avait-elle jeté l'ancre dans le Wang-poa que j'étais rendu à bord. Je trouvai le commandant triste. « Et Sou-kia-pou, mon Père, me dit-il vivement ? — Rien n'est fait, commandant; le *statu quo*. Et vous, avez-vous des instructions? Rien, on me dit de voir avec le consul. Je ne puis aller le voir maintenant, dans le brouhaha du changement de titulaire nous n'aboutirons à rien. Mais je vais écrire à l'amiral pour lui exposer la situation et lui demander des ordres. Soyez tranquille, mon Père, je vous ai donné ma parole que tout finirait bien. » L'amiral répondit par télégramme : « Observez le fleuve et veillez dans vos allées et venues à la sécurité des missionnaires. » Le commandant envoya tout de suite cette réponse : « La *Comète* ne peut remonter à Ngan-king que pour une solution définitive. » Ses dispositions n'avaient donc pas changé, et nous continuions l'un et l'autre à nous démener comme de beaux diables.

Au sortir du consulat le 3 octobre j'allai à bord et dis au commandant que Sou-kia-pou était classé. « Classé, sans solution ? ah ! mais non ! J'y perdrai mes épaulettes, s'il le faut, mais on en reparlera. » Et il se rendit immédiatement au consulat pour protester. Il écrivit aussi une vigoureuse lettre à M. de Beaumont pour le prier d'intervenir auprès du ministre.

Le 5 octobre je fis visite au consul avec le R. P. Havret. La conversation dura une heure, et malgré certaines paroles un peu vives, elle nous laissa l'espoir d'une sérieuse reprise des négociations. Nous en reçûmes même la promesse formelle. Une chose m'ennuyait beaucoup. M. de Bezaure, attribuant peut-être l'insuccès des précédents pourparlers à la nature des conditions d'accommodement, voulait s'en tenir à un châtiment exemplaire des coupables et des mandarins compromis. Cela ne nous souriait pas du tout, et nous préférions entrer à la faveur des événements dans un pays qui nous serait peut-être sans cela indéfiniment fermé. Je priai Mr Simon de soutenir ma demande et écrivis de mon côté le lendemain.

« Il ne m'appartient pas, M. le Consul, de modifier à ma guise les conditions présentées à Ngan-king par le commandant de la *Comète*. Elles ont été discutées et consenties de part et d'autre avant d'être soumises à l'acceptation des autorités chinoises. Nous avions demandé au début des châtiments sévères contre les coupables. On nous les a refusés. Nous avons dès lors modifié nos conditions. Nous voulons aujourd'hui nous en tenir à cette sanction comme étant plus conforme à notre caractère. Des missionnaires répugnent à des moyens de coercition qui pour être proportionnés à la faute devraient être extrêmement rigoureux. Nous y renonçons donc, sauf le cas d'un refus obstiné de conciliation.

« Nous espérons en Dieu, et en vous, M. le Consul général. La cause

simple au début, présente aujourd'hui, je le sais, de grosses difficultés. Elles seront dans l'espèce la mesure de votre mérite et de notre reconnaissance.

« Agréez... « P. L., S. J. »

Le commandant de son côté avait bondi au consulat et fait cette déclaration catégorique : Je m'oppose formellement à ce qu'on change les conditions que j'ai moi-même proposées à Ngan-king, sinon j'en réfère directement au ministre de la marine et je donne ma démission.

Monsieur de Bezaure prit immédiatement notre cause en mains, et fit savoir au vice-roi de Nankin par des intermédiaires qu'il s'étonnait de voir repousser depuis six mois nos justes réclamations. Lieou-koeu-i avait cru que tout était fini, avec le départ de M. Dubail. Le bruit courait partout à Lou-ngan que celui-ci avait palpé 30,000 taëls pour nous jeter à l'eau. Et voilà que son successeur vient à la rescousse. Le vice-roi feignit de n'avoir pas été tenu au courant des affaires, il ne demandait pas mieux, disait-il, que de traiter selon la justice.

« Mon cher et rév. Père, m'écrivait le consul, le 7 octobre, on n'a jamais donné au vice-roi le détail de l'affaire de Sou-kia-pou. Je vous serais reconnaissant de m'envoyer d'urgence les noms en chinois des lieux et des personnes, ou mieux peut-être un résumé très succinct en chinois de votre lettre du 4 octobre.

« J'ai déjà fait savoir au vice-roi indirectement que l'amiral, le ministre et moi, nous étions étonnés qu'une solution équitable n'ait pas encore été donnée à l'affaire importante de Sou-kia-pou. Je vais maintenant appuyer ma demande officieuse par une dépêche officielle. Veuillez agréer......

« Bezaure...... »

Je fis observer à M. le consul que l'attitude du vice-roi était une comédie nouvelle. Néanmoins pour lui ôter à l'avenir cette excuse de l'ignorance, j'écrivis un nouveau rapport. Et comme, pour nous refuser toute réparation, on s'était toujours appuyé à Nankin et à Ngan-king, sur le pardon signé par le P. Twrdy, je me permis de leur dire : « On s'étonne ici de voir un peuple civilisé comme les Chinois recourir à de pareils documents qui seraient regardés comme nuls de plein droit, même chez des sauvages, et qui constituent à eux seuls un argument terrible contre les émeutiers. Le rapport fut immédiatement traduit par le Père Li, sans y rien changer.

Il ne nous restait plus qu'à prier et à prendre patience en attendant la réponse de Nankin. Je ne cessais point cependant de rallumer le feu sacré de M. Simon. Il se chargeait, lui, « d'émoustiller » l'amiral. Un jour il reçut de Kobé cette dépêche : « Remontez le fleuve et voyez ce qui se passe par là-bas. » Le commandant répondit : « La *Comète* ne peut passer sans déshonneur à Ngan-king avant la réparation obtenue. Si vous maintenez votre

ordre, j'aurai l'honneur de vous envoyer ma démission. » M. de Beaumont ne tenait pas du tout à perdre un excellent officier, petit-fils de deux amiraux, frère de deux officiers qui sont peut-être en train de le devenir. L'ordre ne fut pas maintenu, et on se contenta de télégraphier : « Soyez calme, Simon, et attendez-moi. » Attendre, c'est facile à dire, plus difficile à faire surtout pour des français. Et cependant c'est le secret du succès, surtout chez un peuple à qui on pourrait donner comme devise nationale : « *Man-man-ti*, tout doucement ».

J'attendis trois semaines, charmant mes loisirs par l'étude distraite du chinois, et la visite fréquente de nos chers malades de Yang-king-pang. A la fin je n'y tins plus devant le silence décourageant de Nankin et de Pékin. Le 26 octobre j'écrivis à M. Bezaure :

« Voilà 19 jours que j'ai eu l'honneur de vous remettre le rapport que vous m'aviez demandé pour le vice-roi. Nous n'avons pas encore reçu la réponse qui aurait pu nous venir en 4 jours. Tout me porte à croire que nous attendrons encore longtemps.

« Pour dire franchement ma pensée, je trouve que ce haut personnage traite bien légèrement un consul général, la première autorité française de ces grandes provinces. Il alléguera sans doute qu'il a dû faire une enquête sur les détails de l'attentat. Cette enquête est inutile, car il y a beau temps que Lieou-koeu-i connaît l'affaire dans le menu. Ce vain prétexte ne suffit pas à nous cacher son mauvais vouloir si clairement manifesté par le passé, et ses lenteurs m'ont l'air d'une insolence, comme sa réponse à la communication officieuse que vous lui fîtes avant l'expédition du rapport.

« Si le vice-roi se décide enfin à sortir de son silence, il est facile de prévoir que ce sera pour nous opposer un démenti, ou une fin de non-recevoir. Il serait prudent et habile de prendre dès aujourd'hui l'initiative énergique qui s'imposera.

« Toute la Mission, et moi spécialement, M. le consul, nous avons la confiance que vous n'userez pas à notre endroit des procédés inouïs dont nous avons été victimes lors des précédentes négociations, et qui, livrés à la publicité, suffiraient à couvrir de honte la mémoire d'un homme. Nous espérons que vous saurez garantir par une action vigoureuse la sécurité de 50 missionnaires et de milliers de chrétiens, qui ont les regards tournés vers vous. Mais laissez-moi vous le dire, M. le consul général, tout délai est un grand malheur pour nous. Voilà 8 mois que l'attentat a eu lieu sans que justice soit faite.

« Si je n'écoutais que mon impatience, je partirais dès demain, sans souci des désastres qui pourraient s'ensuivre. Mais la raison et des conseillers prudents me retiennent. Un mandarin de nos amis, passant à Chang-hai, me suppliait hier de ne pas paraître à Lou-ngan que l'affaire ne soit conclue. Il y va peut-être de ma vie et de l'existence de nos chrétientés. Je ne puis

cependant m'éterniser ici à ne rien faire. Mes œuvres m'appellent, et aussi les Pères qui vivent là-bas dans de perpétuelles alarmes.

« Il me semble que l'intervention personnelle du Ministre est désormais nécessaire, et j'ose vous supplier de la demander sans retard, en vue d'une action prompte et ferme.

« Agréez...... « P. Lémour, S. J. »

Monsieur de Bezaure m'appela tout de suite et me dit : « Puisque vous le voulez, mon Père, je télégraphie dès aujourd'hui à Pékin, demandant l'intervention immédiate du Ministre. Je serrai la main du consul en le remerciant et partis pour en informer mes supérieurs.

Le lendemain, 27 octobre, nous recevions la lettre suivante écrite en anglais par l'interprète du tao-tai de Chang-hai :

« M. *Ts'ai* présente ses compliments à l'évêque de Titopolis, vicaire apostolique du Kiang-nan et à tout son état-major. Il se rendra, s'ils le jugent convenable, à la résidence St-Joseph vendredi 30 oct. à 3 h. p. m. pour avoir le plaisir de faire leur connaissance. »

Que signifiait cette visite et que venait faire chez nous ce gros mandarin de Nankin? N'était-ce point un nouveau délégué qui préparait les voies pour de nouvelles négociations ? Nous le pensâmes, et M. de Bezaure aussi, sans en avoir l'avis officiel... Monseigneur était absent, mais son état-major était là, et je répondis que nous serions heureux de recevoir M. Ts'ai à la date désignée. Le R. P. Havret vint à Chang-hai pour la circonstance. Nous convînmes de ne pas parler nous-mêmes les premiers de Sou-kia-pou. A lui de se démasquer.

Au jour dit, M. Ts'ai arriva avec son interprète anglais. Visite plate s'il en fut. Ces messieurs prirent un verre de vin, mangèrent quelques gâteaux, causèrent un peu dans toutes les langues. M. Ts'ai avait été deux ans ambassadeur en Espagne et parlait assez bien l'espagnol. Il essaya aussi de nous prouver que pour avoir été à Paris, il savait le français. Comme témoignage, il articulait de temps en temps un « ah ! oui, très bien, vous mon « kami » (ami) ». Il voulut nous montrer que le français et l'espagnol étaient deux dialectes d'une même langue, amitié se disant « sympathie » dans l'une, « sympathico » dans l'autre ». Il fit le lendemain une visite à nos divers établissements de Zi-ka-wei. On le reçut très bien, et il se montra enchanté. Il me força à prendre la première place dans sa voiture au retour de Tou-sè-wè, vanta beaucoup la tenue de nos orphelinats et de nos ateliers. Puis tirant de son portefeuille 3 billets de 50 piastres, il voulut me les faire accepter. Je refusai, malgré ses instances, de me lier les mains pour les négociations futures. Au dernier moment le P. Li accepta et bien il fit. Dans ces deux visites, pas un mot de sa mission, et pourtant nous avions la quasi certitude qu'il venait traiter. Même discrétion dans une visite qu'il fit au con-

sul. J'écrivis alors au P. Simon pour savoir s'il avait eu vent de quelque chose et obtenir sur le personnage quelques renseignements.

Sa réponse m'annonçait qu'un mandarin de ses amis, nommé Tchang, venait d'être appelé chez le vice-roi et devait partir sans retard pour Chang-hai, où il devait absolument voir Monseigneur. Il l'attendrait le temps nécessaire. C'est par lui que Monseigneur avait fait demander au vice-roi, quand les négociations du P. Twrdy prenaient une si mauvaise tournure à Ngan-king, de nous procurer pour toute satisfaction, la facilité d'acheter de notre propre bourse un terrain à Sou-kia-pou. Ne voulait-il pas rappeler cette parole et nous proposer d'en revenir à cette unique condition ? Il apprit en passant à Tchen-kiang que Monseigneur n'était pas de retour de son voyage au nord du Ngan-hoei. Il s'y arrêta, alla voir le P. Chevalier et lui dit : « Le vice-roi me donnait une mission à Chang-hai, mais en apprenant que l'Évêque est en voyage, il me dit de rester à Tchen-kiang. » J'écrivis bien vite à Sa Grandeur, pour lui faire savoir l'état actuel de nos affaires, et la prier de se refuser à tout pourparler à ce sujet. De fait l'entrevue n'eut pas lieu.

Quant aux renseignements que le P. Simon me fournit sur M. Ts'ai, ils n'étaient pas pour m'inspirer confiance. Cet homme avait en effet tenu une conduite pleine d'équivoque et d'hypocrisie dans l'affaire de Li-choei, se montrant en apparence favorable à notre établissement dans cette sous-préfecture, et cherchant à exciter la population contre nous, par une proclamation sournoise qui daubait sur les Anglais et les Américains, seuls mentionnés, et sur nous par ricochet, car le peuple ne nous distingue guère de ces messieurs. Ils ne voient dans les uns et les autres que des étrangers. Le même personnage s'était montré très hostile dans le règlement de l'affaire de Ou-hou après l'incendie de 1891. Il s'acharna à vouloir faire se livrer les deux innocentes vierges qu'il rendait responsables de l'émeute. On le voit, notre cause était en bien mauvaises mains.

Cependant les événements se précipitaient. L'amiral de Beaumont, sans cesse relancé par M. Simon, annonçait au commencement de novembre qu'au lieu de rentrer en France en filant tout droit de Nagazaki à Saïgon, il ferait le grand détour de Chang-hai pour nous appuyer de son mieux. Le 9 nov. M. Gérard envoyait au consulat la copie d'une dépêche de 4 grandes pages, papier ministre, qu'il venait d'expédier au vice-roi, lui disant qu'il s'étonnait de voir les lenteurs de la justice chinoise dans une cause aussi juste que la nôtre, et le priant d'avoir à la régler sans aucun délai. Il fixait les conditions à 1500 taëls d'indemnité, et à l'installation honorable du missionnaire par les mandarins à Sou-kia-pou. Rien du châtiment des coupables. Je dis à M. de Bezaure qu'il était bien regrettable que le Ministre ne s'en fût pas tenu exactement à nos conditions. « Voilà, mon Père, me répondit-il, vous avez voulu aller plus vite que les violons... J'aurais tout ob-

tenu ici moi-même et vous m'avez forcé à demander l'intervention immédiate de la Légation. — Mais, lui dis-je, c'est que les violons n'ont pas été vite du tout, et j'espère du reste, M. le consul, que vous pourrez continuer de négocier ici sur les anciennes bases. — J'essaierai, mon Père, mais je ne m'engage qu'à obtenir ce que demande le Ministre. »

Le lendemain 10 nov. arrivait à Chang-hai l'amiral de Beaumont, et le 11 devait avoir lieu au consulat le « dîner des missionnaires » auquel furent invités les Jésuites, les Lazaristes et les Pères des Missions Étrangères. C'était juste le jour du retour du R. P. Paris revenant de France avec les nouveaux. Le P. Havret et le P. Rouxel allaient à leur rencontre à Wou-sung, et je fus seul à représenter la Compagnie. Assistaient au dîner tout le personnel du consulat, l'amiral, son chef d'état-major, le commandant Simon, l'enseigne Rothiacob, ancien élève de Jersey, officier d'ordonnance de l'amiral, le procureur des Lazaristes, celui des Missions Étrangères et moi. Je fus placé à la droite de l'amiral avec lequel j'eus une conversation très intéressante dès le début. Il me dit qu'il avait l'affaire de Sou-kia-pou tout à fait à cœur et qu'il n'était venu que pour cela. « Soyez tranquille, mon Père, tout finira bien. Mais Simon s'emballe, figurez-vous qu'il m'a envoyé deux fois sa démission; on ne démissionne pas quand on est un officier de valeur comme lui. Je vais le faire changer d'avis en l'envoyant surveiller les opérations des insurgés aux Philippines, il a besoin de cela, car il s'est fait comme vous trop de mauvais sang. Nous avons ici l'*Alger*, croyez-vous que cela ferait bon effet de l'envoyer faire une petite démonstration à Nankin? — Excellent, amiral. Je n'aurais pas osé vous le demander, mais puisque vous voulez mon avis, je suis sûr que le vice-roi mettra les pouces dès qu'il verra la terrible silhouette de ce beau croiseur, à côté de la petite *Comète*. Ce complot s'était fait à voix basse entre nous deux. Le commandant Simon, assis auprès de moi, tâchait de surprendre quelques mots. « Eh! bien, Bezaure, dit l'amiral, faisant taire toutes les autres conversations, j'envoie l'*Alger* à Nankin. — Ah! — Oui; le Père Lémour me dit que ce sera d'un très bon coup de théâtre. — J'en suis sûr, repris-je. Mais je suis d'avis qu'il ne faut pas le séparer de la *Comète* et du commandant Simon. Ils ont été à la peine, il faut qu'ils soient à l'honneur. — Mais non, mon Père, clama la voix criarde du consul, vous vous faites illusion. La visite de Ngan-king a été une humiliation pour le drapeau, elle n'a rien de personnel pour le commandant Simon, il suffit qu'on fasse réparation au drapeau. — Permettez, Mr le Consul, ajoutai-je vivement, l'insulte a principalement atteint le drapeau; mais c'est le commandant Simon qui le portait, et à ce titre il a le droit de dire que l'insulte a rejailli sur lui. Je serais à sa place, je serais froissé de voir confier à d'autres le soin de recevoir les humbles excuses de ces orgueilleux mandarins. Pour moi, je vous avoue, Messieurs, que je ne puis songer sans peine à me séparer, avant le jour des réparations définiti-

ves, de la chère *Comète* et du commandant qui s'est montré pour moi et pour toute la mission d'un dévouement et d'une bonté incomparables. Je tiens à lui rendre ce témoignage devant tout le monde. J'espère donc que c'est à lui que je pourrai dire en toute joie et reconnaissance: je suis installé à Sou-kia-pou et c'est surtout à vous que je le dois. — Bien dit, mon Père, répliqua l'amiral, je vous comprends, vous aurez la *Comète*, et c'est Simon qui vous conduira à Ngan-king. » Le commandant était ému; il n'osait me regarder en face et me serra la main à me briser les phalanges. Tout le monde approuva, et Mr de Bezaure n'eut rien à répondre.

Monsieur de Beaumont passa trois jours à Chang-hai où j'eus l'occasion de l'entretenir plusieurs fois. C'est un chrétien qui comprend le rôle de la France en Chine et qui a bien mérité de la mission. Le 13, avant de partir, il assista à la messe de 6 h., puis il se rendit au consulat où il reçut les adieux du personnel et des missionnaires. Il eut un mot aimable pour chacun, à moi il me dit : « Soyez tranquille, Père, nous avons pris nos mesures, tout ira bien.» Et son dernier mot quand la baleinière se détacha du quai fut celui-ci: « Courage, Père, je ne vous oublie pas. » Les rameurs jouèrent vigoureusement des avirons, et en quelques minutes il montait la passerelle de la *Comète*. Il avait en effet pris les mesures, car le matin même il avait fait porter au télégraphe pour le vice-roi la dépêche suivante : « J'apprends avec surprise que le procès de Sou-kia-pou n'est pas encore terminé. Je n'entends point qu'une affaire dans laquelle a été mêlée une canonnière française reste plus longtemps sans solution.

« Amiral de Beaumont. »

Décidément nous touchions au dénouement. Mais il fallait encore patienter quelque temps: la *Comète* recevait une nouvelle mission à Ning-po dans le Tché-kiang, pour régler une affaire des Lazaristes. Le commandant m'écrivait le 18 novembre.

« Cher Père.

« Je ne reçois rien de vous, c'est donc que le délégué n'est pas encore arrivé. Je souhaite qu'il tarde encore, car je bous à la pensée que les conférences vont s'ouvrir sans que j'y puisse prendre part. Je suis retenu ici plus que je n'aurais dû. L'affaire n'était pas mûre, et on a envoyé la *Comète* trop tôt. J'ai l'espoir cependant qu'elle finira bien, mais je ne pourrai pas être à Chang-hai avant la fin du mois. Ah ! ces brigands de Chinois! Le tao-tai s'est remué comme un diable dans un bénitier pour m'emberlificoter, mais j'ai encore fait la constatation que toutes leurs subtilités viennent toujours se briser contre l'entêtement d'une idée bien arrêtée. Je lui ai dit pour finir que le ciel et la terre pourraient se retourner, mais que les conditions que je lui apportais ne changeraient jamais: que je n'étais pas venu pour discuter, mais pour imposer; qu'il était inutile d'écrire au consul, vu que, pour le moment, le consul c'était moi. — Du moment que Mr

de Bezaure a fait appel à la *Comète*, ceci ne le regarde plus et les conditions que je formule sont irrévocables ; ni lui, ni ses mandarins ne peuvent les changer, c'est comme pour Ngan-king. »

Sur ces entrefaites Mr Tsai était revenu de Nankin, avec la mission officielle de traiter l'affaire de Sou-kia-pou. Voici comment j'appris sa présence à Chang-hai. J'allais à Zo-sé avec le R. P. Supérieur et les nouveaux venus. Mr Robert, procureur des Missions Étrangères, était avec nous. Nous voyagions tous les deux seuls, quand il me dit: « Père, je vais vous confier sous le secret une chose qui vous fera de la peine, mais auparavant, promettez-moi de ne pas en user au consulat. Voici: hier, je suis allé voir le consul. Je l'ai trouvé avec Madame en extase devant de splendides étoffes de soie, des boîtes de thé merveilleuses et beaucoup d'autres objets vraiment admirables. Ce sont, m'ont-ils dit, des cadeaux que nous envoie Mr Tsai. — Et ils ont accepté? m'écriai-je. — Oui, Père.» On devine ce que ce oui me causa de douloureuse surprise. J'en demeurai triste pendant une semaine, évitant d'aller au consulat pour ne pas laisser échapper ce que je savais. Le 19 je fis pourtant une visite. « Eh! bien, mon Père, me dit le consul en m'introduisant dans son salon, vous savez que Mr Tsai est ici. — Ah! — Il m'a envoyé des cadeaux magnifiques ; il y en a bien pour 800 taëls. — Pas possible? — Je les lui ai renvoyés tout de suite. — Ah! merci, Mr le consul, voilà de la vraie politique, » et je lui serrai la main avec émotion.

« Aujourd'hui, continua-t-il, je me promenais en voiture avec ma femme sur la route américaine, quand je suis devancé par une autre voiture dans laquelle je reconnais notre délégué. J'ordonne au cocher de fouetter les chevaux pour le rattraper. Nous le rejoignons auprès de sa villa. Je descends, lui serre la main en lui disant : — Je vous remercie des présents que vous avez voulu m'offrir. Si je les ai refusés, ce n'est pas que je ne les ai pas trouvés beaux; ils sont superbes. Mais ce n'est pas à la veille d'entamer des négociations qu'on s'offre des cadeaux. Quand nous aurons fini, si vous me les offrez de nouveau, j'accepterai et vous en enverrai de même valeur. Au revoir, Monsieur, je vous attends au consulat le 21 novembre, si vous êtes libre. » C'était la fête de la Présentation.

Au jour dit Mr Tsai, arrivait en grand apparat, et Mr de Bezaure lui proposait les conditions suivantes que je lui avais dictées moi-même:

1. 1500 taëls pour achat d'un terrain à Sou-kia-pou. Les autorités locales aideront le Père à l'acquérir au prix normal des terres.

2. Installation honorable du missionnaire dans ce bourg par le mandarin et un délégué du gouverneur.

3. Dégradation à perpétuité des deux principaux coupables.

4. Règlements sévères pour la corporation des brouettiers.

5. Promesse écrite des notables d'empêcher tout trouble à l'avenir et de protéger efficacement le missionnaire.

6. Proclamation du gouverneur à afficher dans les principales localités de la Préfecture.

7. Réception du commandant de la *Comète* par le gouverneur de Ngan-king.

Du premier coup, sans discussion, le délégué acceptait tout, sauf l'indemnité. Il demande à Mr de Bezaure de fixer le jour pour une seconde conférence. Il désirait la remettre à quinzaine. «Non, répliqua le consul, ce sera le 27 novembre.» Jour providentiellement choisi, car c'était encore une fête de la Ste Vierge, la fête de la Médaille Miraculeuse.

On redoubla partout de prières et de sacrifices; le Carmel et les Auxiliatrices n'en pouvaient plus. Le délégué voulut aussi mettre à profit les quelques jours qui lui restaient. Il envoya un mandarin de ses amis et un interprète anglais supplier le R. P. Havret à Zi-ka-wei de remettre les 1500 taëls. «Cela ne dépend plus de nous, leur fut-il répondu; c'est le ministre de France lui-même qui a fixé la somme. Nous ne pouvons la diminuer d'une sapèque. — Au moins accordez-nous, supplièrent-ils, qu'on n'en fasse pas mention sur le contrat d'accommodement. — Encore moins. La faute a eu assez de retentissement pour exiger que la réparation ait une entière publicité.» Mr Tsai voulait ménager la susceptibilité de ses clients, et surtout se donner du relief en faisant croire qu'il nous avait fait rabattre de nos prétentions. — Les deux émissaires du délégué en quittant le P. Havret vinrent me voir à Yang-king-pang et firent auprès de moi les mêmes instances. Sans savoir un mot de leur précédente démarche, je fis des réponses identiques à toutes leurs supplications. Ils s'en retournèrent bredouilles.

A ce moment survint au sujet de l'affaire de Ning-po, un incident qui faillit nous être funeste. J'avais tenu le commandant au courant de l'état de nos affaires, mais mes lettres ne lui étaient pas parvenues. Il m'écrivait le 24 nov. :

« Cher Père,

« Encore un peu de patience : il n'y a que ça à faire pour le moment et j'aime mieux que le délégué de Nanking traîne encore en route. Nous ne gagnerions rien à ce qu'il arrivât avant le retour de la *Comète*. Mais je comprends votre ardeur et vous savez si je la partage. Je suis à Ning-po, mais je ne pense qu'à Ngan-king, et je vis ici depuis mon arrivée dans un état de rogne concentrée en voyant le retard fâcheux que j'éprouve. Encore une affaire mal emmanchée que celle que je suis venu traiter ici. Le tao-tai ni le gouverneur n'avaient encore répondu aux conditions qu'avait formulées notre consul. Ils m'ont déclaré que leur surprise était grande de voir venir un bateau si vite. J'ai profité de l'état d'esprit du tao-tai et de la surprise vraie ou feinte qu'il éprouvait, pour lui fermer le bec. Il est hors de combat et vient d'ailleurs de recevoir *illico* son changement par dépêche du bon gouverneur qui est navré de savoir la *Comète*

dans la bagarre. Il a donné l'ordre au tao-tai de ne plus se mêler de rien, si ce n'est de recevoir le délégué. — Ah! ces coquins de délégués! que le grand homme envoie. Malheureusement ce délégué passe par Chang-hai : il a dû voir le consul, car celui-ci m'a télégraphié que le gouverneur avait demandé le rappel de la *Comète*. — (Évidemment !) — et j'ai une peur énorme que Mr de Bezaure ne la retienne et ne veuille régler l'affaire lui-même; ce qui serait cependant absolument déplacé, puisque c'est à la *Comète* qu'on envoie ce délégué. Si le consul obtient tout, tant mieux: Je ne demande qu'une chose, c'est que l'affaire finisse bien. Mais s'il change quoi que ce soit aux conditions qu'après entente avec l'amiral, on m'a chargé d'obtenir, il ne l'emportera pas en paradis, — à supposer qu'il y aille jamais.

«J'ai télégraphié à Mr Meugniot pour faire presser le délégué qui aura sûrement été le voir. S'il pouvait partir ce soir par le vapeur! Je serai à Chang-hai au commencement de la semaine prochaine. Je suis comme le jeune homme de cette comédie de Labiche que les acteurs de la *Comète* jouaient l'autre jour: je bous, je fume — et vous aussi n'est-ce pas? Et quand on pense qu'il y a tant de gens empaillés!

«Allons! à bientôt: je voudrais vous serrer la main dans huit jours. — C'est possible.

« Votre dévoué, « P. Simon. »

Ce que le commandant redoutait se réalisa. Le chinois préfère la toge à l'épée et aime mieux traiter avec un diplomate qu'avec un marin. Le délégué négocia à Chang-hai et obtint du consul une réduction énorme, légitime d'ailleurs, des conditions premières. M. Simon l'apprit le 28 nov. au soir par un P. Lazariste venu de Chang-hai. Il bondit de rage, sans qu'on cherchât à le calmer, et lança au consul la dépêche suivante : « Je proteste énergiquement contre votre conduite dans l'affaire de Ning-po. Vous n'aviez pas le droit de modifier, sans me consulter, les conditions dont je suis porteur. »

Ce fut un coup de foudre pour M. de Bezaure, qui écrivit immédiatement à l'amiral pour se plaindre de son subordonné et demander son déplacement.

Ignorant ce qui s'était passé, je me rendis au consulat le 24 à 6 h. du soir, en compagnie du P. Le Gall. Nous trouvâmes le consul dans un état de surexcitation effrayante, gesticulant et criant comme un petit démon. Figurez-vous, mon Père, voilà ce que m'écrit M. Simon; et il me tendit la dépêche. « Pour qui se prend-il, ce petit lieutenant de vaisseau ? Ignore-t-il qu'il parle à un consul général et que ce grade me donne rang d'amiral? Je le ferai casser, mon Père. J'ai déjà porté plainte à l'amiral de Beaumont, je vais en référer à Péking et demander son changement au ministre de la marine. »

On devine mon embarras. J'étais entre l'enclume et le marteau. Je ne voulais ni excuser, ni condamner complètement le commandant; il y avait

des torts des deux côtés. Je tâchai d'atténuer les effets de la dépêche, attribuant les vivacités de langage à l'irritation causée par une trop longue attente et des luttes de six mois. « Simon est un mal équilibré, mon Père, et ces marins-là sont tous ainsi, bons tout au plus à mettre le désordre. Je le ferai casser ! Et puisqu'il se conduit de la sorte, je raie des clauses stipulées avec M. Tsai la réception de la *Comète* à Ngan-king. — Je vous en prie, Monsieur, répliquai-je, ne faites pas retomber les effets de votre mécontentement sur moi qui suis innocent de tout ce qui se passe. Si vous éliminez la *Comète*, vous pourrez peut-être régler d'une manière quelconque l'affaire de la mission, mais on pourra toujours vous accuser de laisser sans réparation un affront fait au drapeau. — La *Comète* n'ira pas. Et quand, à son retour de Ning-po, M. Simon se présentera chez moi et me demandera des nouvelles de Ngan-king, je lui répondrai : allez-vous-en, cela ne vous regarde pas. Je le fourrerai à la porte, mon Père, je le fourrerai à la porte. »

Après avoir traité l'affaire qui m'amenait au consulat, je me retirai désolé et penaud. Le soir je n'eus point d'appétit, et la nuit encore moins de sommeil. Le lendemain 25, j'offris le S. Sacrifice de la Messe pour demander à N.-S. d'aplanir encore cet obstacle. Je montai ensuite dans ma chambre et me mis à écrire d'urgence une lettre au commandant. A peine avais-je commencé que j'entendis dans l'escalier un bruit de pas européen qui faisait retentir la dalle. Je sors. C'était le commandant Simon qui arrivait par le vapeur de nuit. « Vous ici ? — Vous ne vous attendiez pas à celle-là, hein ? — Non, mais je suis bien aise de vous voir. » Il était agité et moi aussi. Je le pris par le bras et l'amenai dans ma chambre. Asseyez-vous et permettez-moi de vous dire la vérité en ami. Vous avez fait une sottise en envoyant votre télégramme d'hier. — Une sottise, une sottise, c'est facile à dire, mais lisez les instructions de l'amiral approuvées par Bezaure. Ces instructions étaient claires et condamnaient le consul. — Je ne nie point que vous ayez raison d'être froissé, mais rien ne vous excuse d'avoir parlé comme vous l'avez fait à un homme qui a grade d'amiral. C'est d'autant plus regrettable qu'il s'est mieux montré à l'égard de la *Comète*, en stipulant dans les négociations préliminaires qu'une réparation d'honneur lui sera faite par le gouverneur de Ngan-king. — Il a fait cela, Père ? — Il l'a fait. » Son visage se contracta. « Eh ! bien, commandant, il faut réparer votre vivacité en faisant des excuses. — Des excuses, j'en ferai, mon Père, la main dans la main, loyalement. Je ne serai pas en retard de générosité avec lui, d'autant plus que je ne suis point ici pour ma face et ma gloriole, mais pour servir la Mission. — Merci, commandant, » répondis-je, dans l'étreinte d'une vigoureuse poignée de mains.

Il y avait deux heures encore avant l'ouverture des bureaux, il m'emmena à travers la concession et dans le jardin anglais. Assis sous un kiosque il me conta qu'il avait quitté son bord la nuit du 24 en sortant du télégraphe,

et qu'il y rentrerait le 26 au point du jour, sans que personne en ville ait soupçonné sa disparition pendant 36 heures. Il a passé la nuit seul dans le salon des premières, chantant pour se calmer les nerfs les « *Tantum ergo; Verbum supernum* » entendus à notre église de Yang-king-pang, et, ajoutait-il, en fredonnant le *Regina Cœli* de Labat de Sérène, un tas de *Sacramento*, comme celui-ci, qui me trottent dans la tête. Le temps s'était écoulé, je le ramenai vers le consulat en faisant un détour. Quand je me séparai de lui, je lui serrai la main, lui rappelai sa promesse de faire des excuses et lui recommandai le calme. « Soyez tranquille, mon Père : voulez-vous parier qu'il m'invite à dîner ? Attendez-moi dans votre chambre, dans une heure vous aurez ma réponse. Une heure après je reconnus son pas, plus alerte cette fois dans l'escalier. « Eh ! bien, c'est fait, me cria-t-il, avec son bon rire franc, le consul nous invite tous les deux à dîner dans une heure. » Je m'excusai et le laissai partir seul. J'allai remercier le bon Dieu qui s'était chargé lui-même de réparer un contretemps qui eût pu devenir si grave. J'ai raconté cet événement dans ses détails, car il montre, me semble-t-il, dans son vrai jour, la franche et loyale nature du commandant. L'épisode n'eut qu'une conséquence, une dépêche chiffrée reçue quelques jours après de l'amiral. « Un tapin, » me dit-il, en prenant son dictionnaire. Il lut le 1er mot : « Soyez », puis il ajouta, sans chercher cette fois, « calme. » C'était bien cela, « soyez calme, mon ami. » Il pouvait lui arriver pire.

Le 27 nov. arriva. Je n'avais point oublié les fameuses inscriptions injurieuses pour nous qui s'étalaient dans les rues de Lou-ngan, et jusque dans la salle d'audience du mandarin, les inscriptions lapidaires fixées aux portes du Ya-men (Tribunal), et la grande pierre commémorative dressée à 5 li (3 kilom.) de la ville, célébrant la louange du mandarin qui nous avait refusé justice. J'avais demandé à M. de Bezaure deux mois auparavant de les faire disparaître. Il s'était fâché en me disant que j'en exagérais l'importance. Des Pères chinois m'avaient assuré que je n'obtiendrais jamais cela. Je pensais autrement. Si la Ste Vierge voulait faire un miracle, elle saurait bien le faire tout entier. J'écrivis donc au dernier moment au consul, un mot qui devait lui être remis au début de la séance. Je demandais de faire donner au mandarin de Lou-ngan un blâme énergique qui se formulerait par la suppression de toutes les inscriptions honorifiques que le peuple lui avait offertes.

Les délibérations étaient commencées, quand ma lettre fut remise d'urgence au consul. Il n'eut que le temps d'y jeter un coup-d'œil; et, sans réfléchir à la gravité de la nouvelle condition que j'inscrivais au programme, dans les idées chinoises c'était d'emblée la plus importante, il la proposa, et elle fut acceptée presque sans discussion. On débattit encore certains points pour la forme et finalement tout fut accordé, le contrat signé de part et d'autre et un délai de 20 jours fixé pour l'exécution à partir de notre en-

trevue avec le gouverneur de Ngan-king. La Ste Vierge, émue de toutes les prières faites pour nous, voulait sauver notre mission, et elle ne fait point les choses à demi. Gloire lui en soit rendue, et au « Petit-Grand » qu'on avait tant prié au Carmel et qui nous accordait gracieusement cette faveur par les mains de sa Mère.

Pendant la récréation qui suit le dîner, on me remit un mot du consul ainsi conçu : « Cher Père, venez vite, j'ai notre contrat en bonne et due forme, signé, paraphé. Nous avons tout obtenu. » Je partis immédiatement et trouvai M. de Bezaure dans son cabinet de travail, joyeux comme un pinson et justement fier de sa victoire. Il me serra affectueusement la main en me remettant le contrat pour le montrer à mes supérieurs. Je le remerciai les larmes aux yeux. Il comprit à mon émotion la grandeur de l'acte qu'il venait de conclure. Je voulus aussi remercier madame de Bezaure qui avait eu une part si active dans la lutte. Puis je partis montrer aux supérieurs le témoignage de notre victoire. Le R. P. Havret fut enchanté et me dit : « Bien, mon Père, voilà un bon contrat. » Le P. Hoang, prêtre séculier, intermédiaire obligé de tous les rapports avec les mandarins dans le Kiang-sou, me guettait dans le corridor de Zi-ka-wei. Il me fit entrer un instant chez lui et me demanda si j'avais vraiment obtenu la suppression de toutes les inscriptions. « Voyez, » lui répondis-je. Il lut et ne proféra que ces mots : « *Hoc est inauditum.* »

Les actions de grâces succédèrent aux supplications, et moi je commençai à respirer après une bataille de plusieurs mois mêlée de tant d'alternatives d'espérance et de découragement.

Il était juste que le commandant Simon, occupé dans le Tché-king à combattre le bon combat pour les Lazaristes, fût un des premiers à connaître la bonne nouvelle. Je lui écrivis le jour même. Il me répondit la lettre suivante :

« Cher Père,

« Et d'une ! voyez: je vous disais que ça finirait bien. Mais il s'agit maintenant de rallier Chang-hai pour aller recueillir à Ngan-king, avant la fin du délai, le fruit de notre entêtement. J'apprends que notre affaire de Ning-po se discute aujourd'hui au consulat. J'ai écrit hier à M. de Bezaure pour lui dire que tout le monde était à quia ici : les faits ne sont plus discutés, les conditions admises en principe, et, de toutes parts les individus mêlés à l'affaire envoient des amis intercéder auprès de l'évêque. Mgr Reynaud les engage à aller à bord de la canonnière ; mais je ne vois venir personne : elle est cependant bien engageante, la petite *Comète*, avec sa jolie coque blanche comme une toilette de jeune mariée. Mais il paraît qu'elle commence à avoir une réputation de croquemitaine bien amusante.

« On me dit que l'*Alger* vient demain. Je ne sais trop ce qu'il vient faire,

mais c'est probablement un argument que le consul a prié le commandant Boutet de lui fournir pour arriver à les amener à composition.

« Allons ! ça va bien ; mais je regrette qu'on ne règle pas ici : en plus que ce serait amusant, je crois que ça ne traînerait pas. Cependant j'ai bonne confiance. Le résultat obtenu hier et certainement connu des délégués ne peut manquer de les influencer.

« A bientôt et tout à vous. « Votre dévoué,

« P. SIMON. »

Les discussions ne traînèrent pas non plus à Chang-hai, et pour se débarrasser de l'importune *Comète*, on fut trop heureux d'accepter les propositions mitigées du consul. M. Simon en reçut avis le 29 novembre. Il avait fièrement rempli son rôle à Ning-po et se mit en train d'appareiller pour Chang-hai. Le 2 décembre il ralliait le port où, de grand matin, la canonnière, légère et élégante comme une blanche mouette, glissait sous les fenêtres du consulat de France, lançant à la brise sa flamme victorieuse. Le commandant jubilait. Un dîner réunit à la table de M. de Bezaure. Mgr Garnier, les PP. des Missions Étrangères, le commandant Boutet de l'*Alger*, le commandant Simon, plusieurs officiers des 2 navires de guerre, le personnel du consulat et moi. On y arrêta le dispositif du départ. L'*Alger* ayant à bord M. et Mme de Bezaure, devait, à cause de son fort tirant d'eau, partir le 8 déc. au matin et monter lentement à Nan-King ; je prendrais le steamer le 8 au soir et la *Comète* partirait le 9 au matin.

Je n'ai point à raconter ici la visite faite au vice-roi par le consul et les officiers, et rendue le lendemain sur l'*Alger* avec une solennité extraordinaire. Il y aurait pourtant une jolie page à écrire là-dessus. Ce fut pour la France et, par ricochet, pour la religion un triomphe dont l'Angleterre se montra bien jalouse. Plusieurs fois elle avait sollicité pareille faveur et s'était toujours vue éconduite. De part et d'autre on s'efforça de donner à cette entrevue le caractère de simples rapports de politesse et de bonne amitié. Mais venant à l'occasion de Sou-kia-pou, après l'échange de dépêches dont nous avons parlé plus haut, personne ne se méprenait sur le vrai sens de cette démonstration. D'autant plus que le vice-roi, accompagné de M. Tsai qui avait conclu notre affaire, purent voir sur le pont deux missionnaires, le P. Gaillard et moi, qui semblaient leur dire : vous mettez les pouces, n'est-ce pas ? Quand, après l'inspection du bateau, des troupes en armes, et une séance d'une demi-heure au salon, les grands hommes descendirent sur leur jonque, ils levèrent les yeux pour admirer la masse imposante de ce qu'ils appelaient « le démon noir », ils virent encore le missionnaire appuyé sur le rebord du spardeck et lui firent comme dernière réparation, un double salut d'adieux. Leur jonque brillamment pavoisée se détacha des flancs du croiseur qui la dominait comme une majestueuse citadelle. Une volée de 21 coups de canon salua leur départ, et ils disparu-

rent bientôt dans la flottille de jonques aux drapeaux multicolores venues pour leur faire escorte. Les deux journées du 11 et du 12 avaient été bien consolantes pour moi. Le commandant Simon, retenu un jour de trop à Chang-hai, n'arrivait qu'à 5 h. ½, lorsque tout était terminé. Il perdait ainsi une part de la joie intime que lui eût procuré ce triomphe dont la gloire lui revenait. *Sic vos non vobis...*

Remarquons jusqu'au bout la main de la Ste Vierge dans ce procès où nous l'avons déjà vue intervenir si merveilleusement. C'est le jour de l'Immaculée Conception que je pus enfin quitter Chang-hai après un exil de six mois, et la visite du vice-roi sur l'*Alger* avait lieu le jour de la translation de la Ste Maison de Lorette. Ces coïncidences indépendantes de tout calcul humain, ne furent pas l'effet du hasard ; Marie nous conduisait dans cette pénible lutte et faisait coïncider avec ses fêtes chacune des étapes de notre marche en avant. Elle nous montrait ainsi avec évidence qu'elle seule nous faisait triompher des ennemis ligués contre nous. Gloire et amour lui en soient rendus.

Je passai la nuit du 12 décembre à bord de l'*Alger* dans la cabine d'un lieutenant qui me cédait sa couchette. Le lendemain, dimanche, il y eut messe militaire à bord, à laquelle assistèrent les états-majors des deux navires, et tout l'équipage que le service ne retenait pas ailleurs. M. Brochen, ancien de Jersey, avait dressé à l'avant un autel et improvisé une superbe décoration ; le piquet d'honneur était commandé par la voix mâle d'un autre de nos anciens élèves, l'aspirant Fortin.

On me pardonnera de noter en passant l'estime profonde que tous, officiers et matelots, portent à ce fier chrétien qu'est M. Brochen. Son éloge est dans toutes les bouches et un de ses camarades passablement libre penseur me disait : « Brochen, c'est un Jésuite, et il s'en fait gloire ; mais personne ne songe à lui en faire un crime, car il est difficile de trouver son pareil. » Il est consolant pour nous de constater ce même esprit, dans une mesure plus ou moins large, parmi nos anciens élèves. J'en ai rencontré un bon nombre en Chine, et je puis dire sans aucune partialité qu'ils sont partout les plus aimables, les plus distingués et les plus foncièrement bons de leurs états-majors.

Le 14 décembre à 7 h. du matin les deux navires appareillaient et filaient en sens inverse. L'*Alger* rentrait en France. Selon l'usage en pareille occurrence, la *Comète* devait lui faire de bruyants et sympathiques adieux. Les matelots montèrent aux vergues et s'échelonnèrent dans les cordages ; la garde était sous les armes ; le commandant, les officiers et moi sur la passerelle. Quand l'*Alger* passa par notre travers, le commandant poussa un triple « Vive l'*Alger !* Vive la France ! » que nous répétâmes trois fois avec un entrain formidable. Les mouchoirs s'agitèrent longtemps, plus d'une paupière était humide et plus d'un cœur, parmi l'équipage entièrement

breton, se serra à la pensée des ajoncs et des bruyères de la friche natale. Reverront-ils, eux aussi, leurs beaux clochers à jour? Adieu, bel *Alger*, tu as eu ta part du bon combat, que Dieu te garde à travers les océans. Va dire à la France le merci de ses missionnaires qui prient pour elle et qui l'aiment toujours.

Nous remontions lentement le fleuve à cause du brouillard dont nous étions enveloppés et comptions être en vue de Ngan-king vers 3 h. de l'après-midi. Soudain un cri s'élève de la machinerie, une tige du tiroir à vapeur venait de se briser. Force nous fut de jeter l'ancre pour réparer l'avarie. Nous n'étions qu'à 8 milles de Nan-king et nous passâmes là toute la journée. Partis le lendemain à 5 h. du matin nous étions en vue de Wu-hu à 1 h. Un moment d'arrêt, juste le temps de saluer les Pères et de nous rembarquer. Contrairement à l'usage, la *Comète* marcha une partie de la nuit et ne stoppa que vers 10 h. Nous reprenions notre course à la vitesse maxima avant l'aurore le 16 décembre. Vers midi la tour de la pagode de Ngan-king laissa apercevoir sa flèche pointue et ses multiples étages à toits recourbés.

J'aperçus bientôt dans le lointain sur la route qui longe le fleuve des cavaliers courant de toute la vitesse de leurs chevaux. « Tenez, commandant, dis-je à M. Simon, voilà pour nous, nous sommes signalés. — Bah ! bah ! répliqua-t-il d'un ton bourru, vous rêvez, Père. — Mais non, pas autant que vous croyez. — Ce sont tout bonnement les courses. — Des courses en Chine, ô mon siècle ! cela se voit sur les concessions, mais pas ailleurs.» Et il ne daigna même pas prêter attention au fait que je lui signalais.

Nous approchions de plus en plus et déjà je voyais la citadelle et une armée de jonques couvertes d'une forêt de drapeaux. «Que vous disais-je, commandant, on nous attend, voyez. — Une revue, et voilà tout. » Cette manie de se croire à Longchamps ou dans la rade de Brest ! Plein du souvenir de notre premier assaut, M. Simon se refusait obstinément à l'espérance d'une réparation en règle. Il ne savait pas qu'en Chine on joue à pile ou face. Nous n'étions plus qu'à 500^{m} de la citadelle et nous pouvions apercevoir par-dessus les bastions des mandarins en tenue et de nombreuses troupes en armes. Soudain un éclair sort des embrasures, et un formidable coup de canon retentit, suivi de deux autres détonations.

«Est-ce possible ! » murmure le commandant, le «Père disait vrai. Canonniers, à vos pièces, rendez le salut, hissez le grand pavillon. » Ému, la lèvre tremblante, savourant l'ivresse du triomphe et de la vengeance qui lui montait au cerveau, il vint me serrer la main en me disant : «Vive la mission et vive la France! » Jamais, j'en suis sûr, il n'oubliera, comme moi, la joie ineffable de ce court instant qui effaçait les tristesses, les ennuis, les fatigues et les découragements de six mois d'une lutte ingrate, qui avait paru sans issue honorable. Nos canons répondirent aux feux de la citadelle et aux

mortiers des jonques qui crachaient aussi la poudre en notre honneur. Il était 1 h. de l'après-midi.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre, je descendis seul à terre pour m'enquérir auprès du Père Joret du moment de la réception. Il me dit que ce serait le soir même, tout de suite. Toutes les troupes de la ville nous attendaient l'arme au pied depuis la veille et avaient hâte d'en finir. Je fis préparer rapidement les habits de cérémonie et me dirigeai vers la *Comète*. Un officier chinois à cheval m'arrêta en me disant que le commandant arrivait avec son escorte. En effet deux chaises, l'une verte, l'autre bleue, arrivaient au pas accéléré des porteurs, flanquées de 4 hommes et d'un caporal. Les officiers étaient en grand uniforme. Je revêtis le mien précipitamment, et notre cortège se mit en marche vers le palais du gouverneur. Nous rejoignons bientôt la grande artère de la ville et la suivons lentement, entre deux haies de soldats armés de lances ou de fusils. Toute la garnison de Ngan-king était sur pied pour nous rendre les honneurs sur un parcours de deux bons kilomètres. Les clairons sonnent, les tambours battent aux champs. Une foule silencieuse était massée derrière la haie de soldats, s'écarquillant les yeux pour voir passer ces redoutables diables d'Europe qui forçaient les plus gros mandarins de l'Empire à leur demander solennellement pardon.

Quand nous arrivâmes aux immenses cours qui précèdent le palais, un spectacle vraiment grandiose s'offrit à nous. Un fourmillement de têtes humaines remplissait les abords contenu par une double ligne de troupes au port d'arme. Les officiers en grand uniforme, chamarrés de colliers et de brillantes broderies multicolores, l'épée au clair, se détachaient sur le front des troupes. Au fond de la longue avenue se dressait la grande porte devant laquelle, six mois auparavant, nous avions attendu pendant une heure et demie. Que le spectacle était différent ! différentes aussi les pensées qui s'agitaient en nous !

Le canon lance une triple salve, et la musique nous déchire le tympan de ses accords criards. Nous passons devant le mur d'honneur faisant face à la grande porte d'entrée dans toute maison chinoise importante, il est orné de l'animal fabuleux qui darde ses yeux flamboyants sur l'image du soleil, et dilate ses énormes mâchoires pour l'engloutir. Symbole de ces mandarins dont la cupidité convoite les richesses du peuple, ne trouvant en fin de compte que la ruine et la mort, comme le monstre qui, poursuivant follement le soleil jusqu'au bout de sa course, finit par être enseveli dans les flots de l'Océan.

Nous voici devant le grand portail. Les deux battants s'ouvrent pour nous livrer passage. Nous descendons de chaise et entrons dans une salle quadrangulaire ressemblant beaucoup à un théâtre à ciel ouvert. A gauche et à droite du vaste parterre se déploient plusieurs files de soldats tenant

en mains leurs étendards longs de 5 ou 6 mètres, vraie forêt de mâts d'où flottent des centaines de drapeaux mêlant, suivant les caprices les plus bizarres, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. En avant des soldats, alignés sur deux rangs, se tiennent immobiles une quarantaine de mandarins, les militaires d'un côté, les civils de l'autre. Le gouverneur est debout au fond sur une espèce de scène où l'on accède par un petit escalier de pierre. Derrière lui un interprète et les deux principaux mandarins préposés au tribunal des affaires étrangères. Arrivés devant son excellence, le commandant fait le salut militaire, que le gouverneur reproduit avec la plus ridicule maladresse. Il avait l'air de se gratter le front. Puis nous marchons par un chemin connu, à travers une galerie de superbes colonnes, jusqu'au grand salon, témoin jadis de nos orageux débats. Là, selon la coutume, les saluts recommencent et nous nous asseyons, le commandant à la première place, moi à la seconde, M. Kerhuel à la 3me et le gouverneur à la 4me. J'avais voulu céder ma place au mandarin; monsieur Simon s'y opposa; « Non, non, Père, dit-il, une humiliation de plus leur apprendra qu'on ne se moque pas de nous. » « Excellence, dit le commandant, votre courtoisie d'aujourd'hui efface un peu le souvenir des insolences de votre prédécesseur; je retrouve chez vous le savoir-vivre que j'ai été habitué à rencontrer dans les nombreuses relations que j'ai eues avec les autorités de votre noble pays. J'ai combattu autrefois sous les ordres de Courbet, et j'ai passé en Chine une grande partie de ma carrière. Depuis lors rien n'était venu troubler la bonne harmonie qui règne entre nous et les mandarins chinois. » L'évocation de l'amiral Courbet produisit une sensation d'autant plus profonde que le préposé des affaires étrangères présent à la séance était le frère du fameux *Tchang-pé-luen* qui avait été chargé en 1884 de défendre Fou-tcheou contre la flotte française et avait répondu par une folle bravade à l'ultimatum de l'amiral : « Tirez, nous ne vous craignons pas. » Courbet n'attendait que cette réponse, on sait le reste. Dès le premier coup de canon Tchang-pé-luen s'enfuit à 20 li (3 lieues) de là et envoya un parlementaire pour traiter. C'était trop tard. Il eut beau écrire à Pékin des rapports où il flétrissait la lâche agression des Français qui tiraient sans lui donner le temps de se préparer à la défense. Il eut beau se vanter d'avoir dirigé personnellement de son poste d'observation à 20 li du champ de bataille, la brillante défense de l'armée impériale, d'avoir coulé plusieurs vaisseaux français, entre autres la *Comète* elle-même, si j'ai bonne mémoire, il n'en était pas moins dégradé par l'empereur, et la *Comète*, à l'heure actuelle, arborait bravement son pavillon devant Ngan-king épouvanté.

Messieurs les Chinois, on le devine, n'étaient point à leur aise. Le pauvre gouverneur faisait force saluts de politesse, suppliant le commandant de ne pas rappeler le passé. Il protestait qu'il s'efforcerait toujours de vivre en bons rapports d'amitié avec les Français. — Je prends acte de vos promesses,

répliqua M. Simon, mais il me reste une communication à vous faire au nom de mon chef, l'amiral de Beaumont. Il a appris avec peine que depuis une dizaine d'années et plus, la population du Ngan-hoei, soutenue ou poussée par ses mandarins, ne cessait de susciter des ennuis de tous genres à nos missionnaires. On entrave leur ministère, au mépris des traités, on leur interdit l'accès de certaines contrées, on leur défend d'acheter des immeubles, on les insulte, on les frappe comme dernièrement à Sou-kia-pou. Il faut à tout prix que cela cesse et que toutes les causes pendantes soient rapidement traitées ; sinon l'amiral se verra forcé d'entretenir en permanence dans le fleuve une flottille de canonnières ! Cette menace fut prise au sérieux, et le pauvre petit vieux gouverneur eut un frisson qui le secoua comme une décharge électrique.

Il nous invita à nous asseoir à une table somptueusement servie. Le goûter s'ouvrit par un énorme bol de nouilles placé devant chacun de nous, puis les hâchis de viande sucrée, les pâtés aux fines herbes, les tranches de mortadelle, les bouchées à la reine, les croquettes de volaille, les fritures, les pâtisseries, les fruits secs et confits, les oranges et les pamplemousses, tout ce que la science d'un Vatel chinois peut inventer de plus exquis se succéda en feu roulant pendant une heure. Le tout arrosé de porto, de champagne, de chartreuse, d'eau-de-vie de riz, servis dans de superbes verres de cristal ou des coupes d'agate, grandes comme un dé à coudre. « Ma parole, disait le commandant sans rire, ils ont juré de nous empoisonner ou de nous faire rentrer chez nous à quatre pattes. » Mais malgré les provocations à boire, nous étions sobres comme des membres de la société de tempérance, et laissions passer le défilé de ces innombrables *allume-cœur*, en savourant le parfum de délicieux manilles.

Le gouverneur s'efforçait par ses amabilités de prévenir de nouvelles évocations de Courbet. Il entretenait une de ces conversations folichonnes que connaissent tous ceux qui ont eu quelques relations avec les grands hommes de l'empire du milieu : Fait-il chaud dans votre noble pays ? y construit-on des maisons comme en Chine ? y sème-t-on le riz, le blé ? De quoi s'y nourrit-on ? Une foule de sottes questions faites non pour s'instruire, mais pour tuer le temps ou cacher son embarras. Vainement cherchions-nous à donner à la conversation un cours plus sérieux en parlant sciences, écoles, chemins de fer, canons, armements en général. Le grand homme, poussant l'amabilité à l'extrême, faisait circuler un bijou de tabatière taillée dans une pierre précieuse, nous invitant à y puiser avec une petite spatule en or la fine poudre jaune dont il se délecte. « Merci, disait le commandant, je n'use pas de ce plaisir de roi, je préfère du reste le contenant au contenu. »

Nous partîmes enfin après une longue séance de plus d'une heure. On nous rendit les mêmes honneurs qu'à l'arrivée. Mandarins et soldats étaient

restés dans la même attitude pendant toute la visite. Nous défilâmes de nouveau entre deux haies de soldats dans le long trajet du tribunal aux rives du fleuve. Les clairons et les tambours nous précédaient, jouant des marches de processions qui suggéraient au commandant cette boutade: « Ils me prennent pour l'empereur ou pour le Bon Dieu ! »

Nos anciens adversaires, qui avaient soutenu et excité le gouverneur précédent dans sa résistance, ne restaient pas inactifs. Furieux de voir l'éclatante réparation qui nous était faite, ils se mirent à conspirer contre le gouverneur actuel, l'accusant d'avoir humilié la Province et la Chine devant un officier d'un rang inférieur en lui rendant des honneurs réservés à un amiral. Ils savent vaguement que le nombre des galons croît avec le grade dans les armées européennes, et comme ils avaient remarqué que le commandant n'en portait que trois, ils rusèrent pour savoir de moi et puis du P. Joret le grade de M. Simon. J'esquivai leurs demandes en leur disant de regarder les nombreuses décorations qui ornaient sa poitrine. C'est à cela, disais-je, qu'on reconnaît le mérite et la valeur d'un soldat. M. Simon est un brillant officier, très apprécié de ses chefs. Ils lui ont confié le commandement de ce beau navire et, quel que soit son grade, il les représente ici. Je me gardai bien de dire qu'il n'était que lieutenant. Ils l'auraient assimilé aux va-nu-pieds de ce grade dans l'armée chinoise. Sur la berge du fleuve une foule immense de curieux stationnait pour nous voir, et les satellites ne purent nous ouvrir un chemin jusqu'à notre chaloupe qu'en distribuant de droite et de gauche des volées de coups de rotin.

Le commandant était ravi de la réparation; nous n'aurions jamais imaginé qu'on nous fît tant d'honneur. Les angoisses de la lutte étaient oubliées. Le soir nous dînâmes à bord, repas plein d'expansion et de franche gaîté. A la fin le commandant fit tirer du meilleur coin de la cave sa meilleure bouteille de champagne que l'on baptisa la bouteille de la victoire, et l'on but à la paix de la mission, à la prospérité de la France et de cette belle marine si féconde en généreux caractères et en nobles dévouements.

Le 17 décembre était jour férié pour les Mandchoux. Le gouverneur dut donc remettre sa visite au 18. Elle eut lieu à 1 h. de l'après-midi. Quand le grand homme parut sur la berge, les nombreuses barques pavoisées firent feu de tous leurs canons, et une chaloupe à vapeur remorqua jusqu'à nous les deux grandes jonques qui amenaient sur la *Comète* le gouverneur et sa suite. Elles s'avancèrent avec la lenteur et la majesté de mandarins en cérémonie, coque et mâture disparaissaient dans les plis bigarrés des oriflammes accrochées à tous les cordages. Le commandant et moi attendions à la coupée, par derrière les officiers en grande tenue, les marins sous les armes, les canonniers à leurs pièces. Elle était belle, la petite *Comète*, dans cet appareil de fête, mais pour laisser à nos visiteurs une salutaire leçon, elle gardait aussi cette allure martiale qu'elle avait eue quand, forçant bravement les

passes de Paknam à travers un chenal semé de torpilles, sous le feu d'innombrables batteries, elle allait à Bankok imposer ses conditions au roi Chulalongkorn. Le gouverneur dissimulait avec peine son inquiétude en mettant le pied sur le pont de cette pimpante canonnière. On lui fit passer l'équipage en revue, mais c'est à peine s'il osait regarder en face ces hommes impassibles, rangés sur son passage dans un alignement irréprochable. J'entendais derrière moi des officiers chinois faire leurs remarques sur la belle tenue de cette troupe d'élite. Ensuite on fit mouvoir sans effort sur leurs pivots les grosses pièces de 14, j'expliquai en quelques mots le rôle de la *Comète* à Bankok, je montrai l'endroit où un obus vint tuer deux canonniers, les écorchures des balles et des boulets, nobles cicatrices incrustées dans un bastingage, enfin la plaque commémorative de ce hardi coup de main : un écusson de cuivre cloué au grand mât avec l'éléphant de Siam surmonté d'une comète à longue queue.

Le pauvre petit vieux ne goûte point les épopées guerrières, aussi fut-il visiblement satisfait quand, descendu dans la cabine du commandant, il put s'asseoir le ventre à table, le dos à un bon poêle ronflant.

On nous avait annoncé quatre visiteurs, ce qui faisait, avec le commandant, M. Kérhuel et moi, 7 personnes à table. Comment s'arranger pour loger tant de monde dans le salon si étroit du commandant ? Enfin on se serrerait un peu, et les gens pourraient tout juste faire le service en rasant les cloisons.

Son Excellence était accompagnée d'un général, d'un autre officier supérieur et d'un interprète, celui que nous avions, on s'en souvient, surnommé « good bye ». A peine étions-nous assis que deux nouveaux officiers chinois vinrent grossir le nombre des convives. Impossible de prendre place à table, on fit ajouter dans un coin un petit guéridon avec deux couverts. Le salon était plein comme un œuf. Le gouverneur eut peine à se contenir en voyant venir les deux intrus, il avait défendu à qui que ce soit de descendre. Mais eux demeuraient impassibles. Ils étaient apostés par le trésorier et le grand juge, comme espions, chargés de relever contre le gouverneur tout ce qui pourrait le compromettre. L'omnipotence de leurs patrons sous l'administration précédente semblait si bien leur promettre l'impunité que, malgré des ordres formels,ils crurent pouvoir en prendre à leur aise à l'heure actuelle; mais à peine rentrés chez eux, ils reçurent avis de leur dégradation. Toutes les influences mises en jeu ne purent les faire réintégrer.

Le commandant Simon n'avait pas voulu se laisser surpasser par un Chinois ; desserts, vins et liqueurs furent prodigués avec une générosité sans exemple. J'étais assis à côté du gouverneur et l'entretenais des affaires de notre mission, l'assurant que jamais il ne verrait surgir de difficultés entre nous et les mandarins partout où ceux-ci ne montreraient aucune hostilité à notre égard. Je le priai en conséquence de prêcher à ses inférieurs

la justice et la bienveillance. Nous ne demandions qu'à vivre en bonne harmonie sous l'observation réciproque des traités; mais nous ne souffririons nulle part qu'on foulât aux pieds les accords passés avec la France. Leur oubli avait trop souvent amené comme à Sou-kia-pou de regrettables conflits, que nous espérions ne jamais voir se renouveler sous son sage gouvernement. Son Excellence m'assura de sa protection dans toute l'étendue de sa juridiction. Il me supplia d'exhorter mes confrères à la patience et à la prudence selon les préceptes de notre religion. — Prudents et patients, grand homme, nous l'avons été beaucoup trop à mon avis; on a pu prendre cela pour de la peur et de la faiblesse. Croyez qu'il n'en était rien. Nous n'avons rencontré presque partout, sous votre prédécesseur, que malveillance et duplicité, et il a fallu que la mesure fût comble pour nous faire sortir de notre prudente réserve au sujet de l'affaire de Sou-kia-pou. Je puis vous dire, grand homme, de la part du consul général et de l'amiral des mers de Chine, que la France est décidée à réprimer vigoureusement toute provocation. Le commandant, à qui je traduisais mes paroles au fur et à mesure, m'appuyait ferme. « Oui, oui, Père, disait-il en tordant sa grosse moustache, une flottille de canonnières dans le Kiang, moi pour la commander, et je vous garantis que ça marchera bien. »

Mon pauvre Fou-t'ai (gouverneur) n'était point à la noce. Il semblait avoir hâte de sortir de ce guêpier. Il m'assura en terminant qu'il nous accorderait partout une protection efficace; il ne me demandait en retour qu'une promesse, c'est qu'avant de faire des achats d'immeubles dans de nouvelles localités, nous en donnions toujours avis aux mandarins locaux. La bombe éclata. « Jamais, grand homme. Cela ne regarde ni vous, ni vos mandarins subalternes. Nous avons droit, de par les traités, d'acheter où bon nous semble, à Ngan-k'ing, comme à Pékin et partout ailleurs, sans que vous ayez à intervenir lorsque les négociations ont suivi un cours régulier. — Mais je ne vous demande cela qu'afin de vous assurer le concours et la protection des autorités. — Partout où elles sont intervenues, grand homme, elles nous ont suscité des obstacles et nous ont évincés en recourant même à l'émeute. Au reste la convention Berthemy qui consacre nos droits en ce point spécial, demeurée lettre morte jusqu'à ces derniers temps, vient d'être exhumée par M. Gérard, ministre à Pékin, et devra désormais être appliquée dans toute sa rigueur. Vous devez en avoir connaissance. »

« Pourquoi vous animez-vous, Père, demanda le commandant ? » Je le lui dis en quelques mots. Il donna un coup de poing sur la table et fit des yeux à faire trembler un démon. « Ah ! vieux renard de bonze, tu as été gentil jusqu'ici, et voilà qu'avant de partir tu laisses percer le bout de l'oreille, aurais-tu envie que j'ordonne machine en avant pour t'emmener faire une promenade sur les boulevards de Chang-hai ? » Ce fut inutile de

traduire ces paroles, notre petit vieux coula en douceur, reconnut tous nos droits et leva la séance après mille protestations d'éternelle amitié.

Nous partîmes presque aussitôt pour la résidence où un dîner d'adieux devait réunir officiers et missionnaires. Arrivé chez le P. Joret, je fis avertir l'interprète anglais du gouverneur que j'avais un mot à lui dire. Il arriva en hâte. J'emmenai le commandant pour assister à notre entretien. Il s'agissait d'élucider la question qui nous avait divisés en dernier lieu. Je pris un exemplaire de la Convention Gérard Berthemy pour la lui faire lire s'il l'ignorait et la lui commenter au besoin. Chose incroyable, il l'ignorait, lui délégué aux affaires étrangères. Cela montre le cas que fait le Tsong-li-ya-men des traités passés avec les nations étrangères, puisqu'il n'en donne même pas connaissance aux officiers chargés avant tout de leur exécution. L'interprète voulut emporter mon exemplaire pour le montrer au gouverneur. Je ne le lâchai pas, parce que nous en avions besoin. Le commandant voulant jouer encore une fois de l'argument de la flottille, interpella vivement l'interprète : « Ah ! ça, dites donc, Good Bye ».... M. Hoang, prenant à la lettre ce sobriquet dont nous le désignions entre nous, se leva et avec le meilleur sourire et mille salamalecs, nous dit en nous serrant la main, Good bye, Good bye ; pour ne pas éclater de rire, nous faisions des efforts à en devenir malades. Ainsi se terminèrent en comédie toutes nos luttes auprès des mandarins de Ngan-king.

Le soir après souper, je fis mes adieux au cher commandant et à ses officiers. J'avais le cœur bien gros et quand je voulus, dans une chaude poignée de main, dire merci à mon brave protecteur, je me sentis saisi à la gorge d'une vigoureuse étreinte; suffoqué par l'émotion, je ne pus exprimer ma reconnaissance que par un sanglot. M. Simon, aussi ému que moi, tourna la tête et partit sans regarder en arrière. Nous avions tous les deux combattu ensemble le bon combat, et il s'était formé entre nous une intimité, une fraternité que rien ne saurait détruire. Que Dieu le garde et lui rende au centuple ce qu'il a si généreusement fait pour notre mission.

Le commandant n'avait pas toujours eu à l'égard de la Compagnie les sentiments qu'il ne cherchait plus à cacher. Au commencement de décembre, quand j'allais quitter Chang-hai, Mgr Reynaud, Lazariste, vic. apost. du Tché-kiang, fut invité à dîner à notre résidence de Yang-king-pang. Le P. Eug. Rouxel le reçut très bien. En récréation il nous présenta à Monseigneur. Quand il me vit : « Ah! c'est vous le P. Lémour ? Je suis bien heureux de vous voir. Je vous connais déjà très bien, et vous m'avez causé bien des inquiétudes. — Pas possible, Monseigneur, j'en serais désolé. — Oui, quand M. Simon est venu au mois de novembre avec la *Comète* traiter notre affaire de Ning-po, il ne parlait que de vous. Son cœur n'était point au Tché-kiang, il était avec vous à Sou-kia-pou, à Ngan-king. Je vous en voulais un peu, et craignais que vous ne nuisiez inconsciemment au succès de nos démarches.

Vous pouvez vous flatter d'avoir complètement retourné votre homme. Quand je vis M. Simon pour la première fois, ajouta-t-il, c'était en mars 1896, je lui faisais visiter nos orphelinats et nos écoles. Il admira ces œuvres apostoliques et me fit textuellement cette réflexion : « A la bonne heure, vous au moins vous faites ici de bonne et sérieuse besogne, tandis que ces Jésuites ne font que poursuivre leurs intrigues ténébreuses, comme en France et dans le monde entier. » Loin de moi la pensée de m'attribuer le mérite de ce changement. Le contact avec les missionnaires fait tomber les préjugés les plus tenaces et la conversion est bien entamée, sinon complètement faite, pour quiconque, remontant le fleuve Bleu, rencontre aux étapes de Tcheng-kiang, Nan-kin et Ngan-king, d'aimables enjôleurs comme les PP. Chevalier, Simon et Joret. Le commandant de la *Comète* fut une de leurs victimes, et l'ayant connu comme moi, doué d'un cœur d'or sous une rude écorce, ils savent qu'il est digne de porter la croix de S. Grégoire accordée sur nos instances, par le Souverain Pontife, à ce vaillant officier pour les éminents services rendus à la mission.

Le 19 décembre de bon matin je quittais Ngan-king en chaise à quatre porteurs, la fameuse chaise que les porteurs avaient appelée « pagodin *Tou-ti-miao* » à cause de son étrange forme, quand ils avaient amené le P. Twrdy à Ngan-k'ing, 8 mois auparavant. Elle allait enfin revoir son pays natal, apportant la « face » aux chrétiens de Lou-ngan. Rude voyage que celui-là. Six jours pleins sous la pluie, la neige et un terrible vent du nord.

J'arrivai enfin dans ma section le 24 décembre au soir, avec le divin Enfant de la Crèche ; je ne pouvais souhaiter de meilleurs auspices. On me reçut au bruit des pétards avec la curiosité légitime qui s'attachait à ma personne. Du reste aucune manifestation dans un sens ou dans l'autre. Il était clair cependant que je n'apportais pas la joie aux anciens persécuteurs.

Dès le surlendemain je m'occupai de pousser l'exécution des mesures convenues à Chang-hai. Le « *Wei-yuen* », délégué du gouverneur, qui devait m'accompagner à Sou-kia-pou, n'arriva en effet de Ngan-king que le 27 décembre. Cela me fit un jour de repos en compagnie du cher P. Rodet que je trouvai bien fatigué à la suite des rudes épreuves qu'il avait eu à subir pendant six mois.

Il avait eu déjà la consolation de voir disparaître de partout les odieuses inscriptions, les cartels injurieux, les pierres commémoratives érigées contre nous avec une scandaleuse profusion. Tous ces monuments qui chantaient la gloire de l'ancien préfet avaient été impitoyablement détruits en dépit des colères et des menaces. Le mandarin avait obéi aux ordres de ses supérieurs avec un zèle excessif, puisqu'il avait détruit plusieurs monuments inoffensifs qui n'étaient point mentionnés dans notre contrat. Il voulut agir

promptement pour prévenir une redoutable opposition. Il excita les colères des lettrés: la réparation de notre honneur n'en fut que plus éclatante.

Il me suffira maintenant pour clore ce long récit de transcrire une lettre que j'écrivis au Rév. P. Supérieur au lendemain de mon retour de Sou-kia-pou. Elle relate dans le détail la réception qui me fut faite dans ce pays où bouillait tant de haine contre nous.

« Lou-ngan-tcheou, le 3 janvier 1897.

« Mon Révérend Père Supérieur,

P. C.

« Je reviens à l'instant de Sou-kia-pou et suis heureux de vous dire que tout s'est fort bien passé. Mes os sont intacts et notre « face » aussi pleine que nous pouvions le désirer.

« Une lettre du 25 décembre vous donnait les détails de notre réception de Ngan-king et mes premières impressions sur Lou-ngan. Reprenons, si vous le voulez bien, mon Révérend Père, à dater de ce moment.

« Dès le 26 je portai ma carte et rendis visite à mon mandarin, un Mandchou de la forte race, face ronde comme le soleil, un type de bonheur et de beauté ! Il me fit une réception très hautaine qui m'impressionna mal à son égard. Sou-kia-pou vint tout de suite sur le tapis. Je ne répondis que d'une manière évasive, parce que le délégué n'était pas encore arrivé. D'ailleurs il y avait une telle foule dans et devant le tribunal, que mes paroles eussent fait en un instant le tour de la ville, pour être commentées de façon diverse. Je me bornai donc à dire que j'avais vu les belles manifestations de Nan-kin et Ngan-king, et espérais que le mandarin de Lou-ngan ne nous serait pas moins favorable. Il me répondit qu'il avait des ordres, et qu'il s'en tiendrait aux instructions de ses supérieurs.

« Il me fit asseoir alors devant une table servie à l'européenne, avec du champagne chaud dans les verres! *Inter pocula* je portai plainte contre son portier qui s'était permis de me désigner par un terme peu respectueux et de recevoir assez grossièrement celui qui portait ma carte. Il me promit de le punir, et nous nous quittâmes. Je fis le jour même une visite à tous les mandarins et notables uniquement pour remettre ma carte.

« Je rentrai à la maison assez mécontent de ma première épreuve. Le lendemain, pendant mon action de grâces, on vint m'avertir que le délégué du gouverneur, arrivé la veille, m'envoyait un présent. C'était une chèvre qu'il avait achetée à Ngan-king et qu'il m'avait envoyé offrir comme provision de voyage, chez le P. Joret. J'étais parti deux heures auparavant. L'homme se mit à ma poursuite, et la pluie l'empêcha de me rattraper. J'en remercie le bon Dieu ; qu'aurais-je fait de cette bique, sèche comme une savate et morte peut-être du choléra. Le pâté, l'excellent jambon et les œufs durs

dont le P. Joret avait bourré mon sac me permettaient de vivre sans la chèvre de M. le délégué.

« 27 décembre. Mon *Wey-Yuen* (délégué), M. Tcheng, un homme du Kiang-si, arrive chez moi. C'est un jeune homme de 30 ans, sans aucun extérieur, timide, ne sachant pas dire deux mots sans bégayer. Il n'a pas dû se laver la figure pendant les 8 jours qu'a duré son voyage, car il est noir comme un ashanti. Après quelques mots échangés au salon, je le fais monter à la salle de récréation pour causer plus aisément. Il désire me conduire immédiatement à Sou-kia-pou pour retourner aussitôt à Ngan-king où il a laissé tous ses habits. Je lui dis que je ne saurais aller à Sou-kia-pou avant que le terrain ne soit acheté, la réparation devant être le dernier acte de notre accommodement. Cela semble l'ennuyer horriblement. Le gouverneur l'a envoyé uniquement pour me conduire à Sou-kia-pou et exhorter les notables à me trouver un terrain. Je débats ensuite les autres formalités de la réparation : Pétards, étoffe rouge, cortège mandarinal, musique, visite des notables, du mandarin militaire, des chefs de corporation, de Tchou-kia-tcheng, Yu-tchang-fa et Yao-fong-I, c.-à-d. des deux coupables dégradés et du grand meneur des émeutiers. Je demande même qu'on m'offre des inscriptions d'honneur. Le délégué, qui est un imbécile, tremble de tous ses membres et déclare qu'il n'a aucune mission pour fixer ce dispositif. Il part sans rien décider, après une séance d'une heure et demie. Il était midi passé. Le mandarin s'était annoncé pour une heure. J'eus juste le temps de prendre une tasse de bouillon avant son arrivée.

« C'était une nouvelle bataille qui allait commencer. Elle fut chaude, et je dus rabattre beaucoup de mes prétentions. *Ki-ta-jen*, mon mandchou, me fit comprendre que je devais sans tarder aller recevoir la réparation à Sou-kia-pou. Les habitants, atterrés par l'arrangement survenu quand ils croyaient tout achevé, et par sa promptitude à exécuter les clauses de l'enlèvement des inscriptions, de la dégradation des coupables, etc... se soumettraient à la réparation, ce qu'il ne pouvait garantir en cas de retard. De plus, disait-il, il était absolument impossible d'acheter le terrain dans un délai de 20 jours. Toutes les rues de Sou-kia-pou étaient en effet couvertes d'affiches menaçantes pour quiconque nous vendrait. Indépendamment de cela, il m'avait toujours semblé impossible de procéder si promptement, et j'en avais moi-même fait l'observation à M. de Bezaure quand il fixa le terme avec M. Tsai à Chang-hai.

« Le mandarin ajouta que si nous n'allions pas à Sou-kia-pou avant l'achat, c'était rejeter la réparation à un mois, car il va enfermer les sceaux le 19 de la lune. Le mandarin titulaire de Lou-ngan arriverait peut-être sur ces entrefaites, et j'aurais à me débrouiller avec lui. Toutes ces considérations m'ébranlèrent, surtout la dernière. Le mandarin actuel est énergique et semble disposé à aller jusqu'au bout de ses instructions. Il les a même de

beaucoup dépassées en enlevant du tribunal et de la ville tout ce qui parlait de l'ancien mandarin, quand il aurait pu se borner strictement à faire disparaître une seule inscription offerte par Sou-kia-pou. Je demandais donc quelques heures pour réfléchir et consulter les Pères. Le mandarin me dit que je pouvais être tranquille pour le terrain : Je l'aurai, car nous chercherons tous les deux de notre côté et nous savons qu'il y a des gens qui veulent vendre.

« Il finit par m'inviter à dîner pour le lendemain. J'acceptai, dans la conviction que cela ferait bonne impression sur la population de Loungan.

« Je me rendis au Ya-men au jour fixé vers 4 h. le lundi 28 décembre. Foule immense à la porte. Le mandarin me traita aussi aimablement que possible. Nous étions cinq à table. Tout le monde s'étonnait de voir un « diable d'Europe » se servir si aisément des bâtonnets. Mais ce qui étonnait bien plus encore c'était de nous voir causer comme deux vieux amis et de l'entendre répéter avec affectation : « Mon bon ami le Père Fei. » Le bonhomme était allumé par le whisky qu'il boit à grands verres. Il voulait m'exciter à lui tenir tête, mais je répondis que je tenais à trouver mon chemin jusque chez moi. « Peu importe, vous avez votre chaise. — Oui, mais je ne saurais m'y rendre. — On vous y portera, etc... » Je fus sobre comme un anachorète. A la fin du repas, assis sur le canapé chinois, nous fixâmes le cérémonial de ma réception à Sou-kia-pou. Il me précéderait d'un jour pour calmer les esprits et les amener à composition. Moi je partirais le 27 ou le 29 de la lune, c.-à-d. le 31 décembre ou le 2 janvier avec le délégué. Il me fixerait le jour, quand il aurait constaté par lui-même les dispositions de la population. Le dîner de réparation aurait lieu le soir même de mon arrivée. Il s'engageait à m'amener les six notables, le mandarin militaire et les satellites. Je voulus exiger que les chefs de corporations vinssent aussi ; il refusa de me le promettre. Ces hommes-là, me dit-il, sont furieux d'avoir à payer 1500 taëls et d'avoir été dénoncés au vice-roi et au gouverneur. Ils sont prêts à recommencer dès demain l'affaire du 18 mars, et les brouettiers crient bien haut qu'ils travaillent pour qui les paie. Je ferai mon possible, ajouta-t-il, mais si vous exigez de moi ce qui est au-dessus de mes forces, je ne m'engage à rien. Et il me dit la fameuse phrase : je ne tiens ni à l'argent, ni à mon bouton, ni à ma charge. C'est-à-dire, je donne ma démission. Si vous acceptez mes conditions, tout ira bien, et si la population de Sou-kia-pou veut vous tuer, elle devra commencer par moi-même. C'était dit sans emphase au milieu du silence de la foule qui assistait aux pourparlers. Je crus de mon devoir d'accepter ses propositions et je partis après avoir reçu de lui les plus grandes marques d'amitié.

« Le mardi 28 décembre, deux catéchumènes de Sou-kia-pou arrivèrent chez nous épouvantés. On voulait les mettre à mort et l'on s'excitait à

recevoir le Père à coups de triques. Les notables accoururent aussi chez le mandarin lui exposer la situation. Ils se déclarèrent impuissants à calmer l'émeute s'il ne prenait des mesures contre les brouettiers. Ki-ta-jen n'osa pas partir le 30 décembre comme c'était entendu. Il envoya des satellites et se rendit lui-même à Sou-kia-pou le 1er janvier. Il savait que nous fêtions le nouvel an, il m'envoya des présents superbes. J'en acceptai quelques-uns, et il me gronda de n'avoir pas pris la robe et le surtout de soie avec les fourrures qu'il m'avait fait porter. Il vint même me faire visite avant son départ.

« Le premier janvier au soir, le délégué m'envoya dire qu'il partirait le lendemain à 11 heures et que je le rencontrerais sur la route. Je lui fis répondre que s'il ne partait à 9 heures et ne venait me prendre chez moi, je n'irais point à Sou-kia-pou. Il dut céder. De Lou-ngan à Sou-kia-pou on compte 40 li (6 lieues), mettez-en 50 et vous aurez la vérité; or les porteurs de chaise, surtout avec mon « pagodin » et les chemins défoncés que nous devions parcourir, ne font pas plus de 7 ou 8 li à l'heure. Si donc j'avais consenti aux propositions du délégué, je serais arrivé à Sou-kia-pou à 5 heures au plus tôt, c'est-à-dire à la nuit. C'était son but.

« Le 2 janvier, je partis à la garde des SS. Anges. Je fus obligé de maudire mes porteurs qui prétendaient fumer l'opium tous les dix li. Le délégué m'accompagnait avec satellites et parasol rouge. Nous avions en tout 7 chaises et une trentaine d'hommes. Le long du chemin je priai de tout mon cœur, en parcourant triomphalement cette voie douloureuse du P. Twrdy. Comme je remerciais le bon Dieu d'avoir enfin arrangé, lui tout seul, une affaire si difficile, si embrouillée et si vieille !

« Il plut la moitié du chemin. Vers 1 heure le temps s'éclaircit un peu. A 4 heures nous étions à 3 li (1800 m.) de Sou-kia-pou. J'aperçus de loin une foule immense et des habits rouges. Un soldat accourait avec une carte. Un mandarin à cheval suivait. C'était le mandarin militaire de Sou-kia-pou. J'étais en habits de cérémonie; je descendis de chaise et je répondis par un salut à sa génuflexion. Il me dit qu'il venait pour m'introduire. Sept ou huit soldats et des satellites marchèrent devant ma chaise, le grand homme suivait à cheval. Bientôt j'aperçus tout un cortège d'étendards de toutes couleurs et des musiciens. Quand nous les eûmes atteints, ils se mirent en marche, et les bombardes de jouer leurs airs les plus criards. A un demi-li du village, trois gardes-champêtres en chapeaux de cérémonie crièrent de toutes leurs forces sur le passage de ma chaise : « Nous fléchissons le genou pour saluer le Père », et ils me firent la prostration.

« Vingt pas plus loin un groupe de 7 ou 8 personnages, en habits de soie et de fourrures, attendaient penauds. Ils étaient très entourés ; c'étaient les notables. Je fis arrêter ma chaise, et ils me firent la plus solennelle

prostration que j'aie jamais vue. Je leur dis un petit mot poli et me remis en marche précédé et entouré de ces notables déconfits. Tous les satellites amenés par le mandarin étaient échelonnés sur mon passage. Les pétards faisaient fureur, interrompus de temps en temps par les bombes. Tout ce tintamarre attirait une foule énorme et quand nous arrivâmes à l'entrée du bourg, ce fut un tohubohu indescriptible. Les chemins étaient horribles, et l'on enfonçait dans la boue noirâtre des détritus et des ordures.

« Nos amis les brouettiers étaient massés le long des murs avec toute la population qui est fort nombreuse. Les yeux fouillaient ma chaise pour apercevoir le diable d'Europe si malmené naguère. Parfois les curieux se jetaient sur les brancards pour me mieux contempler. Ils étaient vite écartés par de vigoureux coups de rotin que les satellites ne ménageaient pas. Après avoir marché dans la grande rue je ne sais combien de temps, ma chaise tourna par une étroite ruelle à gauche et je me trouvai bientôt dans la cour de la pagode *Houo-sin-miao*, où le P. Twrdy fut enfermé 56 h. et subit son martyre. Un seul catéchumène avait eu le courage de marcher devant ma chaise : c'est *Tchou-ting koei*, celui qui habite la maison commune des gens du Chan-si où commença l'émeute de Sou-kia-pou. Il avait eu à souffrir dans la bagarre, et ensuite pendant que nous poussions l'affaire à Chang-hai on l'avait accusé à plusieurs reprises devant le mandarin pour nous avoir loué quelques chambres dans la maison commune dont il avait la garde. Persécuté pendant six mois, il s'était montré très ferme contre l'orage. En venant ostensiblement à ma rencontre, il montrait donc de l'audace et du courage. On voulut le séparer de moi quand j'entrai dans la pagode, il faillit même être battu par les satellites, car le mandarin avait donné ordre d'empêcher païens et chrétiens de me suivre. Je le pris sous ma protection et l'introduisis. Mon catéchiste *Ho* me dit avoir reconnu dans la foule beaucoup des anciens catéchumènes, mais soit ordre du mandarin, soit peur de nouvelles émeutes, ils restèrent mêlés à la foule. J'avais moi-même recommandé de ne faire aucune manifestation; la joie du triomphe aurait pu leur faire proférer des paroles qui eussent excité la foule. Je pris mon logement dans la pagode où on m'avait réservé un grand et beau salon, plus une chambre à coucher. Le délégué lui-même habitait avec ses gens une chambre latérale.

« A peine étais-je installé que les notables conduits par leur chef, un licencié militaire, vinrent me faire la réparation et me demander pardon. Le mandarin m'avait bien recommandé de ne pas les traiter rudement. Je n'en avais du reste aucune envie, soucieux avant tout de renouer les relations de bonne amitié pour l'avenir. Je leur fis donc un petit sermon et les renvoyai avec de bonnes paroles. Bien m'en prit, car ils partirent contents et les deux principaux notables qui voulaient démissionner, conservèrent leur charge. Cela était capital pour nous ; le peuple et les marchands les

avaient presque décidés à déposer leur mandat. Ils me promirent que désormais nous vivrions en amis et que les faits passés ne se renouvelleraient plus. Ils me prièrent de leur en donner la nouvelle chaque fois que je reparaîtrais à Sou-kia-pou pour qu'ils pussent me rendre visite. Les pauvres diables en avaient gros sur le cœur, surtout le grand notable qui a personnellement déboursé beaucoup d'argent, et endossé d'interminables vexations pour avoir voulu à tout prix faire un accommodement. Le délégué vint à son tour me faire visite. Il se vanta d'avoir exhorté tout le monde à la paix et à l'exécution de la clause relative au terrain. Il est trop bête pour faire avancer une cause, et je fus avec lui aussi bref que possible.

« Le soir on me servit à moi et à mes gens le dîner de réparation, 32 plats. Les notables m'en firent les honneurs. Les autres tables étaient servies chez le mandarin et chez le délégué. Je n'avais voulu inviter que deux catéchumènes, car tous les autres ou bien se cachaient, ou bien étaient des faiseurs d'affaires que j'ai refusé de reconnaître comme chrétiens, jusqu'à ce que je puisse personnellement me rendre compte de leur caractère et de leur conduite. Tous les Pères me disent que c'est de la prudence la plus élémentaire.

« Après le repas le mandarin vint lui-même me faire visite. Nous causâmes amicalement pendant quelques minutes. Je lui demandai s'il m'amenait les chefs de corporation. « Impossible, Père, me dit-il, ne les humiliez pas davantage, sinon la foule énorme qui stationne à la porte nous fera un mauvais coup à tous les deux. Leurs amis et affidés sont mêlés aux gens du dehors prêts à tout faire, et je serais incapable de les arrêter. » Ce Ki-ta-jen est un homme franc, et je le crus sincère.

« Je manifestai la crainte qu'on ne recommençât les émeutes dans l'avenir si les chefs de corporation ne venaient s'aboucher avec moi. Il me tranquillisa en m'apprenant que le matin même il avait fait venir à son hôtel les huit chefs des brouettiers et les avait forcés à prendre l'engagement écrit d'empêcher tout retour offensif. Ils se reconnaissent responsables de tout ce qui peut arriver dans la suite et, avec les notables et le mandarinet local, se portent garants de la paix future.

« Les notables arrivèrent alors pour la troisième fois me faire réparation devant le mandarin. Celui-ci les exhorta à vivre en bonne harmonie avec le Père et les Chrétiens. Il leur fit en substance ce petit discours. « L'affaire de Sou-kia-pou a été une folie, vous vous êtes attaqués injustement à un homme venu ici pour faire le bien. Les Pères font 10 fois 10000 li pour venir de leur lointain pays faire des bonnes œuvres parmi nous. N'allez pas croire qu'ils sont moins bons et moins vertueux que vous parce qu'ils sont étrangers et portent de longues barbes. Je connais le Père Fei, moi, son cœur est droit comme sa parole et je me flatte d'être son ami, or je ne voudrais jamais être l'ami d'un malhonnête homme.

« Vous ne pouvez lui reprocher qu'une chose,sa religion. Mais sa religion est bonne et reconnue comme telle par l'empereur qui lui permet de la prêcher. Pour cela il doit pouvoir s'établir partout sans que vous ayez le droit de l'en empêcher. Et tout chinois peut à sa guise *manger* sa religion. Nous adorons Confucius, nous; le Père ne l'adore pas mais il adore « Tien Tchou », Dieu, dont il est l'apôtre. Le Père prêche ici la religion, comme autrefois Confucius prêchait la sienne.

« Cette religion a ses lois, il y a les commandements de Dieu et de l'Église. Ces lois défendent aux chrétiens de voler, de mentir, de faire le mal; elles ordonnent d'adorer Dieu, de respecter ses parents et ses maîtres. Tout cela n'est-il pas bon ? La religion chrétienne ne soustrait pas les hommes aux lois de l'empire, les chrétiens restent les sujets de notre grand empereur et des mandarins qu'il délègue. Vous devez donc tous vivre en paix et en bonne harmonie.

« Si dans la suite les chrétiens commettent des injustices, s'ils refusent de payer ce qu'ils achètent, s'ils menacent les païens de procès injustes, avertissez le Père, il les punira, et s'il n'a pas les moyens suffisants pour les châtier, il les livrera à ma justice. » Je répondis que j'approuvais la proposition du mandarin ; mais en reconnaissant que les chrétiens n'avaient pas le droit d'ennuyer les païens, j'affirmai que réciproquement les païens ne devaient pas molester les chrétiens, que je les protégerais toujours contre toute persécution et toute injustice. Les uns et les autres, sujets du même mandarin et du même empereur, devaient vivre en paix en suivant chacun sa religion.

« Je déclarai ensuite que désormais je viendrais à Sou-kia-pou quand il me plairait, et qu'en attendant que j'aie pu y trouver un établissement, je descendrais comme le P. Twrdy à la maison commune du Chan-si où j'avais loué quelques chambres. Cela fut admis comme légitime ; mais je suis persuadé que ce ne sera pas sans inconvénient dans l'avenir, les hommes du Chan-si habitant Lou-ngan s'étant unis aux quatre familles de la même province installées à Sou-kia-pou pour nous l'interdire. Nous verrons plus tard.

« Ensuite je leur dis de ne pas s'étonner de ne pas voir le P. Twrdy à ma place pour recevoir leur réparation, ses talents et les services rendus l'ayant désigné pour le poste plus important de la préfecture Liu-tcheou-fou. Tout le monde ici est bien convaincu que c'est un avancement considérable même pour nous d'aller d'une préfecture de 2e ordre à une préfecture de 1er ordre. Je leur annonçai que le P. Twrdy allait à merveille et que je comptais avoir le plaisir de le posséder bientôt quelques jours à Lou-ngan, ils pourraient constater qu'on ne lui avait coupé ni le nez, ni les oreilles, comme on le disait.

« Les notables partirent, et je continuai à causer quelques instants avec le

mandarin. Quand je le reconduisis au dehors, il me répéta tout haut devant tout le monde: Père Fei, mon bon ami!! Il m'assurait de nouveau que j'aurais le terrain ; mais qu'il ne fallait rien précipiter. Dès qu'il aura trouvé il m'avertira ; je l'avertirai si je trouve avant lui, et ce terrain sera le mien, sans que personne puisse molester mon vendeur. J'ai déjà en mains 4 propositions de vente, mais c'est dans la ville, dans des endroits où je ne pourrais me développer suffisamment et à des prix trop forts. Je préfère attendre en faisant agir des entremetteurs. J'ai déjà failli aboutir pour un excellent terrain à l'entrée sud du bourg. Les menaces ont fait reculer au dernier moment. Je laisse tomber le reste de colère qui bout dans les cœurs, et l'on sera surpris d'apprendre un beau matin que c'est fait. Tous me disent qu'il sera facile d'acheter ce que je veux et à meilleur compte. Pour le moment rien ne presse, Sou-kia-pou n'ayant plus que quelques catéchumènes dignes de ce nom, du moins à ma connaissance.

« La journée finissait, somme toute, pas trop mal. Mes catéchistes et mes gens étaient enchantés. Le lendemain, après une nuit de rêves tout roses, je me levai à 4 h. pour dire la messe dans l'antre du démon. J'avais tant d'actions de grâces à rendre et tant de bénédictions à demander pour ce pauvre pays. L'autel était orné, les cierges brillaient déjà dans l'appartement et mes gens étaient sur pieds pour assister au saint sacrifice. C'était dimanche. Avant de revêtir les ornements je voulus chercher la messe dans le missel. Hélas ! au lieu du missel, j'avais pris mon grand rituel de forme absolument semblable. Jamais cette erreur ne m'était arrivée, car il n'avait point jadis la couverture noire du missel. La bonne Sœur Germaine en avait mis une qui fut cause de la méprise. Je fus bien triste ce jour-là, j'avais tant de choses à dire à Notre-Seigneur. Il vit le fond de mon cœur, et mes sentiments intimes suppléèrent, je pense, au sacrifice. N.-S. ne voulait point descendre sur l'autel du diable.

« J'attendis l'aurore pour aller visiter l'ancienne prison du P. Twrdy et les cours que remplissaient les émeutiers. Peut-être une autre fois subirai-je moi-même le même sort que lui ; j'aurai l'avantage de connaître la place.

« Mais comment se fait-il que nous soyons ainsi descendus dans cette pagode ? Le mandarin m'avait demandé avant de partir où je voulais être reçu. J'avais répondu ou à la maison commune du Chan-si ou à la pagode *Houo-sin miao*, car ce sont ces deux endroits qui furent les principaux théâtres de l'émeute. Le premier était à l'extrémité du village opposée à celle par où nous venions. Il aurait fallu faire trois li dans les rues, et je me serais trouvé isolé dans la campagne, sur un point excentrique. Le mandarin habitait loin de là, et nos communications eussent été très difficiles. Ces raisons firent préférer la pagode de part et d'autre. J'irai une autre fois constater à la maison du Chan-si les dégâts accomplis le 18 mars pour indemniser les propriétaires.

« Vers 9 h. du matin, le lundi 3 janvier, le mandarin me fit gracieusement envoyer un excellent déjeuner et je quittai Sou-kia-pou vers 10 h. pour rentrer à Lou-ngan montrer aux chrétiens que je vivais encore. Les rumeurs qu'on avait fait courir ne les laissaient pas sans inquiétudes. De fait on s'était borné à afficher une menace de mort sur le montant de ma porte. Je fus reconduit hors du village selon le cérémonial suivi en arrivant.

« Il ne reste plus maintenant qu'à acheter le terrain au meilleur prix et au meilleur endroit possible. *Hoc opus, hic labor est ;* mais nous arriverons. Nos chrétiens sont contents : ils relèvent la tête après leur longue humiliation. Je veux les empêcher de la relever trop haut, et de me créer des difficultés dans l'ivresse de leur triomphe. Si précédemment ils avaient été plus modestes, il est probable que nous n'aurions pas subi la bourrasque. Maintenant j'espère que, Dieu aidant, les brebis dispersées par la tempête vont rentrer dans le bercail et réaliser les espérances que ce pays faisait concevoir.

« Toutes les stipulations du contrat sont maintenant exécutées, réserve faite de l'achat de terrain. Mais la proclamation énergique du gouverneur de Ngan-king n'a pu être lue que par quelques personnes ; à peine était-elle affichée qu'une troupe furieuse s'est précipitée pour la mettre en pièces. Peu importe, l'effet est produit, et l'on saura qu'on ne peut impunément s'attaquer à la religion.

« Depuis lors la paix est rétablie à Sou-kia-pou. L'achat du terrain ne se fit pas sans peine à cause des menaces contre quiconque oserait nous vendre. Une première propriété fut acquise à l'est du bourg dans une position commode, à l'ombre de la pagode où le P. Twrdy avait été enfermé. Mais les inondations m'ayant montré qu'il y aurait mille inconvénients à y construire une résidence, je parvins à la troquer contre une autre plus favorable par sa situation élevée, et la configuration du terrain. Le P. Rodet, mon successeur comme ministre de la section de Lou-ngan, y a construit une bonne résidence, et désormais le T'ien-tchou-t'ang (Religion catholique) a droit de cité dans ce bourg qui avait juré de l'exclure à tout jamais. Gloire en soit rendue à celui qui, après avoir permis le désastre, a su le réparer par les mains de sa Mère. Puisse-t-il, mettant le comble à ses bienfaits, donner à ses missionnaires de recueillir sur ce sol ingrat de luxuriantes moissons de chrétiens ! »

Notre-Dame de Lourdes à Tsong-Min.

Relation du P. Le Chevallier.

C'ÉTAIT, si je ne me trompe, dans les premiers mois de 1890. Me trouvant de passage dans la chrétienté dédiée à la T. Ste Trinité, on m'avertit qu'une chrétienne était à l'agonie. Bien qu'elle eût déjà reçu

les derniers Sacrements j'allai lui donner une dernière absolution. Près d'elle s'étaient réunies des chrétiennes du voisinage pour les prières des agonisants. De fait, elle ne pouvait plus parler, quoiqu'ayant encore sa connaissance. Après l'avoir confessée, je me sentis inspiré de lui faire prendre des parcelles de fleurs venues de Lourdes, l'excitant à une grande confiance envers Notre-Dame et l'engageant à faire une promesse en cas de guérison. La malade entra dans mes vues et avala les fleurs. Or, non seulement les personnes venues pour l'assister en ses derniers moments purent se retirer, mais encore elle recouvrait le jour même l'usage de la parole et se trouvait bientôt sur pieds. Quelle était sa maladie ? Une fluxion de poitrine, je crois.

Quelques mois plus tard, la belle-sœur de cette personne, excellente vierge et principale administratrice de la chrétienté, s'étant pour un mal d'yeux fait opérer par une femme prétendue habile, eut l'artère près de l'œil gauche maladroitement coupée, ce qui donna lieu à une hémorrhagie effrayante. On appela immédiatement les médecins les plus habiles : tous déclarèrent le mal incurable. Après un jour et une nuit d'écoulement, il n'y eut plus que de rares traces de sang mêlé à de l'eau. Le corps était devenu livide, la face toute gonflée. Je crus devoir administrer les derniers Sacrements que la malade reçut dans les sentiments d'une grande piété, faisant généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie. Puis on se réunit pour les prières des agonisants.

Ce n'était pas là mon affaire ; la mort, en enlevant cette vierge, découronnait l'administration de mon église centrale au service de laquelle la malade était toute dévouée. Me souvenant alors de la guérison de sa belle-sœur, je l'exhortai à recourir aussi à N.-D. de Lourdes et à lui faire également une promesse. La malade m'obéit simplement. Je dis aux personnes présentes de commencer immédiatement les prières d'une neuvaine, et la malade fut guérie. Tous ceux qui apprirent cette guérison en étaient dans l'admiration. J'interrogeai moi-même un des médecins les plus renommés de l'île qui me répondit n'y avoir pas de remède à un tel mal. Un autre disait en souriant : « elle l'a échappé belle ; car, sur cent cas semblables, c'est cent cas de mort que l'ont a d'ordinaire à déplorer ».

Quoi qu'il en soit de la supériorité de nos médecins européens dont le cas actuel ne dépasse peut-être pas la compétence, il est constant qu'ici nulle opération n'a été faite, tous nos médecins se sont déclarés incompétents. On a invoqué N.-D. de Lourdes, et la malade s'est trouvée guérie.

Ces deux guérisons m'inspirèrent un vif désir de faire honorer N.-D. de Lourdes à Tsong-min. Plusieurs fois je songeai à l'achat d'une statue ; faute de ressources l'achat ne se put faire alors. Le nombre des catéchumènes augmentant beaucoup dans le Ho-so, je pris du moins la résolution de lui consacrer la première chapelle qu'on y construirait. L'année suivante de bons catéchumènes nous cédèrent à moitié prix un terrain convenable pour

une station au milieu d'un groupe assez nombreux de nouveaux convertis. Il fut décidé que là s'élèverait le sanctuaire projeté. On mit la main à l'œuvre à la fin de 1892, et en mars 1893 Tsong-min possédait son Lourdes, modeste et petite chapelle, trop modeste et trop petite, hélas! mais construite d'après nos ressources. La bénédiction solennelle en eut lieu le 6 avril suivant à la grande joie des chrétiens du Ho-so qui avaient entendu conter les merveilles opérées à Lourdes et dont un grand nombre connaissait aussi les deux guérisons de la Trinité. Il y eut foule à la fête; 4 missionnaires s'étaient réunis pour la circonstance. Les païens eux-mêmes se cotisèrent avec les néophytes et les catéchumènes pour acheter des pétards que l'on tira à profusion pendant la durée de la fête.

Il n'entre pas dans mon cadre de faire ici l'historique de cette chrétienté. Il est pourtant un épisode qui trouve ici sa place ; il montre l'amour de nos nouveaux convertis pour la T. Ste Vierge. — Une femme étant venue à mourir dans le voisinage, nos chrétiens, en bons voisins, se rendirent à la maison mortuaire pour aider aux préparatifs des funérailles, ce qui n'est pas une sinécure dans le pays. Au dîner, les musiciens loués pour la circonstance demandèrent si les nouvelles constructions d'à-côté n'étaient pas une chapelle et, sur la réponse affirmative des chrétiens, demandèrent encore à qui elle était dédiée. « A N.-D. de Lourdes, » leur fut-il répondu. Au lieu d'en rester là, les musiciens se permirent alors d'horribles blasphèmes contre Notre-Dame. Sans perdre leur temps en disputes inutiles, les chrétiens s'emparent de leurs instruments et partent au galop en disant : « Quand vous les voudrez, vous pourrez aller les réclamer au Père. » De fait, me trouvant à St-Taddée, à 5 kilomètres environ, je vis arriver vers le soir deux néophytes qui, à la grande hilarité des chrétiens présents me remirent un sac plein d'instruments de musique dont j'ignore même les noms. Quand les porteurs eurent conté ce dont il s'agissait, on ne riait plus : l'honneur de Notre-Dame avait été si affreusement outragé. « Bien, leur dis-je, que ces misérables viennent, s'ils l'osent, me réclamer leurs instruments ! » Les musiciens n'avaient pas tardé, en effet, à se rendre compte de la gravité de leurs injures ; leur chef alla trouver un médecin, son voisin, administrateur de la chrétienté du S. Rosaire, et le pria de vouloir bien intercéder pour eux. Le soir même tous deux me vinrent trouver à St-Taddée. Tout en acceptant les excuses, je fis remarquer au musicien tout ce que la conduite de ses gens avait d'ignoble, combien grave était l'injure faite à la religion ainsi qu'aux néophytes qui s'étaient montrés si polis envers eux. J'ajoutai que le scandale ayant été public une réparation publique était nécessaire, sinon qu'il n'avait plus à songer à ses instruments. Il accepta mes conditions qui furent : 1° que le missionnaire irait « à leurs frais », passer un dimanche à Lourdes et que 2° pendant toute la Messe et le repas du missionnaire sa troupe ferait de la musique à la porte de la

chapelle. — Au jour fixé je fus donc à Lourdes. Il y eut foule ; car, outre que c'était dimanche, on avait eu soin d'annoncer au loin cette Messe à grand orchestre. A l'Évangile j'expliquai la raison de cette musique insolite et montrai l'horreur et l'absurdité des blasphèmes qui avaient donné lieu à cet acte de réparation solennelle. Les musiciens, mus par une crainte salutaire, s'exécutèrent de bonne grâce ; non seulement nous eûmes de la musique pendant toute la Messe, mais ils continuèrent encore pendant le *Via Crucis*, si bien qu'on dut les interrompre. Ils reprirent pour mon déjeuner et comptaient rester pour en faire autant pendant mon dîner ; mais je jugeai la réparation suffisante, d'autant que les administrateurs refusaient de leur donner à manger, bien que tout fût à leurs frais. — Outre cette réparation publique, ils avaient encore perdu par leur bêtise le salaire assez considérable qu'ils auraient reçu à la maison mortuaire où ils avaient proféré leurs insanités ; on ne leur donna pas une sapèque.

Et voilà comment nos nouveaux convertis vengèrent l'honneur outragé de leur Ste Mère et Patronne N.-D. de Lourdes.

Douze jours seulement après la bénédiction de la nouvelle chapelle, je fus appelé de nuit pour baptiser un catéchumène de St-Mathias gravement malade. En apprenant cette maladie, je ne pus réprimer un sentiment de tristesse. Dans le quartier de ce malade nous commencions à avoir des catéchumènes ; s'il venait à mourir, lui si jeune et tout frais converti, n'était-il pas à craindre que cela n'en fît reculer plusieurs ou du moins n'arrêtât les bonnes volontés de ceux qui parlaient d'embrasser notre sainte religion ? Hélas ! c'était déjà arrivé ailleurs ; les pauvres païens ne vont pas loin dans leurs raisonnements : ils ne tardent pas à dire que c'est pour s'être faits chrétiens que les néophytes sont frappés de mort prématurée. Je pris de l'eau de Lourdes sur moi, décidé à demander la guérison du jeune homme à Notre-Dame. M'étant assuré, par l'ordonnance du médecin, de la gravité du mal, j'administrai le Baptême ; puis excitai le malade à la confiance en lui parlant de la puissance de la T. Ste Vierge et des nombreuses merveilles opérées par elle. J'engageai alors les assistants à s'unir à nous par la récitation de trois *Ave Maria* et une invocation à N.-D. de Lourdes. Tous se mirent à genoux et chantèrent de tout cœur ces prières, bien que ce fût la nuit et que l'on fût au milieu d'habitations païennes. Ayant fait prendre un peu d'eau de Lourdes au jeune homme, je partis plein de confiance. Le lendemain il était guéri, le surlendemain il venait lui-même à pied à 3 kilomètres entendre la Sainte Messe et remercier son auguste bienfaitrice.

Deux jours après, la directrice de l'orphelinat de St-Laurent, accompagnée de sa petite fille d'adoption, venait à Lourdes où je me trouvais, offrir des cierges à Notre-Dame et me prier de célébrer en action de grâces de leur guérison à toutes deux la Sainte Messe à laquelle elles communièrent.

Environ un mois plus tard était guéri un jeune homme du nom de

Tsang dont la maladie offrait des caractères extraordinaires. — Le 12 février, quelques catéchumènes de St-Barthélemy vinrent à St-Dominique pour traiter une affaire de vol. Avec eux se trouvait un jeune païen de 18 ou 19 ans dont la mère était *se-niang* (sorte de medium dont le démon se sert dans ces pays pour tromper et maintenir dans l'idolâtrie ses trop crédules adorateurs). Ce jeune homme, venu en curieux, fut frappé de ce qu'il vit et entendit : la grâce lui parlant au cœur, il résolut de se faire chrétien. Le diable furieux dit alors à sa mère : « Ton fils veut se faire chrétien pour aller au ciel; qu'il y aille donc, ce n'est plus ton fils. »

On ne tarda pas à comprendre le sens de ces paroles de colère. Le jeune homme ne tarda pas, en effet, à tomber malade, mais d'une maladie étrange à laquelle les médecins n'entendaient rien et contre laquelle les remèdes ne purent rien. Comme il dépérissait rapidement, il demanda le baptême que lui administra un bon chrétien. Quelques jours plus tard, il faisait de nouvelles instances pour que l'on vînt réciter les prières des agonisants, car il se sentait mourir, ou, pour me servir de ses expressions, « il allait aller au ciel. » On se rendit à ses désirs. Chose singulière, ces prières récitées, il entra peu après dans un état d'assoupissement extraordinaire, ne reconnaissant plus personne, pas même sa mère, ne parlant plus pas même pour demander à manger (il prenait pourtant un peu de nourriture quand on la lui portait à la bouche). Sa mère, qui l'aimait beaucoup, dépensa toutes ses économies à le faire soigner; ce fut sans résultat. Au bout d'un mois environ, pensant que la mort ne saurait tarder, elle me fit appeler pour les derniers Sacrements. Dès que je fus près de lui, tâchant de lui faire comprendre ce que j'allais faire, à la stupéfaction de tous, il sortit de sa léthargie et, avec un air de contentement inexprimable, en pleine connaissance, me témoigna sa joie de recevoir les sacrements. Je le confessai, suppléai les cérémonies du baptême, administrai la confirmation et l'extrême-onction, et appliquai l'indulgence de la bonne mort. Quand tout fut fini il appela sa mère et lui demanda à manger. Cette dernière me remercia vivement promettant qu'elle se ferait aussi chrétienne plus tard. Sa joie fut, hélas ! de courte durée. Après mon départ son fils retomba dans son premier état, sans aucune amélioration. Chaque fois que je demandais de ses nouvelles on me répondait qu'on n'attendait que le dernier soupir. Ce singulier état dura près de quatre mois.

Me trouvant, en mai, à St-Barthélemy avec le P. de la Sayette nouvellement arrivé à Tsong-min, nous profitâmes de quelques loisirs pour visiter des catéchumènes. Passant tout près de chez les Tsang, nous allâmes visiter le malade. Il avait presque la transparence et la couleur de la cire blanche. Je lui adressai la parole sans obtenir de réponse. En le quittant je dis à sa mère que j'avais sur ma brouette, restée sur le chemin, de l'eau de la Ste Mère (eau de Lourdes n'eût pas été compris de ces païens), l'exhortai

à invoquer Notre-Dame avec confiance en en faisant prendre un peu à son enfant. Elle pria son beau-frère de nous accompagner, et je lui en donnai un peu. Quelle ne fut pas notre surprise de voir, le lendemain, ce même païen venir nous trouver à la chapelle une tasse à la main. — « Père, me dit-il en m'abordant, je vous prie de vouloir bien donner encore un peu du remède d'hier; après avoir pris le peu que vous m'avez remis hier, mon neveu s'est trouvé beaucoup mieux. » — J'expliquai au brave homme que ce n'était pas un remède, mais de l'eau pure à laquelle la T. Ste Vierge a donné une merveilleuse vertu pour ceux qui ont confiance en elle. Je lui en donnai encore un peu, et il partit après m'avoir chaleureusement remercié. De fait, le jeune Tsang avait été radicalement guéri par l'eau de Lourdes, et si on en demandait encore, c'était peut-être dans la crainte d'une rechute.

Cette guérison ébranla la mère. Résolue de se convertir, elle vendit son attirail de se-niang. Chose étonnante, elle fut prise alors de violents maux de tête qu'aucun remède ne parvenait à soulager. « Qu'est-ce que cela veut dire, pensait-elle; je me convertis, j'invoque la sainte Mère, et je deviens malade... » La foi n'ayant pas encore jeté de profondes racines en son âme, l'hésitation et le doute y trouvaient aisément place. Un jour qu'elle préparait son repas, elle se souvint tout à coup d'un objet superstitieux auquel elle tenait beaucoup et qu'elle s'était réservé. Prenant une résolution héroïque, elle le saisit et le jeta au feu. Au même instant son mal de tête disparut comme par enchantement. Elle-même a plusieurs fois conté ces détails. N.-D. de Lourdes avait opéré d'un coup une double merveille de guérison et de conversion. Actuellement nous comptons là près de 200 nouveaux convertis. Et qui donc oserait soutenir que nous ne les devons à cette bonne Mère ?

Lourdes existait, Notre-Dame se faisait de plus en plus connaître par ses bienfaits, et nous n'avions encore ni tableau, ni statue. C'était un déficit. Le P. de la Sayette en écrivit à son frère, et celui-ci, en guise de réponse, lui expédia au commencement de 1894, de Lourdes même où elle avait été bénite et où elle avait passé une nuit dans la grotte des apparitions, une magnifique statue avec sa couronne et un fragment du rocher. Arrivée à Tsong-min, notre P. Ministre crut bon de l'exposer pendant quelques jours dans l'église de la résidence centrale où elle parvint d'abord. Immédiatement arrivèrent les offrandes, signe non équivoque de faveurs obtenues : boucles d'oreilles, cierges, argent, si bien qu'on songea à l'installer là définitivement. Ce n'était pas l'intention du donateur; je la fis donc transporter à l'église centrale du Ho-so en attendant que Lourdes fût disposée pour la recevoir. C'était aux fêtes de Pâques. Là aussi les offrandes ne tardèrent pas à venir ni les pèlerins à affluer. L'église n'ayant pas de tronc, on déposait les offrandes sur l'autel; quelques-uns plus audacieux escaladaient le

piédestal de la statue placée au-dessus de l'autel et portaient leurs offrandes jusqu'aux pieds de N.-D. Des troncs devinrent nécessaires.

N.-D. de Lourdes, à peine connue à Tsong-min il y a 2 ou 3 ans, devenait avec une rapidité étonnante tellement populaire qu'au témoignage d'autres missionnaires, il y a peu de malades dans l'île qui ne l'invoquent dans le danger; partout, on y parle de guérisons obtenues par son intercession. Tous les troisièmes dimanches du mois, il y a messe à la Trinité pour la communion générale de l'Apostolat de la Prière; or, il ne se passe pas de mois qu'il ne vienne aussi des pèlerins la remercier, ou implorer son secours.

Le 20 mai suivant, fête patronale de la Trinité, il y eut foule; le nombre des communions dépassa 500. Le temps, affreux jusqu'à l'avant-veille de la fête, fut beau juste ce qu'il fallait pour permettre aux pèlerins de venir; dès le soir la pluie recommençait.

La vue de cette foule, le mouvement continuel de pèlerins venant chaque mois aux pieds de Notre-Dame, des considérations sur les distances et les locaux, tout cela amena les missionnaires de l'île à opiner que la place de la statue vénérée était à la Trinité et non à Lourdes. Lourdes, en effet, peut à peine contenir 200 personnes; de plus, il est à l'est de l'île, fort loin du centre: les pèlerins n'y sauraient trouver place, la plupart auraient une trop grande distance à parcourir. De plus, faute de local, plusieurs missionnaires n'y pourraient loger avec leurs catéchistes. La Trinité, au contraire, est la plus grande église de Tsong-min, le logement n'y fait pas défaut, et elle est beaucoup plus centrale. On en écrivit à M. de la Sayette qui ne fit aucune difficulté. Et voilà comment la Trinité est devenue centre de pèlerinage à N.-D. de Lourdes à l'exclusion de la chapelle qui lui est dédiée. La statue s'y trouve fort bien placée, du reste, au-dessus et en arrière de l'autel, devant un grand tableau de la T. Ste Trinité. Le St-Esprit, sous la forme d'une colombe, plane au-dessus de la tête de Marie, le Père et le Fils ont chacun une main levée et semblent la bénir: on dirait le tableau fait pour la statue, et vraiment cette statue a sa place toute naturelle devant ce tableau.

Les guérisons se sont multipliées depuis qu'elle y est; j'en citerai quelques-unes des plus remarquables.

A la Trinité, la vierge que Notre-Dame guérit une première fois en 1891 d'une artère coupée, l'a été de nouveau en 1894 d'une maladie d'yeux très grave. Les remèdes employés par les médecins de l'île n'y faisant rien, je conseillai à cette vierge d'aller à l'hôpital de Chang-hai dans l'espoir que les soins des médecins européens et des bonnes Sœurs de Charité auraient meilleur succès. Vain espoir! Le docteur dit à l'un des Pères chargés de la visite de l'hôpital qu'elle ne tarderait probablement pas à perdre la vue et la renvoya dans le même état. A son retour, je ne lui cachai pas la vérité, ajoutant que les médecins de la terre ne pouvant rien à son mal,

c'était le cas de recourir au ciel : Celle qui l'avait guérie d'une première infirmité pourrait bien aussi la guérir d'une seconde. Je l'engageai à faire une neuvaine devant la statue vénérée et à se laver chaque jour les yeux avec l'eau miraculeuse. La neuvaine se fit sans apporter d'amélioration. Tout étonné, j'interrogeai la vierge et découvris un manque de foi; elle s'était dit pendant la neuvaine : « Notre-Dame peut bien me guérir, mais je ne sais si elle le veut. » Pour lui faire toucher du doigt son manque de confiance, je lui dis qu'elle avait agi comme un enfant affamé qui dirait à sa mère : « Mère, j'ai faim, mais je ne sais si vous voulez me donner à manger. » Elle comprit et commença une seconde neuvaine, sans hésitation cette fois. Elle ne l'avait pas terminée que deux fois elle vit en songe une belle dame (qui ressemblait à la statue, m'a-t-elle dit) qui l'assura que le lendemain elle serait guérie. Et de fait, le lendemain elle était guérie. Pour témoigner sa reconnaissance, elle résolut de se consacrer sans réserve à Dieu et se mit entièrement avec tout ce qu'elle possédait à la disposition des missionnaires : c'est aujourd'hui une zélée baptiseuse de la Ste Enfance.

Une jeune mère de famille avait depuis plusieurs mois perdu un œil et s'apercevait avec une tristesse difficile à décrire qu'elle ne tarderait pas à perdre le second; car, elle y voyait de moins en moins. Que de médecins consultés ! que de remèdes employés ! hélas ! tout cela en vain : il ne lui restait que la triste perspective de la cécité à bref délai. Elle en était au désespoir, quand elle entendit parler de N.-D. de Lourdes et des guérisons opérées par elle. Cette pauvre femme vint donc en pèlerinage à la Trinité. Bien que la statue soit de grandeur naturelle et ressorte fort bien sur un fond sombre, elle ne la voyait pas et vint me demander où elle se trouvait. Sur mon indication elle s'en fut à la balustrade et avec une expression d'angoisse que je ne saurais oublier fit à la T. Ste Vierge une fervente prière avec une promesse. Je lui conseillai de se laver les yeux avec l'eau miraculeuse; elle le fit et fut guérie. Guérie parfaitement, mais dans la mesure de sa foi : elle demandait la guérison d'un seul œil; elle fut pleinement exaucée. La tristesse a fait place à la joie dans la famille, et pour témoigner leur reconnaissance, les deux époux ont voulu être administrateurs de leur chrétienté, ce qui entraîne d'assez fortes dépenses.

Plus récemment, c'est une païenne que la Vierge Immaculée a guérie. La famille s'était déclarée catéchumène depuis un an déjà sans que les exhortations ni les prières eussent pu ébranler l'obstinée grand'mère qui voulait, seule et contre tous, mourir dans l'idolâtrie. Elle fut prise de vives douleurs dans toute une moitié du corps sans que les remèdes et le temps lui apportassent de soulagement. Un beau jour quelqu'un lui dit : « Ne voyez-vous pas comme la sainte Mère guérit les malades, et combien nombreux sont ceux qui vont la remercier à la Trinité ? Pourquoi ne l'invoqueriez-vous pas et ne lui feriez-vous pas aussi la promesse d'un pèlerinage

si elle vous guérit ? » La bonne vieille qui, somme toute, tenait plus à la santé qu'à ses idoles, accepta. Elle prit de l'eau de Lourdes et fut guérie. Comme la T. Ste Vierge n'a pas coutume de faire les choses à demi, la guérison de l'âme suivit celle du corps, et notre vieille est maintenant une bonne néophyte.

N.-D. de Lourdes se plaisant à répandre ses faveurs sur Tsong-min, il était juste que Tsong-min montrât sa gratitude par quelque manifestation solennelle. C'est ce qui a eu lieu et me reste à raconter.

Monseigneur se trouvant dans l'île en tournée pastorale, et son passage à la Trinité coïncidant avec la fête de l'Immaculée-Conception, on donna avis aux chrétiens que la circonstance serait on ne peut plus opportune pour cette manifestation. Plusieurs jours à l'avance, les voisins de la Trinité travaillèrent avec entrain aux préparatifs de la fête, plantant des quantités de mâts destinés à porter des pavillons aux couleurs variées, fabriquant des portiques dans le goût du pays, ornant l'église d'inscriptions et de tentures empruntées un peu partout, que sais-je encore ? L'église n'avait sans doute jamais été ornée comme cette fois ; la statue de Notre Dame apparaissait dans un vrai bosquet de fleurs et de lumières. Mais N.-D. de Lourdes se contenta de la bonne volonté de ceux qui avaient tant travaillé pour son amour ; le sept décembre un temps affreux rendait les sentiers de l'île impraticables et mettait les gens un peu éloignés dans l'impossibilité de venir en pèlerinage, empêchant du même coup la procession projetée de sortir et de suivre le parcours si péniblement préparé. Toutefois, la pluie ayant cessé pendant la nuit, les environs fournirent encore une telle foule que nous fûmes amenés à reconnaître que le mauvais temps de la veille était une grâce, que sans cela on eût été absolument débordé et des désordres, sinon des malheurs, eussent été à déplorer. De fortes barrières mises aux portes pour maintenir la foule furent mises en pièces ; qu'eût-ce été avec le beau temps ? Tout, au contraire, se passa très bien ; ce fut vraiment une belle fête. Sa Grandeur célébra la Messe solennelle ; six missionnaires étaient présents ; de nombreux catéchistes et enfants de chœur faisaient le service de l'autel. L'après-midi avant le salut, une belle procession eut lieu dans l'intérieur de l'église. En tête du cortège une croix de bois ; car nous n'avons pas mieux, hélas ! Puis des administrateurs de diverses chrétientés portant des bannières de toile rouge avec inscriptions noires. Ils étaient suivis d'un groupe nombreux d'enfants portant tous un cierge à la main ; venaient ensuite les Maristes, les musiciens, la statue de Notre-Dame placée sur un brancard tout orné de soieries et de fleurs et portée par huit administrateurs en chapeaux de cérémonie, surplis et écharpes jaunes ; enfin les missionnaires et Sa Grandeur. La procession se déroula lentement à travers les nefs de l'église au chant du cantique de Lourdes traduit en Tsonminois et fut immédiatement suivie d'un salut

solennel qui devait clôturer la fête. Mais, une surprise bien consolante nous était réservée. Comme le temps était redevenu beau, le lendemain dimanche ceux qui n'avaient pu venir la veille accoururent en foule et il y eut encore plus de monde que le jour précédent. On compta plus de 1300 communions.

Deux traits bien touchants à l'occasion de cette fête. — Pour gagner du temps, les missionnaires allèrent le 7 entendre les confessions dans plusieurs chrétientés voisines. Une brave femme dit à l'un d'eux après s'être confessée : « Père, nous devons aller demain remercier la sainte Mère d'une guérison obtenue ; c'est pourquoi je suis venue me confesser. Mon mari voulait que nous attendions à plus tard, parce que nous n'avions pas à la maison de sapèques que nous puissions offrir à Notre-Dame ; mais je lui ai répondu : non, puisque nous avons fait une promesse, il faut l'acquitter au plus tôt. Nous n'avons pas de sapèques, qu'à cela ne tienne : mettons nos habits au Mont-de-Piété et nous en aurons. » Ce qui fut dit fut fait ; le lendemain ces bonnes gens, qui ne se doutaient pas avoir fait un acte admirable (la saison froide arrivait grand train), allaient jeter dans un tronc les sapèques que le Mont-de-Piété leur avait données en échange de leurs habits. Ce fait toucha grandement les missionnaires, et Monseigneur insista à plusieurs reprises pour connaître ces bons chrétiens.

Un administrateur de la chrétienté du Patronage de S. Joseph était gravement malade. Quand arriva la fête de l'Immaculée Conception, il dit à sa femme : « Va en pèlerinage à la Trinité ; la Sainte Vierge me guérira certainement. » Et sa femme, malgré la gravité de l'état de son mari, obéit simplement, fit ses 30 kilomètres dans la boue et, à son retour, trouva son mari guéri. Il vint lui-même, très bien portant, saluer Sa Grandeur quelques jours après. Touché de ces belles manifestations dont il était l'heureux témoin, Monseigneur voulut aussi faire son offrande à Notre-Dame : il lui laissa la belle chasuble dont il s'était servi pour la seconde fois seulement le matin de la fête.

Une seconde manifestation, moins générale, mais bien touchante encore, a eu lieu le 26 janvier 1895. En ce jour, premier de l'année chinoise, le district du Ho-so a été solennellement consacré à N.-D. de Lourdes. Les chrétientés y étaient bien représentées. A la fin de l'acte de consécration, on avait mis l'invocation : N.-D. de Lourdes, Patronne du Ho-so, priez pour nous ; des chrétiens venus d'autres districts ont protesté disant qu'il fallait dire Patronne de Tsong-min. Et de fait, les autres missionnaires ont exprimé leurs regrets de n'avoir pas été prévenus et ont demandé la consécration de l'île entière. Elle fut fixée au premier dimanche de mai. Ce jour-là il y eut plus de foule encore qu'au 8 décembre. Bien que nous fussions six missionnaires, nous fûmes absolument débordés : force nous fut de renvoyer des centaines de pénitents. Il y eut même des personnes

qui ayant pu se confesser ne purent recevoir la Sainte Communion dans l'impossibilité où elles furent de se frayer un passage à travers le flot humain qui se pressait dans l'église et aux abords. Malgré tout, il y eut un millier de communions. L'après-midi, il y eut procession comme au 8 décembre ; on put même sortir dans la cour malgré la violence du vent. Le district du Zang-so, le plus éloigné, avait toutes ses chrétientés représentées à cette fête. Il est des chrétiens qui durent faire pour venir et s'en retourner près de 100 kilomètres ; or il ne faut pas oublier qu'il n'y a dans le pays ni voitures, ni montures : on voyage à pieds ou en brouette, ce qui n'est pas le comble du confortable.

Parmi les pèlerins, nombreux furent encore ceux venus remercier Notre-Dame. Une personne atteinte de la typhoïde recouvra connaissance et santé après avoir pris de l'eau de Lourdes et fait une promesse. Près du sanctuaire se tenait un groupe venu de fort loin et composé de l'aïeul guéri de la dysenterie, du petit-fils et de l'arrière-petit-fils arraché comme son aïeul des bras de la mort par la très sainte Vierge. Un septuagénaire porta des cierges sur la balustrade ; voulez-vous savoir quelle faveur il a obtenue ? De devenir dans sa vieillesse, père d'un petit garçon vivement désiré et vainement attendu jusque-là.

Que d'autres grâces et guérisons je pourrais citer ; le messager chinois du Sacré Cœur en a publié souvent. Une enfant de 4 ans devint borgne avec circonstances aggravantes à la suite de la vaccine chinoise. L'œil éteint devint énorme, sortit de son orbite et resta ainsi pendant en quelque sorte sur la joue, fort douloureux et affreux à voir, jusqu'en juillet 1895. On résolut d'envoyer la jeune fille à Chang-hai pour y faire arracher cet œil : pour une raison ou une autre, le voyage ne se fit pas. En juillet 1895, une nouvelle maladie vint la clouer sur un lit de douleur. C'est alors que sa sœur aînée, émue de compassion pour elle, fit un pèlerinage à la Très Sainte Trinité, demandant à N.-D. de Lourdes la guérison de la maladie actuelle, ne songeant même pas à l'œil infirme, ainsi qu'elle me l'a affirmé. La maladie fut guérie, et par surcroît l'œil infirme rentra dans son orbite après 18 ans de souffrances, sans qu'il reste aucune trace du premier mal. Cette jeune fille a maintenant 23 ans. Cette guérison est celle qui a fait le plus d'impression, parce que les témoins sont plus nombreux et que l'œil était vraiment horrible.

Une femme païenne, voisine de la chrétienté de Lourdes, fut atteinte d'un mal que les médecins ne pouvaient guérir. On eut recours aux idoles et à toutes sortes de superstitions ; ce fut toujours en vain. Après 40 jours, tout espoir naturel et préternaturel était perdu. C'est alors qu'un néophyte voisin vint trouver le mari et lui dit en plaisantant, faisant allusion aux superstitions : « Maintenant que tu as fait toutes les tiennes, permets-moi de faire des miennes. — Que peux-tu faire, lui répond le païen, puisque tu

es chrétien ? — Justement, reprit le chrétien, puisque les idoles ne peuvent rien pour toi, que ne t'adresses-tu à Dieu ? Tu n'es pas sans avoir entendu parler des guérisons opérées par N.-D. de Lourdes. » — Le païen accepta. Le néophyte pria une vierge d'aller exhorter la malade, qui volontiers accepta aussi de faire une neuvaine à Notre-Dame. Le cinquième jour de la neuvaine elle était complètement guérie sans autre remède qu'un peu d'eau de Lourdes ; sur quoi toute la famille se déclara catéchumène.

D'autres païens guéris aussi par N.-D. de Lourdes se sont contentés, hélas ! d'un pèlerinage et d'une offrande ; peu conséquents avec eux-mêmes, ils ne se sont pas convertis. J'en sais d'autres, au contraire, qui ont été fortement ébranlés par ce qu'ils ont vu à la Trinité les jours de pèlerinage.

Pour finir, une guérison toute récente. Un enfant de 6 ans fut atteint d'une maladie très grave dont j'ignore le nom français et que les chinois appellent « *Kin-fong* ». Il resta sans connaissance deux jours et deux nuits, et ses parents le regardaient comme perdu. Quand l'enfant semblait devoir expirer, ils firent le vœu d'un pèlerinage à la Trinité, et se jetèrent à genoux pour réciter le rosaire. « Chose merveilleuse, m'a dit la mère enthousiasmée, à peine finissions-nous le rosaire que l'enfant s'est mis à parler : il était guéri ».

La sœur d'un de nos Pères chinois a été guérie de la phtisie le jour de l'Assomption dernière.

Ce qui précède suffit pour prouver que N.-D. de Lourdes a jeté un regard de prédilection sur Tsong-min et que c'est à bon droit que nos insulaires chrétiens la proclament leur Patronne, en toute justice que l'île lui a été consacrée. Cela suffit aussi pour faire comprendre que l'église où se trouve sa statue miraculeuse, la plus grande de Tsong-min pourtant, est devenue beaucoup trop petite pour les foules qui y accourent. Daigne notre si bonne Mère inspirer à ses dévots de nous venir en aide ! D'après les devis du F. Beck, notre architecte, c'est de 10.000 à 15.000 francs qu'il faudrait !

Extraits de diverses Lettres du P. Le Chevallier.

Tsong-min, 19 décembre 1896.

Oh ! que de merveilles opère ici N.-D. de Lourdes depuis quelques années ! A peu près toutes les chrétientés de Tsong-min ont fait faire des bannières (et quelques-unes très riches) pour les offrir au sanctuaire où se trouve sa statue miraculeuse : on en compte déjà 51, et je sais que d'autres se feront encore. Le 8 décembre dernier avait lieu le pèlerinage du Ho-so : foule énorme, belle procession : le jour même plusieurs païens se faisaient inscrire comme catéchumènes. La veille au soir je recevais de la section de Ou-si, bien loin de Tsong-min, une lettre d'un missionnaire racontant une guérison et demandant actions de grâces : N.-D. de Lourdes de Tsong-

min avait guéri une malade désespérée. — A ce pèlerinage d'un seul district étaient accourus de nombreux chrétiens des autres districts et même des îles du sud et du nord.

Je viens d'apprendre un joli cas. Les médecins avaient déclaré perdu sans ressources le fils unique d'une famille païenne. Gardant de l'espoir contre tout espoir, la mère s'adressa à une de nos vierges baptiseuses qui sait un peu la médecine. Saisissant l'occasion par les cheveux, celle-ci s'empressa de baptiser le petit moribond, puis exhorta la mère à se tourner du côté du ciel. Celle-ci promit que la famille se convertirait et qu'elle remercierait Notre-Dame si l'enfant était guéri. Or, je crois que c'est le jour même (peut-être le lendemain), elle venait déclarer que l'enfant était guéri. La vierge l'engagea à tenir sa promesse ; mais elle donna une réponse évasive, disant que certainement, elle remercierait la Sainte Vierge ; mais, de conversion point n'en fut question. Le lendemain le petit « guéri » était en paradis : il n'avait que cinq ans.

En ce moment je dirige le catéchuménat de St-Martin. Comme toujours, les séances de projections ont grand succès et attirent les gens du dehors, même les païens. Nous avons été éprouvés par la maladie et la mort qui a choisi comme victime une jeune femme venue depuis quelques jours seulement. Le matin, en apprenant l'acte d'espérance, elle disait toute joyeuse à propos de ces paroles « la grâce en ce monde et la vie éternelle » en chinois « le bonheur éternel du ciel » : je le tiens déjà ce bonheur. Et toutes ses compagnes de rire et d'en plaisanter. Elle était prise de la fièvre le lendemain et mourait dans la matinée suivante après avoir reçu le Baptême. Elle avait peut-être eu quelque pressentiment....

15 décembre 1896.

N'eût été le mauvais temps, nous aurions eu une fête splendide le 15 novembre dernier : pèlerinage général de Tsong-min. Une vingtaine de musiciens s'y étaient donné rendez-vous pour honorer la T. Ste Vierge ; parmi eux plusieurs païens qui avaient dit à leurs amis qu'ils se feraient un plaisir d'y venir faire de la musique « pour l'amour de la Ste Mère » (c'est le nom commun de Notre-Dame en chinois). Et de fait ils y vinrent en habits de fête et refusèrent tout salaire. Un temps affreux a tout gâté : pour beaucoup de gens, ç'a été un vrai pèlerinage de pénitence. J'ai dû en nourrir un bon nombre à mes frais qui ne pouvaient s'en retourner à cause du mauvais état des chemins et de la distance; or, il n'y a ici ni auberge ni hôtellerie! Malgré tout, nous pûmes entendre environ 1100 confessions. Il était venu des chrétiens des îles du sud et du nord, sans compter les Tsongminois.

23 mars 1897.

A propos de N.-D. de Lourdes, voilà que les guérisons ne se bornent plus à Tsong-min ; le *Messager chinois du Sacré Cœur* en a publié plusieurs,

dont l'une signée du P. Chauvin, docteur médecin, obtenues par «N.-D. de Lourdes de Tsong-min ». Voilà qui me fait un vif plaisir. Ce qui est moins gai, c'est le refrain que nous a chanté notre Frère architecte après deux visites à l'église où se trouve la statue vénérée. Il était question de l'embellir et même de l'agrandir. Après examen de la charpente qui nous a déjà joué un vilain tour et qui pourrait sous peu nous en jouer d'autres, paraît-il, ce bon Frère a déclaré qu'il n'osait pas toucher à cette église; que le mieux est de l'abattre et de la reconstruire. Pour cela (c'est son métier) il prétend que 7000 piastres suffiraient, étant donné que les matériaux actuels pourraient servir. 7000 piastres (17,500 fr.) c'est peu de chose pour un architecte ; mais, le trésor de N.-D. en comptant à peine une centaine, jugez de l'accueil que nous avons fait à cette déclaration ! Pourtant si c'est le bon plaisir de Notre-Seigneur que sa T. Ste Mère soit spécialement honorée ici, il saura bien nous en procurer les ressources.

Les guérisons se font même parmi les païens, qui, eux aussi, viennent ici en pèlerinage.

Tous ne se convertissent pas, hélas ! Pourtant ces guérisons sont un instrument de conversion pour plusieurs.

Et que vous dire de l'enthousiasme qu'elles ont suscité parmi nos chrétiens ! Au dernier pèlerinage on avait déjà offert 52 bannières dont quelques-unes très belles. Je sais tel paysan guéri par Notre-Dame qui, réduit à vendre ses terres pour payer ses dettes, a tenu malgré cela à offrir plus de 20 piastres (environ 60 francs) pour celle de sa chrétienté, laquelle, brodée à la main sur satin vert, compte entre autres richesses 112 grelots en argent doré suspendus à des chaînettes de même métal. C'est d'emblée la plus riche. Avouons, bien cher Père, que c'est une merveille opérée encore par N.-D. de Lourdes. Nos Tsongminois, qui tiennent tant à la sapèque, devenus généreux et très généreux envers notre si Bonne Mère! Qui l'aurait soupçonné il y a trois ans ?

Une guérison très remarquable à ajouter à celles dont je vous ai adressé le récit est celle d'une phtisique, sœur d'un de nos Pères chinois, guérie subitement devant la statue miraculeuse le jour de l'Assomption. Malgré un hiver froid et surtout extrêmement humide, elle n'a plus eu de toux jusqu'ici et est florissante de santé. Deux enfants ont aussi été guéris subitement, l'un du croup, l'autre d'un mal dont j'ignore le nom, et qui, au témoignage d'un médecin, exigeait des soins immédiats et eût occasionné de grandes dépenses à ses parents. La tante de l'enfant le conduisit aux pieds de Notre-Dame, l'enfant était radicalement guéri dès le lendemain sans l'usage d'un seul remède.

Je ne puis terminer cette lettre sans vous conter l'histoire singulière d'une conversion qui vous montrera clairement que si j'ai de nombreux convertis (11 inscrits aujourd'hui) j'ai de la chance et rien de plus. — Le 22 février

dernier je me rendais à la chrétienté du Sacré-Cœur pour y saluer notre Père Ministre et le P. Ooms, venu de Hai-men donner la retraite à nos vierges. Ces bons Pères, sachant que le soir même je devais commencer une mission dans mon district, voulurent me prévenir pour m'éviter la course. Je les rencontrai à peu près à mi-chemin. Je revins donc sur mes pas en leur compagnie. En passant, j'indiquais au P. Ooms un quartier où nous comptons de nombreux néophytes et catéchumènes quand tout à coup éclate un retentissant « diable d'Europe ». L'injure venant de ce quartier, je ne pouvais faire le sourd, et sans me faire méchant, je voulus intimider l'insulteur. Je m'arrête donc, me tourne vers la direction d'où était partie l'insulte, tire mon carnet et gravement fait mine d'y inscrire quelque chose. Puis à quelques pas de là j'indique le cas à un néophyte.

A peine étions-nous rendus au terme de notre voyage que voilà toute une troupe de néophytes et de païens qui viennent nous faire des excuses pour l'insulte. Mais, qui l'aurait jamais soupçonné, la famille de l'insulteur se déclarait chrétienne du coup et pour preuve que c'était sérieux, laissait au catéchuménat un enfant de 14 ans. C'est à faire désirer d'être insulté tous les jours. Et voilà que peu après une brave voisine de ces bonnes gens se laissait gagner par la contagion et venait d'elle-même s'installer au catéchuménat des femmes. Une troisième famille s'étant déclarée avant eux, je crois qu'il ne reste plus de païen dans ce groupe. Que les voies de la divine Providence sont admirables et impénétrables !

31 mars.

Une petite œuvre que je voudrais fonder, s'il m'était possible, c'est celle des incurables, pauvres malheureux dont personne ne s'occupe ici et pourtant si dignes de pitié ! Cette idée me trotte depuis longtemps par la tête. Comme de juste je m'en suis ouvert à qui de droit ; les supérieurs craignent que ce ne soit créer une charge à mes successeurs et d'autre part ne peuvent m'aider ; le Père spirituel m'exhorte quand même à ne pas laisser perdre cette inspiration qu'il croit venir du Bon Dieu. Que faire ? Je me trouve dans de telles circonstances que je n'ai pas le cœur de laisser quelques incurables sur le grand chemin ; je viens de louer une maison où je vais en installer deux ou trois pour commencer, sans m'engager à rien envers eux, même pas à les nourrir (pour ne pas engager mes successeurs) : je leur prête seulement un gîte à côté de bons chrétiens qui leur rendront les services qu'ils ne peuvent se rendre à eux-mêmes.

Actuellement j'aide un jeune phtisique orphelin, un infirme des deux jambes, un autre infirme des deux pieds et des deux mains, un autre qui a la danse de Saint-Guy et ne peut se servir de ses bras, un autre paralysé des deux jambes et d'un bras depuis l'âge de 6 ans (il en a 19 ou 20 maintenant), et enfin un aveugle. Aujourd'hui on m'en propose un nouveau

auquel il manque un pied. Outre leurs infirmités, ces incurables ont pour marâtre une pauvreté noire. Jugez s'il m'est possible de rester indifférent à la vue de ces misères ! Un petit souvenir pour ces malheureux, s'il vous plaît, mon R. Père, et un autre pour qu'il plaise à Notre-Seigneur de m'accorder de faire encore en ceci selon son bon plaisir. Il n'existe, ni à Tsong-min, ni à Chang-hai, d'œuvre pour les incurables.

Je viens de faire deux pertes sensibles 1° en la personne de mon vieux catéchiste mort après 40 ans de services ; c'était un excellent chrétien, et envers le missionnaire d'une fidélité rare, d'un respect extraordinaire et d'un grand dévouement; 2° en celle d'un néophyte modèle dont la conversion a été racontée autrefois dans les *Lettres de Jersey*. Tous font son éloge et vont même jusqu'à dire qu'il n'a pas son pareil dans l'île au point de vue de la ferveur, du zèle désintéressé, du dévouement à la religion. Mais aussi, quelle belle mort il a faite ! C'était le principal administrateur de la Maternité, chrétienté toute récente et pourtant déjà la plus nombreuse du Ho-so. Si j'en ai le loisir, j'écrirai quelques détails sur ce saint homme.

En ce moment le R. P. Storr et moi nous donnons une petite retraite à une soixantaine de néophytes.

Au dernier catéchuménat, il est venu 182 hommes et une soixantaine de femmes ; au précédent un peu moins.

Zi-ka-wei, 10 août 1897.

Un de mes paroissiens vient d'être ordonné prêtre le jour de la St-Pierre ; c'est le second en trois ans. On l'a magnifiquement fêté à Tsong-min, où il est venu pour sa première Messe. A ce propos, un chrétien me disait que je suis le plus heureux des missionnaires ; car, dans mon district il y a de nombreuses conversions, on y compte deux prêtres, et Notre-Dame y opère de nombreuses guérisons. Ce chrétien a raison ; je suis vraiment gâté, et je suis un monstre d'ingratitude de ne pas reconnaître comme je le devrais tant d'amour de la part de JÉSUS et de sa T. Ste Mère. *Quis dabit mihi ?* Aidez-moi, mon R. Père, à rendre amour pour amour et à me dévouer jusqu'à la mort pour payer en quelque façon ma dette de reconnaissance.

Il est assez probable qu'au prochain *status* mon district va être divisé. De fait, 3800 chrétiens baptisés et environ 1900 catéchumènes, c'est beaucoup trop pour moi : j'étais littéralement débordé cette année.

7 malades ont été guéris par N.-D. de Lourdes dans la chrétienté du St-Rosaire. Je me trouvais présent quand un enfant de 5 ans fut abandonné des médecins. J'engageai ses parents à faire une promesse à Notre-Dame ; le lendemain l'enfant était sauvé. — Des 6 autres, tous atteints d'une maladie épidémique, que je crois être le typhus, l'un était à l'agonie déjà raidi par le froid de la mort et ne pouvant plus parler ; un autre était déjà sans connaissance ; un troisième a été très longtemps sans prendre aucun

aliment ; les autres très gravement atteints aussi. Tous ont fait des vœux à Notre-Dame et tandis que le mal faisait des victimes ailleurs parmi les chrétiens et les païens, tous ont été guéris.

L'an dernier une chrétienne de la Visitation fut prise, à la suite de ses couches, d'une toux et d'une fièvre opiniâtres lesquelles n'ayant pu être enrayées dégénérèrent peu à peu en phtisie. Bientôt la malade dut garder le lit. Son frère, le P. Si, qui se trouvait alors dans sa famille, la quitta les larmes aux yeux craignant bien sans doute ne la plus revoir ici-bas. De fait, les plus habiles médecins déclarèrent le mal incurable. Qu'allaient devenir ses deux enfants tout jeunes encore ? Cette pensée affligeait cruellement la malade. Elle résolut de s'adresser à N.-D. de Lourdes. Le jour de l'Assomption elle réussit à se traîner jusqu'à la Trinité distante de deux kilomètres à peine, et là, devant la statue miraculeuse, fit une prière si touchante en faveur de ses enfants que la T. Ste Vierge se laissa toucher : elle fut guérie sur place. — « Après la Messe, m'a raconté sa nièce présente à cette scène, elle se rendit chez sa sœur, voisine de l'église, et avec une émotion qu'elle ne pouvait contenir : « Est-il possible, dit-elle, que Notre-Dame soit si bonne pour moi qu'elle ait voulu me guérir de suite ? C'est incroyable comme je me trouve bien. » — Depuis ce moment il n'y a plus eu ni toux ni fièvre, mais une santé très florissante. — J'ai attendu un an avant de publier cette guérison pour bien constater qu'elle est vraie et durable. Or j'affirme qu'à voir aujourd'hui cette personne, on ne saurait se douter qu'elle a jadis été aux prises avec la terrible maladie. — De nouveau, son frère et moi lui avons fait subir un interrogatoire, le mois dernier; de nouveau il ressort que son mal était déclaré incurable et qu'elle a été guérie devant la statue miraculeuse au jour de l'Assomption.

Au mois de mai dernier, le P. Kennelly fut appelé de nuit pour administrer un jeune homme de 25 ans. Il le trouva se tordant dans des douleurs atroces et ayant le ventre extrêmement ballonné. « A le voir en cet état, me dit-il plus tard, je lui donnais au plus pour quelques heures de vie. » — Après l'avoir administré, il l'exhorta à recourir à Notre-Dame, ce que le malade fit volontiers en prenant quelques gouttes d'eau de Lourdes. Sur quoi le Père partit. Le lendemain on allait lui annoncer que ce jeune homme était hors de danger. — Ayant appris le cas, j'allai aux informations. Le frère du malade d'abord, lui-même ensuite, me dirent que la guérison avait été subite : « A peine eus-je bu l'eau de Lourdes que toute douleur a immédiatement cessé. — Tu veux dire, objectai-je, qu'à partir de ce moment tu as commencé à te trouver mieux, et que peu à peu tu n'as plus rien senti. — Non, Père, c'est immédiatement que les douleurs ont cessé. » — Inutile d'ajouter qu'il est allé joyeux à la Trinité remercier son auguste bienfaitrice et acquitter son vœu.

Une jeune fille de 23 ans vit un de ses bras enfler avec de vives douleurs.

Selon toute apparence, c'était un anthrax qui commençait, maladie fréquente à Tsong-min et qui estropie souvent ceux qui en sont atteints, les tue parfois. Elle n'hésita pas; au lieu de recourir au médecin, elle s'en fut en pèlerinage, demander sa guérison à N.-D. de Lourdes. Le soir même plus de douleur ni d'enflure, toute trace du mal avait disparu.

Un néophyte était à la mort d'une maladie contre laquelle tous les remèdes avaient échoué. Une bonne vierge étant allée le visiter fut prise de compassion et lui proposa de recourir à N.-D. de Lourdes en lui faisant un vœu, ce qu'il fit. Elle lui donna aussi quelques gouttes d'eau de Lourdes et l'exhorta à s'unir à elle et à sa femme pendant qu'elles allaient réciter le chapelet à son intention.

Malgré ses efforts, il ne pouvait d'abord répondre aux *Ave Maria;* mais, chose singulière, plus la récitation du chapelet avançait, moins de difficulté il éprouvait, et à la fin sa langue était complètement déliée. Ce ne fut pas seulement l'usage de la parole qu'il recouvra; bientôt il était sur pied délivré de son affreuse maladie.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il n'y a pas que des chrétiens à être guéris. La liste des païens qui l'ont aussi été est déjà assez longue. Ce qui est triste à constater, c'est que tout en reconnaissant la puissance et la bonté de la T. Ste Vierge, la plupart, inconséquents avec eux-mêmes, ne songent même pas à se convertir. Un pèlerinage, une offrande, et ils se croient libres.

Voici quelques cas plus récents. — Un jour, le maître d'école de la Trinité voit arriver un individu qui, tout embarrassé, semblait chercher quelque chose. — « Que voulez-vous, lui demanda-t-il ? — Indiquez-moi, s'il vous plaît, où se trouve la Sainte Mère. — D'où êtes-vous et que lui voulez-vous ? — Je suis du bourg de Sin-mi-hang-tsen. Mon enfant gravement malade était abandonné des médecins; j'ai fait alors des superstitions, suis allé à la pagode brûler de l'encens et implorer les poussahs. Rien n'y a fait : l'enfant allait mourir. Ayant entendu dire que la Sainte Mère guérit ici beaucoup de malades, j'ai eu recours à elle et elle a guéri mon enfant. Je viens la remercier. » — Le maître d'école le conduit alors à l'église où, devant la statue miraculeuse, notre païen fait forces prostrations, puis une offrande.

Une autre fois, c'est encore un païen qui s'y rend en pèlerinage et déclare au même maître d'école que toute sa famille (six personnes) avait la dysenterie et qu'ayant entendu parler des guérisons opérées par Notre-Dame, ils ont eu recours à elle et que tous ont été guéris. Il venait la remercier.

Une païenne fut abandonnée des médecins à la suite de ses couches. Elle n'avait pris aucune nourriture, aucune boisson depuis 3 ou 4 jours, quand un médecin chrétien consulté à son tour l'exhorta, à défaut de tout espoir humain, à recourir à N.-D. de Lourdes qui la pouvait guérir. La malade fit

un vœu, et contre toute espérance elle fut guérie. C'est ce médecin lui-même qui m'a certifié et la gravité du mal et sa guérison par N.-D. de Lourdes.

Zi-ka-wei, le 9 août 1897.

Comme vous vous intéressez à mon district, voici, mon Révérend Père, quelques chiffres sur les ministères de cette année : On y a baptisé 2028 personnes, le plus grand nombre enfants d'infidèles moribonds; il y a eu plus de 10500 confessions, 115 extrêmes-onctions, 45 mariages. J'y ai 24 écoles à mes frais, en plus des 3 catéchuménats pour les nouveaux convertis. Il s'y trouve environ 3800 chrétiens baptisés et 1900 catéchumènes. Aussi, dois-je à la vérité de dire que je me suis trouvé absolument débordé. Les supérieurs tenant compte de la situation vont probablement diviser ce district qui donne tant de travail et aussi tant d'espérances.

Veuillez remercier de ma part, mon Révérend Père, et cela très vivement, les dames si charitables de l'œuvre des Tabernacles qui, plusieurs fois déjà, me sont si généreusement venues en aide. Chaque jour je prie Notre-Seigneur de le leur rendre au centuple. J'ai 24 chapelles à entretenir et orner.

Tsong-min, 31 mars 1898.

Je vous écris d'une petite chrétienté de formation récente dédiée à N.-D. de Bon Conseil, où je suis venu pour établir quelques pupilles de la Ste Enfance qui sont dans la dernière misère. Grâce à une aumône des Supérieurs, je vais leur faire construire de petites cabanes en roseaux et leur donner un petit coin de terre à cultiver. Il faudrait encore leur procurer le moyen de se marier et de former des ménages; mais... *prius est vivere.*

N.-D. de Bon Conseil n'a encore qu'une chapelle provisoire, et il est probable que d'ici longtemps il n'y aura pas mieux. D'ailleurs, en octobre dernier j'ai dû vous apprendre, mon Révérend Père, que depuis le dernier *status* je travaille surtout dans le neuf. Dès que le temps le permettra, on va mettre la main à l'œuvre pour construire deux nouvelles chapelles, centres de deux nouvelles chrétientés. L'une sera dédiée à N.-D. de Lorette, l'autre à la Compassion de la T. Ste Vierge. Je veux vous conter comment s'est résolu le problème si difficile pour un pauvre missionnaire de la construction de ces deux chapelles. Lorette sera construite grâces à des aumônes que m'annonce le R. P. Socius et que je n'ai pas encore reçues. La Compassion est le don délicat d'une personne charitable de Chang-hai. Ayant rencontré cette personne chez laquelle j'étais allé pour affaire, elle me proposa divers objets, devants d'autels, baldaquins, etc. pouvant servir dans de petites chapelles. J'acceptai avec plaisir, « d'autant, ajoutai-je, qu'à peine rentré à Tsong-min, je vais faire construire une nouvelle chapelle en roseaux. » — C'est bien pauvre, mon R. Père, me dit-elle, et rappelle la

grotte de Bethléem. — Oui, sans doute, c'est pauvre; mais tout pauvre que ce soit, je m'estimerais heureux si au lieu d'une j'en pouvais construire deux. — Eh! pourquoi ne les construisez-vous pas? — Oh! c'est bien simple; pour construire il faut de l'argent, et je n'en ai pas. — Combien faut-il pour ces chapelles en roseaux? — Environ 120 piastres (350 fr. environ), à cause de la cherté extraordinaire du bois nécessaire à la charpente. Tout cela était dit de ma part sans arrière-pensée. Or, à la fin de ma retraite, cette personne me faisait remettre 120 piastres pour une chapelle dédiée à N.-D. de la Compassion. Et voilà comment, au lieu d'une chapelle, je vais en faire construire deux. C'est demain qu'aurait lieu la première fête patronale si elle était construite.

En union de SS. Sacrifices,

R^{æ} V^{æ} infimus in X^{to} servus,

J. Le Chevallier.

Persécutions domestiques qu'ont eu à souffrir pour la foi trois jeunes convertis.

Relation du P. Le Chevallier.

SUR le territoire de la chrétienté dédiée à Notre-Dame sous le titre de la Maternité, vivait une famille païenne composée de quatre frères dont les deux aînés mariés et père de famille. Les trois plus jeunes étant venus se déclarer catéchumènes, l'aîné, enragé fumeur d'opium, en devint furieux et fit tout pour les faire revenir sur leur détermination. N'y ayant pas réussi, il se mit à les persécuter. D'abord il s'empara d'une partie de leurs terres prétextant qu'elles lui appartenaient. Ses frères, pauvres laboureurs vivant du produit de leurs champs, ne trouvaient pas leur compte à cela, bien entendu. Ils vinrent n'en prévenir. Je voulus tenter une réconciliation et fis appeler le fumeur d'opium, nommé *Véh-kène-lang*. Il vint de fait, mais pour accuser ses frères avec violence. Je lui parlai avec bonté, l'exhortant à la paix et tâchant de lui faire comprendre que se faire chrétien, loin d'être un mal, est le plus grand des biens. Sur la question des terres usurpées qu'il prétendait être à lui, je lui dis qu'une façon bien simple de tout arranger à l'amiable, était d'examiner les papiers dont chacun des 4 frères avait un exemplaire et sur lequel était consignée leur part respective. Je ferais écrire au *ka-tsang* (agent subalterne de police) d'accompagner un catéchiste que j'enverrais tout vérifier sur les lieux. — « Si tes frères ont, de fait, outrepassé leurs droits, je te promets qu'ils te rendront ce qui t'est dû; mais, dans le cas contraire, il faut aussi leur laisser ce qui est à eux. Puis revenez tous ensemble demain avec le résultat de l'enquête. »

Rien à redire à cela; tous approuvant ces décisions, Véh-kène-lang accepta

aussi. Catéchiste, ka-tsang, voisins et intéressés s'en furent donc mesurer les terres en litige. Le résultat n'était pas douteux. Mais pendant qu'on revenait le lendemain, selon qu'il en était convenu, m'apporter le résultat de l'enquête, Véh-kène-lang était déjà loin sur le chemin de la ville où il allait intenter un procès à ses frères. Quel procès ? Celui de lui avoir gravement manqué, à lui leur aîné et chef de la famille, en l'injuriant, le frappant, lui prenant ses terres, que sais-je ? Une telle accusation est grave en Chine où l'égalité devant la loi n'existe pas. Vous saurez, mon R. Père, qu'être accusé dans ces pays-ci, fût-on le plus innocent des hommes, ne va pas sans danger et sans de grandes dépenses, surtout si c'est un supérieur qui accuse son inférieur : *a priori* il doit avoir raison. — Que faire dans notre cas ? Comme nos trois jeunes gens souffraient pour s'être faits chrétiens, je ne pouvais les abandonner. On fit donc écrire au mandarin pour lui faire connaître l'occasion de cette accusation inique et mensongère, et on conseilla aux accusés une contre-accusation. Grâce à cela l'accusation fut rejetée, et le procès n'eut pas lieu. Mais Vèh-kène-lang n'en devint que plus furieux d'avoir été déjoué et d'avoir dépensé en vain une belle somme d'argent. Il résolut d'en finir avec ses frères et de les tuer. Ceux-ci, ayant eu connaissance de cette détermination et sachant leur aîné capable de tout, furent saisis d'une frayeur incroyable, surtout les deux plus jeunes. Poursuivis une première fois, ils prirent la fuite à travers le canal qui, selon l'usage de Tsong-min, entoure l'enclos où se trouvent les habitations d'une même famille. Et comme Véh-kène-lang semblait s'attribuer le droit de haute propriété sur tout ce qui leur appartenait, ils se hâtèrent de mettre en sûreté chez des parents et amis tous les objets de quelque valeur pour ne pas les exposer à disparaître successivement. N'en pouvant plus d'être nuit et jour sur le qui vive et dans des transes continuelles, les deux plus jeunes s'enfuirent tout de bon; l'un d'eux ne se crut même en sûreté qu'après avoir mis la mer entre lui et son persécuteur. Quant à la fiancée du plus jeune, je dus aussi la mettre en sûreté dans un orphelinat pour enlever à Véh-kène-lang la tentation de la vendre. *Véh-dzai-lang*, leur cadet, restait donc seul avec sa famille pour tenir tête à l'orage. Il faillit lui en coûter la vie. Par suite de veilles continuelles, il succombait parfois à un sommeil de plomb, ce qui lui valut d'être pris dans un guet-apens. Un beau matin il est réveillé en sursaut par quelqu'un qui frappe à la porte et l'appelle d'un ton amical : « Véh-dzai-lang, lève-toi vite; le missionnaire est à la chrétienté. Allons ensemble à la messe. — Une minute, je suis à toi, répond celui-ci qui ne se doute de rien; seulement le temps de m'habiller. » Puis il va ouvrir la porte à ce prétendu ami. A peine la porte est-elle ouverte qu'il se trouve en face d'une troupe de brigands armés de lances et coutelas qui son frère en tête, se précipitent sur lui et envahissent la maison. Il reçoit à la cuisse un coup heureusement détourné de sa direction par l'un des

nombreux voisins accourus au tapage fait par tous les chiens du voisinage, tapage que le malheureux jeune homme n'avait même pas entendu, tellement il dormait d'un profond sommeil. Ces mêmes voisins réussirent à l'enlever de là et peu après me l'amenèrent en brouette à la chrétienté du St-Rosaire où je me trouvais alors. — Si ce qu'on me contait était exact, il s'agissait d'un cas extrêmement grave. Mais ne pouvant pas croire à tant de malice de la part d'un frère, je pris la résolution d'aller tout vérifier par moi-même. Ma résolution étonna beaucoup; car la bravoure n'est pas le fait des Tsongminois, et les brigands étaient encore là, disait-on. On m'obéit pourtant. Nous partîmes, moi, 2 brouettiers et un maître d'école (celui-là même que j'avais envoyé une première fois) qui me suivit comme une victime résignée. En chemin on nous confirma que les brigands étaient toujours chez Véh-dzai-lang à faire bombance pour jouir de leur victoire. Tout près d'arriver, je récitai un *Memorare* pour demander à Notre-Dame de faire tourner à bien notre expédition quelque peu téméraire, et elle ne nous fit vraiment pas défaut. Première chance : par suite de la sécheresse le canal était à sec, ce qui nous permit d'y descendre et d'entrer par derrière dans l'enclos. Comme on ne surveillait que l'entrée, nous étions sur l'aire des habitations avant qu'on se fût aperçu de notre arrivée. Une bombe tombant à l'improviste n'aurait fait guère plus d'effet que notre apparition soudaine. Les armes étaient en faisceaux sur l'aire et à en juger par ces faisceaux leurs propriétaires devaient être près de 50. Je pris mon carnet et, sans souffler mot, dévisageant tous ceux qui paraissaient, fis semblant d'écrire leur signalement. Cette manœuvre en déconcerta plusieurs qui filèrent les uns après les autres sans dire un mot. Pourtant il s'en trouva un qui eut moins peur; il vint m'inviter à entrer et à m'asseoir. Je répondis que je n'en avais pas le temps, que je n'étais pas venu pour causer. Sur ce, je m'empare d'un faisceau d'armes, le remets à mon brouettier qui n'ose pas me désobéir, mais tremble en les recevant et donne l'ordre de partir au plus vite par le même chemin. Ce coup d'audace jeta les brigands dans la stupéfaction; mais la surprise du premier moment passée, comprenant que, dans mes mains, leurs armes devenaient contre eux une terrible pièce à conviction, ils se jetèrent à notre poursuite pour les ressaisir. Un paysan les arrêta en leur mettant la puce à l'oreille : attaquer un missionnaire serait, dit-il, aggraver singulièrement une situation déjà assez grave. Ils se le tinrent pour dit et rebroussèrent chemin.

Jugez de l'étonnement de ceux qui, en chemin, nous virent avec ces étranges dépouilles prises à l'ennemi ! Et à la chrétienté donc ! Nous avions, je crois, dix lances et un coutelas. Que faire de ces armes ? La conduite à tenir était claire : prier le Père Ministre de la section de les faire porter au tribunal en prévenant le mandarin de ce qui venait d'arriver. Des satellites furent immédiatement envoyés à la poursuite des principaux coupables qui,

Véh-kène-lang en tête, furent conduits en ville où ils furent sévèrement châtiés. Châtiés à la chinoise, hélas ! c'est-à-dire qu'ils reçurent *a posteriori* des volées de coups de bambous, déboursèrent pas mal d'argent et furent relâchés. Le système a du bon dans certains cas; mais la haine ne désarme pas: de tels châtiments ne peuvent que l'envenimer. Les deux frères ne pouvant plus rester sur leur enclos, j'avais envoyé le plus jeune à notre école interne, et nous trouvâmes au loin une maison à louer pour Véh-dzai-lang et sa famille. — Ne retrouvant plus ses frères, Véh-kène-lang tourna sa haine contre leur maison qu'il démolit et se mit à vendre par pièces aux plus offrants. Mais un avis de moi mit les acquéreurs dans leurs petits souliers : je les prévenais que je ferais poursuivre tous ceux qui coopéreraient à ce vol manifeste, ce que je fis. Puis, profondément attristé de cet état de choses, je résolus de tenter une nouvelle démarche pour voir s'il ne serait pas possible de faire enfin cesser cette persécution insensée. Accompagné d'un catéchiste, je me rendis une seconde fois sur l'enclos des Véh. Une foule considérable m'y suivit s'attendant à du nouveau. J'interpellai alors Véh-kène-lang et sa femme et leur demandai s'il n'était pas barbare, contre nature, de haïr ainsi des frères qui ne leur avaient fait aucun mal. Quelle utilité y trouvez-vous ? Plus de paix possible; des châtiments et la ruine à bref délai. Réconciliez-vous donc une bonne fois et vivez en bonne harmonie comme autrefois. Si vous écoutez mes conseils, je suis tout disposé à vous venir en aide. Dans le cas contraire, ne vous en prenez qu'à vous-même des malheurs qui peuvent encore fondre sur vous. Toute la foule d'approuver et d'exhorter aussi à la réconciliation. Hélas ! nous parlions dans le désert. Trois fois nous dûmes recourir aux tribunaux; trois fois les tribunaux se montrèrent impuissants à réduire cet homme aveuglé par la haine. Après avoir vendu toutes ses terres, pour satisfaire sa double passion de vengeance et d'opium, Véh-kène-lang en vint à vendre le plus jeune de ses deux enfants, puis bientôt après sa femme, ne réservant que son fils aîné pour continuer sa vengeance, disait-il, s'il venait à mourir. Mais la vengeance est mauvaise conseillère, non moins que l'opium : peu après il vendit sa propre maison, et enfin son fils aîné.

Resté seul il mena quelque temps une existence misérable et, par une cruelle ironie du sort, il alla enfin finir ses jours chez Véh-dzai-lang, ce frère cadet qu'il avait tant persécuté, dont il avait voulu et cherché la mort, et auprès duquel la misère et la maladie l'avaient condamné à venir chercher un asile et un peu de riz. Hélas! il mourut sans avoir ouvert les yeux à la vérité !

Depuis lors, Véh-dzai-lang a reconstruit sa maison sur l'enclos paternel; mais ses frères n'y sont pas encore retournés. Le cadet est toujours domestique à Ou-song, et le plus jeune est à Zi-ka-wei, dans notre maison où il a eu la bonne fortune de trouver vacante une place de domestique qu'on lui a donnée.

Les débuts de la Filature de la Ste-Famille au Pou-tong en face de Chang-hai.

Lettre du P. Pierre.

POUR satisfaire au désir de plusieurs et laisser en même temps quelques notes, utiles peut-être plus tard, tout en essayant d'intéresser vos lecteurs européens à une œuvre européenne établie sur terrain chinois, je vous adresse ce récit de l'établissement de la filature chrétienne de la Ste-Famille; je le ferai avec abandon, sachant qu'il ne saurait sortir du cercle intime de vos lecteurs. Et tout d'abord sachez bien que ce nom de *Filature de la Ste-Famille* n'existe guère que sur le papier et si, fraîchement débarqué à Chang-hai, vous demandiez à n'importe quel européen où se trouve la *Filature de la Ste-Famille*, il ne comprendrait pas votre question et vous regarderait quelque peu surpris. Il y aura sans doute, avant qu'il soit longtemps, une église dédiée à la Ste-Famille, il y a sans doute déjà au sanctuaire de la chapelle provisoire un tableau à l'huile (du P. Vasseur) reproduisant la Ste-Famille, il y a enfin dans chacune des maisons des ouvriers une image d'Epinal de la Ste-Famille et chaque jour plusieurs récitent les Litanies de la Ste-Famille pour obtenir le patronage de JÉSUS, Marie, Joseph sur l'usine, mais aux yeux du public non croyant, il n'y a qu'un « *International Cotton Mill* » (abréviation I. C. M.) établi sur la rive droite du Wang-p'ou, faisant face aux splendides palais des Concessions, qu'il obscurcit par les vents d'est des nuages noirs de fumée vomis par sa haute cheminée, et qu'il réveille par les sonores vibrations du sifflet qui appelle ou relâche les ouvriers.

Cette filature est une des branches de l'*American trading Co.* dont le siège est à New-York et qui a des succursales un peu partout dans les grands foyers commerciaux des deux mondes. Rien qu'à Chang-hai l'American trading Co. administre je ne sais combien d'entreprises : assurances, monnaie, peaux, pailles pour chapeaux, usine pour décortiquer le riz, etc..., toutes choses qui ne nous intéressent point, sauf peut-être le riz qui pourrait trouver un débouché pour nourrir les ouvriers de la Filature, établie elle et elle seule au Pou-tong et formant une « Compagnie particulière Limited » (International Cotton Manufacturing Co. Ltd.) avec son petit satellite la fabrique américaine de cigarettes, qui constitue aussi une Compagnie commerciale différente, toujours sous la direction de l'agent principal de l'American trading Company à Chang-hai, M. James Jones, dont le nom doit être conservé dans nos annales.

Comment le missionnaire de Tsang-ka-leu, aussi peu *business-man* qu'homme qui soit au monde, a-t-il été amené à avoir une part quelconque dans ces deux entreprises — coton et cigarettes — et à y faire placer près

de deux milliers de chrétiens, c'est un point intéressant à dévoiler et, à mon avis, partagé peut-être par plusieurs, c'est une marque touchante de la Providence sur nos districts voisins de Chang-hai, si éprouvés déjà par les dangers des manufactures païennes qui couvrent la rive gauche et attirent si fort à elles les pauvres gens du Pou-tong, n'ayant pas souvent le suffisant pour vivre à l'aise, ni même pour se nourrir suffisamment, surtout alors que maintenant le prix des vivres, du combustible et du reste s'élève tellement qu'il fait prévoir des crises terribles pour les destitués de la fortune.

Dans le Comité (board) de l'International Cotton Mill, parmi les nombreux directeurs de l'American trading Co., je ne sache pas qu'il y ait un seul catholique; mais à la tête de cette immense entreprise commerciale, il s'est rencontré un écossais protestant, M. James Jones, « *Chief agent* », assez large d'idées pour estimer sans préjugé les missions catholiques, assez intelligent pour comprendre la supériorité morale des chrétiens sur les païens. Ce monsieur vraiment bon, respectueux, simple, tout en étant un des princes du commerce à Chang-hai, a eu l'occasion de causer beaucoup avec le R. P. Robert, procureur des Missions Étrangères de Paris à Chang-hai, sur le terrain duquel il se décida à bâtir une filature de coton (Cotton Mill) au Pou-tong en face de Chang-hai, tout juste pour saisir chez elles les ouvrières Poutonaises sans leur imposer le pénible passage du fleuve et les nombreux inconvénients économiques et autres de la vie de Chang-hai. C'était à coup sûr très habile au point de vue industriel, puisque pas une manufacture n'avait été installée sur la rive droite. Que serait-il donc arrivé sans une Providence particulière? Comme nous ne sommes plus à une époque dorée où les chrétiens obéissent ponctuellement aux Pères, j'aurais vu bien tristement le flot emportant la jeunesse de mes chrétientés vers une filature païenne et n'aurais pas tardé, ainsi que mes successeurs, à en constater les terribles conséquences.

Je ne crois pas que ce soit M. Jones qui ait eu le premier l'idée de demander à la mission, s'il pourrait avoir exclusivement des ouvriers chrétiens; c'est plutôt le P. Robert (qui par suite de la location de son terrain s'est trouvé être de fait un gros actionnaire). C'est le P. Robert, dis-je, qui aura doucement et habilement suggéré cette idée à M. Jones, lequel l'a faite sienne complètement et sincèrement, pour la raison principale, j'imagine, que des chrétiens ayant plus de conscience que des païens, doivent mieux travailler et se laisser moins aller à la manie du larcin, qui est une des pestes des autres Mills. Peut-être M. Jones s'est-il dit que si les missionnaires usaient de leur influence pour protéger la moralité des ouvriers, il donnerait son nom à un Mill modèle, dont les profits ne seraient pas moindres pour cela. Disons de suite que ni la Compagnie, ni la mission du Kiang-nan n'ont aucun intérêt pécuniaire engagé dans cette œuvre naissante; mais d'autres missions ont des actions, et jusqu'ici je ne vois pas

qu'elles aient à s'en repentir, les actions de l'International Cotton Mill ayant *toujours* été notablement supérieures à celles des autres filatures, commencées à peu près en même temps.

Bref, M. Jones formula sa demande en règle au R. P. Supérieur. Je me rappelle avoir reçu un jour une lettre du R. P. Paris qui me demandait — comme missionnaire voisin — mon avis sur cette œuvre si nouvelle et si étrangère à nos vieilles coutumes. Je ne pris pas beaucoup de temps pour réfléchir et répondis de suite en approuvant. M. Jones du reste avait annoncé son programme bien franchement, il admettait un directeur chinois chrétien de notre choix, promettait une église, des écoles et une cité ouvrière bâtie entièrement dans l'enclos du Mill assez vaste pour réunir 3000 ouvriers *(hands)*. Ce fut une affaire réglée par le R. P. Supérieur, le R. P. Robert et M. Jones et, semblait-il, bien assurée quand survinrent successivement deux départs pour l'Europe, celui du R. P. Supérieur pour la congrégation, et puis celui de M. Jones pour revoir son pays. C'était voir disparaître ensemble les deux soutiens de cette œuvre à peine au berceau, et ce précieux mais difficile berceau m'avait été confié par le *Status*, lequel écrit à l'avance, anticipait quelque peu sur les événements et me nommait aumônier d'une filature « *in potentia* » dont les constructions se prolongeaient terriblement, ce qui en retardait toujours l'ouverture. Un jour de novembre, je crois, je fus invité à dîner aux Missions Étrangères pour faire la connaissance de M. Jones, c'était la veille de son départ pour l'Écosse ; pendant le repas, ce monsieur, fort aimable pour moi, dit bien qu'il nous bâtirait une belle église, etc..., mais pour ma part, non habitué aux affaires surtout avec des Anglais, je m'étais retiré très peu rassuré et même craintif de l'avenir, tant on avait paru peu explicite sur les conditions de l'organisation. Le directeur chrétien des ouvriers M. Tsang-heu-k'ing, ancien petit mandarin à Chang-hai, ancien directeur de filatures chinoises, l'homme de confiance proposé par le R. P. Supérieur, avait été admis et reconnu sans doute, mais son contrat n'était pas signé et pourtant la machine à vapeur était placée et les travaux allaient commencer au moins avec quelques « hands » (ouvriers). Le P. Robert seul était tout à l'espérance et ne paraissait pas douter que tout s'arrangerait au mieux.

A toute œuvre dans laquelle la religion intervient, il faut l'épreuve consécratoire, c'est une thèse que j'ai entendu défendre par chacun des missionnaires qui ont commencé quelque chose dans la mission ; l'épreuve ne tarda pas pour la filature, et si elle n'a pas été bruyante ni connue au dehors, elle n'en a pas été moins poignante. M. Jones parti, le point noir se dessina peu à peu dans toute sa noirceur ; beaucoup s'inquiétaient fort peu d'avoir les « Roman Catholics », et le directeur *(manager)* européen du Mill, M. K*** ne voulait à aucun prix entendre parler d'un pouvoir parallèle, d'un *co-manager* chinois, agissant avec lui sur les ouvriers, chargé du recrutement et

du renvoi. Ce *manager*, tout frais débarqué du Lanscashire, ancien directeur de Mills en Angleterre et en Belgique, ne doutait aucunement qu'il fût le plus compétent des deux mondes en matière de filature; mettre à ses côtés et lui imposer un co-directeur chinois, quoique déjà habitué à ce genre d'industrie, c'était trop fort pour son orgeuil. Prêtant l'oreille aux calomnies des païens, incapable de s'entendre avec M. Tsang qui ne parle pas anglais mais seulement français, il ne songea plus qu'à le laisser de côté et à faire fi des plans de M. Jones sur les ouvriers catholiques : c'était pour lui un abus de faire entrer en ligne de compte la religion ou la moralité d'un individu pour l'admettre ou le rejeter, il lui suffisait de voir si le travail était bon. Ainsi les ouvriers païens s'inscrivaient peu à peu entre les mains de M. K***; proposés par le compradore (homme d'affaires) païen du Mill, les vauriens se rencontraient avec nos bonnes petites ouvrières. C'était intolérable, et nos espérances s'en allaient en fumée ! Si encore, il n'avait été question de rien, j'aurais essayé peut-être d'arrêter le flot des ouvrières de mon district, mais le plan de la filature chrétienne avait été dévoilé dans mes chrétientés, il était trop tard pour reculer. Enfin le P. Robert, mis au courant, se décida à parler à l'American trading Co., et comme M. Jones n'avait laissé à son remplaçant aucune direction écrite, il fit passer sous les yeux du Comité les lettres que M. Jones lui avait écrites et fit connaître le contrat d'honneur qui avait été passé entre lui et la mission. Ces messieurs se rendirent à ces preuves si manifestes de la volonté de leur premier agent; M. Tsang fut reconnu par le comité, mais péniblement, et la signature de son contrat pour 3 ans (100 taëls (350 francs) par mois avec logement) était toujours différée tant par insouciance que par mauvais vouloir. Quant à M. K***, il persévérait de plus en plus dans sa manière de voir : lui seul à la tête du Mill et personne autre ni à côté de lui ni au-dessus de lui, voire même qu'il refusera à M. Jones de le surveiller et de lui commander ! C'est cet orgueil qui le perdit bientôt, et sur un vote du Comité il eut à reprendre le chemin de son pays. Il faut encore ajouter que pendant toutes ces tergiversations insupportables M. Tsang était convoité et fortement invité par un certain *Shen-tao-tai (a great business man in China)*, homme lige de Li-hong-tchang. Son Excellence Shen voulait avoir absolument M. Tsang pour lui faire relever un de ses *Cotton Mills* chancelant sur ses bases,et il lui faisait les propositions les plus avantageuses, allant même jusqu'à l'autoriser à employer 8 chrétiens sur 10 ouvriers et lui faisant un cas de conscience d'abandonner les œuvres chinoises pour aller se mettre trop humblement au service des Européens ; j'ignore encore combien de taëls il lui offrait par mois, mais je pense que M.Tsang aurait facilement obtenu le double de ce que lui offrait l'American trading Co.

Nous attendions le retour de M. Jones, tout comme le cerf altéré soupire après la source d'eau vive ; je dis *nous*, car le R. P. Supérieur était rentré,

et j'avais eu la consolation de retrouver son soutien, son encouragement et sa direction. Mais si M. Jones nous revenait changé dans ses idées, imprégné de bigotisme protestant, s'il allait s'incliner devant un fait quasi accompli et refuser de naviguer contre courant ! J'en étais tout juste malade à l'infirmerie : ce qu'il fallut employer de patience et d'encouragement pour conserver notre bon M. Tsang dans son office, il serait bien long de le dire, ses meilleurs amis et directeurs lui conseillaient de se retirer ou au moins lui rendaient toute sa liberté pour passer au Shen-tao-tai. A un moment je me trouvai seul à lui dire d'avoir confiance quand même et à l'engager à aider la mission en cette grave affaire. Ce monsieur étant très religieux je lui exposai de mon mieux que les œuvres de religion sont toujours éprouvées par la contradiction au moins au début, je comparai devant lui le Mill aux missions de nos vaillants Pères de l'ouest quand ils veulent pénétrer dans un gros centre païen et hostile. Bref, tout en le laissant libre, je le suppliai d'attendre le retour de M. Jones avant de s'engager avec Son Excellence Shen. Il me le promit, reconnaissant franchement qu'il ne se sentait pas la force de relever un grand Mill si profondément vicié et désormais perdu ; mais, peu de jours après, il se vit tellement circonvenu par cet habile homme que, malgré lui, il se laissa aller à *essayer* — sans s'engager — le Mill Chinois de Son Excellence Shen. C'en était donc fait du directeur chrétien, car nous n'avons dans toute la mission personne au fait du travail des filatures et il nous était impossible d'en proposer un autre. Alors le P. Robert demanda clairement à l'American Trading C° si oui ou non elle admettait M. Tsang et si elle consentait à signer son contrat dans les termes jadis énoncés par M. Jones toujours absent ; faute de quoi, M. Tsang passait au Shen-tao-tai et elle le regretterait bientôt. La réponse fut favorable, le contrat fut signé et le P. Robert alla lui-même en voiture retirer M. Tsang de la filature du Shen-tao-tai, pour le faire rendre à l'Int. Cotton Mill ; c'était ce que demandait ce bon M. Tsang, lequel se sentait trop faible en présence de Shen pour se débarrasser de ses avantageuses mais trop dangereuses propositions. Plus tard Son Excellence Shen, invité par M. Jones (auquel il a voulu vendre son Mill), viendra visiter l'International Cotton Mill et dira à M. Tsang-heu-king en le félicitant, qu'il aurait voulu avoir un Mill aussi bien dirigé. M. Tsang fut donc reconnu comme seul chargé du recrutement des ouvriers et force fut à M. K*** de se soumettre au moins extérieurement. A mesure que les machines se disposaient, les ouvriers s'inscrivaient et les maisons de la cité ouvrière s'élevaient à côté du Mill, malheureusement comme personne n'en surveillait la location, confiée au compradore, plusieurs vauriens, fumeurs d'opium, s'installèrent dans les maisons, voire même qu'une grande et vaste fumerie d'opium s'étalait à l'étage au-dessus du « Thé ». Il a fallu pied à pied reprendre toutes ces positions, mettre un chrétien à la tête de la cité ouvrière, en

chasser tous les parasites et interdire toute maison de jeu et toute fumerie : nous sommes arrivés maintenant à ce point, et 6 policemen chrétiens sont chargés des veilles du jour et de la nuit de sorte que malgré la faiblesse de ces gardiens de la paix indigènes, on peut dire que la paix est « assez bien » conservée dans le village à peu près entièrement chrétien de la Filature. J'ai dit « assez bien » conservée, car il ne faut pas s'attendre à avoir là une réduction du Paraguay, et il faut plutôt s'imaginer à quelles difficultés sont exposés ces pauvres chrétiens nous arrivant des 4 points cardinaux et malgré le précepte évangélique assez peu disposés à se secourir les uns les autres, surtout dans les premières semaines qui sont singulièrement pénibles à l'habitué des champs et des libertés de la vie à la campagne.

J'ai insisté sur ces préliminaires non seulement pour montrer combien l'œuvre a souffert de difficultés au début, mais encore pour que le nom de M. Tsang-heu-king soit bien connu et pour que l'on sache longtemps combien nous lui devons : tout autre que lui, m'a-t-il toujours semblé nous aurait abandonnés cent fois en présence d'une situation si fausse. Pendant des mois, ce bon M. Tsang a été obligé de passer chaque matin et chaque soir le Wang-pou et par tous les temps, et il ne trouvait à midi qu'un mauvais repas au Pou-tong dans une maison qui n'était pas la sienne et en compagnie d'hommes qui ne pouvaient lui convenir. Les circonstances sont changées maintenant ; en attendant la maison définitive qui lui sera construite en son temps, il habite seul avec sa famille six chambres à l'étage d'une maison semi européenne achetée aux Japonais ; un second contrat vient d'être passé avec lui, il obtient 150 taëls (525 fr.) par mois et il en aura 200 (700 fr.) l'an prochain, ce qui est un fort beau salaire, vu qu'il ne peut parler anglais directement avec M. Jones et, pour le dire en passant, c'est ce qui m'excuse d'être intervenu si souvent moi-même pour des affaires séculières qui ne regardaient pas directement le bien des âmes, mais qui auraient été mal traitées par tout intermédiaire païen, c.-à-d. plus ou moins hostile. Que le bon Dieu accorde donc à M. Tsang sur ses vieux jours la paix de l'âme et qu'il ait sous peu la consolation de voir son œuvre dans un entier épanouissement. Actuellement déjà, tous, Européens et Chinois, doivent reconnaître que c'est l'homme du Mill, « *a splendid man* », me disait M. Jones.

Pendant tous ces pénibles pourparlers, la bonne Providence nous accorda cependant une consolation, et cela sans aucune difficulté, quoique l'affaire me parût devoir durer plusieurs mois et sommeiller dans plusieurs bureaux avant d'arriver à une solution. Je veux parler du fait assez remarquable qui mit en quelques heures à notre usage une assez bonne chapelle, tout juste à la porte de l'usine. Cette *Seamen's church* ou *Cemetery chapel*, située à l'entrée d'un cimetière commun destiné aux gens de mer, était depuis au moins 10 ans inhabitée et hors d'usage ; même pour les inhuma-

tions protestantes, le ministre ne paraissait plus ; en fait d'enterrements catholiques, je n'ai entendu parler que d'un seul, et c'est le P.Chambeau qui l'a fait l'an dernier. La chapelle n'avait vu ses portes se rouvrir qu'il y a 2 ou 3 ans, quand Chang-hai fut menacé de la peste bubonique de Hong-kong ; le conseil municipal affecta alors l'édifice au service des médecins chargés des pestiférés, et le mobilier de ces messieurs avait remplacé celui de l'ancien ministre de céans. Il faut dire à la décharge du conseil municipal qu'alors ce coin du Pou-tong était désert ; maintenant le même conseil a déclaré que, vu le nombre des habitations environnantes, plus jamais il ne serait question de placer en cet endroit un hôpital de pestiférés. De fait aucun malade n'aborda à la côte Pou-tonaise, et les lits et autres meubles restèrent encore inutiles confiés aux soins des gardiens du cimetière. Après avoir pris l'avis des supérieurs, je transmis au P. Robert l'idée que j'avais, savoir de faire demander au conseil municipal par le comité du Mill, l'usage de cette chapelle pour le service religieux des ouvriers chrétiens. Par une très heureuse coïncidence, M. Probst, le chairman de la compagnie du Cotton Mill, était en même temps conseiller municipal influent. Le R. P. Robert s'adressa à lui directement et le trouva très bien disposé. M. Probst en conféra avec le consul anglais et tel ministre protestant, et le résultat fut que je n'avais qu'à signer une pièce attestant clairement que je ne prenais que l'usage de la chapelle et que sur la demande du conseil qui pourrait en avoir besoin, j'aurais à me retirer immédiatement. Ce document une fois signé, je pouvais faire tous les offices et résider jour et nuit dans la chambre et les dépendances (scil. une petite morgue) et tout cela sans débourser une sapèque, ni même une feuille de papier timbré. C'était trop facilement entrer sur terrain protestant, il me fallut acheter ce service par quelques petits ennuis. J'avais fixé la première messe pour *Quasimodo* (1897) et les chrétiens en étaient tous avertis, quand le Vendredi Saint le gardien refusa à mes gens l'ouverture des portes pour introduire l'autel que je venais d'acheter à l'orphelinat de Zi-ka-wei. Il n'avait pas reçu d'instructions et il tenait ferme à la consigne, c'était juste. Sur ces entrefaites, le conseil municipal anglais avait dû donner sa démission à l'occasion d'une révolte des brouettiers ; M. Probst en particulier était tombé assez peu glorieusement et redevenait simple particulier. Les bureaux protestaient contre sa concession de chapelle au missionnaire catholique, et ils intimèrent la défense d'en ouvrir les portes. Que faire ? Le conseil municipal ne devait se reformer que plus d'un mois après... et la messe de *Quasimodo* se trouvait bien exposée, j'allais singulièrement « *perdre la face* » devant tous mes chrétiens ! Je me décidai à aller quand même exposer le cas à M. Probst, il se montra fort complaisant et nous allâmes ensemble affronter les bureaux, la seule autorité vivante après la mort du conseil. Ces messieurs ne m'en voulaient pas, mais la chose ne s'était pas faite selon les règles ; les

bureaux n'en avaient pas été informés ni les « *trustees* » et les gratte-papier n'avaient pas rendu la chose officielle ; et puis le culte était impossible, la chapelle étant « *remplie de lits* ». — « Oui, répondis-je, il y en a 2 et je me charge de les faire placer dans la chambre à coucher, dont je pouvais à la rigueur me passer. » On me fit monter et descendre de nouveaux escaliers et je comparus devant un autre bureau, celui du surveillant des travaux et édifices publics. Les lits revinrent en question, et ma réponse fut la même. Alors on me dit sérieusement et « *avec bonne foi* », je crois, que la chose ne se pouvait pas à cause du danger d'incendie, vu que d'après le rite catholique, comme dans les pagodes *(joss house)* — je brûlerais les lingots de papier superstitieux *(joss paper)*. A cette objection, je perdis mon sérieux, et malgré la gravité du lieu et le phlegme de M. le surveillant j'éclatai de rire. Ils me parurent très étonnés d'apprendre que les catholiques réprouvaient les papiers superstitieux ! ! Puis prenant un ton de bonhomie, je priai ce monsieur d'avoir la charité de m'aider ; il n'avait qu'à me donner sa carte, avec quelques sapèques de pourboire données au gardien j'arrangerais tout pour le mieux. Le grave surveillant des édifices publics céda sans plus raisonner et me déclara que je pouvais faire mon service le dimanche fixé, qu'il allait donner lui-même des ordres pour évacuer la chapelle, et il fut fait ainsi. Le dimanche de *Quasimodo*, après avoir fait l'aspersion et baptisé *in petto* cette chapelle du nom de la Ste-Famille, je célébrai la Ste Messe non sans émotion, tout heureux et reconnaissant envers la Providence qui ménageait si rapidement dès le début des travaux les secours spirituels aux pauvres ouvriers qui n'eurent aucune difficulté à s'installer dans cette chapelle comme dans une vieille église. De fait, une statue de N.-D. de Lourdes, un chemin de croix, d'autres tableaux, des crédences et une table de communion vinrent bientôt donner à la « Cemetery chapel » les apparences d'une vieille chapelle catholique.

Les ministres protestants ne jugèrent pas à propos de manifester leur mécontentement ; un entrefilet de journal déclara seulement que la fin du monde et le *Millenium* approchent, puisque tout s'arrange si bien. « The good sense of the Protestant owners of the church and the ditto of the Roman Catholic conductor of the services are both worthy of commendation ! » La chose me paraissait à jamais arrangée quand, un jour, je me trouvai à la veille de nous voir échapper à nouveau l'édifice. Je fus, par un Anglais habitant au Pou-tong, présenté à M. John Prentice, grand directeur de constructions navales à côté de la chapelle en question, en même temps nouveau conseiller municipal, grand-maître franc-maçon, charmant du reste et ami des Français. Au cours de la conversation, on vint à parler de la chapelle, « j'étais heureux d'être le voisin de M. Prentice. » — « Mais, mon Père, cette chapelle ! oh ! c'est vraiment impossible de vous la céder, cela répugne absolument, nous ne pouvons pas... ! »

Je veux assurer à ce monsieur que je n'ai besoin que de la clef pendant 2 heures, le dimanche matin ; que je n'ai aucun désir de devenir propriétaire, que d'ailleurs sous peu, l'American Trading C° nous bâtira une chapelle. J'invoquais l'autorité de M. Jones et l'acte signé jadis entre les mains de M. Probst. Les « *trustees* » revenaient toujours; infailliblement il y aurait des misères, si un service catholique avait lieu dans la chapelle. — « N'ayez crainte, repris-je, M. le conseiller, voilà déjà plus d'un mois que je suis entré en jouissance, tout s'est passé au mieux, pas un mot de la part des ministres, paix parfaite ! » — M. Prentice s'inclina devant le fait accompli qu'il ignorait — *turpius ejicitur quam non admittitur hospes* — nous fîmes la paix fort gracieusement avec un verre de porto et maintenant M. Prentice veut bien dire qu'il me compte parmi ses amis du Pou-tong et que tous les jours je puis aller m'asseoir à sa table de communauté. Je crois de fait que tous ces messieurs nous ignorent profondément et laissent volontiers s'écrouler des montagnes de préjugés quand ils peuvent avoir avec nous un bout de conversation.

L'histoire de cette chapelle m'a fait anticiper et oublier les péripéties de l'installation du Mill. Au commencement du mois de mars, M. Jones revint d'Écosse et Dieu merci! dans les mêmes dispositions à notre égard; il se montra désolé de l'opposition du « Manager » européen M. K*** et décidé à faire à notre M. Tsang une position « thoroughly established and recognized » (parfaitement nette et reconnue). Quant à M. K. « he will have to submit to my ruling and that loyally » (il aura à se soumettre à moi loyalement) écrivait M. Jones. Oui, mais il ne soupçonnait pas le degré d'entêtement de ce monsieur qui en était arrivé à se persuader qu'il était indépendant, même vis-à-vis de M. Jones, et ce dernier aura à souffrir avec nous de longs mois avant d'arriver à briser son contrat et le rapatrier gratis !

Les Lettres de Jersey [1] ont déjà raconté la petite émeute que nous valut l'introduction de vauriens dans le Mill, je n'y reviens pas, la scène ne s'est pas représentée.

Vous pensez peut-être que nous ne tarderons pas à enregistrer la conversion de M. Jones. *Utinam* ! Déjà il vient chanter les messes en musique à Yang-king-pang avec d'autres gentlemen de Chang-hai, mais il sort de la messe pour aller au prêche ; le fruit n'est pas mûr, loin de là, mais je ne désespère pas cependant et j'en profite pour recommander cette intention aux prières de vos lecteurs.

Ayant été très long déjà, je n'entreprendrai pas de vous donner une description du travail de l'intérieur; d'ailleurs sans photographies, ce serait à peu près impossible et d'une sécheresse insigne. Il sera plus curieux de vous donner un aperçu sur la fabrique de cigarettes qui occupe également les chrétiens. Là on peut dire que les machines font absolument tout. Le

1. Novembre 1897, p. 285.

tabac arrive d'Amérique en feuilles dans d'immenses tonnes, ayant déjà subi une préparation que je ne saurais analyser sauf que je constate que le tabac est sucré ou miellé. Ces tonnes ouvertes, les feuilles passent sur un bain de vapeur pour les amollir et ensuite des ouvrières arrachent les fibres mises de côté (et utilisées, je crois, pour tabac à priser) ; un ventilateur sèche ensuite ces feuilles dépouillées des plus grosses fibres et elles passent ensuite sous le couteau qui les hache très menu — à la vapeur bien entendu. Le tabac haché est monté à l'étage par le lift (monte-charges), et des enfants le disposent en couches légères sur la machine à cigarettes proprement dite. Cette machine, après avoir bien criblé le tabac, l'amène dans un conduit en forme de gouttière d'abord, sur lequel se déroule une bande de papier — comme pour les dépêches télégraphiques. Ensuite les deux extrémités de la bande de papier se resserrent et par un très curieux mouvement de petites roues à dents douces, la suture se produit par compression, si solide qu'il faut déchirer pour la détruire; point de colle bien entendu. Ensuite un dernier mouvement, celui de la hache, qui coupe le cordon régulièrement de seconde en seconde et fait tomber les cigarettes dans une boîte. J'ai seulement oublié de dire qu'au passage la marque de fabrique s'imprime en noir sur chacune des cigarettes. Un officier de marine français m'a affirmé que l'inventeur de la suture sans colle est un français et que les cigarettes de la régie à Paris sont ainsi confectionnées. Une machine peut en produire des milliers par jour. Les petites filles reprennent ensuite les cigarettes et les disposent par 10 dans des boîtes toute faites et confectionnées en Amérique, dans un goût du reste déplorable.

Dans cette fabrique, l'ordre et la propreté sont tout à fait gardés et le personnel est également choisi : deux jeunes filles *half cast* catholiques dirigent les ouvrières et il y a peu ou point de difficultés, sauf que la consommation étant beaucoup moindre que la production par trop rapide, le travail chôme souvent : il y a pourtant là un avantage, car les ouvrières peuvent ainsi retourner à la maison pour quelques jours se retremper dans la vie de famille.

Et voilà, mon révérend Père, comment un jésuite est venu à s'occuper indirectement de cigarettes et de fil de coton. Priez pour que tout cet ensemble contribue à la plus grande gloire de Dieu et de sa sainte religion, puisque nos efforts n'ont point d'autre but.

R. V. serv. in X^{to}.
A. Pierre, S. J.

Un dimanche au Siu-tcheou-fou.

Lettre du P. Le Biboul au F. Paul Ancel.

Ma-tsin Siu-tcheou-fou, le 14 mars 1898.

BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

J'AI la douleur de vous annoncer que je ne passerai plus par-dessus la tête de mon âne noir, et qu'il ne me fera plus tomber dans la rivière ([1]). Le brave animal est vendu. Mais soyez tranquille, il y a d'autres moyens que les chutes et les bains forcés de venir en aide aux novices. A propos de bain forcé, je vous disais que mes soldats pour venger, à mon insu, ma dignité mouillée, étaient allés menacer le pauvre passeur, cause de mon accident. La dernière fois que je suis revenu à l'endroit où était le bac qui avait refusé de me transporter, on avait construit un pont rustique et payant. Nous étions 4 Pères, 3 chars à mules, de plus deux mules, un âne, plusieurs élèves; or le pauvre passeur, propriétaire du pont rustique, n'a pas osé demander une sapèque ; mes soldats ont dû le gruger, et il a dû se trouver heureux que je ne lui aie rien dit. Pauvre homme, j'avais bien envie de lui dire que je ne lui en voulais pas, que je n'en veux qu'à son âme ; mais il n'aurait pas compris ce dernier point.

Donc je n'offrirai plus pour vous de courses à âne, mais il y a les voyages en char, et ils sont encore plus lucratifs que les courses à âne, surtout quand les routes sont mauvaises ; or elles ne sont jamais bonnes en Chine, où l'institution des cantonniers n'est pas plus avancée que celle des chemins de fer. Puis il y a surtout les journées du dimanche ; c'est une spécialité du Siu-tcheou-fou ; le soir on n'a plus la tête à soi. Que je vous fasse l'historique de la journée d'hier, elles se ressemblent toutes, c'est une question de plus ou de moins. Commençons dès le samedi soir. Vers 5 h. quand on a dîné (ici nous ne faisons que deux repas), le portier vient dire : « Père, faut-il laisser entrer les chrétiens? » Sur la réponse affirmative on ouvre la porte et les bandes de chrétiens venus de 3, 4, 5, 6 lieues et plus pour passer la journée du dimanche, font leur entrée dans l'enclos, vont d'abord saluer le Bon Dieu (il y en a qui l'oublient, mais on le leur rappelle), puis ils viennent faire leur prostration au Père. C'est un défilé qui dure jusqu'à la prière du soir. Ce n'est pas toujours très intéressant, mais c'est excellent pour connaître les chrétiens et les catéchumènes. Nous sommes tellement débordés au Siu-tcheou-fou par le mouvement des conversions que nous avons établi des règles très sévères ; quiconque ne sait pas un certain nombre de prières, n'a pas le droit de venir le dimanche ; quiconque n'a pas encore eu de catéchistes dans son village, est de même

1. Cf. *Lettres de Jersey*, mai 1898, p. 39.

exclu. Ç'a été le cas de plusieurs samedi soir, en particulier de deux vieux qui venaient joyeusement me saluer et que j'ai renvoyés en leur disant : *eul lai tsai chono pa*, c'est-à-dire, plus tard nous en parlerons. C'est une phrase très utile en Chine ; c'est une façon de renvoyer tout en ne froissant pas. Pendant le défilé on apprend déjà beaucoup de choses, par exemple, qu'en tel endroit, il y a telle ou telle affaire ; alors je fais venir mon catéchiste pour qu'il prenne des informations et que je ne sois pas trop trompé; malgré cela je le serai encore mais moins ; et surtout j'aurai le droit de leur dire : mes amis, vous me trompez ; donc je ne m'occupe pas de cette affaire. Samedi dernier, ma difficulté n'a pas été de traiter des affaires, ç'a été de refuser des catéchistes. Ah ! frère, vous ne connaissez pas cette difficulté : nous voyant débordés par le nombre des catéchumènes, nous avons établi la règle de ne recevoir que des groupes d'au moins vingt familles ; les familles isolées nous les renvoyons avec cette phrase : nous en reparlerons, quand vous aurez trouvé d'autres familles. Malgré cette précaution excessive, nous sommes encore débordés, chaque jour ce sont de nouveaux villages ; et samedi soir il y en avait plusieurs, d'autres se représentaient pour la 3e, la 4e, la 10e fois : Père, aurons-nous un catéchiste demain ? A presque tous, il faut donner seulement de bonnes paroles : Demain nous en reparlerons. Parmi tout ce monde il y a de bien braves gens, surtout de bons enfants ; hier, en particulier, il y avait un village encore tout récent qui a envoyé une députation d'une douzaine de bonnes figures d'enfants sachant déjà bien les prières. J'espère que tous seront baptisés. J'oubliais de vous dire que samedi, dans l'après-midi, j'ai eu 11 baptêmes d'adultes ; donc la journée du dimanche avait commencé de bonne heure. Pendant la prière du soir, on a quelques minutes de répit. La prière terminée, ce sont les confessions qui vous mènent jusqu'à 9 ou 10 heures, puis il faut voir au moins quelques-uns des catéchistes et s'informer de ce qui se passe dans leurs chrétientés ; auparavant il faut voir où tout ce monde couche. Nous ne nous occupons ni de ce qu'ils mangent, ni de l'endroit où ils couchent, si ce n'est pour les expulser, s'ils vont là où ils ne doivent pas aller, par exemple avec les élèves ou les domestiques. D'ailleurs ils ne sont pas difficiles, une natte sur la terre nue, ou une planche, c'est tout ce qu'il faut, même aux gens très à l'aise. D'abord je les plaignais, j'en suis revenu.

Quand il n'est pas loin de minuit, on sent tout de même qu'on a besoin de sommeil, hélas ! samedi j'avais encore mon sermon à préparer ; heureusement que c'était le dernier jour de la neuvaine de la grâce, et j'avais demandé celle de bien savoir le chinois. Je me suis donc couché après avoir fait mes exercices de piété, espérant bien que S. François-Xavier m'aiderait le lendemain.

Dimanche. Je fais ma méditation avant le lever de mon monde, puis, pendant qu'ils récitent les prières du dimanche qui sont très longues, je me

mets en règle pour le bréviaire. Après mon action de grâces les femmes saluent le Père, puis je rentre chez moi et le défilé des hommes recommence : nouvelle prostration, ceux qui ont communié en font deux pour remercier le Père. Le défilé du dimanche est plus lent. D'abord il y a ceux qui ont des affaires; on a beau leur dire : attends que tout le monde ait salué, ils veulent commencer ; il faut se fâcher. Il y a encore ceux qui demandent des scapulaires, chapelets. Pour les scapulaires c'est facile; les chapelets c'est autre chose, je me montre sévère, sans quoi ils disent toujours que le leur est perdu. Il y a surtout ceux qui demandent des catéchistes. Dimanche dernier je n'en avais qu'un à donner, et encore je le retirais d'un village que je voulais punir. Or ils étaient je ne sais combien de villages à le désirer ; je l'ai donné à un village qui demandait depuis un an ; aux autres j'ai montré que je désirais plus qu'eux sauver leurs âmes. Enfin il y avait à voir ceux qui pouvaient rester au catéchuménat pour la dernière préparation au baptême. Le choix est bien délicat, il ne faut admettre que des gens sûrs, et en Chine il n'est pas toujours facile de savoir la vérité. Preuve : vendredi soir, après avoir examiné soigneusement tous mes *baptizandi* et après leur avoir dit : Préparez-vous bien, c'est demain le grand jour, j'ai découvert au dernier moment que je devais remettre l'un d'eux à plus tard. La chose a été difficile à lui faire admettre, et samedi soir, il est revenu me supplier de sauver son âme; il m'a déclaré qu'il ne quitterait pas ma chambre ; j'avais envie de me coucher, je lui ai dit : si c'est comme cela que tu m'obéis, je te retarderai encore davantage; quand le Père a dit non, c'est non. Donc obéis, sans quoi c'est remis indéfiniment ; et il est parti en pleurant.

Donc mon défilé est enfin terminé, mais les processifs et autres affaires vont recommencer. Je leur ferme la porte au nez pour aller prendre quelque chose ; il est 10 h. : ce n'est pas long. Puis nouveaux saluts au Père. D'abord le corps des catéchistes, puis les enfants de la grande école, ceux de la petite, et les domestiques. Il faut leur donner des avis. Enfin je suis libre d'écouter les histoires et de les arranger, si je puis. Cela m'a mené jusqu'à 2 heures. Celui-ci me dit qu'il ne peut plus vivre ; il n'a plus la face, c'est un catéchiste. « Pourquoi n'as-tu plus la face? Père, on dit que je ne suis pas lettré, que j'ai été autrefois veilleur chez le Père Thomas. Père, je retourne chez moi, je ne puis plus faire d'apostolat. — Je vais te changer de place. — Père, je suis usé désormais. Je retourne chez moi. » Je le plaisante, et il retourne, mais ce sera pour dimanche. Un autre prétend qu'on lui a volé 3 arpents de terre, qu'on refuse de les lui rendre parce qu'il est chrétien. C'est faux, mais s'il ne donne pas cette raison, il sait que le Père ne s'en occupera pas. Je me débarrasse de mon mieux sans trop froisser. Un autre me dit que les brigands menacent de le tuer, il réclame ma protection, je lui dis que je m'en occupe. Un autre a vendu un âne, on lui a donné comme

prix des billets faux ; il me demande ma protection, sans quoi c'en est fait, il doit mourir. Je vous fais grâce du reste. A midi, chapelet, mais moi j'entends des histoires pendant ce temps-là ; 3 h. chemin de croix suivi de la bénédiction ; je suis seul à chanter. Dire qu'autrefois on m'a refusé la consolation de chanter le cantique des vœux sous prétexte que je ne le pouvais pas, et maintenant je chante des solos ; le cœur y est au moins. Après le salut, dîner ; si avant j'ai pu réciter du bréviaire, c'est le repos qui commence,et dimanche c'est le courrier qui est venu m'apporter une douce distraction, mais juste au moment de l'ouvrir m'arrivent 4 ou 5 chrétiens pour une grosse histoire ; il s'agit d'un soi-disant catéchumène mort en prison à la suite d'accusations injustes.Savez-vous ce qu'ils me demandent : que je leur donne la face, que j'accuse l'accusateur, que je force le mandarin à réhabiliter la victime, etc., etc. J'ai tâché d'être patient ; je l'ai été, puis je me suis fâché, puis je suis redevenu patient, puis j'ai lu tout en écoutant ce qu'ils me disaient pour la centième fois, leur faisant toujours la même réponse que je ne pouvais pas m'occuper de leur affaire dans leur intérêt. Ils sont restés plus de deux heures. Ce soir j'ai appris que le soi-disant catéchumène qui, d'après eux, n'avait pas commis un seul péché véniel, était une canaille de la pire espèce ; aussi de suite ai-je fait venir le catéchiste de ce village, et ils n'en auront pas d'autre d'ici longtemps, parce qu'ils ont voulu tromper le Père.C'est une grande punition. Et demain je vais subir un assaut de supplications. Je serai inexorable.

Cher frère, vous vouliez une petite lettre et voilà que j'ai bavardé un bon bout de temps et pour ne pas dire grand' chose encore. Pense-t-on à la Chine au noviciat ?

Cette pauvre Chine,on en dit beaucoup de mal ; mais si on pouvait faire la comparaison avec les autres pays et les autres missions, je dis une comparaison sérieuse et non pas superficielle, je vous assure qu'elle serait à l'avantage de la Chine. Cette comparaison, je l'ai entendu faire par des officiers sérieux et de beaucoup d'expérience, et par des missionnaires encore plus sérieux ; et tous donnaient la palme à la Chine, tout en détestant le stupide orgueil de ses lettrés. Pour moi plus je connais le *peuple* chinois, plus je l'aime, et je suis étonné de trouver parmi les néophytes du Siu-tcheou-fou des chrétiens comme mes bons vieux de Bretagne.

Il est vrai que tout n'est pas comme au Siu-tcheou-fou et si au Siu-tcheou-fou on vit continuellement « *in periculis latronum*, » il y a aussi un admirable mouvement de conversions. Chacun de nous, à moins d'accident, dépassera cette année apostolique sa centaine de baptêmes d'adultes. J'en suis déjà au chiffre de 80, et si j'ai des ressources pour garder mes catéchuménats ouverts jusqu'à la Pentecôte, j'aurai encore une quinzaine de baptêmes d'adultes tous les 12 ou 15 jours, sans compter les bébés de ces nouveaux chrétiens. Vous voyez, cher frère, qu'on a bien aussi des consolations.

Priez un peu pour nous. Le père Thomas et moi nous faisons notre 3e an au mois de septembre.

Infimus in X° servus,
P. M. Le Biboul, S. J.

Voyage d'exploration sur le Yang-tse-kiang.

Extraits de différentes lettres du P. Stanislas Chevalier.

Suei-tcheou-fou (Se-tchoan), 1r février.

Je navigue depuis 4 mois sur le *Yang-tse* en compagnie de deux riches Chinois et d'un domestique. Jusqu'à I-tchang les péripéties du voyage n'ont pas été très émouvantes, et les distances entre les différents ports étaient vite franchies. Mais depuis lors, il en va tout autrement. Nous avons mis trente-neuf jours pour arriver de I-tchang à Tchong-king, et la première moitié de la route ne s'est accomplie qu'au milieu de dangers de toute sorte. Après avoir passé près de 15 jours à Tchong-king à la résidence de Mgr Chouvelon, je suis parti le 27 déc. pour Suei-tcheou-fou. Ici comme à Tchong-king j'ai été reçu par Monseigneur et les Pères des Missions Étrangères avec la plus parfaite charité. Impossible de faire plus et mieux avec plus de simplicité et de cordialité. Je remonte le Yang-tse dans le but de visiter les stations météorologiques établies sur le fleuve par le commissaire général des douanes chinoises, sir R. Hart. J'avais à vérifier les instruments, leur installation, la manière dont se font les observations, activer l'expédition des télégrammes météorologiques envoyés chaque jour à l'Observatoire, mais trop souvent retardés par la négligence des employés chinois. Mais étant donné que j'allais faire un pareil voyage, il eût été regrettable de ne pas en tirer tout le parti possible aux points de vue géographique et magnétique. Je partis donc muni d'une lunette méridienne, d'un théodolite, d'une boussole d'inclinaison et d'un théodolite magnétique; cinq chronomètres, auxquels trois autres vinrent s'ajouter en route, complétaient mon équipement. Je n'avais alors en vue que de déterminer, aussi exactement que je pourrais le faire, la longitude et la latitude de quelques villes avec les divers éléments du magnétisme terrestre à ces mêmes points. Depuis lors j'ai un peu modifié mon plan et j'ai entrepris de relever, en vue de le publier, tout le cours du Yang-tse, sans omettre aucune des roches qui embarrassent son cours, ou ornent ses rives. Pour bien faire un pareil travail, d'une manière vraiment scientifique et qui ne laissât rien à désirer, il eût fallu tout mesurer. Impossible, absolument impossible de songer à faire ce travail qui eût demandé plus d'un an. Mais je pouvais bien mettre à profit mon voyage pour quelque chose de plus complet et de moins imparfait que ce qui existe jusqu'ici. Comme on remonte le fleuve très

lentement, on trouve le temps de dessiner son cours, mais c'est à condition de ne pas perdre de vue un instant son travail. Les observations astronomiques prises aussi fréquemment que le permettait le ciel, serviront à jalonner la route et à redresser ce que l'estimation pourrait avoir d'incorrect. Malheureusement, guidé par de fausses données, j'ai entrepris ce voyage durant l'hiver, et à cette époque le ciel est généralement voilé sans être bien pluvieux. Les observations n'ont pas pu être bien nombreuses. J'ai d'abord attendu ici l'éclipse du 22 janv., mais le ciel est resté impitoyablement couvert durant toute la journée. Le lendemain il apparaissait radieux, mais il était trop tard. J'ai résolu alors de remonter le Yang-tse jusqu'à Ping-chan, à deux ou trois jours en amont de Suei-tcheou; c'est la dernière ville qu'on puisse atteindre en barque. A quelques lieues au-dessus il existe un rapide infranchissable, et le fleuve n'est plus navigable que par portions entre deux rapides. Je suis rentré ici le 5 de la lune au moment où les culminations lunaires devenaient observables. Le baromètre était très haut et semblait me promettre du beau temps. J'attends encore le jour où je pourrai voir une étoile. Partir? S'il allait faire beau demain. Attendre? Mais cela peut durer un mois. Pour le moment j'attends. Mgr Chataignon doit revenir ce soir de Kia-ting-fou avec plusieurs missionnaires qui s'y trouvaient depuis une dizaine de jours pour la retraite annuelle. Je ne suis pas trop contrarié d'un retard qui me procure le plaisir de les voir, d'autant plus que j'ai à régler avec l'un d'eux une affaire assez importante pour l'envoi de télégrammes météorologiques à l'observatoire. Après une belle observation je partirai pour Chang-hai, où j'espère arriver dans deux mois. Ce n'est pas en passant qu'on peut étudier un pays : aussi je ne me pique pas d'avoir tout vu et tout compris. A force de regarder attentivement le cours du fleuve, la forme et la disposition des montagnes qui le bordent et les différentes roches qui les composent, je me suis pourtant formé quelques idées sur la géologie du pays. Mes idées sont, je crois, basées sur des raisons au moins très plausibles. Si, comme je pense le faire, j'écris quelque chose sur mon voyage, je l'expliquerai avec preuves à l'appui. Les montagnes sont certainement riches en charbon et même, d'après ce qu'on m'a dit, en minerais : la terre des montagnes, formée d'un sable rouge provenant de la décomposition des grès dont sont formées toutes les montagnes, est fertile. On cultive surtout les patates, à 200^{m} au-dessus du niveau du fleuve. Entre les chaînes des montagnes, il y a des vallées plus ou moins larges, atteignant jusqu'à 3 ou 4 kilomètres (je parle de celles que j'ai vues) et élevées de 50 ou 100^{m} au-dessus du fleuve, qui sont entièrement cultivées en rizières. Elles sont actuellement à peu près complètement couvertes par l'eau qu'on y retient et fait séjourner durant tout l'hiver, renonçant à y planter autre chose pour avoir une meilleure récolte de riz. Cela donne à ces montagnes ou collines un aspect fort

curieux. Quoique ce soit un pays de montagnes, on ne peut pas dire que ce soit un pays peu fertile; même en dehors de la grande plaine de Tcheng-tou la terre est bonne; mais la densité de la population, le manque total d'industrie font que les gens sont pauvres, très pauvres, bien plus pauvres qu'aux environs de Chang-hai. Que faudrait-il pour que le pays pût largement nourrir ses habitants? Une administration qui facilitât la navigation du Yang-tse, dirigeât et encourageât l'exploitation des mines.

« Je ne puis guère juger de l'état des missions, ni les comparer avec la nôtre. Tous les missionnaires que j'ai vus sont d'excellents prêtres, les missions présentent à plusieurs points de vue des difficultés plus grandes que la nôtre. Le vicaire apostolique a plus de difficultés à visiter son vicariat que Monseigneur Garnier à visiter le sien,qui est trois fois plus grand. Peu de vicaires apostoliques, je crois, visitent aussi souvent et aussi complètement leur vicariat que notre évêque, malgré son grand âge et l'étendue de la mission. Ici, comme chez nous, « pauperes evangelizantur ». Les lettrés ne se convertissent pas, arrêtent tant qu'ils peuvent les conversions et sont comme partout la peste de la Chine. Il n'y a pas de régénération possible sans un renversement complet dans le système d'éducation. Le système actuel a pour principal effet de fausser le goût et le bon sens, gonfle d'orgueil et pervertit l'esprit. Voilà que je dogmatise : ce n'est pas le fait d'un astronome ambulant : taisons-nous en finissant cette lettre. »

Traits de mœurs.

Lettre du P. Bastard.

Zi-ka-wei, 31 mars 1898.

UN ancien élève de Zi-ka-wei, devenu riche, se trouvait à Song-kang pour les examens. Il s'y rencontre avec un de ses anciens maîtres. On le présente à lui. Mais le parvenu, au lieu de lui faire le salut profond que demande l'usage, prend un ton dégagé : « Ah ! oui, je vous connais, je vous connais. Cela va bien? » Et il file. Les témoins, indignés, déclarent qu'il faut une réparation. Il en coûta huit piastres à l'élève incivil.

A Chang-hai il y a des vauriens qui font métier de chercher noise aux passants à l'air naïf. Quand ils les voient s'écarquiller les yeux devant les magasins ou les monuments européens ou indigènes, ils font en sorte de se faire heurter par eux, et la comédie commence. Un jour un petit séminariste tout frais débarqué d'une campagne un peu arriérée, se promenait avec deux de ses camarades, pour qui la rue n'avait plus de secret. Ils marchaient vite sans s'occuper de lui. La rue était bondée de monde; il fut vite séparé d'eux. Un escroc le voyant regarder bouche béante à droite et à gauche, passe près de lui et fait en sorte de heurter à son soulier son pied muni

d'une plaie purulente. Voilà le sang qui coule. Et le blessé de pousser des cris. Des compères l'entourent, saisissent le pauvre séminariste et par la menace et les bonnes paroles entreprennent de l'appitoyer sur le sort de la victime. A ce moment les deux autres séminaristes s'aperçoivent enfin que leur compagnon a disparu. Ils reviennent sur leurs pas et le trouvent entouré d'une foule déguenillée et vociférante. Ils se font expliquer le cas, puis ils déclarent que la chose est toute naturelle dans une pareille foule et qu'il n'y avait pas lieu d'inquiéter le délinquant. Celui-ci était blême et croyait déjà sa dernière heure venue. Les vauriens voyant qu'il était compagnon des deux séminaristes, jugèrent bien qu'ils n'avaient rien à gagner. Ils se firent des signes et des clignements d'yeux et lâchèrent leur proie. Sans cela le malheureux aurait dû y laisser sa robe et même sa chemise.

Un jour dans la même ruelle, un scolastique européen est heurté par un citoyen portant un bol plein d'eau qu'il laisse tomber. Aussitôt on lui réclame trois piastres, vu que le liquide répandu était une décoction de « jen-seng », médecine très chère. Le compagnon chinois du scolastique déclare que c'est une comédie, et ils continuent leur chemin; mais l'escroc les poursuit. A la fin l'européen se retourne et lui lance à la figure un « laisse-moi la paix ! » qui fait que l'homme au bol éclate de rire et s'en va.

Toujours sur la même rue, une femme couverte d'habits précieux et portant de riches ornements de tête, est accostée par un passant qui, feignant d'être son mari, lui adresse d'amers reproches : « Te voilà, vagabonde ! Depuis quinze jours je te cherchais ! » Il lui lance une paire de soufflets qui la renversent. Puis en un tour de main il lui enlève ses parures et disparaît.

Mouvement de conversions.

Extraits des « Nouvelles de Chine ».

Du P. Twrdy, Liu-tcheou-fou, 28 janvier.

« PAR ici les catéchumènes arrivent enfin après quelques petites victoires remportées sur des vauriens. Il n'y a que cela qui nous pose dans la campagne et qui rassure les volontés timides des braves gens qui veulent se faire chrétiens. La religion est trop belle pour ne pas attirer les cœurs droits. Ce qui empêche les citadins de la suivre, c'est l'amour des fruits défendus, tandis que pour les campagnards, c'est la crainte des voisins et des parents. Enlevez cette crainte et les voilà catéchumènes pratiquants. J'ai encore quelques affaires difficiles entre les mains, comme spoliation des biens de catéchumènes, expulsion du pays, coups de couteau reçus, etc., pour cause de religion; mais comme le sous-préfet est aux petits soins pour moi, j'ai grande espérance que tout s'arrangera bien. Par ailleurs si le peuple

de la campagne est très simple et croit tout ce qu'on dit, dans les rixes le sang coule vite, surtout au nord de la préfecture. L'affaire de Kiao-tcheou a mis la puce à l'oreille des mandarins : aussi j'ai eu l'honneur ou plutôt l'embarras d'être escorté d'ici jusqu'à Ou-hou, à l'aller et au retour; mais j'ai eu bien soin de ne pas donner une sapèque. Il va sans dire que je profite de cet état de choses pour protéger efficacement mes catéchumènes. Partout on s'attend à une domination étrangère et prochaine, mais sans s'en émouvoir le moins du monde. Au contraire on en parle avec un air de soulagement et comme d'un événement dû et parfaitement en règle. Exceptons toutefois les lettrés de la vieille école, qui sont encore nombreux. Ils voient périr avec cela leurs compositions littéraires à 8 membres, comme ils disent, c'est-à-dire le Wan-tchang et avec lui la perspective du bouton. Par contre un Chinois plus raisonnable me disait : « Qu'on nous donne une voie quelconque pour arriver aux honneurs et il nous sera bien égal qui est celui qui tient les rènes du gouvernement. » Il est évident qu'à tout cela je réponds par un sourire. Hier les protestants ont invité les notables à un dîner, mais le vin n'a point paru, ces messieurs étant de la société de tempérance.

Du P. Perrin, Ning-kouo-fou, 19 février.

« Nous avons de nombreux catéchumènes dans tout le Ning-kouo-fou. Chez le P. Berton, deux fournées, de 140 hommes la 1re et de 110 la 2de... Le P. Gasnier a eu 110 hommes et 60 femmes ou bébés. Il en a passé en tout 200 chez lui dans l'année. Ici 80 hommes qui nous ont donné 20 baptêmes. Le catéchuménat des femmes n'ouvrira que le 1er de la 2e lune. Chez le P. Moisan nombreuse rentrée pour ses écoles, une 60e d'enfants dans chacune. »

Du P. Goulven, Tai-hou, 19 février.

« Je viens de faire le catéchuménat à Mi-to-se, dans les montagnes à 90 li (14 lieues) d'ici, et actuellement je le fais ici : ce n'est pas la besogne qui manque. Il est bien dur parfois de voir tout ce qu'on ne peut pas faire. Aujourd'hui j'en suis à mon 71e chrétien (en comptant quelques enfants) depuis mon retour des vacances. Mon petit troupeau arrivera, Dieu aidant, à près de 200 à la fin de l'année. Quand on a commencé avec rien on est encore content de son petit trésor.

Du P. Speranza, Mao-ka-tsen, 9 mars.

« 40 catéchumènes sont présents ici. Leur catéchuménat va bientôt finir pour laisser la place à 40 autres qui vont venir. Le P. Vénel a 20 femmes catéchumènes à Mou-ming-dang. Le P. Pennors a eu plus de 50 catéchumènes à instruire à Kieu-kang. Le P. Geslin a maintenant une cinquantaine de femmes au catéchuménat de Tong-tcheou »; il a déjà fini un catéchuménat d'hommes et en commencera un autre prochainement.

Du P. Gain à Mgr Garnier, Siu-tcheou-fou, 13 avril.

MONSEIGNEUR,

Je suis rentré hier soir d'une tournée dans les districts de l'ouest. Je me hâte d'annoncer à Votre Grandeur que, malgré la famine et la misère qui en est la conséquence, tout y est relativement en paix. Merci pour l'aumône que vous daignez nous accorder pour nos catéchuménats. Hélas ! Notre grande douleur pour le moment est de voir les multitudes frapper à notre porte, qui est celle du ciel, et de ne pouvoir l'ouvrir assez grande. Toutes les ressources sont épuisées, et pour ne pas faire de dettes, nous sommes obligés d'arrêter ou de restreindre les œuvres. Le P. Doré n'a pu ouvrir, faute d'argent, ni écoles, ni catéchuménats depuis le 1r de l'an et pourtant il compte plus de deux mille catéchumènes sérieux dans plus de 40 villages du Tang-chan-hien. La mort dans l'âme il doit tenir sa porte fermée : les secours que Votre Grandeur et le R. P. supérieur viennent de lui envoyer couvrent à peine ses dettes. Les autres Pères ont pu entr'ouvrir à peine leurs portes et ont glané quelques douzaines de baptêmes pendant ce carême. Et cependant les catéchumènes, loin de diminuer, ne font qu'augmenter d'un bout à l'autre de la section. Malgré le diable, malgré les mandarins, malgré les lettrés et les notables, malgré moi-même, j'ai été obligé d'ouvrir mon Tang-chan-hien, la première, la plus riche, la plus grande des 8 sous-préfectures de la section. J'ai dû improviser dix catéchistes pour répondre à une partie des demandes qui m'assaillent, surtout depuis trois mois, et plus de cinq cents familles aux quatre coins de la campagne apprennent avec ardeur la doctrine et les prières dans mon seul district. J'ai conseillé à tous les Pères de la section de réserver leurs dernières sapèques pour l'entretien de ces catéchistes, actuellement au nombre de plus de cent dans la section, placés dans les villages, la plupart à la tête de deux ou trois, où ils passent une semaine à tour de rôle dans chacun d'eux. Le local est fourni par les catéchumènes, et nous ne fournissons que les livres de prières, de doctrine et les images. Cela nous revient à environ quatre piastres (10 fr.) en moyenne par mois pour un catéchiste. C'est peu pour chaque groupe de catéchumènes, mais cent catéchistes pendant dix mois demandent une grosse somme. Autrefois avant de donner le baptême, nous recevions les adultes pendant un mois au catéchuménat fermé et les enfants pendant plusieurs mois à l'école centrale. C'est là qu'ils puisaient la sève de la doctrine chrétienne... C'était l'œuvre des œuvres, la consolation et l'espoir de tous les missionnaires. Nous sommes débordés et nous attendons que la Providence nous donne les moyens de donner la dernière formation à nos nombreux catéchumènes que nous renvoyons à des temps meilleurs. Dans cette année apostolique qui va finir, nous aurions pu baptiser 2000 adultes et je doute que nous atteignions le chiffre de cinq cents.

J'ai reçu à Ma-tsin, où je passais les fêtes de Pâques très consolantes (près de 300 communions et des foules en prière débordantes par toutes les portes), votre lettre du 27 mars avec les communications de Tsai-tao-tai. Je viens de voir aujourd'hui notre Hoei-tao-tai qui m'en a parlé. Ce n'est pas nous qui le gênons, mais les imprudences des presbytériens américains. Il s'étonne que nous ayons tant d'adeptes, mais il n'y peut rien et nous non plus. En somme il est satisfait de nous voir traiter toutes les affaires courantes à l'amiable avec les mandarins locaux. Les affamés et les « Grands Couteaux » l'inquiètent un peu, mais je ne crois pas qu'il y ait danger immédiat pour nous. A la garde de Dieu, et que Votre Grandeur daigne nous bénir ! »

Du P. Perrigaud, Tai-ho, 28 mars.

Nous vivons en paix depuis l'occupation de Kiao-tcheou par les Allemands. Les mandarins sont aux petits soins pour nous. Nous profitons de cette bonne occasion pour fonder de nouveaux postes. Le gouverneur de Ngan-king a prescrit des mesures de protection vraiment exagérées ; néanmoins j'en use dans les pays nouveaux : c'est le moyen de faire tomber l'opposition des notables. N'était la famine, le moment serait favorable pour un apostolat fructueux. On pourrait bien avoir *plusieurs millions* de catéchumènes : il suffirait de les nourrir. Mais que resterait-il après la moisson ? Je n'avais pas l'idée d'une pareille misère. Nos chrétiens et catéchumènes ne sont pas encore les plus malheureux. La plupart pourront arriver à la fin de mai sans mourir de faim. Mais ils auront fait un rude carême de plusieurs mois. Je pourrais en ce moment fonder à bon compte cinq ou six centres chrétiens dans mon district. C'est l'argent qui fait défaut ; au prix élevé où sont les vivres, il est plus facile de faire des dettes que des économies. Il faut donc renoncer aux dépenses extraordinaires. »

Du P. Beaugendre, Po-tcheou, 28 mars.

Cette année et principalement en ce moment, nous sommes en plein dans la misère noire. Sur dix familles neuf n'ont rien à manger ou à peu près. Par suite, vols et brigandages ; il faut avoir l'œil. Les gens de la campagne sont obligés de monter la garde en nombre, lance au poing. Depuis le meurtre des deux Pères allemands du Chan-tong, nos voisins, et l'occupation de Kiao-tcheou, les mandarins sont dans leurs petits souliers, comme leurs nobles dames ; aussi ils sont vraiment aux petits soins pour nous. Du reste le bon Dieu se met de la partie : nous avons de nombreux catéchumènes et parmi eux d'excellentes familles entières. Il y a même des bacheliers et un ancien mandarin très fervent. Pour moi mes baraques sont tellement exiguës, qu'après avoir atteint le chiffre de 20, je suis obligé de refuser impitoyablement tous les élèves qui se présentent. Nous sommes

tous à deux repas par jour, et malgré cela, nous aurons bien de la peine à joindre les deux bouts...

Du P. de la Sayette, Mao-ka-tsen, 12 avril.

Le fils du mandarin de Mao-ka-tsen vient chaque jour chez nous prendre des leçons de français auprès du P. Tsu. Il reste trois heures à chaque leçon ; il paraît fort appliqué et désireux d'apprendre. Il a 24 ans et est bachelier. Il s'est déjà présenté à la licence et a été admis dans le cas où il y aurait des titres vacants. Il a demandé au P. Tsu que d'autres jeunes gens de bonne famille, fils de notables influents, fussent admis également à ses leçons de français. Vous voyez le progrès des idées en Chine.

Je pars dans quelques instants pour visiter mes orphelins de Gni-ka-tsen. Cette année en raison de la détresse des habitants de mon district, mes orphelinats regorgent d'enfants. Dans les derniers mois qui viennent de s'écouler les dépenses faites pour le rachat des enfants dépassent presque du double celles du mois précédent. Le nombre des nourrices augmente aussi. J'en ai près de cent à mon compte.

Du P. V. David, Tche-theou-fou, le 1r juin.

Ces jours derniers, j'étais chez le digne P. Grillo : il vient d'avoir un magnifique succès. Dans son «*Tsing-yang-hien* », bien que les catéchumènes soient nombreux, les grandes familles n'étaient pas encore attaquées. Dans la partie la plus florissante de l'arrondissement, 8 familles se glorifiaient du grand nombre de leurs lettrés, de la beauté de leurs « *Se-tang* » (temples des ancêtres), mais ne voulaient pas du christianisme. L'an dernier, un « Ning » s'était fait chrétien. Le premier des lettrés vint d'abord essayer de le faire refuser par le P. Grillo. Puis, cette année, on décida en commun, au temple des ancêtres, qu'il serait chassé de la famille, que les tablettes de ses ancêtres seraient enlevées du «Se-tang»...On parlait même de l'enterrer vif, etc. Un catéchiste, envoyé chez le lettré, fut reçu fort mal. On ne pouvait plus reculer, et il fallut les accuser au tribunal du sous-préfet. L'accusation se fit par un heureux hasard le jour du passage du R. P. Supérieur. Le mandarin traita l'affaire avec vigueur : des satellites furent envoyés en nombre. Le lettré, un « Pa-kong-chung » (Bachelier émérite), perdit bientôt son arrogance. Il vint de suite prier des médiateurs de l'aider auprès du Père. Il vint jusqu'à Tche-tcheou-fou, peut-être dans l'espérance de nous mettre en désaccord. Il lui fallut en passer par les conditions du P. Grillo. La faute avait été grave : c'était, vu la position de la famille, un fort mauvais exemple. Les conditions ne furent pas bénignes. Il y avait 20 articles, presque comme dans un traité de paix :

1. Offrande dans le gros bourg, d'où on voulait nous exclure, d'un terrain assez grand, et, en attendant, d'une maison convenable... 2. Offrande de

trois « Pien » (inscriptions honorifiques), un dans l'endroit, un à Tsing-yang et un à Che-tai. 3. Pièce signée devant le mandarin pour s'engager à ne plus jamais faire obstacle à la religion. 4. Obtenir du mandarin une proclamation qui condamne les coupables et sera par eux gravée sur la pierre et restera ainsi affichée dans leur bourg. 5. Reddition d'un écrit d'apostasie qu'on avait exigé des catéchumènes. 6. Tradition du pacte de famille rédigé contre la religion. 7. On donnerait 30 taëls (100 fr.) pour aider à l'éducation chrétienne des enfants du catéchumène. 8. Vingt tables de vin ; aux repas devaient être invités les principaux membres des 8 grandes familles du pays. 9. Des réparations spéciales seraient faites par l'envoi de cadeaux à la mère du catéchumène. 10. Tout cela devait être annoncé, au son du tam-tam, sur la grande rue du bourg. — Tout a été exécuté. Le P. Grillo s'est rendu solennellement dans les lieux, en chaise, précédé de deux chrétiens boutonnés à cheval et suivi d'une escouade de soldats. Vis-à-vis des lettrés humiliés, il s'est montré bon prince. Ils paraissent se soumettre sans trop de peine. Désormais dans l'arrondissement et même au delà, on y regardera à deux fois avant de faire obstacle à la religion. »

Excursion de vacances à Sou-tcheou.

Lettre de F. J. M. Gautier au P. L. de Grandmaison.

Zo-sè, 16 avril 1898.

Mon bien cher frère,

P. C.

La communauté des scolastiques de Zi-ka-wei se trouve enfin réunie ici auprès du sanctuaire vénéré de N.-D. Auxiliatrice. Comme bien vous le pensez, c'est un vrai bonheur pour des frères qui s'aiment de se revoir après quelques longs jours de séparation. Il y a donc eu division dans les rangs de l'ardente et studieuse jeunesse, l'espoir de la mission du Kiang-nan ! Et oui. Pour vous en convaincre écoutez ce qui s'est passé parmi nous depuis bientôt quinze jours.

Longtemps déjà avant le dimanche des Rameaux, un projet visant à nous rendre très agréables les prochaines vacances avait été élaboré et présenté à l'approbation du Rév. P. Havret. Le tout est reçu non seulement avec faveur, mais encore avec encouragement. Il s'agissait d'un voyage à Sou-tcheou, l'une des villes les plus belles et les plus célèbres du céleste empire. Un dicton chinois dit en effet : « En haut il y a le ciel, en bas il y a Sou-tcheou et Hang-tcheou. » Ces deux villes, dans la pensée du peuple aux cheveux noirs, étaient donc les seules jugées dignes d'être comparées au ciel matériel qui, pour ces païens, représentait le « nec plus ultra » de la beauté, de la richesse et de la magnificence. De fait, Sou-tcheou, grâce aux magnifiques canaux qui l'environnent et la traversent de tous côtés, grâce à

son avantageuse position au milieu de fertiles provinces, était autrefois la ville de commerce par excellence. C'était le rendez-vous mouvementé de toutes les inventions de l'industrie et de tous les produits des départements voisins. Le canal impérial y faisait affluer les marchandises de Pékin, de Canton,etc... Mais,depuis que les européens sont venus s'établir à Chang-hai, Sou-tcheou a perdu de son importance commerciale. En outre, le passage des *Tsang-mao*, les terribles rebelles aux « longs cheveux », a été funeste au plus grand nombre de ses monuments qui jadis excitaient l'admiration des étrangers et spécialement des missionnaires.

D'intéressants souvenirs chrétiens se rattachent aussi au nom de Sou-tcheou. Il y a trois cents ans, le P. Mathieu Ricci pénétrait dans l'enceinte de cette cité et préludait aux victoires que la foi catholique devait un jour y remporter. En effet une belle moisson d'âmes y attendait les successeurs du grand missionnaire. Jusqu'au règne de *Kien-song*, quatrième empereur de la dynastie actuelle, les chrétiens s'y multiplièrent. La cruelle persécution ordonnée par cet empereur fut cause d'un bon nombre de défections. Mais, à côté de ces apostats, il se trouva des cœurs vaillants. Pressés de fouler aux pieds le crucifix ou l'image de la Ste Vierge, ils surent résister jusqu'à la mort. C'est à la même époque que deux de nos missionnaires le *P. Henriquez*, portugais, et le *P. d'Athemis*, tyrolien, remportèrent la palme du martyre. Ils furent étranglés dans une prison de Sou-tcheou, le 12 septembre 1748, parce qu'ils avaient prêché la foi dans plusieurs villes du Tché-kiang et du Kiang-nan. On a commencé à instruire le procès de béatification de ces deux Pères.

C'est donc à Sou-tcheou, la Venise de la Chine, la ville témoin du glorieux combat de nos ancêtres dans l'apostolat, que huit scolastiques désiraient aller passer une partie des vacances de Pâques. La permission gracieusement accordée est accueillie avec joie. Un homme intelligent et pratique est choisi comme chef de l'expédition. C'est le P. Charles Baumert. Il se fera un plaisir d'être l'aumônier, le pourvoyeur, en un mot, le grand *manager* du vaisseau-amiral qui aura l'honneur d'abriter sous son toit verni huit des nobles habitants du scolasticat de Zi-ka-wei. Avant tout, il fallait prévenir de notre dessein, le P. Deffond, ministre de la section de Sou-tcheou. Le P. Baumert se charge de ce soin. Le P. Deffond est ravi de cette nouvelle, et il répond immédiatement en donnant des renseignements utiles pour le voyage. Muni de ces indications et de beaucoup d'autres, qu'il serait trop long de vous narrer, le P. Baumert fixe le départ de Chang-hai au lundi de Pâques. Dès le mardi de la semaine sainte, un billet contenant des avis paternels passe dans les chambres des intéressés. L'endroit et le moment du départ sont clairement indiqués. C'est vers 4 h. du soir qu'un remorqueur de la compagnie japonaise quittera Chang-hai entraînant à sa suite la barque de Sa Grandeur Mgr Garnier, évêque de Titopolis, vicaire

apostolique du Kiang-nan. Chacun devra préparer son petit baluchon; une couverture et un oreiller sera à notre disposition.... bref! rien n'est oublié, pas même le bonnet de nuit. Donner ces conseils une semaine à l'avance vous semble, peut-être, une prévoyance exagérée. Il n'en est rien pourtant. Dès le lendemain, en effet, mercredi de la grande semaine, les futurs voyageurs allaient se trouver dispersés. Le P. Baumert s'en va dans un district préparer les chrétiens à la fête de Pâques. Les diacres partent pour Chang-hai où ils devront exercer les fonctions propres à leur ordre. D'autres Frères restent à Zi-ka-wei pour y remplir divers offices. Mais le rendez-vous général est à Yang-king-pang. Là aura lieu le dîner du départ. Donc le lundi 11 avril, pendant que le P. Bastard passait ses points, le plus grand nombre des scolastiques se dirigent vers Zo-sè, les autres prennent une route opposée. Quant à moi, résidant à Chang-hai depuis 4 jours, j'attendais avec une certaine impatience l'arrivée de mes compagnons de voyage. A midi, je constate que personne ne manque à l'appel. La barque de Sa Grandeur est aussi à son poste. Tout par ailleurs est bien réglé. A table les visages s'épanouissent; on le voit déjà, la perspective de vacances passées dans des conditions extraordinaires n'est pas sans charme pour le cœur scolastique. Le départ réglementaire du remorqueur est à quatre heures de l'après-midi. A chacun de profiter du temps qui reste pour prendre à l'avance le doux sommeil qui, peut-être, lui sera refusé pendant la nuit suivante. Quelqu'un a l'idée, un peu originale au jugement des autres, d'aller tout de suite à la barque pour y reposer en paix. Certes, il ne manquera pas le bateau; mais combien de minutes dormira-t-il? Un beau soleil est là dardant ses rayons sur l'étroite maison flottante. Oser y pénétrer à cette heure pour une raison de ce genre, n'est-ce pas la belle illusion de celui qui croirait pouvoir se mettre à l'aise au milieu d'un fourneau. A quoi bon enlever ma-kao-tse (manteau), pé-sin (gilet), mao-tse (chapeau), bon gré, mal gré il faudra suer quand même. Et qui mettra fin au jeu favori de ces chinois qui sont là toujours prêts à mettre le feu à la poudre, et à faire éclater leurs fameux pétards! Et ces milliers de bateliers qui vous entourent, qui vont et qui viennent, ne sont-ils pas bien loin de se douter qu'un homme au monde puisse s'astreindre à la loi du silence d'action et de parole! Donc, 4 h. sonnent; la tête est lourde; les yeux sont fermés. mais de sommeil, point.

Au reste, peu importe d'avoir ainsi rêvé avant de dormir; ne va-t-on pas lever l'ancre à l'instant? N'allons-nous pas nous élancer de suite à toute vapeur vers le but désiré? Oui, en France, il en serait sans doute ainsi. En Chine les choses vont tout autrement. La notion d'un départ à heure fixe, comme celle d'une marchandise à prix invariable n'a pas encore pénétré bien avant dans le cerveau chinois. On discute longtemps avant de tomber d'accord dans un marché, tout comme on quitte le port quand on est prêt;

Après tout, n'est-ce pas plus commode? Le commerce en marche-t-il moins vite? Quant à ceux qui veulent faire une bonne provision de patience, ils trouvent là une occasion sans pareille. Aussi bien, une heure et demie, est-ce trop pour bien fixer le vaisseau de Sa Grandeur aux trois vulgaires bateaux qui le précèdent? — Vous riez peut-être. — Pourtant, bien attacher sa barque avec des amarres bien solides est une opération de haute importance. En voici la preuve. Récemment une barque se laissait remorquer comme la nôtre devait l'être. Pendant le trajet, je ne sais pour quelle raison, l'une des cordes est soudainement rompue. La barque rejetée violemment de côté chavire. L'eau y pénètre rapidement, et quatre ou cinq personnes se noyent avant qu'on ait eu le temps de leur porter secours. — Quant à nous, nous avons tout le loisir désirable pour prévenir un tel malheur. Enfin, à la grande joie de tous, le sifflet se fait entendre, et les nombreux curieux perchés là-haut sur un pont en fer peuvent admirer le beau drapeau à grande croix rouge sur fond blanc qui se balance fièrement non loin de notre gouvernail. Nous sommes partis. En avant ! A la garde de Dieu ! Tout ira bien. Les belles prières de l'Itinéraire récitées en commun nous donnent cette confiance. Déjà notre convoi fendant avec une lenteur, voulue sans doute, les eaux bourbeuses du *Sou-tcheou-creek*, s'avance gravement au milieu de l'innombrable population aquatique qui stationne le long des deux rives du canal. Que d'hommes, que de femmes, que d'enfants, pullulent entassés pêle-mêle sur ces misérables habitations flottantes ! Il faudrait des Xavier, des Claver pour transformer en peu de temps ces pauvres idolâtres en fervents chrétiens. Pour le moment il nous faut nous contenter de demander à Jésus-Christ Notre-Seigneur d'avoir pitié de ces âmes. Notre route se poursuit sans encombre. Là-bas, la ville anglaise et sa voisine la ville américaine, avec leurs somptueux palais et leurs immenses usines disparaissent peu à peu dans les ombres de la nuit. Il est temps de songer au repas du soir. *Ka-ming*, le batelier en chef de Mgr Garnier, et que par suite on a surnommé l'amiral, est aussi fort dans l'art culinaire qu'il est habile à manier la gaffe ou la godille. Si notre logis avait les flancs plus vastes, il y aurait sans doute plus de confortable autour de la table, mais, je crois, moins de sourires francs et joyeux. Au reste se serrer les coudes en mangeant n'est point un obstacle capable d'empêcher de faire honneur aux mets si bien préparés par notre brave matelot-cuisinier. Un fagot de canne à sucre, dont une main délicate nous a pourvus, aura comme le reste tout le succès désirable. Mais l'heure s'avance; la petite troupe a jasé, plaisanté chacun à qui mieux mieux. Quelques joueurs de domino ont, à la grande hilarité de leurs adversaires, subi une défaite sanglante. Il faut mettre un terme aux divers sentiments en se plongeant au plus vite dans un sommeil réparateur. Le plancher, les bancs sont à notre disposition. Du coup chacun saura par expérience s'il y a grande mortification à coucher

sur la dure. On s'en réjouit comme à la rencontre d'une bonne fortune. Un jeune Frère voyant le fauteuil de l'évêque inoccupé trouve très raisonnable de s'y installer. C'était une place de distinction, mais sans doute peu favorable au louable dessein de celui qui l'occupait.

Après avoir, du haut de son trône, fait de longues réflexions philosophiques sur la manière dont ses compagnons dormaient, notre jeune homme trouve enfin plus pratique de laisser là le siège épiscopal pour aller tout bonnement s'étendre presque à fond de cale. Ainsi les honneurs sont parfois funestes.

Les heures de la nuit s'envolent. Le jour paraît. D'aucuns s'étonnent d'avoir reposé si à l'aise. L'un même proteste avec emphase qu'il ne s'est réveillé que deux fois. Il disait vrai, je pense. *Ergo : Deo gratias !* A ce premier agrément allait succéder une faveur insigne. Le P. Deffond écrivant au P. Baumert avait dit : « Le mieux sous tout rapport est de dire votre messe en barque ; le seul obstacle, peut-être, serait votre haute stature. » Heureusement, il nous est facile de constater que cet obstacle n'en est pas un. Le toit de la barque est juste à la hauteur suffisante. Le Père se dispensera de couvrir son chef du *Tsi-kin* réglementaire, mais il dira la messe à la grande consolation de ses jeunes frères. On s'empresse de tout ranger le plus convenablement possible. Chacun se place autour de l'autel improvisé, et bientôt Jésus-Christ Notre-Seigneur daigne venir se faire notre compagnon de route. Vraiment, en pareille circonstance, l'on est heureux de vivre dans la compagnie d'un si bon Maître. En la présence, et après la visite d'un tel pilote, quel naufrage aurait été capable de nous effrayer ?

Vers 9 h. notre marche en avant est tout à coup interrompue. Qu'y a-t-il? Rien de sérieux. Le remorqueur a besoin d'une réparation urgente : voilà tout. En moins d'une heure tout est remis au point, et nous nous sentons de nouveau légèrement bercés sur l'onde. Plus loin, au moment de franchir l'étroit passage qui sépare le canal de Sou-tcheou d'un lac appelé *Yn-sè-hou*, le sifflet d'alarme se fait entendre, puis des cris. Une frêle nacelle vient de heurter le flanc tribord du vapeur. Mais pourquoi tant de tapage ? Quelqu'un est-il donc en danger de mort ? Non pas ; du moins rien de la sorte n'apparaît sur la droite. Je tourne alors les yeux à gauche. Là, autre scène. Le grand mât en bambou d'une petite embarcation était plié en deux, et sa blanche voile recouvrait comme d'un linceul notre remorqueur qui, peu fier de cet ornement, faisait effort pour se dégager. Nous sommes menacés d'aller nous échouer à la côte. On fait machine arrière ; le convoi s'arrête ; il était temps. Enfin, nous voilà libres de manœuvrer à l'aise. Dans la barque avariée les infortunés mariniers tempêtent tout en regardant d'un œil peu satisfait leur toile étendue sur l'eau. Quant au remorqueur il s'élance en toute hâte vers Sou-tcheou aussi bravement que s'il venait de remporter une victoire signalée. »

« En venant de Chang-hai, avait écrit le P. Deffond, les vapeurs suivent le *Ou-song-kang* (que les Anglais nomment Sou-tcheou-creek), puis remontent par le Yn-sè-hou au nord-ouest, se dirigent alors vers l'ouest par un cours d'eau qui débouche dans le canal impérial à 8 li (4 kil. 800^{m}) de Sou-tcheou. S'il fait jour, ouvrez de grands yeux, mettez-vous à l'avant de la barque, et regardez bien. Vous serez juste en face le pont de 52 arches; de l'autre côté du pont, un petit lac et à l'horizon les monts de *Tsi-tse-sè*. Le pont est beau, et le coup-d'œil ne manque pas de charme. Dans les conditions normales, c'est après 6 h. du matin que vous devez arriver à cet endroit.
« Il faut croire que nous étions dans des conditions anormales, car ce n'est qu'à 11 h. ½, qu'un de nous peut s'écrier : Voici le pont ! »

Ce pont est à 15 li (9 kil.) sud-est de la ville, disent les annales de la préfecture de Sou-tcheou. Il fut commencé sous la dynastie des *Tang* (620-905). *Wang-tchong-chou* vendit la riche ceinture qu'il portait, pour subvenir aux dépenses de l'entreprise : d'où le nom *Tao-ta-ghiao*, pont de la ceinture précieuse. Vers la fin des *Yuen* (XIVe s.), les travaux d'entretien furent interrompus, par suite le pont s'effondra. Les mandarins firent mettre des poutres pour rendre le passage possible. Au milieu du XVe s. le pont fut remis à neuf. « Je ne sais quelle valeur historique attribuer à ces textes; mais il est certain qu'aujourd'hui ce pont paraît encore en bon état. Il a 52 ouvertures praticables aux petites barques; trois sur le nombre sont assez hautes pour laisser passer les grands bateaux. Sans avoir cet aspect grandiose qu'on remarque parfois en France dans les constructions de ce genre, l'ensemble de ce monument ne laisse pas que de faire honneur au génie des anciens Chinois.

Nous venions de compter à la hâte et d'admirer ces belles arcades en granit, lorsque nous entendons une voix qui nous hèle. Nous levons les yeux et apercevons, marchant comme un jeune homme, le long du canal impérial, un européen-chinois de petite taille, au front ridé, et à la moustache grisonnante. Le P. Léveillé, car c'était bien lui, armé de son parasol, et le front rayonnant de bonheur, nous souhaitait la bienvenue. Quel intrépide que ce P. Léveillé ! C'est le grand ancien de la mission. A 75 ans, ce vétéran paraît aussi plein d'ardeur qu'aux premiers jours de son apostolat. Depuis bientôt 42 ans il travaille ici avec un zèle infatigable. Les courses à pied, parfois sous un soleil de feu, semblent avoir pour lui un attrait irrésistible. Sa barque est là, tout près : on dirait qu'il la dédaigne. Nous l'invitons à venir nous rejoindre : peine perdue. Une affaire l'attend au village voisin. Pourtant, une heure plus tard, quand nous stationnions au pied des murailles de la ville, le bon Père reparaît. Cette fois, nous l'accueillons avec enthousiasme. Nous venions de dîner ; nous le pressons d'en faire autant. « Non, non, répond-il, je n'ai pas faim, je n'ai pas faim... Si pourtant vous aviez un petit verre de vin ? » Et nous buvons à la santé

du courageux jésuite normand. Vouloir retenir le Père Léveillé plus longtemps, était inutile. Une affaire l'attend ici, une autre là. Adieu donc, mon Père, et bon courage !

Cependant notre barque a franchi la porte du sud. Nous mettons pied à terre. Cela fera du bien de se remuer un peu, après une nuit plus une matinée passée dans une immobilité presque complète. Du reste, nous voulons voir de nos yeux le fameux édifice qu'on dit être le plus curieux des environs. On l'appelle « *Ou-leang-dié* », « palais sans poutre ». D'après les chroniques du pays écrites sous *Kang-hi*, « la 46e année de *Wan-li* (1619), le bonze *Jou-yuen* contruisit un édifice pour y déposer la grande bibliothèque bouddhiste reçue de l'empereur. Il n'employa que des briques de grain fin sans un pouce de bois ; c'est un monument sans rival dans le Kiang-nan. »

A quel genre d'architecture appartient-il? Ma science est trop incomplète sur ce point pour pouvoir émettre un jugement avec compétence. Du moins l'ensemble est assez original. Un toit en briques reluisantes et disposées avec un certain art donne encore une idée de l'antique splendeur de cette construction. La finesse des ciselures qui décorent le tout dénote une main habile. Les murailles sont encore solides, du moins si l'on en juge par leur épaisseur, qui mesure près de deux mètres. Pourtant la voûte sans poutre, menace ruine. Et s'il est vrai que ce monument a été sans rival dans le Kiang-nan, pourquoi ne fait-on rien pour prévenir la catastrophe dont il est menacé? — Mais passons vite, car notre temps est limité.

Une vaste nécropole, ensevelie pour ainsi dire sous un amas de tuiles brisées, nous sépare d'une pagode dédiée au célèbre *Kong-fou-tse*, Confucius. Là-bas sans doute, les impressions seront moins funèbres ; les regards auront autre chose à contempler que le spectacle de la mort et de la désolation !

Un gardien crasseux, ami des sapèques, consent à laisser passer les « diables d'Europe ». — Pas d'illusion possible : là, encore, l'abandon le plus complet. Ces orgueilleux lettrés païens oublient donc de rendre hommage à celui qu'ils appellent le saint par excellence, à celui qu'ils regardent comme le type le plus accompli de la perfection humaine ! On le dirait vraiment, quand on a sous les yeux une telle preuve de leur incroyable incurie. Écoutez plutôt la petite conversation suivante.

Arrivé devant le principal bâtiment, l'un de nos Frères, un chinois, demande : « Quel est ce bruit qu'on entend ici ? — Ce sont des chauves-souris, répond le conducteur sans se troubler. — Comment ! des chauves-souris ? — Oui, il en habite sous ce toit un si grand nombre que lorsqu'elles sortent le ciel en est couvert comme d'un nuage. — Et cette odeur détestable qui menace de nous suffoquer, d'où vient-elle ? — Voilà : toutes les nuits ces bêtes laissent tomber de là-haut une quantité de matière « sui

generis » assez considérable pour que le pavé du temple en soit grassement tapissé : de là cette odeur. — Mais ce n'est pas respectueux pour le grand homme ! — Pour nous, répond l'interlocuteur, sans perdre son calme, nous trouvons que tout cela sent mauvais ; mais pour Kong-fou-tse, il n'en est pas ainsi. — Comment cela ? — Parce que les chauves-souris sont les disciples de Confucius... »

Et notre homme ajoute qu'il a bien soin de recueillir les excréments de ces vilaines bêtes. C'est pour lui la source d'un commerce lucratif. Il vend cela aux pharmaciens. Vous ne le croyez pas ? Et pourtant ce singulier élément entre, paraît-il, pour une bonne part dans la composition du *Souo-ya*, ou remède contre le *Souo*. Le Souo est une espèce de choléra qui fait beaucoup de victimes en été parmi les Chinois. Ainsi, quelqu'un est-il attaqué par ce terrible Souo ? On s'empresse, pour arrêter le mal, de faire avaler à l'infortuné cette étrange potion. Quel en est le résultat final ? Je serai curieux de l'apprendre. — Mais laissons-là Confucius et ses disciples.

Hâtons-nous de faire voile vers *Yang-ka-ghiao*. Le P. Deffond s'imagine déjà, peut-être, qu'un accident funeste a retardé notre arrivée. Allons lui montrer que nous sommes tous un peu fatigués, mais cependant sains et saufs.

Yang-ka-ghiao est à une heure de barque de la ville. C'est là que le Père ministre de la section de Sou-tcheou a fixé sa résidence habituelle. A 4 h. nous atteignons le but de notre voyage.

Le P. Deffond nous accueille avec sa franche et aimable gaieté, bien connue de la jeunesse scolastique. Plus tard, nous aviserons au meilleur moyen d'employer le jour suivant. Maintenant examinons en détail l'église dédiée à N.-D. des Sept Douleurs. C'est le chef-d'œuvre du P. Deffond ; c'est l'édifice que les chrétiens d'alentour se montrent avec un légitime orgueil. La Vierge Marie doit être bien satisfaite des travaux de l'architecte-missionnaire, qui a conçu et réalisé un tel plan.

Les autels sont sculptés avec art et richement parés ; les sept mystères douloureux, œuvre d'un peintre habile, décorent l'arrière-chœur et produisent un effet très agréable. Et quand la nef et l'abside ont revêtu leurs ornements de fête ; quand se montrent au grand jour ces superbes tentures aux couleurs variées enrichies de soyeux festons ; quand, du haut des colonnes, l'on voit descendre avec grâce ces belles draperies à franges dorées ; en un mot, quand on admire en silence cette petite merveille chinoise où tout est disposé avec un goût exquis, on se demande si c'est bien en pays de mission, si c'est bien au milieu d'une population d'humbles pêcheurs qu'un pareil monument a été élevé, comme par enchantement, pour rappeler le souvenir des souffrances de Notre-Dame ([1]). C'est un fait

1. Une aumône envoyée de France par une main restée inconnue a permis de remplacer par cette jolie construction la pauvre bâtisse d'autrefois.

pourtant. Chacun, en effet, peut lire au-dessus d'une grande porte d'entrée ces mots significatifs : « *Kong-sou des pêcheurs* ».

Cette inscription explique aussi pourquoi cette église est bâtie près d'un canal et comme au milieu d'un désert. Deux ou trois maisons s'élèvent non loin de là, et c'est tout. Les 1900 pêcheurs qui forment la chrétienté de Yang-ka-ghiao, vivent dispersés sur les rivières dont la plaine voisine est sillonnée. Mais le dimanche et surtout les jours de fêtes, ils trouvent moyen d'arriver à leur Kong-sou favori, pour y remplir leurs devoirs. La bonne simplicité de ces braves gens réjouit grandement l'âme du P. Deffond. Quelqu'un souffre-t-il parmi eux? On s'empresse alors de voguer vers l'église, afin que le malade puisse se confesser, communier et au besoin recevoir les derniers sacrements.

Quant aux enfants, c'est encore au Kong-sou qu'ils doivent venir apprendre la doctrine. Ils n'en sortent pas avant de bien savoir par cœur ce qu'on appelle ici les six prières. Une cinquantaine de ces enfants, garçons et filles, sont actuellement présents à l'école. Quelle bonne mine ils ont ! Je ne sais si c'est illusion, mais il me semble qu'il est difficile de trouver quelque chose d'analogue sur les visages païens.

Mercredi 13 avril. Excursion à *Zang-fang-sè.* Gravissons cette montagne et tournons le dos à la vieille tour bâtie au sommet. Quel magnifique point de vue ! A gauche, c'est la grande ville de Sou-tcheou, qui, entourée de ses murailles et enveloppée d'un léger brouillard, nous montre ses pagodes élevées et ses milliers d'habitations à bas étages. En face, une plaine immense s'étend avec tous les signes d'une fertilité imcomparable. Le long des canaux qui courent çà et là, se suivent et s'entrelacent, les champs se succèdent sans fin, parfaitement cultivés et recouverts pour la plupart d'une riche moisson de colza dont la fleur jaune d'or resplendit jusqu'à l'horizon ([1]). A droite, c'est le *Ta-hou,* lac splendide, entouré de monticules et de falaises qui me font songer aux belles côtes de Jersey. Vraiment les bonzes de jadis n'étaient pas si mal inspirés quand pour bâtir leurs pagodes ils choisissaient des sites de ce genre. Le diable devait être satisfait. Hélas ! cet esprit mauvais a régné ici, et malgré l'anéantissement des temples où il fut adoré, il est encore le maître de presque toutes les âmes qui peuplent cette contrée. Aussi, je comprends quels étaient les sentiments du P. Deffond quand, regardant la pleine, il me disait : Je ne sais trop comment on arrivera à faire connaître Dieu à tant de pauvres païens.

Jeudi 14. Nouvelle excursion. Nos bateliers auront le temps de se reposer à Zi-ka-wei ; allons donc visiter *Po-se-ta.* C'est une grande tour située dans l'intérieur de Sou-tcheou, dans la partie nord de la ville. Le rév. Hampden

1. Ce que je dis ici touchant la fertilité des environs de Sou-tcheou, ne saurait s'appliquer à toutes les parties de notre mission. Actuellement, par exemple, au Siu-tcheou-fou, je ne sais pour quelle raison, la famine sévit avec rigueur.

C. du Bose (Soochow, p. 12) appelle cette tour « une des grandes merveilles du monde, » *one of the great wonders of the world.* — C'est peut-être un peu exagéré. Le même auteur ajoute qu'elle a environ 250 pieds de hauteur. Malgré notre désir, nous n'avons pas pu vérifier cette assertion. Il faut avouer que cet édifice fait honneur à ses constructeurs, sinon par l'élégance de ses formes, du moins par sa solidité et ses proportions gigantesques. La tour s'élance vers les nuages avec une étonnante hardiesse. Du dernier étage, la vue embrasse un horizon plus vaste encore que celui de Zang-fang-sè. Ce panorama est vraiment grandiose. Mais je n'en finirais pas, si je voulais vous dire tout ce qu'on voit, et tout ce qu'on éprouve devant un tel spectacle.

Le moment du retour approche ; une fois descendus, nous sommes témoins d'une petite scène, commune ici, mais dont la conclusion n'est pas toujours la même. Le droit d'entrée dans la pagode se paie, dit-on, 4 sapèques par personne. Toutefois, nous sommes des personnages de distinction, de nobles messieurs d'occident ; pourrions-nous, par suite, passer à si bon marché ? Le bonze-portier ne le pense pas. Drapé dans son ample veste grise, il s'avance donc tendant sa main cupide. 44 sapèques feront le compte, j'espère. — Non pas. — 60 alors ! — Pas davantage. Il faut que l'argent brille aux yeux du malin compère. Voici donc un *Ko* (l'équivalent, à peu près, de 100 sapèques, 0fr.30 environ). C'était se montrer généreux. — Néanmoins, rendu audacieux et presque insolent par une apparence de succès, l'homme au crâne rasé refuse toujours avec énergie. Qu'on lui donne 200 sapèques, et il sera content. Bref, il devenait urgent de faire entendre raison à ce mal élevé. Les curieux, comme il arrive en pareille occurrence, s'étaient réunis autour des combattants, et semblaient prendre le parti du Père Baumert qui pérorait avec une éloquence capable de venir à bout de l'homme le moins traitable. — Dépêchez-vous donc, s'écrie soudainement le P. Deffond reparaissant à la porte. Intrigué du retard, le Père, déjà dehors, était revenu sur ses pas avec les meilleures intentions du monde. Sa voix produit sur le bonze un effet magique. Voyant s'avancer cet homme vénérable, au front calme, à la barbe blanche, il perd un peu contenance. Prenant alors le Ko qu'on venait de lui accorder il le place dans la main du Père en disant : « On ne me donne que ça. — Est-ce que tu n'en veux pas ? répond le Père. — Non, ce n'est pas assez.—Très bien, nous partons. » Le bonze, interloqué ou froissé dans son orgueil, tourne le dos. Les Pères en font autant, et chacun d'applaudir à ce triomphe imprévu. Notre bourse restait intacte, et le bonze-comédien emportait comme salaire une petite leçon, dont il profitera, j'espère. Mais avant de nous faire remorquer vers Zo-sè, il nous reste à visiter *Po-ka.* Pour y arriver, nos bateliers devront faire des prodiges d'habileté ; car les canaux sont peu larges, et une maladresse pourrait avoir de fâcheux résultats. Bientôt nous nous trouvons en face

d'une belle construction tout à fait dans le goût chinois, mais peu confortable, ce semble, pour un européen ami du grand air. Nous entrons pourtant avec un sentiment de satisfaction aisé à comprendre ; car ici nous sommes chez nous. Il n'est pas facile pour un nouveau venu de s'orienter dans ce labyrinthe de corridors étroits et sombres. En été, la vie doit y être pénible. La fraîcheur des vents du sud ne peut guère circuler au milieu de tant d'appartements juxtaposés sans ordre apparent. Là pourtant réside le P. Léveillé, quand il n'est pas en tournée apostolique. C'est la seule maison que nous possédions actuellement dans l'intérieur de la ville. Un *ting*, ou sorte de hangar, sert de chapelle.

Autrefois, sous le règne de *Kang-hi*, Sou-tcheou était plus riche en monuments catholiques qu'elle ne l'est aujourd'hui. On lit, en effet, dans les annales citées plus haut, les lignes suivantes : « Au début de la période *Choen-tche* (1644-1662), les astronomes missionnaires *Brancati* et *Gravina* vinrent à Sou-tcheou et construisirent les premiers une église. La 19e année de Kang-hi (1681), les missionnaires *Couplet* et *Gabiani* la reconstruisirent au nouvel endroit, c'est-à-dire dans la rue du « Dragon dormant ». (La première avait été bâtie dans l'angle N.-E., ruelle de la « Perpétuelle félicitation). A l'intérieur de l'église se trouve l'inscription lapidaire donnée par la 2e dynastie *Tang*, relatant la propagation en Chine de l'illustre religion du grand pays de *Tsin*, et le commentaire de *Siu-koang-ki* « grand docteur converti par le P. Ricci ».

Voici ce dernier document traduit aussi fidèlement que possible : Maître Suprême, source première de toutes choses, majestueux, vénérable, vous avez créé les éléments, vous avez façonné tous les êtres pour qu'ils servent à l'homme doué d'intelligence. Sans raison, il a violé vos ordres, il vous a fait injure à vous qui lui avez donné la vie. Race stupide, pourquoi n'être pas restée dans le bien ? Mais déjà nombreuses sont ses iniquités ; grands et petits, tous font fausse route. Dieu les regarde en pitié, et descend parmi les hommes, modèle à écouter, à contempler, trente-trois ans durant, sauvant de toute erreur. Sa naissance fut merveilleuse. Il donna sa vie, et obéissant aux ordres de son Père s'offrit en victime. — Il avait 12 disciples ; ils se mirent à répandre une doctrine qui transforma merveilleusement les hommes, pendant de longues séries d'années, montant toujours comme le soleil, d'autant plus brillante qu'elle est plus éloignée de son origine. Après 1600 ans elle parvint à ce royaume [1]. N'est-ce pas qu'il a reçu une grande félicité ? La vraie religion est venue de l'ouest, pleine de bonté, à l'orient donnant ses soins. — De nous tous hommes, quand nous levons les yeux vers l'immense voûte du ciel, qui oserait dire qu'elle n'a point de maître ? Qui oserait dire : je ne lui obéirai pas ? Cette religion est une beauté qui n'a

1. Siu-koang-ki ignorait encore que la religion chrétienne avait été introduite en Chine au moins dès le VIIe siècle.

besoin d'aucun ornement; c'est une route où l'on ne s'égare pas; il y a pour régler le cœur trois vertus; il y a 10 commandements à observer. De ceux qui sont fidèles, nul qui ne montera au ciel, et les royaumes déjà anciens qui l'ont embrassée ne périront pas. Courage, en avant! ne faites rien dont vous ayez plus tard à vous repentir. Ce repentir futur finira-t-il? En hâte, convertissez-vous. Regardez, saisissez cette rapide occasion, et vous obtiendrez le pardon d'une longue vie. Cette religion est haute comme les monts sans leurs aspérités, grande comme la mer sans ses dangereuses profondeurs. Prenez des résolutions grandes et fortes, et partout se répandra le parfum de vos vertus. » Comme vous pouvez en juger, l'auteur de ce beau commentaire ne craint pas de montrer sa foi vive, et son zèle ardent. C'était vraiment un grand chrétien.

En plus du commentaire de Siu-koang-ki, l'église de Sou-tcheou possédait encore une autre inscription très élogieuse pour les missionnaires. Je ne résiste pas à la tentation de vous la transcrire. Elle vous donnera une idée du style impérial. Cette inscription gravée fut en effet composée par le fondateur de la dynastie actuelle. Voici ce qu'il disait : « La grande voûte au-dessus de nos têtes tourne sans fin. Les 7 planètes se meuvent, ordonnées, obéissant à une loi. Toutes les entreprises, toutes les actions, d'après ces mouvements se commencent et s'achèvent. On a des instruments, des méthodes, pour tout observer, tout noter. — Ces serviteurs venus de loin, hommes remarquables des royaumes d'occident, pénètrent le ciel, fixent le calendrier. Ils s'appliquent à donner toute leur valeur; ils sont tout à leur emploi et servent Dieu, sérieusement sans oubli. Ils exposent des images, et construisent des églises magnifiques; ils servent Dieu en toute énergie, servent le prince en toute fidélité; vous tous astronomes, toujours imitez-les. »

L'église et les autres monuments dont font mention les annales de Sou-tcheou ont disparu, paraît-il; du moins, nous n'en n'avons vu aucune trace. Le tribunal où furent jugés et condamnés les PP. d'Athémis et Henriquez ainsi que la prison où ils furent étranglés ont subi, je crois, le même sort.

Mais, revenons à notre récit.

Après avoir pris une bonne tasse de thé chaud, nous quittons Po-ka :

Vers 5 h. du soir notre barque stationnait à l'endroit où nous devions attendre le remorqueur. Pour mettre à profit les minutes qui nous restent nous cédons facilement à la proposition de faire une promenade à pied su. le bord du canal impérial. Il y a là un magnifique boulevard tout nouveau qu'on pourra, dans quelques années, comparer au fameux « Bund » (quai) de Chang-hai, dont les concessions française et anglaise ont raison d'être fières. Les voitures à quatre roues y promènent déjà le luxe exagéré de Sou-tcheou. C'est qu'ici encore l'influence étrangère se fait sentir. La Chine

a dû céder du terrain aux puissances européennes, et c'est ce qu'on appelle la concession des 13 royaumes. Tout près se trouve la nouvelle concession japonaise. Celle-ci est déserte. On y voit pourtant çà et là, chose curieuse, des murs blanchis à la chaux et bâtis pour protéger des tombeaux qui devront rester intacts au milieu de la ville future. Ce n'est qu'à force d'habileté ou de ruse que les mandarins chinois ont réussi à reléguer ainsi leurs vainqueurs dans un lieu aujourd'hui fort peu favorable au commerce.

Mais l'heure de la séparation a sonné. Le P. Deffond chaleureusement remercié reprend la route de Yang-ka-ghiao. Veiller à ne pas manquer le remorqueur était désormais pour nous la seule préoccupation sérieuse. Pour plus de sûreté deux frères sont envoyés aux informations. C'était le P. Thomas Ou, un homme débrouillard, et moi. Nous partons, marchons, marchons encore, sous un soleil brûlant, et le bureau cherché n'apparaît pas. Un pont en construction empêche de passer outre. L'émotion se met bientôt de la partie : là-bas, derrière nous, qui sait, le vapeur est peut-être en partance ! Et nos frères, que pensent-ils de cette absence prolongée ? — Que faire ? — Heureusement, après avoir lentement descendu le canal impérial, la barque du P. Deffond arrivait près de nous. — « Que faites-vous donc ? dit alors le Père surpris de nous revoir... Le vapeur vous prendra là-bas... retournez vite. » — Cependant nous étions tout près du fameux bureau. L'employé, interrogé, répond : « Ce soir, pas de remorqueur, il est en réparation. » — C'était une autre histoire. Fallait-il rire ou se fâcher ? Cet homme était prévenu de nos intentions depuis plus d'un jour. Mais, pas de télégraphe à sa disposition. Il était donc excusable de n'avoir rien fait pour empêcher notre inutile démarche. Naturellement, dans l'autre barque, on commençait à s'inquiéter. Que se passait-il ? Impossible pour nos frères de le deviner. Un remorqueur d'une autre compagnie venait d'appareiller et leur faisait signe d'approcher. Allaient-ils céder à la tentation ? Il y avait péril à se mettre ainsi à la suite d'un train déjà composé de 8 ou 9 barques. Et ne faudrait-il pas débourser une dizaine de piastres (25 fr.) au lieu d'une piastre et demie (4 fr.) ? De plus, où reprendre les deux fugitifs ? Sur ces entrefaites, le batelier délégué par le P. Deffond donnait enfin la clef du mystère. Quelque temps après l'inquiétude momentanée ressentie de part et d'autre faisait place à une vive explosion de joie. C'en était fait, au lieu de naviguer vers Zo-sè nous allions revoir Yang-ka-ghiao. Cet incident n'entrait point dans le programme des vacances. Aussi, le lendemain, à Zo-sè, grande est la surprise. On nous attend au dîner, au souper et jusqu'à 11 h. du soir. Et rien ne vient rassurer la troupe alarmée.

Jeudi, *14 avril*. — Excursion au *Lieu-yeu*. Chemin faisant nous remarquons des barques chargées de bâtonnets bien travaillés dont l'extrémité est dorée et le reste peint en rouge. Vous savez que les Chinois, dans leurs

repas, se servent avec dextérité de cet ustensile en guise de fourchette et de cuillère. Vous en concluez, peut-être, que ces bâtonnets rouges ne peuvent avoir d'autre usage. Vous vous trompez. D'ici, ils seront précieusement transportés jusqu'au *Chan-tong*, pays natal de Kong-fou-tse. Ils y seront vendus, puis brûlés devant la tablette du soi-disant grand homme. Nous nous sommes demandé inutilement quel pouvait être le sens de ce culte superstitieux. Peut-être veut-on, par ce feu de joie, empêcher de s'éteindre la gloire d'un philosophe, si négligé par ailleurs et néanmoins toujours trop glorifié. Du moins, ces bambous taillés sont la cause d'un commerce très actif entre le nord et le sud de la Chine.

Deux mots sur le Lieu-yieu ou jardin de M. Lieu. Il est célèbre dans le pays. Il excite la curiosité des étrangers et attire les indigènes huppés. Malheureusement, il est aussi à certaines heures, le rendez-vous de ce qu'on appelle ici, non sans raison, « femmes fleuries ». Il faut donc bien choisir son moment, si l'on veut éviter de mauvaises rencontres. Du reste, n'entre pas qui veut; car il faut, d'avance, débourser 90 sapèques (25 ou 30 centimes) par tête. D'aucuns regardent ce tarif comme exorbitant; mais, voir l'un de ces parcs chinois, c'est, paraît-il, les voir tous, et comme il n'est pas inutile pour nous d'avoir au moins une petite idée du goût de nos compatriotes d'adoption, nous nous résignons à sacrifier quelques centaines de sapèques.

Je suis incapable de vous décrire ce singulier enclos. Les couloirs succèdent aux couloirs. De vastes « tings » (hangars) et de jolis kiosques invitent les promeneurs et leur permettent de se reposer, de fumer, de boire et de jaser à l'abri du soleil et de la pluie. Les nombreuses sentences des anciens sages, écrites en beaux caractères sur les murailles ou gravées sur le marbre, flattent le goût des lettrés et leur fournissent l'occasion de lire ostensiblement et de savourer des énigmes indéchiffrables pour le vulgaire. Ici, ce sont des rochers artificiels aux formes bizarres et représentant en miniature des montagnes abruptes sillonnées de sentiers étroits et tortueux. Tout près apparaît un lac, dans les eaux vertes duquel se jouent ou nagent avec grâce une multitude de poissons noirs, rouges et dorés. Ailleurs ce sont des appartements décorés de tapisseries splendides. Partout enfin des meubles en bois précieux, souvent finement sculptés et qui, en Europe, auraient, ce semble, la plus haute valeur. Vraiment, le tout suppose dans le propriétaire une richesse étonnante. C'était du moins le sentiment que nous emportions de ce curieux jardin.

Le soir vers 6 h. notre barque remontait le canal impérial à la suite du remorqueur. A la douane une heure et demie d'arrêt ne sera pas de trop pour nous exercer à la patience. En passant près de nous le douanier demande : « Est-ce là barque de l'évêque ? » Sur notre réponse affirmative il passe outre. C'était sans doute une marque de grande confiance; car nous

devions le voir passer de barque en barque, une lanterne à la main, avec le sérieux et l'attention d'un homme qui a juré à la fraude une haine implacable.

Vers 2 h. du matin, au signal convenu, pendant qu'enveloppés d'une simple couverture, nous reposions à l'aise étendus sur nos planches, nos bateliers larguent les amarres et prennent, à la rame, la route de *Yang-ze-yu.* A 5 h. notre barque s'arrête à deux pas du kong-sou. Pas une personne n'apparaît. Les chiens même, ordinairement si tapageurs, restent muets. Quel silence de mort ! N'est-ce pas un peu cruel de venir ainsi à l'improviste troubler un sommeil si profond et si général ? L'un de nos bateliers franchit le seuil de la porte et saisissant d'une main impitoyable la corde de la cloche, il commence à sonner à toute volée. Il y avait certes de quoi jeter l'alarme au camp. Ainsi réveillés en sursaut, nos braves chrétiens devaient déjà s'imaginer que le feu était à la maison ou bien qu'une troupe de brigands menaçait leurs bourses et leurs vies.

Sans plus nous occuper de l'émotion causée, nous entrons dans la chapelle. Les uns préparent l'autel à la hâte, et les autres, non sans bruit, rangent les bancs dans la nef. Enfin ! voici le gardien; voici la vierge. Ils accourent, l'un portant le plus beau tapis, les plus beaux chandeliers; l'autre, les plus belles fleurs d'or et tout cela avec la préoccupation évidente de « reprendre la face » qu'ils croient, bien à tort, avoir perdue. La messe commence, et une quarantaine d'assistants, grandes personnes et enfants, entonnent avec enthousiasme le *Regina Cœli lætare*, *Alleluia !* L'épouvante, si épouvante il y avait eu, avait donc fait place à l'allégresse.

Yang-ze-yu était notre dernière étape. Vers 11 h., le vaisseau-amiral rentrait triomphalement dans le port de Zo-sè. La campagne scholastico-apostolique touchait à son terme. On nous accueillit avec une joie facile à comprendre. Notre arrivée mettait fin à toutes les inquiétudes. Nous étions un peu fatigués, et très contents. Il nous restait un grand jour pour remercier la bonne Mère de l'heureux succès de notre mémorable expédition à Sou-tcheou.

Je me recommande instamment à vos bonnes prières.

Bien vôtre in Xto.

J. M. Gautier, S. J.

Travaux apostoliques à Tsong-ming.

Lettre du P. Platel au R. P. Provincial.

17 avril 1898.

DEPUIS les quelques mois que je suis à Tsong-ming, j'ai été témoin de ce que les Pères y font pour les nouveaux chrétiens; c'est très beau.

Durant la seconde moitié de novembre, le catéchuménat s'est ouvert une première fois dans mon église de la Trinité, les hommes y sont venus au nombre de 47; cette année-ci, le mercredi des Cendres, on l'a de nouveau ouvert, les hommes s'y sont succédé en quatre bandes, au nombre de 262 ; c'est donc pendant l'année apostolique 309 hommes qui ont passé par le catéchuménat. Les femmes étaient réunies autre part, en automne à la Maternité et à St-Mathias, pendant le carême à la Maternité de nouveau et dans l'orphelinat du kong-sou, sous la direction de vierges maîtresses et des Présentandines.

Je veux surtout vous parler du catéchuménat des hommes que j'ai eu tout le loisir de voir fonctionner. C'est le Père Storr, notre ministre de section, qui l'a dirigé. Chaque jour tous les catéchumènes viennent à tour de rôle devant le Père, réciter en sa présence ce qu'ils ont appris par cœur; il y en a dont la mémoire est bien rouillée, d'autres qui dans leur enfance n'ont jamais étudié, quelques-uns qui sont déjà des vieillards. Vous ne sauriez croire combien cela stimule leur ardeur; on en a vu plus d'un trembler de tous ses membres, tel autre pleurer comme un enfant. Une seule fois l'un d'eux s'est permis de vouloir tromper le Père : pour réciter sa leçon il se tenait, à la manière des enfants dans les écoles, un peu derrière le Père le dos tourné; or ne sachant pas sa leçon, il avait furtivement saisi le livre d'un de ses voisins et il lisait. Tout à coup le Père s'en aperçut, j'étais dans la chambre voisine, j'en fus témoin, ce fut tout à fait tragique; le Père se leva, il était indigné : « Comment ! vouloir me tromper ! comme un enfant sans conscience ! » et le reste à l'avenant, et il le renvoya étudier sa leçon à l'étude. Quelque temps après, sans doute quand le Père se sentit calmé, il agita la sonnette, appela le catéchiste, lui conta la chose, et enfin lui dit d'amener le délinquant; quelques instants après j'entendais 2 ou 3 coups de férule appliqués virilement sur la main du coupable qui les recevait sans broncher.

Aussi peu à peu tous ou presque tous savent par cœur les principales prières et le petit catéchisme composé à leur usage. Et c'est un plaisir de les entendre les réciter, ou plutôt les chanter en deux chœurs à la chapelle.

Trois fois chaque jour le Père réunit les gens à l'église et leur explique lui-même le catéchisme. De plus, chaque jour aussi, les catéchistes ont quatre exercices publics : deux fois pour l'explication des commandements, une fois pour raconter la vie de Notre-Seigneur, et le soir après le souper pour l'explication des images avec projection.

Le dernier jour, pour chaque bande des catéchumènes, a lieu une cérémonie très solennelle : à l'entrée du sanctuaire, sur une table ornée d'un tapis, est placé un crucifix, et à côté du crucifix le livre des saints Évangiles ouvert. Après une chaleureuse exhortation, le Père distribue les billets

d'admission au baptême, non pas à tous, mais à ceux des catéchumènes qui ont appris les prières et le catéchisme et qui savent la doctrine. Pour les recevoir, ils s'avancent deux à deux, s'agenouillent devant le crucifix et étendent la main droite vers les saints Évangiles. Alors le Père leur demande :

Est-ce que vous désirez recevoir le baptême ?

Ils répondent : Oui, nous le désirons.

Est-ce que vous croyez fermement tous les articles de foi de la sainte Église ? — Nous les croyons.

Est-ce que vous êtes résolus à observer toute votre vie les devoirs des chrétiens ? — Nous les observerons.

Est-ce que plus tard vous n'apostasierez pas ? — Jamais nous n'apostasierons.

Alors ils reçoivent de la main du Père une image portant sa signature et attestant qu'ils peuvent être baptisés. Et la même cérémonie se répète un grand nombre de fois ; et, très solennelle dès le commencement, elle devient, par le fait même de sa répétition, de plus en plus émouvante.

C'est ainsi qu'une centaine de billets de baptême ont été distribués aux hommes; ceux qui n'en ont pas reçu devront revenir au catéchuménat en novembre.

17 avril.

Aujourd'hui, dimanche de la Quasimodo, a eu lieu au kong-sou la 1re communion des enfants.

Comme chaque année, une retraite de trois jours les y a préparés ; c'est le Père Le Chevallier qui la leur a donnée : une exhortation le matin, et une autre le soir, à l'église. De son côté le R. P. Storr les réunit, à l'église aussi, cinq fois par jour, pour leur faire le catéchisme ; et deux fois par jour il y avait explication des images avec projection, après le dîner pour les petites filles, après le souper pour les garçons. En outre les enfants récitent le rosaire complet en trois fois, ils font le chemin de la croix, et durant les temps libres ils repassent les prières et la doctrine, les garçons sous la direction des catéchistes et des Maristes, les filles sous celle des vierges dirigées elles-mêmes par les Présentandines.

83 garçons et 78 filles, en tout 161 enfants, plus 5 vieux néophytes, ont fait ce matin leur première communion.

Après leur déjeuner et la messe de paroisse, les enfants ont tous été reçus dans la confrérie du Carmel et dans celle du Rosaire ; le scapulaire et le chapelet étaient le petit cadeau-souvenir de la fête. Le Père ministre leur a adressé une émouvante exhortation, pressant les enfants de bien honorer la sainte Vierge et leur suggérant la résolution de réciter chaque jour en son honneur au moins un *Ave Maria*. Et comme mot d'adieu, il leur a dit :

« Mes enfants, c'est vous tous que j'interroge maintenant, répondez-moi :

« Voulez-vous toute votre vie regarder Marie comme votre mère ? — Tous s'écrient : nous le voulons.

« Voulez-vous toute votre vie l'honorer et l'aimer ? — Nous le voulons.

« Promettez-vous de réciter, tous les jours de votre vie, en son honneur, au moins un *Ave Maria ?* et avec de vrais cris d'enthousiasme ils répondent : Nous le promettons. »

Quelques heures plus tard, après le dîner et la bénédiction du T. S. Sacrement, tous les enfants, sauf ceux qui restent au kong-sou comme pensionnaires, partaient joyeux pour retourner dans leurs familles.

Le démon sans doute rageait de tout cela. Le fait est que, quelques minutes après le départ des enfants, les nuages soudain s'amoncellent, les éclairs brillent, le tonnerre gronde et la pluie tombe par torrents. Les enfants des chrétientés les plus voisines n'avaient pas eu le temps d'arriver chez eux; et tous, aussi bien ceux qui marchaient à pied que ceux qu'on traînait en brouette, furent certainement percés jusqu'aux os. Mais à Tsong-ming on y est habitué !

21 avril.

Le lendemain de la première communion des enfants, nous nous rendions à la Trinité, pour y préparer la première communion des néophytes. Le Père ministre et le Père Le Chevallier se sont partagé la besogne : chaque jour 2 exhortations, et 4 autres réunions à l'église, une fois pour l'explication des mystères du Rosaire, et trois fois pour celle du catéchisme ; chaque jour aussi les retraitants récitent les quinze dizaines du Rosaire, et pendant qu'ils font le chemin de croix, les prières leur sont expliquées à chaque station. Le reste du temps ils apprennent par cœur les deux petits catéchismes que le Père Storr a composés pour eux sur la confession et sur la sainte Eucharistie et dont Monseigneur a autorisé l'impression.

Il y a 96 retraitants hommes. Demain ils feront leur première communion aux pieds de la statue miraculeuse de N.-D. de Lourdes ; et tous ceux qui le désireront, c'est-à-dire tous sans exception, recevront le scapulaire.

Après la cérémonie je me rendrai à la nouvelle église de St-Ignace dont mon prédécesseur, le P. Le Chevallier, avait commencé la construction ; ensemble nous assisterons après-demain le Père ministre qui la bénira et qui y célébrera la première messe.

Puis nous nous séparerons, pour nous réunir de nouveau à l'église de la Trinité, le 1er mai, avec quelques Pères de Hai-men. Cette fois-ci ce sera pour le pèlerinage de nos chrétiens à leur statue si vénérée de Notre-Dame de Lourdes.

L. Platel, S. J.

Hommage à un Sexagénaire.

Lettre du P. Julien Frin.

Hoei-tcheou-fou, 22 avril 1898.

JE viens de faire les fonctions de sexagénaire. Je comptais esquiver la corvée ; mais les chrétiens de Toen-ki et les catéchumènes d'ailleurs, deux mandarins et plusieurs des notables de la préfecture ont éventé la mèche. On m'a envoyé pour mes 60 ans des présents, jusque de Tong-men. Toen-ki m'envoyait pour une dizaine de piastres de présents qu'ils apportaient en venant faire leurs Pâques le 9 avril. Je leur fis comprendre l'inconvenance de leur démarche la veille de la grande fête de Pâques. Ils se soumirent et me demandèrent le *vrai* jour. Je répondis que c'était un jour de l'année 1898. Cependant comme les présents arrivaient de la préfecture et que je tenais aux prières de mes chrétiens, le jeudi 14 je dis à mes catéchistes que je me recommandais à leurs prières du lendemain. Tout le monde se confessa et communia à ma messe du lendemain. La fête fut remise au lundi de la Quasimodo. Grands et petits mandarins de Hieou-ning, ainsi que beaucoup de notables et les voisins envoyèrent leurs présents le 16, 17, 18 et vinrent me saluer. Le 19, mandarins et peuple de la ville qui avaient envoyé des présents dînaient à la pagode. Je ne parle pas des nombreuses inscriptions dorées sur fond rouge et des autres présents adoptés pour la circonstance, tels que pétards, chandelles rouges avec dédicace en caractères d'or, etc. Le clou en fait de présents pour le jubilaire, c'est le caractère *Cheou* (âge) d'un mètre carré et plus de surface, tout doré et placé au milieu d'une pièce de drap rouge de 7 à 8 pieds de longueur et suspendue dans la salle des fêtes. De chaque côté du caractère sont deux inscriptions dorées sur papier rouge : l'une à droite, plus élevée, indique le nom du destinataire et ses mérites ; l'autre, à gauche, celui de l'expéditeur et ses titres. C'est devant ce caractère éblouissant et devant le fauteuil vide du jubilaire que les Chinois font leurs prostrations en son honneur. Bien entendu j'avais enlevé ce caractère. La pièce de drap suspendue avec ses inscriptions, au-dessus d'elle un tableau du Sacré-Cœur et de chaque côté les tableaux de S. Louis de Gonzague et de S. François-Xavier : c'est plus orthodoxe, le caractère Cheou étant sujet à caution. On m'a fait cadeau de 6 de ces caractères et d'autant de pièces de drap rouge, sans compter une vingtaine de jambons d'un an et de deux ans.

25 avril.

Je suis sur le point de partir pour le pays de mes catéchumènes avec le sous-préfet. Demain je serai à Yu-tsen avec lui. J'ai donc gagné mon procès, l'estime et la reconnaissance de toute la 21e commune qui m'offre un « Pien » (inscription honorifique) avec le nom du 1er notable en tête.

Demain ils nous donneront un grand dîner. Le 24 avril c'était l'anniversaire de ma « raclée à Hieou-ning d'il y a 12 ans. Le licencié Hou (connu du P. Havret comme notre ennemi juré) est venu à Canossa ! Il m'a fait une visite de plus d'une heure. Je l'aurais cru plus brave ; il a peur. Singulière coïncidence avec ma première entrée à Hieou-ning. »

En vacances à Zô-sè.

Lettre du F. Gilot au P. Cosson.

Zi-ka-wei, 24 avril 1898.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

C'ÉTAIT dernièrement l'époque des examens. A cette occasion les candidats se transportent pour subir les épreuves solennelles aux chefs-lieux des différentes préfectures. Pendant les compositions un mandarin portant le titre de *Lao-che* surveille les élèves en se promenant dans les rangs. Voici la petite plaisanterie qu'on se permettait naguère à Song-kang (notre préfecture) à l'égard de ce respectable fonctionnaire. *Lao-che*, au moins dans la langue d'ici, veut dire aussi « rat ». La langue chinoise fourmille de pareilles homonymies, et les Chinois se délectent dans les calembours. Quand donc le mandarin, se promenant dans les rangs, se portait dans une direction, immédiatement de ce côté retentissaient de formidables miaulements. Le pauvre homme supportait la chose sans sourciller (que faire contre le nombre ?) et se dirigeait d'un autre côté ; mais les miaulements le précédaient toujours. Ce trait ne fait-il pas penser aux candidats européens ?

Le lundi de Pâques nous partions dès l'aube pour Zô-sè, où il est d'usage que les scolastiques passent la semaine de Pâques. Le moyen ordinaire de transport consiste en de grands bateaux qu'on fait marcher à la godille, ou à la voile, ou en hâlant quand le vent et la marée sont contraires. Les scolastiques de mœurs paisibles prennent place dans une barque de ce genre. Les autres, dont j'étais, montent dans un canot à quatre rames que nous avons patriotiquement appelé *Jeanne d'Arc*. Et nous voilà partis pour Zô-sè : huit lieues environ et même un peu plus. Au bout de deux heures nous atteignons un bourg assez important qui s'appelle *Tsi-pao*, c'est-à-dire les « Sept Merveilles ».

On avait discuté la veille pour savoir s'il était opportun de traverser les bourgs dans notre canot, car une barque de ce genre montée par des *Yang-koei-tse* (diables d'occident) est une chose tout à fait sensationnelle par ici. A Tsi-pao nous devions passer sous un pont ; le pont était absolument

couvert de gens qui se trouvèrent réunis là en un instant pour nous regarder. Au moment où nous passons sous le pont, un rameur maladroit laisse échapper la rame. Furieux mais faisant bonne contenance nous faisons revenir le canot en arrière, reprenons la rame, et repartons comme une flèche. En somme nous n'avions pas perdu « la face », aussi les spectateurs n'ont-ils presque pas crié.

Une heure et demie après nous arrivions à un nouveau bourg encore plus important et qui s'appelle *Se-king*. Là nous avons fort à propos trouvé la barque des gens paisibles et nous y sommes montés pour dîner. On est vraiment fort à l'aise sur ces bateaux chinois. A l'arrière, dans un espace bien restreint, se trouvent les bateliers : le père, la mère et cinq enfants ; ce sont des chrétiens de Tong-ka-dou. Au milieu se trouve la cabine des voyageurs qui s'élève au-dessus du bateau un peu comme une bâche montée sur des arceaux au-dessus d'une charrette. Nous avions apporté notre dîner, mais les bateliers s'étaient chargés de le réchauffer. En plus ils nous fournissent du riz, un beau poisson délicieux de fraîcheur accompagné de délicates tranches de tiges de bambou, et des bâtonnets pour les amateurs. Pour la première fois je me suis servi de ces instruments, sans grand succès, je l'avoue. Après le dîner nous reprenions place dans notre *Jeanne d'Arc*, et nous continuions notre chemin toujours ramant jusqu'à Zô-sè.

A Zô sè, comme vous le savez, se trouve l'église et le pèlerinage de Notre-Dame Auxiliatrice. Dans la plaine qui s'étend bien loin autour de Chang-hai, s'élève brusquement un groupe de quatre ou cinq collines à roches porphyritiques. La plus haute et la plus belle a environ deux cents mètres. C'est Zô-sè. Juste au sommet on a bâti l'église. De là haut, la Ste Vierge a attiré bien des missionnaires en Chine. On gravit la colline par un sentier en zig-zag où se trouvent les stations du chemin de la croix. Du sommet, devant l'église la vue est superbe : la plaine indéfiniment de tous les côtés ; de distance en distance quelques maisons abritées par les arbres ; ce sont les villages. A mi-côte se trouve la maison assez grande où nous passons les vacances de Pâques et la quinzaine des vacances d'été.

Le mardi suivant, dans la soirée, nous nous trouvions réunis dans la salle de récréation. Quelques Pères, de quatrième année, jouaient pacifiquement aux dominos. Tout à coup un chrétien arrive, va droit aux Pères, leur fait le *Ké-deu*, c'est-à-dire qu'il se met à genoux pour les saluer et demande un prêtre pour aller administrer une extrême-onction à cinq lieues de là, auprès d'une petite chrétienté appelée *Bi-long*. Le P. Bastard se prépare aussitôt à partir. Je me propose pour l'accompagner. Nous soupons rapidement et vers les sept heures nous montons en barque. La nuit tomba bientôt, et nous voguions sur le canal silencieux, doucement balancés par la godille. A un moment donné retentit sur la rive un cri prolongé : « Entendez-vous, me dit mon compagnon, c'est le cri de l'âme. » Quand dans

une famille païenne, quelqu'un est sur le point de mourir, un des parents crie à la porte pour rappeler l'âme qui s'en va : « *T'sing lai, lai, lai :* Reviens, reviens. » Ce cri entendu pour la première fois à dix heures du soir fait une certaine impression. Un peu après onze heures, le bateau accoste, et nous montons sur la rive. Il nous faut maintenant aller à pied jusqu'à la maison du malade. « C'est à un li (600 mètres), » nous dit-on. Un li? On sait ce que cela veut dire. N'importe; notre guide allume une lanterne et nous voilà en marche à travers champs par des chemins qui ne sont pas du tout de grande communication. Les ponts me gênent un peu. Ce sont de simples passerelles, et nous en trouvons au moins trois ou quatre. Tout finit en ce monde, même les li chinois. Nous arrivons donc à la maison. Une maison bien pauvre ! Si j'en juge par l'odeur, le buffle doit être logé dans la pièce à côté. Deux chrétiens chantent des prières, un troisième suggère au mourant des invocations pieuses. Le père du malade, placé de l'autre côté du lit, en fait autant. La vieille mère pleure. Le malade, nous dit-on, a dix-neuf ans ; ce qui veut dire dix-sept ou dix-huit ou dix-neuf. Le moribond est trop près de la fin pour que la confession soit possible. Il faut même se presser pour l'extrême-onction et supprimer les cérémonies accessoires. Quand le P. Bastard a terminé, la pauvre mère se met à genoux devant lui en lui disant : « *Zia, Zia, Zeng-vou !* Merci, mon Père; » et elle explique au milieu de ses larmes que c'est leur unique garçon. Le P. Bastard lui dit quelques mots pour la réconforter, et nous repartons pour aller chercher un gîte pour ce qui reste de la nuit, au kong-sou de Bi-long. Un kong-sou est une église plus ou moins grande avec une ou plusieurs chambres pour le missionnaire. Il était un peu plus de minuit et demie quand je me suis glissé sous ma couverture chinoise et je n'ai pas attendu longtemps le sommeil.

Le lendemain matin le P. Bastard dit sa messe à 7 h. pendant que les chrétiens chantent leurs prières. Après l'action de grâces vient la petite cérémonie du déjeuner. En Chine le missionnaire doit s'habituer à manger en public. Nous n'avions guère à nous regarder que trois ou quatre hommes et une demi-douzaine d'enfants, tous chrétiens bien entendu. Il y avait en particulier à côté de ma chaise un petit bonhomme de 12 à 13 ans qui ne perdait pas un seul de mes mouvements et qui, j'en suis sûr, à part lui trouvait que je mangeais le riz d'une façon bien gauche.

Je regrettais bien de ne pouvoir, comme le P. Bastard, causer avec ces braves gens. J'y suppléais par mes plus aimables sourires. Le P. Bastard expliqua que j'étais nouvellement arrivé d'Europe, que je m'appelle *Ni* (c'est le premier de mes noms chinois ; le nom complet est *Ni-zou-lo.*) Or Monseigneur Garnier, notre Évêque, s'appelle précisément *Ni.* De là une petite plaisanterie aimable que l'on m'a faite souvent. On la réédita pour la circonstance, ce qui me donna l'occasion de faire pour un moment une

figure quasi intelligente, car je compris. Après le déjeuner, qui comprenait cinq ou six plats, on nous apporta de l'eau chaude pour nous laver les mains et la figure, puis ce fut le tour des desserts, quatre espèces au moins ; puis nouvelle eau chaude. Vous saurez qu'en Chine, l'usage est de multiplier les plats, des petits plats minuscules. Enfin après avoir salué l'assistance, nous reprîmes place dans notre barque de la veille et nous revînmes à Zô-sè. En route le P. Bastard entendit encore la confession d'un malade et lui donna l'extrême-onction.

Pendant que nous étions en vacances à Zô-sè, les Pères restés à Zi-ka-wei reçurent d'importants visiteurs. D'abord ce fut le nouveau ministre de France à Péking, Monsieur Pichon, qui en certaines occasions nous a montré tant de sympathie (!) à la chambre des députés. Naturellement, dans cette visite, tout s'est passé comme si nous étions les meilleurs amis du monde, et M. Pichon, revenu à Chang-hai, s'est déclaré enchanté de la réception des Jésuites.

Le second visiteur a été le prince Henri d'Allemagne, qui, se rendant à Kiao-tcheou, a fait un arrêt de quelques jours à Chang-hai. Il est venu sans cérémonie à Zi-ka-wei et a passé environ trois quarts d'heure à visiter l'Observatoire et le Musée.

Votre frère affectionné en N.-S.

H. GILOT, S. J.

La mort de « Petit Brigand » [1].

Extraits de plusieurs lettres du P. Gain.

Siu-tcheou-fou, 24 avril.

LES aventures du catéchumène d'autrefois surnommé « Petit Brigand » sont finies, et nouveau Dismas, il a fini par voler le paradis. Il était en prison depuis 4 mois. Pris au mois de décembre par les satellites de Fong-hien, il avait refusé de reconnaître ses crimes, malgré la torture et les coups que le mandarin lui infligeait. Comme d'après la loi chinoise on ne peut mettre à mort le plus grand coupable s'il n'avoue lui-même son crime, sauf le cas où il est pris en flagrant délit les armes à la main, le mandarin voulait à tout prix lui arracher des aveux, car il était notoire qu'il avait mérité plusieurs fois la mort. Seule la faim a eu raison de lui. Il a été privé de toute nourriture jusqu'à ce qu'il ait consenti à parler, et il a fini par avouer seulement deux ou trois de ses nombreux forfaits. Transféré des prisons de Fong-hien à celles de la préfecture, il y subit un second jugement, renouvela ses aveux et fut enfermé dans le « carcere duro » des condamnés à mort pendant que son dossier était envoyé au vice-roi de

1. Les *Études*, N° du 5 déc. 1897, p. 677, ont raconté les aventures de ce catéchumène.

Nan-kin. Je parlai de lui au sous-préfet et au préfet, demandant que, sans le faire souffrir, on le gardât deux à trois ans en prison, espérant qu'il pourrait sortir. On me répondit qu'une fois entré dans la prison des condamnés à mort, il n'en pouvait sortir. « Et combien en recevez-vous par an dans cette prison centrale du chef-lieu du département ? — Plus de 300 par an. — Et c'est vous qui êtes chargé de couper la tête à tous ces brigands ? — Oh ! non, la plupart, au moins les deux tiers, meurent de misère avant : ce qui n'empêche pas qu'avant de jeter leur corps au cloaque, on en sépare la tête qu'on expose toujours au lieu de leur crime. »

Un catéchiste envoyé par moi est allé plusieurs fois visiter « Petit Brigand » dans sa prison. Il lui portait ordinairement quelques douceurs et des paroles de repentir et de consolation auxquelles il était très sensible. Ils étaient plus de 20 dans une grande salle, portant tous la chaîne au cou reliée aux fers qui serrent les deux pieds. Il affirmait chaque fois qu'il n'avait pas oublié ses prières et qu'il les récitait en cachette. Le gardien de la prison, ancien forçat commis à la garde de ses camarades, moyennant quelques cigarettes ou autre bagatelle, laissait nos gens communiquer librement avec « Petit Brigand » et avait promis à mon catéchiste de l'avertir quand l'heure suprême aurait sonné. Or, ce matin, dimanche du Bon Pasteur, au moment où je venais de faire l'aspersion de l'eau bénite et, revêtu de la chasuble, je montais à l'autel, mon catéchiste vient me dire à l'oreille : « Aujourd'hui on exécute « Petit Brigand. — Cours vite et baptise-le. » — Après ce court dialogue mon catéchiste, accompagné d'un chrétien, ancien ami du prisonnier, vole à la prison.

« Inutile de dire si j'ai prié de tout mon cœur à la messe pour l'âme du pauvre condamné que je ne pouvais secourir en personne. Ma petite chapelle était plus que pleine : une centaine de néophytes et de catéchumènes débordaient dans la cour et priaient à pleine voix de tout cœur. Après la messe, qui a duré environ une heure avec le sermon, mon catéchiste est venu me trouver pendant mon action de grâces et m'a de nouveau glissé à l'oreille: « Baptisé sous le nom de Pierre, soyez tranquille, *Deo gratias !* » — Au sortir de la chapelle la foule des chrétiens attendait dans la cour pour saluer le Père selon l'usage de chaque dimanche. J'ai d'abord réuni à la salle tous les catéchistes au nombre de 13 ou 14; puis j'ai demandé à l'un d'eux, qui est bachelier : « Maître Wang, dis-moi donc, se dispenser d'aller à la messe un dimanche, est-ce un péché? Si le Père dispense et commande autre chose, est-ce un péché ? — Quand le Père dispense, il n'y a plus de péché. — Tiens, regarde le maître Kao qui est allé pendant la messe baptiser un homme qui va mourir, a-t-il péché ? — Non, au contraire ! — En effet il a mérité d'avoir sauvé une âme qui en avait certes grand besoin. » — Et le catéchiste Kao a raconté comment sans lui apprendre la nouvelle fatale, il avait pu voir « Petit Brigand »,

l'exhorter de nouveau, lui faire faire un bon acte de contrition et lui laver le front avec de l'eau fraîche devant ses co-détenus dans la petite cour de la prison, sans qu'on se doute du prodige qui s'opérait dans l'âme de « Petit Brigand ».

« Quelques instants après, vers 10 heures, les satellites du sous-préfet se sont présentés à la porte de la prison, ont appelé 4 noms en tête desquels était « Wang-p'ing-koei », celui de « Petit Brigand ». On leur a fait boire un demi-litre d'eau-de-vie de Kao-leang à chacun, de quoi les enivrer, et au grand trot on les a menés hors de la porte de l'ouest. Là, chaque condamné a été dépouillé de ses habits, sauf le caleçon; une corde serrant ses bras derrière le dos et entourant la poitrine était tenue raide par ses extrémités par deux hommes placés à gauche et à droite : deux autres hommes armés chacun d'un sabre d'environ un mètre, très affilé, étaient placés l'un devant l'autre derrière. Pendant que celui de devant brandissait son sabre, celui de derrière d'une main saisissait la tresse de cheveux du condamné, et de l'autre d'un seul coup abattait la tête de « Petit Brigand ».

« Quelques chrétiens qui ont assisté à l'exécution se sont cotisés pour racheter son corps qui n'a point été comme les trois autres jeté au cloaque voisin. Un cercueil de 1800 sapèques (5 fr. environ) l'a reçu et il a été mis « humainement » en terre dans un cimetière commun. La tête enveloppée dans une natte portant son nom a été envoyée au mandarin de Fong-hien qui la fera exposer sur le lieu des brigandages commis par ce pauvre égaré qui a fini par trouver le chemin du paradis. En voilà un qui n'est plus guère dangereux : Mais qu'il en reste ! priez pour leur conversion en attendant que vous veniez les baptiser de vos propres mains. »

La famine au Siu-tcheou-fou.

Extraits de plusieurs lettres du P. Boucher.

Tchang-chan, 25 janvier 1898.

LE P. Le Bayon a un district d'une pauvreté navrante, on va certainement mourir de faim en masse dans ce pays; car il n'y a ni grain, ni argent. Les accapareurs ont acheté le grain et ne le revendront en mars ou en avril qu'à un prix très élevé. Les mandarins vendent du riz venu du sud à un prix relativement peu élevé, 25 sapèques (0,10 fr. environ) la livre. Mais il n'y a à pouvoir l'acheter que les riches ou bien les amis et connaissances des gens qui le vendent. Les mandarins ont obtenu pour Sou-tsien-hien 10,000 taëls (35,000 fr.) et 30,000 (105,000 fr.) pour Soei-ning. Le sous-préfet a donné environ 100 piastres (250 fr.) à chaque division territoriale. Les notables qui ont reçu cet argent à la ville ne sont partis presque tous qu'après en avoir dépensé une partie, qui va jusqu'à la moisson pour cer-

tains, en habits, repas, provisions pour eux, et arrivés chez eux, comment font-ils la distribution ? à leur gré c'est-à-dire à leurs amis et voisins.

Ici, le chef du bourg est un honnête homme. Il voulait faire bien les choses et donner aux plus pauvres, aux vieillards et aux veuves. Le peuple s'y est opposé; on a dû partager entre toutes les familles, pauvres ou non. Chacune a eu 70 sapèques (environ 0 fr. 25). C'est maigre pour quatre mois qui restent jusqu'à la moisson.

Vous comprenez qu'il a bien fallu se mettre aussi à faire l'aumône que jusqu'ici nous avions hésité à pratiquer à cause de sa difficulté et de ses dangers dans un pays nouvellement ouvert. Mais impossible de reculer; on meurt de faim à notre porte.

Tout autour de Tchang-chan, il y a un mouvement sensible vers la religion; le bourg lui-même s'ébranle et vient à nous; 8 femmes du bourg ont été au catéchuménat et les enfants sont à l'école.

Mars 1898. — « On meurt de faim en grand nombre. Dans une pagode voisine de notre résidence on a relevé quatre cadavres; l'avant-dernier matin sur la route de Tsing-kiang-pou à Péking, j'en ai vu plusieurs. Hier encore, à 7 heures du matin, quittant Sou-tsien, j'ai vu une femme de 40 ans accroupie à terre et regardant mourir son fils de 16 ans : le pauvre moribond étendu sur la neige, les jambes nues, avec une simple robe de coton en lambeaux geignait à fendre l'âme. Il n'est pas seul en ce cas : ils sont légion.

Les mendiants continuent pendant la nuit, malgré la pluie, le vent et la neige, leur promenade douloureuse. Dans un village où nous avons une école et qui peut bien compter de 80 à 100 familles, j'ai vu plusieurs cadavres. Une fois six personnes sont mortes en 24 heures. Ailleurs deux enfants étant morts de faim, le père, la mère et la sœur aînée sans nourriture pour eux, sans même une natte pour entourer les cadavres, se pendent de désespoir. Il n'est pas question de cercueils bien entendu; quelques brins de sorgho; tout au plus une natte.

Aussi les ventes d'enfants et de femmes vont leur train. Une mère venant à la messe du dimanche a perdu son enfant qui la suivait à peu de distance : impossible de le retrouver. Parmi la foule de ceux qui vont à la ville acheter quelques livres de riz on entend constamment raconter qu'on s'est procuré quelques sapèques par la vente d'une femme ou d'un enfant.

Le riz de réserve est épuisé. Une nouvelle proclamation ordonne à tous les richards d'ouvrir leurs greniers et de ne réserver que ce qui leur est absolument nécessaire; le reste doit être vendu au juste prix. Le général commandant s'est mis à la tête d'une bonne œuvre. Il a acheté cinq barques de riz de concert avec ses amis et le vend 25 sapèques (0 fr. 10 environ) la livre.

Les aumônes, jointes à la vigilance du sous-préfet ont empêché jus-

qu'ici la révolte qui semblait imminente. A Sou-tsien nous sommes relativement tranquilles.

28 mars-7 avril.

« La famine et la misère donnent lieu à un commerce d'un nouveau genre... On spécule sur les cadavres. On prend les restes d'un mendiant ou d'un vagabond mort de faim ou de froid : on le porte sur le terrain d'un richard qu'on va accuser au tribunal d'avoir tué cet homme, et le tour est joué. Le mandarin arrive sans trop tarder ; les satellites se saisissent du malheureux propriétaire qui n'a qu'à préparer des sapèques pour apaiser l'insatiable soif de ces vampires. Six cents piastres et plus suivant la fortune ! Depuis un mois, plusieurs richards sont venus nous supplier de les aider à sortir des griffes des satellites et des accusateurs. Notre mandarin se démène splendidement : on le rencontre constamment sur les routes. C'est un jeune homme de 38 ans, grand, maigre, fumeur d'opium. Mais exerçant son premier office, il veut se faire un nom sans doute : l'occasion est splendide. Il est sorti la semaine dernière, ayant à examiner seulement du côté du grand canal, 6 cadavres dénoncés comme suite de mort violente. Aussi le pauvre homme est à bout de forces. Le jour en route, la nuit siégeant à son tribunal. Pour l'aider on lui a envoyé deux anciens sous-préfets et tous trois sont encore assez occupés. On dit qu'à Hai-tcheou la position est plus critique encore. On s'y nourrit dans les familles aisées de gâteaux ou tourteaux d'arachides. Les tourteaux comprennent non seulement l'amande chère aux gamins chinois, mais aussi la cosse. Le sous-préfet de Soei-ning est vieux et par conséquent lent et inactif. Le peuple lui reproche de le laisser mourir de faim alors qu'il a reçu plusieurs dizaines de milliers de taëls à distribuer en aumônes. Hier une foule de vieilles femmes l'a assiégé en son tribunal. On dit qu'elles ont préparé un panier à fumier, qu'elles veulent s'en servir pour le porter à la préfecture et le remettre aux mains du préfet comme un objet inutile. Ici à la campagne on répand les aumônes venues de Chang-hai et du Ho-nan. Les familles sont visitées à domicile, et chacune reçoit un chèque selon sa pauvreté et le nombre de bouches qu'elle compte. On donne jusqu'à 5000 sapèques, 1 fr. 50 environ, par famille ; ce qui est un trésor pour ces pauvres gens. Sans cela il y aurait eu certainement révolte. Les mandarins le savent bien et veulent l'éviter. Malgré cela on meurt de faim en grand. Hier dans l'espace de 18 li (10 kilom.) j'ai trouvé 3 morts sur la grande route. »

Tai-ho, Yng-tcheou-fou, fin mars.

« La famine ne ravage pas seulement le nord du Kiang-sou ; le nord du Ngan-hoei est dans le même malheur. Les récoltes de 1895 et 1896 avaient été médiocres, celles de 1897 furent mauvaises. En beaucoup d'endroits même elles furent entièrement submergées par les eaux de la Hoai et de

ses nombreux affluents de la rive gauche. De là survint une disette générale dans cette immense plaine si peuplée qui s'étend entre le Ho-nan et le Kiang-sou. Nous voilà au 31 mars 1898 : la pluie ne cesse pas de tomber. En beaucoup d'endroits la récolte du blé est compromise. On ne peut pas semer le sorgho : de là panique générale. Partout le prix des vivres monte rapidement ; celui du taël baisse en proportion. Ici il est à 1100 sapèques. Le mandarin de Tai-ho, craignant des désordres, a ordonné de réunir les milices et de les exercer. Pareille convocation n'avait pas été faite depuis 20 ans. Le but de cette mesure est d'effrayer les brigands et autres instigateurs de révolte. Le mandarin protège aussi les malheureux contre les richards qui profitent de la détresse publique pour arrondir leur fortune. Il a fixé le prix maximum de chaque denrée. D'ailleurs ces riches spéculateurs sont menacés d'une mesure plus radicale encore, celle du prêt forcé. En certains endroits on a déjà commencé cette manœuvre. Les affamés vont en force trouver un gros propriétaire qui possède une forte réserve de blé. S'il consent à prêter, tout se passe sans désordre. On lui cède des terres en garantie : on lui signe des reconnaissances avec prix et dates de remboursement. Mais malheur à lui s'il refuse.

En route pour le Siu-tcheou-fou.

Lettre du P. Bastard au P. J. de Beaurepaire.

Sur le canal impérial, 17 mai 1898.

Mon bien cher Père.

P. C.

Me voici presque arrivé au Siu-tcheou-fou. J'espère que demain nous serons à Sou-ts'ien, chez le P. Boucher ; c'est le moment psychologique pour vous dire un mot de notre voyage.

Le lundi soir 9 mai, je m'embarquais avec le P. de Bodman sur le *Kiang-yu*, grand bateau de la Cie Chinoise, qui remonte le Fleuve Bleu jusqu'à Han-k'eou. Le mardi matin vers 1 h. nous levions l'ancre et le soir à 7 ½ h. nous débarquions à Tchen-kiang. Le P. Chevalier avait eu soin d'envoyer au débarcadère la barque qu'il nous avait louée pour remonter le canal impérial, avec un homme de confiance qui devait y coucher pour veiller sur nos bagages. Un domestique nous attendait aussi, et nous n'eûmes qu'à nous laisser conduire à la résidence — car la maison de Tchen-kiang est résidence de la Compagnie depuis un an. Le P. Chevalier forme à lui seul la communauté, qui est charmante. — Le lendemain matin, il nous fit conduire aux collines voisines d'où l'on a une vue d'ensemble de la ville et des environs. Plusieurs ministres protestants s'y sont bâti des chalets où ils

jouissent en paix de la vie de famille. En passant nous entendons un Révérend qui joue du violon, tandis que Madame est au piano.

Un autre spectacle moins confortable, c'est celui des affamés du Siu-tcheou-fou, entassés sous des nattes au pied des collines. Chassés par la faim de leur pays, où ils en étaient réduits à manger l'écorce des arbres, ils sont descendus vers les régions plus fortunées du sud. A Tchen-kiang, les autorités ont fait distribuer du riz à un grand nombre de ces faméliques et les ont sauvés de la mort. Actuellement, la récolte approchant, ils rapatrient peu à peu.

Après avoir fêté S. François de Hiéronymo chez le P. Chevalier, nous partions vers 1 h. accompagnés du Père et de son domestique qui nous apportait de précieuses provisions de voyage.

La barque est louée à une agence, qui nous a remis un billet que les bateliers devront rapporter, à moins que les voyageurs, mécontents de leur service, ne préfèrent le renvoyer à l'agence avec leurs réclamations. Les conditions du contrat sont clairement exprimées sur ce billet : une barque à trois compartiments, appartenant à M. Kao, est louée 23 piastres (58 frs.) pour Sou-ts'ien : dix piastres seront versées à Tchen-kiang avant le départ, cinq à Chao-pé, trois à Tsin-kiang-p'ou et cinq à Sou-ts'ien. Les bateliers ne pourront s'arrêter sur le chemin sans la permission des voyageurs, qui ne pourront cependant les forcer à travailler la nuit. Au patron de la barque à veiller à ce qu'elle soit suffisamment couverte pour garantir les voyageurs de la pluie, et leurs caisses de l'humidité.

Des trois compartiments, celui de l'avant est pour le catéchiste, celui du milieu, le seul qui mérite le nom de compartiment, est pour les Pères ; au fond il communique d'un côté avec la cuisine, de l'autre avec une petite cabine basse, étroite et sombre qui servira de cabinets durant le jour, et de chambre à coucher pour moi durant la nuit. Le salon du milieu à 2 m. de haut, 3 m. 10 de long et 2 m. 60 de large. Il est bien éclairé et commode. Il contient une table et deux chaises. Le matin nous y improvisons un autel, et Notre-Seigneur descend deux fois dans cette barque couverte d'inscriptions superstitieuses comme celle-ci : « La déesse Kiang est ici : rien ne vous est interdit. » L'action de grâces terminée, le catéchiste défait l'autel et dresse la table. Nous pouvons, à raison de 35 sapèques (un peu plus de dix centimes) par tête pour un repas, avoir du riz et des légumes, mais nous préférons généralement faire acheter et cuire à part notre menu : généralement c'est une omelette et des pommes de terre frites pour le déjeuner, des pommes de terre frites et une omelette pour le dîner, de l'omelette et des pommes de terre frites pour le souper. En variant ainsi on aiguise l'appétit. Nous y ajoutons aussi parfois de la viande et du poisson, quand il y en a dans les bourgs que nous traversons.

La famille qui nous conduit comprend six personnes : le patron et sa fille

unique, puis sa belle-sœur et ses deux neveux, l'un d'une vingtaine d'années, l'autre de quatorze ans, enfin le marinier loué par eux. Ce sont vraiment de braves gens, pacifiques, complaisants et laborieux. Pas une difficulté avec eux. Chaque soir, ils ont soin de jeter l'ancre près d'un bourg, à côté d'autres barques, afin de n'être pas dévalisés durant la nuit.

Le soir du 11 mai, nous ancrons à mi-chemin entre Tchen-kiang et Yang-tcheou. Le lendemain vers 10 h. nous étions à Yang-tcheou, où le P. Pierre Bouvet et le P. Durandière, ministre de la section, nous recevaient à bras ouverts. Yang-tcheou était une chrétienté florissante du temps de nos anciens Pères. Actuellement elle n'a guère que deux ou trois cents chrétiens, et le mouvement de conversions, si remarquable au Siu-tcheou-fou, n'est pas encore descendu jusque-là. Mais il y a un orphelinat prospère ; quand nous sommes passés, il y avait près de cent enfants dans l'établissement, et une centaine en dehors, chez des nourrices payées aux frais de la Ste Enfance. Il paraît que la proportion des enfants viables apportés à l'orphelinat est beaucoup plus considérable à Yang-tcheou que dans les autres endroits. Le Père n'a pas pu en trouver la raison ; comme partout, du reste, on n'apporte que des petites filles et presque pas d'enfants mâles.

L'hiver dernier, le P. Durandière a de plus nourri sept ou huit familles de catéchumènes venus du Siu-tcheou-fou avec les autres faméliques ; et il y a dépensé plusieurs centaines de francs.

La nuit suivante nous étions à Chao-pé, à trente li (18 kilom.) au nord de Yang-tcheou. Il y a bien là un petit kong-sou, mais il n'y avait pas de chambres disponibles. Nous dormîmes sur la barque. Cette nuit-là je pus combler le déficit de la précédente. Voici comment. Le seul point noir dans mon existence, c'était le chat de la batelière. Je n'ai jamais entendu un matou miauler d'une manière plus féroce. La première nuit, c'était à en devenir fou. Il était derrière une cloison près de ma tête; j'avais un ronfleur à mes côtés ; une troisième cloison à mes pieds me séparait d'un autre ronfleur; un quatrième personnage couché au-dessus de moi lançait de temps en temps contre la maudite bête des invectives aussi harmonieuses que ses miaulements. Pour clore le concert, vers 3 h. du matin toute la chiourme était sur pied, faisait tomber les rames sur les planches, bousculait tout et mettait à la voile, tandis que le pilote hurlait des commandements que les rameurs répercutaient.

C'était assez d'une nuit pareille. Donc le soir du second jour j'appelle le catéchiste, un brave homme aussi dévoué que toqué, et parlant haut pour être entendu des voisins, je lui dis : « Il y a sur la barque un chat qui n'a pas de mœurs : va dire au batelier de le jeter à l'eau. » Il partait déjà, mais je le retins. « Dis-lui seulement pour cette fois-ci de le mettre à fond de

cale, pour qu'il nous laisse dormir. D'ailleurs, ajoutai-je, ce chat m'a l'air enragé, il me fait peur. »

Or savez-vous comment il fit la commission ? Il appela le petit boy, neveu du patron de la barque, et lui dit que les Pères avaient peur du chat parce qu'il était enragé, et qu'il fallait l'enfermer. Le boy aussitôt cria de la proue vers la poupe : « Maman ! Maman ! il faut enfermer le chat, parce que les messieurs disent qu'il est enragé, et qu'ils en ont peur. » Ce fut un succès ; le chat ne fit entendre que quelques gémissements discrets durant la nuit, et je dormis comme une marmotte.

Le vendredi 13 mai, vers 2 heures du soir, nous arrivions à Kao-yeou. Je ne vous dirai pas avec quelle charité débordante le P. Debesse nous a reçus. Nous avons pu visiter sa résidence et son église, son école qui compte environ trente élèves présents, chrétiens ou fils de catéchumènes, et l'orphelinat, où il y a environ trente petites filles. Le soir nous avons jasé jusqu'à extinction.

Le samedi, un vent favorable nous conduisit presque jusqu'à Hoai-ngan; les bateliers voulurent en profiter ; ils ne baissèrent la voile que le lendemain matin à Hoai-ngan. Nous avions fait 190 li, environ trente lieues, en 21 heures. C'est une fortune rare en barque.

Depuis Yang-tcheou nous étions pourvus d'un cuisinier de profession qu'on appelle le *Vieux Li.* C'est un néophyte au service de l'Église depuis dix ans. De nombreux coups de tête l'ont fait souvent changer de maître, mais il revient toujours à un Père ou à l'autre, ayant sans doute constaté qu'il fait meilleur dans nos maisons que chez les voisins. Il a un défaut, c'est d'être trop actif. A peine dix heures arrivées, il s'en va à la cuisine pour faire cuire les œufs du dîner. Puis, comme tout cuisinier soucieux de sa réputation, il n'entend pas qu'on laisse refroidir ses plats.

Aussi dès 11 h. moins 20 minutes le voilà qui passe et repasse autour de nous et nous presse de dîner. « Certainement, mon garçon, dans une heure et demie ! » Plus il presse, moins nous remuons. Enfin durant l'examen, il revient encore à la charge. Le P. Conrad se contente de regarder au réveille-matin. Il comprend et ne revient qu'à midi juste.

Il est tellement pénétré des principes culinaires, qu'il a failli y perdre la foi. C'était avant son baptême. Quand il apprit qu'au ciel on ne s'occupait pas de la victuaille, il fut ébranlé un instant, et sur le point de tourner le dos à une religion qui ne lui semblait plus offrir des motifs suffisants de crédibilité. Il se ravisa pourtant, en pensant sans doute qu'il pourrait suffisamment satisfaire ses penchants artistiques durant les jours qu'il lui restait encore à passer en ce bas monde. Et voilà comme quoi il devint chrétien tout en restant cuisinier. Dernièrement il avait suivi le P. Durandière à Yang-tcheou. Il profite de notre barque pour revenir à Hoai-ngan. Il a, dit-on, des mots heureux. Ainsi un jour qu'on lui parlait d'un jeune

homme qui voulait embrasser la carrière des armes. « Ça, un soldat, s'écria-t-il, il n'est pas même capable de fuir ! »

Dimanche 15 mai, accueil très aimable du P. François Hoang, prêtre séculier, missionnaire à Hoai-ngan. Il a aussi un orphelinat contenant une trentaine de petites filles présentes, et une école d'une vingtaine d'internes dont beaucoup sont catéchumènes. Le mouvement du Siu-tcheou-fou semble venu jusque-là ; cette année Hoai-ngan compte environ quatre-vingts catéchumènes.

Le Père nous fit dîner à l'européenne, puis il vint nous reconduire jusqu'à la barque, précédé de petits boys portant, qui les restes du dîner, qui une bouteille de vin, qui des œufs et des saucisses, sans compter une boîte de thé fin ; et impossible d'en faire rabattre, je vous assure.

Le soir nous dépassions la ville de Tsin-kiang-fou et nous nous arrêtions au pied de la première écluse. Impossible de la passer ce soir-là, et il nous fallut perdre une nuit de vent favorable !

Le lendemain 16 mai, nous passions les trois barrages si bien décrits dans LE CANAL IMPÉRIAL *du P. Gandar* (1). Les eaux n'étant pas grandes ce ne fut pas encore trop dur ; mais il est arrivé à des Pères d'attendre quinze jours, à l'époque des grandes crues. Ces barrages se composent de deux énormes digues en pierre de taille élevées en travers du courant et venant obliquement jusqu'au milieu du canal où elles ne laissent qu'un passage étroit, par où se précipite le courant qu'il s'agit de remonter. Arrivée au pied de la digue, la barque est liée solidement par des câbles qui vont s'enrouler sur des treuils placés des deux côtés en amont, tandis que d'autres cordes vont se fixer à des bornes en pierre fixées sur le haut des digues en face du passage ; elles empêcheraient la barque de chavirer ou d'aller à la dérive si les autres câbles venaient à rompre. Nous voici au moment critique : le batelier allume des pétards et des bâtons d'encens, avec des papiers portant cette inscription : « Révère les esprits comme s'ils étaient présents et tout ira à ton gré ». En même temps le gong retentit sur la digue ; c'est un vacarme infernal et qui va *crescendo* à mesure que la barque s'avance. Tous les treuils sont mis en branle, et les voyageurs sentent leur embarcation mollement portée sur les flots, la proue considérablement soulevée, vu la différence du niveau des eaux. Quand tout est passé, le patron de la barque s'en va brûler de nouveaux papiers à la pagode voisine, et les coolies se précipitent sur la barque pour obtenir plus de sapèques qu'ils n'ont droit d'en exiger. La discussion commence ; elle s'échauffe peu à peu, et la barque ne démarre pas. A la fin, je sors brusquement et d'un air furibond : « Qu'est-ce que c'est que cela ? Allez-vous me laisser la paix ? » L'aspect imprévu d'une moustache jaune et ces accents

1. Voir VARIÉTÉS SINOLOGIQUES, n° 4. *Le Canal Impérial*, pp. 54, 55 et p. 28, planche VI.

étrangers dispersent tous ces déguenillés comme un coup de fusil ferait une bande de moineaux. En moins d'une seconde ils sont tous sur la rive et nous partons.

La pluie ne tarde pas à nous arrêter ; nous perdons une demi-journée. Ce jour-là nous n'avons fait que vingt li, environ trois lieues.

Le lendemain, mardi 17 mai, nous faisons soixante li, moins de 9 lieues. Il nous en reste encore 120 avant Sou-ts'ien, terme de notre voyage en barque. A moins que le vent ne tourne, nous ne pourrons y parvenir demain, et il nous faudra célébrer l'Ascension dans notre pauvre chambrette.

Je viens de faire mes comptes. En six jours à quatre nous avons dépensé 1808 sapèques de vivres, soit 2 piastres ou cinq francs. Nos frais d'hôtel ne semblent pas devoir amener une faillite dans la section.

Ma-kia-tsin, 28 mai 1898.

Je reprends ma lettre interrompue depuis bientôt quinze jours. Un fort vent de S.-E. nous a fait parcourir en un jour les 120 li qui nous séparaient de Sou-ts'ien la veille de l'Ascension. Il ne cessa de souffler que vers 7 h. ½ du soir. Les bateliers achevèrent à la perche le reste du chemin. Impatient d'arriver, et voulant prévenir le P. Boucher, afin qu'il pût envoyer des domestiques chercher nos couvertures et nos bagages les plus indispensables, je sautai à terre et partis conduit par un catéchiste armé d'une lanterne. On ne voyait pas à deux pas en avant ; partout les veilleurs tiraient des coups de fusils pour effrayer les voleurs ; les chiens faisaient rage ; il y en eut un qui voulut me mordre et reçut un coup de parapluie dans les dents ; mon guide avait peur ; il ne se rassura qu'en arrivant dans les faubourgs. A 9 h. j'arrivais chez le P. Boucher, qui finissait son examen. Il ne m'attendait pas sitôt, car personne jusqu'ici n'avait fait le voyage aussi rapidement. Quel plaisir nous eûmes à causer jusque vers minuit en attendant le P. de Bodman, que la barque apporta lentement au port !

Ce qui nous frappa d'abord, ce fut la splendeur de la pauvreté dans l'habitation du Père : une maison couverte en chaume, pavée de mauvaises briques qui ressemblaient à des mottes de terre ; des murs délabrés à peine percés de fenêtres extrêmement étroites, et capables de jouer de mauvais tours. L'an dernier, la veille de S. Ignace, deux Pères venaient de quitter la maison pour aller dans un autre kong-sou passer la fête, lorsque le mur du principal appartement s'écroula tout d'un bloc. C'est pourtant dans cet appartement, dont on a relevé le mur, que Monseigneur a reçu, l'hiver dernier, les autorités civiles et militaires de Sou-ts'ien. De chaque côté de ce salon se trouve une chambre ; celle de l'ouest est habitée par le Père Boucher ; celle de l'est est réservée aux étrangers ; c'est là que j'habite avec le P. de Bodman. Elle a 2 m. 75 de large ; jugez de l'espace qui sépare nos

deux lits. Elle a 4 m. de long ; mais des caisses entassées au pied des lits diminuent singulièrement le terrain vague. Le P. Boucher fait apporter sa cuisine d'un restaurant voisin. Il ne fait que deux repas par jour ; c'est l'usage du pays. Quand il est seul, il n'achète qu'une portion, qui lui coûte soixante sapèques, environ quatre sous. Quand il a un hôte, il fait venir deux portions ; comme nous étions trois, il y eut trois portions. Quand le P. le Bayon vint nous voir, ce fut un festin de quatre plats et une dépense de seize sous, sans compter le pain. Mais si vous aviez vu de quelle gaieté il fut assaisonné ! Le Père nous pria même à la fin de nous surveiller un peu, de peur de scandaliser les domestiques. Le service était fait par un vieux bonhomme qu'on appelle *Lao-hiai* (vieux soulier). Il fut autrefois porteur d'eau à Nankin et devint « ainsi » cuisinier. Ce sera le Vatel du Père Boucher, quand il aura une cuisine. Actuellement il achète les plats et les sert à table. Il est armé d'un torchon aux couleurs indécises, avec lequel il nettoie verres, assiettes, cuillers, fourchettes et tasses, sans compter la table. Le torchon de Lao-hiai n'a jamais vu l'eau. Les manches de sa chemise ont bien dû la voir quand lui-même était porteur d'eau, il y a quelque vingt ans ; mais depuis lors elles n'ont pas quitté d'une semelle les bras de « Vieux-soulier ». Ce sont des loques d'un jaune terreux, qui ont depuis longtemps dépassé la couleur Isabelle. Elles s'harmonisent si bien avec la veste et la culotte du bonhomme, qu'il en résulte un ensemble original et nullement repoussant, que rehausse encore la figure de grippe-sous qui couronne ce composé sympathique.

Le lendemain de l'Ascension, le P. le Bayon vint nous voir à Sou-ts'ien ; le samedi nous partîmes avec lui pour son kong-sou de Yen-t'eou à treize lieues de là. Le P. Boucher avait prié le chef de camp, son ami, de nous prêter deux montures ; le P. le Bayon monta aussi un cheval d'emprunt ; l'âne du P. Boucher portait le palefrenier. C'était une cavalcade des plus distinguées. Pour ma part, j'avoue n'avoir jamais monté un cheval portant si admirablement un coup de cravache. Nous suivions la route impériale, un affreux chemin creux, boueux ou rocailleux, suivant la nature du sol ; jamais cantonnier n'a mis le pied dans la route impériale, qui doit être navigable après une forte pluie. La campagne des environs est peu boisée : des saules, des sapins sur les tombeaux et deux ou trois variétés d'arbres sans valeur, voilà tout.

Siu-tcheou-fou, 17 juin.

Depuis trois semaines nous avons été presque continuellement en voyage pour visiter tous les établissements de la section. Voilà ce qui vous explique cette longue interruption dans ma lettre commencée il y a juste un mois. Je la reprends au point où je l'avais laissée, sur la route de Sou-ts'ien à Yen-t'eou.

La campagne si pauvre contraste singulièrement avec les plaines fertiles des environs de Chang-hai que je venais de quitter. Point de rizières, mais de l'orge et du froment clairsemé, dont les maigres épis encore verts sont déjà en proie à l'avidité des passants ; quelques champs de sorgho naissant, puis des pavots en fleur d'où sortira ce fameux poison qui ruine tant de familles chinoises. Quel dommage que cette pensée vienne restreindre notre admiration devant un si splendide coup d'œil. Car elles sont belles ces larges fleurs roses, blanches, violettes, rouges, avec toutes les nuances intermédiaires ; d'autres sont panachées et très variées ; les unes ont les bords unis, les autres sont agréablement dentelées. De loin vous diriez de magnifiques champs de tulipes.

Sur le chemin pas une figure hostile, la plupart se montrent même franchement sympathiques ; on nous salue souvent avec un bon sourire, on nous cède le pas en s'informant aimablement du but de notre voyage. A mi-chemin nous sommes hébergés à Tchang-chan par le prêtre chinois Chang, qui garde la chrétienté en l'absence du P. Boucher. Enfin nous arrivons à Yen-t'eou à travers un sol marécageux que les piétons ne sauraient traverser sans enlever bas et souliers. Il n'est pas besoin de voir deux fois les chemins du pays pour comprendre que les voyages à pied y sont de toute impossibilité pour le missionnaire, sans parler du préjugé qui ne permet guère à un homme honorable de se servir de ses jambes.

Le lendemain dimanche, je vis pour la première fois ce flux de catéchumènes, dont j'avais souvent entendu parler. Après la messe, ils vinrent par villages saluer les Pères. N'étaient admis que ceux qui savaient les principales prières ; et malgré cela, le défilé me parut bien long ; j'en fis la réflexion au P. le Bayon, qui me répondit : « Que sera-ce donc quand vous serez à l'ouest ? » C'est qu'en effet, l'est du Siu-tcheou-fou ne fait, pour ainsi dire, que se lancer, tandis qu'à l'ouest le mouvement a commencé depuis plusieurs années. Mais tel quel, c'était pour nous un spectacle bien consolant, que cette foule de néophytes et de catéchumènes accourus de plusieurs lieues à la ronde pour assister à la messe. Prions bien pour que le Bon Dieu leur verse avec profusion la grâce dont ils ont besoin pour devenir de solides chrétiens.

Le lundi, retour à Sou-ts'ien sous la pluie. Les chemins sont tellement détrempés qu'on ne saurait trotter ; nous serions immédiatement éclaboussés jusque par-dessus la tête, et probablement plus d'une monture roulerait avec son cavalier dans la boue. Mon cheval de colonel butte souvent, il a le trot rude ; et il a la peau si dure que j'y ai presque usé une cravache en cuir solide.

A Sou-ts'ien deux chars envoyés par le P. Gain, notre ministre, nous attendaient pour nous conduire à Siu-tcheou.

J. M. Bastard, S. J.

Les voleurs au Hai-men.

Lettre du P. Vénel à son frère.

St-Joseph, le 28 mai 1898.

Cher Frère,

P. C.

Les jours derniers j'ai été amené à faire plus ample connaissance avec une corporation qui vous manque à vous, gens civilisés de France. Est-ce un mal pour vous ? La suite de cette lettre le dira. Il s'agit de la corporation des voleurs.

Oui les voleurs de Hai-men, du moins ceux des bourgs, forment une corporation, ils ont des chefs qu'ils reconnaissent, des règles qu'ils observent, des bénéfices qu'ils partagent. Le chef principal et responsable est le garde-champêtre ou *pao-tsang*. Mais il délègue le soin de cette intéressante catégorie de ses subordonnés à son aide le *ka-tsang*, qui leur donne pour chef immédiat le veilleur de nuit *kang-fou*. Le kang-fou est cet individu à la mine abrutie à qui sa lanterne aux caractères rouges et le tamtam qu'il frappe de temps en temps donne la nuit un air si fantastique quand il parcourt les ruelles du bourg. Ce n'est pas lui qui fait le moins de bruit dans le monde, et qui mieux est, ce bruit est utile, il marque les veilles de la nuit et avertit les bons habitants qu'ils peuvent dormir tranquilles, car lui, kang-fou, est là veillant sur leur sommeil. Quelques-uns ajoutent que ce bruit a encore pour effet d'avertir les voleurs de l'endroit où le veilleur n'est pas, afin qu'ils puissent opérer en toute sécurité. Mais ce sont de mauvaises langues. En tout cas ce n'est pas leur dire qui fera changer quelque chose à la façon d'agir que nos veilleurs se lèguent de génération en génération. L'usage est établi et solidement établi. — Malgré son air déguenillé, c'est presque un personnage ce kang-fou ; les habitants du bourg, pour s'attirer une protection spéciale de sa part, briguent sa faveur au moyen de nombreux pots de vin qui, joints aux petits profits qu'il tire des voleurs, lui font un revenu fort apprécié. Car les voleurs partagent avec lui le fruit de leur prise et lui en donnent la dixième partie, si j'ai bonne mémoire. Or ici les voleurs sont légion. Cette légion se compose de fumeurs d'opium, de paresseux, de joueurs, de ces faiseurs et arrangeurs d'affaires qui n'ont d'autre moyen d'existence que de vivre aux dépens des autres. Pourtant aucun de ces titres, quoique nécessaire, ne suffit pour être admis dans cette corporation. Il faut y joindre une certaine capacité, par exemple, celle de pouvoir s'introduire dans une maison en pratiquant sans bruit un trou soit dans la couverture, soit dans les murs soit sous les murs. A chacun son talent. Celui qui se sent du talent déclare au veilleur comment il entend l'exercer et lui fait voir en même temps les clefs dont il compte se servir. De la sorte le veilleur saura sur-le-champ à qui attribuer le vol qu'on lui signalera.

Se mettre en campagne sans faire au kang-fou cette déclaration préalable serait pour un voleur de profession se rendre la vie impossible. Car tôt ou tard ses vols, s'ils sont un peu répétés, viendront à la connaissance du veilleur et de sa bande et alors il faudra payer au centuple les droits dont ces vols auront frustré le veilleur. Tous les vols précédents et même d'autres encore lui seront imputés et il devra tout vendre jusqu'à sa pipe à opium et à la dernière de ses fausses clefs pour satisfaire le veilleur et ceux à qui on avait précédemment volé quelque chose. Mais ce n'est pas seulement du kang-fou que ces voleurs sont connus : ils le sont aussi du public, au moins de celui qui fréquente les cabarets. Car c'est là qu'après avoir dormi la grasse matinée et s'être remis des fatigues de la nuit en fumant l'opium, ils se rassemblent l'après-midi. Là, sans la moindre vergogne, ils se demandent des nouvelles de leur commerce, félicitent ceux qui ont eu la main heureuse, dédommagent par une rasade ceux dont le succès n'a pas couronné les efforts et paient la redevance au veilleur. Les profanes peuvent voir et entendre cet échange d'idées et de bons procédés. Quant à nos artistes, peu leur chaut ce qu'on pense ou ce qu'on dit autour d'eux. Pour eux ils ont conscience de leur mérite, et ils estiment leur industrie plus que beaucoup d'autres, car elle prouve mieux le talent personnel.

Si les voleurs sont si connus et si bien disciplinés, direz-vous, il est facile de recouvrer ce qu'on a perdu, il n'y a qu'à s'adresser au garde-champêtre ou à son délégué le ka-tsang. — Naïf européen; vous oubliez que nous sommes en Chine. Oyez plutôt comment les choses se passent à cette heure, car au temps jadis cette obligation pour les voleurs de se faire connaître au veilleur de nuit avait sans doute pour effet de faciliter la découverte des vols. — Donc, voici par exemple un notable, un proprétaire riche et influent qui a été volé. Il lui suffira de dire un mot au garde-champêtre ou à son délégué pour retrouver ce qu'il a perdu. Et si cela est introuvable le policier à qui les vols apportent tant de petits profits restituera cette fois à ses frais la valeur de l'objet qu'il ne peut retrouver. Mais comme les voleurs savent cela, ce n'est généralement pas chez un tel personnage qu'ils iront chercher fortune. Quant à faire punir le voleur, à le faire emprisonner, il n'y pensera même pas, cela coûte trop cher. Et puis on ne comprendrait pas cette sévérité. Il a recouvré ce qu'il avait perdu : que veut-il davantage ?

Le volé est-il un personnage moins important, un petit propriétaire, un petit marchand, il lui faudra, en avisant le pao-tsang de ce qu'il a perdu, lui glisser la pièce. Sinon toute la sueur que le pao-tsang lui dira avoir répandue pour retrouver l'objet volé, toutes les démarches qu'il aura faites, tout le vin qu'il aura payé pour lui ouvrir les cœurs et les bouches, tout aura été inutile. Mais si à la piastre vient se joindre la crainte de quelques sévices auxquels pourrait bien se livrer aux dépens du policier le propriétaire de l'objet perdu, ce policier viendra au bout de quelques semaines

lui présenter, avec un air de triomphateur qui a acheté bien cher la victoire, un billet du mont de piété. C'est que le voleur, par crainte d'être découvert, aura été consigner le fruit de son vol à ce mont de piété, il en a retiré une somme équivalente au tiers environ de l'objet engagé, et ce billet avertit le volé qu'en remboursant cette somme il aura le bonheur de rentrer en possession de son bien.

Enfin troisième et dernier cas et de beaucoup le plus commun, le volé est homme du menu peuple, un simple, un pauvre. Le voici qui se présente au pao-tsang. Celui-ci écoute d'un air moitié distrait, moitié protecteur, puis répond qu'il a beaucoup d'affaires de ce genre à traiter et qu'il faut attendre. Notre homme comprend et délie les cordons de sa bourse. Quinze jours, trois semaines se passent sans que ce pauvre volé reçoive de nouvelles, mais il se sent assez de courage pour en demander lui-même au policier. Celui-ci étale son zèle bien connu pour ses protégés, ses courses, ses dépenses en vin et en opium pour retrouver l'objet perdu, mais il a la douleur d'ajouter que tout a été inefficace. L'autre comprend qu'il lui faudra payer ce qu'il a perdu plus cher qu'il ne vaut, et généralement il y renoncera. J'en connais qui pour avoir eu le mauvais goût d'insister sans appuyer leur droit de quelques nouvelles piastres, se sont attiré des injures, puis des coups. C'est parce que le peuple le sait que lorsqu'il peut saisir le voleur sur le fait, il le rosse si bien qu'il le met pour longtemps dans l'impossibilité de recommencer, ou que même les voisins se réunissent au nombre de plusieurs centaines muni chacun d'une gerbe de paille et que là séance tenante ils vous brûlent le voleur. Le mandarin alors est bien obligé de s'occuper du voleur, mais c'est pour le venger s'il se trouve quelque riche parmi ceux qui l'ont brûlé. Vous voulez maintenant savoir à quelle catégorie de volés j'appartiens moi chétif, car moi aussi j'ai été volé ces temps derniers et pour la première fois depuis que je suis en Chine. Eh bien, jugez. Le 15 avril les administrateurs de la chrétienté du Saint-Nom de Marie venaient m'annoncer tout honteux qu'un voleur s'était introduit la nuit dans l'église par une fenêtre qu'ils avaient mal fermée et qu'il avait enlevé le crucifix de l'autel, le tapis, deux escabeaux et un rideau. — J'écris aussitôt au pao-tsang, l'avertissant d'avoir à me restituer pour le lendemain ces objets ou leur valeur. Au jour dit j'arrivais à peine dans cette chrétienté que le pao-tsang se présente avec tous les objets volés moins le rideau dont le prix est payé sur-le-champ. Il avait cette figure rusée et banale de ces brocanteurs d'affaires qui fait dire : « Mais celui-là je l'ai déjà vu ailleurs. » Son habit était atteint d'une jaunisse incurable et devant moi ce pao-tsang avait l'air considérablement embarrassé. Je le félicitai de sa promptitude à me rendre justice, puis lui demandai pour le bon exemple du peuple qu'il sauvegarde que le voleur se tînt le lendemain dimanche, à genoux, la chaîne au cou devant la porte de l'église pendant la messe, qu'une bordée de

pétards payée par le voleur fût tirée pendant que je remettrais le crucifix en place et surtout qu'il fût conduit, toujours la chaîne au cou, sur les deux bourgs voisins. Cela fut promis sans difficulté. Le pao-tsang se retira non sans que je remarquasse le soin qu'il prenait de ne pas me montrer le revers de sa personne et de marcher à reculons au risque de tomber en franchissant le seuil de ma chambre. J'ai su depuis que sa robe avait un trou embarrassant....

Enfin le lendemain il exécuta bravement ce qu'il avait promis, mais (singulière position que d'être entre le marteau et l'enclume !) en conduisant le voleur sur les bourgs, il fut lui-même arrêté par l'oncle du voleur, riche marchand de l'un de ces bourgs, et battu au point de devoir s'aliter plusieurs jours. Pourquoi ? Était-ce pour m'avoir obéi trop ponctuellement et avoir déshonoré le nom de ce marchand ? Était-ce pour une autre raison ? je n'ai pu le savoir, et le pao-tsang s'est bien gardé de venir se plaindre à moi de ce marchand qui se rend caution pour lui auprès du sous-préfet. S'il m'avait prié de le venger de ce qu'il souffrait pour m'avoir obéi, ç'aurait été facile dans les circonstances actuelles. Toujours est-il que si jusqu'ici le pao-tsang avait été à cause de moi battu par le sous-préfet, c'est la première fois qu'il l'est par un épicier.

J. Vénel, S. J.

Episode d'examen au Sou-song.

Lettre du P. Colvez au Fr. d'Armailhacq.

Sou-song, le 8 juin 1898.

Mon bien cher frère,

P. C.

Un mot sur le Sou-song, ce coin de terre où la Providence m'a placé depuis quatre ans. Là les célestes sont aussi attachés à leurs antiques guenilles qu'au temps du trépassé Confucius. Comme jadis, le tir à l'arc donne accès aux grades militaires, et la composition littéraire à tous les emplois civils. En dehors de cela il n'y a rien, absolument rien, digne de fixer l'attention.

En témoignage de l'attachement des premiers fidèles au texte de la Ste Écriture, on rappelle souvent le tumulte qui se produisit dans je ne sais quelle chrétienté d'Asie, quand le lecteur changea un mot du livre de Jonas. Eh bien, un soulèvement peut-être plus bruyant et non moins spontané s'est produit dans le local des examens annuels de mon district pour un seul mot, un caractère changé à un texte des livres chinois.

Le sous-préfet, homme de poigne, mais sans grade littéraire, avait selon la coutume fait venir deux ou trois correcteurs de copies. C'étaient des

licenciés étrangers à la sous-préfecture. Vers la tombée de la nuit, le 20 mars, tous ces messieurs se rendent à la salle des examens où les attendaient les examinés en habits de cérémonies. Par ordre du mandarin, des sucreries et des rafraîchissements ont été préparés pour tous ces lettrés. Le sous-préfet se croyait certes assuré de leur bon esprit, après ces délicates attentions. Il comptait sans les textes. Strict et loyal, comme on devait l'être au temps de la 1[e] dynastie des Han, par crainte de tricheries, il n'avait montré à personne le texte de la composition qu'il allait proposer.

Tout homme est sujet à erreur, même un mandarin en fonctions. Dans le sujet de la composition s'en était glissée une formidable, capable de réveiller tous les anciens sages de leur profond sommeil. Comment à tout le moins l'ombre de Confucius ne se dressa-t-elle pas devant le sous-préfet, au moment où il franchissait la *long-men* (porte du dragon ; ainsi est nommée la porte d'entrée des examens) ? C'est un mystère encore inexpliqué. A son défaut des milliers de disciples (pas moins de 2170 pour le seul pays de Sou-song) allaient montrer toute leur indignation.

La feuille où est le fameux texte vient d'être ouverte; à la première lecture, les examinés ont reconnu une faute d'orthographe, un caractère mis pour un autre du même son.

Oh ! profanation sacrilège !!! oh ! monstruosité ! Aussitôt des cris d'épouvante et d'horreur se font entendre ; avant que le mandarin ait eu le temps de savoir ce dont il s'agit, la feuille est livrée aux flammes, les lanternes sont éteintes, les tables brisées. Seules deux ou trois pipes chinoises éclairent la situation. Une vingtaine des plus zélés se dirige dans les ténèbres vers l'estrade du grand homme. Alors autant qu'on peut se voir dans la nuit

« Il se vit bafoué, »
« Berné, sifflé, moqué, joué »
« Et par (tous ces lettrés) plumé d'étrange sorte. »

« Comment, lui criait-on, toi âne bâté, oie stupide, tu te mêles d'écrire des textes. La main sacrilège, que tu as portée sur les écritures des ancêtres, mériterait d'être coupée ; du moins nous allons t'enlever les insignes que tu es indigne de porter. »

Quand les lettrés furent fatigués de houspiller le pauvre sous-préfet, ils se retirèrent pour dormir sur leurs lauriers, non toutefois sans avoir fait retentir les rues de la cité de leurs cris d'indignation.

Qui peindra la confusion, l'angoisse du mandarin? Devant un soulèvement si général et si subit toute sa dextérité avait été inutile. Le lendemain il n'osait sortir de la salle des examens. Il n'y avait plus pour lui, croyait-il, qu'une issue possible : la démission. Il se trompait. La nuit avait porté conseil. Les têtes s'étaient calmées. Les parents des coupables prirent peur. Si le gouverneur de Ngan-kin, capitale de la province, apprenait qu'un mandarin en fonction avait été outragé, il ne manquerait pas de sévir. Des têtes

seraient coupées, on n'admettrait plus d'ici longtemps les lettrés de Sou-song aux grades littéraires, etc., etc.

Tous les principaux notables allèrent se jeter aux pieds du grand homme, s'offrant à toutes les réparations, le suppliant d'étouffer l'affaire, du moins de n'en écrire que la plus minime partie à ses supérieurs. Les têtes frappent la terre, les larmes coulent ; on n'entend qu'un mot : Pardon, pardon, pardon !

Le mandarin pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles. Il se rendit sans trop de difficultés aux prières et aux larmes. Comment en aurait-il été autrement, quand il y allait de son intérêt autant que de celui des lettrés ? — Au céleste empire tout crime, toute faute du peuple retombe sur le chef du pouvoir. Il n'a pas su prévoir, il n'a pas su sermonner.

Et pendant que les lettrés de Sou-song se pâment sur leur littérature creuse et vide et font tant pour la défendre, que fait le missionnaire de la contrée ? Venu comme fondateur, il fait un peu de tout, car tout est à faire dans une fondation. Il est bâtisseur, procureur, coureur surtout. Monté sur une petite mule grise, je vais par monts et par vaux, à la recherche des âmes de bonne volonté. Au milieu de travaux parfois sans résultats immédiats apparents, Dieu met aussi de temps en temps un rayon de soleil et de consolation. Outre mes chrétiens, qui dépassent la centaine, j'ai de braves familles qui demandent à entrer dans la religion et apprennent les prières. Je réussis à ouvrir la porte du Paradis à plusieurs dizaines d'enfants chaque année. Au sujet de ces petits, que d'histoires curieuses en fait de prédestination j'aurais à vous conter !

Un jour je passe près d'un village en récitant le chapelet ; ma monture m'a fait reconnaître, on accourt. « Vite, vite, Père, venez, nous vous en conjurons, portez secours à un bébé qui est déjà dans les étreintes de la mort. »

« Braves gens, leur dis-je, quand je suis près du moribond, vous êtes venus bien tard. Cet enfant ne peut plus avaler et supporter de remèdes ; il souffre beaucoup, épongez-lui la tête de temps en temps comme ceci : et ce disant je baptise tout bas le pauvre malade.

Une autre fois un écolier qui a passé quelques jours à notre école, puis est allé gagner son pain au loin, tombe malade ; il me fait appeler. « Père, je désire le baptême, je veux le ciel, le beau ciel dont vous nous avez parlé. »

Dernièrement j'arrive dans le bourg du Cap de la famille Pierre *(Che-kia-tsoèi)* et me prépare à dîner quand on m'appelle dans deux familles à la fois. Il s'agit de deux enfants : l'un à la mamelle est couché avec sa mère aussi malade ; l'autre âgé de deux ans est dans un berceau. N'ayant avec moi qu'un tout jeune catéchiste, je donne le conseil de m'apporter le premier, pendant que je vais voir le second. Ce second est baptisé, mais le

premier meurt, pendant qu'on parlemente avec la mère qui refuse de me laisser voir son enfant.

Il y a deux mois, j'avais donné quelques vêtements à une mère païenne, pour sa petite bru de six ans. Peu de jours après j'apprends que la pauvre enfant a été vendue à un polisson de richard de la ville. Aussitôt j'envoie mon vieux portier faire des reproches à la mère. Celle-ci prend peur, elle vient me trouver en demandant pardon ; elle m'explique que le Père peut encore faire revenir la petite fille parce qu'elle a été vendue à un homme du même nom qu'elle. D'après la loi on ne peut prendre une femme ou concubine du même nom.

C'était vrai ; le méchant homme, ayant appris que je m'occupais de la jeune fille, craignit de me voir divulguer l'affaire. Il la rendit à sa belle-mère. Peu de jours après l'enfant, par suite de souffrances extraordinaires, tombe malade. Elle est apportée à l'église, baptisée *in extremis* et s'envole le lendemain pour le ciel.

Le samedi de la Pentecôte je baptisais dix grandes personnes ; dans une huitaine je vais encore baptiser deux vieux infirmes de 70 ans et plus qui étudient avec les petits écoliers de mon catéchiste.

Pierre Colvez, S. J.

Troubles au Siu-tcheou-fou.

Extraits de diverses lettres.

Du P. Le Biboul, Ma-tsin, 19 février.

BIEN que nous soyons à l'époque des brigandages, dans les environs il n'y a rien. Pourtant il y a huit jours nous avons eu une alerte. J'étais bien tranquille dans ma chambre, à sept heures du soir, quand j'entendis pousser le cri : « Sur la tour ; » et on se précipita dans ma chambre : « Père, les brigands sont là. » Et de fait à l'angle nord-est et tout le long du mur de l'est c'étaient des cris de sauvages. Mes gens tiraient sur toutes les tours, même là où il n'y avait rien ; les soldats qui étaient à l'angle sud-ouest faisaient de même. J'essayai de me faire entendre et de dire qu'il fallait régler le tir ; mais ce fut inutile. Pendant que je consommais les Saintes-Espèces on tirait et on criait à côté de moi. Je crus l'enclos envahi. Quand je sortis les cris s'étaient éloignés, donc les brigands aussi. Mon capitaine, armé de son martini, me cherchait partout, et deux soldats, la baïonnette au fusil, étaient à la porte de la salle de réception. Je les renvoyai tous les trois sur leur tour. Mais j'ai su qu'on tenait à me protéger efficacement. Le lendemain nous apprîmes que les brigands avaient attaqué le village derrière Ma-tsin, et c'étaient les gens de Ma-tsin qui allaient au secours de leurs voisins, qui poussaient ces cris ou plutôt ces hurlements.

Ils auraient bien pu nous avertir. J'ai été content de cette alerte. Je sais ce que valent mes gens et ce qu'on ferait pour nous.

Au bout de quelques minutes les 10 soldats du bourg avec un bon nombre de païens amenés par « Risque-Tout » arrivaient au galop. C'est bon, puis surtout on voit que nous veillons. Le danger n'est plus pour nous dans les brigands, mais dans les « Grands Couteaux » qui se multiplient rapidement, au nord-ouest de mon district surtout, où des gens venus du Chan-tong, parcourent les villages à cheval, et tout cela au su des mandarins. Le P. Gain va en avertir le tao-t'ai. Tout le monde est persuadé que s'il n'y a pas de soulèvement avant la première récolte, il y en aura certainement à cette époque-là. Les mandarins, par les pauvres moyens qu'ils emploient pour l'empêcher, l'encouragent. Ne viennent-ils pas d'accorder aux « Grands Couteaux », à qui les gens du Pien-li ont infligé tout dernièrement une sanglante défaite, une somme d'argent pour les prier de se retirer ?

Depuis la visite de Monseigneur, demandes de plus en plus nombreuses de catéchistes : puis surtout les premiers villages convertis et où quelques familles, après s'être déclarées, s'étaient retirées, reviennent entièrement. A Heou-tchoang, c'est, paraît-il, la même chose. Donc la visite de Sa Grandeur aura fait un bien immense. Nous voici dans l'impossibilité de faire face au mouvement. Le déjeuner, que nous avons supprimé le dimanche, n'empêche nullement les chrétiens de venir. C'est comme par le passé, et les conditions mises à l'école de district ne font qu'exciter les enfants des chrétientés. »

Du P. Doré, Le Roc, 10 janvier.

« Voici encore une école de pillée à Ting-yang-tsi, où nous avons au moins 200 familles qui apprennent les prières. Un catéchumène achetait des poules sur le marché de Ting-yang-tsi. Le vendeur de poules est le neveu du notable Wang-hong-mou. Il trouva des petites sapèques en trop grand nombre. Les hommes de la boutique lui disent : « Compte ton argent et il ajoutera quelques grandes sapèques, s'il le faut. » Sur ce on en vient aux gros mots, des gros mots aux coups, si bien que la bataille s'engage avec une dizaine d'hommes. Koang-yang-yuen, qui commande 20 hommes, vint sur le lieu du désordre, fit prendre 5 hommes parmi les païens amis du vendeur de poules et venus avec lui au marché, et un catéchumène qui était venu au secours avec plusieurs autres. Le chef des soldats conduit ces six hommes au camp. Le neveu du notable court avertir les gens de son village, nommé Tchang-hoa-yuen. Le Wang-hong-mou enrôle tout son monde, appelle à son aide les gens de deux villages voisins, s'adjoint un autre gros bonnet (un apostat) qui lui prête main forte, et les 4 villages réunis viennent présenter la bataille près de la porte nord du marché. Kia-wen-li et le chef des soldats, qui sont tous deux dans les meilleurs termes, font fermer les

portes et défendent aux hommes de Ting-yang-tsi de sortir. Comme les assaillants continuaient à tirer au hasard, le chef des soldats sortit avec ses 20 cavaliers pour leur enjoindre de se retirer. Il commençait à faire nuit. Les batailleurs se retirèrent,et le chef des soldats les exhorta à faire la paix.

Le lendemain, au lever du soleil, Wang-hong-mou et Yen-tchao-ling revinrent avec des forces supérieures et se présentèrent à la porte de l'ouest. Le pauvre chef des soldats, ne sachant plus que faire, fit fermer les portes et pria le catéchiste de venir en toute hâte m'avertir. Au moment où le catéchiste sortait du bourg, arrivait le colonel de Tang-chan avec tous ses hommes. A ce moment la porte de l'ouest était encore fermée, et le chef des soldats avait réussi une seconde fois à les renvoyer. Kia-wen-li venait donc me raconter cette histoire, et je le renvoyai là-bas examiner ce qui se ferait. Il n'était pas encore à mi-chemin qu'un des deux administrateurs avec deux autres catéchumènes vinrent l'avertir que la veille au soir, Wang-hong-mou et Yen-tchao-ling revinrent à la charge une troisième fois avec quantité d'hommes armés. Trouvant la porte ouest fermée, ils coururent au nord et entrèrent dans le village fortifié ; ils se rendirent à notre école qui appartient à Kiang-king-yeou et la renversèrent, brisant tout ce qui s'y trouvait, tables, bancs, etc. Sans doute que le *Li-ta-jen* a pris part à la bataille, car les hommes venus aujourd'hui rapportent qu'il aurait dit aux deux chefs : « Vous voulez démolir l'école de la Mission catholique et vous venez livrer bataille aux chrétiens ; ce n'est pas si facile à faire que vous croyez : votre cas est trop gros de conséquences pour que je puisse prendre sur moi de le régler. » Le catéchiste me dit que ces villages sont renommés pour leurs adeptes à la secte des « Grands Couteaux ». C'est probablement après ce pillage que le Li-ta-jen aura relâché tous les prisonniers, désespérant de tenir tête aux envahisseurs ; car on me dit que tous sont en liberté. »

Du P. Doré, le Roc, 26 avril.

Nous sommes en plein trouble. Les parents et alliés du fameux *Yen* passent depuis plusieurs jours pour se rendre dans le nord-est de Fong-hien et se masser plusieurs milliers afin de battre les gens du Toan-li. Hier plusieurs de ces individus ont bu et mangé chez leurs parents du village de Tong-mong-ti-keou à 2 li (1,800 mètres) de Heou-tchoang. De Tcheou-tchai, on part aussi pour le rendez-vous assigné. Naturellement toute cette canaille se vante d'en finir avec la « Doctrine Européenne » aussitôt après sa victoire : c'est le perpétuel refrain. Les courriers se succèdent jour et nuit entre les différents camps de Fong-hien et de T'ang-chan. La panique reparaît comme aux mauvais jours. Déjà dans les Wei-tse (forts) on proclame bien haut qu'on ne recevra aucun chrétien de peur de s'attirer des représailles, en particulier à Tchang-tsen...... Toutes ces allées et venues au

moment du danger démoralisent les chrétiens et augmentent les mauvaises rumeurs. En fait depuis deux ans ce n'est plus une vie que de voir sans cesse ses maisons et ses biens menacés de pillage : notre existence ressemble assez à celle des tribus nomades qui vivent sous la tente, toujours menacées d'une razzia. Ce qui est incompréhensible, c'est de voir la négligence des autorités de tout degré. On voit ces vauriens circuler dans les campagnes et on les laisse paisiblement se masser pour entreprendre leur coup de main, et troubler toute une région. Et voilà des gens à qui les mandarins ont donné de l'argent, il y a quelques mois, pour les prier de ne pas faire de nouveaux troubles. Cette race ne se disperse pas en lui versant des billets de banque... hélas ! il n'y a qu'une chose qui soit pratique, les coups de fusils.

La misère va pousser un grand nombre d'hommes à se joindre à cette expédition, et les conséquences ne sont pas rassurantes. On dit aussi que l'affaire de Ling-tsing-tcheou se complique : le mot paraît donné dans la secte pour exciter un trouble général dans tout le Chan-tong et les parages voisins. Un petit jeune homme venu ce matin de Tchao-tchoang me rapporte ces derniers détails comme venus de Tsi-ning-tcheou.

Du P. Gain, ministre de la section, 8 mai.

Les troupes à pied et à cheval du Chan-tong et du Kiang-nan ont dispersé les belligérants, et l'attaque est remise à plus tard.

9 mai.

Par ici nous allons toujours d'alerte en alerte, mais la guerre n'est point encore déclarée sur les bords desséchés du Fleuve Jaune. Le jour du patronage de S. Joseph, nous étions cinq Pères réunis au Roc dans la grande église du P. Doré : grand' Messe solennelle chantée par le P. Joseph Thomas, nombreuses communions, etc. — Le P. Henninghaus, ministre de la section de Tsao-tcheou-fou, chez Mgr Anzer, invité n'est arrivé que le lendemain, après le départ des Pères. Il a dit au P. Doré que sur 5000 soldats allemands débarqués à Kiao-tcheou, il y en a la moitié de catholiques auxquels le P. Freniademitz, provicaire, a dit une messe militaire avec sermon. Si les « Grands Couteaux » remuent trop, et si les Pères continuent à être menacés, il est probable que les Allemands y mettront ordre, même n'importe où dans le Chan-tong. Et s'ils se réfugient chez nous, qui nous protégera ?

Le 3 mai, fête de l'Invention de la Ste Croix, ouverture d'une chapelle chez le P. Thomas... Nous y avons eu plus de 100 communions : ce qui vous donne une idée de l'affluence là où nous avons 100 catéchumènes pour 10 baptisés. De là je suis passé chez le P. Van Dosselaere, qui bâtit son école de filles. Ce ne sont pas les catéchumènes qui manquent pour

remplir ses établissements, pas plus chez lui que chez les autres Pères. Moi-même, j'ai été obligé malgré moi d'ouvrir mon T'ong-chan-hien, où une douzaine de catéchistes travaillent dans les 4 cours du district, à instruire plus de 500 familles catéchumènes. De tous côtés dans la section nous sommes « menacés » d'une conversion en masse ! Si les fonds n'avaient pas manqué nous aurions inscrit cette année plus de mille baptêmes d'adultes, et nous en aurons à peine 500. Espérons que ces catéchumènes mûrs pour le baptême ne perdront pas courage.

La cause des martyrs de Sou-Tcheou.

Lettres du P. Armellini au P. Rossi [1].

Rome, 13 avril 1898.

J'AI reçu le 11 avril votre dernière lettre partie de Chang-hai le 8 mars. Je vous en suis très reconnaissant et m'empresse de répondre à vos questions.

1° C'est le moment de demander à l'Empereur d'Autriche et aux autres personnages que vous me nommez les *Litteras postulatorias introductionis causae.* En attendant ici on copie « Les deux procès informatifs *de non cultu et de fama martyrii*, qui de suite après seront présentés à la Sacrée Congrégation des Rites. Et dès que leur validité sera reconnue, on présentera aussi le sommaire imprimé du procureur.

2° *Pour la vie des Martyrs.* C'est le moment d'écrire une vie en règle qui puisse servir pour la béatification afin de l'avoir toute prête, mais il ne faut pas la publier avant que nous sachions avec certitude quand ils seront béatifiés. Jusque-là on ne peut pas les appeler « Vénérables » ; on le pourra seulement quand leur cause sera introduite, « chose dont il n'y a pas à douter. » Vous avez très bien fait de faire peindre leur martyre. Veuillez m'envoyer ce tableau avec plusieurs petits sujets tonkinois pour servir de modèle aux peintres romains ; car dès que la cause sera introduite, il sera nécessaire de distribuer des tableaux au cardinal préfet des Rites et aux autres principaux officiers de la même Congrégation.

3° Avant l'introduction de la cause il faut que tous les procès soient faits sous la présidence de l'Ordinaire. Après cette introduction, l'Ordinaire ne peut rien faire à moins qu'il ne soit délégué par la Congrégation des Rites.

4° Pour le souvenir à donner comme cadeau, soit aux chanoines de Macao, soit aux Pères de Chang-hai qui ont pris part aux susdits procès, dites-moi combien ils sont ; il est bon que je le sache.

Permettez-moi de vous recommander le P. François-Xavier Camerini, martyr au Tonkin en 1782. Son arrière-neveu, le duc François Camerini,

1. Cfr. *Lettres de Jersey*, 1897, p. 295 et 1898, p. 38.

m'a promis de couvrir tous les frais de sa béatification. Le point qui m'intéresse le plus est de savoir si son tombeau existe encore. »

Rome, 17 mai.

Le procès de nos deux martyrs de 1748 se copie dans la chancellerie des Rites et va bientôt être achevé. Le chancelier m'a dit qu'un des fascicules est déjà confronté avec l'original et il m'a demandé si j'en avais une copie. Je vais aller moi-même à la chancellerie pour lui répondre. Dès que la copie sera confrontée avec l'original, je la passerai à l'avocat qui en formulera l'*Information* et le *Sommaire* à imprimer de suite pour les présenter à la congrégation. La validité reconnue, Monseigneur le Promoteur de la Foi fera ses *Animadversiones* ou difficultés contre les preuves du martyre et de sa cause. L'introduction de la cause ne se fera pas attendre beaucoup, car la cause par elle-même est dans le meilleur état, et je tâcherai de l'appuyer au moyen des lettres *Postulatoires* autrichiennes et portugaises. Cependant il ne faut pas se faire illusion. Il y a un grand nombre de causes antérieures accumulées dans le tribunal des Rites : on doit aussi avoir des égards pour le grand âge du Saint Père, par conséquent ne pas le fatiguer par plus de trois congrégations finales *coram SS*^mo^ par an. — Quant à la bonne réussite de la cause, il n'y a pas de doute.

« La guérison du cancer obtenue par l'intercession de nos deux martyrs, est un miracle évident, et il faut en faire le procès informatif au plus tôt.

« Je m'emploierai autant que je le pourrai pour obtenir que le procès apostolique se passe avec le moins de difficulté possible. — Je vous rappelle de nouveau et vous recommande de me faire savoir si l'on a retrouvé ou non au Tonkin la dépouille mortelle du P. François-Xavier Camerini.

Les protestants en Chine.

Extraits des « Nouvelles de Chine ».

ON lit dans *China missions*, fév. 1898 (Société protestante *Inland Mission* dans le *Ngan-hoei*).

1° A Ngan-king, en octobre dernier, il y a eu une conférence d'une centaine d'adhérents ; à cette occasion il y a eu 4 baptêmes ; 8 hommes et 6 femmes se sont déclarés catéchumènes.

2° A Ning-kouo-fou, du 21 au 26 octobre a eu lieu une conférence de 110 membres. On a parlé du sabbat, du mariage, des devoirs de la famille, de l'éducation des enfants, du culte des ancêtres, des petits pieds, de l'abstinence du vin et du tabac et des moyens de convertir les païens. Il y a eu 4 baptêmes d'hommes et 2 de femmes, élèves des écoles protestantes ; le nombre des catéchumènes était de 18. Le ministre Bonny espère plusieurs baptêmes à Hiu-tsuen. Il y a aussi espoir pour Kien-ping, où il y a 52 caté-

chumènes. Le maître Wang, influent dans la ville de .Ning-kouo-fou, travaille avec succès auprès des gens de la campagne qui paraissent bien disposés ; ce maître a promis de s'abstenir de vin.

3° La station de Tai-ping-fou va s'ouvrir de nouveau.

4° A Tche-tcheou, l'évangéliste Tsang a eu la consolation de convertir sa femme.

5° De Hoei-tcheou, le ministre Gibb écrit qu'il commence à y avoir de la consolation. « Un de mes aides, dit-il, nommé K'i-si, était allé à Tsi-ki pour prêcher, mais il en revint tout changé. Il semblait déterminé à se joindre aux catholiques romains avec qui il avait eu des rapports et paraissait *s'éloigner peu à peu du Sauveur.* Comme c'était un jeune homme de grandes espérances, qui en outre avait réellement beaucoup souffert pour le Christ, mon esprit était plein d'inquiétudes à son sujet. Enfin grâces aux prières faites pour lui, il nous est tout à fait revenu. Il prêche bien plus sérieusement et hardiment qu'avant et est plus humble. Son retour nous a tous comblés de joie. »

Messieurs Gibb et Emelie, accompagnés d'un maître chinois, ont passé plusieurs jours à Ou-yuen, où la population s'est montrée très aimable, bien que difficile à comprendre : leur langage ne ressemble nullement au mandarin.

6° A Lou-ngan, M. Entwistle a baptisé en octobre 6 personnes : parmi elles il y avait Tchen-loh-yang, cousin de l'évangéliste Tchen-loh-tsuen.

7° A Tcheng-yang-kwang, M. Gilmer a, le 30 octobre, fait le premier baptême du pays, depuis sept ans que les protestants y sont établis ; c'est leur maître de chinois qui s'est converti.

8° A Tai-ho, le Rév. Malcoln écrit, qu'il y a eu beaucoup de suicides d'opium immédiatement après la récolte de l'opium. M. Barnett, dans l'espace de dix-sept jours, a eu 13 cas de suicide d'opium à domicile. Tous les cas traités par lui en personne ont été guéris ; seuls ceux à qui il avait envoyé des remèdes ont succombé.

9° Enfin à Yng-tcheou-fou, après six ans de tentatives infructueuses, M. Barnett a réussi, à la fin de l'année dernière, à louer une maison en ville. Son compagnon, M. Guardiola et lui y habitent déjà.

Extraits du « Chinese recorder » (Revue officielle des protestants en Chine).

Avril 1898.

1° L'an dernier à Tsing-kiang-pou les mandarins ont ouvert une école d'anglais ; trois des professeurs étaient des chinois protestants élevés par les ministres. L'un a déjà apostasié, et les deux autres n'ont pas osé se montrer chrétiens dans un dîner où les ministres protestants avaient été invités par les mandarins. A quoi sert, observe le correspondant de la

Revue, notre système d'élever gratuitement des gens qui ne sont pas sincères dans leur foi, comme les trois professeurs de Tsing-kiang-pou et *tutti quanti?*

2° Dans une réunion de ministres protestants, au Tché-kiang, il a été décidé d'appeler la religion protestante, *Ki-to-kiao* (la religion du Christ) ; la secte anglicane, *Tchong kou-chen kiao-houei* (société chrétienne s'appuyant sur les anciens) ; le dimanche, *Tchon-jé* (le jour du Seigneur) et le lundi (le 2^d^ jour de la semaine). Jusqu'ici les protestants appellent le dimanche, *Li-pai-jé* (jour d'adoration). En d'autres termes les protestants veulent suivre l'appellation catholique.

3° Cette même réunion a résolu que l'évêque Moule veuille bien se charger d'examiner les catéchismes de l'Église catholique en Chine et de publier un manuel démasquant les erreurs qui s'y trouvent pour l'instruction des pasteurs protestants et d'autres.

On lit dans *L'Écho de Chine du mardi 12 avril : Tchong-kin*, de notre correspondant :

17 mars :

Avant-hier, le docteur Mac Cartney au service de l'hôpital du Methodist Episcopal American Mission ayant loué une maison à Kiang-pée et ayant envoyé des domestiques pour en prendre possession, les dits domestiques ont été attaqués pendant la nuit par la canaille de Kiang-pée. Un a été tué et son cadavre jeté par-dessus les remparts de la ville ; un autre a été blessé assez grièvement à la tête et a pu se sauver à Tchong-kin. Dès hier les gardes nationales de la campagne de Kiang-pée, prévenues que les Européens, voulaient s'établir en leur ville, sont venues avec fusils et canons et se sont installées dans tous les temples de la ville. Le mandarin de Kiang-pée, pour se donner du chic, ne va pas manquer de dire que ce sont les Européens qui ont tort. Ici en ville, tout est paisible.

21 mars.

Vous savez déjà que les bandits de Kiang-pée ont tué un apprenti du docteur Mac Cartney et en ont blessé un autre. Dès le jour de ce meurtre le mandarin a fait prendre trois vauriens et les a mis en prison. On est sûr que les meurtriers s'étaient cachés dans la maison d'un chef de la garde nationale ayant nom *Li-ki-tcheou*, que c'est de cette maison qu'ils sont sortis pour commettre leur crime, le tout avec l'approbation de ce Li. Le mandarin ayant mis en prison les trois vauriens dont je viens de parler, ce Li-ki-tcheou et un autre nommé *Yuen-hai-chen* écrivirent en secret à leurs amis de la campagne, les priant de rassembler les gardes nationales et de venir de suite en ville. En effet les gardes nationales arrivèrent avec canons, lances, etc., et se logèrent dans les temples de la ville. Bientôt on

demandait au mandarin de mettre en liberté les trois prisonniers. Le mandarin promit de les relâcher sous caution des chefs de la garde nationale qui devraient pour ce, adresser une supplique en bonne et due forme à son tribunal : ce qui fut fait, et les prisonniers furent mis en liberté. Pendant les journées des 17 et 18 mars, les gardes nationales, pour célébrer leur victoire, descendirent sur la grève de la rivière et pendant plusieurs heures se mirent à tirer le canon à blanc, il est vrai, mais en visant les maisons européennes qui se trouvent à côté des remparts de Tchong-kin. Le 18 mars après midi, les gardes nationales rentraient dans leurs foyers. Chemin faisant, elles pillèrent un chrétien catholique fermier de la Mission, brisèrent sa maison dont il ne reste plus que les colonnes et avec les débris de planches, de lattes, avec les bancs, les tables, etc., firent un beau feu de joie. De lui-même le mandarin a promis de faire les réparations convenables. Il est vrai que les promesses ne coûtent rien à nos braves mandarins... Vous dire que la paix est maintenant en ville de Kiang-pée est faux. Le ferment anti-européen existe là depuis très longtemps. La haine de l'étranger est considérable. D'où vient cela ? C'est que chaque fois que les gardes nationales ont fait des démonstrations comme celle dont je viens de parler, les mandarins n'ont osé punir personne ; ils se sont contentés de renvoyer la garde nationale en lui donnant ou de l'argent ou de belles promesses. Hier le Tao-tai a fait afficher en ville de Tchong-kin un édit dans lequel il blâme le docteur Mac Cartney, le taxe d'imprudence, de précipitation et même d'insubordination envers le consul des États-Unis. L'édit était à peine affiché qu'il a été enlevé et déchiré. Si les gens du Kiang-pée pouvaient venir piller les établissements européens de Tchong-kin, soyez sûr que personne ne serait épargné. Les mandarins ont mis la police sur pied pour le temps des examens à Tchong-kin-fou. Ces examens commenceront demain. »

La *China Inland Mission* a eu sa réunion annuelle le 25 mai sous la présidence de sir Georges Williams. Mr W. B. Sloan, dans son rapport annuel,dit que les ressources de l'année s'élèvent à 45213 livres (226000 fr.) Le Rév. Taylor fait connaître le nombre des baptêmes, 1325. Jamais on n'a dépassé ce chiffre. La *China Inland Mission* a 773 missionnaires en comptant les femmes des Révérends et leurs associés ; 467 aides payés et 138 non payés ; 224 églises organisées ; 25 écoles ou pensionnats avec 417 élèves chinois et 137 anglais, 79 externats avec 1172 élèves, de plus 7 hôpitaux, 21 dispensaires et 48 refuges pour les fumeurs d'opium.

Le *Daily Chinese Progress* dit que dimanche 3 juillet un placard anonyme était affiché sur les portes d'une église protestante qui se trouve en dehors de la porte de l'ouest de la ville de Song-kiang. Dans ce placard on menaçait de détruire l'église et d'expulser, en usant de violence, tous les missionnaires de la ville. Aussitôt que le mandarin eut connaissance de ce placard

il envoya une escouade de soldats et de satellites à l'endroit menacé. Jusqu'à hier nous n'avons reçu aucune nouvelle mauvaise, et il est à croire qu'aucune menace ne sera mise à exécution tant que les mandarins veilleront.

On écrit de *Ngan-king, 18 mai :* « Le zèle biblique des protestants a mis Ngan-king en révolution. Les Révérends ont voulu profiter de la présence de 20000 lettrés qui s'y trouvent actuellement pour passer les examens pour écouler leurs bibles et se faire une réclame près de leurs sociétés d'Europe ou d'Amérique. Six d'entre eux guettaient les étudiants à la sortie de la salle des examens. Ils leur offrent leur marchandise et les forcent même à en prendre. Ceux-ci, mal disposés, insultent les Révérends, crachent sur leurs livres et en font un feu de joie : de là une bagarre qui aurait mal tourné sans l'arrivée de quelques soldats et du sous-préfet. Mais les haines de l'étranger s'étaient réveillées à cette occasion. Des placards incendiaires ont été affichés un peu partout englobant les catholiques dans la rancune commune et menaçant de tout brûler le 8 de la 4e lune. Le P. Lémour a pris les précautions d'usage, et on espère que tout cela se calmera peu à peu : mais les protestants deviennent pour nous des voisins fort dangereux. Les mandarins et la troupe sont impuissants. Ils sont tous intervenus : on les insulte et on les bouscule, en leur criant : « Êtes-vous pour la Chine ou pour l'Europe ? Nos mandarins sont des inutiles et des lâches qui ne savent qu'être les serviteurs des diables d'occident » ; ou encore : « les Européens ne craignent pas les mandarins : ils ne redoutent que les lettrés : à ceux-ci de faire bonne justice. »

Une tournée au district du Siao-hien.

Lettre de P. Bastard au P. Delaunay.

Ma-tsin, 4 juillet 1898.

Mon bien cher Père,

P. C.

VOUS savez mon *status*. Le P. Le Biboul, destiné au 3e an, me cède son district. Je suis arrivé ici à la fin de mai pour me mettre au courant ; il a encore plus d'un mois pour me passer les traditions, puisqu'il doit rester ici jusqu'au lendemain de l'Assomption. Cela me rend les débuts très doux : aucune responsabilité, délicieux compagnon, charmantes relations avec tous les braves gens du voisinage, brigands ou brigandés, sans compter une vingtaine de bons enfants, l'espérance de la section, qui sont ici internes, se préparant à devenir catéchistes plus tard ; je les trouve confiants et respectueux envers les Pères comme dans les pays de vieux chrétiens, et cependant tous sont baptisés depuis quelques années seule-

ment. Après une tournée d'une dizaine de jours pour visiter les centres des PP. Thomas, Van Dosselaere et Doré, mes voisins, je suis rentré à Ma-tsin, où nous menons d'ordinaire une vie assez tranquille. C'est actuellement l'époque où les paysans sont le plus pressés. Aussi n'avons-nous guère à la messe du dimanche que les chrétiens du voisinage. Quand les travaux seront terminés, ils viendront de six ou sept lieues à la ronde, conduits par leurs catéchistes respectifs.

Actuellement je profite de mes loisirs pour visiter mes chrétientés avec le P. Le Biboul ; les renseignements qu'il me donne sur chacune d'elles se retiennent plus facilement à l'aide de la mémoire locale.

Vendredi et samedi dernier nous avons ainsi parcouru tout le sud du district et visité une dizaine de chrétientés. Si vous aviez vu l'empressement des chrétiens. Tous quittaient leurs champs et accouraient à l'école du village. Dans certains villages ils sont même accourus bien loin à notre rencontre et ont suivi ensuite le char. Mieux que pour un évêque !

Nous avons un pied à terre dans toutes ces chrétientés ; car quand un village demande à se faire chrétien, le Père, après s'être contenté durant longtemps de donner de bonnes paroles, afin de pouvoir à loisir étudier la situation et sonder la sincérité et les motifs de cette demande, leur promet enfin un catéchiste, s'il y a lieu d'espérer de vraies conversions, mais toujours à condition qu'ils fourniront eux-mêmes un local convenable. C'est là que le catéchiste enseigne les prières et la doctrine essentielle ; c'est là que tout le village se réunit pour les prières du matin et du soir. En réalité cet embryon d'église n'est presque toujours qu'une misérable chaumière avec des murs de terre, un sol accidenté pour plancher, le toit en roseaux pour plafond, avec des poutres et des solives en robe de chambre ; une porte basse et une lucarne sans vitres laissant filtrer un jour discret et juste assez d'air pour nous empêcher d'étouffer ; elles livrent aussi passage aux hirondelles, qui font leurs nids entre les chevrons et les roseaux du toit. Ceux qui dorment les yeux ouverts feront bien de ne pas coucher dans ces chalets ; ils seraient très exposés à se réveiller aveugles comme le vieux Tobie. — Partout où nous trouvons des enfants de chrétiens n'ayant pas encore l'âge de raison, nous les ondoyons et recommandons aux parents de les apporter à Ma-tsin pour suppléer les cérémonies.

Un baptême ne va pas sans dragées. Ici c'est le prêtre qui en donne aux baptisés; puis il y a tant de bébés tout autour, qui ouvrent de grands yeux et tendent de petites mains suppliantes ! « Allons ! tout le monde en aura; mettez-vous en cercle. » Le rond se forme; les mains s'agitent; trois ou quatre dragées minuscules tombent dans chaque main droite; voilà tout un petit peuple heureux ! Et admirez le résultat : toutes les mamans jusque-là cachées au fond des maisons, accourent avec leurs pieds de chèvres

et leurs marmots. Les bonbons pleuvent avec la même générosité dans ces nouvelles petites mains. Un sourire au bébé, un mot à la maman, voilà un bon catéchisme, pour commencer. Qui croirait que plus d'une main calleuse et ridée s'est tendue au milieu des mains d'enfants; les dragées y tombaient aussi avec une plaisanterie anodine à l'adresse du propriétaire de cette main. Moins de dix sous de dragées ont fait le bonheur d'une dizaine de villages et de deux cents personnes, au bas mot.

Nous avons passé la nuit à Hé-wa, où il y a plus de baptisés. La mission y possède un petit enclos comprenant 3 salles en terre dont l'une sert d'église, l'autre de chambre pour le catéchiste; le Père habite la troisième. C'est là que nous avons reçu les chrétiens en foule; la porte et la chambre étaient complètement obstruées; une chaleur humide, sans un souffle de brise dans de pareilles conditions, met réellement les poumons à la torture. — Peu à peu le vide se fait; nous achevons les exercices de piété et nous nous étendons chacun sur une natte. La fatigue de la journée n'eut pas raison de la chaleur et des puces, qui nous firent passer une nuit blanche. De grand matin le P. Le Biboul entend les chrétiennes au confessionnal; je reste dans la chambre, où plusieurs chrétiens viennent aussi se confesser. Deux messes pendant lesquelles nos braves chrétiens récitent des prières à nous briser le tympan. Vers 9 h. un déjeuner composé de mets invraisemblables arrosés de vin chinois qu'on nous verse dans de petites tasses grosses comme des demi-noix. Salutations des chrétiens, distribution de dragées et de sulfate de zinc pour les yeux malades, sans oublier le *cha-yo*, remède contre le *cha* ou choléra chinois, qui consiste surtout dans un arrêt soudain de la circulation, fréquent à l'époque des chaleurs. Enfin nous remontons en char. Quelle calèche, mon Père ! C'est une lourde charrette sans ressorts. Deux roues énormes; une caisse longue et étroite recouverte d'un toit arrondi en forme de bâche. A l'intérieur il y a place pour une seule personne assise à plat sur le plancher et ballottée comme dans un panier à salade. Le cocher s'assied sur le brancard de gauche à la façon des rouliers. Il y a une troisième place sur le brancard de droite. Je la prends et fais ainsi tout le voyage les pieds pendants devant la roue. Il ne faut pas moins de deux fortes mules pour traîner cette charge par des chemins raboteux, que la pluie défonce et change en véritables canaux. Devant nous marche une escorte de deux militaires armés de fusils à tir rapide. C'est que nous sommes à l'époque dangereuse, où les brigands se cachent dans le sorgho pour détrousser les voyageurs. Or les autorités locales et supérieures redoutent par-dessus tout de nous voir arriver des histoires. La prise de Kiao-tcheou a fait d'eux les plus zélés protecteurs des missionnaires. Aussi tous les chefs de postes militaires préposés à notre garde ont ordre d'être aux aguets pour savoir nos démarches et nous faire toujours suivre de plusieurs braves. — Voici à peu près le portrait de nos deux guerriers :

un chapeau de paille à larges bords — exactement 0^m55; — à la main droite un éventail; sur le dos un parapluie en bandoulière; sur l'épaule gauche le fusil porté horizontalement, la crosse par derrière; sur la crosse est suspendue la veste à bordures rouges, plaquée d'un vaste soleil dans le dos et d'une non moins vaste lune dans l'estomac; culotte flottante; mollets nus, chaussettes courtes, souliers en toile. — Avec cela que pourrions-nous craindre ? — Une forte ondée fait changer de décor. Les casaques sont mises en sûreté dans le char; les fusils et les chapeaux s'attachent derrière notre calèche, et nous avons pour horizon deux parapluies en papier verni recouvrant deux militaires nus jusqu'à la ceinture. Ceci me rappelle la fière réponse de nos marins français aux gens du tribunal du tao-t'ai de Ou-hou. Au moment des troubles de 1891 un détachement avait accompagné le commandant d'un de nos bateaux, qui avait demandé audience à son Excellence le tao-t'ai. Au moment de repartir, comme il pleuvait et que les satellites offraient des parapluies, nos marins refusèrent en disant : « La marine française n'use pas de parapluie ! » L'infanterie chinoise ne saurait en dire autant.

Les six ou sept visites de chrétientés faites samedi ressemblent trop à celles de la veille pour que je vous en fasse le récit.

Ce voyage m'a bien consolé, en me montrant la vie de notre district. Ce sont les enfants surtout qui donnent de l'espoir. Ils sont nombreux et bien disposés. Dans quelques années nous aurons un grand nombre de baptisés. Déjà depuis trois ou quatre ans, plus de 500 baptêmes et près de 3000 catéchumènes dont beaucoup sont à peu près suffisamment préparés. Presque tous les jours de nouveaux villages demandent à s'inscrire, au point de nous faire craindre d'être bientôt débordés.

6 juillet. Hier j'ai été interrompu par un chrétien qui venait me demander pour une extrême onction. Il s'agissait d'un vieillard baptisé il y a quelques années dans une maladie dangereuse. Le pauvre vieux savait tout juste le nécessaire. Depuis lors l'état de son cerveau ne lui permit pas de se confesser. Le voilà prêt à partir dans sa robe baptismale; il aura gagné son ciel sans grands mérites personnels. — Il demeure à quatre lieues d'ici. En cinq heures j'eus le temps d'aller, de l'administrer et de revenir par une chaleur tropicale. Ma mule n'avait pas même l'air fatiguée; je n'en dirais pas autant du cavalier. Cette fois les deux braves partis avec leurs fusils pour me protéger arrivèrent essoufflés comme je remontais à mule. Je ne pus les déterminer à se reposer. Ils firent volte face. Je leur souhaitai bien du plaisir et piquai des deux. Ils rentrèrent une heure ou deux après moi. Notez que nous avions fait tout notre possible pour leur cacher ce voyage imprévu.

Il y a deux jours nous recevions la visite de notre sous-préfet qui faisait une tournée d'inspection de la garde nationale. Cette garde nationale,

établie dans tous les gros bourgs, a surtout pour but de nous protéger. Elle le fera certainement, étant responsable des malheurs qui pourraient nous arriver. Il semble impossible qu'une bande s'organise sans que nous en soyons avertis; or avec nos moyens de défense nous n'avons à redouter qu'une attaque imprévue.

Notre sous-préfet s'est montré aimable et simple, selon sa coutume. Il m'a répété plusieurs fois : « Père, si vous avez des affaires, avertissez-moi et soyez tranquille, je suis là (littéralement « Il y a *moi* » et il prononçait ce *moi* avec emphase en fermant la main et en levant le pouce, geste dont la solidité symbolisait le ferme appui que je trouverais en lui). Je répondais que j'étais confus. « Certainement, mon vieil aîné, si votre cadet a des difficultés, il avertira le noble sous-préfet. » Et lui de me répéter : « *Yeou wo*, il y a moi ! »

Il y avait avec lui plusieurs chefs de camp des environs, tous nos amis. On parla de différentes choses. Le sous-préfet nous dit qu'il avait reçu du vice-roi ordre de protéger efficacement les chrétiens. C'est très ennuyeux pour vous et pour moi, répétait-il, mais enfin je dois obéir. Du reste, avec vous, c'est facile; vous suivez les usages chinois, et on ne vous remarque pas trop. Tout le monde sait dans le pays que vous faites des bonnes œuvres. Mais ces originaux de protestants, qui s'en vont partout vendre des livres, dans des costumes étrangers, ils s'attirent la colère du peuple. » — Nous lui faisons observer qu'il n'y en a pas dans le district et que les trois de la préfecture sont partis : l'un pour soigner sa femme en Amérique, l'autre pour passer l'été plus fraîchement au Japon, et le troisième pour ne pas rester seul.

Le P. Le Biboul lui recommande aussi plusieurs affaires de catéchumènes, et lui demande ce qu'il en pense. Il était au courant de toutes ces affaires et déclara qu'elles étaient d'ores et déjà réglées. En même temps le Père lui dit : « Il y a tel ou tel brigand qui est venu pour se faire chrétien. Quelle histoire avait-il donc ? Je tiens à vous prévenir qu'il n'est pas des nôtres. » Cette franchise lui fit visiblement plaisir. « Celui-là, dit-il, ce n'est rien : il a seulement un meurtre sur la conscience. Et cela le gêne. — Et tel autre qui veut aussi se faire chrétien ? — Oh ! c'est différent. Son affaire est terminée. — C'est donc un brave homme? — Oh! brave homme ! Je ne dis pas cela. Mais son affaire est terminée. »

Nous étions étonnés de le voir si bien renseigné. Il citait les villages et les individus compromis. Il rappelait aussi tous les détails de procès réglés il y a deux ans.

Après une heure et demie de causerie il prit congé de nous. Le P. Le Biboul l'invita à passer la nuit. Il n'accepta pas. — Mais s'il avait été seul, le Père eût insisté et il aurait certainement accepté, plutôt que d'aller coucher dans une auberge sale, où il ne pourra pas avoir un moment de repos.

Nous ne pouvions non plus l'inviter à dîner, car ici durant tout l'été impossible de se procurer de la viande. A grand' peine trouvons-nous à acheter des poules; et cela ne suffirait pas pour recevoir un sous-préfet. — J'ai bien regretté aussi de n'avoir pas de cadeaux à lui offrir, en retour de ceux qu'il nous a envoyés dernièrement. Sa femme lui avait apporté plusieurs produits renommés du Ho-nan, sa patrie; il s'est empressé d'en envoyer une bonne part au P. Le Biboul.

Vous me demanderez si ces démonstrations d'amitié sont sincères. — Il est possible que oui. Dans tous les cas, elles ont d'excellents effets. Elles nous valent beaucoup d'influence dans la contrée; notre protection fait rendre justice à nos chrétiens opprimés; et le sous-préfet, sachant que nous ne nous mêlons pas d'affaires injustes, règle en un instant des histoires qui demanderaient sans cela des années et des sommes considérables. Tout récemment encore, sur une simple lettre du P. Le Biboul, il relâcha immédiatement un prisonnier que tous regardaient comme perdu. Vous voyez, mon cher Père, que la vie n'est pas encore si dure par ici. Elle a certes ses difficultés et ses privations. Mais sans cela, où serait le mérite?

Priez pour que le mouvement si bien lancé s'accentue et pour qu'il y ait au district du Siao-hien de vrais chrétiens et un vrai missionnaire. — Si vous avez encore des petits cadeaux à me faire, soyez sûr qu'ils seront reçus avec reconnaissance, comme par le passé.

En union de vos SS. SS.

R^{æ} V^{æ} inf. in X^{o} servus et frater,

J. M. Bastard, S. J.

Ministère pendant les vacances.

Lettre du P. Bondon.

Yao-kong-sou, 23 juillet.

JE viens d'avoir une dizaine de jours bien mouvementée. A l'époque fixée pour nous rencontrer à Mao-ka-tsen, fatigué, j'avais hésité un instant à partir, puis le 19 je préviens mon domestique de seller l'âne de bon matin; j'étais décidé à aller vous rejoindre le 20 juin: « J'en serai quitte pour quelques jours de repos à Mao-ka-tsen, » pensais-je. Je ne comptais plus alors sur des visiteurs importuns. A six heures du soir: « Père, Père, une extrême-onction à St. Sylvestre: c'est pressé. » Partons vite, il fait nuit bien vite. A minuit seulement j'arrive: mon âne réveille les chrétiens du voisinage; ils viennent une quinzaine. De la chrétienté je me dirige chez le malade et ne suis de retour que vers deux heures du matin. Un peu de repos et je dis ma messe. Le soleil est ardent, si je veux éviter la fièvre, il me faut partir de bon matin. Et Mao-ka-tsen et le P. Ministre

qui m'attend ! Aujourd'hui impossible d'y songer : 80 li (12 lieues) me suffisent déjà amplement. Demain nous verrons.

Je rentre au kong-sou. Il est près de six heures du matin, je dors encore. A mon retour de S. Sylvestre, des affaires, puis des affaires : je n'ai pu me reposer la veille. Le soleil monte à l'horizon, remplit ma chambre, mais je ne bouge pas encore. « Père, on vient vous appeler pour une extrême-onction. — Où cela ? — A Fen-bi-so. » — A Fen-bi-so ? une petite bagatelle de 140 li (21 lieues) aller et retour. Et Mao-ka-tsen, et le P. Ministre qui m'attend ? Et ma fête patronale de S. Jean-Baptiste qui approche ! « Est-ce grave ? — Très grave. » Vite à bas du lit ; préparons-nous à dire la Ste Messe et en route. A Wei-ziang-kang nous attendons la marée près de deux heures ; il fait grand vent ; nous trouvons difficilement une barque, et le soleil était au-dessus de l'horizon surchauffant l'atmosphère et nous aveuglant. Nous dansons et sommes arrosés de la plus belle façon. Deux parentes, qui vont auprès de mon malade et nous ont rejoint au port, croient peut-être leur dernier moment arrivé tant elles sont malmenées par le mal de mer. A force de tirer des bordées, nous arrivons après une heure. Consolons-nous ; au retour le vent contraire aujourd'hui sera favorable et nous mettrons à peine dix minutes.

A Fen-bi-so la digue nous éloignerait, passons la mer, le chemin est praticable ; au retour nous en profiterons encore. Mes deux brouettiers font diligence, nous sommes en vue. « Il est mort, » me dit le premier parent que nous rencontrons. En effet nous apercevons les habits de deuil. Nous arrivons huit heures trop tard. A peu près au moment où l'on m'avertissait, l'administrateur Yaong, âgé de 69 ans, était appelé dans un meilleur monde, espérons-le. « Père, il y a un autre malade à l'ouest du bourg, sa maladie est très grave. — Allons-y. »

Nous voici de retour ; le soleil est couché, les visiteurs païens et chrétiens affluent. Une simple cloison en roseau me sépare du lit mortuaire, c'est dire que je vais encore passer une nuit blanche. La récitation des prières et les causeries m'empêchent de fermer l'œil. Si parfois la fatigue l'emporte un instant, je rêve comptes, briques. Et Mao-ka-tsen, et le P. Ministre qui m'attend ! Après une messe dite de bonne heure, en route : pas de soleil, mais gare à la pluie ! Arrive un bateau, les premières gouttes d'eau tombées nous présagent une ondée terrible. La mer est vite passée. Impossible de profiter un instant de la brouette, et j'arrive au kong-sou tout comme si je sortais du canal. Attendons deux jours et j'irai jusqu'à Tong-tsen, s'il le faut; cela va me permettre d'aller à St-Jean-Baptiste pour la fête déjà remise à un autre jour.

Nous sommes au lendemain du retour de Fen-bi-so : il est midi, on m'apporte à dîner. J'aperçois deux hommes qui se dirigent vers ma chambre. « Père, une extrême-onction à Sen-ti-dang, au sud-ouest de Mou-you-dang,

c'est très grave. » Et les deux brouettiers qui m'attendent pour S. Jean-Baptiste et le P. Ministre qui lui ne m'attend certainement plus à Mao-ka-tsen ! De Sen-ti-dang on me brouettera à St-Jean-Baptiste. Nous passons le Hai-ghiao (digue), voyons les restes d'une maison incendiée... foule de curieux : pensez donc, six personnes brûlées la nuit : pas un seul survivant de la famille. Nous voici près de St-Luc, encore 10 ou 15 li (entre 6 et 9 kilom.), c'est à six li (4 kilom.) de Sen-ti-dang que nous allons. Une extrême-onction dans la famille Mao, une jeune femme de 28 ans, me dit-on, celle pour qui on m'a appelé ; une seconde extrême-onction dans la famille Tse, un jeune homme de vingt et quelques années. Je constate que vraiment la maladie est grave pour les deux : je n'ai pas été trompé. On ne m'offre même pas une tasse de thé, et je ne prends pas la précaution d'en demander une ; je vais le payer cher. Les deux brouettiers qui me ramènent connaissent le chemin : ce sont deux païens. Jusqu'au Hai-po tout va bien, mais à partir de là ils demandent à tout venant la route de Sin-kang-tsen. Pour moi c'est pays nouveau : je n'ai qu'à me laisser conduire. Le soleil se couche, la nuit se fait, nous n'y voyons plus. La lanterne nous aide un peu, mais que de faux pas ! Les passants deviennent rares, puis personne. Nous sommes obligés de réveiller les gens qui d'ailleurs sont de bonne composition. Nous marchons toujours, et Sin-kang-tsen n'apparaît pas. Mes brouettiers constatent que nous nous sommes trompés, qu'ils ne connaissent pas la route. A Kiou-long-tsen, je demande un guide et j'arrive à deux heures du matin à St-Jean-Baptiste, j'y reste deux jours et de retour au kong-sou, je ne pense qu'à me reposer. Excusez-moi donc... »

Pillage de la résidence de Né-Zié.

Extraits de diverses lettres.

DANS la matinée du 2 août dernier des bandes d'affamés ont pillé la résidence de Né-zié (ou Vong-ka-ghio-keu), village de 300 à 400 habitants qui se trouve à 12 kilom. S.-O. de Zi-ka-wei... Je crois inutile de mentionner ici les spéculations plus ou moins avouables qui ont porté le riz à un prix exorbitant, 70 sapèques (0 fr. 25 environ) la livre ! C'était pour tous les pauvres de la contrée la misère noire, et, comme conséquence et à brève échéance, des troubles, des pillages prévus et inévitables. Pour obvier à ces malheurs, le sous-préfet de Leou-hien crut de son devoir, vers la fin de juillet, d'afficher une proclamation, enjoignant aux marchands de vendre le riz seulement 60 sapèques la livre. Qu'arriva-t-il? Les cultivateurs venus dans les bourgs pour vendre aux boutiques au prix jusque-là en cours, voyant la proclamation du sous-préfet, refusèrent de le céder au prix fixé, et rebroussèrent chemin en attendant une meilleure occasion... Les marchands des bourgs qui, avant la proclamation, avaient eux-mêmes

acheté le riz à 70 sapèques la livre ne voulurent pas le livrer au taux imposé par le mandarin. D'où famine pour tous ceux qui, n'ayant pas de réserve, doivent se pourvoir au jour le jour. La faim, mauvaise conseillère, souffla à quelques vauriens le projet de se réunir et d'organiser le pillage. On battit le tam-tam pour convoquer tous les habitants des environs. Ceux qui ne voulurent pas participer aux désordres furent eux-mêmes pillés. La faim et la crainte constituèrent une bande qui d'après les estimations des indigènes — toujours un peu exagérées — comprenait plusieurs milliers de personnes. Ils se mirent en marche, se jetant sur toutes les maisons des riches — païens ou chrétiens — où ils comptaient trouver du riz.

Le 1er août, au soir, ils arrivèrent à Né-zié et pillèrent comme ailleurs. Puis ils voulurent pénétrer dans l'église. On leur répondit qu'il n'y avait aucune provision dans l'église. On leur offrit, s'ils voulaient promettre de ne toucher à rien, d'ouvrir la porte et de les introduire, afin qu'ils pussent s'assurer par eux-mêmes qu'on ne les trompait pas. Ils acceptèrent : on ouvrit, et ils virent que de fait il n'y avait rien. Ils sortirent en proférant des menaces, disant que le lendemain ils reviendraient et incendieraient tout. Puis ils se dirigèrent vers l'ouest pour continuer leurs déprédations... Après leur départ, le mandarin militaire de Tsi pao, mis au courant de leurs menaces, dépêcha en hâte une quinzaine de soldats pour protéger notre résidence. Le lendemain, 2 août, vers 10 h. du matin, ils revinrent, comme ils l'avaient annoncé. La vue des soldats placés à notre porte pour nous protéger les rendit furieux. Ils se précipitèrent en avant, armés de leurs gros bâtons. Les soldats, comme de juste et selon la coutume, n'opposèrent pas de résistance. Les brigands enfoncèrent la porte et mirent le feu. Notre propriété se composait d'une église et de deux corps de bâtiments parallèles reliés entr'eux par des chambres latérales. Le deuxième corps de bâtiment n'est pas brûlé, mais entièrement dévasté : portes, fenêtres, persiennes, cloisons, mobilier, tout a été mis en pièces par ces bandits en rage. Le feu fut aussi mis à l'église : on parvint par bonheur à l'éteindre : une partie seulement est incendiée ainsi que les bancs, l'autel, le retable, la statue, les tableaux. Ces forcenés voyant la croix qui surmonte la porte d'entrée conçurent le projet de la renverser. Ils montèrent sur le toit, fixèrent une corde autour de la croix et un groupe nombreux se mit à tirer d'en bas. La croix n'a pas cédé ; elle n'est que tordue et inclinée en avant. Les notables chrétiens, qu'on soupçonnait d'avoir requis l'envoi des soldats, ont eu leur maison saccagée... Après ces beaux exploits qui eurent lieu hier, en plein soleil, de 10 h. à midi, la brave bande se mit en route dans la direction de Se-kieng, et chemin faisant continua sa besogne dans les riches familles. De Se-kieng jusqu'à présent, nous sommes sans nouvelles : c'est bon signe.

Nous apprenons par une lettre que la nuit dernière on a envoyé 40 ou

50 soldats pour protéger la grande église de Tsi-pao, située à environ une heure de Né-zié.

Zi-ka-wei, 4 août.

« Comme il était à craindre, l'incendie de Né-zié n'était qu'un prélude. Les émeutiers continuent leurs méfaits... Gneu-ka-so, chrétienté voisine de Tsi-pao et Tsa-ka-wé, grande église et grande résidence à 15 kil. S.-O. de Zi-ka-wei, sont menacées pour aujourd'hui. Beaucoup de nos familles chrétiennes ont été complètement pillées. Les malfaiteurs forment deux bandes : il peut être intéressant de noter que la première est composée de gens de Chang-hai et du Pou-tong ; la seconde, d'hommes venus de la rive nord du Yang-tse-kiang. Le même missionnaire nous prévient aussi que le gros bourg de Se-kieng, avec sa grande église bien gardée par une nombreuse troupe de soldats, semble être en sûreté : mais plusieurs autres de nos résidences situées à la campagne sont en danger. Espérons que les mandarins aviseront au plus vite et d'une manière efficace, sinon on peut s'attendre à d'autres malheurs.

15 août.

Tout est tranquille maintenant, grâce à l'intervention énergique du consul français, M. de Bezaure : cependant une quarantaine de soldats gardent encore Zo-sé... Les mandarins, d'accord avec le R. P. Supérieur, ont donné 18000 piastres d'indemnité pour Né-zié (environ 40,000 francs).

Un jubilaire de Chine.

Extrait de « L'Écho de Chine ».

Mardi, 16 août 1898.

MARDI dernier, 9 août, tout était à Zi-ka-wei dans une fiévreuse activité ; l'observatoire était aux prises avec un typhon, et c'était merveille de voir les observateurs reportant leurs dépêches sur la carte et lisant dans l'avenir, comme le mathématicien poursuit dans ses formules la solution d'un problème compliqué.

Mais grâce à la bienveillance de mon cicerone je pus pénétrer les secrets intimes de la *grande maison*. Elle aussi était fort animée, et ses habitants étaient en pleine fête, occupés à féliciter l'un des leurs, l'unique missionnaire qui depuis l'arrivée des jésuites à Chang-hai [1842] ait atteint la *cinquantaine de mission*, je veux dire qui ait vécu un demi-siècle de vie de missionnaire, sur la terre de Chine.

Le héros de la fête n'est point inconnu au monde savant des sinologues, c'est le Révérend Père Angelo Zottoli, lauréat de notre Académie de Paris et membre de la Royal Asiatic Society de Chang-hai. Mon intention

n'est nullement de vous donner un aperçu sur ses travaux ; déjà gigantesques et dépassant de beaucoup le niveau des productions ordinaires des sinologues, il semblerait qu'ils ne sont rien en comparaison du dernier ouvrage — un immense Dictionnaire — que le Révérend Père prépare et dont nous souhaitons voir commencer l'impression.

Je fus plus touché d'entrevoir la fête qui lui fut offerte pour ses *noces d'or :* les jésuites savent vraiment unir la délicatesse des procédés avec la régularité d'une discipline toute militaire.

Le temps était affreux et sans aucun espoir d'éclaircie ; cependant le réfectoire réunissait au repas de midi près de 100 missionnaires, jeunes et vieux, Français, Italiens, Allemands, Belges, Portugais, Chinois. Rien de bien saillant, si ce n'est que la place d'honneur fut cédée par les Supérieurs au Père Jubilaire ; c'est l'unique distinction que la Compagnie lui octroie ; le soir, il rentrera dans le rang et aura à observer la Règle comme les plus jeunes.

Après le repas, ce fut dans une vaste salle le tour de la poésie et de la musique ; en français, en latin, en chinois, des Pères célébrèrent cette longue carrière de missionnaire. J'ai glané cette histoire.

Il y a cinquante ans, le confortable actuel des Messageries Maritimes était inconnu aux missionnaires de Chine; les chefs d'expédition, s'élançant dans l'imprévu, exposaient vraiment les jeunes missionnaires à de rudes traversées.

Arrivée au désert de l'isthme égyptien, la bande du P. Zottoli se sentit déjà la bourse affreusement allégée ; le Supérieur se vit obligé de renvoyer deux Pères à leur mère-patrie ; impossible de suffire même à leur nourriture. Les chevaux arabes, qui transportaient la bande à Suez, couraient avec une rapidité qui ne faisait qu'activer l'appétit des jeunes religieux. Au déjeuner, le Supérieur, leur recommanda la plus grande modération, et pourtant la table était bien servie. Enfants d'obéissance, les jeunes gens regardèrent les plats plus qu'ils ne les entamèrent ! Et quelle ne fut pas la détresse du Supérieur quand il lui fallut payer tout comme les autres passagers qui avaient fait honneur au bon déjeuner du désert dont le prix était d'ailleurs exorbitant ! Une mesure énergique s'en suivit. A midi, on fit halte pour dîner et le groupe docile fut invité à s'abstenir totalement. Pauvres jeunes gens ! Heureusement il leur fut permis de se dédommager au souper.

De Suez à Ceylan, ils purent apitoyer le commissaire, mais de Ceylan à Hong-kong, réduits à vivre dans une classe particulière au-dessous de la troisième, ils se trouvèrent heureux d'obtenir des croûtes de pain qu'ils mangeaient en cachette sur le pont, mais, dit le P. Zottoli, au milieu de la plus constante gaieté.

Bref, les poètes chantèrent les travaux des cinquante ans de mission du

P. Zottoli et quand tout fut bien dit et bien chanté, le Jubilaire se leva et s'adressant aux Pères leur dit d'une voix encore ferme, mais surtout aimable :

« Mes Pères, la bonne Providence m'a accordé une longue carrière dans « notre mission. Sur la terre de Chine pour y faire le bien, il est nécessaire « d'y vivre longtemps à cause de la difficulté à s'initier à la langue et aux « mœurs si différentes des nôtres. Je vous ai ouvert la voie : les Français ne « restent jamais en arrière, je vous invite donc tous à marcher sur mes « traces et à passer au moins 50 ans dans la mission. » —

J'ai pensé qu'il convenait de saluer ici l'un de nos plus vieux résidents de Chang-hai, témoin de tous les événements évoqués naguère pour le Jubilé du Settlement.

La famine à Mao-kia.

Lettre du P. Dannic au F. Ducoux.

Mao-kia, 19 juillet 1898.

Mon bien cher Frère,

P. C.

Cette année a été une année de famine. Dans les derniers mois avant la moisson, alors que toutes les provisions sont épuisées, j'ai vu les Chinois manger les choses les plus répugnantes, faire des mélanges qui, dirait le grand Bénigne, n'ont de nom dans aucune langue. Plus de riz, plus de pain, de sorgho, de pois, de patates : rien que des misérables racines qui, pilées et mêlées avec toutes sortes d'herbes et de l'eau, faisaient un horrible brouet tel qu'on devait en servir au siège classique de Jérusalem. Ce qui consolait un peu, c'était la vue de la future récolte qui s'annonçait magnifique. Beau rêve ! Superbe moisson ! Dieu, je ne sais pourquoi, a voulu la montrer, non la donner. Le jour de l'Ascension des pluies torrentielles commençaient pour ne cesser qu'à la Pentecôte, et voilà encore le blé perdu aux deux tiers, voilà encore évanouie la suprême espérance d'un peuple mourant de faim. La panique s'empare du pays, impossible de se rien procurer même à prix d'argent. Quel spectacle que ces bandes de mendiants ou plutôt de cadavres ambulants ! de ces enfants demandant du pain, de leurs parents qui n'ont que des larmes à leur donner ! Pour ne pas voir mourir de faim le fruit de leurs entrailles, les mères, ou bien vendent ces innocentes créatures, ou bien les déposent le matin au détour d'un chemin, les abandonnent en maudissant ciel et terre, ou bien, suprême ressource des misérables païens, recourent au suicide. « Ma mère a une corde au cou ; sa figure est horrible à voir, » criait à tue-tête un enfant de Mao-kia. Et de fait, sa mère se pendait, toujours pour la même raison :

rien à manger. C'était pourtant une chrétienne : mais cette lente agonie faite de longs jeûnes l'avait épouvantée, et la foi de mes néophytes n'est pas d'ordinaire assez forte pour espérer en Dieu quand même.

On afflue chez l'européen qu'on croit riche, très riche, et qui est pauvre, très pauvre. Le cœur me saigne, mais que faire? Je ne suis pas encore assez saint pour faire des miracles.

Longtemps je me rappellerai un jeune homme qu'un dimanche, après la grand'messe,on retira des fossés de ma résidence. Il était bien fait, assez bien habillé et avait de 20 à 30 ans. Certes ce n'était pas là un mendiant de profession. Il avait fait des lieues et des lieues pour venir à Mao-kia, croyant y trouver des greniers d'abondance, et il était tombé d'inanition à ma porte. On le soigne. Revenu à lui, il me regarde avec ses grands yeux noirs et caves : il pleure, veut rester. Moi, je le fais renvoyer, car si je fléchis pour un je serai bientôt débordé : ma porte sera un mouroir. Pars donc, pauvre jeune homme, je te confie au Dieu qui donne à l'oiseau sa pâture, à la fleur sa parure, pars et ne m'en veux pas trop ; moi aussi je suis pauvre. Et le jeune homme, jetant sur la Maison de Dieu un dernier regard baigné de larmes, s'éloigna en chancelant. Il sera sans doute retombé plus loin. Les chiens et les corbeaux auront dépecé son cadavre, et voilà, cher Frère, la fin de centaines et de centaines de Chinois cette année ! Et que deviennent leurs âmes ? Si, du moins, ils voulaient dire avec nous : « Notre Père qui êtes aux cieux... Que votre volonté soit faite... Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien... » Mais non, rien que la faim ! rien que le désespoir ! quel monde ils quittent et pour quel autre monde !

Plus doux cependant a été le sort de mes chrétiens. J'ai pu relever leur courage : les aider même un peu, car le bon S. Joseph, patron de Mao-kia, vient toujours à mon secours en temps opportun. « Il veut notre conversion, non notre mort, » disent mes chrétiens. Je le croirais volontiers.

Si ce que je fais est peu, la reconnaissance est encore moindre. Le Chinois, bon gré, mal gré, vous apprend à donner pour l'amour de Dieu. Cependant un petit catéchumène de 14 ans eut un jour l'idée de me remercier. Cet enfant, amaigri par les privations et les souffrances, était le fils unique d'une pauvre veuve, malade depuis 3 mois. A bout de ressources pour aider sa mère, l'enfant venait, aux heures des repas, rôder autour de moi, parlant toujours de sa mère, jamais de lui-même. Je lui donnais les restes de ma table, quelquefois même mieux, car cet enfant était vraiment intéressant. Il y avait 10 jours que je soutenais un peu la mère et l'enfant lorsqu'arrive le jour de mon départ. L'enfant s'attache à moi plus que jamais. Un instant, je fus sur le point de le brusquer. Veut-il encore manger? Veut-il quelques sapèques ? Rien de tout cela. Quand il se vit seul avec moi : « Père,dit-il, avec un bon sourire, je veux vous remercier en mon nom et au nom de ma mère. » Et il me remit 4 œufs... parce qu'à cette époque,

ajouta-t-il, vous en trouverez difficilement sur la route... Trait de reconnaissance que je signale pour la rareté du fait.

Enfin, le temps de la récolte est arrivé. « Sur 10 parties nous en récoltons 3. C'est l'appréciation générale. C'est bien suffisant pour 2 mois. Mais l'année en compte 12. Le Chinois jouit du présent, sans songer à l'avenir. Pour moi, lorsque je pense à mes 120 ou 130 pensionnaires, à ces chers élèves, ma principale espérance, j'entrevois que l'année prochaine ne vaudra pas encore celle qui finit. A la garde de Dieu ! S'il me tire d'affaire le bon S. Joseph, votre Patron, le mien et celui de Mao-kia aura fait un grand miracle. S. Joseph aime Mao-kia dont la pauvreté lui rappelle Bethléhem. Ce serait donc honorer S. Joseph que de faire une aumône à Mao-kia, s'il y a moyen.

Je termine cette lettre par une histoire vraie, ne datant que d'hier. Elle rappelle un peu les démêlés de S. Pierre avec Ananie et Saphire. Il va sans dire que c'est moi qui remplis le rôle de S. Pierre : si c'était le contraire, je n'en dirais rien.

Le Chinois n'est pas la franchise même. Au jugement dernier, nous verrons, je crois, que 9 fois sur 10, il nous a mis dedans. Donc hier, mon palefrenier que j'avais pris au plus fort de la famine un peu par pitié, vient en larmes se prosterner devant ma Révérence. Sa femme est paralysée : il faut absolument qu'il aille la soigner : il prie le Père, en conséquence, de ne pas trop se froisser de son départ. De fait, ce départ, à la veille des vacances, juste au moment où je ne pouvais trouver d'autres domestiques, tant on est occupé aux travaux des champs, me gênait beaucoup. Enfin, comme il est écrit que la femme doit avant tout s'attacher à son mari, et vice-versa, je laisse partir mon bonhomme.

Le soir même de ce jour, on m'appelle pour une extrême-onction : mon palefrenier m'accompagne pour la dernière fois. A un kilom. de Mao-kia, je rencontre une femme très alerte, bêchant son champ et qui me demande gaillardement : « Le Père va bien ? — Très bien. — Et toi ? — Très bien aussi. » Cette femme était, devinez qui? La femme paralytique de mon palefrenier. Pour le coup, je tombe sur mon palefrenier : « Tu étais bien libre de ne pas venir manger mon riz pendant la famine ; ta place aurait fait et fera le bonheur d'un autre : mais à ton âge, mentir de la sorte, c'est très vilain. Vois, comme le bon Dieu te fait perdre la face ! » Le catéchiste se fait un malin plaisir de continuer la même chanson aigre-douce pendant plus d'une heure. Mon vieux ne savait où se mettre.

L'extrême-onction administrée, il faisait déjà nuit sombre et je revenais, catéchiste par devant, palefrenier par derrière. Je ne daignais plus adresser la parole à mon farceur de palefrenier que je supposais immédiatement après moi. Cependant j'arrive à la maison, et j'apprends que deux autres domestiques, pris d'un beau zèle, sont allés à ma rencontre. Je n'en revenais

pas : en fait de dévoûment mes gens restent ordinairement en deçà. Le bon Dieu permet qu'ils se trompent de chemin et qu'ils ne me rencontrent pas : j'avais pris une autre route. Mais arrivés à une mare profonde, tout près de l'endroit où la femme paralytique bêchait ses terres, ils trouvent mon palefrenier lui-même étendu sans connaissance dans la boue, la tête seulement émergeant et reposant sur le panier à extrême-onction. On crie au secours. Les voisins arrivent. On souffle, secoue, réchauffe mon palefrenier qui finit par reprendre ses sens. « Oh ! vieille tête, qu'avais-tu donc ? Un peu plus et tu crevais ici, vois dans quel état ! — Arrivé à cette mare, répond la vieille tête, j'ai vu le diable qui me mettait un bandeau sur les yeux. Je suis tombé aveugle dans la boue. Sans le panier à extrême-onction, j'étais certainement perdu. Le diable a eu peur de ce panier. » Et le vieux tremblait et tremble encore à ce récit. Pour moi, j'en ai profité pour prouver à mes ouailles que le mensonge est une vilaine chose, même en Chine et qu'il fallait au moins ne pas le regarder comme une vertu. Puisse la leçon avoir profité !

Tout à vous en N.-S. J. Dannic, S. J.

TCHEU-LI S. E.

La résidence de Fain-kia-kata.

Lettre du P. P. Wetterwald au R. P. Recteur d'Enghien.

Fain-kia-kata, 6 février 1898.

Mon Révérend Père Recteur,

P. C.

Le R. P. Mann en revenant de T'ien-tsin m'a apporté le petit sac de graines que votre Révérence a bien voulu m'envoyer ; je profite de la première occasion pour vous dire combien cet envoi me fait plaisir.

Nous sommes, le P. Bataille et moi, dans une période d'extrêmes-onctions. Avant-hier j'allais à 12 kilom. au sud-est, aujourd'hui à 22 kil. au nord-ouest, demain à 9 kilom. au sud. Ces courses en charrette chinoise ne sont pas précisément des plus agréables ; on en revient les reins brisés par les cahots de ce véhicule primitif ; heureux encore si l'on ne verse pas en montant ou en descendant les digues de la rivière. Mais plus heureux encore quand on a le bonheur de rencontrer, au bout de sa course, une âme fervente bien préparée. J'avoue que ce bonheur est assez rare. L'influenza qui sévit ici surtout parmi les vieillards est assez bénigne personne pour les tempéraments jeunes. Or les vieux que nous administrons sont presque tous des convertis, donc des chrétiens à gros grain, ignorants. Ce

qu'on arrive à en tirer en fait d'actes religieux se réduit à bien peu de chose.

Mais avant-hier j'avais à administrer une jeune femme d'un village fervent ; ses dispositions m'ont fait oublier bien vite la fatigue de la course. Au moment de recevoir le Saint Viatique elle fondit en larmes ; on voyait bien quelle foi vive l'animait. J'espère que le bon Dieu la guérira par l'extrême-onction, car des âmes aussi bien disposées sont précieuses pour l'éducation des enfants et pour l'avenir d'une chrétienté.

Je voudrais bien vous donner des détails sur l'occupation de *Kiao tcheou* par les Allemands, mais ce serait plutôt à nous à vous en demander. Vous savez les événements de Chine bien avant nous ; au district surtout nous sommes sevrés de nouvelles.

13 février.

Voilà huit jours que je commençais ma lettre, et elle n'est pas encore terminée ; c'est que toute cette semaine j'ai été occupé, lundi et mercredi, à courir les routes pour donner l'extrême-onction à trois chrétiens, le reste du temps à me guérir d'une bronchite qui ne veut pas me quitter ; mercredi je suis allé à 32 kilom. d'ici donner l'extrême-onction à une vieille de 83 ans; je profitai de l'occasion pour donner la même grâce à son mari, sourd, âgé de 88 ; ici le grand âge est une maladie grave, comme en Europe, et comme ces braves gens n'ont pas le prêtre près d'eux, il faut profiter d'un jour où on les voit.

Mardi j'ai reçu votre aimable lettre, mon Révérend Père ; je ne saurais vous dire combien votre charité me touche. J'étais déjà fort content du petit sac de graines que j'ai reçu ; mais votre lettre de 4 pages et les graines que vous m'annoncez, tout cela a mis le comble à ma joie.

Peut-être aurez-vous reçu les graines que j'ai envoyées par le Fr. Hamann.

Nous avions découvert l'an dernier un pied de sorgho panaché ; nous l'avions transplanté chez nous, dans l'espoir de le faire fructifier ; mais au retour des vacances, il avait disparu.

J'ai lu dans un numéro du *Cosmos* de 1897 (sept. ou oct.) que dans le département de Seine-et-Oise, je crois, un Français avait acclimaté le *Caki*. Ce fruit nous vient du midi du Tcheu-ly. Je n'en ai pas encore ramassé de graines, mais vous pourriez essayer à Enghien. C'est un fruit qui ressemble à une tomate, mais il est bien meilleur à manger. Les Chinois appellent les tomates des cakis européens ; on a beau leur dire que ce n'est pas vrai ; que le caki pousse sur un arbre, tandis que la tomate est un légume. Ils sont trop heureux de dire que nos cakis ne valent pas les leurs.

J'ai ici des graines de coing du Chan-tong. On appelle ce fruit melon d'arbre (« melon ou concombre qui vient sur un arbre » serait une traduction plus juste). Ces coings sont en effet gros comme des concombres ; le goût me semble le même que celui des coings d'Europe.

Il y a aussi de petits fruits rouges, comestibles, qui ressemblent à de petites pommes ; nous en faisons de la marmelade. La saveur est acide. On l'appelle *Chain-li-houng*.

En somme le Tcheu-ly me paraît un triste pays sous le rapport de l'arboriculture. Les inondations périodiques tuent les rares arbres qui essaient de végéter. Le saule essaie bien par endroits de donner un aspect brisé au pays, mais il y en a peu qui parviennent à une taille vraiment belle : ce que les inondations respectent, les insectes le détruisent. Les capricornes, les guêpes, les bourdons attaquent ces arbres. Les saules et les ormes sont les plus persécutés, ainsi que les mûriers. Jusqu'ici les acacias européens sont restés indemnes. Ils poussent bien ici. Le R. P. Gonnet en aurait été l'introducteur, dit-on. Le P. Gaudissart en est un chaud partisan, et bientôt, grâce à ses soins, les remparts de la résidence en seront garnis.

Ce qui réussit assez bien aussi à la résidence ce sont les choux-fleurs, et la salade d'hiver (scarole, chicorée, andives). Avant les gelées on rentre la salade à la cave où elle blanchit magnifiquement. Les choux-fleurs ont un sort encore plus heureux, on leur bâtit des sortes de serres en torchis, les carreaux sont en papier huilé, les chassis en tiges de sorgho, là dedans, grâce à un peu de feu, ils achèvent de se former et les Pères de la résidence ont un délicieux légume pendant l'hiver. Au dehors nous avons au moins le plaisir de savoir qu'il y en a.

Grâce à une direction intelligente, la propriété de la montagne de S. Joseph est devenue une très bonne ressource pour le nombreux personnel de la résidence. Son potager fournit tous les légumes à la consommation des 300 personnes, et plus, de la résidence.

Ici nos journées se passent non à évangéliser les païens ou les chrétiens, comme on serait porté à le croire, mais à arranger les disputes entre païens et chrétiens ; à écarter les obstacles, les affaires que les suppôts du diable nous suscitent ; depuis quinze jours nous ne faisons que cela avec les extrêmes-onctions. Aujourd'hui une affaire est terminée dans un village ; dès le matin trois messagers nous arrivaient d'un autre village, où l'on veut nous empêcher de nous établir. En hiver, les Chinois sont inoccupés, alors ils causent, fument et boivent. Il leur est impossible, en bavardant, de ne pas se monter les uns les autres, pour peu qu'il y ait un prétexte à leur colère. Les chrétiens font souvent les frais de ces colères hivernales ; il est vrai que les païens, au moins chez nous, payent les pots cassés.

Reverentiæ Vestræ infimus in X° servus.

Paul Wetterwald, S. J.

Sacre de Mgr Favier, coadjuteur de l'évêque de Pékin.

Extraits d'une lettre du P. Paul Wetterwald.

PARLONS un peu de ce sacre, si vous le voulez bien; vous verrez que cet événement n'est pas indifférent à la Compagnie. Mgr Favier est un ancien en Chine, où il travaille depuis plus de trente ans ; je crois qu'il a soixante ans bien comptés. Il y a déjà un certain temps qu'il expédie les affaires du vicariat apostolique du Tcheu-ly septentrional à la place de Mgr Sarthon, malade.

Nos Pères connaissaient bien Mgr Favier à T'ien-tsin et étaient dans les meilleurs termes avec lui. Aussi, lorsque sa nomination comme coadjuteur de Mgr Sarthon fut connue ici, tout le monde se réjouit. Ses sentiments pour la Compagnie et son amitié avec le R. P. Becker n'étaient un mystère pour personne.

Monseigneur voulut de suite nous en donner une nouvelle preuve. Vers la fin de janvier, il invitait Sa Grandeur Mgr Bulté à honorer son sacre de sa présence ; il ajoutait qu'il espérait y voir aussi le R. P. Supérieur. Puis craignant que le R. P. Maquet ne regardât pas cette invitation comme personnelle et faite à la Compagnie, à quoi il tenait avant tout, Mgr Favier envoya par courrier spécial une seconde lettre adressée directement au R. P. Supérieur. Cette lettre est on ne peut plus aimable.

Le R. P. Becker reçut aussi une invitation personnelle. Le R. P. Supérieur ne pouvait pas ne pas se rendre à une insistance si aimable. Le sacre était fixé au 20 février 1898. Le voyage de Tchang-kia-tchoang à Pékin demande actuellement 4 jours : trois jours pour aller en charrette à T'ien-tsin ; à T'ien-tsin heureusement on prend le train pour Pékin. Le trajet de 240 li se fait en trois heures et demie. Le li équivaut à peu près à 650 m. Cela fait 47 kil. à l'heure, c'est une bonne vitesse de train omnibus, ou même de train direct. On ne peut pas encore demander de train express aux Chinois. De la gare de Pékin au Pé-tang, église du nord, résidence de Mgr Favier, il y a encore une lieue et demie ; le trajet se fait en charrette pékinoise. Ce sont les mêmes véhicules qu'ici ; un peu plus petits peut-être, et attelés d'une bête seulement. Un homme comme il faut ne va jamais à pied dans la capitale ; il est vrai de dire que les rues sont fort mal entretenues.

Mgr Favier est *persona grata* auprès de tous les Européens résidant à Pékin, et T'ien-tsin. D'une amabilité inépuisable, il ne demande qu'à faire plaisir, et procure à l'un des cloisonnés, à l'autre des soieries, à un troisième des bronzes ; enfin il leur rend à tous des services d'une manière on ne peut plus aimable. Aussi personne ne songeait-il à s'excuser d'assister à la fête. L'invitation était d'ailleurs strictement personnelle. Bientôt tout le monde

sut que le corps diplomatique assisterait au dîner le jour de la consécration épiscopale. Mais autre question : chacun se demandait: Irai-je en uniforme, en grande tenue? Irai-je en habit de soirée? Pour trancher la question l'un d'eux se rendit chez le ministre de France. « Irez-vous au dîner du Pe-tang? — Sans doute. — Irez-vous en tenue ou en habit? — J'irai en grande tenue. » Voilà tous les ministres, secrétaires, attachés d'ambassade endossant leur grande tenue comme pour une visite à l'Empereur.

Mgr Favier invita aussi les membres du Tsong-li-yamen. Ordinairement ces messieurs ne se dérangent pas pour un homme d'occident, ils se font représenter par un petit mandarin quelconque. Surent-ils que tous les ministres européens avaient accepté l'invitation; voulurent-ils témoigner leur estime à Monseigneur, je ne sais; toujours est-il qu'ils acceptèrent tous. Même un des *Tchoung-t'ang* accepta l'invitation. C'est un M. Young-lou. Les Tchoung-t'ang sont quatre en tout; c'est tout ce qu'il y a de plus élevé après l'Empereur. Le préfet de Pékin, Fou-yinn, accepta aussi l'invitation. Je ne vous décrirai pas le sacre, je n'eus pas l'honneur d'y assister et fis comme beaucoup de ces messieurs qui se passèrent très bien de la cérémonie religieuse. L'évêque consécrateur fut Mgr Bruguière, vic. ap. du Tcheu-ly occidental; il était assisté de Mgr Bulté et de Mgr Abels, vic. ap. de la Mongolie orientale. Mgr Bruguière est de la congrégation de la Mission; il nous fit visite l'an dernier à Tchang-kia-tchoang, demeura quelques jours avec nous et sut gagner tout le monde par son aimable cordialité.

Mgr Favier fut on ne peut plus aimable pour Mgr Bulté qu'il appelait son parrain : « Je crains bien que votre filleul ne vous fasse pas honneur, Monseigneur, tenez-le bien, » lui disait-il en riant. Comme souvenir de la fête il offrit à Mgr Bulté un calice en vermeil, orné de cloisonnés [1], œuvre d'artistes chinois. J'ai vu le calice; c'est un cadeau princier.

Mgr Favier fit aussi cadeau d'un reliquaire. « Le reliquaire, c'est la congrégation qui vous l'offre, dit-il à Mgr Bulté, le calice c'est mon cadeau à moi. »

Quel tapage dans la rue qui mène au Pe-tang; des milliers de personnes ont envahi la voie. Ce sont les illustres invités qui arrivent. Tout le monde veut voir les brillants uniformes des Européens, les costumes éclatants des hauts dignitaires Chinois. On compte 28 chaises vertes, réservées aux grands mandarins, aux ministres et officiers supérieurs européens. Cent quatorze personnes se pressent dans le réfectoire du Pe-tang, transformé en salon. Il est midi, et on ne se met pas à table. « Qui attend-on encore? demande le ministre d'Allemagne, au R. P. Becker. — Il manque encore un

1. Les cloisonnés sont des émaux chinois; on les appelle ainsi sans doute parce que les émaux sont coulés dans un dessin tracé par des lignes en métal, ordinairement du cuivre; il y en a aussi en métaux précieux. Les lignes du métal sont respectées et se voient dans les émaux; c'est très joli. Les émaux sont de couleur charmante, représentant des fleurs, arbres, fruits, insectes, etc., les figures humaines sont moins bien.

invité Chinois, répond le Père. —Comment! On nous fait attendre pour un Chinois ! —Excellence, dit Mgr Favier, prenez une cigarette en attendant, il ne manque plus que le Tchoung-t'ang. — J'accepte la cigarette, répond le ministre ; d'ailleurs un Tchoung-t'ang a le droit de se faire attendre quelques minutes. »

Pour vous donner une idée du mouvement produit par ces invités de haut rang, on dépensa plus de 200 taëls (environ 700 fr.) en pourboires payés aux porteurs, hommes de la suite de ces grands hommes ; 200 sapèques par tête (environ fr. 0,30).

Après la cérémonie banquet de 114 couverts à la fin duquel le gouverneur de Pékin Young-lou a porté un toast au nouvel élu, à la religion catholique et à l'union de toutes les puissances dont les ministres ou chargés d'affaires étaient présents. A 3 heures, salut solennel à la cathédrale, auquel tous ont assisté sans distinction de religion, même les hauts dignitaires chinois qui ont trouvé fort belles les cérémonies de l'Église et ont admiré la bonne tenue de la nombreuse assemblée des chrétiens chinois à l'église, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Ils visitèrent aussi la sacristie, touchèrent les ornements et les trouvèrent fort beaux.

Le soir dans le jardin, devant la statue de la Ste Vierge, illumination magnifique, et splendide feu d'artifice japonais, présents des chrétiens de Tien-tsin à leur nouvel Évêque. A l'occasion de son élévation à l'épiscopat, Mgr Favier a été décoré par l'Empereur du globule rouge qui lui donne rang parmi les mandarins de 2e classe. Puisse cette belle manifestation contribuer un peu à la conversion si désirable de notre pauvre Chine !

Le mardi suivant grand dîner à la légation française en l'honneur de Mgr Favier, où M. le Ministre a voulu avoir à sa table tous les Missionnaires étrangers venus au sacre.

Progrès de la foi.

Lettre du R. P. Maquet au R. P. Provincial.

Tchao-kia-tchouang, 26 mai 1898.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Je suis en tournée dans le sud de la Mission, depuis le 14 mars. J'ai visité à peu près tous les postes des sections méridionales jusqu'aux extrêmes limites, au delà du fleuve Jaune, que j'ai traversé plusieurs fois en barque, avec char et animaux. Partout j'ai pu constater que nos Pères travaillent avec autant d'abnégation que de zèle et de dévoûment. Aussi le bon Dieu bénit-il visiblement leurs travaux, et il faudrait, rien que pour le sud, 3 ou 4 nouveaux missionnaires pour les aider à recueillir la moisson.

Je suis arrivé à Kai-tcheou, juste pour bénir la 1re pierre de l'Église qui vient d'être achevée. Kai-tcheou a donc maintenant son petit collège, sa résidence et son église avec bon nombre de catéchumènes. Il nous faudrait là un Père à demeure, et il me faut envoyer le P. Jung au 3e an ! A Tong-ming, que j'ai visité aussi, nous avons une propriété avec quelques petits bâtiments en ruines. Il y a dans les environs une dizaine de villages renfermant des catéchumènes, mais je n'ai personne à y envoyer. Le P. Japiot ne peut qu'y passer une fois ou deux dans l'année ; cela ne suffit pas assurément : *Rogate ergo dominum messis.* Les PP. Cézard, Neveux, Cordier, Hoeffel sont aussi débordés, et ne peuvent baptiser chaque année que les catéchumènes qu'ils peuvent instruire ; plus nombreux, les missionnaires pourraient faire assurément plus de baptêmes et mieux instruire les catéchumènes qu'ils admettent. Laissez-vous donc toucher, mon Révérend Père, et envoyez-nous des ouvriers, de bons ouvriers qui sachent au besoin se *faire Chinois*, pour gagner et sauver les Chinois.

Votre Révérence a vu sans doute dans les journaux combien la conduite des Prussiens à Kiao-tcheou a bouleversé toute la province du Chang-tong et les contrées limitrophes du Tcheu-ly. Les rumeurs les plus sinistres ne cessent de courir dans nos contrées. Les sectaires païens vont même jusqu'à fixer le jour du massacre de tous les missionnaires et des chrétiens qu'ils regardent comme la cause de la prise de Kiao-tcheou. On affiche partout, jusqu'aux portes de Tai-ming-fou, les placards les plus incendiaires. Nos vieilles chrétientés de Wei-hien, où je suis actuellement, sont chaque jour menacées d'être pillées, brûlées ; deux sinistres ont déjà eu lieu pour lesquels nous avons dû recourir à Pékin. Avant-hier pendant que j'étais dans une chrétienté voisine pour la fête de la Pentecôte, Tchao-kia-tchouang a subi une attaque nocturne ; heureusement que les veilleurs s'en sont aperçus à temps et ont sonné la cloche. En deux minutes les hommes valides ont été sur pieds, et les brigands, entendant le tocsin et les coups de fusils, se sont sauvés. Nos pauvres chrétiens ne vivent plus, je ne sais ce qu'ils deviendraient si nous les quittions. Hier, le P. Albert Wetterwald a quitté sa chrétienté de Wei-h'oem pour venir passer quelques jours de repos ici; ses chrétiens n'en n'ont pas dormi et désirent ardemment qu'il retourne chez eux le plus tôt possible. C'est, je crois, ce qu'il va faire, en attendant je vais y aller ce soir inaugurer demain 1er juin le mois du Sacré-Cœur.

La moisson des blés va se faire dans 3 ou 4 jours ; j'espère qu'elle calmera un peu les esprits et nous permettra de respirer. A la garde de Dieu et des bons anges !!! *Salvos fac servos tuos, Deus, sperantes in te !!*

Extraits d'une lettre du P. Jung.

Kai-tcheou, 5 juin 1898.

Les événements du Chan-tong (Kiao-tcheou) et le nouvel impôt qu'on prélève en ce moment pour payer la contribution de guerre aux Japonais semblent provoquer une conversion en masse chez nous comme chez beaucoup de nos voisins. On prétend que les chrétiens sont dispensés de cet impôt. Est-ce vrai ? est-ce faux ? quels sont les motifs de cette exception ? Je n'en sais rien. Dans tous les cas beaucoup de mandarins n'osent pas faire payer le nouvel impôt aux chrétiens. Est-ce peur ? est-ce perfidie de leur part ? peut-être y a-t-il des deux. En attendant, il suffit à un individu quelconque de prouver au tribunal qu'il est chrétien pour mettre le mandarin dans ses petits souliers : neuf fois sur dix, on lâchera le bonhomme, eût-il cent fois tort ; si bien que le P. Japiot a dû avertir plusieurs fois le mandarin qu'il lui abandonnait tel et tel individu, et le priait de procéder selon la justice. Résultat pratique : 115 villages comptant des chrétiens dans la seule sous-préfecture de Kai-cheou qui n'en comptait qu'une vingtaine il y a deux mois. Tous ces catéchumènes n'arriveront pas au baptême, mais d'autres viendront fort probablement combler les vides, et l'on peut espérer une belle moisson pour l'an prochain.

Si messieurs les mandarins sont aux petits soins pour les chrétiens chinois, ils le sont encore bien plus pour ces « diables d'Europe » « qu'ils aiment tant ! » Ce sont des visites interminables à chaque instant, des protestations d'amitié à vous faire pleurer d'attendrissement, des proclamations au peuple pour célébrer les vertus des grands hommes du grand pays de France, etc., etc. Malheur rend sage !

Malgré cela les brigands du Chan-tong ne cessent d'inquiéter nos Pères du centre de la mission. Je suppose que le Père Albert Wetterwald vous aura raconté les événements de son district : maisons de chrétiens brûlées et pillées, etc. Nous devions être tous massacrés le 15 de la 4e lune (3 juin) : Vous soyez que c'est encore à faire.

P. Jung, S. J.

Proclamation du Sous-Préfet de King-Tcheou.

Communication du P. Mangin.

PAI, dignitaire impérial de 3e ordre, honoré de la plume de paon, désigné pour la charge de préfet, chargé par intérim de la sous-préfecture de King-tcheou, etc., etc., donne cette proclamation à l'effet de faire savoir que le 18 de la 1re lune de la 24e année de Koang-siu, il a reçu du vice-roi Wang le décret suivant :

Le 24 de la 12e lune de la 23e année de Koang-siu (16 janvier) le mi-

nistère de la guerre a fait parvenir aux grands dignitaires l'ordre d'informer les généraux, maréchaux et officiers provinciaux du décret impérial donné le 23 de la 12ᵉ lune de la 23ᵉ année de Koang-siu :

Depuis que les Religions occidentales ont été autorisées, les établissements religieux se sont multipliés dans tout l'Empire ; les prédicateurs occidentaux circulent partout en grand nombre ; ceux de nos sujets qui suivent ces religions augmentent et chaque jour et chaque mois ; or il arrive que, les mandarins locaux négligeant leur devoir, il nous en revient au fond du cœur de la tristesse, au dehors des déshonneurs ; la paix ou le trouble de l'État naissent du zèle ou de la négligence qu'ils apportent dans l'accomplissement de leur charge.

Il y a quelques années, à la 6ᵉ lune de la 17ᵉ année de notre règne, des hommes méchants, affiliés à des sociétés perverses, ont brûlé et détruit des établissements religieux ; les documents officiels en font foi. Tout récemment, il est arrivé de nouveau que dans la préfecture de T'sao-tcheou (Chan-tong), des missionnaires catholiques ont été mis à mort par des brigands. Bien qu'à contre cœur, nous avons consenti à un accord, permettant la construction d'un temple catholique et cédant les territoires de Kiao-tcheou et de Ngao, toutes conditions qu'il nous a fallu subir. Vous tous, maréchaux et vice-rois des Provinces et autres, vous avez reçu de nous de grands bienfaits ; vous devez vous en souvenir et considérer comment, pour détourner les malheurs qui pèsent sur notre gouvernement, il vous faut redoubler de vigilance, apporter tous vos soins et toute la diligence possible pour éviter les conflits pour cause de religion. A cet effet, ordonnez à tous les mandarins vos subordonnés de s'informer du nombre d'établissements religieux qui sont sur leurs territoires et dans quels lieux ils sont établis ; qu'ils s'informent si les sentiments du peuple y sont pacifiques.

S'il survient des conflits à propos de religion, il faut traiter ces affaires avec justice et équité, de telle sorte que les gens de bien ne souffrent pas de détriment et que par ailleurs les mauvaises langues n'aient rien à objecter. Que vos relations avec les missionnaires soient conformes aux traités ; vous leur devez protection, et ainsi vous préviendrez bien des malheurs. Tout ceci est d'une importance capitale. S'il en est parmi vos subordonnés qui pour une fausse gloriole négligent de discerner l'utile et le nuisible, l'important et l'accessoire, il arrivera que par la faute d'un seul, toute une Province aura à souffrir et le mal ira jusqu'à nuire aux plus grands intérêts. C'est vous, généraux, maréchaux et vice-rois qui en serez responsables.

Réfléchissez-y, pensez-y ; prenez connaissance de nos ordres et veillez à vous y conformer.

Ce décret impérial étant parvenu à mon tribunal, moi, vice-roi, je vous le communique ; recevez-le avec respect. Si donc il se présente des affaires

concernant la religion, traitez-les en temps opportun et en toute équité. Pour ce qui est des établissements religieux situés sur votre territoire et dans vos relations avec les missionnaires, conformez-vous aux traités ; accordez-leur votre protection sans aucune négligence.

Conformez-vous exactement à ces ordres.

Ayant reçu ce décret, je donne cette proclamation, afin de le faire connaître. Vous donc, soldats et peuple de ma juridiction, soyez informés de ces ordres et gardez-vous d'y contrevenir.

Décret spécial.

24e année de Koang-siu, 2 de la 2e lune (22 février 1898).

Troubles au Tcheu-li S. E.

Lettre du P. Gouverneur.

Hien-hien, 15 juin 1898.

DEPUIS trois mois, notre Empire du milieu s'est remué beaucoup, ou mieux, a menacé de se remuer.

Les Chinois, à part certains esprits plus ouverts, ne voient guère d'un bon œil les envahissements de la Russie, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France ; aussi certaines sociétés secrètes (un ramassis de brigands et de gens sans aveu) tâchent-elles d'exciter des troubles un peu de tous côtés.

Jusqu'ici notre Tcheu-li, province comprenant la capitale Pékin et directement administrée par l'Empereur, n'avait point été troublé ; mais dans ces derniers mois, sur divers points, les fauteurs de désordre ont fait des leurs.

Je me bornerai aux seules affaires qui relèvent de Tai-ming-fou où réside un général *(Tchun-tai)* et une espèce de sous-gouverneur *(Tao-tai)* qui est chargé d'un certain nombre de préfectures.

Vers la fin d'avril, un courrier nous arrive de Tai-ming-fou, de la part du P. Wetterwald, qui réside à 180 li (28 lieues) au nord à Weitsoum.

Durant la nuit, une bande de brigands avait envahi une des chrétientés à quelques li de Weitsoum. Ces gaillards, qui font très probablement partie d'une secte appelée jadis les *Paï-lien-kiao* ou société du Nénuphar blanc, et maintenant désignée sous le nom de *Che-pa-li-ou* (les 18 chefs) ou peut-être aussi *Ta-tao-hoei* (les grands couteaux), ces gaillards, dis-je, sont venus, durant la nuit, en hurlant comme des démons, et criant qu'ils n'en voulaient qu'aux chrétiens. Panique effroyable chez nos pauvres gens, sauve qui peut! Les bandits s'attaquent à la maison du plus riche villageois. Ils lardent de coups de couteaux le dos du propriétaire, ils battent sa femme à coups de bâton, mettent le feu à la maison, volent ce qu'ils peuvent emporter, environ

500 ligatures, et se retirent en promettant de revenir encore. Un vieux chrétien,en voulant retirer du feu l'argent caché dans sa maison,s'est brûlé la figure et est mort quelques jours après des suites de ses brûlures et de son émotion.

Le P. Wetterwald accourut dès le matin pour constater ces brigandages, et envoya une relation au Père de Tai-ming-fou chargé des affaires à traiter avec les mandarins. Les autorités de Tai-ming-fou promirent d'agir au plus vite... mais, nous sommes en Chine, et à la date où j'écris il n'y a pas encore eu grand' chose de fait. C'est que les mandarins eux-mêmes ont peur de s'attaquer à ces sociétés secrètes; leurs soldats,leurs satellites sont eux-mêmes un ramassis de voleurs, faisant partie des dites sociétés. A mon avis, il faut que le peuple chinois soit bien pacifique, pour que l'autorité puisse encore se faire tant respecter.

Cette affaire à peine terminée, nouveau courrier du P. Wetterwald, annonçant que les brigands ont attaqué de nuit un autre village... Là, ils ont été reçus par des gens mieux préparés, et ont fait plus de peur que de mal; ils se sont contentés de voler. Mais à la suite de ces deux attaques, tout ce pays à 180 li (28 lieues) de Tai-ming-fou est consterné : païens et chrétiens ne dorment plus que d'un œil ; on fait bonne garde toutes les nuits, et comme on n'a pas grand secours à attendre des autorités militaires, chaque village tâche de s'approvisionner de fusils, de vieux canons rouillés... On répare les murs de terre... on entasse des briques sur les toits plats des maisons... Voilà ce qui se passait fin d'avril.

Voici d'autres épisodes du mouvement que les rebelles (1) cherchent à exciter.

Le 7 de la 3e lune (27 avril 1898), pendant les examens du baccalauréat qui réunissent à la préfecture des milliers de candidats toujours assez turbulents, un placard fut collé aux quatre coins de Tai-ming-fou.

Nos gens nous en avertissent, et nous envoyons nos catéchistes décoller cette affiche et avertir les autorités compétentes.

Voici la teneur de ce morceau de littérature chinoise, qui a du moins la grande qualité d'être fort clair (ce qui est rare en chinois).

« Avis : Les braves de toutes les provinces (les 18 provinces de Chine), vu que les hommes d'Occident (les Européens) vont au delà de toutes les limites (mot à mot, dépassent le ciel) dans leur manière d'agir, ont résolu de se réunir le 15 de la 4e lune et de tuer les hommes d'Occident et de brûler leurs maisons. Ceux dont le cœur ne serait pas d'accord avec nous sont des voleurs et des femmes de mauvaise vie (2).

1. Il y a une foule d'associations qui sont des débris de la grande rébellion de 1860-62. Leur but est le renversement de la dynastie tartare qui règne en Chine depuis 1644. La « Chine aux Chinois, » voilà ce qu'ils veulent.

2. Imprécation chinoise très usitée ; on la trouve partout, même sur les boîtes d'allumettes, p. ex. « Les contrefacteurs sont, les hommes des voleurs, les femmes des courtisanes. »

Ceux qui liront cette affiche et ne la propageront pas, méritent les mêmes qualificatifs... Suffit ! inutile d'en dire davantage. »

Le préfet prit des mesures et rendit un arrêté pour commander la paix. Mais le bruit de ces placards se répandit partout, et beaucoup de Chinois croyaient bien que le 15 aurait lieu un massacre général. Aussi prit-on des précautions en conséquence : notre général en chef de Tai-ming-fou envoya des soldats un peu de tous les côtés ; les sous-préfets en personne allèrent visiter les villages où se trouvent des chrétiens, pour exhorter tous les habitants à la concorde.

Le 3 mai, le Chinois chargé de la meunerie dans notre collège, étant sorti comme de coutume avec le *char-à-eau* pour aller faire notre provision quotidienne, à un puits situé à 2 li (1200 mètres) de la porte de l'est, trouva une bourse en velours contenant une lettre et quelques sapèques.

De retour à la maison, il montra la lettre à un Chinois sachant lire, lequel Chinois me la remit en me disant : « Père, il y là dedans de mauvaises affaires. »

C'était en effet une lettre aux tournures louches, un style de conspirateurs. On disait en substance : « Noble frère, les résolutions prises avant-hier, il faudra les exécuter ; j'irai dans votre noble demeure pour nous concerter... Si je ne le puis, que du moins avant le 15 de la 4e lune tous les nobles frères viennent dans ma vile maison. Surtout silence ! Les villages de X et Y ont déjà une bonne troupe... Votre imbécile frère... »

Comme cette lettre semblait avoir une relation avec les placards, je la communiquai au Père chargé des rapports avec le mandarin ; quelques jours plus tard, elle fut remise au préfet, qui fut content de ces renseignements et dit que, de fait, les villages de X et Y étaient un repaire de mauvais drôles.

Je ne sais à quoi aboutira l'affaire, mais si vraiment cette pièce mettait l'autorité sur la piste des coupables, ce serait vraiment providentiel que la lettre, à peine tombée sur la grand' route, eût été ramassée par un chrétien et remise entre nos mains.

Le 9 de la 4e lune, j'allais célébrer les fêtes de la Pentecôte dans un gros village chrétien Leiou-mi-hou à 70 li (42 kilom.) N.-N.-E. de Tai-ming-fou.

Tout se passa comme à l'ordinaire ; mais les têtes de nos Chinois, faciles à se monter, étaient un peu en l'air, à cause des rumeurs. Un soir le catéchiste de l'endroit vient me dire d'un air mystérieux : « Père ! pendant que vous étiez dans le village voisin avec le Père X., un individu habillé en mendiant, mais à l'air distingué, est venu rôder autour de l'église... Je lui ai demandé d'où il était ? — Du Chan-tong (1). — Ce qu'il voulait ? — Je veux voir le Père, afin de me présenter pour enseigner les livres (Prendre un emploi de maître d'école). — Sur ces réponses, continue le catéchiste,

1. Province voisine, infestée de voleurs.

j'eus l'idée que ce gaillard était un espion venant voir s'il n'y avait pas un coup à faire ; je lui ai dit : « Il n'y a pas de Père ici, tu peux t'en aller... » Mais j'ai peur qu'on ne vienne attaquer l'église pendant la nuit, je vais faire veiller des chrétiens, ils coucheront dans la cour, autour de la chambre du Père. »

Je répondis : « Fais comme tu voudras, je ne crois cependant pas bien probable qu'on vienne attaquer notre grosse chrétienté ! » La nuit fut fort tranquille en effet, et les nuits suivantes je dispensai ces braves gens de coucher sous ma *fenêtre de papier* d'où je les entendais jacasser fort avant dans la nuit.

Pourtant coucher dehors, ce n'est point pour eux extraordinaire, vu qu'en cette saison ils couchent sur leurs toits ou sur leurs aires en plein champ, pour surveiller les moissons.

Après la Pentecôte, le 15 de la lune, jour fixé pour le massacre, je quittais Tai-ming-fou pour me rendre à Hien-hien. « Autant vaut être massacré à la campagne, » disais-je en riant à ceux qui me faisaient des observations sur ce que je désertais la ville. De fait, mon voyage, qui dura huit jours, fut très tranquille ; dans les villes ou les villages que je traversais, aucune insulte, aucune remarque malveillante !

Je modifiai cette fois mon itinéraire pour visiter de nouvelles chrétientés. Le 1er jour, je dînais à Houlougang, nouvelle chrétienté. C'était autrefois un village affilié à la société du Nénuphar blanc et fameux pour son insubordination. Il fut décimé, les maisons en partie rasées ; maintenant c'est un village de fervents chrétiens.

Le soir je couchais à Nan-li-yao à 100 li (15 lieues) N. O. de Tai-ming-fou. Le lendemain à 3h messe et départ pour aller dîner à la ville de Wei-hien.

Dans cette ville nous avons une maison, mais le portier étant parti, je dus dîner à l'auberge. Décidément la Chine s'européanise ; on m'introduit dans une chambre où, au lieu de murs de boue, couverts de suie et ignoblement salis par toutes sortes d'inscriptions, je trouve du papier à tapisser européen, fleurs roses dans des losanges. Quel progrès !!!

Le soir je gagnais Weitsoum, où je trouvais le cher Père Wetterwald.

Le P. Wetterwald me raconte de nouveaux épisodes. Les brigands ont dirigé une nouvelle attaque sur Pankoum à 4 ou 5 li (13 kilom.) de Weitsoum, mais grâce au service de veilleurs, organisé par un bachelier chrétien de l'endroit, grâce aux fusils qu'il s'est procurés et qu'il a confiés à des hommes sûrs, la tentative a avorté. Au premier coup de tocsin tout le village fut sur pied... Une autre alerte eut lieu à Tchao-hia-tchouang, grosse chrétienté à 2 li de Weitsoum, où résident d'ordinaire 2 ou 3 Pères.

Environ 80 brigands rôdaient dans la plaine. L'alarme fut donnée par deux veilleurs, deux jeunes gens qui accoururent à toutes jambes avertir à

la résidence; l'un d'eux tomba d'émotion en arrivant devant la porte, car on lui avait tiré des coups de fusil dans les jambes. En un instant, le village est sur pied, et comme il compte de 600 à 700 chrétiens, les voleurs n'eurent point envie de se mesurer avec eux.

Le lendemain, j'allais passer le dimanche à Tchao-hia-tchouang, où je trouvai les Pères assez fatigués des nuits blanches qu'on leur fait passer.

Les gens du village ont exhumé trois vieux canons, on les a mis sur des affûts et ces engins inoffensifs les rassurent beaucoup; car ici en Chine ce qui fait le plus de bruit est le plus fort.

De Tchao-hia-tchouang, je passe à Tchang-hia-tchang à 50 li (30 kilom.) plus loin.

Le Père qui réside à Tchang-hia-tchang envoie un de ses hommes pour me louer un char à Nan-koung, ville très commerçante à 20 li (3 lieues) au nord; le char qui m'a conduit ici doit retourner au plus tôt à Tai-ming-fou.

Heureusement je tombais sur un brave cocher païen dont l'attelage, pour un char de louage, était vraiment passable. Ces mules chinoises, efflanquées, misérables d'aspect, ont une force de résistance incroyable......

De Tchao-hia-tchouang du Wei-hien à Tchang-kia-tchang, je n'ai mis que 3 jours voyageant de 4 h. ½ du matin à 5 ou 6 heures du soir. Ma seule aventure digne d'être notée, c'est mon entrée dans la ville de Heng-choée, une ville commerçante assez considérable. Mon char se trouva englobé dans le cortège du Grand Mandarin (l'examinateur provincial qui retournait à Pékin); devant moi 6 ou 7 chars conduisant le grand homme et ses officiers, derrière moi 6 ou 7 autres chars de bagages, plus 17 porteurs chargés d'énormes paniers suspendus aux deux extrémités d'une longue barre de bambou.

Les hommes couraient aussi vite que nos chars. Notre entrée faisait sensation; les rues sont bondées de curieux, de bacheliers civils et militaires, venus au devant du grand homme. Me voyez-vous dans ce cortège, tous les yeux braqués sur le diable d'Occident? Mais, je dois le dire à la louange de ces curieux, pas un mot, pas un geste déplacé. L'arrivée du grand homme eut pour moi une conséquence inattendue. Parti à 3 h. ½ du matin, arrivé vers midi, je désirais descendre à l'auberge... mais... mais toutes les auberges sont bondées. Heureusement notre cocher païen n'en est pas à son coup d'essai. « Sortons de la ville, dit-il, je nourrirai mes bêtes à l'ombre d'un arbre, le Père (ce païen m'appelait Père tout comme un vieux chrétien) enverra son catéchiste en ville acheter quelques victuailles... » — Soit! — et nous voilà à 20 mètres des murailles de Heng-choée sur la grand'route. Le cocher établit une mangeoire pour ses mules avec une corbeille et quelques mottes de terre qu'il se fait apporter par des gamins. Mon catéchiste va m'acheter 4 œufs salés, 2 gousses d'ail, quelques gâteaux de farine cuite dans l'huile de sésame, et des abricots à peu près mûrs.

Je mange *coram populo.*

Il y avait là 6 ou 7 glaneuses assises sur le rebord du chemin, je leur fais dire de s'écarter un peu, elles obéissent sans se faire prier. Quant aux gamins, je les laisse s'approcher et leur adresse même quelques mots... puis quand j'ai fini mon dîner champêtre. Je leur distribue les restes et ils acceptent, eux aussi, sans se faire prier....

Et me voici de nouveau à Hien-hien. Je vais entrer en retraite, puis passer 15 jours avec une bonne partie de nos Pères. On est bien content de se revoir.

Je ne vous donne point de détails, aujourd'hui, sur les résultats de nos travaux apostoliques de l'année... Dans le midi de la province surtout, le mouvement des conversions va toujours en s'accentuant. Pourvu que les Européens, avec leurs préoccupations mercantiles, n'aillent point gâter nos affaires. C'est très beau de prendre des ports de mer... mais cela coûte la vie aux missionnaires, et ce qui est bien autrement dommage, cela peut entraver la conversion de ces pauvres païens, si dignes pourtant d'intérêt, surtout les campagnards.

Jules GOUVERNEUR, S. J.

CEYLAN.

Les Wesleyens à Batticaloa.

Lettre du R. P. Royer au R. P. Bastien.

Batticaloa, le 24 mars 1898.

MON RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR,

P. C.

TRÈS heureux que le récit de notre lutte de l'an passé vous ait intéressé, je viens vous dire un mot de notre état actuel. Depuis dix-huit mois, j'ai pu étudier mon nouveau champ de bataille et reconnaître l'ennemi : le plan est arrêté, et nous croyons le moment venu d'entrer en campagne. « Allons-y donc », comme disait le brave général Pellieux, au moment de foncer sur les Juifs.

Notre grand ennemi ici, et je dirai le seul, ce n'est ni le bouddhisme, ni le paganisme, ni la *High-Church*, la religion officielle, mais le Wesleyanisme, sorte de Méthodisme implanté d'Amérique. Les Wesleyens établis dans l'île depuis plus de 80 ans, chassés de Jaffna par les efforts de Mgrs Mélizan et Bonjean, se sont réfugiés dans la Province de l'est, à peu près abandonnée alors, et s'y sont fortifiés comme dans une citadelle. Batticaloa est leur

centre : là réside le *chairman;* à Kalmunai aussi, la paroisse du P. Bury, ils ont un *padre* européen, et des œuvres prospères. C'est de là qu'ils rayonnent, établissant des écoles, des orphelinats, des dispensaires, des écoles industrielles, etc., cherchant à occuper les postes importants et surtout rémunérateurs. M. West, le *chairman* actuel de Batticaloa, possède dans les environs de cette ville 39 écoles, dans les conditions voulues pour obtenir des subsides du gouvernement ; le *padre* wesleyen de Kalmunai 29, celui de Trincomalie 14; tandis que nous en avons seulement 10 à Batticaloa, et 6 à Trincomalie. Je dis écoles *grantées*, c'est-à-dire qui rapportent tant par enfants reçus à l'examen de fin d'année. Or les *grants* ou secours du gouvernement sont accordés au premier occupant, dans les conditions fixées par la loi. C'est donc entre Wesleyens et nous une lutte de vitesse, à qui s'emparera les premiers des postes libres encore : lutte que nous soutenons de notre mieux, mais pour laquelle nous aurions grand besoin de secours. Ils paient très bien, trop bien, leurs maîtres : impossible à nous d'en trouver à moins de 15 à 20 fr. par mois. Le prix du gouvernement, du reste, est de 15 roupies, c'est-à-dire de 22 à 27 fr. Cela devient très onéreux pour une mission qui ne date que de deux ans et demi.

Quoi qu'il en soit, nous leur disputons surtout les grandes routes, et grâce au zèle du P. Évrard, notre intrépide *excurrens*, nous nous sommes emparés de quelques belles positions, et nous avons établi plusieurs écoles enregistrées sur la route de Badulla vers l'ouest, sur la route de Trincomalie au nord, et sur celle de Kalmunai au sud. Mais cette lutte d'escarmouche nous est défavorable : nos adversaires ont pour eux l'argent, et ici, plus qu'ailleurs encore, l'argent est tout. Tout en maintenant donc nos positions avancées, et en profitant à l'occasion de circonstances heureuses pour nous étendre dans les villages, il nous a paru que pour tuer le Wesleyanisme, le plus sûr et le plus rapide serait de le frapper au cœur. C'est à Batticaloa qu'il règne, c'est là qu'il faut l'écraser.

Quand je dis qu'il règne, cela ne veut pas dire qu'il y compte beaucoup d'adeptes, ni qu'il y exerce une grande action. Non, les Wesleyens n'entendent pas l'apostolat à la manière catholique. Fi donc ! se pencher sur cette boue païenne pour en dégager l'âme créée à l'image de Dieu, et y développer laborieusement la ressemblance du Christ ? Non, non. Une mission Wesleyenne est prospère quand elle envoie à Londres ou à New-York des listes d'écoles remplies d'enfants qu'on attire par des distributions de riz et de vêtements, des listes de nouveaux catéchumènes, attirés par l'argent et inscrits même après une seule assistance au prêche; des listes d'orphelines, recueillies un peu partout, et dont on fait mousser le nombre pour augmenter l'allocation du *padre*, tandis qu'elles travaillent à son profit. Le piteux résultat des examens annuels dans ces écoles prouve le peu de valeur des études qu'on y fait : le genre prétentieux des enfants qui

en sortent témoigne qu'on n'exalte en eux que l'orgueil, et leur air triste, qui nous frappe tous, dénonce dans ces jeunes soldats jetés sans armes en pleine lutte des passions, de lamentables vaincus. Néanmoins, grâce à l'argent qu'ils prodiguent pour habiller convenablement leurs élèves, grâce à une certaine coquetterie dans leurs écoles et dans leurs temples, grâce aux gros traitements qui font de leurs maîtres de petits personnages, ils se sont acquis une réputation de bon ton, et se croient le droit de mépriser et de décrier, malgré leurs succès éclatants, nos écoles, qu'ils traitent dédaigneusement d'écoles de pauvres.

Profitant d'un moment où cela leur était facile, ils se sont emparés à Batticaloa de la plus belle situation, sur l'esplanade, dans le petit quartier préféré par les Européens, en vue du lac, face à la mer. Outre leur orphelinat, entouré de murs élevés qui lui donnent un aspect réussi de prison, ils ont l'habitation, j'allais dire le palais du *chairman*, puis à peu de distance un vaste enclos, où ils ont bâti, il y a quelque 25 ans, leur école, décorée du titre de Victoria Hall, leur temple, style Parthénon, moins les bas-reliefs, puis leur école industrielle avec imprimerie annexe. La position est formidable : raison de plus pour chercher à la forcer. Nous avons parcouru la ville en tous sens, et le résultat fut que partout nous serions moins bien qu'eux, si nous ne nous établissions près d'eux. C'est donc à leur porte que nous avons résolu de planter notre tente. Ils occupent une moitié environ d'un vaste pâté de maisons : nous achèterons l'autre, et s'il plaît à Dieu, le pâté voisin encore. C'est une entreprise humainement irréalisable : nous avons affaire à une vingtaine de propriétaires : comment espérer que tous voudront se déranger pour nous céder la place ! Il faut en effet un miracle : mais St Joseph le fera, et il a déjà commencé. Il paraît que MM. les Wesleyens, que notre arrivée a affolés, avaient le projet de s'étendre, et avaient fait des offres pour acheter précisément une des deux propriétés qui bordent leur terrain : ils voulaient y établir un dispensaire. S. Joseph m'a fait prévenir à temps, il y a huit jours, et j'ai dans mes tiroirs le titre de cette propriété, sans que nos bons voisins s'en doutent encore. J'attends ces jours-ci la conclusion de l'achat de la seconde propriété, et les voilà bloqués. Ces résultats dus à la protection du grand Saint, pendant le mois qui lui est consacré, et au jour même de sa fête, me font croire que nous sommes dans la voie voulue de Dieu ; aussi nous y engageons-nous résolûment et décidés à passer par-dessus tous les obstacles.

Vous voyez par là, mon Révérend Père Supérieur, combien nous vous devons de reconnaissance pour la généreuse aumône que vous avez obtenue pour notre mission : grâce à ces bienfaiteurs connus de Dieu et de vous, nous pouvons commencer notre œuvre, et fonder à vrai dire notre mission. Puisse N.-S. nous donner encore de quoi la poursuivre et la mener à bonne fin ! Je vous tiendrai au courant de nos progrès, mon Révérend Père ; dès

que nous nous serons assuré un terrain suffisant, nous ferons notre plan, et dès qu'il aura été approuvé, je me ferai un plaisir de vous en adresser un croquis.

Veuillez offrir à nos Pères mon meilleur souvenir, principalement à ceux que j'ai plus spécialement connus.

J'ai l'honneur d'être, mon Révérend Père Supérieur, en union de vos SS^{ts} Sacrifices,

R^{æ} V^{æ} inf. in X^{to} servus,
C. Royer, S. J.

La chrétienté de Kalmunai.

Lettre du P. Bury à un novice de St-Acheul.

Kalmunai, janvier 1898.

KALMUNAI ! ce seul nom excite plus d'une sainte envie à St-Acheul, j'en suis sûr ! A l'extrémité des immenses lacs qui s'étendent à l'est de notre île sur une longueur d'une quarantaine de milles et découpent dans le flanc droit de Ceylan une longue bande de terre en forme de presqu'île, surgit un gros village avec son auberge, sa cour de justice, son marché, ses halles au poisson, son bureau de poste... bref une petite capitale. — Le sol assez bas donne un bienveillant asile au trop plein des eaux des lacs, nos voisins. Devant mon habitation de l'eau, à droite de l'eau, à gauche de l'eau, si bien qu'en cette saison des pluies, vous pouvez vous représenter le P. Bury, comme Robinson dans son îlot. Ce voisinage me procure de charmantes visites de crocodiles qui viennent bâiller à l'extrémité de mon enclos.

Le jour de l'an, l'un de ces audacieux s'est vu puni de sa témérité... Dans la nuit du 31 décembre 97, on jeta une amorce : un gros hameçon muni d'un jambon frais ; sir Alligator vint tout joyeux faire honneur à ce plat succulent, dernier bienfait de cette année en partance. Hélas ! la mâchoire et le palais du monstre s'aperçurent, mais trop tard, du piège. On le tira sur le rivage,on lui lia les deux jambes de derrière et on me l'amena après la messe. Son visage n'était rien moins que rassurant... mais les Indiens sont accoutumés à voir ces insectes-là, de sorte qu'ils osèrent s'en approcher,lui tirer des pétards dans la gueule, à la queue, sur les flancs, au grand ébahissement du Souami qui, rêvant dans sa jeunesse aux crocodiles du Nil, sentait le frisson parcourir tous ses membres à leur seul aspect, sur les images d'Épinal.

Kalmunai a plusieurs églises ou temples : on y compte en effet des musulmans, des païens, des Wesleyens ; ces derniers sont les plus à craindre, car leur apparence de vraie religion trompe les esprits peu observateurs

de quelques Indiens, et puis, comme ils font sonner ferme les roupies, ils arrivent sans trop de peine à faire des Wesleyens pour de l'argent. Ils n'ont du reste aucun commandement qui gêne les vieilles habitudes de nos Indiens voleurs et vicieux : « Venez au temple, envoyez vos enfants en nos écoles, laissez-vous inscrire sur nos registres, et un point, c'est tout, vous êtes les plus fervents de nos adeptes. »

Les catholiques de Kalmunai sont au nombre de 230 environ. Jusqu'ici ce petit troupeau n'avait point eu de curé-missionnaire. Aussi l'instruction religieuse, les pratiques chrétiennes, sont loin d'être consolantes pour leur pasteur ; selon que le soleil sera plus ou moins radieux, que la digestion de la veille se sera plus ou moins bien faite, que le caprice tournera les esprits vers la piété, on viendra à la messe le dimanche, on y viendra même pendant la semaine, surtout s'il y a une fête avec pétards, chandelles en grand nombre, chants (lisez cris) de nos enfants de l'école. Mais ils sont tout surpris de vous voir insister sur la rigueur de précepte de l'Église. — Il y a une petite école catholique à Kalmunai que fréquentent une trentaine d'enfants catholiques, bons enfants, ayant toutes les qualités, mais aussi tous les défauts du jeune indien : très superficiels, inconstants, volages, et amis du jeu à l'excès... mais avec cela, dociles et respectueux, surtout quand ils voient dans la main du Souami la respectable trique, gage de leur bonne conduite et soutien de leurs généreux efforts.

Ce sont ces mioches qui font, vous le comprenez sans peine, toutes nos espérances : par eux, nous arriverons, j'espère, à christianiser et à convertir : priez avec ferveur à cette intention.

N'allez pas croire que Kalmunai soit le seul champ de mon apostolat, ce n'est que le centre du sous-district sud de Batticaloa ; mon ministère s'étend sur une longueur d'une cinquantaine de milles, et une largeur qui varie de 15 à 35 milles. Voici, à l'ouest, Sorry-Kalmunai, village composé uniquement de chrétiens descendants des Paravers de l'Inde, gens vivant la plupart du temps dans les bois, grossiers, superstitieux et têtus comme leurs buffles, mais par la grâce de Dieu, susceptibles de meilleurs sentiments chrétiens, quand les nouvelles générations auront succédé à celles que j'y ai trouvées. — Il me reste à pénétrer cette année dans les bois de l'ouest et à pousser une pointe jusqu'à l'extrémité sud pour semer quelque bon grain que des cœurs plus vaillants viendront cultiver et faire germer. — Les fièvres ont été très rares depuis six mois. J'espère même les éviter à tout jamais à mes futurs successeurs, car je quête en ce moment pour bâtir au curé de Kalmunai un presbytère moins précaire que celui que j'y ai trouvé: 4 murs en terre, un toit de feuilles, le sol en terre battue, deux petites fenêtres de 0,80 cent. de haut sur 0,50 de large... humide en hiver (lisez température à 28° au-dessus de zéro), étouffant en été... etc... Priez bien S. Joseph à cette intention. Servus in X^{to} H. Bury, S. J.

FRANCE.

Mission de Vervins.

Lettre du P. Lebeau au R. P. Provincial.

Lille, le 11 mai 1898.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,

P. C.

VOICI la relation désirée par votre Révérence sur la mission de Vervins (Aisne), que nous avons donnée, le Père Vermelle et votre serviteur, pendant les quatre dernières semaines du carême, avec la bénédiction si sensible du Ciel. Des prières avaient été demandées à cette intention à tant d'âmes ferventes du clergé et des communautés religieuses, sans compter celles de la Compagnie, que, tout en partant avec une certaine frayeur pour ce pays si froid, si indifférent au point de vue religieux, mon compagnon et moi nous espérions en la grâce de Dieu pour remuer au moins notre petit auditoire.

Nous arrivions le samedi 12 mars par un temps splendide, qui contrastait singulièrement avec la tempête de neige des jours précédents. A la sérénité du ciel se joignait l'attrait de l'inconnu, pour nous aider à combattre l'indifférence du premier moment.

Les programmes de la mission avaient été lancés dans la paroisse : rien de semblable n'avait été vu dans ce siècle à Vervins. Les cantiques distribués et appris depuis un mois au petit collège ecclésiastique de St-Joseph et dans les deux écoles des Dames de St-Erme, tout l'attirail des illuminations arrivé avant nous, autant d'annonces fort commentées d'un grand mouvement à l'église paroissiale. Bref, quoique un peu collets montés, les habitants de la petite ville étaient intrigués... Ça mordait! Et puis, Ste Anne, patronne particulièrement honorée à Vervins, plus peut-être, disait-on, que le bon Dieu lui-même, ne pouvait laisser sans effet les prières qui lui étaient adressées pour la mission.

De fait, dès le premier soir, dimanche 13 mars, à 8^h, l'affluence était plus considérable, au dire de Monsieur l'Archiprêtre et de son vicaire, qu'elle n'avait jamais été à Pâques ou au Vendredi Saint. Le matin pourtant, aux messes dites à l'église et dans deux chapelles publiques, nous avions à peine vu en tout cinquante hommes et deux cents femmes, en exceptant les Pensionnats et les deux écoles laïques, la primaire et la supérieure, de garçons; or Vervins a 2700 âmes.

Nos recommandations réitérées aux enfants, dont la retraite occupa avec les visites nos journées de la 1re semaine, ces visites elles-mêmes dans chaque famille, celles surtout des deux usines, où nous invitions chaque homme en particulier à venir le soir, surtout pour les conférences dialoguées du mardi et du vendredi, furent couronnées grâce à Dieu, d'un plein succès. Les enfants se faisaient apôtres, comme d'ordinaire, auprès de leurs

parents ; et l'auditoire très nombreux de la première conférence dialoguée, le mardi 15 mars, prouva que nous avions bien fait, malgré des craintes et hésitations, d'annoncer la veille qu'un côté presque entier de l'église serait réservé aux hommes : « *Audaces gratia juvat !* »

La fête de la bénédiction solennelle des enfants, dans l'après-dînée du premier jeudi, attira toutes les mères avec les plus petits, et la procession dans l'église d'une partie des écoles eut peine à trouver passage dans les nefs latérales. Les petites filles en blanc, tous les plus jeunes enfants portant des couronnes et agitant des bannières, et leurs voix angéliques faisant retentir les voûtes de la vieille église des plus beaux cantiques de mission, ce spectacle tirait les larmes des yeux du vénéré pasteur, qui était loin de s'attendre à pareille démonstration : il eut à bénir environ 750 enfants,dont près de la moitié, conduits ou portés par leurs mamans, vinrent recevoir de ses mains une médaille et une petite croix, aussitôt suspendues à leur cou et portées ostensiblement jusqu'à la fin de la mission.

Ces mères étaient si heureuses !... leur bonheur fut partagé le soir par leurs maris, quand ils virent autour de la statue de la T. Ste Vierge le ravissant groupe des petites couronnées et vêtues de blanc ; et chacun fut émerveillé de voir tout ce monde, dont l'église était comble, mêler pour le chant des cantiques les voix fortes à celles des plus jeunes,et redevenir simple et enfant dans la prière et la confession de sa foi. Plus de respect humain alors : les hommes se coudoyaient nombreux dans la partie supérieure de l'église, où les avaient fait monter les missionnaires ; ils répondaient au chapelet, chantaient hardiment et, sans paraître songer au repos, se rasseyaient d'eux-mêmes, après la bénédiction du T.-S.-Sacrement, jusqu'aux 5e et 6e couplets d'un cantique, et ne se levaient qu'au petit mot de félicitation et de rendez-vous pour le lendemain, où il y aurait nouvelle attraction. Ce fut ainsi chaque soir. De braves ouvriers arrivaient de la fabrique droit à l'église, sans avoir soupé (ils nous le disaient, le sourire aux lèvres) ; et sortis de l'exercice à 9^h20 du soir, ils devaient, être rappelés par la sirène à la fabrique dès 5^h du matin. Plusieurs,ravis des illuminations quotidiennes, se sont cotisés pour offrir des bougies. Se pouvait-il que de si touchants sacrifices ne fussent pas récompensés par la grâce de la conversion ? Comment ne pas leur rappeler qu'une semblable fidélité avait mérité la multiplication des pains au désert par le Bon Maître ?

Et pourtant (avions-nous trop peu de foi ?) nous crûmes prudent de n'admettre que les petites filles à la communion générale des enfants qui devait terminer la 1re semaine, et de réserver les jeunes garçons pour le jour de Pâques : eux du moins feraient nombre, si les hommes, comme cela était arrivé à Soissons, après avoir été fidèles autour de la chaire, se dérobaient à l'heure de l'exécution au confessionnal.

La seconde semaine, venait la retraite des « personnes occupées ». Il ne

semblait possible de leur donner dans l'église qu'une instruction spéciale à 6^h et demie du matin, et pour beaucoup d'entre elles c'était déjà trop tard. Les deux industriels de Vervins se prêtèrent fort gracieusement à une réunion de leurs ouvrières, qui eut lieu le matin et l'après-midi dans une des salles de leurs usines ; et ainsi se sont préparés, dans cette catégorie, de nombreux retours.

Cependant les visites n'étaient pas terminées. « Grande opus »... comme toujours. C'est là une besogne fatigante, mais après tout, bien utile au succès de la mission. Souvent, comme à Vervins, c'est pour le clergé une occasion de connaître bien des paroissiens qui jusque-là lui étaient étrangers. Ne faudrait-il pas que partout il pût répéter après le divin Pasteur : « Ego cognosco oves meas et cognoscunt me meæ? » Pour conduire les missionnaires, il faut bien s'y mettre. La distraction, d'ailleurs, ne manque pas, et ces visites, si courtes soient-elles, fournissent plus d'une occasion à la gaieté. Il y en aurait long à dire... L'accueil fut partout, à deux ou trois exceptions près, fort courtois. Quelques absences, il est vrai, plus ou moins simulées, surtout dans le monde officiel,... sommes-nous donc encore au temps des suspects ? Oui, selon toute apparence, mais le régime de la Terreur est devenu celui de la peur, c'est moins noble. Chose à noter, le journal radical de la localité, devant le succès qu'obtenait la mission, n'y hasarda pas la moindre allusion, et pourtant on signala plusieurs de ses loustics et des francs-maçons parmi nos auditeurs les plus assidus.

On n'avait pas distribué de programme de la mission dans les hameaux de la paroisse, comme trop éloignés de l'église pour permettre de venir à 8^h du soir. L'un de nous y alla pourtant avec Monsieur le vicaire. « Nous venons vous inviter à la Mission, » dit-il à un ouvrier en entrant chez lui. Comme il n'y comprenait rien : « Vous n'avez pas reçu le programme ? ajoutions-nous. — Oh ! pas encore, Monsieur ; mais ça ne peut tarder à venir. — Eh ! comment cela, puisqu'il n'y en a plus au presbytère? — Mais, Monsieur, vous venez pour les élections, n'est-ce pas ? Vous parlez du programme électoral, de la profession de foi du... ? — Oh ! du tout, ce n'est pas là notre affaire. — Qu'importe, Monsieur ! je pense comme vous, allez ! — Cher Monsieur, votez suivant votre conscience. — Mais, insistait-il, je suis comme vous, je souhaite un changement... Tout cela ne me va pas...— Monsieur, répétions-nous, nous ne faisons point de politique, la mission s'occupe du royaume du ciel ici-bas... » C'était un « bonus Israelita, in quo dolus non erat... »

Au bout de quinze jours, M. l'archiprêtre se demandait avec quelque anxiété si le mouvement vers l'église durerait quatre semaines. Il reconnaissait, toutefois, que ce n'était pas trop pour l'exposition des principales vérités, si oubliées de tant de pauvres gens. Ses paroissiens eurent le mérite de la persévérance. Le mouvement ne se ralentit aucunement ; vers la fin

même, de bonnes personnes, qui comptaient les jours, voulaient bien nous dire : « Quel dommage que cela doive finir si tôt ! — Priez pour les vôtres, répondions-nous, qu'ils aillent tous jusqu'au bout. » Elles prièrent bien, ces mères chrétiennes, ces demoiselles devenues pieuses que nous vîmes la troisième semaine si nombreuses aux exercices de la matinée et de l'après-midi, sans préjudice de celui du soir. Elles priaient Dieu, elles parlaient dans leurs familles, et Dieu faisait lever le bon grain. Les œuvres d'édification et de zèle, des Mères chrétiennes, de Ste Anne, de l'Apostolat de la Prière et du T.-S.-Sacrement, presque tombées depuis quelques années, avaient perdu leurs plus fervents adhérents, surtout dans la classe des fonctionnaires et dans celle des petits négociants. Il fallait ramener les habitudes de foi et de piété, et conduire à la fréquentation des sacrements, ou du moins à l'assistance à la messe du dimanche et à l'éducation chrétienne de l'enfance, par la fidélité à la prière du soir en commun. Aussi n'avons-nous pas manqué de réveiller les œuvres susdites et d'établir l'Association de la Ste-Famille, qui eut un très grand succès, à en juger, du moins, par les centaines d'images et de tableaux de tout format dont se pourvurent les trois quarts des familles.

Grande fut l'affluence à la messe de Requiem célébrée pour tous les défunts de la Paroisse le jeudi matin de cette troisième semaine ; les consécrations à la Ste Vierge et au Sacré-Cœur, avec illuminations extraordinaires, n'attirèrent pas moins de monde le soir des dimanches de la Passion et des Rameaux. Mais surtout, les communions générales des femmes à ces deux dimanches encouragèrent nos espérances pour le succès final de la Mission.

Vint le tour des hommes à la Semaine-Sainte. Nous leur avions envoyé à tous des invitations personnelles aux conférences pour hommes seuls des lundi-saint, mardi-saint et mercredi-saint. Grâce à Dieu, notre attente fut encore dépassée : cinq cents répondirent chaque soir à notre appel ; et les curieuses, confinées dans leurs maisons, n'en revenaient pas d'entendre résonner aux alentours de l'église les accents pieux de tant de mâles voix. Les missionnaires étaient appelés « faiseurs de miracles », sans avoir pourtant guéri le moindre boiteux ; mais le doigt de Dieu était là. Aux sermons suivants sur la Ste Eucharistie et la Passion, les places manquèrent. Enfin, les confessions du Samedi-saint furent la préparation de cette magnifique communion générale de la fête de Pâques, où 180 hommes, 70 jeunes gens et 200 femmes ou jeunes filles s'assirent au Banquet sacré.

Y compris les pénitents de la Prison (où des prédications avaient pu être aussi données), et les 40 autres qui nous vinrent encore le matin du lundi de Pâques avant notre départ, c'était une moisson d'environ 1800 confessions, dont 145 retours d'hommes et 250 de femmes. Les Pâques ordinaires montaient à 35 hommes ou jeunes gens et 450 femmes. Aussi, quel Te Deum à la clôture de la mission !... Combien avaient pleuré en recevant

l'absolution ! Combien d'autres nous avions vus, par la porte grillée du confessionnal, faire en sortant à leurs amis un joyeux signe de tête, comme pour dire : « Ça y est ! je suis net ! » C'était le bonheur de se sentir renouvelé dans l'innocence… « Qué j'suis donc contente ! » s'écriait une bonne vieille devant ceux qui allaient lui succéder au saint Tribunal ; et eux de lui sourire bonnement. Elle revenait de si loin !… Quelque chose comme 50 ans de retard. C'étaient toutes ces joies qui épanouissaient les cœurs et illuminaient les visages au chant universel du « Catholique et Français toujours ! » après les Vêpres et le salut final de Pâques, le 10 avril dernier.

N'oublions pas ces trois petits frères et leur sœur, s'échelonnant de cinq à dix ans, et qui furent baptisés le Samedi-saint ; puis, le lendemain, trente 1res communions de jeunes gens des deux sexes, de douze à vingt-trois ans, épaves recueillies pendant la mission, et que des personnes zélées avaient bien voulu catéchiser en cette occasion si heureuse. Un couple de dix-neuf ans avait aussi à faire la 1re communion et à recevoir la bénédiction nuptiale ou plutôt à se séparer. Nous n'avons pu aboutir ; car au beau milieu d'un catéchisme où ces malheureux assistaient chacun de son côté, les gendarmes sont venus les cueillir pour les emmener en prison préventive. « A merveille ! pensions-nous, les voilà séparés, et sur le chemin de la pénitence ! » Illusion ! ils sortaient au bout de quatre jours, innocents aux yeux de la justice humaine, se rejoignaient, et, à leurs démarches, nous pouvions constater un « projet d'exploitation cléricale » pour se rhabiller à neuf. Tout resta donc pour eux à l'état de projet.

Dieu soit loué, mon Révérend Père, pour tout le bien accompli ! qu'il donne la persévérance aux convertis ! qu'il mène à bon port ceux qui n'ont fait encore que s'ébranler ! Peut-être, par sa grâce, pourrai-je en retrouver quelques-uns à la fin de juillet, lors de la neuvaine de Ste Anne, pour laquelle je retournerai à Vervins.

Reverentiæ Vestræ infimus in X° servus ac filius.

Lebeau, S. J.

Une touchante conversion.

Lettre du P. L. Sœhnlin au R. P. Recteur de Jersey.

23 octobre 1897.

Mon Révérend Père Recteur,

P. C.

Je me permets de vous adresser le récit de *la conversion d'un homme qui s'est fait catholique pour avoir le bonheur de se confesser*. Il édifiera, je l'espère, les lecteurs des *Lettres de Jersey*.

Le 5 octobre dernier, je fus instamment prié de me rendre auprès d'un

monsieur R., hollandais protestant, qui occupe une assez belle situation en ville. Je m'y rendis le jour même et fus introduit dans son salon. Il avait auprès de lui sa femme et sa sœur. L'accueil fut très cordial, et dès l'abord sa femme me dit : « Depuis longtemps mon mari a l'idée de se faire catholique. Il pense que cela pourra contribuer beaucoup à la paix et au bonheur de son âme. Nous avons compté sur vous, mon Père, pour l'instruire et le préparer à ce grand acte. Je suis moi-même catholique, et la conversion de mon mari me causera une grande joie. »

Je félicitai vivement M. R. et son entourage, l'entretien se prolongea encore quelques instants, puis on nous laissa seuls tous les deux. Quand je fus ainsi en tête-à-tête avec mon interlocuteur, il se dressa devant moi avec une sorte de solennité sombre qui me fit presque peur : « Mon Père, me dit-il, vous ne savez peut-être pas pourquoi je vous ai fait venir... Eh bien ! c'est pour me confesser. J'en ai le plus grand désir et le plus grand besoin. Je souffre beaucoup de porter en moi des secrets dont le poids m'obsède. Je suis prêt à tout... entendez mon aveu. — Mais vous n'êtes pas catholique, lui dis-je en l'interrompant, et vous ne vous êtes jamais confessé. — N'importe, reprit-il, je me ferai catholique, j'y suis résolu, je crois à l'institution divine et à l'efficacité de ce sacrement. Je souffre tellement que je ne puis même plus pleurer. » Et en disant ces mots, avant que j'aie même pu l'en empêcher, il tomba à genoux à mes pieds et me fit sa confession. Je le relevai et l'engageai à une confiance filiale en la bonté de Dieu. Naturellement je ne lui donnai pas l'absolution, lui expliquant que son désir de la recevoir et ses humbles sentiments lui avaient depuis longtemps sans doute obtenu la grâce tant désirée de l'amitié de Dieu. Nous en vînmes ensuite à la question de sa conversion. Nulle difficulté, nulle objection. Nous parcourûmes le symbole, les sacrements, les commandements, les principales prières, le culte des saints, la primauté du Pape, cela lui semblait tout simple, vrai et beau. Je quittai cette demeure bien édifié et pensant en moi-même que ce pauvre hérétique à la conscience si délicate et en qui l'action de la grâce est si sensible, confondra au jugement de Dieu bien des catholiques qui se laissent aller sans scrupules ni remords à toutes sortes de désordres. Madame R. me promit de hâter elle-même l'instruction de son mari. Je vis son curé et écrivis à Mgr Williez pour obtenir, vu l'état précaire de la santé de mon néophyte, de le recevoir au plus tôt dans le sein de l'Église catholique.

Je ne tardai pas à recevoir les autorisations sollicitées et je l'annonçai à M. R., qui en fut ravi. Son état de santé s'était amélioré, je voulais différer son baptême, mais il me supplia tant et si bien que je résolus de recevoir son abjuration dès le lendemain. Le vendredi, 8 octobre, j'arrivai donc vers 3 heures chez M. R. On m'accueillit avec une joie visible et on me laissa seul avec lui. Après la confession, sa famille rentra près de lui. Il formula

alors et voulut même signer son acte d'abjuration, et je procédai au baptême sous condition. Nous y mîmes la solennité que comportait la cérémonie faite dans un appartement privé. Il répondit aux demandes d'usage avec beaucoup de piété et d'humilité, et au moment où je versai l'eau sainte sur le front de cet homme de 57 ans, il fondit en larmes et son entourage mêla ses larmes aux siennes. Je mis sur son épaule l'étole blanche, dans sa main le cierge allumé en lui traduisant les belles prières de la liturgie. Il reçut aussitôt après l'absolution que je lui donnai aussi sous condition. Puis, avec les membres de sa famille, j'embrassai mon fils spirituel, devenu avec une âme régénérée et toute blanche, un enfant de la sainte Église, notre mère. Il me dit ensuite qu'il avait fait le vœu de devenir catholique, qu'il acceptait volontiers les peines, les souffrances et la mort même en reconnaissance d'un si grand bienfait.

Ces braves gens me forcèrent ensuite à accepter une généreuse aumône pour les pauvres, me prièrent d'en remettre de leur part une semblable à M. le Curé de leur paroisse et me demandèrent de chercher deux enfants pauvres de familles méritantes à l'éducation chrétienne desquels ils veulent contribuer.

Le lendemain, au milieu de l'émotion générale, M. R. fit sa première communion. Depuis lors sa santé continue à s'améliorer et il goûte beaucoup de joie et de consolation intérieure. La grâce de Dieu s'est manifestée admirable dans son action sur cette âme.

Reverentiæ Væ infimus in X° servus.

Léon SŒHNLIN, S. J.

Quelques détails sur une mission à Plain-faing.

DEUX Pères ont donné avant Pâques, une mission à Plain-faing, petite ville industrielle des Vosges. Le 1er dimanche, église à peu près vide ; le lundi, un Père va visiter les 7 usines, serrant la main à chaque ouvrier ; le soir, l'église était à peu près pleine. Depuis, elle fut trop petite, et 50 à 60 personnes ne purent trouver place. Les directeurs d'usine sont tous là. Un soir que le travail finissait une demi-heure plus tard, le Père envoya aux usines une lettre avec cette adresse : « A messieurs les ouvriers de telle usine ; faire passer à tous les métiers, » et à l'intérieur : « Allons, les amis, qu'on presse le dégraissage des métiers, je ne commence pas sans vous » : et ils vinrent sans prendre le temps de souper.

A la fin de la mission, les missionnaires obtinrent un grand succès. Un grand bal public est d'usage à Plain-faing à Pâques et les jours suivants. Dès le jour des Rameaux, on commence à bâtir une salle de bal superbe. Le prédicateur, après la messe, prie les jeunes gens de rester et leur pro-

pose la création d'un cercle catholique. Conditions d'admission : ne jamais aller au bal public. 120 adhésions sont réunies séante tenante.

Cependant le dimanche de Pâques, le bal s'ouvre, musique assourdissante. Pendant la messe où les jeunes gens sont venus fidèlement et ont fait leurs Pâques, le Père ne dit rien, mais à la sortie il prie les jeunes gens de 16 à 20 ans de rester. Ils ne restèrent pas seuls : les demoiselles trop curieuses doivent presque être expulsées par la force.

« Eh bien, mes amis, leur dit le missionnaire, vous voyez, on vous provoque, c'est une insulte, on s'imagine que vous allez passer l'après-midi de ce jour de Pâques, de cette clôture de mission autrement que vous l'avez commencé. Montrez-leur que vous n'êtes pas hommes à embrasser Notre-Seigneur sur une joue pour lui cracher ensuite sur l'autre, etc. » On renouvelle les promesses du cercle. Néanmoins le Père contemple la sortie d'un œil anxieux : les cabaretiers, les organisateurs faisaient les avances. La jeunesse tint ferme : il en fut de même le soir ; on ne vit au bal à peu près personne du monde qui se respecte. Le lendemain, même fiasco ; dès 11 h. du soir on démolissait la baraque. (Le Père était parti à 2 kilom. avec ses jeunes gens jouer la Passion dans une salle d'usine : les acteurs avaient encore voulu communier le matin.)

BRÉSIL.

Traits de mœurs.

Extraits de diverses lettres du P. Russell à plusieurs Scolastiques de Jersey et d'Enghien.

Itu, le 15 novembre 1897.

Mon bien cher Frère,

P. C.

L'AUTRE jour, pour faire diversion à l'étude de la théologie, je partis avec le professeur de dessin du collège. Il avait son fusil, car le gibier abonde dans les bois environnants. Nous commençons par voir un *véado*, sorte de grand cerf; puis, des perroquets, des sabias — de loin, nous entendons un régiment de singes qui se battent en criant comme des fous — puis, des toucas. — Vers midi ½, nous étions dans un chemin sous bois — la chaleur était étouffante. Que voyons-nous soudain ? Un énorme serpent à sonnettes *(crotalus horridus)* qui digérait tranquillement dans le chemin. Cette espèce, la plus venimeuse du Brésil, n'attaque pas l'homme heureusement, et ne mord que si elle est inquiétée. Néanmoins, ce n'est pas avec le bâton que j'avais à la main, que j'aurais pu tuer ce gaillard-là. « Espera !

(attendez !)» me dit mon compagnon. Son fusil étant au cran de sûreté, il a le temps de l'armer, de viser le monstre qui s'en allait, et de lui loger dans le cou une décharge qui l'arrête. Nous l'achevons avec le bâton. Mon compagnon va dans une ferme peu éloignée chercher un récipient pour rapporter l'animal au collège — et actuellement il fait l'ornement du cabinet d'histoire naturelle. Le milieu du dos a 22 centimètres de tour.

Vous comprenez que dans un pays comme celui-ci, la protection du P. Anchieta n'est pas de trop : elle est infaillible, comme vous le savez : jamais n'a été mordu ni un Père, ni un élève, ni un domestique des Pères. Et pourtant il y a des faits assez étonnants. Une fois un Père avec des élèves rencontre un jararaca. — Il veut l'éloigner avec une canne : le serpent s'enroule autour de sa jambe. — Terreur des élèves. — Le Père lève un peu sa soutane, et le serpent s'en va sans demander son reste. Un autre jour, le P. de Lorenzi, qui est ici, marchait dans un bois quand un serpent de 2 mètres se laissa tomber juste devant lui d'un arbre où il était enroulé. Depuis ce temps-là, il n'entre jamais sous bois sans dire un *Pater* et un *Ave* au P. Anchieta.

Dans les fortes chaleurs, on a vu de ces messieurs jusque dans les chapelles intérieures du collège — et une fois, à la maison de campagne, sous un lit... — Mais les plus à plaindre sont les pauvres nègres, qui vont pieds nus. Un de ces pauvres diables travaillait dans un champ : avant de s'en être aperçu, il avait été mordu 3 fois par un jararaca (car la morsure se sent à peine). Il revient à sa fazenda, à une demi-lieue, — mais en arrivant il a tout le corps tuméfié — et expire en quelques heures.

En revanche, l'autre jour, on nous dit dans une colonie italienne qu'un jeune homme ayant été mordu, dans les champs, par la même espèce (jararaca), en fut quitte pour 20 jours de lit, parce qu'il avait aussitôt frotté la plaie avec du tabac mâché (c'est un remède des nègres) et absorbé près d'un litre de *pinga* — c'est l'eau-de-vie du pays.

Puisque j'en suis à vous parler des colonies, vous ne pouvez vous imaginer avec quelle joie on accueille le « padre », quand il passe dans une colonie. Celle dont je vous parlais à l'instant se compose de 50 à 60 personnes. Tous venus d'Italie il y a 25 ans, ou nés depuis dans la colonie, ils sont tous parents et habitent 7 ou 8 maisons fort rapprochées. A notre arrivée, on nous fait entrer, après avoir attaché les chevaux à un arbre. Vieillards, enfants, tous arrivent. L'autre scolastique,qui est italien, demande des nouvelles de tous. — Alors ces braves gens racontent toutes leurs affaires. — Pendant ce temps, la ménagère fait cuire des œufs, prend de la galette dans le bahut, va chercher du vin et de la pinga. Puis, deux jeunes gens remontent à cheval pour nous conduire dans une magnifique forêt, voisine de là. Comme j'avais ma sténo-jumelle, le P. Anzuini dit à ces braves gens qu'au retour on photographiera la colonie. Or au retour que

voyons-nous ? Les habits de travail étaient devenus des vestes avec cravates de couleur, — les vieilles robes étaient devenues des robes rouges, vertes, bleues.... transformation complète. Pendant que mon compagnon plaçait tout le monde sur des bancs, devant la maison, je riais à part moi du sérieux de la situation : car ayant appris la photographie depuis deux mois, et arrivant avec des plaques dont la gélatine a fortement souffert de la chaleur des tropiques, je me trouvais devant une probabilité assez forte de *flou* complet. Cela a donné quelque chose, heureusement. Ensuite nous remontons à cheval, après les adieux les plus touchants de ces braves gens qui nous baisent la main.

Or les vieux missionnaires disent qu'il en est ainsi partout. Et c'est pourquoi je dis : quel dommage qu'une mission aussi belle, belle du moins par les résultats qu'elle promettrait aux missionnaires, soit comme délaissée. — Pas de monde pour parcourir ces fazendas, ces colonies, donner les sacrements, encourager ces âmes si ouvertes à la religion. Le moindre missionnaire, de l'aveu de tous, peut faire ici un bien incalculable. Aussi il faut entendre se lamenter le P. Thaddée, le P. Rocchi, et les autres, quand ils constatent l'indifférence des provinces d'Europe en présence de si grands besoins, — alors que d'autres missionnaires, occupés ailleurs, se heurtent à l'indifférence, au scepticisme de ceux qu'ils s'efforcent d'évangéliser.

Pour moi j'espère bien que le bon Dieu me donnera assez de santé pour m'acclimater. Pour peu que j'y arrive, et j'ai assez bon espoir, les Pères brésiliens me disent que je pourrai faire du bien, moi aussi, dans ce vaste champ, où la place ne manque pas, je vous garantis.

Il me reste à vous dire quelques mots des grandes fêtes dont nous sortons à peine. — Ailleurs on peut dire : la fête du P. Recteur. — Mais ici c'est : les fêtes du P. Recteur. J'ai encore dans l'oreille le bruit des pétards, des fusées, accompagnement indispensable de toute fête brésilienne qui se respecte.

Il y a des années où ces fêtes attirent, outre les anciens élèves, un concours immense d'étrangers, jusqu'à des évêques, ministres, députés, sénateurs. On loge tout ce monde pendant 3 jours dans le collège, — les classes se transformant en dortoirs.

Je renonce à vous décrire les banquets, les toasts vibrants qui, selon l'usage brésilien, se succèdent sans nombre vers la fin ; — j'ai notamment remarqué celui qui finissait ainsi : « Bebo ao palladio da civilisacâo, a companhia de Jesus ! »

Puis, des cérémonies fort belles à l'église du collège,— jusqu'à deux panégyriques (dont l'un de 2 heures), dans un seul jour. A la porte, les pétards retentissent, surtout au moment du Gloria, du Sanctus, de l'Élévation, et quand le prédicateur monte en chaire.

Puis, une comédie qui devait être fort spirituelle, à en juger par ce que j'ai compris, et par la mimique des acteurs.

— Un petit détail que j'ai beaucoup aimé, est celui-ci. Un avocat, très bon catholique, de Saô Paulo, monte sur la scène, au cours de la séance du soir, et parle aux élèves du devoir imminent de la lutte, s'ils veulent sauver la patrie, car elle est réellement en danger. — Puis, allusions bien senties aux tristes événements qui se déroulent ici : la révolution gagnant du terrain, parce que la religion est bannie de l'état.

C'était absolument M. de Mun parlant aux élèves de Canterbury dans la grande salle, — vous vous en souvenez ?

Itu, 13 décembre 1897.

J'ai peine à me figurer que vous êtes peut-être à grelotter à Enghien, ou même à patiner sur les étangs glacés du parc, tandis que nous, sous nos tropiques, étant actuellement au fort de l'été, ne savons où nous mettre. Nous avons eu 33° déjà plusieurs fois. J'espère néanmoins m'y faire. D'ailleurs on combat l'action énervante de la chaleur par divers petits moyens, au nombre desquels sont les infusions — thé tous les soirs — toute la journée, il y a au réfectoire du café chaud. — De plus, il y a dans chaque chambre une cruche en brique, où l'eau se conserve admirablement fraîche.

Je vous envoie la photographie d'un jeune négrillon chargé ici, entre autres choses, de tirer les fusées, pétards, etc., à chaque fête, noble emploi dont il s'acquitte très sérieusement. J'ai eu quelque peine à le faire poser, mais, une fois la photographie faite, il jubilait. Seulement, je voyais qu'une chose le troublait, et il finit par me le dire : « Mas, Padre, nâo estou bastante preto. (Mais, Père, je ne suis pas assez noir). » Il croyait qu'en laissant la photographie au soleil, il arriverait à devenir plus noir.

L'autre jour avait lieu à Itu (dans la ville) la procession de l'Immaculée Conception, où j'eus l'honneur de porter la dalmatique et de tenir la chape du célébrant. Nous étions sous un dais porté par 6 hommes, bien qu'on ne portât pas le S. Sacrement mais seulement la relique de la croix. C'est là que j'ai pu voir de près la foi naïve et bonne de ces populations, moitié nègres, moitié blanches, qui, malheureusement, manquent de prêtres.

On avait préparé, sur le passage de la vraie croix, de vraies décharges d'artillerie. Dans le cortège se trouvaient des nègres portant des bannières.

Itu, les 15 et 23 mai 1898.

Nous sommes entrés dans notre *hiver* des tropiques : c'est ici la saison enchanteresse, et le P. Sénepa, qui prêche le mois de Marie, avait raison de dire que ce mois est, pour l'autre hémisphère, la saison des fleurs, du printemps, et pour celui-ci le commencement du *rafraîchissement* et des beaux jours. Le soleil est moins méchant; matin et soir on a vraiment froid, et, dans la journée c'est un ciel comme je n'en ai jamais vu, et un plus beau temps que votre juillet, quoique ce soit notre *novembre*.

Les bananes et les oranges font suite aux fruits de l'été, mangues, ananas, abacatès, jaboticabals, abacassiz, passiflores, manaos, etc., etc.

Quand le vent du sud souffle, il amène le froid avec une soudaineté telle que chacun gagne, qui un rhume, qui une migraine, qui un rhumatisme, car le froid arrive comme un voleur, sans avertir.

Ce froid n'est qu'un minimum de 1° au-dessus, *la nuit*, mais nous avons si chaud pendant 8 mois que cela paraît très sensible.

Les cérémonies de la semaine sainte se font au Brésil avec grande pompe (y compris les pétards et fusées, dès que l'*Alleluia* a retenti le Samedi Saint). Un peuple immense y accourt.

Cette année, les élèves du collège les ont suivies à la « matriz » d'Itu, et pour vous prouver à quel point l'amour du culte extérieur est inné chez le brésilien, un élève des moyens, entendant partir toutes les cloches au *Gloria in excelsis*, partit lui aussi d'enthousiasme, et se mit à battre des mains....

Puis il y a la « queimada » de Judas. A l'issue de la cérémonie du Samedi-Saint, une foule immense attend sur la place de l'Église. Il y a là un Judas en carton, suspendu à une potence. Le diable est suspendu à côté. — L'un et l'autre sont bourrés de pétards. — On met le feu à une pièce de feu d'artifice dont le bouquet est : *crepuit medius* de part et d'autre. Et chacun s'en va content : justice est faite.

Alfred Russell, S. J.

Une tournée à cheval.

Lettre du P. Russell au P. J. de Broglie.

Itu, le 31 juillet 1898.

Mon bien cher Père,

P. C.

Je vous envoie le récit d'une tournée à cheval faite avec le R. P. Recteur du collège. Elle vous intéressera peut-être, en vous faisant connaître un petit coin du Brésil.

Les Pères ont reçu en don, il y a quelques années, une montagne... Oui, une montagne de 1500 hectares, s'il vous plaît, et de 1200 mètres d'altitude, qu'on nomme la *Serra do Japy*.

Que pourrait-on bien faire de cette montagne ?

C'est une question qu'on s'était plus d'une fois posée, et c'est pour essayer une fois de plus de la résoudre que notre Père Recteur me dit l'autre jour : Allons à cheval à Cabréuva. De là nous monterons au Japy ; puis nous reviendrons le jour suivant à Itu, en passant par une fazenda que je connais.

Je me fis d'autant moins tirer l'oreille que, sortant tout frais de l'*ad audiendas*, j'ai encore dans la tête des cas de morale qui se disputent entre eux, et 2 jours de cheval sont tout à fait de nature à détendre la tête en fatiguant le corps.

Nous partons donc dimanche à 3 heures, emportant, entre autres choses, une foule de médailles, chapelets et images (*santinhos*, petits saints) pour distribuer aux enfants.

A notre départ, le soleil était encore torride, car, en hiver comme en été (notre juillet correspond à votre janvier), quand le soleil frappe, il frappe d'importance. On s'y habitue, heureusement, et après les premiers mois, on peut le défier davantage. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait des précautions à prendre.

En revanche, dès que le soleil se couche, tandis que la chaleur continue de plus belle au fort de l'été, elle tombe, au contraire, en hiver et fait place à un petit *fresquinho*, qui devient quelquefois *friosinho*, et même tout à fait *frio*.

Vers 6 heures ½ nous commençons à apercevoir les lumières de Cabréuva, et un instant après, nous sommes à la porte de la maisonnette du *vigario* (curé) ; on aperçoit, malgré l'obscurité, un énorme cactus qui étend ses grands bras comme un spectre dans la nuit. Nous entrons ; l'hospitalité la plus simple et la plus cordiale nous attend. Précisément le bon *vigario* abrite sous son toit à ce moment-là une ribanbelle de neveux petits et grands, et tout cela s'empresse autour des *Padres*, leur baise la main, puis prépare le souper. C'est une vraie fourmillière.

La position de ce *vigario* dans sa paroisse est celle d'un père de famille. Il est là depuis 25 ans, et une fois, l'évêque de Saô-Paulo ayant pensé à le changer, toute la paroisse déclara net qu'elle ne voulait pas entendre parler d'un autre que lui, et ne recevrait pas le nouveau. Au Brésil, un curé qui a un peu de zèle et qui aime ses paroissiens, est un Dieu dans sa paroisse, il fait la pluie et le beau temps, entre partout presque sans frapper, n'a qu'à manifester un désir pour obtenir tout, et peut, s'il est saint homme lui-même, faire de sa paroise, en peu de temps, une vraie communauté religieuse.

Une des choses qu'on a peine à s'expliquer, c'est qu'avec le manque de prêtres, et de bons prêtres en nombre suffisant, dont souffre cet immense pays, le peuple ait gardé un fond de foi et de respect pour la religion, qui le fait accourir au devant du missionnaire et des sacrements. Si la franc-maçonnerie a fait déjà des ravages considérables dans les classes dirigeantes, elle semble avoir, jusqu'à présent, laissé à peu près intacte la foi du peuple.

Pour en revenir à Cabréuva, nous y apprîmes que tous les hommes sauf 1 ou 2 font leurs Pâques. Or la paroisse compte 5000 à 6000 âmes, dont 2000 dans le village même, et 3000 disséminées dans les montagnes avoisinantes.

Après avoir causé un peu de tout cela, nous nous couchons tôt, car nous avons déjà 3 h. de cheval, et les 3 premières sont toujours les plus pénibles.

A 4 heures du matin, heure fixée pour le lever, le R. P. Recteur n'est pas peu surpris d'être éveillé par des airs de valses que son réveil-matin — celui que le *vigario* lui a prêté — joue pendant un ¼ d'heure. — Pas moyen de n'être pas éveillé.

Après la messe, la caravane s'organise. Sept ou huit chevaux habitués à la montagne sont sellés, et en avant. Le *vigario* est dans le costume habituel des prêtres brésiliens en tournée de voyage à cheval. Figurez-vous une grande blouse toute blanche, sans manches, de la forme de ces caoutchoucs que les élèves de nos collèges de France mettent en promenade quand il pleut. Au-dessous, deux grandes guêtres. Tout le bas de la soutane est ficelé en paquet, et pend sur le côté, mais invisible sous cet accoutrement original ; ajoutez à cela, en guise d'étriers, deux espèces d'étuis en cuivre pour mettre les pieds ; mettez sur le tout un chapeau à larges bords, surmonté, quand le soleil darde, d'une grande ombrelle noire; et dites-moi si sous ce costume de Kabyle du désert nos bons *vigarios* ont à craindre les coups de soleil.

Le *guarda-po*, tout blanc lui aussi, dont je vous ai déjà parlé, est un grand cache-poussière avec manches, descendant jusqu'aux talons. Il est plutôt fait, lui, pour les voyages en chemin de fer. C'est celui qu'emploient de préférence nos Pères, même pour aller à cheval.

Voilà donc notre caravane équipée. Un jeune homme porte son fusil, car, dit-il, il a parfois vu là-haut des singes plus grands que lui, et il voudrait en descendre un pour le muséum du collège d'Itu.

La première partie de la route se fait en plaine ; nous nous engageons ensuite sur les pentes gazonnées pour gravir le *morro*. Nous ne tardons pas à rencontrer une forêt vierge que nous longeons quelque temps et dont nous admirons l'aspect grandiose et sauvage. On les coupe de plus en plus au Brésil pour mettre à la place des plantations de café. C'est regrettable à tout point de vue ; passant sur le côté esthétique, qui pourtant a sa petite valeur, il est prouvé que le déboisement dans les pays tropicaux arrive à modifier complètement le climat. La sécheresse succède aux pluies régulières de l'été, qui étaient favorisées par les grandes forêts ; l'air se vicie plus vite, les fièvres arrivent comme chez elles.

Enfin c'est regrettable aussi, car, au dire des économistes compétents, il y a actuellement surproduction de café au Brésil. La concurrence avec d'autres pays à café devient plus difficile à soutenir, d'où baisse du prix, et finances du pays aux abois.

Quoi qu'il en soit, le café n'a pas tellement tout envahi qu'il ne reste encore quelques magnifiques forêts et nous en avions sous les yeux un échantillon.

Il y a là un contraste: en plaine, la campagne brésilienne est presque

entièrement dépourvue de ces grands et beaux arbres comme on en voit en France ; tout est rabougri par l'effet du soleil, tout est étriqué ; et quant à la verdure, elle n'est pas *verte* mais grisâtre. Au contraire, entrez-vous dans un grand bois, et à fortiori dans une *matta virgem* — elles se trouvent en général, sur les bords montueux des rivières — alors vous êtes émerveillé des colosses qui, sortant du fouillis inextricable des lianes, se dressent vers le ciel en colonnes gigantesques. Les uns, merveilleusement droits, sont nus jusqu'à une très grande hauteur, et là s'étale l'ombelle verdoyante ; ce sont les *perobas.* — D'autres, pour varier, s'élèvent au contraire avec un monde de plantes parasites, d'orchidées, de cactées, de lianes pendantes, et sous cet enchevêtrement, qui est parfois d'un effet superbe, le tronc disparaît complètement. Rameaux et feuilles couronnent le tout comme d'un dôme ; on a laissé à ces géants de la forêt vierge le nom indien de *jéquitiba.*

Cependant nous continuons notre route ; les chevaux ont maintenant à grimper sous un soleil de plomb, ce qui nécessite de fréquents arrêts pour les laisser souffler.

La montée devient, par endroits, si raide, qu'il faut se tenir à la crinière du cheval pour ne pas perdre le centre de gravité. Un des hommes nous dit : « Ici, il y a 5 ans, le P. Rocchi a dû s'arrêter, son cheval ne pouvant le mener plus haut. » Ceux qui ont connu le P. Rocchi à la rue de Madrid ou à Laval comprendront la chose.

Pour nous, nous arrivons sans encombre ; à mi-côte, un homme se joint à nous, il est armé d'une longue serpe pour tailler dans la brousse, au besoin ; et au sommet (1200 mètres environ) le P. Recteur constate qu'il serait difficile de trouver des colons qui consentissent à s'installer à ces hauteurs pour faire valoir la terre. Le *vigario* de Cabréuva prétend que des Trappistes seuls auraient ce courage.

La vue dont nous jouîmes au sommet aurait été fort belle si, dans toutes les campagnes des environs, les mois de juillet et d'août n'étaient consacrés à brûler les forêts et la brousse, ce qui enfume l'atmosphère, et donne à tout un aspect *fumaçado.* Pour se soustraire au soleil de midi, toute la caravane entra dans un bois, et l'on fit honneur aux provisions apportées de Cabréuva. S'il n'y eut pas de toast à la fin, c'est que l'on était bien fatigué, car les *brindes* sont plus en honneur au Brésil que nulle part ailleurs. Les moindres piques-niques en comportent 2 ou 3. Les enfants du continent noir, venus au Brésil du temps de l'esclavage et restés depuis l'affranchissement, ont eux-mêmes leurs toasts quand ils sont entre eux, et l'on cite ces deux-ci, qui terminèrent une réunion de nègres : « Moi, je bois à 3 initiales : A, D, M. Je bois donc d'abord à la santé du senhor Asebio (pour Eusebio) ; ensuite, je bois à dona Anna (une des négresses présentes)

et enfin à la menina Amelia (la petite Amélie). » — Et moi, je bois à la santé de celui qui le premier a inventé de manger. »

A notre retour à Cabréuva, nous prîmes un peu de repos, mais fort peu, car le R. P. Recteur, voulant me montrer un peu les intérieurs brésiliens, avait décidé de compléter la tournée en passant par une ou deux fazendas dont il connaît les propriétaires. Donc malgré nos 8 heures de cheval et le petit malaise bien connu qui en était la conséquence, nous nous remettons en selle vers 4 heures. Le *vigario* ne peut se séparer de nous, il nous accompagne, et enfin un jeune Brésilien porte, sur un quatrième cheval, un autel portatif pour la messe du lendemain. Nous voilà repartis ; la nuit ne tarde pas à venir. A la latitude où nous sommes, la longueur des jours, été ou hiver, ne diffère pas sensiblement, et la tombée de la nuit a lieu entre 6 heures et 7 h. ½. Ce sont les deux limites extrêmes ; en juillet, on n'y voit donc plus à 6 h. ¼.

En revanche, voici les belles constellations de l'hémisphère Sud qui viennent égayer le voyage. Le Scorpion paraît au zénith, et, à la place de votre Grande-Ourse,

> « .... la croix australe allume
> Sur les côtes du ciel son phare constellé
> La nuit roule de l'est, où les pampas sauvages
> Sous les monts étagés s'élargissent sans fin... »

Quoique perchés un peu moins haut que le condor en question, la scène était belle pour nous aussi, et le souvenir du P. Longhaye lisant les beaux vers de Leconte de Lisle me revenait assez naturellement à l'esprit. Mais bientôt il ne s'agit plus de poésie : un épisode, assez fréquent dans les excursions, vint apporter la note gaie : le bon *vigario* nous avait engagés dans un *cafésal* (plantation de café) qui, disait-il, devait nous raccourcir, et dans lequel nous nous perdîmes magnifiquement. Impossible de retrouver la direction. Après bien des allées et venues et une heure de recherches inutiles pour sortir du café, le clair de lune nous fit enfin apercevoir une habitation où nous dûmes éveiller les gens déjà couchés, pour savoir d'eux le chemin de la fazenda que nous cherchions. Nous en étions fort près sans le savoir, et peu après nous eûmes à éveiller aussi les *fazenderos*, qui se mirent en quatre pour nous héberger. Car l'hospitalité au Brésil est très en honneur, et se pratique avec la plus grande cordialité.

Il y a presque toujours dans la salle principale un ou deux hamacs, où, quelle que soit l'heure du jour, on vous invite à vous étendre si vous êtes fatigué, et cela sans cérémonie. Puis, d'heure en heure, vous voyez arriver un négrillon qui apporte du café ou des fruits de la fazenda. En vous parlant, le *fazendero*, qui est souvent millionnaire, et toujours très riche, s'assied familièrement sur son hamac en fumant, et en se laissant balancer ; il est souvent pieds nus, quoique ce soit un grand seigneur, au moins par la for-

tune, l'étendue des propriétés et le nombre des hommes qu'il dirige. Un *fazendero* peut avoir 100, 200 ou 300 colons qui sont là avec toute leur famille, installés dans une foule de petites maisonnettes qui entourent ou avoisinent la maison principale. Aussi lorsqu'on arrive, on se croit dans un petit village, alors qu'en réalité on est dans une immense ferme, une immense exploitation de café et de canne à sucre. La plupart des colons des fazendas voisines d'Itu sont des émigrés italiens. Il y a aussi beaucoup de nègres, pour les travaux plus durs.

Si vous songez que ces fazendas sont isolées, et loin de toute église, de tout village, vous comprendrez combien ces pauvres gens sont privés des secours de la religion. Aussi une des grandes occupations des missionnaires brésiliens consiste dans la visite des fazendas. Presque tout ce monde se confesse alors, car, comme je vous le disais, le peuple est ici, par nature, foncièrement religieux. Que de bien on peut faire !

Il y avait, dans cette fazenda comme dans presque toutes les autres, une petite chapelle rustique, où le R. P. Recteur dit la messe.

Une ribanbelle d'enfants des colons faisait couronne autour de l'autel, et derrière, au dehors, se tenaient hommes et femmes, heureux d'avoir une messe, chose si rare pour eux. Enfin vers 10 heures nous mîmes le cap sur Itu. Il va sans dire qu'en chemin nous fûmes encore arrêtés par un autre *fazendero* qui, ayant reconnu des *Padres*, nous fit descendre de cheval pour avaler chacun une tasse de son café, goûter de son manioc, visiter sa petite chapelle. Quand nous arrivâmes à Itu nous avions nos 15 heures de cheval, depuis ces deux jours. Heureusement que l'allure habituelle du cheval brésilien est un intermédiaire entre le trot et le galop, allure facile à supporter longtemps. Ceci n'empêche pas que les 3 ou 4 jours qui suivirent je ne pouvais m'asseoir sans pousser un : « Aïe ! » que vous comprendrez sans peine.

J'espère refaire connaissance avec le cheval brésilien, mais alors pour de véritables tournées apostoliques, s'il plaît à Dieu. Je me recommande à vos prières pour que ce moment ne tarde pas trop.

Infimus in X° servus et frater.

A. Russell, S. J.

GALICIE.

Histoire de « Notre-Dame des Novices ».

Relation du P. Tommiczak.

LE noviciat de *Staraviès*, de la province de Galicie, jouit d'un trésor bien précieux et bien cher à tout cœur dévoué à la Ste Vierge. C'est une petite et modeste statuette de Notre-Dame de Lorette, appelée d'ordinaire «*Mater Novitiorum*» et vénérée depuis plus de deux siècles par les novices polonais de l'ancienne et de la nouvelle Compagnie. J'ose espérer que les lecteurs des *Lettres de Jersey* me sauront gré de leur raconter l'histoire de cette statuette miraculeuse, le plus doux souvenir de la dévotion de nos Pères à la Ste Vierge. Grâce à l'obligeance du R. P. Mellins, Recteur et Maître des novices, j'ai eu sous la main tous les documents nécessaires à ce travail.

***

D'abord quelle est l'origine de la statuette en question ? Il y a à ce sujet deux opinions un peu différentes. L'une d'elles nous apprend que la statuette avait été sculptée par le Vénérable Père Nicolas Lancicius [1], connu dans toute la Compagnie par sa sainteté et ses opuscules spirituels. L'autre prétend que la statuette a été apportée d'Italie par ce vénérable Père, en 1606, quand il revenait de Rome en Pologne. Cette seconde opinion me paraît plus certaine que la première. Nos Pères aimaient beaucoup, quand l'occasion s'en présentait, à faire un pèlerinage à Lorette, et à prier dans la Santa Casa de Nazareth ; il est donc tout naturel que le Vén. Père Lancicius revenant en sa patrie se soit arrêté à Lorette, et ait emporté comme

---

1. Le Vénérable Père Nicolas Lancicius naquit en Lithuanie près de Vilna en 1574, de parents calvinistes acharnés. Élevé dans les erreurs de sa secte, il s'adonna avec ferveur aux études, pour pouvoir défendre la doctrine de Calvin contre les jésuites. Convaincu par nos Pères de la fausseté de sa doctrine, il embrassa le catholicisme et demanda l'admission dans la Compagnie de JÉSUS. Hélas ! Le R. P. Provincial Louis Marsellus refusa de se prêter à ses vœux, avant qu'il eût converti son père. Le jeune homme ne se découragea pas, et le bon Dieu bénit ses efforts généreux, car son père se fit catholique à l'âge de 60 ans et quitta un poste avantageux pour mieux prouver sa complète conversion. En 1591, le P. Lancicius commença son noviciat à Cracovie, mais bientôt il fut envoyé à Rome, où il fit toutes ses études. Ordonné prêtre en 1601, il fut occupé avec le R. P. Orlandino à préparer des matériaux pour l'histoire de notre Compagnie.—De retour dans son pays, il fut tour à tour Recteur de plusieurs collèges et deux fois Provincial. Tout le monde admirait ses vertus, et le vénérait comme un saint. Quand il paraissait dans la rue, le peuple reconnaissant le bon Père Nicolas s'agenouillait devant lui, et le roi Ladislas lui baisait la main quand il le rencontrait. Aussi Notre-Seigneur éprouvait-il son fidèle serviteur. Une lettre conservée dans les archives nous dit assez quelles souffrances il avait à supporter. Étant Recteur du collège de Cracovie, il écrivait en toute simplicité au T. R. P. Général Mutius Vitelleschi : « Ma vie est si dure, si pénible que Notre-Seigneur lui-même en a eu pitié, et après avoir détaché de la croix un de ses bras il l'a tendu vers moi. » Cette croix est conservée encore de nos jours dans l'église de Ste-Barbe à Cracovie.

Après une vie pleine de bonnes œuvres, le V. Père Nicolas mourut en odeur de sainteté, en Lithuanie, près de Kovno, en 1652. Par malheur, nous ne savons pas même où se trouve son tombeau. On prétend que son corps aurait été enlevé pendant la guerre des Polonais contre les Suédois ; d'autres disent, que les hérétiques auraient brûlé ses ossements pendant l'occupation de la Lithuanie.

souvenir la statuette de Notre-Dame qui fait l'objet de notre vénération. Quoi qu'il en soit,il est hors de doute que la petite statuette, actuellement possédée par le noviciat de Staraviès, a jadis appartenu au Vén. Père Lancicius, qui l'emportait toujours avec lui dans ses nombreux voyages à travers la Pologne. C'est devant elle qu'il faisait ses prières, c'est à elle qu'il recommandait ses propres besoins et ceux de ses fils spirituels. La tradition de nos Pères, et surtout l'histoire de la Russie-Blanche le confirment en termes indiscutables ([1]).

La tradition nous a transmis un trait charmant de la dévotion filiale du V. P. Lancicius à la Ste Vierge.

Étant Recteur d'un collège, il ordonna un jour aux novices d'aller en promenade. Mais le ciel se couvre, et une pluie maussade commence à tomber. Le Fr. Admoniteur, tout désolé, va trouver le R. P. Recteur pour lui demander un contre-ordre : celui-ci refuse, et se tournant vers le novice, lui dit en toute simplicité: « Voilà ma statuette, mettez-la dehors sous la pluie. Si elle ne veut pas se mouiller, qu'elle fasse cesser l'averse. » Le Frère Admoniteur, en fils obéissant de S. Ignace, exécuta fidèlement l'ordre du R. P. Recteur; la pluie cessa de tomber, et les novice, remerciant la Ste Vierge, firent une bonne promenade.

Après la mort du Vén. Père Lancicius, le noviciat de Vilna hérita de la statuette miraculeuse. Elle fut placée dans la salle commune des Novices, pour leur rappeler les vertus du R. P. Nicolas, mais surtout sa tendre dévotion à la Ste Vierge. Depuis ce temps la petite statue devient une vraie « *Mater Novitiorum* ». Elle ne quittera plus ses fils chéris, elle les suivra partout où il plaira à la divine Providence de pousser la barque frêle qui les abrite. Pendant un siècle nous n'avons aucun détail sur notre statuette. Les générations se succèdent dans le noviciat de Vilna ; toutes en sortent pleines de zèle pour la gloire de Dieu,et embrasées d'un amour ardent pour la Ste Vierge. Les œuvres qu'ont accomplies les Pères de la province de Lithuanie, nous disent assez de quel amour de Dieu et du prochain ils devaient être enflammés, en travaillant à la conversion des schismatiques, et en mourant pour la sainte foi. Durant ce siècle,sans qu'on puisse préciser la date, la Vierge et l'Enfant JÉSUS reçurent des couronnes d'or, et la statuette fut revêtue d'une robe d'argent. La tradition rapporte que l'or des couronnes fut fourni par nos Pères, revenus d'une pénible mission en Perse.

Enfin arriva l'année désastreuse de 1773 qui finit par la suppression totale de la Compagnie de JÉSUS.

Lorsque le Noviciat de Vilna eut été fermé, et les novices dispersés, la statuette fut enlevée par le R. P. Poczobut, astronome fameux, et professeur

1. *Historia Soc, Jesu Rossiacae, conservatae in Alba Russia et propagatae,* auctore R. P. Nicodemo Musnicki S. J. pars I, lib III, § 7.

à l'université de Vilna. Ce Père fut transporté de joie de conserver chez lui ce trésor des novices et de prier devant la Ste Vierge, pour le rétablissement de la Compagnie, conservée dans la Russie-Blanche. — Nos Pères, dont la mort, la vieillesse, et les infirmités éclaircissaient, chaque année, les rangs, ne suffisaient plus aux nombreux travaux apostoliques; il fallait préparer des successeurs à ceux qui disparaissaient. Après beaucoup de difficultés, on obtint du Souverain Pontife la permission d'ouvrir un noviciat, qui fut installé à Polotsk en janvier 1780, sept ans après la suppression de la Compagnie (1). Ce fut le second berceau de notre Compagnie, comme autrefois la France avait été le premier, ou pour dire plus justement, ce pays schismatique fut pour la Compagnie ce que l'Égypte infidèle fut jadis pour Jésus-Christ, notre divin chef, c'est-à-dire un lieu de refuge contre les poursuites de ceux qui avaient juré sa ruine.

Le nombre des candidats qui désiraient s'enrôler sous le drapeau de Notre-Seigneur, fut grand, mais on fit un choix attentif; une dizaine seulement furent admis et eurent pour maître des novices le R. P. Lubowidzki. Ma plume est impuissante à décrire la joie de nos Pères, en voyant la Compagnie renaître et leur nombre s'accroître. Le R. P. Czerniewicz adressa une lettre aux Pères et Frères du collège de Polotsk, en leur recommandant d'entourer de soins paternels ces tendres rejetons de la nouvelle Compagnie et de les élever dans l'esprit de nos anciens Pères. Le 2 février 1780 eut lieu la prise d'habit des jeunes novices. Pour rehausser cette belle fête, le R. P. Poczobut (2), écrit l'historiographe de la Russie-Blanche, envoya la statuette de N.-D. de Lorette, à la maison de Polotsk, et toute la communauté la reçut avec une grande joie. La statuette reprit sa place d'honneur au milieu des novices, ses enfants chéris, pour servir de protectrice à ce nouvel essaim de fils de S. Ignace. La maison de Polotsk était destinée dans les décrets de la Providence, à sauver les vraies traditions de la Compagnie et à conserver l'esprit de notre Institut. Le noviciat mis sous la pro-

1. Voir *Les Jésuites de la Russie-Blanche*, par le R. P. St. Zalenski, traduit par le R. P. Vivier, t. I, livr. III.

2. Le R. P. Musnicki, cité plus haut, écrit à ce sujet. « Jam denique etiam tirones nobis comparuere, mense januario 1780, et Polociam convenere...... Munus misit Vilnâ Poczobutius vir ille sæpius jam in hac historia memoratus, atque propter peritiam artis astronomicæ celeber; imaginem scilicet ejusdem divæ Virginis cui sacro die initium est tirocinio factum : ligno quidem illam exsculptam, at singularioris pretii, propter memoriam incliti sanctitate viri, Nicolai Nostri Lancitii, qui illa ad pietatem olim suam uti consueverat, ut et non indignum memoratu donum nobis illud visum est, cum propter famam hujus sanctissimi hominis, tum propter nomen illius in republica litteraria tam illustris viri, cujus opera imago memorata ex vilnensi nostra tirocinii domo, ad tirocinium polocense translata fuit. » *(Historia Soc. Jesu Rossiacæ*, etc., lib. III, § 7, in archivo Prov. Galiciae).

Le R. P. Zalenski écrit dans son œuvre, *Les Jésuites de la Russie-Blanche :* » A l'occasion de cette première prise d'habit, l'ex-jésuite Poczobut envoya de Vilna, pour la chapelle des novices une statuette de la Très Sainte Vierge portant l'enfant Jésus, haute d'un pied, et reproduisant Notre-Dame de Lorette. Le vénérable serviteur de Dieu, le P. Lancicius avait pour cette image une dévotion particulière» (Tom. I, livr. III, p. 329. Traduction du R. P. Vivier, S. J.).

tection de la Ste Vierge, devint une école de toutes les vertus religieuses. Une surtout semblait dominer les autres, c'était la charité fraternelle, la fameuse : « Charitas Polocensis », comme disait le R. P. Roothaan. Ainsi s'écoulèrent 23 ans durant lesquels l'histoire se tait sur notre statuette. Lorsque le R. P. Gruber (1) eut été élu Général, il sut animer de son grand esprit et vivifier toute la Compagnie. Après avoir arrangé les affaires qui réclamaient sa présence à St-Pétersbourg, il se rendit à Polotsk, pour procéder à l'organisation du noviciat. A peine eut-on appris en Europe la nouvelle de la publication du bref « Apostolicæ fidei » que, regardant ce fait comme le gage du complet rétablissement de la Compagnie, les candidats se présentèrent en grand nombre, de France, d'Allemagne, de Hollande, d'Angleterre, de Pologne. Le R. P. Gruber s'appliqua à développer le noviciat de Polotsk, et le transporta dans la nouvelle résidence de Dynabourg (1803). Dix-sept jeunes gens y commencèrent leur noviciat, et parmi eux le futur général Jean Roothaan. Il va sans dire que la statuette fut emportée dans cette nouvelle résidence, et vénérée non moins tendrement qu'à Polotsk, par les novices venus de tous points de l'Europe.

Lorsque en prévision d'une prochaine guerre avec Napoléon, le gouvernement russe ordonna de changer Dynabourg en forteresse (1809), il fallut songer à une autre résidence. Après beaucoup de pourparlers, on céda à la Compagnie le village d'Uszwald, où l'on bâtit un collège. Pendant la construction les novices habitèrent à Pusza dans l'ancienne propriété de nos Pères. Enfin en 1819 on transporta le noviciat à Uszwald; ce fut la dernière demeure des novices de la province de Russie-Blanche. L'épreuve touchait à son terme. Les prières de tous les Jésuites pour le rétablissement de la Compagnie dans tout l'univers, furent exaucées par le Bon Dieu. La bulle de Pie VII *Sollicitudo omnium ecclesiarum* rétablissant la Compagnie, ouvrait à nos Pères la frontière russe, qu'ils franchirent bientôt en se répandant dans tous les pays. La protection du gouvernement moscovite devenait inutile. Aussi en 1820 tous les Jésuites furent-ils bannis de l'empire des tsars par Alexandre Ier. Nos Pères, en quittant leurs travaux interrompus et le pays qui leur servait d'asile, se répétaient avec justesse: « La Russie a été pour nous l'arche de Noé pendant le déluge universel de la suppression; quand les eaux ont baissé et que la Compagnie a pu se répandre dans le monde entier, Dieu nous a fait quitter l'arche, la Compagnie a été chassée de Russie. »

L'empereur d'Autriche François Ier permit à nos Pères de s'établir en Galicie, et la première station où ils s'arrêtèrent, fut la ville de Tarnopol. Un vieux couvent des Pères Dominicains fut occupé par les exilés de la Russie-Blanche. C'est là que nous retrouvons la statuette de Notre-Dame de Lorette, qu'ils avaient emportée avec eux.

1. Cf. *Les Jésuites de la Russie-Blanche*, t. II, liv. V.

Après s'être établis en Galicie, les Pères songèrent à y ouvrir un noviciat. Cette entreprise hérissée de difficultés put enfin aboutir, grâce à l'appui d'hommes dévoués à la Compagnie. L'un d'eux fut Mgr Golaszewski ([1]), évêque de Przemysl, très favorable à la Compagnie, et dont le désir le plus ardent était d'avoir les Pères dans son diocèse. Après beaucoup de discussions par lettres entre l'évêque et la chancellerie impériale, on donna à nos Pères le couvent de Starawies, habité jadis par les Pères Paulistes, ou religieux de St-Paul ermite. Au mois d'octobre 1821, ils vinrent s'y établir. Pour le moment le collège était inhabitable. Il fallut tout restaurer de fond en comble. La maison était située dans une belle contrée, en pleine campagne; à l'avantage d'une solitude profonde, si nécessaire à la vie spirituelle, se joignait le voisinage d'une grande église où se trouve une image miraculeuse de la Ste Vierge, qui fait de Starawies ([2]) un des pèlerinages les plus célèbres de la Pologne. Le premier Recteur du collège fut le P. Suryn, ancien Supérieur de la mission d'Astrakhan. En 1822, arriva à Starawies le P. Landes (ancien provincial de la Russie-Blanche) en qualité d'Instructeur du 3me an, et de Maître des novices. Bientôt les novices commencèrent à affluer; le P. Landes nota de sa propre main l'arrivée du premier novice dans le journal destiné aux faits et gestes du futur noviciat.

Le 25 juillet 1823, lisons-nous dans ce journal, le R. P. Landes, nommé Recteur du collège (23 mars 1823), montra à toute la communauté la statuette de N.-D. des Novices, apportée probablement à cette époque de Tarnopol. Après avoir retracé son histoire, il la présenta à baiser à nos Pères et Frères.

Le 21 janvier 1824, pour satisfaire aux vœux de toute la communauté, on transporta processionnellement la statuette, conservée jusqu'alors dans la chambre du P. Recteur, à la salle commune des novices. Le P. Landes voulait par cette belle cérémonie mettre sous la protection de la Ste Vierge ses fils spirituels — ainsi avait-on consacré, 44 ans auparavant, le noviciat de Polotsk à la Mère des Novices. Tous les Pères et Frères prirent part à cette belle fête de famille. L'autel, où la statuette fut placée, était splendidement décoré et illuminé, *cura quorundam Mariaphilorum*, dit le journal. Au milieu des chants et des prières ferventes de ces Pères exilés, la Ste Vierge entra en possession de sa nouvelle demeure, d'où elle n'a cessé de répandre des grâces nombreuses jusqu'à nos jours sur ses fils

1. Mgr Golaszewski, mort en 1824. prononça les vœux simples de la Compagnie avant de mourir.

2. Notre-Dame de Starawies fut couronnée en 1877, par Mgr Jacobini (alors nonce apostolique à Vienne) grâce aux démarches du P. Jackowski, Recteur du collège, et au concours dévoué du cardinal Franzelin, qui prononça ses vœux devant la statuette de N.-D. des Novices.

Sur Starawies ont écrit, outre le R. P. Vivier, les RR. PP. Durand (Ange), *Lettres de Jersey*, 1896, nº 1 ; et Louis Cheikho, *Lettres de Mold.*, 1894, IV.

dévoués. Le P. Landes prononça une touchante exhortation ([1]) tout imprégnée d'un amour tendre et filial envers la Mère de Dieu. En voici le commencement : « La petite et modeste statuette que vous voyez, pourrait paraître à quelqu'un de trop peu de valeur pour qu'on lui consacre une mention plus longue dans ce discours. Cependant, si pauvre et si petite qu'elle soit, elle mérite notre attention particulière et une grande estime. C'est devant cette statuette, que des milliers de novices de la province de Lithuanie et de celle de la Russie-Blanche ont passé leur noviciat et prononcé leurs premiers vœux. Car dans ces provinces les novices habitaient, non dans des chambres séparées, mais dans une salle commune pendant la plus grande partie de la journée. C'est devant cette statuette qu'ils faisaient leurs méditations, leurs examens, leurs lectures spirituelles et autres exercices en usage dans le noviciat. C'est devant cette statuette de la Ste Vierge (ce dont je garde le plus doux souvenir), que j'ai passé mon noviciat, aussi bien que vous, mes Révérends Pères, à peu d'exceptions près. Que de fois devant elle nous nous sommes mis à genoux en sortant de l'asceterium, ou en y rentrant, pour demander la bénédiction de la Ste Vierge avant le travail, ou la remercier après un ouvrage accompli. Quand nos Pères arrivaient d'une autre maison, c'était une pieuse coutume de saluer d'abord la Ste Vierge et son divin Enfant. De même tous ceux qui s'en allaient, soit pour une mission lointaine, soit dans une autre maison, prenaient congé de la Mère des Novices, demandaient sa bénédiction et ne se séparaient d'elle qu'en la baisant pieusement et en versant des larmes. Nos jeunes novices aimaient à l'envi à décorer la statuette avec des robes de valeur, et des fleurs naturelles ou artificielles. « Hanc statuam adolescentes Novitii vestibus sive vesticulis.... omnique quo poterant ornamentorum genere condecorare certatim gestiebant. »

Ensuite le P. Landes passe en revue les temps heureux où Notre-Dame des Novices était entourée de croix d'honneur, d'ex-voto, de chaînes d'or et d'autres objets précieux. « Aujourd'hui tout est changé. Nous voyons la statuette dénuée de tout ornement, de toute splendeur. C'est à peine si elle a pu échapper au naufrage universel de la Compagnie dans la Russie-Blanche. Nous n'avons plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses, pour orner dignement et avec éclat la statuette, appelée Notre-Dame des Novices. Cependant il nous reste une parure plus chère à notre divine Mère que l'or et l'argent : Ce sont nos chers Novices, de vrais compagnons de Jésus. » « Corona et ornatus gemmis, auro, argento, immo ipsis etiam stellis absque comparatione pulchrior atque splendidior Mariæ sunt boni Novitii

1. Exhortatio qua allocutus est R. P. Aloysius Landes Rector ac una Magister novitiorum et Instructor PP. 3æ Prob. omnes incolas hujus domus, dum in asceterio collocaretur antiqua nostræ provinciæ effigies seu statua B. Virginis Mariæ. Die 21 januarii 1824 in domo Staraviesiensi in Galicia Austriaca.

ac veri Jesu Socii. Bonos Novitios ac veros Jesu Socios Deipara tenerrime amat. »

Après l'exhortation on récita les litanies et probablement l'acte de consécration à la sainte Vierge. Avant la clôture l'officiant présenta la statuette à baiser ([1]). Tout le monde, le R. P. Recteur en tête, rendit ce pieux hommage à Notre-Dame de Lorette. Cette belle coutume des Pères de la Russie-Blanche persévère encore de nos jours. Tous les samedis, après la messe de communauté, le célébrant présente aux assistants la statuette à baiser. La même cérémonie a lieu le jour de la prise d'habit d'un candidat ou après la messe de vœux d'un novice. La statuette est revêtue de petites robes que le novice chargé de la chapelle, change suivant les temps de l'année.

Voici encore une louable coutume qui met bien en relief la confiance filiale de nos Pères envers la Ste Vierge. Toutes les fois, lisons-nous dans le journal des novices, que quelqu'un des nôtres s'en allait du collège à un nouveau poste ou partait pour une mission, il était d'usage de réciter l'itinéraire devant N.-D. des Novices et de demander sa bénédiction. Le jour où le R. P. Provincial quittait la maison, après la visite annuelle, tout le monde se réunissait devant l'autel de la Ste Vierge dans le même but ([2]).

Au milieu de ces beaux exemples, dans une atmosphère toute embaumée du parfum des vertus de nos Pères, sous le manteau de la Reine du ciel, le Noviciat de Starawies prospérait à mesure que la province se développait. Au bout de quelques années on se trouva à l'étroit. La maison ne suffisait plus pour contenir tous les religieux. On résolut d'élever un second étage ; le Fr. Hadler, coadjuteur, fut nommé directeur des travaux de construction.

En 1839, le 2 mai, les novices durent quitter leur ancienne salle commune, pour s'installer dans un grand et bel asceterium. Leur Protectrice y fut transportée avec une solennité dont je trouve le récit dans le journal des novices. Pendant la messe, célébrée par le R. P. Provincial Raphaël Markianowicz, tous les Novices s'approchèrent de la table sainte. L'action de grâces achevée, le R. P. Provincial, en chape et assisté du P. Recteur et du P. Ministre, transporta la statuette de la Ste Vierge. Après les litanies on récita l'acte de la consécration à la Ste Vierge, et le P. Provincial, dans un beau discours, recommanda à la divine Mère la Compagnie tout entière et surtout la province de Galicie et son noviciat ([3]).

Hélas ! la paix et la prospérité ne furent pas de longue durée. En 1848, éclata une tempête furieuse qui mit toute la province en péril. L'empereur d'Autriche, ayant, par un décret, chassé la Compagnie de ses États, les Pères de Starawies durent quitter leur collège et fermer le noviciat. Cependant au

1. Ut satisfieret votis Patrum et Fratrum nostrorum, hodie ex Patris Rectoris cubiculo, comitante toto religioso cœtu, translata est statua Lanciciana Bæ Virginis... Ad extremum a singulis Patribus et Fratribus dictæ statuæ pia oscula sunt fixa. (Ex Diario Novit., 21 janv. 1824).
2. Ex Diario Novitiatus anno 1836, 27 junii.
3. Ex Diario Novitiatus Staraviesiensi, 1839 2 maii.

milieu de la tourmente, on n'oublia pas la statuette ; elle fut mise sous la garde d'un de nos Pères, le P. Ivo Czezowski. Celui-ci entra chez le baron Konopka en qualité de précepteur. Cet excellent seigneur, comme d'ailleurs toute sa famille, était très attaché à la Compagnie. La statuette fut placée sur l'autel de la chapelle domestique et dès le premier jour elle y fut l'objet d'une dévotion affectueuse. Matin et soir toute la famille s'assemblait autour de la Mère des Novices pour réciter les prières et demander la bénédiction de la Reine du ciel. Le mois de mai fut solennellement fêté. La maîtresse de la maison racontait plus tard que la Ste Vierge avait fait un miracle pendant son séjour à Nagoszyn (propriété de la famille), mais le Père Czezowski ([1]) n'a jamais donné de détails précis sur ce fait surnaturel. Une fois arriva à Nagoszyn, durant ses courses apostoliques, le fameux Père Charles Antoniewicz ([2]), sans contredit notre plus grand missionnaire polonais dans ce siècle. Il fut tout heureux de retrouver comme par hasard N.-D. des Novices. Voici comme il décrit cette heureuse rencontre dans une lettre à la princesse Sapieha : « J'étais occupé à entendre les confessions dans la petite église de Nagoszyn, où j'ai trouvé la petite statuette des Novices, qui nous a été léguée par le Vén. Père Lancicius. Cette modeste statuette a été depuis plus de deux siècles le trésor le plus cher de notre province. C'est devant elle que j'ai passé mes deux années de noviciat. C'est devant elle que j'ai prié et examiné ma conscience. Souvent j'ai versé des larmes devant elle, non d'avoir quitté le monde, mais d'avoir tant de fois offensé le Dieu de bonté. Aussi ne saurais-je exprimer mon bonheur d'avoir revu ici cette même statuette devant laquelle nous récitons tous les jours le chapelet. »

Après deux ans de séjour à Nagoszyn, le P. Czezowski, quittant la maison hospitalière du baron Konopka, emporta avec lui la statuette pour la placer à Staniatki; quelques Pères y résidaient auprès du couvent des religieuses de St-Benoît. C'est là que la statuette trouva un abri sûr, auprès des Pères missionnaires, tout joyeux d'avoir au milieu d'eux la Mère des Novices.

En 1852, le décret de bannissement fut rapporté, et le gouvernement autrichien permit à nos Pères de rentrer en Galicie et d'ouvrir leurs maisons. Notre-Dame des Novices revint aussi dans sa vieille résidence, pour y attendre l'arrivée des novices qui peuplèrent bientôt ce paisible collège de Starawies. Ils remerciaient du fond du cœur cette bonne Mère de les avoir réunis sous son manteau protecteur. De nombreux ex-voto qui entourent la statuette témoignent des grâces obtenues et sont une preuve évidente de l'amour filial des novices envers la Ste Vierge. Le P. Landes rapporte

---

1. Le P. Czezowski est mort en 1889.

2. Autrefois militaire, marié et père de cinq enfants, le P. Ch. Antoniewicz entra dans la Compagnie en 1839, après la mort de sa femme et de ses fils. Il y apportait, outre sa vaste érudition, une charité fraternelle à toute épreuve et un amour de la Compagnie poussé au plus haut degré. Avant ses vœux il déposa sa bague nuptiale aux pieds de N. D. des Novices.

V. *Les Jésuites de la Russie Blanche*, t. II, L. VI.

dans son beau discours que la statuette fut jadis entourée de croix d'honneur, de chaînes d'or et d'autres décorations qui disparurent lors de la suppression de la Compagnie. Cependant Notre-Dame des Novices même aujourd'hui a reçu des décorations qui, quoique moins nombreuses, ne sont pas moins précieuses que celles d'autrefois. Outre les décorations de Mgr Raczynski (1), placées des deux côtés de la statuette, il y a une croix d'honneur que le P. Joseph Holubowicz (✠ 1887) reçut pendant la guerre franco-prussienne en 1870, pour avoir soigné les prisonniers français; une médaille d'or donnée par Alexandre II, empereur de Russie, au Père Gromadzki pour des travaux astronomiques; une décoration donnée au Fr. Bröer (✠ 1886) pour des compositions musicales, etc.

Avant de finir ce récit, j'ai encore à noter un fait qui a failli décider du séjour du noviciat de Starawies. Je veux parler du grand incendie qui eut lieu le 3 juillet 1886. Le feu éclata à 9 heures du matin dans la métairie contiguë au collège. Poussé par le vent, il envahit bientôt le collège et l'église couverts en bois. Ces bâtiments en moins d'une heure flambaient comme deux torches. On était en grandes vacances. Les juvénistes demeuraient à la maison de campagne, et les novices venaient de sortir pour une promenade. A la vue des flammes on accourut en toute hâte, mais faute d'échelles et de pompes, il fut impossible de faire la part du feu. Grâce au dévouement de nos Pères et Frères, on sauva les ornements de l'église et la bibliothèque. On travailla toute la journée et le soir venu, une centaine de personnes se trouvaient sans abri. De ce beau collège de Starawies, il ne restait plus que des pans de murs calcinés, surmontés de cheminées qui menaçaient ruine. On envoya les juvénistes dans le collège de Chyrow, les Pères se logèrent tant bien que mal dans les appartements fortement voûtés du rez-de-chaussée. Que devinrent les pauvres novices ? A la nuit tombante le P. Maître les réunit pour se rendre avec eux à la maison de campagne. Accablés de fatigue, affamés, mouillés jusqu'aux os, ils s'en allaient, le cœur navré. Cependant si désolés qu'ils fussent, ils ne désespéraient pas, car ils emportaient avec eux leur mère et leur espérance : Notre-Dame des Novices. A la maison de

1. Le P. Raczynski était entré dès sa jeunesse dans la Compagnie en Pologne en 1766. Après la suppression il devint archevêque de Gnesen et Posen et primat de Pologne. Voyant les livres des Jésuites vendus à l'encan, il avait acheté plus de 8000 volumes qu'il envoya ensuite aux bibliothèques des Pères de la Russie Blanche. Ayant appris la résurrection de la Compagnie, il sollicita auprès du Souverain Pontife un successeur et la permission de devenir l'enfant de S. Ignace. En 1819, ses vœux furent exaucés. Il commença son noviciat à St-André tout en gardant (sur l'ordre du Souverain Pontife) les insignes épiscopaux. En 1821, il rentra en Pologne, demeura à Tarnopol et à Starawies, s'adonnant aux travaux apostoliques avec nos Pères. Il mourut en 1823, après avoir déposé les insignes épiscopaux et prononcé les vœux de la Compagnie. Ce fidèle compagnon de JÉSUS, pénétré d'amour envers la Ste Vierge, déposa ses décorations nombreuses et son anneau archiépiscopal au pied de la statuette des Novices. Lorsque en 1876, Mgr M. Ledochowski quitta la prison d'Ostrow et passa par Cracovie, le R. P. Provincial François Kautny offrit à l'auguste prisonnier l'anneau du P. Raczynski comme à son successeur sur le siège de Gnesen-Posen.

campagne la statuette fut placée dans la chapelle de communauté. Grâce à la providence divine et à la bénédiction de la Ste Vierge, l'église et le collège furent assez vite restaurés. La charité des bienfaiteurs fit des merveilles : ecclésiastiques et séculiers rivalisaient de zèle et de dévouement. Les uns donnaient leur secours en argent, d'autres apportaient de quoi vivre à nos Pères, ceux qui n'avaient rien à donner offraient leurs bras vigoureux pour les travaux de construction. L'ancien oratoire de N.-D. de Lorette fut agrandi et splendidement décoré grâce aux soins du R. P. Recteur Michel Andrzejczak. Durant la construction la statuette avait été disposée dans une chapelle provisoire où se disait la messe de communauté. Le 10 novembre 1896, la nouvelle chapelle presque achevée fut bénite par le R. P. Provincial G. Szczepkowski, après quoi on procéda à la translation de la statuette. Le R. P. Recteur pour donner plus d'éclat à cette solennité, invita tous les supérieurs de la province. Le cérémonial qu'on suivit à l'occasion de cette fête de famille ressemble à celui de 1839. A l'heure indiquée, tout le monde s'assembla dans la chapelle provisoire en surplis et un cierge à la main. La procession s'avança dans l'ordre suivant : Le R. Père Provincial portait le Très-Saint-Sacrement sous un dais magnifique; il était précédé par quatre Pères: P. Andrzejczak, Recteur de Starawies; P. Mackowski, Recteur de Neusandez; P. Brzakalski, Ministre de Starawies; P. Swiecicki, qui, vêtus de dalmatiques, portaient la statuette sur un brancard. On avançait lentement le long des vastes corridors du collège, et tous les cœurs se réjouissaient de ce triomphe de N.-D. des Novices. Arrivé à la chapelle, le R. P. Provincial célébra la première messe dans le nouveau sanctuaire. Le chœur chanta les litanies de la Ste Vierge et d'autres cantiques. L'autel dans lequel se trouve actuellement la statuette, ne fut achevé qu'au mois de décembre 1897. Le 15 de ce mois, le R. P. Recteur bénit le tabernacle et la niche qui s'élève un peu au-dessus, où il plaça la statuette du Vén. Père Lancicius. Le chœur chanta les litanies de la Ste Vierge, et la cérémonie fut terminée par une exhortation du R. P. Recteur, Ignace Mellin, sur la dévotion à la Ste Vierge.

Voilà l'histoire de la statuette du vénérable Père Lancicius appelée « Notre-Dame des Novices ». Depuis plus de deux siècles, tous les novices polonais l'ont vénérée comme leur Mère bien-aimée et leur protectrice puissante. C'est à elle qu'ils s'adressaient dans leurs besoins dès le premier jour de leur vie religieuse, et ils conservaient un amour affectueux durant toute la vie envers celle qui les avait appelés dans la Compagnie de JÉSUS.

Je termine mon humble récit par la dernière strophe du beau chant *Semper gaudebo*, qui nous a été légué par nos anciens Pères, et qu'ils aimaient à chanter devant la statuette de Notre-Dame des Novices :

Sancta in via
Duc nos, Maria,
Serva per aspera,
Firma per prospera.
Jesu, nos dona
Cœli corona.

P. L. Tomniczak, S. J.

Chyrow, le 22 avril 1898.
Collège St-Joseph.

INDES ORIENTALES NÉERLANDAISES.

La Mission Catholique aux Indes Orientales Néerlandaises.

Relation du P. Asselbergs.

Le mois d'avril dernier un de mes amis m'envoya les *Missions catholiques de Lyon.* Avec un vif intérêt je parcourus les articles sur Pondichéry de M. Fourcade, sur le Haut-Tonkin de M. Girod, sur les Fangs du R. P. Trilles, sur les Canaques du R. P. Guis. J'y trouvai aussi des nouvelles de Rome, de la Turquie, de la Syrie, de la Chine, de Cochinchine, de l'Amérique, etc.

Mais aucun renseignement sur les Indes Orientales Néerlandaises... Et pourtant quelle belle et féconde mission que celle du vicariat apostolique de Batavia. Quoique hollandais, balbutiant avec difficulté la langue française, si harmonieuse à nos oreilles, je me proposai d'écrire quelques lignes, espérant qu'elles intéresseraient.

*
* *

Je commence par rappeler un fait historique peut-être inconnu des catholiques français. C'est que la mission aux Indes Orientales Néerlandaises doit sa naissance à la générosité d'un roi, français de nation. Quand la domination portugaise et espagnole disparut peu à peu dans les Indes Orientales, les Hollandais protestants remplacèrent les catholiques et par mainte entreprise hardie, ceux-ci imposèrent leurs lois aux îles situées à l'est et à l'ouest de Goa et de Malacca. L'autorité de nos compatriotes s'implanta ainsi aux îles des Moluques, à Amboina, à Banda, à Java, à Bornéo, à la Nouvelle Guinée; le drapeau de la compagnie com-

merciale néerlandaise était arboré du cap de Bonne-Espérance jusqu'aux confins de la Chine et du Japon.

Les Hollandais avaient malheureusement juré la perte de l'Église Romaine aux colonies comme dans leur patrie; partout où leurs navires abordaient, la guerre religieuse était déclarée aux catholiques. Que d'églises ont été renversées et brûlées, de crucifix arrachés et détruits, de prêtres bannis et martyrisés, de chrétiens emprisonnés et chassés !

Par des lois atroces la persécution devait se perpétuer jusque dans les siècles futurs : durant plus de deux cents ans nos catholiques étaient exclus de toute autorisation légale aux Indes. Il était rigoureusement interdit à un prêtre de demeurer dans nos colonies, des châtiments sanglants attendaient tout ecclésiastique qui aurait le courage de dire la messe ou d'exercer les fonctions sacerdotales. En 1646 un Jésuite français faillit encourir la peine capitale à Batavia pour être tombé entre les mains de la police au moment où il célébrait le saint sacrifice. C'était le fameux père Alexandre de Rhodes, qui, se rendant de la Chine en Europe, s'était arrêté quelques mois dans cette ville. Il fut condamné à la potence, mais le gouverneur général changea cette peine en une confiscation de tous ses biens ecclésiastiques et en une amende de 400 roupies. Cette situation se prolongea jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle. A cette époque, par suite des conquêtes de Napoléon Ier, la Hollande subit la domination française ; le roi Louis Napoléon monta sur le trône néerlandais et pendant son règne, en 1808, la liberté du culte fut accordée aux colonies des Indes Orientales.

***

Aussitôt deux missionnaires zélés mirent à la voile pour Batavia, afin d'y jeter les fondements de la mission. Ces deux prêtres étaient hollandais, ils se nommaient Nelissen et Prinsen. Je n'ai pas l'intention de dérouler devant vous toutes les péripéties, les difficultés et les obstacles que rencontra l'évangélisation de ces contrées. Les deux missionnaires ne trouvant aucun sanctuaire où réunir le petit nombre de catholiques qui habitait les Indes, se mirent à l'œuvre avec ardeur, et la bénédiction du Seigneur se répandit abondamment sur leurs travaux.

Bientôt la capitale, Batavia, vit ériger une église catholique : Semarang et Soerabaia suivirent de près ; de nouveaux prêtres quittèrent leur patrie et se joignirent aux premiers pour cultiver cette terre abandonnée.

La mission fut alors érigée en préfecture apostolique. Trois préfets se succédèrent, les abbés Nelissen, Prinsen et Scholten ; puis en 1842 fut nommé le premier vicaire apostolique Mgr J. Grooff. Après lui furent élus à cette dignité Mgr P. M. Vrancken, Mgr A. C. Claessens et Mgr W. J. Stael, qui en 1897, mourut durant un voyage dans les îles Moluques. Les missionnaires se répandirent sur les îles de Java, de Sumatra, de Bornéo, de Florès, de Célèbes, de Timor, de Soemba, de Key. Les religieuses

Ursulines, les Sœurs Franciscaines et les Sœurs de Charité ouvrirent de splendides établissements d'instruction et des écoles primaires. Les Frères de Saint-Louis en firent autant. Des orphelinats furent bâtis, des congrégations de jeunes gens des deux sexes furent érigées et l'enseignement de la doctrine chrétienne institué partout.

La statistique suivante nous fournit un aperçu bien clair sur la situation de la mission en ce moment :

La mission comptait à la fin de 1896, 49 prêtres missionnaires, tous membres de la Compagnie de JÉSUS, excepté le curé de Buitenzorg, l'abbé D. Claessens, 17 Frères coadjuteurs de la même Compagnie, 9 Frères de St-Louis et 229 Sœurs de diverses congrégations. Le nombre des catholiques s'élevait à 49072.

Dans le courant de l'année il y eut 3390 baptêmes, 656 conversions de l'hérésie et de l'idolâtrie, 9276 communions-pascales, 335 mariages, 1222 premières communions et 81214 hosties furent distribuées.

La mission la plus peuplée est celle de Maumerie, au centre de l'île de Flores. On n'y trouve que des chrétiens indigènes au nombre de 10868. Les missionnaires y sont divisés en quatre résidences : celle de Sikka, de Maumerie, de Kotting et de Lela ; le supérieur de cette mission est le Révérend Père Edmond Luypen (1), qui partage avec quatre prêtres les travaux apostoliques. Le catholicisme y fut apporté par les Pères Dominicains au seizième siècle, mais resta fort négligé jusqu'au milieu de ce siècle, époque où l'île de Florès fut cédée par le Portugal à la Hollande. Grâce aux labeurs infatigables des Pères de la Compagnie de JÉSUS, la mission de Maumerie jouit d'une grande prospérité.

La mission de Larantoeka, située à l'est de la même île, compte 5000 chrétiens de moins que celle de Maumerie ; néanmoins elle est plus florissante. Voici quelques chiffres qui le prouvent : ils sont pris sur le compte-rendu de l'année 1896.

Baptêmes : à Maumerie, 437 ; à Larantoeka, 369 ; communions pascales : à Maumerie, 962 ; à Larantoeka, 1103. Chiffre total des communions : à Maumerie, 6954 ; à Larantoeka, 7112. Conversions : à Maumerie, 19 ; à Larantoeka, 72. Mariages : à Maumerie, 24 ; à Larantoeka, 37.

La mission de Larantoeka compte 5 prêtres ; les catholiques y sont très fervents ; leur radja (roi) Don Lorenzo, élevé à l'école des Jésuites à Larantoeka, est un chrétien bien instruit et donne l'exemple de la vertu. Toute l'aristocratie du pays et le peuple entier aiment de tout cœur les missionnaires.

La mission du Minahassa, au nord de l'île de Célèbes, compte 4792 chrétiens. Le premier prêtre qui en fut chargé vint s'établir, il y a une dizaine d'années, dans la ville de Menado. Maintenant trois Pères de la Compagnie de JÉSUS y travaillent au salut des âmes. Au dix-septième

1. Le R. P. Luypen vient d'être consacré vicaire apostolique.

siècle, bon nombre d'indigènes avaient été convertis à la religion catholique ; mais tous ces travaux furent détruits par les protestants. C'est la mission qui promet le plus pour l'avenir ; le pays est fertile, la beauté de la nature séduisante, les indigènes y sont d'un naturel bien meilleur que celui des autres habitants de l'Archipel. On suppose qu'ils sont d'origine japonaise et, chose bien remarquable, chez eux aussi se montre un grand attrait pour la civilisation européenne. Voici quelques détails sur cette mission pendant l'année 1896. Baptêmes conférés, 284; communions pascales, 845; premières communions, 117 ; chiffre total des communions, 1894 ; conversions, 57 ; mariages contractés, 31.

Six autres missions appartiennent au vicariat apostolique de Batavia : la mission des Pasoemah à Tandjong-Sakti dans l'île de Sumatra, celle des Chinois dans l'île Banka, celle des Dajaks dans l'île de Bornéo ; puis les missions de Djenilo dans l'île de Timor, de Laora dans l'île de Soemba, de Langgoer dans l'île de Key. Le nombre des chrétiens y augmente toujours ; comme tous sont indigènes, les prédications se font dans la langue du pays, et chaque pays a la sienne. La mission de Djenilo est celle qui compte le plus grand nombre de chrétiens ; ils atteignent le chiffre de 1596. Dès le XVII[e] siècle elle existait sous la direction des Pères Dominicains.

Le peuple de Timor est très sauvage, le sol est très accidenté, avec des montagnes qui percent les nues ; point de chemin, point de bourgades très peuplées ; les indigènes vivent pour la plupart dispersés. Pourtant les missionnaires y ont construit deux églises, une sur le bord de la mer, l'autre dans les montagnes, et deux écoles où les enfants reçoivent l'instruction de la doctrine chrétienne.

La mission de Tandjong-sakti dans l'île de Sumatra, quoique située dans une contrée très fertile, est néanmoins très isolée par défaut de communication ; elle est très difficile à atteindre et à parcourir ; le Mahométisme, tâche d'y gagner du terrain et de paralyser l'action chrétienne.

La mission de Laora dans l'île de Soemba et celle de Sedjiram à Bornéo pour les Dajaks ne le cèdent en rien aux autres comme difficulté. La première lueur de la civilisation n'y avait pas encore brillé lorsque les missionnaires s'y établirent ; les Pères trouvent de grandes peines pour ouvrir ces cœurs endurcis à l'Évangile. La situation est tout autre pour la mission des Chinois dans l'île de Banka, et pour celle des Keyois à Langgoer. Les Chinois se sont montrés toujours de fervents chrétiens. Depuis quelques années ils quittent en bon nombre l'île de Banka pour regagner leur patrie, parce que les mines d'étain, où la plupart d'eux trouvaient du travail, sont presque épuisées. Les Keyois, quoique peu nombreux, sont de bons chrétiens, ils sont assidus à entendre la sainte Messe, à communier régulièrement chaque mois, à faire les prières du matin et du soir tous ensemble dans l'église de la mission.

***

Quittons les îlots qui entourent, comme des paladins fiers et fidèles, l'île de Java, la reine superbe et gracieuse de l'Archipel. Ah ! la belle Java avec ses pyramides de montagnes qui semblent atteindre aux cieux, avec ses plaines d'une fertilité exubérante, avec ses fleuves et ses torrents bondissant sur les pentes escarpées, avec ses milliers de villes et bourgades semées comme des bijoux sur son manteau royal ! Que de millions d'habitants fourmillent dans ses vallées et dans l'ombre des forêts ; quelle riche récolte y recueille, Dieu merci, le moissonneur évangélique !

Au commencement de ce siècle deux prêtres se rendirent aux Indes. En 1845, quinze missionnaires avaient suivi leurs traces ; de 1845 à 1866, 21 confrères vinrent augmenter leur nombre, et maintenant des 49 missionnaires qui cultivent cette vigne 26 travaillent dans l'île de Java. On trouve des églises à Batavia, Semarang, Soerabaia, Buitenzorg, résidence du gouverneur général, Bandong dans le Preangerregentschappen, Ambarawa près de Semarang, Magelang, Djocjocarta, Madioen, Cheribon, Malang, Pasaroean, Fegal. Batavia possède de plus deux chapelles, ainsi que Soerabaia ; Semarang en a une. Les catholiques peu nombreux en 1808, atteignaient en 1845 le chiffre de 6000. Maintenant des 49072 que compte le vicariat il y en a 13000 à Java. C'est à Batavia que les communions sont le plus fréquentes ; en 1896 dans la résidence du vicaire apostolique, on a distribué 26672 hosties. La mission de Semarang compte 2885 catholiques, Batavia 3095, Buitenzorg 568, Cheribon 728, Ambarawa 1477, Djocjocarta 2029, Magelang 548. Le compte rendu de 1896 pour Java porte : convertis., 313 ; baptêmes conférés, 1590, communions pascales, 5034 ; chiffre total des communions, 46947 ; mariages entre catholiques 101, et en tout 147. De plus dans l'armée indienne, qui compte environ 30000 soldats, il y a 5997 catholiques. L'état de la mission de Java est généralement considéré comme très satisfaisant. Sans doute l'indifférence en matière de religion est plus grande aux colonies que généralement partout ailleurs. Les mauvais exemples qui entourent les bons catholiques, la moralité qui laisse à désirer beaucoup, l'isolement où plusieurs d'entre eux vivent durant des années entières, le manque de prêtres sont autant de causes qui amoindrissent les convictions religieuses. Pourtant nous n'avons pas à nous plaindre de l'assistance à la sainte Messe les dimanches, et les églises sont pleines les jours de fête ; même un bon nombre de protestants ne manquent pas d'assister à nos solennités religieuses. De plus la vie chrétienne se montre dans la fréquentation des saints sacrements, dans les congrégations de jeunes filles et de jeunes hommes, dans la conférence de saint Vincent de Paul, dans l'association du Sacré-Cœur, de la communion réparatrice, de sainte Élisabeth, dans diverses œuvres de charité qui toutes jouissent d'une existence florissante. La visite assidue des pauvres et des malades par les

prêtres, le travail dans les hôpitaux et dans les prisons, les voyages évangéliques qui ont lieu l'année entière jusqu'aux bourgades les plus éloignées de l'île, la doctrine chrétienne qui est expliquée dans les centres de population jusqu'à quatre fois par jour, l'établissement d'instituteurs et d'institutrices pour enseigner la doctrine chrétienne dans les villes où ne réside pas un prêtre, sont autant de moyens propres à exciter la ferveur chrétienne.

Hélas ! la mission catholique à Java s'est bornée principalement jusqu'à présent à procurer le salut aux Européens et aux Indos ; de là vient que de tant de millions d'habitants relativement si peu de monde est entré dans le bercail du Seigneur. Et pourtant combien d'actes héroïques, de travaux non interrompus, de prudence, d'énergie et de constance a coûté ce petit nombre d'élus ! Qui veut comprendre ce que signifient ces mots, doit connaître l'état particulier où se trouve la mission en face d'un gouvernement protestant, et d'une multitude imbue des erreurs calvinistes. Oh ! certes, le gouvernement protestant est libéral, il accorde même des subsides aux missionnaires catholiques ; souvent il s'entend reprocher qu'il protège trop les prêtres romains ; les partisans de Calvin montrent du respect pour les missionnaires, ils louent volontiers leur vie désintéressée et vraiment apostolique ; mais pourtant quelle distance les sépare de la sainte Église qu'ils regardent avec défiance et contre laquelle ils nourrissent les soupçons les plus noirs. Que l'activité des missionnaires ne se soit pas étendue à ces milliers d'indigènes Javanais si doux de caractère, tout préparés à embrasser la foi du Christ, oh ! certes, la faute n'en est pas au zèle de nos missionnaires. Avec quelle ardeur ils appellent le jour où ils répandront la doctrine du salut parmi ces malheureux ! Combien de prières sont chaque jour adressées au ciel pour obtenir cette faveur ; que de moyens ont été essayés pour arriver au but ! Dans ces dernières années les Javanais eux-mêmes sont venus aux prêtres pour demander le saint baptême, déjà quelques centaines sont entrées dans le sein de l'Église, et d'autres attendent avec impatience le même bonheur.

Puisse bientôt luire l'aube du jour où l'action évangélique s'étendra jusqu'à ces malheureux pour la gloire de Jésus-Christ et de la sainte Église !

***

En attendant, les prêtres s'adonnent avec un zèle admirable à la tâche de répandre l'évangile parmi les Européens et les Indos de l'île de Java. Trois autres stations ont le même but restreint : celles de Padang et d'Atjeh dans l'île de Sumatra et celle de Macassar dans l'île de Célèbes.

Il y a soixante ans que la ville de Padang, la capitale du gouvernement de Sumatra Ouest, est évangélisée par des missionnaires ; elle compte maintenant près de mille catholiques ; deux missionnaires s'y partagent le

travail. La résidence de Padang a été érigée en vue de l'évangélisation des indigènes de Nias et des Battaks, deux tribus assez nombreuses, qui autrefois montraient un grand attrait pour la foi catholique.

Atjeh est une station militaire ; les marchands y sont en petit nombre; la conversion des indigènes est un pur fantôme. Le gouvernement hollandais fait la guerre depuis plus de vingt-cinq ans avec les Atjehois. Bien des milliers d'hommes y sont morts héroïquement sur le champ d'honneur et reposent à l'ombre du drapeau hollandais. Parmi les soldats venus de toutes les nations de l'Europe et de l'Asie, et parlant les idiomes les plus divers, on compte beaucoup de catholiques. Un aumônier nommé par le gouvernement accompagne depuis plus de vingt ans les troupes sur les champs de bataille. Je ne crains pas de dire que le curé d'Atjeh est une des personnes les plus renommées dans les colonies. Aussi le gouvernement, en récompense de son dévouement et de son courage héroïque, lui a conféré la croix de l'expédition d'Atjeh et l'a fait chevalier de l'ordre du Lion Néerlandais. Une grande solennité a eu lieu, l'an 1894, le jour où on fêta le second lustre de son admission à l'armée ; un cadeau magnifique lui fut offert par toute l'armée en reconnaissance de ses grands services. L'an 1896, Atjeh comptait près de deux mille catholiques ; il y eut 234 communions pascales, 5 conversions d'hérétiques et 63 baptêmes d'enfants.

La résidence de Macassar au sud-ouest de l'île de Célèbes a été érigée à la fin de l'an 1892, par le vicaire apostolique Mgr A. C. Claessens. Un prêtre cultive cette mission et a aussi le soin de tout le gouvernement de Macassar, avec les provinces au nord, au sud, à l'est, de la résidence de Bali et de Lombok. Cette mission est de grande importance, parce qu'elle est le centre du commerce et des communications aux Moluques et que c'est là qu'aboutit la ligne télégraphique qui unit toutes les colonies avec la capitale de Batavia. Le nombre des catholiques y est encore minime. C'est la mission dont saint François-Xavier parle si chaleureusement dans ses lettres; au dix-septième siècle on y comptait un grand nombre de catholiques, la ville possédait 4 églises, et les prêtres séculiers, les Capucins, les Dominicains, les Jésuites travaillaient ensemble au salut des âmes. Hélas ! tout est ruiné; le souvenir même du catholicisme ne paraît plus exister dans les légendes populaires.

Saint François-Xavier passa, l'an 1546, de Malacca à Amboina; il annonça la parole de Dieu aux insulaires, et il parcourut les îles environnantes, Noessa Laut, Honimoa, Ceram; d'Amboina il se rendit à Ternate et à l'île de Moro. Avant lui le gouverneur de Ternate, Galvaoce, pieux chrétien, s'était mis en relation avec les indigènes de la Nouvelle Guinée pour les gagner à la foi catholique. Ni Amboina, ni Céram, ni la Nouvelle Guinée n'ont le bonheur de posséder un missionnaire. A Amboina les protestants ont tout converti à l'hérésie. A Céram le fameux Père Le Cocq d'Armand-

ville essaya d'introduire le christianisme, mais la grande immoralité de ces insulaires anthropophages mit obstacle à la propagation de la foi; de là il se rendit à la Nouvelle Guinée où aucun succès ne couronna ses travaux. C'est là qu'il mourut en mer, martyr de charité en sauvant la vie à un enfant païen qui allait périr avant d'avoir reçu le baptême. La Nouvelle Guinée attend encore toujours ses missionnaires.

***

En parcourant la mission, je n'ai fait mention que très rapidement de quelques écoles ouvertes par les religieux et les religieuses pour l'instruction de la jeunesse. Les écoles, voilà une des splendeurs de notre œuvre; je veux en traiter un peu plus au long dans les lignes suivantes.

A Batavia les grands établissements des Mères Ursulines sont une des merveilles de la cité. Là plusieurs centaines d'enfants reçoivent une première éducation chrétienne. Non seulement les catholiques, mais les protestants eux-mêmes y envoient en grand nombre leurs enfants. L'enseignement comprend l'instruction primaire et secondaire, les langues hollandaise, française, allemande, anglaise, l'histoire, l'arithmétique, la physique, la calligraphie, le dessin, la peinture, la musique, le chant, la broderie, etc., etc., en outre pour les enfants catholiques la doctrine chrétienne, l'histoire sainte, etc. Ces établissements peuvent rivaliser avec tout ce qui existe en ce genre aux Indes. Les premières Mères Ursulines arrivèrent à Batavia en 1856, et fondèrent aussitôt le pensionnat et l'externat de Noord-Wijk. La première supérieure fut la Mère Ursula, qui avait sous sa direction six religieuses. En 1864 le nombre des élèves était de 94. En 1896 il s'élevait à 529. En 1859 les Sœurs ouvrirent un second pensionnat à Weltevreden (Batavia); on y comptait 206 élèves en 1865, et 611 en 1896. Les Mères Ursulines ont aussi ouvert une école de pauvres et un orphelinat pour les filles, dédié à saint Vincent de Paul: 83 orphelines y trouvent un refuge et une éducation excellente. Dans un autre orphelinat, celui de Saint-Joseph, de petits garçons catholiques sont recueillis sous la direction d'une famille chrétienne. Au total les Mères Ursulines à Batavia donnent l'instruction à 1140 enfants qui appartiennent aux plus riches comme aux plus pauvres familles.

A Semarang les Sœurs Franciscaines ont une école fréquentée par 828 enfants dont 652 catholiques et 176 protestants; elles dirigent aussi un orphelinat soutenu par le gouvernement où sont reçus 108 garçons et 208 filles, tous catholiques.

Soerabaia a une école des Mères Ursulines, une autre des Frères de Saint-Louis et un orphelinat. Les Mères Ursulines comptent 542 élèves, les Frères de Saint-Louis 183, et l'orphelinat 32. Comme à Batavia et à Semarang l'instruction se donne pour les catholiques et pour les protestants.

A l'île de Sumatra les Sœurs de Charité ont ouvert une école, qui compte 253 élèves; elle a cinq divisions, et 74 protestants la fréquentent.

***

Outre les écoles pour les Européens, la mission a fondé partout des écoles pour les indigènes chrétiens. La mission du Minahassa en compte à elle seule quatorze. Toutes sont dirigées par des maîtres d'écoles indigènes catholiques. Ils travaillent sous la surveillance des Pères missionnaires, qui visitent régulièrement celles qui appartiennent à leur district. Aucune de ces écoles n'est subventionnée par le gouvernement; tous les frais sont payés par la mission. Un établissement pour l'éducation des futurs instituteurs a été ouvert à Semarang. En moyenne les écoles de Minahassa comptent 40 élèves auxquels on apprend la doctrine chrétienne, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, etc.

Dans la mission de Larantœka deux écoles ont été érigées, l'une sous la direction des Pères missionnaires, l'autre sous la direction des Sœurs Franciscaines. En 1896 l'école des Pères comptait 181 élèves et celle des Sœurs 191. A Larantoeka la première école indigène a été bâtie par la mission. Depuis longtemps les jeunes gens ont une fanfare qui relève l'éclat des fêtes religieuses et profanes. Une grande partie de la journée est consacrée au travail manuel de tout genre, afin de leur apprendre dès l'enfance la noblesse du travail, chose bien inintelligible pour un grand nombre de tribus indigènes.

La mission de Maumerie a trois écoles, deux dirigées par les Pères missionnaires et l'autre par les Sœurs de Charité. Celle des Pères est fréquentée par 97 élèves, celle du curé de Kotting par 28, celle des Sœurs par 115 élèves, enfants de parents catholiques ou des païens qui veulent se convertir. L'insalubrité des environs marécageux de Maumerie a obligé les missionnaires à s'éloigner. Ils ont trouvé sur la côte sud de Flores, au kampong Lela, un beau terrain où ils ont construit de grands bâtiments, et bientôt les Pères, les Sœurs et les enfants iront habiter un pays plus sain.

Dans la mission de Djenilo à Timor on trouve deux écoles, une à Djenilo, l'autre à Phialaran. Celle de Djenilo est fréquentée par 53 enfants, celle de Phialaran par 23. La mission du Key a son école à Langgoer avec 41 enfants, la mission de Soemba à Laora avec 35 enfants. Tandjonk Sakti à Sumatra compte 39 élèves en partie païens. En résumé 4402 enfants reçoivent l'instruction scolaire, dont 2872 externes et 1530 internes.

***

Avant de finir ce bref aperçu sur la mission des Indes Orientales Néerlandaises j'aime à mentionner les faits suivants :

Trois prêtres français ont travaillé dans cette mission, Messieurs Vallon,

Bérard et J. Candahl. Tous trois, à ce qu'il paraît, ont remporté la palme du martyre. Messieurs Vallon et Bérard sont arrivés à l'île de Sumatra en 1832. Partis de Padang ils ont pénétré dans l'intérieur de l'île par le côté nord. Probablement ils ont évangélisé les tribus de Foba; la nouvelle du massacre cruel des deux missionnaires par les indigènes parvint plus tard à la ville de Padang. M. J. Candahl arriva en 1830 à Padang et quitta la mission en 1835. Les annales de notre mission ne donnent aucun renseignement sur la région qu'il choisit à son départ pour exercer son apostolat. Parmi les martyrs du Tonkin durant la persécution du Minh-Menh. de 1833 à 1841, je trouve le nom d'un missionnaire français J. Candahl. Peut-être est-ce le même que l'apôtre du Sumatra. Ces faits ne me permettent-ils pas d'implorer le secours des prières de nos confrères français pour une mission qui par son origine et par le sang des martyrs, se rattache si étroitement aux catholiques de la France? Ah! que les amis du Sauveur nous aident par leurs prières, qu'ils implorent sa bénédiction, afin qu'aux Indes Orientales Néerlandaises la croix de Jésus vivifie tout, illumine tout, sanctifie tout pour l'éternel bonheur de ses habitants et pour la plus grande gloire de Dieu notre Père.

A. J. Asselbergs,
missionnaire apostolique à Macassar,
île de Célèbes.

SICILE.

Une Mission à l'île de Pantelleria.

Extrait d'une lettre du P. Galea au R. P. A. Cisterne.

Malte, San Calcedonio, 17 juin 1898.

Mon Révérend Père Recteur,

P. C.

Je voudrais vous donner quelques détails sur une mission que j'ai donnée le Carême passé, avec le P. Riotta, dans l'île de Pantelleria. Vers le 20 février, un Père passant par Acireale, où je me trouvais, me fit savoir que je devais donner une mission de quinze jours avec le P. Riotta, dans l'île de Pantelleria, à 120 kilom. de la ville de Marsala. Aussitôt je me rendis à Palerme, où je retrouvai mon compagnon, et tous deux nous allâmes à Marsala. Là nous nous embarquâmes sur le « Principe Amedeo ». Après sept heures de traversée nous arrivâmes à Pantelleria. C'est une île volcanique, avec des montagnes très hautes, couvertes de neige en hiver.

Le port a servi jadis de refuge aux galères romaines pendant les guerres puniques, on y voit encore aujourd'hui une jetée qui date de cette époque.

L'île est très pittoresque ; dans l'intérieur se trouve un grand lac d'eau sulfureuse et bouillante. Les chevaux et les voitures, même de simples chariots, y sont inconnus. C'est à âne que se font tous les trajets : l'île peut se vanter de posséder la plus belle race de ce quadrupède.

Avec la ville de Pantelleria, les principaux villages sont ceux de Khamma et de Scauri. L'île compte 8000 habitants qui parlent un bon italien, ce sont pour la plupart des descendants des espagnols, anciens possesseurs du pays. Dans un coin de l'île on parle un idiome qui se rapproche beaucoup du maltais.

Nous prêchions dans l'église principale dont la pauvreté rappelle l'étable de Bethléhem. L'œuvre des tabernacles n'est pas encore établie en ce pays ! Le gouvernement a tari les sources de l'antique richesse du clergé. Aujourd'hui il n'y a dans toute l'île que huit prêtres dont quelques-uns cassés par l'âge.

Mon compagnon me disait n'avoir jamais rencontré chez des femmes une pareille pureté de mœurs. Les habitudes du pays contribuent à leur conservation. Lorsque quelqu'un meurt dans une famille, la femme ne sort plus pendant un an de sa maison ; et comme la mort est aussi le sort des habitants de ce beau pays, il arrive que des femmes passent plusieurs années enfermées chez elles ; de là sans doute l'habitude à peu près universelle pour elles de rester presque toujours à la maison.

Il est regrettable que l'on envoie chaque année dans l'île des *coatti* ou condamnés civils, qui n'y donnent pas toujours la meilleure édification. Le socialisme a aussi ses adeptes dont quelques-uns très ardents.

NÉCROLOGIE.

Province de Champagne.

F. Charles Trub, coadj. 18 janv. 1898, Reims. — P. Laurent Christ, 26 févr., Nancy. — P. François Peltier, 15 mars, Nancy. — P. Nicolas Bouchot, 4 avril, Paris. — P. Louis Fridel, 30 juin, St-Acheul. — P. Nicolas Gonnet, 25 juil., Dijon. — F. Nicolas Pierrat, coadj., 13 sept., St-Acheul. — P. Joseph Jenner, 23 sept., Reims.

Province de France.

P. Louis Rabussier, 9 déc. 1897, Poitiers. — P. Henri de Keruzec, 23 janv. 1898, Brest. — F. Maurice de Courcelles, Scol., 15 févr., Paris. — P. Alexandre de Gabriac, 15 févr., Paris. — F. Jean Bretfeld, coadj., 25 févr., Chang-hai (Chine). — P. Guillaume de Montenon, 25 mars, Poitiers. — P. Adolphe Clément, 17 avril, Paris. — P. Henri Gourdin, 17 avril, Rouen. — P. Jean Aubier, 28 avril, Cantorbéry (Angleterre). — P. François Kiong, 4 juillet, Chang-hai (Chine). — P. Lucien Huard, 18 juillet, Paris. — P. Auguste Séjourné, 25 juillet, Angers. — Mgr Valentin Garnier, Vic. apost. du Kiang-nan, 13 août, Chang-hai (Chine). — P. Fulgence Boué, 21 août, Poitiers. — F. François Denigo, coadj., 6 sept. Versailles. — P. Gustave de la Caunelaye, 22 sept., Nantes. — P. Hervé Salaün, 5 oct., Quimper.

Mgr Valentin Garnier.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Extrait de l' « Écho de Chine. »

MONSEIGNEUR Valentin Garnier est mort dimanche 14 août 1898, à l'église St-Joseph, entouré de ses frères. Il faudrait un livre tout entier pour dire les œuvres d'une vie de 73 ans : nous nous bornerons à en indiquer ici les principaux traits.

Mgr Valentin Garnier est né le 6 mai 1825 au diocèse de Rennes ; il appartint quelques années au clergé de ce diocèse, puis entra dans la Compagnie de JÉSUS à 27 ans, le 24 janvier 1852.

Après quatre ou cinq années de la formation ordinaire dans la Compagnie de JÉSUS, il fut appliqué aux missions étrangères ; de 1857 à 1867 il fut employé à Cayenne comme aumônier des bagnes. Là, il fit connaissance avec plusieurs officiers de la marine française qu'il revit en Chine, et l'affection que ces messieurs témoignaient au vicaire apostolique du Kiang-nan

montre assez quel bon souvenir ils avaient de l'aumônier de Cayenne. Pour ne parler que des morts, qu'il nous soit permis de citer M. Buge, qui, lieutenant de vaisseau, avait aimé l'aumônier de Cayenne, capitaine de vaisseau le retrouvait avec joie à Chang-hai, et, amiral, restait en correspondance avec lui jusqu'à la mort.

En 1868, le P. Garnier était envoyé de Cayenne au Kiang-nan. Ses premiers ministères furent dans cette même église St-Joseph où on fait ses funérailles en 1898.

De 1869 à 1873, il exerça le saint ministère auprès des Chinois dans notre Préfecture, la ville de Song-kiang. On y voyait encore les ruines d'une église chrétienne, bâtie sous Kang-hi, confisquée sous Kien-long. M. de Lagrenée avait obtenu en 1848 un décret impérial d'après lequel cette église devait être rendue aux missionnaires, mais pendant plus de vingt ans les mandarins avaient refusé cette justice. C'est le P. Garnier qui sut enfin obtenir que cette église fût rendue au culte. Elle a été relevée sur les fondements de l'ancienne, et est encore le centre des nombreuses chrétientés de Song-kiang.

De 1873 à 1877, le P. Garnier fut employé dans les missions plus intérieures. Les œuvres s'y développaient rapidement ; il fallait une organisation nouvelle. Le P. Garnier fut nommé Supérieur de tous les missionnaires du Kiang-nan occidental, depuis Tcheng-kiang jusqu'à Ngan-king, puis du seul Ngan-hoei. Les chrétiens du Hou-pé émigraient en assez grand nombre de leur province trop peuplée dans le sud du Ngan-hoei dévasté par les rebelles Tai-ping : il fallut organiser ces chrétientés naissantes. Ce fut au milieu de difficultés incroyables. Qu'il suffise de citer ce fait. En un gros village près duquel les chrétiens étaient venus s'établir, les païens s'ameutèrent contre le P. Garnier, envahirent l'auberge où il s'était arrêté, s'efforcèrent par les moyens les plus vils de lui faire perdre patience : un seul coup qu'il eût porté, eût été le signal de sa mort. Pendant une heure ces gens stupides tinrent le P. Garnier debout sur une table sans pouvoir obtenir de lui autre chose que des paroles de douceur et de prédication évangélique. Vaincus par cette douceur ils le laissèrent continuer son œuvre.

Au mois de juillet 1877, le P. Garnier était nommé Recteur de Zi-ka-wei, et le 29 avril 1879, Évêque titulaire de Titapolis et Vicaire Apostolique du Kiang-nan.

En ce nouveau poste, la vie de Mgr Garnier a été assez publique pour que l'on puisse se souvenir de ses œuvres principales ; qu'il nous suffise de donner quelques indications.

Quand Mgr Garnier était nommé Vicaire Apostolique du Kiang-nan, cette mission comptait 52 Prêtres européens, 26 Prêtres chinois. A sa mort, elle comptait 111 des premiers, 40 des seconds.

Elle comptait 95,000 chrétiens en 485 chrétientés ; elle compte 112,000

chrétiens en 817 chrétientés, et 25,000 catéchumènes qui se préparent au baptême.

Pendant son épiscopat les œuvres de prédilection de Mgr Garnier étaient son séminaire pour la fondation duquel il quêta longtemps, et qu'il put établir sur des bases solides à Zi-ka-wei et à Tong-ka-dou. 55 jeunes Chinois des meilleures familles chrétiennes s'y préparent au sacerdoce.

Puis encore la diffusion des Saintes Écritures. Mgr Garnier fit faire une traduction des quatre évangiles qui est répandue dans les provinces de Chine. On en loue fort le style et l'exactitude.

Mgr Garnier a encore donné naissance à une œuvre qu'il aimait paternellement, l'Institut des Frères de la Mère de Dieu, dont le siège est dans l'intérieur de la ville de Chang-hai, auprès de l'ancienne église des temps de Kang-hi, rendue à la mission par le Général Montauban en 1860. Cet institut a pour but de former des Frères chinois pour les écoles des chrétientés. Cet institut ne compte encore qu'une trentaine de membres, mais il est établi dans des conditions qui semblent assurer son développement.

On connaît assez la mission du Kiang-nan pour juger des autres œuvres de Mgr Garnier. Un homme qui a dépensé 30 ans de sa vie pour le bien des Chinois, dont les œuvres ont eu et gardent encore la prospérité que l'on sait, est certainement un bienfaiteur de la Chine. Les empereurs élèvent des arcs de triomphe, des temples à des mandarins dont les œuvres sont loin d'égaler celles de Mgr Garnier. Les mandarins du Kiang-nan, surtout ceux de Chang-hai, feraient preuve de haute intelligence en prenant l'initiative de faire construire en souvenir de Mgr Garnier quelque monument qui perpétuât son souvenir et continuât le bien qu'il a voulu à la Chine; un hôpital par exemple pour les seuls Chinois dont ils confieraient l'administration aux frères de Mgr Garnier.

***

Nous n'avons que peu de mots à ajouter à la notice biographique qu'un des meilleurs collaborateurs du regretté Mgr Garnier a bien voulu nous envoyer.

Nous pourrons cependant insister sur les qualités extérieures de Sa Grandeur. Sa bonté, son affabilité, en faisait un véritable charmeur, et tous ceux qui l'ont approché sont unanimes à reconnaître la droiture et la fermeté de son jugement.

Il laisse derrière lui un bien bel exemple que ses successeurs seront avides de suivre : marcher sur ses traces sera la garantie de leurs succès. Laisser un tel renom sur terre, n'est-ce pas un avant-goût des joies d'un autre monde ?

Maladie et mort.

Extrait des « Nouvelles de Chine. »

Nous avions tous remarqué que les forces de Monseigneur diminuaient ; cependant on pensait que cette défaillance nous le laisserait encore quelques mois, un an même et plus. A la fin de juin, Sa Grandeur avait pu supporter les fatigues de trois ordinations à Tong-ka-dou. Au 14 juillet, Monseigneur avait voulu se trouver à la réunion des Français chez le consul. Au 19, Monseigneur avait tenu à aller avec quelques Pères dîner chez les Lazaristes. Au 24, Monseigneur avait voulu aller à Tong-ka-dou pour assister aux examens des séminaristes et à la clôture des vacances des PP. Chinois, et avait dîné gaiement avec eux. Sa Grandeur avait même annoncé qu'il voulait de là aller à Zi-ka-wei où on devait célébrer, le 26 juillet, les 25 ans de Chine du P. Terrien, mais les forces le trahirent en chemin, et il rentra à Yang-king-pang.

Pendant le commencement du mois d'août, Monseigneur souffrit beaucoup des chaleurs ; il disait souvent ses souffrances ; cependant, semble-t-il, ni lui, ni nous, personne ne prévoyait une mort prochaine. Le 5 août au matin, il demanda qu'un prêtre l'assistât à la messe. Pendant les jours suivants cette précaution fut encore prise. Le 10 août, Monseigneur dit encore la messe. Le 11, il essaya, mais dut y renoncer dès les premières cérémonies. Cependant il disait encore son bréviaire (qu'il trouvait bien long) et ses chapelets ordinaires. Le jeudi 11 au soir, il appela le Père auquel il se confessait à Yang-king-pang, lui dit qu'il se sentait fort mal, mais il s'accusait surtout de lâcheté contre les difficultés de la saison. On lui dit de ne plus essayer de dire la messe, de se remettre entièrement entre les mains de Dieu. Le P. Ministre survint qui obtint alors que le malade se laissât transporter à l'infirmerie.

La nuit du 11 au 12 fut mauvaise. Monseigneur y souffrait beaucoup de la chaleur : plusieurs Pères ou Frères durent le visiter pendant cette nuit. Le vendredi 12 au matin, on le transporta à l'infirmerie : dès lors il n'avait plus l'entier usage de sa connaissance. Le médecin appelé prononça le mot de « congestion », et jugea que la mort pouvait venir promptement. Seulement alors on comprit l'imminence du danger. Le samedi 13 à 6 h. du soir, le R. P. Supérieur, accompagné de 12 à 15 Pères ou Frères, donnait l'extrême-onction. A l'absolution qui la précéda, Monseigneur avait encore ébauché un signe de croix. Le P. Supérieur ayant dit à l'oreille du malade qu'on allait lire pour lui la profession de foi, il fit un signe certain d'assentiment.

Le dimanche 14, dans la matinée, Sa Grandeur donna encore le même signe à la proposition qui lui fut faite d'une nouvelle absolution. Cependant il était étendu sur son lit, semblait n'avoir plus de connaissance, mais dans

une tranquillité telle qu'on n'hésita pas à permettre à bien des chrétiens, à plusieurs européens, de venir le voir une dernière fois. A 2 h. de l'après-midi, 15 ou 20 Pères ou Frères, précédés du R. P. Supérieur, se réunirent autour du lit pour réciter les prières des agonisants. Vers 4 ou 5 h. les poumons commencèrent à se congestionner; un râle doux et peu douloureux, semble-t-il, annonça la fin. Enfin à 6 h. 15, Monseigneur expirait doucement au milieu des Pères présents à Yang-king-pang qui récitaient le « Proficiscere anima christiana... »

Le lundi 15, fête de l'Assomption, à 5 h. du matin, on exposait le corps revêtu des ornements pontificaux dans le parloir où les chrétiens européens et chinois qui venaient à la messe purent vénérer leur pasteur. A 10 h., il fut mis dans le cercueil sous les orgues de l'église : il y resta jusqu'au soir. Le salut du S. Sacrement, à 4 h., fut la première cérémonie sacrée faite devant la dépouille de notre Évêque. Ce n'est qu'après le salut qu'on put préparer les obsèques du lendemain.

Obsèques de Mgr Garnier.

On lit dans l'*Écho de Chine* du 17 août : « Hier à 8 h., grand' messe solennelle en l'honneur de Sa Grandeur avec le concours de toute la maîtrise sous l'habile direction du P. Rouxel. Sur le catafalque on avait déposé de nombreuses couronnes. Une des plus belles venait du consulat général de France. Dans l'église, trop petite pour la circonstance, se pressaient Européens et Chinois, qui avaient tenu à payer ce dernier tribut à la mémoire de Mgr Garnier.

« La cérémonie officielle à 5 h. du soir était des plus imposantes. Le Père Rouxel recevait les invités. On avait réservé des sièges pour les personnages officiels. A droite du cercueil, M. de Bezaure, consul général de France, les commandants Thesmar et Texier, le Dr Stuebel, consul général d'Allemagne et doyen du corps consulaire, M. Valder, consul général du Portugal. Perpendiculairement et du même côté : M. de Uriarte, consul général d'Espagne, M. Dmitrewski, consul général de Russie, M. Brenan, consul général d'Angleterre, M. Rocher, commissaire des douanes de Chang-hai. A gauche les autorités chinoises : LL. EE. Nieh, trésorier de la province, et Ts'ai, Tao-tai de Chang-hai, le sous-préfet, les juges de la Cour Mixte, M. Fung Yee et M. Wouang. Tous les consulats étaient représentés.

« Nous ne citons aucun des noms des personnages non officiels présents : tout Chang-hai était là. M. de Bezaure, M. Claudel, M. Hauchecorne, M. Grailler, M. Feer, étaient en tenue officielle ainsi que le consul général du Portugal, M. Valder.

« Après une marche jouée en guise d'entrée par la musique municipale massée dans la tribune gauche de la nef, le service commence conduit par le R. P. Paris, Grand-Vicaire et Supérieur général de la Mission, assisté du

P. Meugniot, Procureur des Lazaristes, du P. Robert, Procureur des Missions Étrangères, du P. Simon, Recteur de Zi-ka-wei, et du P. Deffond, Ministre de la section de Sou-tcheou. Ces Pères remplaçaient les 5 évêques qui, aux obsèques des évêques, officient d'habitude.

« Au début de la cérémonie le R. P. Colombel a lu d'une voix émue une oraison funèbre. Il a retracé en quelques lignes la vie et a surtout insisté sur la haute piété du défunt.

« L'église était toute tendue de noir. Sur le côté des banderoles noir et argent alternaient avec des draperies du même genre. Trois immenses bannières attiraient les regards : l'une, jaune, avait été envoyée par S. E. Nieh ; l'autre, bleue, par le Tao-tai ; la troisième, rouge, par le Sous-Préfet.

« Les honneurs étaient rendus par une compagnie de débarquement de l'*Éclaireur* et une autre du *Jean Bart*, un piquet d'agents de la Garde. Les soldats du Tao-tai faisaient la faction dans la rue.

« A l'issue de la cérémonie, c'est-à-dire après les cinq absoutes, le cortège se formait dans l'ordre suivant :

Tambours et clairons de l'*Éclaireur*.

La garde municipale.

Les soldats du Tao-tai.

La croix et les enfants de chœur.

La procession des jeunes filles des Enfants de Marie, toutes habillées en blanc, bannière en tête.

Les dames Auxiliatrices.

Les sœurs de St-Vincent de Paul.

La congrégation des Enfants du Sacré-Cœur.

Le cercle catholique.

Les élèves de l'école municipale.

La musique municipale.

Une soixantaine de Pères en habit de chœur, avec un cierge à la main.

Le clergé officiant.

Le cercueil porté par 16 hommes en chapeau de cérémonie.

Un piquet de marins de l'*Éclaireur* et du *Jean Bart*.

Les couronnes portées par des enfants des écoles des Frères Maristes.

Le consul général de France entouré de LL. EE. Nieh et Ts'ai.

Les commandants des deux navires de guerre français.

Le personnel du consulat général de France.

Le corps consulaire.

La foule des invités.

« Pendant le trajet la musique municipale a joué une marche funèbre. En passant devant le consulat général de France, le pavillon a salué le cercueil.

« Mentionnons ici que tous les consulats avaient mis leurs pavillons en

berne pour la circonstance... Nous devons féliciter la police municipale et les autorités chinoises, du bon ordre qui n'a cessé de régner durant toutes les phases de la cérémonie... Arrivée à la jetée du quai de France la procession s'est arrêtée. Le cercueil a été mis à bord de la barque épiscopale décorée pour la circonstance et que remorquait une chaloupe à vapeur gracieusement offerte par M. Jones, qui, obligé de s'absenter, a tenu à envoyer une fort belle couronne pour les obsèques. Grâce à l'obligeance des Pères de la Mission — ce dont nous les remercions sincèrement — nous avons pu prendre place à bord de la chaloupe et aller jusqu'à Tong-ka-dou, où le cercueil a été débarqué, non sans difficulté, et remis au clergé qui l'attendait là-bas en grande pompe.

« Les autorités chinoises avaient tenu à pavoiser le débarcadère et avaient envoyé des artificiers. Ils ont salué de bombes et de pétards l'arrivée du cercueil de l'Évêque français dont la suprême bonté et la beauté toute particulière avaient tant de fois séduit les Chinois. De grandes jonques appartenant à des chrétiens de Tong-ka-dou avaient mis leurs pavillons en berne : une croix noire sur champ blanc. Cette marque de respect était vraiment touchante. A 8 h. nous étions de retour à Chang-hai. C'est ce matin que doit avoir lieu l'inhumation définitive dans le caveau que Mgr Garnier s'était fait construire près de celui de son prédécesseur, à l'inhumation duquel il avait présidé lui-même. »

Le mercredi matin 17, l'église de Tong-ka-dou était remplie de monde. Le R. P. Supérieur encore une fois chanta une messe de Requiem, fit l'absoute, et le cercueil fut immédiatement déposé dans le caveau qui lui était destiné. C'est du côté de l'évangile de l'autel de S. Ignace sous le tableau de S. Louis de Gonzague. Lorsque, il y a 19 ans, Mgr Garnier avait présidé à l'enterrement de Mgr Languillat au côté de l'épître sous le tableau de S. Stanislas, Sa Grandeur avait voulu qu'on préparât dès lors pour lui ce second caveau en tout semblable au premier.

C'est là que reposent les deux évêques qui ont gouverné notre mission de 1865 à 1898.

Le Père G. de Montenon.

Lettre du R. P. Barbier.

25 mars 1898.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL.

P. C.

NOTRE cher Père de Montenon s'est endormi dans le Seigneur ce matin vers onze heures.

L'anémie s'ajoutant à la congestion a rapidement déterminé une suffocation douloureuse, plus rapide encore que nous ne l'avions prévu, il y a deux jours.

Cette mort laisse un grand vide parmi votre famille de Saint-Joseph, parce que le Père qui vient de nous quitter était un homme de grand esprit surnaturel, de piété rayonnante, de fidélité et discrétion religieuse portées à un degré rare, et d'une obéissance parfaite.

Mais sa mort même a été pleine de consolations, même pour nous, à cause des leçons qu'elle nous a données et des promesses du ciel dont elle contenait pour lui des manifestations sensibles.

Ce qu'elle a eu de plus frappant, c'est un calme, une paix, je dirais une assurance que rien n'a troublé un instant.

Vous savez que depuis l'an dernier ses forces, déjà si réduites, s'étaient encore diminuées. A plusieurs reprises, il avait manifesté la prévision d'une fin prochaine, et en désignait l'époque en disant que ce serait pour cette année.

Depuis quinze jours environ les symptômes inquiétants s'accentuaient. Cette fin d'hiver l'éprouvait beaucoup. Il y a quelque temps il se plaignit d'un peu d'oppression, et en même temps d'un dégoût absolu des aliments. C'était le premier effet d'un mal qui devait l'enlever en si peu de temps.

Dimanche, jour de la réunion annuelle de nos anciens élèves et de sa fête de congrégation, il était encore debout, allant et venant, mais dans un état d'épuisement visible et portant sur son visage les signes d'une profonde altération de santé.

Tout ce qu'on essayait pour lui rendre un peu de force, ne réussissait à rien. Enfin la congestion augmenta et presque en même temps on constatait de l'albumine. Mercredi soir on vit que les reins ne fonctionnaient plus. La maladie devenait inquiétante sans que le dénouement se montrât si proche. Le cher Père communia dans la nuit.

Hier l'oppression et la suffocation avaient encore augmenté. Mais ce fut cette nuit seulement que le danger se fit sentir immédiat.

Vers 11 h. du soir le Père eut une crise d'étouffement qui lui fit croire sa fin arrivée. Il devait encore souffrir douze heures.

A minuit je devais le communier comme la veille. Il me demanda de faire venir le Frère infirmier pour savoir s'il ne serait pas bon de procéder à l'extrême onction. Comme je lui répondais que je pensais attendre le matin : « C'est vrai, répondit-il, ce serait une consolation pour la communauté; comme le Frère infirmier voudra. » Après avoir un peu hésité, je me déterminai à ne pas attendre, de crainte de nouvelle crise.

Lui ayant d'abord donné la sainte communion, une heure après je lui donnai les derniers sacrements, assisté seulement par le P. Ministre et le Frère Infirmier. Le Père suivait toutes les cérémonies.

Après un peu de temps, il me fit signe d'approcher, et se mit à parler. Les phrases étaient entrecoupées par une respiration de plus en plus haletante, mais la pensée demeura toujours nette dans cet entretien. Voici fidèlement, je puis dire textuellement, ses paroles :

« J'ai deux commissions à vous donner.—Vous écrirez à mes deux sœurs qui sont religieuses. — Mon frère Jean, j'espère que je pourrai le voir ; si je ne le vois pas, dites-lui que je bénis son foyer, et que je serai un protecteur pour les siens là-haut. — Il me dit aussi quelques mots de son cousin Charles et des autres. — J'ai une grande reconnaissance à tous les Supérieurs de la Compagnie, au Père Provincial. — Vous écrirez en Chine au P. Wieger, pour lui annoncer ma mort. Il m'a soigné à Jersey avec un dévouement pour lequel je lui ai une reconnaissance éternelle. — Vous ferez aussi prévenir par le P. Barthélemy le Père Nicot, qui a été plein de charité pour moi. »

Je lui fis entrevoir que la fête de l'Annonciation pourrait être le jour de son entrée au ciel. Il me dit à ce sujet, à divers intervalles : « J'en ai eu la pensée le premier jour où je me suis senti malade — c'est l'anniversaire du jour où j'ai prêché pour la première fois aux élèves — c'est la fête de congrégation — mourir aujourd'hui, ce serait l'idéal ! Et à plusieurs reprises nous revînmes sur ce désir. Il ajoutait : S'il faut souffrir encore tout un jour! Enfin il faut finir comme cela. — La pauvre machine est bien difficile à détraquer. »

A un autre moment : « Qu'on ne fasse pas de notice sur moi; le petit article comme pour tout le monde. »

Il me pria de m'occuper du goûter que ses congréganistes devaient donner la semaine prochaine aux vieillards des Petites Sœurs des pauvres. — Il me parla aussi de sa congrégation, me recommanda l'un ou l'autre enfant, me promit de prier pour eux tous.

Ce que je ne puis traduire, c'est le sentiment de piété profonde et sereine qui se répandait sur tout.

Très longtemps il tint sa main posée sur le crucifix que j'avais placé à sa portée, avec une petite image de Jésus dans la crèche qu'il aimait beaucoup.

Il me dit de lui-même, en le regardant: « Ce qui a été mon idéal toute ma vie, c'est le petit Famulus de la Sainte Famille, » et il expliqua en paroles entrecoupées le rôle qu'il s'était plu à remplir.

Puis de cette idée de la charité et de l'humilité envers tous, il passa à la Compagnie à propos des sentiments de confiance que je lui suggérais : « J'ai toujours compté sur le bon Dieu, et sur la vocation, c'est à cette confiance que je dois d'avoir fait plus de choses et de meilleures que j'en étais capable. »

A un moment je lui dis : « Voyez comme le bon Dieu a été bon pour vous ! — Oh ! oui, il a été si bon dans ce qu'il m'a accordé et dans ce qu'il m'a refusé, que je n'ai à cette heure qu'à me jeter dans ses bras ! » Sans cesse il répétait : « Mon bon Jésus. »

Un peu après deux heures, le voyant de plus en plus oppressé, je lui pro-

posai de réciter les prières des agonisants. — « Volontiers », répondit-il; et je le fis.

Le reste de la nuit se passa comme les heures précédentes, dans une lutte de plus en plus pénible contre l'étouffement qui progressait d'heure en heure.

Vers huit heures du matin nous crûmes la dernière heure déjà venue, et les Pères étant entrés, nous récitâmes de nouveau les dernières prières. L'agonie se prolongeait cruelle.

Notre cher malade écoutait avec connaissance les invocations que son confesseur ou moi lui suggérions et souvent donnait des signes d'assentiment à ces pieuses pensées.

Vers 10 heures arrivèrent d'abord ses cousins, M. Charles de Montenon et E. de Baudus, puis son frère Jean, officier-instructeur à St-Maixent.

Quoique privé de la parole, il les reconnut très bien. Je lui rappelai ses paroles de la nuit, et il traça seul avec son pouce un signe de croix sur le front de son frère agenouillé au pied de son lit.

Puis il eut un dernier réveil, un effort de vie, se redressa et nous fit des gestes d'encouragement et d'adieu.

Le Père Ministre eut l'heureuse pensée qu'on pourrait lui amener ses congréganistes. Je le lui proposai. Il fit signe qu'il en serait heureux. Aussitôt les élèves de 1ère division, prévenus qu'ils pouvaient venir à leur gré lui dire adieu, se présentèrent par groupes. Ils s'agenouillaient devant son lit. Le Père les bénit avec une émotion visible et un air de paternité religieuse qui avait quelque chose d'imposant. Je lui prêtai quelques paroles à leur adresse, qu'il fit signe d'approuver. Les derniers qui entrèrent furent à peine reconnus. Il était environ 10 ½h. Tout d'un coup le regard s'était voilé, — la tête se renversa, — l'air ne s'échappa plus de sa poitrine qu'à intervalles prolongés ; et après vingt minutes de cette dernière agonie, nous lui fermâmes les yeux. Les élèves du collège se réunirent tous à la chapelle à midi moins un quart. Je leur annonçai cette fin si rapide et si belle ; et ensemble nous priâmes pour ce Père très aimé.

Oui, en vérité, *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* Que Dieu nous fasse à tous une mort semblable.

Emm. Barbier, S. J.

Le Père Clément Faller.

Lettre du P. Magouet.

Sao Leopoldo le 1er juin 1898.

Mon Révérend Père,

P. C.

Dans une lettre précédente, je vous ai parlé du bon Père Faller qui est mort dans notre collège, le 26 février 1897, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il était français, mais appartenait à la province d'Allemagne qu'il avait gouvernée comme Provincial à deux reprises différentes. Il fut aussi Recteur Magnifique de l'université de Quito, sous Garcia Moreno. Les dernières années de sa vie s'écoulèrent ici ou à Porto Alegre, et, malgré son grand âge, il se dévoua, aussi longtemps que possible, au salut des âmes, par le moyen des sermons et surtout des confessions et des bons conseils. Beaucoup de personnes de la meilleure société l'avaient choisi pour directeur et lui donnaient des preuves de leur respect, comme il est rare de le faire dans ce pays, où généralement le prêtre est fort peu estimé. En apprenant sa mort, tous ses anciens pénitents manifestèrent leurs regrets et commencèrent à louer son zèle, sa piété, sa prudence, ses vastes connaissances et surtout sa grande bonté. La presse même, tout hostile qu'elle soit, dut se résigner à publier le panégyrique que l'on faisait d'un Jésuite. Un homme des plus notables du pays, le Baron de Jacuhy, demanda à nos Pères la permission d'élever un monument à son ami vénéré.

C'est un grand crucifix de pierre, sculpté avec beaucoup de délicatesse, et placé sur un assez haut piédestal où est gravé le nom du Père Clément Faller et celui de cette famille reconnaissante.

Le jour fixé pour la plantation de la croix, ce monsieur vint de Porto Alegre avec deux dames, assister à une Messe de Requiem, dans notre collège. Tous les élèves en uniforme étaient présents et toute notre nombreuse communauté. Dans l'après-midi, tout le monde se rendit à la maison de campagne, à une demi-heure du collège, c'est là que se trouve notre petit cimetière, où reposent déjà, près du P. Faller, une vingtaine de nos Pères et Frères. Le Baron de Jacuhy fit alors un bel éloge du vénérable prêtre dont toute la vie avait été consacrée au service de Dieu et au véritable bien de ses semblables. L'un de nos Pères, le P. Schlitz, remercia, au nom de la Compagnie, ce généreux ami d'un Jésuite, et fit remarquer aux élèves combien il est rare, à l'époque où nous vivons, et surtout dans ces contrées, de trouver une pareille gratitude envers un prêtre.

En union de vos prières et SS. SS.

Tout à vous en N. S.

Louis Magouet, S. J.

VARIA

Départs de missionnaires.

POUR la mission du *Kiang-nan* : Les Pères Robert de Beaurepaire, Joseph de Moidrey, Antoine Weckbacker, Charles Barraud, et les Frères coadjuteurs Joseph Aguinagalde, Auguste Datin et Pierre Souron, de la province de France.

Pour la mission du *Tcheu-li S. E.* — Le P. Gissinger de la province de Champagne.

Pour la mission de *l'Alaska*, le P. Rogatien Camille, de la province de France.

CHINE. — *Chang-hai.* — Les fêtes du quatrième centenaire de Vasco de Gama ont été brillamment célébrées à Chang-hai du 17 au 20 mai inclusivement. Le premier jour, à 4 h. du soir, il y a eu à l'église de St-Joseph de Yang-king-pang un salut solennel avec chant du « Te Deum » ; Monseigneur pontifiait. Tout le corps consulaire était présent. Le dimanche suivant, messe d'actions de grâces avec sermon en Portugais par le Frère Alves, à Hong-keu. Énorme assistance pour les deux cérémonies.

Le 28 juin les PP. Alves (de la mission de Macao), Gautier, Lebez, Pé, Tsu et Yu, S. J. ont été ordonnés prêtres par Mgr Garnier à Tong-ka-dou, ainsi que le P. Tsang, du clergé séculier, dont la famille, originaire du Hou-pé, a émigré à Ning-kouo-fou.

Le 28 juillet on a fêté à Zi-ka-wei les 25 ans de Chine du P. Constant Terrien.

FRANCE.

BOURGES. — « Une visite à l'œuvre de la jeunesse catholique Berrichonne » : tel est le titre d'une brochure écrite par M. Daniel Main, vice-directeur de l'œuvre. Guidé par lui, on fait une visite complète au local où se développe cette œuvre de jeunesse sous la direction du R. P. Caron : salles de jeux, bibliothèque, salle de conférence, cours de récréation, grande salle de réunion, chapelle, tout y est réuni de ce qui peut donner à la jeunesse cette multiple formation religieuse, sociale, professionnelle et physique qui se résument dans ces deux mots de la devise de l'association : Religion — Patrie.

PARIS. — *Vaugirard.* — Cette année, à l'occasion de la fête de M. le Directeur, on a inauguré dans le jardin du parloir le monument élevé à la mémoire du R. P. Olivaint, ancien Recteur du collège. C'est une statue qui le représente en pied. Deux discours ont été prononcés : l'un par le R. P. Le Cain, Sous-directeur de l'école, l'autre par M. Henrotte, au nom des

anciens élèves, de ceux surtout qui ont connu et aimé le Père Olivaint.

Conférence Olivaint. — Le mercredi 15 juin, la conférence Olivaint a tenu la séance solennelle de clôture de ses travaux de l'année. Cette séance a été présidée par M. Émile Ollivier de l'Académie française. Voici le début de son discours :

Messieurs,

« J'ai répondu à votre appel sympathique d'abord parce que vous êtes la jeunesse. Les hommes de mon âge, qui ne veulent pas que les années les courbent ou les glacent, qui, jusqu'à la fin, veulent se tenir debout, et alors qu'ils n'ont plus la force de descendre dans l'arène, les mains levées sur la tête des jeunes combattants, trouvent un vivifiant réconfort à venir se réchauffer à votre flamme.

« Je remercie votre Président de m'avoir donné ce cordial par son discours, si vibrant et si élevé, plein de souvenirs et d'allusions qui m'ont charmé et touché. Loin de trouver d'une ambition présomptueuse ses nobles aspirations, je l'en félicite.

« Une seconde raison a motivé mon empressement à me rendre ce soir parmi vous. C'est un ancien souvenir qui m'est resté cher.

« A une certaine époque, on introduisit dans le Parlement une interpellation contre les Jésuites. C'est une fantaisie qui, à des époques presque périodiques, saisit quelques esprits échauffés *(Très bien ! très bien ! et rires)*. Il y avait alors quelque intérêt à savoir ce que j'en penserais. Un religieux vint me le demander. On m'annonça le P. Olivaint. Je n'avais jamais entendu encore ce nom, qui retentira éternellement dans les annales de la sainteté et du martyre *(Vifs applaudissements)*.

« Je vis devant moi un homme aux traits irréguliers mais pétillants de grâce, de bonté et d'esprit. Il me parla longtemps, je l'écoutai avec respect et, le lendemain, il m'écrivit :

Monsieur,

« Je vous remercie de l'esprit de vraie liberté et de loyale justice avec lequel vous avez bien voulu m'entendre.» Aucun hommage ne m'a été plus sensible. Je l'ai retenu, et c'est pourquoi je suis heureux aujourd'hui de me trouver au milieu de vous dans cette conférence placée sous le patronage de son nom *(Applaudissements)*.

École libre St-Ignace. — Un nouveau corps de bâtiments a été construit, le long de la rue de Madrid, sur l'emplacement du petit jardin qui s'étendait entre le petit collège et la maison portant le n° 12.

Ouvrage couronné par l'Académie Française. — Au mois de mai dernier, l'ouvrage du P. Longhaye, *Histoire de la littérature française au XVII*e

siècle, a été couronné par l'Académie Française (prix Montyon) sur un rapport très flatteur de M. Brunetière.

ANGERS. — *3e An.* — Les Tertiaires sont au nombre de 30 et appartiennent aux provinces suivantes : France, 9 ; Champagne, 7 ; Lyon, 9 ; Angleterre, 2 ; Belgique, 1 ; Rome, 2.

POITIERS. — *École libre St-Joseph.* — Une nouvelle grande salle de séance a été construite dans l'ancien jardin qui fait suite à la cour de 3e division. L'entrée de la tribune des élèves donne sur le corridor du P. Préfet. De chaque côté de la salle, la tribune se prolonge par un balcon courant le long du mur et rejoignant par un escalier les portes de côté de la scène.

Autre accès par le couloir du rez-de-chaussée. En outre à droite et à gauche nombreuses portes, donnant les unes sur un terrain vague, prolongeant la cour de 3e div., de l'autre côté, sur une petite esplanade rejoignant la terrasse. En cas d'accident, la salle serait très rapidement évacuée. Mais que craindre avec la lumière électrique ?

Les murs sont simplement décorés, mais avec goût. De même le plafond ; tout a été fait avec soin et est bien fini.

La scène est vaste, les coulisses larges. Il y a assez de hauteur pour enlever les toiles de fond sans avoir à les rouler.

Partout lumière électrique artistiquement distribuée. Lampes de différentes couleurs que l'on peut allumer par séries de couleurs pour varier les effets, et auxquelles l'on donne à volonté plus ou moins d'intensité.

Le costumier est admirablement aménagé dernière la scène. Deux étages, larges salles avec alcôves, 40 au moins. Et au cas où le nombre de figurants serait très considérable, le dessous de scène est disposé avec bancs et porte-manteaux.

La chapelle de la congrégation de 1e division a été restaurée l'an dernier par les soins du P. de Montenon, directeur de la Congrégation. Si l'ancien et riche mobilier n'a pas changé, les peintures ont été complètement renouvelées. De plus deux grandes fenêtres, formant symétrie avec celles donnant sur la cour de 4e division, ont été percées à droite, dans le mur du corridor.

Le gymnase a été parfaitement installé dans les locaux en sous-sol où se faisaient autrefois les classes de 3e et de 2de. Le petit théâtre, si cher aux acteurs du même temps, est devenu, avec de nouvelles fenêtres, une superbe salle de dessin.

REIMS. — La maison de retraites de Braisne est transférée aux portes de Reims, à Cormontreuil, dans une belle propriété d'une quinzaine d'hectares traversée par la Vesle, et tout près de la campagne du Collège. La première retraite a eu lieu au mois de juillet. Braisne est vendu.

Le collège St-Joseph ouvre en ville un petit Collège, rue de la Clef, dans l'ancienne maison des comtes de Champagne.

La maison de Beauregard, près Nancy, a été aménagée pour y donner des retraites.

LILLE. — *École catholique d'arts et métiers.* — L'École a été ouverte le 1er octobre. Le nombre des candidats au concours d'admission avait dépassé cent ; pour cette première année, 14 seulement ont été admis. *L'Univers*, nº du 3 septembre 1898, a publié leurs noms et leurs rangs ; ils viennent de divers départements du nord, de l'ouest et de l'est.

Rien ne montre mieux, s'il était besoin d'y insister encore, l'utilité de cette œuvre que le passage suivant du discours prononcé par le P. H. Lacouture à l'assemblée générale des catholiques du Nord et du Pas de Calais, le jeudi 18 novembre 1897 :

« Dans le voyage de propagande que j'ai fait, il y a peu de temps, j'ai recueilli des dépositions écrasantes. Il m'est arrivé de questionner un jour quarante-cinq chefs d'institution réunis, je leur ai demandé : « Pouvez-vous me citer un homme formé chrétiennement par vous, envoyé par vous aux Écoles d'Arts et Métiers, dans ces dernières années, et qui soit resté bon chrétien ? » Silence : ces messieurs se consultent à voix basse, finalement ils déclarent ne pas se souvenir qu'un seul élève sorti de leurs mains, et allant dans ces écoles, ait conservé sa foi pratique. L'un d'eux se lève et dit : « J'ai eu le bonheur d'avoir un de mes élèves reçu avec le numéro 1 dans une École d'Arts et Métiers, il en est sorti avec le numéro 1. Je n'ai plus été en rapport avec lui, et j'ai ouï dire qu'il est mort dernièrement sans sacrements.»

Au congrès national catholique de Paris, section de l'Enseignement, dans la séance du 2 décembre 1897, on a voté « à l'unanimité » le vœu suivant : « Le congrès national catholique de Paris applaudit de toutes ses forces à « la fondation de l'École catholique d'Arts et Métiers de Lille. Il invite « tous les congressistes à faire connaître partout cette création et à diriger « sur elle, autant qu'il dépendra d'eux, le concours de tous les catholiques « de France. »

École libre St-Joseph. — Au mois de mai dernier, l'École St-Joseph a célébré le 25e anniversaire de sa fondation. Le programme des fêtes a rempli deux journées.

Mardi 3 mai : 9 h. ½, messe solennelle célébrée dans la chapelle de l'école par le R. P. Braun, un des premiers fondateurs, sermon par le

R. P. Van den Brule, S. J. — 3 h., représentation dramatique en la grande salle de l'école : on a joué : « Pour la Couronne, » de François Coppée.

Mercredi 4 mai : 7 h. ½, pèlerinage des élèves et anciens élèves à Notre-Dame de la Treille ; messe célébrée par le R. P. Boulangé, recteur de l'école ; allocution par Mgr Baunard, recteur de l'Université catholique, ancien Supérieur de St-Joseph. — 10 h., bénédiction du nouveau bâtiment de l'école préparatoire. Ce bâtiment forme, le long du Bd Vauban, une annexe du collège. Cette école préparatoire à Saint-Cyr, à Polytechnique et à Centrale, ouverte en octobre 1897, compte déjà une centaine d'élèves. La bénédiction a été donnée par Dom Omer Graux, O. S. B., un des aînés de St-Joseph. — 4 h. ½, revue des principaux événements qui se sont passés à l'école libre Saint-Joseph, dèpuis sa fondation. Cette revue comprenait 14 morceaux. Voici quelques titres :

Il y a vingt ans, souvenirs d'un vieux, par A. Capon. — Initiation d'un nouveau, saynète, par G. Huyge. — Le P. Préfet au parloir, complainte, par H. Fockedey. — La Madone de Lille, souvenirs de 1874, par H. Maes, etc. — 6 h. ½ banquet.

CANTERBURY. — Il y a un an, le noviciat de la province de France avait été transféré à Laval dans les bâtiments de l'ancien Scolasticat. Cette année le juvénat est venu l'y rejoindre. Il ne reste plus à St Mary's college que trois Pères et quelques Frères coadjuteurs qui gardent la maison, jusqu'à ce que les supérieurs aient décidé de sa destination.

BELGIQUE.

Plusieurs collèges ont adopté une heureuse industrie pour venir en aide à la mission Belge du Congo, chacun d'eux a pris à ses frais la fondation et l'entretien d'un village chrétien. Ce village prend le nom du collège bienfaiteur ; c'est ainsi qu'il y a déjà : Gand-Sainte-Barbe ; Turnhout-Saint-Joseph ; Namur-Notre-Dame, etc.

Les lettres des missionnaires apportent aux élèves des nouvelles de leurs protégés et entretiennent le feu sacré de leur charité.

NOUVELLES PUBLICATIONS.

Lettres de Fourvières. — Nouvelle série, faisant suite aux Lettres de Mold. — Le transfert de la maison de Mold à Lyon explique le nouveau titre que prennent les Lettres de la province de Lyon.

Il y a eu déjà, de 1859 à 1869, des Lettres de Fourvière durant un premier séjour du scolasticat sur la sainte colline. — Longue vie aux nouvelles Lettres de Fourvière !

Pour tout ce qui concerne ces Lettres, s'adresser à M. le Bibliothécaire, 4, montée de Fourvière, Lyon (Rhône).

Memorials of the Irish Province. — Ce premier numéro des Lettres de la province d'Irlande renferme une histoire abrégée de la mission d'Irlande depuis sa fondation sous S. Ignace jusqu'à l'année 1626, et d'autres documents se rapportant au passé de la province d'Irlande. A la fin se trouve reproduit le catalogue de la mission d'Irlande en 1752.

Zambesi mission Record. — La mission du Zambèse (Partie anglaise) a édité au mois de mai dernier le premier numéro de ses Lettres. Au texte sont jointes des gravures reproduisant des photographies.

Our Australian missions. — Depuis 1894, la mission d'Australie, dépendant de la province d'Irlande, publie chaque année, au mois de juillet, un numéro de lettres.

Lettere edificanti della provincia Sicula. — Le présent numéro des lettres de la province de Sicile embrasse les trois années 1895-96-97.

Ces différentes publications, dont nous saluons avec joie l'apparition, répondent au désir du T. R. P. Général, et mettent les enfants de la Compagnie en relations plus intimes les uns avec les autres.

Variétés sinologiques, n° 13. — Allusions littéraires, première série, par le P. Corentin Pétillon, S. J. ; second fascicule, classiques 102 à 213. (Dépôt à Paris, chez Arthur Savaète, 76, rue des Saints-Pères.)

Douze leçons à la Sorbonne sur Madagascar, son état actuel, ses ressources, son avenir, par J. B. PIOLET, S. J. Paris, Challamel, 1898, un vol in-8° de XII-436 pp.

Depuis plusieurs années déjà, le P. Piolet fait de la grande île l'objet constant de ses études ; les ouvrages qu'il a publiés, ont acquis à l'auteur une sérieuse autorité en matière coloniale. Aussi l'Union coloniale de France l'a-t-elle invité à faire, à la Sorbonne, un cours sur notre nouvelle colonie. C'est le texte de ses leçons que publie aujourd'hui le P. Piolet. L'auteur s'adresse à de futurs colons. Son but est de leur donner « une idée exacte, une idée complète, de ce qu'est Madagascar, de ses richesses, de ses ressources, de ce que nous pouvons en espérer, de ce que nous pouvons y faire » (p. 5). Ils trouveront dans le livre du P. Piolet tous les renseignements qu'ils peuvent désirer sur les voies de pénétration, la main d'œuvre, le sol, sa fertilité et ses diverses productions, les mines, le commerce et l'industrie. Nous adressons nos sincères félicitations à l'auteur.

Le livre des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola, expliqué et développé, et une retraite de huit jours, suivant ces mêmes Exercices, par le R. P. Maurice MESCHLER, de la Compagnie de Jésus, assistant de Germanie. Traduits de l'Allemand, par un P. de la même Compagnie.

Quand parut la première édition de cette traduction du commentaire du R. P. Meschler, *le R. P. de Gabriac* écrivit au traducteur : « J'ai lu tout entier l'ouvrage du R. P. Meschler que vous avez traduit en notre langue. Je ne puis que féliciter l'auteur de ce travail substantiel et lumineux, qui rendra de réels services, surtout aux membres de la Compagnie. Le texte de notre Bienheureux Père est admirablement étudié. L'auteur se montre maître de son sujet. Je me suis édifié et instruit par cette excellente lecture. »

En publiant la seconde édition, le traducteur y a joint, une « Retraite de huit jours, suivant les Exercices de saint Ignace »... Cette retraite n'est d'ailleurs qu'un extrait, traduit de l'excellent ouvrage des « Méditations des Exercices de saint Ignace, » par le R. P. Meschler, l'auteur même du Commentaire.

Nota. — A moins d'une permission spéciale des Supérieurs majeurs, ce livre ne doit pas être mis entre les mains de personnes étrangères à la Compagnie.

Conditions de vente :

I. — Un volume (in-12, 550 pages), prix : 4 fr.
par la poste . . . . . 5 fr.

II. — Un exemplaire *en plus* est donné gratuitement pour chaque commande de *huit* volumes.

N. B. — Prière d'adresser le prix d'achat, en bon ou mandat de poste, directement à M. Pierre Godard, chapelle Saint-Joseph, 214, rue Lafayette, Paris.

La Science de la Religion, par le R. P. Chabin, S. J. Paris, Poussielgue. (Collection de l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne.) Ce livre est un ouvrage d'apologétique ; il offre à la jeunesse catholique, à l'intention de laquelle il a été composé surtout, un clair et complet résumé de toutes les raisons, de tous les arguments qui peuvent démontrer la divinité de notre sainte religion. — Il est divisé en huit traités : Base et condition de la religion. — Religion naturelle. — Religion révélée et surnaturelle. — L'Église catholique. La Papauté. — Les Mystères de la religion catholique. — L'Église et l'État. L'Église et le mariage chrétien. — La confession sacramentelle. L'état religieux. — L'Église. La civilisation. La science.

APPENDICES.

I. Polygamie évangélique.

Le *Catholic Standard and Times* de Philadelphie analyse une circulaire de D[r] Daniel Gifford, de Séoul (Corée) et soixante réponses de ministres et évêques, dont un évêque anglican, sur la question d'admettre dans le christianisme les Asiatiques pourvus de concubines et celles-ci.

Le bishop anglican admet les concubines sur demande, mais non le possesseur. Cinq ministres exigent que le postulant choisisse entre sa femme et telle ou telle de ses concubines.

Tel n'est pourtant pas l'avis du Révérend Gibson, de Swatow, pour qui un homme qui renvoie son épouse légitime se rend indigne du baptême.

Vingt-sept admettent le mari, l'épouse et les concubines. De même, tout le Synode presbytérien de l'Inde, par vote de 43 contre 10.

Le Révérend Timothy Richards, ci-devant de l'*English Baptist Mission*, présentement de la *Society for diffusing christian and general Knowledge*, Chang-hai, répond : « Mon opinion coïncide avec la pratique ordinaire de notre mission. » De même sans restriction le Rév. James Carson *(Irish Presbyterian)*. Item, au nom des siens, le Rév. A. Smith, de l'*American Board of Mission*, Tientsin.

Opinion évasive et originale. — De la part des Révérends en Chine : Murs, Sarclay, Hayes, Gould et John. Bates : « Recevez tout, mais seulement comme *perpetual catechumens.* » Rév. H. V. Noyes prouve à merveille que cette admission est entièrement contraire aux enseignements du Christ : mais enfin il faut, selon la prudence, recevoir avec certaines précautions (on ne dit pas lesquelles); finalement le renvoi de la légitime épouse serait illégal et injuste.

Special provisions. — Rév. J. H. Taylor : « Recevez, si on est régénéré et si on a reçu l'Esprit-Saint. » — Rév. C. W. Matses D. D. Presbytérien. Ting-tcheou : « Ce sont de vraies épouses, comme celles des patriarches : divorce coupable. » — Rév. J. Wherry, American Presbyterian : « Recevez tout, si véritablement régénéré. » — Rév. S. J. Woodin, American Board : « Admettez mari, épouse et concubines, si d'ailleurs dignes. Impossible de permettre à l'homme de répudier une seule de ses femmes. » — Rév. Gibson, de Swatow, s'abstient seulement de conférer des offices sacrés au mari durant la vie des concubines. — Rév. Paul D. Berger : « Nous n'avons pas le droit de dire au mari de congédier ses *extra wives* » (épouses de surcroît). — Rév. J. M. Outyre : « Prenez tout ou laissez tout. » — Rév. C. H. Bose, Southern Presbyterian ; Song-tcheou, suggère de payer le « surplus », si l'homme refuse de vendre, admettre le tout après une petite probation.

Un homme avait deux femmes : avisé par ses frères presbytériens d'en vendre une, il en eut 136 piastres ; dont acte passé à la chapelle presbytérienne, le ministre, entremetteur, recevant l'argent. — Il y a encore quelque

peu, très peu de ministres qui n'admettent pas la jouissance des concubines, mais alors Smith, de Lou-ngan, ne permettra pas à un indigène de congédier une concubine ; Smith, de Ning-po, ne recevra ni concubines ni possesseur de concubines ; soit donc un Chinois, pourvu d'un stock d'icelles, il sera en pleine communion avec droit d'office sacré à Lou-ngan ; mais s'il déménage et tombe à Ning-po, il sera ignominieusement excommunié.

Pourtant il y a accord sur la pratique de ne plus engager de nouvelles concubines après le baptême. Si donc un converti garde l'intention d'accroître ses possessions de ce genre, il faut l'avertir de différer son baptême et de prendre ainsi le temps de se pourvoir.

II. La division de la Chine.

On lit dans l'*Écho de Chine* du 17 mars : « *La division de la Chine.* — Ils vont bien, nos Chinois! et promettent à bref délai de nous fournir une génération de vrais patriotes ! Qu'on en juge par l'extrait suivant du journal trimensuel Tche-sin-pao *The Reformer China*, qui s'imprime dans la paisible cité de Macao, et se distribue à 2000 exemplaires en Chine.

« Lettre circulaire du gouvernement français, proposant la manière de diviser la Chine (traduite d'un journal japonais à la date du 12 janvier).

« Depuis de longues années, la France a des affaires à traiter avec la Chine. Pour ne point parler des affaires trop anciennes, en 1883 nos soldats ont dû faire la guerre au Tonkin contre le gouvernement des Tartares. L'année suivante, pendant l'été, nous avions commencé à faire un traité pacifique, mais une complication est survenue à Lang-son, et les négociations furent rompues. C'est alors que nos soldats ont attaqué Ké-long et Fou-tcheou, puis occupé Formose. Les difficultés que la France et d'autres puissances européennes ont eues avec la Chine sont très nombreuses ; nous n'entrerons pas dans leur détail, mais il est certain qu'on ne peut tolérer plus longtemps que la Chine reste indépendante dans tout l'Orient : désormais la capitale ne saurait demeurer longtemps à Pékin. D'autre part, si le gouvernement des Tartares devait se retirer en Mandchourie et à Kirin, il y aurait d'autres inconvénients : le dit gouvernement ne pourrait plus régir les contrées éloignées ; les terres deviendraient incultes : les mauvais sujets se révolteraient et occuperaient les provinces du *Se-tchuen*, du *Koei-tcheou* et du *Kan-sou ;* alors on verrait partout des brigandages et des troubles, et dans ce cas le gouvernement des Tartares, semblable à un homme qui a la tête et les mains liées, ne saurait que faire ; il semblerait gouverner plus de 400 préfectures qui se trouvent en deçà de la grande muraille, et de fait tous ces pays deviendraient comme un territoire qui n'est soumis à aucun gouvernement. Dans ces derniers temps, des puissances européennes ont pris en Chine plusieurs ports situés sur la mer ou près des fleuves. Quoique cette occupation ait causé quelque dommage au peuple, elle est cepen-

dant méritoire, puisqu'elle est faite dans l'intention de protéger des millions d'habitants. Puisqu'on a déjà commencé à gouverner quelques territoires et à y faire des travaux et des arrangements utiles, pourquoi ne divise-t-on pas toute la Chine avec une délimitation bien nette ? La chose paraît urgente, et nous proposons la carte suivante comme l'expression désirable de la division projetée.

« Nous, Français, nous étendrons nos forces aux deux provinces du *Koang* (*Koang-tong* et *Koang-si*) au *Yun-nan*, au *Hou-nan* et au *Fo-kien ;* en tout cinq provinces. L'Angleterre prendra les deux provinces du *Kiang* (*Kiang-sou* et *Kiang-si*), le *Tche-kiang*, le *Ngan-hoei* et le *Hou-pé ;* en tout cinq provinces. L'Allemagne exercera sa puissance sur les deux provinces du *Chan-tong* et du *Ho-Nan.* Enfin la Russie dominera la *Corée* et les provinces du *Chan-si* et du *Chen-si.*

« Quoique ce projet de division ne soit qu'approximatif, il semble qu'on devrait s'y arrêter et ne pas le discuter. Les provinces du *Se-tchuen*, du *Koei-tcheou* et du *Kan-sou* ont été jadis aux mains de princes usurpateurs ; ces trois provinces ne sont ni civilisées, ni bien peuplées, ni riches : elles devront attendre longtemps encore, pour avoir le même sort que les premières. La Cour Tartare étant refoulée jusqu'au pied de la montagne *Tchang-pé-chan* (*Chan-Alin*, patrie de la dynastie *Ta-ts'ing*), la capitale du *Tché-li* et toute cette province resteront pays neutre, gouverné par un vice-roi établi d'un commun accord par toutes les puissances. Depuis une dizaine d'années, le Japon a bien mérité devant les nations européennes. On lui donnera, outre *Formose*, la moitié de la province du *Fo-kien.* Il y a une autre raison d'agir ainsi : pendant la Dynastie *Ming*, les Japonais ont envahi le littoral du *Fo-Kien* et du *Tche-Kiang* ; donc, si nous lui donnons le même pays pour y planter son drapeau, l'Empereur du Japon et son peuple devront en être satisfaits.

« Enfin Macao restera aux Portugais, et l'île de Hai-Nan appartiendra à la France... Nous attendons le consentement de l'Angleterre, de la Russie, de l'Allemagne et du Japon, et nous publierons ouvertement la présente lettre. Au printemps de l'année prochaine, les gouvernements susnommés enverront leurs ministres plénipotentiaires se réunir dans les eaux du Fleuve Bleu à Nan-Kin, pour délibérer sur cette affaire... Nous demandons une réponse. Fait au mois de déc. 1897, signé X... *(Meou)*, Ministre des affaires étrangères de la France. »

Qu'on nous permette quelques courtes réflexions sur ce curieux document.

1° Que la feuille chinoise à laquelle nous l'empruntons, *The Reformer China* (sic !) abrite ses audaces anti-dynastiques derrière le drapeau portugais, nous n'avons point à y redire : c'est l'affaire des Tartares. Mais que, pour assurer un plus facile succès à ses projets révolutionnaires, la même

feuille impute gratuitement à la France le document qu'on vient de lire, c'est ce qu'un Français ne saurait admettre.

2° Démasquons les batteries de cette revue. — Le *Tche-sin-pao* s'est inspiré de l'esprit d'un autre périodique bien connu à Chang-hai, le *Cheou-paõ:* ces deux revues sont sœurs et poursuivent le même but ; mais la première, bénéficiant des avantages d'un territoire étranger, parle plus crûment que son aînée. Leur commune devise est : « *La Chine aux Chinois!* » Plus de Tartares pour gouverner les disciples de Confucius ; il faut renvoyer ces barbares à leurs steppes ; et alors, la Chine se ressaisira, se relèvera. Profitant des institutions étrangères, elle tempérera sa monarchie par le système représentatif : au besoin même, elle s'érigera en république.

3° Le grand initiateur de ce mouvement est le docteur *K'ang You wei*, bien connu par les lettres, pleines de force, qu'il a écrites fréquemment à l'Empereur, pour lui dénoncer le péril de l'empire. Aujourd'hui cet agitateur est au Japon, où il prépare, dit-on, la croisade des lettrés de cour. Un de ses plus brillants disciples, le licencié *Liang-Ki-tcha'o*, a fait ses preuves de vaillance et d'intelligence, dans la direction des deux revues-sœurs de Chang-hai et de Macao. Il s'est retiré pour un temps au Hou-Nan. Autour de ces maîtres se sont groupés plusieurs jeunes gens d'un vrai talent, aux aspirations ardentes, représentant la jeune Chine. Quelques-uns d'entre eux ont étudié en Amérique et en Europe; leurs préférences avouées sont pour les institutions anglaises.

4° Tout leur est bon pour atteindre leur but, même la fiction ou la falsification. Le document précité en est une nouvelle preuve. Manifestement inventé par des faussaires, il est présenté aux lecteurs avec une assurance qui n'est point faite pour nous surprendre, mais qui trompera plus d'un Chinois.

Ce document est faux. Maint considérant, trop « purement chinois », en fait foi. L'invraisemblance de l'hypothèse en fait foi. Ce n'est point à dire cependant que les conclusions manquent d'ingéniosité ; mais sans être grand politique, il y a longtemps qu'à part moi, j'avais rêvé une division à peu près identique de la Chine, excepté toutefois la vice-royauté tampon du *Tcheu-li.* Il n'était pas besoin du génie d'un ministre français pour songer à cette combinaison ; un cerveau chinois pouvait bien y suffire.

5° Mais, direz-vous, quel était le but du faussaire ? Entretenir la défiance des Chinois patriotes contre le gouvernement tartare capable de compromettre à ce point l'intégrité de l'empire. Pour donner une certaine vraisemblance à ces craintes de division, la rédaction a inventé la circulaire ministérielle. On faisait d'une pierre deux coups. Car, en même temps que la cour tartare, on atteignait dans le public chinois, la réputation du gouvernement français toujours odieux au disciple de Confucius, à cause de la protection qu'il accorde aux missions catholiques.

6° Je termine. Le Chinois n'est pas moins crédule que l'Européen. En lisant le *Tche-sin-pao*, il croira que la France a pris l'initiative qu'on lui attribue. Et quelque jour, des fils de la France pourront payer de leur vie cette page imprudente et menteuse. »

Signé : Un Français.

III. La reprise des terrains de la pagode de Ning-po.

LE conseil municipal de la concession française a fait samedi matin acte de propriétaire en ouvrant trois brèches dans le mur d'enclos du terrain de la pagode de Ning-po. On connaît l'histoire des empiètements progressifs par lesquels des terrains vagues, laissés par l'incendie de l'amiral Laguerre, ont été peu à peu occupés par la guilde de Ning-po, qui y déposa ses cercueils et les fit enclore de palissades. Cet abus ne fut jamais reconnu par l'administration municipale française qui protesta à plusieurs reprises et finit par décider de faire passer deux rues sur le territoire contesté. La question aurait été dès lors réglée : mais par suite d'un désir de conciliation que l'on peut trouver immodéré, mais qui s'explique par la date même, 1874, le consul d'alors, M. Godeaux, décida d'ajourner l'œuvre entreprise par le conseil municipal et autorisa le remplacement de palissades par des murs.

« Telle est la situation jusqu'au commencement de cette année : à cette époque l'état de resserrement où est réduite notre concession par suite de l'envahissement des Chinois fit paraître nécessaire, en présence surtout de la mauvaise volonté opposée par le Gouvernement impérial aux demandes d'extension des établissements étrangers, la reprise, au moins, du territoire qui nous appartenait. Nous manquons en effet d'emplacement pour les services les plus utiles, des abattoirs, une école française, un hôpital indigène. Comme mesure préliminaire, le dépôt mortuaire de la pagode de Ning-po fut fermé dès le mois de janvier et les cercueils enlevés. Enfin, à la fin de juin, M. de Bezaure fit porter à la connaissance du Taotai l'intention de la municipalité française d'opérer la prise de possession, moyennant le paiement d'une indemnité convenable au Gouvernement impérial, seul propriétaire légitime d'une partie des terrains de la corporation. Ces terrains sont un cimetière ancien, entièrement clos de murs, où les inhumations ont cessé depuis trente ans. Il ne présente donc aucun intérêt pour la corporation même, et il ne faut voir dans la mauvaise volonté opposée à la restitution de ce coin de terre que l'effet d'un stupide amour-propre. Voyant que les négociations menées avec le Taotai n'avaient aucune chance d'aboutir, il parut nécessaire d'agir « manu militari » et de prendre les Ningponais par surprise. Le 16 juillet, deux jours après la revue du 14, où

les corps réunis de nos marins et de nos volontaires avaient fait une impression si imposante, la compagnie de débarquement de l'« Eclaireur » se rendit au cimetière, et sous sa protection trois brèches furent opérées dans les murailles. — Voici le récit fidèle des événements.

Première journée. — Le 17 à 5 h. du matin, M. de Bezaure,en personne, se rendait chez divers conseillers municipaux pour les prévenir que S. E. *T'sai*, le Taotai de Chang-hai, opposait de nouvelles tergiversations à notre juste et légitime désir d'entrer en possession de notre propriété. Après quelques pourparlers auxquels a pris part le commandant Texier, de l'« Eclaireur », il fut décidé de passer outre et d'en finir une bonne fois avec cette question pendante depuis plus de trente ans. La compagnie de débarquement de l'« Eclaireur », avec une pièce d'artillerie de campagne, se rendit à l'enclos de la pagode, et à 6 h. moins le quart le premier coup de pioche était donné par les ouvriers-coolies du service des travaux. Un quart d'heure après, sur la prière de M. de Malherbe, secrétaire de la municipalité, le C[t] Texier franchissait le premier la brèche, suivi de M. Clandel, consul de France, de M. de Malherbe et de votre serviteur.

« On fit vivement le tour de la propriété. — Tout est calme. La population surprise manifeste un certain étonnement et reste tranquille. Cependant de vieux Changhaiens font la remarque que les têtes des indigènes expriment plutôt la surprise craintive que cette crainte hilarante, caractéristique des foules chinoises, et qu'il sera bon de rester sur ses gardes. La compagnie de débarquement de l'« Eclaireur » stationne donc en permanence au poste de l'ouest.

« Petit à petit la foule vient voir les brèches ; elle pénètre dans l'enclos. Des européens venus en curieux sont rudoyés par quelques énergumènes. MM. Kingsmill et Korff sont blessés. Les marins de garde n'hésitent pas et chargent la foule à la baïonnette, tuent deux Chinois et en blessent quelques autres. Immédiatement la compagnie française des volontaires est convoquée. A 8 h. tous les volontaires sont là ; les vétérans et les nouveaux arrivés non armés demandent des armes et des munitions et on commence à faire des patrouilles. Entre temps les Chinois se sont portés sur les maisons de MM. Houllegatte et Mendre. Ils détruisent le mur de clôture de la première et pillent la seconde. Une sortie de 6 volontaires de garde accompagnés de M. Clandel qui passe presque toute la soirée à accompagner les patrouilles, disperse les émeutiers. Les patrouilles sortent, dispersent la foule ; on nous accueille à coups de pierres et de briques. Des lampes sont cassées ; les fils du quartier de l'ouest sont coupés. Nous sommes en pleine obscurité. Quelques arrestations sont opérées parmi les plus bruyants. L'un d'eux, chose curieuse, lançait des injures en un français que n'aurait pas désavoué le plus grossier des voyous de barrière ; doucement les délinquants sont conduits au poste. Tout se calme alors comme par en-

chantement,et vers onze heures, la moitié des volontaires est renvoyée avec ordre de revenir le lendemain à 7 h. A minuit et demie, après quelques patrouilles pour faire fermer les portes, la seconde moitié est congédiée avec ordre de revenir le lendemain à 9 h.

Deuxième journée. — Dès six heures du matin nous rencontrions notre brave commandant qui se rendait au consulat de France pour y prendre des ordres. Là il n'apprenait rien de nouveau. Le consulat avait été gardé pendant la nuit par un détachement des matelots de l' « Océanien » (des Messageries maritimes) dont l'allure martiale et décidée montrait bien qu'il faut peu de chose pour faire un soldat d'un Français ; et par des pompiers. Mais à sept heures, juste au moment où M. de Bezaure,qui, à cheval, passait lui-même les différents postes en revue, venait de quitter les lieux, les choses changeaient. Au poste de l'Est, des émeutiers s'avançaient, brandissant des piques et des bambous. Pendant que l'on installait les manches à eau pour disperser la foule qui allait s'amassant sur le devant du poste, un groupe d'émeutiers plus résolus que les autres se portait sur l'arrière du poste et démolissait en un clin d'œil le mur de briques de clôture pour opérer une invasion.

« A ce moment il n'y avait plus à temporiser ; il fallait faire un exemple. Le sergent Lejoncour commande alors à ses hommes d'armer leur révolvers et de faire feu sur les forcenés. L'effet fut instantané.4 ou 5 Chinois tombèrent, mais furent emportés par leurs camarades qui prirent la fuite. A ce moment l'infatigable commandant Texier et sa brave troupe de marins arrivaient, et prenaient position à la tête du nouveau pont qui doit relier Tong-ka-dou à notre quai. La pièce d'artillerie de campagne fut mise en batterie : une décharge à blanc ne fit qu'encourager les insurgés. Le commandant, jugeant la situation grave, sur le refus de la foule de se disperser, fit tirer par 4 marins sur elle. L'effet ayant été décisif, il s'en tint là. ...... — Cris, tumulte, panique, retraite précipitée. On emporte de nombreux blessés, mais trois hommes restent sur le carreau. On les rentre au poste de l'Est, où on les recouvre d'une natte. Les misérables portent d'horribles blessures à la tête : la mort a été instantanée. — Mais il est 9 h. ; nous revenons au consulat sur le Kinleynen, tout est calme : sur le quai de France on toise notre uniforme, mais on s'écarte : la nouvelle de la chaude réception des émeutiers du quartier de l'Est s'est répandue comme une traînée de poudre. Presque au même moment, sur le quai de la Brèche,près de la pagode, la foule, excitée par quelques agitateurs, devenait turbulente. Des énergumènes insultent notre sentinelle qui grogne de se sentir ainsi traitée et dont la main lui démange. Mais la consigne est de rester calme, et notre homme ne veut connaître que l'ordre reçu. Cependant notre lieutenant, M. Challot, voit le danger qu'il y a de laisser cette foule croire que toutes ses provocations resteront impunies. Il sort avec un peloton de

volontaires et ordonne à la foule de se disperser. On lui rit au nez; enhardis à l'excès, de misérables gueux l'insultent, lui lancent des pierres, des cailloux, le menacent de bambous et de piques. Il commande alors deux salves à blanc qui restent sans effet, tout au contraire, elles semblent persuader les émeutiers de leur invulnérabilité. Il offrent leurs poitrines en riant et en injuriant leurs compagnons. Leur erreur va être de courte durée. La 3e salve est tirée à balles. Quatre hommes tombent foudroyés. La foule effrayée emmène les blessés en poussant d'affreux hurlements.

« Le quai de la Brèche est dégagé. Un tombereau sort d'une écurie, on y jette trois cadavres : le quatrième est tombé plus loin. Il reste là étendu. Des curieux viennent le voir et le transportent jusque sous les murs de la cité. — La simultanéité des attaques indique qu'on se trouvait en présence d'un plan bien combiné, qui n'a échoué que par l'intelligence des mesures préventives prises par le consulat général et la municipalité française. La présence d'hommes armés de piques, de lances et de bambous est une preuve que certains soldats (en activité ou hors cadre) ont prêté la main aux meneurs. Il y a là matière à enquête.... Les volontaires réunis à la municipalité sont alors divisés en plusieurs sections ; on leur assigne différents postes. En faisant une patrouille on trouve deux morts. De plus on apprend que les Chinois ont relevé et emmené un cadavre. A partir de ce moment tout paraît calmé.

« *1 heure.* Les deux rues de Tong-ka-dou sont fermées au moyen de barricades formées de 79 ballots de coton; la barricade du quai a dans son milieu, une embrasure permettant le tir de la pièce de campagne. La chaloupe à vapeur de l'« Eclaireur » avec un canon revolver, se tient prête à balayer le Bund, et M. Luciani, enseigne de vaisseau, a le commandement du poste de l'Est. Le poste de l'Ouest est confié à M. Bernard, aspirant. Le commandant Texier a son quartier général au consulat. La foule chinoise se tient à distance respectueuse des barricades.

« *2 h. 35.* On nous annonce l'arrivée de 150 hommes du « Marco Polo ».

« *2 h. 45.* Le sous-préfet arrive au consulat, promet de faire son possible pour rétablir l'ordre... M. de Bezaure lui répond que toutes les mesures sont prises. L'arrivée de 150 matelots du « Marco Polo » dans la cour du consulat ne semble nullement tranquilliser le sous-préfet qui paraît croire que son dernier jour est arrivé.

« *3 h.* M. de Bezaure est en conférence avec les Ningponiens qui ont pris l'initiative des négociations.— *3 h. 5.* Les volontaires de la compagnie anglaise ont été prévenus de se tenir prêts à toute éventualité. — Nous apprenons à ce moment que certains marchands refuseraient de vendre des vivres à des Français. — *4 h. 15.* La circulation sera interdite sur la concession à partir de 9 h. du soir. — *4 h. 20.* Les volontaires anglais vont faire une manifestation sur le champ de courses. — *4 h. 30.* On nous dit

que le Taotai veut rejeter la faute de ces troubles sur nous. Il connaît pourtant les meneurs ; on les lui a signalés depuis plus d'un mois. Pourquoi ne sont-ils pas encore arrêtés ?

7. h. MM. de Malherbe, Chosseler et Hivonnait vont à Zi-ka-wei porter 15 fusils Gras pour permettre aux Pères de se défendre en cas d'attaque.— « *9,30.* Le sous-préfet sort du consulat et a donné sa parole que la nuit se passerait sans troubles » *(Écho de Chine).*

On lit dans l'*Écho de Chine* du 2 août : « Le *North-China Daily News* d'hier publie une nouvelle lettre de M. Drummond (avocat au service des Chinois) relative à l'affaire des terrains de la pagode de Ningpo. Nous ne suivrons pas le correspondant du journal anglais dans l'argumentation bizarre par laquelle il essaie de défendre la cause de ses clients : nous maintenons, et la chose ne fera doute pour personne, que, étant donnés les documents produits jusqu'à ce jour par les Chinois eux-mêmes (les administrateurs de la pagode de Ningpo avaient déclaré par écrit qu'ils n'avaient aucun titre de propriété), la procédure suivie par le conseil d'administration municipale français était irréprochable. Mais l'avocat du Taotai annexe à sa lettre une pièce jusqu'ici inconnue : c'est un arrangement qui aurait été signé en 1878 par M. Lemaire garantissant les administrateurs de la pagode contre les risques d'éviction.

« Nous n'avons aucun moyen d'apprécier la portée de la valeur de ce document dont le signataire même reconnaît le caractère extra-légal. Il nous sera permis cependant de nous étonner que les administrateurs de la pagode mis en demeure depuis plus de huit mois de produire des titres par lesquels ils justifiaient leur situation irrégulière et exceptionnelle, n'aient jamais et à aucun moment fait mention de cette pièce. C'était à eux qu'incombait le poids de la preuve et c'est, par suite, sur eux que retombe la responsabilité des troubles qui se sont produits.

« Nous remarquons aussi que si elle a été réellement acquise à titre perpétuel, la concession extraordinaire faite par M. Lemaire au bénéfice de la pagode de Ningpo constituerait un véritable démembrement de notre territoire. C'est là un acte qui, à première vue, paraît dépasser les attributions d'un consul général et même d'un ministre.

« En terminant nous nous étonnerons des extraordinaires procédés suivis par le Taotai de Chang-hai dans la conduite des négociations dont il est chargé. On se rappelle que, lors de l'affaire Benuertz, il avait communiqué à la presse le texte de son jugement avant que Sir Nicholas Hannen en eût été officiellement saisi. Aujourd'hui c'est un de ses salariés qu'il charge de porter devant le public une affaire de caractère international et confidentiel. Il peut le faire avec une sécurité entière : les convenances qui ne lient pas le fonctionnaire chinois et ses employés, lient, comme ils le savent bien, leurs interlocuteurs. »

IV. Une Mission à Nancy en juin 1731.

LA bibliothèque de l'évêché à Boulogne possédait une relation imprimée d'une grande mission donnée par nos Pères à Nancy en juin 1731. Il a semblé opportun d'en donner quelques extraits ; on pourra mieux connaître par eux les méthodes de nos anciens missionnaires et les comparer à celles qui sont aujourd'hui en usage. L'auteur anonyme est un témoin oculaire qui paraît très bien informé. Nous le laissons parler sans rien changer à son récit et à sa manière de dire. La relation a pour titre « *Lettre édifiante* » et s'adresse à un ami éloigné.

Distribution du temps.

Chaque jour vers 4 heures du matin on faisait la prière, on chantait le Veni Creator suivi de la Messe pendant laquelle on formait les actes propres de ce saint sacrifice, et après le sermon on donnait la bénédiction du Saint Sacrement.

A 10 heures le second sermon précédé du Miserere, en musique.

A 2 heures après-midi on faisait la conférence avant et après laquelle on chantait des cantiques.

A 6 heures du soir le dernier sermon, l'examen de conscience et la Bénédiction.

Dans une église particulière et pour tous les enfants on faisait le catéchisme à 4 heures du soir.

Nombre des missionnaires et organisation de la mission.

Pendant cinq semaines, treize jésuites sont montés en chaire pour exercer les fonctions les plus apostoliques ; à savoir, un pour le catéchisme, deux pour les prières du soir et du matin, quatre pour les conférences, six pour les sermons.

Ils se firent une loi de cacher quand ils prêcheraient et où ils prêcheraient. Pour les entendre tous, il fallut, malgré ma résolution, suivre tous les exercices de la mission pendant la première semaine, une partie dans une église, une partie dans une autre. Dieu se servit de ma curiosité pour opérer mon salut. Je remarquai qu'ils s'étaient fait un plan des matières qu'ils traitaient. D'abord ils saisirent les esprits par une exposition vive des principes de la Foi, des fins dernières, de l'énormité et des malheurs du péché. Ils déclarèrent ensuite la guerre à tous les vices et les prenant en détail,ils combattirent l'impiété, le scandale, l'impureté, l'injustice, la vengeance, le respect humain. Dans le même jour et à la même heure ils prêchaient sur le même sujet, afin que l'impression en fut plus solide et plus universelle et que ceux qui changeraient d'église ne perdissent pas la suite de la mission.

Ils revinrent plusieurs fois à la charge contre certains vices plus communs et plus difficiles à déraciner, mais en différents temps et de différentes façons. Ils s'appliquèrent ensuite à établir dans les cœurs les vertus chrétiennes de la patience dans les afflictions, de l'humilité, de la charité envers Dieu et envers le prochain. Cette méthode, où chaque vérité amenée avec ordre se soutenait l'une l'autre et enchérissait sur la précédente,jointe à la manière zélée dont chaque discours était prononcé, émut bientôt toute notre ville.

Concours des fidèles.

Dès le premier jour la vaste église du collège, qui servait de paroisse, fut remplie par un concours extraordinaire, qui ne fit qu'augmenter à tous les exercices, même à ceux de 4 heures du matin.

Oui, Monsieur, l'empressement et l'avidité pour entendre la parole de Dieu a été au delà de tout ce que vous pouvez imaginer. Dès les deux heures du matin on courait dans les rues pour être des premiers à la porte de l'église, la foule était si grande quand on l'ouvrait que plusieurs personnes ont manqué d'être étouffées. On venait deux ou trois heures auparavant pour assurer sa place. Cent fois j'ai vu des gens, qui n'en trouvaient pas dans l'immense étendue de l'église, monter sur les confessionnaux, sur les fenêtres, sur les rebords des piliers. Quantité ont suivi tous les exercices de la mission sans en perdre un seul. Grand nombre ont passé des journées entières sans sortir de l'église et sans manger,de peur de perdre leur place. Bien des pères de famille et des personnes de considération ont remis à un autre temps des voyages et des affaires assez pressées, pour vaquer à la grande affaire de leur éternité, dans ces jours de salut « qui peut-être, disaient-ils, ne reviendront jamais pour nous. »

Non seulement la mission a retenu des gens dans notre ville; mais encore elle a fait venir des étrangers de bien loin, gens de guerre et autres, qui se sont mis en pension pendant tout ce temps-là, pour en recueillir les fruits tout à loisir, et vaquer ensuite à la sanctification de leurs âmes.

Ce concours, qui tenait du prodige, m'étonna. Je comptais sur une désertion totale, du moins à cause de la multitude des sermons, et justement c'est ce qui redoubla l'envie d'y aller. Qu'est ceci ? m'écriais-je, Pendant tout un carême à peine cinq cents personnes assistent au sermon et ce sont toujours les mêmes ; et c'est par milliers que l'on vient à chaque exercice de la mission ; le doigt de Dieu est certainement ici.

La mission des enfants.

Notre jeunesse la plus tendre éprouva d'abord les effets de la charité apostolique de nos missionnaires. Pendant la première semaine on l'instruisit avec soin, on excita son émulation par de pieuses récompenses indis-

tinctement données aux pauvres comme aux riches,pourvu qu'ils répondissent bien au catéchisme. On les disposa au sacrement de pénitence et à un jour donné ils s'en approchèrent.

Le lendemain de leur confession tous les enfants qui n'avaient pas encore fait leur première communion se rendirent à l'église, mais à jeun selon l'ordre donné. Je me suis informé s'il avait été observé. « Nous n'avons pu rien faire prendre à nos enfants », m'assurèrent les parents que j'interrogeai. Après le Veni Creator chanté, la messe entendue, on fit à cette petite armée de trois mille enfants un catéchisme sur l'obligation de leur âge envers Dieu, l'Église et leurs parents ; à la fin duquel s'étant mis à genoux ils prononcèrent à haute voix les actes de foi, d'espérance et d'amour de Dieu. « Seigneur, dit alors le missionnaire qui était en chaire, vous auriez fait miséricorde à des villes criminelles si vous y aviez trouvé cinquante justes, en voici plusieurs milliers qui ne connaissent pas le péché. En vue des prières, du jeûne de tant d'âmes innocentes, faites miséricorde aux pécheurs de cette ville. » Les enfants, prosternés tous à terre, demandèrent cette grâce. L'assemblée attendrie à ce spectacle, ne put retenir ses larmes. J'en versai de très amères et je commençai à rentrer dans moi-même.

Dans l'instant même cette troupe d'enfants sortit de l'église deux à deux, les mains jointes, les yeux baissés, les filles les premières et ensuite les garçons. Les uns et les autres avaient à leurs têtes trois enfants qui portaient des crucifix, et tous demandaient par intervalle pardon pour les péchés de leurs parents et de leurs concitoyens, selon que les missionnaires qui étaient au milieu d'eux, le crucifix à la main, le leur suggéraient.Toute la ville fut touchée de la piété et de la modestie de cette tendre et nombreuse jeunesse; on croyait voir des anges en procession. Les parents surtout furent plus animés que jamais à élever leurs enfants dans la piété, qui en ce jour les rendit plus chers et plus aimables à leurs yeux. Ils y furent confirmés par des sermons sur la nécessité et la méthode de l'éducation que les pères et les mères doivent à leur famille.De pareils discours, placés dans ces circonstances, me parurent un trait d'une très grande sagesse.

Les garçons et les hommes.

Après les premières semaines données aux enfants, aux filles et aux femmes, la quatrième semaine futdonnée aux garçons. Pour réussir, on fit la préparation à la mort de la manière la plus solennelle. Le Dimanche soir, l'assemblée fut étonnée de voir toute l'Église parée en noir. Un sermon terrible sur le pécheur mourant nous apprit bientôt qu'on voulait nous engager à être prêts à mourir. A la fin du sermon, toutes les cloches de la ville sonnèrent en mort. « Ainsi priera-t-on un jour pour vous, s'écria le missionnaire, ainsi sonnera-t-on un jour pour vous ! ainsi serez-vous un jour enfermé dans le cercueil ! » Le lendemain, de grand matin, le triste son

de toutes les cloches rappelle les mêmes pensées salutaires. On y fut confirmé par un service solennel en faveur de tous les fidèles trépassés et par un sermon sur le tombeau, qui nous dévoila les affreux mystères qui s'y passent. Nous étions anéantis d'esprit, de cœur et de corps, comme si la toute-puissante main de Dieu eut dû nous frapper à l'instant. On nous conduisit ensuite au cimetière. Pendant trois nuits consécutives on alla, la clochette à la main, faire prier pour les morts. Pendant trois jours consécutifs on ne nous prêcha que de la mort, du jugement, de l'enfer et de l'éternité malheureuse. Il ne fallait rien de moins, je l'avoue, pour me réveiller du sommeil du péché ; je ne pus résister à tant de coups que la grâce de Dieu me portait...

Notre jeunesse donna le plus bel exemple qui se puisse voir. Les confessionnaux, pendant toute cette semaine, ne cessèrent d'être investis des troupes de garçons de tout état. Soldats, officiers, artisans, marchands, gens de robe, gens d'épées, les plus jeunes comme les plus vieux, les plus libertins aussi bien que les réglés, s'empressaient à purifier leur conscience. Ils étaient à genoux immobiles comme des statues pendant des journées entières, attendant que leur tour vînt de se confesser. Les premiers confessés en amenèrent d'autres qui n'osaient s'approcher des ministres de Jésus-Christ. Il en est qui gardaient leurs amis alarmés et timides, d'autres servaient de médiateurs, priaient les confesseurs d'avoir de la bonté pour ceux qu'ils leur présentaient. Un missionnaire ayant fait passer un jeune homme qui depuis plusieurs jours était à ses pieds sans pouvoir avancer. « Ah ! mon Père, s'écria un autre tout haut et les yeux baignés de larmes, vous me feriez passer si vous saviez combien je suis grand pécheur et l'envie que j'ai de me convertir. »

Malgré ce qu'on voyait de ferveur dans notre jeunesse, on conseilla aux missionnaires de ne point faire de procession ni de communion séparée pour les garçons. — Une fausse prudence donnait de fausses alarmes, mais Dieu fut le seul oracle écouté et suivi. — D'ailleurs que l'on connaissait mal le bon cœur de notre jeunesse! Pendant deux jours on leur donna une sorte de retraite à eux seuls. A chaque assemblée la vaste église était remplie.

Le vendredi soir, l'assemblée devait se former à deux heures après-midi et trois heures avant il n'y avait plus de place par la foule des jeunes gens qui passèrent ce temps à chanter les louanges de Jésus-Crhist dans l'Eucharistie. On leur expliqua la parabole de l'Enfant Prodigue. La conformité de l'âge et des égarements excita l'attention des auditeurs. Ils se crurent dépeints dans le Prodigue ; ils prirent ses sentiments sur les malheurs de leurs âmes ; ils eurent honte d'eux-mêmes comme lui ; la confiance en la bonté de son Père passa dans tous les cœurs ; la miséricorde divine si bien marquée dans l'accueil tendre et empressé du père de famille envers le Prodigue acheva de pénétrer cette jeunesse du plus vif regret d'avoir

offensé leur Créateur. — On les vit baignés de larmes s'anéantir devant Jésus-Christ, s'ébranler avec zèle, se mettre en rang pour aller à sa suite en procession et faire amende honorable de toutes leurs fautes publiques et particulières.

Mon Dieu, le touchant spectacle pour la terre et pour le Ciel ! Ce n'étaient plus ces jeunes gens si dissipés avant la mission, si mondains, si peu retenus, si fiers, si dissolus, si peu respectueux envers leurs parents, si peu touchés des choses de Dieu et de la religion, si fougueux dans l'emportement de leurs passions. C'étaient de jeunes hommes tout nouveaux, empressés à suivre l'étendard de la Croix, modestes et recueillis comme les plus fervents religieux. C'est ainsi que marchèrent trois mille jeunes hommes, ayant à leur tête le Comte de Betlange, allié à la Maison Souveraine, qui portait lui-même un crucifix. Les mères ne pouvant contenir leur joie, se mirent à genoux et prièrent hautement pour leurs chers fils devenus des agneaux et pour les missionnaires qui les avaient ainsi changés. Ce fut une bien autre surprise, quand, de retour au logis, les plus grands garçons et jusque-là les plus indociles, tombèrent aux pieds de leurs mères, leur demandèrent pardon de leurs désobéissances, et ne voulurent pas se relever qu'ils n'eussent obtenu leur bénédiction. Il n'y a pas vingt jeunes gens qui n'aient fait cette démarche si honorable à la nature et à la religion ; elle coûta beaucoup à quelques-uns qui me l'ont avoué ; ils la firent cependant avec toute la générosité possible.

Ils communièrent le dimanche de l'octave, mais en si grand nombre, mais avec tant de piété, que ce spectacle nous tira les larmes des yeux. Le changement de trois mille jeunes hommes est le grand miracle de la mission. Pour moi, la guérison des plus violentes maladies, la résurrection de plusieurs morts ne me frapperait pas autant.

Les conférences dialoguées.

Il faut convenir qu'entre les exercices de la mission, il n'y en eut pas de plus suivis de tout le monde que les conférences. Elles se faisaient entre deux missionnaires, dont l'un après avoir proposé le sujet que l'on traiterait, répondait à toutes les questions, prétextes et doutes de l'autre, avec netteté et par des décisions avouées de tout le monde, sans jamais donner aucune opinion particulière. La matière était toujours un des principaux devoirs du christianisme : la passion dominante et la manière de la vaincre, les dispositions au sacrement de Pénitence, la restitution, l'occasion prochaine, la sanctification des dimanches et des fêtes, les obligations des parents et des enfants, etc.

Si le sujet était intéressant, la manière l'était encore plus, par l'art du dialogue parfaitement observé ; tout y était à la portée de tout le monde sans ramper ; tout y était instructif sans guinder l'esprit, tout y était rendu

sensible par d'admirables et saints exemples et de l'Écriture et de l'histoire ecclésiastique. L'instruction n'était pas sèche, mais soutenue par des mouvements ménagés à propos... Enfin à mon goût rien n'était plus fructueux: c'était l'âme de la mission.

Réunion des hommes et clôture de la mission.

On assembla les hommes seuls le vendredi et le samedi de la dernière semaine. A chaque assemblée de cette retraite se trouva un monde d'hommes. Pour la procession de l'amende honorable, chacun s'y attendait et s'y porta de bonne grâce. Les pénitents nu-pieds, commencèrent la marche tenant chacun à la main une croix ou un instrument de la Passion. Suivait un officier respectable par son âge et sa bravoure portant la bannière ; quatre jours auparavant il l'avait demandée en ces termes: « Je me suis fait un honneur de porter l'étendard des rois de la terre ; qu'on m'accorde de porter celui du roy du Ciel ; je m'en tiendrai mille fois plus honoré. » Après cet officier marchaient trois messieurs portant de grands crucifix. Ceux-ci avaient à leur suite plus de cinq mille hommes rangés sur deux lignes dans le plus bel ordre. Que cette journée fut glorieuse à la religion ! Cette cérémonie dura six heures. On ne peut exprimer l'impression qu'elle fit dans tous les cœurs. Nancy devint une Ninive pénitente.

Le samedi se passa en jeûne, en prière, en réconciliation, en prédication écoutée. On y parla de la communion indigne. On démontra que c'était le sort ordinaire des communions qui ne se font qu'à Pâques. La conclusion de ce discours fut une amende honorable de tous les péchés commis contre ce divin sacrement.

Le lendemain, dernier jour de la mission, se fit la communion générale, je ne pus m'imaginer qu'elle se ferait sans confusion à la vue du nombre prodigieux d'hommes qui étaient et dedans et dehors l'église et jamais je n'ai rien vu de mieux réglé et de plus beau. La communion dura plus de trois heures et demie. On s'y avançait processionnellement, les mains jointes, les yeux baissés, avec un recueillement, une dévotion qui marquait la plus grande foi. Notre ferveur fut soutenue par les plus vifs sentiments de piété que nous inspirait un Missionnaire et par le doux chant des hymnes à l'honneur du Saint-Sacrement, mais surtout par l'exemple des pères de famille du premier mérite et du premier rang qui ne se distinguèrent du commun que par leur rare modestie et leur religion.

Fruits spirituels.

La mission a été le renouvellement du christianisme dans toute notre ville. La parole de Dieu n'y a jamais été plus applaudie, plus suivie, mieux pratiquée. Au sortir des sermons on sait des gens qui se sont allés demander pardon. Au premier mot contre les danses nocturnes et scandaleuses,

elles ont cessé. Bien des gens, à la ville et à la cour, se sont loués de restitutions considérables qu'on leur a faites. Mille querelles domestiques ont été apaisées. Des païens, des voisins, des associés, devenus ennemis implacables se sont hautement et sincèrement réconciliés. Des procès considérables qui divisaient des familles, ont été heureusement terminés. On sait des commerces scandaleux entièrement rompus et les occasions prochaines totalement écartées. De mes amis ont avoué s'être défait de portraits, de bijoux, de miniatures, gages profanes de leurs galanteries passées. J'ai vu brûler en public par les missionnaires plus de douze cents volumes de livres infâmes contre les bonnes mœurs et contre la religion. J'ai vu approcher des sacrements des personnes qui depuis plusieurs années n'avaient pas fait leurs Pâques, par irréligion ou par une déplorable négligence.

Dans presque toutes les familles la prière publique a été établie, du moins pour le soir. Une infinité de gens se sont accoutumés à faire chaque jour la méditation ou une lecture spirituelle. On voit journellement assister à la messe des personnes qui n'y paraissaient que le dimanche. Nos églises auparavant désertes sont remplies de gens qui prient. Les sacrements sont fréquentés tous les huit jours, au plus tard tous les quinze, ou tous les mois, par des gens qui en approchaient tout au plus à Pâques. Les cantiques spirituels ont pris la place des chansons profanes. — Dans les manufactures, où travaillent plusieurs centaines de personnes de tout âge, de tout sexe, on a dressé un autel, on y fait la prière avant et après le travail ; on n'y entend plus chanter que les louanges de Dieu, et une amende pécuniaire y est imposée à quiconque dira un jurement ou une obscénité. On a fait des aumônes considérables. Des jeunes gens de l'un et l'autre sexe ont pris la pensée de se retirer du monde ; il en est qui l'ont déjà exécuté.

Mais ce que vous aurez peine à croire, ce sont les étonnantes pénitences et mortifications qui se sont pratiquées. Il est des hommes qui se sont abstenus de vin et de viandes pendant cinq semaines, d'autres ont jeûné au pain et à l'eau tout ce temps-là. Plusieurs ont maté leur chair par de sanglantes austérités. On m'a assuré, de certains jeunes gens, qu'ils ont couché sur la dure plus d'un mois. — Enfin les bons livres distribués par milliers feront une mission perpétuelle.

Lettre de M. Couturier ([1]) à Volfius ([2]).

Communication d'un Père de la résidence de Dijon.

MONSIEUR.

OSERAI-JE ajouter : *ancien camarade*, *ami*, *confrère*, *collègue*..... Il y a près de cinquante années que nous faisions ensemble les premiers pas dans la carrière des lettres en ce même lycée où vous les avez enseignées dans la suite avec un si brillant succès. Nous y fûmes formés par les mêmes maîtres, nous les suivîmes ensemble dans ces asiles fortunés des vertus religieuses, où nous avons puisé les mêmes leçons pendant dix-huit ans. — Enfants de la même Mère, nous avons sucé le même lait, vécu sous les mêmes toits, sous les mêmes lois, sous le même habit, nous y avons reçu ensemble le caractère sacré : au sortir des autels, j'eus la douleur de me voir éloigné de vous ; mais, revenu depuis quatorze ans dans ces contrées, j'avais quelquefois le plaisir d'aller près de vous renouveler une liaison si intéressante pour moi. Nous rassemblions les débris d'une société autrefois les délices du cœur et de l'esprit ; je la voyais revivre dans nos entretiens et ceux de nos amis communs ; j'en remportais le souvenir agréable dans ma solitude. Je vivais encore avec vous, je vous écrivais; vous daigniez me répondre et me donner le nom d'ami, le nom doublement flatteur de véritable ami. Vous dis-je vrai ? Je l'étais et je le suis toujours malgré la distance qui nous sépare : j'ose même me persuader que cette distance n'a rien changé à vos sentiments pour moi, ni à l'amitié que vous avez bien voulu me témoigner autrefois. C'est peut-être même à cela que je dois ma surprenante existence : si cela est, je ne puis trop vous en témoigner ma reconnaissance, non pas pour moi, qui ne désire plus rien en ce monde, mais pour mon troupeau, que je chéris plus que moi-même. Oui, cher ami, — j'aimerai toujours à vous donner ce tendre nom, et ce n'est qu'à ce titre que je prends aujourd'hui la liberté de vous écrire, — j'ai gardé un long silence....... d'étonnement, de réserve, d'embarras, de crainte..... Je ne sais comment l'appeler; enfin j'ose le rompre. Si ma lettre est téméraire, ne l'attribuez qu'au zèle, à l'amitié sincère et véritable qui l'inspirent.

« Vous voilà donc élevé à la dignité épiscopale ! quel plaisir pour moi d'aller vous en féliciter, vous embrasser et révérer ce caractère auguste dans mon ami ! quelle satisfaction de publier à mon peuple des instructions pastorales tracées par une plume si chérie, si élégante, si éloquente ! quelle joie de recevoir en évêque dans ma chaumière celui que j'ai eu autrefois l'avantage de recevoir en ami, et d'ajouter ce nouvel hommage à tous ceux que je rendrais à vos talents, à votre patriotisme et à vos vertus sociales et

1. Ancien jésuite et Curé de Léry.
2. Ancien jésuite — et Évêque constitutionnel de la Côte d'Or.

religieuses, si j'avais pu reconnaître en vous un véritable ambassadeur, envoyé par Jésus-Christ à son Église, un homme aussi apostolique par sa mission qu'on dit qu'il l'est par sa conduite ! Mais, hélas ! faut-il que je me voie séparé de celui avec qui je partageais autrefois le pain sacré et le pain ordinaire ; de celui dont la société, les entretiens, les écrits, les sentiments faisaient mon admiration et mes délices ! — J'ai reçu votre lettre pastorale avec l'injonction faite à mes surveillants de me dénoncer si je manquais de la publier ! On m'a pressé encore de la lire, sous la menace d'une destitution prochaine. Eh ! m'aurait-il fallu un ordre pareil pour lire un ouvrage de vos mains, si j'avais pu le croire émané du véritable sanctuaire ? Non sans doute, j'aurais distribué avec un double plaisir ce pain, si je l'avais cru béni par celui qui multiplia autrefois les pains dans le désert. J'ai lu et relu en mon particulier cette production de votre plume enchanteresse avec l'agrément qu'elle procure toujours à vos lecteurs ; mais, par mon attachement pour son auteur, je n'ai pu me résoudre à la faire entendre comme la voix du pasteur véritable. Non, cher ami, je ne vous reconnais plus ; je ne retrouve plus la doctrine que nous avons puisée ensemble à la même école, ni ce que je vous ai entendu prêcher moi-même, lorsque vous compariez l'Église « à ce fleuve majestueux qui va de sa source à la mer sans rien perdre de sa plénitude, et dont les ruisseaux séparés se dessèchent. » Hélas! je ne reconnais plus ces principes d'unité de l'Église que nous avons étudiés et enseignés autrefois. — Dans la guerre funeste qui s'est allumée, j'ai observé les combats du fond de ma retraite champêtre. J'ai lu, étudié, compulsé les morts et les vivants ; j'ai cherché la lumière dans l'histoire ecclésiastique, dans les Pères et les conciles que vous citez, dans celui de Trente que vous ne citez pas, dans le pour et le contre des écrits qui ont paru : je n'ai vu d'une part que des textes isolés, tronqués, contournés, et de l'autre une foule de témoins imposants et un torrent de lumières. J'ai consulté vos anciens maîtres et les miens qui nous ont nourris vous et moi d'une sainte doctrine, jusque dans ces contrées qui les abritent ; je me suis trouvé d'accord avec ces hommes éclairés, j'ai même entendu « les gémissements de Sara ; une voix est sortie du tombeau de Rachel : elle a pleuré son enfant parce qu'il n'est plus. » Alors une lumière bien éclatante a frappé mes regards ; j'ai jeté un coup d'œil sur l'Église de France, sur le véritable corps des Pasteurs qui la composaient il y a deux ans ; quels que soient les traits sous lesquels la calomnie les ait dépeints, ou quelque exagération qu'ait faite la médisance, c'étaient nos maîtres dans la foi ! Jésus-Christ nous avait ordonné de les écouter....... « *Super cathedram Moysis sederunt*..... » Nous devions donc les écouter sous peine d'anathème et d'être réputés rebelles à l'Église. J'ai vu leur doctrine ; j'ai lu et pesé cette exposition des principes antiques enseignés par tous les docteurs, les Écritures et les conciles. Dès lors, je me suis dit à moi-même : Voilà la doctrine de l'Église universelle. Si

cet ouvrage est présenté aux autres Eglises du monde et au chef commun, il deviendra une leçon dogmatique. Or je le vois maintenant adopté par le souverain Pontife, que vous appelez vous-même le surveillant de la doctrine; je n'entends aucune réclamation des autres Églises de l'univers; à ces traits, je reconnais la vérité, comme si elle sortait d'un concile général, et à son aspect je m'écrie : « L'Église a parlé ; non, Seigneur, je ne puis méconnaître ce langage infaillible et divin que vous m'avez ordonné d'écouter. S'il y a de l'erreur, c'est vous-même qui m'avez trompé : *Si error, a te decepti sumus.* Voilà, cher ami, ce qui me rassure et me confirme dans le parti que j'ai pris invariablement. C'est ce qui m'avait déterminé à mettre une restriction à mon serment. Depuis sept à huit mois, j'en étudiais l'objet : je voyais les principes attaqués dans la pratique, la lumière s'avançait à mes yeux, je voyais un grand bouleversement dans l'Église; je n'ai pu me résoudre à jurer de maintenir tout cela. On m'a dit alors que vous désapprouviez ma conduite ; c'était pour moi un motif bien capable de m'entraîner. Je connaissais votre patriotisme ; j'aurais voulu pouvoir l'imiter jusque-là, mais ma conscience s'y est opposée absolument. J'ai prononcé et manifesté la réserve qui m'anéantit; je l'ai crue nécessaire dans la droiture de mon cœur, sans trahir ma religion ni mon patriotisme; j'ai mis au jour mon âme tout entière, et voilà mon crime, si c'en est un. J'ai cru rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu; j'ai tout sacrifié à ce devoir : ma fortune, mon repos, mon bien-être, ma vie même, et, ce qui me serait aussi sensible peut-être, votre amitié. — Hélas ! où sont-ils ces jours où nous n'avions qu'un cœur et qu'une âme, parce que nous n'avions qu'une même foi ? Nous professions alors les mêmes principes, nous les jurâmes d'une voix unanime sous la main qui nous imprima le caractère auguste du sacerdoce. Est-ce moi qui me trompe avec toute l'ancienne Église de France, ou vous qui êtes d'hier, selon l'expression lumineuse de Tertullien, pour exprimer la véritable Église ? Ah ! pardonnez-moi la question que vous fait ici l'amitié la plus franche et la plus zélée. Est-ce bien une conviction pleine et satisfaite qui vous a conduit et vous retient où vous êtes ? Est-ce dans la balance du sanctuaire que vous avez pesé les raisons qui ont déterminé toutes vos démarches ? Avez-vous pu sans trouble monter les degrés de la chaire épiscopale et vous asseoir à côté de celui que l'Eglise y avait placé et qu'elle n'en a pas fait descendre ? Êtes-vous bien tranquille sous la foudre qui parait gronder sur votre tête ? Êtes-vous bien assuré que le bruit en sera stérile et que les mains qui la lancent seront injustes ou impuissantes ? N'avez-vous aucun doute sur la légitimité de votre promotion, sur la validité de votre juridiction, sur la sainteté de vos fonctions, sur le choix et la probité des ministres dont vous inondez l'Église ? Or vous le savez, un seul doute, le doute le plus léger, nous interdit le ministère dans ses fonctions redoutables, si nous ne sommes bien assurés de nos pouvoirs ; si le feu qui est dans

l'encensoir est profane il doit nous tomber des mains aux approches terribles du tabernacle. Êtes-vous bien convaincu que vous êtes promu à l'épiscopat selon les règles véritables de l'ancienne discipline que vous rappelez? Y reconnaissez-vous en particulier celle de Nicée, que vous invoquez? Où est le métropolitain, le concile, le clergé qui vous a choisi, institué, envoyé? Vous citez saint Cyprien!.... mais dans l'endroit même que vous alléguez, je vois que tout le clergé de la province s'assemble, que les évêques et les prêtres choisissent, et cela en présence du peuple, qu'ils n'appellent que comme témoin pour dénoncer le bien ou le mal qui doit faire connaître l'élu. Est-ce ainsi que vous avez été choisi ? Je vois dans l'histoire ecclésiastique, des évêques d'une sainteté reconnue accordés aux demandes et aux acclamations du peuple, alors reconnus miraculeusement comme la voix de Dieu ; mais je n'y lis nulle part qu'aucun évêque ait été nommé impérieusement sans aucun concours de la puissance ecclésiastique. Y en voit-on un seul élu au scrutin par les seuls députés du peuple? Au contraire, j'y vois cette forme réprouvée par quatre conciles généraux : partout je vois que c'est l'Église qui envoie ses ministres comme J.-C. a envoyé ses apôtres, et comme il a été envoyé par son Père : *Sicut misit me Pater*... Je vois en leurs personnes des ambassadeurs envoyés vers le peuple, de la part de Dieu, par l'organe de son Esprit : *Pro Christo legatione fungimur*.... et non pas des mercenaires à gages qu'une plèbe impérieuse choisit ou rejette à son gré. Voilà l'idée noble et sainte que l'Église, animée de l'esprit de Dieu, a toujours voulu inspirer de ses ministres. Partout on voit Dieu et son Église enseignante et régissante gouverner les peuples catholiques, et jamais une nation qui prétende gouverner Dieu et son Église, sinon parmi les hérétiques qui ont secoué le joug divin.

« J'ai lu avec édification la lettre que vous écrivîtes au Pape en signe de *communion*. J'aime à la croire telle dans toute l'étendue et la force du terme ; mais qui dit *communion*, dit *union commune*, acceptation réciproque. Ah ! que j'aurais été satisfait, s'il vous eût répondu qu'il vous adoptait pour son frère, pour son enfant ! Quel plaisir j'aurais eu alors de vous embrasser, de vous révérer comme mon évêque ! Mais où est la réponse du chef qui admet le membre à son union ? Le membre peut-il tenir au chef, si le chef repousse le membre? et n'est-ce pas ce qu'il a fait à l'égard de plusieurs qui lui avaient écrit dans les mêmes termes ? — Rome a parlé, la cause est finie. En doutez-vous, cher ami, pouvez-vous en douter? La voix du Souverain-Pontife est parvenue jusqu'à nous par la seule route qui lui reste ; n'en est-ce pas assez pour convaincre toute âme droite qui ne cherche pas à éluder la vérité ? Les subterfuges ne nous excuseront pas devant Dieu ; il veut de la bonne foi et de la docilité, et jamais nous ne trouverons une raison d'appel à lui dans un défaut de formalité, surtout lorsqu'il était impossible de les remplir par les circonstances... Sondons franchement nos cœurs, et

nous trouverons la vérité. Pour moi, je connais le langage du chef de l'Église, je le reconnais dans plusieurs brefs. Quand il n'y en aurait qu'un véritable, c'est assez pour manifester son opinion ; quand il n'y en aurait point, je reconnais toujours la doctrine de l'Église, les principes qu'elle a enseignés dans tous les temps. — Vous dites que la *nomination d'un nouveau pasteur était nécessaire !* Croyez-vous sincèrement que le siège de Dijon était vacant, tandis que son évêque est toujours vivant et que l'Église ne l'a pas déposé, tandis qu'il réclame contre votre institution à sa place, et cela appuyé de toutes les lois ecclésiastiques et civiles, toujours subsistantes ? Ces lois sont-elles donc abolies par une condition négative opposée par une assemblée séculière ? N'est-ce pas à ceux que JÉSUS-CHRIST a chargés de gouverner l'Église à instituer et à destituer ses ministres ? A-t-on jamais vu dans l'Église une seule démission et un remplacement pareils, décernés par la seule autorité laïque? Elle a pu employer l'exil, la privation du temporel, les prisons, les tortures ; mais jamais elle n'a pu destituer et remplacer des pontifes pour gouverner le troupeau de JÉSUS-CHRIST. C'est toujours l'Église elle-même qui a prononcé leur destitution s'ils étaient coupables, pour les livrer au bras séculier. L'a-t-elle fait ? Croyez-vous que cette destitution soit évidemment valide ? mais si cela n'est pas, ne craignez-vous pas un adultère spirituel... Voilà deux époux à une même épouse, comme le reprochait autrefois saint Cyprien à Félicime et à ses adhérents. Quel est l'adultère ?... Mais encore une fois, quand il n'y aurait que du doute, pouvez-vous exercer tranquillement des fonctions si redoutables, sous la défense et les menaces de l'Église, prononcées par le Souverain Pontife et l'évêque légitime illégalement supplanté ? Quant à moi, je vous avoue franchement que je ne pourrais m'élever à cette intrépidité ; la simplicité de mon ancienne foi, cette soumission du bon vieux temps me rappelleraient toujours à une sainte frayeur, et je descendrais de cette élévation, si j'avais eu le malheur d'y monter. Je ne pourrais me résoudre à risquer mon éternité pour un moment de gloire si incertaine et si mélangée d'obscurité, de dangers et d'amertumes. — Vous demandez si le dogme est attaqué ? Oui : on l'a dit, on l'a démontré cent fois, et nous ne l'éprouvons que trop, puisqu'on nous dénonce comme perturbateurs de l'ordre nouvellement établi, quand nous prêchons le dogme ancien, quand nous enseignons le catéchisme de Montpellier, quand nous rappelons la doctrine dogmatique des conciles de Trente et de Latran, prêchée, enseignée généralement jusqu'ici. Vous demandez s'il y a un autre enseignement dans nos temples !... Eh ! oui, puisque c'est un crime aujourd'hui d'y enseigner ce que vous et moi enseignions autrefois, puisqu'on y fronde la doctrine des conciles les plus solennels, puisqu'on y traite avec mépris le chef suprême de l'Église, puisqu'on y prêche un calvinisme raffiné. Eh ! oui, il y aura un autre enseignement... car déjà les principes sont changés ; le déisme domine, on veut se faire une religion à son gré, au

mépris de la révélation et de l'autorité de l'Église. Une philosophie incrédule a gagné jusqu'à nos ministres qui prêchent hardiment le Socinianisme. La liberté politique des opinions religieuses devient un dogme parmi nous, et voici déjà les conséquences qu'on tire des nouveaux principes.

« Les vœux religieux étaient regardés autrefois comme le fondement de la perfection évangélique préconisée par J.-C. et par le grand apôtre. L'Église les avait toujours envisagés et loués comme des engagements saints, justes et raisonnables, comme un sacrifice de l'homme à son divin auteur. Et maintenant les voilà déclarés contraires au droit naturel, et par conséquent nuls et même coupables ; et voilà tous les prêtres et religieux dispensés de leurs engagements que nous appelions autrefois sacrés !... Le célibat vanté autrefois par Jésus-Christ, par S. Paul, par l'Église, n'est plus qu'un état monstrueux, contre nature, criminel et digne des anathèmes de la loi. Tous les prêtres, les religieux, les religieuses peuvent et doivent se marier sans dispense. Voilà les conséquences des nouveaux principes. Ainsi prêchait Luther dans ses discours et dans la pratique, en épousant une religieuse... Bel exemple et belle doctrine que suivent déjà nos cénobites et nos ministres, par des mariages, ou réels, ou promis, ou anticipés. Déjà le divorce proscrit par l'Église s'avance à la suite de ces principes fondamentaux puisés dans *les Droits de l'homme*, et vous demandez si une doctrine nouvelle montera dans nos chaires avec les ministres qui la suivent dans la pratique ! Oui, elle y montera ; elle y est déjà ; la jeunesse en est imbue, elle y applaudit, elle est leur écho, et n'y trouve plus le ridicule et l'immoralité qui auraient autrefois fait l'objet de ses satires. Le droit de tout penser, de tout dire, de tout écrire, de tout faire, est à la mode ; tout était ci-devant préjugé, tout cela était bon pour des siècles d'ignorance. Déjà l'impiété gagne nos campagnes, avec les gazettes qui la prêchent ; la bonne simplicité de nos pauvres peuples a disparu par l'exaltation des nouveaux dogmes ; la religion fuit nos campagnes, où elle régnait autrefois avec la candeur et l'innocence... et vous demandez si la doctrine est changée !!... Hélas ! oui, et nous versons des larmes de sang sur les ruines de Jérusalem. — Vous dites que *la constitution nouvelle incorpore la religion à ce vaste empire.* Eh quoi ! depuis quinze cents ans elle n'y était pas encore incorporée ; cependant elle y fleurissait, elle la soutenait, elle l'avait fait triompher de l'erreur, de l'incrédulité de ses ennemis ; elle y était crue et pratiquée fidèlement et pieusement par nos bons aïeux : qu'est-ce donc que cette incorporation nouvelle et mystérieuse ? Un asservissement de l'Église et de la religion au régime séculier, une dérogation formelle à l'institution primitive de Jésus-Christ, qui l'avait constituée sur le fondement des apôtres, pour gouverner par leurs successeurs... *La Religion triomphera*... Oui, toutes les religions triompheront, excepté l'antique et véritable qui triomphe depuis quinze siècles dans cet empire pour le bonheur temporel et

spirituel des Français. — Vous demandez *si la constitution civile du clergé conduit au schisme.* Hélas ! vous le voyez, nous n'y sommes que trop arrivés. Voilà deux partis manifestement prononcés dans l'Église ; deux évêques, deux curés presque partout, des partisans des deux côtés : peut-on voir une scission plus marquée ? quel est le vrai parti, le vrai pasteur auquel il faut s'attacher ?... Voilà ce qui tourmente nos brebis infortunées. Quelle était la vraie Église il y a deux ans ?... *Vous êtes d'hier...* où donc est la souche de l'arbre, de cet arbre immortel qui a résisté à toutes les tempêtes qui sont venues sur lui depuis le commencement de la religion ? Voyez les branches qui s'en sont détachées dans tous les siècles ; elles sont étendues mortes à ses pieds, et sa racine est toujours vigoureuse, parce qu'elle puise à sa source, et les branches qui tiennent au tronc sont toujours verdoyantes, parce qu'il les nourrit des sucs de la vérité et sa cime perce les nues. Si de nouvelles branches commencent à se rompre et à se séparer, bientôt, hélas ! elles auront le sort de celles dont la terre est jonchée ; déjà elles se dessèchent, elles languissent, elles vont périr... Ah ! cher ami, seriez-vous de ces rameaux infortunés, une branche principale, qui entraînera ses fruits par sa chute ?... Vous reconnaissez cet arbre divin ; vous reconnaissez l'autorité de l'Église et celle du Pape, vous signeriez ces vérités de votre sang. Oui, sans doute, enfant fidèle jusqu'ici, je vous reconnais à ces traits. A cet aveu je reconnais le sang que nous a transmis la mère qui nous a nourris... Eh bien ! soyez donc docile au langage de cette Église, de son chef, de son organe. Elle a parlé, cette Église sainte et infaillible. Elle a parlé dans ses conciles, vous le savez mieux que moi ; elle a parlé encore tout récemment ; elle a tranché la difficulté par la voix du Souverain Pontife. Si vous en doutez, demandez-lui la réponse à la lettre que vous lui avez écrite, et, s'il vous reçoit dans sa communion, je me jette entre vos bras, je vous reconnais pour mon évêque ; mon cœur sera d'accord avec ma conscience ; et mes peines finiront, et je conserverai mon troupeau, et j'irai vous rendre des hommages que je voudrais pouvoir vous déférer, et j'aurai l'honneur et le plaisir de recevoir mon ancien ami dans ses visites épiscopales, et je préparerai avec la plus douce consolation mes ouailles à recevoir l'onction confirmative, et je l'accompagnerai dans ses fonctions augustes... Oh ! plût à Dieu ! qui me donnera de voir l'Église dans la réunion et la paix unanimes des pasteurs et des troupeaux ? — Mais hélas ! une guerre terrible s'est élevée : la terreur environne le trône pontifical, les haches et les faisceaux précèdent les marches religieuses, comme autrefois celles des consuls romains ; le fer brille aux yeux des brebis épouvantées, et les repousse, dans leur fuite, sous une houlette qu'elles ne connaissent pas. De toutes parts une violence cruelle s'exerce contre les consciences qui répugnent à embrasser un culte exercé par de nouveaux ministres. On force les malades à recourir à des médecins en qui ils n'ont pas confiance, et dont les remèdes

leur paraissent inutiles ou sont au moins incertains. Des mains armées nous présentent à lire des lettres, qui deviennent fatales à ceux qui ne peuvent se résoudre à les adopter. Les vôtres, cher ami, me seraient devenues funestes, si la prudence, la modération de nos officiers municipaux, votre souvenir favorable peut-être ne m'eussent dérobé à la persécution commune. J'ai vu mes confrères renversés de la chaire de vérité, arrachés du pied des autels, dépouillés de leurs habits sacerdotaux, chassés de leurs Églises, de leurs foyers, de leurs bercails ; j'ai vu des brebis changées en loups contre leurs pasteurs, et les dévorer cruellement... Quel spectacle, quel coup d'œil pour une âme sensible comme la vôtre, si vous eussiez été témoin de ces affreux détails ; quel déchirement pour un cœur de dire : J'en suis la cause !

« C'est la réflexion que je faisais dernièrement à un de nos amis communs ; il m'a répondu qu'il y en aurait une autre. Eh quoi ! faut-il donc que notre ami soit ce mortel infortuné ! Ah ! laissez à d'autres ce déplorable honneur. Descendez, cher ami, de ces hauteurs où vous n'avez pas été porté par des mains légitimes, aspirez à une gloire plus vraie, plus douce, plus rare, et plus touchante, celle d'une abdication généreuse qui vous comblera d'honneur devant Dieu et devant les hommes. Puisque vous avez toujours la foi de nos pères, vous devez l'envisager comme votre plus beau triomphe et celui de la religion catholique apostolique et romaine. Cette noble et courageuse démarche réparerait la plupart des malheurs de cette Église déchirée, elle ramènerait les brebis égarées, elle comblerait les vrais fidèles de joie et de consolation. D'un seul mot vous guéririez les plaies que vous avez malheureusement causées. — Après cela, j'ose le dire, vous verrez sans crainte votre dernière heure s'approcher...... Elle s'approche pour vous comme pour moi ; nous sommes au terme de la carrière que nous avons commencée ensemble, nous sommes aux portes de notre éternité... Arrêtons-nous là pour en sonder la profondeur. — Nous avons d'abord suivi la même route pour arriver à celle du bonheur et nous voilà séparés à ces redoutables approches de la tombe... Lequel de nous deux se sera trompé? Quant à moi, je puis vous assurer avec la plus franche sincérité que je suis convaincu d'être dans la voie véritable qui conduit à la vie. J'ai tout examiné, tout pesé à la lueur de ce flambeau qui ne peut tromper. J'ai écouté l'oracle que J.-C. m'avait ordonné d'écouter ; j'irai donc avec confiance me jeter entre les bras de ce juge souverain des opinions religieuses, qui a le droit de les captiver sous le joug de la foi. Jésus-Christ a vu ma soumission à sa parole et à sa loi ; il a vu la doctrine et la sincérité de mon cœur, et j'espère qu'il n'entrera pas avec moi dans toute la sévérité de sa justice.

« Qui suis-je cependant pour avoir osé vous adresser cette lettre ; moi, à vous mille fois plus éclairé que moi ?...

« Mais je ne sais quel esprit m'en inspira la pensée ; elle m'est venue à l'autel, elle m'a poursuivi au pied de mon oratoire où je m'occupe de ce que j'ai de plus cher au monde. — La voilà, cette épître dictée par l'amitié: Je vous l'envoie après avoir beaucoup balancé. Elle produira l'effet que jugera à propos celui qui tient tous les cœurs entre ses mains. Je le supplie qu'il daigne vous réunir à cette société sainte et chérie à laquelle il nous avait appelés l'un et l'autre, à la société de son Fils. C'est le vœu le plus conforme aux sentiments de zèle, d'attachement et de respect profond avec lesquels j'ai l'honneur d'être, pour cette vie et pour l'éternité.

« Votre, etc.

« J. COUTURIER,
« curé de Léry. »

Tiré de la Biographie des hommes illustres du Département de la Côte d'Or, par M. l'abbé Michaud. Tome deuxième, page 360. (Édition épuisée).

Jean Couturier naquit à Minot (Côte-d'Or) en 1730. Il reçut ses premières leçons chez son oncle, doyen de Minot, puis chez un maître de latin à Chalencey, enfin chez les Jésuites de Langres. Ceux-ci se l'attachèrent après qu'il eut achevé sa philosophie à Dijon. Il fut envoyé comme professeur de Rhétorique à 21 ans à Langres, puis à Verdun, Pont-à-Mousson, Metz, Nancy. — Après la suppression des Jésuites, il rentra, le cœur navré, dans sa famille. L'évêque de Soissons voulut le fixer près de sa personne en le nommant chanoine de St-Waast, titre qu'il fut forcé d'abandonner devant l'édit de persécution contre les Jésuites. Il revint à Dijon, demanda et obtint la cure de Léry (Côte-d'Or). Modèle du pasteur,il refusa le serment de 1790 et fut obligé de quitter sa paroisse désolée pour se rendre à Dijon, où tant d'autres prêtres fidèles durent se concentrer. *C'est avant de quitter Léry qu'il écrivait à Volfius la lettre ci-dessus.* Il resta reclus à Dijon jusqu'à la chute de Robespierre. Il rentra alors à Léry où il retrouva un troupeau resté fidèle aux principes qu'il lui avait inculqués et son église préservée des profanations qui désolaient les églises voisines... Il s'était présenté successivement à Léry plusieurs intrus qui tous avaient été éconduits ; un seul voulut insister. Arrivé un samedi, il obtint du maire, qu'il intimida par les ordres de l'administration supérieure, les clefs de l'église, et fit publier dans le village que le lendemain il prendrait possession et célébrerait solennellement l'office du jour. Ce prêtre fut frappé subitement dans la nuit même d'une apoplexie foudroyante, et il expira avant d'avoir vu les premiers rayons du jour où il s'était promis d'usurper la place du vénérable Mr Couturier. Cette mort, que tout le monde considéra comme un signe frappant de la volonté céleste, effraya tous les autres constitutionnels à qui la desserte de Léry fut ensuite proposée. Aucun ne voulut plus l'accepter.

Cependant l'abbé Couturier fut bientôt obligé de se soustraire de nouveau aux poursuites dirigées contre lui et de n'exercer son ministère qu'en secret. Il put ainsi pendant cinq ans, ne se montrant à découvert qu'aux intervalles moins sombres, distribuer les secours religieux à Léry et dans tout le voisinage, et il était le conseiller et le guide de tous les autres prêtres qui, comme lui, se cachaient dans ces montagnes.

La maladie vint bientôt l'enchaîner dans sa retraite au milieu de ses chers paroissiens de Léry, et après avoir reçu les derniers sacrements de son frère, curé de Salives, il mourut le vendredi-saint 22 mars 1799. *Il est l'auteur du Catéchisme bien connu édité par Lagier à Dijon et divers autres ouvrages.* (V. Sommervogel, t. II, p. 1591.)

L'évêque constitutionnel de la Côte-d'Or, *Jean Baptiste Volfius* (1734-1822) était né à Dijon. Entré de bonne heure dans la Compagnie de JÉSUS, il enseignait la Rhétorique dans le collège des Jésuites de Dijon quand parurent les édits de proscription votés par les Parlements. Il continua, comme prêtre séculier, à enseigner la même classe de Rhétorique dans le même collège, devenu Lycée, jusqu'au moment de la Révolution. Ayant embrassé les principes des novateurs, sa popularité, jointe au crédit de son frère, Député à l'Assemblée Constituante, le fit élire, en 1791, évêque constitutionnel de la Côte-d'Or. Démissionnaire lors du Concordat, et nommé chanoine par le nouvel évêque de Dijon, Mgr Raymond, il vécut dans la retraite, uniquement occupé de littérature et de l'éducation de quelques jeunes gens. Sa rétractation fut sincère et publique, et il mourut parfaitement réconcilié avec l'Église. Feller, dans son dictionnaire historique, lui a consacré un article.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES
ANNÉE 1898.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.